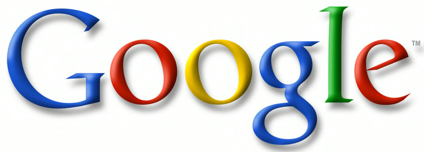
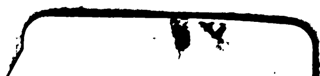





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



[redacted]

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

IMPRIMERIE DE L.-B. THOMASSIN ET COMPAGNIE,
rue des Bons Enfants, 34.

[redacted]

GRAMMAIRE

GÉNÉRALE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

DE LA LANGUE FRANÇAISE

mise à la portée de toutes les intelligences pour être apprise

SANS MAITRE,

SUR UN PLAN ENTIÈREMENT NEUF,

Par Napoléon Caillot,

Membre de l'Académie du Prytanée;

OUVRAGE ADOPTÉ PAR L'ÉCOLE NATIONALE DE FRANCE.

CONTENANT : La création des parties du discours; — l'histoire des lettres et des sons de l'alphabet; — l'examen critique et philosophique des termes grammaticaux employés jusqu'à ce jour; — des exercices analytiques sur les parties du discours, dans lesquels on trouve la signification et l'emploi de touts les mots qui nécessitent quelques observations; — la conjugaison de touts les verbes, *sans en excepter un seul*, accompagnée de toutes les observations qui y sont relatives; — les mots dits PARTICIPES, RÉDUITS A UNE SEULE OBSERVATION, SANS AUCUNE DIFFICULTÉ; — un traité d'analyse logique et grammaticale; — des règles précises sur la prononciation, la lecture, la déclamation, le style, et la prosodie; — un traité spécial de ponctuation raisonnée et analysée; un traité général et pratique d'homonymes et de synonymes, leur emploi et leurs définitions; plus de deux mille locutions vicieuses corrigées, ce qu'on ne trouve dans aucune grammaire; — un traité de versification; — un traité de rhétorique, offrant un cours complet de littérature; — la nomenclature des termes employés en grammaire;

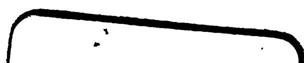
Offrant une grammaire plus complète que toutes celles parues jusqu'à ce jour, et présentant la solution de toutes les questions grammaticales, tant anciennes que modernes.

TOME PREMIER.

PARIS. — 1838.

AU BUREAU, BOULEVART DU TEMPLE, 46,

ET CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES.



[redacted]

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

IMPRIMERIE DE L.-B. THOMASSIN ET COMPAGNIE,
rue des Bons Enfants, 34.

GRAMMAIRE

GÉNÉRALE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

DE LA LANGUE FRANÇAISE

mise à la portée de toutes les intelligences pour être apprise

SANS MAITRE,

SUR UN PLAN ENTIÈREMENT NEUF,

Par Napoléon Caillot,

Membre de l'Académie du Prytanée;

OUVRAGE ADOPTÉ PAR L'ÉCOLE NATIONALE DE FRANCE.

CONTENANT : La création des parties du discours; — l'histoire des lettres et des sons de l'alphabet; — l'examen critique et philosophique des termes grammaticaux employés jusqu'à ce jour; — des exercices analytiques sur les parties du discours, dans lesquels on trouve la signification et l'emploi de touts les mots qui nécessitent quelques observations; — la conjugaison de touts les verbes, *sans en excepter un seul*, accompagnée de toutes les observations qui y sont relatives; — les mots dits PARTICIPES, RÉDUITS A UNE SEULE OBSERVATION, SANS AUCUNE DIFFICULTÉ; — un traité d'analyse logique et grammaticale; — des règles précises sur la prononciation, la lecture, la déclamation, le style, et la prosodie; — un traité spécial de ponctuation raisonnée et analysée; un traité général et pratique d'homonymes et de synonymes, leur emploi et leurs définitions; plus de deux mille locutions vicieuses corrigées, ce qu'on ne trouve dans aucune grammaire; — un traité de versification; — un traité de rhétorique, offrant un cours complet de littérature; — la nomenclature des termes employés en grammaire;

Offrant une grammaire plus complète que toutes celles parues jusqu'à ce jour, et présentant la solution de toutes les questions grammaticales, tant anciennes que modernes.

TOME PREMIER.

PARIS. — 1838.

AU BUREAU, BOULEVART DU TEMPLE, 46,

ET CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES.

PRÉFACE.

Nous savons que l'édifice grammatical a des bases que ni le temps ni la fantaisie ne peuvent détruire, qu'on ne saurait aborder cet édifice sans se soumettre à des règles, et que quiconque oserait les enfreindre se couvrirait à tout jamais du ridicule de l'ignorance; mais ces règles, ces principes inviolables et sacrés sont restreints, la raison en a placé les bornes là où commence, selon nous, la discussion, c'est-à-dire que tout ce qui rentre sur le domaine de la discussion, qui ne doit la vie qu'à l'ergotage, n'est ni ne peut être, selon nous, une autorité que pour celui qui est sorti triomphant de la lutte : c'est le fait et la propriété d'un raisonnement spécial, mais ce ne peut être une loi pour touts.

Ce langage, nous le savons, est loin d'être celui des pointilleux et des hommes qui, sous le nom de grammaire, ne nous ont présenté qu'une trilogie absurde, une véritable macédoine française, grèque (1) et latine; des gents qui, de touts temps, se sont plu à faire de notre langue française un véritable chaos, un langage inintelligible; des gents qui, vou-

(1) On trouvera dans l'avis les raisons qui nous ont porté à faire les changements orthographiques que l'on pourra remarquer dans cet ouvrage, avant qu'il en soit spécialement question.

tant faire preuve d'esprit et d'érudition, ont toujours été la plaie vivante de l'instruction publique et la calamité du progrès : c'est à force de torturer la langue qu'ils l'ont rendu languissante, mesquine et aride ; oui, c'est pliant sous le faix de leurs remarques ridicules et de leur faux raisonnement, que notre langue est restée dans la plus affreuse stagnation.

Quelques amis de la raison et de l'humanité (1) ont fait entendre leur voix protectrice, ont voulu donner de sages conseils, ont proposé d'utiles réformes; mais leurs cris généreux ont été étouffés par ceux de la cohorte aux futilités désespérantes, qui toujours était là, criant plus fort sans s'entendre, il est vrai, mais criant toujours, appelant à son secours tantôt les principes de la langue grèque et tantôt ceux de la langue latine, comme si les lois de ces deux reines, proscrites de leurs propres états, pouvaient nous gouverner, nous autres Français, et nous demander compte de notre conduite grammaticale.

Qu'en est-il résulté ? que tout ce que ces fanatiques entêtés, non du savoir général, mais de leur savoir propre et de leur fausse doctrine, nous ont forcé de respecter, loin de nous éclairer, n'a fait, au contraire, qu'obscurcir notre route, embarrasser notre marche, embrouiller nos idées, étouffer le jet de nos pensées, et, par conséquent, empêcher le temps de nous arracher à l'ignorance des premiers siècles.

Oui, les siècles ont passé sur nous sans nous laisser les bienfaits que nous étions en droit d'attendre d'eux, et ces obstacles vivants sont restés là, debout, au chevet de notre malheureuse langue ; toujours là, épiant ses moindres gestes,

(1) Domergue, Dumarsais, Condillac, et quelques autres, ont longtemps prêché vainement l'utilité de la méthode pratique, et ce n'est qu'à MM. Pestalozzi, Dacjen, Maruan, Augustin Vanier, Lemare, La Romiguières, etc., que nous devons son introduction dans l'enseignement, et les bienfaits qu'elle commence à répandre sur quelques uns ; bienfaits qui seraient plus grands si ces messieurs voulaient se donner la peine de se mettre à la portée de touts, et montrer souvent moins d'amour-propre et d'entêtement.

[redacted]

interprétant souvent sans comprendre, et, pour avoir le plaisir de dire quelque chose, lui faisant dire le contraire de ce qu'elle disait (1). C'est ainsi que ses organes les plus éclairés et les plus éloquents, Bossuet, Fénélon, Racine, Voltaire, etc., se sont vu torturer par les docteurs de la péroraison, malgré la raison, qui leur criait si haut : « Insensés que vous êtes, laissez donc là ces œuvres, si riches de pensées et de style, ne cherchez pas à les détruire par vos annotations et vos commentaires inutiles; les hommes dont vous épluchez les phrases une à une et les mots un à un, en savaient assez pour ne pas commettre de péchés capitaux, c'est-à-dire qu'ils n'ont pu commettre que des inadvertances, ou faire des écarts avec connaissance de cause, et que s'ils vivaient encore, ils seraient à même de se commenter et de vous commenter vous-mêmes,

---

(1) C'est ainsi que, de nos jours, M. Landais, dont nous envions le savoir et le mérite, sans partager pour cela son opinion, prétend, dans une de ses remarques (*Grammaire*, p. 581), que Montesquieu a eu tort d'écrire, en parlant des Romains : *Ils se jetaient dans le Tibre pour s'entretenir dans l'habitude de nager et nettoyer la poussière et la sueur*; qu'il fallait : *Ils se jetaient dans le Tibre pour s'entretenir dans l'habitude de nager, et* DE *nettoyer la poussière et la sueur.* Nous le demandons à tous ceux qui non seulement savent, mais raisonnent, si jamais le célèbre écrivain a voulu dire ce qu'on prétend vouloir lui faire dire avec cette préposition DE, placée entre la conjonction *et* et le verbe *nettoyer*. D'après ce grammairien, l'auteur de l'*Esprit des Lois* aurait voulu dire que *les Romains se jetaient dans le Tibre pour s'entretenir dans l'habitude de nager, et* S'ENTRETENIR DANS L'HABITUDE DE *nettoyer la poussière et la sueur*; et certes ce n'est pas là ce que l'auteur a voulu dire, car que signifie : *se jeter dans le Tibre pour s'entretenir dans l'habitude de nettoyer la poussière et la sueur?* Nous croyons que la pensée de l'auteur est telle qu'elle est écrite, au tort près, peut-être, de n'avoir pas répété la préposition *pour*, et la voici : *Ils se jetaient dans le Tibre pour s'entretenir dans l'habitude de nager, et* POUR *nettoyer la poussière et la sueur.* Jamais, pensons-nous, Montesquieu n'a voulu dire autre chose; dans tous les cas, bon Dieu ! n'attaquons pas les morts: ils ne sont pas là pour nous dire quelle était leur pensée.

tout en vous jugeant et vous condamnant; laissez donc là les œuvres des morts, et ne songez qu'aux besoins des vivants. Que vous servent ces masses énormes de vaines recherches? un commentateur éclairé et raisonnable, un sage Aristarque, suffit pour toute une nation; occupez-vous donc, pour éclairer les masses, pour porter les bienfaits de la lumière dans touts les rangs, pour rendre l'étude facile et la propager, de déblayer la route que vous avez obstruée par votre bon plaisir; hâtez-vous donc d'arracher du bourbier le fatras grammatical. Vous voulez finir, mais remarquez donc que les charpentes de votre édifice sont encore brutes, que rien n'est ni taillé ni ajusté, et que l'architecte ne songe jamais à décorer ni à embellir un bâtiment dont les matériaux sont encore sur le chantier; vous voulez des phrases alignées et polies, et les mots dont vous vous servez pour leur construction sont encore comme les pierres qui sortent de la carrière! commencez donc par tailler vos mots, par leur ôter cette forme qui les rend aussi barbares que les hommes qui les ont créés; laissez là ce respect outré que vous affichez pour leur état primitif: le statuaire ne craint pas, lui, de porter le ciseau sur le bloc de marbre que Dieu même a formé, et le monde entier applaudit à sa hardiesse, à son art et à son génie; la nature n'est belle, souvent, que dans les choses qui sont inaccessibles à la main de l'homme. Mais l'étymologie! direz-vous. Oui, voilà votre parole sacramentale! l'étymologie, mais vos mots en ont-ils besoin? si vous craignez de perdre leur acte de naissance, enregistrez-le, mais ne le leur clouez pas sur le dos: la route et le temps le leur feront perdre; la preuve c'est que de vos quarante et quelques mille mots, trois ou quatre mille à peine portent avec eux l'empreinte du sceau étymologique, et lequel encore, grand Dieu! personne ne vous conteste que *oignon* ou *ognon*, car vous avez ces deux mots, ne viène d'*unio*, *étain* de *stamnum*, *cheval* de *equus*, et mille autres semblables; et, je vous le demande, qui pourrait s'en douter en les voyant honteux de se trouver parents et de se ressembler si peu? Votre étymologie est donc presque toujours inutile pour l'orthographe française; comme l'a dit Sarrazin, qui y connaissait quelque chose: « En matière d'étymologie, les mots

[redacted]

sont comme les cloches, auxquelles on fait dire ce que l'on veut. » Pour moi, j'ajouterai que se cramponner à l'étymologie, c'est vouloir s'attacher à un fantôme; encore, si vous étiez conséquents, mais vous paraissez esclaves de cette chimère, et vous abandonnez l'analogie; l'analogie, si nécessaire dans la famille des mots (1). Eh quoi! vous écrivez *étain*, métal, par un *n*, et, ce qui est plus fort, *étaim*, laine fine, par un *m*; est-ce parceque ce dernier mot est sans étymologie reconnue? là, franchement, ne prendrait-on pas l'un pour l'autre?

---

(1) « Je ne puis m'empêcher, dit M. Augustin Vanier (*Dictionnaire*, page 523), de rapporter le passage suivant, tiré de l'examen du *Dictionnaire* de M. Landais, par M. J. Dessiaux (d'Issoudun).

« Nous ferons, relativement à l'orthographe absolue, une remarque qui s'applique à touts les lexicographes. Si une saine philosophie les avait dirigés dans leurs travaux, auraient-ils propagé, perpétué une foule d'extravagances échappées à la commission académique qui fut chargée de rédiger un dictionnaire? N'était-il pas de leur devoir de les relever, de les anéantir en les critiquant? Suivez, suivez attentivement les familles des mots, vous y trouverez les analogies détruites, l'étymologie tantôt suivie avec une exactitude, je dirai presque superstitieuse, et tantôt négligée d'une manière pitoyable. Quoi! vous écrivez *abattage*, *abattement*, *abattre*, *abattoir*, *abatteur*, *abattant*, *abattures* avec deux *tt*, et vous n'en mettez qu'un à *abatis*? Vous écrivez *charretée*, *charretier*, *charrette*, *charriage*, *charrier*, *charroi*, *charron*, *charrue*, etc., avec deux *rr*, et vous n'en mettez qu'un dans *chariot*? Quel chaos! Et l'on s'élèvera contre les citoyens éclairés qui réclameront une réforme rationnelle dans l'orthographe absolue de notre langue, et l'on criera que nous devons nous conformer au système de l'Académie, quand elle restera sourde aux prières des grammairiens philosophes, des instituteurs et de touts les amis de l'instruction publique; et il faudra courber un front servile devant ses décisions, quand elle écrira *misanthrope* avec un *h*, et *philantrope* sans *h*! Non, le temps du respect et de la soumission aveugle est passé; au milieu du mouvement général qui entraîne tout au perfectionnement, notre langue ne demeurera point stationnaire, et la rouille qui en ternit encore l'éclat dans quelques parties, disparaîtra insensiblement sous les patients efforts de ceux qui l'aiment et qui l'admirent. » (*Journal grammatical.*)

n'avez-vous pas *étamage* qui aurait dû vous guider? Vous écrivez *oreille* par un *o*, contre toute étymologie, car, si nous sommes bien informé, ce mot vient du latin *auricula;* puis, pour jeter comme à dessein un obstacle, une difficulté, vous écrivez *auriculaire* par *au*. Vous écrivez *or* par *o*, toujours contre toute étymologie, car nous croyons que ce mot vient de *aurum;* puis ensuite, *aurifère* (qui porte de l'or), par *au*. Vous écrivez *peintre, peintreau, peinturage, peinture, peinturer, peintureur*, par *pein*, et *pinceau* par *pin;* c'est sans doute par raison étymologique; ces mots, direz-vous, sont bien de la même famille, mais ils ne sont pas enfants du même père; et les mots *bras, bracelet*, que vous écrivez l'un par un *s* et l'autre par un *c*, sont-ils encore enfants de deux lits? et *sacristain*, par *ain*, pourquoi ne fait-il pas *sacristaine* plutôt que *sacristine?* c'est sans doute encore une raison étymologique qui vous aura fait faire cette sottise; et *hypocondriaque*, que vous écrivez avec un seul *h*, lorsque vous en mettez deux à *antihypochondriaque?* et dix mille autres cas semblables! Mais, messieurs, qui a pu vous porter à jeter dans la famille des mots cette anomalie sans nom, cette bigarrure révoltante? L'usage le veut ainsi, direz-vous. Oui, l'usage et l'étymologie, voilà vos deux grands chevaux de bataille. L'usage! mais s'il était ridicule, était-ce une raison pour vous rendre absurdes en vos décrets; pourquoi l'avez-vous sanctionné? L'usage! mais, lorsqu'il est barbare et déraisonnable, on doit le laisser déraisonner seul, le laisser aller mourir à Charenton. D'ailleurs, qu'est-ce donc que l'usage? si chacun a le droit de le prendre pour guide, l'homme qui se trouvera à la halle un jour de marché devra donc prendre pour règles cette foule d'expressions qui sont la base du langage des poissardes et des forts? car si l'usage fait loi, s'il suffit que beaucoup de gents se servent d'une locution vicieuse pour vous porter à la sanctionner, vous devrez admettre jusqu'au patois le plus barbare (1). Du reste, c'est ce que vous avez déjà commencé

---

(1) « L'usage, sans autre motif que l'usage, n'est qu'un sot. »
(AUGUSTIN VANIER.)

à faire en autorisant *sacristine*, *vagabonner*, etc., qui sont de vrais barbarismes. Eh quoi! vous vous montrez si larges de concessions au profit de l'usage, lors même qu'il détruit les règles prescrites par la raison, comme dans ces phrases : *Ou Paul, ou moi sommes coupables; L'un et l'autre y a manqué;* dans la première il ne peut exister qu'un coupable, et vous permettez *sommes coupables*, ce qui paraît vouloir dire : *L'un de nous deux sont coupables;* dans la seconde, au contraire, vous permettez de laisser le verbe au singulier, lorsqu'il est pertinemment avéré, et par la pensée et par la construction, que *touts deux y ont manqué;* avouez que c'est là le comble du ridicule; que votre indulgence en certain cas et votre rigueur en certain autre sont bien faits pour vous faire rire au nez. Comment, vous ferez le procès à un auteur qui dira *crainte de* pour DE *crainte de*, parce qu'il n'aura pas conservé religieusement votre préposition DE, dont franchement vous auriez peine à motiver la nécessité; de même que celle de votre NE, dans : *Je crains qu'il ne vienne*, qui semble dire : *Je crains qu'il ne vienne pas*. Hélas! je vous le répète, tout cela est bien ridicule et bien bizarre. C'est comme vous voulez qu'il soit permis de dire : *Cette loi est incompatible avec les intérêts de l'état*, et défendu de dire : *Ces lois sont incompatibles avec les intérêts de l'état*, parceque, dites-vous, il ne se trouve dans les anciens auteurs aucun exemple du pluriel; est-ce une raison pour ne pas s'en servir au besoin? quelle est donc la puissance absurde qui doive soumettre à l'unique répétition de ce qu'ont dit les anciens? Mais poursuivons. Vous permettez : *Cet homme est célèbre* PAR *tout l'Orient*, et vous ne permettez pas : *Cet homme est célèbre* DANS *tout l'Orient*; cela est sans doute parceque le mot PAR peut offrir un contresens, et que le mot DANS, que vous proscrivez dans ce cas, n'en offre pas.

« Et dire que huit grands jours ne suffiraient pas pour signaler toutes les futilités arbitraires que vous prétendez imposer à la crédulité publique! Oh! mais pardon! je ne suis que la raison, et par là, peut-être, je ne suis pas à la portée de ce que vous appelez savoir. Enfin, qu'importe ma compétence ou non, j'ose dire que vous avez à plaisir hérissé l'étude de dif-

ficultés repoussantes. Mais les Grecs! direz-vous, mais les Latins! Encore une fois, messieurs, vous répondrai-je, laissez Homère et Virgile dormir en paix sous la poussière honorable qui couvre leurs tombeaux; cessez de les invoquer pour prouver la bonne ou la mauvaise construction de vos phrases françaises (1) : le costume d'Achille siérait mal à la taille de votre roi de France; les us et coutumes des anciens ne sauraient faire loi chez les modernes; tout peuple a ses mœurs, toute langue a son génie. Je sais que l'Académie autorise elle-même tout ce qu'on pourrait signaler d'absurde et de ridicule; mais que peut faire au public la sanction de telles anomalies; de quelle autorité peut être pour lui l'Académie, si son système est déraisonnable, s'il est contraire à toute saine philosophie; si, lorsque votre nation marche, que le mouvement est général, que tout tend à se perfectionner, elle veut, elle, rester stationnaire, se montrer l'ennemie de l'humanité, de la lumière et de l'instruction publique; doit-on respecter ses décrets, en France surtout où l'on n'a pas craint de renverser de fond en comble les institutions monarchiques et gouvernementales, de briser des sceptres vieillis; doit-on s'arrêter à la voix des lois d'hommes qui s'obstinent à rester dans la rouille et dans la barbarie (2)? Non : on n'est pas plus tenu de se soumettre aux institutions qui sont contraires à l'intérêt public et au progrès, qu'on n'est tenu de suivre les exemples des parents, tout parents qu'ils sont, lorsque ces exemples sont funestes ou contraires aux mœurs; tout peuple auquel

(1) « C'est bien là l'ancien système, de ne rien dire ou faire en français que d'après les règles de la langue latine. Autant dire : Allez d'abord apprendre le latin, et on vous enseignera le français ensuite. Et qu'importe à l'habitant de Lutèce de quelle manière s'exprimait le citoyen de Rome? La langue de l'un n'est pas celle de l'autre. » (AUGUSTIN VANIER.)

(2) « Lemare, ennemi déclaré de la routine et du préjugé, s'écrie avec sa chaleur ordinaire, qu'il faut porter la cognée sur l'arbre des misères, le saper jusqu'à ce qu'il tombe. Cet arbre est la routine. » (AUGUSTIN VANIER.)

on refuse justice, en cette matière surtout, doit se faire justice lui-même, si justice est nécessaire ! »

Oui, voilà bien ce que la raison s'est efforcée de crier depuis des siècles, et ce qu'elle s'efforce de crier encore chaque jour; mais personne n'ose, pour cela, porter la main sur le vieux costume de nos mots, sur le charpentage vicieux, exagéré et ridicule de nos règles. Quelques uns se disent bien : *Mon Dieu ! qui nous délivrera de tout cela; quand nous servirons-nous, pauvres hommes que nous sommes, de notre gros bon sens ?* (LANDAIS.) Et pas un n'ose agir ! ils disent : IL FAUDRAIT, mais jamais : FAITES; oui, disons encore avec Landais : *Tout le monde convient bien qu'il y a de sages réformes à établir, mais tout le monde continue de suivre la routine, malgré l'absurdité et la niaiserie de la routine.* Et pourtant la nécessité devient impérative ; la masse est là, le cœur palpitant du desir de s'instruire, bouillant de suivre le progrès, qui marche à pas de géant dans tout ce qui n'est pas du ressort de la langue; oui, la classe nombreuse est livrée aux tortures de l'élan arrêté à son point de départ, de l'aptitude enchaînée loin de ce qu'elle desire si ardemment ; oui, la classe populeuse est là, perdue, oubliée au milieu du labyrinthe et des difficultés qui semblent avoir été suscitées par l'arbitraire et le bon plaisir des hommes à manies, ou, pour mieux dire, par les tyrans du savoir public.

Nous ne craignons pas de trop nous prononcer ; car il n'existe peut-être pas dans toute la France, pour ne parler que de notre pays, un seul homme qui n'ait senti le desir de s'instruire, de briser le joug honteux de l'ignorance, de connaître au moins les principes de sa langue maternelle ; et cet élan naturel, cet amour si louable du savoir, a toujours été arrêté par le manque de livres à la portée de ceux qui veulent faire le premier pas vers ce but, et, nous le répétons, la masse est restée là, dans les tortures du desir, comme condamnée à toujours ignorer.

Si nous jetons un coup d'œil sur toutes les grammaires parues jusqu'à ce jour (1), qu'y trouvons-nous ? un luxe d'érudition

(1) « Il y a aujourd'hui trente-deux ans que, sur l'attestation de

déplacé et, nous osons dire, pernicieux; des exposés vagues et toujours incomplets; des raisonnements abstraits; des définitions métaphysiques; une complication de termes inutiles et, par là, toujours embarrassants; une marche inverse, présentant un ensemble que les professeurs eux-mêmes ne comprènent souvent que peu, que les élèves ne peuvent comprendre, et qui, par conséquent, reste à la portée seule des grammairiens.

Nous sommes loin de vouloir attaquer ici le savoir et le mérite de ces messieurs, mais nous soutenons que pas un d'eux n'a fait une grammaire à la portée de ceux qui ne savent que lire et écrire, proprement dit; c'est sans doute la conséquence d'un savoir trop élevé, il n'est peut-être pas possible à celui qui sait beaucoup de se mettre à la portée de celui qui ne sait pas; notre confession est naïve et nous n'en rougissons pas (1); mais toujours est-il vrai que nous n'avons

---

M. Van Praet, il y avait à la Bibliothèque royale un monceau de grammaires, tel que seize chevaux auraient eu peine à les traîner. Combien donc en faudrait-il aujourd'hui! En vérité, quand on voit une telle agitation, ne semble-t-on pas voir un malade qui, las de sa position, se retourne en sens divers pour en trouver une meilleure? *Des faits! des faits!* (J.-J. ROUSSEAU.) »

(AUGUSTIN VANIER.)

(1) Ce n'est pas avec la prétention de nous faire passer pour savant que nous publions cette Grammaire; nous ne nous dissimulons pas notre place sur l'échelle scientifique; mais, puisque les hommes qui sont montés à l'apogée du savoir ne veulent pas se donner la peine de faire quelque chose pour ceux qui ne savent pas, ou ne sont plus dans la possibilité de le faire, il faut bien que ceux qui savent un peu tendent la main aux hommes que l'on abandonne, pour les aider à mettre un pied sur le domaine de l'instruction. Nous en sentons plus que tout autre la nécessité, nous qui n'avons eu d'autre professeur que notre persévérance et notre assiduité; qui, poussé par le desir de savoir, avons vainement cherché les principes grammaticaux dans les livres spéciaux; qui, rebuté partout, avons été obligé d'aller chercher ces principes et ces règles dans les livres qui n'en parlaient pas; qui, enfin, avons passé dix années de notre existence dans l'agonie des veilles, à l'affût des difficultés sans nombre

[redacted]

pas de livres, en tant que grammaires, pour être compris de touts. Est-il donc impossible d'amener l'art grammatical à être compris par ceux-là mêmes qui n'en connaissent que le nom? nous ne le pensons pas; notre conviction, au contraire, est qu'on peut le rendre palpable, que le tout ne dépend que du raisonnement que l'on fait, des exemples qu'on donne, et de la marche qu'on suit. Ainsi, raisonnant simplement et naturellement; donnant des exemples d'une clarté matérielle; suivant une marche droite et progressive, et surtout contraire à celle qu'on a suivie jusqu'à ce jour; ayant soin de traduire, ou d'éviter touts les termes au dessus de la portée de ceux pour lesquels on écrit, on doit être compris de touts.

C'est pénétré de cette vérité, du desir et de la nécessité de la mettre en évidence, que, nous armant de courage et de persévérance, nous nous proposons d'accompagner ceux qui en savent moins que nous sur la route, si difficultueuse en apparence, mais si droite en réalité, de la grammaire. Nous ne faisons appel qu'au bon sens et à la bonne volonté pour rendre facile et claire la solution de *toutes* les prétendues difficultés de notre langue.

Pour arriver à cette fin, nous ne balancerons pas pour présenter les choses sous leur véritable face; cela devra paraître neuf en grammaire, puisqu'il est vrai que depuis trois cents ans on n'a fait que reproduire servilement les mêmes raisonnements sous de nouveaux titres (1). Pour nous, nous allons faire en sorte de parcourir cette route, et d'y ramener, autant que possible, la raison, qui en est depuis si long-temps bannie, en réunissant, sur un même point, les diverses étincelles qui brillent, çà et là, dans les sinuosités de la routine.

---

qu'on semble avoir jetées à dessein sur la route du savoir; difficultés qui nous ont coûté tant de larmes, qui ont fait naître chez d'autres tant de découragement, et qu'il est temps de balayer sans hésitation et sans pitié.

(1) « Touts les jours il paraît de nouvelles grammaires qui ne sont que des redites, et ne contiènent rien de neuf. »

(AUGUSTIN VANIER.)

Notre manière de voir est tout éclectique, c'est-à-dire que nous n'adopterons le système de personne, que nous prendrons partout ce qui nous paraîtra raisonnable et droit pour former le nôtre. Ainsi, combattre et repousser tout ce qui n'est qu'absurde et contraire au bon sens; résoudre toutes les questions qui ont été agitées sur cette matière jusqu'à ce jour; marcher à pieds joints sur ce que les pointilleux ont proposé de futile et de ridicule, en disant le pourquoi; réformer ce qui n'est absolument qu'inutile et embarrassant; rétablir l'ordre et l'analogie dans la famille des mots; et enfin, présenter, sur un plan entièrement neuf, une grammaire française générale à la portée de tout le monde, afin de mettre chacun à même d'apprendre, sans le secours d'aucun maître ni d'aucun autre livre qu'un dictionnaire, tout ce qu'il est nécessaire et urgent de savoir pour parler et écrire correctement; telle est la tâche que nous nous proposons et que nous espérons remplir. Ce n'est pas, nous le répétons, notre savoir que nous publions, c'est notre méthode et notre raisonnement; si, par là, nous pouvons rendre service à la classe nombreuse dont nous nous flattons de faire partie, nous serons largement récompensé de touts nos efforts et dédommagé des nombreux dégoûts qui abreuvent ceux qui sortent des rangs des routiniers entêtés.

Nous regrettons de n'avoir pas une plume exercée, de n'avoir pas à jeter dans la lice un nom déjà grandi par des succès; mais le nom ne venant qu'après l'œuvre, nous ne pouvons présenter que l'œuvre au point de départ; n'importe, nos armes seront la logique; notre égide, la raison; notre force, notre conscience; avec celà, nous espérons sortir triomphant de la lutte, remettant au temps et aux hommes le soin de nous juger.

NAPOLÉON CAILLOT.

AVIS ESSENTIEL.

Pour bien comprendre ce qu'on lit, il est très essentiel d'observer attentivement les signes de la ponctuation, et de faire une pause à la rencontre de chacun de ces signes. Voici à peu près le temps qu'il faut mettre à chacune de ces pauses : pour la virgule, dont voici la figure (,), le temps de prononcer A; pour le point-virgule, dont voici la figure (;), celui de prononcer A B; pour le deux-point (:), le temps de prononcer A B C; pour le point (.), celui de prononcer A B C D; pour le point interrogatif (?) et le point exclamatif (!), la pause est ou celle de la virgule, ou celle du point : la pause est celle de la virgule lorsqu'ils sont suivis d'un mot dont la première lettre est minuscule ou ordinaire ; la pause est celle du point lorsque le mot qui suit commence par une lettre majuscule ou grande lettre.

On ne doit jamais chercher le sens total d'une phrase avant la rencontre d'un point, soit simple, soit interrogatif, soit exclamatif, suivi d'un mot commençant par une lettre majuscule; cette recommandation est inutile pour le point puisqu'il est vrai qu'il est toujours suivi d'une lettre majuscule, mais elle est nécessaire pour les deux autres puisqu'ils peuvent en être, ou n'en être pas suivis.

Nous engageons à ne jamais passer un point sans s'être rendu compte du sens de la phrase qu'il termine, car les choses les plus simples, les plus faciles et les plus claires,

ont toujours besoin d'une attention quelconque pour être comprises.

Afin de bien faire comprendre au lecteur ce que nous réclamons de lui, nous allons donner un exemple dans lequel se trouvent touts les signes de la ponctuation :

Henri est sorti ; à cette heure, où peut-il être allé? dans la ville, sans doute; attiré par l'attrait de vains plaisirs, il est allé faire nombre dans un de ces lieux de corruption où le vice porte la tête haute, où la vertu rougit ; le malheureux ! il ne connaît pas l'abîme vers lequel il court ; il ne sait pas qu'une fois que les passions ont infiltré en nous le poison de leurs charmes, nous cessons d'être hommes : tout ce qui fait l'orgueil de l'humanité, tout ce qui la constitue, l'honneur, la vertu, la probité, la candeur, tout enfin disparaît, pour faire place aux hideurs de la débauche, aux fureurs du jeu, et aux saletés de l'orgie.

Voici comment on doit lire cette période :

Henri est sorti ; (A B) à cette heure, (A) où peut-il être allé? (A) (1) dans la ville, (A) sans doute; (A B) attiré par l'attrait de vains plaisirs, (A) il est allé faire nombre dans un de ces lieux de corruption où le vice porte la tête haute, (A) où la vertu rougit ; (A B) le malheureux ! (A) il ne connait pas l'abime vers lequel il court ; (A B) il ne sait pas qu'une fois que les passions ont infiltré en nous le poison de leurs charmes, (A) nous cessons d'être

(1) La durée de la pause du point interrogatif qui se trouve dans la seconde ligne, n'est pas celle qui lui convient réellement ; mais comme il ne s'agit pas ici de donner des règles sur la ponctuation, mais d'avertir seulement qu'il est nécessaire de faire une pause à la rencontre de ses signes, nous avons cru devoir le faire ainsi, de crainte d'embarrasser inutilement. Ceci n'est qu'un avis; nous donnerons en temps et lieu, comme nous l'avons promis, un traité de lecture, et un traité de ponctuation.

hommes : (A B C) tout ce qui fait l'orgueil de l'humanité, (A) tout ce qui la constitue, (A) l'honneur, (A) la vertu, (A) la probité, (A) la candeur, (A) tout enfin disparait, (A) pour faire place aux hideurs de la débauche, (A) aux fureurs du jeu, (A) et aux saletés de l'orgie.

On comprend qu'il n'est pas nécessaire de prononcer les lettres majuscules qui viènent après chaque signe de ponctuation, qu'il suffit de mettre le temps qu'il faudrait pour les prononcer.

Nous devons faire observer qu'on ne doit pas s'arrêter à la rencontre du point mis immédiatement après un mot en abrégé, c'est-à-dire que si l'on rencontre *sub.* pour substantif, on ne doit avoir aucun égard à ce point, qui n'est mis que pour remplacer, en quelque sorte, les lettres qui manquent.

Les parenthèses sont deux crochets ( ) dans lesquels on renferme ce qui est en dehors d'une phrase, comme les lettres majuscules dans l'exemple que nous avons donné pour la durée des pauses ; on y renferme le plus souvent : 1° un mot, ou une petite phrase nécessaire au sens d'une plus grande, comme dans cet exemple :

Il (Dieu) peut tout, voit tout, et entend tout.

On voit ici que *Dieu* est nécessaire au sens de la phrase, puisque si l'on disait : *il*, etc., on ne saurait de qui il est question ;

2° Ou une réflexion particulière, ou étrangère au sujet, comme dans cet autre :

En blasphémant ainsi, chacun partit pour Rome,
Où loge le presque Dieu
(Le presque Dieu qui n'est qu'homme).

On appèle ordinairement les mots qui se trouvent entre ces deux crochets, parenthèse ; ainsi, les crochets sont des parenthèses, et ce qu'ils renferment, une parenthèse.

Les guillemets sont de petits signes que l'on met en tête et à la fin d'une citation, c'est-à-dire, d'une chose que l'on rapporte comme ayant déjà été dite; en voici un exemple:

A six heures moins une ou deux minutes, Napoléon n'était plus; avant d'expirer, on l'avait entendu prononcer : « tête... armée. »

On appelle renvoi, un chiffre, une étoile, ou une lettre renfermée entre deux parenthèses pour avertir le lecteur qu'il existe, au bas de la page, ou à la fin du livre, une explication, ou une note nécessaire au sujet; l'explication, ou la note est toujours précédée du même signe.

Les différents mots qui sont écrits en lettres italiques, c'est-à-dire, en lettres penchées, sont ainsi pour appeler sur eux l'attention du lecteur. Lorsque les mots d'un exemple sont en italique, celui sur lequel on veut appeler plus particulièrement l'attention est en lettres petites majuscules, comme dans cet exemple:

Le VENT *est fort.*

Ici le mot VENT, comme nous le verrons dans la seconde page de l'introduction, est celui sur lequel doit se reporter plus particulièrement l'attention.

Etc. Ces trois lettres réunies sont mises pour *et cætera*, qui signifie : *et autres personnes*, ou *et autres choses;* nous l'employons ordinairement à la suite d'une énumération qui deviendrait trop longue, dans le sens de : *et autres mots de la même nature*, ou pour éviter une répétition à la suite de quelques mots d'un exemple déjà cité; alors il signifie: *et ainsi qu'il suit dans l'exemple ci-dessus.*

La malveillance ayant fait courir le bruit que notre intention était de changer entièrement l'orthographe, nous croyons nécessaire d'avertir ici qu'il n'en est rien,

[redacted]

que nous ne ferons d'autres changements que ceux réclamés, ou mis en usage depuis plusieurs années par la plupart des grammairiens de la nouvelle école. Ces changements sont : la conservation de la lettre *t* dans les substantifs et les adjectifs pluriels; le rétablissement de certaines lettres, comme le *t* dans *abattis*, pour que son orthographe ne soit pas différente de celle des mots *abattage*, *abattement*, etc.; la suppression de la double consonne dans les personnes de certains verbes, comme j'*appèle* pour j'*appelle*, et celle du trait d'union dans les noms composés. Pour faire sentir l'utilité de ces changements, nous allons laisser parler quelques grammairiens. Voici ce que dit Boinvilliers relativement à la conservation de la lettre *t* ;

« Quand un substantif se termine au singulier par un *t*, comme *enfant*, *serment*, *diamant*, *châtiment*, etc., on doit lui conserver cette lettre au pluriel; c'est pourquoi l'on doit écrire *enfants*, *serments*, *diamants*, *châtiments*, etc.

« C'est à tort que l'on supprime au pluriel le *t* dans les mots terminés en *ant* et *ent*, puisqu'on le conserve dans les monosyllabes, tels que *vents*, *gants*, *dents*, *goûts*, *lents*, etc. De même que l'on doit écrire les *mandats*, les *assauts*, les *attributs*, les *emprunts*, etc., on doit écrire, pour être conséquent, les *intrigants*, les *sentiments*, les *ignorants*, les *incidents*, etc.

« Deux puissants motifs prescrivent impérieusement la conservation du *t* dans les mots terminés en *ant* et *ent*. Le premier motif, c'est qu'en le conservant vous donnez par là même, et sur-le-champ, la connaissance de la lettre finale du singulier; par exemple, je vois écrit *diamants*, j'en conclus que le singulier est *diamant*; je lis imprimé *vétérans*, j'en conclus que le singulier est *vétéran*; je vois écrits les *Géants*, les *Titans*, j'en conclus qu'ils s'écrivent, au singulier, l'un *Géant*, et l'autre *Titan*. Le second motif, c'est que la suppression du *t* au singulier ne nous

permettrait pas de distinguer la signification de certains mots ; on confondrait, par exemple, *tributs*, pluriel de *tribut*, avec *tribus*, pluriel de *tribu; plants*, pluriel de *plant*, avec *plans*, pluriel de *plan*, etc.

« Le substantif *gens* (dont le singulier n'est guère en usage) est le seul qui rejète encore le *t* au pluriel. — L'adjectif *tout* ne conserve pas au pluriel le *t* final ; on écrit, mais à tort, *tous les hommes*, au lieu de *touts les hommes*. Nous voudrions qu'on écrivît *gents* et *touts*. »

Voici ce qu'en dit M. Landais :

« Les substantifs terminés par *ant* et *ent* doivent toujours et absolument conserver au pluriel le *t* du singulier. C'est une faute grossière d'en user autrement.

« Supposons qu'un étranger trouve écrit *les enfans*.

« D'après la règle de la formation du pluriel qui veut qu'on ajoute *s* au singulier *pour former le pluriel*, si cet étranger voulait revenir du pluriel au singulier, il commettrait un barbarisme ; car, supprimant *s* du pluriel, *les enfans*, et remplaçant l'article pluriel par *l'*, qui convient au singulier, il écrirait, *l'enfan*.

« Il faut donc écrire : *un diamant*, *des diamants; un présent*, *des présents ; un gant*, *des gants*.

« Nous avons insisté sur cette règle, parceque les meilleures Grammaires disent que l'usage permet de supprimer ce *t*.

« Nous ajoutons que la même règle a lieu pour les adjectifs qui ont l'une ou l'autre des terminaisons *ant*, ou *ent*. »

Nous ferons remarquer, en passant, qu'il est bien étonnant que M. Landais, après avoir si bien senti l'utilité de la lettre t, écrive *tous* et *gens*, plutôt que *touts* et *gents*, lui qui dit si bien : *Pourquoi cette bizarrerie d'orthographe?*

Voici ce qu'en dit Mangard :

« Pour moi, profitant de cette liberté, et préférant la

raison à l'usage, je me suis déterminé sans peine à écrire *touts* et *gents*. C'est le seul changement que je me sois permis de faire dans l'orthographe, pour avoir une règle générale et sans exception.

« Je n'ai trouvé aucun contradicteur pour le mot *touts*: car il est évident que si l'on écrit *toutes* au féminin, on doit écrire *touts* au masculin; la saine logique le veut ainsi. Quant aux mots *gents*, on m'a fait une objection, à laquelle il n'est pas difficile de répondre. « Ce mot, m'a-« t-on dit, n'a point de singulier; on ne dit point et l'on « n'écrit point *la gent*; par conséquent il n'y a point de « raison pour écrire *les gents.* » Mais de tout temps les poètes ont dit *la gent* pour *l'espèce*, *la race*, *le monde*, etc.; et même ils peuvent encore aujourd'hui le dire dans des fables, des contes, et autres poésies badines. Il y a eu une époque où l'on employait cette expression indifféremment, tant en prose qu'en vers. En voici quelques exemples que j'ai tirés des différents morceaux qu'on trouvera dans ma *Dissertation sur l'origine, les révolutions et les progrès de la langue française*, où je cite les livres imprimés et manuscrits d'où j'ai tiré ces morceaux curieux. *La gent séculaire.* — *Tute gent* (on prononçait *toute*). XIe siècle. *Toute gent.* XIIIe siècle. *Non dites mie à la gent.* XIIe siècle.

« La nouviele (*nouvelle*) en ala de si en Orient:
« De ne sais quant pais i sont venus *la gent.* »

XIIIe siècle.

« Desqua (*jusqu'à*) cest lors il vnt trahi *la gent.* »
. . . .
« Fustes un rei qui governe *la gent.* »

XIIIe siècle.

« Semont (*se monit, s'en alla*) garnis lui et *sa gent*
« Et de chevax et de harnois. »

XIIIe siècle.

« *Notre gent.* XIV[e] siècle. *La gent de mescréance.* XV[e] siècle. »

« Quand même ce mot ne serait plus usité, il suffirait qu'il l'eût été autrefois, pour qu'on pût conserver au pluriel le *t* final de son ancien singulier. Et pourquoi n'écrirait-on pas *gents*, comme on écrit *cents* et *dents?* Au reste, ce n'est point une innovation dans l'orthographe : je suis trop ennemi des nouveautés, pour être jamais tenté d'en introduire. C'est ainsi qu'Amyot écrivait et que de son temps on imprimait : « Il y avait une nef à l'ancre, vuide « de *gents.* — Une troupe de *gents* de mer nous est venue « assaillir. — La place fut couverte de *gents* de toutes « sortes d'âges. — *Théagène et Chariclée.* » (Édition in-4° de 1547.) »

Voici maintenant ce que dit M. Augustin Vanier, relativement à la suppression de la double consonne dans les personnes de certains verbes :

« Tout verbe qui a un *e* muet ou un *é* fermé dans son radical, comme *semer*, *céder*, convertit cet *e* muet ou cet *é* fermé, en *è* grave, chaque fois que le radical se rencontre devant un *e* muet : *je sème, je sèmerai, je sèmerais ; je cède, je cèderai, je cèderais.* Conjuguez ainsi *répéter*, *obséder*, *révéler*, *préférer*, *protéger*, et convertissez l'*é* fermé en *è* grave devant les *e* muets. Conjuguez ensuite, *ressemer*, *peser*, *promener*, *modeler*, *atteler*, *dételer*, *appeler*, *jeter*, etc., en convertissant l'*e* muet du radical en *è* grave devant un *e* muet : je *pèse*, j'*attèle*, je *promène*, je *modèle*, je *jète*, etc.; et ne doublez pas la consonne, puisqu'elle est simple dans le radical. »

Cette orthographe pourra peut-être paraître étrange, mais, comme dit Vanier : « Il en était de même quand on a commencé à écrire *neveu*, *paraisse*, *connaître*, au lieu de *nepveu*, *paroisse*, *cognoistre*, comme on les écrivait autrefois. Cette nouvelle orthographe a dû paraître bien singulière à ceux qui l'ont vue pour la première fois. Aujour-

d'hui, ce serait aussi étrange pour nous s'il fallait revenir à l'ancienne. Tout est habitude dans ce monde ; et puisqu'une mauvaise habitude coûte autant à acquérir qu'une bonne, il vaut cent fois mieux en prendre tout de suite une bonne, surtout quand on a pour soi la raison, et surtout la simplicité d'une règle qui fait disparaître les exceptions dont le nombre n'est déjà que trop grand.

« N'est-il pas ridicule de voir nos grammairiens recommander d'écrire *je cachète, je gèle*, avec accent grave, et de doubler la consonne dans *j'appelle, je jette*, quoiqu'elle soit simple dans le radical ? Boniface me fait l'honneur de m'attribuer l'accent ; c'est à Lemare qu'il revient. »

Pour la suppression du trait d'union dans les noms composés, nous nous contenterons d'appeler encore à nous l'autorité de M. Augustin Vanier, qui nous fournira lui-même celles de M. Lemesl, et de MM. Bescherelle, en rapportant l'opinion du premier.

« Qu'un nom composé soit formé de substantifs, d'adjectifs, de prépositions, de verbes ou d'adverbes, cela est parfaitement indifférent, *car touts les mots partiels qui entrent en composition dépouillent leur nature propre pour revêtir en commun le caractère de substantif ;* dès lors ils ne sont plus ni verbes, ni adverbes, ni prépositions ; ils devienent les éléments constitutifs d'un nom, et, en cette qualité, ils doivent contracter une alliance intime et être passibles des règles de concordance. » On est heureux, ajoute-t-il, de trouver des partisans de l'opinion qu'on professe, mais il est rare d'en trouver beaucoup qui la fassent valoir avec autant de talent et de conviction que M. Lemesl. MM. Bescherelle, qui invoquent avec raison une telle autorité, ont très bien fait de dire ensuite qu'il serait temps de faire passer toutes ces locutions à l'état de mot, comme on l'a fait pour les mots *contrevent, justaucorps, passeport, contrefaçon, paravent, adieu,* etc., qu'on écrivait naguère avec le trait d'union. Il en sera de même

des autres, disent-ils, *quand la raison aura fait justice des distinctions puériles et abusives établies par les grammairiens.* »

Et comme il dit fort bien à ce sujet :

« Laissons crier les routiniers, nous avons le bon droit pour nous, »

Et ajoutons, nous : la raison, qui est toujours d'une autorité suprême.

Pour le mot *grèque*, nous en avons supprimé le *c*, pour faire une *exception de moins;* puisque l'on écrit *caduque*, *publique*, *turque*, on doit naturellement écrire *grèque*.

« L'Académie, dit M. Landais, veut toujours que l'on écrive *grecque*, quoiqu'on écrive *caduque, publique, turque*, dont les masculins se terminent par la consonne *c*, de même que l'adjectif *grecque*. Ces quatre mots étant de la même famille devraient avoir la même forme finale au féminin. »

On doit comprendre maintenant que la conservation générale de la lettre *t* dans les substantifs et les adjectifs, la suppression de certaines consonnes, tant dans les verbes que dans les autres mots, en certains cas, ainsi que celle du trait d'union dans les noms composés, sont d'une indispensable nécessité ; cependant, pour cela comme pour toute autre chose, afin de mettre chacun à même de juger, d'accepter, ou de repousser notre proposition, nous aurons le soin de mettre en parallèle notre réforme et la chose réformée ; et, pour qu'on ne nous accuse pas d'innovation subversive, ou ridicule, de nous appuyer d'autorités suffisantes.

[redacted]

GRAMMAIRE

FRANÇAISE.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.

Jusqu'à ce jour, la plupart des grammairiens ont reconnu dix parties du discours, quelques uns même, renchérissant sur ces derniers, ont été jusqu'à en reconnaître treize; nous espérons prouver que cette manière de procéder n'est qu'inutile et embarrassante, qu'il ne peut exister réellement que trois parties du discours, puisque dans la nature nous n'avons que trois choses à peindre : les *objets* ou *substances*, les *modes* ou *manières d'être*, et les différents *rapports* que ces deux choses peuvent avoir entre elles.

Essayons d'abord de bien faire comprendre ce que l'on entend par *objets* ou *substances*, *modes* ou *manières d'être*, et *rapports*:

Par *objets* ou *substances*, on entend tout ce dont on peut dire : *C'est quelque chose;* ainsi, tout ce qui est, ou peut être l'objet de notre pensée est *objet* ou *substance*, puisque nous pouvons dire: *C'est quelque chose;* si, par exemple, nous disons : *j'ai vu un* CHEVAL, ce que nous entendons par *cheval* est l'objet de notre pensée; c'est de cette

chose appelée *cheval* que nous parlons ; de même, lorsque nous disons : *le* VENT *est fort, la* PLUIE *est froide, la* CHALEUR *est grande, j'ai fait un* RÊVE, *j'ai conçu un* PROJET, *voilà une belle* INVENTION, *le* BRUIT *me déplaît, cette* ODEUR *est désagréable, le* CIEL *se couvre, une* DOULEUR *vient de me prendre*, etc., etc. ; tout ce que nous entendons par les mots : VENT, PLUIE, CHALEUR, RÊVE, PROJET, INVENTION, BRUIT, ODEUR, CIEL, DOULEUR, etc., etc., sont l'objet de notre pensée, puisque nous en parlons particulièrement, c'est-à-dire que si l'on nous demandait : *De quoi parlez-vous?* nous répondrions : Nous parlons *du* VENT, *de la* PLUIE, *de la* CHALEUR, etc., etc. ; donc ce que nous entendons par ces mots est l'objet principal de notre pensée ; et, pour en faire l'objet principal de notre pensée, il faut naturellement que ce soit quelque chose, existant réellement ou fictivement, c'est-à-dire, existant dans la nature, ou dans notre imagination ; or, puisque tout ce qui est quelque chose est *objet* ou *substance*, tout ce qui est l'objet de notre pensée, tout ce dont nous pouvons nous faire une idée quelconque, tout ce dont enfin nous pouvons dire : *C'est quelque chose*, est un *objet* ou une *substance* (1).

On doit comprendre maintenant que tout est *substance* dans la nature, qu'il ne nous est pas possible de penser à la plus petite chose, de parler de la plus petite chose, sans que cette chose soit un *objet* ou une *substance ;* de là

(1) Il n'y a de substance réelle que ce qui est corporel, ce que l'on peut voir, ou toucher, mais on est convenu de tout appeler substance, par analogie, c'est-à-dire que pour parler d'une chose, il faut bien convenir qu'elle existe, et lui prêter un corps quelconque ; c'est pourquoi une *idée*, comme un *cheval*, reçoit le nom de *substance*, qui se trouve, par là, le nom général de tout ce dont nous pouvons dire : *C'est quelque chose.*

la nécessité d'une première classe de mots pour servir de noms aux innombrables *objets* de la nature, et de nos pensées.

Cette première classe de mots serait suffisante si tout dans la nature était uniforme ou, autrement dire, se ressemblait; mais il n'en est pas ainsi : si nous jetons un coup d'œil autour de nous, nous voyons des milliers d'objets, mais touts différents les uns des autres. Voyons-nous des animaux, ils sont *gros*, ou *petits*, *bons*, ou *méchants*, *blancs*, ou *noirs*; ils *marchent*, ou ils *volent*, ils *rampent*, ou ils *nagent*, etc., etc. Voyons-nous des plantes, elles sont *grandes*, ou *petites*, *grosses*, ou *fluettes*, *vertes*, ou *sèches*; elles *naissent*, elles *poussent*, ou elles *meurent*, etc. Voyons-nous des fleurs, elles sont *roses*, ou *bleues*, ou *rouges*, ou *blanches*, ou *violettes*, ou *jaunes*, etc.; ou elles s'*ouvrent*, ou elles se *ferment*, ou elles s'*épanouissent*, ou elles *tombent*, etc. La même variété existe dans tout et partout; c'est-à-dire que rien ne se ressemble, soit dans la forme, soit dans la couleur, soit dans le caractère, soit dans la manière d'agir; toutes ces nuances ou variétés sont ce qu'on entend par *mode* ou *manière d'être*. Ainsi, *gros*, *petits*, *bons*, *méchants*, *blancs*, *noirs*, *marchent*, *volent*, *rampent*, *nagent*, etc., etc., sont des *modes* ou *manières* d'être, *actifs*, ou *inactifs*; *actifs*, lorsqu'ils peignent l'action, comme *marchent*, *volent*, etc.; et *inactifs*, comme *bons*, *méchants*, *blancs*, *noirs*, etc.

Comme nous venons de le voir, si les *substances* sont nombreuses, les *modes* ou *manières d'être* ne le sont pas moins, puisqu'il est vrai qu'on ne saurait parler d'une substance quelconque sans exprimer un *mode*, ou *actif*, ou *inactif*; c'est-à-dire qu'aussitôt que nous avons prononcé le nom d'une chose, il ne nous est plus possible d'en rien

dire sans parler de ce qu'elle est, ou de ce qu'elle fait; de là la nécessité d'une seconde classe de mots pour nous mettre à même d'exprimer ces différents *modes* par la parole.

Si la nature ne nous offrait que des *substances* et des *modes*, ces deux classes de mots seraient suffisantes pour exprimer nos pensées; mais, comme nous l'avons dit, il existe entre ces substances et ces modes une infinité de *rapports*. Par *rapports*, on entend la liaison, la relation qui s'établit entre une chose et une autre; par exemple, si l'on nous met les trois mots suivants sous les yeux : *homme*... *tranquille*...... *chambre*, et qu'on nous demande notre façon de penser; c'est-à-dire, le point de vue sous lequel nous considérons ces trois mots, nous répondrons : Ces trois mots nous donnent bien trois idées; l'une, celle d'un *homme* ou d'une substance appelée *homme*; l'autre, celle d'un mode, celui d'être *tranquille*; la troisième, celle d'une *chambre*; mais nous ne voyons entre ces trois mots aucun *rapport*. Mais, si entre *homme* et *tranquille*, on met le mot EST, et, entre *tranquille* et *chambre*, les mots DANS, SA, nous aurons cette phrase : *homme* EST *tranquille* DANS SA *chambre*; alors nous verrons les différents *rapports* que ces trois mots ont entre eux; c'est-à-dire, que par le mot EST, nous verrons que l'objet *homme* et le mode *tranquille* sont liés, mis en rapport; que la manière d'être *tranquille* convient à l'objet *homme* : c'est ce que nous appelons *rapport de convenance*; de plus, par le mot EST, nous verrons que la chose est présentement ainsi; c'est-à-dire, est ainsi au moment où l'on parle : c'est ce que nous appelons *rapport de temps*; par le mot DANS, nous verrons que l'objet *homme* et le mode *tranquille* sont mis en rapport avec l'objet *chambre* : c'est ce que nous appelonsr *apport de*

position; enfin, par le mot SA, nous verrons que l'objet *homme* se trouve de nouveau mis en rapport avec l'objet *chambre*, qu'il s'agit de la sienne et non de celle d'un autre : c'est ce que nous appelons *rapport d'appartenance ou de possession*. Maintenant, si nous examinons l'ensemble de la phrase, nous nous apercevrons qu'elle ne nous présente à la pensée qu'une idée vague, car, *homme est tranquille dans sa chambre* ne nous désigne pas un homme plutôt qu'un autre ; mais, si l'on place devant cette phrase le petit mot L', ce qui fera : L'*homme* EST *tranquille* DANS SA *chambre*, nous comprendrons de suite qu'il doit être question d'un homme dont on a déjà parlé ; c'est-à-dire que nous verrons, par le petit mot L', un *rapport de détermination*. Par cet exemple, on doit comprendre qu'il est plus facile de sentir les différents *rapports* que les choses ont entre elles, que de les expliquer ; cependant, nous donnerons, en temps et lieu, toutes les explications possibles pour mettre à même d'en saisir toutes les nuances.

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir faire remarquer que ce que l'on entend par *rapports* ne peut jamais être l'objet principal de notre pensée, que les *rapports* ne sont qu'accessoires à nos idées. Nous avons vu dans l'exemple cité, que les trois mots *homme*, *tranquille*, *chambre*, étaient nos idées principales, et que les mots *l'*, *est*, *dans*, *sa*, ne sont venus se ranger alentour que comme accessoires : c'est ainsi que dans une tragédie, ou dans un drame, le héros est l'objet principal de l'action ; toutes les autres personnages, quoique très nécessaires au développement et à la marche même de cette action, n'en sont que les accessoires.

Quoique ces *rapports* ne soient qu'accessoires à nos idées, il n'est pas moins très essentiel de les exprimer

lorsqu'il s'agit de rendre notre pensée; de là une troisième et dernière classe de mots.

Par cet exposé, on doit commencer à comprendre qu'il ne peut exister plus de trois classes de mots ou trois parties du discours; pour le rendre tout à fait sensible, nous allons suivre la marche probable de la création des mots: par là, nous prouverons que touts les mots se rattachent et ne peuvent se rattacher qu'à ces trois classes. Avant, pourtant, nous allons faire connaître le nom que nous donnons aux mots de chacune de ces classes.

Nous appelons *noms substantifs,* ou simplement *substantifs,* touts les mots que comprend la première classe; c'est-à-dire, les mots qui servent à nommer les *objets* ou *substances*, comme *cheval, plante, pierre, montagne, arbre, couteau, chapeau,* etc.; tous les *substantifs* répondent à la question: *Qu'est-ce que c'est que telle chose?* par la raison que, si l'on nous fait cette question, nous ne pouvons faire autrement que de répondre: ou *c'est un* CHEVAL, ou *c'est une* PLANTE, ou *c'est une* PIERRE, etc., selon l'objet de la question qu'on nous fait; et que les mots CHEVAL, PLANTE, PIERRE, comme touts ceux que nous pourrions répondre en pareil cas, sont des *substantifs* ou *noms de substances.*

Nous appelons *modatifs,* touts les mots que comprend la deuxième classe; c'est-à-dire, touts les mots qui servent à nommer les différents *modes* ou *manières d'être* des objets ou substances, comme *brave, sage, tranquille, travaillant, dansant, mangeant,* etc.; touts les *modatifs* répondent à la question: *Comment est telle chose?* ou *Que fait telle chose?* par la raison que, si l'on nous fait l'une ou l'autre de ces questions nous ne pouvons faire autrement que de répondre: elle est *brave,* ou *sage,* ou *tranquille,*

ou *travaillant*, ou *dansant*, ou *mangeant*, etc. (1), selon le *mode*, *actif*, ou *inactif*, de l'objet de la question qu'on nous fait; et que les mots *brave*, *sage*, *tranquille*, *travaillant*, *dansant*, *mangeant*, etc., expriment autant de manières d'être, actives, ou inactives.

Enfin, nous appelons *accessoires* touts les mots que comprend la troisième classe; c'est-à-dire, touts les mots qui ne sont ni *substantifs* ni *modatifs*, et qui servent à nommer les différents *rapports* qui existent, ou peuvent exister entre les substances et les modes; les *accessoires* répondent, pour la plupart, aux questions: *Où va telle chose? Où est telle chose?* etc.; car, il suffit de dire que touts les mots qui ne sont ni *substantifs* ni *modatifs*, sont *accessoires*, et, par conséquent, *noms des rapports*.

---

(1) Nous expliquerons dans la marche de la création des mots, pourquoi nous disons: est *travaillant*, *dansant*, *mangeant*, etc., plutôt que: *travaille*, *danse*, *mange*, etc.

MARCHE PROBABLE

DE

LA CRÉATION DES MOTS.

Tout nous porte à croire que les hommes ont passé les premiers siècles, épars au milieu des forêts, vivant comme des animaux, sans rien remarquer, pour ainsi dire, de ce qui les entourait (1), et que ce n'est que poussés par la nécessité de se défendre, ou de se protéger contre leurs ennemis communs, qu'ils ont fini par se réunir; que n'ayant alors à s'occuper que de leur subsistance, et, par conséquent, que des choses présentes à leurs yeux, ou placées sous leurs mains, ils n'ont eu d'abord d'autre moyen pour se communiquer leurs pensées que le langage d'ac-

---

(1) « Chacun se logeait au hasard, et souvent pour une seule nuit; les mâles et les femelles s'unissaient fortuitement, selon la rencontre, l'occasion et le desir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avaient à se dire. Ils se quittaient avec la même facilité. La mère allaitait d'abord ses enfants pour son propre besoin, puis l'habitude les lui ayant rendu chers, elle les nourrissait ensuite pour le leur; sitôt qu'ils avaient la force de chercher leur pâture, ils ne tardaient pas à quitter la mère elle-même: et comme il n'y avait presque point d'autre moyen de se retrouver, que de ne pas se perdre de vue, ils en étaient bientôt au point de ne se plus reconnaître les uns les autres. » (J.-J. ROUSSEAU.)

[redacted]

tion, autrement dire, les gestes (1); mais que, doués d'intelligence et de raisonnement, leurs besoins étant devenu plus grands, et leurs facultés se développant par les différents rapports qui s'établissaient entre eux (conséquence naturelle d'un commerce direct et mutuel), ils sentirent la nécessité de jeter, çà et là, dans leur langage d'action les différents cris inarticulés qu'ils tenaient de la nature ; c'est-à-dire qu'ayant remarqué que les sons exclamatifs qu'ils poussaient naturellement pour exprimer la joie, la crainte, ou la douleur, frappaient plus particulièrement que les gestes, ils en modérèrent l'étendue, et les introduisirent dans leur langage d'action, en signes d'appel à l'attention de ceux auxquels ils s'adressaient (2);

---

(1) « Les gestes, les mouvements du visage, et les sons inarticulés, voilà les premiers moyens que les hommes ont eus pour se communiquer leurs pensées. » (CONDILLAC.)

« Les hommes qui composent les sociétés naissantes sont longtemps réduits au langage des gestes et au langage des sons. Ils n'ont pas besoin de fixer leurs idées d'une manière permanente, parceque touts leurs desirs se rapportent à des satisfactions actuelles, et qu'ils ne s'intéressent point aux temps à venir. »

(H. AZAÏS.—*Précis du système universel.*)

(2) « Un homme fait d'abord un cri, peut-être sans projet; il s'aperçoit qu'il frappe l'oreille de son semblable, qu'il attire son attention, qu'il lui donne une notion de ce qui se passe en lui; il répète ce cri avec l'intention de se faire entendre : bientôt il en fait d'autres qui ont une autre expression; il s'applique à varier ces expressions, à les rendre plus distinctes, plus circonstanciées, plus déterminantes; il modifie ces cris par des articulations; ils deviennent des mots auxquels il fait subir diverses altérations; il en forme des phrases dont la tournure varie suivant les circonstances, les besoins, l'objet qu'on se propose, le sentiment dont on est animé : voilà une langue. »

(M. DESTUTT DE TRACY.)

que plus tard, imitant les différents cris des animaux, ils donnèrent aux sons de leur voix, qui devaient être d'abord sourds, traînants, et uniformes, des nuances assez variées pour s'en servir à distinguer les rôles divers que pouvaient jouer dans une action quelconque, ou dans leur pensée, les objets avec lesquels ils se trouvaient en relation directe, ou indirecte ; qu'ensuite, agrandissant le domaine de leurs observations et, par là, de leurs connaissances, ayant sans cesse de nouveaux besoins, de nouvelles idées à acquérir et, par conséquent, de nouvelles pensées à exprimer, de modifications en modifications, ils firent passer ces sons à l'état de mots, afin de donner des noms aux divers rapports d'objet à objet, qui pouvaient exister dans la marche des actions de leur vie, dans leurs relations, et dans leurs différentes manières de voir ; et qu'enfin, marchant de découverte en découverte, visant toujours à la précision et à la netteté de l'expression, cherchant à répandre, pour leur propre usage, les bienfaits de la parole, ils finirent par donner des noms à tout ce qui pouvait frapper leurs sens, et arriver à la possession d'une langue parlée.

Plusieurs grammairiens ont avancé que les hommes avaient procédé à la création des mots en divisant d'abord les divers objets de la nature en trois grandes classes ou règnes : les *animaux*, les *végétaux*, et les *minéraux;* qu'ensuite ils subdivisèrent ces trois classes en autant de genres qu'il suit :

Pour le règne animal ou des animaux, les genres *quadrupède*, *oiseau*, *reptile*, *insecte*, et *poisson*.

Pour le règne végétal ou des végétaux, les genres *arbre*, *arbrisseau*, *arbuste*, et *plante*.

Pour le règne minéral ou des minéraux, les genres *métal*, *bitume*, *sel*, et *pierre*.

Puis, qu'ils divisèrent les genres en espèces, ainsi qu'il suit :

Pour le genre quadrupède ou des animaux à quatre pieds, les espèces *cheval*, *éléphant*, *chien*, etc.

Pour le genre oiseau ou des animaux qui ont des plumes et des ailes, les espèces *aigle*, *vautour*, *pigeon*, etc.

Pour le genre reptile ou des animaux qui rampent, ou qui ont les pieds si courts qu'on pourrait croire qu'ils rampent, les espèces *serpent*, *lézard*, *ver*, etc.

Pour le genre insecte ou des petits animaux qui n'ont pas d'os à la colonne des reins, les espèces *moucheron*, *papillon*, *fourmi*, etc.

Pour le genre poisson ou des animaux qui vivent dans l'eau, les espèces *brochet*, *hareng*, *sardine*, etc.

Pour le genre arbre ou des grandes plantes boiseuses, les espèces *figuier*, *cerisier*, *amandier*, etc.

Pour le genre arbrisseau ou des moyennes plantes boiseuses, les espèces *sureau*, *chèvrefeuille*, *lilas*, etc.

Pour le genre arbuste ou des petites plantes boiseuses, les espèces *jasmin*, *seringa*, *genêt*, etc.

Pour le genre plante ou des plantes dont la tige reste en herbe et périt tous les hivers, les espèces *oseille*, *laitue*, *persil*, etc.

Pour le genre métal ou des minéraux qui peuvent s'étendre sous le marteau, les espèces *or*, *argent*, *cuivre*, etc.

Pour le genre bitume ou des minéraux inflammables, les espèces *charbon de terre*, *poix minérale*, *souffre*, etc.

Pour le genre sel ou des minéraux qui se dissolvent dans l'eau, les espèces *nitre*, *vitriol*, *alun*, etc.

Pour le genre pierre ou des minéraux qui servent,

pour la plupart, à bâtir, les espèces *porphyre*, *marbre*, *caillou*, *moellon*, etc.

Qu'après avoir créé touts les mots nécessaires pour nommer le nombre infini des objets de cette division et de ces subdivisions, ils créèrent des mots pour désigner les modes et les différents rapports d'objet à objet, ou d'objet à mode; et qu'enfin, ils créèrent de simples signes pour représenter, au besoin, dans le discours les objets, les modes, ou les rapports. Mais celà nous paraît au dessus de toute hypothèse, autrement dire, de toute supposition; est-il possible de penser que les hommes aient pu avoir un coup d'œil assez général, une connaissance assez étendue, pour faire une classification qui suppose la connaissance même des objets qu'ils ne pouvaient avoir sous les yeux (1)? Pour s'en faire une juste idée, il suffit de remarquer ce que sont encore aujourd'hui certains peuples, et se reporter ensuite aux siècles les plus reculés. Qu'on aille donc, en l'an 1837, demander à un habitant du Congo, ou, sans aller si loin, à certain paysan de la Basse-Bretagne, de nous faire la division des divers objets de la nature, et l'on verra quelle en sera la réponse; pourtant les siècles ont dû apporter autour de cet homme l'expérience et le raisonnement que les siècles laissent en passant sur l'humanité, ou alors nous marchons à reculons sur le domaine de la raison, notre intelligence se rétrécit à mesure que nous avançons dans ce que nous ap-

(1) « Pour ranger les êtres sous des dénominations communes et génériques, il en fallait connaître les propriétés et les différences; il fallait des observations et des définitions, c'est-à-dire de l'histoire naturelle et de la métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce temps-là n'en pouvaient avoir. » (J.-J. ROUSSEAU.)

pelons la civilisation, et nos pères ne sont morts que pour nous annoncer que nous faisions un pas vers l'idiotisme et la stupidité. De deux choses l'une, il faut admettre que nos facultés se déploient, ou qu'elles se rétrécissent; si elles se déploient, il est absurde de penser que les hommes aient pu dans l'enfance de l'âge, diviser la nature comme on leur impute de l'avoir fait; si, au contraire, elles se rétrécissent, il faut établir qu'il y avait infiniment plus d'art dans la construction des cabanes des Gaules que dans celle des palais de nos rois; que les peintures des hommes que de nos jours nous osons qualifier du titre d'artistes et de grands, ne sont que des barbouillages grossiers, et que celle de nos pères sont ou étaient des chefd'œuvres parfaits; qu'enfin, ce qui orne nos bazars et nos expositions n'est que dégrossi, et que tout ce qui vient des ayeux de nos bons vieux parents, même les meubles qu'ils faisaient avec une serpe, était d'un fini exquis. Pour nous, ce n'est pas là notre façon de penser; nous savons que la mauvaise foi et l'entêtement peuvent arrêter les progrès d'un art, ou d'une science quelconque, mais, excepté cela; que tout tend généralement à se perfectionner, et que le fils finira toujours ce que le père n'a qu'ébauché, jusqu'à ce qu'une révolution, suprême, ou humaine, viène nous forcer à tout recommencer sur de nouveaux frais.

Or, nous croyons que cette prétendue classification de classes en genres et de genres en espèces, faite par les hommes au point de départ, n'est et ne peut être que le fait d'un cerveau théorique, comme, pour le malheur de touts, il en existe tant; fait adopté par ceux qui ne prènent les choses que comme on les leur présente, sans jamais regarder par quelle route elles sont venues; que les

hommes n'ont pu procéder avec ordre à la création des mots; et que ceux que l'on place à la fin de la nomenclature sont, au contraire, ceux qui doivent venir en tête; c'est-à-dire que les mots *ah! oh!* etc. (1), ainsi que les mots *je*, *me*, *moi*, *tu*, *te*, *toi*, *il*, *elle*, *nous*, *vous*, *que*, *qui*, etc., sont ceux qui ont dû être créés les premiers; que ces mots portent avec eux le cachet du premier âge; qu'ils attestent qu'à leur création les hommes n'articulaient qu'avec peine; et, chose digne de remarque, qu'ils

---

(1) « Les premières causes qui excitent la voix humaine à faire usage de ses facultés sont les sentiments ou les sensations intérieures et non les objets du dehors, qui ne sont, pour ainsi dire, ni aperçus, ni connus. Entre les parties du discours, les noms ne sont donc pas la première, comme on le croit d'ordinaire; mais ce sont les *interjections*, qui expriment la sensation du dedans, et qui sont le cri de la nature. L'enfant commence par elles à montrer qu'il est tout à la fois capable de sentir et de parler.

« Les interjections mêmes, telles qu'elles sont dans nos langues formées et articulées, ne s'apprènent pas par la simple audition et par l'intonation d'autrui; mais tout homme les tient de soi-même et de son propre sentiment; au moins dans ce qu'elles ont de radical et de significatif, qui est le même partout, quoiqu'il puisse y avoir quelques variétés dans la terminaison. Elles sont courtes; elles partent du mouvement machinal et tiènent partout à la *langue primitive*. Ce ne sont pas de simples mots, mais quelque chose *de plus*, puisqu'elles expriment le sentiment qu'on a d'une chose, et que par une simple voix prompte, par un seul coup d'organe, elles peignent la manière dont on s'en trouve intérieurement affecté.

« Toutes sont primitives, en quelque langue que ce soit, parceque toutes tiènent immédiatement à la fabrique générale de la machine organique, et au sentiment de la nature humaine, qui est partout le même dans les grands et premiers mouvements corporels. »

(Le président DE BROSSES.)

[redacted]

sont touts monosyllabes; qu'ils ont touts ce caractère de génie instinctif que l'on retrouve dans tout ce qui est des premiers efforts de la nature (1); que lorsqu'il s'agit de désigner l'objet principal d'une action, ou d'une manière d'être quelconque, le mot qui représente cet objet est plus frappant, plus aigu, que lorsqu'il ne s'agit que d'un objet secondaire. Ainsi, nous voyons que *je*, *tu*, *il*, etc., sont plus durs que *me*, *te*, *se*, *le*, etc., par la raison qu'ils représentent toujours l'être ou l'objet qui fait directement cette action, ou a directement cette manière d'être; que lorsque nous disons : JE *cherche*, TU *cherches*, IL *cherche*, JE, TU, IL, indiquent positivement que les objets qu'ils représentent font l'action de chercher; de même que lorsque nous disons : *il* ME *cherche*, *il* TE *cherche*, *il* LE *cherche*, ME, TE, LE, ne représentent, au contraire, que les êtres ou les objets vers lesquels se dirige l'action; et que tout paraît indiquer qu'un instinct naturel a fait donner aux premiers un son plus dur, pour appeler plus particulièrement l'attention, et, par une raison contraire, un son plus doux aux autres; que les mots *moi*, *toi*, etc., sont plus harmonieux, plus sonores, par la raison qu'ils terminent ordinairement les phrases : espèce de chant que l'on retrouve dans le langage de touts les peuples, qui, par là, semblent avoir été guidés par le besoin d'émouvoir et d'être éloquents; et qu'enfin, si l'on veut analyser ces

(1) « Il y a une espèce de métaphysique d'instinct et de sentiment qui a présidé à la formation des langues; sur quoi les grammairiens ont fait ensuite leurs observations, et ont aperçu un ordre grammatical, fondé sur l'analyse de la pensée, sur les parties que la nécessité de l'élocution fait donner à la pensée; sur les signes de ces parties, et sur le rapport et le service de ces signes. » (DUMARSAIS.)

mots d'un peu près, on ne peut faire autrement que de leur reconnaître cette forme mal dessinée, mais toujours empreinte de cette force énergique et expressive, si commune à tout idiome primitif.

Nous savons que l'on nous objectera que les sons et les formes de ces mots ne sont, pour ainsi dire, dans aucune autre langue que dans la nôtre ; que ἐγώ des Grecs, *ego* des Latins, *ich* des Allemands, *io* des Italiens, etc., n'ont ni la forme ni la prononciation de notre *je*, et qu'il en est de même des autres ; et celà est vrai, mais, s'il n'en est pas ainsi, c'est, pensons-nous, que la forme et le son naturels des mots se sont perdus, ou ont disparu par le mécanisme artificiel des langues, par les changements de signification, ou par la difficulté qu'ont certaines personnes à faire telle ou telle articulation. Ces deux dernières causes surtout, paraissent être celles toutes particulières qui ont jeté, par le temps, tant de diversité dans le langage. « Les mots, dit Dumarsais, ne signifient rien par eux-mêmes ; ils n'ont de valeur que celle que leur donnent ceux qui les emploient : or, il est certain que les enfants, dans le temps qu'ils conservent les mêmes mots dont leurs pères se servaient, s'écartent insensiblement du même tour d'imagination : quand le grand-père disait *miror*, il voulait faire entendre qu'il était étonné, qu'il était affecté d'admiration et de surprise par quelque motif extérieur ; et quand le petit-fils dit *miror*, il croit agir et dit qu'il admire. Ce sont ces écarts multipliés qui font que les descendants viènent enfin à ne plus entendre la langue de leurs pères, et à s'en faire une toute différente : ainsi le même peuple passe insensiblement d'une langue à une autre. » Ceci, quoiqu'il s'agisse d'un mot latin, peut nous donner une idée générale des effets de la première des deux

causes sur lesquelles nous appelons une attention particulière. Nous citerons le même auteur à l'appui de la seconde. « Il y a des peuples, dit-il, qui mettent en action certains organes, et même certaines parties des organes, dont les autres ne font point d'usage. Il y a aussi une forme ou manière particulière de faire agir les organes. De plus, en chaque nation, en chaque province, et même en chaque ville, on s'énonce avec une sorte de modulation particulière ; c'est ce qu'on appèle *accent national* ou *accent provincial*. On en contracte l'habitude par l'éducation ; et quand les esprits animaux ont pris une certaine route, il est bien difficile, malgré l'empire de l'âme, de leur en faire prendre une nouvelle. De là vient aussi qu'il y a des peuples qui ne sauraient prononcer certaines lettres ; les Chinois ne connaissent ni le *b*, ni le *d*, ni le *r* ; en revanche ils ont des consonnes particulières que nous n'avons point. Touts leurs mots sont monosyllabes, et commencent par une consonne et jamais par une voyelle. Les Allemands ne peuvent pas distinguer le *z*, d'avec le *s* ; ils prononcent *zèle* comme *sel* : ils ont de la peine à prononcer les *l* mouillés ; ils disent *file* au lieu de *fille*. Ces *l* mouillés sont aussi fort difficiles à prononcer pour les personnes nées à Paris : elles le changent en un mouillé faible, et disent *Versayes* au lieu de *Versailles*, etc. Les Flamands ont bien de la peine à prononcer la consonne *j*. Il y a des peuples en Amérique qui ne peuvent point prononcer les lettres labiales *b*, *p*, *f*, *m*. La lettre *th* des Anglais est très difficile à prononcer pour ceux qui ne sont point nés Anglais. » Ceci suffit, selon nous, pour se rendre compte des nombreux changements arrivés à certains mots par leur passage d'une langue dans une autre, et prouver que les sons, comme les formes des mots primitifs,

ont pu disparaître par le temps, non seulement par cette cause, mais encore par l'influence du climat; cette dernière surtout est tellement puissante sur les organes, même des animaux, que Buffon, dans son Traité d'histoire naturelle, à l'article *Chien*, nous dit que les chiens, de quelque race et de quelque pays qu'ils soient, perdent leur voix; que dans certains pays ils deviènent tout à fait muets; que dans d'autres ils ne perdent que la faculté d'aboyer, qu'ils hurlent comme des loups, ou glapissent comme des renards, et qu'ils semblent, par là, se rapprocher de leur état de nature. D'après celà encore, on peut croire que les différentes variétés du langage tiènent à une foule de circonstances (1) que l'on chercherait en vain à expliquer d'une manière positive, mais que l'on conçoit pourtant, car tout le monde comprend ou doit comprendre que, puisqu'au même temps et dans le même

(1) « La diversité des climats; la constitution politique des états; les révolutions qui en changent la face; l'état des sciences, des arts, du commerce; la religion et le plus ou moins d'attachement qu'on y a; les prétentions opposées des nations, des provinces, des villes, des familles mêmes : tout cela contribue à faire envisager les choses, ici sous un point de vue, là sous un autre; aujourd'hui d'une façon, demain d'une manière toute différente, et c'est l'origine de la diversité des génies des langues. Les différents résultats des combinaisons infinies de ces circonstances produisent la différence prodigieuse que l'on trouve entre les mots des diverses langues qui expriment la même idée, entre les moyens qu'elles adoptent pour désigner les rapports énonciatifs de ces mots, entre les tours de phrases qu'elles autorisent, entre les licences qu'elles se permettent..... De là cette mobilité, cette succession de nuances, qui modifient perpétuellement les langues, et les métamorphosent insensiblement en d'autres toutes différentes. » (E. R. M., *Encyclopédie.*)

lieu nous voyons touts les jours des gents qui dénaturent tellement les sons et les mots qu'on pourrait croire qu'ils parlent une langue étrangère, l'on peut bien supposer que les sons et les mots primitifs, ou du moins leurs formes, ont disparu sur certains points du globe par l'arbitraire des hommes, ou par toute autre cause quelconque; ce qui nous fait insister à croire que les mots *je, me, moi, tu, te, il*, etc., sont des mots pour ainsi dire naturels, et approchant le plus de la langue primitive; et que, par conséquent, notre langue française, dépouillée de touts les mots qui portent visiblement l'empreinte de l'arbitraire, ou leur signe d'emprunt, par sa tournure simple, droite et naturelle, autrement dire, son génie analytique, est celle la plus analogue à la langue primitive (1), si toutefois, osons-nous dire, elle n'est pas la langue primitive elle-même, qui, semblable à une eau qui, partant de sa source, se divise en cent ruisseaux divers, se mêle aux marais, se trouble, disparaît même, pour reprendre plus loin sa limpidité première, semble avoir choisi le sol français pour reprendre sa forme naturelle. Ceci n'est pas sans fondement pour nous, et ne le sera pas pour ceux qui voudront bien remarquer, comme nous l'avons fait, que les muets, de quelque pays que ce soit, lorsqu'ils ont à exprimer une idée pressante, font entendre la plupart des mots que nous venons de citer; car, rien n'est plus commun que de leur entendre prononcer *me, je*, etc.; ce qui prouve suffisamment que ces mots sont dans la nature.

---

(1) « Les langues modernes de l'Europe qui ont adopté la construction analytique, tiènent à la langue primitive de bien plus près que n'y tenaient le grec et le latin, quoiqu'elles en soient beaucoup plus éloignées par les temps. » (B. E. R. M., *Encyclopédie*.)

Or, puisque ces mots se trouvent dans notre langue, il est permis de penser que notre langue tient essentiellement à la langue primitive, qui dût être toute naturelle.

Nous savons que les gents qui croient que notre langue française est une fille abâtardie du latin, du grec, etc., seront fort étonnés de notre assertion; mais ils le seront encore bien plus lorsque nous leur avouerons franchement que nous ne croyons pas plus aux langues mères qu'aux revenants; que nous pensons qu'aucune langue n'est et ne peut être mère, ni fille d'aucune autre; que les langues, essentiellement attachées aux sociétés humaines, sont comme ces sociétés humaines : découlant d'une même source; par le temps divisées, réunies par le temps; prenant ici des mœurs, des coutumes, des usages; là d'autres usages, d'autres coutumes, d'autres mœurs; puis se confondant de nouveau, se redivisant ensuite par des révolutions sans nombre; adoptant des costumes selon le climat, des habitudes selon le besoin, une physionomie selon les mœurs; se déroulant ainsi de siècle en siècle; se métamorphosant à l'infini; se pillant les unes les autres; se dénaturant et se détruisant sans se reconnaître pour sœurs, sans avoir pourtant cessé de l'être.

Oui, voilà notre pensée; nous ne croyons pas, nous avons la faiblesse, ou la force de ne pas croire à la maternité ni à la filiation des langues; et cela, non pas que nous nous fassions un devoir de ne pas penser comme la plupart des gents pensent; non pas que nous nous laissions entraîner par les idées chimériques que l'on rencontre çà et là sur touts sujets possibles; non pas, non plus, que nous voulions adopter les pensées de quelques uns pour nous procurer le plaisir de guerroyer contre touts : loin de nous tout cela; ce n'est pas là notre manière

[redacted]

de voir ni de penser ; nous pensons ainsi, parcequ'uniquement la raison nous y pousse, l'observation nous y conduit, et notre jugement nous y détermine.

D'abord, pour tout, nous commençons par nous pénétrer de notre sujet ; appelant à notre aide la raison et tout ce qui est de la raison, nous en examinons toutes les parties ; sous aucune autre influence que celle de notre cerveau, nous analysons, et de là découle notre jugement ; ensuite, nous cherchons à nous rendre compte de la pensée des autres à ce sujet ; et, lorsqu'elle ne s'accorde pas avec la nôtre, nous analysons de nouveau, sans partialité et sans humeur ; et enfin, nous nous prononçons d'une manière directe et positive pour, ou contre nous.

C'est ainsi qu'après avoir marché de conséquence en conséquence, par le fait de l'analyse sur tout ce qui peut toucher le caractère et la formation des langues, nous sommes arrivé à prononcer un jugement de réfutation complète que nous avons été assez heureux de rencontrer dans les œuvres de l'abbé Girard, que nous nous contenterons de citer pour éviter une répétition, et pour donner cependant la marche de notre raisonnement, qui se trouve absolument le même. « Rien de plus ordinaire, dit-il, que d'entendre parler de *langue mère,* terme dont le vulgaire se sert sans être bien instruit de ce qu'il doit entendre par ce mot, et dont les vrais savants ont peine à se donner une explication qui débrouille l'idée informe de ceux qui en font usage. Il est de coutume de supposer qu'il y a des *langues mères* parmi celles qui subsistent ; et de demander quelles elles sont, à quoi on n'hésite pas de répondre d'un ton assuré que c'est l'hébreu, le grec et le latin. Par conjecture ou par grâce, on défère encore cet honneur à l'allemand. » Disons ici, comme l'a

dit B. E. R. M., dans *l'Encyclopédie* : Quelles sont les preuves de ceux qui ne veulent pas convenir que le préjugé seul ait décidé leur opinion sur ce point? Ils n'allèguent d'autre titre de la filiation des langues, que l'étymologie de quelques mots, et les victoires, ou établissements du peuple qui parlait la langue matrice, dans le pays où l'on fait usage de la langue prétendue dérivée. C'est ainsi que l'on donne pour fille à la langue latine, l'espagnole, l'italienne et la française. Et reprenons avec l'abbé Girard : « Quand on observe le prodigieux éloignement qu'il y a du génie de ces langues à celles du latin; quand on fait attention que l'étymologie précède seulement les emprunts et non l'origine; quand on sait que les peuples subjugués avaient leurs langues... Lorsqu'enfin on voit aujourd'hui de ses propres yeux ces langues vivantes ornées d'un article, qu'elles n'ont pu prendre de la latine où il n'y en eut jamais, et diamétralement opposée aux constructions transpositives et aux inflexions des cas ordinaires à celles-ci; on ne saurait, à cause de quelques mots empruntés, dire qu'elles en sont les filles, ou il faudrait leur donner plus d'une mère. La grèque prétendrait à cet honneur, et une infinité de mots qui ne viènent ni du grec ni du latin, revendiqueraient cette gloire pour une autre. J'avoue bien qu'elles en ont tiré une grande partie de leurs richesses; mais je nie qu'elles lui soient redevables de leur naissance. Ce n'est pas aux emprunts ni aux étymologies qu'il faut s'arrêter pour connaître l'origine de la parenté des langues; c'est à leur génie, en suivant pas à pas leurs progrès et leurs changements. La fortune des nouveaux mots, et la facilité avec laquelle ceux d'une langue passent dans l'autre, surtout quand les peuples se mêlent, donneront toujours le change

[redacted]

sur ce sujet; au lieu que le génie indépendant des organes, par conséquent moins susceptible d'altération et de changement, se maintient au milieu de l'inconstance des mots, et conserve à la langue le véritable titre de son origine. . . . .

« On ne peut regarder comme un acte de légitimation le pillage que les langues étrangères ont fait au latin, ni ses dépouilles comme un héritage maternel. S'il suffit pour l'honneur du rang de *langue mère* de ne devoir point à d'autres sa naissance, et de montrer son établissement, dès le berceau du monde; il n'y aura plus dans notre système de la création qu'une seule *langue mère;* et qui sera assez téméraire pour oser gratifier de cette antiquité une des langues que nous connaissons? Si cet avantage dépend uniquement de remonter jusqu'à la confusion de Babel, qui produira des titres authentiques et décisifs pour constater la préférence ou l'exclusion? Qui est capable de mettre dans une juste balance toutes les langues de l'univers? à peine les plus savants en connaissent cinq ou six. Où prendre enfin des témoignages non récusables ni suspects, et des preuves bien solides, que les premiers langages qui suivirent immédiatement le déluge, furent ceux qu'ont parlés dans la suite les Juifs, les Grecs, les Romains, ou quelques uns de ceux que parlent encore les hommes de notre siècle? »

On voit par là qu'il est du moins permis de ne pas croire à la maternité, ni, par conséquent, à la filiation des langues, et que tout porte même à penser, comme nous l'avons déjà dit, qu'elles ne sont que sœurs, ou plutôt, que ce n'est qu'un tout qui a pris les bigarrures qui naissent indispensablement des siècles, dans tout ce qui est abandonné à la nature, ou à la volonté humaine; car

celà ne peut être autre chose qu'un seul et même tout. Si aujourd'hui la nation française se trouvait divisée en vingt parties, et que, par le temps, ou toute autre cause, la langue se dénaturât au point de former vingt idiomes différents, vingt langages particuliers; serait-ce une raison pour, dans des siècles, vouloir donner au langage d'une de ces parties le titre de langue mère relativement aux autres, parcequ'ayant perdu de vue leur point de départ commun, on serait tout étonné de trouver entre le langage qu'on privilégierait de ce titre, et touts les autres une certaine analogie? non, on ne pourrait le faire sans cesser d'être raisonnable, et on le conçoit, car, si chacune des parties de cette division avait un langage d'une forme toute différente de celle des autres, ce langage ne viendrait que d'une seule et même source; l'analogie qu'on y remarquerait serait toujours une propriété commune, propriété sur laquelle chaque partie aurait bâti à sa manière, selon les besoins de ses mœurs, de son climat, ou toute autre exigence; et aucun de ces langages ne pourrait être qualifié du titre de langue mère, sans injustice, sans enlever à chacune des autres son véritable patrimoine; et il en est de même de toutes celles qui subsistent. Le langage, en général, est un grand corps dont les membres sont inséparables, quoique différents; aucun ne peut être l'aîné de l'autre; c'est ainsi que nos membres ne sauraient être la production de notre corps, ni notre corps l'aîné de ces derniers; tout est parti d'un même point; tout a pris une extension toute particulière, une forme toute différente: les bras se sont séparés du tronc, allongés en leur sens; les mains sont restées plates, les doigts ronds et inégaux, mais tout cela tient, par la nature, à un seul et même tout; et quelque chose qu'il ar-

rive, quelque difformité même qu'il surviène, on ne peut que le regarder ainsi (1).

Nous savons que bien des gents prétendront, dictionnaire en main, nous vouloir prouver que tel mot français vient de tel autre mot grec, ou de tel autre mot latin ; mais, sur celà, nous tomberons d'accord avec eux ; nous sommes tout disposé à le croire, puisque, dans notre préface, nous avons dit, nous-même : Nous croyons que tel mot vient de tel autre ; mais, par là, nous n'avons pas prétendu établir que prêter soit donner la naissance : il y a de l'un à l'autre une différence trop grande pour le croire, pour le supposer même ; du moins notre convic-

---

(1) « Les hommes, qui ne formaient d'abord qu'une société unique, et qui n'avaient par conséquent qu'une langue et qu'un alphabet, s'étant extrêmement multipliés, furent forcés de se distribuer, pour ainsi dire, en plusieurs grandes sociétés ou familles, qui séparées par des mers vastes, ou par des continents arides, ou par des intérêts différents, n'avaient presque plus rien de commun entre elles. Ces circonstances occasionnèrent les différentes langues et les différents alphabets, qui se sont si fort multipliés. » (D'ALEMBERT.)

« Il y a dans ce procédé (la dérivation des mots) commun à toutes les langues un art singulier, qui est peut-être la preuve la plus complète qu'elles descendent toutes d'une même langue, qui est la souche originelle : cette souche a produit des premières branches, d'où d'autres sont sorties et se sont étendues ensuite par de nombreuses ramifications. Ce qu'il y a de différent d'une langue à l'autre, vient de leur division même, de leur distinction, de leur diversité, mais ce qu'on trouve de commun dans leurs procédés généraux, prouve l'unité de leur première origine. » (B. E. R. M., *Encyclopédie.*)

« Toutes les nations sont inspirées par le même maître, et d'ailleurs toute les idiomes descendent d'une même langue primitive. »
(B. E. R. M., *Encyclopédie.*)

tion est telle, et si nous n'amenons pas à la persuasion, ce ne peut être que la faute de notre plume, qui, peu exercée, ne sert pas toujours notre pensée; car nous comprenons, maintenant que nous sommes en route, qu'il est plus difficile d'exprimer que de sentir.

Maintenant que nous croyons avoir suffisamment fait connaître notre façon de penser, et appuyé notre raisonnement à ce sujet, revenons aux mots *je*, *me*, *tu*, *te*, *toi*, etc. Nous pensons avoir établi déjà d'une manière assez claire et assez positive, que ces mots revendiquent l'honneur d'être placés en tête de la nomenclature générale; cependant, pour dernier argument, nous ferons remarquer leur indispensable utilité dans le discours; qu'il est impossible d'exprimer la moindre pensée sans en faire usage, ce qui indique positivement que les hommes n'ont pu finir par le plus pressant; que d'ailleurs, avant de créer des polysyllabes (mots de plusieurs syllabes), ils ont dû naturellement créer des monosyllabes (mots d'une syllabe), en se reportant surtout aux difficultés de l'articulation; que ces mots, dont nous donnerons bientôt la nomenclature, ainsi que les mots *pour*, *par*, *dans*, *sur*, *vers*, etc., expriment, pour la plupart, ce que les gestes ne sauraient rendre que très difficilement, et d'une manière très imparfaite; preuve irrécusable que c'est par là que les hommes ont commencé, lorsque, poussés par le besoin d'être précis dans la communication de leurs pensées, ils ont remplacé les gestes par des mots.

Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, que ce n'est qu'en imitant le cri des animaux que les hommes sont parvenus, de modifications en modifications, à faire passer leurs sons naturels à l'état de mots; nous avons dit celà, parceque nous croyons que l'imitation est dans

notre nature comme dans celle de tout ce qui respire; nous avons une organisation supérieure à celle des animaux, une intelligence plus déliée, une facilité plus grande, mais l'une et l'autre ne se développent que par le fait de l'imitation; pour marcher comme pour penser, il nous faut un guide; un rien nous suffit, nous éclaire et nous trace notre route; mais il nous faut, au point de départ, ce rien pour exemple, pour type; type sans lequel nous serions encore, peut-être, au rang de la brute, de laquelle nous ne différons réellement que par un amour-propre qui nous prend au berceau et nous fait ce que nous sommes, en nous inculquant le besoin si louable d'imiter et de perfectionner. Mais, comme tout ce qui n'est pas l'objet ordinaire de notre conversation a besoin d'une sanction quelconque pour n'être pas accueilli par l'incrédulité, nous croyons utile ici de faire un extrait du *Précis du Système universel* de M. H. Azaïs, que nous avons déjà cité; nous le trouvons d'autant plus nécessaire qu'il pourra servir à confirmer dans ce que nous avons dit précédemment : « Observons les enfants qui commencent à parler : leur organe de la voix ne se forme que peu à peu à imiter les sons qu'ils entendent; parmi les mots que l'on prononce habituellement en leur présence, il en est un grand nombre qu'ils ne peuvent longtemps répéter qu'en les altérant, et quelquefois jusqu'à les rendre entièrement méconnaissables. Si, d'ailleurs, on observe plusieurs enfants contemporains, on trouve que tonts altèrent d'une manière différente les mots difficiles. Il est évident que ces diverses modifications, données à un même son, proviènent de la diversité d'organisation des enfants qui les répètent.

« Transportons-nous maintenant chez les peuples nais-

sants : ce sont les enfants de l'espèce humaine. Les idées de l'homme naturel sont peu nombreuses, peu composées; celles qu'il possède représentent les objets dont il éprouve le besoin, ou dont il est habituellement environné. Plusieurs de ces objets sont sonores, quelques uns par eux-mêmes, d'autres lorsqu'ils tombent, lorsqu'ils sont frappés; l'homme naturel entend les cris des animaux, le bruit des eaux, des vents, du vol des oiseaux, du feu, de l'éclat et de la foudre, en même temps qu'il voit ces animaux qui crient, ces eaux qui coulent ou qui tombent, ce feuillage que les vents agitent, cet arbre que le feu consume, ce rocher que la foudre brise; les idées qu'il conçoit de ces objets se composent ainsi de parties sonores et de parties visibles vaguement assorties. Lorsque, dans la suite, en l'absence ou en présence de ces objets, il est pressé du besoin d'exprimer les idées qu'il en a acquises, il imite ces idées, et par ses gestes et par l'organe de sa voix. Chaque individu selon la vivacité et la flexibilité de son organisation particulière, fait l'imitation sonore d'une manière plus ou moins ressemblante au son réel des objets; celui dont les moyens sont plus prompts, mieux développés, celui qui a entendu plus fréquemment le son des objets sonores, qui en a acquis l'idée la moins imparfaite, qui a le droit et l'habitude de les désigner le plus fréquemment, cet homme fixe, dans la peuplade, les noms des objets sonores dont il a été le plus frappé; et c'est lui surtout qui, sans y songer, institue ces noms; c'est de lui, presque autant que de ces objets mêmes, que la peuplade reçoit les idées sonores destinées à les rappeler; c'est de lui que l'on a imité les sons, les idées, le langage. Cet homme fonde, à l'égard de ces objets, la *langue* de la société; et cette lan-

gue naissante diffère plus ou moins de celle qui se forme chez une autre peuplade, parceque celle-ci, habitant un climat différent, ayant d'autres mœurs, d'autres habitudes, une autre nourriture, prend un tempérament différent.

« Lorsque, dans la suite, les peuplades se mêlent, les ébauches de langage s'unissent, se modifient réciproquement ; et lorsqu'au contraire elles se séparent, lorsqu'elles adressent des colonies à des régions éloignées, les colons propagent la langue natale s'ils établissent leur empire politique ; ils la soumettent, s'ils sont asservis. A cet égard, l'ascendant de certains hommes et de certaines tribus prend quelquefois beaucoup d'étendue, et survit longtemps à leur existence, parceque ces hommes, ou ces tribus, doués de facultés supérieures, impriment aux mœurs, à l'industrie, à la civilisation générale, des mouvements profonds.

« C'est ainsi que, dans la composition des langues, l'influence directe du climat et des circonstances locales se trouve modifiée par celle des circonstances d'origine, de manière à devenir très difficile à découvrir ; mais cette influence du climat et des circonstances locales n'en est pas moins essentielle et fondamentale ; et c'est elle, à son tour, qui, établissant des similitudes d'organisation entre les peuples éloignés les uns des autres, les amène à un langage similaire, quoique ces peuples n'aient eu, du moins à leur naissance, aucune communication.

« Les langues naissent donc avec les sociétés humaines, se développent, se perfectionnent, se dégradent avec elles ; chacune, pendant sa durée, manifeste l'état intellectuel et le caractère du peuple qui en fait usage. La faculté d'imitation est le principe de la formation des lan-

gues ; les premiers mots sont donnés aux premiers hommes par les objets naturels ; les premiers mots sont simples comme les premières idées ; les mots se composent et prènent entre eux la disposition analytique, à mesure que les idées se composent, s'étendent, se généralisent. »

Avant de passer outre, appelons encore à nous l'autorité de cette citation de B. E. R. M. (*Encyclopédie*) : « C'est une vérité de fait assez reconnue, dit-il, que par sa nature l'homme est porté à l'imitation, et ce n'est même qu'en vertu de cette heureuse disposition que la tradition des usages nationaux des langues se conserve de génération en génération. »

Ceci posé, nous allons suivre, sur cette route tracée, l'homme dans le développement de ses facultés, et le montrer se créant des mots selon ses besoins. Nous serons forcé, par exemple, d'admettre au point de départ un mélange naturel de gestes et de mots ; mais nous aurons vivement franchi les siècles nombreux qu'il a fallu à l'homme pour parvenir à exprimer ses pensées par le fait de la parole, notre intention étant de ne donner ici qu'un simple exposé des différents mots qui composent les parties du discours, exposé que nous développerons à l'article *Analyse logique et grammaticale*, en assignant à chaque mot son emploi respectif dans le discours. Nous partons donc du point où les hommes, comme nous l'avons dit, ayant remarqué que les sons frappaient plus particulièrement que les gestes, jetèrent, çà et là, ces sons dans leur langage d'action.

Comme nous n'avons à nous occuper que de la langue française, nous supposerons qu'elle a toujours été parlée,

et que touts les mots qui la composent ont été créés tels qu'ils nous sont parvenus, autrement dire, tels que nous les connaissons. On comprend que les mots qui vont suivre ont été créés pêle-mêle ; c'est-à-dire, sans ordre et selon le besoin; mais comme il est impossible de les présenter dans leur confusion, nous sommes contraint de les faire suivre dans un certain ordre.

Pour exprimer la douleur, la crainte, la surprise, ou la joie, les sons exclamatifs *oh! ah! eh!* etc., étant sortis naturellement de la bouche de l'homme, on ne peut les considérer comme l'objet de sa création; ils sont essentiellement dans la nature. Ceci étant avoué de touts, nous ne craignons pas de l'avancer positivement; mais il n'en est pas tout à fait de même des premiers mots qui vont suivre, puisqu'on leur refuse cet honneur, honneur que nous accorderions volontiers, sinon à touts, du moins à la plupart. Mais enfin, la résistance étant inutile, nous ne nous occuperons plus de ces mots que pour apprendre à bien connaître leur emploi dans le discours, en leur rendant, toutefois, le droit de marcher en tête.

L'homme ayant souvent à communiquer une pensée qui demandait une longue suite de gestes, et celui auquel il la communiquait, pouvant, entraîné par la volubilité de ces mêmes gestes, ou distrait par toute autre cause, en perdre de vue l'objet principal et, par conséquent, en mal interpréter le sens; l'homme, disons-nous, sentit le besoin de convenir de certains mots pour marquer les divers sujets des modes et leurs compléments, directs, ou indirects.

Par *sujet*, on entend l'être ou l'objet qui est d'une ma-

nière d'être quelconque, active, ou inactive (1); ainsi, lorsque nous disons : PIERRE *chante* ou *est chantant*, PIERRE *est malade*, PIERRE est le *sujet* du modatif actif *chante* ou *est chantant*, et celui du modatif inactif ou inerte, *malade*; c'est-à-dire que c'est PIERRE qui fait l'action de *chanter*, comme c'est PIERRE qui a la manière d'être *malade*; dans l'un et l'autre cas, c'est lui qui est tel, *chantant* et *malade*.

Par *complément direct*, on entend l'être ou l'objet qui reçoit directement le résultat d'une action quelconque; par exemple, lorsque nous disons : *le chien a mordu* PIERRE, le *chien* est le sujet du modatif actif *mordu*, et PIERRE est le *complément direct* de ce mode; c'est-à-dire que c'est sur PIERRE qu'est tombé le résultat de cette action; que l'on peut dire, en ne considérant que le résultat de l'action de mordre, PIERRE *a été mordu*.

Par *complément indirect*, on entend l'être ou l'objet qui reçoit indirectement le résultat de l'action; par exemple, lorsque nous disons : *Pierre parle au* CHIEN, *Pierre* est le sujet de l'action ou du modatif actif *parle* ou *est par-*

(1) On doit se rappeler que tout ce qu'une chose fait, comme tout ce qu'elle est, s'appèle *mode*, *actif*, ou *inactif*, selon le cas; *mode actif*, lorsqu'il s'agit d'une action, comme *parler* ou être *parlant*, etc.; *mode inactif*, lorsqu'il s'agit d'une manière d'être qui ne demande pas d'action, comme être *sage*, être *malade*, être *grand*, être *aimé*, etc.; ces derniers s'appèlent aussi *modes inertes*, par la raison qu'*inerte* et *inactif* ont la même signification : on dit d'une chose qui ne bouge pas, elle est dans l'*inertie* ou dans l'*inaction*, ce qui fait que toute manière d'être qui, pour être telle, ne nécessite pas une action quelconque, s'appèle *mode inactif* ou *inerte*. On doit se rappeler aussi que *modatif* est le nom qu'on donne à touts les mots qui peignent ces divers modes.

lant, et le CHIEN est le *complément indirect* de cette action; il n'en est que le *complément indirect*, par la raison qu'on ne peut pas dire : *le chien est parlé par Pierre*, pas plus que, si l'action de parler était finie, on ne pourrait dire : *le chien a été parlé par Pierre*, et celà parceque le résultat de l'action de parler ne tombe pas directement sur le *chien* qui en est le complément.

On doit sentir la différence qui existe entre *le complément direct* et *le complément indirect*. On peut considérer le résultat tombé sur le *complément direct*, comme dans *Pierre est mordu*, ce qui n'est pas possible pour le *complément indirect*, puisque l'on ne peut pas dire : *le chien est parlé*. Mais, comme nous rendrons celà plus sensible en temps et lieu, reprenons notre marche.

Nous disions donc que l'homme sentit d'abord le besoin de convenir de certains signes ou mots pour désigner les divers sujets des modes et leurs différents compléments, directs, ou indirects. A cet effet, il convint :

1° Que *je*, *me*, *moi*, représenteraient la première personne du singulier, masculin, ou féminin; c'est-à-dire, une personne, homme, ou femme, prenant la parole; *je*, lorsque la personne représentée par *je* serait le sujet d'un mode quelconque, comme dans JE *parle*, JE *suis malade*, où l'on voit que JE, dans le premier cas, représente la personne qui fait l'action de parler, et dans le second, celle qui a la manière d'être *malade*; c'est-à-dire que c'est JE ou la personne représentée par JE, qui parle et qui est malade; *me* et *moi*, lorsque la personne représentée par ces mots ne serait que le complément, direct, ou indirect, d'un mode; c'est-à-dire, lorsqu'elle n'en recevrait que directement, ou indirectement le résultat, comme

dans *il* ME *bat, il* ME *parle, il parle de* MOI, où l'on voit que ME, dans le premier exemple, est complément direct du modatif actif *bat;* c'est-à-dire que la personne représentée par ME reçoit directement le résultat de l'action; et que la personne représentée par ME, dans le second, et par MOI, dans le troisième, n'est que le complément indirect du modatif actif *parle;* c'est-à-dire qu'elle ne reçoit qu'indirectement le résultat de l'action.

2° Que *nous* représenterait la première personne plurielle, du masculin, ou du féminin; c'est-à-dire, plusieurs personnes, hommes, ou femmes, prenant la parole comme sujet d'un mode, ou comme complément, direct, ou indirect, comme dans NOUS *parlons,* NOUS *sommes malades,* où NOUS est sujet du modatif actif *parlons,* et du modatif inerte *malade;* dans *il* NOUS *bat,* où NOUS est complément direct; et dans *il* NOUS *parle,* où NOUS n'est que complément indirect.

3° Que *tu, te, toi,* représenteraient la seconde personne du singulier, masculin, ou féminin; c'est-à-dire, la personne, homme, ou femme, à laquelle *je,* ou *nous* adresserait la parole; *tu,* lorsque cette personne serait le sujet d'un mode quelconque, comme dans TU *parles,* TU *es malade;* et *te, toi,* lorsqu'il n'en serait que le complément, direct, ou indirect, comme dans *il* TE *bat, il* TE *parle, il parle de* TOI.

4° Que *vous* représenterait la seconde personne plurielle, du masculin, ou du féminin; c'est-à-dire, plusieurs personnes, hommes, ou femmes, auxquelles on adresserait la parole, comme sujet, ou comme complément, direct, ou indirect, comme dans VOUS *parlez,* VOUS *êtes malade, il* VOUS *parle, il parle de* VOUS.

5° Que *il, le, lui, elle, la, se,* représenteraient la troisième

[redacted]

personne du singulier ; c'est-à-dire, la personne de laquelle on parlerait ; pour le masculin : *il*, comme sujet, comme dans IL *bat*, IL *parle ; le*, comme complément direct, comme dans *il* LE *bat ; lui*, comme complément indirect, comme dans *il* LUI *parle, il parle de* LUI ; pour le féminin : *elle*, comme sujet et comme complément indirect, comme dans ELLE *parle, il parle d'*ELLE (*lui*, sert aussi pour le féminin ; mais nous en parlerons à l'article *Analyse*) ; *la* comme complément direct, comme dans *il* LA *bat ;* et *se*, pour les deux genres, lorsque le résultat de l'action tomberait, directement, ou indirectement, sur la personne représentée par *il*, ou par *elle ;* c'est-à-dire, lorsque *il*, ou *elle*, serait tout à la fois le sujet et le complément, direct, ou indirect, d'un même mode ; sujet et complément direct, comme dans *il* SE *bat, elle* SE *bat*, où l'on voit que la même personne fait l'action de battre et est battue ; et sujet et complément indirect, comme dans *il* SE *parle, elle* SE *parle*, où l'on voit que la même personne fait l'action de parler, et reçoit indirectement le résultat de cette action.

6° Et enfin, que *ils, eux, elles, les, se, leur*, représenteraient la troisième personne plurielle ; c'est-à-dire, les personnes desquelles on parlerait ; pour le masculin : *ils*, comme sujet, comme dans ILS *parlent ; eux*, comme complément indirect, comme dans *il parle d'*EUX ; et pour le féminin : *elles*, comme sujet et comme complément, comme dans ELLE *parle, il parle d'*ELLE ; *les*, comme complément direct, pour les deux genres, comme dans *il* LES *bat*, en parlant de plusieurs personnes, hommes, ou femmes ; *se* (de même que pour le singulier), comme complément, pour les deux genres, comme dans *ils* SE *battent, ils* SE *parlent, elles* SE *battent, elles* SE *parlent ;* et *leur*, toujours

comme complément, mais indirect, pour les deux genres, comme dans *il* LEUR *parle*, en parlant de plusieurs personnes, hommes, ou femmes.

On appèle *je, nous*, etc., premières personnes, par la raison que la personne, qui prend la parole est celle qui fixe premièrement notre attention; on appèle *tu, vous*, etc., seconde personne, par la raison qu'après avoir porté notre attention sur la personne qui parle, nous la portons naturellement sur celle à laquelle on parle, comme nous la portons en troisième lieu sur la personne, ou la chose dont on parle, ce qui fait que *il, ils, elle, elles*, etc., sont appelés troisièmes personnes. On voit que pour la première et la seconde personne, on n'a pas fait de distinction pour le genre, par la raison qu'étant toujours en présence l'une de l'autre, il leur est facile de le connaître; il n'en est pas de même de la troisième personne, puisqu'il est vrai qu'elle peut représenter des personnes absentes, ou présentes; aussi l'homme a-t-il distingué les genres par *il, elle*, etc.

A l'aide de ces mots, l'homme pouvait donc présenter à l'esprit de ses semblables les nuances principales de ses pensées; lorsqu'il avait à rendre celle-ci, par exemple: *Je* ME *cache*, il n'avait à dire que *je me*, et peindre l'action par des gestes, on le comprenait; *je* indiquant qu'il était le sujet de l'action, et *me*, qu'il en était encore le complément, qu'il fesait l'action de cacher, et que c'était lui qu'il cachait. Mais cela ne pouvait suffire; il se trouvait des cas où le sujet d'un mode quelconque ne lui étant pas connu, il ne pouvait le désigner du doigt, ni dire: c'est tel ou tel objet; et pourtant il fallait le présenter à l'esprit, quoique vague ou indéterminé; lorsqu'il dressait un piége, par exemple, soit contre les animaux, soit

[redacted]

contre d'autres hommes, il savait bien que celui qui viendrait serait pris, mais il ne pouvait dire : c'est tel ou tel objet plutôt que tel autre, qui viendra, et qui sera pris. De là il fut convenu que les mots *on*, *que*, *qui*, *quoi*, *quiconque*, *autrui*, *quelqu'un*, *personne*, *soi*, etc., représenteraient ces objets indéterminés, comme sujets, ou comme compléments, directs, ou indirects, comme dans ON *frappe*, QUE *demandez-vous?* QUI *vient là? de* QUOI *parlez-vous?* QUICONQUE *enfreindra la loi sera puni*, *ne fais pas de mal à* AUTRUI, QUELQU'UN *viendra*, PERSONNE *n'est venu*, *il est mal de toujours parler de* SOI, etc. On voit que dans chacun de ces cas, aucun des mots cités ne représente un objet déterminé; c'est-à-dire que l'on ne pourrait pas dire positivement : il s'agit de tel objet plutôt que de tel autre, car, lorsqu'on dit : ON *frappe*, cela ne signifie pas : telle personne frappe, mais quelqu'un, je ne sais qui, Pierre, Paul, ou Hortense, etc., frappe ; il en est de même des autres, comme nous le verrons en temps et lieu.

Ceci fait, sentant la nécessité de représenter dans le discours une chose de laquelle il venait de parler précédemment, l'homme convint que les mots *que*, *qui*, que nous venons de voir représenter des choses indéterminées, feraient cette fonction, ainsi que le mot *dont*, pour les personnes et les choses, comme dans *l'homme* QUE *je vois est grand*, *l'homme* QUI *me voit est grand*, *l'homme* DONT *je parle est beau*, pour les personnes ; et comme dans *l'arbre* QUE *je plante est jeune*, *la pendule* QUI *sonne est belle*, *le livre* DONT *je parle est bon*, pour les choses.

Ensuite, il convint que les mots *où*, *y*, *en*, représenteraient : *où*, simplement les choses, et *en* et *y*, les personnes et les choses, comme dans *la maison d'*OÙ *je sors est belle*, *voici la place* OÙ *il est tombé*, *avez-vous de l'argent?*

— *Oui, j'*EN *ai; Connaissez-vous cet homme?* — *Oui, j'*EN *ai fait la connaissance hier; Cet homme est bon, fiez-vous-*Y; *Pensez-vous à mon livre?* — *Oui, j'*Y *pense.* On voit dans ces exemples que OÙ représente les choses, et EN et Y les personnes et les choses.

Ces mots, ainsi que ceux que nous avons vus précédemment, sont de véritables noms, car on doit les considérer comme les noms primitifs que l'homme a d'abord donnés à toutes choses; et comme on doit se rappeler que tout signe de substances, c'est-à-dire, tout mot qui nous présente à la pensée un objet quelconque s'appèle *nom substantif,* ou simplement *substantif,* nous appèlerons ces mots *substantifs.* Lorsqu'une personne dit *je,* ou plutôt que nous voyons écrit quelque part le mot *je,* ce mot représente naturellement à notre pensée une personne quelconque prenant la parole; par cette raison, *je* est donc un signe de substance, et puisque tout ce qui est signe de substance est un nom, *je, tu, il,* comme les mots *Pierre, Paul, Jacques,* etc., sont des noms; seulement *je, tu, il,* représentent à notre pensée toutes personnes, ou toutes choses, au lieu que les noms *Pierre, Paul, Jacques,* etc., ne nous représentent que les personnes auxquelles ces noms appartiènent, comme nous le verrons plus tard; cependant, pour distinguer *je, tu, il,* etc., des autres noms, nous les appèlerons *substantifs représentatifs.*

Ceci convenu, toujours excité par de nouveaux besoins, reconnaissant l'utilité de la parole et sa supériorité sur les gestes, voulant étendre les bienfaits de l'une et diminuer l'usage des autres, l'homme convint de nouveaux signes ou mots pour exprimer les différents rapports des substances et des modes, actifs, ou inactifs, qui demandaient, pour être présentés à la pensée, une infinité de gestes,

[redacted]

presque toujours insuffisants, ou équivoques ; de là cette foule de petits mots qui forment la troisième classe (ces mots sont déjà connus : nous avons dit que tout mot qui n'est ni substantif ni modatif est *accessoire* ou nom de rapport) ; de là, disons-nous, cette foule de petits mots, comme *ce, cet, cette, ces,* pour la démonstration : CE *monument,* CE *cheval,* CET *homme,* CET *animal,* CETTE *femme,* CETTE *plante,* CES *hommes,* CES *femmes,* CES *animaux,* CES *plantes; mon, ma, mes, mien, mienne,* etc., pour la possession : MON *enfant,* MON *cheval,* MA *femme,* MA *lance,* MES *armes,* MES *enfants, cet enfant est le* MIEN, *cette femme est la* MIENNE, etc. ; *un, deux, trois, dix, cent,* etc., pour le nombre; *chacun, chacune,* etc., pour la distribution ; *le, la, les* (1), pour la détermination, ou pour l'étendue ; *ne, pas, point,* pour la négation ; *à, vers,* etc., pour le but, ou pour la direction ; *sur, dans, contre, sous, chez, hors, parmi, devant, derrière,* etc., pour les positions ; *de*, pour l'extraction, ou pour l'appartenance; *avec, sans,* etc., pour l'union, ou pour l'exclusion ; *nonobstant, malgré,* etc., pour l'opposition ; *moyennant,* etc., pour les rapports de condition ; *pour,* etc., pour la destination, ou pour l'intention ; *par,* etc., pour le motif, ou pour le moyen ; *selon, suivant, d'après,* pour la conformité ; *pendant, durant,* etc., pour la simultanéité, ou pour la durée; *avant, après,* etc., pour l'antériorité, ou pour la postériorité ; *ici, là, hier, aujourd'hui, demain, bientôt, souvent, encore, d'abord, ensuite,* etc., pour le temps, ou pour le lieu ; *extrêmement, dangereusement, très, bien,*

(1) *Le, la, les,* ont déjà figuré au nombre des *substantifs représentatifs ;* nous verrons à l'article *Analyse* la différence qui existe entre les uns et les autres.

mal, si, tant, beaucoup, etc., pour le degré, la quantité, etc., etc.

A l'aide de ces mots, l'homme avait considérablement diminué le nombre des gestes ; mais, pour exprimer sa pensée, il fallait encore que ces gestes servissent à peindre les différentes manières d'être; de là alors, pour les réformer, les *modatifs actifs : labourant, mangeant, buvant, aimant,* etc.; les *modatifs inertes résultatifs : labouré, mangé, bu, aimé, battu,* etc.; c'est-à-dire que, pour ces derniers, ayant remarqué que l'action d'être *labourant,* ou de *labourer,* etc., laissait après elle un résultat sensible, afin de pouvoir exprimer ce résultat, l'homme créa les mots *labouré, mangé, bu, aimé,* etc., comme dans *cette terre est* LABOURÉE, *ces champs sont* LABOURÉS, *cette poire est* MANGÉE, *cette eau est* BUE, *ces enfants sont* AIMÉS, etc.; ce qu'il ne faut pas confondre avec *cet homme a labouré, mangé, bu, aimé,* etc., car ces derniers expriment l'action, et les premiers expriment l'état; c'est-à-dire, le mode inerte résultatif. Nous appelons, en passant, d'autant plus l'attention du lecteur, pour ne pas confondre ces deux nuances, que de là découle l'*aplanissement de toutes les prétendues difficultés des participes, ou des soi-disant participes.* Mais reprenons notre marche : de là aussi les *modatifs naturels* (nous disons *naturels* pour faire opposition aux *modatifs résultatifs*), *bon, généreux, grand, vertueux, fort, faible, méchant, hardi, épais, limpide, rapide, vert, rouge, rose, haut, bas, court, long, large, étroit, rond, carré,* etc., pour les hommes, les animaux, ou les choses; ensuite ceux qui peignent l'inclination, l'habitude, l'infirmité, ou toute autre chose particulière, comme *buveur, mangeur, voleur, filou, joueur, bancal, borgne, boiteux, brun, blond, roux,*

rouge, etc.; ceux qui peignent le degré de parenté, comme *père, mère, frère, sœur, oncle, tante, neveu*, etc.; et enfin ceux qui peignent la profession, comme *laboureur, berger, coutelier, couvreur, charpentier, maçon, maréchal*, etc., qui pour la plupart sont devenus de véritables noms. Les mots, *il, elle*, etc., devenant trop vagues pour se comprendre, par la raison qu'ils s'appliquaient à trop de choses (comme de fait, comment savoir de qui, ou de quoi, il s'agit réellement lorsque tout est désigné par les mots *il, elle, ils, elles*, etc., surtout en l'absence des objets dont on veut parler), l'homme fut naturellement contraint de créer d'autres noms pour désigner les animaux, les végétaux, les minéraux, etc.; de là les noms de genre *quadrupède, oiseau, reptile*, etc.; et ces noms devenant eux-mêmes trop vagues, les noms d'espèce *homme, cheval, chêne, caillou*, etc., pour les objets de la nature; et *ville, château, maison, commode, lit, habit, chapeau, couteau*, etc., pour les objets d'art; c'est-à-dire que voyant passer un animal, l'homme lui donna un nom, et, dans l'impossibilité de pouvoir en donner un à chaque individu, il continua d'appeler du même nom ceux de la même espèce. Il en fut de même pour tout. Cependant, pour les hommes et les choses qui se trouvaient avec eux en rapport direct, il n'en fut pas de même; l'homme disant : *j'ai vu un* LABOUREUR, ou *une* VILLE, ne pouvait être compris, le nom LABOUREUR appartenant à touts les hommes de la même profession, et le nom VILLE à toutes les villes en général; il fut donc forcé de créer des noms *individuels;* de là les noms *Pierre, Paul, Jacques, Adrien, Christophe*, etc., pour les hommes; et *Paris, Bordeaux, Nantes, Marseille*, etc., pour les villes, etc.

A l'aide de ces mots, *substantifs individuels, communs*, et *représentatifs; individuels*, comme *Pierre, Paul, Jacques*, etc., que nous appelons *individuels*, parcequ'ils désignent particulièrement ceux auxquels ils sont donnés; *communs*, comme *animal, végétal, minéral, homme, cheval, chien, prunier, pommier, marbre*, etc., que nous appelons *communs*, parcequ'ils appartiènent à tout un genre, ou à toute une espèce; et *représentatifs*, comme *je, tu, il*, etc., par la raison, comme nous l'avons déjà dit, qu'ils représentent indistinctement toutes personnes, ou toutes choses; à l'aide de ces noms, disons-nous, ainsi qu'à l'aide des divers noms de *modes* et de *rapports*, c'est-à-dire, des *modatifs* et des *accessoires*, pour s'exprimer comme nous pouvons le faire maintenant, il n'y avait plus qu'un pas à faire, un seul mot à créer; un mot qui, selon la place qu'il occuperait dans le discours, pût, tour à tour, peindre l'affirmation, le doute, l'interrogation, etc., et les différents rapports de temps qui peuvent exister dans la marche naturelle des diverses circonstances de la vie de l'homme; car il avait à exprimer ces différents rapports :

1° *L'homme* ÉTANT *sage est, était*, ou *sera heureux*, où l'on voit que ÉTANT ne marque qu'un *rapport de temps indéfini; indéfini*, par la raison qu'il n'exprime pas positivement par lui-même l'époque à laquelle l'homme *est, était*, ou *sera* ainsi; de plus, il y a dans la forme *étant* un *rapport de simultanéité;* c'est-à-dire que *étant* présente presque toujours à la pensée l'existence de deux manières d'être dans le même temps; quand nous disons : *l'homme* ÉTANT *sage est, était*, ou *sera heureux*, nous peignons une simultanéité ou l'existence de deux manières d'être dans le même temps soit présent, soit passé, soit futur.

2° *L'homme est né pour* ÊTRE *malheureux*, ce qui marque un *rapport de temps indéfini*, par la raison que celà ne dit pas que la chose existe dans un temps plutôt que dans un autre, que nous ne voyons ni le commencement ni la fin de la manière d'être.

3° *L'homme* EST *sage*, ce qui marque un *rapport de temps présent*, par la raison que celà nous présente une manière d'être qui est absolument ainsi au moment où l'on en parle.

4° *Cet homme* ÉTAIT *sage quand je l'ai connu*, ce qui marque un *rapport de temps passé imparfait; imparfait*, par la raison que celà ne nous présente pas à la pensée quand la manière d'être a commencé, ni quand elle a fini, quoique sachant pourtant qu'elle appartient au passé.

5° *Cet homme* FUT *sage hier, la semaine passée, en telle ou telle année*, etc., ce qui marque un *rapport de temps passé défini; défini*, par la raison que celà nous présente à la pensée une époque de laquelle il ne reste plus rien; car lorsque nous disons: *hier, la semaine passée, en telle ou telle année*, il ne reste naturellement plus rien d'aucune de ces époques, mais nous pouvons nous faire une idée réelle du commencement et de la fin de cette époque, dans laquelle l'existence de la manière d'être se trouve, pour ainsi dire, encadrée; c'est-à-dire que nous ne pouvons pas porter notre vue au delà, ni en deçà, de cette époque.

6° *Cet homme* SERA *sage*, ce qui marque un *rapport de temps futur*; c'est-à-dire que celà nous présente à la pensée une manière d'être qui n'existe pas encore, mais qui doit exister dans un temps à venir.

7° *Cet homme* SERAIT *sage s'il n'était pas entraîné par tel ou tel desir, ou telle ou telle passion*, ce qui nous pré-

sente à l'esprit un *rapport de temps présent*, ou *futur*, une manière d'être fondée sur une *hypothèse* ou *supposition*; un *rapport de temps présent*, ou *futur*, parcequ'on pourrait dire : *cet homme* SERAIT *sage* PRÉSENTEMENT, *ou à* L'AVENIR, *s'il*, etc.; fondée sur une *hypothèse*, parceque celà suppose que si *cet homme n'était pas entraîné par tel ou tel desir, ou telle ou telle passion, il aurait la manière d'être sage*.

8° *Il faut* QUE *cet homme* SOIT *sage*, ce qui marque un *rapport de temps présent*, ou *futur*, et l'existence d'une cause quelconque, par la raison que celà nous présente à la pensée qu'une chose quelconque exige, ou réclame que cet homme soit ainsi.

9° *Il faudrait* QUE *cet homme* FÛT *sage pour être heureux*, ce qui marque un *rapport de temps présent*, ou *futur*, et nous présente à la pensée une idée de *cause* et d'*hypothèse*, par la raison que celà semble dire : *il est supposé qu'il faudrait que cet homme* FÛT *sage pour être heureux*.

10° *Homme*, sois *sage!* ce qui marque un *rapport de temps présent*, ou *futur*, parcequ'on peut dire *présentement*, ou *à l'avenir*; de plus, celà nous présente à la pensée une invitation, ou un commandement : *homme*, sois *sage, je t'en prie!* ou *homme*, sois *sage, je te l'ordonne!*

De là alors, pour exprimer ces différents rapports de pensée et de temps présent, passé, ou futur, la création du mot *être* (1), qui, d'après toute apparence, fut d'abord

---

(1) Il est probable que l'homme a longtemps dit : *je* ÉTANT *travaillant*, et fort longtemps encore : *je* ÊTRE *travaillant*, *le soleil* ÊTRE *chaud*, etc., ayant formé *être* de *étant* en changeant *ant* en

étant (1), et qui prit ensuite les formes suivantes; formes que l'on connaît déjà par les exemples que nous venons de donner, mais que nous allons exposer de nouveau avec l'accord de leurs différentes personnes, afin de les rendre plus familières :

1° TEMPS INDÉFINI SIMULTANÉ.

Étant (2).

---

re: *ÉTANT*, *ÊTRE*; mais comme le temps qu'il en fut ainsi ne nous offre aucune observation, nous devons naturellement passer à la création de ses formes.

(1) Comme on a pris l'habitude de dire *être* pour *étant*, duquel le mot *être*, comme nous venons de le dire, ne nous paraît qu'un dérivé, nous continuerons de dire *être*, au lieu de *étant*, pour ne pas embrouiller les idées; c'est-à-dire qu'en parlant de l'accessoire *étant*, ou des formes de l'accessoire *étant*, nous dirons : l'accessoire *être*, ou les formes de l'accessoire *être*. Nous savons que bien des gents se récrieront en nous voyant ne pas conserver à ce mot le nom de verbe; mais, à cela, nous répondrons que nous savons bien que ce mot est d'une haute utilité dans le discours; qu'il ne nous est pas possible d'exprimer la plus petite pensée sans en faire usage, qu'il entre dans la composition de toutes nos phrases, qu'on l'a appelé *verbe*, parceque *verbe* signifie *parole*; qu'on a prétendu prouver par là qu'il est l'âme du discours, que c'est, pour ainsi dire, le discours lui-même; mais, comme nous ne savons donner les choses que comme elles sont d'après l'analyse et la logique, malgré la haute utilité de ce mot, nous le rangerons dans la classe des *accessoires*, puisqu'il ne peut être qu'accessoire à nos pensées. Lorsque nous disons : *Pierre* EST *mort*, *Pierre* est l'idée principale de notre pensée; *mort* en est l'idée secondaire, et EST n'est là, et ne peut être là que pour exprimer le rapport qui existe entre le substantif *Pierre* et le modatif inerte *mort*; si, toutefois, on n'est pas encore à même de le comprendre, on devra l'être bientôt, car c'est une chose toute naturelle: nous aurons l'occasion d'en reparler.

(2) Cette forme, ainsi que la forme *être*, est invariable; c'est-à-dire

2° TEMPS SIMPLE INDÉFINI.

Être.

3° TEMPS PRÉSENT.

Pour le singulier:	*Pour le pluriel:*
1re personne. Je *suis.*	Nous *sommes.*
2e personne. Tu *es.*	Vous *êtes.*
3e personne. Il, ou elle *est.*	Ils, ou elles *sont.*

4° TEMPS PASSÉ IMPARFAIT.

Singulier:	*Pluriel:*
1re personne. J'*étais.*	Nous *étions.*
2e personne. Tu *étais.*	Vous *étiez.*
3e personne. Il, ou elle *était.*	Ils, ou elles *étaient.*

5° TEMPS PASSÉ DÉFINI.

Singulier:	*Pluriel:*
1re personne. Je *fus.*	Nous *fûmes.*
2e personne. Tu *fus.*	Vous *fûtes.*
3e personne. Il, ou elle *fut.*	Ils, ou elles *furent.*

6° TEMPS FUTUR.

Singulier:	*Pluriel:*
1re personne. Je *serai.*	Nous *serons.*
2e personne. Tu *seras.*	Vous *serez.*
3e personne. Il, ou elle *sera.*	Ils, ou elles *seront.*

---

qu'elle ne s'accorde pas comme les autres en nombre et en personne avec son sujet; on dit : ÉTANT *sage, j'étais, tu étais*, ou *nous étions heureux*, etc., sans varier la forme ÉTANT.

7° TEMPS HYPOTHÉTIQUE PRÉSENT, OU FUTUR.

Singulier :	*Pluriel :*
1re personne. Je *serais.*	Nous *serions.*
2e personne. Tu *serais.*	Vous *seriez.*
3e personne. Il, ou elle *serait.*	Ils, ou elles *seraient.*

8° TEMPS CAUSATIF PRÉSENT, OU FUTUR.

Singulier :	*Pluriel :*
1re personne. Que je *sois.*	Que nous *soyons.*
2e personne. Que tu *sois.*	Que vous *soyez.*
3e pers. Qu'il, ou qu'elle *soit.*	Qu'ils, ou qu'elles *soient.*

9° TEMPS CAUSATIF PASSÉ, PRÉSENT, OU FUTUR.

Singulier :	*Pluriel :*
1re personne. Que je *fusse.*	Que nous *fussions.*
2e personne. Que tu *fusses.*	Que vous *fussiez.*
3e pers. Qu'il, ou qu'elle *fût.*	Qu'ils, ou qu'elles *fussent.*

10° TEMPS INVITATIF, OU IMPÉRATIF.

Singulier :	*Pluriel :*
1re personne..... (1)	*Soyons.*
2e personne. *Sois.*	*Soyez.*
3e pers. Qu'il, ou qu'elle *soit.*	Qu'ils, ou qu'elles *soient.*

(1) Comme on ne peut s'inviter ni se commander soi-même, il n'existe naturellement pas de première personne du singulier ; cependant il arrive quelquefois que l'homme s'adresse la parole, alors il dit *soyons*, comme s'il s'adressait à plusieurs. Du reste, nous aurons occasion d'en reparler.

A l'aide de ces formes ou temps, l'homme pouvait donc exprimer les différents rapports que nous connaissons déjà ; mais celà ne pouvait encore suffire, car, si nous y réfléchissons, nous verrons qu'avec ces temps on ne peut exprimer toutes ses pensées : *Pierre est sage, ou est travaillant depuis longtemps ; Pierre était sage, ou était travaillant quand il était jeune ; Pierre sera sage, ou sera travaillant quand il sera plus âgé,* etc., indiquent bien que la manière d'être sage, ou d'être travaillant, existe, existait, ou existera ; mais on pouvait avoir besoin d'exprimer cette manière d'être comme ayant cessé d'exister ; c'est-à-dire, comme appartenant au passé. L'homme fut donc forcé de donner encore à ce mot une nouvelle forme ; de là, la forme *été*, que nous appèlerons *temps passé prédécessif*, et que nous placerons entre le second et le troisième temps. A l'aide de cette nouvelle forme, lorsque l'homme voulait exprimer un passé, il n'avait qu'à la joindre au modatif actif *ayant ;* ainsi, par exemple, après avoir dit : *Pierre est sage,* ou *est travaillant,* pour exprimer le présent, il disait : *Pierre est* AYANT ÉTÉ *sage,* ou *est* AYANT ÉTÉ *travaillant,* ce qui signifiait, et signifie encore aujourd'hui : *Pierre a* ou *possède la manière d'être sage* ou *la manière d'être travaillant ;* car il est à remarquer que pour posséder réellement quelque chose, une manière d'être surtout, il faut en avoir le commencement et la fin ; quand nous disons : *Pierre est sage,* ou *Pierre est travaillant,* nous entendons par là : *Pierre a la manière d'être sage,* ou *la manière d'être travaillant ;* mais, au fond, celà signifie réellement : *Pierre est sur la voie de la possession d'une manière d'être inerte,* ou *d'une action quelconque.* Mais comme on pourrait n'être pas à même de bien comprendre ceci, nous essaierons plus tard

de le prouver, notre intention étant de ne donner, dans cette première partie, qu'un aperçu de la marche que nous voulons suivre. Nous allons reprendre notre marche, et essayer d'expliquer pourquoi nous avons dit, dans notre introduction, *est travaillant*, *est dansant*, *est mangeant*, etc., plutôt que *travaille*, *danse*, *mange*, etc. Après avoir dit longtemps : *je suis* TRAVAILLANT, *je suis* BÉNISSANT *mon fils*, *je suis* AYANT *un cheval*, *je suis* RENDANT *ce que j'ai été* EMPRUNTANT, etc., n'ayant, pour ainsi dire, plus rien à créer pour exprimer ses pensées, sentant cette terminaison en *ant*, qui figurait sans cesse, lourde et traînante, et animé qu'il était du louable besoin de perfectionner, l'homme fit passer la terminaison des formes de l'accessoire *être* dans les modatifs actifs, afin d'exprimer par un seul mot ces différentes manières d'être, et les divers rapports de temps et de pensée qui leur étaient propres ; c'est-à-dire que de *être travaillant*, *être bénissant*, *être ayant*, *être rendant*, etc., il fit *travailler*, *bénir*, *avoir*, *rendre*, etc., en changeant les terminaisons *ant*, *issant*, etc., en *er*, *ir*, *oir*, *re* ; mais comme cette marche n'a pas toujours été régulièrement suivie, nous allons faire suivre de front ces quatre modatifs avec l'accessoire *être* ; par là, nous pourrons faire comprendre facilement la marche que l'homme a suivie dans cette combinaison, d'autant plus que celà nous mettra à même de donner une idée générale de la conjugaison (1) de touts les modatifs actifs, qui,

(1) On appèle *conjuguer* l'action de faire passer les modatifs actifs par toutes les terminaisons de l'accessoire *être*. *Conjugaison* signifie assujétissement au même joug ; ainsi *conjuguer*, c'est soumettre les modatifs actifs aux terminaisons de l'accessoire *être*,

au point de départ, sont touts terminés par *er, ir, oir,* ou *re,* comme on le verra par la suite.

Nous engageons le lecteur à faire, à la conjugaison qui va suivre, la plus grande attention. Quoique Condillac ait dit : *Je ne conseille à personne d'étudier les conjugaisons; c'est de l'usage qu'il faut les apprendre,* nous croyons que l'usage n'est pas un maître assez sûr pour ne s'en rapporter qu'à lui; ce n'est que quand l'homme a une idée type; c'est-à-dire quand l'homme a vu de ses propres yeux, compris de ses propres sens, qu'il peut s'abandonner à la vague de l'usage, parcequ'alors il peut juger, accepter, ou réfuter, et par conséquent se laisser conduire par son raisonnement; du moins c'est ainsi que nous avons toujours fait.

---

ou joindre ces terminaisons au *radical* de chaque modatif actif. On appèle *radical* les lettres qui, en s'assujétissant aux lois de l'accessoire, ne varient pas; par exemple le modatif *travaillant,* de TRAVAILLANT fait TRAVAILL*er*, je TRAVAILL*e*, je TRAVAILL*ais*, je TRAVAILL*ai*, etc., sans varier les lettrës TRAVAILL; par cette raison TRAVAILL se trouve le *radical* de ce mot; *radical* signifie *racine.* Ce nom est d'autant mérité que le *radical* d'un modatif, comme de tout autre mot, est ce qui sert à le distinguer, à reconnaître à quelle classe ou à quelle famille il appartient.

PASSAGE DE L'ACCESSOIRE ÊTRE DANS LES MODATIFS ACTIFS.

TEMPS INDÉFINI SIMULTANÉ.

ÉTANT.

Le temps indéfini simultané *étant* n'est passé dans aucun modatif; la forme en *ant* des modatifs est primitive et n'exprime par elle-même aucun rapport de temps ni de convenance, comme nous en donnerons la preuve à l'*Examen des termes grammaticaux*.

FORMES PRIMITIVES.

Travaillant,	Bénissant,	Ayant,	Rendant.

RADICAUX.

Travaill...	Bén *iss*...	A...	Rend...

Les lettres *iss* qui se trouvent au bout du radical de *bénissant* n'appartiennent à ce radical qu'accidentellement; c'est-à-dire qu'elles paraissent pour certains temps et disparaissent pour certains autres.

TEMPS DÉFINI SIMPLE.

ÊTRE.

De	*Être* travaill*ant*,	*Être* bén*issant*,	*Être* ay*ant*,	*Être* rend*ant*,
On a fait	Travaill*er*,	Bén*ir*,	Av*oir*,	Rend*re*.

On voit que la finale de l'accessoire *être* a éprouvé quelques changements ; c'est-à-dire qu'elle n'a pas conservé régulièrement sa forme *re;* mais, quelles que soient ces irrégularités, le sens ne s'est point altéré, puisque *travailler* signifie *être travaillant*; *bénir*, *être bénissant*; etc. Ces irrégularités, ainsi que celles qu'on pourra remarquer dans les temps suivants, viennent du mélange des peuples ; et il est facile de s'en rendre compte, lorsque l'on considère que les Allemands et les Anglais prononcent *ter*, *der*, comme nous prononçons *tre*, *dre*, et que les Gascons prononcent *v* pour *b*, et *b* pour *v* ; ces différents changements de prononciation ont dû naturellement amener des changements d'orthographe quand on a recueilli les sons pour les écrire.

TEMPS ACCESSOIRE PRÉDÉCESSIF.

ÉTÉ.

De	*Été* travaill*ant*,	*Été* bén*issant*,	*Été* ay*ant*,	*Été* rend*ant*,
On a fait	Travaill*é*,	Bén*i*,	*Eu*,	Rend*u*.

Nous appelons cette forme *temps accessoire prédécessif*, par la raison qu'elle ne signifie pour ainsi dire rien par elle-même, et qu'elle sert toujours à indiquer qu'une action ou une manière d'être interne a existé précédemment ; autrement dire, est

entièrement terminée au moment où l'on parle, ou à celui dont on parle ; lorsque nous disons : *j'ai* ÉTÉ *sage*, ou j'*ai* TRAVAILLÉ, nous indiquons, à l'aide de la forme *ai* du modatif *avoir*, que nous possédons la fin de la manière d'être inerte *sage*, ou celle de la manière d'être active TRAVAILLÉ ; ou plutôt que nous possédons la manière d'être, ou l'action terminée, et que l'une, ou l'autre a eu lieu précédemment.

TEMPS PRÉSENT.

Singulier :

Première personne : Je SUIS.

De	Je *suis* travaill*ant*,	Je *suis* béniss*ant*,	Je *suis* ay*ant*,	Je *suis* rend*ant*,
On a fait	Je travaill*e*,	Je bénis,	J'*ai*,	Je rend*s*.

Seconde personne : Tu ES.

De	Tu *es* travaill*ant*,	Tu *es* béniss*ant*,	Tu *es* ay*ant*,	Tu *es* rend*ant*,
On a fait	Tu travaill*es*,	Tu bénis,	Tu *as*,	Tu rend*s*.

Troisième personne : Il, ou elle EST.

De	Il, ou elle	*est* travaill*ant*,	*est* bén*issant* (1),	*est* ay*ant*,	*est* rend*ant*,
On a fait	Il, ou elle	travaill*e*,	bén*it*,	a,	rend.

Pluriel :

Première personne : Nous SOMMES.

De	Nous	*sommes* travaill*ant*,	*sommes* bén*issant*,	*sommes* ay*ant*,	*sommes* rend*ant*,
On a fait	Nous	travaill*ons*,	bén*issons*,	av*ons*,	rend*ons*.

Seconde personne : Vous ÊTES.

De	Vous	*êtes* travaill*ant*,	Vous *êtes* bén*issant*,	Vous *êtes* ay*ant*,	Vous *êtes* rend*ant*,
On a fait	Vous	travaill*ez*,	Vous bén*issez*,	Vous av*ez*,	Vous rend*ez*.

(1) L'espace nous manquant, on devra répéter les représentatifs *il*, ou *elle*, devant chaque modatif ; ainsi, au lieu de dire : *il*, ou *elle est travaillant*, *bénissant*, *ayant*, *rendant*, on dira : *il*, ou *elle est travaillant*; *il*, ou *elle est bénissant*; *il*, ou *elle est ayant*; *il*, ou *elle est rendant*. Il en sera de même pour les autres représentatifs, chaque fois qu'ils ne seront pas en tête de chaque modatif.

Troisième personne : Ils, ou elles SONT.

De	Ils, ou elles	*sont* travaill*ant*,	*sont* béni*ssant*,	*sont ayant*,	*sont* rend*ant*,
On a fait	Ils, ou elles	travaill*ent*,	béni*ssent*,	*ont*,	rend*ent*.

TEMPS PASSÉ IMPARFAIT.

Singulier :

Première personne : J'ÉTAIS.

De	J'*étais* travaill*ant*,	J'*étais* béni*ssant*,	J'*étais* ayant,	J'*étais* rend*ant*,
On a fait	Je travaill*ais*,	Je béni*ssais*,	J'*avais*,	Je rend*ais*.

Seconde personne : Tu ÉTAIS.

De	Tu *étais* travaill*ant*,	Tu *étais* béni*ssant*,	Tu *étais* ayant,	Tu *étais* rend*ant*,
On a fait	Tu travaill*ais*,	Tu béni*ssais*,	Tu *avais*,	Tu rend*ais*.

Troisième personne : Il, ou elle ÉTAIT.

De	Il, ou elle	*était* travaill*ant*,	*était* bénissant,	*était ayant*,	*était* rend*ant*,
On a fait	Il, ou elle	travaill*ait*,	bénissait	ay*ait*,	rend*ait*.

Pluriel :

Première personne : Nous ÉTIONS.

De	Nous *étions* travaill*ant*,	Nous *étions* bénissant,	Nous *étions* a*yant*,	Nous *étions* rend*ant*,
On a fait	Nous travaill*ions*,	Nous bénissions,	Nous av*ions*,	Nous rend*ions*.

Seconde personne : Vous ÉTIEZ.

De	Vous *étiez* travaill*ant*,	Vous *étiez* bénissant,	Vous *étiez* a*yant*,	Vous *étiez* rend*ant*,
On a fait	Vous travaill*iez*,	Vous bénissiez,	Vous av*iez*,	Vous rend*iez*.

Troisième personne : Ils, ou elles ÉTAIENT.

De	Ils, ou elles	*étaient* travaill*ant*,	*étaient* bénissant,	*étaient* a*yant*,	*étaient* rend*ant*,
On a fait	Ils, ou elles	travaill*aient*,	bénissaient,	av*aient*,	rend*aient*.

A ce temps *passé imparfait*, on peut remarquer que les modatifs ont régulièrement pris les terminaisons des formes de l'accessoire *être*: on voit qu'à la première personne du singulier, la terminaison ou la finale *ais* de l'accessoire *être* se trouve partout jointe au radical. On peut remarquer aussi qu'à ce temps, les personnes du modatif *bénissant* ont repris les trois lettres *iss*, qui se trouvent dans la forme primitive; mais cette remarque, ainsi que toutes celles qui sont à faire, se trouvera au tableau de la conjugaison générale des modatifs actifs.

TEMPS PASSÉ DÉFINI.

Singulier :

Première personne : Je FUS.

De	Je *fus* travaill*ant*,	Je *fus* bénissant,	Je *fus* ayant,	Je *fus* rend*ant*,
On a fait	Je travaill*ai*,	Je bénis,	J'*eus*,	Je rend*is*,

Seconde personne : Tu FUS.

De	Tu *fus* travaill*ant*,	Tu *fus* bénissant,	Tu *fus* ayant,	Tu *fus* rend*ant*,
On a fait	Tu travaill*as*,	Tu bén*is*,	Tu *eus*,	Tu rend*is*.

Troisième personne : Il, ou elle FUT.

De	Il, ou elle	*fut* travaill*ant*,	*fut* bén*issant*,	*fut* ayant,	*fut* rend*ant*,
On a fait	Il, ou elle	travaill*a*,	bén*it*,	*eut*,	rend*it*.

Pluriel :

Première personne : Nous FUMES.

De	Nous *fûmes* travaill*ant*,	Nous *fûmes* bén*issant*,	Nous *fûmes* ayant,	Nous *fûmes* rend*ant*,
On a fait	Nous travaill*âmes*,	Nous bén*îmes*,	Nous *eûmes*,	Nous rend*îmes*.

Seconde personne : Vous FUTES.

De	Vous *fûtes* travaill*ant*,	Vous *fûtes* bén*issant*,	Vous *fûtes* ayant,	Vous *fûtes* rend*ant*,
On a fait	Vous travaill*âtes*,	Vous bén*îtes*,	Vous *eûtes*,	Vous rend*îtes*.

Troisième personne : Ils, ou elles FURENT.

De	Ils, ou elles	*furent* travaill*ant*,	*furent* bén*issant*,	*furent* ayant,	*furent* rend*ant*,
On a fait	Ils, ou elles	travaill*èrent*,	bén*irent*,	*eurent*,	rend*irent*.

TEMPS FUTUR.

Singulier :

Première personne : Je SERAI.

De	Je *serai* travaill*ant*,	Je *serai* bén*issant*,	Je *serai* a*yant*,	Je *serai* rend*ant*,
On a fait	Je travaill*erai*,	Je bén*irai*,	J'*aurai*,	Je rend*rai*.

Seconde personne : Tu SERAS.

De	Tu *seras* travaill*ant*,	Tu *seras* bén*issant*,	Tu *seras* a*yant*,	Tu *seras* rend*ant*,
On a fait	Tu travaill*eras*,	Tu bén*iras*,	Tu a*uras*,	Tu rend*ras*.

Troisième personne : Il, ou elle SERA.

De	Il, ou elle *sera* travaill*ant*,	*sera* bén*issant*,	*sera* a*yant*,	*sera* rend*ant*,
On a fait	Il, ou elle travaill*era*,	bén*ira*,	a*ura*,	rend*ra*.

Pluriel :

Première personne : Nous SERONS.

De	Nous *serons* travaill*ant*,	Nous *serons* bén*issant*,	Nous *serons* ay*ant*,	Nous *serons* rend*ant*,
On a fait	Nous travaill*erons*,	Nous bén*irons*,	Nous *aurons*,	Nous rend*rons*.

Seconde personne : Vous SEREZ.

De	Vous *serez* travaill*ant*,	Vous *serez* bén*issant*,	Vous *serez* ay*ant*,	Vous *serez* rend*ant*,
On a fait	Vous travaill*erez*,	Vous bén*irez*,	Vous *aurez*,	Vous rend*rez*.

Troisième personne : Ils, ou elles SERONT.

De	Ils, ou elles *seront* travaill*ant*,	*seront* bén*issant*,	*seront* ay*ant*,	*seront* rend*ant*,
On a fait	Ils, ou elles travaill*eront*,	bén*iront*,	*auront*,	rend*ront*.

TEMPS HYPOTHÉTIQUE PRÉSENT, OU FUTUR.

Singulier :

Première personne : Je SERAIS.

De	Je *serais* travaill*ant*,	Je *serais* béni*ssant*,	Je *serais* a*yant*,	Je *serais* rend*ant*,
On a fait	Je travaill*erais*,	Je béni*rais*,	J'*aurais*,	Je rend*rais*.

Seconde personne : Tu SERAIS.

De	Tu *serais* travaill*ant*,	Tu *serais* béni*ssant*,	Tu *serais* a*yant*,	Tu *serais* rend*ant*,
On a fait	Tu travaill*erais*,	Tu béni*rais*,	Tu *aurais*,	Tu rend*rais*.

Troisième personne : Il, ou elle SERAIT.

De	Il, ou elle *serait* travaill*ant*,	*serait* béni*ssant*,	*serait* a*yant*,	*serait* rend*ant*,
On a fait	Il, ou elle travaill*erait*,	béni*rait*,	*aurait*,	rend*rait*.

Pluriel :

Première personne : Nous SERIONS.

De Nous	*serions* travaill*ant,*	*serions* bén*issant,*	*serions ayant,*	*serions* rend*ant,*
On a fait Nous	travaill*erions,*	bén*irions,*	*aurions,*	rend*rions.*

Seconde personne : Vous SERIEZ.

De	Vous *seriez* travaill*ant,*	Vous *seriez* bén*issant,*	Vous *seriez ayant,*	Vous *seriez* rend*ant,*
On a fait	Vous travaill*eriez,*	Vous bén*iriez,*	Vous *auriez,*	Vous rend*riez.*

Troisième personne : Ils, ou elles SERAIENT.

De Ils, ou elles	*seraient* travaill*ant,*	*seraient* bén*issant,*	*seraient ayant,*	*seraient* rend*ant.*
On a fait Ils, ou elles	travaill*eraient,*	bén*iraient,*	*auraient,*	rend*raient.*

TEMPS CAUSATIF PRÉSENT, OU FUTUR.

Singulier :

Première personne : Que je SOIS.

De	Que je *sois* travaill*ant*,	Que je *sois* bén*issant*,	Que je *sois* a*yant*,	Que je *sois* rend*ant*,
On a fait	Que je travaill*e*,	Que je bén*isse*,	Que j'*aie*,	Que je rend*e*.

Seconde personne : Que tu SOIS.

De	Que tu *sois* travaill*ant*,	Que tu *sois* bén*issant*,	Que tu *sois* a*yant*,	Que tu *sois* rend*ant*,
On a fait	Que tu travaill*es*,	Que tu bén*isses*,	Que tu *aies*,	Que tu rend*es*.

Troisième personne : Qu'il, ou qu'elle SOIT.

De	Qu'il, ou qu'elle *soit* travaill*ant*,	*soit* bén*issant*,	*soit* a*yant*,	*soit* rend*ant*,
On a fait	Qu'il, ou qu'elle travaill*e*,	bén*isse*,	*ait*,	rend*e*.

Pluriel :

Première personne : Que nous SOYONS.

De	Que nous	*soyons* travaill*ant*,	*soyons* bén*issant*,	*soyons* a*yant*,	*soyons* rend*ant*,
On a fait	Que nous	travaill*ons*,	bén*issions*,	a*yons*,	rend*ions*.

Seconde personne : Que vous SOYEZ.

De	Que vous	*soyez* travaill*ant*,	*soyez* bén*issant*,	*soyez* a*yant*,	*soyez* rend*ant*,
On a fait	Que vous	travaill*iez*,	bén*issiez*,	a*yez*,	rend*iez*.

Troisième personne : Qu'ils, ou qu'elles SOIENT.

De	Qu'ils, ou qu'elles	*soient* travaill*ant*,	*soient* bén*issant*,	*soient* a*yant*,	*soient* rend*ant*,
On a fait	Qu'ils, ou qu'elles	travaill*ent*,	bén*issent*,	a*ient*,	rend*ent*.

TEMPS CAUSATIF HYPOTHÉTIQUE PASSÉ, PRÉSENT, OU FUTUR.

Singulier :

Première personne : Que je FUSSE.

De	Que je *fusse* travaill*ant*,	Que je *fusse* béniss*ant*,	Que je *fusse* ayant,	Que je *fusse* rend*ant*,
On a fait	Que je travaill*asse*,	Que je bén*isse*,	Que j'*eusse*,	Que je rend*isse*.

Seconde personne : Que tu FUSSES.

De	Que tu *fusses* travaill*ant*,	Que tu *fusses* béniss*ant*,	Que tu *fusses* ayant,	Que tu *fusses* rend*ant*,
On a fait	Que tu travaill*asses*,	Qu tu bén*isses*,	Que tu *eusses*;	Que tu rend*isses*.

Troisième personne : Qu'il, ou qu'elle FUT.

De	Qu'il, ou qu'elle	*fût* travaill*ant*,	*fût* béniss*ant*,	*fût* ayant,	*fût* rend*ant*,
On a fait	Qu'il, ou qu'elle	travaill*ât*,	bén*ît*,	*eût*,	rend*ît*.

Pluriel :

Première personne : Que nous FUSSIONS.

De	Que nous	*fussions* travaill*ant*,	*fussions* bén*issant*,	*fussions* ay*ant*,	*fussions* rend*ant*,
On a fait	Que nous	travaill*assions*,	bén*issions*,	*eussions*,	rend*issions*.

Seconde personne : Que vous FUSSIEZ.

De	Que vous	*fussiez* travaill*ant*,	*fussiez* bén*issant*,	*fussiez* ay*ant*,	*fussiez* rend*ant*,
On a fait	Que vous	travaill*assiez*,	bén*issiez*,	*eussiez*,	rend*issiez*.

Troisième personne : Qu'ils, ou qu'elles FUSSENT.

De	Qu'ils, ou qu'elles	*fussent* travaill*ant*,	*fussent* bén*issant*,	*fussent* ay*ant*,	*fussent* rend*ant*,
On a fait	Qu'ils, ou qu'elles	travaill*assent*,	bén*issent*,	*eussent*,	rend*issent*.

TEMPS INVITATIF, OU IMPÉRATIF.

Singulier :

Première personne. . . . .

On doit se rappeler qu'il n'y a point de forme pour la première personne du singulier du temps *invitatif*, ou *impératif*.

Seconde personne : SOIS.

De	*Sois* travaill*ant*,		*Sois* bén*issant*,	*Sois* ay*ant*,	*Sois* rend*ant*,
On a fait	Travaille,		Bén*is*,	Ai*e*,	Rend*s*.

Troisième personne : Qu'il, ou qu'elle SOIT.

De	Qu'il, ou qu'elle	*soit* travaill*ant*,	*soit* bén*issant*,	*soit* ay*ant*,	*soit* rend*ant*,
On a fait	Qu'il, ou qu'elle	travaill*e*,	bén*isse*,	a*it*,	rend*e*.

Pluriel :

Première personne : SOYONS.

De	*Soyons* travaill*ant*,	*Soyons* bén*issant*,	*Soyons* ay*ant*,	*Soyons* rend*ant*,
On a fait	Travaill*ons*,	Bén*issons*,	A*yons*,	Rend*ons*.

Seconde personne : SOYEZ.

De	*Soyez* travaill*ant*,	*Soyez* bén*issant*,	*Soyez* ay*ant*,	*Soyez* rend*ant*,
On a fait	Travaill*ez*,	Bén*issez*,	A*yez*,	Rend*ez*.

Troisième personne : Qu'ils, ou qu'elles SOIENT.

De	Qu'ils, ou qu'elles	*soient* travaill*ant*,	*soient* bén*issant*,	*soient* ay*ant*,	*soient* rend*ant*,
On a fait	Qu'ils, ou qu'elles	travaill*ent*,	bén*issent*,	a*ient*,	rend*ent*.

La même marche a été suivie pour touts les modatifs actifs; c'est-à-dire qu'à quelques irrégularités près, en remplaçant les radicaux qui nous sont connus, par ceux des autres modatifs, nous en aurions la conjugaison; mais comme les irrégularités sont toujours des obstacles pour ceux auxquels elles ne sont pas familières, nous conseillons à notre lecteur de ne faire aucune tentative avant que nous ne lui ayons donné le tableau de la conjugaison générale.

REMARQUE SUR LE TEMPS ACCESSOIRE PRÉDÉCESSIF DE CHACUN DES TEMPS DE LA CONJUGAISON.

Pour former le temps passé ou prédécessif de chacun de ces temps, il suffit de prendre le temps correspondant et d'y joindre la forme prédécessive; c'est-à-dire qu'après avoir dit : *Pierre travaille*, ce qui indique une action qui dure au moment où l'on parle, puisque cela signifie *Pierre est travaillant;* si l'on veut parler de cette action comme passée, on prend la forme *a*, qui se trouve l'avant-dernière sur la même ligne, à laquelle on joint la forme prédécessive *travaillé*, ce qui fait : *Pierre a travaillé*, et indique que l'action est finie lorsque l'on en parle. On suit la même marche pour touts les temps. Il est inutile de faire remarquer que c'est presque toujours le modatif *avoir* (1) qui sert à exprimer les rapports des temps

(1) Lorsque nous aurons à parler d'un modatif actif quelconque, nous le désignerons par la seconde forme, comme étant plus connue que les autres; ainsi, au lieu de dire par exemple : nous venons de conjuguer les modatifs *travaillant*, *bénissant*, *ayant*, *rendant*, etc.;

prédécessifs, car l'usage nous l'indique assez; mais comme on ne peut positivement s'en rapporter à l'usage, nous aurons l'occasion d'en reparler.

On voit par cet exposé que la forme en *ant* est la seule qui ne comprène pas l'accessoire *être*; c'est-à-dire que la forme en *ant* est pure et primitive; *pure*, parcequ'elle ne comprend pas la terminaison de l'accessoire; et *primitive*, parceque c'est la première qui ait été formée, et que c'est son radical qui figure dans toutes les formes dérivées (1), qui se trouvent exprimer par là, à l'aide de leurs terminaisons, tout à la fois l'idée de mode et celle des différents rapports de temps qui leur sont propres. On a dû remarquer que chaque temps a pour ainsi dire des terminaisons particulières; par exemple, *rais, rais, rait, rions, riez, raient*, sont celles du temps hypothétique; *rai, ras, ra, rons, rez, ront*, celles du temps futur, etc.; c'est ce qu'on appèle rapport de temps. De même, on a dû remarquer que la terminaison de la première personne *je* est rarement semblable à celle de la seconde personne *tu*, et celle de *tu* à celle de la troisième personne *il*, ou *elle*; c'est ce que l'on appèle accord de personnes. De même encore, on a dû remarquer que les terminaisons des trois per-

---

nous dirons : *travailler, bénir, avoir, rendre*, etc., d'autant plus que l'on doit considérer cette seconde forme comme étant le nom de l'action qu'elle exprime, car si quelqu'un mange, et qu'on nous demande comment s'appèle cette action, ou simplement comment s'appèle celà, nous répondrons : celà s'appèle *manger*.

(1) On appèle *dérivés* les mots qui ont été formés sur un autre; c'est ainsi que les mots *justement, justicier, justiciable*, sont les dérivés du modatif inerte *juste*, qui par cette raison est appelé primitif.

sonnes du singulier, ne sont pas semblables à celles des trois personnes du pluriel ; c'est ce que l'on appèle accord de nombre. Ainsi donc, les modatifs actifs sont soumis aux accords de temps, de nombres et de personnes ; par cette raison, lorsque nous voulons rendre nos pensées, nous ne pouvons faire autrement que de nous soumettre à ces accords ; c'est-à-dire que si nous voulons exprimer un rapport de temps imparfait, nous devrons nous rappeler que les terminaisons sont *ais, ais, ait, ions, iez, aient ;* si nous voulons exprimer un rapport de nombre, que les trois premières appartiènent au singulier, et les trois dernières au pluriel ; et enfin, si nous voulons exprimer un rapport de personne, que *ais* appartient à la première personne du singulier, que *ais*, quoique semblable, appartient à la seconde, et que *ait* appartient à la troisième ; que *ions* appartient à la première personne du pluriel, *iez* à la seconde, et *aient* à la troisième, etc. ; c'est-à-dire que les mêmes observations existent pour touts les temps de la conjugaison, quel que soit le mode que l'on veuille exprimer.

On trouvera peut être que nous nous sommes trop étendu sur les détails que nous venons de donner ; mais comme pour ceux qui ne savent pas, ce que ceux qui savent traitent de futilités, est souvent nécessaire, nous avons cru utile de présenter les parties du discours sous toutes les faces, du moins les plus apparentes, afin de donner un aperçu général de tout ce qu'il est urgent de connaître pour comprendre, et de familiariser avec les termes qu'il est indispensable d'employer pour faire l'application des règles. C'est pour cette même raison qu'avant d'entrer en grammaire, notre méthode étant toute de pratique, nous donnerons des exercices sur

l'*analyse logique et grammaticale ;* car, il ne faut pas se le dissimuler, par le temps, l'usage et leur nature même, les mots ont été soumis à une foule de petites observations plus coûteuses d'attention que d'études réelles, qu'il est indispensable de connaître pour arriver à la connaissance exacte des principes. Bien que pour écrire correctement il ne soit pas besoin de se soumettre aux vaines et futiles observations des pointilleux, comme nous l'avons dit dans notre préface, il existe des règles qui sont inviolables. Ainsi, qu'on ne s'étonne donc pas de ne pas nous voir entrer de suite en grammaire proprement dite, comme on l'a fait jusqu'à ce jour ; les éléments du discours sont connus de chacun, il ne faut que les raisonner ; mais pour les raisonner il ne faut pas courir d'abord à la théorie ; on ne doit et on ne peut y arriver que par la pratique. Pour bien comprendre l'application d'une règle, il faut connaître la nature des mots sur lesquels elle s'applique ; hors de là, toute connaissance est impossible (1). C'est

---

(1) « Dans l'enseignement des sciences, il y a deux moyens essentiellement différents : la méthode théorique, autrement dire synthétique, et la méthode pratique, dite analytique. La première consiste à faire apprendre les règles, sauf plus tard à en faire l'application à la pratique. On donne à un élève une page ou deux de grammaire à apprendre. Sait-il sa leçon ? on lui donne la page suivante. C'est ainsi que s'il a de la mémoire, comme presque touts les enfants, il arrive au bout de sa grammaire, et l'on dit qu'il la sait. O l'heureux père ! l'heureux maître ! ils pleurent de joie en entendant cet adolescent répéter, sans broncher, les définitions des parties du discours ; il remporte un prix de grammaire, et les parents et le maître le croient grammairien. Douces mais perfides illusions ! Ce lauréat, ce grammairien, ce coq de l'étude, que sait-il donc ? Dictez-lui une page, et comptez les fautes, puis vous verrez à quoi lui a servi tout [illegible] dont so-

pour n'avoir pas compris celà que jusqu'à ce jour les grammaires se sont si fort multipliées sans amener aucun résultat satisfaisant.

Maintenant que nous avons suivi l'homme dans le déve-

---

tête est meublée. A-t-il des idées? pas une; ou, s'il en a, il n'en a que de fausses; ce qui est cent fois pire. On se demande pourquoi la grammaire, qui est la branche la plus importante de l'enseignement, est en même temps la seule à laquelle on n'eût point encore généralement fait l'application de la méthode pratique? Le maître de dessin, le maître d'écriture font-ils donc autre chose que de vous mettre une plume ou un crayon à la main? Aucun d'eux ne s'est avisé jusqu'ici de donner à ses écoliers les préceptes de son art à apprendre par cœur; c'eût été le plus absurde des moyens; ni le maître ni l'écolier n'y ont pas même pensé. Nos mères, nos nourrices, nous ont-elles fait apprendre les lois de l'équilibre; nous ont-elles fait un cours d'anatomie avant de nous apprendre à marcher? Est-ce par théorie qu'on nous enseigne la natation, l'équitation, la gymnastique? non, sans doute, et jusqu'aux calculs même on commence par pratiquer. Naturellement l'enfant compte par ses doigts. Il faut vraiment être bien aveugle ou être de bien mauvaise foi pour ne pas se rendre à l'évidence. Il n'est malheureusement que trop vrai qu'il y a encore des maîtres assez peu consciencieux pour spéculer sur le temps de plus qu'ils garderont les élèves dont ils ne hâtent pas les progrès : ceux-là méritent d'être stigmatisés.

« Pratiquez avant tout. La règle n'est que le pourquoi, et ne doit venir qu'ensuite. Quand un enfant demande à son père *pourquoi il prend un parapluie*, c'est qu'évidemment l'enfant a dû voir son père faire cette action. Demande-t-on le pourquoi d'une chose que l'on ne connait pas? celà est impossible. Eh bien! pourquoi donc en grammaire commencer par faire apprendre la raison des faits avant que les faits soient connus? En vérité, c'est absurde. »

(AUGUSTIN VANIER.)

« Ne commencez pas par la science, mais par la pratique; alors

loppement de ses facultés, que nous l'avons vu se créer des mots selon ses besoins, et arriver, pour ainsi dire, à la possession d'une langue parlée, nous allons passer à l'examen des termes employés jusqu'à ce jour par les grammairiens, afin de bien faire connaître ceux des leurs qui répondent aux nôtres. Avant pourtant, nous allons rappeler à la mémoire ceux dont nous nous sommes déjà servi.

On doit se rappeler :

1° Que tout ce qui est quelque chose est *objet* ou *substance;* c'est-à-dire que les noms *objet* ou *substance* sont les noms généraux qui appartiènent à tout ce dont nous pouvons parler, ou nous faire une idée quelconque, et que tout mot qui est signe d'*objet* ou de *substance*, est *substantif;* que nous avons trois sortes de *substantifs :* les *substantifs représentatifs*, les *substantifs communs*, les *substantifs individuels.*

2° Que tout ce qui exprime une manière d'être quelconque est un *mode actif, inerte,* ou *résultatif; actif,* lorsqu'il exprime l'action; *inerte,* lorsqu'il exprime une simple manière d'être; et *résultatif,* lorsque la manière d'être est le résultat d'une action quelconque; que tout mot qui est signe de mode, s'appèle *modatif.*

3° Que tout ce qui n'exprime pas un objet ou une substance, un mode ou une manière d'être, est *rapport;* que les mots qui sont signes de rapports s'appèlent *accessoires.*

---

les règles seront réduites à ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire à de simples remarques, qui naîtront d'elles-mêmes de l'observation des faits. La théorie n'est que le résumé de la pratique, c'est au travers des faits qu'il faut y arriver. » (LEMARE.)

Il est inutile de rappeler que les *modatifs actifs* sont les seuls qui se contractent avec les finales de l'accessoire *être* (1); que les *modatifs inertes* et les *modatifs résultatifs* s'expriment à l'aide de l'accessoire *être,* mais qu'ils ne se contractent pas avec lui; nous disons : *Pierre est beau, Pierre était grand, les femmes sont aimées, les enfants ont été punis,* etc., sans pour celà ne faire qu'un seul mot de *est beau, était grand, sont aimées, été punis,* etc., parcequ'il ne s'agit que de *modatifs inertes,* ou de *modatifs résultatifs;* au lieu que, lorsqu'il s'agit d'exprimer : *Pierre* EST TRAVAILLANT, *les hommes* SONT DANSANT, etc., nous disons : *Pierre* TRAVAILLE, *les hommes* DANSENT, etc., et celà, parcequ'il s'agit d'action.

Pour les termes que nous employons dans la conjugaison de l'accessoire *être* et des *modatifs actifs,* nous allons expliquer la raison qui nous a porté à en faire usage.

Nous appelons :

1° La forme ÉTANT (2), *temps défini simultané,* parceque, comme nous l'avons déjà dit, cette forme ou temps indique presque toujours un mode qui a lieu en même temps qu'un autre, comme dans ces phrases que nous connaissons déjà : *l'homme* ÉTANT *sage est heureux, était heu-*

---

(1) « *Contracter* signifie *serrer, rapprocher,* comme *août* quand on prononce *oût,* sans faire sentir l'*a,* ou encore comme l'*o* et l'*e* serrés l'un contre l'autre dans les mots *sœur, cœur, manœuvre,* etc. » (AUGUSTIN VANIER.) Ainsi, réunir le radical *chant...* à la finale *ais* est une contraction, et par conséquent *chantais* un mot contracté.

(2) Nous ne parlons que de l'accessoire *être,* mais il est bien entendu qu'il s'agit généralement de touts les modatifs actifs qui répondent à chaque forme.

reux, sera heureux, où l'on sait que deux manières d'être existent ensemble, et que la forme en ANT ne désigne aucune époque par elle-même, puisqu'elle s'applique, soit au présent, soit au passé, soit au futur.

2° La forme ÊTRE, *temps indéfini,* parceque dans cette phrase : *l'homme est né pour* ÊTRE *malheureux,* comme dans toutes celles où l'on fait usage de cette forme, la manière d'être n'est pas définie sous le rapport de temps; c'est-à-dire que la forme ÊTRE, comme la forme ÉTANT et celle qui va suivre, n'est jamais déterminée que par la forme qui précède, ou qui suit. Ainsi, si nous disons : *l'homme est né pour* ÊTRE *malheureux, Pierre était né pour* ÊTRE *malheureux, cet enfant sera né pour* ÊTRE *malheureux,* etc., ce n'est que par les formes *est, était, sera,* que nous déterminons en quelque sorte le rapport de temps que nous voulons exprimer.

3° La forme ÉTÉ, *temps accessoire prédécessif,* parcequ'elle n'est qu'accessoire au temps *prédécessif* proprement dit, puisque, comme on l'a déjà vu, on est obligé de prendre les formes du modatif *avoir* pour les former; c'est-à-dire que pour exprimer le passé d'un temps quelconque, on est obligé de prendre le temps correspondant du modatif *avoir* et d'y joindre cette forme, ou l'une de celles qui y répondent, comme *travaillé, béni, eu, rendu,* etc. Ainsi, pour exprimer le passé du temps présent, par exemple, qui est : *je* SUIS, *je* TRAVAILLE, *je* BÉNIS, *j'*AI, *je* RENDS, etc., on dit en se servant de la forme ÉTÉ : *j'*AI *été, j'*AI *travaillé, j'*AI *béni, j'*AI *eu, j'*AI *rendu,* etc.; ce qui indique bien que le mode ou la manière d'être a eu lieu précédemment.

4° La forme JE SUIS, etc., *temps présent,* parceque ce

temps marque toujours un mode qui a lieu au moment où l'on parle.

5° La forme J'ÉTAIS, etc., *temps imparfait*, parceque l'on est convenu d'appeler ainsi ce qui n'est pas fini, ce qui ne nous donne pas une idée complète d'une chose quelconque; et que, lorsque nous disons : *Pierre* ÉTAIT *sage quand je l'ai connu*, rien n'exprime, comme nous l'avons déjà dit, que la manière d'être sage de *Pierre* existe, ou ait cessé d'exister, ni même quand elle a commencé.

6° La forme JE FUS, etc., *temps passé défini*, parceque l'on est convenu d'appeler ainsi tout ce qui paraît avoir des bornes, tout ce qui nous présente une idée de commencement et de fin, et que lorsque nous disons : JE FUS *sage hier*, etc., celà présente une manière d'être déterminée sous le rapport de temps, puisqu'on ne peut pas porter son idée au-delà ni en deçà de cette époque.

7° La forme JE SERAI, etc., *temps futur*, parceque lorsque nous disons : JE SERAI *sage*, etc., nous n'exprimons qu'un temps à venir.

8° La forme JE SERAIS, etc., *temps hypothétique présent*, ou *futur*, parceque, comme nous l'avons déjà dit, lorsque nous disons : JE SERAIS *sage si l'on me tenait moins sévèrement*, etc., celà n'est fondé que sur une supposition, celle : *si l'on me tenait moins sévèrement*, et que l'on peut ajouter *maintenant*, ce qui exprimerait un présent; *désormais*, *à l'avenir*, ce qui exprimerait un futur.

9° La forme QUE JE SOIS, etc., *temps causatif présent*, ou *futur*, parceque lorsque nous disons : *il faut* QUE PIERRE SOIT *sage*, il existe une cause qui nous fait sentir la nécessité que *Pierre* soit tel.

10° La forme QUE JE FUSSE, etc., *temps causatif hypo-*

thétique passé, présent, ou *futur*, parceque lorsque nous disons : *il faudrait* QUE JE FUSSE *sage*, celà indique l'existence d'une cause et celle d'une supposition; celà semble dire : *une cause exigerait, si la chose était possible,* QUE JE FUSSE *sage, présentement, ou à l'avenir;* et que l'on peut dire aussi : *il fallait* QUE JE FUSSE *sage dans le temps.*

11° La forme SOIS, QU'IL SOIT, etc., *temps invitatif,* ou *impératif,* parceque lorsque nous disons à quelqu'un : SOIS *sage,* avec une volonté en quelque sorte suppliante, nous fesons une invitation; de même que lorsque nous disons, avec une volonté impérieuse : SOIS *sage!* nous commandons naturellement impérativement.

Nous souhaitons que notre lecteur regarde comme une répétition presque inutile ce qui vient d'être dit, puisque, s'il en était ainsi, ce serait une preuve qu'il aurait déjà compris. Dans touts les cas, comme nous croyons qu'il vaut mieux répéter une chose deux fois que de la laisser passer vague ou indéterminée, nous ne balancerons pas pour le faire chaque fois que nous ne croirons pas les choses suffisamment expliquées, par la raison que celà nous offrira l'occasion de les présenter sous une nouvelle face. Nous savons qu'en agissant ainsi il en pourra résulter de la monotonie, et que la monotonie a toujours été cause de l'éloignement pour l'étude grammaticale; mais l'aridité du sujet ne nous permettant pas de la bannir entièrement, d'autant plus que nous pensons que notre lecteur a plutôt l'intention de savoir que de se récréer, nous croyons sage de faire ici l'abnégation totale de notre amourpropre au profit de la clarté. Si par notre méthode, notre marche, et les quelques termes que nous avons pris sur nous d'employer, les gents qui voient le feu partout où se montre

[redacted]

l'innovation, se mettent à crier, nous les renverrons à cette note de M. Augustin Vanier (1). Nous croyons devoir agir ainsi dans l'intérêt de touts.

Jusqu'ici nous avons surchargé la ponctuation, afin d'obliger notre lecteur à lire posément. Nous avons cru par là l mettre à même de comprendre plus facilement; mais comme cette manière de ponctuer amène toujours une lecture traînante, pour éviter cet inconvénient, maintenant que le plus fort est fait, nous allons rentrer dans la marche naturelle de la ponctuation.

---

(1) « On n'a qu'une réponse à faire à ces *incurables* qui en reviènent toujours à nous dire : *Comment fesaient donc nos pères?* Nos pères, leur répondrons-nous, mangeaient avec leurs doigts et soufflaient le feu avec leur bouche. Vous en trouvez-vous plus mal de l'invention de la fourchette et du soufflet? Cessez donc de crier à l'innovation; examinez avant tout si elle n'est pas un bien pour vos enfants. Mais peut-on faire entendre raison aux *routiniers?* ils l'ont perdue; nous serions plus fous qu'eux d'entreprendre une telle cure. »

(AUGUSTIN VANIER.)

EXAMEN

DES

TERMES GRAMMATICAUX.

Si nous voulons prendre connaissance de la classification des parties du discours d'après la plupart de nos grammairiens, c'est là que nous entrons dans une pétaudière effrayante, que nous ne rencontrons que contradictions sur contradictions : les uns, sous la dénomination d'ADJECTIFS, les autres sous celle de RELATIFS, rangent *le, la, les, du, des, au, aux ; ce, cet, cette, ces ; mon, ma, mes, ton, ta, tes, son, sa, ses, notre, nos, nôtre, votre, vos, vôtre, leur*, etc. ; *un, deux, dix, vingt, cent, mille*, etc. ; *bon, grand, vertueux*, etc. Nous ne nous arrêterons pas sur cette première absurdité sans nom ; car confondre ces mots, d'une nature si différente, c'est manquer de tout ce qui est nécessaire au raisonnement ; c'est confondre le ciel avec la terre, la créature avec le Créateur ; et franchement, de telles sottises ne méritent pas d'être relevées (1).

---

(1) « Combien de jeunes têtes sont maintenant remplies de ces fausses idées prises dans les grammaires de Sicard, Girault-Duvivier, Noël et Chapsal, Letellier et d'autres qui arrivent à la remorque, sans compter celles qui sont sous presse en ce moment. Quand donc fera-t-on de la grammaire ? » (AUGUSTIN VANIER.)

Abandonnons-les donc à leur malheureux sort, et voyons la classification de la plus grande partie.

Un bon nombre de grammairiens, comme nous l'avons dit, reconnaissent dix parties du discours, qu'ils nomment *substantifs*, *articles*, *adjectifs*, *pronoms*, *verbes*, *participes*, *prépositions*, *adverbes*, *conjonctions*, et *interjections*. Voyons maintenant quels sont les mots qu'ils rangent sous chacune de ces dénominations :

1° Sous la dénomination de *substantifs*, un bon nombre rangent seulement les noms communs *homme*, *cheval*, *arbre*, *ville*, *maison*, etc., et les noms individuels *Pierre*, *Paul*, *Jacques*, etc.; quelques autres, et ceux-là sont dans la bonne voie, y ajoutent *je*, *tu*, *il*, etc., qu'ils nomment comme nous, ou que nous nommons comme eux, *substantifs représentatifs*.

2° Sous la dénomination d'*articles*, quelques uns rangent les mots *le*, *la*, *les*, *du*, *des*, *au*, *aux*, etc.; *ce*, *cet*, *cette*, *ces*; *mon*, *ma*, *mes*, etc. (1), qu'ils appèlent *articles simples*, *composés*, *démonstratifs*, *représentatifs*, etc.

3° Sous la dénomination d'*adjectifs*, les uns rangent les mots *mon*, *ma*, *mes*, etc.; *ce*, *cet*, *cette*, *ces*; *un*, *deux*, *dix*, *vingt*, etc.; *charmant*, *charmante*, *beau*, *grand*, *vertueux*, etc. (2), qu'ils appèlent selon le cas, *adjectifs verbaux*, *positifs*, *qualificatifs*, *déterminatifs*; *compara-*

(1) On doit se rappeler que nous considérons tous ces mots comme des substantifs ou mots de rapports.

(2) Quelques autres pourtant ne rangent que les derniers sous la dénomination d'*adjectifs*, et c'est une justice à leur rendre, puisqu'ils prouvent par là que ces mots qu'ils appèlent *adjectifs* et que nous nommons, nous, *qualificatifs abstraits*, ne peuvent être confondus avec ceux que nous appelons substantifs ou *signes de rapports*.

tifs, d'*égalité*, d'*infériorité*, de *supériorité*, *numéraux*, *ordinaux*, *cardinaux*, *possessifs*, *démonstratifs*, *définis*, *indéfinis*, etc.

4° Sous la dénomination de *pronoms*, les uns rangent les mots *je*, *tu*, *il*, etc.; *que*, *qui*, *on*, *quiconque*, *où*, *y*, etc.; les autres y ajoutent *mon*, *ma*, *mes*, etc.; *ce*, *cet*, *celle*, *ces*, *celui-ci*, *celle-ci*, etc., qu'ils appèlent, selon le cas, *pronoms personnels*, *démonstratifs*, *possessifs*, *relatifs*, *absolus*, *définis*, *indéfinis*, etc.

5° Sous la dénomination de *verbes* (1), la presque totalité, pour ainsi dire, rangent les mots qui expriment l'action, et le mot *être*, qu'ils appèlent, suivant le cas, *verbes substantifs*, *attributifs*, *neutres* ou *intransitifs* (2), *pronominaux*, *impersonnels*, *unipersonnels*, *actifs* ou *transitifs* (3), *réfléchis*, *réciproques*, *directs*, *indirects*, *réguliers*, *irréguliers* ou *anomaux*, *défectifs*, *auxiliaires*, etc.; puis ils les divisent en *mode indicatif*, *conditionnel*, *impératif*,

---

(1) On doit se rappeler que tout ce que les grammairiens entendent par *verbes*, à l'exception de l'accessoire *être*, duquel ils ne font aucune distinction, est ce que nous entendons par *modatifs actifs*.

(2) Nous avons conservé le mot *intransitif* pour désigner les modatifs actifs dont l'action ne sort pas du sujet, dont l'action ne semble laisser après elle aucune trace de résultat, comme *marcher*, *nager*, etc.; c'est-à-dire que lorsqu'un homme fait l'action de *marcher*, ou de *nager*, il ne laisse par cette action aucun résultat, puisqu'on ne peut pas dire quelque chose est *marché*, ou est *nagé*.

(3) Nous avons aussi conservé *transitif* pour désigner les modatifs actifs dont l'action au contraire laisse après elle un résultat quelconque, comme *labourer*, *manger*, etc., qui exprime une action dont le résultat est sensible, puisque aussitôt qu'elle est finie nous pouvons dire : quelque chose est *labouré*, ou quelque chose est *mangé*. Du reste, nous aurons occasion d'en reparler.

subjonctif, infinitif; puis en *temps simples, composés, indicatif présent, prétérit* ou *passé, imparfait, prétérit* ou *passé défini, prétérit* ou *passé indéfini, prétérit* ou *passé antérieur, prétérit* ou *passé plus-que-parfait, futur, futur antérieur, conditionnel présent, conditionnel passé, impératif, subjonctif présent,* ou *futur; subjonctif imparfait, subjonctif prétérit* ou *passé, subjonctif plus-que-parfait,* etc.

6° Sous la dénomination de *participes*, les mots *été mangé, travaillé, bu, lu*, etc., les modatifs résultatifs, comme : *aimées, chantées, labourées, mangées*, dans : *ces femmes sont* AIMÉES, *ces ariettes ont été bien* CHANTÉES, *ces terres sont* LABOURÉES, *les poules que le renard a* MANGÉES *étaient belles;* et les modatifs actifs *travaillant, chantant, venant*, etc., qu'ils appèlent, selon le cas, *participes passés, présents, variables, invariables*, etc., et qu'ils soumettent à une infinité de règles, ou à une seule règle, avec une infinité d'exceptions.

7° Sous la dénomination de *préposition*, la presque totalité encore rangent les mots *à, après, autour, avant, avec, chez, contre, delà, au-delà, de deçà, auprès, devant*, etc., qu'ils appèlent, selon le cas, *prépositions fixes* ou *invariables, de lieu, d'ordre, d'union, de séparation, d'opposition, de but, de cause, de moyen, de spécification, d'état, de qualité, de manière, de position, de temps*, etc., avec contradictions, etc.

8° Sous la dénomination d'*adverbes*, les mêmes rangent les mots *prudemment, premièrement, communément, jusqu'ici, très, même, si, où, y, au-delà, deçà, auprès, avant, devant, contre*, etc., qu'ils appèlent, selon le cas, *adverbes fixes* ou *invariables, simples, composés, de négation, d'affirmation, de doute, de manière, de lieu; de temps présent, passé, futur, déterminé, indéterminé; compara-*

tifs, d'égalité, de supériorité, d'infériorité ; de distance, de quantité, d'ordre, de motif, de cause, de qualité, etc., toujours avec contradictions ; c'est-à-dire tantôt d'une manière et tantôt d'une autre.

9° Sous la dénomination de *conjonctions*, les mêmes encore rangent les mots *et, aussi, tant, ni, ou, bien que, néanmoins, que, mais, avant que*, etc., qu'ils appèlent, selon le cas, *conjonctions fixes ou invariables, simples*, ou *composées ; copulatives, conjonctives, disjonctives, adversatives, restrictives, suspensives, concessives, déclaratives, comparatives, augmentatives, déterminatives, diminutives, causatives, conclusives, transitives, intransitives, affirmatives, négatives, conductives, illatives, explicatives, conditionnelles* ; puis *de temps, d'ordre*, etc., etc.

10° Et enfin, sous la dénomination d'*interjections*, les mots *ah! oh! eh!* etc., qu'ils appèlent, selon le cas, *interjections de douleur, de surprise, de joie, de dérision, d'encouragement, d'admiration, d'appellation, d'avertissement, de silence*, etc.

Dieu merci ! nous sommes arrivé jusqu'au bout. Il est vrai que, dans la crainte d'effrayer, nous n'avons pas parlé de ceux qui font passer la plupart des parties du discours par les cas latins, qui ne marchent pas moins de cent et quelques de front. Ainsi nous laissons à penser s'il est possible de sortir de ce chaos, de cette nomenclature (1), de ce labyrinthe épouvantable où nous

(1) « Une des plus grandes difficultés de la botanique c'est la nomenclature. (LAVEAUX.) On en pourrait dire autant de la nomenclature grammaticale, où il y a jusqu'à trois mots : *prétérit, parfait* et *passé*, pour signifier la même idée ; d'autres, comme neutre, avec

voyons les mêmes mots figurer tantôt sous une dénomination, tantôt sous une autre, puis sous une autre encore; et celà souvent dans la même grammaire (1); et ce sont là des gents qui vendent leur raisonnement. En vérité, si l'on pouvait tirer quelque profit d'envoyer le public aux petites maisons, on serait porté à croire qu'un bon nombre de ces messieurs en font l'objet de leur spéculation; car il n'est pas possible de poser le pied sur le domaine grammatical sans le placer sur des bigarrures de ce genre.

Mais voyons maintenant pourquoi ces termes, et pourquoi tous ces termes scientifiques, abstraits, inutiles et ridicules (2). L'espace nous manquant, nous ne pourrons examiner que les parties les plus saillantes de cette nomenclature; mais par le ridicule des uns on pourra juger du ridicule des autres.

Nous ne nous arrêterons pas sur les *substantifs*, car rien ne nous paraît plus raisonnable que d'appeler ainsi tout ce qui est signe de substance, de même que d'appeler *substantifs communs* ceux qui appartiennent à tout un genre, ou à toute une espèce. Pour la différence que nous

---

minatif, etc., ou qui sont mal appliqués, ou qui sont inutiles à notre grammaire. C'est le cas de dire: *Les nomenclatures couvrent d'épines et de cailloux le domaine de la science.* (BOISTE.) ».

(AUGUSTIN VANIER.)

(1) « En vérité les grammairiens sont à l'égard de certains mots comme les cuisinières à l'égard de certains poissons: ils les mettent à toute sauce. » (AUGUSTIN VANIER.)

(2) « L'abus du langage scientifique change en une science de mots ce qui devrait être une science de fait. » (CONDORCET.)

« Voilà une vérité dont les grammatistes devraient bien se pénétrer. »

(AUGUSTIN VANIER.)

remarquons entre la dénomination de *substantif propre* et celle de *substantif individuel*, elle n'est pas assez sensible pour en parler; d'ailleurs l'une vaut l'autre; seulement nous avons préféré la dernière, parceque nous lui trouvons un peu plus d'analogie avec le mot *individu* : le nom qui n'appartient qu'à un individu doit nécessairement s'appeler *individuel* : nous nous rappelons l'un par l'autre, et c'est toujours un soulagement pour la mémoire. Passons à la classe des *articles*.

Voyons, messieurs; vous appelez *articles* les mots *le, la, les*, etc. : Pourquoi? *Article* signifie *jointure*; lorsque vous dites : *le fleuve, la rivière; les fleuves, les rivières*, etc., que joignez-vous? deux mots : l'un qui est signe de rapport, et l'autre qui est signe de substance. Si c'est celà qui vous a portés à appeler le premier *article*, vous devez appeler ainsi touts les mots, car touts les mots se joignent lorsqu'il s'agit de rendre nos pensées. Si nous disons *le fleuve est rapide*, est-ce que le premier mot n'est pas joint au deuxième, comme le deuxième au troisième, etc.? sans doute; et votre mot *le*, comme la forme *est*, ne peut être là que signe de rapport, qu'accessoire à votre pensée; *le* sert à en déterminer l'objet, comme *est* sert à exprimer le rapport de convenance que nous remarquons entre le substantif commun *fleuve* et le modatif inerte *rapide*. C'est ainsi que si nous voyons devant nous plusieurs objets de même nature, des livres, par exemple, et qu'il nous plaise de demander un de ces objets, le premier venu, nous disons : *donnez-nous* UN *livre*; mais si, plus tard, nous voulons le même livre, nous disons : *donnez-nous* LE *livre*; dans ce cas, nous disons LE, parcequ'il s'agit d'un livre que nous connaissons; c'est-à-dire que par le mot LE nous déterminons l'objet de notre pensée,

qui est *livre;* donc, LE n'est qu'accessoire ou signe de rapport; et la preuve, c'est que si nous désignons un objet par son nom individuel, nous ne nous en servons pas; nous disons *Pierre est aimable,* et celà parceque le nom individuel détermine suffisamment l'objet de notre pensée (1). Nous ne parlerons pas des mots *ce, cet, cette, ces, mon, ma, mes,* etc., comme articles, car ils ne le sont pas plus que *le, la, les,* etc.; nous les examinerons seulement comme pronoms et comme adjectifs.

Voyons les *adjectifs.* D'abord, pourquoi *adjectif* plutôt que *modatif,* puisque vous dites vous-mêmes que ces mots expriment des modes ou manières d'être? *Adjectif,* d'après quelques uns de vous, signifie *couché auprès,* et, d'après quelques autres, *ajouté à;* lorsque vous dites *mon père est* BON, est-ce que vous couchez le *modatif inerte* BON auprès de votre *père?* mais admettons-le, admettons même encore que vous ajoutez ce *modatif* pour compléter votre pensée; si celà a pu vous porter à appeler le mot BON *adjectif,* encore une fois, touts les mots devront s'appeler ainsi, car touts les mots sont ajoutés les uns aux autres, comme touts les mots, si vous l'aimez mieux, sont couchés les uns auprès des autres. Cette dénomination est donc ridicule; et, selon nous, *modatif* vaut mieux, puisque *modatif* signifie *signe de mode,* comme *substantif signe de substance; modatif* a au moins de l'analogie avec *mode,* et c'est quelque chose pour l'élève; il peut du moins se rappeler l'un par l'autre. Mais examinons les mots

---

(1) Il se trouve certains cas où l'on emploie *le, la, les,* devant un nom individuel; on dit *la Seine,* etc.; mais nous expliquerons celà en temps et lieu.

ce, cet, cette, ces; mon, ma mes, etc., que vous considérez comme *adjectifs*. Lorsque vous dites : *cette femme est belle*; celà signifie : *la femme que je vous désigne*, de la voix, ou du geste, *est belle*; est-ce que les mots *que je vous désigne* peuvent jamais être considérés comme une manière d'être se rapportant à la femme? non, non, et qui le croit n'est pas plus logicien que le diable n'est saint; nous ne voyons, nous, dans *cette femme est* BELLE, qu'une seule manière d'être, exprimée par le modatif inerte BELLE; et la preuve encore, c'est que si cette femme s'appelait *Hortense*, par exemple, vous diriez : *Hortense est belle*; or, si cette phrase, qui n'exprime qu'une seule manière d'être, équivaut à *cette femme est belle*, il est impossible que cette dernière contiène deux manières d'être, ou alors il y aurait deux pensées différentes. Il en est de même des mots *mon, ma, mes*, lorsque nous disons : MA *sœur est bonne*; il n'existe là qu'une seule manière d'être, celle d'*être bonne*; et le mot MA ne sera jamais que signe de rapport. Maintenant, pourquoi des *adjectifs positifs, qualificatifs, superlatifs, comparatifs; d'égalité, d'infériorité, de supériorité?* lorsque vous dites : *mon frère est* BRAVE, voilà, dites-vous, un *adjectif positif*; *mon frère est* AUSSI BRAVE *que le vôtre*, un *adjectif d'égalité*; *mon frère est* MOINS BRAVE *que le vôtre*, un *adjectif d'infériorité*; *mon frère est* PLUS BRAVE *que le vôtre*, un *adjectif de supériorité*; et enfin, *mon frère est* LE PLUS BRAVE, un *adjectif ou superlatif*; mais, messieurs, nous vous le demandons à mains jointes, consultez-vous : l'esprit est tellement subtil, qu'il peut s'échapper du cerveau sans que l'homme s'en aperçoive; remarquez donc que le *modatif inerte* BRAVE n'a pas changé, qu'il est toujours resté le même, et qu'il n'y a que les mots *accessoires*, AUSSI, MOINS, PLUS, et LE

PLUS, qui, placés devant, ont donné à ce *modatif* les degrés *d'égalité, d'infériorité, de supériorité*, etc., dont vous prétendez le surcharger. D'ailleurs, pourquoi toutes ces dénominations, pour les reporter ensuite sur les *accessoires* AUSSI, MOINS, PLUS, etc., que vous nommez *adverbes d'égalité, d'infériorité, de supériorité*, etc., tantôt d'une façon et tantôt d'une autre? Vous voyez bien que vous ne savez que faire pour entraver la marche de l'étude ; quand, si vous l'aviez voulu, il suffisait de faire connaître la valeur et l'emploi de ces *accessoires*, laissant en repos les *modatifs inertes*, qui ne sont pour rien dans tout celà. Si un *modatif au superlatif*, ou tout autrement, était soumis à des règles particulières, passe encore ; mais il n'en est pas ainsi ; croyez-nous donc, appelez-les simplement *modatifs inertes*, et vous rendrez un service à tout le monde. Maintenant encore, pourquoi des *adjectifs verbaux?* d'abord, vous appelez *verbes* les mots qui comprènent le radical d'un *modatif* quelconque et l'une des finales de *l'accessoire* ÊTRE ; ainsi, vous dites que *rendre*, par exemple, est un *verbe*, parcequ'il comprend le radical *rend* de *rendant* et la finale *re* de *être* ; nous sommes d'accord sur cette composition ; c'est-à-dire que nous convenons que le mot *rendre* est composé du radical *rend* et de la finale *re* ; mais nous ne convenons que de celà, car vous appelez *rendre verbe*, et nous, nous l'appelons *modatif actif* ; et si nous l'appelons ainsi, c'est par la raison que nous croyons que l'idée principale de *rendre* est celle de *mode*, plutôt que celle de *rapport* ; lorsque nous disons : *mon père* REND *ses comptes*, ce qui signifie : *mon père* EST RENDANT *ses comptes*, notre esprit se porte plutôt sur l'action exprimée par RENDANT que sur le rapport exprimé par EST ; et la preuve, c'est que si nous disions : mon père... rendant

ses comptes, nous serions plutôt compris qu'en disant : *mon père est....... ses comptes*, car celà ne signifierait rien de ce qu'on voudrait exprimer. Mais revenons à vos *adjectifs verbaux* : en voyant cette dénomination, d'après ce que vous êtes convenus d'appeler *verbes*, tout le monde pourrait croire que les mots *charmant*, *charmante*, *bienfaisant*, *bienfaisante*, sont, comme le mot *rendre* et touts ses semblables, une contraction des *modatifs* proprement dits, et de l'accessoire *être*; mais nous allons prouver qu'il n'en est rien. Lorsque vous dites : *Hortense est charmante*, vous mettez l'accessoire *est* à coté de votre prétendu *adjectif verbal*; mais à côté n'est pas dedans, comme disent les braves gents; deux choses, à côté l'une de l'autre, ne peuvent faire une seule et même chose; lorsque Pierre marche à côté de Paul, Pierre pour cela ne s'appèle pas Paul; que vous appeliez, si telle est votre fantaisie, *rend* dans *mon père rend ses comptes*, *verbe*, parceque *rend* signifie *mon père est rendant*, etc., où il est reconnu que deux idées sont exprimées par un seul mot, personne ne peut vous en empêcher; mais appeler *adjectif verbal* le mot *charmante*, qui n'a jamais été contracté avec aucune finale de l'accessoire *être*, tout le monde, par respect pour le sens commun, doit s'y opposer; d'abord, si *charmante* comprenait une des finales de l'accessoire *être*, il serait impossible de la mettre à côté sans l'altérer, parcequ'on ne pourrait dire raisonnablement : *mon père est* REND *ses comptes*; car, en décomposant le modatif actif REND, on aurait *est rendant*, ce qui ferait *mon père est est rendant ses comptes*; au lieu que dans *Hortense est charmante*, personne ne pourrait trouver autre chose que *Hortense est charmante*; c'est-à-dire que toute décomposition est impossible; et celà parceque le moda-

tif *charmante*, comme touts ceux que vous appelez *adjectifs verbaux*, n'est autre chose qu'un *modatif inerte* (1). Passons aux *pronoms*.

Vous appelez *je*, *tu*, *il*, etc., *pronoms*, parceque, dites-vous, ces mots tiènent la place du *nom*; c'est une bévue de votre part; pardon de la rudesse de l'expression; il est peut-être mal à notre âge, auquel on impose encore le respect pour toutes choses, de nous servir de telles expressions; mais, comme Boileau, nous ne savons appeler les choses que par leur nom. D'abord, pour *je*, *tu*, *nous*, etc., ils ne peuvent jamais être remplacés par des noms; lorsque nous disons : *je suis malade*, par exemple, nous ne pouvons, sans changer la forme de l'accessoire *être*, sans dénaturer notre pensée, remplacer *je* par notre propre nom; car, en supposant que nous nous appelions *Pierre*, nous ne pourrions dire autrement que *Pierre est malade*; et certes, si nous en pouvons juger d'après le génie de notre langue, *Pierre est malade* ne peut signifier *je suis malade*; ce qui doit vous prouver suffisamment que je, tu, nous, vous, etc., ne remplacent pas le nom, mais qu'ils représentent la première, ou la seconde personne du singulier, ou du pluriel; c'est-à-dire la personne qui parle ou celle à qui l'on parle; et que, par conséquent, ils sont *substantifs représentatifs*, et non *pronoms*. Pour les mots *il*, *elle*, *se*, *lui*, *eux*, ayant la facilité de s'en pouvoir ser-

(1) « Ce que l'on appèle improprement *adjectif verbal* comme *changeant*, *intrigant*, *extravagant*, *aimant* et touts ceux que nous employons pour exprimer la manière d'être, et non pas l'action; touts ces mots sont de la même nature, des *modatifs inertes*. »

(AUGUSTIN VANIER.)

voir en l'absence des personnes, ou des choses dont on veut parler, on peut les remplacer par des noms communs, ou des noms individuels ; on peut dire : *l'homme va venir*, ou, en parlant d'un homme : IL *va venir*, comme : *Pierre va venir*, et, en parlant de Pierre : IL *va venir* ; mais pour cela, ces mots n'en sont pas moins de vrais *substantifs représentatifs* ; lorsque l'on dit : *Pierre est en route*, IL *arrivera demain* ; on ne voit et ne peut voir, dans le mot IL, que l'individu appelé *Pierre*, et non son nom ; la preuve, c'est que ne connaissant pas le nom d'un objet quelconque, on le désigne très bien par IL ; et cela, je vous le répète, c'est parceque le mot *il* est un nom général et primitif que l'homme a d'abord donné à toutes choses, et qui peut, et pourra toujours s'appliquer à toutes choses, même aux plus vagues et aux plus indéterminées ; c'est ainsi que l'on dit : IL *fait chaud*, IL *fait froid*, etc., sans pouvoir dire positivement quelle est la chose qui fait chaud, froid, etc. (1) ; il en est de même des mots

---

(1) « Il arrive souvent des effets dont nous ignorons les causes ; et comme il n'y a pas plus de verbe sans sujet que d'effet sans cause, nous attribuons à un être inconnu, désigné par *il*, ou *on*, ou tout autre mot de cette nature, l'action qui nous est connue, lorsque le sujet nous en est inconnu. C'est ainsi que nous disons : *il* pleut, *il* tonne, *on* sonne, *on* dit, etc. Les grammairiens appèlent ces mots *pronoms indéfinis*. Mais si le mot *pronom* signifie *pour le nom*, comment concilier cette idée de pronom avec un mot qui ne peut représenter que le nom d'un être quelconque, puisque cet être est inconnu ? voilà qui implique contradiction. De quel nom tient la place le mot *on* quand nous disons : *on* sonne ? De quel nom tient la place le mot *il*, quand nous disons : *il* pleut ? d'aucun nom précédemment exprimé. Tout pronom n'est que le miroir répétiteur du

son, *qui*, *que*, *quoi*, etc., que vous nommez abusivement pronoms, tantôt *relatifs*, tantôt *absolus*, *interrogatifs*, *indéfinis* (1). Passons maintenant aux mots *mon*, *ma*, *mes*, etc., que nous voyons figurer comme pronoms dans quelques grammaires. Lorsque l'on dit : MON *cheval est beau*, pourriez-vous nous faire le plaisir de nous dire quel nom remplace le mot MON ? ce n'est pas *cheval*, bien sûr, puisque nous le voyons figurer à côté ; ce n'est pas non plus la personne qui parle ; car, en admettant cela, et supposant que la personne s'appelât *Pierre*, cela ne ferait que : *Pierre cheval est beau*, et ce n'est pas là la pensée de la personne qui parle ; mais le mot MON, direz-vous, ne remplace pas seulement le nom, il est là pour LE A MOI ; admettons-le, puisque cela est vrai ; mais pour cela, MON n'est ni *pronom*, ni *représentatif*, le rapport qu'il exprime n'étant qu'ac-

---

nom. Quand aucun objet n'est devant une glace, elle ne peut rien représenter. Mais tout mot est signe d'idée, dira-t-on, et les mots *on*, *il*, *quiconque*, et plusieurs autres de cette nature, que sont-ils donc ? Ce sont des substantifs indéterminés, propres à réveiller en nous des idées sans nom distinct ; ce sont des êtres fictifs, dont le nom ne nous est pas connu, au moins quant à présent. Ce qu'il y a de certain pour nous, c'est que pour *pleuvoir*, il faut nécessairement qu'il y ait un être qui fasse cette action. Il en est de même de *sonner*, il faut qu'il y ait un être quelconque qui *sonne* ; il en est de même de *frapper*, et de toutes les actions possibles. J'appelle ces prétendus pronoms *substantifs représentatifs*, *indéfinis*, parce qu'en effet ils sont signes de l'objet indéterminé dont on parle entre soi. »

(AUGUSTIN VANIER.)

(1) « Les grammairiens ont cru diviser les pronoms en *personnels*, *relatifs*, *absolus*, *possessifs*, etc., et au lieu d'éclaircir la question ils l'ont embrouillée. » (AUGUSTIN VANIER.)

cessoire à la pensée ; l'homme qui dit : *mon cheval est beau* a pour idée principale l'objet *cheval*, et pour idée secondaire le mode inerte, exprimé par *beau* ; tout ce qui complète sa pensée ne peut être qu'accessoire. Au surplus, voyez ce qu'en pense M. Augustin Vanier, que nous aimons à citer, parcequ'il lui arrive souvent d'être raisonnable (1). Avant de passer outre, voyons encore les mots *ce, cet, cette, ces, ceci, celà*, etc. ; vous appelez ces mots, du moins quelques uns de vous appèlent ces mots *pronoms* ; une plus grande partie ne rangent sous cette dénomination que *ce, ceci, celà*, etc., en renvoyant *ce* (2), *cet, cette, ces*, à la classe des soi-disant *adjectifs*. Lorsque

(1) « Mais, objectera-t-on, est-ce que dans *mon, ton, son*, il n'y a pas l'idée de *moi, toi, lui*? Personne ne le conteste, répondrai-je ; mais est-ce là l'idée principale?... l'idée dominante est celle d'appartenance. Et quand on dirait vingt ou trente fois : *l'objet qui appartient à lui*, ou simplement *son*, l'esprit serait-il satisfait? non. Ce n'est ni de *lui*, ni *d'elle*, qu'il s'agit ici ; car on dirait, *lui*, ou *elle*, s'il ne s'agissait que de sa personne. Voilà qui est clair. Que demande-t-on donc à savoir? le nom de l'objet que détermine le mot *son*. Dites alors si c'est de son cousin, ou de son frère, de son chien ou de son chat, etc, qu'il est question. Telle est l'idée après laquelle on court, et non après l'idée de *lui* ou *d'elle*. Ainsi *se* veut dire lui-même, ou elle-même, l'être dont on a parlé, voilà le substantif représentatif ; mais *son, sa, ses*, ne sont que des déterminatifs de l'objet ou des objets possédés par *il* ou *elle* ; le propre de ces mots est essentiellement de déterminer les substances possédées. »

(AUGUSTIN VANIER.)

(2) Qu'on ne soit pas étonné de voir figurer le mot *ce* d'un côté, puis d'un autre ; c'est ainsi que les grammairiens classent les mots, prétendant qu'ils sont tantôt d'une nature, tantôt d'une autre. Nous espérons prouver qu'il n'en est pas ainsi.

vous dites, désignant un objet quelconque : CECI *est beau*, vous n'avez donc pas remarqué qu'il n'est pas question du tout du nom de cet objet; que CECI est une contraction des mots *ce*, *ici*, que c'est en réunissant ces deux mots que l'on a fait *ceci*, et qu'il est impossible que *ceci* soit jamais pronom de la moindre chose. Nous sommes fâché d'enfreindre encore vos règles et ordonnances, mais notre gros bon sens nous défend de les respecter ; nous sommes tout disposé à vous céder le pas pour ce qui est du savoir, mais non pour ce qui est de cette logique naturelle que vous semblez n'avoir jamais connue, si on doit vous juger d'après vos œuvres. Le mot *ce*, isolé, comme devant un substantif, n'exprimera jamais autre chose qu'un rapport de démonstration, et le mot *ici* ne sera jamais, dans ce cas surtout, qu'un signe de rapport de lieu ; or, CECI, dans CECI *est beau*, ne signifiera toujours que L'OBJET QUE JE VOUS INDIQUE, DONT JE NE SAIS PAS LE NOM, OU QUE JE NE VEUX PAS NOMMER, ET QUI EST PLACÉ EN CET ENDROIT, *est beau*; car si vous savez, ou voulez dire le nom de l'objet, vous direz, sans remplacer l'un par l'autre, preuve que ni l'un ni l'autre de ces deux mots ne tiènent la place du nom : CE *cheval*-CI *est beau* (en supposant qu'il s'agisse d'un cheval) ; donc votre CECI n'est pas un *pronom*, c'est simplement, un *accessoire* ou, si vous l'aimez mieux, deux signes de rapports exprimés par un seul mot ; et lorsque vous l'employez pour désigner un objet quelconque, sans nommer cet objet, ce n'est que par ellipse (1) ;

---

(1) *Ellipse* signifie manque, défaut. En grammaire *ellipse* s'entend des mots retranchés; par exemple, lorsque nous disons : *j'aime mon père et ma mère*, nous fesons une *ellipse*, celle du modatif *aime*,

il en est de même de tous les mots de cette catégorie. Passons aux verbes.

Vous convenez d'abord, pour la plupart, qu'il n'y a que l'accessoire *être* qui soit réellement verbe; puis vous continuez d'appeler ainsi tous les modatifs actifs, et cela parce qu'ils prènent les finales de cet accessoire ; mais, comme nous disait un de nos élèves (1) auquel, n'osant toucher alors à l'édifice grammatical, nous essayions de faire comprendre, ce qui est vraiment incompréhensible, que *chantant*, comme *étant*, devait s'appeler *verbe*, « mais, nous disait-il, comment se fait-il que *chantait* ne soit qu'un [illegible]

[illegible]

[illegible]

que nous ne prononçons qu'une fois lorsque nous devrions le prononcer deux ; c'est-à-dire que *j'aime mon père et ma mère* est pour *j'aime mon père et j'aime ma mère*, où l'on voit que le modatif actif *j'aime* est répété deux fois.

(1) Chargé alors de la direction d'une école régimentaire, n'osant, comme nous venons de le dire, toucher à l'édifice grammatical, nous enseignions d'après la grammaire de M. Augustin Vanier, comme étant celle qui nous paraissait la plus claire et la plus raisonnablement écrite. Nous devons dire ici que nous la regardons encore comme la meilleure grammaire élémentaire, par sa simplicité et sa tendance à la méthode naturelle. Nous croyons que son auteur est de tous les grammairiens celui qui comprend le mieux le besoin de reconstruire le système de l'enseignement ; il est malheureux, par exemple, que sa bonhomie se laisse quelquefois endoctriner par les raisonnements captieux de ses confrères, ce qui le conduit de temps à autre à l'erreur. Ayant suivi pendant un mois ses conférences grammaticales, nous avons été à même d'en pouvoir juger ; nous croyons qu'il a cessé de les tenir, et, s'il en est ainsi, nous pensons qu'il a bien fait, car, loin d'atteindre le but d'utilité publique qu'il se proposait, ses conférences ne fesaient que jeter le trouble et l'incertitude dans l'esprit des assistants.

verbe comme *était*. Lorsque je dis : *Pierre* CHANTAIT, j'exprime une pensée entière, au lieu que lorsque je dis : *Pierre* ÉTAIT, je n'exprime rien ; car si j'en restais là, on ne saurait ce que je veux dire, et l'on serait porté à me demander : *Pierre était quoi ?* Puisque ÉTAIT est là comme une pierre d'attente, pour établir un rapport de temps et de convenance entre le sujet *Pierre* et une manière d'être quelconque, ce qui n'existe pas lorsque je dis *Pierre* CHANTAIT, par la raison que celà signifie : *Pierre* ÉTAIT CHANTANT, où l'on voit que ÉTAIT, qui se trouve placé entre *Pierre* et CHANTANT, et qui est représenté par les lettres AIT qui terminent CHANTAIT, exprime le rapport de convenance qui existe entre le sujet *Pierre* et le mot CHANTANT, et le rapport de temps qui convient à l'action faite par *Pierre*; si ÉTAIT, qui n'exprime qu'un simple rapport de convenance et de temps, est un verbe, CHANTAIT, qui exprime tout à la fois une action et ce même rapport de convenance et de temps, doit être plus qu'un verbe, d'autant plus que lorsque je dis : *Pierre* CHANTAIT, mon idée s'attache plus à l'expression de l'action exprimée par CHANT..., qu'à celle du rapport exprimé par AIT, et vraiment je trouve aussi singulier d'appeler CHANTAIT verbe, que si l'on appelait un cheval *fer de cheval*, parcequ'il en a presque toujours aux pieds. » Et nous osons croire qu'il avait raison, car lorsque nous voyons deux choses attachées l'une à l'autre, et que nous ne voulons pas les désigner par un double nom, nous les désignons, et devons les désigner, par le nom de celle qui nous frappe le plus ; c'est ainsi que voyant venir à nous une *diligence* à laquelle sont attelés plusieurs chevaux, nous disons : *voilà une diligence*, sans nous occuper des chevaux, sans lesquels pourtant elle ne pourrait venir à nous, par la raison

que ce que nous entendons par *diligence* est la chose qui nous frappe le plus, et que les *chevaux* ne sont pour nous qu'une chose accessoire. Or, puisque l'idée qu'exprime le mot CHANTAIT est plutôt celle de l'action que celle du rapport de temps et de convenance, et que cette idée d'action s'appèle *mode* ou *manière d'être active*, on doit appeler CHANTAIT, et touts les mots qui expriment l'action, *modatifs actifs*, qu'ils comprènent ou non les finales de l'accessoire *être*.

Mais voyons les modès de vos prétendus verbes et l'application que vous en faites : d'abord, vous divisez les temps en cinq modes (1), ce qui est tout à fait inutile, puisque vous donnez ensuite à chacun de ces temps une dénomination particulière. Une fois que vous avez dit à l'élève : tel temps s'emploie dans tel et tel cas, que vous lui avez donné connaissance de ces cas, qu'est-il besoin de classer ces temps par modès? d'autant plus que celà est impossible; que les temps sont susceptibles d'une foule de nuances qui détruisent toujours l'application des modes, et rendent par conséquent cette classification inutile et même nuisible. Quelques uns de vous disent que : *je*

(1) Ce que les grammairiens appèlent *modes*, dans ce cas, sont nos différentes manières de penser relativement à un objet quelconque ; lorsque nous disons : *Dieu* EST *bon*, *Dieu* SERAIT *bon* SI NOUS ÉTIONS PLUS JUSTES, IL FAUT *que Dieu* SOIT *bon*, etc. ; *Dieu* est toujours le sujet de la manière d'être *bon*, l'objet de notre pensée ; mais notre pensée n'est pas la même dans l'un et l'autre cas. Les *modes* ou *manières de penser* existent réellement, mais on ne peut pas dire positivement, tel, ou tel temps appartient à tel ou tel *mode*, par la raison que touts les temps, pour ainsi dire, se soumettent à ces différents *modes* ou *manières de penser*.

suis, j'étais, je fus, etc., sont du mode *indicatif;* cette première application est fausse, car touts les temps indiquent quelque chose; lorsque vous dites : *je* SUIS *malade*, vous indiquez que vous êtes malade, c'est vrai; mais lorsque vous dites : *je* SERAIS *malade si je n'avais pas soin de moi*, nous nous figurons que vous indiquez que *si vous n'aviez pas soin de vous, vous seriez malade*, et cependant d'après vous, ce temps n'est plus du mode *indicatif*. Quelques autres, sentant le ridicule de cette dénomination, d'après l'application que vous en faites, y ont substitué celle d'*affirmatif;* malheureusement mode *affirmatif* ne vaut pas mieux que mode *indicatif;* mode *affirmatif* convient très bien lorsque nous disons : *Pierre est sage*, par la raison que nous affirmons que la manière d'être sage convient à Pierre; mais si nous disons : *Pierre* EST-IL *sage?* voilà le mode *affirmatif* en défaut, car nous n'affirmons plus rien, puisqu'au contraire nous demandons si Pierre est tel. Quelques autres encore, sentant le vice de l'application de ces deux modes, ont préféré *absolu*, disant pour raison que : *je suis, j'étais, je fus*, etc., indiquent les différentes manières d'être d'une manière absolue; mais, malheureusement encore, mode *absolu* n'est pas plus juste que les deux autres, car si nous disons : *Paul* EST *sage si l'on fait tout ce qu'il veut*, voilà le mode *absolu* qui n'est plus admissible, puisqu'il y a hypothèse ou supposition : *si l'on fait tout ce qu'il veut*.

Voyons maintenant ce que vous appelez mode *subjonctif*. Vous dites que les temps, *que je sois, que je fusse*, etc., sont du *subjonctif*, par la raison qu'ils sont liés ou subordonnés à un autre temps par le mot *que*. D'abord le mot *que*, que vous appelez conjonction, n'est pas une conjonction; c'est un substantif représentatif, et vous en conve-

proposition qui suit immédiatement ; car c'est comme si nous disions : *je vois* CELA : *nous abordons, je souhaite* CELA : *nous abordions ; il ne fait rien sans* CELA : *il ne m'ait consulté ; je n'empêche pas* CELA : *je veux, j'exige* CELA : *il viène*.

« Enfin, dans cette proposition : *ce n'est pas de moi* QU'*il s'agit, c'est de Mathilde*, je crois encore que l'analyse est : *ce n'est pas* QU'*il s'agit de moi, c'est* QU'*il s'agit de Mathilde ;* ce qui revient à cette autre construction : *il s'agit de moi, ce n'est pas* CELA ; *il s'agit de Mathilde, c'est* CELA.

« De même que dans celle-ci :

C'est à Rome, mes fils, *que* je prétends marcher.

« L'analyse est : *mon dessein, mes fils, est* QUE ou EST CELA ; *je prétends*, etc.

« L'emploi du mot *que* est fort en usage parmi le peuple dans certaine partie de l'ancien Poitou ; non seulement on l'emploie comme signe de ralliement de deux idées, mais comme sujet ou comme objet direct d'une proposition ; on le prononce liquide : *i crois ben* QUIEU, pour : *je crois bien* CELA ; QUIEU *est bia*, pour : CELA *est beau*. »

Voici maintenant ce qu'en dit M. Augustin Vanier :

« Le mot *que*, signifiant *quelque chose*, est appelé conjonction dans les phrases de cette construction : *je vous dirai* QUE...., cela signifie *je vous dirai quelque chose qui suit* ; comme ce n'est que le membre de phrase suivant qui puisse déterminer ce *quelque chose*, on considère le pronom comme conjonctif dans ce cas ; il n'est plus conjonctif dans QUE *demandez-vous ?* il occupe ici la place de l'objet demandé, dont on ignore le nom. »

Nous demanderons, en passant, à M. Vanier, pourquoi

QUE est pronom ou substantif représentatif lorsqu'il tient la place de l'objet demandé, et pourquoi il n'est plus ainsi lorsqu'il occupe la place de l'objet répondu, puisque dans l'un et l'autre cas, lorsque ce mot se présente, on ne sait pas encore ce dont il s'agit? Nous croyons que ne pas le voir de même nature dans la question comme dans la réponse, c'est se mettre en contradiction avec soi-même!

Voici maintenant ce qu'en dit Dumarsais :

« Ce mot est souvent le représentatif de la proposition déterminative qui va suivre un verbe : *je dis* QUE ; QUE est d'abord le terme de l'action *je dis* ; la proposition qui le suit est l'explication de QUE. »

Ainsi vous voyez que votre QUE n'est, et ne peut être conjonction dans ce cas ; et il le serait que nous ne penserions pas encore que l'on pût appeler pour celà les temps qui s'en trouvent continuellement accompagnés, *subjonctifs*; car on n'a jamais eu l'idée d'appeler S. Roch *chien*, parcequ'il était, dit-on, toujours avec son chien; pas plus qu'on n'appèle les rois *courtisans*, parcequ'ils en ont toujours autour d'eux. D'ailleurs, votre mode *subjonctif* n'est pas applicable aux temps seulement que vous désignez ; car si l'on doit appeler *subjonctifs*, ou ranger sous le mode *subjonctif*, touts les temps qui sont liés, joints ou subordonnés à un autre temps, ou une autre proposition (1) par le mot *que*, touts les temps sont, pour ainsi dire, du subjonctif. Si l'on dit : *je sais* QUE *vous êtes*

(1) On appèle *proposition* une petite phrase qui contient un *sujet*, un *mode* et les différents *rapports* qui peuvent exister entre l'un et l'autre : PIERRE EST SAGE est une *proposition* ; PIERRE en est le *sujet* ; SAGE le *mode*, et EST le *rapport*.

prudent; je pensais QUE *vous étiez prudent; je crois* QUE *vous fûtes prudent; j'espère* QUE *vous serez prudent; je suis certain* QUE *vous seriez prudent si vous agissiez autrement*, etc., chacun de ces temps est joint, subordonné à un autre temps, et pourtant vous ne les reconnaissez pas pour être du *subjonctif*. Voyons maintenant l'ordre dans lequel vous avez rangé ces temps; mais pour en mieux juger, nous allons les exposer ici tels qu'on les montre dans presque toutes les grammaires.

VERBE AUXILIAIRE *ÊTRE* (1).

INDICATIF.

PRÉSENT.	PRÉTÉRIT DÉFINI.
Je suis.	Je fus.
Tu es.	Tu fus.
Il ou elle est.	Il ou elle fut.
Nous sommes.	Nous fûmes.
Vous êtes.	Vous fûtes.
Ils ou elles sont.	Ils ou elles furent.

IMPARFAIT.	PRÉTÉRIT INDÉFINI.
J'étais.	J'ai été.
Tu étais.	Tu as été.
Il ou elle était.	Il ou elle a été.
Nous étions.	Nous avons été.
Vous étiez.	Vous avez été.
Ils ou elles étaient.	Ils ou elles ont été.

(1) Nous dirons plus tard ce que l'on entend par *auxiliaire*.

PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR.

J'eus été.
Tu eus été.
Il ou elle eut été.
Nous eûmes été.
Vous eûtes été.
Ils ou elles eurent été.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais été.
Tu avais été.
Il ou elle avait été.
Nous avions été.
Vous aviez été.
Ils ou elles avaient été.

FUTUR SIMPLE.

Je serai.
Tu seras.
Il ou elle sera.
Nous serons.
Vous serez.
Ils ou elles seront.

FUTUR COMPOSÉ.

J'aurai été.
Tu auras été.
Il ou elle aura été.
Nous aurons été.
Vous aurez été.
Ils ou elles auront été.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je serais.
Tu serais.
Il ou elle serait.
Nous serions.
Vous seriez.
Ils ou elles seraient.

PASSÉ.

J'aurais été.
Tu aurais été.
Il ou elle aurait été.
Nous aurions été.
Vous auriez été.
Ils ou elles auraient été.

SECOND CONDITIONNEL PASSÉ.

J'eusse été.
Tu eusses été.
Il ou elle eût été.
Nous eussions été.
Vous eussiez été.
Ils ou elles eussent été.

IMPÉRATIF.

Point de première personne au singulier.

Sois.
Qu'il ou qu'elle soit.
Soyons.

Soyez.
Qu'ils ou qu'elles soient.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT OU FUTUR.

Que je sois.
Que tu sois.
Qu'il ou qu'elle soit.
Que nous soyons.
Que vous soyez.
Qu'ils ou qu'elles soient.

IMPARFAIT.

Que je fusse.
Que tu fusses.
Qu'il ou qu'elle fût.
Que nous fussions.
Que vous fussiez.
Qu'ils ou qu'elles fussent.

PRÉTÉRIT.

Que j'aie été.
Que tu aies été.
Qu'il ou qu'elle ait été.
Que nous ayons été.
Que vous ayez été.
Qu'ils ou qu'elles aient été.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse été.
Que tu eusses été.
Qu'il ou qu'elle eût été.
Que nous eussions été.
Que vous eussiez été.
Qu'ils ou qu'elles eussent été.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Être.

PRÉTÉRIT.

Avoir été.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Étant.

PASSÉ.

Été, ayant été.

FUTUR.

Devant être.

(CONSTANT LETELLIER, *Manuel grammatical.*)

Pourquoi n'avez-vous pas placé les formes prédécessives, chacune après son temps respectif? pourquoi après le temps présent, *je suis*, ne trouve-t-on pas, *j'ai été;* après l'imparfait, *j'étais*, ne trouve-t-on pas, *j'avais été;*

et ainsi de suite? Est-ce qu'après avoir dit : JE SUIS *sage*, ce qui marque une manière d'être présente et existant au moment où l'on parle, si l'on veut exprimer cette manière d'être comme ayant cessé d'exister, on ne dit pas : J'AI ÉTÉ *sage*; de même qu'après avoir dit : J'ÉTAIS *sage, il y a quelques jours*, si l'on veut exprimer cette manière d'être au passé le plus proche de ce temps, J'AVAIS ÉTÉ *sage*, etc.? pourquoi avoir brouillé l'ordre naturel des temps de la conjugaison, les avoir placés pêle-mêle, et même pourquoi les avoir mis? puisqu'il suffisait de dire à l'élève : Chaque temps qui exprime la durée d'une action ou d'une manière d'être quelconque forme son passé ou son temps prédécessif, en prenant le temps correspondant du modatif actif *avoir*, auquel on ajoute la forme accessoire *été*, s'il s'agit d'une manière d'être inerte, ou la forme accessoire d'un modatif actif, s'il s'agit d'une d'être manière active. Par exemple, le temps présent de l'accessoire *être* est *je suis; je porte, je cours, j'ai, j'entends*, etc., répondent à ce temps, puisque ce sont quatre formes qui appartiennent au présent; c'est-à-dire que lorsque nous disons : JE SUIS *sage*, JE PORTE *un fardeau*, JE COURS *après un lièvre*, J'AI *de l'or*, J'ENTENDS *du bruit*, etc., nous exprimons dans l'un et l'autre cas une manière d'être présente, autrement dire qui existe au moment où nous parlons ; eh bien ! si nous voulons exprimer ces différentes manières d'être comme étant passées dans un temps peu éloigné, nous prenons la forme J'AI, de J'AI *de l'or*, nous y ajoutons les formes accessoires ÉTÉ, PORTÉ, COURU, EU, ENTENDU, etc., et nous disons J'AI ÉTÉ *sage*, J'AI PORTÉ *un fardeau*, J'AI COURU *après un lièvre*, J'AI EU *de l'or*, J'AI ENTENDU *du bruit*, etc., où l'on voit que J'AI, qui exprimait d'abord le présent, à l'aide d'une des formes accessoires, se trouve

exprimer un passé, le passé d'une manière d'être inerte avec ÉTÉ, J'AI ÉTÉ *sage*, et le passé d'une manière d'être active avec toute autre forme accessoire de modatif actif; de même qu'après avoir dit : il y a quelques jours, J'ÉTAIS *sage*, JE PORTAIS *un fardeau*, JE COURAIS *après un lièvre*, J'AVAIS *de l'or*, J'ENTENDAIS *du bruit*, etc., ce qui exprime un temps passé imparfait, et indique qu'il y a quelques jours ces différentes manières d'être existaient; si nous voulons exprimer ces manières d'être comme ayant cessé d'exister à cette même époque, comme étant passées dans un temps peu éloigné, nous prenons la forme J'AVAIS, de J'AVAIS *de l'or*, nous y ajoutons les mêmes formes accessoires ÉTÉ, PORTÉ, COURU, EU, ENTENDU, etc., et nous disons : J'AVAIS ÉTÉ *sage*, J'AVAIS PORTÉ *un fardeau*, J'AVAIS COURU *après un lièvre*, J'AVAIS EU *de l'or*, J'AVAIS ENTENDU *du bruit*, etc., et nous suivons la même marche pour touts les temps et toutes les personnes de la conjugaison. Une fois que vous aurez dit celà, est-il besoin d'embarrasser l'élève de cette kirielle de noms muets de signification propre; car que signifient vos termes de *prétérit défini*, *prétérit indéfini*, *prétérit antérieur*, *plus-que-parfait*, etc.; d'abord, *prétérit* signifie le contraire de ce que vous lui faites signifier (1). Et voilà comme vous pré-

(1) « *Prétérit* signifie à la lettre : *qui va plus loin*. Tout le monde croira sans doute qu'il s'agit ici de peindre l'idée d'avancer ? point du tout; c'est au contraire celle de reculer, attendu que les grammairiens appèlent *temps prétérit* l'époque qui est derrière nous. Supposez quelqu'un dans un bateau et descendant le cours d'un fleuve, comme par figure on dit le fleuve du temps. S'il faut jeter l'ancre à un endroit indiqué, et que la personne qui dirige le bateau veuille l'arrêter, que fera-t-elle si vous lui dites : *Allez plus loin*.

tendez faire de la grammaire! mais il faut que le démon préside à tout ce que vous faites, car enfin, pourquoi touts ces termes techniques (1) et pris à rebours; qui a pu vous

---

Que feriez-vous vous-même si l'on vous criait : *Allez plus loin*. Ce que je ferais, ce que tout le monde ferait; on comprendrait que c'est plus loin, plus avant qu'il faut aller, et personne n'entendrait que nous sommes trop loin, et qu'il faut remonter le courant. Un plaisant l'a dit : PRÉTÉRIT *serait excellent dans la grammaire des écrevisses, parcequ'elles marchent à reculons*. Appelez donc les choses par leur nom. On dit le temps passé, l'année passée, il est midi passé, et personne n'a osé dire, pas même les grammairiens, la semaine *prétérit*, midi *prétérit*, ou l'année *parfaite*, midi *parfait*. Pourquoi repousser d'une science, qui doit être celle de tout le monde, des mots que tout le monde comprend, pour en substituer d'autres plus propres à dénaturer les idées qu'à les peindre. Je dirai comme le misanthrope : Et qu'allez-vous me chercher le disque argenté de la nuit? dites-moi tout bonnement qu'il fesait clair de lune. » (AUGUSTIN VANIER.)

(1) « Je pense que les termes techniques ne sont utiles qu'autant qu'ils sont absolument nécessaires. » (CONDILLAC.)

« Cette maxime de Condillac n'est pas malheureusement assez goûtée, surtout par ceux de la vieille école grammaticale; au lieu de dire temps passé, ce que tout le monde comprendrait, ils disent tantôt *prétérit*, tantôt *parfait*, *plus-que-parfait*. Un mot, signe de mode, de substance, ils l'appèlent tantôt *adjectif*, ce qui veut dire *ajouté*, tantôt *participe*; tantôt *gérondif*; tantôt *supin*, ce qui veut dire *couché sur le dos*; pour signifier qu'il est invariable : tantôt *modificatif*, ce qui est mieux, et *modatif*, ce qui est plus significatif encore, car cela veut dire *signe de mode*, comme *substantif*, signe de substance. S'il faut nous servir de termes techniques, comme dit Condillac, au moins que ces termes soient significatifs, qu'ils soient le type de l'idée qu'ils représentent. »

« Au moment où j'écris, combien de jeunes têtes sont encore

porter à leur donner une place dont ils sont si peu dignes? l'orgueil seul vous les a fait chercher, votre vanité les a accueillis sans les connaître; le public est crédule, le besoin de savoir les lui a fait accepter sur parole et pour comptant; puis, arrêté par le contresens et l'insignifiance, il est resté dans l'ignorance; mais qu'importe, il avait payé!

Notre langage est peut-être un peu dur, mais il est de vérité reconnue que l'homme torturé pardonne rarement à ses bourreaux; et celà nous donne au moins le droit de dire notre façon de penser, car nous avons souffert, nous; plus d'une fois, nous le répétons, nos larmes ont mouillé les pages des livres que vous avez rendu incompréhensibles par vos controverses, votre affichage d'érudition, vos contresens et vos contradictions sans nombre. Nous n'accusions que nous, que notre intelligence; nous nous croyions dépourvu de sens; mais, grâce au temps et à notre persévérance, le flambeau de la raison a fait cesser nos souffrances et notre alternative, a assuré et guidé notre marche, en nous éclairant sur la route que vous avez rendu si obscure. Mais rentrons dans notre sujet, et voyons ce que vous appelez *participes*.

Vous divisez vos *participes* : 1° en *participes présents*, qui sont : *travaillant, dormant, buvant, chantant*, etc.; 2° en *participes passés, variables*, comme *coupée, labourée*, etc., comme dans *cette branche est* COUPÉE, *cette terre*

---

meublées de cette fausse idée. C'est un malheur, et il est dû à l'inexplicable définition des modes dans la plupart de nos grammaires, ce qui fait confondre l'idée de mode avec celle de temps. »

(AUGUSTIN VANIER.)

[redacted]

est LABOURÉE, etc.; 3° en *participes passés, invariables*, comme *coupé, labouré*, dans *ces hommes ont* COUPÉ *une branche, ces hommes ont* LABOURÉ *la terre*, etc. Nous espérons prouver qu'il n'y a que ces derniers qui soient réellement *participes*, puisque participe signifie : qui tient tout à la fois de la nature de l'accessoire *être*, que vous appelez *verbe*, et du modatif actif, que vous appelez tantôt *verbe* et tantôt *adjectif verbal;* et qu'il n'y a réellement que ces derniers qui participent de l'un et de l'autre. Voyons d'abord vos prétendus *participes présents*.

Votre cri général est que les modatifs actifs *travaillant, tenant, apercevant, rendant*, etc., ont été formés de *travailler, tenir, apercevoir, rendre*, etc. en changeant *er, ir, oir, re*, en *ant*, et pourtant votre cri général est absurde et prouve que vous n'avez jamais analysé ces mots, car touts ces modatifs en *ant* sont purs et primitifs (1);

---

(1) « Avant le perfectionnement du langage, l'attribut actif (modatif actif) s'employait avec le verbe *être* de la même manière que l'attribut simple (modatif inerte), et l'attribut passif (modatif résultatif); en sorte qu'on disait : *il était* CHANTANT, BUVANT, GARDANT *les troupeaux*, etc., comme on dit : *il était* BRAVE, *il était* ESTIMÉ, etc. Tous ces attributs en *ant* se bornaient donc à exprimer l'action, de même que les autres se bornent à exprimer un état naturel (mode ou manière d'être inerte) comme *rond, large, fertile, bon, doux, dur, mou, rouge, humide*, etc., ou un état résultant d'une action reçue, comme *arrondi, élargi, fertilisé, bonifié, adouci, durci, amolli, rougi, humecté*, etc...., Mais on a imaginé depuis de ne former qu'un seul mot de ces attributs actifs en *ant* et du verbe *être*, dont on a conservé presque toutes les inflexions, afin d'exprimer plus rapidement l'action et le rapport de l'action au sujet, afin de fondre, pour ainsi dire, l'idée principale avec les idées accessoires. » (SERREAU et BOUSSI.)

c'est-à-dire qu'ils ne contiennent nullement les formes de l'accessoire *être*, et que ce sont eux, au contraire, qui ont formé ou servi à former *travailler*, *tenir*, *apercevoir*, *rendre*, etc., en changeant *ant* en *er*, *ir*, *oir*, *re*; et la preuve, c'est que lorsque vous dites : *Pierre va* TRAVAILLER, vous pouvez traduire TRAVAILLER par ÊTRE TRAVAILLANT, et dire : *Pierre va* ÊTRE TRAVAILLANT, ce que vous ne pourriez pas faire si vous disiez simplement : *Pierre va* TRAVAILLANT, car *Pierre va* TRAVAILLANT ne signifie rien, et celà parceque le mot TRAVAILLANT ne comprend pas l'accessoire *être*; et pourtant si, comme vous l'avancez, TRAVAILLANT avait été formé de TRAVAILLER, TRAVAILLER contenant l'accessoire *être* l'aurait transmis à TRAVAILLANT. Il en est de même si vous dites : *Pierre* TRAVAILLAIT, vous avez une phrase complète, rien n'y manque ; le mot *Pierre* exprime le sujet, le radical TRAVAILL exprime le mode et AIT, qui se trouve joint au radical, le rapport de convenance et de temps qui convient à l'un et à l'autre; vous pouvez traduire cette phrase par : *Pierre* ÉTAIT TRAVAILLANT, cette dernière a la même signification que l'autre; au lieu que si vous dites : *Pierre* TRAVAILLANT, vous n'avez qu'une phrase inintelligible, par la raison que rien n'exprime le rapport qui existe entre le sujet et le mode: or, encore une fois, si TRAVAILLANT comprenait l'accessoire *être*, comme le mot TRAVAILLAIT, *Pierre* TRAVAILLANT serait aussi intelligible et aussi complet que *Pierre* TRAVAILLAIT, et puisqu'il ne l'est pas, puisqu'il n'exprime pas le mode et le rapport, il ne peut tenir de la nature de l'accessoire *être* et du modatif actif, ni par conséquent être *participe*.

Mais voyons vos soi-disant *participes passés, variables*;

c'est presque inutile, car c'est absolument la même chose que vos *participes présents* : les uns, pas plus que les autres, ne contiènent l'accessoire *être*; lorsque vous dites : *cette femme est* AIMÉE, AIMÉE est tout simplement un modatif résultatif, et ne contient nullement l'accessoire *être*, par la raison que s'il était compris dans ce mot, on ne le verrait pas figurer à côté; vous ne pouvez dire que *cette femme est* AIMÉE signifie *est* AIMANT, puisque *est* AIMANT indiquerait que c'est elle qui fait l'action d'aimer, tandis qu'elle n'est pour rien dans l'action, que c'est elle au contraire qui reçoit le résultat de cette action, et que *est* AIMÉE indique simplement sa manière d'être inerte résultative, puisque l'action est faite par un autre. Mais, direz-vous, lorsque nous disons *la femme que j'ai* AIMÉE *est belle*, cette phrase peut se traduire par *la femme que j'ai* ÉTÉ AIMANT *est belle*, et alors AIMÉE est traduit par ÉTÉ AIMANT. Oui, si la chose était ainsi, si l'on devait analyser comme vous dites de le faire, et le faites vous-mêmes depuis des siècles, on pourrait s'y tromper; mais il en est autrement, et nous soutenons, et nous nous fesons fort de prouver que quiconque analyse cette phrase de cette manière, ignore ce que c'est que l'analyse et la logique. D'abord, on ne peut se rendre compte d'une phrase qu'en la décomposant, et se demandant quel est l'objet principal de la pensée; ainsi lorsque nous disons : *la femme que j'ai* AIMÉE *est belle*, quel est l'objet principal de notre pensée? si l'on nous demandait : de quoi parlez-vous? nous ne pourrions faire autrement que de répondre : je parle d'une *femme*; je dis que je l'ai *aimée*, et qu'elle est *belle*; par conséquent, la *femme* est donc l'objet principal de notre pensée; or, puisque la *femme* est l'objet principal de notre pen-

[illegible] lorsqu'il nous arrive de dire [illegible]

sée, et que cette *femme* n'a pas fait l'action d'*aimer*, puisqu'au contraire c'est nous qui l'avons *aimée*, il est ridicule, absurde même, de réveiller l'idée d'action, ce que l'on fait en traduisant : *la femme que j'ai* AIMÉE *est belle*, par *la femme que j'ai été* AIMANT *est belle;* car *la femme que j'ai* AIMÉE *est belle* signifie *la femme qui a été* AIMÉE *par moi est belle*, et certes il n'est pas là question d'action; c'est ainsi que si nous disons : *Lucrèce* S'EST PENDUE, nous ne pouvons pas traduire cette phrase par *Lucrèce a été* SE PENDANT ; non, c'est impossible; il n'est plus question de l'action, l'action est terminée; nous ne voyons et ne pouvons plus voir que le résultat de l'action, et celà est tellement vrai qu'il ne nous arrive jamais de confondre ces deux nuances; lorsque nous voyons une femme faire l'action de se pendre, nous disons : *cette femme* SE PEND, ce qui signifie *cette femme est* SE PENDANT *ou* FAIT L'ACTION DE PENDRE ELLE, et nous disons celà, parceque nous sommes tout entier à l'action que nous voyons, que le résultat n'est alors rien pour nous; au lieu que si nous ne voyons pas l'action, nous disons : *cette femme* S'EST PENDUE, ce qui signifie *cette femme a été* PENDUE PAR ELLE ; et nous disons celà alors, parceque l'action nous est inconnue, et que le résultat est la seule chose que nous connaissions. Il est tout naturel que lorsque nous disons : *cette femme* S'EST PENDUE, on en peut tirer une conséquence; que si elle est telle, c'est qu'elle a été *se pendant* ou faisant l'action de *pendre elle*; mais celà ne prouve pas qu'on puisse traduire *cette femme* S'EST PENDUE par *cette femme a été* SE PENDANT *ou* PENDANT ELLE. Non, encore une fois, non; il n'est plus question de l'action, mais du résultat; c'est ainsi que nous ne pourrions pas traduire : *Pierre* EST MORT par *Pierre* A VÉCU; lorsqu'il nous arrive de dire l'un pour

l'autre par figure (1), nous nous comprenons, c'est vrai; mais logiquement parlant, celà n'est pas juste; *Pierre* EST MORT ne peut jamais signifier *Pierre* A VÉCU; ni *Pierre* A VÉCU, *Pierre* EST MORT; car *Pierre* A VÉCU réveille en nous une idée d'action, celle d'avoir été vivant, et il ne peut être question d'action lorsque l'on dit : *Pierre* EST MORT. D'abord il est une chose à laquelle il faut faire attention, c'est que dans l'ordre naturel, le sujét vient toujours avant l'action, comme la cause avant l'effet, et que le complément direct, autrement dire, l'objet qui reçoit le résultat de l'action, vient toujours après; lorsque nous disons : *cette femme* SE PEND, la pensée ne voit là qu'une femme; mais la logique, par le fait de l'analyse, en voit deux; l'une, qui est le sujet, fesant l'action de pendre; et l'autre, qui est le complément direct, recevant le résultat de cette action. Ainsi, lorsque nous disons : *cette femme* SE PEND, celà signifie : *cette femme est* SE PENDANT *ou* PENDANT ELLE, et nous montre bien deux femmes, l'une exprimée par *cette femme*, et l'autre par SE, dans *cette femme* SE PEND *ou est* SE PENDANT; ou par ELLE, dans *cette femme est* PENDANT ELLE. On voit que celle qui fait l'action de pendre, qui est exprimée par *cette femme*, vient en premier, et que celle qui reçoit le résultat de l'action vient en second; au lieu que si nous disons : *cette femme* S'EST PENDUE, les rôles changent : celle qui venait en second se trouve venir en premier, et par conséquent celle qui venait en premier ne vient plus qu'en second, et celà parçequ'il s'agit du ré-

(1) *Figure* signifie ici l'emploi d'un mot pour un autre; c'est ainsi que l'on dit : *la robe*, pour *la magistrature*; *le sceptre*, pour *l'autorite royale*, etc., ce que nous ferons connaître à l'article *Rhétorique*.

sultat et non de l'action, et que le résultat étant tombé sur le complément direct de cette action, il est tout naturel, puisque nous ne voulons plus parler que de ce résultat, de placer ce complément direct en tête de notre phrase, et d'en faire le sujet de la manière d'être résultative; c'est ainsi que si nous disons ; *le renard* A MANGÉ *la poule*, comme c'est le renard qui a fait l'action de manger, et que nous ne voulons parler que de l'action, nous plaçons le renard en tête de notre phrase, par la raison que le renard est l'objet principal de notre pensée; et l'on voit que la *poule*, dans ce cas, ne vient qu'en dernier, comme le complément direct ou l'objet sur lequel retombe directement le résultat de l'action de manger; au lieu que si nous disons : *la poule a été* MANGÉE *par le renard*, la poule vient en premier, et le renard en second, par la raison que l'objet principal de notre pensée n'est plus le *renard* mais la *poule*, et qu'il ne s'agit plus de l'action mais du résultat (1).

Il arrive quelquefois que le résultat se trouve vu en l'objet même qui a fait l'action, sans pour celà nous présenter à l'esprit deux objets, c'est-à-dire, un sujet et un complément direct; néanmoins nous pouvons toujours distinguer le résultat de l'action : l'impression que nous recevons de l'un, ou de l'autre, est toujours notre guide;

---

(1) Nous croyons bien que ce raisonnement est trop abstrait pour notre lecteur; mais qu'il ne s'alarme pas; ceci n'est qu'une discussion agitée dans l'unique intention de lui donner une idée générale de ce dont il s'agit. Nous saurons, en temps et lieu, lui parler un langage plus compréhensible : le tout pour le moment est de commencer à débrouiller le chaos,

et lorsqu'il ne s'agit que du résultat, le mot qui nous sert à l'exprimer n'est pas plus participe que dans les exemples ci-dessus. Par exemple, lorsque nous avons vu une femme faire l'action de tomber, nous disons : *j'ai vu cette femme* TOMBER, ce qui signifie, *j'ai vu cette femme* ÊTRE TOMBANT, par la raison que TOMBER exprime tout à la fois l'accessoire *être* et le modatif actif *tombant;* mais si nous n'avons pas vu la femme faire l'action de tomber, que nous ne l'ayons vue qu'après l'action faite, au moment où elle était étendue, tombée par terre, nous disons : *j'ai vu cette femme* TOMBÉE, parceque, dans ce dernier cas, nous ne connaissons que le résultat, et que l'action nous est pour ainsi dire inconnue; et c'est pourquoi nous mettons TOMBÉE au lieu de TOMBER. Remarquez bien cela, messieurs, et vous n'oserez plus dire que ces mots sont des *participes*; vous les appèlerez *modatifs résultatifs*, par la raison que vous conviendrez qu'ils ne peignent jamais l'action, mais toujours le résultat d'une action quelconque, et qu'il n'y a de participes, si vous tenez à les appeler ainsi, que vos participes invariables, que nous appèlerons *accessoires prédécessifs;* que ces mots sont les seuls qui peignent l'action, et qui expriment réellement tout à la fois l'idée de mode et celle de rapport; et que touts ceux qui sont variables ne peignent que le mode inerte résultatif; qu'il est impossible de les traduire; car, encore une fois, on ne peut et ne doit réveiller l'idée d'action lorsque l'objet principal de notre pensée n'a pas fait d'action, qu'il n'en porte que le résultat; ou, quand même cet objet aurait fait l'action, il n'est plus question que du résultat. Quiconque ne suit pas cette marche n'est pas logicien; et toutes les difficultés de vos *participes* ou de vos *soi-disant participes* ne sont nées que du vice de votre raisonnement.

Vous prétendez que le régulateur de ces mots est le complément direct, et que l'accord ne leur vient que de lui; par là vous avez embarrassé touts les cerveaux, fait damner toutes les intelligences, sans amener personne au moindre résultat; et pourquoi? parceque votre règle est fausse, et que Dieu lui-même ne la comprendrait pas.

Pour nous, nous ne suivrons jamais d'autre voie que celle de l'analyse, notre unique boussole, et nous avons du moins la certitude d'amener tout le monde à n'éprouver aucun embarras pour l'accord de vos prétendus *participes passés, variables*, que nous appèlerons toujours *modatifs résultatifs*, par la raison toute naturelle qu'ils ne peuvent être autre chose.

Voyons enfin les autres parties du discours; c'est-à-dire, les *prépositions*, les *adverbes*, les *conjonctions* et les *interjections*. Pourquoi toutes ces dénominations, lorsque vous n'êtes pas d'accord sur le véritable nom que vous devez donner à l'une et à l'autre? c'est-à-dire que vous les confondez sans cesse. Consulte-t-on une de vos grammaires, elle comprend sous la dénomination de *préposition* ce qu'une autre comprend sous celle *d'adverbe*, etc., et *vice versâ*. Vous voyez bien que celà est nuisible et ridicule; que celui qui veut savoir, par cette raison, reste dans le doute et dans l'alternative; que vos contradictions sont une barrière pour ainsi dire insurmontable pour le malheureux réduit à étudier seul; renversez-là donc, puisqu'on peut comprendre touts ces mots dans la classe des accessoires sans aucune difficulté; qu'il suffit de faire connaître ces mots, leur emploi respectif dans le discours, et d'avertir que tel mot prend un complément et que tel autre n'en prend pas, d'autant plus qu'avec toutes vos classifications et toutes vos dénominations, vous êtes encore obligés d'en venir là.

Croyez-nous, appelez tout simplement *accessoires*, ou *noms de rapports*, les mots qui ne sont ni *substantifs*, ni *modatifs*; laissez de côté toutes vos *prépositions de lieu*, *de temps*, *d'ordre*, (1) etc., ainsi que vos *conjonctions distributives*, *adversatives*, *disjonctives*, (2) etc., et tout le monde vous en saura gré. Pour nous, persuadé qu'il est inutile et même impossible de donner un nom particulier à chacun de ces mots, par la raison que les rapports qu'ils expriment sont infinis (3), nous ne les appèlerons qu'*accessoires*, ce qui nous fera en tout trois classes de mots : les *substantifs*, les *modatifs* et les *accessoires*, et nous verrons si

---

(1) « C'est une des plus grandes erreurs de l'ancienne école que de dire qu'il y a des prépositions de lieu. Quand on dit d'une personne qu'elle s'est trouvée dans de fâcheuses circonstances, dirons-nous pour celà que *dans* est une préposition de circonstance? Elle n'est ni de circonstance, ni de lieu; elle est signe de rapport de telle action à quelque terme que ce soit, et joue partout le même rôle. C'est le substantif suivant qui désigne ce terme.

« On voit où conduisent de telles bévues. Ce n'est point à l'écorce qu'on doit juger les mots, mais aux idées qu'on y attache, et aux rôles qu'ils jouent dans le discours. » (AUGUSTIN VANIER.)

(2) « Est-il possible que les grammairiens, après avoir appelé *conjonctions* telles parties du discours, et avoir dit qu'elles servent à *joindre*, aient ensuite reconnu des *conjonctions disjonctives*, c'est-à-dire des conjonctions qui déjoignent? En vérité, voilà des mots *qui hurlent de se trouver ensemble!* »

(AUGUSTIN VANIER.)

(3) « Nous répèterons cent fois que les rapports varient à l'infini, et que c'est se noyer dans l'océan des difficultés que de vouloir donner un nom à chacun d'eux; autant vaudrait être condamné à donner un nom à chaque grain de sable. » (AUGUSTIN VANIER.)

en suivant cette marche il n'est pas possible d'arriver à bonne fin. On nous accusera peut-être d'opiniâtreté, mais, puisant encore à la source de M. Augustin Vanier, nous répondrons : « Il n'y a d'opiniâtreté qu'à soutenir l'erreur ; c'est de l'énergie quand il s'agit de soutenir la vérité. » Seulement nous regrettons qu'une aussi noble cause n'ait eu en nous qu'un si faible avocat.

ANALYSE

LOGIQUE ET GRAMMATICALE.

INTRODUCTION.

Nous avons dit qu'une *proposition* est une petite phrase qui renferme un sujet, un mode, soit actif, soit résultatif, soit inerte naturel, et les rapports qui conviènent à l'un et à l'autre ; par cette raison :

NAPOLÉON EST MORT;

est une *proposition*, puisque nous y voyons le sujet NAPOLÉON, le modatif MORT et l'accessoire EST, qui les met en rapport ; mais il arrive souvent qu'une *proposition* est plus longue, quoique ne renfermant qu'un sujet et un mode ; par exemple si nous disons :

NAPOLÉON EST MORT A L'ILE SAINTE-HÉLÈNE,

la *proposition* est plus longue, mais nous n'y voyons toujours que le sujet NAPOLÉON et le modatif résultatif MORT (1), comme objet principal de notre pensée, les mots

---

(1) Les *modatifs résultatifs* sont des *modatifs inertes* ; mais pour les distinguer des modatifs naturels *bon*, *grand*, etc., nous ne les appellerons que *modatifs résultatifs* ; ainsi, lorsqu'il s'agira d'action, nous dirons *mode actif*, ou, en parlant du mot, *modatif actif* ; lors-

A L'ILE SAINTE-HÉLÈNE n'étant que le déterminatif du modatif MORT ; il en est de même si nous disons :

NAPOLÉON EST MORT SUR UN ROCHER DE L'ILE SAINTE-HÉLÈNE ;

c'est-à-dire que nous n'avons toujours qu'une *proposition*, puisque nous n'avons toujours qu'un sujet et un mode. On voit par là que ce n'est pas la quantité de mots qui constitue la proposition, que ce n'est que le sujet et le mode, et que tout ce qui les met en rapport ou les détermine n'est qu'accessoire; une *proposition* est donc l'expression d'une pensée. *Proposition* signifie posé devant; on l'appèle ainsi, parceque lorsque nous exposons notre pensée, nous la posons en quelque sorte devant la personne qui nous écoute.

Nous avons deux sortes de *propositions* : la *proposition logique* et la *proposition grammaticale*.

La *proposition grammaticale* ne peut renfermer qu'une pensée, mais la *proposition logique* peut en renfermer plusieurs, par la raison que la *proposition logique* peut être l'expression de plusieurs pensées ne formant qu'un sens complet; par exemple, si nous disons :

NAPOLÉON EST MORT SUR UN ROCHER DE L'ILE SAINTE-HÉLÈNE, APRÈS AVOIR ÉTÉ LE MAITRE DE L'EUROPE ;

Nous avons deux *propositions grammaticales*, NAPOLÉON

---

qu'il s'agira du résultat d'une action quelconque, *mode résultatif*, ou, en parlant du mot, *modatif résultatif*; et enfin, lorsqu'il s'agira d'une simple manière d'être inerte naturelle, *mode inerte*, ou, en parlant du mot, *modatif inerte*.

EST MORT SUR UN ROCHER DE L'ILE SAINTE-HÉLÈNE, *une*, APRÈS AVOIR ÉTÉ LE MAITRE DE L'EUROPE, *deux;* mais, comme ces deux propositions grammaticales sont entièrement liées par le sens de l'ensemble, qu'il n'est pas possible de les séparer, qu'elles dépendent l'une de l'autre, nous n'avons qu'une proposition logique.

La proposition logique est donc, comme nous l'avons dit, l'expression d'une pensée ou de plusieurs; c'est-à-dire que pour qu'un assemblage de mots puisse être appelé phrase ou proposition logique, il suffit que le sens en soit complet.

NAPOLÉON EST MORT;

NAPOLÉON EST MORT SUR UN ROCHER DE L'ILE SAINTE-HÉLÈNE;

NAPOLÉON EST MORT SUR UN ROCHER DE L'ILE SAINTE-HÉLÈNE, APRÈS AVOIR ÉTÉ LE MAITRE DE L'EUROPE,

sont trois phrases ou trois propositions logiques, puisque chacune nous offre un sens parfait, seulement la première ne contient qu'une proposition grammaticale et les autres en contiènent deux. Ce n'est donc pas la quantité de propositions grammaticales qui constitue la proposition logique ou la phrase, c'est le sens seulement; lorsqu'une phrase ou une proposition logique contient plusieurs propositions grammaticales, ces dernières s'appèlent *membres* ou *parties de phrases*.

La *proposition grammaticale* est donc, comme le dit M. Augustin Vanier, « l'unité du discours, car elle est au langage ce que l'unité est au calcul, le point de départ. Au dessus de l'unité sont les nombres : au dessus de la *proposition* est le discours, autrement des groupes de *propositions* : au dessous de l'unité, sont les fractions ou parties

d'unités : au dessous de la *proposition* sont les mots ou parties du discours; les forts nombres se divisent en tranches appelées dixaines, centaines, etc., les longs discours se divisent en tranches appelées *livres*, *chapitres*, *paragraphes*, *alinéas*, *périodes*, *phrases*, *propositions*. »

Ainsi, en prenant les choses à cette juste valeur, et mettant en parallèle le calcul et le discours, nous verrons que les demies, les quarts, etc., répondent aux mots proprement dits; qu'avec des demies, des quarts, etc., on forme des unités, comme avec des mots on forme des *propositions grammaticales;* que dans le calcul le premier tout complet est 1 ou une unité, comme dans le discours, le premier tout complet est une *proposition grammaticale*, ou *l'expression d'une pensée*, et que par conséquent 1 est le point de départ du *calcul*, comme la *proposition grammaticale* est le point de départ du *discours;* or, 1 étant le plus petit nombre possible, la *proposition grammaticale* est la plus petite *phrase*, ou le plus petit *discours* possible; en partant de là, si nous mettons plusieurs pensées ensemble, et que nous n'en formions qu'un sens complet, nous n'aurons toujours qu'une *phrase*, ou *l'assemblage de plusieurs pensées en une seule*, comme en mettant ensemble plusieurs fois 1, au total, nous aurons un *seul nombre* ou un *assemblage d'unités*. Maintenant, en suivant cette marche, nous comprendrons que plusieurs *phrases* forment une *période*; plusieurs *périodes*, un *alinéa;* plusieurs *alinéas*, un *paragraphe ;* plusieurs *paragraphes*, un *chapitre;* plusieurs *chapitres*, un *livre;* quoique chaque partie isolée, offrant un sens complet, puisse s'appeler *discours*.

Pour donner une idée tout à fait sensible de la *phrase*, de la *période*, et de *l'alinéa*, nous allons donner un exemple, dans lequel ils se trouvent réunis.

« La véritable histoire des Barbares s'ouvre donc avec le règne de Dèce. Ils vont donner un autre mouvement aux affaires; ils vont mêler les races, multiplier les malheurs, et accomplir les desseins de la Providence. Les terribles Goths vont paraître; les autres Barbares, campés sur les frontières, vont les suivre, et il semble déjà que les cris de cette multitude font trembler le Capitole. »

(Châteaubriand).

Cet ensemble est ce que l'on appèle un *alinéa; l'alinéa* peut avoir plus ou moins d'étendue, et, quel qu'il soit, il n'est vraiment *alinéa* que lorsqu'il est suivi ou précédé d'un ou plusieurs groupes de lignes, dont la première, comme nous l'avons dit, commence par une ligne plus courte et par une grande lettre. L'exemple que nous venons de citer se compose de deux *périodes;* la première est terminée au point qui se trouve après le mot Providence; la seconde comprend le reste de l'alinéa. La première *période* se compose de trois phrases :

La véritable histoire des Barbares s'ouvre donc avec le règne de Dèce, UNE; *ils vont donner un autre mouvement aux affaires,* DEUX; *ils vont mêler les races, multiplier les malheurs, et accomplir les desseins de la Providence,* TROIS.

On voit que chaque phrase est composée de plusieurs propositions grammaticales, puisque chaque modatif inerte, actif, ou résultatif, en forme une, par la raison qu'il n'est pas de mode sans sujet, comme nous le verrons bientôt.

La seconde *période* contient également trois phrases;

Les terribles Goths vont paraître, UNE; *les autres Barbares, campés sur les frontières, vont les suivre,* DEUX; *et il semble déjà que les cris de cette multitude font trembler le Capitole,* TROIS; on voit que, dans l'une et dans l'autre

période, les *phrases* se trouvent plus ou moins étroitement liées, et que les *périodes*, quoique distinctes, n'offrent pourtant qu'un sens complet. Pour ce qu'on entend par *paragraphe, chapitre*, etc., nous en donnerons l'explication en temps et lieu.

Faire l'analyse logique d'un discours, quelque petit, ou quelque grand qu'il soit, c'est se rendre compte des propositions logiques et grammaticales qu'il contient, en les séparant et les ramenant à l'ordre successif de nos sensations ou de nos idées, et par conséquent à la marche naturelle de nos pensées. Par exemple, lorsque nous émettons notre pensée, nous plaçons d'abord l'objet principal en avant, ensuite sa manière d'être, parceque nous recevons ainsi nos sensations; c'est-à-dire qu'avant de voir la manière d'être d'un objet quelconque, il faut naturellement avoir vu cet objet : nous sommes d'abord frappés par sa présence, ensuite nous voyons s'il est de telle, ou de telle manière; c'est pourquoi lorsque nous disons : *Pierre est sage*, nous plaçons le sujet *Pierre* en premier, et le modatif *sage* en second, pour ne parler que de nos idées principales. Les rapports font aussi partie de nos idées, mais nous nous en occuperons plus tard. La place du sujet est la même lorsqu'il s'agit d'action; il est dans l'ordre naturel de nos idées de placer en tête de nos phrases le sujet, ensuite le modatif actif, puis le complément direct, ou indirect; et celà, parceque nous recevons nos sensations, ou autrement dire, nos idées, dans cet ordre; c'est-à-dire qu'avant de voir l'action, il faut naturellement avoir vu le sujet de cette action, comme avant de voir le complément direct, ou indirect, il faut avoir vu l'action; pour nous en rendre compte, supposons un instant voir un chat guetter une souris : nous voyons d'abord le chat, voilà

[redacted]

le *sujet;* nous nous apercevons qu'il guette, voilà le *mode actif* ou l'*action;* enfin, nous apercevons la souris, voilà le *complément direct;* c'est-à-dire l'objet sur lequel tombe directement le *résultat* de l'*action* de *guetter*. On comprend qu'il faut avoir vu le sujet avant l'action, puisque, si l'on n'avait pas vu le chat, on ne pourrait savoir ce qu'il fait; de même qu'il faut avoir vu l'action avant le complément, puisque si nous ne voyions pas l'action de guetter, nous ne pourrions pas savoir si la souris est ou non guettée par le chat, par la raison qu'une souris pourrait être à côté d'un chat sans qu'elle fût guettée par lui; ce n'est que voyant le chat faire l'action de guetter que nous portons notre vue sur ce qui l'entoure, afin de savoir ce qu'il guette, et que nous nous apercevons que la souris est guettée par le chat, que c'est vers elle que se dirige l'action, et que par conséquent elle en reçoit le *résultat*.

C'est pourquoi nous plaçons toujours dans ce cas le sujet en premier, comme étant l'objet principal de notre pensée; c'est-à-dire l'objet qui nous a fait éprouver la première sensation, ou qui a frappé le premier notre regard. Cependant il nous arrive souvent de voir les choses dans un sens tout à fait inverse, et celà demande quelque attention; par exemple, la même chose existant, il peut se faire que nous apercevions la souris en premier, que son air embarrassé nous fasse jeter un coup d'œil sur ce qui l'entoure, et par conséquent nous fasse apercevoir qu'elle est guettée par le chat; dans ce cas, nous avons naturellement reçu nos sensations, nos idées, dans un sens tout à fait inverse au premier, puisque d'abord nous avions vu le chat en premier, puis en second la souris, et que dans le second cas, nous avons vu, au contraire, la

souris en premier, et le chat en second; dans ce dernier cas, si nous voulons rendre notre pensée, autrement dire les sensations que nous avons reçues, nous plaçons naturellement la souris en premier; et cela, parceque la souris ayant été vue en premier, est devenu l'objet principal de notre pensée, et par conséquent le sujet, non d'une action, mais d'un résultat; c'est-à-dire que la souris nous ayant frappé en premier, étant par là l'objet principal de notre pensée, et n'ayant reçu que le résultat de l'action faite par le chat relativement à la souris, il ne peut être question que de résultat; c'est pourquoi, lorsque nous avons vu la souris en premier, nous disons : *la souris est guettée par le chat*, s'il s'agit d'un présent, ou *a été guettée par le chat*, s'il s'agit d'un passé; et lorsqu'au contraire c'est le chat que nous avons vu en premier, nous disons, en plaçant le chat en tête de notre phrase : *le chat guette la souris*, ou *le chat a guetté la souris*. Nous sommes fâché que messieurs les grammairiens n'aient pas senti cette marche naturelle de nos sensations, mais nous nous fesons fort de croire et de prouver qu'elle existe; et lorsque notre lecteur aura parcouru avec nous la route que nous n'avons pas craint de tracer, il en acquerra la preuve et verra du moins que si ces messieurs ont l'art de se soumettre à des pointilleries, que nous osons croire inutiles et souvent ridicules, ils ignorent l'art de penser.

Mais revenons à notre sujet. On vient de voir que nous émettons nos idées dans le même ordre que nous les recevons; cependant il arrive quelquefois que, pour l'élégance de la phrase, ou pour éviter une amphibologie ou double sens, nous fesons des transpositions; alors c'est à l'analyse logique, comme nous l'avons dit, à rétablir l'ordre naturel de nos sensations. Qu'on ne pense pas que

cela soit d'une grande difficulté; non, le plus fort est fait, pour ainsi dire; si l'on a à peu près compris ce que nous avons dit, on est sûr de comprendre le reste; d'autant plus que ce qui est dit, et sera dit dans la première partie, n'est donné que comme une introduction pratique.

Faire l'analyse grammaticale d'un discours, quel qu'il soit, c'est en considérer chaque mot en particulier, afin de connaître le rôle qu'il y joue, et de savoir à quelle classe il appartient. Ainsi l'*analyse logique* est la décomposition des propositions qui constituent le discours; l'*analyse grammaticale*, celle des mots qui constituent les propositions, afin de les examiner en particulier.

Maintenant, avant d'entrer en analyse proprement dite, nous allons expliquer ce que nous entendons par l'action de *penser*; *penser* signifie *peser*; on dit : *pesez bien vos paroles*, pour *pensez bien à ce que vous dites*; de là nous pouvons tirer la juste conséquence que penser c'est peser dans notre esprit les sensations que nous recevons des objets qui nous entourent, ou qui nous occupent, afin d'exprimer les différents rapports d'affirmation, ou de négation que nous concevons entre ces objets et les différentes manières d'être qui peuvent leur être propres; par exemple, nous voyons un homme, et nous voulons savoir si la manière d'être sage lui convient, ou ne lui convient pas; nous prenons un point de comparaison, une chose déjà connue; c'est-à-dire que pour nous assurer si un homme est sage, ou non, nous le comparons à un autre dont la sagesse nous est connue, ou avec l'idée que nous avons de cet homme auquel nous reconnaissons la manière d'être sage; alors nous pesons dans notre esprit si l'un a les mêmes qualités que l'autre; autrement dire, si les mêmes rapports avec la manière d'être sage

existent entre l'un et l'autre; si nous y voyons la même analogie, nous disons: *cet homme est sage;* si au contraire nous ne la voyons pas, nous disons: *cet homme n'est pas sage;* c'est ainsi que pour nous assurer si une chose quelconque pèse tel ou tel poids, nous mettons d'abord d'un côté de la balance le poids que nous croyons que la chose pèse; puis la chose dont nous voulons connaître le poids, de l'autre; et que, selon le résultat, nous disons: cette chose pèse, ou ne pèse pas tel poids, par la raison que nous nous prononçons sur la convenance, ou la disconvenance de la comparaison : ce qui est un jugement, et par conséquent uné pensée; cependant une pensée n'est pas toujours un jugement; nous pouvons quelquefois n'avoir pas de point de comparaison, ou n'être pas à même de l'établir, comme nous pouvons manquer de poids pour peser une chose quelconque, ou n'être pas à même de la pouvoir peser; et pourtant celà ne nous empêche pas d'y penser, d'avoir la chose en vue; dans ce cas, si nous émettons notre pensée, nous ne nous prononçons pas; nous nous bornons à demander, à prendre des informations sur le sujet qui nous occupe, et nous ne disons pas: telle chose est ainsi, ou n'est pas ainsi; mais, telle chose est-elle ainsi? et celà, parceque n'ayant pas pu asseoir notre jugement, nous n'avons pas pu nous rendre compte de notre pensée; c'est pourquoi nous demandons: telle chose est-elle ainsi? et nous semblons demander, par là, le poids qui nous manque pour nous prononcer.

Ceci nous amène tout naturellement à signaler une des mille et une absurdités que l'on rencontre dans la presque totalité des grammaires, où il est dit : « *la proposition est l'expression ou l'énonciation d'un jugement.* » Oui, sans doute, la proposition est l'expression d'un jugement,

lorsque nous affirmons qu'une chose est, ou n'est pas de telle ou telle manière, parceque celà prouve que nous avons pu peser la convenance, ou la disconvenance qui existe entre cette chose et une manière d'être quelconque; lorsque nous disons : *la pluie est froide*, il est naturel que c'est que nous avons senti la *pluie*, que nous avons éprouvé par elle une sensation, et que nous avons comparé cette sensation avec une idée type du *froid;* il en est de même lorsque nous disons : *la pluie n'est pas froide;* c'est-à-dire que, dans l'un ou dans l'autre cas, nous avons pesé la *convenance*, ou la *disconvenance* qui existe entre le sujet *pluie* et la manière d'être *froide;* ce qui nous a amenés à prononcer un jugement affirmatif, ou négatif; mais, osera-t-on dire que lorsque, bien couvert, bien chaudement au coin de notre feu, nous voyons tomber la pluie et que nous demandons : *la pluie est-elle froide?* nous prononçons un jugement; ou prétendra-t-on que, disant celà, nous n'avons pas une pensée? non, non, c'est impossible; celui qui oserait le prétendre serait fou à lier, ou passerait du moins pour tel; et pourtant, si l'on s'en rapportait au raisonnement de ces messieurs, on serait en droit de le faire; car, à quoi tend cette définition absurde : « *la proposition est l'expression ou l'énonciation d'un jugement?* » à rien de moins que laisser croire que tout ce qui n'est pas un jugement n'est pas une pensée. Ces donneurs de définitions n'ont pas réfléchi qu'entre l'affirmation et la négation il y a le doute, l'incertitude; voilà cependant comme on fait de la grammaire depuis trois cents ans! voilà de nos jours, ce que l'on vend à ceux qui, pleins de confiance, sacrifient le fruit de leur travail à l'espérance de savoir! et pourtant, ceux qui ont écrit ces grammaires sont des hommes de mérite; ce sont des profes-

seurs de belles-lettres, des membres de plusieurs sociétés savantes; des gens qui guerroyent du matin au soir sur les mots; qui nous feront, à nous, notre procès, parceque nous n'aurons pas voulu nous soumettre à leurs décisions; que nous aurons dit, *autrement dire*, que nous comprenons, pour *autrement dit*, que très souvent nous ne comprenons pas; que nous n'aurons pas, comme eux, passé notre temps à éplucher nos syllabes et nos mots; parcequ'enfin nous aurons osé nous frayer une route droite et toute naturelle, à travers les sinuosités de leur labyrinthe épouvantable; que nous n'aurons pas craint de prendre sur nous de nous attacher plus aux idées qu'aux mots; mais que nous importent, à nous, l'anathème et toutes les sentences du pointilleux aréopage; si, par décision de leur tribunal, notre affiche est recouverte par une condamnation, elle s'anéantira d'elle-même, et nous osons croire que notre but d'utilité publique percera malgré tout, et que chacun conviendra qu'il vaut mieux s'attacher au sens et à la pensée qu'à l'écorce des mots. Que nous fait, à nous, que l'on ait dit, ou non, telle ou telle chose; qu'on ait employé tel ou tel mot, de telle ou telle manière, ou dans tel ou tel cas; tout homme qui, en notre langue, s'exprime intelligiblement, sans violer les règles fondamentales, s'exprime en bon français; et quiconque le nie déraisonne, ou est de mauvaise foi.

En attendant, nous soutenons que la *proposition* est *l'expression de la pensée*, qu'elle soit affirmative, négative, ou incertaine (1); qu'elle contient essentiellement trois choses : *sujet*, *mode* et *rapports*.

---

(1) «Si nous consultons les lexicographes et les grammairiens pour

EXERCICES

SUR

L'ANALYSE LOGIQUE ET GRAMMATICALE.

Afin de préparer notre lecteur à l'application des règles, nous allons par des exemples, que nous analyserons logiquement et grammaticalement, passer sommairement en revue, dans ces exercices, touts lés mots qui peuvent né-

---

savoir d'eux de quel objet ils entendent parler, qui est posé là (on doit se rappeler que nous avons dit que la proposition signifie *posé devant*), touts vous diront : *C'est le jugement.* En effet, dirons-nous, c'est le jugement, en tant que nous avons jugé la chose. Quand je me suis assuré que le jour est tombé et qu'on ne voit plus clair, si je dis : *Il est nuit*, c'est bien un jugement posé là devant la personne à laquelle je parle, et à laquelle j'affirme la chose. Maintenant si je suis au fond d'une carrière, ou à parcourir les vastes catacombes, et que je dise à quelqu'un qui vient du dehors : *Fait-il nuit?* va-t-on me persuader que c'est un jugement que je porte? Je répondrais au pédant qui prétendrait me le faire accroire : si j'avais jugé la chose, m'informerais-je si elle a, ou n'a pas lieu? C'est positivement parceque je l'ignore que j'en fais la question ; autrement je serais un fou à lier. Touts les fabricateurs de grammaires et de lexiques seraient autour de moi, en me répétant : *C'est un jugement! c'est un jugement!* qu'ils n'en seraient pas plus avancés pour celà. Je fermerais les yeux, je me boucherais les oreilles, et je me crierais à moi-même de toutes mes forces : *C'est une question! c'est une question!* Voilà de l'opiniâtreté, dira-t-on. Non, répondrais-je, il n'y a d'opiniâtreté qu'à soutenir l'erreur ; c'est de l'énergie quand il s'agit de soutenir la vérité. Entendons-

cessiter quelques observations. Nous ne les passerons que *sommairement* en revue, par la raison que nous aurons occasion d'en reparler dans la deuxième partie, qui contiendra spécialement la théorie, ou l'application des règles.

---

nous sur les mots, autrement nous ne parlerions plus la même langue. Qu'appèle-t-on *jugement?* Rapportons-nous-en à l'idée que nous avons dû nous former de ce mot, d'après l'opinion que nous en ont donnée les philosophes : c'est une chose jugée ; c'est une affirmation que le sujet est, ou n'est pas de telle manière.

« Mais avant d'en venir à cette solution, que le sujet qui nous occupe est, ou n'est pas ainsi, que fesons-nous? Il est évident que nous balançons dans notre tête les deux idées du sujet et de l'attribut; que nous nous disons à nous-mêmes : Ces idées sont-elles, ou ne sont-elles pas compatibles? Nous appelons celà *penser*. Et le résultat de cette action, comment l'appelons-nous? une *pensée*. Arrivons-nous toujours à ce résultat de certitude que nous appelons jugement? quelquefois non. Dès lors notre pensée n'étant pas affirmative, elle ne peut pas être un jugement; car il n'y a jugement que là où l'esprit s'est fixé sur la convenance ou la disconvenance des idées. Mais une pensée, parcequ'elle n'est pas affirmative, en est-elle moins une pensée? Telle est la question qu'il faut se faire. Je la résous affirmativement, car la pensée n'a pas perdu le caractère de pensée pour celà. Ma pensée peut être un désir, un vouloir, un doute. Rien d'affirmatif quand je dis : *viens*, ou *que ne vient-il!* ou *qu'il viène?* ou encore *vient-il?* Si l'on m'accorde que ces quatre expressions sont quatre propositions (et pourrait-on le nier?), alors je soutiens que *la proposition est l'énonciation d'une pensée*. Cette définition me semble exacte, en ce qu'elle convient dans touts les cas à l'objet défini ; car, que la pensée soit affirmative, ou dubitative, ou volitive, ou interrogative, c'est toujours une pensée, et les mots dont je me sers pour la rendre forment ce qu'on appèle *une pensée exposée*, *mise devant ceux auxquels je l'expose*, ce qui se résume dans ce seul mot PROPOSITION. » (AUGUSTIN VANIER.)

[redacted]

PREMIÈRE PARTIE DU DISCOURS (1).

SUBSTANTIFS COMMUNS OU NOMS DE GENRES ET D'ESPÈCES.

PREMIÈRE PHRASE.

LE CHÂTEAU EST GRAND.

Analyse logique.

Cette phrase ne contient qu'une proposition grammaticale; elle se forme de la manière d'être inerte GRAND ; son sujet est CHÂTEAU ; elle est conforme à l'ordre naturel de nos sensations, autrement dire droite et naturelle, par la raison que le *sujet* est en premier, et le *modatif* en second.

Analyse grammaticale.

Premier mot : LE, accessoire masculin singulier, ou signe de rapport déterminatif; *déterminatif*, par la raison que lorsque nous disons : *le château est grand*, celà suppose que nous avons déjà parlé d'un *château* quelconque, et que nous nous servons de ce mot pour rappeler à l'at-

(1) Dans cette première partie, il sera spécialement question des substantifs; mais, celà ne nous empêchera pas de faire en passant l'analyse grammaticale des modatifs et des accessoires qui se présenteront; et pour familiariser avec les uns et les autres, nous les distinguerons de la manière suivante : les substantifs, soit communs, soit individuels, soit représentatifs, seront en grandes capitales, comme ceci: A, B, C, D, etc.; les modatifs, soit actifs, soit résultatifs, soit inertes, en petites capitales: A, B, C, D, etc., et les accessoires, en italique: *a, b, c, d,* etc. Ceci n'aura lieu que dans les exercices.

tention qu'il s'agit toujours de ce même *château;* c'est ainsi que nous disons d'abord : *j'ai acheté un château,* sans employer le mot *le,* et qu'ensuite, si nous voulons reparler de cet objet, nous disons : LE *château est grand,* en employant LE, pour avertir que, dans l'un et l'autre cas, il s'agit du même objet ; c'est ainsi encore que lorsque nous supposons que l'objet de notre pensée est connu de celui auquel nous la communiquons, nous fesons emploi de ce mot, et que nous disons : *j'ai vu* LE *château; j'ai vu* LA *place d'armes,* etc. ; ou en, le déterminant ensuite : LE *château que j'ai acheté est grand,* etc. On voit dans ce dernier exemple que les mots *que j'ai acheté,* placés entre le substantif *château* et l'accessoire *est,* déterminent ce substantif ; c'est-à-dire qu'ils avertissent qu'il s'agit du *château* acheté par celui qui parle, et non d'un autre ; ce qui fait que la phrase signifie : LE MÊME CHÂTEAU *que j'ai acheté est grand.* On peut considérer que LE signifie toujours *le même;* LA, *la même;* et LES, *les mêmes;* même comme représentatif, avec cette différence que devant les substantifs il ne font que les déterminer, et que, placés immédiatement avant, ou après un modatif actif, ou avant les temps de l'accessoire *être,* ils représentent les objets désignés par les substantifs ; ainsi, dans ces exemples :

LE *Château est grand,*
LA *Maison est grande,*
LES *Châteaux sont grands,*
LES *Maisons sont grandes;*

LE, LA, LES, ne sont que des déterminatifs, par la raison qu'ils sont joints aux substantifs qu'ils déterminent, au lieu que dans ces autres exemples :

Pierre joue avec un chien, et il LE *bat;*
Il a une voiture, et il LA *casse;*
Il avait des oiseaux, et il LES *a tués;*

LE, LA, LES sont représentatifs, par la raison qu'ils ne sont plus joints aux substantifs, et qu'ils signifient autant que s'ils y étaient joints; c'est-à-dire qu'ils ont la même signification que si les substantifs se trouvaient à côté d'eux. *Pierre joue avec un chien, et il* LE *bat,* signifie : *Pierre joue avec un chien, et* LE MÊME CHIEN *est battu par lui; il a une voiture, et il* LA *casse,* signifie : *il a une voiture, et* LA MÊME VOITURE *est cassée par lui;* et par conséquent : *il avait des oiseaux, et il* LES *a tués,* signifie : *il avait des oiseaux, et* LES MÊMES OISEAUX *ont été tués par lui.* On voit par là que LE, LA, LES, représentent et déterminent tout à la fois les substantifs *chien, voiture* et *oiseaux.* Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que dans l'un et l'autre cas, c'est-à-dire comme *accessoires* et comme *représentatifs,* ces mots sont réellement les mêmes; car, lorsque nous disons : *le château que j'ai acheté est grand,* celà signifie : *château est grand,* LE MÊME CHÂTEAU *que j'ai acheté;* ou : *château est grand,* LE *château dont je parle est* CELUI *que j'ai acheté,* ce qui prouve suffisamment qu'au fond ces mots sont toujours *représentatifs.* Mais, comme ce raisonnement, que nous ne fesons que parceque nous avons promis une grammaire philosophique, peut n'être pas à la portée de toutes les intelligences, chaque fois que ces mots se trouveront joints à leurs substantifs, nous les appèlerons simplement *accessoires déterminatifs*; c'est-à-dire lorsqu'ils ne seront pas placés avant, ou après un modatif actif, ou avant l'un des temps de l'accessoire *être;* car il arrive

quelquefois que, par élégance, nous plaçons entre l'un de ces mots et le substantif, un *modatif inerte*, comme dans cet exemple :

Les BONS *comptes font les* BONS *amis,*

où l'on voit que les modatifs inertes BONS se trouvent placés entre les accessoires déterminatifs *les* et les substantifs *comptes* et *amis;* ce qui n'est que par élégance, car la phrase, pour être droite et naturelle, exige : *les comptes* BONS *font les amis* BONS; mais, comme cette construction de phrase ne serait pas harmonieuse, on sacrifie l'ordre naturel à l'élégance, et l'on dit : *les bons comptes font les bons amis ;* ce qui n'empêche pas le mot *les* d'avoir la même signification qu'avant la transposition. Dans le cas contraire, nous appèlerons ces mots *substantifs représentatifs ;* en faisant cette différence, nous aurons du moins la certitude que, lorsque notre lecteur sera à même de se rendre compte de la nature de ces mots, il saura à quoi s'en tenir.

Deuxième mot : CHÂTEAU, substantif commun, masculin singulier, objet principal de notre pensée et sujet du modatif inerte *grand*.

Troisième mot : EST, accessoire *être,* au temps présent, qui met en rapport le substantif *château* et le modatif *grand ;* à la troisième personne du singulier pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet *château*.

Quatrième mot : GRAND, modatif inerte, masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son substantif *château*.

EXERCICE (1).

MASCULIN.	FÉMININ.
Singulier :	*Singulier :*
Le QUARTIER *est* GRAND.	*La* RUE *est* GRANDE.
Le PAYS *est* BEAU.	*La* VILLE *est* BELLE.
Le FLEUVE *est* RAPIDE.	*La* RIVIÈRE *est* RAPIDE.
Le GÉANT *est* FORT.	*La* GÉANTE *est* FORTE.
Pluriel :	*Pluriel :*
Les QUARTIERS *sont* GRANDS.	*Les* RUES *sont* GRANDES.
Les PAYS *sont* BEAUX.	*Les* VILLES *sont* BELLES.
Les FLEUVES *sont* RAPIDES.	*Les* RIVIÈRES *sont* RAPIDES.
Les GÉANTS *sont* FORTS.	*Les* GÉANTES *sont* FORTES (2).

Nous engageons notre lecteur à porter toute son attention sur chacun de ces exercices, de faire tout son possible pour remarquer de lui-même la différence qui existe entre les exemples du masculin et du féminin singulier, et ceux du masculin et du féminin pluriel. Celà ne nous empêchera pas, bien entendu, de lui donner en temps et lieu toutes les règles nécessaires ; mais, comme nous savons par expérience que le professeur le plus certain est l'observation, nous lui conseillons d'observer, car il ne faut pas perdre de vue que les observations doivent conduire aux règles, et non les règles aux observations : cette marche

(1) Afin que la responsabilité des exemples qui ne portent pas de nom d'auteur ne pèse sur personne, nous avertissons qu'ils sont de nous.

(2) Nous croyons inutile de faire remarquer que *le* s'emploie pour le masculin singulier, *la* pour le féminin singulier, et *les* pour les deux genres pluriels ; c'est-à-dire pour le masculin et pour le féminin pluriel.

étant la seule qui puisse amener un résultat satisfaisant. Les temps de l'accessoire *être* étant la base fondamentale de la conjugaison de touts les modatifs actifs, à la fin des remarques sur les mots de chaque phrase analysée, nous donnerons toutes les personnes du temps de l'accessoire qui s'y trouvera exprimé. Une fois que nous aurons donné touts les temps de l'accessoire *être*, nous suivrons la même marche pour les modatifs actifs.

TEMPS PRÉSENT DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE*.

AFFIRMATIVEMENT. (1)

Singulier :

JE *suis* AIMABLE *en tout* TEMPS.
NOUS *sommes* AIMABLE *en tout* TEMPS. (2)
TU *es* AIMABLE *en tout* TEMPS.
VOUS *êtes* AIMABLE *en tout* TEMPS.
IL, ou ELLE *est* AIMABLE *en tout* TEMPS.

---

(1) Pour rendre une phrase *affirmative*, *négative*, il suffit des accessoires *ne* et *pas*, ou *ne* et *point* ; exemple, affirmativement : *je suis sage ;* négativement : *je* NE *suis* PAS *sage ; je* NE *suis* POINT *sage*. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

(2) Nous fesons figurer ici les substantifs représentatifs de la première et de la seconde personne du pluriel, parceque par politesse, l'usage fait qu'il nous arrive souvent d'employer *vous* au lieu de *tu*, en nous adressant à une seule personne, et par façon de parler, *nous*, au lieu de *je*, en prenant la parole. Dans l'un ou, dans l'autre cas, ces représentatifs nous représentent grammaticalement un sujet pluriel, mais logiquement, un sujet singulier, puisqu'alors nous disons *vous* à une seule personne, ou *nous* en prenant individuellement la parole.

Pluriel :

NOUS *sommes* AIMABLES *en tout* TEMPS.
VOUS *êtes* AIMABLES *en tout* TEMPS.
ILS, ou ELLES *sont* AIMABLES *en tout* TEMPS.

INTERROGATIVEMENT.

Singulier :

Suis-JE AIMABLE *en tout* TEMPS ?
Sommes-NOUS AIMABLE *en tout* TEMPS ?
Es-TU AIMABLE *en tout* TEMPS ?
Êtes-VOUS AIMABLE *en tout* TEMPS ?
Est-IL, ou *est*-ELLE AIMABLE *en tout* TEMPS ?

Pluriel :

Sommes-NOUS AIMABLES *en tout* TEMPS ?
Êtes-VOUS AIMABLES *en tout* TEMPS ?
Sont-ILS, ou *sont*-ELLES AIMABLES *en tout* TEMPS ?

Remarque. On voit que l'interrogation a lieu en transposant les représentatifs *je, tu, il*, etc. Nous engageons d'écrire ou de lire, au moins plusieurs fois, ces exemples, et d'avoir soin de faire sonner les *s* et les *t* chaque fois que les mots suivants commencent par l'une des voyelles *a, e*, i, o, *u, y*, ou par un *h* muet (1). Voici comment on doit lire et prononcer :

(1) On appèle *h* muet le *h* qui ne se fait pas sentir, comme dans *homme, habitation, habitude*, etc., que l'on prononce *omme, abitation, abitude*, etc. On appèle *h* aspiré celui qui au contraire se fait sentir, comme dans *hameau, haine, héros*, etc., que l'on prononce de la gorge ; entre les mots *homme*, etc., et les mots *hameau*, etc., il y a encore cette différence que les premiers, précédés des accessoires *le, la*, s'écrivent *l'homme* pour *le homme*, etc., *l'habitation* pour *la ha-*

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

Je sui *z*'aimabl' en tout temps.
Nous somme *z*'aimabl' en tout temps.
Tu è *z*'aimabl' en tout temps.
Vou *z*'ête *z*'aimabl' en tou temps.
Il, ou elle es *t*'aimabl' en tout temps.

Pluriel :

Nous somme *z*'aimable *z*'en tout temps.
Vou *z*'ête *z*'aimable *z*'en tout temps.
Ils, ou elles son *t*'aimable *z*'en tout temps.

INTERROGATIVEMENT.

Singulier :

Suis-j' aimabl' en tout temps?
Sommes-nou *z*'aimabl' en tout temps,
Es-tu aimabl' en tout temps?
Êtes-vou *z*'aimabl' en tout temps.
Es-*t*'il, ou es-*t*'elle aimabl' en tout temps?

Pluriel :

Sommes-nou *z*'aimable *z*'en tout temps?
Êtes-vou *z*'aimable *z*'en tout temps?
Son-*t*'ils, ou son-*t*'elle *z*'aimable *z*'en tout temps?

On comprend qu'il n'y faut pas mettre d'affectation;

---

bitation, *l'habitude* pour *la habitude*, en remplaçant *e* de *le*, et *a* de *la*, par une apostrophe ('), ce que l'on appèle *élider*, en parlant de l'action de faire cette substitution, et *élision*, en parlant de la substitution même; et que les seconds s'écrivent tout naturellement : *le hameau, la haine, le héros*. Nous donnerons en temps et lieu la liste générale des mots dont le *h* est aspiré.

[redacted]

l'élégance réclame cette prononciation, mais, pour la rendre harmonieuse, il faut qu'elle soit sensible sans être affectée.

DEUXIÈME PHRASE.

LES AIGLES FRANÇAISES ÉTAIENT TRIOMPHANTES.

Analyse logique.

Les aigles françaises étaient triomphantes, pour : *les aigles* QUI SONT *françaises étaient triomphantes;* phrase *elliptique*. Cette phrase se compose de deux propositions grammaticales; une principale, qui est : *les aigles....... étaient triomphantes*, et une *elliptique déterminative*, qui est : QUI SONT *françaises*. On doit se rappeler que nous avons dit que l'*ellipse* s'entend du retranchement ou de la suppression d'un, ou de plusieurs mots : nous disons que la seconde proposition est *elliptique*, parceque le modatif inerte *français* est là pour : *qui sont françaises;* nous disons que cette proposition est *déterminative*, par la raison que si l'on disait seulement : *les aigles étaient triomphantes*, on ne saurait de quelles *aigles* il est question; au lieu qu'en ajoutant : *qui sont françaises*, ou simplement *françaises*, on comprend de suite de quelles *aigles* il s'agit; c'est pourquoi on appèle cette proposition *déterminative*. Dans ce cas on peut l'appeler proposition *incidente; incidente* signifie : qui survient dans le cours d'une affaire; on appèle alors ces sortes de propositions *incidentes*, par la raison qu'elles surviènent dans le cours des propositions *principales*, qu'elles en interrompent le cours, qu'elles en suspendent le sens; comme de fait, lorsque nous disons : *les aigles françaises étaient*

triomphantes, notre pensée principale étant : *les aigles étaient triomphantes*, on voit que nous arrêtons le cours de notre pensée principale, pour déterminer *les aigles* par le modatif *françaises*, qui vient se placer entre le sujet *aigles* et le modatif *triomphantes*.

Cette phrase se compose donc, comme nous l'avons dit, de deux propositions, une *principale*, et une *elliptique incidente déterminative;* la première se forme de la manière d'être inerte *triomphantes*, son sujet est *aigles*, objet principal de notre pensée; la seconde se forme de la manière d'être inerte *françaises*, son sujet est le même que celui de la proposition principale, puisque dans l'une et dans l'autre il ne s'agit que des *aigles;* c'est-à-dire que ce sont celles qui sont *françaises* et qui *étaient triomphantes*.

Analyse grammaticale.

Premier mot : LES, accessoire ou signe de rapport déterminatif, féminin pluriel, pour s'accorder en genre et en nombre avec son substantif *aigles*.

Deuxième mot : AIGLES, substantif féminin pluriel, objet principal de notre pensée, sujet du modatif inerte *triomphantes* et du modatif inerte *françaises*.

Troisième mot : FRANÇAISES, modatif inerte féminin pluriel de la proposition elliptique incidente déterminative.

Quatrième mot : ÉTAIENT, accessoire *être*, au temps passé imparfait, qui met en rapport le sujet *aigles* et le modatif inerte *triomphantes;* à la troisième personne, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet *aigles*.

Cinquième mot : TRIOMPHANTES, modatif inerte féminin

pluriel, pour s'accorder en genre et en nombre avec le substantif *aigles*.

Remarques sur le substantif AIGLES. *Aigle* est masculin, tant au singulier qu'au pluriel, 1° lorsqu'il désigne le mâle de l'oiseau de proie appelé ainsi; 2° lorsqu'on s'en sert pour désigner un homme de génie, ou un grand capitaine; 3° en parlant de l'empire d'Allemagne; 4° lorsqu'il indique le plus grand format du papier et du carton. Et féminin, tant au singulier qu'au pluriel, 1° lorsqu'il désigne la femelle de l'oiseau de proie; 2° lorsqu'il désigne les enseignes des légions romaines, ou celles de notre ancienne armée impériale; 3° en termes de blason; 4° lorsqu'il désigne le signe de la constellation boréale qui est entre le serpent et le dauphin.

Quelques grammairiens et quelques lexicographes (on appelle ainsi les auteurs de dictionnaires) prétendent que, lorsque le mot *aigle* désigne un oiseau de proie, mâle ou femelle, il doit toujours être masculin; quelques autres le veulent toujours masculin lorsqu'il désigne le mâle, et féminin lorsqu'il désigne la femelle. Nous sommes de l'avis de ces derniers, par la raison que nous pensons que c'est le plus raisonnable. Du reste, que tout ce qui n'est fondé que sur la fantaisie ne soit pas un sujet d'embarras; une fois que l'on connaît les principes fondamentaux du discours, on se met facilement au dessus de toutes ces futilités; il suffit de raisonner les choses pour être conséquent. Ainsi, puisque ces messieurs ne sont pas d'accord, et que rien ne peut nous guider que notre manière de voir, suivons-la, et tâchons qu'elle soit raisonnable.

EXERCICE.

Masculin :

*L'*AIGLE, *quand sa* FEMELLE COUVE, *est* FURIEUX *et* CRUEL.

*L'*AIGLE *est le* ROI *des* OISEAUX.

Un AIGLE PERCÉ *d'une* FLÈCHE *est* VENU TOMBER *à mes* PIEDS.

Cet HOMME *est un* AIGLE *en* FINANCES.

Le PAPIER GRAND AIGLE SERT *particulièrement pour les* CARTES GÉOGRAPHIQUES.

Ces AIGLES AUDACIEUX, *si* FINS *à* DÉJOUER *les* PROJETS *de leurs* ENNEMIS, *ne seraient aujourd'hui* QUE *des* HOMMES ORDINAIRES.

Féminin :

*L'*AIGLE PRIVÉE *de ses* AIGLONS *est* FURIEUSE *et* CRUELLE.

*L'*AIGLE IMPÉRIALE A FAIT TREMBLER *la* TERRE.

A ROME, ON APPELAIT *les* ENSEIGNES *des* LÉGIONS *les* AIGLES ROMAINES, *parcequ'au* HAUT *de ces* ENSEIGNES *était la* FIGURE *d'un* AIGLE : ON DIT : *les* AIGLES IMPÉRIALES, *par la même* RAISON (1).

Les AIGLES *sont très* ATTACHÉES *à leurs* PETITS.

IL PORTE *dans ses* ARMOIRIES *une* AIGLE ÉPLOYÉE.

Les AIGLES MARINES *sont des* ESPÈCES *de* RAIES.

---

(1) Il eût été plus raisonnable de dire : *les aigles romains*, *les aigles impériaux*, comme on dit : *le papier grand aigle*, *l'aigle allemand* ; mais comme toutes ces bizarreries font la fortune des ergoteurs et des pointilleux, elles ont été conservées. Nous croyons que si une violation leur était faite avec connaissance de cause, personne ne serait en droit d'y trouver à redire : le raisonnement autorise tout !

TEMPS PASSÉ IMPARFAIT.

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

J'*étais* HABILE *à* TRAVAILLER.
NOUS *étions* HABILE *à* TRAVAILLER.
TU *étais* HABILE *à* TRAVAILLER.
VOUS *étiez* HABILE *à* TRAVAILLER.
IL, ou ELLE *était* HABILE *à* TRAVAILLER.

Pluriel :

NOUS *étions* HABILES *à* TRAVAILLER.
VOUS *étiez* HABILES *à* TRAVAILLER.
ILS, ou ELLES *étaient* HABILES *à* TRAVAILLER.

INTERROGATIVEMENT.

Singulier :

Étais-JE HABILE *à* TRAVAILLER ?
Étions-NOUS HABILE *à* TRAVAILLER ?
Étais-TU HABILE *à* TRAVAILLER ?
Étiez-VOUS HABILE *à* TRAVAILLER ?
Était-IL, ou *était*-ELLE HABILE *à* TRAVAILLER ?

Pluriel :

Étions-NOUS HABILES *à* TRAVAILLER ?
Étiez-VOUS HABILES *à* TRAVAILLER ?
Étaient-ILS, ou *étaient*-ELLES HABILES *à* TRAVAILLER ?

Prononciation.

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

J'étai z'abil' à travailler.
Nou z'étion z'abil' à travailler.
Tu étai z'abil' à travailler.
Vou z'étié z'abil' à travailler.
Il, ou elle étai t'abil' à travailler.

Pluriel :

Nou z'étion z'abile' z'à travailler.
Vou z'étié z'abile' z'à travailler.
Ils, ou elle z'étaien t'abile' z'à travailler.

INTERROGATIVEMENT.

Singulier :

Étais-j' abil' à travailler ?
Étions-nou z'abil' à travailler ?
Étais-tu habil' à travailler ?
Étiez-vou z'abil' à travailler ?
Étai-t'il, ou étai-t'ell' abil' à travailler ?

Pluriel :

Étions-nou z'abile' z'à travailler ?
Étiez-vous zabile' z'a travailler ?
Étaien-t'ils, ou étaien-t'elles z'abile' z'à travailler ?

TROISIÈME PHRASE.

SON AMOUR NE FUT POINT INTÉRESSÉ, IL FUT VRAI ET SINCÈRE.

Analyse logique.

Cette phrase est relative ; *relative,* praceque ce n'est qu'après avoir parlé de quelqu'un que nous pouvons dire : SON AMOUR, etc., puisque sans celà on ne saurait de qui est cet amour ; elle se compose de trois propositions : SON AMOUR NE FUT POINT INTÉRESSÉ, *une ;* IL FUT VRAI, *deux ;* ET SINCÈRE, *trois.* Ces trois propositions sont droites, mais la troisième est elliptique ; *elliptique,* par la raison que ET SINCÈRE est pour ET *il fut* SINCÈRE. La première proposition se forme de la manière d'être résultative N'ÊTRE POINT INTÉRESSÉ ; ce qui est un jugement négatif ; son sujet est

AMOUR, objet principal de notre pensée. La seconde se forme de la manière d'être inerte VRAI ; son sujet est IL, pour *lequel amour ;* et la troisième se forme de la manière d'être inerte SINCÈRE ; son sujet est le *qui* de l'ellipse, *qui* pour *lequel amour*.

Analyse grammaticale.

Premier mot : SON, accessoire possessif, masculin singulier, à la troisième personne du même nombre, qui détermine le substantif AMOUR, et le met en rapport avec la personne qui le possède ; il est au masculin et au singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec le substantif AMOUR, et à la troisième personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec le sujet de la possession qu'il exprime.

Ceci demande une petite explication. Nous disons que *son* est à la troisième personne du singulier pour s'accorder en nombre et en personne avec le sujet de la possession qu'il exprime ; voici par là ce que nous entendons : lorsque nous disons : *son amour ne fut point intéressé*, nous avons bien pour sujet principal de notre pensée le sujet *amour*, mais cet amour appartient à une personne quelconque ; c'est pourquoi il faut que cet accessoire s'accorde avec cette personne ; alors, comme toute personne de qui l'on parle est une troisième personne, *son* doit donc s'accorder en personne, et être par conséquent de la troisième, et, comme il ne s'agit que d'une seule, être au singulier ; le substantif *amour* étant singulier masculin, *son* est du singulier masculin ; si bien que l'accessoire possessif *son* se trouve avoir quatre accords : accord de personne et de nombre, pour s'accorder avec la personne qui possède l'amour dont il est question, et accord de genre

et de nombre, pour s'accorder avec le substantif *amour*.

Deuxième mot : AMOUR, substantif masculin singulier, sujet de la proposition principale, et par conséquent objet principal de notre pensée.

Troisième mot : NE, accessoire ou signe de rapport négatif, de touts genres et de touts nombres ; c'est-à-dire qu'il est invariable, qu'il ne varie jamais. Il sert à marquer que la manière d'être INTÉRESSÉ ne convient pas au sujet AMOUR.

Quatrième mot : FUT, accessoire *être*, au temps passé défini, qui met en rapport le sujet AMOUR avec la manière d'être INTÉRESSÉ, à la troisième personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet AMOUR.

Cinquième mot : POINT, accessoire déterminatif de l'accessoire NE ou du sens négatif.

Sixième mot : INTÉRESSÉ, modatif résultatif, masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet AMOUR.

Septième mot : IL, pour *lequel amour*, représentatif de la troisième personne du singulier, sujet de la manière d'être VRAI.

Huitième mot : FUT, accessoire *être*, au temps passé défini, qui met en rapport la manière d'être VRAI et le sujet IL, pour *lequel amour*.

Neuvième mot : VRAI, modatif inerte masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet IL, pour *lequel amour*.

Dixième mot : ET, accessoire qui met en rapport la deuxième proposition avec la troisième. Il est toujours invariable.

Onzième mot : SINCÈRE, modatif inerte, masculin sin-

gulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet IL de l'ellipse, pour *lequel amour*.

Remarque sur les accessoires MON, TON, SON. Ces accessoires sont essentiellement du masculin; cependant par euphonie, autrement dire, pour rendre la prononciation plus facile, on les emploie devant les substantifs féminins singuliers qui commencent par une voyelle, ou un *h* muet; on dit : MON *assiette,* pour MA *assiette;* MON *habitation,* pour MA *habitation;* TON *idée,* pour TA *idée;* TON *obligation,* pour TA *obligation,* etc.

EXERCICE SUR LES ACCESSOIRES *MON, TON, SON.* (1)

HOMME, PAUVRE INSENSÉ, *quand de la* NUIT PROFONDE
Ton AME S'ENVOLA, SOUFFLE *de l'*ÉTERNEL,
ELLE VINT *parmi* NOUS *au* CHEMIN *de ce* MONDE,
Pour MARCHER *en* PLEURANT, *puis* RETOURNER *au* CIEL.
Le VIEUX SAGE QUI CROIT SUIT *cette* VIEILLE ROUTE;
ECARTANT *de son* AME *et la* CRAINTE *et le* DOUTE,
IL ARRIVE *en* RIANT.

QU'*est ce* FAROUCHE HONNEUR *dont* TU FAIS *ton* IDOLE?
*C'est l'*ANGE RÉVOLTÉ *contre son* SOUVERAIN.
IL A MIS *en ton* COEUR *sa* TROMPEUSE PAROLE,
Et de TOI, FILS *du* CIEL, IL FAIT *un* ASSASSIN!..
IL TE SÉDUIT, T'ENTRAINE, *et* TE DONNE *des* ARMES,
De ton ANGE GARDIEN IL FAIT COULER *les* LARMES,
Car TU *ne* L'ENTENDS *pas*,

---

(1) Nous laissons à la sagacité de notre lecteur le soin de remarquer les accessoires *mon, ton, son*, qui se trouvent devant les substantifs au féminin. C'est le plus sûr moyen de l'amener à observer.

PLEURE *à* GENOUX, MAUDIT, *à* DIEU DEMANDE GRACE!
IL ATTEND *peut-être ce* JOUR
Pour TE PARDONNER *ton* AUDACE;
Car son COEUR *n'est* QU'AMOUR.
(LOUIS DE PLANQUE.)

Mon REGARD, *mon* AMOUR, TOUT *est à* VOUS, *mon* ANGE,
VOUS *êtes tout mon* SORT;
Ma VIE *est à* LA *vôtre, et si jamais* DIEU CHANGE
Mon EXISTENCE *en* MORT,
Mon AME *en* S'ENVOLANT *vers la* VOUTE ÉTERNELLE,
SOURIRA *de* BONHEUR
*D'*AVOIR SEULE *en ce* MONDE, *où* VOUS *êtes si* BELLE,
FAIT BATTRE *votre* COEUR.

Remarque sur le mot AMOUR. Jusqu'à ce jour la plupart des grammairiens et des écrivains ont fait *amour* masculin au singulier et féminin au pluriel, à moins pourtant que, dans ce dernier cas, il ne désigne de petits génies ailés que l'ont voit en peinture servir ordinairement de cortége à la beauté; alors il est masculin; si bien que, d'après celà, *amour*, lorsqu'il peint les sentiments de l'âme, est masculin, ou féminin, selon le nombre. Parle-t-on d'un seul *amour*, il est masculin; parle-t-on de plusieurs, il est féminin. Puis viènent ensuite les violations de ceux mêmes qui ont posé cette bizarrerie en principe; c'est-à-dire que personne ne se soumet ni ne s'est jamais soumis à cette prétendue règle, et que les grammairiens seuls se tuent de crier : *Amour est masculin au singulier et féminin au pluriel*. Pour nous, nous ne pouvons souscrire à une telle absurdité; nous ne pouvons nous figurer qu'un mot puisse passer du masculin au féminin en passant du singulier au pluriel; nous croyons qu'il doit être, ou tout l'un, ou tout l'autre, en culotte, ou en co-

tillon : rien dans la nature ne change de sexe en passant de l'individualité à la pluralité ; c'est-à-dire qu'un mouton, par exemple, une fois reconnu pour tel, ne deviendra pas brebis en passant dans un troupeau ; et si *un amour* est du masculin, *des amours* doivent être du même genre. Du reste, on trouve dans touts les auteurs des exemples du masculin au pluriel : Molière, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, Béranger, Casimir Delavigne, Soumet, etc., nous en offrent ; il est vrai, qu'ils l'ont aussi employé au féminin ; mais, puisque ces auteurs n'ont pas craint de faire ce mot masculin au pluriel, nous engageons de les imiter dans ce dernier cas, d'autant plus que par là la difficulté disparaît avec l'exception. Nous engageons à celà, parceque notre vœu le plus grand, notre espérance la plus chère, c'est de voir un jour toutes ces futilités ridicules bannies de notre langue, afin que chacun se trouve par là à même d'émettre librement et correctement sa pensée, sans avoir besoin de longues années d'études. La tâche est forte et pénible ; il faut pour celà déraciner bien des préjugés, causer bien des dépits ; mais que ne peut pas l'homme avec de la persévérance ! et nous aurons toute celle nécessaire pour arriver à ce but. D'ailleurs, qu'est-ce que l'autorité des règles discordantes et arbitraires que prétendent nous imposer ces gents qui, parcequ'ils ont le temps de s'attacher à des niaiseries plus ridicules que nécessaires, semblent monopoliser sur le savoir, et le rendre impossible, en nous donnant comme loi leurs observations particulières, observations que personne n'a jamais observées, pas même les auteurs desquels ils les tirent, ou les ont tirées ; observations que sans cesse ils réfutent eux-mêmes par leurs contradictions sans nombre. Que peut nous faire à nous de quelle manière s'ex-

primaient nos bons, mais vieux auteurs du gigantesque siècle, puisqu'il est prouvé, bien prouvé, du propre aveu de messieurs les grammairiens, que ces auteurs n'ont jamais été d'accord entre eux, ni même avec eux-mêmes; que Molière, Voltaire, Racine, J.-J. Rousseau, etc., ont violé les règles qu'ils avaient données, ou observées dix lignes plus haut. Il est vrai qu'en agissant ainsi ils ignoraient qu'on dût un jour se servir de leurs négligences et de leurs inadvertances, si toutefois on peut appeler celà ainsi, pour torturer l'esprit des hommes; car, encore une fois, ne suffit-il pas pour s'exprimer et être correct, d'observer les règles fondamentales? Pourquoi nous imposer des sujétions ridicules, puisque vous dites vous-mêmes : « *Les entraves grammaticales enchaînent les plus belles pensées.* » Pourquoi serions-nous tenus de ne suivre que la route tracée par les anciens, de ne parler que le langage qu'ils ont parlé? A ce compte, où serait donc le progrès? Si nous nous étions toujours conformés à ce système absurde, où en serions-nous? à nous couvrir encore les épaules de peaux d'animaux, à coucher encore dans des huttes, ou sur la terre, à n'avoir pour siéges que des pierres, ou des tronçons d'arbres, ou plutôt à n'avoir rien du tout, puisque nos premiers pères ont dû commencer par là. Quoi! touts les jours on vous entend dire : *notre langue est pauvre, notre littérature est mesquine,* et si un homme essaie de sortir de l'ornière, vous criez haro sur le novateur; pourtant comment voulez-vous que nous ne mettions pas nos pieds sur la place où nos pères ont mis les leurs, si vous prétendez nous imposer comme loi de ne pas sortir du terrain qu'ils ont parcouru. Voilà cependant ce que vous voulez, routiniers entêtés, esclaves intéressés de l'usage; vous pleurez sur le sort

de notre langue, sur celui de notre littérature ; vous voulez que l'une et l'autre avancent, sortent de leur inertie, et vous entravez la marche de l'étude, et de l'agrandissement de l'une et de l'autre ; vous êtes éternellement en contradiction avec vous-mêmes ; et celà, parceque vous faites métier de ces contradictions, parceque malgré vos apparentes, mais mensougères démonstrations de philanthropie, vous tremblez de voir la lumière être le partage de touts ; vous craignez de voir tomber cette couronne de savantissime que vous n'avez gagnée que par des mots, qu'en spéculant sur les fautes typographiques et les négligences d'auteurs, fautes et négligences dont vous n'avez fait qu'une marchandise ! ! Oui, voilà votre crainte ; vous ressemblez à ces prêtres, qui, faisant métier du culte le plus noble et le plus saint, tremblent de voir la vérité découvrir le mensonge et l'astuce que couvre leur masque imposteur. Vous avez donné des règles absurdes, et vous redoutez de les voir publiquement déclarer fausses et absurdes ; et pourtant vous devez le voir, car elles sont l'un et l'autre. Il vous semblera peut-être étrange que nous, qui sommes jeune encore, qui sommes sans nom et sans antécédents, qui n'avons pour nous que notre raisonnement, nous osions avancer de telles choses, et que nous nous fassions fort de prouver ; et pourtant celà est ainsi : il est des convictions qui naissent au cœur de l'homme, convictions que rien ne saurait détruire, parcequ'elles sont le fait de la vérité, la révélation de la vérité. Galilée dit : *La terre tourne!* Les soutiens de l'*ornière sacrée*, gents qui comme vous ne soutenaient les dogmes de Dieu que pour être dieux eux-mêmes, condamnèrent Galilée ; Galilée, pour sauver sa vie, abjura en se disant : *La terre tourne ; je la sens tourner sous mes*

pieds, et plus tard il fut universellement reconnu que la terre tourne. Galilée, sous le rapport de la pénétration fut un grand homme; sous celui du caractère, ce fut presque un lâche : la conviction raisonnée doit rester vierge de concession, quel que soit le péril; pour nous, c'est là notre façon de penser. On pourra nous critiquer, censurer notre style, éplucher nos phrases, s'apitoyer sur l'emploi de nos mots, nous condamner même; nous ne nous en alarmerons pas, parceque nous sommes *certain* de ce que nous avançons; et pour preuve, nous nous fesons fort de convertir les incrédules, ceux qui voudront se présenter à nous, par nos paroles; ceux qui voudront lire, par notre livre; et enfin ceux qui ne voudront ni se présenter ni lire, par le temps!

Pour l'usage, que voulez faire régner en maître, nous ne l'admettrons jamais aussi absolument que vous le voulez : ce qui est ridicule n'est jamais admissible. A chaque temps il faut des usages nouveaux; ceux d'un siècle doivent être effacés par ceux du siècle suivant, jusqu'à ce que ces usages soient reconnu sains, raisonnables, et d'une immuable vérité de principes. Pourquoi suivre plus particulièrement un usage qu'un autre? Si c'est par respect pour son âge, ce respect tombe de lui-même en songeant que cet usage, que vous soutenez, ou prétendez soutenir de toutes vos forces, a dû en renverser un autre pour exister; à moins de supposer qu'il soit celui d'Adam et d'Eve, et celà n'est pas supposable. Or, puisque l'usage que vous prétendez nous imposer ne subsiste que par la violation, nous pouvons prendre sur nous de le violer, pour y substituer le nôtre, plus raisonnable, plus naturel, et enfin plus en harmonie avec nos goûts, nos lumières et nos mœurs. Et jamais, non jamais nous ne pourrons nous figu-

rer qu'*amour* puisse être masculin au singulier et féminin au pluriel. Voici du reste, des exemples du masculin au pluriel :

EXERCICE.

L'AMOUR *est* TOUT *pour* MOI, QUE ME FAIT *la* COURONNE ;
La COURONNE *est à touts, mon* AMOUR *à* PERSONNE.
UN SCEPTRE NOUS FAIT ROIS, *notre* AMOUR NOUS FAIT [DIEUX ;]
AU MONDE MUET *de* SENS, JE PRÉFÈRE *les* CIEUX.

JE VAIS *loin des* CITÉS, RÊVEUR *et* SOLITAIRE,
De VOS AMOURS FURTIFS ÉPIER *le* MYSTÈRE. (SOUMET.)

CES DIEUX, JUSTES VENGEURS *de* MALHEUREUX AMOURS.
(DELILLE.)

Mais CES AMOURS *pour* MOI *sont trop* SUBTILISÉS.
(MOLIÈRE.)

De SOLIDES VERTUS *furent les* SEULS AMOURS. (VOLTAIRE.)

Les AMOURS *des* ANIMAUX, *comme* CEUX *des* VÉGÉTAUX, *sont* RÉGLÉS *sur les* DIVERSES PÉRIODES *du* SOLEIL *et de la* LUNE. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

De SES CHASTES FAVEURS FESONS *nos* SEULS AMOURS.
(CASIMIR DELAVIGNE.)

Et L'ON REVIENT *toujours*
A ses PREMIERS AMOURS. (M. ETIENNE, *Joconde*.)

Oui, voilà nos RIVES *de* FRANCE,
Là FURENT NOS PREMIERS AMOURS. (BÉRANGER.)

Nous le répétons, quelques uns de ces auteurs ont fait amour féminin au pluriel ; mais comme disait Andrieux : « Laissez quelque chose aux poètes, et n'allez pas, vous autres grammairiens, prendre exclusivement vos exemples chez eux, autrement vous exposeriez vos écoliers à faire des fautes qui leur vaudraient des pensums. »

Remarque sur l'accessoire NE. L'accessoire *ne* a jusqu'à présent été regardé par les grammairiens comme un *adverbe de doute;* il n'est ni l'un ni l'autre, et il est facile de le prouver : *adverbe* signifie *ajouté au verbe;* ainsi nous dirons encore que si l'on devait appeler un mot d'une façon quelconque, parcequ'il est placé auprès d'un autre, ou qu'il y est ajouté, on devrait appeler touts les mots qui se trouvent dans le même cas, de la même manière, et ce serait absurde. Maintenant si nous examinons ce mot sous le rapport du doute, nous verrons qu'il ne l'exprime jamais par lui-même, et que, s'il y a apparence de doute, ce n'est que par l'ensemble, la tournure de la phrase ; lorsque l'on dit : *Charles n'est-il pas prudent? est-ce que Charles n'est pas prudent?* on ne doute pas ; on demande, parcequ'on ignore, et ignorer n'est pas douter ; et d'ailleurs, le doute existerait que l'on ne pourrait pas dire que ce fût *ne* qui l'exprimât, car on dirait : *Charles est-il prudent? est-ce que Charles est prudent?* qu'on serait dans le même état de pensée, à la négation près ; c'est-à-dire qu'entre : *est-ce que Charles est prudent?* et *est-ce que Charles n'est pas prudent?* il n'y a de différence que la négation; dans l'un et l'autre cas on ignore, et pourtant il n'y a pas dans l'un et dans l'autre cas, emploi de l'accessoire *ne,* puisqu'il n'est que dans le second. On voit par là combien sont fausses les définitions de ces messieurs.

Observations sur NE PAS *et* NE POINT. *Ne pas* exprime une négation moins forte que *ne point.* Voici ce que dit à ce sujet M. Augustin Vanier : « Il *ne recule pas*, s'interprète par : *il ne recule d'un pas ;* et *il ne recule point*, s'interprète par : *il ne recule d'un point.* Or, comme le *point* est plus petit que le *pas,* il porte la négation à un plus haut degré. » On voit par là que *pas* et *point* sont deux subs-

tantifs auxquels, par l'usage, on a donné fonctions d'accessoires déterminatifs de négation ; que par *ne pas* on laisse supposer que la négation n'est pas absolue ; que *Charles n'est pas prudent* ne dit pas qu'il manque absolument de prudence, et que par *ne point,* au contraire, on exprime d'une manière absolue qu'il n'y a rien de cette qualité en la personne, ou la chose dont on parle ; cependant *Charles n'est point prudent* ne dit pas *Charles est imprudent;* il faut y faire attention ; un homme peut n'être point prudent, et pour celà n'être pas imprudent. Il y a trois degrés de signification : l'homme qui n'est pas prudent est plus près de la prudence que celui qui n'est point prudent ; celui qui n'est point prudent est près de l'imprudence, mais il n'y est pas encore. Pour rendre ceci plus sensible, nous allons présenter ces nuances sous une autre face.

Charles EST pauvre,	signifie :	Il ne possède rien.
Charles n'EST *pas pauvre,*	—	Il possède quelque chose, quelques cents francs, par exemple.
Charles n'EST *point pauvre,*	—	Il possède quelques mille francs.
Charles EST *riche,*	—	Il possède quelques cents mille francs.

Ces différentes nuances de significations ont plus d'importance qu'on ne croit, et nous engageons à s'en pénétrer : l'unique moyen de s'exprimer convenablement, c'est de connaître l'étendue de sa pensée et la valeur des mots qu'on emploie pour l'exprimer. Les mots, comme on l'a déjà dit, sont une monnaie d'idées qu'on échange dans la conversation, ou dans le commerce des pensées ; il faut par conséquent en connaître la valeur.

La négation n'est pas toujours suivie de *pas* et de *point;* on la rencontre quelquefois seule, quelquefois suivie de *jamais, rien, personne, plus,* etc., comme on va le voir dans les exemples suivants :

EXERCICE.

Mais non, TU *n'*ENTENDS *point cette* SAINTE MORALE ;
Pour TE VENGER, MAUDIT, TU VEUX *des* FLOTS *de* SANG.
(LOUIS DE PLANQUE.)

Ne CHERCHE *pas*, ENFANT, *à* CONNAÎTRE *les* HOMMES,
*L'*ARTIFICE *est partout dans le* SIÈCLE OU NOUS *sommes*,
Le COEUR A *des* REPLIS QU'ON *ne* PEUT PÉNÉTRER.
Là le VICE SE CACHE *et* SE LAISSE IGNORER.

JE ME CONTENTE *de* DIRE QU'IL *n'*Y EUT *jamais d'*ATTACHEMENT *plus* FORT QUE CELUI QU'ELLE EUT *pour le* PRINCE.
(FLÉCHIER.)

IL *ne* COURT *plus ;* IL *ne* PARLE *à* PERSONNE ; IL *ne* VEUT RIEN ENTENDRE, etc.

Observation. L'accessoire *ne,* comme on a pu le voir dans le premier vers du premier exemple, et dans la première ligne de celui que nous fournit Fléchier, s'élide chaque fois que le mot suivant commence par une voyelle. Il en est de même lorsque le mot commence par un *h* muet; c'est-à-dire qu'il devient *n'*, comme dans N'*aie pas peur,* N'*allons pas si vite,* N'*habite point ce pays*, etc.

Remarque sur l'accessoire ET. Cet accessoire ne varie jamais, quelle que soit la place qu'il occupe dans le discours ; sa fonction est d'exprimer le rapport de pensée à pensée ; lorsque nous disons : *Pierre* ET *Paul sont grands,* nous avons deux pensées, *Pierre est grand, Paul est grand;* l'accessoire ET exprime leur rapport de similitude

ou ressemblance. Il est à remarquer que lorsqu'il y a rapport intime, ou ressemblance parfaite, entre deux pensées, nous n'en fesons souvent qu'une seule proposition grammaticale dont le sujet est composé; nous disons qu'il nous arrive souvent d'en faire une seule proposition grammaticale, par la raison que *Pierre* ET *Paul sont grands* n'est qu'une proposition grammaticale, puisque nous n'y voyons qu'un sujet composé, *Pierre* ET *Paul;* qu'un temps de l'accessoire *être*, qui est *sont;* et qu'un modatif, qui est *grands;* seulement le sujet, le temps de l'accessoire *être* et le modatif sont composés de sens et de mots; nous disons *composés*, parceque chacune de ces trois choses exprime l'idée de pluralité; c'est-à-dire que chacune de ces trois choses nous présente à l'esprit plus d'un objet, puisque le sujet nous présente deux individus, *Pierre* ET *Paul*, ce qui fait qu'il est composé, mais composé de mots, par la raison que le mot *Pierre* et le mot *Paul* ne nous donnent chacun que l'idée d'une chose: *Pierre*, une; *Paul*, une autre; mais, comme ces deux choses sont mises en rapport d'intimité par l'accessoire ET, ces deux noms, ne font qu'un sujet, par conséquent composé de mots et de sens; composé de mots, puisque *Pierre* ET *Paul* nous présentent deux mots unis par ET; composé de sens, puisqu'en ne considérant que l'ensemble *Pierre* ET *Paul*, celà nous présente à l'esprit l'idée de deux individus ou un sens composé de deux idées d'individus. *Sont* et *grands* sont dans le même cas, à l'exception pourtant qu'ils ne sont pas composés de mots; car *sont*, comme troisième personne du pluriel, nous présente à l'esprit par un seul mot les rapports qui existent entre les deux individus, *Pierre* et *Paul*, et les deux manières d'être individuelles *grands;* il en est de même de *grands*, qui, par sa position

et l'*s* qui le termine, nous présente à l'esprit deux manières d'être individuelles présentées par un seul mot.

EXERCICE.

PIERRE *est* GRAND.

Voilà une pensée exprimée par une proposition grammaticale.

PAUL *est* GRAND.

Voilà une seconde pensée exprimée par une seconde proposition grammaticale.

Ces deux pensées, présentées ainsi, n'ont entre elles aucun rapport réel, si ce n'est celui de la ressemblance; c'est-à-dire qu'aucune ne dépend de l'autre; alors si nous voulons mettre en rapport ces deux pensées ou ces deux propositions, les faire dépendre l'une de l'autre, nous prendrons l'accessoire ET, et nous dirons :

PIERRE *est* GRAND *et* PAUL *est* GRAND.

Maintenant, si nous voulons nous exprimer d'une manière plus laconique, plus brève, en présentant ces deux propositions sur un seul et même point de vue, nous n'en ferons qu'une seule proposition grammaticale, et nous dirons :

PIERRE *et* PAUL *sont* GRANDS.

On comprend qu'en suivant cette marche, quels que soient les substantifs que l'on mette à la place de *Pierre* et de *Paul*, quels que soient les modatifs inertes, ou ré-

[redacted]

sultatifs, que l'on mette à la place de *grands*, on obtiendra toujours le même résultat. Du reste, avant d'entrer en théorie, nous prouverons que toutes les tournures de phrases possibles se réduisent à quelques constructions particulières, et que touts les discours, quelque longs qu'ils soient, demandent un très petit travail pour être analysés; cependant, pour bien préparer à ce travail, nous analyserons encore quelques phrases avant de passer généralement en revue les mots qui, comme nous l'avons dit, nécessitent quelques observations.

TEMPS PASSÉ DÉFINI DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE*.

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

JE *fus* HONNÊTE *envers tout le* MONDE.
NOUS *fûmes* HONNÊTE *envers tout le* MONDE.
TU *fus* HONNÊTE *envers tout le* MONDE.
VOUS *fûtes* HONNÊTE *envers tout le* MONDE.
IL, ou ELLE *fut* HONNÊTE *envers tout le* MONDE.

Pluriel :

NOUS *fûmes* HONNÊTES *envers tout le* MONDE.
VOUS *fûtes* HONNÊTES *envers tout le* MONDE.
ILS, ou ELLES *furent* HONNÊTES *envers tout le* MONDE.

INTERROGATIVEMENT.

Singulier :

Fus-JE HONNÊTE *envers tout le* MONDE ?
Fûmes-NOUS HONNÊTE *envers tout le* MONDE ?
Fus-TU HONNÊTE *envers tout le* MONDE ?
Fûtes-VOUS HONNÊTE *envers tout le* MONDE ?
Fut-IL, ou *fut*-ELLE HONNÊTE *envers tout le* MONDE ?

Pluriel :

Fûmes-NOUS HONNÊTES *envers tout le* MONDE ?
Fûtes-VOUS HONNÊTES *envers tout le* MONDE ?
Furent-ILS, ou *furent*-ELLES HONNÊTES *envers tout le* MONDE ?

Prononciation.

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

Je fu *z*'onnê *t*'envers tout le monde.
Nous fûme *z*'ònnê *t*'envers tout le monde.
Tu fu *z*'onnê *t*'envers tout le monde.
Vous fûte *z*'onnê *t*'envers tout le monde.
Il, ou elle fu *t*'onnê *t*'envers tout le monde.

Pluriel :

Nous fûme *z*'onnête *z*'envers tout le monde.
Vous fûte *z*'onnête *z*'envers tout le monde.
Ils, ou elles furen *t*'onnête *z*'envers tout le monde.

INTERROGATIVEMENT.

Singulier :

Fus-j' onnê *t*'envers tout le monde ?
Fûmes-nou *z*'onnê *t*'envers tout le monde ?
Fus-tu honnê *t*'envers tout le monde ?
Fûtes-vou *z*'onnê *t*'envers tout le monde ?
Fu-*t*'il, ou fu-*t*'ell' onnê *t*'envers tout le monde ?

Pluriel :

Fûmes-nou *z*'onnête *z*'envers tout le monde ?
Fûtes-vou *z*'onnête *z*'envers tout le monde ?
Furen-*t*'ils, ou furen-*t*'elle *z*'onnête *z*'envers tout le monde ?

QUATRIÈME PHRASE.

ÉTANT ENFANT, JULES ÉTAIT RAISONNABLE.

Analyse logique.

Cette phrase se compose de deux propositions transposées, par la raison que la seconde est celle qui dans l'ordre naturel doit venir en premier; c'est-à-dire que par l'analyse cette phrase doit être remise ainsi : *Jules était raisonnable étant enfant*, et celà parceque *Jules était raisonnable* est la proposition principale, comme étant le fond de la pensée, et que ÉTANT ENFANT n'est que secondaire, par la raison qu'il faut avoir vu la manière d'être *raisonnable* du sujet *Jules*, pour établir la simultanéité, et pouvoir dire : *Jules était raisonnable étant enfant*, ce qui signifie : *Jules était raisonnable lorsqu'il était enfant*. C'est ainsi que lorsque nous disons : *cet homme exïstait en telle ou telle année*, nous avons naturellement eu l'idée de la manière d'être de cet homme, avant celle de l'année qui se trouve en rapport avec cette manière d'être. Cette phrase, comme nous venons de le dire, se compose de deux propositions : JULES ÉTAIT RAISONNABLE, *une ;* ÉTANT ENFANT, *deux* (1); la première proposition se forme de la manière d'être RAISONNABLE, son sujet est JULES, objet principal de la pensée; la seconde est elliptique, ÉTANT ENFANT signifiant *lorsqu'*IL *était enfant;* IL pour *lequel Jules ;* elle se forme de la manière d'être *enfant*, son sujet est IL pour *lequel Jules* de l'ellipse.

---

(1) Pour l'analyse logique, chaque fois qu'il y aura transposition, nous ramènerons toujours chaque proposition à l'ordre naturel; c'est-à-dire que nous remettrons toujours la proposition principale en tête de la phrase.

Analyse grammaticale.

Premier mot : JULES, substantif individuel, masculin singulier, sujet de la proposition principale ou de la manière d'être RAISONNABLE.

Deuxième mot : ÉTAIT, accessoire *être*, au temps passé imparfait, qui met en rapport le sujet JULES avec la manière d'être RAISONNABLE, à la troisième personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet JULES.

Troisième mot : RAISONNABLE, modatif inerte, masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec le substantif individuel JULES.

Quatrième mot : ÉTANT, accessoire *être*, au temps simultané indéfini, qui met en rapport le sujet IL, pour *lequel Jules* de l'ellipse, avec la manière d'être ENFANT.

Cinquième mot : ENFANT, substantif, employé comme modatif, au masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son substantif IL pour *lequel Jules*.

Remarque sur le substantif ENFANT. Le substantif *enfant* n'a pas de féminin ; on dit, en parlant d'un petit garçon, comme d'une petite fille, *enfant ;* seulement, quelques grammairiens nous disent qu'en parlant d'une petite fille on doit dire : *une enfant, une belle enfant, une jolie enfant,* etc. ; nous croyons qu'ils ont raison, car il est certain qu'autant que nous pouvons le faire, pour préciser notre pensée, nous devons rendre sensible la différence du sexe ; c'est toujours autant d'apporté sur le domaine de la précision : ce n'est qu'ainsi qu'une langue acquiert ses richesses et sa netteté. Les substantifs qui, comme le mot *enfant*, n'ont pas de genre, c'est-à-dire qui s'appliquent également au masculin et au féminin, s'appèlent substantifs *épicènes*.

TEMPS PRÉSENT SIMULTANÉ *ÉTANT*.

EXERCICE (1).

Singulier :

Étant ENFANT, J'*étais* SENSIBLE.
Étant ENFANT, NOUS *étions* SENSIBLE.
Étant ENFANT, TU *étais* SENSIBLE.
Étant ENFANT, VOUS *étiez* SENSIBLE.
Étant ENFANT, IL, ou ELLE *était* SENSIBLE.

Pluriel :

Étant ENFANTS, NOUS *étions* SENSIBLES.
Étant ENFANTS, VOUS *étiez* SENSIBLES.
Étant ENFANTS, ILS, ou ELLES *étaient* SENSIBLES.

On voit, comme nous l'avons dit, que l'accessoire *étant* est invariable. Pour les remarques sur l'accord des autres mots, nous les laissons toujours à la sagacité de notre lecteur.

---

(1) Le temps simultané *étant*, comme on le sait, n'a qu'une forme invariable, qui ne s'emploie jamais seule ; par cette raison, ce n'est réellement pas ce temps que nous allons donner, mais un exercice sur ce temps, afin de le présenter sous différentes faces. Par la phrase que nous venons d'analyser, on a vu qu'il ne vient qu'après la forme du temps qui l'accompagne ; mais, comme dans les tournures de phrase les plus communes il se transpose presque toujours, nous allons le présenter ainsi, laissant à l'analyse le soin de le remettre à sa place naturelle.

CINQUIÈME PHRASE.

JE SERAIS COUPABLE SI JE LE MAUDISSAIS.

Analyse logique.

Cette phrase est hypothétique, et se compose de deux propositions; la première est principale, et se forme de la manière d'être inerte COUPABLE; son sujet est JE, pour la personne qui parle; la seconde se forme de la manière d'être active MAUDISSAIS ou *étais maudissant*, son sujet est JE, pour la même personne qui parle; son complément direct est LE, pour la chose, ou la personne dont on parle.

Observations. Nous disons que LE est là pour la chose, ou la personne dont on parle, et nous croyons que celà se conçoit; car pour dire : *je serais coupable si je le maudissais*, il faut naturellement avoir parlé d'une personne, ou d'une chose quelconque du genre mâle; nous disons du genre mâle, puisque *le* est masculin, et qu'il réveille en nous l'idée de ce genre. Maintenant examinons un peu ces deux propositions : on voit que ces deux propositions forment un ensemble hypothétique, et sont, par cette raison, inséparables; c'est-à-dire qu'aucune ne peut être séparée sans altérer le sens de l'autre; si l'on disait seulement : *je serais coupable*, on voit que le sens resterait suspendu; il en serait de même si l'on disait seulement : *si je le maudissais;* et celà, parceque ce qui constitue l'hypothèse se trouve dans l'une et l'autre proposition; c'est-à-dire que la forme *serais*, qui est essentiellement hypothétique, se trouve dans la première proposition, et que l'accessoire *si*, qui caractérise l'hypothèse, paraît se rattacher plus à la seconde qu'à la première.

Analyse grammaticale.

Premier mot : JE, substantif de la première personne du singulier, masculin, ou féminin, selon le cas ; c'est-à-dire que quoique invariable, *je*, ainsi que *tu*, *nous*, *vous*, est censé prendre, dans l'analyse, le genre de la personne qui parle ; ce qui fait qu'il est masculin lorsqu'il représente un homme, et féminin lorsqu'il représente une femme. Nous venons de dire que JE est invariable, mais on comprend que ce n'est que sous le rapport du genre, puisqu'on a dû s'apercevoir que, devant une voyelle, ou un *h* muet, son *e* s'élide, autrement dire, se change en apostrophe, comme dans : *J'ai de l'or, J'ai tué un lièvre, J'habite un pays charmant*, etc.

Deuxième mot : SERAIS, première personne du temps hypothétique de l'accessoire *être* (1).

Troisième mot : COUPABLE, modatif inerte singulier, et du genre de la personne qui parle.

Quatrième mot : SI, accessoire, ou signe de rapport hypothétique entre la première et la seconde proposition.

Cinquième mot : JE, substantif représentatif de la première personne, sujet de la manière d'être active MAUDISSAIS.

Sixième mot : LE, substantif représentatif de la troisième personne du masculin singulier, complément direct

(1) Maintenant que l'on sait que les formes de l'accessoire *être* ont toujours pour fonctions de mettre en rapport un mode avec son sujet, nous nous dispenserons de le répéter à chaque fois, afin de rendre l'analyse plus brève. Il en sera de même pour touts les autres mots, lorsque nous croirons le lecteur suffisamment instruit.

du modatif actif MAUDISSAIS ; il est complément direct, par la raison que si l'action de maudire se fesait, il en recevrait directement le résultat ; c'est-à-dire qu'il serait *maudit*, et qu'on pourrait dire, en faisant de cet objet l'objet principal de la pensée : *il est maudit.*

Septième mot : MAUDISSAIS, modatif actif transitif, à la première personne du singulier du temps passé imparfait.

Observations. On doit se rappeler que nous avons dit que *transitif* désigne les modatifs actifs qui sont susceptibles de prendre un complément direct ; c'est-à-dire les modatifs actifs dont le résultat de l'action qu'ils expriment peut retomber directement sur un objet quelconque.

TEMPS HYPOTHÉTIQUE DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE*, ET TEMPS PASSÉ IMPARFAIT DU MODATIF ACTIF *MAUDIRE*.

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

JE *serais* COUPABLE *si* JE *le* MAUDISSAIS.
NOUS *serions* COUPABLE *si* NOUS *le* MAUDISSIONS.
TU *serais* COUPABLE *si* TU *le* MAUDISSAIS.
VOUS *seriez* COUPABLE *si* VOUS *le* MAUDISSIEZ.
IL, ou ELLE *serait* COUPABLE *s'*IL, ou *si* ELLE *le* MAUDISSAIT.

Pluriel :

NOUS *serions* COUPABLES *si* NOUS *le* MAUDISSIONS.
VOUS *seriez* COUPABLES *si* VOUS *le* MAUDISSIEZ.
ILS, ou ELLES *seraient* COUPABLES *s'*ILS, ou *si* ELLES *le* MAUDISSAIENT.

INTERROGATIVEMENT (1).

Singulier :

Serais-JE COUPABLE *si* JE *le* MAUDISSAIS ?

---

(1) L'interrogation n'a lieu que dans la proposition principale, par

[redacted]

Serions-NOUS COUPABLE *si* NOUS *le* MAUDISSIONS?
Serais-TU COUPABLE *si* TU *le* MAUDISSAIS?
Seriez-VOUS COUPABLE *si* VOUS *le* MAUDISSIEZ?
Serait-IL, ou *serait*-ELLE COUPABLE *s'*IL, ou *si* ELLE *le* MAUDISSAIT?

Pluriel :

Serions-NOUS COUPABLES *si* NOUS *le* MAUDISSIONS?
Seriez-VOUS COUPABLES *si* VOUS *le* MAUDISSIEZ?
Seraient-ILS, ou *seraient*-ELLES COUPABLES *s'*ILS, ou *si* ELLES *le* MAUDISSAIENT?

SIXIÈME PHRASE.

JE VOUS SERAI UTILE AUTANT QUE JE POURRAI L'ÊTRE.

Analyse logique.

Cette phrase se compose de trois propositions : JE VOUS SERAI UTILE, *une ;* AUTANT QUE JE POURRAI, *deux ;* L'ÊTRE, *trois;* la première signifie : *je serai utile à vous*, et se forme de la manière d'être inerte UTILE ; son sujet est JE, son complément est VOUS, pour *à vous;* la seconde signifie : *autant je pourrai que, celà : moi être utile à vous;* elle se forme de la manière d'être active, exprimée par POURRAI ou *serai pouvant;* son sujet est JE, son complément direct est QUE, qui se trouve expliqué par la proposition suivante ; la troi-

---

la raison que c'est toujours sur elle que repose le sens de la phrase. Cette remarque peut faciliter à reconnaître la proposition principale de toute phrase possible, car si on tournait la proposition relative interrogativement, on aurait un sens tout à fait contraire ; comme de fait, *le maudirais-je si j'étais coupable*, offre un sens bien différent de, *serais-je coupable si je le maudissais*. Nous ne donnons pas la prononciation figurée des personnes de ce temps, par la raison qu'il n'y a aucune observation à faire.

sième est elliptique, par la raison que L'ÊTRE signifie, *moi être utile à vous*; elle se forme de la manière d'être UTILE; son sujet est *moi* de l'ellipse; MOI, pour *laquelle personne* représentée par JE.

Observation. Cette phrase demande un peu d'attention; elle signifie positivement, comme nous venons de le voir : *je serai utile à vous autant je pourrai que, celà : moi être utile à vous; celà : moi être utile à vous*, est l'explication du *que*, et forme par conséquent la troisième proposition exprimée par les seuls mots L' et ÊTRE.

Analyse grammaticale.

Premier mot : JE, substantif représentatif, objet principal de la pensée, sujet de la manière d'être UTILE.

Deuxième mot : VOUS, pour *à vous*, substantif représentatif de la seconde personne plurielle, complément de la manière d'être inerte UTILE.

Troisième mot : SERAI, accessoire *être*, au temps futur, à la première personne du singulier.

Quatrième mot : UTILE, modatif inerte singulier, masculin, ou féminin, selon le genre de la personne qui parle.

Cinquième mot : AUTANT, accessoire de quantité; il détermine l'intention de la personne qui parle, ou la manière d'être UTILE, et met en rapport la proposition principale avec les deux suivantes.

Sixième mot : QUE, substantif représentatif de *moi être utile à vous*, complément direct du modatif actif transitif POURRAI. On voit que le mot QUE, comme le mot VOUS de la proposition principale, n'est pas à sa place; il se trouve dans le cours de la proposition au lieu d'être à la fin.

Septième mot : JE, substantif représentatif objet de la manière d'être active exprimée par POURRAI.

Huitième mot : POURRAI, modatif actif transitif *pouvoir*, au temps futur, à la première personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet JE.

Neuvième mot : L' pour *le*, substantif représentatif du modatif *utile*.

Observations. Nous disons que L', pour *le*, est substantif représentatif du modatif inerte *utile*, et celà demande quelque explication ; car il peut sembler étonnant que, représentant un modatif, il soit substantif; et pourtant celà est, le tout est de l'expliquer. D'abord, un mode en lui-même doit être considéré comme une substance, par la raison qu'un mode est quelque chose dont nous pouvons nous faire une idée, et comme nous avons dit que tout ce dont nous pouvons nous faire une idée est quelque chose, et par conséquent une substance, un mode, quel qu'il soit, est une substance lorsque nous en parlons isolément. On peut poser en passant, comme règle générale, que tout mot devant lequel on peut mettre *un*, ou *une*, selon le genre, est un substantif, qu'il exprime, ou non une manière d'être. Maintenant nous allons expliquer comment on peut voir que *l'* représente le modatif inerte UTILE : on sait qu'en rétablissant l'ellipse, L'ÊTRE se trouve remplacé par : *moi être utile à vous*; que *moi à vous* sont les mots sous-entendus ; c'est-à-dire les mots qui forment l'ellipse; or, des mots *moi être utile à vous*, ôtant les mots *moi à vous*, il reste naturellement ... *être utile* ....., et comme *être* figure par lui-même dans la dernière proposition, autrement dire dans L'ÊTRE, il n'y a donc plus que le modatif *utile* qui reste, et qui puisse être remplacé par L', pour *le*. Du reste, nous croyons qu'il est plus facile de le sentir que de l'expliquer ; en tout cas, comme nous aurons l'occasion d'en reparler, nous tâcherons d'ajouter

quelques définitions qui ne feraient qu'embarrasser ici.

Dixième mot : ÊTRE, accessoire *être* à l'infinitif.

EXERCICE.

TEMPS FUTUR DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE*, ET DU MODATIF ACTIF *POUVOIR*.

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

JE VOUS *serai* UTILE *autant* QUE JE POURRAI L'*être*.
NOUS VOUS *serons* UTILE *autant* QUE NOUS POURRONS L'*être*.
TU NOUS *seras* UTILE *autant* QUE TU POURRAS L'*être*.
VOUS NOUS *serez* UTILE *autant* QUE VOUS POURREZ L'*être*.
IL, ou ELLE NOUS *sera* UTILE *autant* QU'IL, ou QU'ELLE POURRA L'*être*.

Pluriel :

NOUS VOUS *serons* UTILES *autant* QUE NOUS POURRONS L'*être*.
VOUS NOUS *serez* UTILES *autant* QUE VOUS POURREZ L'*être*.
ILS, ou ELLES NOUS *seront* UTILES *autant* QU'ILS, ou QU'ELLES POURRONT L'*être*.

INTERROGATIVEMENT.

Singulier :

VOUS *serai*-JE UTILE *autant* QUE JE POURRAI L'*être* ?
VOUS *serons*-NOUS UTILE *autant* QUE NOUS POURRONS L'*être* ?
NOUS *seras*-TU UTILE *autant* QUE TU POURRAS L'*être* ?
NOUS *serez*-VOUS UTILE *autant* QUE VOUS POURREZ L'*être* ?
NOUS *sera*-t-IL, ou NOUS *sera*-t-ELLE UTILE *autant* QU'IL, ou QU'ELLE POURRA L'*être* ?

Pluriel :

VOUS *serons*-NOUS UTILES *autant* QUE NOUS POURRONS L'*être* ?
NOUS *serez*-VOUS UTILES *autant* QUE VOUS POURREZ L'*être* ?
NOUS *seront*-ILS, ou NOUS *seront*-ELLES UTILES *autant* QU'ILS, ou QU'ELLES POURRONT L'*être* ?

SEPTIÈME PHRASE.

IL FAUT QUE VOUS SOYEZ BIEN CONVAINCUE DU FAIT, POUR L'ASSURER COMME VOUS LE FAITES.

Analyse logique.

Cette phrase se compose de quatre propositions grammaticales : IL FAUT QUE, *une ;* VOUS SOYEZ BIEN CONVAINCUE DU FAIT, *deux ;* POUR L'ASSURER, *trois ;* COMME VOUS LE FAITES, *quatre ;* la première est principale, et se forme de la manière d'être active transitive, exprimée par le modatif FAUT, de *falloir* ou *être fallant ;* son complément direct est QUE, pour le reste de la phrase ; la seconde se forme de la manière d'être résultative CONVAINCUE ; son sujet est VOUS, son complément déterminatif est FAIT ; la troisième se forme de la manière d'être active transitive, exprimée par ASSURER ; son sujet est la personne représentée par vous de la seconde proposition, son régime direct est FAIT, représenté par L' ; la quatrième se forme de la manière d'être active transitive, exprimée par FAITES ; son sujet est la personne exprimée par VOUS, son complément direct est l'action d'ASSURER, représentée par LE.

Observation. L'ensemble de cette phrase demande encore quelque attention ; mais, comme nous l'espérons, si nous pouvons bien faire comprendre le mécanisme de sa construction, nous aurons fait faire à notre lecteur un pas immense sur la voie de l'analyse, qui est la seule chose qui puisse amener à la connaissance exacte du mécanisme de notre langue. Pour arriver à ce but, nous allons jeter un coup d'œil sur chaque proposition.

IL FAUT QUE.

Nous disons que cette première proposition est principale; pour bien comprendre celà, il faut se pénétrer que lorsque nous disons : *il faut que*, c'est que nous connaissons, que nous avons conçu dans notre esprit ce qui va suivre, qui est, comme nous l'avons dit, la traduction du mot *que*, que nous appelons substantif représentatif indéfini, par la raison qu'il contient ce qui suit; mais que si l'on s'arrêtait à ce mot, on n'en pourrait connaître la signification, quoiqu'en le prononçant nous la connaissions; c'est-à-dire que dans ce cas, ayant vu une personne assurer un fait quelconque avec force et d'une manière positive, nous tirons en nous-même cette conséquence : l'assurance que met cette personne à parler de ce fait, à prouver son existence, indique qu'elle est convaincue qu'il existe; alors, pour faire connaître notre pensée, notre raisonnement, nous disons : *il faut que vous soyez bien convaincue du fait, pour l'assurer comme vous le faites,* et par là nous voulons dire : *pour assurer ce fait comme vous l'assurez, une cause existe, et cette cause exige que, celà : vous soyez bien convaincue du fait.* Or, *il faut que* signifie positivement : *ce que vous me dites exige ce que je vais vous dire*, où l'on voit trois choses : *ce que vous me dites*, représenté par *il; exige*, représenté par *faut; ce que je vais vous dire*, représenté par *que*. Maintenant, pourquoi *ce que vous me dites* est-il représenté par *il?* en voici la raison : *ce que vous me dites* contient naturellement tout ce que la personne qui a assuré le fait a dit; alors il faudrait répéter touts les mots qui ont été prononcés, et il est plus court de comprendre l'ensemble de ces mots par le mot *il*, en considérant tout ce qui a été dit comme une seule et

même chose. Comme il n'est pas possible de pouvoir donner un nom particulier à l'ensemble de mots qui se trouvent représentés par *il*, nous disons que *il* est un substantif représentatif indéfini. Pour le changement du modatif exigé par le modatif *faut*, cela tient tout à fait au génie de notre langue, qui fait que *faut*, qui est, comme nous l'avons dit, l'une des formes du modatif *falloir*, a toujours pour sujet le substantif représentatif indéfini *il*, et que exige, au contraire, ne prend souvent pour sujet qu'un nom commun, un nom individuel, ou un substantif représentatif défini; c'est-à-dire un substantif représentatif d'une chose que nous pouvons nommer, ce qui fait qu'il est défini. Voyons maintenant encore pourquoi le substantif représentatif indéfini *que* vient se placer entre *il faut* et *vous soyez*, etc.; en voici la raison; le substantif représentatif indéfini *que* vient se placer là comme signe d'appel à l'attention de celui auquel nous nous adressons; nous semblons par là donner toute notre pensée par un seul mot, quitte à en donner immédiatement l'explication par ce que nous fesons suivre. Nous croyons qu'il n'est pas possible d'analyser autrement cette proposition, à moins de faire, comme on a fait jusqu'à présent, une analyse insignifiante et ridicule; si toutefois, on ne l'avait pas encore bien saisie, qu'on ne s'en alarme pas, celà viendra de soi-même, et il est facile de s'en convaincre si nous remarquons qu'il nous arrive de savoir par cœur, au bout de quelques mois, des choses auxquelles nous n'avions porté que peu d'attention; pourtant nous conseillons de ne pas en abuser.

VOUS SOYEZ BIEN CONVAINCUE DU FAIT.

Nous ne voyons, pour ainsi dire, aucune observation à

faire sur cette proposition, si ce n'est sur le modatif résultatif *convaincue*; encore nous croyons qu'on est assez avancé pour s'en rendre compte; on doit savoir faire la différence d'un modatif résultatif avec un autre modatif; on sait qu'un modatif résultatif exprime un résultat, et que, pour que ce résultat existe, il faut nécessairement que l'action ait été faite; que, pour qu'une personne soit convaincue, il faut qu'un objet quelconque ait fait l'action de la convaincre; ainsi nous croyons qu'il est facile de comprendre que lorsque nous disons : *il faut que vous soyez convaincue du fait*, nous semblons dire par là : *il faut que le fait dont vous parlez ait fait l'action de convaincre vous, et, depuis que l'action est terminée, vous soyez convaincue par lui.*

POUR L'ASSURER.

Cette proposition n'offre qu'une remarque, celle de *l'*, pour *le*, représentatif du substantif *fait*; *pour l'assurer* signifiant : *pour assurer le fait*, il est facile de comprendre que *l'* est là pour ce substantif.

COMME VOUS LE FAITES.

Cette proposition n'offre également qu'une remarque, celle du représentatif *le*, qui est là pour l'action d'assurer; ainsi, *comme vous le faites* signifie : *comme vous faites cela : l'action d'assurer le fait*; ce qui nous prouve suffisamment que *le* est là pour l'action d'assurer.

Analyse grammaticale.

Premier mot : IL, substantif représentatif de la troisième personne, masculin singulier, sujet du modatif FAUT.

Deuxième mot : FAUT, modatif actif transitif *falloir*

ou *être fallant*, au temps présent, à la troisième personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet IL.

Troisième mot : QUE, substantif représentatif indéfini; toujours invariable.

Quatrième mot : VOUS, substantif représentatif de la seconde personne plurielle, sujet de la manière d'être résultative CONVAINCUE.

Cinquième mot : SOYEZ, accessoire *être*, au temps causatif de la seconde personne du pluriel, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet VOUS.

Sixième mot : BIEN, accessoire ou signe de rapport qui détermine la manière d'être CONVAINCUE ; c'est-à-dire qu'il détermine, ou donne un degré de force à cette manière d'être.

Septième mot : CONVAINCUE, modatif résultatif, féminin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet logique, car on comprend qu'il ne peut s'accorder avec son sujet grammatical, puisque ce sujet, qui est VOUS, est à la seconde personne du pluriel, et qu'il nous présente par conséquent l'idée au moins de deux choses, ce qui est le plus petit terme possible de pluralité ; mais, comme nous l'avons déjà dit, si l'aspect grammatical du mot VOUS nous offre une idée de pluralité, son aspect logique ne nous présente qu'une idée de singularité ; c'est-à-dire que si l'analyse grammaticale nous montre plusieurs objets dans le mot VOUS, l'analyse logique, beaucoup plus sûre, beaucoup plus profonde, quoiqu'elle ait été négligée par les grammairiens, ne nous en montre qu'un seul, lorsque par politesse nous disons *vous* à une seule personne. Nous disons que *convaincue* est du féminin, et l'on comprend que, pour qu'il en soit ainsi, c'est que nous suppo-

sens, que la personne qui dit : *il faut que vous soyez*, etc., s'adresse à une personne du genre féminin.

Huitième mot : DU pour *de le*, accessoire composé, déterminatif du substantif FAIT et du modatif résultatif CONVAINCUE.

Observation. Chaque fois que les mots *de*, *le*, se rencontrent, ils se contractent et s'expriment par *du*; de même, lorsque *de* et *les* se rencontrent, ils se contractent et s'expriment par *des*; au lieu de dire : *de le pain*, *de le temps*, *de les hommes*, *de les femmes*, etc., on dit : *du pain*, *du temps*, *des hommes*, *des femmes*, etc. On doit faire attention que les mots *de la* ne se contractent pas, et que *de* et *le* cessent de se contracter lorsque le mot suivant commence par une voyelle, ou un *h* muet; on dit bien : *du pain*, *du vin*, etc., mais on dit : *de l'amour*, *de l'harmonie*, etc.

Neuvième mot : FAIT, substantif masculin singulier, déterminatif de la manière d'être CONVAINCUE.

Dixième mot : POUR, accessoire qui met en rapport la proposition précédente avec la proposition suivante; *pour* est toujours signe de rapport de pensée à pensée.

Onzième mot : L' pour *le*, substantif représentatif du substantif FAIT, à la troisième personne du masculin singulier, complément direct du modatif actif transitif ASSURER.

Douzième mot : ASSURER, modatif actif transitif, au temps indéfini.

Treizième mot : COMME, accessoire qui met en rapport la proposition précédente et la proposition suivante.

Quatorzième mot : VOUS, substantif représentatif de la seconde personne plurielle.

Quinzième mot : LE, substantif représentatif de l'action exprimée par ASSURER, à la troisième personne du singu-

lier, complément direct du modatif actif transitif FAITES.

Seizième mot : FAITES, modatif actif *faire* ou *être faisant*, au temps présent, à la seconde personne du pluriel, pour s'accorder avec son sujet VOUS.

EXERCICE.

TEMPS CAUSATIF DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE*, ET TEMPS PRÉSENT DU MODATIF ACTIF *FAIRE*.

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

MASCULIN.	FÉMININ.
IL FAUT QUE JE *sois bien* CONVAINCU *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* JE LE FAIS.	IL FAUT QUE JE *sois bien* CONVAINCUE *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* JE LE FAIS.
IL FAUT QUE NOUS *soyons bien* CONVAINCU *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* NOUS LE FESONS.	IL FAUT QUE NOUS *soyons bien* CONVAINCUE *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* NOUS LE FESONS.
IL FAUT QUE TU *sois bien* CONVAINCU *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* TU LE FAIS.	IL FAUT QUE TU *sois bien* CONVAINCUE *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* TU LE FAIS.
IL FAUT QUE VOUS *soyez bien* CONVAINCU *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* VOUS LE FAITES.	IL FAUT QUE VOUS *soyez bien* CONVAINCUE *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* VOUS LE FAITES.
IL FAUT QU'IL *soit bien* CONVAINCU *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* IL LE FAIT.	IL FAUT QU'ELLE *soit bien* CONVAINCUE *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* ELLE LE FAIT.

Pluriel :

IL FAUT QUE NOUS *soyons bien* CONVAINCUS *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* NOUS LE FESONS.	IL FAUT QUE NOUS *soyons bien* CONVAINCUES *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* NOUS LE FESONS.

IL FAUT QUE VOUS *soyez bien* CONVAINCUS *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* VOUS LE FAITES.	IL FAUT QUE VOUS *soyez bien* CONVAINCUES *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* VOUS LE FAITES.
IL FAUT QU'ILS *soient bien* CONVAINCUS *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* ILS LE FONT.	IL FAUT QU'ELLES *soient bien* CONVAINCUES *du* FAIT, *pour* L'ASSURER *comme* ELLES LE FONT.

Pour faire passer ces phrases de l'affirmation à l'interrogation, il suffit de faire la transposition de *il*, et de dire : *faut-il?* etc.

HUITIÈME PHRASE.

IL FAUDRAIT QUE TU FUSSES RÉCOMPENSÉ COMME TU LE MÉRITES.

Analyse logique.

Cette phrase se compose de trois propositions : IL FAUDRAIT QUE, *une ;* TU FUSSES RÉCOMPENSÉ, *deux ;* COMME TU LE MÉRITES, *trois ;* la première est principale et se forme de la manière d'être active transitive, exprimée par FAUDRAIT ; son sujet est IL, son complément direct est QUE, pour ce qui suit. La même observation que celle que nous venons de faire sur le mot *il*, de la première proposition de la phrase précédente, existe pour celle-ci : *il* est là pour : *ce que tu veux exigerait que tu fusses récompensé*, et ceci doit supposer, par exemple, que la personne représentée par *tu* a dit : *mon intention serait d'avoir telle ou telle chose, ou de faire telle ou telle chose ;* ce qui a porté la personne qui parle à dire : *il faudrait* (sous-entendu *pour celà*) *que tu fusses récompensé comme tu le méri-*

tes; le mot *sous-entendu* que nous venons d'employer signifie *qui manque par ellipse.* La seconde se forme de la manière d'être résultative RÉCOMPENSÉ, son sujet est TU; la troisième se forme de la manière d'être active transitive, exprimée par MÉRITES; son sujet est TU, son complément direct est LE, pour *celà* : ÊTRE RÉCOMPENSÉ.

Analyse grammaticale.

Premier mot : IL, substantif représentatif de la troisième personne, objet principal de la pensée.

Deuxième mot : FAUDRAIT, modatif actif transitif *falloir*, au temps hypothétique, à la troisième personne du singulier, pour s'accorder avec son sujet IL.

Troisième mot : QUE, substantif représentatif indéfini, expliqué par ce qui suit.

Quatrième mot : TU, substantif représentatif de la seconde personne du singulier, sujet de la manière d'être RÉCOMPENSÉ.

Cinquième mot : FUSSES, accessoire *être*, au temps causatif passé, présent, ou futur, à la seconde personne du singulier.

Sixième mot : RÉCOMPENSÉ, modatif résultatif, masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet TU.

Septième mot : COMME, accessoire qui met en rapport la proposition précédente avec la proposition suivante.

Huitième mot : TU, sujet du modatif actif transitif MÉRITES.

Neuvième mot : LE, substantif représentatif indéfini, à la troisième personne, complément direct du modatif MÉRITES.

Dixième mot : MÉRITES, modatif actif transitif *mériter*,

au temps présent, à la seconde personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet TU.

EXERCICE.

TEMPS CAUSATIF PASSÉ, PRÉSENT, OU FUTUR DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE*, ET TEMPS PRÉSENT DU MODATIF ACTIF *MÉRITER*.

AFFIRMATIVEMENT.

Singulier :

MASCULIN.	FÉMININ.
IL FAUDRAIT QUE JE *fusse* RÉCOMPENSÉ *comme* JE LE MÉRITE.	IL FAUDRAIT QUE JE *fusse* RÉCOMPENSÉE *comme* JE LE MÉRITE.
IL FAUDRAIT QUE NOUS *fussions* RÉCOMPENSÉ *comme* NOUS LE MÉRITONS.	IL FAUDRAIT QUE NOUS *fussions* RÉCOMPENSÉE *comme* NOUS LE MÉRITONS.
IL FAUDRAIT QUE TU *fusses* RÉCOMPENSÉ *comme* TU LE MÉRITES.	IL FAUDRAIT QUE TU *fusses* RÉCOMPENSÉE *comme* TU LE MÉRITES.
IL FAUDRAIT QUE VOUS *fussiez* RÉCOMPENSÉ *comme* VOUS LE MÉRITEZ.	IL FAUDRAIT QUE VOUS *fussiez* RÉCOMPENSÉE *comme* VOUS LE MÉRITEZ.
IL FAUDRAIT QU'IL *fût* RÉCOMPENSÉ *comme* IL LE MÉRITE.	IL FAUDRAIT QU'ELLE *fût* RÉCOMPENSÉE *comme* ELLE LE MÉRITE.

Pluriel :

IL FAUDRAIT QUE NOUS *fussions* RÉCOMPENSÉS *comme* NOUS LE MÉRITONS.	IL FAUDRAIT QUE NOUS *fussions* RÉCOMPENSÉES *comme* NOUS LE MÉRITONS.
IL FAUDRAIT QUE VOUS *fussiez* RÉCOMPENSÉS *comme* VOUS LE MÉRITEZ.	IL FAUDRAIT QUE VOUS *fussiez* RÉCOMPENSÉES *comme* VOUS LE MÉRITEZ.
IL FAUDRAIT QU'ILS *fussent* RÉCOMPENSÉS *comme* ILS LE MÉRITENT.	IL FAUDRAIT QU'ELLES *fussent* RÉCOMPENSÉES *comme* ELLES LE MÉRITENT.

[redacted]

NEUVIÈME PHRASE.

SOYONS BONS, GÉNÉREUX, HUMAINS, SENSIBLES, DOUX; DIEU NOUS DIT : SOYEZ BONS, JE SERAI BON POUR VOUS.

Analyse logique.

Cette phrase se compose de huit propositions grammaticales : SOYONS BONS, *une ;* GÉNÉREUX, *deux ;* HUMAINS, *trois ;* SENSIBLES, *quatre ;* DOUX, *cinq ;* DIEU NOUS DIT, *six ;* SOYEZ BONS, *sept ;* JE SERAI BON POUR VOUS, *huit.* L'accessoire SOYONS est sous-entendu dans chacune des propositions BONS, GÉNÉREUX, HUMAINS, SENSIBLES, DOUX; ainsi la première proposition se forme de la manière d'être inerte BONS; son sujet sous-entendu ou elliptique est la personne qui parle et celle, ou celles à qui elle s'adresse; la seconde se forme de la manière d'être inerte GÉNÉREUX, son sujet est celui de la première proposition; la troisième se forme de la manière d'être inerte HUMAINS, son sujet est le même; la quatrième, se forme de la manière d'être inerte SENSIBLES, même sujet; la cinquième se forme de la manière d'être inerte DOUX, même sujet; la sixième se forme de la manière d'être active transitive, exprimée par DIT; son sujet est DIEU, son complément direct est SOYEZ BONS, ou autrement dire la proposition suivante, son complément indirect est NOUS, pour *à nous ;* la septième se forme de la manière d'être inerte BONS; son sujet est touts les hommes, à qui Dieu s'adresse; la huitième se forme de la manière d'être inerte BONS; son sujet est JE, représentatif de DIEU, son complément déterminatif est VOUS.

Observations. On voit par la deuxième, la troisième, la

quatrième et la cinquième proposition que, comme nous l'avons dit, ce n'est pas la quantité de mots qui constitue la proposition, puisque nous en voyons quatre, à la file l'une de l'autre, qui ne sont formées que d'un seul mot; on voit aussi combien l'ellipse est fréquente dans notre langue, et combien elle donne de force à l'expression de nos pensées. Pour qu'on puisse s'en faire une idée, nous allons rétablir la phrase :

Soyons bons, soyons généreux, soyons humains, soyons sensibles, soyons doux,

et qu'on sente qu'ici il y a encore ellipse du sujet, qu'il faudrait répéter cinq fois. De là, par anticipation, nous pouvons donner en passant, comme règle générale, que toute phrase, ou toute proposition qui rend la pensée d'une manière claire et précise, autrement dire toute phrase, ou toute proposition qui rend notre pensée d'une manière intelligible, est suffisamment compliquée de mots.

Analyse grammaticale.

Premier mot : SOYONS, accessoire *être*, au temps invitatif, ou impératif, à la première personne du pluriel, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet logique NOUS, sous-entendu.

Deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième mots : BONS, GÉNÉREUX, HUMAINS, SENSIBLES, DOUX, modatifs inertes, masculins pluriels, pour s'accorder en genre et en nombre avec leur sujet.

Septième mot : DIEU, substantif masculin singulier, sujet du modatif DIT.

Huitième mot : NOUS, pour *à nous*, représentatif de la première personne plurielle, complément indirect du modatif DIT.

Observation. On doit sentir la différence qui existe entre le complément indirect et le complément direct ; on voit que le complément indirect ne reçoit pas le résultat de l'action, et que l'on ne peut pas dire dans ce cas : *nous sommes dits par Dieu ;* au lieu que le complément direct reçoit toujours le résultat de l'action, que l'on peut dire : *soyez bons est dit par Dieu,* ou *a été dit par Dieu.*

Neuvième mot : DIT, modatif actif transitif *dire* ou *être disant,* au temps présent, à la troisième personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet DIEU.

Dixième mot : SOYEZ, accessoire *être,* au temps invitatif, ou impératif, à la seconde personne plurielle, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet logique : les hommes auxquels Dieu s'adresse.

Onzième mot : BONS, modatif inerte, masculin pluriel, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet.

Douzième mot : JE, substantif représentatif de DIEU, sujet du modatif actif transitif DIT, à la première personne du singulier.

Treizième mot : SERAI, accessoire *être,* au temps futur, à la première personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet JE.

Quatorzième mot : BON, modatif inerte, masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet JE.

Quinzième mot : POUR, accessoire qui met en rapport le complément déterminatif vous avec ce qui précède de la proposition.

Seizième mot : VOUS, substantif représentatif de la seconde personne plurielle, complément déterminatif de la manière d'être BON.

EXERCICE.

TEMPS INVITATIF, ou IMPÉRATIF DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE*.

Singulier :

MASCULIN.	FÉMININ.
Soyons BON, GÉNÉREUX, HUMAIN, SENSIBLE, DOUX.	*Soyons* BONNE, GÉNÉREUSE, HUMAINE, SENSIBLE, DOUCE.
Sois BON, GÉNÉREUX, HUMAIN, SENSIBLE, DOUX.	*Sois* BONNE, GÉNÉREUSE, HUMAINE, SENSIBLE, DOUCE.
Soyez BON, GÉNÉREUX, HUMAIN, SENSIBLE, DOUX.	*Soyez* BONNE, GÉNÉREUSE, HUMAINE, SENSIBLE, DOUCE.
QU'IL *soit* BON, GÉNÉREUX, HUMAIN, SENSIBLE, DOUX.	QU'ELLE *soit* BONNE, GÉNÉREUSE, HUMAINE, SENSIBLE, DOUCE.

Pluriel :

Soyons BONS, GÉNÉREUX, HUMAINS, SENSIBLES, DOUX.	*Soyons* BONNES, GÉNÉREUSES, HUMAINES, SENSIBLES, DOUCES.
Soyez BONS, GÉNÉREUX, HUMAINS, SENSIBLES, DOUX.	*Soyez* BONNES, GÉNÉREUSES, HUMAINES, SENSIBLES, DOUCES.
QU'ILS *soient* BONS, GÉNÉREUX, HUMAINS, SENSIBLES, DOUX.	QU'ELLES *soient* BONNES, GÉNÉREUSES, HUMAINES, SENSIBLES, DOUCES.

Ce temps n'a pas de tournure interrogative, et celà se conçoit, puisqu'il est impossible de pouvoir interroger les gents que l'on invite à faire une chose, ou à qui on commande de la faire.

DIXIÈME PHRASE.

CÉT HOMME A ABANDONNÉ SA FEMME ; DEPUIS QU'ELLE A ÉTÉ ABANDONNÉE, ELLE EST FOLLE.

Analyse logique.

Cette phrase se compose de trois propositions gram-

maticale : CET HOMME A ABANDONNÉ SA FEMME, une ; DEPUIS QU'ELLE A ÉTÉ ABANDONNÉE, deux ; ELLE EST FOLLE, trois. La première se forme de la manière d'être active transitive, exprimée par ABANDONNÉ ; son sujet est HOMME, son complément direct est FEMME (1) ; la seconde se forme de la manière d'être résultative ABANDONNÉE ; son sujet est ELLE, pour *laquelle femme*, son déterminatif de rappel est QU' pour *que* ; la troisième se forme de la manière d'être FOLLE ; son sujet est ELLE, pour *laquelle femme*.

Observations. Cette phrase nous offre deux propositions dans lesquelles figurent le mot *abandonné* : dans la première il peint l'action, par la raison que le sujet *homme*, qui est l'objet principal de cette proposition, a fait lui-même l'action d'abandonner sa femme ; dans la seconde, au contraire, il peint le résultat, par la raison que le sujet

---

(1) Cette première proposition signifie positivement : *cet homme est ayant été abandonnant sa femme*, que l'on peut traduire, comme nous l'avons déjà dit, par : *cet homme possède la manière d'être active, ou l'action d'avoir abandonné sa femme*, ou mieux encore, par : *cet homme est possédant l'action être abandonnant sa femme* ; c'est-à-dire que la fin de cette action est venue tout à fait à lui, qu'elle est passée, qu'elle a eu lieu précédemment, et par conséquent qu'il la possède au moment où nous en parlons ; ce qui fait qu'on doit considérer *abandonné sa femme* comme le complément direct du modatif actif transitif *avoir*. Mais comme cette marche (que nous n'avons pas cru devoir taire, puisque nous avons promis de donner une connaissance exacte de la proposition) pourrait offrir quelques difficultés à l'analyse, et que nous croyons qu'il suffit de l'avoir signalée, nous considérerons dans ce cas, et dans toutes les autres semblables, le temps du modatif *avoir*, et le temps [illegible] qui se trouvera suivre, comme n'ayant qu'un seul et même sens.

femme, qui est l'objet principal de cette seconde proposition, n'a pas fait d'action, puisque c'est elle qui en a reçu le résultat, que c'est elle qui a été *abandonnée* par lui. Ainsi on voit par là qu'il n'y a que l'objet principal et la considération de cet objet qui doivent nous guider pour savoir s'il s'agit d'action, ou s'il s'agit de résultat; et cela est assez naturel : lorsque l'objet principal d'une proposition est le sujet de l'action qui y est exprimée, le mot qui exprime cette action doit naturellement peindre l'action; de même que, lorsque l'objet qui s'est trouvé le complément direct d'une action, et qui en a par conséquent reçu le résultat, devient l'objet principal d'une proposition, le même mot, ou du moins le mot qui est semblable, qui réveille en nous la cause de ce résultat, autrement dire l'action qui a causé ce résultat, ne peut peindre autre chose que le résultat; ainsi, par exemple, nous citerons cette phrase déjà connue : *le renard a mangé la poule*, et nous dirons ici : le mot *mangé* peint l'action, par la raison que l'objet *renard* est le sujet de l'action, que l'action de manger a été faite par lui; et nous ajouterons : dans *la poule a été mangée par le renard*, le mot *mangée* peint le résultat, par la raison que *la poule* n'a pas fait l'action de manger, puisque c'est elle au contraire qui en a reçu le résultat; c'est-à-dire que c'est elle qui a été *mangée*.

Analyse grammaticale.

Premier mot : CET, accessoire démonstratif, masculin singulier, déterminatif du substantif HOMME.

Observation. Il n'y a de différence entre l'accessoire *ce* et l'accessoire *cet*, que ce dernier s'emploie chaque fois que le substantif qu'il détermine commence par une voyelle, ou un *h* muet; CE *paysan*, CET *habitant de la campagne*,

ont la même signification sous le rapport de la détermination, c'est-à-dire que *ce* et *cet* ont positivement la même valeur.

Deuxième mot : HOMME, substantif masculin singulier, sujet du modatif actif transitif ABANDONNÉ.

Troisième mot : A, modatif actif transitif *avoir*, au temps présent, à la troisième personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet HOMME.

Quatrième mot : ABANDONNÉ, modatif actif transitif *abandonner*, au temps prédécessif ; toujours invariable.

Cinquième mot : SA, accessoire possessif, féminin singulier, à la troisième personne, qui met en rapport le substantif HOMME, et l'action d'abandonner, avec le substantif FEMME.

Sixième mot : FEMME, substantif féminin singulier, complément direct du modatif actif transitif ABANDONNÉ.

Septième mot : DEPUIS, accessoire, ou signe de rapport de temps, qui sert à exprimer la coïncidence de la manière d'être résultative ABANDONNÉE, et de la manière d'être inerte FOLLE.

Huitième mot : QU' pour *que*, substantif représentatif indéfini de la proposition : *elle a été abandonnée ;* nous l'avons appelé, dans l'analyse logique, *déterminatif de rappel,* par la raison qu'il sert à exprimer que la femme qui est *folle* est celle qui a été *abandonnée*. Ces deux propositions signifiant : *elle est folle depuis que, celà : elle a été abandonnée,* où l'on voit que le mot *que* est substantif représentatif indéfini de la proposition qui vient après, et, par la transposition, se trouve tout à la fois être déterminatif de rappel. Quoique jusqu'à présent l'œuvre de la somnolente société savante, mais peu logicienne, des prêtres du culte des connaissances humaines, autrement dire

le Dictionnaire de l'Académie (qui se fait payer rien de moins que 36 francs pour n'être pas neuf, et n'être souvent qu'absurde) dise que le mot *que*, dans cette occasion, soit une conjonction, nous osons dire que c'est un substantif représentatif indéfini, ou au moins un déterminatif de rappel.

Neuvième mot : ELLE, représentatif de la troisième personne du féminin singulier, sujet de la manière d'être résultative ABANDONNÉE.

Dixième mot : A, modatif actif transitif *avoir*, au temps présent, à la troisième personne du singulier.

Onzième mot : ÉTÉ, accessoire *être*, au temps prédécessif; toujours invariable.

Douzième mot : ABANDONNÉE, modatif résultatif, féminin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet ELLE.

Treizième mot : ELLE, représentatif de la troisième personne du féminin singulier, sujet de la manière d'être FOLLE.

Quatorzième mot : EST, accessoire *être*, au temps présent, à la troisième personne du singulier, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet ELLE.

Quinzième mot : FOLLE, modatif inerte, féminin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet ELLE.

EXERCICE.

TEMPS PRÉDÉCESSIF DU MODATIF *ABANDONNER*.

SUJET MASCULIN.

Singulier :

J'AI ABANDONNÉ *ma* FEMME.
NOUS AVONS ABANDONNÉ *notre* FEMME.

TU AS ABANDONNÉ *ta* FEMME.
VOUS AVEZ ABANDONNÉ *votre* FEMME.
IL A ABANDONNÉ *sa* FEMME.

Pluriel :

NOUS AVONS ABANDONNÉ *nos* FEMMES.
VOUS AVEZ ABANDONNÉ *vos* FEMMES.
ILS ONT ABANDONNÉ *leurs* FEMMES.

SUJET FÉMININ.

Singulier :

J'AI ABANDONNÉ *mon* MARI.
NOUS AVONS ABANDONNÉ *notre* MARI.
TU AS ABANDONNÉ *ton* MARI.
VOUS AVEZ ABANDONNÉ *votre* MARI.
ELLE A ABANDONNÉ *son* MARI.

Pluriel :

NOUS AVONS ABANDONNÉ *nos* MARIS.
VOUS AVEZ ABANDONNÉ *vos* MARIS.
ELLES ONT ABANDONNÉ *leurs* MARIS.

EXERCICE SUR LE TEMPS PRÉDÉCESSIF DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE* ET SUR LE MODATIF RÉSULTATIF *ABANDONNÉ*.

SUJET MASCULIN.

Singulier :

J'AI *été* ABANDONNÉ *par ma* FEMME.
NOUS AVONS *été* ABANDONNÉ *par notre* FEMME.
TU AS *été* ABANDONNÉ *par ta* FEMME.
VOUS AVEZ *été* ABANDONNÉ *par votre* FEMME.
IL A *été* ABANDONNÉ *par sa* FEMME.

Pluriel :

NOUS AVONS *été* ABANDONNÉS *par nos* FEMMES.
VOUS AVEZ *été* ABANDONNÉS *par vos* FEMMES.
ILS ONT *été* ABANDONNÉS *par leurs* FEMMES.

SUJET FÉMININ.

Singulier :

J'AI *été* ABANDONNÉE *par mon* MARI.
NOUS AVONS *été* ABANDONNÉE *par notre* MARI.
TU AS *été* ABANDONNÉE *par ton* MARI.
VOUS AVEZ *été* ABANDONNÉE *par votre* MARI.
ELLE A *été* ABANDONNÉE *par son* MARI.

Pluriel :

NOUS AVONS *été* ABANDONNÉES *par nos* MARIS.
VOUS AVEZ *été* ABANDONNÉES *par vos* MARIS.
ELLES ONT *été* ABANDONNÉES *par leurs* MARIS.

On voit que, quel que soit le sujet du temps prédécessif, il reste invariable, que le modatif résultatif varie au contraire selon son sujet logique ; c'est-à-dire selon qu'il s'agit réellement d'une ou de plusieurs personnes. Maintenant que nous pensons que notre lecteur est à peu près à même de comprendre le mécanisme de la construction de la proposition logique et grammaticale, et par conséquent la construction de toute phrase, nous allons finir de passer en revue les substantifs qui nécessitent quelques observations.

AUTOMNE.

Voilà encore un mot qui a plus torturé de braves gents que le Juif errant n'a fait de pas depuis qu'il a entendu vibrer à son oreille la fatale sentence du Christ ; un mot qui a causé plus de tourments aux grammairiens que l'érection de l'obélisque à M. Lebas. Il est féminin, disaient les uns ; Jean-Jacques Rousseau a dit : *une automne nouvelle ;* madame de Sévigné, *une automne délicieuse ;* Delille, *la pâle automne;* Gresset, *une automne éternelle;* etc. Non, répondaient les autres, il est masculin ; Castel a dit : *un automne couronné de*, etc. ; *un vigoureux automne ;*

Saint-Lambert, *un riant automne;* Linguet, *un automne sec et beau;* une haute autorité, *un automne pluvieux, nébuleux, froid, chaud,* etc; et Delille, Delille lui-même, que vous citez, a dit : *un automne orageux, l'automne nébuleux*. Alors des démentis, des anathèmes réciproquement lancés contre les autorités et leurs allégateurs; mais les preuves de part et d'autre étant patentes, on continua de faire *automne* des deux genres, ayant soin, toutefois, de publier des règles contradictoires, parcequ'enfin on ne peut abandonner ainsi son opinion, tant absurde soit-elle. L'intérêt public le réclame, mais l'intérêt public est un pauvre diable, que la plupart des grammairiens méconnaissent, et ne voient pour rien là-dedans; le tout est de soutenir la controverse. Heureusement que, tôt ou tard, le public, moins lettré que les grammairiens, mais plus conséquent, se fait avocat de sa propre cause; et quand on ne veut pas lui rendre justice, il sait se faire justice lui-même, ce qui est arrivé en ce cas. Les prêtres obstinés du culte grammatical ont eu beau crier en sens inverse de toute leur voix systématique : *il est féminin d'après tel, ou tel auteur, faites-le féminin; il est féminin, ou masculin d'après tel, ou tel autre, faites-le masculin, ou féminin;* enfin, *il est masculin d'après tel, ou tel autre, faites-le masculin;* le public a répondu : que nous importe, à nous, ce qu'on a fait de ce mot par le passé! il doit être masculin comme *printemps, été* et *hiver,* ou du moins, s'il n'est pas plus masculin de fait que tout ce qui n'a pas un genre palpable, la raison nous dit de le faire ainsi, pour que nos quatre saisons aient leur nom au masculin, et pour nous débarrasser d'une exception qui n'est que nuisible. *Automne* est donc masculin pour touts les gents qui raisonnent et veulent être conséquents, et féminin pour ceux qui font de

l'ornière leur champ de bataille accoutumé, et n'ont pour combattre et soutenir le choc que des armes rouillées. (1)

CHOSE.

Ce mot, que nous avons déjà montré comme synonyme (2) de substance, est un des plus usités de notre langue; il est dans la bouche de tout le monde, et celà parcequ'il sert de nom à tout ce qui n'en a pas ; ou à désigner tout ce dont nous ignorons le véritable nom ; ce mot est encore un de ceux qui prouvent combien les grammairiens dans leurs décisions ont été peu guidés par l'analyse; si nous les consultons, nous voyons qu'ils font ce mot, tantôt masculin, et tantôt féminin. C'est une erreur, ce mot n'a qu'un genre, et ce genre c'est le féminin. Nous disons : UNE *chose*, UNE BELLE *chose*, UNE GRANDE *chose*, et jamais UN *chose*, UN BEAU *chose*, etc. Par exemple, et c'est ce qui a causé l'erreur des grammairiens, ce mot nous sert à exprimer deux sensations bien distinctes pour celui qui ne procède que par le fait de l'analyse; nous allons tâcher de les raisonner, afin de bien les faire comprendre. Lorsqu'un objet quelconque frappe notre regard, que nous avons le temps d'en considérer la nature, ou la forme, lorsque nous en ignorons le nom, ou que le nom est échappé

---

(1) « Les noms des trois autres saisons étant du masculin, n'est-il pas plus convenable que le mot *automne* le soit aussi. »

Exemple : *Un* HIVER *sec*, UN PRINTEMPS *froid*, UN *bel* ÉTÉ, UN AUTOMNE *pluvieux*. (MM. BÉCHERELLE.)

(2) Par *synonymes* on entend les mots qui, quoique écrits différemment, ont à peu près la même signification : *hypocrite*, *cagot*, *bigot*, *cafard*, sont quatre mots *synonymes*; on verra la nuance qui les différencie, au traité que nous donnerons bientôt.

[redacted]

de notre mémoire, nous disons : *voilà une chose qui me plait, ou me déplait,* selon l'impression que produit sur nous l'objet dont il est question, ce qui nous porte à dire : *cette chose est belle,* ou *laide,* ou *grande,* ou *petite,* etc. Dans ce cas nous disons *belle, laide, grande,* ou *petite,* en faisant accorder ces modatifs inertes avec le substantif *chose,* parceque l'objet que nous désignons par le mot *chose* est déterminé dans notre esprit ; parcequ'au besoin nous pourrions peindre cet objet, ou donner toutes les explications nécessaires pour en faire comprendre la nature, ou la forme. Mais il nous arrive souvent de ne pas avoir le temps, ou de n'être pas à même de considérer la nature, ou la forme de l'objet qui frappe nos sens ; nous avons bien éprouvé une sensation, nous savons bien qu'un objet quelconque, un son, par exemple, a frappé notre oreille ; qu'un objet quelconque a frappé notre vue, etc., mais cet objet est dans notre esprit, vague et indéterminé ; c'est-à-dire qu'il nous serait impossible d'en expliquer la nature, ou la forme, ou de le rendre sensible à l'esprit de celui auquel nous communiquons notre pensée ; dans ce cas nous ne disons pas : *une chose a frappé notre oreille,* ou *notre vue ;* nous employons l'accessoire *quelque,* qui signifie *certain, certaine,* et est par conséquent beaucoup plus vague que l'accessoire déterminatif de nombre, *une,* et nous disons : *quelque chose a frappé notre oreille,* ou *notre vue ;* ou si nous voulons ajouter une manière d'être quelconque à l'objet vague, ou indéterminé qui nous occupe, nous disons : *quelque chose de grand, quelque chose d'effrayant,* etc., *a frappé mon regard,* ou *j'ai vu quelque chose de grand, d'effrayant,* etc. ; dans ce cas, nous exprimons bien une manière d'être relative à l'objet qui nous occupe, mais cette manière d'être n'est pas directe, et cela se conçoit, puis-

que l'objet qui a frappé nos sens n'est pas défini, et qu'il est impossible d'appliquer une manière d'être à un objet qui nous est mal connu ; c'est pourquoi nous disons : *j'ai vu quelque chose de grand*, ou *quelque chose d'effrayant ;* ce qui signifie, *j'ai vu une chose quelconque qui fait partie de ce qui est grand*, ou *de ce qui est effrayant ;* où l'on voit que si la manière d'être est relative à l'objet que nous désignons par le mot *chose*, elle ne lui est pas directe ; c'est ainsi qu'après avoir entendu réciter des vers qui nous ont semblé bons, si nous voulons n'exprimer notre pensée que d'une manière vague, au lieu de dire : *voilà des vers qui sont bons*, ou *voilà de bons vers*, nous disons : *voilà quelque chose de bon*, ce qui signifie de même : *voilà une chose qui fait partie de ce que l'on est convenu d'appeler bon*. Le mot *chose* est donc toujours féminin ; lorsque son genre n'est pas bien sensible, c'est uniquement parceque la sensation que nous avons éprouvée de l'objet que nous exprimons par ce mot est vague, ou indéterminée, ou que nous voulons rendre vaguement notre pensée : il ne tient donc qu'à nous de rendre, ou non, sensible le genre de ce mot ; c'est-à-dire que nous n'avons pas besoin d'aller chercher dans quel cas nous devons dire d'une manière, ou d'une autre, que nous sommes libres de dire : *quelque chose que vous ayez promise, donnez*-LA, ou *quelque chose que vous ayez promis, donnez*-LE ; seulement, dans le premier cas, nous semblerons exprimer que *la chose* dont il s'agit nous est connue, qu'au besoin nous pourrions en expliquer la nature, ou la forme ; dans le second, au contraire, nous semblerons exprimer que *la chose* ne nous est pas bien connue, que nous n'en parlons que d'une manière vague, et que, par conséquent, il nous serait impossible au besoin d'en expliquer la nature, ou la forme.

EXERCICE.

La VÉRITÉ *est une* CHOSE QUE l'ON RENCONTRE *rarement dans les* COURS.

Le MEUBLE QUI NOUS SERT *est toujours une* CHOSE UTILE.

La CHOSE LA *plus* SIMPLE *est souvent* LA MEILLEURE.

IDÉE DÉTERMINÉE.	IDÉE INDÉTERMINÉE.
JE VEUX *autre* CHOSE QUE CELLE QUE VOUS M'AVEZ PROMISE. — DITES-MOI *au moins* QUELLE *est cette* CHOSE, *si* JE *puis* VOUS LA DONNER, *ou* VOUS LA REFUSER.	JE VEUX *autre* CHOSE QUE *ce* QUE VOUS M'AVEZ PROMIS. — DITES-MOI *au moins* QUEL *est ce quelque* CHOSE, *si* JE PUIS VOUS LE DONNER, *ou* VOUS LE REFUSER.
Quelque CHOSE QU'IL *eût* FAITE, IL *ne* LA NIAIT *jamais*. (LEMARE.)	*Quelque* CHOSE QU'IL *eût* FAIT, IL *ne* LE NIAIT *jamais*.
Quand VOUS AVEZ RÉSOLU *quelque* CHOSE, EXÉCUTEZ-LA *avec* VIGUEUR.	*Quand* VOUS AVEZ RÉSOLU *quelque* CHOSE, EXÉCUTEZ-LE *avec* VIGUEUR. (FÉNELON.)

On voit que, dans les exemples que nous venons de ranger sur deux colonnes, la même idée est rendue de deux manières différentes, et que la différence n'existe que dans la pensée de celui qui parle ; nous croyons cette différence plus facile à sentir qu'à expliquer.

Ainsi qu'on ne s'embarrasse donc pas du genre de ce mot ; quand on sera à même de l'analyser, on acquerra la preuve qu'il est toujours féminin, que si lorsque l'on dit : *j'ai vu quelque chose d'effrayant*, on ne fait pas accorder le modatif inerte *effrayant*, c'est-à-dire si l'on ne dit pas *effrayante*, ce n'est pas parceque le mot *chose* est masculin, c'est uniquement parceque l'objet que nous expri-

mons par ce mot est indéterminé dans notre esprit ; et que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, si la manière d'être est relative à ce que nous entendons par le mot *chose*, elle ne lui est pas directe; jamais, *j'ai vu quelque chose d'effrayant*, ne signifiera : *j'ai vu une chose effrayante*, mais *j'ai vu une chose qui fait partie de ce qui est effrayant.*

COUPLE.

Le mot *couple*, au singulier comme au pluriel, a deux significations et deux genres ; lorsqu'il désigne deux êtres unis par les liens du mariage, ou par des sentiments d'âme, comme l'amitié, l'amour, etc., il est masculin, quel que soit le genre des êtres auxquels il s'applique ; et féminin, lorsqu'il désigne des êtres, ou des choses unies accidentellement par une volonté étrangère ; c'est-à-dire sans participation de leur volonté, ou par le hasard, le besoin, ou l'habitude.

EXERCICE.

MASCULIN.

Singulier :

Et ce COUPLE CHARMANT,
S'UNIT *long-temps*, DIT-ON, *avant le* SACREMENT.
(BOILEAU.)

Ce SOIR *un* COUPLE HEUREUX, *d'une* VOIX SOLENNELLE,
PARLAIT *tout bas* d'AMOUR *et de* FLAMME ÉTERNELLE.
(VICTOR HUGO.)

Certain COUPLE *d'*AMIS, *dans un* BOURG ÉTABLI,
POSSÉDAIT *quelque* BIEN. (LA FONTAINE.)

Un COUPLE *de* PIGEONS SUFFIT *pour* PEUPLER *une* VOLIÈRE.
(GIRAULT.)

Le ROSEAU *que les* CONJOINTS TENAIENT *chacun par un* BOUT

[redacted]

... est plein de différents HIÉROGLYPHES QUI marquent l'AGE du COUPLE uni et de la LUNE où se fait le MARIAGE. (Chateaubriand.)

Pluriel :

ACHILLE et PATROCLE, ORESTE et PILADE, furent *deux* COUPLES d'AMIS sincères et dévoués.

PYRAME et THISBÉ, HÉLOÏSE et ABEILARD, *célèbres par leurs* MALHEURS, SAPHO *de* MYTILÈNE, *si* célèbre *par ses vers et par sa* MORT, *et* PHAON QU'ELLE illustra, *et* QUI LA dédaigna, *sont des* COUPLES malheureux *dont la* POSTÉRITÉ n'oubliera *jamais les* NOMS.

FÉMININ.

Singulier :

JE *suis bien* aise QUE VOUS ayez *cet* AUTOMNE *une* COUPLE *de* BEAUFRÈRES. (Madame de Sévigné.)

Une COUPLE *de* PIGEONS *ne sont pas* suffisants *pour le* DINER *de six* PERSONNES. (Guizot.)

(Il y a une remarque à faire sur cet exemple ; mais nous y reviendrons.)

Une COUPLE *de* BOUTEILLES *de* VIN *a été* bue *à ce* DINER.

SI JE n'avais QU'*une* COUPLE *d'*ENNEMIS *à* combattre JE *serais* sûr *du* SUCCÈS.

Pluriel :

VOUS voulez QUE JE *ne* mange QU'*une* COUPLE *d'*OEUFS frais *à mon* DÉJEUNER, *et des* OEUFS *de* POULETTES, encore, *lorsque deux* COUPLES *d'*OEUFS *d'*AUTRUCHES *seraient à peine* suffisantes.

En LES voyant entrer *deux à deux dans* l'ÉGLISE, JE ME dis : *voilà des* COUPLES innocentes *de* jeunes FILLES vierges *encore de* HONTE *et de* REMORDS ; ELLES vont prier *vers* DIEU *cette* tranquillité *d'*AME *dont* ELLES n'ont *pas* BESOIN, *et* MOI, QUI *suis* déshonorée, maudite, JE *ne* ME sens *plus le* COURAGE *de* M'agenouiller *et de* prier. (Amédée N.)

Voila *des* COUPLES *de* SOLDATS *admirablement* placées *par* RANG *de* TAILLE.

On voit par ces exemples que chaque fois qu'il y a liaison de sentiment, *couple* est du masculin ; que dans le cas contraire, c'est-à-dire dans le cas où la liaison n'est qu'accidentelle ou supposée être telle, il est féminin, tant au singulier qu'au pluriel. Quelques grammairiens n'ont pas toujours suivi cette marche : les uns prétendent que le mot *couple* est féminin chaque fois qu'il désigne des choses inanimées, et masculin dans le cas contraire; d'autres prétendent qu'il n'est masculin que lorsqu'il désigne l'accouplement du mâle et de la femelle, par amour, ou par mariage. Pour nous, et nous ne sommes pas le seul qui pensions ainsi, nous croyons qu'il est mieux de ne faire que cette distinction : le mot *couple* est féminin chaque fois qu'il n'y a pas union de sentiment, et masculin dans le cas contraire, qu'il s'agisse de deux êtres mâles, de deux êtres femelles, ou de deux êtres l'un d'un genre, l'autre d'un autre. Par là, nous apportons à ce mot, dans l'un et l'autre cas, une force de signification qui ne peut qu'enrichir notre langue; si nous voyons écrit : UNE *couple d'hommes*, etc., celà nous présente à l'esprit deux êtres unis par le seul fait d'une circonstance quelconque; si au contraire nous voyons : UN *couple d'hommes*, etc., nous comprenons de suite qu'il y a union de sentiment, ou d'intimité, etc. Voici, du reste, la façon de penser de MM. Bécherelle, qui, à l'égard de la règle que nous venons de poser, est absolument la même que la nôtre : « Les grammairiens ont établi, à l'égard du mot *couple*, des règles tout à fait fausses (1). »

---

(1) « Leur peu d'exactitude a été fort bien *démontrée* dans le Journal grammatical, tome IV, page 367. » (MM. BÉCHERELLE.) Nous

[redacted]

DÉLICE.

Délice est encore un monstre qui se métamorphose en passant du singulier au pluriel. Dans le premier cas, il est masculin, dans le second, il est féminin; voilà la règle que nous donnent ceux qui ne voient que par les yeux des Grecs, des Latins, ou des auteurs qui n'ont jamais songé que leur manque d'attention, ou leur négligence, un jour devrait faire loi. Oui, voilà votre règle, répondrons-nous, mais est-elle conséquente? pas plus que celle du substantif *amour*, que vous avez pris sous votre bonnet de nous imposer; car encore une fois, lorsque nous sommes convenus du genre d'un mot, nous ne devons ni ne pouvons en démordre; tout ce qui est de la nature animale a un genre que rien ne peut changer. Or, si par analogie nous donnons un genre aux choses qui n'en ont réellement pas, nous ne pouvons le violer sans cesser d'être raisonnables, à moins que ce soit par licence poétique, et encore. *Délice*, pour nous, sera donc toujours masculin (1).

---

avons souligné le mot *démontrée* de cette note, par la raison que nous prouverons en temps et lieu que ce mot doit être au masculin et non au féminin, quoi qu'en disent ceux qui le mettent ainsi.

Lorsque deux objets quelconques ne se vendent pas séparément, comme des bretelles, des souliers, etc., on doit dire : *une paire de bretelles*, *une paire de souliers*, etc., et non *une couple*, etc.

(1) Les bivalves, les multivalves sont androgynes et se livrent seuls, avec sécurité et par la seule impulsion de la nature, *à toutes les délices de l'amour*.

(VIREY, *Histoire naturelle du genre humain*.)

FOUDRE.

Tant au singulier qu'au pluriel, *foudre* est féminin lorsqu'il désigne le feu du ciel, et masculin lorsqu'il désigne l'espèce de boîte en forme d'horloge d'eau, que, d'après la mythologie, Jupiter tient dans sa main droite; comme cette boîte est censée contenir le feu du ciel, qu'on suppose que c'est d'elle que s'échappe le bruit du tonnerre; par métaphore (1), on dit en parlant d'un orateur : c'est un *foudre d'éloquence*; et en parlant d'un grand capitaine :

---

(1) La *métaphore* est une figure de rhétorique qui consiste à donner à l'objet que l'on compare le nom de celui auquel il est comparé; par exemple, si nous voyons un homme se battre en déterminé, son courage réveille en nous l'intrépidité du lion, alors nous fesons une comparaison, et nous disons : *cet homme se bat comme un lion*; ensuite, pour donner plus de force à notre pensée, nous disons : *cet homme est un vrai lion dans le combat*. Ici seulement est la *métaphore*, qu'il ne faut pas confondre avec la comparaison; pour exprimer la *comparaison*, nous disons : telle chose *est*, ou *agit comme* telle chose, parceque nous les comparons; au lieu que pour exprimer la *métaphore*, nous cessons de comparer; nous n'exprimons que le résultat de la comparaison, en mettant à la place de la chose comparée celle à laquelle nous la comparons, et nous disons : telle chose *est* telle chose.

Comparaison :

CETTE FEMME CHANTE COMME UN ROSSIGNOL.

Métaphore :

CETTE FEMME, POUR LE CHANT, *est* UN VRAI ROSSIGNOL;

ainsi, en disant d'un orateur éloquent : *c'est un foudre*, on lui donne le nom de l'espèce de boîte que Jupiter tient, par l'analogie que l'on trouve entre l'une qui lance les carreaux de la foudre, et l'autre qui lance ses paroles avec force.

[redacted]

c'est un foudre de guerre. Il arrive aussi, par métonymie (1), de dire *le foudre* pour *la foudre* en parlant du tonnerre.

EXERCICE.

MASCULIN.

Singulier :

Quand le SUBLIME VIENT *à* ÉCLATER OU IL FAUT, IL RENVERSE TOUT *comme un* FOUDRE. (BOILEAU.)

C'est la MYTHOLOGIE *des* ANCIENS QUI, NOUS REPRÉSENTANT *toujours* JUPITER ARMÉ *du* FOUDRE, NOUS INSPIRE *tant de* FRAYEUR *de* DIEU, *de la* DIVINITÉ.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Comment! *des* ANIMAUX QUI TREMBLENT *devant* MOI !
JE *suis donc un* FOUDRE *de* GUERRE ? (LA FONTAINE.)

Pluriel :

Dans des ANTRES PROFONDS ON *a* SU RENFERMER
Des FOUDRES SOUTERRAINS, *tout prêts à* S'ALLUMER.

(VOLTAIRE.)

Ces SOLDATS PARFUMÉS, *ces* FOUDRES MENAÇANTS,
Ces HÉROS *de* SALONS, *ces* GAGNEURS *de* BATAILLE,
Ne sont QUE *des* ENFANTS
Quand GRONDE *la* MITRAILLE. (V. ARRIVETX.)

FÉMININ.

Singulier :

POURQUOI CHANGER *de* PLACE ? *la* FOUDRE TOMBE *partout*.

(BOISTE.)

VOUS *qui* PORTEZ *la* FOUDRE *au* FOND *de ces* DÉSERTS.

(VOLTAIRE.)

---

(1) La *métonymie* est une figure par laquelle on exprime le contenant par le contenu ; c'est ainsi que l'on dit : *allumer la pipe*, pour *allumer le tabac*, qui est le *contenu* de la pipe, qui est le *contenant* ; c'est ainsi encore que l'on dit : *manger sa semaine*, pour *manger le gain*, ou *le produit de sa semaine*.

Pluriel :

APLANISSEZ *ces* MONTS DONT *les* ROCHERS FUMANT
TREMBLAIENT *sous nos* FOUDRES GUERRIÈRES.

(CASIMIR DELAVIGNE.)

La VOIX *des* FOUDRES MENTEUSES *du* VATICAN S'*est* TUE *aussitôt* QUE *le* PEUPLE A CRIÉ LIBERTÉ !

GENTS.

Voilà un mot qui a démâté bien des conceptions et fait flotter dans le vague bien des raisonnements ; la plupart des grammairiens nous ont présenté ce mot, tantôt essentiellement masculin, tantôt des deux genres, ayant soin toutefois de nous dire qu'il n'est pas possible de lui assigner de règles précises ; que ce mot est tellement bizarre, tellement capricieux, qu'aussitôt qu'on le soumet au joug d'une règle, il le secoue pour en accepter un autre qu'il secoue encore. Pour nous, qui ne croyons pas à la bizarrerie des mots, qui ne les voyons jamais qu'esclaves de l'emploi, ou de l'usage, plus ou moins raisonnable qu'on en fait, nous dirons que ce mot est essentiellement féminin, au singulier comme au pluriel : *la séduisante gent, les séduisantes gents ;* que seulement l'euphonie, cette grande régulatrice de toutes langues, a d'abord dérangé l'accord des mots qui l'escortent, et que des règles faussement posées ont fait le reste. Quoi qu'il en soit, comme le préjugé est une chose qui ne se déracine pas facilement, et que l'on doit en certain cas, dans l'intérêt commun, le regarder comme une loi lorsqu'il est général, nous n'essayerons pas de soumettre les mots qui accompagnent le mot *gents* à un seul et même accord, puisque ce serait tenter l'impossible ; nous nous bornerons à donner des règles précises sur l'emploi de ce mot, tel qu'il nous est parvenu.

RÈGLES.

1° Touts les mots susceptibles d'accord qui précèdent le substantif *gents* et s'y rapportent, bien entendu, prènent l'accord de ce substantif; c'est-à-dire qu'ils prènent la forme du féminin pluriel : *toutes* SOTTES *et* LAIDES *gents que nous sommes, nous n'en sommes pas moins* RECHERCHÉS; *de* VIEILLES *et* CAPRICIEUSES *gents; j'ai rencontré de bien* SINGULIÈRES *gents;* TOUTES BONNES *gents ne sont pas riches.*

2° Touts les mots susceptibles d'accord qui suivent le substantif *gents* et s'y rapportent, se mèttent au masculin pluriel: *ces gents-là sont* TOUTS SOTS *et* LAIDS, *ils n'en sont pas moins* RECHERCHÉS; *des gents* VIEUX *et* CAPRICIEUX ; *j'ai rencontré des gents bien* SINGULIERS; *ces gents-là ne sont pas* BEAUX, *mais ils sont* TOUTS BONS.

3° Cependant, lorsque les mots *tout, certain, tel, quèl,* précèdent le substantif *gents,* et en sont séparés par un, ou plusieurs mots non susceptibles de varier du masculin pluriel au féminin pluriel, les mots *tout, certain, tel, quel,* font exception à la règle du *primo* (1°), et se mettent au masculin pluriel; ainsi on dit : TOUTES *gents sont* ÉGAUX *devant la loi;* CERTAINES *gents sont bien* MIS; *de* QUELLES *gènts parlez-vous?* TELLES *gents sont* BEAUX; TELLES *gents sont* LAIDS, parcequ'aucun mot ne sépare ces mots du substantif *gents;* mais on dit : TOUTS *les gents sont* ÉGAUX *devant la loi;* TOUTS *les honnêtes gents sont* ÉGAUX *devant la loi;* CERTAINS *braves gents;* CERTAINS *honnêtes gents sont bien* MIS; *de* QUELS *braves gents parlez-vous?* QUELS *ridicules gents que voilà!* TELS *aimables gents sont* BEAUX; TELS *admirables gents sont* LAIDS; TELS *aimables gents sont* BONS; TELS *autres gents ne le sont pas.* Ici on met les mots *touts, certain, quel, tel,* au masculin pluriel, par la raison que

ces mots sont séparés du substantif *gents* par les mots *les, honnêtes, braves, ridicules, aimables, admirables, autres,* qui ne varient pas du masculin pluriel au féminin pluriel, puisque l'on dit : LES *hommes*, LES *femmes*; DES *hommes* HONNÊTES, DES *femmes* HONNÊTES; DES *hommes* BRAVES, DES *femmes* BRAVES; DES *hommes* RIDICULES, DES *femmes* RIDICULES; DES *hommes* AIMABLES, DES *femmes* AIMABLES; DES *hommes* ADMIRABLES, DES *femmes* ADMIRABLES.

4° Cependant, lorsqu'à la place des modatifs inertes *honnêtes, braves, ridicules, aimables, admirables*, et de touts ceux qui sont de la même catégorie, c'est-à-dire de touts ceux qui ne changent pas du masculin pluriel au féminin pluriel, viènent d'autres modatifs qui varient au contraire du masculin pluriel au féminin pluriel, les mots *tout, certain, tel, quel,* séparés, ou non, de ces modatifs par des mots variables ou invariables, d'un genre à l'autre genre pluriel, ces mots, disons-nous, reprènent leur accord primitif; c'est-à-dire que, selon la règle du *primo,* ils s'accordent en genre et en nombre avec le substantif *gents*, qui est, comme nous l'avons dit, du féminin pluriel.

EXERCICE.

Selon la règle du PRIMO.

IL FAUT SAVOIR S'ACCOMMODER *de toutes* GENTS. (ACADÉMIE.)

Quelles GENTS *êtes*-VOUS? (RACINE.)

Certaines GENTS DÉMOCRATES. (BOISTE.)

Les GRANDS ADMIRATEURS *sont pour la* PLUPART *de* SOTTES GENTS. (SAINT-EVREMONT.)

De telles GENTS, IL *est beaucoup*
QUI PRENDRAIENT VAUGIRARD *pour* ROME. (LA FONTAINE.)

Le VERRE *en* MAIN QUE *chacun* SE CONFIE
Au DIEU *des* BONNES GENTS. (BÉRANGER.)

[redacted]

Selon la règle du SECONDO.

NOUS DÉTESTONS *les* GENTS
Tantôt ROUGES, *tantôt* BLANCS. (BÉRANGER.)

VOILA *des* GENTS HEUREUX. *Des* GENTS RÉSOLUS. *Des* GENTS *bien* FINS. (BÉCHERELLE.)

Quand du MÉPRIS *d'un tel* USAGE
Les GENTS *du* MONDE *sont* IMBUS. (BÉRANGER.)

Selon la règle du TERTIO *et du* SECONDO.

Touts ces GENTS-*là sont sottement* INGÉNIEUX. (J.-J. ROUSSEAU.)

Touts les GENTS GAIS ONT *le* DON MERVEILLEUX
De METTRE *en* TRAIN *touts les* GENTS SÉRIEUX. (VOLTAIRE.)

Les FAUX HONNÊTES GENTS *sont* CEUX QUI DÉGUISENT *leurs* DÉFAUTS. *Les* VRAIS HONNÊTES GENTS *sont* CEUX QUI *les* RECONNAISSENT. (LA ROCHEFOUCAULD.)

C'étaient touts des GENTS *mal* ASSORTIS. (VOLTAIRE.)

Selon la règle du QUARTO *et du* SECONDO.

Toutes ces PLAISANTES GENTS *sont* ÉTONNANTS.
Toutes ces VIEILLES GENTS *sont* FOUS.
Certaines VIEILLES GENTS *sont* HEUREUX.
Quelles PETITES GENTS *sont* VENUES *là*.
Telles SÉRIEUSES GENTS *en* APPARENCE *sont* FOUS *en certains* CAS.
Toutes les VIEILLES GENTS *sont ordinairement* HARGNEUX. (L'abbé GIRARD.)

Nous nous sommes un peu étendu sur ce mot et sur la bizarrerie de l'usage auquel on l'a soumis, afin de lever

[...]te difficulté ; nous en avons même donné les règles par [an]ticipation, pour donner à notre lecteur tout le temps [n]écessaire de les étudier ; du reste, nous devons l'aver[t]ir en passant que ces règles ont été presque généralement suivies, mais que presque généralement aussi elles ont été violées par les écrivains mêmes qui nous ont fourni ces exemples. Que l'on ne se fasse donc pas positivement un monstre des règles : quand on est parvenu à se les raisonner, et qu'on ne pèche plus qu'avec connaissance de cause, le crime, en tant que langage bien entendu, est toujours léger.

HYMNE.

Pour ce mot, c'est différent ; il ne s'agit pas de le faire passer du masculin au féminin en le faisant passer du singulier au pluriel, non ; c'est en le faisant passer du profane au sacré. Voici la règle donnée par l'Académie, tous les lexicographes et quelques grammairiens : *Hymne* est masculin lorsqu'il désigne un chant héroïque, ou patriotique, et féminin lorsqu'il désigne un chant sacré ; c'est-à-dire qu'il est masculin lorsqu'il se dit, ou se chante hors de l'église, et féminin dans le cas contraire. Pour montrer l'absurdité de cette règle et de quelques autres, nous allons laisser parler M. Vanier (1) ; pour nous, qui croyons

---

(1) « L'Académie et touts les lexicographes font *hymne* masculin, puis ils ajoutent : *ce mot est féminin en parlant des hymnes qu'on chante à l'église*. On se demande ici la raison pour laquelle ce mot est féminin ? ce n'est donc plus le même sens qu'on y attache ? Un psaume (substantif masculin) devient-il féminin quand on

[redacted]

ne devoir faire de concessions qu'à la raison, nous ferons toujours *hymne* masculin dans l'un et l'autre cas, afin d'éviter par là la difficulté et le ridicule d'une exception.

---

le chante? A-t-on entendu dire à quelqu'un : on va chanter le psaume *suivante?* En vérité *la belle hymne* me semble de la même force que les *belles exemples*, que le *quatre-z-yeux* de Wailly, qui lui valut le *mille-z-yeux, que c'est beau!* que lui repartit Domergue. N'allons pas chercher bien loin l'origine de *la belle hymne*; c'est du français de suisse d'église, sanctionné par les enfants de chœur, et promulgué par les bonnes femmes. Boniface cite à l'appui du féminin cette phrase de M. Villemain : *Elles chantaient dans leur langage des hymnes sacrées*. A parler vrai, je doute fort que M. Villemain eût dit : *les plus belles hymnes*; l'adjectif *sacrées* a pu échapper à l'œil de l'auteur ; c'est peut-être aussi une faute typographique. Le même grammairien rapporte plus bas cette autre citation tirée de Montesquieu, où l'hymne est masculin : *La vie de Turenne est un hymne à la louange de l'humanité.* Plus haut ce grammairien prétend qu'il faut dire : *les belles hymnes de Santeuil.* Si Santeuil revenait et qu'il entendit dire celà, je ne sais s'il chanterait *une hymne*, mais je crois qu'il chanterait une *belle gamme* à ceux qui l'estropient ainsi. Si jamais Santeuil a dit *une belle hymne*, je l'irai dire à Rome. Tout celà peut aller de pair avec une *grande espace, une forte interligne*, qui sont du féminin en termes d'imprimerie. Et pourquoi autoriser les apprentis imprimeurs à écorcher le français? Tout le monde dit : *un espace, un interligne*, comme on dit : *un entre-côte ;* est-ce là une raison pour enregistrer ce mot comme féminin en terme de cuisine? Ce n'est pas là qu'il faut aller chercher le français ; assez d'autres y font du latin. »

(Augustin Vanier.)

Il faut laisser aux enfants de chœur *la dernière évangile*, *une belle hymne*; et aux maîtres d'écriture *une belle exemple*. (Lemare.)

Nous partageons l'avis de ces messieurs ; *exemple*, *espace*, *interligne*, *évangile* et *hymne*, doivent toujours être masculins, et nous dirons avec M. Marle : partisans des *belles exemples* d'écriture (et

EXERCICE.

Et, du FOND *des* BOSQUETS, *un* HYMNE UNIVERSEL
*S'*ÉLÈVE *dans les* AIRS *et* MONTE *jusqu'au* CIEL.

(MICHAUD.)

Vers la VOUTE SACRÉE ILS ÉLÈVENT *les* MAINS,
Et VONT VERSER *les* AIRS *de leurs* HYMNES DIVINS.

ORGE.

D'après les grammairiens, *orge* est féminin, tant au singulier qu'au pluriel; on dit : *de l'orge* GERMÉE, *de* BELLES *orges*, *de l'orge* MACÉRÉE, AVANCÉE, *de l'orge* GRUÉE, etc.; mais, lorsque l'on dit : *orge* PERLÉ, *orge* MONDÉ, *orge* est masculin; si l'on demande le pourquoi, ces messieurs disent avec le plus grand sérieux : NOUS L'IGNORONS, *mais des écrivains dignes d'autorité nous en offrent des exemples*. Mais, messieurs, encore une fois, devons-nous leur demander : êtes-vous bien sûrs que ces exemples, sur lesquels vous avez bâti vos règles, ne renfermaient pas des fautes typographiques? qu'ils n'étaient pas ainsi par inadvertance? toutes choses que vous avez accréditées pour avoir le plaisir de vous faire passer pour observateurs. Nous savons que *c'est à vous qu'est essentiellement confiée la garde du feu sacré*, comme vous le dites fort bien (1);

---

ajoutons, nous, et de toutes ces sottises), l'usage est pour vous, et personne ne vous le conteste: couvrez-vous donc de ce bouclier protecteur de toutes les bizarreries de la langue; mais n'invoquez pas l'appui de la raison; elle vous refuse ses armes, ou, si elle semble vous les prêter un instant, c'est pour les tourner contre vous.

(1) Discours prononcé à la Société grammaticale.

mais, malgré tout le respect qui vous est dû, nous insisterons de toutes nos forces pour qu'on ne s'attache pas à de telles sottises ; et nous dirons que puisque l'on dit : *de l'orge* MACÉRÉE, *de l'orge* GRUÉE, on doit dire : *de l'orge* MONDÉE, *de l'orge* PERLÉE (1), à moins de faire porter son nom sur la liste des pensionnaires de Charenton.

ORGUE.

Voilà encore un mot que les grammaires font masculin au singulier, et féminin au pluriel ; et de là, à leurs auteurs de se demander, pris dans leurs propres rêts, doit-on dire :

C'est un des plus belles orgues que je connaisse,

ou *C'est un des plus beaux orgues que je connaisse ;*

ou enfin, *C'est une des plus belles orgues que je connaisse ?*

On voit par là combien cette règle est absurde, puisque aucune des trois questions n'est supportable, ou d'accord avec elle, et que la première de ces questions, qui est celle où la règle est le plus ponctuellement suivie, est justement celle qui nous offre le plus discordant ridicule ; car, franchement, quel est celui qui, se piquant d'être français, oserait dire :

---

(1) « Pour les usages alimentaires et médicinaux, c'est l'orge mondée et l'orge perlée qu'on emploie. » (*Dictionnaire des sciences médicales*, publié par PANCKOUCKE.)

« Peut-être serait-il plus raisonnable d'admettre le féminin partout ; c'est du moins l'opinion de Laveaux, et de plusieurs lexicographes. » (MM. BESCHERELLE.)

C'est un des plus belles orgues que je connaisse?

Jamais jargon suisse-français n'a été plus discordant; voilà pourtant où nous conduisent les fadaises irréfléchies des faiseurs de règles; pour nous, nous résoudrons ainsi la question; on doit dire :

C'est un des plus beaux orgues que je connaisse;

et celà, parceque *orgue* doit être masculin au singulier comme au pluriel : *un grand orgue, de grands orgues; un orgue parfait, des orgues parfaits* (1).

SENTINELLE.

Quelques grammairiens veulent que l'on dise toujours : *une sentinelle;* d'autres disent qu'il est mieux de lui donner le genre de la personne à laquelle on l'applique; nous sommes de l'avis de ces derniers : nous dirons en parlant d'une femme : une sentinelle; et en parlant d'un homme : un sentinelle.

---

(1) «A Milan, au Dôme ou la métropole (à Milan, on appèle la métropole le Dôme), il y a deux *grands orgues;* un de chaque côté du chœur.» (*De l'État présent de la musique*, par BURNEY, traduction.)

« C'est une bizarrerie de donner à un substantif un genre au singulier, et un autre genre au pluriel. » (DOMERGUE.)

« C'est un des plus *beaux orgues* que je connaisse. » (MM. BÉCHERELLE.)

« Il nous est impossible de nous taire sur une telle absurdité. Quoi! vous voulez qu'un mot, qui n'a qu'une seule étymologie, ait, sans motifs raisonnables, plausibles, un genre masculin au singulier, et un genre féminin au pluriel? Nous dirons qu'*orgue* au singulier étant masculin, doit être également masculin au pluriel. » (LANDAIS.)

EXERCICE.

MASCULIN.

SENTINELLE VIGILANT. (ACADÉMIE.)

ON A TROUVÉ le SENTINELLE MORT dans la GUÉRITE.
(ACADÉMIE.)

Ces POSTES MENAÇANTS, ces NOMBREUX SENTINELLES
QUI VEILLENT chaque JOUR aux PORTES ÉTERNELLES.
(DELILLE.)

FÉMININ.

La VIGILANCE est la SENTINELLE AVANCÉE de toutes PROSPÉRITÉS.

Les VERTUS sont toujours d'HEUREUSES SENTINELLES
QUI DÉFENDENT nos COEURS.
L'AME QUI les COMPREND est CONDUITE par ELLES
Au REPOS des DOULEURS.

SUBSTANTIFS

QUI CHANGENT DE GENRE

EN CHANGEANT DE SIGNIFICATION.

MASCULIN.

AIDE, est masculin quand il signifie, *qui aide un autre.*
Un aide de camp.
Un aide de cuisine.
Un aide major.
Un excellent aide.
Un mauvais aide (1).

FÉMININ.

AIDE, est féminin quand il signifie *assistance;* — sa présence m'est d'une *grande aide.* On disait autrefois *les aides*, en parlant des impôts; et *la cour des aides*, en parlant du tribunal où se ju-

(1) Nous croyons qu'on ferait bien de dire : *une aide*, lorsque la personne qui aide est une femme.

MASCULIN.	FÉMININ.
	geaient en dernier ressort les affaires concernant ces impôts, ou subsides.
ANGE, créature spirituelle, ou personne d'une grande beauté.	ANGE, se dit d'un poisson de mer, et d'une espèce de moucheron.
AUNE, arbre qui croît près des eaux.	AUNE, mesure de quarante-quatre pouces.
BARBE, cheval de Barbarie.	BARBE, poil du menton; — fanon de la baleine.
BARDE, poète chez les anciens Celtes.	BARDE, tranche de lard fort mince; — ancienne armure.
BASQUE, langage qu'on parle dans la Biscaye; — homme de ce pays.	BASQUE, petite pièce du bas d'un ancien vêtement appelé pourpoint, — pan d'un autre appelé justaucorps.
BERCE, petit oiseau des forêts.	BERCE, plante. Il y en a plusieurs espèces.
BOURGOGNE, vin de Bourgogne (1).	BOURGOGNE, province de France (de là le nom du vin).
CAPRE, armateur; — vaisseau armé.	CAPRE, fruit du câprier.
CARPE, partie qui est entre le bras et la paume de la main.	CARPE, poisson d'eau douce.
CARTOUCHE, ornement de	CARTOUCHE, charge d'une arme

(1) C'est par ellipse que l'on dit : *du Bourgogne*; on a d'abord dit, et l'on dit encore quelquefois *du vin de Bourgogne*. Nous avons dans notre langue une foule de mots qui ont passé d'un genre à l'autre par ce moyen; c'est ainsi qu'on dit: *du réglisse*, pour *du jus* ou *du suc de réglisse*; *du jujube* pour *du suc de jujube*; *une pendule*, pour *une horloge à pendule*, etc.

MASCULIN.	FÉMININ.
sculpture, de peinture et de gravure.	à feu ; — congé de soldat.
CLOAQUE, lieu où l'on dépose les immondices : figurément, *cet homme est un cloaque d'impuretés*, pour il réunit tous les vices.	CLOAQUE, conduit en pierres fait en voûte, où l'on fait couler les eaux et les immondices.
COCHE, voiture d'eau ; — sorte de chariot couvert.	COCHE, truie grasse ; — entaille faite dans un corps solide.
CONTREGARDE, employé qui tient dans les hôtels des monnaies le registre des matières qu'on y apporte.	CONTREGARDE, espèce de fortification faite en avant d'un bastion.
CORNETTE, nom qu'on donnait autrefois à un officier de cavalerie.	CORNETTE, pavillon blanc ; — étendard de cavalerie ; — coiffe de femme ; — huppe d'un oiseau.
CRAVATE, cheval de Croatie ; — au pluriel, nom d'une ancienne milice à cheval.	CRAVATE, partie d'habillement qu'on met au cou ; — sorte de dentelle.
CRÊPE, sorte d'étoffe qu'on porte en signe de deuil.	CRÊPE, pâte très-mince qu'on fait cuire en l'étendant sur la poêle.
CRITIQUE, celui qui examine et juge les ouvrages d'esprit.	CRITIQUE, art d'examiner et de juger les ouvrages d'esprit ; — écrit du critique. — censure maligne de la conduite d'autrui.
CUSTODE, président de l'ancienne Académie des Arcades de Rome ; — officier de l'ancienne Rome ; — curé de quelques églises, etc.	CUSTODE, chaperon qui couvre le fourreau des pistolets ; — appui garni de crin dans le fond d'une voiture, etc.

MASCULIN.	FÉMININ.
DRILLE, autrefois soldat; — *bon drille, — pauvre drille, — vieux soldat, — vieux libertin.*	DRILLE, chiffon de toile qui sert à faire du papier; — porteforet d'horloger.
ÉCHO, son réfléchi et répété.	ÉCHO, nom d'une nymphe.
ENSEIGNE, officier qui porte le drapeau, qu'on appelait autrefois enseigne; — en parlant de cet officier: *un porte-enseigne.*	ENSEIGNE, ancien drapeau d'infanterie; — tableau qu'on met au dessus des boutiques, pour indiquer l'état ou la profession.
FORÊT, sorte d'outil d'acier fait en forme de vis, dont se servent les tonneliers; — se dit aussi d'une sorte d'outil pointu dont se servent les bijoutiers, les serruriers, etc.	FORÊT, grande étendue de terrain couvert d'arbres qu'on appèle ordinairement *bois.*
FOURBE, celui qui trompe par le mensonge.	FOURBE, tromperie par mensonge.
GARDE, homme chargé de garder quelqu'un, ou quelque chose; — *un garde champêtre; — un garde du corps; — un garde magasin.*	GARDE, action de garder; — *à la garde de Dieu*; — troupe armée pour veiller à la sûreté; — partie d'une épée; — femme qui soigne les malades.
GIVRE, espèce de gelée blanche.	GIVRE, serpent en termes d'armoirie.
GREFFE, lieu où l'on met les registres d'une cour de justice.	GREFFE, plante qu'on ante sur un arbre.
GUEULES, couleur rouge; — termes de blason.	GUEULE, chez les animaux, partie qui répond à la bouche de l'homme; — par

MASCULIN.	FÉMININ.
	analogie, ouverture d'un four, etc.
GUIDE, conducteur.	GUIDE, *une guide*, ou *des guides*, longes de cuir pour conduire les chevaux.
HÉLIOTROPE, sorte de fleur. Il vaudrait mieux dire une héliotrope.	HÉLIOTROPE, pierre précieuse.
JUJUBE, suc extrait du fruit du jujubier.	JUJUBE, fruit du jujubier.
LAQUE, vernis de la Chine, ou rouge, ou noir.	LAQUE, sorte de gomme qui vient des Indes-Orientales.
LIS, plante, ou seulement la fleur de cette plante.	LYS, rivière de Belgique.
LIVRE, manuscrit, ou imprimé, ouvrage d'esprit sur l'histoire, ou tout autre sujet.	LIVRE, poids de seize onces; — ancienne monnaie de compte.
LOUTRE, chapeau, ou manchon de poil de loutre.	LOUTRE, animal amphibie.
MANCHE, partie d'un instrument, d'un outil, par où on le prend.	MANCHE, partie du vêtement où l'on met les bras; — mer qui sépare la France et l'Angleterre.
MANOEUVRE, aide maçon, ou aide couvreur; — se dit généralement de tout subalterne qui sert celui qui fait l'ouvrage.	MANOEUVRE, cordages destinés au service d'un vaisseau; — manière de se servir de ces cordages; — mouvement que font des troupes sur un emplacement quelconque.
MÉMOIRE, écrit contenant des instructions sur une affaire quelconque.	MÉMOIRE, faculté par laquelle nous conservons le souvenir des personnes, ou des choses.

MASCULIN.	FÉMININ.
MESTREDECAMP, ancien colonel de cavalerie.	MESTREDECAMP, anciennement la première compagnie d'un régiment de cavalerie.
MODE, manière d'être, terme de grammaire, et terme de musique ; — ton dans lequel une pièce de musique est composée.	MODE, usage passager qui dépend du goût, du caprice ; — *la mode est inconstante ;* — *chacun vit à sa mode ;* — *la mode naît de ses esclaves.*
MÔLE, jetée de pierres à l'entrée d'un port.	MÔLE, masse de chair informe ; — sorte de poisson de mer.
MOULE, objet creusé de manière à donner une forme précise à une matière quelconque.	MOULE, espèce de coquillage de forme oblongue, autrement dire, de forme plus longue que large.
MOUSSE, jeune matelot qui sert l'équipage d'un vaisseau.	MOUSSE, petite plante qui naît sur les pierres, sur les toits, etc. ; — écume qui se forme sur les liqueurs.
OEUVRE, recueil de gravures et de musique ; — grand-œuvre, pierre philosophale.	OEUVRES, ouvrage d'un auteur ; — *les Œuvres de Voltaire*, etc. ; — dans une église, banc où se placent les marguilliers.
OFFICE, emploi, fonction, devoir.	OFFICE, lieu où l'on tient la vaisselle.
OMBRE, sorte de jeu.	OMBRE, obscurité.
PAGE, jeune gentilhomme au service d'un prince.	PAGE, le côté d'un feuillet de livre.
PAILLASSE, bateleur qui fait gauchement des tours de force ou d'adresse sur une place publique.	PAILLASSE, paille renfermée dans une toile pour servir à un lit.

MASCULIN.	FÉMININ.
PALME, mesure d'Italie.	PALME, assez ordinairement branche d'olivier; on dit quelquefois *la palme*, pour la victoire.
PANTOMIME, acteur dont les gestes suppléent à la parole.	PANTOMIME, art du pantomime; — pièce où les actions sont rendues par des gestes.
PAQUE, fête de l'Église chrétienne en mémoire de la résurrection du Christ; — on l'emploie plus ordinairement au pluriel: *faire ses pâques* (1).	PAQUE, fête annuelle des Juifs, en mémoire de leur sortie d'Égypte.
PARALLÈLE, comparaison; — faire un parallèle; — poser deux choses l'une devant l'autre; — les comparer.	PARALLÈLE, une parallèle se dit d'une ligne mise en parallèle avec une autre; — en terme de fortification, communication d'une tranchée à une autre.
PENDULE, verge de fer, ou corde qui fait les vibrations de la pendule.	PENDULE, sorte d'horloge.
PERCHE, ancienne province de France.	PERCHE, sorte de poisson; — ancienne mesure.
PÉRIODE, le plus haut point où une chose puisse arri-	PÉRIODE, époque; — espace de temps; — réunion de phrases

(1) Les grammairiens et les lexicographes prétendent encore que ce mot passe du masculin au féminin en passant du singulier au pluriel; mais nous croyons avoir suffisamment démontré le ridicule de ces sortes de métamorphoses, et nous engageons nos lecteurs à faire Pâque masculin au singulier, comme au pluriel.

MASCULIN.	FÉMININ.
ver; — *la gloire de cet homme est à son plus haut période.*	formant un sens complet.
PERSONNE, substantif représentatif; — *personne n'est venu.*	PERSONNE, substantif féminin; — *la personne dont vous m'avez parlé est venue.*
PIVOINE, petit oiseau nommé plus ordinairement *bouvreuil.*	PIVOINE, sorte de plante.
PLANE, arbre que l'on appèle plus ordinairement *platane.*	PLANE, outil tranchant à deux poignées.
POLACRE, ou POLAQUE, cavalier polonais.	POLACRE, ou POLAQUE, bâtiment à rames et à voiles.
POÊLE, drap mortuaire; — morceau d'étoffe que l'on tient sur la tête des mariés pendant la bénédiction nuptiale; — fourneau de terre, ou de fonte pour chauffer un appartement.	POÊLE, ustensile de cuisine qui sert ordinairement pour faire frire des poissons, etc.
PONTE, terme de jeux de cartes.	PONTE, action de pondre.
POSTE, emploi, fonction; — lieu où sont placées des troupes, ou propre à en placer; — soldats qui y sont placés.	POSTE, bureau de distribution, ou de réception des lettres; — relais établi sur les routes où ceux qui veulent voyager diligemment louent des chevaux.
POURPRE, sorte de maladie; — rouge foncé qui tire sur le violet; — petit poisson.	POURPRE, teinture précieuse qui se fait avec la cochenille; — par figure, dignité royale.
PRÉTEXTE, cause apparente	PRÉTEXTE, robe bordée de

MASCULIN.	FÉMININ.
donné; on se sert pour cacher le vrai motif d'une action, ou d'un dessein quelconque.	pourpre qui était, à Rome, une des marques de la dignité consulaire.
PUPILLE, jeune garçon sous la conduite d'un tuteur.	PUPILLE, prunelle de l'œil; — jeune fille sous la conduite d'un tuteur.
QUADRILLE, espèce de jeu de cartes qui se joue à quatre personnes; — groupe de quatre danseurs et danseuses.	QUADRILLE, troupe de plusieurs chevaliers d'un même parti, dans un carrousel, un tournoi et autres fêtes galantes.
RÉCLAME, cri ou signe pour faire revenir l'oiseau au leurre; — on appelle leurre un morceau de cuir en forme d'oiseau qui sert ordinairement à rappeler le faucon; — il se dit aussi figurément de tout ce qui sert à attirer ou à tromper quelqu'un.	RÉCLAME, mot, ou demi-mot mis au dessous de la dernière ligne d'une feuille d'impression, pour marquer le commencement de la feuille suivante; — note qu'on fait insérer dans un journal.
RÉGLISSE, suc extrait de la plante légumineuse appelée réglisse.	RÉGLISSE, plante légumineuse.
RELÂCHE, interruption d'une étude, d'un travail, des représentations d'un théâtre.	RELÂCHE, terme de marine, lieu propre à relâcher; — action de s'arrêter en quelque endroit, pour cause de besoin, ou de danger.
REMISE, voiture de louage; — *un remise*; — *un beau remise*.	REMISE, délai; — rabais; — lieu pour mettre les voitures à couvert; — taillis où se retire le gibier.

MASCULIN.	FÉMININ.
SATYRE, demi-dieu du paganisme, moitié homme et moitié bouc.	SATIRE, ouvrage en prose, ou en vers, qui censure, ou tourne en ridicule les vices et les sottises des hommes; — se dit aussi du discours qui porte ce caractère.
SCOLIE, genre d'insectes hyménoptères; — en terme de géométrie, remarque relative à une proposition précédente.	SCOLIE, note pour servir à l'intelligence d'un auteur classique. Il est ridicule de faire une différence de signification avec l'autre.
SAGITTAIRE, constellation.	SAGITTAIRE, plante [illegible]
SEXTE, sixième livre des décrétales rédigées par ordre de Boniface VIII.	SEXTE, l'une des heures canoniales.
SOLDE, complément d'un paiement, d'un compte.	SOLDE, paie qu'on donne aux gens de guerre.
SOMME, sommeil; — dormir un somme.	SOMME, charge d'un cheval, d'un âne, etc.; — certaine quantité d'argent; — rivière et département de France.
SOURIS, sourire.	SOURIS, petit quadrupède.
TENEUR DE LIVRES, commis qui, chez le marchand, écrit tout ce qui s'y vend et s'y achète.	TENEUR, contenu d'un écrit, d'un acte.
TOUR, mouvement en rond; — circuit, circonférence d'un lieu, ou d'un corps; — trait d'habileté, de ruse; — machine de tourneur, etc.	TOUR, bâtiment élevé et ordinairement fortifié; — pièce du jeu d'échecs.
TOST, ou TOSTE, proposition	TOST, banc dans les chaloupes,

MASCULIN.	FÉMININ.
de boire à la santé de quelqu'un, etc.	sur lequel sont assis les matelots qui rament.
TRIOMPHE, honneur qu'on rend au vainqueur.	TRIOMPHE, sorte de jeu de cartes.
TROMPETTE, cavalier qui sonne de la trompette.	TROMPETTE, instrument à vent.
VAGUE, espace, milieu de l'air; on dit : *le vague de l'air*; — huitième paire de nerfs cérébraux.	VAGUE, eau élevée par les vents au dessus du niveau réel d'une mer, d'un lac, d'un fleuve, etc.
VASE, ustensile fait pour contenir des liqueurs, des fleurs, etc.	VASE, bourbe du fond de la mer, des étangs, des rivières, etc.
VIGOGNE, quadrupède du Pérou; se dit en parlant du mâle; — chapeau fait du poil de cet animal.	VIGOGNE, laine de vigognes; — on dit : *une vigogne*, en parlant de la femelle.
VOILE, pièce d'étoffe destinée à cacher quelque chose.	VOILE, grande pièce de toile qu'on attache aux vergues d'un bâtiment.
VULNÉRAIRE, composition de plusieurs plantes aromatiques, parmi lesquelles on distingue l'arnica, la pervenche, etc.; — eau extraite de ces plantes.	VULNÉRAIRE, espèce de plante qu'on regardait autrefois comme un moyen très efficace pour guérir les plaies et les blessures récentes.

EXERCICE

SUR LES SUBSTANTIFS ÉPICÈNES,

OU

NOMS QUI DÉSIGNENT LE MALE, OU LA FEMELLE,

SANS CHANGER D'ORTOGRAPHE (1).

TOUJOURS MASCULINS. (2)

QUADRUPÈDES DOMESTIQUES.

Le, ou un. (3)

agneau.	chaton.	coursier. (4)	éléphant.
ânon.	chevreau.	dromadaire.	veau.
bidet.	mulet.	baudot.	renne.

---

(1) Pour rendre le genre sensible dans les substantifs épicènes, on est obligé d'ajouter les noms caractéristiques de genres, *mâle, femelle*, et de dire en parlant d'un dromadaire, par exemple : *un dromadaire mâle*, ou *un dromadaire femelle*; ou, en parlant d'une baleine : *une baleine mâle*, ou *une baleine femelle*, selon le cas.

(2) Cependant plusieurs noms de cette nomenclature ont un féminin; quelques écrivains ont dit : une *furette*, une *chardonnerette*, une *bisette*, une *faonne*, une *cravane*, etc; mais comme ces féminins ne sont pas accrédités, nous rangerons les mots qui ont servi à les former, au nombre des substantifs épicènes, laissant à chacun le soin de les en tirer, ou de les y laisser.

(3) On doit supposer que l'accessoire *le*, ou l'accessoire *un*, se trouve placé devant chaque substantif.

(4) *Coursier* se disait autrefois, et se dit encore en poésie, d'un cheval, comme d'une jument. Nous ne savons pourquoi les grammairiens et les lexicographes veulent à toute force que ce substantif ne s'applique qu'au mâle de l'espèce cheval.

[redacted]

QUADRUPÈDES SAUVAGES.

Le, *ou* un

babouin.	hérisson.	marcassin.	rhinocéros.
blaireau.	lama.	mulot.	sarigue.
buffle.	lapereau.	musc.	serval.
castor.	lionceau.	ourson.	tatou.
chacal.	loir.	porcquépic. (1)	vampire.
chevrillard.	louveteau.	furet.	zèbre.
écureuil.	macaque.	rat.	

ANIMAUX AMPHIBIES.

Le, *ou* un

caïman.	crapaud.	crocodile.	hippopotame.

ANIMAUX INSECTES ET REPTILES.

Le, *ou* un

airon.	charançon.	lézard.	serpent.
amphiptène.	cloporte.	limaçon.	serpenteau.
amphisière.	cousin.	liset.	taon.
aspic.	escarbot.	millepieds.	têtard.
basilic.	escargot.	moucheron.	ver.
boa.	fourmilion.	papillon.	vipéreau.
bupreste.	frélon.	phalène.	zoophage.
caméléon.	grillon.	pou.	zygène.
cerfvolant.	hanneton.	scorpion.	

OISEAUX SAUVAGES.

Le, *ou* un

aiglon.	coucou.	hochequeue.	pinson.
alphanet.	cravan.	ibis.	pivert.
aluco.	cygne.	loriot.	pivoine.

---

(1) Nous avons supprimé le trait d'union dans les noms composés; mais comme ceci n'est pas encore généralement adopté, nous donnerons bientôt la liste de ces noms, avec et sans le trait d'union.

autour.
beccourbé.
becfigue.
bizet.
bouvreuil.
bruant.
butor.
cailleteau.
chardonneret.
chathuant.
choucas.
colibri.
corbeau.
corlieu.
cormoran.
émérillon.
émouchet.
faisandeau.
faucon.
foulque.
francolin.
geai.
gerfaut.
gorgerouge.
griffon.
grimpreau.
grosbec.
guêpier.
héron.
hibou.
martinpêcheur.
martinet.
mauvis.
merle.
milan.
obereau.
oénas.
oiseaumouche.
oiseaudeparadis.
onocrotale.
ortolan.
pélican.
perdreau.
petrelle.
phénix.
plongeon.
pluvier.
proyer.
râle.
ramier.
roitelet.
rossignol.
rougegorge.
sacre.
sansonnet.
tarin.
vaneau.
verdier.
verdon.

POISSONS.

Le, *ou* un

ablette.
adane.
ambracan.
anchois.
barbeau.
brochet.
brocheton.
calmar.
cancre.
carpeau.
carrelet.
chabot.
chatmarin.
chevalmarin.
chiendemer.
congre.
crabe.
dauphin.
dentale.
empereur.
éperlan.
esturgeon.
fretin.
gardon.
gouludemer.
goujon.
hareng.
hérissondemer.
homard.
langoustin.
limaçondemer.
loupmarin.
maigre.
maquereau.
marsoin.
mérlan.
meunier.
môle.
monstremarin.
murex.
nautile.
narval.
nonat.
pagre.
polype.
rouget.
scare.
surmulet.
tareronde.
têtu.
thon.
umble.
veaumarin.
véron.

TOUJOURS FÉMININ.

QUADRUPÈDES DOMESTIQUES.

La, *ou* une haquenée (1).

QUADRUPÈDES SAUVAGES.

La, *ou* une

belette.	girafe.	marmotte.	souris.
civette.	hermine.	martre.	taupe.
fouine.	hyène.	musaraigne.	zibeline.
gazelle.	licorne.	panthère.	

ANIMAUX AMPHIBIES.

La, *ou* une

couleuvre d'eau.	hydre.	salamandre.	tortue.
grenouille.	loutre.	sangsue.	vipère.

ANIMAUX INSECTES ET REPTILES.

La, *ou* une

araignée.	cochenille.	mite.	sauterelle.
calandre.	couleuvre.	mouche.	scolopendre.
cantharide.	fourmi.	perçoreille.	tarentule.
chenille.	[illegible]	puce.	teigne.
cigale.	guêpe.	punaise.	tique.

OISEAUX DOMESTIQUES.

La, *ou* une pintade.

OISEAUX SAUVAGES.

La, *ou* une

aigrette.	[illegible]	fresaie.	mauviette.
alouette.	cercelle.	gelinotte.	mésange.
avocette.	chauvesouris.	grive.	mouette.

---

(1) *Haquenée* se trouve dans le même cas que *coursier*, si ce n'est que *coursier* est masculin, et *haquenée* féminin. *Haquenée* se disait autrefois d'un cheval, comme d'une jument qui allait l'amble; et nous ne savons pas pourquoi on veut nous persuader aujourd'hui

autruche.	chouette.	grolle.	orfraie.
bécasse.	cigogne.	grue.	outarde.
bécassine.	coquerette.	harpie.	perdrix.
bergeronnette.	corneille.	hirondelle.	pie.
buse.	crécerelle.	huette.	piette.
caille.	farlouse.	huppe.	sarcelle.
calandre.	fauvette.	macreuse.	tourterelle.

POISSONS.

Un, ou une

aiguille.	écrevisse.	murène.	sciedemer.
alose.	huître.	ombre.	sèche.
anguille.	lamproie.	pastenaque.	sirène.
baleine.	limande.	pélamyde.	sole.
barbue.	loche.	perche.	tanche.
brème.	mendole.	petoncle.	torpille.
carpe.	merluche.	plie.	truite.
centrine.	morue.	porcelaine.	vandoise.
chevrette.	moule.	raie.	vergadelle.
dorée ou ducade.	muge.	sardine.	vive.

On voit par cet exercice qu'un même mot peint souvent, tour à tour, et sans distinction de genre, le mâle et la femelle. « Une chose à remarquer, dit M. Bécherelle, et avant, ou après lui, M. Serreau, c'est que les mâles, les femelles, et souvent les petits des espèces d'animaux qui contribuent le plus, ou à l'utilité, ou à l'agrément de l'homme, sont distingués par des noms différents; au lieu que dans les espèces moins rapprochées de l'homme, et moins utiles, ou à ses plaisirs, ou à ses besoins, le mâle et la femelle sont désignés par un seul et même nom, tan-

qu'il ne s'appliquait qu'aux juments. On appelle amble l'allure du cheval entre le pas et le trot.

[redacted]

tôt masculin, tantôt féminin, sans égard au sexe de l'individu qu'on veut nommer. » Dans ce dernier cas, comme nous l'avons dit, pour faire la distinction du genre, on est obligé d'ajouter au nom de l'animal dont on parle, le substantif caractéristique de son sexe; c'est-à-dire, le mot *mâle*, ou *femelle*, et de dire par exemple : *la femelle de l'éléphant*, ou *l'éléphant femelle*, ou encore, ce qui est peut-être un peu dur, mais qu'on ne saurait condamner, *la femelle éléphant ;* le mot *femelle*, comme le mot *mâle*, n'est ici que pour la précision; c'est-à-dire qu'on peut se dispenser d'en faire usage, et dire, même en parlant de la femelle : *l'éléphant met bas au bout de deux ans et ne produit presque toujours qu'un petit ;* par exemple, comme nous nous fesons un devoir d'aller au devant de toutes les difficultés, ce que n'ont pas toujours fait les grammairiens, nous croyons qu'il n'est pas mal de donner ici la solution de ces questions.

Doit-on dire :

L'éléphant femelle est plus COURAGEUX *que l'éléphant mâle*, ou *l'éléphant femelle est plus* COURAGEUSE *que l'éléphant mâle.*

La femelle de l'éléphant est DOUX *quand* IL *met bas*, ou *la femelle de l'éléphant est* DOUCE *quand* ELLE *met bas.*

L'éléphant femelle est plus PETIT, OU PETITE *que le mâle*, ou *l'éléphant femelle est plus* PETIT OU PETITE *que l'éléphant mâle.*

La femelle de l'éléphant est plus PETIT, OU PETITE *que le mâle*, ou enfin *la femelle de l'éléphant est plus* PETIT, OU PETITE *que l'éléphant mâle.*

Nous croyons que pour ceux qui savent, la solution de ces questions offre peu d'embarras; mais, comme c'est moins pour ceux-là que pour ceux qui ignorent, que nous

MASCULIN. | FÉMININ.

SATYRE, demi-dieu du paganisme, moitié homme et moitié bouc.

SCOLIE, genre d'insectes hyménoptères; — en terme de géométrie, remarque relative à une proposition précédente.

SERPENTAIRE, constellation.

SEXTE, sixième livre des décrétales rédigées par ordre de Boniface VIII.

SOLDE, complément d'un paiement, d'un compte.

SOMME, sommeil; — *dormir un somme.*

SOURIS, sourire.

TENEUR DE LIVRES, commis qui, chez le marchand, écrit tout ce qui s'y vend et s'y achète.

TOUR, mouvement en rond; — circuit, circonférence d'un lieu, ou d'un corps; — trait d'habileté, de ruse; — machine de tourneur, etc.

TOST, ou TOSTER, proposition

SATIRE, ouvrage en prose, ou en vers, qui censure, ou tourne en ridicule les vices et les sottises des hommes; — se dit aussi du discours qui porte ce caractère.

SCOLIE, note pour servir à l'intelligence d'un auteur classique. Il est ridicule de faire une différence de signification avec l'autre.

SERPENTAIRE, plante vulnéraire.

SEXTE, une des heures canoniales.

SOLDE, paie qu'on donne aux gens de guerre.

SOMME, charge d'un cheval, d'un âne, etc.; — certaine quantité d'argent; — rivière et département de France.

SOURIS, petit quadrupède.

TENEUR, contenu d'un écrit.

TOUR, bâtiment élevé et ordinairement fortifié; — pièce du jeu d'échecs.

TOST, banc dans les chaloupes,

MASCULIN.	FÉMININ.
de [illegible]ire à la santé de quelqu'un, etc.	sur lequel sont assis les matelots qui rament.
TRIOMPHE, honneur qu'on rend au vainqueur.	TRIOMPHE, sorte de jeu de cartes.
TROMPETTE, cavalier qui sonne de la trompette.	TROMPETTE, instrument à vent.
VAGUE, espace, milieu de l'air; on dit : *le vague de l'air*; — huitième paire de nerfs cérébraux.	VAGUE, eau élevée par les vents au dessus du niveau réel d'une mer, d'un lac, d'un fleuve, etc.
VASE, ustensile fait pour contenir des liqueurs, des fleurs, etc.	VASE, bourbe du fond de la mer, des étangs, des rivières, etc.
VIGOGNE, quadrupède du Pérou; *se dit* en parlant du mâle; — chapeau fait du poil de cet animal.	VIGOGNE, laine de vigognes; — on dit : *une vigogne*, en parlant de la femelle.
VOILE, pièce d'étoffe destinée à cacher quelque chose.	VOILE, grande pièce de toile qu'on attache aux vergues d'un bâtiment.
VULNÉRAIRE, composition de plusieurs plantes aromatiques, parmi lesquelles on distingue l'arnica, la pervenche, etc.; — eau extraite de ces plantes.	VULNÉRAIRE, espèce de plante qu'on regardait autrefois comme un moyen très efficace pour guérir les plaies et les blessures récentes.

gique qu'à l'accord grammatical : la logique est dans la nature, la grammaire n'est que dans l'arbitraire, autrement dire, dans les conventions et l'usage; ainsi, raisonnons, rendons notre pensée en y soumettant les mots, et, quelle que soit la concordance de ces derniers, nous aurons toujours raison; telle est du moins notre manière de voir et celle de touts les hommes qui s'occupent, ou se sont occupés de grammaire sans en faire métier.

Dans le quatrième cas, il faut naturellement :

La FEMELLE *de l'éléphant est plus petite que le* MÂLE, puisque l'objet principal de notre pensée est le substantif *femelle,* qui se trouve déterminé par le substantif *éléphant,* et que tout mot susceptible d'accord doit toujours prendre celui de l'objet principal de la pensée; dans ce dernier cas, on peut dire : *que le* MÂLE, par la raison qu'on peut mettre en parallèle le mot MÂLE, et le mot FEMELLE, le premier étant l'objet principal de la première proposition, et le second étant l'objet principal de la seconde; c'est-à-dire qu'après avoir parlé de *l'éléphant,* n'ayant plus besoin par cette raison de déterminatif, on pourrait dire simplement : *la* FEMELLE *est plus petite que le* MÂLE, ce qui ne pourrait pas se faire si l'on admettait l'exemple de la troisième question : *l'*ÉLÉPHANT *femelle est plus petit que le mâle,* puisqu'en se dispensant du déterminatif *femelle,* on n'aurait plus que : *l'*ÉLÉPHANT *est plus petit que le mâle,* ce qui ne signifierait rien pour ainsi dire, puisque, comme nous l'avons dit, l'objet principal *éléphant* ne serait mis en parallèle qu'avec un déterminatif, déterminatif qui, à la rigueur, devrait lui-même disparaître en même temps que le déterminatif *femelle;* ce qui ferait que la phrase ne pourrait plus se soutenir, puisque l'on n'aurait plus que : *l'éléphant est plus petit que..........;* ce qui prouve que la cons-

truction de la phrase serait vicieuse. Comme ceci se trouve peut-être au-dessus de la portée de notre lecteur, nous lui conseillons d'y revenir lorsqu'il sera à même de le pouvoir comprendre.

EXERCICE SUR LES SUBSTANTIFS ÉPICÈNES QUI COMMUNIQUENT AUX MOTS SUSCEPTIBLES D'ACCORD QUI LES ACCOMPAGNENT, L'ACCORD DU GENRE DES PERSONNES AUXQUELLES ON LES APPLIQUE.

MASCULIN.	FÉMININ.
Un bon locataire,	une bonne locataire.
Un esclave dangereux,	une esclave dangereuse.
Un bon camarade,	une bonne camarade.
Un contumace gracié,	une contumace graciée.
Un propriétaire ambitieux,	une propriétaire ambitieuse.
Un profane maudit,	une profane maudite.
Un poitrinaire mourant,	une poitrinaire mourante.
Un sexagénaire heureux,	une sexagénaire heureuse.
Un idolâtre orgueilleux,	une idolâtre orgueilleuse.
Un hideux cannibale,	une hideuse cannibale.
Un fidèle fervent,	une fidèle fervente.
Un rebelle audacieux,	une rebelle audacieuse.
Un enthousiaste effréné,	une enthousiaste effrénée.
Un mauvais malade,	une mauvaise malade.
Un grand patriote,	une grande patriote.
Un élève studieux,	une élève studieuse.
Un vrai néophyte,	une vraie néophyte.
Un Maure jaloux,	une Maure jalouse.
Un démoniaque ennuyeux,	une démoniaque ennuyeuse.
Un Caraïbe cruel,	une Caraïbe cruelle.
Un aristocrate orgueilleux,	une aristocrate orgueilleuse.
Un sérieux anglomane,	une sérieuse anglomane.
Un Ilote valeureux,	une Ilote valeureuse.
Un froid Moscovite,	une froide Moscovite.
Un Belge libéral,	une Belge libérale.
Un Sybarite voluptueux,	une Sybarite voluptueuse.

On voit par ces exemples que les noms, qui sans changer d'orthographe, communiquent aux mots qui les accompagnent, le genre des personnes auxquelles on les applique, sont ordinairement terminés par un *e* muet ; nous disons *ordinairement*, car il en existe quelques uns qui font exception à cette règle : tel que le mot *enfant*, par exemple, puisque l'on dit : *un enfant* en parlant d'un petit garçon, et *une enfant* en parlant d'une petite fille.

Il serait peut-être mieux de suivre cette marche dans touts les cas possibles, et de faire la distinction du genre par l'accord des mots qui accompagnent les substantifs épicènes, et de dire, en parlant de l'éléphant femelle : *une petite éléphante*, comme en parlant du mâle de la souris de dire : *un souris gris*, etc. Nous savons que, l'usage ayant décidé du contraire, ceci peut paraître un peu barbare ; mais celà tient purement à l'usage, et nous croyons fortement que, s'il en était comme nous le proposons, nous aurions une richesse de plus dans notre langue, car les substantifs épicènes sont une pauvreté réelle ; il est bien certain qu'il existe des substantifs qui se prêteraient moins à cet accord que d'autres ; dans ce cas, il ne serait peut-être pas mal de faire un appel à la néologie (1), à laquelle en France on ne rend pas toujours justice, quoiqu'elle nous ait rendu de grands services, qu'elle nous ait offert d'heureuses ressources par la création d'une foule de mots

(1) On appèle *néologie* l'art de créer des mots nouveaux, ou de remettre en usage d'anciens mots de la langue. Vanier a dit : « La néologie n'est blâmable qu'autant qu'il n'y a pas nécessité de créer un nouveau mot, ou de rappeler l'usage d'un ancien qui n'est plus usité ; » et nous sommes parfaitement de son avis.

qui manquaient réellement à notre nomenclature, et qui appèlent de toutes leurs forces ceux qui y manquent encore; celà nous mettrait du moins à même de poser quelques règles, au lieu qu'il n'est vraiment pas possible de le faire dans aucun cas; c'est-à-dire que nous voyons des substantifs épicènes qui communiquent aux mots qui les accompagnent l'accord du genre des personnes, ou des animaux auxquels on les applique, et d'autres qui ne le leur communiquent pas; et celà, que ces substantifs soient, ou non, terminés par un *e* muet; c'est-à-dire que nous voyons un bon nombre de substantifs terminés par un *e* muet communiquer l'accord de leur genre, comme ceux de l'exercice que nous venons de donner, où l'on voit la différence du genre par les mots qui les accompagnent, comme : *un bon locataire, une bonne locataire;* d'autres qui restent toujours au féminin, comme : *une alouette, une belle alouette,* en parlant du mâle comme de la femelle; puis d'autres enfin qui restent toujours au masculin, comme : *un buffle, un beau buffle,* toujours en parlant du mâle, ou de la femelle. Cependant il existe une remarque que nous n'osons pas donner comme générale, mais comme presque générale, c'est que les substantifs épicènes terminés par un *e* muet, qui s'appliquent aux personnes, rentrent presque touts dans la catégorie de ceux que nous venons de donner dans le dernier exercice; c'est-à-dire que le genre des personnes auxquelles ces noms s'appliquent se connaît presque toujours par les mots dont ces noms sont accompagnés; cette remarque n'est pas générale, puisque nous avons des mots qui, comme le mot *poète,* ne communiquent aux autres mots aucun accord de genre; on dit : *un poète charmant,* en parlant d'un homme, ou d'une femme. Quelques écrivains, en variant la finale

de ces mots, ont voulu rendre sensible le genre des personnes auxquelles ils s'appliquent ; nous allons donner un exercice sur ces sortes de mots :

EXERCICE.

Masculin.	*Féminin.*	*Masculin.*	*Féminin.*
ange,	angesse.	maire,	mairesse.
borgne,	borgnesse.	moine,	moinesse.
centaure,	centauresse.	mulâtre,	mulâtresse.
diacre,	diaconesse.	ogre,	ogresse.
doge,	dogesse, ou dogaresse.	pair,	pairesse.
		pape,	papesse.
		pauvre,	pauvresse.
druide,	druidesse.	poète,	poétesse.
évêque,	évêchesse.	prophète,	prophétesse.
ivrogne,	ivrognesse.	satyre,	satyresse.
ladre,	ladresse.	sauvage,	sauvagesse.
libraire,	libraîresse.	Suisse,	Suissesse.

Mais, l'innovation n'étant pas des plus heureuses en certains cas, le ridicule s'y est attaché de tout son poids, et les a fait se réfugier pour la plupart dans le style comique ; c'est-à-dire qu'aujourd'hui il ne serait pas possible de dire sérieusement *la libraîresse, la mairesse*, etc. ; c'est un tort peut-être, car les mots ne sont que les signes secs et froids de nos pensées, et s'il fallait s'attacher à leur consonnance, il en est un bon nombre qui seraient à rayer de notre dictionnaire.

EXERCICE SUR LES SUBSTANTIFS

QUI DÉSIGNENT LE MÂLE, OU LA FEMELLE, SANS AUCUNE ANALOGIE D'ORTOGRAPHE.

Masculin.	*Féminin.*	*Masculin.*	*Féminin.*
mâle,	femelle,	père,	mère.
homme,	femme.	oncle,	tante.
frère,	sœur.	parrain,	marraine.
bourdon,	abeille.	cerf,	biche.
mouton,	brebis.	bouc,	chèvre.
bélier,	*id.* (1)	coq,	poule.
bœuf,	vache.	singe,	guenon.
taureau,	*id.*	saumon,	beccard. (2)
cochon,	truie.	chapon,	poularde.
verrat,	*id.*	jars,	oie.
cheval,	jument.	sanglier,	laie.
étalon,	cavale.	lièvre,	hase.

On voit par cet exercice que nous employons souvent deux noms différents pour désigner le mâle et la femelle d'une même espèce.

---

(1) *Brebis* répond à *bélier* et à *mouton; vache* répond à *taureau* et à *bœuf*; et *truie* à *verrat* et à *cochon*. *Mouton, bœuf, cochon*, sont les noms génériques de chaque espèce; on peut dire sans considération de sexe: *un mouton, un bœuf, un cochon*, en parlant du mâle, ou de la femelle; cependant *mouton, bœuf, cochon*, s'entendent plus particulièrement des mâles qu'on a mis hors d'état de concourir à la reproduction, et *bélier, taureau, verrat*, au contraire de ceux qui sont restés en état d'y contribuer.

(2) On dit le *beccard*. Nous croyons que ce mot est le seul qui au masculin désigne spécialement un objet femelle. Il est vrai qu'au fond le *beccard* est un poisson d'une espèce différente de celle du saumon, et que ce n'est que depuis quelque temps qu'on a pris l'habitude de désigner par ce nom la femelle de ce dernier.

DU GENRE DANS LES SUBSTANTIFS.

La chose la plus difficile de notre langue est sa contredit la connaissance du genre dans les substantif et excepté les dictionnaires, qui sont encore d'une gran imperfection, aucun travail, à notre connaissance, n'a é fait pour en faciliter l'étude. A la vérité, il n'est guè possible d'y appliquer de règles générales, tant les décre des hommes qui se sont spécialement arrogé le droit dicter les lois de notre langage, sont absurdes et ridicul Il est facile de s'en faire une idée par les seuls exemp que nous venons de donner; et pourtant celà n'est ri encore quand on considère que, dans les substantifs d'u même orthographe finale, nous en avons qui double leur consonne en passant du masculin au féminin, et d'a tres qui ne la doublent pas. Enfin, nous allons essaye non de poser des règles précises, mais de guider not lecteur en l'éclairant du flambeau de l'observation. Not intention n'était pas d'abord de tenter de débrouiller chaos, mais l'extension nécessaire que nous avons donn jusqu'ici à nos définitions, nous impose de le faire, risque même de dépasser nos bornes prescrites. Ne prions notre lecteur de remarquer que le travail que no allons lui soumettre est entièrement neuf, et qu'il pou rait bien se faire qu'il y rencontrât quelques omissio malgré toute l'attention que nous y avons apportée.

Substantifs terminés par ...A.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, except *althœa, arnica, coa, hortensia, yttria, zopissa.*

Substantifs par ...ABE.

Touts les substantifs terminés ainsi sont masculin excepté : *trabe* et *syllabe.*

Substantifs par ...ABLE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *étable, fable, table*. Plusieurs sont des deux genres.

Substantifs par ...ABRE.

Touts les substantifs terminés ainsi sont masculins.

(Nous ne comprenons pas les noms de villes ; nous en donnerons plus tard une liste, ainsi que des noms propres d'hommes, etc.)

Substantifs par ...AC, ...ACH.

Touts les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un sac, un almanach*, etc.

Substantifs par ...ACE, ...ASCE, ...ASSE, ...ÂCE, ...ÂSSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *contumace* (1), *impasse, paillasse, Parnasse, passepasse, pancrace*. (Voyez plus loin aux substantifs qui changent de genre en changeant de signification.)

Substantifs par ...ACHE, ...ÂCHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté :

---

(1) *Contumace*, lorsqu'il signifie *le défaut de comparaître*, est féminin, et masculin lorsqu'il s'applique à l'accusé qui ne comparaît point ; dans ce dernier cas, nous croyons qu'en l'appliquant à une femme, il serait raisonnable de le considérer comme féminin, et de dire : *une contumace*. Du reste, touts les substantifs que nous rencontrerons susceptibles, selon nous, de prendre les deux genres, nous les terminerons par une étoile, afin de les signaler à notre lecteur, qui suivra à son gré notre conseil, ou les ridicules décrets de l'Académie.

eustache (couteau), *bravache**, *panache*, *lâche**, *mâche*, *relâche*. (Voyez ce mot aux substantifs qui changent de genre en changeant de signification.)

Substantifs par ...ACLE, ...ÂCLE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *débâcle*, *macle*.

Substantifs par ...ACRE, ...ÂCRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *acre* (mesure de terre) et *nacre*. (1)

Substantifs par ...ACT, ...ACHT, ...ACK, ...AG, ...AGH.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *le tact*, *un yacht*, *du larack*, *un zigzag*, *le Ranelagh*, etc.

Substantifs par ...ACTE.

Acte, *cataphracte*, *entracte*, *pacte*, sont masculins ; *cataracte*, *épacte*, sont féminins. (Ce sont les seuls.)

Substantifs par ...ADE.

Touts les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *anspessade*, *adalentade*, *alcade*, *camarade**, *grade*, *malade**.

---

(1) Les substantifs que nous exceptons sont naturellement du genre opposé ; c'est-à-dire que lorsque nous disons : *les substantifs terminés ainsi sont masculins*, EXCEPTÉ, ceux qui sont exceptés sont féminins, et masculins dans le cas contraire. Lorsqu'il n'y a pas *excepté*, c'est que touts sont du genre indiqué.

[redacted]

Substantifs par ...ADRE.

Cadre est masculin, *escadre* est féminin, et *ladre*, des deux genres. Ce sont les seuls.

Substantifs par ...AFE, ...AFFE.

Touts les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une agraffe, une carafe, une naffe*, etc.

Substantifs par ...APHE.

Touts les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *épigraphe, épitaphe, pataraphe, orthographe*. La plupart des substantifs que nous rangeons au masculin peuvent être des deux genres, *un lithographe, une lithographe; un biographe, une biographe*, etc.

Substantif par ...AFLE.

Nous n'avons que *rafle;* il est féminin.

Substantifs par ...AFRE, ...AFFRE, ...APHRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *affre, bafre, balâfre*.

Substantifs par ...AGE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *cage, image, rage, nage;* pour *page*, voyez les substantifs qui changent de genre. La plupart de ceux en *phage*, comme *anthropophage, homophage, ichthyophage*, etc., peuvent prendre les deux genres; les mots *osage, sage, sauvage, volage*, sont dans ce même cas.

Substantifs par... AGME,... ACHME.

Les trois substantifs terminés ainsi sont *diaphragme*,

tétradrachme et *drachme;* les deux premiers sont masculins, et le dernier féminin. (1)

Substantifs par ...AGNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *bagne, champagne* (vin) et *pagne.*

Substantifs par ...AGRE.

Nous n'avons que trois mots terminés ainsi: *chiragre, podagre, rhisagre ; chiragre* est féminin lorsqu'il désigne la maladie (goutte aux mains); hors ce cas, l'Académie fait ce mot, ainsi que *podagre* et *rhisagre,* essentiellement masculin. Nous croyons que *chiragre* et *podagre* peuvent être des deux genres : *un chiragre,* ou *une chiragre* (qui a la goutte aux mains); *un podagre,* ou *une podagre* (qui a la goutte aux pieds).

Substantifs par ...AGUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté :

(1) N'est-il pas ridicule de voir dans notre langue *drachme* féminin, et *tétradrachme* masculin? *Drachme,* chez les Grecs, était une petite monnaie d'argent qui pesait un gros; *tétradrachme,* une pièce de monnaie qui avait quatre fois la valeur de la *drachme;* ainsi pourquoi cette différence? Voilà pourtant les décisions analogiques que nous payons annuellement quarante et quelques mille francs.

Comme l'a fort bien dit M. Fourquet d'Hachette, en parlant du *Dictionnaire de l'Académie.*

Ce grand dictionnaire,
Que Didot dit parfait,
Quoique fait et refait,
Reste toujours à faire.

girovague, *ossifrague*; pour *vague*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...AI, ...EI, OU ...EY.

Les substantifs terminés ainsi sont touts masculins : *un balai*, *un bei* ou *bey*, *un bokei*, etc.

Substantifs par ...AIE, ...AYE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, *une laie*, *une monnaie*, *une orfraie*, etc.

Substantifs par ...AIGRE, ...ÈGRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins. *Nègre* fait *négresse*; les autres n'ont pas de féminin.

Substantifs par ....AIL.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un attirail*, *du corail*, *un éventail*, etc.

Substantifs par ...AILLE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *pincemaille**.

Substantifs par ...AIM, ...AIN, ...EIN.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté: *faim*, *main*, *putain*. Les substantifs de cette nomenclature qui ont un féminin, le forment en ajoutant un *e* muet : *châtelain*, *châtelaine*; *écrivain*, *écrivaine* (1); *poulain*, *poulaine*; *sacristain*, *sacristaine*, etc.

---

(1) L'Académie n'admet pas *écrivaine*, quelques lexicographes l'ont proposé; quelques bons écrivains s'en servent, et la raison nous commande de nous en servir ; car, encore une fois, il est absurde de

EXCEPTIONS : *parrain* fait *marraine; daim* fait *daine.* Pourquoi pas *daime?* et pour comble de ridicule, l'Académie dit de prononcer *daine* comme *dine.*

Substantifs par ...AINE, ...EINE, ...ÈNE, ...ENNE, ...ÊNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *capitaine, domaine* et *tirelaine** (ancien filou), *catéchumène**, *chène, ciroène, hydrogène, indigène**, *oxygène, ozène, pène* (d'une serrure), *phalène, pêne, troène* ou *trène* (plante).

Substantifs par ...AING, ...AINT, ...EING, EINT.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *saint,* et *la Toussaint* (fête) ; le féminin de *saint* est *sainte.*

Substantifs par ...AINTE, ...EINTE, ...INTE, ...INTHE.

Touts les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *labyrinthe, thérébinthe.*

Substantifs par ...AIR, ...AIRD.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *chair.*

---

n'avoir qu'un mot pour désigner le masculin et le féminin, surtout lorsque ce mot est terminé par une consonne, et s'applique à une personne. Comment, on dira : *un souverain, une souveraine; un châtelain, une châtelaine; un vilain, une vilaine,* et l'on ne pourra pas dire : *un écrivain, une écrivaine?* en vérité c'est à faire damner le saint des saints. Pour *poulain* et *sacristain,* que l'Académie fait au féminin, *pouline* et *sacristine,* nous croyons qu'il est raisonnable de n'en rien faire, et qu'il faut écrire : *poulaine* et *sacristaine.*

[redacted]

Substantifs par ...AIRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *aire, affaire, catilinaire, chaire, cimbalaire, circulaire, éclaire* (plante), *glaire, grammaire, haire, jugulaire, lenticulaire, linaire, paire* (une paire), *pariétaire, perpendiculaire, saponaire, scrofulaire, ulmaire, urticaire, verrucaire, vimaire, vintaire, zédoaire.* La plupart des substantifs que nous donnons comme masculins sont susceptibles d'être des deux genres; tels sont : *bénéficiaire, locataire, poitrinaire, pensionnaire,* etc. Pour *vulnéraire* et *serpentaire,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...AIS, ...AIX.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *paix.* Les substantifs qui sont terminés par *ais* forment leur féminin en ajoutant un *e* : *un niais, une niaise,* etc.

Substantifs par ...AISE, ...ÈSE, ...ÈZE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *bienaise, malaise, mésaise; dièse, diocèse, manganèse, melèse, trapèze.*

Substantifs par ...AISSE, ...ESSE, ...ESCE, ...ÈCE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une abaisse* (pâte), *une abbesse* (d'une abbaye), *de la vesce, une pièce,* etc. Nous ne connaissons pas d'exception.

Substantifs par ...AIT, ...AID.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *le laid* (pas beau), *le forfait, du lait* (liquide blanc), etc.; *le laid* fait *la laide.*

Substantifs par ...AITE, ...AÎTE, ...ÊTE, ...ETTE, ...ÈTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *faîte, anachorète**, *archipoète, interprète, poète, prophète, cassetête, serretête, têtatête* (tête-à-tête), *malhonnête, casse-noisette, squelette ;* pour *trompette* et *cornette,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...AL.

Touts les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un animal, un bal, un bocal,* etc.

Substantif par ...ALC.

Nous n'avons que *talc* (pierre) ; il est masculin.

Substantifs par ...ALE, ...ÂLE, ...ALLE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *acéphale, animale, astragale, avale, cabale, Bengale, bubale, bucéphale, cannibale**, *ciabale, crotale, dédale, encéphale**, *intervalle, monopétale, pétale, polypétale, ovale, régale* (terme de jeu d'orgue), *scandale, vandale**, *mâle,* et *râle.*

Substantif par ...ALGUE.

Nous n'avons que *algue* (plante) ; il est féminin.

Substantifs par ...ALME.

Calme, scalme (terme de marine), *spalme,* sont masculins ; pour *palme,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ALQUE.

Calque et *catafalque,* sont masculins ; nous n'avons que ces deux mots.

Substantifs par ...ALSE.

Nous n'avons que *salse* et *valse*; ils sont du féminin.

Substantifs par ...ALTE.

Nous n'avons que trois mots : *asphalte*, *basalte*, et *halte* : les deux premiers sont masculins, le dernier est féminin.

Substantifs par ...ALVE.

Nous avons cinq mots : *bivalve*, *salve*, *multivalve*, *univalve* et *valve*; le premier est masculin, les autres sont féminins (1).

Substantifs par ...AM, ...AMP, ...AMPS, ...EMPT, ...AN, ...ANC, ...ANCK, ...AND, ...ANG, ...ANT, ...END, ...ENG, ...ENS, ...ENT.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *maman*, *gent*; *enfant* est des deux genres; *quidam* est le seul substantif en *am* qui ait un féminin; on dit : *un quidam*, *une quidame*; cependant l'Académie dit : *quidane*; mais plusieurs écrivains, et quelques lexicographes trouvent ce féminin tellement ridicule qu'ils le bannissent, et conseillent de les imiter en le remplaçant par *quidame*. Ceux terminés par *an* font leur féminin en ajoutant un *e* : *courtisan*, *courtisane*; *musulman*, *musulmane*; etc.; on en excepte : *paysan*, qui fait au féminin *paysanne*; mais nous conseillons de ne pas faire cette exception, qui nous paraît ridicule, car nous ne voyons vraiment pas où ce mot a pu

(1) Voilà encore des mots qui sont faits pour révolter le bon sens. Quoi! *valve*, *univalve* et *multivalve* sont féminins, et *bivalve*, de la même famille, est masculin! c'est vraiment à ne pas croire.

prendre le privilége de doubler sa consonne plutôt que les autres. Ceux qui sont terminés par *and, ant* et *ent*, font leurs féminins en ajoutant un *e : un marchand, une marchande; un intendant, une intendante; un imprudent, une imprudente*, etc.

Substantifs par ...AMBE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *jambe*.

Substantifs par ...AMBLE ...EMBLE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins; nous n'avons que ces trois mots : *amble* (allure du cheval entre le pas et le trot), *ensemble*, et *tremble* (bois).

Substantifs par ...AMBRE ...EMBRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *antichambre* et *chambre*.

Substantifs par ...AME, ...EMME, ...AMME, ...ÂME.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *amalgame, bigame*, brame, drame, épithalame, hippopotame, polygame*, trigame*, blâme, infâme*, centigramme, chronogramme, décagramme, décigramme, gramme, hectogramme, kilogramme, monogramme, myriagramme, parallélogramme, programme*; pour *réclame*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...AMPE, ...EMPE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *hippocampe*.

Substantifs par ...EMPLE.

Nous n'avons que *temple* et *semple;* ils sont masculins; pour *exemple,* il est toujours masculin; mais voyez la note de la page 210.

Substantif par ...AMPRE.

Nous n'avons que *pampre;* il est masculin.

Substantifs par ...ANCE, ...ENCE, ...ANSE, ...ENSE.

Tous les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *rance* (lard).

Substantifs par ...ANCHE, ...ENCHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *dimanche;* pour *manche*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ANCRE, ...ENCRE.

Les substantifs terminés ainsi ne sont qu'au nombre de quatre : *cancre* et *chancre* sont masculins; *ancre* (de marine) et *encre* (pour écrire) sont féminins.

Substantifs par ...ANDE, ...ENDE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *multiplicande* et *dividende.*

Substantifs par ...ANDRE, ...ENDRE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *esclandre, scaphandre* et *gendre;* le féminin de *gendre* est *bru;* les autres n'en ont pas.

Substantifs par ...ANE, ...ANNE, ...ÂNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *âne, anglomane* *, *arcane, brachmane, bibliomane* *, *filigrane, organe, papimane, pacane, platane, profane** ; pour *plane*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantif par ...ANFRE OU ...AMPHRE.

Nous n'avons que ce mot, *canfre* ou *camphre;* il est masculin.

Substantifs par ...ANGE, ...ANJE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *archange, baranje, change, échange, lange, mélange*, et *rechange;* pour *ange*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ANGLE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *sangle*.

Substantifs par ...ANGUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *carangue, harangue, langue, stangue, varangue*. Ce sont les seuls.

Substantifs par ...ANLE.

Nous n'avons que *branle* et *chambranle;* ils sont masculins.

Substantifs par ...ANQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *manque* et *saltimbanque* *.

Substantifs par ...ANTE, ...ENTE, ...ANTHE, ...ENTHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *alicante, amiante, andante, ante, Corybante*, forfante, agnanthe, mélianthe, ménianthe, périanthe, zoanthe.*

Substantifs par ...ANTRE, ...ENTRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un antre, un chantre, le ventre, le centre.* Ce sont les seuls.

Substantif par ...ANVRE.

Nous n'avons que *chanvre;* il est masculin.

Substantifs par ...AP, ...APS, ...APT.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un cap, un laps, un rapt* (enlèvement), etc.

Substantifs par ...APE, ...APPE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *agape, antipape, pape, satrape.* On peut dire au féminin : *papesse, antipapesse.*

Substantifs par ...ÂPRE. ...APRE.

Les substantifs terminés ainsi sont : *diapre* et *malapre;* le premier est féminin, et le dernier masculin; pour *câpre*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...AQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *braque*, abaque, cosaque*, généthliaque, hypocondriaque, iconomaque*, lipioniaque*, mamaque*, syriaque, zodiaque;* pour *cloaque, laque, paque, polaque,* ou *polacre,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...AR, ...ARC, ...ARD, ...ARS. ...ART,

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté: *hart, part, plupart;* le féminin de *czar* est *czarine;* c'est le seul substantif en *ar* auquel nous connaissions un féminin. Ceux terminés par *ard* forment leur féminin en ajoutant un *e: un bavard, une bavarde; un cafard, une cafarde; un renard, une renarde;* etc.; pour les autres substantifs en *arc, art,* etc., nous ne leur connaissons pas de féminin.

Substantifs par ...ARBE.

Nous n'avons que *barbe, saintebarbe, joubarbe* ou *jombarbe, rhubarbe;* ils sont féminins; pour *barbe,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ARBRE.

Nous n'avons que *arbre* et *marbre;* ils sont masculins.

Substantifs par ...ARCE, ...ARSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté: *métatarse* et *tarse.*

Substantifs par ...ARCHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté: *patriarche* *.

Substantifs par... ARDE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté: *anacarde, corpsdegarde, péricarde;* pour *garde, barde* et *contregarde,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ARE, ...ARRE, ...ARRHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté:

are, avare, barbare*, centiare, cigare, épingare, hectare, hydrocentare, lare* (dieu du paganisme), *milliare, Tartare*, tintamarre, bécarre* (terme de musique).

Substantifs par ...ARGE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *large* (le).

Substantif par ...ARGNE.

Nous n'avons que *épargne ;* il est féminin.

Substantifs par ...ARGUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *largue* (terme de marine), et *subrécargue*.

Substantifs par ...ARME.

Nous avons sept substantifs de cette consonne : *alarme, arme, larme*, sont féminins; *carme, charme, gendarme* et *vacarme*, sont masculins.

Substantifs par ...ARNE.

Nous n'avons que *carne* (angle extérieur d'une pierre d'une table, etc.), *lucarne, marne* et *acarne;* les trois premiers sont féminins, et le dernier, masculin.

Substantifs par ...ARPE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une harpe*, etc.; pour *carpe*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ARQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *monarque*.

Substantifs par ...ARTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *carte*, *charte*, etc.

Substantifs par ...ARTRE.

Les substantifs terminés ainsi sont : *chartre*, *dartre*, *martre* (qui est la même chose que *marte*, quadrupède et *tartre*; les trois premiers sont féminins, et le dernier est masculin.

Substantifs par ...AS, ...AT, ...AX, ...AZ.

Touts les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un amas*, *un bras*, *un achat*, *un chat*, *du borax*, *le gaz*, etc.; les substantifs terminés par *at*, qui ont un féminin, sont : *chat*, *béat*, *avocat*, *renégat*, *scélérat*, qui font au féminin : *chatte*, *béate*, *avocate*, *renégate*, *scélérate*. Le substantif *chat* est le seul qui double le *t*; nous engageons à en mettre un seul.

Substantifs par ...ASME.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un cataplasme*, *un sarcasme*, etc.

Substantif par ...ASPE.

Nous n'avons que *jaspe*; il est masculin.

Substantifs par ...ASQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *bourrasque*; pour *basque*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ASTE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *caste*.

Substantifs par ...ASTRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *piastre*.

Substantifs par ...ATE, ...ATHE, ...ÂTE, ...ATTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *acrobate* *, *acousmate*, *antiprostate*, *aristocrate* *, *aromate*, *autocrate**, *automate**, *démocrate**, *monochronate*, *muriate*, *nitrate*, *pénate* (dieu de la mythologie), *pirate**, *phosphate*, *polygraathe*, *stylobate*, *sulfate*, *stygmate*, *culdejatte;* pour *cravate*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ATRE, ...ÂTRE, ...ATHRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *marâtre*.

Substantifs par ...AU, ...EAU.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *eau* et *peau*. Les substantifs terminés par *eau*, qui ont un féminin, forment ce féminin en changeant cette finale en *elle* : *un agneau*, *une agnelle ; un jouvenceau*, *une jouvencelle ; un chameau*, *une chamelle* (1), etc.

---

(1) Victor Hugo a employé *chamelle* dans ses Orientales :

D'autres (vierges), joyeuses comme elles,
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs dociles *chamelles*
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

Nous croyons qu'on doit lui savoir gré de cette innovation ; et quoi qu'en disent les routiniers, nous ne nous ferons jamais, nous, le plus petit scrupule de féminiser au besoin touts les substantifs terminés par *eau*, et nous dirons très bien : *un blaireau*, *une blairelle* ; *un gentil*

Substantifs par ...AUX au singulier.

Nous n'avons que *chaux* et *faux* au féminin, et *taux* au masculin.

Substantifs par ...AUBE, ...OBE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *épilobe, globe, hydrophobe* *, *lobe, orobe.*

Substantifs par ...AUDE, ...ODE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *apode, antipode, code, épisode, exode, licopode, diacode, monopode, polypode, rapsode* *, *synode;* pour *custode, mode* et *période,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...AUFFE, ...OFFE, ...OPHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *philosophe* *.

---

oiseau, une gentille oiselle; un lionceau, une lioncelle, etc., comme on dit : *un tourtereau, une tourterelle,* etc.; nous engageons même notre lecteur à nous imiter, dans ce cas comme dans tant d'autres, en lui réitérant de se bien pénétrer que le raisonnement, l'oreille et le bon goût sont les seuls maîtres à consulter pour ce qui est des mots, comme la logique (ce qui au fond est toujours le raisonnement) pour ce qui est de la syntaxe, autrement dire de l'accord et de l'arrangement des mots; d'autant plus qu'en suivant cette marche, nous parviendrons à éviter des exceptions puériles, et à acquérir par conséquent des règles générales, et de vraies richesses de langage dont nous ne profiterons peut-être pas, il est vrai, mais dont nous ferons profiter ceux qui viendront après nous; et cette idée seule doit nous donner le courage de tout oser.

Substantifs par ...AUFRE, ...OFFRE.

Nous n'avons que *coffre, offre* et *gaufre;* le premier est masculin, les deux autres féminins.

Substantifs par ...AUGE, ...OGE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *auge, bauge, sauge, épitoge, horloge, loge, paragoge, toge.*

Substantifs par ...AUC, ...AUD, ...AUF, ...AUL, ... AULT, ...AUT, ...O, ...OB, ...OC, ...OD, OCH, ...OF, ...OK, ...OP, ...OST, ...OQ, ...OPS, ...OS, ...OT, ...OTH, ...OX.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *albago, virago, dot;* pour *écho,* voyez les substantifs qui changent de genre. Ceux qui sont terminés par *aud* forment leur féminin en ajoutant un *e* muet : *badaud, badaude; nigaud, nigaude.* Ceux terminés par *ot* font leur féminin en ajoutant un *e* muet : *un bigot, une bigote; un idiot, une idiote* (1); etc.

Substantifs par ...AUVE, OVE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *ove* (terme d'architecture).

Substantif par ...AUVRE.

Nous n'avons que *pauvre;* il est masculin.

---

(1) EXCEPTIONS. *Marmot* (petit garçon) fait *marmotte* (petite fille), *poulot* fait *poulotte*, *sot*, *sotte* ; nous engageons de les soumettre à la règle générale et de dire sans doubler le *t*: *une marmote, une poulote, une sote.* Nous avons trois noms de peuples qui sont terminés par *th*; ces trois noms suivent la règle générale : *un Goth, une Gothe; un Ostrogoth, une Ostrogothe; un Visigoth, une Visigothe.*

Substantifs par ...AVE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *architrave, bave, betterave, canave, cave, contretrave, entrave, épave, étrave, octave, nave*. Parmi ceux que nous rangeons au masculin, plusieurs sont des deux genres, comme : *brave, esclave, margrave*, etc.

Substantifs par ...AVRE.

Nous n'avons que *cadavre* et *navre* ; ils sont du masculin.

Substantifs par ...AXE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *axe*.

Substantifs par ...ASE, AZE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *gymnase, ukase*; pour *vase*, voyez les mots qui changent de genre.

Substantifs par ...CHÉ.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *psyché* (espèce de meuble). Pour les noms propres, nous en donnerons la liste lorsque nous traiterons des substantifs *individuels*.

Substantifs par ...ÉE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *apogée, athée, Borée, caducée, camée, céphée, cétacée, colisée, coriphée, élisée, empirée, graminée, hyménée, lycée, lygée, mausolée, mélibée, musée, périgée, périnée, prytanée, pygmée, rezdechaussée, scarabée, trophée*.

Substantifs par ...ÈBE.

Èbe (reflux de la marée) est féminin; *éphèbe* et *érèbe* sont masculins. Ce sont les seuls.

Substantifs par ...ÈBRE.

Algèbre, *ténèbre*, *vertèbre*, sont féminins; et *zèbre*, masculin. Ce sont les seuls.

Substantifs par ...EB, ...EC, ...ECT, ...ED, ...EF, ...ECK, ...EGS, ...EI, ...EK, ...EP, ...EPT, ...ÈS, ...EST, ...ET, ...ÊT, ...ETS, ...EX, ...EY, ...EZ.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *nef* et *clef*; pour ce dernier, nous engageons d'écrire *clé*. *Profès* (qui fait des vœux dans un ordre religieux), fait *professe* au féminin; nous croyons que c'est le seul de cette terminaison qui ait un féminin. *Grec* fait *Grèque*. Les substantifs terminés par ...*et*, qui ont un féminin, forment ce féminin en ajoutant *te* : *un barbet*, *une barbette*; *un coquet*, *une coquette*; *un muet*, *une muette*; exception : *indiscret* fait *indiscrète*; et nous demandons si raisonnablement parlant, il ne serait pas mieux de faire de cette exception une règle générale, et de dire, et d'écrire par conséquent : *une barbète*, *une coquète*, *une muète*, etc. Pour *forêt*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ÈCHE, ...ÊCHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *blèche* et *prêche*.

Substantif par ...ÈCLE.

Nous n'avons que *siècle*; il est masculin.

Substantifs par ...ECTE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *secte* et *pandecte*.

Substantifs par ...ÈDE, ...AIDE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins; pour *aide*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ÈDRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un cèdre*, etc.

Substantif par ...EFFE.

Nous n'avons que *greffe ;* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ÈFLE.

Nous n'avons que *nèfle* au féminin, et *trèfle* au masculin.

Substantifs par ...ÉGE, ...EIGE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *allége*, *beige* et *neige*.

Substantifs par ...ÈGLE, ...EIGLE, ...AIGLE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *règle*, *meigle ;* pour *aigle*, voyez pages 145 et 146.

Substantifs par ...EGME.

Nous n'avons que *apophthegme*, *éclegme*, *flegme ;* ils sont masculins.

Substantifs par ...ÈGNE, ...EIGNE, ...AIGNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté :

portenseigne, *peigne*, *interrègne* et *règne*; pour *enseigne*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ÈGUE.

Nous n'avons que *bègue* et *collègue*; ils sont masculins, mais on peut les employer aux deux genres.

Substantifs par ...EIL.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un appareil*, *un conseil*, etc.

Substantifs par ...EILLE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *curoreille* (cure-oreille).

Substantifs par ...EL.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un appel*, *un hôtel*, *un castel*, etc.

Substantifs par ...ELLE, ...ÈLE, ...ÊLE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *broncocèle*, *érysipèle*, *modèle*, *sarcocèle*, *sphacèle*, *stéatocèle*, *zèle*, *granitelle*, *libelle*, *polichinelle*, *rebelle**, *sitèle*, *spinelle*, *syncelle*, *vermicelle*, *violoncelle*, *fidèle**, *infidèle**, pour *poële* et *parallèle*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantif par ...ELTE.

Nous n'avons que *velte* (mesure); il est féminin.

Substantifs par ...EM, ...EN, ...IEN, ...YEN, ...IM, ...YM, ...IN, ...INC, ...INCT, ...ING, ...INCT, ...INQ, ...INT, ...INX, ...YNX.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un requiem*,

un examen, un académicien, un citoyen, un parnassi
(directeur d'une synagogue), *du thym, du zinc* (métal), *u*
sterling, le vingt, le cinq, un instinct, un requint (terme
palais), *un assassin, un babouin, requin* (poisson), *sphin*
larynx, etc. Les substantifs terminés par *ien* et *yen* f
leur féminin en ajoutant *ne* : *un académicien, une aca*
micienne ; un citoyen, une citoyenne, etc. ; ceux en *in* f
ment leur féminin en ajoutant un *e* : *un libertin, une*
bertine ; un sagouin, une sagouine, etc.

EXCEPTION. *Malin*, fait *maligne ; bénin* fait *bénigne ;*
nin est rarement employé comme substantif.

Substantif par ...ENRE.

Nous n'avons que *genre ;* il est masculin.

Substantifs par ...ÊPRE, ...ÈPRE.

Nous n'avons que *guêpe, lèpre* et *vêpre ;* ils sont fémi
nins ; pour le substantif *crêpe*, voyez les substantifs qu
changent de genre.

Substantifs par ...EPSE.

Nous n'avons que *métalepse, prolepse* et *syllepse ;* i
sont féminins.

Substantifs par ...EPTE.

Nous n'avons que *adepte* et *précepte ;* ils sont mascu
lins. Cependant nous croyons qu'en parlant d'une femm
on peut dire : *une adepte* (une initiée à...).

Substantifs par ...ECTRE,... EPTRE.

Nous n'avons que *sceptre* et *spectre*, et ils so
masculins.

Substantifs par ...ÈQUE, ...ECQUE, ...ÊQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *cercopithèque*, *archevêque*, *évêque*, *corévêque*.

Substantifs par ...ERCLE.

Nous n'avons que *cercle* et *couvercle*; ils sont masculins.

Substantifs par ...ER, ...ERC, ...ERF, ...ERS, ...ERT, ...IER.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *ester*, *mer* et *cuiller*; comme on est libre d'écrire *cuiller* ou *cuillère*, nous préférons cette dernière orthographe. Tous les substantifs des finales *er*, *ier*, qui sont susceptibles d'un féminin, font ce féminin en ajoutant un *e* : *un boucher*, *une bouchère*; *un bonnetier*, *une bonnetière*; *un boulanger*, *une boulangère*; *un charcutier*, *une charcutière*, etc. Ceux terminés par *ers* font leur féminin en ajoutant un *e* : *un pervers*, *une perverse*. On doit se rappeler que le féminin de *cerf* est *biche*.

Substantifs par ...ERBE.

Nous n'avons que *adverbe*, *proverbe*, *verbe*, *gerbe* et *herbe*; les trois premiers sont masculins; *gerbe* et *herbe*, féminins.

Substantifs par ...ERCE, ...ERSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *commerce*. Pour *berce*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ERCHE.

Nous n'avons que *recherche* et *perche*; ils sont féminins.

Substantifs par ...ÈRE. ...ERRE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *accélérifère*, *acrotère*, *adultère*, *baptistère*, *beaufrère*, *beaupère*, *calorifère*, *caractère*, *cautère*, *centistère*, *célérifère*, *cimetière*, *clystère*, *coléoptère*, *compère*, *confrère*, *cratère*, *derrière* (le), *diptère*, *éphémère*, *frère*, *grandpère*, *gazifère*, *gruyère*, *hémisphère*, *hère* (pauvre), *ictère*, *magistère* (dignité du grand maître de Malte), *mammifère*, *mésentère*, *ministère*, *monastère*, *mystère*, *parère* (avis), *père*, *pestifère*, *planisphère*, *presbytère*, *somnifère*, *spinthère*, *stère*, *sudorifère*, *ulcère*, *urétère*, *vélocifère*, *viscère*, *cimeterre*, *lierre*, *parterre*, *tonnerre*, *verre*.

Substantifs par ...ERGE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *cierge* et *concierge**.

Substantifs par ...ERGUE.

Nous n'avons que *exergue* et *vergue*; le premier est masculin, et le second est féminin.

Substantifs par ...ERLE.

Nous n'avons que *merle* et *perle*; le premier est masculin, le second est féminin.

Substantifs par ...ERME.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *ferme* et *sousferme*.

Substantifs par ...ERNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté :

*externe**, *interne**, *moderne**, *subalterne**, *quaterne*, *terne*, (termes de loterie.)

Substantifs par ...ERTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une alerte*, *une découverte*, etc.

Substantifs par ...ERPE.

Nous n'avons que *cerpe* et *herpe* ; ils sont féminins.

Substantifs par ...ERTRE.

Nous n'avons que *tertre* ; il est masculin.

Substantifs par ...ERVE.

Nous n'avons que *conserve*, *réserve* et *verve* ; ils sont féminins.

Substantifs par ...ESQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *burlesque**, *grotesque**, *tudesque*.

Substantifs par ...ESTE, ...ESTRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *peste*, *sieste*, *soubreveste*, *veste*, *palestre*.

Substantifs par ...ÊTRE, ...ÈTRE, ...AÎTRE, ...ETHRE, ...ETTRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *fenêtre*, *guêtre*, *lettre*. *Maître*, *prêtre* et *traître*, font au féminin, *maîtresse*, *prêtresse* et *traîtresse*.

Substantifs par ...EU, ...IEU.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un aveu*,

un neveu, un Dieu, un essieu, etc. *Dieu* et *neveu* font au féminin, *déesse* et *nièce.*

Substantifs par ...EUBLE.

Nous n'avons que *meuble* et *immeuble;* ils sont masculins.

Substantifs par ...EUE, ...IEUE.

Nous n'avons que *banlieue, lieue* et *queue;* ils sont féminins.

Substantif par ...EUGLE.

Nous n'avons que *aveugle;* il est des deux genres : *un aveugle, une aveugle.*

Substantifs par ...EUIL, ...ŒIL, ...UEIL, ...EUL.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un bouvreuil, un œil, un accueil, un écueil, un aïeul, un linceul,* etc.; ceux terminés en *eul* forment leur féminin en ajoutant un *e* : *un aïeul, une aïeule; un filleul, une filleule,* etc.

Substantifs par ...EUILLE.

Les substantifs terminés ainsi sont : *chèvrefeuille, portefeuille* et *feuille;* les deux premiers sont masculins, et le dernier féminin.

Substantifs par ...EULE.

Nous n'avons que *éteule, gueule* et *meule;* ils sont féminins; pour *gueule,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...EÛNE, ...EUPLE, ...EUQUE.

Nous n'avons que *jeûne* (abstinence), *peuple* et *pentateuque;* ils sont masculins.

Substantifs par …EUR.

Les substantifs terminés ainsi offrant sans cesse des difficultés pour la formation de leur féminin, qui est ou en …TRICE, comme *institutrice*, ou en …EUSE, comme *flâneuse*, ou en …RESSE, comme *vengeresse*, ou enfin en …EURE, comme *supérieure*, nous croyons rendre service à notre lecteur en lui donnant ici la nomenclature générale de touts ces substantifs avec leur féminin; par exemple, nous devons l'avertir que touts les féminins qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires, et qui pourtant sont d'une grande utilité, et même pour la plupart en usage, sont distingués par une astérisque (petite étoile), afin d'en laisser l'emploi au gré de chacun. Pour la formation de ces féminins, nous nous sommes conformé, autant que possible, au génie de celle des substantifs déjà formés; c'est-à-dire que nous avons conservé, autant que la construction de ces derniers nous l'a permis, la finale TRICE pour les fonctions ou qualités élevées, et la finale EUSE dans le cas contraire. Nous savons que cette néologie paraîtra hardie à bien des gents, mais nous ne voyons pas pourquoi nous n'aurions pas le droit de créer les mots qui nous manquent, ou d'appuyer de notre faible autorité ceux qui sans être sanctionnés sont déjà d'un certain usage, puisque l'Académie ne veut pas aller au devant de ces nécessités, et que lorsqu'elle s'avise de sanctionner un mot, elle ne le fait qu'en obéissant à l'usage, et presque toujours sans choix et sans discernement. Pour ce travail, nous avons spécialement suivi le *Dictionnaire* de M. Landais, et, comme il est loin d'être complet, nous en avons rétabli les omissions en suivant ceux de MM. Boiste, Laveaux, Gatel, [illegible] d'Aguen, A. Défanneau, de Wailly, J. D. Goi-

gnoux, Richelet, Furtière, Nuñez de la Taboada (français-espagnol), Royer (français-anglais), Faletti (français italien-anglais), Nugent (français-anglais), etc.

Substantifs par ...eur.

Féminin, *euse.*

A.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Abaisseur,	* abaisseuse.	Amuseur,	* amuseuse.
Abatteur,	abatteuse.	Annonceur,	* annonceuse.
Aboyeur,	* aboyeuse.	Antécesseur,	* antécesseuse.
Abrutisseur,	* abrutisseuse.	Aplaneur,	* aplaneuse.
Abuseur,	* abuseuse.	Aplanisseur,	* aplanisseuse.
Accapareur,	accapareuse.	Aplatisseur,	* aplatisseuse.
Accordeur,	* accordeuse.	Appareilleur,	appareilleuse.
Accoucheur,	accoucheuse.	Applaudisseur,	applaudisseuse.
Acquéreur,	acquéreuse.	Appointeur,	* appointeuse.
Acheteur,	acheteuse.	Appréteur,	* appréteuse.
Adoucisseur,	adoucisseuse.	Approvisionneur,	approvisionneuse.
Afficheur,	* afficheuse.	Arçonneur,	* arçonneuse.
Affileur,	affileuse.	Argenteur,	argenteuse.
Affineur,	* affineuse.	Arpailleur,	* arpailleuse.
Affréteur,	* affréteuse.	Arpenteur,	arpenteuse.
Affronteur,	affronteuse.	Arracheur,	arracheuse.
Agioteur,	agioteuse.	Arrimeur,	arrimeuse.
Agréeur,	* agréeuse.	Artilleur,	* artilleuse.
Agresseur,	* agresseuse.	Assaisonneur,	* assaisonneuse.
Agréyeur,	* agréyeuse.	Asséeur,	* asséeuse.
Agriculteur,	* agricultrice.	Assembleur,	assembleuse.
Agrimenseur,	* agrimenseuse.	Asserteur,	* asserteuse.
Ajusteur,	* ajusteuse.	Assesseur,	* assesseuse.
Aiguiseur,	* aiguiseuse.	Assommeur,	* assommeuse.
Allégoriseur,	* allégoriseuse.	Assureur,	* assureuse.
Allumeur,	* allumeuse.	Attiseur,	* attiseuse.
Amasseur,	* amasseuse.	Attrapeur,	attrapeuse.
Amineur,	* amineuse.	Auneur,	* auneuse.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Avaleur,	avaleuse.	Avilisseur,	* avilisseuse.
Avanceur,	avanceuse.	Avitailleur,	* avitailleuse.
Avertisseur,	* avertisseuse.		

B.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Bachoteur,	* bachoteuse.	Blasonneur,	* blasonneuse.
Badigeonneur,	* badigeonneuse.	Bobelineur,	bobelineuse.
Bâfreur.	* bâfreuse.	* Bobineur,	bobineuse.
Baigneur,	baigneuse.	Bombeur,	* bombeuse.
Bailleur,	* bailleuse (1).	Bornoyeur,	* bornoyeuse.
Baiseur,	baiseuse.	Botteleur,	* botteleuse.
Balayeur,	balayeuse.	Boudeur,	boudeuse.
Baliseur,	* baliseuse.	Boueur,	* boueuse.
Bambocheur,	bambocheuse.	Boulineur,	* boulineuse.
Baragouineur,	baragouineuse.	Bouleur,	* bouleuse.
Barbotteur,	barbotteuse.	Bouquineur,	* bouquineuse.
Barbouilleur,	barbouilleuse.	Boursilleur,	* boursilleuse.
Bardeur,	* bardeuse.	Bousilleur,	bousilleuse.
Barguineur,	barguineuse.	Boxeur,	* boxeuse.
Barreur,	* barreuse.	Brailleur,	brailleuse.
Bastilleur,	bastilleuse.	Branleur,	branleuse.
Batailleur,	batailleuse.	Brasseur,	brasseuse.
Bateleur,	bateleuse.	Bredouilleur,	bredouilleuse.
Bâtisseur,	bâtisseuse.	Bretailleur,	* bretailleuse.
Batteur,	batteuse.	Bretteur,	* bretteuse.
Baveur,	baveuse.	Brifeur,	brifeuse.
Bayeur,	bayeuse.	Brigueur,	* brigueuse.
Berneur,	* berneuse.	Briqueteur,	* briqueteuse.
Biaiseur,	* biaiseuse.	Briseur,	* briseuse.
Billeteur,	* billeteuse.	Brocanteur,	brocanteuse.
Billonneur,	* billonneuse.	Brocardeur,	brocardeuse.
Biseur,	* biseuse.	Brocheur,	brocheuse.
Blanchisseur,	blanchisseuse.	Brodeur,	brodeuse.

(1) Voyez ce mot aux synonymes.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Brouetteur,	* brouetteuse.	Buffeteur,	* buffeteuse.
Brûleur,	* brûleuse.	Buveur,	buveuse.
Brunisseur,	brunisseuse.		

C.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Cabaleur,	* cabaleuse.	Chableur,	* chableuse.
Caboteur,	caboteuse.	Chafaudeur,	* chafaudeuse.
Cabrioleur,	cabrioleuse.	Chaideur,	* chaideuse.
Caimandeur	caimandeuse	Chamoiseur,	* chamoiseuse.
ou	*ou*	Champeur,	* champeuse.
Quémandeur,	quémandeuse.	Changeur,	* changeuse.
Cajoleur,	cajoleuse.	Chanteur,	chanteuse (1).
Calandreur,	* calandreuse.	Chargeur,	* chargeuse.
Caleur,	* caleuse.	Charmeur,	charmeuse.
Calfateur,	* calfateuse.	Charroyeur,	* charroyeuse.
Camionneur,	* camionneuse.	Chasseur,	chasseuse (2).
Capteur,	* capteuse	Châtreur,	* châtreuse.
ou	*ou*	Chauffeur,	* chauffeuse.
Captateur,	* captateuse.	Chercheur,	chercheuse.
Caqueteur,	caqueteuse.	Chevaucheur,	* chevaucheuse.
Carabineur,	* carabineuse.	Chicaneur,	chicaneuse.
Carangueur,	* carangueuse.	Chieur,	chieuse.
Cardeur,	cardeuse.	Chiffreur,	* chiffreuse.
Cargueur,	* cargueuse.	Choqueur,	* choqueuse.
Carillonneur,	* carillonneuse.	Chroniqueur,	* chroniqueuse
Carpteur,	* carpteuse.	Chuchoteur,	chuchoteuse.
Carreleur,	* carreleuse.	Circonciseur,	* circonciseuse
Cartonneur,	* cartonneuse.	Ciseleur,	* ciseleuse.
Casseur,	casseuse.	Clabaudeur,	clabaudeuse.
Causeur,	causeuse.	Claqueur,	* claqueuse.
Censeur,	* censeuse.	Cliqueur,	* cliqueuse.
Cerquemaneur,	* cerquemaneuse.	Coiffeur,	coiffeuse.

(1) Voyez ce mot aux synonymes.
(2) *Idem.*

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Colleteur,	* colleteuse.	Corneur,	* corneuse.
Colleur,	* colleuse.	Corroyeur,	* corroyeuse.
Colporteur,	* colporteuse.	Corvéteur,	* corvéteuse.
Commetteur,	* commetteuse.	Coucheur,	coucheuse.
Complimenteur,	complimenteuse.	Coudraneur,	* coudraneuse.
Composeur,	* composeuse.	Coupeur,	coupeuse.
Compresseur,	* compresseuse.	Coureur,	* coureuse.
Compteur,	* compteuse.	Courroyeur,	* courroyeuse.
Compulseur,	* compulseuse.	Couvreur,	couvreuse.
Conduiseur,	* conduiseuse.	Cracheur,	cracheuse.
Confesseur,	* confesseuse.	Craqueur,	craqueuse.
Confiseur,	confiseuse.	Crayonneur,	* crayonneuse.
Conjectureur,	* conjectureuse.	Créneur,	créneuse.
Connaisseur,	connaisseuse.	Criailleur,	criailleuse.
Conseilleur,	* conseilleuse.	Cribleur,	* cribleuse.
Consoleur,	* consoleuse (1).	Crieur,	crieuse.
Conteur,	conteuse.	Crocheteur,	crocheteuse.
Contrefaiseur,	contrefaiseuse.	Croiseur,	* croiseuse.
Contrôleur,	contrôleuse.	Croqueur,	* croqueuse.
Convertisseur,	convertisseuse.	Cueilleur,	cueilleuse.
Corailleur,	* corailleuse.	Cureur,	* cureuse.

D.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Damasquineur,	* damasquineuse.	Débardeur,	* débardeuse.
Danseur,	danseuse.	Débaucheur,	débaucheuse.
Daubeur,	* daubeuse.	Débiteur,	débiteuse (2).
Dardeur,	* dardeuse.	Débrideur,	* débrideuse.
Démasseur,	* démasseuse.	Débrouilleur,	débrouilleuse.
Débacleur,	* débacleuse.	Déchargeur,	* déchargeuse.
Débagouleur,	* débagouleuse.	Déchiffreur,	* déchiffreuse.
Débarbouilleur,	débarbouilleuse.	Déchiqueteur,	* déchiqueteuse.

(1) Voyez ce mot aux synonymes.
(2) *Idem.*

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ
Déchireur,	* déchireuse.	Dévaliseur,	* dévaliseuse.
Décolleur,	* décolleuse.	Dévideur,	dévideuse.
Découpeur,	* découpeuse.	Devineur,	devineuse.
Décrotteur,	* décrotteuse.	Dévoreur,	dévoreuse.
Dédaigneur,	* dédaigneuse.	Dialogueur,	* dialogueuse.
Défenseur,	* défenseuse (1).	Dimeur,	* dimeuse.
Défricheur,	* défricheuse.	Discoureur,	discoureuse.
Dégaineur,	* dégaineuse.	Diseur,	diseuse.
Dégraisseur,	* dégraisseuse.	Disputailleur,	* disputailleuse.
Délesteur,	* délesteuse.	Disputeur,	* disputeuse.
* Délisseur,	délisseuse.	Disséqueur,	disséqueuse.
Délivreur,	délivreuse.	Diviseur,	* diviseuse.
Demandeur,	demandeuse. (1)	Dogmatiseur,	* dogmatiseuse.
Démoraliseur,	* démoraliseuse.	Donneur,	donneuse.
Déniaiseur,	* déniaiseuse.	Doreur,	doreuse.
Dénicheur,	dénicheuse.	Dormeur,	dormeuse.
Dénigreur,	dénigreuse.	Doubleur,	doubleuse.
Dépuceleur,	dépuceleuse.	Douteur,	* douteuse.
Déserteur,	* déserteuse.	Dragueur,	* dragueuse.
Détacheur,	* détacheuse.	Drogueur,	* drogueuse.
Détailleur,	* détailleuse.	Drouineur,	* drouineuse.
Déterreur,	* déterreuse.	Drousseur,	* drousseuse.
Détrousseur,	* détrousseuse.	Dupeur,	dupeuse.

E.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
* Ébouqueur,	ébouqueuse.	Écorcheur,	* écorcheuse.
Ébroudeur,	* ébroudeuse.	Écornifleur,	écornifleuse.
Écacheur,	* écacheuse.	Écosseur,	écosseuse.
Écailleur,	* écailleuse.	Écôteur,	écôteuse.
Écheniileur,	* échenilleuse.	Écouteur,	écouteuse.
Éclaireur,	* éclaireuse.	Écrieur,	* écrieuse.
Éconduiseur,	* éconduiseuse.	Écrivailleur,	écrivailleuse.

(1) Voyez ce mot aux synonymes.
(2) *Idem*.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Écumeur,	* écumeuse.	Enlumineur,	enlumineuse.
Écureur,	écureuse.	Enquêteur,	enquêteuse.
Effilocheur,	effilocheuse.	Enregistreur,	enregistreuse.
Égorgeur,	* égorgeuse.	Enrôleur,	enrôleuse.
Égratigneur,	égratigneuse.	Ensacheur,	* ensacheuse.
Élagueur,	* élagueuse.	Ensorceleur,	ensorceleuse.
Émailleur,	* émailleuse.	Entendeur,	* entendeuse.
Emballeur,	* emballeuse.	Entremetteur,	entremetteuse.
Embaucheur,	embaucheuse.	Entreposeur,	* entreposeuse.
Embaumeur,	* embaumeuse.	Entrepreneur,	entrepreneuse.
Embellisseur,	* embellisseuse.	Entreteneur,	* entreteneuse.
Emboiseur,	emboiseuse.	Envahisseur,	envahisseuse.
Embrasseur,	* embrasseuse.	Envoyeur,	* envoyeuse.
Embrouilleur,	* embrouilleuse.	Épilogueur,	* épilogueuse.
Emmancheur,	* emmancheuse.	Éplaigneur,	* éplaigneuse.
Émondeur,	* émondeuse.	Éplucheur,	* éplucheuse.
Émoucheur,	* émoucheuse.	Époulleur,	* époulleuse.
Émouleur,	* émouleuse.	Épouilleur,	* épouilleuse.
Empailleur,	empailleuse.	Épouseur,	épouseuse.
Empeseur,	empeseuse.	Équarrisseur,	équarrisseuse.
Empileur,	empileuse.	Ergoteur,	ergoteuse.
Empoisonneur,	empoisonneuse.	Escamoteur,	escamoteuse.
Emprunteur,	emprunteuse.	Escarmoucheur,	* escarmoucheuse
Encaqueur,	* encaqueuse.	Escompteur,	* escompteuse.
Encasteur,	* encasteuse.	Escrimeur,	* escrimeuse.
Encaveur,	* encaveuse.	Escroqueur,	escroqueuse.
Encenseur,	* encenseuse.	Essayeur,	* essayeuse.
Enchérisseur,	* enchérisseuse.	Estampeur,	estampeuse.
Endormeur,	* endormeuse.	Étaleur,	* étaleuse.
Endosseur,	* endosseuse.	Étalonneur,	* étalonneuse.
Enfileur,	* enfileuse.	Étameur,	* étameuse.
Enfonceur,	* enfonceuse.	Étendeur,	* étendeuse.
Enfouisseur,	* enfouisseuse.	Éternueur,	éternueuse.
Enfourneur,	* enfourneuse.	Étouffeur,	étouffeuse.
Enjôleur,	enjôleuse.	Éventeur,	* éventeuse.
Enjoliveur,	* enjoliveuse.	Exploiteur,	* exploiteuse.

F.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Fagoteur,	* fagoteuse.	Flatteur,	flatteuse.
Faiseur,	faiseuse.	Fléchisseur,	* fléchisseuse.
Fanatiseur,	* fanatiseuse.	Flûteur,	flûteuse.
Faneur,	faneuse.	Fondeur,	fondeuse.
Farceur,	farceuse.	Forgeur,	* forgeuse.
Farcisseur,	* farcisseuse.	Fossoyeur,	fossoyeuse.
Faucheur,	* faucheuse.	Fouetteur,	* fouetteuse.
Fauxmonnayeur,	* fauxmonnayeuse	Fouleur,	* fouleuse.
Fendeur,	fendeuse.	Fourbisseur,	* fourbisseuse.
Ferrailleur,	* férailleuse.	Fournisseur,	fournisseuse.
Ferreur,	ferreuse.	Fourageur,	* fourageuse.
Fesseur,	fesseuse.	Fourreur,	* fourreuse.
Ficheur,	ficheuse.	Frappeur,	frappeuse.
Fidéjusseur.	* fidéjusseuse.	Fraudeur,	fraudeuse.
Fileur,	fileuse.	Fredonneur,	fredonneuse.
Finasseur,	finasseuse.	Frêteur,	* frêteuse.
Finisseur,	* finisseuse.	Fricasseur,	* fricasseuse.
Flagelleur,	* flagelleuse.	Frondeur,	* frondeuse.
Flagorneur,	flagorneuse.	Frotteur,	frotteuse.
Flaireur,	* flaireuse.	Fumeur,	* fumeuse.
Flâneur,	flâneuse.	Fureteur,	* fureteuse.

G.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Gabeleur,	gabeleuse.	Glaneur,	glaneuse.
Gabeur,	gabeuse.	Glisseur,	* glisseuse.
Gâcheur,	gâcheuse.	Gloseur,	gloseuse.
Gageur,	gageuse.	Goailleur,	goailleuse.
Gardeur,	gardeuse.	Goureur,	* goureuse.
Garnisseur,	garnisseuse.	Gouverneur,	* gouverneuse.
Gaspilleur,	gaspilleuse.	Graillonneur,	graillonneuse.
Gauffreur,	gauffreuse.	Grapilleur,	grapilleuse.
Gausseur,	gausseuse.	Grappineur,	* grappineuse.
Giboyeur,	giboyeuse.	Grasseyeur,	grasseyeuse.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Graveur,	* graveuse.	Grondeur,	grondeuse.
Greffeur,	* greffeuse.	Guerdonneur,	guerdonneuse.
Griffonneur,	griffonneuse.	Guérisseur,	* guérisseuse.
Griveleur,	* griveleuse.	Guerroyeur,	* guerroyeuse.
Grogneur,	grogneuse.	Guetteur,	* guetteuse.

H.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Habilleur,	habilleuse.	Herboriseur,	* herboriseuse.
Hâbleur,	hâbleuse.	Hongroyeur,	* hongroyeuse.
Hâleur,	* hâleuse.	Honnisseur,	* honnisseuse.
Harangueur,	* harangueuse.	Hotteur,	hotteuse.
Harnacheur,	* harnacheuse.	Houilleur,	* houilleuse.
Harponneur.	* harponneuse.	Hurleur,	* hurleuse.
Hâteur,	* hâteuse.		

I.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Imposeur,	* imposeuse.	Inquisiteur,	* inquisiteuse.
Imposteur,	* imposteuse.	Intercesseur,	* intercesseuse.
Imprimeur,	* imprimeuse.	Intrigueur,	intrigueuse.
Ingénieur,	* ingénieuse.		

J.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Jargonneur,	jargonneuse.	Jongleur,	* jongleuse.
Jaseur,	jaseuse.	Joueur,	joueuse.
Jaugeur,	* jaugeuse.	Joûteur,	* joûteuse.
Javeleur,	* javeleuse.	Jureur,	* jureuse.
Jeûneur,	jeûneuse.		

L.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Laboureur,	* laboureuse.	Latiniseur,	* latiniseuse.
Laceur,	* laceuse.	Laveur,	laveuse.
Lamineur,	* lamineuse.	Layeur,	* layeuse.
Langueyeur,	* langueyeuse.	Liardeur,	liardeuse.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Lieur,	* lieuse.	Lorgneur,	lorgneuse.
Ligueur,	ligueuse.	Louangeur,	louangeuse.
Liseur,	liseuse.	Loueur,	loueuse.
Lisseur,	lisseuse.	Lustreur,	lustreuse.
Logeur,	logeuse.	Lutteur,	lutteuse.

M.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Mâcheur,	mâcheuse.	Menaceur,	menaceuse.
Magnétiseur,	magnétiseuse.	Meneur,	meneuse.
Mailleur,	* mailleuse.	Menteur,	menteuse.
Mangeur,	mangeuse.	Mesureur,	* mesureuse.
Manieur,	* manieuse.	Metteur,	* metteuse.
Maraudeur,	maraudeuse.	Mineur,	* mineuse.
Marbreur,	marbreuse.	Modeleur,	* modeleuse.
Marchandeur,	* marchandeuse.	Moissonneur,	moissonneuse.
Marcheur,	marcheuse.	Monnayeur,	* monnayeuse.
Mareyeur,	mareyeuse.	Moqueur,	moqueuse.
Marieur,	marieuse.	Moraliseur,	* moraliseuse.
Marmoteur,	marmoteuse.	Motionneur,	* motionneuse. (1)
Marqueur,	marqueuse.	Moucheur,	* moucheuse.
Massacreur,	* massacreuse.	Mouleur,	* mouleuse.
Mâteur,	* mâteuse.	Museur,	* museuse.
Médailleur,	médailleuse.		

N.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Nageur,	nageuse.	Niveleur,	* niveleuse.
Nargueur,	* nargueuse.	Noceur,	noceuse. (2)

(1) *Motionneur, motionneuse*, se dit de celui ou de celle qui réclame sans cesse quelques améliorations. Nous n'avons pas balancé pour consigner ces mots dans la nomenclature, d'autant plus qu'ils sont nécessaires, et que nous les avons entendu prononcer par plusieurs personnes, et notamment par M. le comte Lobau, qui, soit dit en passant, ne les aime pas beaucoup.

(2) M. Landais nous dit : « Le féminin *noceuse* ne pourrait guère =

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Noircisseur,	noircisseuse.	Nourrisseur,	nourrisseuse.
Noteur,	* noteuse.		

O.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Occiseur,	occiseuse.	Orpailleur,	* orpailleuse.
Offenseur,	offenseuse.	Oublieur,	* oublieuse.
Oiseleur,	* oiseleuse.	Ouvreur,	ouvreuse.
Oppresseur,	* oppresseuse.		

P.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Pacotilleur,	* pacotilleuse.	Pâtureur,	* pâtureuse.
Pailleur,	pailleuse.	Paveur,	* paveuse.
Parfumeur,	parfumeuse.	Payeur,	payeuse.
Paraphraseur,	paraphraseuse.	Pêcheur,	pêcheuse. (1)
Parieur,	parieuse.	Peloteur,	peloteuse.
Parleur,	parleuse.	Peigneur,	peigneuse.
Passeur,	passeuse.	Peintureur,	* peintureuse.
Patineur,	patineuse.	Penseur,	penseuse.

s'employer.» Pourquoi, demanderons-nous à M. Landais, ne pourrait-on pas l'employer ? pourquoi si l'on dit : *cet homme est un noceur,* ne dirait-on pas : *cette femme est une noceuse?* Il est vraiment amusant de songer aux décisions de certains lexicographes ; ils semblent se faire un devoir de bâillonner la nécessité de l'expression. Et comment nous exprimerons-nous lorsque nous rencontrerons dans une femme les mêmes qualités (bonnes ou mauvaises) qui nous font appeler un homme *noceur?* faudra-t-il nous taire ? ou dire : *cette femme est un noceur,* et demander à ces messieurs une dispense qui nous permette de nous servir de ce mot ? Ni l'un, ni l'autre ; il faut dire : *noceuse,* au risque de passer pour barbare vis-à-vis des gens qui le sont réellement, vis-à-vis de la raison (qu'on nous passe l'expression et la tournure), et en toutes les occasions semblables ne pas craindre d'employer le féminin, quel qu'il soit, lorsqu'il est nécessaire.

(1) Voyez ce mot aux synonymes.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Perceur,	* perceuse.	Pleurnicheur,	pleurnicheuse.
Permuteur,	Permuteuse.	Plieur,	plieuse.
Péroreur,	péroreuse.	Plombeur,	* plombeuse.
Perquisiteur,	* perquisiteuse.	Plongeur,	* plongeuse.
Persiffleur,	persiffleuse.	Pointeur,	* pointeuse.
Pervertisseur,	pervertisseuse.	Polisseur,	polisseuse.
Peseur,	peseuse.	Ponctueur,	ponctueuse.
Péteur.	péteuse.	* Pondeur, (1)	pondeuse.
Phraseur,	* phraseuse.	Porteur,	porteuse.
Piaffeur,	piaffeuse.	Poseur,	* poseuse.
Pileur,	pileuse.	Possesseur,	* possesseuse.
Pilleur,	pilleuse.	Pourfendeur,	* pourfendeuse.
Pinceur,	pinceuse.	Pourvoyeur,	pourvoyeuse.
Pindariseur,	* pindariseuse.	Pousseur,	pousseuse.
Piocheur,	piocheuse.	Prêcheur,	prêcheuse.
Pipeur,	pipeuse.	Préconiseur,	préconiseuse.
Piqueur,	* piqueuse.	Précurseur,	* précurseuse.
Piseur,	* piseuse.	Prédécesseur,	* prédécesseuse.
Pisseur,	pisseuse.	Preneur,	preneuse.
Placeur,	placeuse.	Presseur,	presseuse.
Plafonneur,	plafonneuse.	Pressureur,	pressureuse.
Plaideur,	plaideuse.	Prêteur,	prêteuse.
Planeur,	planeuse.	Prieur,	prieuse. (2)
Planteur,	* planteuse.	Prévoyeur,	prévoyeuse.
Pleureur,	pleureuse.	Priseur,	priseuse.

(1) Nous n'avons trouvé que *pondeuse* dans le Dictionnaire, et nous avons pris sur nous de faire *pondeur*. Quelques gens pourront croire que ce mot est tout à fait inutile; mais la pensée contraire naîtra lorsqu'on se rappellera que d'après une fable, même assez accréditée, dans la campagne surtout, on prétend qu'il existe des coqs qui pondent des œufs renfermant un serpent. Ne serait-ce que pour réfuter cette absurdité, *pondeur* est nécessaire; puisqu'on dit, une *pondeuse*, on peut bien dire négativement : *il n'y a pas de pondeur*.

(2) Voyez ce mot aux synonymes.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Procureur,	procureuse.	Prôneur,	prôneuse.
Professeur,	* professeuse.	Pronostiqueur,	pronostiqueuse.
Projeteur,	projeteuse.	Proviseur,	* proviseuse.
Promeneur,	promeneuse.	Punisseur,	punisseuse.
Prometteur,	prometteuse.		

Q.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Querelleur,	querelleuse.	Quêteur,	quêteuse.
Questionneur,	questionneuse.		

R.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Rabâcheur,	rabâcheuse.	Ravisseur,	ravisseuse.
Raboteur,	raboteuse.	Rebouteur,	* rebouteuse.
Rabroueur,	* rabroueuse.	Receleur,	receleuse.
Raccommodeur,	raccommodeuse.	Receveur,	receveuse.
Râcleur,	* râcleuse.	Rechasseur,	* rechasseuse.
Racoleur,	racoleuse.	Recommenceur,	recommenceuse.
Raconteur,	raconteuse.	Recordeur,	* recordeuse.
Raccoutreur,	* raccoutreuse.	Recruteur,	recruteuse.
Radoteur,	radoteuse.	Recuiteur,	recuiteuse.
Radoubeur,	* radoubeuse.	Rediseur,	rediseuse.
Raffineur,	raffineuse.	Redresseur,	redresseuse.
Railleur,	railleuse.	Refuseur,	* refuseuse.
Raisonneur,	raisonneuse.	Régaleur,	* régaleuse.
Ramasseur,	* ramasseuse.	Régisseur,	régisseuse.
Rameur,	rameuse.	Régleur,	régleuse.
Ramoneur,	* ramoneuse.	Releveur,	* releveuse.
Rançonneur,	rançonneuse.	Relieur,	relieuse.
Rapetasseur,	rapetasseuse.	Reluqueur,	reluqueuse.
Rapiéceur,	rapiéceuse.	Remarqueur,	remarqueuse.
Rapineur,	rapineuse.	Remorqueur,	* remorqueuse.
Rapporteur,	rapporteuse.	Remouleur,	* remouleuse.
Râteleur,	râteleuse.	Rempailleur,	rempailleuse.
Ratureur,	ratureuse.	Remueur,	remueuse.
Ravageur,	ravageuse.	Rendeur,	rendeuse.
Ravaudeur,	ravaudeuse.	Renieur,	renieuse.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Renifleur,	renifleuse.	Ricaneur,	ricaneuse.
Rentrayeur,	rentrayeuse.	Rieur,	rieuse.
Renverseur,	* renverseuse.	Rimailleur,	rimailleuse.
Repasseur,	repasseuse.	Rimeur,	* rimeuse.
Repreneur,	repreneuse.	Rioteur,	rioteuse.
Reprocheur,	reprocheuse.	Rocailleur,	* rocailleuse.
Ressasseur,	ressasseuse.	Rôdeur,	rôdeuse.
Restaurateur,	*restaurateuse(1).	Rogneur,	rogneuse.
Retondeur.	retondeuse.	Ronfleur,	ronfleuse.
Rêvasseur,	rêvasseuse.	Rongeur,	rongeuse.
Réveilleur,	réveilleuse.	Roteur,	roteuse.
Revencheur,	* revencheuse.	Rôtisseur,	rôtisseuse.
Revendeur,	revendeuse.	Rouleur,	* rouleuse.
Rêveur,	rêveuse.	Roupilleur,	roupilleuse.
Réviseur,	réviseuse.	Rueur,	rueuse.
Riboteur,	riboteuse.	Ruseur,	ruseuse.

S.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Saboteur,	saboteuse.	Serveur,	* serveuse.
Sableur,	* sableuse.	Séyeur,	séyeuse.
Sabreur,	* sabreuse.	Siffleur,	siffleuse.
Saccageur,	saccageuse.	Solliciteur,	solliciteuse.
Saigneur,	* saigneuse.	Sondeur,	sondeuse.
Saleur,	saleuse.	Songeur,	songeuse.
Sapeur,	* sapeuse.	Sonneur,	sonneuse.
Sarcleur,	sarcleuse.	Sophistiqueur,	sophistiqueuse.
Saurisseur,	* saurisseuse.	Soucheteur,	* soucheteuse.
Sauteur,	sauteuse.	Souffleteur,	souffleteuse.
Scelleur,	* scelleuse.	Souffleur,	souffleuse.
Scieur,	scieuse.	Souhaiteur,	souhaiteuse.
Secoueur,	secoueuse.	Soupeur,	soupeuse.
Semeur,	semeuse.	Soupireur,	soupireuse.
Sermonneur,	sermonneuse.	Stéréotypeur,	* stéréotypeuse.

(1) Voyez ce mot aux synonymes.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Suborneur,	suborneuse.	**Suceur,**	* suceuse.
Successeur,	* successeuse.		

T.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Tailleur,	tailleuse.	**Toucheur,**	* toucheuse.
Tambourineur,	tambourineuse.	**Tourmenteur,**	tourmenteuse.
Tamiseur,	* tamiseuse.	**Tousseur,**	tousseuse.
Tangueur,	* tangueuse.	**Traceur,**	* traceuse.
Tanneur,	* tanneuse.	**Trafiqueur,**	trafiqueuse.
Tapageur,	tapageuse.	**Traineur,**	* traineuse.
Tâteur,	tâteuse.	**Traiteur,**	* traiteuse.
Tâtonneur,	tâtonneuse.	**Trameur,**	trameuse.
Teilleur,	teilleuse.	**Transgresseur,**	transgresseuse.
Temporiseur,	temporiseuse.	**Traqueur,**	* traqueuse.
Tendeur,	tendeuse.	**Travailleur,**	travailleuse.
Teneur,	teneuse.	**Tréfileur,**	* tréfileuse.
Thésauriseur,	thésauriseuse.	**Treillageur,**	* treillageuse.
Tierceur,	tierceuse.	**Trembleur,**	trembleuse.
Tilleur,	tilleuse.	**Tresseur,**	tresseuse.
Timbreur,	* timbreuse.	**Tricheur,**	tricheuse.
Tiqueur,	tiqueuse.	**Tricoteur,**	tricoteuse.
Tirailleur,	tirailleuse.	**Trieur,**	trieuse.
Tireur,	tireuse.	**Tripoteur,**	tripoteuse.
Tiseur,	* tiseuse.	**Trompeur,**	trompeuse.
Tisonneur,	tisonneuse.	**Troqueur,**	troqueuse.
Tisseur,	* tisseuse.	**Trotteur,**	* trotteuse.
Toiseur,	* toiseuse.	**Trucheur,**	trucheuse.
Tondeur,	tondeuse.	**Truffeur,**	truffeuse.
Tourneur,	tourneuse.	**Tutoyeur,**	tutoyeuse.
Tonneleur,	* tonneleuse.	**Trémeur,**	trémeuse.
Tordeur,	* tordeuse.	**Tueur,**	tueuse.
Torqueur,	* torqueuse.		

U.

MASCULIN.	FÉMININ.
Urinateur,	* urinateuse.

V.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Vanneur,	vanneuse.	Versificailleur,	* versificailleuse.
Vanteur,	* vanteuse.	Versifieur,	* versifieuse.
Veilleur,	* veilleuse.	Vétilleur,	vétilleuse.
Velteur,	velteuse.	Vidangeur,	* vidangeuse.
Vendangeur,	vendangeuse.	Vieilleur,	vieilleuse.
Vendeur,	vendeuse (1).	Visiteur,	* visiteuse.
Veneur,	* veneuse.	Vogueur,	* vogueuse.
Verbiageur,	verbiageuse.	Voleur,	voleuse.
Vernisseur,	* vernisseuse.	Voltigeur,	* voltigeuse.
Verseur,	* verseuse.	Voyageur,	voyageuse.

Substantifs par ...EUR.

Féminin, *rice*.

A.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Abducteur,	* abductrice.	Administrateur,	administratrice.
Abréviateur,	* abréviatrice.	Admirateur,	admiratrice.
Abstracteur,	* abstractrice.	Admoniteur,	admonitrice.
Accélérateur,	accélératrice.	Admodiateur,	* admodiatrice.
Accepteur,	* acceptrice.	Adorateur,	adoratrice.
Acclamateur,	* acclamatrice.	Adulateur,	adulatrice.
Accompagnateur	* accompagnatrice.	Aérostateur,	* aérostatrice.
		Agitateur,	* agitatrice.
Accusateur,	accusatrice.	Aliénateur,	aliénatrice.
Acteur,	actrice.	Allégateur,	* allégatrice.
Adducteur,	* adductrice.	Amateur,	* amatrice (2).

(1) Voyez ce mot aux synonymes.

(2) Voilà encore un mot, qui, malgré sa haute utilité, a bien de la peine à obtenir son laissez-passer, et pourtant il a bien des partisans.

« Jean-Jacques Rousseau et bien d'autres écrivains ont, par un néologisme utile, dit au féminin : *amatrice ;* cependant on doit dire *une femme amateur*, comme on dit, *une femme auteur*. »

(LANDAIS, *Dictionnaire*, au mot AMATEUR.)

Il est assez difficile de concilier ces deux idées de M. Landais ;

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Ambassadeur,	ambassadrice.	Appréciateur,	appréciatrice.
Amodiateur,	* amodiatrice.	Approbateur,	approbatrice.
Ampliateur,	ampliatrice.	Arbitrateur,	* arbitratrice.
Amplificateur,	* amplificatrice,	Arbitreur,	* arbitrice.
Analecteur,	* analectrice.	Argumentateur,	*argumentatrice.
Animateur,	* animatrice.	Armateur,	* armatrice.
Annonciateur,	* annonciatrice.	Assentateur,	* assentatrice.
Annotateur,	* annotatrice.	Auditeur,	* auditrice.
Apostillateur,	* apostillatrice.	Augmentateur.	* augmentatrice.
Appariteur,	* apparitrice.	Auteur,	* autrice.

---

par un néologisme utile; et cependant on doit dire, une femme amateur, comme on dit, une femme auteur, surtout après avoir réflexionné ainsi : « Nous n'avons trouvé nulle part déclamatrice; pourquoi ne l'emploierait-on pas au féminin si l'on avait besoin du féminin? (*Dictionnaire*, au mot DÉCLAMATEUR.) Nous croyons qu'on doit dire, pour être raisonnable, *amatrice* et *autrice*, en parlant d'une femme. Ceux qui disent *amateur* et *auteur* ressemblent aux gents qui se laissent avoir faim, ou se contentent de trop peu, auprès d'un arbre couvert de fruits, auxquels ils ne touchent pas par crainte ou par paresse. Les mots sont à nous, et s'ils ressemblent parfois au fruit défendu, rions de la défense, rendons notre pensée. Jamais *amateur* et *auteur* ne signifieront *amatrice* et *autrice*, pas plus qu'*homme*, *femme*, et *cheval*, *jument*.

« Plusieurs auteurs disent *amatrice* au féminin. » (WAILLY.)

« Plusieurs écrivains distingués ne craignent pas d'employer *amatrice* au féminin. Il me semble qu'ils sont d'accord avec la raison; l'analogie semble aussi réclamer ce néologisme utile. On dit bien : *spectatrice*, *actrice*, etc., pourquoi ne dirait-on pas *amatrice*. »

(CHARLES MARTIN.)

« L'hôtesse qui nous reçut était une grosse réjouie, grande babillarde, grande *amatrice* de la gazette de Berne. » (VOYAGE SENTIMENTAL.)

B.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Bienfaiteur,	bienfaitrice.	Blasphémateur,	blasphématrice.
Blanditeur,	* blanditrice.		

C.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Caducéateur,	* caducéatrice.	Conjurateur.	* conjuratrice.
Calculateur,	calculatrice.	Conscripteur,	* conscriptrice.
Calomniateur,	calomniatrice.	Consécrateur,	* consécratrice.
Captateur,	* captatrice.	Conservateur,	conservatrice.
Centuriateur,	* centuriatrice.	Consolateur,	consolatrice.
Cernuateur,	* cernuatrice.	Consommateur,	consommatrice.
Certificateur,	* certificatrice.	Conspirateur,	* conspiratrice.
Chanteur,	* cantatrice (1).	Constructeur,	* constructrice.
Circateur,	* circatrice.	Constricteur,	* constrictrice.
Circulateur,	* circulatrice.	Consulteur,	consultrice.
Citateur,	* citatrice.	Contemplateur,	contemplatrice.
Coadjuteur,	coadjutrice.	Contempteur,	contemtprice.
Collaborateur,	collaboratrice.	Continuateur,	* continuatrice.
Collateur,	* collatrice.	Contracteur,	* contractrice.
Collecteur,	* collectrice.	Contradicteur,	* contradictrice.
Combinateur,	combinatrice.	Contraventeur,	* contraventrice.
Comédiateur,	* comédiatrice.	Contrefacteur,	* contrefactrice.
Commentateur,	commentatrice.	Conzélateur,	* conzélatrice.
Compartiteur,	* compartitrice.	Coopérateur,	* coopératrice.
Compensateur,	compensatrice.	Correcteur,	correctrice.
Compilateur,	* compilatrice.	Corrupteur,	corruptrice.
Compositeur,	* compositrice.	Créateur,	créatrice.
Comprotecteur,	* comprotectrice.	Créditeur,	* créditrice.
Conciliateur,	conciliatrice.	Cultivateur,	cultivatrice.
Condensateur,	* condensatrice.	Cunctateur,	cunctatrice.
Conducteur,	conductrice.	Curateur,	curatrice.
Confabulateur,	* confabulatrice.	Curvateur,	curvatrice.
Confecteur,	* confectrice.		

(1) Voyez ce mot aux synonymes.

D.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Débiteur,	débitrice (1).	Détracteur,	* détractrice.
Décimateur,	* décimatrice.	Dévastateur,	dévastatrice.
Déclamateur,	déclamatrice.	Dévorateur,	dévoratrice.
Déclarateur,	déclaratrice.	Dictateur,	* dictatrice.
Déclinateur,	* déclinatrice.	Diffamateur,	* diffamatrice.
Décorateur,	décoratrice.	Digesteur,	* digestrice.
Dédicateur,	* dédicatrice.	Dilaniateur,	dilaniatrice.
Définiteur,	* définitrice.	Dilapidateur,	dilapidatrice.
Déglutiteur,	déglutitrice.	Dilatateur,	* dilatatrice.
Dégustateur,	* dégustatrice.	Dilateur,	dilatrice.
Délateur,	délatrice.	Directeur,	directrice.
Démonstrateur,	* démonstratrice.	Diceptateur,	* diceptatrice.
Dénégateur,	dénégatrice.	Dispensateur,	dispensatrice.
Dénominateur,	* dénominatrice.	Dissecteur,	dissectrice.
Dénonciateur,	* dénonciatrice.	Dissertateur,	* dissertatrice.
Dépréciateur,	dépréciatrice.	Dissimulateur,	dissimulatrice.
Déprédateur,	déprédatrice.	Dissipateur,	dissipatrice.
Désapprobateur,	désapprobatrice.	Distillateur,	* distillatrice.
Descripteur,	* descriptrice.	Distributeur,	distributrice.
Désolateur,	* désolatrice.	Divinateur,	divinatrice.
Désorganisateur,	désorganisatrice.	Divulgateur,	divulgatrice.
Dessinateur,	dessinatrice.	Dominateur,	dominatrice.
Destinateur,	destinatrice.	Dompteur,	* domptrice.
Destructeur,	destructrice.	Dubitateur,	* dubitatrice.
Détenteur,	détentrice.		

E.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Édificateur,	* édificatrice.	Électeur,	électrice.
Éditeur,	* éditrice.	Électromoteur.	* électromotrice.
Éducateur,	éducatrice.	Élévateur,	* élévatrice.
* Effecteur,	effectrice.	Empereur,	impératrice.
Éjaculateur,	* éjaculatrice.	Émulateur,	émulatrice.

(1) Voyez ce mot aux synonymes.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Énumérateur,	énumératrice.	Excubiteur,	*excubitrice.
Érecteur,	* érectrice.	Exécuteur,	exécutrice.
Estateur,	* estatrice.	Expérimentateur,	*expérimentatrice.
Estimateur,	estimatrice.	Explorateur,	*exploratrice.
Exacteur,	* exactrice.	Exportateur,	*exportatrice.
Exagérateur,	exagératrice.	Extenteur,	extentrice.
Examinateur,	examinatrice.	Exterminateur,	exterminatrice.
Excitateur,	excitatrice.	Extirpateur,	*extirpatrice.
Exclamateur,	*exclamatrice.		
Excoriateur,	*excoriatrice.		

F.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Fabricateur,	fabricatrice.	Filateur,	filatrice.
Facteur,	factrice.	Fondateur,	fondatrice.
Falsificateur,	falsificatrice.	Fornicateur,	fornicatrice.
Fauteur,	fautrice.	Fulgurateur,	*fulguratrice.
Fécondateur,	fécondatrice.	Fumigateur,	*fumigatrice.

G.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Générateur,	génératrice.	Gladiateur,	*gladiatrice.
Gesticulateur,	gesticulatrice.	Glossateur,	*glossatrice.

H.

MASCULIN.	FÉMININ.
Horticulteur,	* horticultrice.

I.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Illuminateur,	*illuminatrice.	Indicateur,	indicatrice.
Imitateur,	imitatrice.	Informateur,	informatrice.
Immolateur,	*immolatrice.	Infracteur,	*infractrice.
Importateur,	*importatrice.	Innovateur,	innovatrice.
Impositeur,	*impositrice.	Inoculateur,	inoculatrice.
Improbateur,	improbatrice.	Insidiateur,	insidiatrice.
Improducteur,	improductrice.	Inspecteur,	inspectrice.
Improvisateur,	improvisatrice.	Instigateur,	instigatrice.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Instituteur,	institutrice.	Interrogateur,	interrogatrice.
Instructeur,	*instructrice.	Interrupteur,	interruptrice.
Insurrecteur,	insurrectrice.	Introducteur,	introductrice.
Interlocuteur,	interlocutrice.	Inventeur,	inventrice.
Interpellateur,	interpellatrice.	Investigateur,	investigatrice.
Interpolateur,	*interpolatrice.	Invitateur,	invitatrice.
Interprétateur,	interprétatrice.		

J.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Judicateur,	*judicatrice.	Justificateur,	*justificatrice.
Jugulateur,	*jugulatrice.		

L.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Laudateur,	laudatrice.	Liquidateur,	liquidatrice.
Lecteur,	lectrice.	Lithotriteur,	*lithotritrice.
Législateur,	législatrice.	Littérateur,	littératrice.
Libérateur,	libératrice.	Locomoteur,	locomotrice.
Licteur,	*lictrice,		

M.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Machinateur.	machinatrice.	Moniteur,	*monitrice.
Malfaiteur,	malfaitrice,	Moteur,	motrice.
Manuducteur,	manuductrice.	Multiplicateur,	*multiplicatrice.
Médiateur,	médiatrice.	Murmurateur,	murmuratrice.
Modérateur,	modératrice.	Mystificateur,	mystificatrice.

N.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Narrateur,	narratrice.	Nominateur,	* nominatrice.
Navigateur,	*navigatrice.	Novateur,	novatrice,
Négociateur,	négociatrice.		

O.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Observateur,	observatrice.	Obturateur,	obturatrice.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Opérateur,	*opératrice.	Ordonnateur,	*ordonnatrice.
Orateur,	*oratrice.	Ostentateur,	ostentatrice.

P.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Pacificateur,	pacificatrice.	Prodictateur,	*prodictatrice.
Palliateur,	palliatrice.	Producteur,	productrice.
Partiteur,	partitrice.	Profanateur,	profanatrice.
Persécuteur,	persécutrice.	Prolocuteur,	*prolocutrice.
Perturbateur,	perturbatrice.	Promoteur,	promotrice.
Postulateur,	*postulatrice.	Prônateur,	prônatrice.
Précepteur,	*préceptrice.	Propagateur,	propagatrice.
Prédateur,	prédatrice.	Propréteur,	*proprétrice.
Prédestinateur,	*prédestinatrice.	Proquesteur,	*proquestrice.
Prédicateur,	*prédicatrice.	Prosateur,	prosatrice.
Présentateur,	présentatrice.	Proscripteur,	*proscriptrice.
Préservateur,	préservatrice.	Prosecteur,	*prosectrice.
Préteur,	*prétrice.	Prosoditeur,	*prosoditrice.
Prestidigitateur,	*prestidigitatrice.	Protecteur,	protectrice.
Prestigiateur,	prestigiatrice.	Protuteur,	protutrice.
Prévaricateur,	prévaricatrice.	Provéditeur,	*provéditrice.
Proclamateur,	proclamatrice.	Provocateur,	provocatrice.
Procurateur,	procuratrice.		

Q.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
*Quadrateur,	quadratrice.	Questeur,	*questrice.
Qualificateur,	*qualificatrice.		

R.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Réacteur,	*réactrice.	Réformateur.	réformatrice.
Réclamateur,	*réclamatrice.	Registrateur,	*registratrice.
Réconciliateur,	réconciliatrice.	Régulateur,	régulatrice.
Recteur,	rectrice.	Relateur,	relatrice.
Rédacteur,	rédactrice.	Rémunérateur,	rémunératrice.
Rédempteur,	*rédemptrice.	Réparateur,	réparatrice.
Réflecteur,	*réflectrice.	Répartiteur,	*répartitrice.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Répétiteur,	répétitrice.	Rhéteur,	*rhétrice.
Restaurateur,	restauratrice.	Restituteur,	restitutrice.
Révélateur,	révélatrice.		

S.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Sacrificateur,	sacrificatrice.	Serviteur,	*servitrice.
Sanctificateur,	sanctificatrice.	Souscripteur,	*souscriptrice.
Scarificateur,	*scarificatrice.	Sousprécepteur,	*souspréceptrice.
Scripteur,	*scriptrice.	Spectateur,	spectatrice.
Scrutateur,	scrutatrice.	Spéculateur,	spéculatrice.
Sculpteur,	*sculptrice.	Spoliateur,	spoliatrice.
Sectateur,	sectatrice.	Subornateur,	subornatrice.
Secteur,	sectrice.	Subrogateur,	subrogatrice.
Séducteur,	séductrice.	Supinateur,	*supinatrice.
Sénateur,	sénatrice.	Supplantateur,	supplantatrice.

T.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Taxateur,	taxatrice.	Traducteur,	traductrice.
Tentateur,	tentatrice.	Translateur,	translatrice.
Tergiversateur,	tergiversatrice.	Trochléateur,	*trochléatrice.
Testateur,	testatrice.	Triomphateur,	triomphatrice.
Traditeur,	*traditrice.	Tuteur,	tutrice.

U.

MASCULIN.	FÉMININ.
Usurpateur,	usurpatrice.

V.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Vaccinateur,	*vaccinatrice.	Versificateur,	*versificatrice.
Vaporisateur,	*vaporisatrice.	Vexateur,	vexatrice.
Vaticinateur,	*vaticinatrice.	Violateur,	violatrice.
Ventilateur,	*ventilatrice.	Vitrificateur,	vitrificatrice.
Vérificateur,	vérificatrice.	Vociférateur,	vocifératrice.

Z.

MASCULIN.	FÉMININ.
Zélateur,	zélatrice.

Substantifs par ...EUR.

Féminin, *resse.*

B.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Bailleur,	* bailleresse. (1)		

C.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Commandeur,	commanderesse.	Chasseur,	chasseresse. (2)

D.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Défendeur,	défenderesse.	Demandeur,	demanderesse.
Défenseur,	*défenseresse(3).	Docteur,	* doctoresse.

P.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Pasteur,	* pasteresse.	Prieur,	* prieuresse
Pêcheur.	pêcheresse (4).		

S.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Sauveur,	* sauveresse.	Seigneur.	* seigneuresse
Sénieur,	* sénieuresse,		

V.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Vainqueur,	* vainqueresse.	Vengeur,	vengeresse.
Vendeur,	* vendresse (6).		

Substantifs par ...EUR.

Féminin, *eure,*

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Inférieur,	inférieure.	Supérieur,	supérieure.
Majeur,	majeure.		

(1) (2) (3) (4) (5) (6) Voyez ce mot aux synonymes.

Substantifs par ...EUR.

Féminin AME, et ANTE.

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Monsieur,	madame.	Serviteur,	servante (1).
Sieur,	dame.		

Substantifs par ...EUR qui n'ont pas de féminin.

Bonheur, chœur, choufleur, cœur, déshonneur, équateur, extérieur, heur, honneur, intérieur, labeur, malheur, meilleur, pleur (2); touts les autres sont féminins : *la vigueur, la hauteur*, etc.; pour *terreur*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...EURE, ...EURRE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *beurre, feurre, leurre*.

Substantif par ...EURTRE.

Nous n'avons que *meurtre*; il est masculin.

Substantifs par ...EUTE.

Nous n'avons que *émeute, meute* et *thérapeute*; les deux premiers sont féminins, et le dernier est masculin.

Substantifs par ...EUTRE.

Nous n'avons que *feutre* et *peutre*; ils sont masculins.

---

(1) Nous préférons *servitrice*, puisque *servante* n'est que le féminin de *servant : un servant, une servante; un serviteur, une servitrice.*

(2) *Pleur* s'emploie presque toujours au pluriel; mais comme nous ne nous occupons que du genre, nous aurons occasion d'en reparler lorsque nous nous occuperons du nombre.

Substantifs par ...EUVE.

Nous n'avons que *épreuve*, *preuve*, *veuve* et *fleuve;* les trois premiers sont féminins, le dernier est masculin.

Substantifs par ...EUVRE, ...ŒUVRE.

Nous n'avons que *couleuvre*, *manœuvre*, *chefdœuvre* (chef-d'œuvre), *horsdœuvre* (hors-d'œuvre) et *œuvre;* *couleuvre* est féminin, *chefdœuvre* et *horsdœuvre* sont masculins; pour les deux autres, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...EUX.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un amoureux*, *un boiteux*, etc.; les substantifs terminés ainsi forment leur féminin en changeant *x* en *se* : *un amoureux*, *une amoureuse*; *un boiteux*, *une boiteuse*.

Substantifs par ...EUSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une macreuse*, *une scabieuse*, *une tubéreuse*, *une veilleuse* (petite lampe), *une yeuse;* ce sont les seuls, excepté, bien entendu, les féminins des substantifs terminés par *eux*, que nous ne comprenons jamais dans l'application de ces règles.

Substantifs par ...ÈVE, ...AIVE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *glaive*, *rêve*, *élève* *.

Substantifs par ...EVRE, ...ÈVRE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *lièvre* et *orfèvre**.

Substantifs par ...EXE.

Nous n'avons que *annexe* et *sexe;* le premier est féminin, le second est masculin.

Substantifs par ...EXTE.

Nous n'avons que *bissexte, contexte, prétexte, texte;* ils sont masculins; pour *sexte,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...BÉ, ...CÉ, ...DÉ, ...FÉ, ...GÉ, ...GUÉ, ...LÉ, ...MÉ, ...NÉ, ...PÉ, ...QUÉ, ...RÉ, ...SÉ, ...VÉ.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un abbé, un balancé, un procédé, du café, un abrégé, un délégué, un jubilé, un affamé, un aîné, un canapé, un efflanqué, un désœuvré, un blessé, un composé, un pavé,* etc.; excepté *clé,* qui est féminin. Les substantifs terminés ainsi, qui ont un féminin, forment ce féminin en ajoutant un *e : un délégué, une déléguée; un affamé, une affamée,* etc.

Substantifs par ...TÉ.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *abricoté* (espèce de dragée), *andanté* (terme de musique), *aparté, bénédicité, comité, comté, côté, député, dératé, éhonté, emporté, entêté, été* (saison), *éventé, jeté* (pas de danse), *lacté* (espèce de serpent), *pâté, pouté, précipité, révolté, thé, traité.* Ceux de ces substantifs qui sont susceptibles d'avoir un féminin, le forment en ajoutant un *e : un député, une députée; un dératé, une dératée; un éhonté, une éhontée,* etc.

Substantifs par ...I, ...IC, ...ICK, ...ICT, ...ID, ...IF, ...IL, ...IS, ...IST, ...IT, ...ITH, ...ITS, ...ITX, ...IX, ...IZ, ...YS, ...YX.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un abri, un alibi, un bailli, de l'arsenic, un brick, un carrick, de l'amict* (linge), *un muid, un nid, un canif, un rosbif, un gril, un baril, un cochevis, un cliquetis, le Christ, l'antechrist, un acabit, un appétit, un turbith, le zénith* (terme de sphère), *un puits, un strélitz, un crucifix, du riz, un pays, un botrys, un coccyx, un oryx*, etc.; excepté : *fourmi, merci* (à la *merci* de), *mi* (à *mi*-marge), *brebis, chauve-souris, épistaxis, gastritis, hydatis, isis, vis* (à visser), *nuit, siphilis, perdrix, pneumopleuritis, scantix, rhapontic*. Pour *souris* et *lis*, voyez les substantifs qui changent de genre.

REMARQUE. *Favori* fait au féminin *favorite;* les autres, qui ont un féminin, forment ce féminin en ajoutant un *e* : *un apprenti, une apprentie*, etc. ; ceux par *it*, qui ont un féminin, forment ce féminin en ajoutant un *e* : *un maudit, une maudite; pays*, lorsqu'il s'applique aux personnes, fait au féminin *payse*.

Substantifs par ...IE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *alcaste, amphibie**, *aphélie, bainmarie, brocolie, génie, incendie, impie**, *Messie, parapluie, périhélie, silésie* (drap).

Substantifs par ...IBE.

Nous n'avons que *bribe*, féminin; *caraïbe* et *scribe*, des deux genres.

Substantifs par ...IBLE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *bible* et *cible*.

Substantifs par ...IBRE.

Nous n'avons que *calibre*, *équilibre* et *fibre*; les deux premiers sont masculins, le dernier féminin.

Substantifs par ...ICE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *avarice*, *cicatrice*, *épice*, *hélice*, *immondice*, *injustice*, *justice*, *lice*, *malice*, *matrice*, *milice*, *notice*, *nourrice*, *police*, *prémice*, *varice*; *novice* est des deux genres. Pour *office*, voyez les substantifs qui changent de genre. Nous ne parlons pas naturellement du féminin des substantifs en *eur*.

Substantifs par ...ISSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *Suisse*, dont le féminin est *Suissesse*; pour *réglisse*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ICHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *acrostiche*, *caniche* *, *derviche*, *fétiche*, *hémistiche*, *riche* *.

Substantifs par ...ICLE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *bernicle*, *besicle* et *manicle*.

Substantif par ...ICTE.

Nous n'avons que *vindicte*; il est féminin.

Substantifs par ...IDE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *aganipide* (onde), *bastide*, *bride*, *cantharide*, *cariatide*, *chrysalide*, *égide*, *éricide*, *éphéméride*, *euméride*, *hémorroïde*, *pyramide*, *bride*; pour *guide*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...IDRE, ...YDRE.

Nous n'avons que *cidre*, *clepsydre*, *hydre*; le premier est masculin, les deux derniers sont féminins.

Substantifs par ...IÉ.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *moitié* et *pitié*; ceux qui sont susceptibles d'un féminin le forment par un *e* : *un allié, une alliée; un estropié, une estropiée; un excommunié, une excommuniée; un marié, une mariée*, etc.

Substantifs par ...IFE, ...IPHE, ...IFFE, ...YPHE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *brife*, *briffe*, *chiffe*, et *griffe*.

Substantif par ...IFLE.

Nous n'avons que *mornifle*; il est féminin.

Substantifs par ...IFRE, ...IFFRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un chiffre*, *un fifre*, etc.

Substantifs par ...IGE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *tige*, *volige* (espèce de planche), et *voltige*.

Substantifs par ...IGLE.

Nous n'avons que *bigle* et *sigle;* le premier est masculin, le second est féminin.

Substantifs par ...IGME.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *énigme.*

Substantifs par ...IGNE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *consigne, ligne,* et *vigne.*

Substantif par ...IGRE.

Nous n'avons que *tigre;* il est masculin.

Substantifs par ...IGUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *becfigue* et *sarigue;* nous croyons qu'on ferait bien de dire : *un sarigue,* en parlant du mâle, et *une sarigue,* en parlant de la femelle, et de suivre la même marche pour *becfigue,* etc.

Substantifs par ...ILE, ...ILLE, ...YLE, ...YLLE, non mouillées (1).

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *argile, atrabile, bile, cotyle, égagrophyle, fibrille, file, galile, huile, idylle, île, myrtile, pile, presqu'île, psylle, scille, sébile, sybille, smille, squille, tuile, vigile, ville;*

(1) Nous dirons ce que nous entendons par *ll* mouillées et non mouillées lorsque nous traiterons de la prononciation et de la lecture.

pour *pupille*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ILLE mouillée.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *codicille, verticille;* pour *drille* et *quadrille,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ILPHE, ...ILTRE.

Nous n'avons que *silphe* ou *sylphe, filtre,* (linge, ou éponge qui sert à filtrer), *philtre* (breuvage); ils sont masculins. Le féminin de *silphe* est *silphide.*

Substantifs par ...IMBE, ...IMBRE.

Nous n'avons que *limbe, nimbe* et *timbre;* ils sont masculins.

Substantifs par ...IME, ...IME, ...IMME.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *bellissime* (espèce de poire), *escrime, estime, cime, dîme, frime, grimme, lime, maxime, prime, rime, victime;* pour *pantomime,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...INCE.

Nous n'avons que *pince, province* et *prinse;* les deux premiers sont féminins, le dernier masculin.

Substantifs par ...INDE.

Nous n'avons que *coqdinde, pinde, pouledinde, poulet-dinde,* et *dinde;* les trois premiers sont masculins, les deux derniers féminins. Le masculin de *dinde* est *dindon,* quoi qu'en disent les grammairiens (1).

(1) Voyez les locutions vicieuses.

Substantifs par ...INDRE.

Nous n'avons que *cylindre* et *geindre*; ils sont masculins.

Substantif par ...YMNE.

Nous n'avons que *hymne*. (Voyez page 210.)

Substantif par ...IMPE.

Nous n'avons que *guimpe*; il est féminin.

Substantifs par ...YMPHE.

Nous n'avons que *lymphe*, *nymphe* et *paranymphe*; les deux premiers sont féminins, le dernier masculin.

Substantifs par ...INE, ...YNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *androgyne* (hermaphrodite) (1).

Substantifs par ...INGE.

Nous n'avons que *comminge*, *linge*, *singe* et *méninge*; les trois premiers sont masculins, le dernier féminin.

Substantifs par ...INGLE.

Nous n'avons que *épingle* et *tringle*; ils sont féminins.

Substantifs par ...INGUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté :

(1) Nous avons oublié de ranger dans les substantifs qui changent de genre le substantif *platine*, qui est masculin lorsqu'il désigne une espèce d'or blanc, et féminin dans tous les autres cas.

bastringue, *camerlingue*, *élingue* et *poudingue* (cailloux agglutinés).

Substantifs par ...INTRE.

Nous n'avons que *ceintre* et *peintre*; ils sont masculins.

Substantifs par ...IPE, ...IPPE, ...YPE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *guenipe*, *pipe*, *tripe*, *tulipe*, *grippe*, *lippe*, *nippe* et *octype*.

Substantifs par ...IPLE.

Nous n'avons que *disciple*, *condisciple*, *multiple* et *triple*; ils sont masculins.

Substantifs par ... IPSE, ...YPSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *gypse* (plâtre).

Substantifs par ...IQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *acataleptique*, *atarrhique*, *antique* (l'), *antirrhétique*, *antiscorbutique*, *antispasmodique*, *apologétique*, *apoplectique*, *apocroustique*, *aréotique*, *asthmatique**, *astrologique*, *attique*, *aulique*, *béchique*, *cacique*, *caïque*, *cantique*, *catholique**, *caustique*, *celtique*, *chromatique*, *classique* (le), *colchique*, *cholérique**, *comique*, *cosmétique*, *cynique*, *cystique*, *distique*, *diurétique*, *dogmatique*, *domestique**, *dorique*, *ecclésiastique*, *éclectique**, *élastique*, *émétique*, *empirique*, *épileptique**, *épicérastique*, *escarotique*, *ethnique*, *famélique*, *fanatique**, *flegmatique*, *géocyclique*, *gothique* (le), *héliognostique*, *hémoptyque*, *hérétique**, *hydropique**, *hy-*

percritique, laconique, laïque, lexique, lunatique*, magnétique, mystique*, narcotique, néphrétique*, panlexique, panégyrique, panoptique, paralytique*, pathétique, philharmonique*, phlogistique, piquenique, psorique, ptarnique, pulmonique*, rustique*, satyrique*, sceptique*, scorbutique, spécifique, stomachique, sudorifique, thermeutique, topique, toxique, tragique*, tropique, viatique*;* pour *critique,* voyez les substantifs qui changent de genre. (1)

Substantifs par ...IRE, ...IRRHE, ...YRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *cire, égire, ire, mire, tire, tirelire, lyre, myrrhe* (gomme); pour *satyre,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantif par ...IRQUE.

Nous n'avons que *cirque ;* il est masculin.

---

(1) Ayant omis dans les substantifs qui changent de genre les substantifs *physique, politique, pique, tonique,* nous sommes forcé d'en donner ici la double signification. *Physique* est féminin lorsqu'il désigne la science du physicien, et masculin lorsqu'il désigne la constitution naturelle, l'apparence d'un homme : *la physique est la science qui a pour objet les corps et leurs propriétés ; le physique de l'homme est souvent trompeur. Politique* est féminin lorsqu'il désigne le système particulier d'un gouvernement, et masculin, ou féminin, lorsqu'il désigne celui ou celle qui est savant, ou savante, dans ce système, ou s'en occupe. *Pique* est féminin lorsqu'il désigne une arme à long bois garni d'un fer long et pointu ; une petite querelle; *pique* est masculin lorsqu'il désigne une des quatre couleurs du jeu de cartes. *Tonique* est féminin lorsqu'il désigne en musique une note fondamentale d'un ton, ou d'un mode ; *tonique* est masculin lorsqu'il désigne un remède qui produit un certain effet sur les fibres, en les tendant et les raccourcissant.

Substantifs par ...IRTE, ...YRTE.

Nous n'avons que *myrte* et *sirte* (terre déserte); le premier est masculin, le second est féminin.

Substantifs par ...ISME.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *anachronisme*, *anévrisme*, *athéisme*, etc.

Substantifs par ...ISQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *bisque*, *odalisque*.

Substantifs par ...ISTE, ...YSTE, ...ISTHE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté *améthyste*, *baliste*, *batiste* (toile), *camériste*, *ciste*, *liste* *piste*. Presque touts ceux qui sont compris au masculin sont susceptibles d'être des deux genres.

Substantif par ...ISTHME.

Nous n'avons que *isthme* (langue de terre qui joint deux mers, géographie); il est masculin.

Substantifs par ...ISTRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un cuistre*, *un ministre*, etc.

Substantifs par ...ITE, ...ÎTE, ...ITTE, ...YTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté *acolyte*, *anthracithe*, *anthropomorphite*, *archimandrite*, *azimite*, *baalite**, *barnabite*, *caraïte*, *catorchite*, *cénobite*, *cosyte*, *colétite*, *démérite*, *ermite*, *gîte**, *herma-*

phrodite, hoplite, hypocrite, Israélite*, jacobite*, mérite, néophite*, opposite, ostéolithe, otenchite, palmite, parasite*, phalangite, pitrepite, plébiscite, perite, prosélyte*, rite, satellite* (il peut être des deux genres lorsqu'on l'applique aux personnes), *scénite*, site, sodomite, thersyte, troglodyte, vélite, zoolithe, roophyte.* (1)

Substantifs par ...ITHME, ...YTHME.

Nous n'avons que *algorithme, logarithme, rythme;* ils sont masculins. N'est-il pas ridicule de voir trois mots de même nature, *algorithme* et *logarithme,* dérivés de *rythme,* s'écrire d'une manière différente, le primitif avec un *y,* et les dérivés avec un. *i?* Maintenant basez-vous donc sur l'analogie pour l'orthographe des mots; c'est vraiment une pitié !

Substantifs par ...ITRE, ...ÎTRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *épître, huître, mitre* et *vitre.* (2)

Substantifs par ...IVE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins; *convive* est des deux genres.

---

(1) *Lévite* est masculin, ou féminin, lorsqu'il s'applique aux personnes de la tribu de Lévi, et féminin seulement lorsqu'il s'applique à une espèce de robe, ou à une espèce de redingote.

(2) *Litre* est masculin lorsqu'il désigne une mesure contenant un décimètre cube; *litre* est féminin lorsqu'il désigne une bande noire autour d'une église sur laquelle sont peintes les armoiries du fondateur; ou le lé de velours noir sur lequel on pose les écussons, ou les armes des princes, et autres seigneurs, lors de leurs obsèques.

Substantifs par ...IVRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins; pour *givre, livre,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...IXE.

Nous n'avons que *fixe*, *prixfixe* et *rixe* (querelle); les deux premiers sont masculins, le dernier est féminin.

Substantif par ...IXTE.

Nous n'avons que *sixte* (terme de musique); il est féminin.

Substantifs par ...IZE, ...ISE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté *cytise* (plante des anciens); pour *remise,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantif par ...OA.

Nous n'avons que *boa;* il est masculin.

Substantifs par ...OBLE.

Nous n'avons que *noble* et *vignoble;* ils sont maculins Cependant nous croyons qu'on peut fort bien dire : *un noble.*

Substantifs par ...OCE, ...OSSE, ...AUCE, ...AUSSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté *négoce, sacerdoce, ankiloglosse, buglosse, carrosse, colosse*

Substantifs par ...OCHE, ...AUCHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté

bancroche, *médianoche*, *reproche*, *tournebroche* ; pour *coche*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OCLE.

Nous n'avons que *binocle*, *monocle*, *socle* ; ils sont masculins.

Substantif par ...OCRE.

Nous n'avons que *ocre* (1).

Substantif par ...OFLE.

Nous n'avons que *girofle* ou *gérofle* ; il est masculin.

Substantif par ...OGME.

Nous n'avons que *dogme* ; il est masculin.

Substantifs par ...OGNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *ivrogne*, dont le féminin est *ivrognesse* ; pour *bourgogne* et *vigogne*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantif par ...OGRE.

Nous n'avons que *ogre* ; il est masculin ; son féminin est *ogresse*.

Substantifs par ...OGUE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *synagogue*, *drogue*, *églogue* et *vogue*.

---

(1) *Ocre* est féminin lorsqu'il désigne un mélange de terre et de fer à divers degrés d'oxydation : *ocre jaune*, *ocre rouge* ; *ocre* est masculin lorsqu'il désigne une certaine monnaie de Suède.

Substantifs par ...OI, ...OID, ...OIDS, ...OIGT, ...OIS, ...OIX.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excep *foi* (croyance), *loi*, *paroi*, *croix*, *fois* (une fois), *poix* et *voix*; le féminin de *roi* est *reine*. Les subs tifs terminés par *ois* forment leur féminin en ajou un *e* : *un villageois, une villageoise; un bourgeois, bourgeoise*, etc.

Substantifs par ...OIE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excep *foie* (viscères, terme d'anatomie).

Substantifs par ...OIF, ...OIFFE.

Nous n'avons que *soif* et *coiffe*; ils sont féminins.

Substantifs par ...OIL.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *du p un passepoil.*

Substantifs par ...OILE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins; pour *v* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OINE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excep *antimoine, chanoine, moine, patrimoine, péritoine*; le minin de *chanoine* est *chanoinesse*; pour *pivoine*, vo les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OIR, ...OIRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excep

armoire, attelloire, attrapoire, avaloir, baignoire, bajoire, balançoire, baloire, bassinoire, bouilloire, brandilloire, branloire, caquetoire, clifoire, couloire (1), *décrottoire, doloire, échappatoire, écritoire, écumoire, empatoire, foire, glissoire, gloire, histoire, incisoire, lardoire, mâchoire, mangeoire, moire, nageoire, passoire, poire, polissoire, racloire, ratoire, rôtissoire, sassoire, saugeoire, vendangeoire, victoire*; pour *mémoire*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OISE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une ardoise, une framboise*, etc.

Substantifs par ...OISSE.

Nous n'avons que *angoisse* et *paroisse*; ils sont féminins.

Substantifs par ...OITE, ...OITTE.

Nous n'avons que *boite* (coffre), *boite* (boisson), *boitte* (t. de pêche), *doite* (t. de tisserand).

Substantifs par ...OITRE.

Nous n'avons que *cloître* et *goître*; ils sont masculins.

Substantif par ...OIVRE.

Nous n'avons que *poivre*; il est masculin.

Substantifs par ...OL.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un bémol, un bol*, etc.

---

(1) Nous donnerons aux homonymes la différence de *couloir*, masculin, et de *couloire*, féminin, etc.

Substantif par ...OLDE.

Nous n'avons que *solde*. (Voyez les substantifs qui changent de genre.)

Substantifs par ..OLE, ...OLLE, ...ÔLE, ...AULE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *acanthabole, atole, barbacole, Capitole, discobole, grolle, monopole, pétrole, pharmacopole, protocole, regnicole, symbole, contrôle, pôle, rôle, mariaule, paule* (monnaie italienne), *riaule, saule* (arbre); pour *môle*, voyez les substantifs qui changent de genre. (1)

Substantif par ...OLFE.

Nous n'avons que *golfe ;* il est masculin.

Substantifs par ...OLTE.

Nous n'avons que *récolte, révolte, virevolte* et *volte ;* ils sont féminins.

Substantifs par ...OMBE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *lombe*, qui est masculin.

Substantif par ...OMBLE.

Nous n'avons que *comble ;* il est masculin.

Substantifs par ...OMBRE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté :

(1) Nous avons *malléole*, qui est masculin lorsqu'il désigne un faisceau de roseaux liés avec du fer, en usage chez les anciens, et féminin lorsqu'il désigne un os de la cheville du pied.

ombre et *pénombre ;* pour *ombre,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OME, ...OMME, ..ÔME, ...AUME.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *chrysocome* (plante), *gomme, pomme, paume* (de la main); pour *somme,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OMPE.

Nous n'avons que *pompe* et *trompe;* ils sont féminins.

Substantif par ...OMPHE.

Nous n'avons que *triomphe.* (Voyez les substantifs qui changent de genre.)

Substantifs par ...ONCE, ...ONSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *internonce, nonce, quinconce.*

Substantifs par ...ONCHE.

Nous n'avons que *bronche, conche* et *ponche* (pour punch); le premier est féminin, les deux autres masculins.

Substantifs par ...ONCLE.

Nous n'avons que *furoncle* (tumeur), *oncle,* et *pétoncle* (coquillage); les deux premiers sont masculins, le dernier féminin.

Substantifs par ...ONDE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *monde.*

Substantif par ...ONDRE.

Nous n'avons que *hypocondre,* il est masculin; mais

lorsqu'on l'applique aux personnes, il peut être des deux genres : *un hypocondre, une hypocondre.*

Substantifs par ...ONE, ...ONNE, ...ÔNE, ...UNE, ...OMNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *beaune* (vin), *béjaune*, *cône*, *faune*, *heptagone*, *hexagone*, *octogone*, *pentagone*, *polygone*, *prône*, *trône*; pour *personne* et *aune*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ONGE.

Nous n'avons que *allonge*, *longe*, *éponge*, *conge*, *mensonge*, et *songe*; les trois premiers sont féminins, les trois derniers masculins.

Substantif par ...ONGLE.

Nous n'avons que *ongle*; il est masculin.

Substantifs par ...ONGRE.

Nous n'avons que *congre*, et *hongre* (monnaie d'or de Hongrie, et cheval coupé); ils sont masculins.

Substantifs par ...ONGUE.

Nous n'avons que *diphtongue*, *longue* (à la), et *triphtongue*; ils sont féminins.

Substantif par ...ONQUE.

Nous n'avons que *conque*; il est féminin.

Substantif par ...ONSTRE.

Nous n'avons que *monstre*; il est masculin.

Substantifs par ...ONTE, ...OMTE, ...OMPTE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté :

fonte, *honte*, *refonte*, *remonte*, *tonte*; pour *ponte*, voyez les substantifs qui changent de genre. Le féminin de *comte* est *comtesse*.

Substantifs par ...ONTRE.

Nous n'avons que *hautecontre*, *malencontre*, *montre*, et *rencontre*; il sont féminins.

Substantifs par ...ONZE.

Nous n'avons que *bronze*, et *onze* (le chiffre); ils sont masculins.

Substantifs par ...OPE, ...OPPE, ...AUPE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté: *cyclope*, *hélioscope*, *héméralope*, *horoscope*, *lycanthrope*, *météoroscope*, *microscope*, *misanthrope**, *ostéoscope*, *philanthrope**, *télescope*, *théophilanthrope**, *trope* (terme de rhétorique); pour *héliotrope*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantif par ...OPLE.

Nous n'avons que *sinople* (terme de minéralogie, et terme de blason); il est masculin.

Substantifs par ...OPRE.

Nous n'avons que *amourpropre*, et *malpropre*; le premier est masculin, le second des deux genres.

Substantif par ...OPTE.

Nous n'avons que *copte* ou *cophte* (ancienne langue d'un peuple égyptien appelé ainsi); il est masculin.

Substantifs par ...OQUE, ...OCQUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté:

socque (chaussure en bois qu'il ne faut pas confondre avec *socle*, piédestal), *colloque*, *soliloque*, *ventriloque* *.

Substantif par ...OST.

Nous n'avons que *tost*. (Voyez les substantifs qui changent de genre.)

Substantifs par ...OSTE, ...AUSTE.

Nous n'avons que *anagnoste*, *hypocauste*, *holocauste*, *périoste*, au masculin, et *anachoste* et *riposte* au féminin; pour *poste*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OR, ...ORC, ...ORD, ...ORDS, ...ORPS, ...ORS, ...ORT.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un butor*, *un castor*, *un porc* (cochon), *un abord*, *un remords*, *un corps* (ensemble des parties de l'animal), *un mors* (partie de la bride d'un cheval), *un effort*, etc.; excepté *mort* (la); le féminin de *mort* est *morte*; *butor* fait *butorde*.

Substantifs par ...ORBE.

Nous n'avons que *euphorbe*, *orbe** et *théorbe*; ils sont masculins.

Substantifs par ...ORCE, ...ORSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté *divorce*.

Substantifs par ...ORCHE.

Nous n'avons que *porche*, et *torche*; le premier est masculin, le second est féminin.

Substantifs par ...ORDE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *exorde*, *monocorde* et *pentacorde*.

Substantifs par ...ORDRE.

Nous n'avons que *désordre* et *ordre*; ils sont masculins.

Substantifs par ...ORE, ...AURE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *anaphore*, *amphore*, *aurore*, *épiphore*, *mandore* (instrument de musique), *mandragore* (plante), *métaphore*, et *pécore*.

Substantifs par ...ORGE.

Les substantifs terminés ainsi sont : *coupegorge*, *rouge-gorge*, *forge*, *gorge* et *orge*; les deux premiers sont masculins, les deux derniers féminins; pour *orge*, voyez page 212.

Substantif par ...ORGNE.

Nous n'avons que *borgne*; il est des deux genres : *un borgne*, *une borgne*; quelques gents disent : *une borgnesse*, mais nous engageons à ne pas les imiter, d'autant plus que ce terme est bas, et que l'on peut faire la différence du genre par les mots susceptibles d'accord qui accompagnent le substantif *borgne*.

Substantifs par ...ORGUE.

Nous n'avons que *morgue* et *orgue*; le premier est féminin, le dernier masculin; voyez page 215.

Substantif par ...ORLE.

Nous n'avons que *orle* (terme de blason); il est masculin.

Substantifs par ...ORME.

Nous n'avons que *corme* (fruit), *orme* (arbre), *uniforme*, *forme*, *plateforme* et *réforme*; les trois premiers masculins, les trois derniers féminins.

Substantifs par ...ORNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté *capricorne*, *cromorne*, *malitorne* et *morne* (le cap).

Substantif par ...ORQUE.

Nous n'avons que *remorque*; il est féminin.

Substantifs par ...ORTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté *cloporte* (insecte).

Substantif par ...ORVE.

Nous n'avons que *morve*; il est féminin.

Substantifs par ...OSSE, ...OCE, ...AUSSE, ...AUCE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté *ankiloclosse*, *carrosse*, *colosse*, *hypoglosse*, *molosse*, *négoce* et *sacerdoce*.

Substantifs par ...OTE, ...OTTE, ...ÔTE, ...AUTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté *antidote*, *barbote*, *paquote*, *pilote**, *prote**, *patriote**, *compatriote**, *aéronaute**, *argonaute**, *gardecôte* et *hôte*; le féminin de *hôte* est *hôtesse*.

Substantifs par ...ÔTRE, ...AÛTRE.

Nous n'avons que *apôtre**, *épautre* et *patenôtre;* les deux premiers sont masculins, le dernier féminin.

Substantifs par ...OU, ...OUB, ...OUC, ...OUF, ...OUG, ...OUL, ...OUP, ...OUS, ...OUT, ...OUX.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un chou, un radoub* (terme de marine), *un bouc, un pouf* (espèce de coiffure), *un joug, un capitoul, un loup, un dégoût, un jaloux, un rendezvous,* etc.; excepté : *toux* (rhume). Les substantifs terminés par *oux* changent l'*x* en *se* pour former le féminin : *un jaloux, une jalouse,* etc.; *loup,* fait *louve ;* on doit se rappeler que *bouc* fait *chèvre.*

Substantif par ...OUBE.

Nous n'avons que *caroube* (fruit); il est masculin.

Substantifs par ...OUBLE.

Nous n'avons que *double, rouble* et *trouble;* ils sont masculins.

Substantifs par ...OUCHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une bouche, une couche,* etc.; pour *cartouche,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OUCLE.

Nous n'avons que *boucle* et *escarboucle;* ils sont féminins.

Substantifs par ...OUDE.

Nous n'avons que *coude* et *soude ;* le premier est masculin, le second féminin.

Substantifs par ...OUDRE.

Nous n'avons que *foudre* et *poudre; poudre* est fé
pour *foudre*, voyez page 204.

Substantifs par ...OUE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *u*
choue, une bajoue, etc.

Substantifs par ...OUFFE.

Nous n'avons que *bouffe* (espèce de chien) et *tou*
premier est masculin, le second féminin.

Substantifs par ...OUFLE.

Nous n'avons que *écoufle, souffle, maroufle* (1),
fle (2) et *pantoufle;* les deux premiers sont masculi
dernier féminin.

Substantifs par ...OUFRE, ...OUFFRE.

Nous n'avons que *gouffre* et *soufre;* ils sont masc

Substantifs par ...OUGE.

Nous n'avons que *bouge, rouge, carouge* (oise
gouge; les deux premiers sont masculins, les deu
niers féminins.

---

(1) *Maroufle* est masculin lorsqu'il désigne un fripon, un
et féminin lorsqu'il désigne une espèce de colle.

(2) *Moufle* est masculin lorsqu'il désigne un assemblage de
qui multiplie une force mouvante, ou une espèce de vase pou
ser des corps à l'action du feu sans que la flamme les touche ;
est féminin lorsqu'il désigne une espèce de mitaine.

Substantif par ...OUGUE.

Nous n'avons que *fougue*; il est féminin.

Substantif par ...OUIL.

Nous n'avons que *fenouil* (plante); il est masculin.

Substantifs par ...OUILLE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *niquedouille* (homme niais).

Substantifs par ...OULE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une ampoule*, etc.; pour *moule*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OULPE.

Nous n'avons que *coulpe* (faute) et *poulpe* (genre de mollusque, etc.); ils sont féminins.

Substantifs par ...OUPE, ...OUPPE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *entrecoupe* (terme d'architecture) et *groupe* (1).

Substantif par ...OUPLE.

Nous n'avons que *accouple* (lien qui sert à accoupler

---

(1) Ne confondez pas GROUPE avec CROUPE : un *groupe* est un assemblage d'objets, c'est ce qu'on appèle un substantif collectif (nous aurons bientôt l'occasion de parler de ces sortes de substantifs); la *croupe* est la partie de l'animal depuis les rognons jusqu'à la queue.

des chiens), *découple* (1) (action de découpler des chiens); pour *couple*, voyez page 200.

Substantifs par ...OUQUE, ...OULQUE.

Nous n'avons que *bouque* (t. de marine), *houque* (plante), *felouque* (t. de marine) et *foulque* (espèce de pouledeau); ils sont féminins.

Substantifs par ...OUR, ...OURD, ...OURG, ...OURQUE, ...OURS.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté: *cour, arrièrecour, bassecour*, et *hourque* (sorte de navire); le substantif *ours* fait *ourse* au féminin; *sourd* fait *sourde*, *balourd* fait *balourde*; pour *tour*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par...OURBE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *de la bourbe, une courbe* (t. de géométrie), etc.; pour *fourbe*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OURCE, ...OURSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une bourse, une source*, etc.

Substantifs par ...OURCHE.

Nous n'avons que *affourche* (t. de marine) et *fourche*; le premier est masculin, le dernier féminin.

Substantifs par ...OURDE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une falourde, une gourde*, etc.

---

(1) Quelques personnes se servent du modatif actif découpler, et disent *le découpler* pour *le découple*; l'un est aussi bon que l'autre.

Substantifs par ...OURE, ...OURRE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *pandoure* (soldat hongrois) et *tireboure*.

Substantif par ...OURGE.

Nous n'avons que *courge* (plante); il est féminin.

Substantifs par ...OURME.

Nous n'avons que *chiourme* et *gourme*; ils sont féminins.

Substantif par ...OURNE.

Nous n'avons que *retourne* (t. de jeu de cartes); il est féminin.

Substantif par ...OURPRE.

Nous n'avons que *pourpre*. Voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantif par ...OURTE.

Nous n'avons que *tourte*; il est féminin.

Substantifs par ...OUSSE, ...OUCE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *pouce* (le plus gros doigt de la main, ou du pied); pour *mousse*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OUTE, ...OUTTE, ...OÛTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins; excepté : *doute*.

Substantifs par ...OUTRE.

Les substantifs terminés ainsi sont : *outre*, *poutre* et

écoutre (fer de charrue); les deux premiers sont féminins, le dernier est masculin; pour *loutre*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...OUVE.

Nous n'avons que *douve* (planche qui sert à la construction d'un tonneau), et *louve* (instrument de fer pour lever une pierre); ils sont féminins. On se rappèle que nous ne parlons toujours pas des féminins qui ont leurs masculins, telle que *louve*, par exemple, puisque nous l'avons indiqué au mot *loup*, et qu'il en a été de même de touts les autres substantifs.

Substantifs par ...OUZE, ...OUSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *douze* (le).

Substantifs par ...OXE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un équinoxe, un hétérodoxe*, etc.

Substantifs par ...ÔSE ...OSE, ...AUSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *nivôse* (mois républicain), *pluviôse* (id.), *ventôse* (id.), *virtuose**; pour le mot *chose*, voyez page 196.

Substantifs par ...AON, ...BON, ...CON, ...ÇON, ...SON, précédé d'une consonne comme dans *ourson*, etc., ...DON, ...EON, ...FON, ...PHON, ...GNON, ...GON, ...GEON, ...ION, ...LON, ...MON, ...NON, ...PON, ...RON, ...SSON, ...TON, ...VON, ...OM, ...OMB, ...ONC, ...OND, ...ONDS, ...ONT.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *guenon, laideron, contrefaçon, façon, leçon, malfaçon, ran*

çon, *boisson*, *cuisson*, *moisson*, *mousson*, *arrièresaison*, *cargaison* et *chanson*.

Substantifs par ...ASON, ...ESON, ...ISON, ...OSON, ...USON.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *blason*, *oison*, *poison* (venin), *tison*, *bison*, *contrepoison*, *diapason* et *grison*.

Substantifs par ...ZON.

Nous n'avons que *gazon* et *horizon*; ils sont masculins.

Substantifs par ...ION, ...YON.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *cion* (t. de marine), *scion* (rejeton), *alcyon* (oiseau de mer), *amphictyon* (ancien représentant d'une des villes grèques), *bastion*, *alérion* (t. de blason), *ardélion* (qui fait le bon valet), *billion*, *brimborion*, *bion*, *camion*, *centurion*, *champion*, *clayon*, *crayon*, *croupion*, *décurion*, *ectropion*, *embryon*, *espion*, *gabion*, *galion*, *gavion*, *histrion*, *horion*, *lampion*, *lion*, *manichordion*, *mérion*, *million*, *morion*, *morpion*, *noyon*, *pion*, *pléyon*, *rayon*, *satyrion*, *scorpion*, *tabellion*, *talion*, *taudion*, *trayon*, *trémion*, *trillion*, *ustion*.

Parmi les substantifs compris dans les quatre règles par ON, que nous venons de donner, ceux qui ont un féminin forment ce féminin en ajoutant *ne* : *un baron*, *une baronne*; *un bouffon*, *une bouffonne*; *un espion*, *une espionne*, etc.

EXCEPTION. *Compagnon* fait *compagne*.

M. Bécherelle nous dit que *patron* fait aussi exception, qu'il fait *patrone* sans doubler la consonne *n*; mais nous croyons que cette bizarrerie n'existe que par lui; non pas que nous voulions condamner celui qui voudrait ne pas doubler la consonne dans ces mots,

comme dans ceux qui précèdent et dans ceux qui vont suivre, car celui-là serait parfaitement de notre avis et de celui du savant Louis XVIII, qui disait, en parlant du redoublement ridicule des consonnes : « mettez-en deux quand vous aurez le temps, sans cela n'en mettez qu'une ; » et comme dit Vanier : « C'est un excellent conseil dont plusieurs profitent, et ils font bien. » Pour nous, nous le suivrons toujours, parceque nous croyons qu'on n'a jamais le temps de tracer des lettres inutiles; et si nous n'avons pas agi ainsi dans cet ouvrage, c'est uniquement parceque nous avons craint d'effrayer quelques uns de nos lecteurs; tant il est vrai que prêcher ce qui est raisonnable n'est pas toujours prêcher raisonnablement, c'est-à-dire que prêcher la raison aux gents qui sont imbus de préjugés, c'est paraître manquer de raison; et comme le but de l'écrivain, quel qu'il soit, est d'être lu, il doit prendre pour tâche d'éclairer sans heurter; c'est-à-dire qu'en certains cas il doit montrer la plaie, désigner le baume nécessaire à la guérison, et se garder d'en faire l'application; celà est ridicule, mais c'est ainsi que les choses vont en l'an de grâce 1837.

Substantifs par U....

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté *glu, vertu* et *tribu*. Les substantifs terminés ainsi, qui ont un féminin, forment ce féminin en ajoutant un *e* : *un bourru, une bourrue; un inconnu, une inconnue,* etc.

Substantifs par ...UB, ...UC, ... UD, ...UF, ...UL, ...ULT, ...UM, ...UN, ...UNT, ...US, ...USC, ...UT, ...UTH, ...UX

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un club, un aqueduc, le sud* (t. de géographie), *du tuf* (terre

blanchâtre), *le calcul, un indult* (privilége accordé par le pape), *un parfum, de l'opium, un tribun, un emprunt, un abus, un busc, un tribut, un luth, le flux* (de la mer) etc.; *duc, archiduc,* font au féminin *duchesse, archiduchesse; caduc* fait *caduque : un caduc, une caduque* (1); *brun* fait *brune; importun* fait *importune : un brun, une brune ; un importun, une importune; défunt* fait *défunte : un défunt, une défunte.* Ceux par *us*, qui ont un féminin, forment ce féminin en ajoutant un *e : un reclus, une recluse,* etc.; il en est de même de ceux par *ut : un brut, une brute,* etc.

Substantifs par ...UE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une charrue, une cohue,* etc.

Substantifs par ...UBE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *bube;* pour *jujube,* voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantif par ...UBLE.

Nous n'avons que *chasuble;* il est féminin.

Substantifs par ...UCE, ...USSE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *capuce.*

Substantifs par ...UCHE, ...ÛCHE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une autruche, une bûche,* etc.

---

(1) Les grammairiens et les lexicographes font toujours *caduc, caduque,* modatifs inertes; mais nous croyons qu'on peut fort bien les employer substantivement.

Substantifs par ...UCRE.

Nous n'avons que *lucre* et *sucre;* ils sont masculins.

Substantifs par ...UDE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *prélude*.

Substantifs par ...UFE.

Nous n'avons que *tartufe* et *trufe,* ou *truffe* (nous préférons le premier); *tartufe* est des deux genres, *trufe* est féminin.

Substantifs par ...UFLE.

Nous n'avons que *bufle* et *mufle;* ils sont masculins.

Substantifs par ...UGE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un déluge, un juge,* etc.

Substantif par ...ULBE.

Nous n'avons que *bulbe;* il est féminin.

Substantif par ...ULCRE.

Nous n'avons que *sépulcre;* il est masculin.

Substantifs par ...ULE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excepté : *acétabule, acidule, adminicule, animalcule, camaldule, conciliabule, conventicule, corpuscule, crépuscule, émule**, *fascicule, funambule**, *globule, incrédule**, *indicule, lobule, manipule, module, monocule, monticule, muscule, noctambule**, *opuscule, panicule, pécule, pédicule*

perpendicule, préambule, régule, ridicule, scrupule, somnambule, testicule, véhicule, ventricule, vestibule;* pour *pendule*, voyez les substantifs qui changent de genre.

Substantifs par ...ULTE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *catapulte* et *insulte; adulte* est des deux genres.

Substantifs par ...UME.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins, excepté : *amertume, coutume, écume, enclume* et *plume.*

Substantifs par ...UNE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une dune, la fortune,* etc.

Substantifs par ...UPE, ...UPPE.

Nous n'avons que *dupe, huppe* et *jupe;* ils sont féminins.

Substantifs par ...UPLE.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *le centuple, le décuple,* etc. On dit ordinairement : *il m'a vendu celà au centuple,* pour *à le centuple,* etc.

Substantifs par ...UQUE.

Nous n'avons que *eunuque, noctiluque, moluque, nuque, perruque;* les deux premiers sont masculins, les trois derniers féminins.

Substantifs par ...UR, ...URC.

Les substantifs terminés ainsi sont masculins : *un mur, l'azur,* etc.; *Turc* fait *Turque* au féminin.

Substantif par ...URBE.

Nous n'avons que *turbe ;* il est féminin.

Substantifs par ...URE, ...URRE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins, excep
*augure**, *carbure*, *hydrosulfure*, *mercure*, *murmure*,
linure, *paliure* (plante), *parjure**, *pédicure**, *phénicu*
phosphure, *sulfure*, *tellure*, *ure* (taureau sauvage).

Substantif par ...USCLE.

Nous n'avons que *muscle ;* il est masculin.

Substantifs par ...USE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une*
quebuse, *un buse*, etc.

Substantif par ...USQUE.

Nous n'avons que *mollusque ;* il est masculin.

Substantifs par ...USTE.

Nous avons *arbuste*, *buste* et *juste** ; les deux prem
sont masculins, le dernier est des deux genres.

Substantifs par ...USTRE.

Nous n'avons que *balustre*, *lustre*, et *rustre** ; les d
premiers sont masculins, et le dernier est des deux gen

Substantifs par ...UTTE, ...UTE.

Les substantifs terminés ainsi sont féminins : *une b*
une chûte, etc.

Substantifs par ...UVE.

Nous n'avons que *cuve*, *étuve*, *Vésuve* et *vitrave*;

deux premiers sont féminins, les deux derniers masculins.

Substantif terminé par ...UXE.

Nous n'avons que *luxe*; il est masculin.

A l'aide du travail que nous venons de soumettre, on comprend qu'il suffit de le lire quelquefois pour se familiariser d'une manière certaine avec le genre des mots, c'est-à-dire qu'il suffit de connaître les exceptions pour avoir les règles générales.

DU NOMBRE DANS LES SUBSTANTIFS.

RÈGLES.

Substantifs terminés par ...EAU.

Tous les substantifs terminés par EAU restent ainsi, lorsqu'ils s'appliquent à un seul objet (ce qui est le nombre singulier); exemple : *un chapeau, un couteau*, etc.

Tous les substantifs terminés par EAU prennent un *x* lorsqu'ils s'appliquent à plusieurs objets (ce qui est le nombre pluriel) : *des chapeaux, des couteaux*, etc.

Substantifs terminés par ...AU.

Les substantifs terminés ainsi sont soumis à la même règle que ceux par ...EAU, exemple : *un aloyau, des aloyaux; un boyau, des boyaux*, etc.

Substantifs terminés par ...AL.

Les substantifs terminés ainsi forment leur pluriel en changeant AL en AUX, exemple : *un amiral, des amiraux*;

un maréchAL, des maréchAUX; un originAL, des originAUX
un ProvençAL, des ProvençAUX, etc. (1)

EXCEPTIONS.

« Selon Boniface, les substantifs en AL qui ne prênen point le pluriel en AUX, dit Vanier, sont *aval* (2), *bal*, *cal* (3), *cantal* (4), *carnaval*, *nopal* (5), *pal*, *régal*, ains que *chacal*, *serval*, et autres noms d'animaux, à l'exception de *cheval* et d'*original*, du moins selon Châteaubriand. — On conçoit que des *chacaux* et des *servaux* feraient cacophonie avec des *schakos* et des *cerveaux* L'oreille est pour beaucoup dans tout ceci. »

---

(1) Quelques lexicographes nous disent bénévolement que le féminin de *brutal* et d'*égal* n'est pas très usité; pour nous, nous croyons que tout mot raisonnable est toujours suffisamment usité pour qu'on puisse s'en servir au besoin, et qu'on ne doit pas craindre de dire: *cette femme n'a jamais trouvé son* ÉGALE *sur la scène, ou partout ailleurs; ces femmes ne sont bien qu'avec leurs* ÉGALES; *c'est un* BRUTAL, *c'est une* BRUTALE; et au pluriel: *ce sont des* BRUTAUX, en parlant des hommes, et *ce sont des* BRUTALES, en parlant des femmes; et si le féminin est moins usité que le masculin, c'est tout simplement parceque la nature de nos observations est plus en rapport avec les hommes qu'avec les femmes, et qu'il nous arrive souvent de désigner les uns et les autres par le substantif masculin pluriel, qui du reste n'est, comme tant d'autres, qu'un modatif pris substantivement, ou employé comme substantif.

(2) « AVAL, *s. m.*, endossement d'une traite. — Le bas d'un fleuve, l'opposé à AMONT, en remontant le cours. »

(3) « CAL, *s. m.*, durillon aux pieds, ou aux mains. »

(4) « Du CANTÀL, *s. m.*, ou *du fromage de Cantal*, comme on dit: *du hollande, du rochester.* »

(5) « NOPAL, *s. m.*, figuier de l'Inde. » (AUGUSTIN VANIER.)

Oui, l'oreille est pour beaucoup dans tout ceci ; car pourquoi ne dirait-on pas : *des avaux*, *des baux*, *des caux*, *des cantaux*, *des carnavaux*, *des nopaux*, *des paux*, *des régaux*, *des chacaux*, *des servaux*, etc. ? On dit pour raison qu'on pourrait confondre *chacaux* (animaux) avec *schakos* (coiffure militaire), *servaux* (animaux) avec *cerveau* (substance molle renfermée dans le crâne). Cette raison a bien quelque poids, venant surtout de la part de M. de Châteaubriand, notre honorable confrère (1), que nous regardons à juste titre comme l'arche sainte de notre littérature ; mais quelle que soit l'autorité de ce grand nom, nous devons dire que cette remarque nous paraît plutôt une minutie d'extrême bon goût qu'une observation sérieuse ; car enfin nous ne confondons pas *la presse* (la multitude) avec *la presse* (instrument pour presser), *la prunelle* (partie de l'œil) avec *la prunelle* (petite prune), *le ressort* d'acier avec *le ressort* d'un tribunal, le *son* qui provient du blé avec le *son* d'un instrument, etc., etc. Dans touts les cas, si l'on fait une exception de ces mots, le pluriel se formera par l'addition d'un *s* : *un aval, des avals*; *un cal, des cals*, etc. Quelques grammairiens prétendent que quelques uns des

(1) Nous aurions pu sans doute taire ici ce titre de confraternité ; mais si l'on songe aux douces sensations d'orgueil et de bonheur que l'on éprouve à l'idée seule de voir son nom en contact avec celui d'une aussi haute réputation, on conviendra qu'il est difficile de garder le silence :

Heureux le grain de sable
Qu'un flot pousse à la plage, et qu'un seul coup de vent
Peut jeter au néant ;
Heureux quand il peut dire, ignoré, misérable :
J'ai touché dans ma course à l'or, au diamant.

mots de cette exception n'ont que le singulier, mais nous sommes fort d'avis que, lorsqu'on dit *un*, on peut dire *deux*, ou plus; comme, lorsqu'on dit *plusieurs*, on peut dire *un*. C'est donc une sottise, selon nous, de croire qu'un mot est essentiellement du singulier, ou du pluriel; cependant nous donnerons en temps et lieu la liste des mots qu'on prétend soumettre à l'un ou à l'autre nombre, en invitant toutefois de n'en rien faire qu'autant que l'observation serait en harmonie avec les idées qu'on voudrait exprimer.

Substantifs par ...AIL.

Les substantifs terminés ainsi forment leur pluriel en ajoutant un *s* : *un éventail, des éventail*s ; *un mail, des mail*s; *un poitrail, des poitrail*s, etc.

EXCEPTIONS.

Bail, corail, émail, soupirail, ventail, vitrail, font au féminin : *baux, coraux, émaux, soupiraux, ventaux, vitraux.*

Travail appartient tout à la fois à la règle et à l'exception; *travail* fait *travaux* au pluriel, disent les grammairiens, quand il s'applique à la peine, à la fatigue, à des opérations manuelles; *travail* fait *travails* au pluriel, quand il s'applique à certains appareils, ou machines en bois propres à retenir les chevaux difficiles à ferrer; « à certaines opérations de cabinet, telles que calcul, compilation, recherches, classification, etc.; » quelques autres prétendent qu'il ne fait *travails* qu'en parlant des machines propres à ferrer les chevaux et seulement des rapports d'un ministre. Nous ne savons vraiment pas pourquoi les uns et les autres font cette différence, du moins dans le dernier cas; car, que les machines à ferrer les

chevaux fassent *travails* au pluriel, si l'on ne veut pas leur donner d'autre nom, c'est raisonnable ; mais qu'on en excepte les rapports d'un ministre et même les opérations de cabinet que nous avons cités plus haut, nous trouvons cela absurde ; comment, on dira : les *travaux* d'un poète, les *travaux* de l'esprit, et puis, les *travails* mathématiques, etc. De deux choses l'une : que l'on fasse une différence du travail manuel avec le travail intellectuel, et que cette différence soit distincte et respectée ; que l'on dise les *travaux* des ouvriers en tous genres, et les *travails* des hommes de cabinet, quels qu'ils soient : ou que l'on dise toujours les *travaux*, et c'est là le plus raisonnable, car le *travail* manuel et le *travail* intellectuel sont souvent si étroitement liés, si intimement unis, qu'il est presque impossible d'y tracer une ligne de démarcation. *Ail* au pluriel fait *aulx*. Les grammairiens et les lexicographes prétendent encore que le pluriel de *bétail* est *bestiaux* ; nous, nous dirons, pour être vrai, que *bétail* n'a pas de pluriel proprement dit (1), que c'est le pluriel de *bestial* qui lui en tient lieu, que le substantif *bétail* est un nom collectif, c'est-à-dire un nom qui au singulier comprend l'idée d'une collection d'animaux, et que c'est lorsque l'on veut donner plus d'extension à la signification de ce mot que l'on emploie *bestiaux*, qui appartient à la classe des substantifs en *al* : un *bestial*, des *bestiaux* (2).

---

(1) Si *bétail* a un pluriel, c'est assurément *bétails*.

(2) « *Bestial*, qui tient de la nature de la beste (bête) : une ame bestiale. Il se prend quelquefois pour *bestail* (bétail) ; ce fermier fait une grande nourriture de bestiaux ; il y a des charges de vendeurs de bestiaux. »

(FURETIÈRE, *Dictionnaire universel*, M. DC. XC (1690).

Vous voyez bien, messieurs, que *bestiaux* n'est pas le pluriel de

Substantifs par ...OU.

Il y a quarante-six substantifs de cette terminaison, sur lesquels on en compte cinq qui prènent un *x* au pluriel; ces cinq substantifs sont: *caillou, chou, genou, hibou, pou,* qui font au pluriel: *caillou*x, *chou*x, *genou*x, *hibou*x, *pou*x; touts les autres forment leur pluriel en ajoutant un *s*: *un clou, des clous; un filou, des filous; un joujou, des joujous; un sou, des sous; un trou, des trous;* etc.

Quelques lexicographes nous donnent encore quelques mots par *x* au pluriel, mais nos littérateurs les plus distingués et les grammairiens de la nouvelle école ne nous désignent, ou n'exceptent que les cinq mots que nous venons de citer, et encore, comme dit Vanier, « on se demande pourquoi cette exception des cinq substantifs ci-dessus, quand les trente-cinq autres (Vanier en compte quarante, mais nous en avons réellement trouvé quarante-six, y compris deux composés) ont pris l'*s* au pluriel? Il est présumable, disent touts les grammairiens, que ces noms ne tarderont pas à suivre la règle générale. Mais il ne tient qu'à vous, messieurs les lexicographes et grammairiens; n'en parlez pas. Tant que vous les présenterez sous les yeux des enfants dans vos grammaires et dans vos dictionnaires, ils s'en rappèleront la contexture, qui se gravera dans leur mémoire, et vous éterniserez l'erreur que vous voulez détruire. Donnez au contraire des exemples où ils soient écrits au pluriel avec un *s*; la vue en sera frappée, et l'image en restera. » Pour nous, qui ne nous contentons pas de prêcher, qui ne craignons pas

---

bétail; que seulement il lui en sert quelquefois, quoique la signification ne soit pas la même.

d'assumer sur nous des responsabilités, nous dirons qu'il y a longtemps que nous nous sommes soustrait au ridicule de cette exception en écrivant au pluriel : *des caillous, des chous, des genous, des hibous, des pous*, et nous espérons qu'on nous imitera (1).

Substantifs par ...EU.

Les substantifs terminés ainsi prènent un *x* pour former leur pluriel : *un adieu, des adieux ; un aveu, des aveux ; un moyeu, des moyeux ; un enjeu, des enjeux*, etc.

EXCEPTION.

Le substantif *bleu* forme son pluriel par l'addition d'un *s* : *du bleu, des bleus*. Nous demanderons encore pourquoi cette exception, ou mieux, pourquoi ne pas soumettre la règle à l'exception, et dire : *un adieu, des adieus ; un aveu, des aveus ; un dieu, des dieus*, etc.

Substantifs par ...EL, ...IEL, ...EUL, ...UIL.

Les substantifs terminés ainsi prènent un *s* pour former leur pluriel : *un appel, des appels ; un écueil, des écueils ; un tilleul, des tilleuls ; un miel, des miels ; un fauteuil, des fauteuils*.

EXCEPTION.

Universel fait au pluriel *universaux ;* par exemple, il ne faut pas confondre *universel*, adjectif, avec *universel*,

---

(1) « Ces noms terminés en *ou* se pluralisent généralement par l'addition d'un *s*.... Certains autres prènent un *x* au pluriel : on en compte cinq, qui sont *poux, cailloux, genoux, hiboux* et *choux*. Il est présumable que ces mots ne tarderont pas à suivre la règle générale. » (MM. BÉCHERELLE.)

substantif; *universel*, substantif, est un terme de logique qui exprime la nature qui convient généralement à plusieurs choses de même sorte; *universel*, adjectif, se dit de ce qui est général, qui s'étend à tout et partout, qui comprend tout; on dit : *le jour est un bienfait* UNIVERSEL; *c'est un homme* UNIVERSEL; pour, *le jour est un bienfait* QUI S'ÉTEND PARTOUT ET SUR TOUT; *c'est un homme* DONT LES CONNAISSANCES S'ÉTENDENT SUR TOUT; au lieu que dans le premier cas, on dit : *un universel*, *des universaux* et par là, on entend le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident; *universaux* se dit aussi des lettres circulaires du roi de Pologne aux grands du royaume, et aux provinces pour la convocation des diètes.

Œil fait au pluriel *yeux*, lorsqu'il s'agit de l'organe de la vue, ou de son imitation : *des yeux d'homme*, *des yeux artificiels*, *des yeux dessinés*, *des yeux peints*, etc.; mais en parlant des trous dans le pain, dans le fromage, des petites parties de graisse fondue que l'on voit à la surface du bouillon, des petits durillons ou cors aux pieds provenant d'une chaussure trop étroite, des boutons de certaines plantes, de certaines lucarnes faites aux portes, ou ailleurs, et enfin, généralement de tout ce qui n'est pas de l'organe de la vue proprement dite, on dit : *les œils*, *des œils* : *les œils du pain*, *les œils du fromage*, *les œils du bouillon*, *des œils-de-perdrix* (petits durillons), *des œils-de-bœuf* (1), etc.

(1) C'est ainsi que l'on écrit ordinairement ces mots composés; mais nous conseillons de les écrire ainsi : *un œildeperdrix*, *des œildeperdrix*; *un œildebœuf*, *des œildebœufs*, et ainsi des autres. Quelques grammairiens disent que, hors des *œildebœufs*, on doit toujours écrire *des yeux*; mais un plus grand nombre sont de notre avis et nous croyons que c'est plus raisonnable.

Ciel fait au pluriel *cieux*, lorsqu'il désigne toute l'immensité de la voûte céleste; mais lorsque l'on ne désigne que la température particulière d'une ville, ou d'une contrée, que l'on parle des tableaux, du haut des lits, ou des premières couches de terre (en terme de mineur), on dit: *les* ou *des ciels; le ciel de l'Italie, celui de la France et de l'Espagne sont des ciels magnifiques, des ciels favorisés des dieux; les ciels de ces tableaux sont bons*, ou *mauvais*, etc.

Aïeul fait au pluriel *aïeuls* lorsqu'il désigne le grand-père paternel, ou maternel, ce qu'on entend ordinairement par grandpère : *mon aïeul, mes aïeuls*; mais lorsqu'il désigne ceux qui en général nous ont précédés dans la vie, *aïeul* fait *aïeux*; nous avons *bisaïeul* pour désigner le père de l'*aïeul*, et *trisaïeul* pour désigner le père du *bisaïeul*. Passé celà, les lexicographes et les grammairiens nous disent qu'il faut, en parlant d'un seul, s'exprimer ainsi : *mon quatrième aïeul, mon cinquième aïeul*, etc. Mais nous croyons qu'il serait mieux de dire : *quatraïeul, quintaïeul, sextaïeul, septaïeul, octaïeul, nonaïeul, décaïeul*, etc.; ou *mon premier, mon second, mon troisième aïeul*, etc.; car enfin, il est ridicule d'entendre dire : *mon trisaïeul*, puis *mon quatrième aïeul*.

Ainsi, on dira donc : *mes aïeuls*, chaque fois qu'il s'agira des deux grandpères paternels, ou maternels, ou du grandpère et de la grandmère du même degré, et *aïeules*, en parlant des deux grandmères; mais on dira *mes aïeux* chaque fois qu'on voudra parler en général des parents qui les ont précédés (1).

---

(1) Nous ferons connaître aux synonymes la différence qu'il y a entre *aïeux* et *ancêtres*.

Substantifs terminés par ...s, ...x, et ...z.

Les substantifs terminés ainsi ne changent pas du singulier au pluriel; on écrit *un tapis* comme *des tapis; une voix*, comme *des voix; un nez*, comme *des nez*, etc.; Mais comme il n'y a qu'un dictionnaire qui puisse dire si un mot se termine, ou non, par l'une de ces trois lettres, pour éviter à notre lecteur toutes recherches, ou tout embarras, nous allons lui en donner la liste générale.

Substantifs terminés par ...s.

MASCULINS.

A.

Abattis.	Alénois.	Angelus.	Anis.
Abcès.	Aloës.	Anus.	As.
Abus.	Amadis.	Appas.	Aspergès.
Accès.	Amas.	Appentis.	Atlas.
Ados.	Ananas.	Aras.	Avis.
Ais.	Anchois.	Agnus.	

B.

Bas.	Bois.	Boutis.	Bris.
Biais.	Bourgeois.	Bras.	Buis.
Blocus.	Bourras.		

C.

Cassis.	Carquois.	Châssis.	Cochevis.
Cabas.	Cas.	Chènevis.	Coloris.
Cadenas.	Cervelas.	Chervis.	Commis.
Calus.	Chablis.	Chiaous.	Compas.
Cambouis.	Chamaillis.	Chorus.	Compromis.
Campos.	Chamois.	Choucas.	Congrès.
Camus.	Chaos.	Circoncis.	Contresens.
Canevas.	Chas.	Cliquetis.	Contretemps.
Carolus.	Chasselas.	Clos.	Cornillas.

Corps.	Cours.	Crésus.	Croquis.
Coulis.	Coutelas.	Creux.	Culbutis.
Courlis.	Coutis.	Crocus.	Cyprès.

D.

Dadais.	Débris.	Dégobillis.	Dessus.
Dais.	Décès.	Dehors.	Devis.
Damas.	Décours.	Dervis.	Discours.
Débours.	Dedans.	Dessous.	Dos.

E.

Éboulis.	Encens.	Entretemps.	Excès.
Échalas.	Enclos.	Entrevous.	Exprès.
Embarras.	Engrais.	Envers.	
Empois.	Entrepas.	Époux.	

F.

Fagnenas.	Fois.	Forceps.	Frimas.
Fatras.	Fleuretis.	Forhus.	Froncis.
Fœtus.	Fondis.	Fouillis.	
Fils.	Fonds.	Fracas.	

G.

Gâchis.	Gargouillis.	Golis.	Grivois.
Galetas.	Gaulis.	Gravats.	Gros.
Galimathias.	Glacis.	Grenetis.	Guètapens.
Garas.	Glais.	Grès.	Guillochis.

H.

Hachis.	Harnais.	Héros.	Hiatus.
Haras.	Hautbois.	Hespéris.	Hippocras.

I.

Ibis.	Indivis.	Intrus.	Iris.

J.

Jais.	Jésus.	Judas.	Justaucorps.
Jars.	Jabis.	Jus.	

K.

Kermès.

L.

Lacs.	Lampas.	Lavis.	Limas.
Lacis.	Lapis.	Legs.	Lis.
Lais.	Laps.	Levantis.	Logis.
Lambis.	Laquais.	Levis.	Lotos.
Lambris.	Latis.	Liais.	Louis.

M.

Mâchecoulis.	Margouillis.	Mauvis.	Millepieds
Macis.	Marquis.	Mépris.	Minois.
Maïs.	Mars.	Mets.	Motis.
Marais.	Matelas.	Métis.	Mois.
Maravédis.	Matras.	Millepertuis.	Mors.

N.

Niais.	Nodus.

O.

Obus.	Ophrys.	Os.
Olibrius.	Oremus.	Ours.

P.

Palais.	Passevelours.	Pis.	Printemps
Palis.	Pathos.	Platras.	Prix.
Panais.	Patis.	Plumetis.	Procès.
Panaris.	Patois.	Poids.	Profès.
Papyrus.	Patrouillis.	Pois.	Prospectus
Paradis.	Pavois.	Poncès.	Puits.
Paris.	Pays.	Pontlevis.	Pus.
Parvis.	Pertuis.	Pouls.	Putois.
Pas.	Phalaris.	Précis.	
Passetemps.	Pilotis.	Pressis.	

Q.

Quipos.	Quitus.

R.

Rabais.	Ramas.	Rebours.	Recours.
Rachitis.	Ramassis.	Rébus.	Relais.
Radis.	Ras.	Recors.	Relaps.
Rais.	Ratopolis.	Reclus.	Remords.

Renformis.	Repos.	Rhinocéros.	Rossolis.
Repas.	Rets.	Ris.	Roulis.
Répons.	Revers.	Rominagrobis.	Rubis.

S.

Sabrenas.	Secours.	Souris.	Surplus.
Salmigondis.	Semis.	Succès.	Sursis.
Salsifis.	Sens.	Surdos.	
Sas.	Simbos.	Surplis.	

T.

Taffetas.	Tapis.	Tiers.	Treillis.
Taillis.	Tas.	Torticolis.	Trépas.
Talus.	Taudis.	Tracas.	
Tarus.	Temps.	Tréfonds.	

U.

Univers. Us.

V.

Vasistas.	Verglas.	Vers.	Vindas.
Velours.	Verjus.	Vindis.	Vivus.
Ventcoulis.	Vernis.	Vieux.	Visavis.

X.

Xanthus.

Z.

Zimbis.

Substantifs terminés par ....s.

FÉMININS.

A.

Agnès.

B.

Brebis. Brébis.

S.

Souris.

V.

Vis.

Substantifs terminés par ...x.

MASCULINS.

A.

Amoureux.	Astyanax.	Anthélix.	
Arrièrefaix.	Anthrax.		

B.

Boiteux.	Borax.		

C.

Cassenoix.	Choix.	Coçcix.	Crucifix.
Cerombrix.	Climax.	Contumax.	
Chartreux.	Colatrix.	Courroux.	

D.

Deux (le).	Dix (le).	Doucereux.	Dropax.

E.

Epoux.	Eriox.		

F.

Faix.	Faux.	Flux.	Foireux.

G.

Gabeloux.	Gueux.		

H.

Heureux.	Houx.		

I.

Index.	Interrex.		

J.

Jaloux.	Jugedepaix.		

L.

Larynx.	Lépreux.	Lynx.	Larix.

M.

Malheureux.	Murex.	Morveux.	

N.

Nécessiteux.			

O.

Officieux.	Onyx.	Oryx.	

[redacted]

P.

Paresseux.
Peureux.
Phénix.
Portecroix.
Portefaix.
Preux.
Présomptueux.
Prix.

Q.

Queux.

R.

Reflux.
Religieux.

S.

Saindoux.
Scrofuleux.
Sérieux.
Six (le).
Silex.
Sphex.
Sphinx.
Spiritueux.
Storax.
Styx.
Surfaix.
Surtaux.
Syphax.

T.

Taux.
Teigneux.
Thex.
Thorax.

V.

Vaniteux.
Vertex.
Voluptueux.
Vortex.

Substantifs terminés par ...x.

FÉMININS.

C.

Chaux.
Croix.

F.

Faux.

N.

Noix.

P.

Paix.
Perdrix.
Poix.

R.

Reflux.

S.

Syrinx.
Scandix.

T.

Toux.
Teigneux.

V.

Voix.

Substantifs terminés par ...z.

MASCULINS.

Biez.	Nez.	Strélitz.
Gaz.	Riz.	

Touts les autres substantifs prènent un *s* pour former leur pluriel, quelle que soit leur terminaison : *un brouhaha, des brouhahas; un soldat, des soldats; du plomb, des plombs; un sac, des sacs; un chaland, des chalands; un homme, des hommes; un dé, des dés; un chef, des chefs; un rang, des rangs; une fourmi, des fourmis; un habit, des habits; un hôtel, des hôtels; un harem, des harems; un forban, des forbans; un Gascon, des Gascons; un loup, des loups; un coq, des coqs; un mur, des murs; un bonnet, des bonnets; une vertu, des vertus; un attribut, des attributs*, etc., etc.

SUBSTANTIFS EXOTIQUES.

Par *substantifs exotiques* on entend ceux qui nous viènent des langues étrangères. La plupart des grammairiens et des lexicographes prétendent que la presque totalité de ces substantifs doit rester invariable; mais, comme dit Vanier, « s'il est en grammaire une question sur laquelle il faille trancher dans le vif, c'est bien celle-ci. Que de flots d'encre elle a fait verser! que de paroles, que de disputes, dont elle a été la cause, sans compter celles auxquelles cet article va sans doute donner lieu. N'importe; je ne suis pas seul; je me présente pour la vingtième fois en lice, et mon courage ne m'abandonnera pas.

« Si quelqu'un venait dire aujourd'hui à messieurs les

secrétaires, employés et commis, tant des administrations publiques que particulières, ainsi qu'à messieurs les négociants, marchands, enfin à toutes les personnes qui se servent des mots *récépissé, récipé, placet, quolibet, impromptu, opéra, solo, bravo, zéro, numéro*, et de quantité d'autres de même nature, si quelqu'un venait leur dire : *Vous ne savez ce que vous écrivez, et vous faites autant de fautes que vous mettez d'accents, ou d's à chacun de ces mots*, on le traiterait d'impertinent, et l'on aurait raison ; on enverrait promener l'olibrius avec son latin. Tout le monde sait que *recepisse* est l'infinitif passé de *recipere*, et se traduit chez nous par *avoir reçu*; mais tout le monde sait aussi que nous entendons par ce mot le reçu même, la sorte de quittance, soit du paquet ou de tout autre chose, que l'on donne pour décharge à la personne qui nous en a fait la remise ; qu'on dit *des récépissés* comme on dit *des reçus, des quittances* ; que le mot est francisé ; qu'il est nom et point verbe (modatif actif), et qu'il doit subir les conditions que la grammaire française impose à la classe des mots appelés noms. Un mot emprunté d'une langue n'appartient plus à cette langue, mais à celle dans laquelle il s'est introduit. C'est un vol, dira-t-on? non, c'est de la monnaie d'idées, comme disait Pain ; les étrangers aussi reçoivent la nôtre, mais pas toujours dans la même valeur que la leur propre, et telle pièce vaut quelquefois plus quand l'autre vaut moins. Les étrangers font de même à l'égard des mots français qu'ils admettent ; ils les écrivent et les prononcent à leur manière. Je me plaignis un jour en Allemagne, parcequ'en m'écrivant on mettait toujours *Wanier*, quoique je disse qu'il n'y avait qu'un *V* à mon nom. Alors, me répondit-on, vous vous appèleriez *Fanier*, car votre *V* est notre *F*, et notre *W* est votre *V*

simple. Si les noms propres subissent des altérations, à plus forte raison les autres, surtout lorsqu'ils deviènent d'un usage journalier dans la langue.

« On se demande maintenant pourquoi, de touts les mots latins, ou italiens qu'on a francisés, il en est encore un bon nombre qui est resté en arrière? depuis longtemps on demande la même naturalisation pour touts les mots suivants :

« *Des alinéas, des nymphéas* (1), *des villas* (2), *des infolios, des inquartos, des inoctavos, des postcriptums, des vadémécums* (3), *des rectos, des versos, des fortépianos, des eccehomos, des exvotos, des mezzoterminés, des mezzofortés, des prestos, des solos* (4), etc. »

. . . .

Ici nous cessons de citer M. Vanier, notre autorité par excellence, parceque nous croyons que par ce qui suit il retombe dans l'horrible divagation naturelle à la plupart de ses confrères. « Quant aux mots en *i*, tirés de l'italien, poursuit-il, nous savons touts qu'ils sont pluriels; que *carbonari, soprani,* font au singulier : *un carbonaro, un soprano;* pour ceux-là, disons-nous, que nous avons jusqu'ici employés à l'italienne, tant au singulier qu'au plu-

---

(1) « Ou *nunéphar*, plante aquatique. On dit bien les *rosiers*, les *jasmins*, les *melons*. (AUGUSTIN VANIER.)

(2) « *Bellefleur*. On dit bien des *hortencias*, des *œillets*, des *renoncules*. » (IDEM.)

(3) « Et pourquoi pas remplacer l'*u* par l'*o* : *postcriptum, vadémécum*, comme on l'a fait à *factotum*, du latin *fac totum*, qui *fait tout*. » (IDEM.)

(4) « Ce mot est tellement francisé, que si nous voulions employer le pluriel italien, on ne le reconnaîtrait plus. (IDEM.)

riel italien, nous aurions fort mauvaise grâce à écrire *des sopranis* avec un *s*, puisque nous savons que ce mot est pluriel par sa finale; mais pour touts les autres, point de grâce, il faut les franciser de fait et de droit. »

Oui, dirons-nous à M. Vanier, il faut franciser de fait et de droit, non seulement ceux qui viènent de latin, mais encore ceux de toutes langues étrangères, sans en excepter ceux de la langue italienne. Que nous fait, à nous, que les Italiens terminent leur singulier par *o* et leur pluriel par *i*; notre pluriel, à nous, c'est *s*, ou *x*; et tout mot qui ne sera pas terminé au pluriel par une de ces lettres caractéristiques ne sera jamais qu'un monstre orthographique, hors de représentation française, et par conséquent un barbare indigne de figurer dans notre nomenclature. Or, puisque nous les avons admis, nous devons leur donner la figure et la forme des autres mots, sous peine de manquer de sens et de raisonnement. « Quoi, dirons-nous en nous servant des propres armes de M. Vanier, parceque des noms sont dérivés des langues étrangères, ils ne seront pas passibles des règles de concordance! En vérité ce motif est si futile qu'il ne mérite pas d'être réfuté sérieusement. Il eût fallu, pour être un peu conséquent, étendre cette exception à touts les mots qui ont une semblable origine. » (*Considérations philosophiques sur la langue française*, par M. Lemels, cité par M. Vanier.) « Les observations critiques de M. Lemels, ajoute Vanier, sont d'autant plus fondées que pour être conséquent avec nous-même nous devrions ne franciser aucun de ces mots, ou les franciser touts. Néanmoins je n'ose aller aussi loin pour les mots *Te Deum, Pater noster, Ave Maria,* et autres de cette nature, qui sont les premiers mots d'autant de prières particulières, puisque

cinq pater ne signifie pas *cinq pères*, mais *cinq fois la prière Notre Père.* » Non, certainement, répondrons-nous encore à M. Vanier, *cinq pater* ne signifie pas *cinq pères*, puisque jamais le mot *pater* n'a signifié *père* dans notre langue, et que par ce mot on entend une prière qui a pris son premier mot pour titre : on dit : *un Pater*, comme on dit : *un Ave;* et le prêtre qui dit : *vous direz cinq Paters, cinq Aves*, etc., n'entend pas par là *cinq pères, cinq je te salue*, mais cinq prières appelées *Pater, Ave*. Ainsi nous croyons qu'il faut dire : *cette femme a dit deux fois Ave, deux fois Pater*, ou si l'on ne veut pas se servir du substantif *fois : cette femme a dit deux Aves, deux Paters*. Nous savons que M. Vanier, ainsi que ceux qui pensent comme lui, pourront nous objecter qu'il s'agit toujours de la même prière, et que par conséquent il n'est pas possible de pluraliser ces mots; mais soyez conséquent, répondrons-nous enfin : lorsque vous dites à quelqu'un : *ajoutez deux zéros*, vous entendez ce mot terminé par un *s*, et vous l'écrivez ainsi ; et pourtant il s'agit toujours du même signe. Ainsi nous croyons que la raison nous commande d'écrire ces mots comme touts ceux de la même catégorie, avec un *s*, chaque fois qu'il s'agira de plusieurs. N'écrit-on pas déjà : *des opéras, des numéros, des bravos ;* et, malgré l'observation de M. Vanier, *des concettis, des macaronis, des lazzis* (1).

---

(1) Il est vrai que si l'on consultait M. Landais à cet égard, il nous dirait : *Ces mots ne prènent point la forme plurielle ;* et à côté M. Landais écrira : *des alguazils, des examens, des effendis, des tilburys*, etc. Heureusement que M. Landais n'est pas un lexicographe d'une assez haute autorité pour faire loi, et que nous espérons bientôt lui prouver, par la publication de notre dictionnaire

PLURIEL DANS LES LETTRES ET LES MOTS PRIS SUBSTANTIVEMENT.

Touts les grammairiens et les lexicographes nous disent que les lettres et les mots pris matériellement ne prènent point d'*s* au pluriel ; pour les lettres, nous le concevons,

---

universel, que le sien, quoique refondu trois fois, ainsi que les autres, est loin d'être satisfaisant, complet et conséquent.

« Les *quatuors* de Fesca sont considérés comme ses meilleurs ouvrages. (REVUE MUSICALE.)

« L'Académie écrit sous forme plurielle :

« Des *récépissés*, des *placets*.

« Des *récipés*, des *quolibets*. » (LEMARE.)

« Nous devons donc écrire : un *Te Deum*, des *Te Deums* ; un *postscriptum*, des *postscriptums* ; un *infolio*, des *infolios*. » (*Considérations philosophiques sur la langue française*, par M. LE-[illegible], *président du tribunal de commerce*.)

« Il faut écrire des *macaronis*, des *concettis*, des *lazzis*, etc. (MM. BÉCHERELLE.)

« Il faut distribuer en plusieurs *alinéas* les différentes parties d'une pensée. » (CONDILLAC.)

« Il y a dans nos *opéras* des *solos* et des *duos* charmants. » (BONIFACE.)

« Les mauvais écoliers sont accablés de *pensums*, et privés d'*exéats* ; les bons obtiènent des *satisfécits*, et ont, à la fin de l'année, des prix ou des *accessits*. » (BONIFACE.)

« Puis viènent les *rébus* et les turlupinades. » (DELILLE.)

« Il met touts les matins six *impromptus* au net. » (BOILEAU.)

« Les courtisans sont des jetons,
« Leur valeur dépend de leur place :
« Dans la faveur, des millions,
« Et des *zéros* dans la disgrâce. (BRÉBOEUF.)

« Les *concertos* de Leclerc eurent en France une grande réputation. » (GINGUENÉ.)

« Ce n'est que vers 1760, que Ztumpf, en Angleterre, et Silber–

parceque celà pourrait défigurer ou rendre mal la pens et le signe qu'on veut communiquer ; si l'on écrivait : d *as*, des *bs*, des *cs*, des *ds*, des *es*, etc., on pourrait pe être ne pas sentir de suite ce dont il s'agit; mais c'est p manque d'habitude, car nous croyons que rien n'est pl logique que d'écrire : un *a*, des *as*, un *b*, des *bs*, et puisque l'*s* est le signe pluriel admis dans notre lang et que lorsque l'on dit des *as*, on entend certainem plusieurs lettres appelées *a*, comme lorsqu'on dit des *ho mes*, on entend plusieurs individus appelés *hommes* ; m ce que nous sommes loin de comprendre, c'est qu veuille s'efforcer d'écrire : des *pourquoi*, des *parceq* des *qui vive*, des *quoiqu'on endise*, des *qu'endira-t-on*, (2) *certainement*, des *quatre*, des *sept*, des *huit*, des *neuf*, etc sans *s* au pluriel ; et que, pour comble de ridicule, on écriv

---

mann, en Allemagne, eurent des fabriques régulières, et commencèrent à multiplier les *pianos*. » (FÉTIS.)

« Vos diplomates, vos chevaux
« N'ont pas épuisé nos *bravos*. » (BÉRANGER.)

« Mais, puisque ces noms ont été admis dans notre langue, ne ferions-nous pas mieux de les traiter comme touts les noms français, et d'en former le pluriel en ajoutant un *s* ; on écrirait alors : *des duos*, *des quatuors*, *des opéras*, *des zéros*. Il est à désirer que l'usage supprime encore cette exception. »

(CONSTANT LETELLIER.)

« Pourquoi n'écrirait-on pas *des alléluias*, *des aves*, *des déficits*, *des numéros*, *des duos*, etc., etc. (FRÉVILLE.)

Nous conseillons donc encore une fois de ne faire aucune exception et d'ajouter toujours un *s* au pluriel. Nous prouverons par là que nous avons été guidés par le bon sens, et les entêtés seront bien forcés de s'y soumettre.

(2) Nous conseillons d'écrire *qu'en dira-t-on* d'un seul mot : *qu'endiraton*. (Voyez les substantifs composés.)

côté des *devants*, des *derrières de l'armée;* des *pourparlers*, des *rires*, etc. Nous le demandons à quiconque raisonne, quelle différence peut-il y avoir entre des *pourparlers* et des *qu'en dira-t-on?* et si Molière n'avait pas raison d'écrire :

> Décider en chef et faire du fracas,
> A touts les beaux endroits qui méritent des *has*.

et Piron :

> Va te promener avec tes *paix* et tes *chuts*.

Oh ! mais, diront les gents qui semblent avoir fait un pacte d'alliance avec les ennemis du sens commun, Molière et Piron n'ont mis un *s* que pour la rime; et pourquoi ne le mettrions-nous pas pour la raison? est-ce que l'une n'a pas autant d'autorité que l'autre? Mais l'usage est pour nous, direz-vous; mais, encore une fois, lorsque l'usage est absurde, c'est à ceux qui sont raisonnables de le combattre; et nous croyons qu'il n'est pas possible d'écrire comme les grammairiens nous disent de le faire : il y a trente QUE, *vingt* PAR, ou *vingt-cinq* CAR, dans cette page, sans y ajouter un *s;* car, on a beau nous dire qu'il s'agit toujours d'un mot pris matériellement, celà n'est pas admissible, et nous croyons que c'est justement parceque ce mot est pris matériellement qu'il doit être pluralisé; et pour nous en rendre compte, supposons un instant vingt copies d'un seul et même tableau, placées autour d'un appartement quelconque; conduisons maintenant quelqu'un dans cet appartement, et demandons-lui combien, matériellement parlant, il voit là de tableaux; sa réponse toute logique se comprend : *il y a vingt tableaux*, nous répon-

dra-t-il, en comprenant un *x* à la fin du mot *tableau* pas un grammairien n'agirait autrement; c'est-à-dire pas un grammairien n'oserait écrire : *il y a vingt tab* sans *x*. A l'observateur seul, à l'observateur métaph cien, appartiendrait de dire : *il n'y a là qu'un tablea péte vingt fois;* mais alors c'est qu'il ne prendra plu chose matériellement, ni physiquement, mais philoso quement. Or, nous croyons qu'il n'est pas possible dire autrement que : *il y a trente fois* QUE, ou *trente fo mot* QUE, *dans cette page;* ou enfin, sans faire usage substantif *fois* : *il y a trente* QUES *dans cette page*, en m tant un *s* à QUE, et de même pour touts les autres m M. Vanier nous dit qu'il faut écrire : « *vingt* HISTOIR *France par Anquetil; dix* ABRÉGÉ *de Lhomond; do* ANALYSE *de Vanier; cinq* CLÉ *de participes du même*, mettre d'*s* à chacun de ces titres d'ouvrages; parcec ajoute-t-il, il ne s'agit point ici de plusieurs histoires France, mais de plusieurs volumes intitulés : *Histoire France par Anquetil*, et non de tout autre; c'est d cette histoire-là, et non vingt histoires différentes fai par vingt auteurs.» Ici nous ne chercherons pas à r verser le raisonnement de M. Vanier, car tout le mo comprend qu'il ne s'agit pas là de vingt histoires différ tes; mais nous oserons lui dire que ce raisonnement n' encore qu'une tour bâtie sur un monceau de neige, qu l'édifice est solide, les fondations ne le sont guère; nous lui soutiendrons qu'il n'est pas français, ni logiq de dire : *vingt* HISTOIRE *de France par Anquetil; dix* ABRI *de Lhomond; douze* ANALYSE *de Vanier;* ni *cinq* CLÉ *de p ticipes du même;* non pas par pointillerie, car nous sommes l'ennemi juré, mais parceque cette constr tion n'est pas logique, et qu'elle ne peut recevoir son p

seport qu'en admettant le mot *exemplaires*, et qu'il n'est pas d'autre construction possible que celle-ci : *vingt exemplaires de l'Histoire de France par Anquetil ; dix exemplaires de l'Abrégé de Lhomond ; douze exemplaires de l'Analyse de Vanier ; cinq exemplaires de la Clé des participes du même ;* et les libraires, qui ne se piquent pas de la prétention d'être grammairiens, n'écrivent jamais autrement ; et nous croyons qu'ils sont en celà et purs et raisonnables. Ainsi, on écrira donc : un *a*, des *a ;* un *b*, des *b ;* un *c*, des *c*, etc., sans *s ;* ou mieux encore : un *a*, des *as ;* un *b*, des *bs ;* un *c*, des *cs*, avec *s ;* un *que*, des *ques ;* un *par*, des *pars ;* un *pourquoi*, des *pourquois ;* un *parceque*, des *parceques ;* un *quivive*, des *quivives ;* etc. ; ou, comme nous l'avons vu tout à l'heure, en ramenant dans la construction le substantif *fois* : *deux fois, cinq fois, dix fois, vingt fois* QUE, PARCEQUE, POURQUOI, etc. ; ou enfin une tournure équivalente.

SUBSTANTIFS

QUI, D'APRÈS LES GRAMMAIRIENS ET LES LEXICOGRAPHES, DOIVENT TOUJOURS ÊTRE EMPLOYÉS AU SINGULIER, OU AU PLURIEL.

Si nous en croyons ces messieurs, nous n'avons rien moins qu'une centaine de mots frappés d'interdit relativement à la singularité, et autant relativement à la pluralité ; c'est-à-dire que nous avons au moins cent mots condamnés par l'aréopage académique et ses nombreux sectaires, à toujours rester au singulier, et autant à toujours rester au pluriel ; heureusement pour nous que la

raison n'a jamais pris acte des lois et sanctions de la savante société, et qu'il nous est possible d'enfreindre jusqu'à ses volontés les plus puissantes. Du reste, on s'est déjà chargé de ce soin puisque de ce nombre quarante à peine sont restés dans le camp des condamnés, les cent soixante autres environ ayant reçu, grâce aux écrivains raisonnables, la plus complète absolution. M. Girault-Duvivier, dont nous n'avons pas encore parlé pour ainsi dire, et celà parceque sa Grammaire des Grammaires, comme celle de M. Napoléon Landais, n'est qu'un amas de faits jetés sans raisonnement et sans analyse, un véritable chaos fait plutôt pour éblouir que pour instruire, malgré tout le mérite que nous accordons à son auteur; M. Girault-Duvivier, disons-nous, nous apprend que les mots qui doivent toujours rester au singulier sont : 1° les noms de métaux pris en général, comme l'*or*, l'*argent*, le *fer*, le *plomb*, etc.; 2° les noms des vertus habituelles, comme la *foi*, la *charité*, la *sincérité*, etc.; 3° les infinitifs employés comme noms, et auxquels on ne peut joindre un adjectif, comme le *lever*, le *coucher*, le *boire*, le *dormir*, etc.; mais, ajoute-t-il, ceux auxquels on peut joindre un modatif inerte, ou résultatif, ont les deux nombres, comme le *dîner*, le *souper*, le *rire*, etc., 4° les modatifs inertes, ou résultatifs employés comme noms, et qui ne peuvent présenter l'idée que d'êtres inanimés, ou d'êtres métaphysiques, tels que le *beau*, le *vrai*, l'*utile*, le *superflu*, etc.; 5° *absinthe*, *encens*, *eucharistie*, *extrême-onction* (1), *estime*, *fin*, *courroux*, *gloire*, *renommée* (2),

(1) Mieux *extrémonction*.

(2) En parlant d'ouvrages de peinture et de sculpture, etc,, on dit :

pourpre, soif, sommeil, repos, etc.; oui, voici ce que nous dit M. Girault-Duvivier.

Mais nous avouons que nous ne comprenons pas pourquoi ces remarques et ces exceptions, du moins pour la plupart. Pour les substantifs compris dans le 1°, ils s'échappent presque touts de la règle générale, car on dit très bien : des *ors*, des *argents*, des *fers*, des *plombs*, etc., lorsque l'on considère ces métaux comme mis en œuvre, ou divisés en plusieurs parties; pour ceux du 2°, il en est encore un bon nombre à excepter, car on dit très bien; *les bonnes* FOIS, *les* SINCÉRITÉS *humaines sont rares; des* CHARITÉS, *des* BONTÉS *divines; les* CLÉMENCES *royales sont toujours intéressées; les grands* COURAGES *sont toujours admirés*, etc.; pour ceux du 3°, M. Girault-Duvivier nous ayant dit qu'on peut en excepter ceux auxquels on peut joindre un modatif inerte, ou résultatif, selon nous, et un adjectif selon lui, nous croyons qu'il est facile de les réduire à un bien faible nombre, car si on dit : *le lever, le coucher, le boire, le dormir*, etc., on peut très bien dire : *l'aimable lever, le coucher séduisant, le boire enivrant, le dormir voluptueux*, etc.; or, puisqu'il suffit que ces mots soient accompagnés d'un modatif, soit inerte, soit résultatif, pour se soustraire à la prétendue règle, nous croyons qu'on peut les enlever touts en disant : *des* LEVERS *aimables, des* COUCHERS *séduisants, des* BOIRES *enivrants, des* DORMIRS *voluptueux*, etc.; pour ceux du 4° et du 5°, il en est encore à peu près de même; mais comme M. Girault-Duvivier a le bon esprit de venir nous dire lui-même, par-

---

des renommées, des *gloires*. Il est fort heureux qu'on veuille bien nous accorder cela.

ses notes, que presque touts les mots condamnés au singulier ont été pluralisés par un bon nombre d'écrivains, nous nous contenterons de donner ici le petit nombre de mots qui paraissent sérieusement condamnés au singulier; ces mots sont : *adolescence, bile, capacité, chasteté, coucher, décence, encens, jeunesse, lever, miséricorde, mollesse, morale, noblesse, obéissance, odorat, paresse, pudeur, superflu, toucher*; et il nous suffira de dire qu'il n'est pas un mot dans la langue française qui ne puisse être employé au pluriel dans certain cas; que rien n'empêche de dire : *des adolescences, des biles, des capacités, des chastetés*, etc., puisqu'il est vrai que touts les jours nos médecins disent *une bile noire, une bile jaune, une bile épaisse*, etc.; or, ce sont naturellement trois genres de bile qu'on pourrait individualiser, et dire par conséquent : *toutes les* BILES *ne se ressemblent pas*; et, suivant cette marche : *toutes les* ADOLESCENCES, *toutes les* CAPACITÉS, *toutes les* CHASTETÉS, etc. Ainsi donc, il est évidemment prouvé qu'il suffit qu'un mot soit mot (1) pour pouvoir être employé au pluriel.

---

(1) Ce sont là des décisions de grammairiens, dont les écrivains font souvent justice; car il suffit qu'un nom soit nom, pour qu'il subisse touts les accidents du nombre; et, à proprement parler, il n'y a pas de substantifs qui, employés au pluriel, ne puissent l'être au singulier. Ecoutons là-dessus M. Arnault, ancien président de l'Académie; ses paroles auront plus de poids que les nôtres.

« L'Académie n'a-t-elle pas décidé, par exemple, que le substantif masculin *pleurs* ne pouvait pas prendre le singulier? Bossuet cependant, ce grand évêque dont la statue est placée dans le local même où l'Académie tient ses séances, dit, dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague : *Là commencera ce* PLEUR *éternel; là, ce grincement de dents qui n'aura jamais de fin*. Voilà donc *pleur* employé au singulier dans une phrase que tout le monde

comme au singulier; nous disons comme au singulier parcequ'un bon nombre de mots, par une condamnation contraire, nous sont donnés par ces messieurs, comme devant toujours rester au pluriel; ces mots sont : *accordailles, aguets, alentours, ancêtres, annales, armoiries, arrérages, besicles, catacombes, confins, décombres, dépens, doléances, entrailles, épousailles, fiançailles, fonts, frais, funérailles, hardes, mânes, matériaux, mathématiques, matines, mœurs, mouchettes, nippes, obsèques, pleurs, prémices, représailles, ténèbres, vivres*. Nous sommes loin de vouloir combattre ici leur emploi au pluriel, mais il n'est pas de même de la possibilité de les singulariser, c'est-à-dire que nous soutenons que touts ces mots peuvent, en certains cas, être employés, et avec bonheur même, au singulier, malgré ce que dit M. Vanier à cet égard. « Quoique touts ces mots, et peut-être quelques autres encore, soient, dit-il, indiqués comme pluriel dans les dictionnaires, il ne faut pas croire pour celà que la règle soit exclusive. » Bossuet a employé *pleurs* au singulier dans l'orai-

---

trouvera peut-être assez belle, et où le pluriel ne le remplacerait pas. Voilà un exemple concluant; et, n'en déplaise à l'Académie, l'autorité de Bossuet en vaut bien une autre. L'Académie ne fait pas la langue; elle en tient registre, sous la dictée des hommes de génie. Ce n'est pas à elle à nous faire la loi. »

(*Cité par* MM. BESCHERELLE.)

Hélas! pourquoi M. Arnault n'est-il pas parvenu à faire comprendre à l'Académie tout entière la justesse de son raisonnement; nous ne serions peut-être pas réduits aujourd'hui à venir, la lance au poing, guerroyer contre de véritables niaiseries auxquelles les routiniers semblent tenir comme à de vieilles reliques.

son funèbre d'Anne de Gonzague (1), où il dit : *là co mencera ce* PLEUR *éternel; là ce grincement de dents*, e
« MM. Bécherelle, en s'étayant de la judicieuse critique M. Arnault, me paraissent aller trop loin en disant q suffit qu'un mot soit nom (2) pour qu'il subisse touts accidents du nombre. Il y en a de certains qui, étant cr tout exprès pour marquer la pluralité, ne peuvent aucun cas s'employer au singulier; jamais on ne di *une mathématique, une mâne* (3), *une annale, une prémi* parceque nous avons les distributifs de ces collectifs p riels, qui sont : *un problème, une âme, une anecdote, de primeur*. Par *représailles*, tout le monde entend telle telle chose, faite en compensation d'une chose, ou de p sieurs choses éprouvées de la part de quelqu'un ; il y a réciprocité d'action. N'a-t-on que la seconde action en vi

---

(1) Victor Hugo dit :

Combien vivent joyeux, qui devaient, sœurs, ou frères,
Faire *un pleur* éternel de quelques ombres chères ;

et qui pourrait condamner cet emploi, pas plus que celui de Bossu

(2) Nous disons plus, nous disons qu'il suffit qu'il soit mot.

(3) Nous croyons que c'est par faute typographique que nous t vons *une mâne*, car tout le monde aujourd'hui fait *mâne* du mas lin ; il est vrai qu'on a été fort longtemps à fixer le genre de mot, car pendant des siècles, les écrivains l'ont employé au mas lin et au féminin ; et nous regrettons que ce dernier genre n'ait prévalu, puisqu'il apporterait infiniment plus de poésie dans emploi ; *des mânes fugitives, de fugitives mânes*, etc., nous pa mieux, plus coulant, plus doux, plus poétique enfin, que : *des mâ fugitifs, des fugitifs mânes*. Mais tout le monde est d'accord jourd'hui pour le masculin ; ainsi, le mieux est de nous y con mer, et la poésie n'en mourra pas pour cela, quoique la plupar ses prêtres semblent déserter ses autels.

alors on dira : il lui a rendu la *pareille*, et non la *représaille*. Du reste, on peut tout aussi bien dire : *la pince, la mouchette*, que *les pinces, les mouchettes*, par la raison que tout le monde sait qu'on ne peut pas pincer un objet avec un instrument qui n'a pas deux mâchoires ; mais on dira toujours : *les ciseaux*, quoiqu'en parlant d'un seul instrument, parcequ'en disant : *un ciseau*, on en nomme un autre qui n'a qu'une seule lame, et qui est d'un tout autre usage. Ne soyons donc ni exclusifs, ni tranchants.»

Non, ne soyons donc ni exclusifs, ni tranchants, mais soyons raisonnables, répondrons-nous à M. Vanier, que nous regrettons de combattre par la raison seule que nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'approuver son raisonnement et de nous en servir comme autorité, et qu'il est toujours désagréable de lutter corps à corps avec ceux dont on s'étaye; mais la mission du réformateur est d'émettre sa pensée tout entière, et par celà seul, ses admirateurs, comme ses admirés, ne sauraient trouver grâce devant le tribunal qu'il érige en faveur du progrès et de la vérité.

Ici, malgré nous, nous sommes tout naturellement forcé de demander à M. Vanier pourquoi on ne dira jamais *une mathématique, un mâne, une annale, une prémice?* qu'il prétend remplacer par *un problème, une âme, une anecdote, de la primeur*. D'abord nous lui ferons observer ce qu'il doit savoir mieux que nous, ou au moins aussi bien, que *problème* n'a jamais été synonyme de *mathématiques ;* pour en fournir la preuve, nous allons donner ici l'acception de ces deux mots : *mathématiques* signifie science qui a pour objet les propriétés de la grandeur autant qu'elle est calculable et mesurable; *problème* signifie (en mathématiques) : 1° question qu'on propose à résou-

dre pour parvenir à la connaissance de quelque chose qu'on ignore ; 2° proposition par laquelle il est demandé qu'on fasse une certaine opération suivant les règles des mathématiques, et qu'on démontre qu'elle a été faite. *Problème* est du domaine de *mathématiques*, mais il est loin d'en être le synonyme ; et nous croyons qu'on peut très bien employer, au figuré, *mathématique* au singulier, dans le sens de justesse, de rectitude ; car nous avons entendu dire par des gents dignes d'autorité : *le raisonnement de cet homme est d'une mathématique remarquable*, et nous ne croyons pas celà indigne d'être dit. Pour *mâne*, nous ne le croyons pas positivement synonyme d'*âme* ; *âme* s'entend ordinairement du principe de la vie, habitant par conséquent un corps existant ; *mânes*, au contraire, ne se dit que des morts, et l'on entend par ce mot l'âme proprement dite, échappée de son enveloppe matérielle ; et si l'on a employé l'un pour l'autre, celà ne prouve pas qu'ils aient la même signification, mais seulement que ces nuances, quoique réelles, sont peu distinctes ; car si *mâne* était le synonyme parfait de *âme*, l'emploi qu'on en a fait jusqu'à ce jour serait absurde, puisque l'on a dit, et l'on dit encore : *les mânes d'un mort*. Or, nous ne sachions pas qu'un mort, plus qu'un vivant, ait plusieurs *âmes*, et c'est pourtant ce qu'on voudrait dire si l'un avait la même signification que l'autre ; et nous croyons que *mâne* peut très bien s'employer au singulier, qu'il suffit, pour lui faire obtenir son laissezpasser, de lui donner un entourage de mots convenables ; car, qu'y aurait-il de désagréable à entendre dire :

> Mon esprit égaré, sombre, morne, craintif,
> Crut voir passer dans l'ombre un *mâne* fugitif.

Pour *annales*, il ne sera jamais synonyme d'*anecdote;* par annales, on entend l'histoire qui rapporte les faits d'année en année, et par extension, quoique la plupart des dictionnaires n'en parlent pas, touts les faits historiques quelconques; par *anecdocte*, au contraire, on entend une particularité peu connue, en quelque sorte une page de l'histoire de la vie privée d'une personne quelconque. Ainsi l'on voit que les deux acceptions sont loin d'être semblables; et rien ne s'oppose, selon nous, à ce que l'on puisse dire, avec un jeune écrivain que nous nous honorons de connaître, quoique peu connu lui-même : *c'est une annale sanglante que les postérités rediront avec terreur*, car celà n'a rien d'étrange, ni de désagréable,

Pour *prémices*, en admettant qu'il soit synonyme de primeur, pourquoi ne dirait-on pas avec Delille :

> Cette tendre lueur, *prémice* de l'aurore.

Quel est donc le pointilleux systématique qui oserait s'y opposer?

Enfin, pour *représailles*, il est sans doute synonyme de ce que l'on entend par *rendre la pareille;* mais quel est donc l'écrivain qui oserait employer *rendre la pareille* pour *représaille?* Sinon dans le style comique, qui oserait dire que cette première phrase : *après avoir été trompé, vaincu, déshonoré par les Anglais, Napoléon ne pouvait avoir qu'un desir, celui de trouver l'occasion d'une* TERRIBLE REPRÉSAILLE, puisse être mise en parallèle avec cette seconde : *après avoir été trompé, vaincu, déshonoré par les Anglais, Napoléon ne pouvait avoir qu'un desir, celui de trouver l'occasion de leur rendre* LA PAREILLE. Ne semble-t-il pas que cette seconde phrase frappe à mort l'énergie de la pensée qui se soulève dans

la première? Nous convenons très bien que les mots ne sont que les signes secs et froids de nos pensées, mais nous sommes loin de nier l'effet magique, vague et indéfinissable qu'ils produisent quelquefois à notre oreille, par l'ensemble seul de leur consonnance. Nous ne dirons rien des mots *pinces* et *mouchettes*, puisque M. Vanier nous accorde que l'on peut dire : *la pince*, *la mouchette*, sinon que nous trouvons celà d'autant mieux que lorsque nous disons : *les mouchettes*, on nè peut savoir s'il s'agit d'un ou de plusieurs objets appelés *mouchettes*. Quant aux autres mots que nous avons cités plus haut, nous avons la conviction qu'on peut les employer touts, en certains cas, au singulier ; que la nécessité se fasse sentir, et la difficulté sera bientôt levée. Nous le répétons, le raisonnement peut tout ; ainsi qu'on ne craigne donc pas d'employer *ancêtres* au singulier lorsque l'on veut exprimer cette pensée : *je n'ai pas un ancêtre*, car il serait absurde de se servir du pluriel, puisque celà signifierait : *je n'ai pas un plusieurs ancêtres ;* on pourrait dire *je n'ai pas d'ancêtres*, mais non *je n'ai pas un ancêtres*. Il en est ou peut être de même des autres mots : la pensée est tout.

DES SUBSTANTIFS COLLECTIFS.

Les *substantifs collectifs* sont des mots qui expriment, quoique au singulier, l'idée de plusieurs personnes, ou de plusieurs choses ; c'est-à-dire l'idée d'une collection d'objets animés, ou inanimés ; tels sont les mots : *masse*, *troupe*, *multitude*, *quantité*, *foule*, *peuple*, *nombre*, *assemblage*, *réunion*, etc. Il n'existe, pour ainsi dire, aucune ob-

servation à faire sur ces mots, sinon, comme nous venons de le dire, qu'ils restent au singulier quoiqu'ils expriment une collection d'individus quelconques, et qu'ils sont, ou *collectifs partitifs*, ou *collectifs généraux ; collectifs partitifs*, lorsqu'ils n'expriment qu'une collection prise dans une plus grande, comme : UNE FOULE *d'hommes armés*, UNE MULTITUDE *d'animaux*, UNE MASSE *de corbeaux*, etc., où l'on voit qu'il ne s'agit pas de touts les hommes armés, de touts les animaux, ni de touts les corbeaux, mais d'une partie, d'une petite collection, prise dans la collection générale ; *collectifs généraux*, lorsqu'ils expriment la collection générale, comme : LA FOULE *des hommes armés*, LA MULTITUDE *des animaux*, LA MASSE *des corbeaux*, etc., où l'on voit qu'il s'agit de touts les hommes armés, de touts les animaux, de touts les corbeaux. Lorsqu'il s'agit de plusieurs collections, prises dans la collection générale, ces substantifs se pluralisent en se conformant aux règles de nombre que nous avons données : DES FOULES *d'hommes armés*, DES MULTITUDES *d'animaux*, DES MASSES *de corbeaux*, etc.

SUBSTANTIFS COMPOSÉS.

« A mesure qu'un nouvel objet est découvert, ou inventé, dit M. Vanier, avec lequel nous allons rentrer en grâce un instant, car nous ne serons pas toujours de son avis, il lui faut un nom pour qu'on puisse le désigner au besoin. Ce nom est assez ordinairement formé par un concours de mots propres à le caractériser en raison de l'usage auquel il est destiné. Touts les mots de science sont d'autant mieux faits que ce sont les personnes instruites qui procèdent à la nomenclature ; aussi sont-ils touts signifi-

catifs, surtout en médecine, en chimie, en physique; mais en est-il de même pour les objets usuels qui sont dans les mains de tout le monde? ce n'est plus cela; parceque c'est le peuple qui fait ces mots; l'habitude se prend de s'en servir; ils passent de l'atelier au salon; alors les lexicographes les mettent dans leur dictionnaire, et l'Académie les enregistre. Une mouche vient tout aussi bien se reposer sur le noble nez d'un prince que sur celui d'un plébéien; le prince chasse la mouche irrespectueuse avec sa main, un autre avec son mouchoir, et tel autre industriel avec un petit balai qu'il s'est fait, et qu'il appèle un *chassemouche*. Ce petit meuble est d'un trop grand usage au temps des fruits, pour que chacun n'ait pas le sien. Il faut le classer à la lettre alphabétique dans le dictionnaire. Le peuple est son parrain, et se présente à ceux qui tiènent registre de l'état civil des mots. Vous avez mal écrit le nom du nouveau-né, lui dit-on, c'est *chasse-mouche*. Un autre enregistreur, auquel il porte le nom écrit de cette manière, lui fait des reproches de son ignorance; c'est *chasse-mouches* qu'il faut mettre, entendez-vous? n'est-ce pas pour chasser les mouches que vous avez fait ceci? Or il y a plusieurs mouches, il faut un *s*. Comprenez-vous à présent? Le peuple dit un *oui* de complaisance, et ne s'avise plus de se mêler de la question. Il nomme ses enfants, et laisse aux savants à quereller entre eux sur la manière d'écrire le nom qu'il a donné à son œuvre.

« Il est assez curieux de suivre les grammairiens dans leurs débats au sujet de la pluralisation des mots composés. Les uns prènent le signe du pluriel dans le premier mot seulement, comme *fêtes-dieu*; d'autres dans les deux mots, comme *chefs-lieux*; d'autres dans le dernier mot seulement, comme *essuie-mains*, et d'autres enfin qui ne se

pluralisent point du tout, comme *coupe-gorge*. Encore si, une fois ces cas réglés, on pouvait aller droit son chemin, à la bonne heure; mais viènent les exceptions, puis les opinions divergentes. Invoque-t-on les auteurs? ils ne sont plus d'accord entre eux, il y en a qui se contredisent eux-mêmes. Portons-nous nos regards sur les noms dans la formation desquels figure une préposition (accessoire)? les uns sont passés à l'état de mots, quand d'autres sont restés à l'état de locution, comme *char-à-banc*, que Lavaux écrit sans *s* quand Boiste met *char-à-bancs*, sans doute parcequ'il y a plusieurs *bancs*. C'est la même difficulté que *chasse-mouche*, ou *chasse-mouches*. On se demandera ici duquel il s'agit, des *mouches*, ou du *balai*; des *bancs*, ou du *char*? Il semble que le simple bon sens devrait nous guider, en nous ramenant toujours sur l'idée principale. On a donc oublié les vieilles querelles au sujet de *pare-à-pluie*, *pare-à-vent*, *porte-feuille*, et de tant d'autres, où chacun voulait pluraliser, ou ne pas pluraliser le mot. Il ne s'agit pas de plusieurs *vents*, disait celui-ci, c'est le meuble qui pare à l e *vent*. Il faut un *s* à *porte-feuilles*, disait un autre, parceque ce meuble porte les feuilles, etc., etc. Les plus hardis ont tranché la question; au lieu de couper le noeud gordien, ils l'ont tellement resserré que ce n'est plus qu'un tout indivisible dont on ne reconnaît plus les parties. Allez maintenant chercher un verbe (modatif actif) une préposition (accessoire), et un régime indirect (complément indirect) dans un *parapluie*, un *paravent*, ou dans votre *portefeuille*. Ce sont des noms d'objets, comme *canne*, *table*, *buffet*, *manteau*; ils prènent l'*s* au pluriel par la raison que deux *portefeuilles*, deux *paravents*, deux *parapluies*, sont deux objets tout aussi bien que deux *tables*, deux *cannes*, etc. Tout le monde est d'accord. Pourquoi ne fesons-

nous pas de même pour tant d'autres qui sont re en arrière? on n'y voit pas de raison, à moins que ce soit pour éterniser les disputes de l'école, qu'il se temps enfin de faire cesser. En principe, quand un est à l'état de locution, les mots qui la composent se difient les uns les autres, et ne doivent plus être pris i lément, comme le font les grammairiens dont nous tr vons les raisons pleines de justesse, mais hors de li Dans le bâtiment on dit une *porte-fenêtre;* ce n'est p pour signifier une porte d'un côté et une fenêtre de l'a tre, mais une ouverture qui sert tout à la fois de po pour aller sur la terrasse, et de fenêtre pour donner jour et de l'air en même temps. *Porte* n'est plus ici mot, ce n'est que la moitié d'un mot dont *fenêtre* l'autre moitié. Il y a de ces locutions dont le pluriel son mal à l'oreille, comme, par exemple, des *arcs-en-ciel,* d *coqs-à-l'âne,* et qui d'ailleurs se trouvent dénaturés p le fait seul de la pluralité. Ecrirons-nous des *têtes-à-tê* comme certains le prétendent? Mais celà présente l'id de plusieurs têtes contre une, ce qui est tout le contrai de ce qu'on veut dire. Orthographierons-nous, comm le font d'autres écrivains, des *têtes-à-têtes,* ou encore d *tête-à-têtes?* Écrirons-nous *essuie-mains*, *serre-tête*, *b che-dents, garde-manger, cure-oreilles,* toujours de ce manière, au singulier comme au pluriel? Écrirons-no au singulier un *porc-épic,* et au pluriel des *porcs-épic* un *bain-marie*, des *bains-marie?* un *chèvre-feuille*, d *chèvre-feuilles*, en pluralisant *feuilles* seulement, sa nous occuper de la *chèvre?* Voilà un long sujet de co troverse. Si c'est la chèvre qui ronge les feuilles, comm on doit naturellement le croire, il faudrait mett *feuilles* partout même au singulier; car l'arbuste de

nom ne pousse pas qu'une seule feuille. On voit où nous mèneraient de telles questions, si nous voulions aller détacher ainsi chaque mot d'une locution, et en faire un à part, lorsque grammaticalement il n'est plus mot. Le *chèvrefeuille* est un arbuste comme le *romarin*, *le rosier*, etc. C'est un nom; écrivons-le d'un seul mot, et nous y mettrons un *s* au pluriel, en écrivant des *chèvrefeuilles*, comme nous écrivons des *rosiers*, des *romarins*, etc.

« Pour toutes ces raisons, et pour les mille et une autres que le lecteur voudra bien nous dispenser de lui dire, nous proposons d'écrire les mots suivants au pluriel, sauf à retrancher l'*s* quand on les emploiera au singulier :

« Des *porquépics*, des *arquenciels*, des *béquefigues*, des *coqualânes* (1), des *chèvrefeuilles*, des *bainmaries* (2), des *gardemangers* (3), des *gardemagasins* (4), et touts les *garde*

(1) « Laissons crier les routiniers, nous avons le bon droit pour nous. Le double signe *qu* alterne avec le *c* et figure devant l'*e* à sa place, ainsi qu'on peut le reconnaître dans Amérique, Américain ; vainqueur, vaincu; musique, musicien, etc., etc. En écrivant *béque figue* (oiseau), nous sommes dans la bonne voie, car ce n'est pas *bec*, mais *béque*, abréviatif de *béquète*, pour *béquète* figue, qui *béquète la figue*. »

(2) « Selon d'autres ce mot vient du latin *balneum maris* (bain de mer). Et puis, fiez-vous-y. »

(3) et (4) « Les uns disent qu'il faut mettre au pluriel un *s* à *garde*, quand il est substantif, et qu'il ne se pluralise pas quand il est verbe (modatif actif) ; qu'il est substantif avec les personnes des : *gardes-chasse* (en laissant *chasse* au singulier), et qu'il est verbe avec les choses : des *garde-manger* (en laissant *manger* au singulier). Alors il faut bien prendre garde en écrivant; si vous mettez des *gardes-magasin*, ce sont des personnes; mais si vous écrivez sans varier, des *garde-magasin*, des *garde-boutique*, c'est pour les choses. »

quelconques, personnes, ou choses, quand ce mot est ... d'un substantif auquel il est lié ; des *appuimains*, des *e...maillards*, des *brèchedents*, des *têtatêtes*, des *piédtà...* des *serpensonnettes*, des *curedents*, des *cureoreilles*, ... *arcboutants*, des *fièrabras* (au singulier comme au plu... des *serretêtes*, des *gagnepains*, des *abajours*, des *abam...* des *rabajoies*, des *gobemouches*, des *chassecousins*, ... *chassemarées*, des *boutentrains*, des *portedrapeaux*, ... *portemanteaux*, etc., enfin touts les mots formés ... un verbe et un nom, et ils sont nombreux, surtout ... le verbe *porter*. Touts les mots de cette nature sont i...riables par la raison qu'il n'y a que le verbe qui pou... se pluraliser s'il était possible de le séparer ; il fau... écrire des *portent*-manteaux, mais viendrait ensuite ... autre question : faut-il, ou ne faut-il pas mettre *mante...* Aussi remarquons-nous que ces mots ont fort embarr... les lexicographes, qui ne savent trop comment s'en t... Je vois dans Boiste, que quelques uns sont frappés d... signe (*indéclin.*) *indéclinable ;* mais ils le sont touts de... étant écrits avec le trait d'union. Pourquoi, par exem... *porte-baguette* serait-il invariable ? c'est une pièce don... fait des milliers, comme des *capucines*, des *platines*, ... Il n'y en a qu'un à chaque fusil, dira-t-on ; mais il n'... non plus qu'une *platine*, qu'un *chien*, qu'une *baguett...* celà n'empêche pas qu'on ne dise des *baguettes*, ... *chiens*, des *platines*, quand il y en a plusieurs. Que... noms se trouvent ainsi privés du signe distinctif du ...riel. J'y remarque PORTE-ASSIETTE, *s. m.* Cercle de ... pour mettre sous les plats (BOISTE). Si on en met un ... chaque plat, ou chaque assiette, il y a évidemment sur ... table plusieurs *porte-assiette*. Plus bas on voit PO... BARRES, *s. m. pl.*, t. de voiturier. Anneau qui port...

barres. Pourquoi celui-ci est-il au pluriel, quand *porte-assiette* est au singulier? Tout cela n'est-il pas arbitraire, et n'y prête-t-il pas, en laissant à chacun le droit d'interpréter le nom de tel instrument à sa manière, et de l'orthographier comme il l'entend? Il serait mille fois mieux de faire comme pour *parapluie*, *parasol*, d'écrire touts ces mots d'un seul mot : un *portaiguille*, des *portaiguilles*; un *portassiette*, des *portassiettes* (1); un *portebarre*, des *portebarres*, etc.

« Nous avons beaucoup de noms formés avec la préposition (accessoire) *contre*, dont quelques uns sont passés à l'état de mot : j'y vois CONTREBOUTANT, *s. m.*, CONTREBITTES, *s. f. pl.*, à côté de CONTRE-BISEAU, *s. m.*, CONTRE-BASSE, *s. f.*; pourquoi ces derniers restent-ils avec le tiret à l'état de locution, quand les autres sont passés à l'état de mot? Pourquoi faut-il écrire avec l'apostrophe : une CONTR'AMARRE, et sans apostrophe : une CONTRE-EXTENSION? Tout cela n'apporte aucun obstacle au changement de nombre, puisque la préposition est invariable; le nom auquel elle se joint prend le signe du pluriel sans difficulté. D'accord, dirons-nous; mais n'en est-ce pas une assez grande que de mettre, ou de ne pas mettre le trait d'union à celui-ci, ou à celui-là?

« En principe, tout mot, signe d'un être quelconque, est un nom. Tout nom commun doit nécessairement passer du singulier au pluriel, selon que nous avons à exprimer plusieurs objets de même nature. En vain vous me direz que tel nom ne se pluralise pas. Alors je vous répondrai que ce n'est pas un nom, mais une phrase par laquelle vous

---

(1) « En supprimant l'e final du verbe (modatif actif), quand il se trouve devant une voyelle. »

me désignez l'objet, en attendant que vous lui ayez donné un nom. Si la locution dont vous vous êtes servi a été adoptée comme nom de l'objet, rayez-la des locutions, et faites-la passer à l'état de nom. Ne venez plus me dire : voilà un *petit instrument qui est propre à curer les dents;* dites-moi tout de suite : voilà *un curedent*, *deux curedents*, comme vous m'avez dit : voilà *un parapluie*, *deux parapluies*.

« Pour les noms composés de deux substantifs, ils ne causent aucun embarras, comme : des *chefs-lieux*, des *reines-marguerites*, des *messires-jeans*, etc., non plus que ceux où figurent le substantif et l'adjectif (modatif inerte), comme : un *bel-esprit*, des *beaux-esprits*, etc. Encore est-il bon de dire en passant que ces noms sont masculins pour la plupart, quoique le premier soit féminin. Il suffit que le second soit masculin. Ainsi, quoique *aigle*, *fourmi*, *taupe*, soient féminins, on dit : un *aigle-pêcheur*, un *fourmi-lion*, un *taupe-grillon*. Ces mots ne sont féminins que quand deux féminins se suivent : une *borne-fontaine*, une *dame-jeanne*, etc. Les deux noms prènent le signe du pluriel.

« Il en est de même de ceux composés d'un substantif et d'un adjectif (modatif inerte), comme : *amour-propre*, *plain-chant*, *chauve-souris*, *blanc-bec*, *blanc-seing* (1), etc. Les deux mots prènent le signe du pluriel. »

---

(1) « Ce sont des quittances, des reçus dont les blancs ne sont pas remplis, et qui sont signés d'avance. M. Lemare écrit des *blanc-seings*, parcequ'il interprète des *papiers signés en* BLANC. MM. Bécherelle condamnent cette interprétation tout en approuvant l'orthographe, en traduisant le mot par *signatures sur papier* BLANC. Tout celà n'est-il pas la même chose, et celà ne revient-il pas au même que si l'on disait : *des papiers* BLANCS *signés d'avance*? Écrivez donc *blancs-seings*. »

Nous admettons, et de toutes nos forces, le raisonnement de M. Vanier, puisque nous sommes convaincu qu'en réunissant toutes les grammaires, et Dieu merci le nombre en est assez grand, il est impossible d'en tirer une règle réelle et solide, qui puisse guider dans l'emploi des substantifs composés, par la raison seule que, depuis des siècles, sur ces substantifs comme sur tout, le raisonnement de la plupart des hommes qui se sont donné la mission, ou arrogé le droit de grammatiser (1), n'a été qu'une éternelle divagation, vide de toute logique, une éternelle guerre de mots, sans autre but que l'ergotage et l'obstination; seulement nous n'approuvons plus le raisonnement de M. Vanier, lorsqu'il nous dit : que les noms composés de deux substantifs ne causent aucun embarras, et qu'il paraît vouloir en faire une exception à la règle qu'il propose, en les laissant exister avec leur trait d'union; car nous croyons au contraire qu'ils en présentent encore assez souvent pour embarrasser ceux qui ne sont pas assez forts, ou assez hardis, pour résoudre la difficulté, ou l'aplanir, au risque de violer les prétendues règles données par les grammairiens; d'ailleurs, pourquoi une exception lorsqu'elle n'est pas nécessaire? pour embarrasser, voilà tout.

Mais laissons continuer M. Vanier : « Nous dirons comme eux, poursuit-il en parlant de MM. Bécherelle : des *grand'mères*, des *grand'tantes*, des *grand'messe*, et même des *grand'routes*. Le mot *grand* est invariable, disent-ils,

---

(1) Ce mot n'est consigné dans aucun dictionnaire, nous le savons, mais nous le croyons nécessaire, et l'on connaît notre façon de penser à cet égard.

lorsqu'il n'est pas pris pour la grandeur de la taille de la mère, ou de la tante, mais comme signe de respect dû aux vertus (1), à la vieillesse. C'est trop restreindre le mot. Dans *grand'chambre, grand'messe*, et autres, le mot *grand* modifie, sous le rapport de l'importance, de la suprématie l'objet auquel on le joint. Cela me semble renfermer tout et indiquer qu'il ne signifie pas grandeur physique; on dit cependant des *grands-pères*; on n'élide pas un *s* (2)

---

(1) Nous avouons qu'il fallait que MM. Bécherelle, cités ici par M. Vanier, qui a le bon esprit de trouver le mot trop restreint, nous avouons, disons-nous, qu'il fallait que MM. Bécherelle vinssent nous apprendre que les mots *grand'tantes*, *grand'mères* sont di[ts] comme signe de respect dû aux vertus, pour que nous nous en dou[tassions]; nous avions, nous, la sottise de croire, et bien des gens sont imbus de cette sottise-là, que ces noms étaient tout sim[plement] signe de certain degré de parenté qu'on était forcé par l'usage de donner même à des gens perdus de débauche; l'imagina[tion] de ces messieurs est bien poétique pour trouver tant de choses dans des noms que l'on donne, selon nous, tout bonnement, et tout simplement à la mère de notre mère, ou de notre père, à la mère de notre oncle, ou de notre tante, parceque tout uniment c'est la mère de notre mère, ou de notre père, la mère de notre oncle, ou de notre tante. Nous sommes peut-être bien ridicule, mais c'est là notre façon de penser.

(2) Ces messieurs nous disent qu'il faut écrire des *grand'tantes*, des *grand'mères*, des *grand'messes*, en élidant *es*; c'est-à-dire en remplaçant *es* par une apostrophe, parcequ'il ne s'agit pas de gran[deur] physique, autrement dire, de la grandeur de la taille. Nous sommes complètement de leur avis; nous savons parfaitement, et tout le mon[de] est comme nous, que nous ne disons pas : ma *grand'mère*, ma *grand'tante*, parceque les personnes que nous appelons ainsi sont de taille à pouvoir entrer tambour-major dans les cent-suisses, mais tout simple[ment] parceque, encore une fois, on est convenu de les appeler ainsi, parceque ce n'est pas de la grandeur physique de la taille, est-ce un

« On doit écrire : un *chevaux-légers*, un *cent-suisses*, et de même au pluriel; celà signifie : *un militaire du corps des chevaux-légers, des cent-suisses;* anciennes dénominations de deux corps qui formaient la garde du roi, comme il y avait aussi la *garde-française;* de sorte qu'on disait : un *garde-française*, pour signifier un militaire qui fesait partie de ce corps.

« Pourquoi *terre-plein* doit-il faire *terre-pleins* au plu-

---

raison pour dire : *grand'tante* plutôt que *grande tante*, etc. ? Est-ce que par hasard lorsque la *grand'mère*, en parlant des enfants de son fils, ou de sa fille, enfants souvent aussi grands qu'elle, et assez âgés souvent pour en avoir eux-mêmes, est-ce que la *grand'mère*, disons-nous, les appèle mes *petits-fils*, mes *petites-filles*, avec l'intention de parler de leur taille? Mais non, et celà pourtant n'empêche pas qu'elle dise en toutes lettres : mes *petites-filles*, et personne n'oserait dire autrement; et cependant, si l'on dit ma *grand'mère*, pour être conséquent, il faudrait dire ma *petit'fille*. Avouez donc, messieurs les grammairiens, que *grand'mère*, *grand'tante*, *grand'messe*, *grand'route*, etc., doivent s'écrire : *grandemère*, *grandetante*, *grandemesse*, *granderoute*, etc.; et s'il n'en a pas toujours été ainsi, c'est que la prononciation paresseuse, conseillée par l'ignorance, a fait disparaître l'*e* muet de *grande* dans l'orthographe de ces mots; corruption que votre savoir et celui de vos devanciers ont prise pour argent comptant, et sanctionnée sans réflexion. Car, que la grandeur soit réelle ou figurée, c'est toujours de la grandeur; dans un cas comme dans l'autre, le mot ne doit rien perdre, ni rien gagner; et vous savez comme nous, que dix mille mots dans notre langue peuvent vous en donner la preuve irréfutable. Lorsque l'on dit : la *chambre haute*, et la *chambre basse*, en parlant de la chambre des lords et de celle des communes d'Angleterre, on ne veut certainement pas désigner, dans le premier cas, une chambre juchée au septième étage, pas plus qu'on ne veut parler, dans le second, d'une chambre du rez-de-chaussée. (Voyez pour tous ces mots la liste des substantifs composés.)

riel, sans mettre un *s* à *terre?* Parcequ'il se rapporte au substantif *espaces*, sous-entendu, et que le mot *terre*, complément de la préposition (accessoire) *de*, reste invariable. Telle est la réponse de MM. Bécherelle. Avec des sous-entendus et des ellipses, un peu forcément remplies, on fait passer tout. C'est un petit reproche que s'attirent quelquefois mes confrères. Un *terre-plein* est un amas de terres rapportées, une planimétrie artificielle. Dites donc des *terres-pleins*, comme vous dites des *surfaces*. C'est un nom; il est composé avec un adjectif (modatif inerte); les deux mots doivent varier. Pourquoi aller chercher des phrases sous-entendues, auxquelles personne n'a pensé et cela dans quel but? de faire une bizarre et une inutile exception. Ou écrivons d'un seul mot des *terrepleins* (1).

« *Courte-haleine* ne se pluralise pas. Nous sommes de cet avis. Nous y ajouterons *courte-queue*. Quand on dit de plusieurs personnes qu'elles sont *courte-haleine;* de plusieurs chevaux, chiens, ou chats, qu'ils sont *courte-queue*, il est évident que nous désignons par là celui, ou ceux dont l'haleine est courte; les animaux auxquels on a coupé la queue (2).

---

(1) Oui, écrivons d'un seul mot des *terrepleins*, comme des chevauxlégers, ou mieux encore des *chevaulégers*, des *censuisses*, etc. et nous serons beaucoup plus sensés. Et nous pouvons dire ici que nous ne comprenons pas que M. Vanier tiène à ce que l'on écrive des *chevaux-légers*, puis des *terrepleins*, car enfin, pourquoi dire: *on doit écrire*, pour dire quelques lignes plus bas : *on devrait écrire*, et cela encore avec contradiction. Ne disons que d'une manière, et que cette manière s'applique à tout.

(2) Nous sommes encore obligé de faire remarquer ici que, par raisonnement, M. Vanier retombe dans le vague interminable de discussion oiseuse qu'il nous signalait tout à l'heure, tout en paraî-

« *Hôtel-Dieu* et *Fête-Dieu* ne doivent prendre l'*s* du pluriel qu'au premier mot ; des *Hôtels-Dieu* sont des hospices fondés au nom de Dieu ; des *Fêtes-Dieu* sont des fêtes qui ont Dieu pour objet (1).

« Pourquoi écrire un *réveille-matin*, et non pas un *réveilmatin*, d'un seul mot ? Un *réveil* est une horloge où il y a un *réveil* et non un *réveille* ; mais c'est le verbe (modatif actif) *réveiller*, dit-on, qui figure là. Nous n'aurons toujours que la même réponse à faire ; pourquoi vouloir obstinément tirer un mot d'une locution, et le juger isolément ? Boiste écrit *réveil*, et Lavaux, *réveille*. Le substantif *réveil* suffisait, car le *réveil* est une machine pour réveiller, c'est évident, et aussi bien le matin que le soir : cela dépend de l'heure à laquelle vous mettez l'aiguille... Dans une chanson de Béranger, MM. Bécherelle lui font dire :

> Oui, pour vous doit briller encor
> Le jour de la victoire,
> J'en serai le *réveille-matin*.

« Il n'y a qu'une petite difficulté dont ces grammai-

---

sant) vouloir l'écraser du pied. Mais, encore une fois, pourquoi ne dirait-on pas : une *courthaleine*, des *courthaleines* ; une *courtequeue*, des *courtequeues*, comme il veut, avec raison, qu'on écrive un *terreplein*, des *terrepleins* ?

(1) Est-il possible de croire par ce raisonnement que M. Vanier approuve que l'on écrive des *parapluies*. Quelle différence y a-t-il, nous le demandons, entre des *Hôtels-Dieu* et des *parapluies* ; si les uns sont fondés au nom de Dieu, les autres ne sont-ils pas faits pour parer la pluie. Mais encore une fois, comme l'a dit M. Vanier lui-même, ne sont-ce pas des noms d'objets, et *Hôteldieu* n'est-il pas qu'un substantif comme *parapluie* ?

riens ne se sont pas doutés, c'est qu'il faut *réveil*, et no *réveille*, car le vers est de huit pieds, et on l'allonge d'un syllabe qu'il ne peut contenir. Grammairiens! si vous n faites pas de vers, au moins ne les brisez pas. Dans tout les cas, j'écrirais au pluriel, des *réveils matin*, sans tire et sans *s* à matin, car on ne voit toujours là qu'un *réveil* ou des *réveils*, c'est-à-dire une machine que l'on monte telle heure du matin, comme du jour, ou de la nuit, o l'on veut qu'elle sonne. Je renvoie le *gobe-mouche*, o *mouches* (car voilà encore un sujet de dispute), avec *chassemouche*, les *chassemouches*, le *serretête* et les *ser têtes*, et tant d'autres qu'on devrait mettre à la fon pour le repos de l'esprit de ceux qui se perdent dans l règles futiles et dans les fastidieuses exceptions. Nous 1 pouvons mieux finir cet article déjà trop long, et qui serait bien davantage s'il nous fallait entrer dans touts l débats des grammairiens, qu'en citant de nouveau M. L mels, dont nous rapportons l'opinion : « Un nom, qu qu'en soient les éléments, est toujours l'image sonore, visible d'une idée représentant un objet sensible, ou être de raison. Peu importe les voix qui le forment, raient-elles des interjections (accessoires exclamatifs), des onomatopées (1), elles deviènent la représentation d' être, d'une substance. (Voyez le dernier alinéa de page XXI de l'*Avis*.)

« Par suite des raisons ci-dessus, il faudrait écrire, s

(1) Par *onomatopée*, on entend le son imitatif du bruit que une chose quelconque. Les mots formés par *onomatopée* sont ce qui, lorsqu'on les prononce, sont une imitation des choses qu'ils e priment : *coucou*, *bêler*, etc., sont des onomatopées.

trait d'union : des *vicerois*, des *quasidélits*, des *coétats*, des *semitons*, comme nous avons déjà en un seul mot, des *proconsuls*, des *hémisphères*, etc. »

Ainsi voilà donc M. Vanier qui veut qu'on écrive : un *curedent*, des *curedents*, sans trait d'union, et avec un *s* seulement au pluriel ; *un chevaux-légers*, des *chevaux-légers*, avec trait d'union et un *x*, et un *s* au singulier comme au pluriel ; un *réveil matin*, des *réveils matin*, en deux mots, sans trait d'union, et avec un *s* seulement à *réveil* au pluriel ; une *courte-queue*, des *courte-queue*, avec le trait d'union, invariable au singulier comme au pluriel, lorsqu'il est employé comme modatif surtout ; un *hôtel-Dieu*, des *hôtels-Dieu*, avec un trait d'union, et un *s* au pluriel seulement à *hôtel*. M. Vanier, en agissant ainsi, ne semble-t-il pas nous préserver de Charybde pour nous précipiter dans Scylla ; car ces cinq manières d'écrire ces noms composés, et ceux naturellement qui se trouvent dans le même cas, ne suffisent-elles pas pour embarrasser éternellement l'intelligence la plus déliée et la plus studieuse. Qui lui dira, une fois livrée à elle-même, quels sont ceux qui doivent s'écrire comme *curedent*, quels sont ceux qui doivent s'écrire comme *chevaux-légers*, comme *réveil matin*, comme *courte-queue* et comme *hôtel-Dieu* ? surtout en voyant son guide s'égarer lui-même. Il est pourtant un moyen bien simple, celui, comme nous l'avons déjà dit, de suivre une seule et même marche ; de soumettre à une seule et même règle touts ces mots, en les écrivant sans trait d'union, et variables seulement au pluriel lorsqu'ils ne sont pas terminés naturellement au singulier par un *s*, un *z*, ou un *x*.

Nous allons donner la liste de ces substantifs composés, afin de lever, autant que possible, toutes les difficultés qui

pourraient naître en suivant le chaos de nos devanciers, et de guider d'une manière certaine ceux qui voudront bien approuver et suivre notre réforme. Nous les présentons sur trois colonnes; les deux premières sont aussi conformes que possible à la marche suivie par les grammairiens, si toutefois on peut appeler celà une marche; car on s'apercevra que ce n'est qu'une divagation continuelle [illegible]; que des mots, positivement taillés sur le même patron [illegible], sont ici soumis au nombre, là toujours au singulier, pl[illegible]s loin toujours au pluriel, etc. La troisième colonne con[illegible]tient les mots tels que nous les proposons, tels que le[illegible]s proposent ceux qui prènent le bon sens pour guide. Cha[illegible]que substantif est au singulier, l'*s*, ou l'*x* qui suit, et s'e[illegible]n trouve séparé par une virgule et un tiret, est l'unique ma[illegible]que du pluriel, c'est-à-dire qu'il suffira de retirer la vi[illegible]gule et de rapprocher l'*s* ou l'*x* du mot lorsqu'il s'agira d[illegible]e plusieurs.

Cette liste, quoique beaucoup plus nombreuse que tout[illegible]s celles qu'on a données jusqu'à ce jour, n'est pas général[illegible]; mais on peut la considérer comme telle, car il était inu[illegible]le de présenter toute une catégorie de mots qui n'offrai[illegible]t pas d'observation : ainsi, par exemple, nous avons au m[illegible]culin quarante-neuf substantifs composés du modatif a[illegible]if *porte* et d'un substantif; sur ces quarante-neuf, sept [illegible]lement prènent la forme du pluriel qu'il s'agisse d'un, [illegible] de plusieurs, comme un *porte-barres*, des *porte-barres*, [illegible]t quarante-deux toujours au singulier, qu'il s'agisse d'u[illegible] ou de plusieurs, comme un *porte-bougie*, des *porte-bougie*[illegible] On comprend que quarante-un sont inutiles; pour ceu[illegible] mêmes qui voudraient rester dans l'ornière, puisqu'ils s'écrivent de la même manière. Par exemple, à ceux-là nous leur ferons remarquer qu'il est peut-être bien ridicule

d'écrire des *porte-barres* avec un *s*, et des *porte-bougie* sans *s*, d'après les définitions mêmes de ceux qui recommandent de les écrire ainsi. Des *porte-barres* sont des anneaux de cordes passés dans l'anneau du licou, et des *porte-bougie*, des instruments qui servent à conduire des bougies dans l'urètre. Or, si les anneaux de corde portent des barres, et les instruments des bougies, nous ne voyons pas pourquoi on écrit *porte-barres* et *porte-bougie* différemment ; mais ces écarts de logique sont trop communs à ces messieurs, pour qu'on se donne la peine d'y attacher tout le ridicule qu'ils méritent : nous croyons qu'un seul coupdœil sur la liste de ces substantifs suffira pour épouvanter et guérir les partisans de la doctrine, et les faire renoncer à tout jamais à suivre ses étendards, que le temps a déchirés sans gloire.

SUBSTANTIFS COMPOSÉS.

MASCULINS.

A.

Un	*Des*	*Un*	*Des*
Abat-faim,	abat-faim.	Abafaim,	—s. (1)
Abat-foin,	abat-foin.	Abafoin,	—s.
Abat-jour,	abat-jour.	Abajour,	—s.
Abat-vent,	abat-vent.	Abavent,	—s.

(1) Nous avons cru devoir retirer les consonnes inutiles, par la raison qu'elles auraient pu produire un effet désagréable. Nous croyons qu'*abafaim*, *arboutant*, *avancœur*, *avanrègne*, sont mieux que *abatfaim*. *arcboutant*, *avantcœur*, *avantrègne* ; nous n'avons laissé les consonnes qu'autant qu'elles étaient nécessaires à la prononciation, pour ce qui est de la fin du premier mot seulement.

Un	Des	Un Des
Abat-voix,	abat-voix.	Abavoix.
A-compte,	à-compte.	Acompte, — s.
Alto-basso,	alto-basso.	Altobasso, — s.
Alto-viola,	alto-viola.	Altoviola, — s.
Après-diner,	après-diners.	Aprèdiner, — s.
Après-souper,	après-soupers.	Aprèsouper, — s.
Arc-boutant,	arcs-boutants.	Arboutant — s.
Arc-doubleau,	arcs-doubleaux.	Arcdoubleau. — s.
Arc-en-ciel,	arcs-en-ciel.	Arquenciel, — s.
Arc-en-queue,	arcs-en-queue.	Arquenqueue, — s.
Arc-rampant,	arcs-rampants.	Arcrampant, — s.
Arrête-bœuf,	arrête-bœuf.	Arrêtebœuf, — s.
Arrête-nef,	arrête-nef.	Arrêtenef, — s.
Arrière-ban,	arrière-bans.	Arrièreban, — s.
Arrière-bec, (2)	arrière-becs. (2)	Arrièrebec, — s.
A-tout,	a-touts.	Atout, — s.
Attique-faux,	attique-faux.	Attiquefaux.
Attrape-mouche,	attrape-mouches.	Attrapemouche, —
Auto-da-fé,	auto-da-fé.	Autodafé, — s.
Avant-bec,	avant-becs.	Avanbec, — s.
Avant-bras,	avant-bras.	Avanbras.
Avant-cœur,	avant-cœurs.	Avancœur, — s.
Avant-faire-droit,	avant-faire-droit.	Avanfairedroit, — s
Avant-corps,	avant-corps.	Avancorps.
Avant-plancher,	avant-plancher.	Avanplancher, — s.
Avant-règne,	avant-règne.	Avanrègne, — s.

(1) Nous laissons le *c* à *arcdoubleau* et à *arcrampant*, puisque ces messieurs prétendent qu'on doit prononcer *ar-boutant*, mais *ark-doubleau*, et *ark-rampant*. Nous croyons que c'est ridicule, puisque le mot *arc* est joint dans l'un et l'autre cas par un mot commençant par une consonne.

(2) Tous les autres s'écrivent de même : un *arrièrechange*, des *arrièrechanges*, etc., selon nous; un *arrière-change*, des *arrières-changes*, selon ces messieurs.

Un	*Des*	*Un Des*
Avant-toit, (1)	**Avant-toits. (1)**	**Avantoit, — s. (1)**

B.

Un	*Des*	*Un Des*
Bas-justicier,	**bas-justiciers.**	**Basjusticier, — s.**
Basse-licier,	**basse-liciers.**	**Basselicier, — s.**
Bassin-oculaire,	**bassins-oculaires.**	**Bassinoculaire, — s.**
Bat-à-bourre,	**bat-à-bourre.**	**Batabourre, — s.**
Bateau-mère,	**bateaux-mères.**	**Bateaumère, — s.**
Bateau-porte,	**bateaux-portes.**	**Bateauporte, — s.**
Batis-maritime,	**batis-maritimes.**	**Batimaritime, — s.**
Batte-feu,	**batte-feu.**	**Battefeu, — s.**
Beau-fils,	**beaux-fils.**	**Beaufils.**
Beau-frère,	**beaux-frères.**	**Beaufrère, — s.**
Beau-partir,	. . . .	**Beaupartir, — s. (2)**
Beau-père,	**beaux-pères.**	**Beaupère, — s.**
Beau-revoir,	. . . .	**Beaurevoir, — s.**
Beau-semblant,	**beaux-semblants.**	**Beausemblant, — s.**
Bec-courbé,	**becs-courbés.**	**Beccourbé, — s.**
Bec-d'âne,	**becs-d'âne.**	**Becdâne, — s.**
Bec-de-corbin,	**becs-de-corbin.**	**Becdecorbin, — s.**
Bec-de-corne, (3)	**becs-de-corne. (3)**	**Becdecorne, — s. (3)**
Bec-de-cuiller,	. . . .	**Becdecuiller, — s.**
Bec-en-ciseau,	**becs-en-ciseaux.**	**Bèquenciseau, — x.**
Bec-fin,	**becs-fins.**	**Becfin, — s.**
Bec-en-poinçon,	**becs-en-poinçon.**	**Bèquenpoinçon, — s.**
Bec-ouvert,	**becs-ouverts.**	**Bèquouvert, — s.**
Bec-rond,	**becs-ronds.**	**Bècrond, — s.**
Bel-esprit,	**beaux-esprits.**	**Bèlesprit, — s.**

---

(1) et (3) Touts les autres s'écrivent de même.

(2) D'après M. Landais et les autres lexicographes, *beaupartir de la main*, se dit de la vigueur du cheval à partir de la main sur une ligne droite, sans qu'il s'en écarte, depuis son *partir* jusqu'à son *arrêt*. Ainsi pourquoi ne dirait-on pas, en certains cas, des *beaupartirs*, des *beaurevoirs*, des *biendires*, des *bienêtres*, etc., comme on dit des *bienfaits*?

Un	Des	Un	Des
Bel-outil,	beaux-outils.	Beloutil,	— s.
Bidi-bidi,	bidi-bidi.	Bidibidi,	— s.
Bien-aimé,	bien-aimés.	Bienaimé,	— s.
Bien-dire,	. . . .	Biendire,	— s.
Bien-être,	. . . .	Bienêtre,	— s.
Bien-joint,	bien-joint.	Bienjoint,	— s.
Bien-tenant,	bien-tenants.	Bientenant,	— s.
Blanc-aune,	blancs-aunes.	Blancaune,	— s.
Blanc-bois,	. . . .	Blanbois.	
Blanc-bourgeois,	. . . .	Blanbourgeois.	
Blanc-en-bourre,	. . . .	Blanquenbourre,	— s.
Blanc-étoc,	. . . .	Blanquétoc,	— s.
Blanc-jaune,	. . . .	Blanjaune,	— s.
Blanc-manger,	. . . .	Blanmanger,	— s.
Blanc-nez,	. . . .	Blanenez,	— s.
Blanc-pendard,	. . . .	Blanpendard,	— s.
Blanc-raisin,	. . . .	Blanraisin,	— s.
Boin-goli,	. . . .	Boingoli,	— s.
Blanc-bec,	blancs-becs.	Blanbec,	— s.
Bon-henri,	bon-henri.	Bonhenri,	— s.
Bouche-nez,	bouche-nez.	Bouchenez.	
Bouche-trou,	bouche-trous.	Bouchetrou,	— s.
Bouillon-blanc,	bouillons-blancs.	Bouillonblanc,	— s.
Boule-dogue,	boules-dogues.	Bouledogue,	— s.
Bout-avant,	bouts-avant.	Boutavant,	— s.
Bout-d'aile,	bouts-d'aile.	Boudaile,	— s.
Boute-dehors,	boutes-dehors.	Boutedehors.	
Boute-en-train,	boute-en-train.	Boutentrain,	— s.
Boute-feu,	boute-feu.	Boutefeu,	— s.
Boute-hors.	boute-hors.	Boutehors.	
Boute-lof,	boute-lof.	Boutelof,	— s.
Boute-tout-cuire,	boute-tout-cuire.	Boutetoucuire,	— s.
Bouton-rouge,	bouton-rouge.	Boutonrouge,	— s.
Bout-rimé,	bouts-rimés.	Bourimé,	— s.
Boyau-entier,	boyaux-entiers.	Boyauentier,	— s.

Un	*Des*	*Un*	*Des*
. . . .	boyaux-de-chat.	Boyaudechat, — s. (1)	
. . . .	boyaux-du-diable.	Boyaududiable, — s.	
Branle-bas,	branle-bas.	Branlebas.	
Brèche-dent,	brèche-dent.	Brèchedent, — s.	
Bric-à-brac,	bric-à-brac.	Bricabrac, — s.	
Brin-bleu,	brin-bleu.	Brinbleu, — s.	
Brise-image,	brise-images.	Brisimage, — s.	
Brise-motte,	brise-mottes.	Brisemotte, — s.	
Brise-pierre,	brise-pierre.,	Brisepierre, — s. (2)	

(1) Pour *boyaudechat*, *boyaududiable*, c'est différent; c'est le singulier qui leur manque : des *boyaux-de-chat*, selon ces messieurs, sont des coquilles de la famille d'autres coquilles appelées tuyaux; et des *boyaux-du-diable*, un nom que l'on donne à la salsepareille; ainsi il n'est pas possible, toujours selon eux, de dire un *boyaudechat*, en parlant d'une seule de ces coquilles, un *boyaududiable*, en parlant de la plante appelée *salsepareille*; il faut absolument dire : des *boyaux-du-diable*, quoique la *salsepareille* se dise au singulier, et des *boyaux-de-chat*, qu'il s'agisse d'un ou de plusieurs objets appelés ainsi; mais nous espérons qu'on n'en fera rien, et qu'on écrira : un *boyaudechat*, des *boyaudechats*; un *boyaududiable*, des *boyaududiables*.

(2) Nous pourrions demander encore pourquoi, des *brise-pierre* sans *s*, et des *brise-scellés* avec *s*; mais nous n'en finirions pas; ainsi, nous nous contenterons de dire que touts les autres s'écrivent sur *brise-pierre*, selon ces messieurs, un *brise-vent*, des *brise-vent*; et selon nous, toujours en suivant notre règle unique, comme un *brisepierre*, des *brisepierres*; un *brisimage*, des *brisimages*, etc.

Lorsque l'on ne voit pas de variété dans la nomenclature des mots d'une même formation, touts ceux qui manquent s'écrivent de même; ainsi, par exemple, nous ne donnons que *attrape-mouche*, *attrape-mouches*; *attrapemouche*, *attrapemouches*; parceque touts ceux qui sont formés du modatif actif *attraper* et d'un substantif s'écrivent de même. Lorsque les mots manquent dans la colonne du singulier, ou du pluriel, c'est que ces messieurs n'en admettent point.

Un	*Des*	*Un*
. . . .	. . . .	Briserais
Brise-scellé,	brise-scellés.	Brisescel
. . . .	. . . .	Briseven
Brûle-tout,	brûle-tout.	Brûletou
Brûle-queue,	brûles-queues.	Brûlequе
	C.	
Cache-cache,	. . . .	Cachecac
Café-marron,	. . . .	Cafémar
Cailleu-tassart,	cailleu-tassart.	Cailleuta
Caillot-rosat,	caillots-rosats.	Cailloros
Caju-fanga,	caju-fanga.	Cajufang
Caleçon-rouge,	caleçon-rouge.	Caleçonr
Cale-hauban,	cale-haubans.	Calhaub
Campagnol-volant,	campagnols-volants.	Campagı
Capitaine-blanc,	capitaines-blancs.	Capitain
Capitan-pacha,	capitan-pacha.	Capitanp
Capuchon-noir,	capuchons-noirs.	Capucho
Carvi-feuille,	carvi-feuilles.	Carvifeu
Casse-bouteille,	casse-bouteille.	Cassebou
Casse-lunette,	casse-lunette.	Casselun
Casse-mottes,	casse-mottes.	Cassemo
Casse-museau,	casse-museau.	Cassemu
Casse-noisette,	casse-noisettes.	Cassenoi
Casse-pierre, (1)	casse-pierre. (1)	Cassepier
Cerf-volant,	cerfs-volants.	Cervolan
Cham-chan,	cham-chan.	Chamcha
Cham-lon-la,	. . . .	Chamlon
Chapeau-chinois,	chapeaux-chinois.	Chapeau
Char-à-banc,	chars-à-bancs.	Charaba
Chasse-avant,	chasse-avant.	Chassava
Chasse-pointe,	chasse-pointes.	Chassepo
Chasse-coquin,	chasse-coquins.	Chasseco
Chasse-cousin,	chasse-cousins.	Chasseco

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	Des	Un	Des
Chasse-fiente,	chasse-fiente.	Chassefiente,	— s.
Chasse-fleurée,	chasse-fleurée.	Chassefleurée,	— s.
Chasse-marée,	chasse-marée.	Chassemarée,	— s.
Chasse-merde,	chasse-merde.	Chassemerde,	— s.
Chasse-mouches,	chasse-mouches.	Chassemouche,	— s.
Chasse-mulet,	chasse-mulets.	Chassemulet,	— s.
Chasse-chien,	chasse-chiens.	Chassechien,	— s.
Chasse-pommeau,	chasse-pommeaux.	Chassepommeau,	— x.
Chasse-rivet,	chasse-rivet.	Chasserivet,	— s.
Chat-cervier,	chats-cerviers.	Chacervier,	— s.
Chat-huant,	chats-huants.	Chahuant,	— s.
Chat-marin,	chats-marins.	Chamarin,	— s.
Chat-rochier,	chat-rochier.	Charochier,	— s.
Chauffe-chemise,	chauffe-chemise.	Chauffechemise,	— s.
Chauffe-pied,	chauffe-pieds.	Chauffepied,	— s.
Chausse-pied,	chausse-pieds.	Chaussepied,	— s.
Chef-d'œuvre,	chefs-d'œuvre.	Chefdœuvre,	— s.
Chef-lieu,	chefs-lieux.	Cheflieu,	— x.
Chevaux-légers.	chevaux-légers.	Chevauléger,	— s.
Chèvre-feuille,	chèvre-feuilles.	Chèvrefeuille,	— s.
Chien-d'eau,	chiens-d'eau.	Chiendeau,	— x.
Chèvre-pieds,	chèvre-pieds.	Chèvrepied,	— s.
Chien-de-mer,	chiens-de-mer.	Chiendemer,	— s.
Chien-de-terre,	chiens-de-terre.	Chiendeterre,	— s.
Chien-loup,	chiens-loups.	Chienloup,	— s.
Chien-marin, (1)	chiens-marins. (1)	Chienmarin,	— s. (1)
Chou-de-Milan,	choux-de-Milan.	Choudemilan,	— s.
Chou-fleur,	choux-fleurs.	Choufleur,	— s.
Chou-navet,	choux-navets.	Chounavet,	— s.
Chou-palmiste,	choux-palmistes.	Choupalmiste,	— s.
Chou-rave,	choux-raves.	Chourave,	— s.
Clair-de-lune,	clairs-de-lune.	Clairdelune,	— s.
Clair-obscur,	clairs-obscurs.	Clairobscur,	— s.
Claque-dents,	claque-dents,	Claquedent,	— s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	*Des*	*Un* *Des*
. . . .	. . . .	Briseraison, — s.
Brise-scellé,	brise-scellés.	Brisescellé, — s.
. . . .	. . . .	Brisevent, — s.
Brûle-tout,	brûle-tout.	Brûletout, — s.
Brûle-queue,	brûles-queues.	Brûlequeue, — s.

C.

Cache-cache,	. . . .	Cachecache, — s.
Café-marron,	. . . .	Cafémarron, — s.
Cailleu-tassart,	cailleu-tassart.	Cailleutassart, — s
Caillot-rosat,	caillots-rosats.	Caillorosat, — s.
Caju-fanga,	caju-fanga.	Cajufanga, — s.
Caleçon-rouge,	caleçon-rouge.	Caleçonrouge, — s.
Cale-hauban,	cale-haubans.	Calhauban, — s.
Campagnol-volant,	campagnols-volants.	Campagnolvolant, —
Capitaine-blanc,	capitaines-blancs.	Capitaineblanc, —
Capitan-pacha,	capitan-pacha.	Capitanpacha, —
Capuchon-noir,	capuchons-noirs.	Capuchonnoir, —
Carvi-feuille,	carvi-feuilles.	Carvifeuille, — s.
Casse-bouteille,	casse-bouteille.	Cassebouteille, —
Casse-lunette,	casse-lunette.	Casselunette, — s.
Casse-mottes,	casse-mottes.	Cassemotte, — s.
Casse-museau,	casse-museau.	Cassemuseau, — x
Casse-noisette,	casse-noisettes.	Cassenoisette, — s.
Casse-pierre, (1)	casse-pierre. (1)	Cassepierre, — s. (
Cerf-volant,	cerfs-volants.	Cervolant, — s.
Cham-chan,	cham-chan.	Chamchan, — s.
Cham-lon-la,	. . . .	Chamlonlà, — s.
Chapeau-chinois,	chapeaux-chinois.	Chapeauchinois.
Char-à-banc,	chars-à-bancs.	Charabanc, — s.
Chasse-avant,	chasse-avant.	Chassavant, — s.
Chasse-pointe,	chasse-pointes.	Chassepointe, — s.
Chasse-coquin,	chasse-coquins.	Chassecoquin, — s.
Chasse-cousin,	chasse-cousins.	Chassecousin, — s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	*Des*	*Un* *Des*
Chasse-fiente,	chasse-fiente.	Chassefiente, — s.
Chasse-fleurée,	chasse-fleurée.	Chassefleurée, — s.
Chasse-marée,	chasse-marées.	Chassemarée, — s.
Chasse-merde,	chasse-merde.	Chassemerde, — s.
Chasse-mouches,	chasse-mouches.	Chassemouche, — s.
Chasse-mulet,	chasse-mulets.	Chassemulet, — s.
Chasse-chien,	chasse-chiens.	Chassechien, — s.
Chasse-pommeau,	chasse-pommeaux.	Chassepommeau, — x.
Chasse-rivet,	chasse-rivet.	Chasserivet, — s.
Chat-cervier,	chats-cerviers.	Chacervier, — s.
Chat-huant.	chats-huants.	Chahuant, — s.
Chat-marin,	chats-marins.	Chamarin, — s.
Chat-rochier,	chat-rochier.	Charochier, — s.
Chauffe-chemise,	chauffe-chemise.	Chauffechemise, — s.
Chauffe-pied,	chauffe-pieds.	Chauffepied, — s.
Chausse-pied,	chausse-pieds.	Chaussepied, — s.
Chef-d'œuvre,	chefs-d'œuvre.	Chefdœuvre, — s.
Chef-lieu,	chefs-lieux.	Cheflieu, — x.
Chevaux-légers.	chevaux-légers.	Chevauléger, — s.
Chèvre-feuille,	chèvre-feuilles.	Chèvrefeuille, — s.
Chien-d'eau,	chiens-d'eau.	Chiendeau, — x.
Chèvre-pieds,	chèvre-pieds.	Chèvrepied, — s.
Chien-de-mer,	chiens-de-mer.	Chiendemer, — s.
Chien-de-terre,	chiens-de-terre.	Chiendeterre, — s.
Chien-loup,	chiens-loups.	Chienloup, — s.
Chien-marin, (1)	chiens-marins. (1)	Chienmarin, — s. (1)
Chou-de-Milan,	choux-de-Milan.	Choudemilan, — s.
Chou-fleur,	choux-fleurs.	Choufleur, — s.
Chou-navet,	choux-navets.	Chounavet, — s.
Chou-palmiste,	choux-palmistes.	Choupalmiste, — s.
Chou-rave,	choux-raves.	Chourave, — s.
Clair-de-lune,	clairs-de-lune.	Clairdelune, — s.
Clair-obscur,	clairs-obscurs.	Clairobscur, — s.
Claque-dents,	claque-dents,	Claquedent, — s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	*Des*	*Un Des*
Claque-oreille,	claque-oreilles,	Claquoreille, — s.
Clin-d'œil. (1)	clin-d'œil. (1)	Clindœil, — s. (1)
Clou-d'épingle,	clous-d'épingle.	Cloudépingle, — s.
Clou-de-girofle,	clous-de-girofle.	Cloudegirofle, — s
Clou-de-rue,	clous-de-rue.	Clouderue, — s.
Cochon-d'Inde,	cochons-d'Inde.	Cochondinde, — s.
Co-donataire,	co-donataires.	Codonataire, — s.
. . . .	codre-feuillards.	Codrefeuillard, — s
Co-égal,	co-égaux.	Coégal, — gaux.
Cœur-de-bœuf,	cœurs-de-bœuf.	Cœurdebœuf, — s.
Co-évêque,	co-évêques.	Coévêque, — s.
Co-partageant,	co-partageants.	Copartageant, — s
Coffre-fort,	coffres-forts.	Coffrefort, — s.
Cogne-fêtu,	cogne-fêtu.	Cognefêtu, — s.
Colin-tampon,	. . . .	Colintampon, — s
Collet-blanc,	collets-blancs.	Colletblanc, — s.
Collet-de-buffle,	collet-de-buffle.	Colletdebuffle, —
Contre-amiral,	contre-amiraux.	Contramiral, — s
Contre-biseau, (2)	contre-biseaux. (2)	Contrebiseau, — s
Co-partage,	co-partages.	Copartage, — s.
Coq-à-l'âne,	coqs-à-l'âne.	Coqualâne, — s.
Coq-d'Inde,	coqs-d'Inde.	Codinde, — s.
Coude-pied,	coude-pieds.	Coudepied, — s.
Coupe-bourgeon,	coupe-bourgeons.	Coupebourgeon, -
Coupe-cercle,	coupe-cercles.	Coupecercle, — s.
Coupe-corps,	coupe-corps.	Coupecorps.
Coupe-gorge,	coupe-gorge.	Coupegorge, — s.
Coupe-jarret,	coupe-jarret.	Coupejarret, — s.
Coupe-paille,	coupe-paille.	Coupepaille, — s.
Coupe-pâte,	coupe-pâte.	Coupepâte, — s.
Coupe-queue,	coupe-queues.	Coupequeue, — s.
Coupe-tête,	. . . .	Coupetête, — s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

(2) *Idem*.

Un	Des	Un Des
Court-bâton,	courts-bâtons.	Courbâton, — s.
Court-pendu,	court-pendu.	Courpendu, — s.
Couvre-chef,	couvre-chefs.	Couvrechef, — s.
Couvre-feu,	couvre-feu.	Couvrefeu, — x.
Couvre-pieds,	couvre-pieds.	Couvrepied, — s.
Couvre-plat,	couvre-plat.	Couvreplat, — s.
Crève-cœur,	crève-cœur.	Crèvecœur, — s.
Cric-crac,	cric-crac.	Criccrac, — s.
Cri-cri,	cri-cri.	Cricri, — s.
Croque-note,	croque-notes.	Croquenote, — s.
Cul-de-jatte,	culs-de-jatte.	Cudejatte, — s.
Cul-de-lampe,	culs-de-lampe.	Cudelampe, — s.
Cure-dents,	cures-dents.	Curedent, — s.
Cure-feu,	cure-feu.	Curefeu, — s.
Cure-môle,	cure-môle.	Curemôle, — s.
Cure-oreille,	cure-oreilles.	Curoreille, — s.
Cure-pied,	cure-pieds.	Curepied, — s.
	D.	
Demi-cercle,	demi-cercles.	Demicercle, — s.
Deux-points,	deux-points.	Deuxpoint, — s.
Doit-et-avoir,	doit-et-avoir.	Doitéavoir, — s.
Dompte-venin,	dompte-venin.	Domptevenin, — s.
Don-quichottisme,	. . . .	Donquichottisme, — s.
Dos-d'âne,	dos-d'âne.	Dosdâne. — s.
Double-emploi,	doubles-emplois.	Doublemploi, — s.
	E.	
Entre-chat,	entre-chats.	Entrechat, — s.
Entre-deux,	entre-deux.	Entredeux.
Entre-modillon,	entre-modillons.	Entremodillon, — s.
. . . .	entre-nerfs.	Entrenerf, — s.
Entre-nœuds,	entre-nœuds.	Entrenœud, — s.
Entre-pont,	entre-ponts.	Entrepont, — s.
Épi-d'eau,	épis-d'eau.	Épideau, — x.
Entre-sabords,	. . . .	Entresabord, — s.
Essuie-mains,	essuie-mains.	Essuimain, — s.

Un	Des	Un Des
Essuie-pierre,	essuie-pierre.	Essuipierre, — s.
État-major,	états-majors.	Étamajor, — s.
Ex-voto,	ex-voto.	Exvoto, — s.

F.

Un	Des	Un Des
Fait-exprès,	. . . .	Faitexprès.
Fascià-latà,	fascia-lata.	Fascialata, — s.
Faux-accord,	faux-accords.	Fauxaccord, — s.
Faux-panneau, (1)	faux-panneaux. (1)	Faupanneau, — x.
Fer-à-cheval,	fers-à-cheval.	Feracheval, — s.
Fer-blanc,	fers-blancs.	Ferblanc, — s.
Fer-chaud,	fers-chauds.	Ferchaud, — s.
Fesse-cahier,	fesse-cahier.	Fessecahier, — s.
Fesse-mathieu,	fesse-mathieu.	Fessemathieu, —
Fêtu-en-cul,	fêtu-en-cul.	Fêtuencul, — s.
Fier-à-bras,	fiers-à-bras.	Fièrabras, — s.
Flic-flac,	flic-flac.	Flicflac, — s.
Flint-glass,	flint-glass.	Flinglass.
Flon-flon,	. . . .	Flonflon, — s.
. . . .	fonts-de-baptême, ou	. . . .
. . . .	fonts-baptismaux.	Fonbaptismal, — s.
For-mariage,	for-mariage.	Formariage, — s.
Forté-piano,	forté-piano.	Fortépiano, — s.
Fort-vêtu,	fort-vêtu.	Forvêtu, — s.
Fouille-au-pot,	fouille-au-pot.	Fouillaupot, — s.
Fouille-merde,	fouille-merde.	Fouillemerde, — s.
Fourmi-lion,	fourmi-lions.	Fourmilion, — s.
Franc-alleu,	franc-alleu.	Francalleu, — s.
Franc-bord,	francs-bords.	Franbord, — s.
Franc-comtois,	franc-comtois.	Francomtois.
Franc-étable,	. . . . .	Franquétable, — s.
Franc-fiefs,	francs-fiefs.	Franfief, — s.
Franc-maçon,	francs-maçons.	Franmaçon, — s.
Franc-parler,	. . . . .	Franparler, — s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	*Des*	*Un* *Des*
Franc-pineau,	. . . . . .	Franpineau, — x.
Franc-quartier,	. . . . . .	Franquartier, — s.
Franc-réal,	. . . . . .	Franréal.
Franc-tillac (1),	francs-tillacs (1).	Frantillac, — s. (2)
Frappe-main,	frappe-mains.	Frappemain, — s.

G.

Un	*Des*	*Un* *Des*
Garde-bourgeoise,	gardes-bourgeoises.	Gardebourgeoise, — s.
Garde-boutique,	garde-boutique.	Gardeboutique, — s.
Garde-champêtre,	gardes-champêtres.	Gardechampêtre, — s.
Garde-chasse,	gardes-chasse.	Gardechasse, — s.
Garde-côte,	gardes-côtes.	Gardecôte, — s.
Garde-des-sceaux,	gardes-des-sceaux.	Gardedesceaux.
Garde-du-corps,	gardes-du-corps.	Gardeducorps.
Garde-feu,	garde-feu.	Gardefeu, — x.
Garde-filet,	garde-filet.	Gardefilet. — s.
Garde-forestier,	gardes-forestiers.	Gardeforestier, — s.
Garde-fou,	garde-fous.	Gardefou, — s.
Garde-française,	gardes-françaises.	Gardefrançaise, — s.
Garde-impérial,	gardes-impériaux.	Gardimpérial, — aux.
Garde-magasin,	garde-magasins.	Gardemagasin, — s.
Garde-main,	garde-main.	Gardemain, — s.
Garde-malade,	garde-malade.	Gardemalade, — s.
Garde-manger,	garde-manger.	Gardemanger, — s.
Garde-meubles,	garde-meubles.	Gardemeuble, — s.
Garde-national,	gardes-nationaux.	Gardenational, — aux.
Garde-notes,	garde-notes.	Gardenote, — s.
Garde-rôles,	gardes-rôles.	Garderôle, — s.
Garde-royal,	gardes-royaux.	Garderoyal, — aux.
Garde-scel,	garde-scel.	Gardescel, — s.
Garde-suisse,	gardes-suisses.	Gardesuisse, — s.
Garde-vue,	garde-vue.	Gardevue, — s.
Gâte-bois,	gâte-bois.	Gâtebois, — s.
Gâte-enfant,	gâte-enfants.	Gâtenfant, — s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	Des	Un	Des
Gâte-métier,	gâte-métier.	Gâtemétier.	— s.
Gâte-papier,	gâte-papier.	Gâtepapier,	— s.
Gâte-pâte,	gâte-pâte.	Gâtepâte,	— s.
Grand-duc,	grands-ducs.	Grandduc,	— s.
Grand-duché (1),	grands-duchés (1).	Grandduché,	— s. (1)
Gras-double,	gras-double.	Grasdouble,	— s.
Gras-fondu,	....	Grasfondu,	— s.
Gros-bec,	gros-becs.	Grosbec,	— s.
Gros-blanc,	gros-blancs.	Grosblanc,	— s.
Gros-canon,	gros-canons.	Groscanon,	— s.
Gros-de-Naples,	gros-de-Naples.	Grosdenaple,	— s.
Gros-romain,	gros-romains.	Grosromain,	— s.
Gros-texte,	gros-textes.	Grostexte,	— s.
Gros-de-tours,	gros-de-tours.	Grosdetours.	
Gros-temps,	gros-temps.	Grostemps.	
Guide-âne,	guide-âne.	Guidâne,	— s.

H.

Un	Des	Un	Des
Habéas-corpus,	....	Habéascorpus.	
Hale-à-bord,	....	Halabord,	— s.
Hale-bas,	....	Halebas.	
Happe-chair,	happe-chair.	Happechair,	— s.
Hausse-pied,	hausse-pied.	Haussepied,	— s.
Haut-à-haut,	....	Hautahaut,	— s.
Haut-bord,	hauts-bords.	Haubord,	— s.
Haut-de-casse,	haut-de-casse.	Haudecasse,	— s.
Haut-de-chausses,	hauts-de-chausses.	Haudechausse,	— s.
Haut-dessus,	hauts-dessus.	Haudessus.	
Haute-liceur,	haute-liceurs.	Hauteliceur,	— s.
Haut-en-bas,	....	Hautenbas.	
Haut-fond,	hauts-fonds.	Haufond,	— s.
Haut-juré (2),	hauts-jurés (2).	Haujuré,	— s. (2)

(1) Les autres s'écrivent de même.

(2) *Idem.*

Un	*Des*	*Un*	*Des*
Haut-le-pied,	hauts-le-pied.	Hautepied,	— s.
Haut-mal,	. . . .	Haumal,	— s.
Hâvre-sac,	hâvre-sac.	Hâvresac,	— s.
Hors-d'œuvre,	hors-d'œuvre.	Hordœuvre,	— s.
Hôtel-dieu,	hôtels-dieu.	Hôteldieu,	— x.
I.			
In-folio,	in-folio.	Infolio,	— s.
In-octavo,	in-octavo.	Inoctavo,	— s.
In-pace,	in-pace.	Inepace,	— s.
In-promptu,	in-promptu.	Impromptu,	— s.
In-quarante-huit,	in-quarante-huit.	Inquarantehuit,	— s.
In-quarto (1),	in-quarto (1).	Inquarto,	— s. (1)
J.			
Janissar-agasi,	. . . .	Janissaragasi,	— s.
Joli-cœur,	jolis-cœurs.	Jolicœur,	— s.
Juré-crieur,	jurés-crieurs.	Jurécrieur,	— s.
Juste-milieu,	juste-milieu.	Justemilieu,	— x.
K.			
Kat-chérif,	kat-chérifs.	Katchérif,	— s.
L.			
Liberum-veto,	. . . .	Liberumveto,	— s.
Loup-cervier,	loups-cerviers.	Loucervier,	— s.
Loup-garou,	loups-garoux.	Lougarou,	— x.
Loup-marin,	loups-marins.	Loumarin,	— s.
M.			
Mal-appris,	mal-appris.	Malappris.	
Mal-avisé,	mal-avisés.	Malavisé,	— s.
Mal-bâti,	mal-bâtis.	Malbâti,	— s.
Mal-caduc,	. . . .	Malcaduc,	— s.
Mal-content,	mal-contents.	Malcontent,	— s.

---

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	Des	Un Des
Pied-droit,	pieds-droits.	Piédroit, — s.
Pied-fort,	pieds-forts,	Piéfort, — s.
Pied-de-bœuf,	. . . .	Piédebœuf, — s.
Pied-fourché,	pieds-fourchés.	Piéfourché, — s.
Pied-horaire,	pieds-horaires.	Piéhoraire, — s.
Pied-plat,	pieds-plats.	Pièplat, — s.
Pique-nique,	pique-nique.	Piquenique, — s.
Pleure-misère,	pleure-misère.	Pleuremisère, — s.
Plus-que-parfait,	plus-que-parfait.	Plusqueparfait, — s.
Point-à-la-reine,	. . . .	Pointalareine, — s.
Porc-épic,	porcs-épics.	Porquépic, — s.
Porc-marin,	porcs-marins.	Pormarin, — s.
Porte-bougie (1),	porte-bougie (1).	Portebougie, — s. (1)
Porte-barres,	porte-barres.	Portebarre, — s.
Porte-choux,	porte-choux.	Portechou, — x.
Porte-clés,	porte-clés.	Porteclé, — s.
Porte-étrivières,	porte-étrivières.	Portétrivière, — s.
Porte-haubans,	porte-haubans.	Porthauban, — s.
Porte-mouchettes,	porte-mouchettes.	Portemouchettes, — =
Porte-vergues,	porte-vergues.	Portevergue, — s.
Port-franc,	ports-francs.	Porfranc, — s.
Post-scriptum,	post-scriptum.	Postcriptum, — s.
Pot-de-chambre,	pots-de-chambre.	Podechambre, — s.
Pot-de-vin,	pots-de-vin.	Podevin, — s.
Pot-au-feu,	pots-au-feu.	Potaufeu, — x.
Pousse-balle,	pousse-balle.	Pousseballe, — s.
	Q.	
Qu'en-dira-t-on,	qu'en-dira-t-on.	Quendiraton, — s.
	R.	
Racle-boyau,	racle-boyau.	Racleboyau, — x.
Rat-de-cave,	rats-de-cave.	Radecave, — s.
Relève-moustache,	relève-moustache.	Relèvemoustache, — s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	Des	Un	Des
Relève-quartier,	relève-quartier.	Relèvequartier,	— s.
Rendez-vous,	rendez-vous.	Rendezvous.	
Réveille-matin,	réveille-matin.	Réveilmatin,	— s.
Rouge-bord,	rouge-bords.	Rougebord,	— s.
Rouge-gorge,	rouges-gorge.	Rougegorge,	— s.
Rouge-queue,	rouges-queues.	Rougequeue,	— s.
S.			
Saint-simonien,	saint-simoniens.	Sainsimonien,	— s.
. . . .	saint-simonistes.	Sainsimoniste,	— s.
San-benito,	san-benito.	Sanbénito,	— s.
Sang-de-dragon,	sangs-de-dragon.	Sandedragon,	— s.
Sang-froid,	. . . .	Sangfroid,	— s.
Sans-cœur,	sans-cœur,	Sancœur,	— s.
Sans-culotte,	sans-culotte.	Sanculotte,	— s.
Sans-culottisme,	. . . .	Sanculottisme,	— s.
Sans-fleur,	sans-fleur.	Sanfleur,	— s.
Sans-peau,	sans-peau.	Sanpeau,	— x.
Sauf-conduit,	saufs-conduits.	Saufconduit,	— s.
Semi-pélagianisme,	. . . .	Semipélagianisme,	- s.
Serre-bauquière,	serre-bauquières.	Serrebauquière,	— s.
Serre-bosse,	serre-bosse.	Serrebosse,	— s.
Serre-ciseaux,	serre-ciseaux.	Serreciseau,	— x.
Serre-file,	serre-file.	Serrefile,	— s.
Serre-gouttière,	serre-gouttière.	Serregouttière,	— s.
Serre-papier,	serre-papiers.	Serrepapier,	— s.
Serre-points,	serre-points.	Serrepoint,	— s.
Serre-tête,	serre-tête.	Serretête,	— s.
Sourd-muet,	sourds-muets.	Sourmuet,	— s.
Sous-amendement,	sous-amendements.	Sousamendement,	— s.
Sous-arbrisseau,	sous-arbrisseaux.	Sousarbrisseau,	— x.
Sous-bail,	sous-baux.	Soubail,	— aux.
Sous-doyen,	sous-doyen.	Soudoyen,	— s.
Sous-pied,	sous-pied.	Soupied,	— s.
Sous-précepteur (1),	sous-précepteurs (1).	Souprécepteur,	— s. (1)

(1) Les autres s'écrivent de même.

Un	*Des*	*Un*	*Des*
Sud-sud-est,	. . . .	Sudsudest.	
Sud-sud-ouest (1),	. . . .	Sudsudouest (1).	
Sur-arbitre,	sur-arbitre.	Surarbitre,	— s.
Sur-attribut,	sur-attribut.	Surattribut,	— s.
Sur-baissement,	sur-baissement.	Surbaissement,	— s.

T.

Un	*Des*	*Un*	*Des*
Taille-mèche,	taille-mèches.	Taillemèche,	— s.
Taille-plume,	taille-plumes.	Tailleplume,	— s.
Terre-neuvier,	terre-neuviers.	Terreneuvier,	— s.
Terre-plein,	terre-pleins.	Terreplein,	— s.
Tic-tac,	tic-tac.	Tictac,	— s.
Tiers-état,	tiers-états.	Tiersétat,	— s.
Tiers-poteau,	tiers-poteaux.	Tierpoteau,	— x.
Tire-balle,	tire-balle.	Tireballe,	— s.
Tire-bouchon,	tire-bouchon.	Tirebouchon,	— s.
Tire-bouclé,	tire-bouclé.	Tirebouclé,	— s.
Tire-dent,	tire-dent.	Tiredent,	— s.
Tire-fiente,	tire-fiente.	Tirefiente,	— s.
Tire-filet,	tire-filet.	Tirefilet,	— s.
Tire-pied,	tire-pied.	Tirepied,	— s.
Tire-plomb (2),	tire-plomb (2).	Tireplomb,	— s.
Tire-pus,	tire-pus.	Tirepus.	
Tohu-bohu,	. . . .	Tohubohu,	— s.
Tourne-à-gauche,	tourne-à-gauche.	Tournagauche,	— s.
Tourne-bride,	tourne-bride.	Tournebride,	— s.
Tourne-broche,	tourne-broche.	Tournebroche,	— s.
Tourne-feuillet,	tourne-feuillet.	Tournefeuillet,	— s.
Tourne-fil,	tourne-fil.	Tournefil,	— s.
Tourne-vis,	tourne-vis.	Tournevis.	
Tout-puissant,	. . . .	Toutpuissant,	— s.
Traine-malheur,	traine-malheur.	Trainemalheur,	— s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

(2) *Idem.*

Un	*Des*	*Un Des*
Tranche-fil,	tranche-fils.	Tranchefil, — s.
Tranche-lard,	tranche-lard.	Tranchelard, — s.
Tranche-montagne,	tranche-montagne.	Tranchemontagne, — s.
Trique-balle,	trique-balle.	Triqueballe, — s.
Trompe-l'œil,	trompe-l'œil.	Trompelœil, — s.
Trou-madame,	trous-madame.	Troumadame, — s.
Trousse-galant,	trousse-galants.	Troussegalant, — s.
Trousse-queue,	trousse-queue.	Troussequeue, — s.
Tue-chien,	tue-chien.	Tuechien, — s.
Tue-vent,	tue-vent.	Tuevent, — s.

U.

Ultra-révolution-naire,	ultra-révolution-naires.	Ultrarévolutionnaire, — s.
Ultra-royaliste,	ultra-royalistes.	Ultraroyaliste, — s.

V.

Va-tout,	. . . .	Vatout, — s.
Vice-amiral,	vice-amiraux.	Vicamiral, — aux.
Vice-chancelier,	vice-chanceliers.	Vicechancelier, — s.
Vice-consul,	vice-consuls.	Viceconsul, — s.
Vice-consulat,	vice-consulats.	Viceconsulat, — s.
Vice-sénéchal,	vice-sénéchaux.	Vicesénéchal, — aux.
Vide-bouteille,	vide-bouteilles.	Videbouteille, — s.
Vide-poche,	vide-poches.	Videpoche, — s.
Vieux-oing,	. . . .	Vieuxoing, — s.
Vif-argent,	. . . .	Vifargent, — s.
Waux-hall,	. . . .	Wauxhall, — s.

SUBSTANTIFS COMPOSÉS FÉMININS.

A.

Une	*Des*	*Une Des*
Abat-chauvée,	abat-chauvées.	Abachauvée, — s.
Après-dinée,	après-dinées.	Aprèdinée, — s.

Une	*Des*	*Une*	*Des*
Après-midi,	après-midi.	Aprèmidi,	— s.
Après-soupée,	après-soupées.	Aprèsoupée,	— s.
Arrière-boutique,	arrière-boutiques.	Arrièreboutique,	— s.
Arrière-caution,	arrière-cautions.	Arrièrecaution,	— s.
Avant-veille, (1)	avant-veilles. (1)	Avanveille,	— s. (1)
Avant-scène,	avant-scène.	Avanscène,	— s.

B.

Une	*Des*	*Une*	*Des*
Barbe-de-bouc,	barbes-de-bouc.	Barbedebouc,	— s.
Barbe-de-capucin,	barbes-de-capucin.	Barbedecapucin,	—
Barbe-de-chèvre,	barbes-de-chèvre.	Barbedechèvre,	— s.
Barbe-de-Dieu, (2)	barbes-de-Dieu. (2)	Barbededieu,	— x (2)
Barbe-espagnole,	barbes-espagnoles.	Barbespagnole,	— s.
Basse-contre, (3)	basse-contre. (3)	Bassecontre,	— s. (3)
Basse-eau,	basses-eaux.	Basseau,	— x.
Basse-fosse,	basses-fosses.	Bassefosse,	— s.
Basse-taille,	basses-tailles.	Bassetaille,	— s.
Basse-terre,	basses-terres.	Basseterre,	— s.
Basse-goutte,	. . . .	Bassegoutte,	— s.
Basse-justice,	. . . .	Bassejustice,	— s.
Basse-lice,	basses-lices.	Basselice,	— s.
Basse-mer,	basses-mers.	Bassemer,	— s.
Basse-voile,	basses-voiles.	Bassevoile,	— s.
Basse-tube,	. . . .	Bassetube,	— s.
Batte-lessive,	battes-lessives.	Battelessive,	— s.
Belle-fille,	belles-filles.	Bellefille,	— s.
Belle-sœur,	belles-sœurs.	Bellesœur,	— s.
Belle-mère,	belles-mères.	Bellemère,	— s.
. . . . . .	bêtes-rouges.	Bêterouge,	— s.
Bête-marine,	. . . .	Bêtemarine,	— s.
Bien-tenante,	bien-tenantes.	Bientenante,	— s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

Une	Des	Une	Des
Bien-tenue,	biens-tenues.	Bientenue, — s.	
Blanche-coiffe,	blanches-coiffes.	Blanchecoiffe, — s.	
Blanche-queue,	blanches-queues.	Blanchequeue, — s.	
Blanche-raie,	blanches-raies.	Blancheraie, — s.	
Bonne-aventure,	. . . .	Bonnaventure, — s.	
Bonne-dame,	bonnes-dames.	Bonnedame, — s.	
Bruta-manna,	bruta-manna.	Brutamanna, — s.	
Brute-bonne,	brute-bonne.	Brutebonne, — s.	

C.

Une	Des	Une	Des
Cache-entrée,	cache-entrée.	Cachentrée, — s.	
Caisse-d'épargne,	caisses-d'épargne.	Caissedépargne, — s.	
Camara-cuba,	camara-cuba.	Camaracuba, — s.	
Carde-poirée,	cardes-poirées.	Cardepoirée, — s.	
Charte-partie,	charte-partie.	Chartepartie, — s.	
Chasse-basse, (1)	chasse-basses. (1)	Chassebasse, — s. (1)	
Chauve-souris,	chauves-souris.	Chauvesouris.	
Chaux-fleurée.	. . . . . .	Chaufleurée.	
Claire-soudure,	. . . . . .	Clairesoudure.	
Claire-voie,	claires-voies.	Clairevoie, — s.	
Cligne-musette,	. . . . . .	Clignemusette, — s.	
Co-exemption,	. . . . . .	Coexemption, — s.	
Clair-voyance,	. . . . . .	Clairvoyance, — s.	
Co-existence,	co-existences.	Coexistence, — s.	
Contre-allée,	contre-allées.	Contrallée, — s.	
. . . .	contre-approches.	Contrapproche, — s.	
Contre-basse,	contre-basses.	Contrebasse, — s.	
Contre-batterie (2),	contre-batteries (2).	Contrebatterie, — s. (2)	
. . . .	contre-bittes.	Controbitte, — s.	
Contre-danse,	contre-danses.	Contredanse, — s.	
Courte-boule,	courte-boule.	Courteboule, — s.	
Courte-paume,	. . . . . .	Courtepaume, — s.	
Courte-paille,	courtes-pailles.	Courtepaille, — s.	

(1) Les autres s'écrivent de même.
(2) *Idem*.

J.

Une	*Des*	*Une Des*
Juxta-position,	. . . .	Juxtaposition, — s.

K.

Kamina-masla,	. . . .	Kaminamasla.

L.

Lèche-frite,	. . . .	Lèchefrite, — s.
Longue-vue,	longues-vues.	Longuevue, — s.

M.

Main-chaude,	. . . .	Mainchaude, — s.
Main-courante,	mains-courantes.	Maincourante, — s.
Main-de-dieu,	mains-de-dieu.	Maindedieu, — x.
Main-de-justice,	mains-de-justice.	Maindejustice, — s.
Main-d'œuvre,	mains-d'œuvre.	Maindœuvre, — s.
Main-forte,	. . . .	Mainforte, — s.
Main-levée,	mains-levées.	Mainlevée, — s.
Main-mise,	mains-mises.	Mainmise, — s.
Main-morte,	. . . .	Mainmorte, — s.
Mal-apprise,	mal-apprises.	Malapprise, — s.
Mal-avisée,	mal-avisées.	Malavisée, — s.
Mal-bâtie,	mal-bâties.	Malbâtie, — s.
Mal-disante,	mal-disantes.	Maldisante, — s.
Malle-poste,	malles-postes.	Malleposte, — s.
Mère-goutte,	. . . .	Mèregoutte, — s.
Mère-laine,	. . . .	Mèrelaine, — s.
Mi-août,	. . . .	Miaoût, — s. (1)
Mi-carême,	. . . .	Micarême, — s.
Mille-feuilles,	mille-feuilles.	Millefeuille, — s.
Mille-fleurs,	mille-fleurs.	Millefleur, — s.
Mille-graines,	mille-graines.	Millegraine, — s.
Morte-eau,	mortes-eaux.	Morteau, — x.
Mouille-bouche,	mouille-bouches.	Mouillebouche, — s.

(1) Prononcez *mi-out*.

N.

Une	*Des*	*Une* — *Des*
Non-conformité,	. . . .	Nonconformité, — s.
Non-existence,	. . . .	Nonexistence, — s.
Non-jouissance,	non-jouissances.	Nonjouissance, — s.
Non-pareille,	non-pareilles.	Nonpareille, — s.
Non-résidence,	non-résidences.	Nonrésidence, — s.
Non-vue,	. . . .	Nonvue, — s.
Notre-dame,	. . . .	Notredame, — s.
Non-réussite,	non-réussites.	Nonréussite, — s.
Non-valeur,	non-valeurs.	Nonvaleur, — s.

O.

Oreille-d'âne,	oreilles-d'âne,	Oreilledâne, — s.
Oreille-de-lièvre,	oreilles-de-lièvre.	Oreilledelièvre, — s.
Oreille-de-mer (1),	oreille-de-mer (1).	Oreilledemer, — s. (1)
Outre-passe,	outre-passes.	Outrepasse, — s.

P.

Paix-de-dieu,	paix-de-dieu.	Paixdedieu, — x.
Passe-pierre *ou* perce-pierre.	passe-pierre, *ou* perce-pierre.	Passepierre, — s, *ou* percepierre, — s.
Passe-vogue,	passe-vogue.	Passevogue, — s.
Patte-d'oie,	pattes-d'oie.	Pattedoie, — s.
Panache-de-mer,	panaches-de-mer.	Panachedemer, — s.
Perce-feuille,	perce-feuilles.	Percefeuille, — s.
Perce-muraille,	perce-murailles.	Percemuraille, — s.
Perce-neige,	perce-neige.	Perceneige, — s.
Petite-fille,	petites-filles.	Petitefille, — s.
Petite-guerre,	petites-guerres.	Petiteguerre, — s.
Petite-maîtresse,	petites-maîtresses.	Petitemaîtresse, — s.
Petite-mère,	petites-mères.	Petitemère, — s.
	petites-maisons.	Petitemaison, — s.
Petite-vérole,	petites-véroles.	Petitevérole, — s.
Plate-bande,	plates-bandes.	Platebande, — s.

(1) Les autres s'écrivent de même.

Une	*Des*	*Une*	*Des*
Plate-forme,	plates-formes.	Plateforme,	— s.
Plate-longe,	plates-longes.	Platelonge,	— s.
Pleuro-pneumonie,	pleuro-pneumonie.	Pleuropneumonie,	— s.
Post-communion,	post-communion.	Postcommunion,	— s.
Post-date,	post-date.	Postdate,	— s.
Post-face,	post-face.	Postface,	— s.
	R.		
Rose-trémière,	roses-trémières.	Rosetrémière,	— s.
Rouge-trogne,	rouges-trognes.	Rougetrogne,	— s.
	S.		
Sage-femme,	sages-femmes.	Sagefemme,	— s.
Sainte-barbe,	saintes-barbes.	Saintebarbe,	— s.
Sans-culotterie,	. . . .	Sanculotterie,	— s.
. . . .	sans-culottides.	Sanculottide,	— s.
Sans-preuve,	. . . .	Sanpreuve,	— s.
Six-huit,	six-huit.	Sixhuit,	— s.
Six-quatre,	six-quatre.	Sixquatre,	— s.
Six-seize,	six-seize.	Six-seize,	— s.
Sourde-muette,	sourdes-muettes.	Sourdemuette,	— s.
Sous-bande,	sous-bande.	Soubande,	— s.
Sous-barbe,	sous-barbe.	Soubarbe,	— s.
Sous-dominante,	sous-dominante.	Soudominante,	— s.
Sous-entente,	. . . .	Sousentente,	— s.
Sous-ferme (1),	sous-fermes (1).	Souferme,	— s. (1)
Sous-stylaire,	. . . .	Soustylaire,	— s.
Sur-bande,	sur-bande.	Surbande,	— s.
Sur-case,	sur-case.	Surcase,	— s.
Sus-dominante,	sus-dominante.	Susdominante,	— s.
	T.		
Taille-douce,	tailles-douces.	Tailledouce,	— s.
Terre-neuve,	. . . . . .	Terreneuve,	
Terre-noix,	terre-noix.	Terrenoix,	

(1) Les autres s'écrivent de même.

[redacted]

Un.	Des.	Un. Des.
Tierce-majeure,	tierces-majeures.	Tiercemajeure, — s.
Tire-lire,	tire-lires.	Tirelire, — s.
Tourne-vire,	tourne-vire.	Tournevire, — s.
Toute-présence,	. . . .	Toutepresence, — s.
Toute-puissance,	. . . .	Toutepuissance, — s.
Toute-science,	. . . .	Toutescience, — s.
Tranche-file,	tranche-file.	Tranchefile, — s.
Triple-croche,	triple-croche.	Triplecroche, — s.
Trique-madame,		Triquemadame, — s.
	V.	
Vice-amirauté,		Viceamirauté, — s.
Vice-chancelière,	vice-chancelière.	Vicechancelière, — s.
Vice-reine,	vice-reines.	Vicereine, — s.
Vice-royauté,	vice-royautés.	Viceroyauté, — s.
Volte-face,	. . . .	Volteface, — s.

Voici, aussi exactement que possible, tous les substantifs composés que nous avons pu rencontrer dans les dictionnaires déjà cités. Le travail était d'autant plus difficile qu'on pourrait presque avancer qu'aucun d'eux n'est d'accord, même avec lui-même; si nous les consultons pour le genre d'un mot, nous le trouvons masculin dans l'un; féminin dans l'autre, des deux genres dans un troisième; dans un quatrième, il est omis, etc. Enfin nous avons consciencieusement fait de notre mieux; nous croyons qu'à l'aide de ce travail on pourra désormais marcher d'un pas hardi dans le labyrinthe grammatical. Pour cela, il suffira de lire quelquefois la liste de ces substantifs, et, lorsqu'il s'agira d'un substantif qui n'y est pas consigné, de se reporter aux notes indiquées par les renvois, ou de se conformer à ceux où l'on ne remarque pas d'irrégularité; c'est-à-dire à ceux qui sont conformes aux règles ordinaires; et, pour plus de certitude encore, à la règle

générale que nous avons posée. Nous croyons inutile de faire remarquer que chaque fois qu'un mot terminé par un *e* muet se trouve joint à un autre mot commençant par une voyelle, cet *e* muet se supprime, comme dans *curoreille ;* que lorsqu'un mot terminé par un *c* dur se trouve à joint un autre mot commençant par un *e* ou un *i*, le *c* se change en *qu*, comme dans *arquenciel ;* que lorsqu'un mot terminé par *ce* se trouve joint à un mot commençant par *a*, *o*, ou *u*, on met une cédille sous le *c*, lorsqu'il y a nécessité qu'il soit doux, comme dans *viçamirauté*, où l'on voit que l'*e* muet de *vice* est supprimé et que la cédille sous le *c* rend la prononciation exacte. Du reste, la troisième colonne lève toute difficulté, et nous réitérons que l'application personnelle est le professeur le plus certain.

Avant de terminer cet article, nous devons faire observer, que l'Académie, et Boiste, revu par Charles Nodier, donnent un bon nombre de mots, comme *pleuropneumonie*, *postcommunion*, *postdate*, etc., etc., d'un seul mot, quoique M. Landais les donne avec le trait d'union.

Il nous reste bien encore quelques observations à faire sur les substantifs composés, relativement à leur orthographe, aux avantages et aux désagréments de notre réforme ; car nous sommes loin de croire qu'une règle aussi générale n'emporte pas avec elle quelques désagréments, tant pour l'orthographe que pour la prononciation ; mais que sont ces désagréments, ces quelques imperfections, en raison de l'immense résultat de cette réforme. Au reste, nous aurons l'occasion d'y revenir à l'article *Lecture* et *Prononciation*.

SUBSTANTIFS INDIVIDUELS.

« Le nom *propre* ou *individuel*, dit M. Vanier, ne convient qu'à l'individu dont il est le signe ; il n'en peut désigner plusieurs, et ne doit jamais prendre le signe du pluriel. Quoiqu'il y ait deux *Rousseau* connus dans les lettres, l'un J.-B. et l'autre J.-J., on n'écrit pas pour celà *Rousseaux* au pluriel, pas plus qu'on ne doit écrire les deux *Racines*, mais bien les deux *Racine*, sans ajouter un *s* au nom. D'abord, ce ne sont pas plusieurs noms, c'est toujours le même qui appartient à chaque individu ; ensuite un *s* ou un *x* ajouté à un nom pourrait donner lieu à des méprises entre les noms de même consonnance, et tendre à confondre des familles distinctes. C'est de cette double nécessité qu'est venue cette maxime : *Les noms propres n'ont point d'orthographe*. Les deux *Racine* signifie les deux (individus nommés) *Racine*, et de même à tout nom propre.

« *La connaissance d'un Dieu n'a point été particulière aux* Socrates *et aux* Platons ; *elle est commune aux Tartares, aux Indiens, aux sauvages, aux nègres, aux Lapons et à tous les hommes.* (Bernardin de Saint-Pierre.)

« *Le même roi qui sut employer les* Condé, *les* Turenne, *les* Luxembourg, *les* Créqui, *les* Catinat *et les* Villars (1), *dans ses armées ; les* Colbert *et les* Louvois *dans son cabinet, choisit les* Racine *et les* Boileau *pour*

(1) *Villars*, ainsi que *Louvois*, prend toujours un *s*.

Là, pour l'art des *Didot*, Annonay voit paraître
Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.

(Delille.)

écrire son histoire; les BOSSUET *et les* FÉNELON *pour* *truire ses enfants; les* FLÉCHIER, *les* BOURDALOUE *et* MASSILLON *pour l'instruire lui-même.* » (MAURY.)

« Telle est la règle, de ne point pluraliser les noms propres; c'est au moins là règle française; car les Latins les pluralisent touts, et il faut convenir que nos auteurs ont aussi usé du privilége. Bernardin de Saint-Pierre qui plus haut, s'est astreint à la règle, la viole ouvertement quand il dit plus loin: « *Touts les peuples ont le sentiment de l'existence de Dieu, non pas en s'élevant à lui à la manière des* NEWTONS *et des* SOCRATES, *par l'harmonie générale de ses ouvrages, mais en s'arrêtant à ceux de ses bienfaits qui les intéressent le plus.* »

« Voltaire a aussi pluralisé les noms propres, et plusieurs poètes ont fait comme lui.

« Ces belles *Montbazons*, ces *Châtillons* brillantes,
Ces piquantes *Bouillons*, ces *Nemours* si touchantes,
Dansent avec Louis sous des berceaux de fleurs. »
(VOLTAIRE.)

« Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers,
Qu'en certains lieux de l'univers
On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles,
Les *Homères* et les *Virgiles*. » (BOILEAU.)

« Tes *Miltiades*, tes *Socrates*,
Sont livrés au plus triste sort. » (GRESSET.)

« Peut-être un successeur des *Moles*, des *Prévilles*,
Peint les travers des champs, qui peindrait ceux des villes. »
(DELILLE.)

« Nous pourrions, comme on le voit, mettre les auteurs en opposition avec eux-mêmes, et tel qui s'est astreint à la règle un jour a péché contre la règle le lendemain. Après cela, messieurs les grammairiens, faites d

règles, et puis ne manquez pas de dire qu'elles sont faites d'après les meilleurs écrivains [illegible] que [illegible] nom [illegible] peuple.

« Il n'est qu'un seul cas où il soit permis de pluraliser les noms propres ; c'est quand on s'en sert pour désigner des individus semblables à celui dont on cite le nom. En voici quelques exemples :

« *L'homme n'approvisionne ce monde que par assortiments ; il faut recevoir mille* Cotins *pour un* Boileau. » (Lemontey.)

« *Qui nous a dit que de nos jours, parmi les nations policées et barbares, on ne trouverait pas des* Homères *et des* Lycurgues *occupés des plus viles fonctions.* » (Barthélemy.)

« Un Auguste aisément peut faire des *Virgiles.* » (Boileau.)

« [illegible] du siècle des [illegible] [illegible] *Orphées.* » [illegible]

« [illegible] *Davids* [illegible]

J'entends pour l'Éternel retentir vos cantiques. » (Delille.)

« On conçoit que ceux dont on parle ne sont ni *Virgile*, ni *Orphée*, ni *Homère*, ni *Lycurgue*, ni *Cotin* de nom, mais seulement autant d'imitateurs de ceux auxquels on les compare......

« Boniface est d'avis que les noms propres en *al*, employés dans ce sens ne se pluralisent pas en *aux*, mais seulement par l'addition d'un *s*, et il donne cette phrase pour exemple : *Les* Boileau *et les* Gilbert *furent les* Juvénals *de leur siècle*.

« Il reste maintenant une autre question à examiner. Pourquoi l'emploi de l'article (accessoire déterminatif) »

les deux Boileau, devant Gilbert, quand on ne p
que d'un Boileau, que d'un Gilbert? La raiso
s'en peut justifier; car que voit-on là? que Gilbert et
Boileau furent pour leur siècle ce que Juvénal était po
sien; Boileau fut un autre Juvénal, Gilbert fut ains
autre Juvénal, comme lui; ils furent deux Juvé
Pourquoi donc dire *les* Boileau quand on ne parle qu
Boileau tout seul? Pourquoi dire *les* Gilbert quand o
parle que de lui seul? Il est vrai que les Latins plural
les noms propres, mais pas ainsi. Quand ils disent
Scipions, les *Gracques*, les *Horaces* et les *Curiaces*,
toujours en parlant de plusieurs individus qui porte
même nom. Nous fesons un peu comme eux quand
disons: les *Bourbons*, les *Stuarts*, les *Plantagenets*
c'est ainsi que Voltaire a dit: les *Condés*, les *Mo*
zons, etc., en parlant des membres de la même fa
Celà se conçoit, et plusieurs grammairiens, à l'instar
Latins, disent qu'il n'est pas permis d'écrire autre
Il faudrait un volume, dit notre confrère Lemare,
rassembler tous les passages où les auteurs ont
l'analogie et la voix qui leur criait que les deux *Grac*
les deux *Antonins*, et les trois *Bernards*, ne sont p
seul *Gracque*, un seul *Antonin*, un seul *Bernard*.
celà, comme on le voit, annonce que les opinions so
core partagées. Aussi les plus rigides, sur l'inviola
des noms propres, consentent-ils à les pluraliser q
on les emploie, pour désigner, non pas les individ
les portent réellement, mais leurs sosies, ceux qui le
semblent, ainsi que nous l'avons vu plus haut dans les
ples tirés de Lemontey, Barthélemy, Boileau et sur
Quant à l'article employé devant un nom propre,
qu'il ne s'agit que de l'individu seul qui porte ce

comme *les* Voltaire, *les* Racine, *les* Condillac, *les* Massillon, *les* Fénelon, etc., nous pensons qu'il y a là plutôt habitude prise que raison à donner. Cependant il me semble qu'on ne se sert habituellement de cette expression que quand on a plusieurs individus en vue, et non un seul; qu'on dira bien, *les* Voltaire, *les* Massillon, ont illustré leur siècle, mais qu'on ne peut pas dire, *les* Massillon *ont illustré leur siècle*, à moins qu'on ne veuille parler des grands orateurs sacrés qu'on lui compare, et que l'on juge ses égaux; mais alors il faudrait mettre *Massillons* au pluriel; autrement il faudrait dire, sans article (accessoire déterminatif) : Massillon *a illustré son siècle*. Tel est mon avis.

« Il est un autre cas où le nom propre se pluralise, c'est quand le nom de l'auteur, ou de l'inventeur, est donné à son œuvre. Alors il rentre dans la classe des noms communs, dits *appellatifs*. C'est ainsi qu'on dit : un *carcel*, un *quinquet*, un *barême*, un *spincer*, un *elzevir*, un *virgile*, un *horace*, un *cicéron*, un *raphaël*, un *lesueur*, etc. Ce sont ici des noms d'objets, ce sont des lampes, des tableaux, des livres, etc., dont il est question, et non des individus. »

Ceci est vrai : mais nous sommes loin de partager l'avis de M. Vanier, relativement à la pluralisation des noms individuels, même dans la comparaison, car nous croyons que lorsque l'on dit : *Touts les siècles ne comptent pas des* Voltaire, *des* Bossuet, *des* Fénelon, etc., il ne s'agit pas là de plusieurs Voltaires, plusieurs Bossuets, plusieurs Fénelons, mais bien de plusieurs écrivains, poètes, ou orateurs, comme Voltaire, Bossuet, Fénelon; c'est tout simplement par ellipse que l'on emploie cette tournure, et nous sommes positivement certain, quoi qu'on en dise, que ce vers de Boileau :

Un Auguste aisément peut faire des *Virgiles*,

pour quiconque l'analysera, ne signifiera jamais au[illegible]
chose que:

Un Auguste aisément peut faire des poëtes comme VIRGILE.

Il en est de même des autres cas. Ainsi, si l'on ve[illegible] nous en croire, on ne pluralisera jamais les noms indi[illegible] duels; et l'avis de M. Boniface, qui est de pluraliser ce[illegible]

---

(1) « Si nous disons : *Voilà* LE *Molière de nos jours* LES *Vo[illegible]taire*, LES *Racine*, LES *Boileau*, *sont rares*, c'est qu'il y a ellip[illegible] c'est comme si nous disions : *voilà* L'INDIVIDU *qui, de nos jours, f[illegible] revivre, ou rappèle Molière*; LES GRANDS ÉCRIVAINS, *comme Vo[illegible]taire, Racine, Boileau, sont rares*. Je crois donc qu'on ne doit poi[illegible] écrire, LES *Voltaires*, LES *Racines*, LES *Boileaux*, ou *Boileau[illegible]* puisque l'article (accessoire déterminatif) ne peut précéder un no[illegible] propre, sans que nous supposions quelques mots ellipsés, et q[illegible] d'ailleurs nous nous refuserions à écrire : *Je vois revivre* [illegible] d'AUTRES MOI-MÊMES, puisque l'analyse nous démontre que [illegible] *dans d'autres êtres semblables à moi-même*; et certes, jamais l'a[illegible]lyse ne fut plus d'accord avec la raison.

« Il est vrai qu'on dit : LE *soleil*, LA *lune*, LA *terre*, LA *mer*, LE *pa[illegible]dis*, L'*enfer*, L'*univers*, LA *Seine*, LA *Marne*, LA *Loire*, LA *Meuse*, [illegible] *Save*, LA *Drave*, LE *Rhin*, LE *Mein*, LE *Danube*, LE *Gange*, [illegible] *Caucase*, L'*Etna*, LE *Vésuve*, LE *Louvre*, LE *Luxembourg*; [illegible] c'est qu'on sousentend un nom générique, comme: *astre*, *rivièr[illegible]* *fleuve*, *mont*, *palais*; celà est si vrai, qu'on dit indifféremment: [illegible] *Vésuve*, L'*Etna*, ou *le* MONT *Vésuve*, *le* MONT *Etna*; ce sera en[illegible] *la* PLANÈTE *lune*, *la* PLANÈTE *terre*. Nous aurons dit LA *mer*, [illegible] contraction de l'eau amère; le *paradis*, c'est LE LIEU du [illegible] l'*enfer* (*dii inferi*), LE LIEU *bas*; l'*univers*, c'est L'ÊTRE [illegible] C'est encore par le même principe qu'on dit : LE *Tasse*, L'*Arios[illegible]* LE *Dante*, LE *Titien*, LE *Dominiquin*, LE *Carrache*, LE *Pautre*, sousentendant *poète*, *peintre*, *sculpteur*, etc. »

(MM. SERREAU et BOUSSI.)

en *al* par l'addition d'un *s*, nous prouve assez, quoique fort judicieux, le peu de raisonnement des partisans de la pluralisation, puisqu'ils sont obligés de recourir à une exception pour ne pas défigurer ces noms d'une manière effrayante; car en les soumettant à la règle générale, il faudrait dire : *les Boileau* et *les Gilbert* furent *les Juvénaux* de leur siècle; touts les écrivains ne sont pas *des Raynaux*, et certes la perspicacité la plus grande y trouverait un écueil. Pour les *Boileau*, les *Gilbert*, etc., quoi qu'en disent M. Vanier et ses respectables confrères, nous osons dire qu'il est absurde et archiabsurde d'employer l'accessoire déterminatif *les* chaque fois qu'il n'est question que d'un seul objet, et nous croyons qu'il est impossible de s'exprimer autrement que ceci : *Boileau* et *Gilbert* furent *les Juvénal* de leur siècle, parce qu'alors, comme nous l'avons dit, il y a ellipse, et que *Juvénal* est pris ici pour *satirique*, et que c'est comme s'il y avait : *Boileau* et *Gilbert furent les poètes satiriques de leur siècle;* si l'on substitue *Juvénal* à la place de *satirique*, c'est pour, tout à la fois, donner plus de force, exprimer une comparaison, mettre les personnifications en parallèle, ce que l'on ne ferait pas si l'on se contentait de *poètes satiriques*. Nous ne rentrerons pas dans les discussions interminables des grammairiens à ce sujet; elles ne nous apprendraient rien, sinon, comme nous l'avons vu par l'article de M. Vanier, que les uns veulent la pluralisation dans touts les cas possibles; d'autres, seulement lorsqu'il s'agit des individus comparés à ceux auxquels appartiènent ces noms individuels; d'autres enfin, dans aucun cas, et nous croyons que ce sont les plus raisonnables. Le nom individuel est l'image, le type de convention, en quelque sorte, qui nous retrace traits pour traits l'individu

auquel il appartient ; y faire le moindre changement
rait le rendre méconnaissable.

Parmi les nombreuses questions qui nous ont été adr sées par nos souscripteurs, plusieurs sont venues n confirmer dans cette opinion, que jusqu'à présent on rien ou presque rien dit sur les noms individuels ; nég gence qui a fait naître cette malheureuse idée : *il n'y a p d'orthographe dans les noms appelés ordinairement noms familles et noms de baptême ;* nous disons cette malheu reuse idée parceque, selon nous, rien ne demande, a contraire, plus d'exactitude que ces sortes de noms, dan lesquels le déplacement ou l'omission d'une seule lettr peut causer de si graves erreurs. C'est donc afin d'aller au devant des besoins de notre lecteur, que nous nous sommes imposé la tâche, assez coûteuse de travail, de réunir, sur un même point et par lettres alphabétiques, les noms individuels les plus nécessaires et les plus usités : mais, sentant combien la nomenclature de ces noms serait sèche et cause d'erreurs si elle ne contenait que des mots isolés, nous avons pris sur nous de les accompagner de notes, inutiles il est vrai pour ceux qui savent, mais précieuses pour ceux qui ignorent ; à ce travail nous avons joint la signification d'une foule de noms individuels, et les radicaux des noms d'hommes, de femmes, de villes, etc., les plus usités dans toutes les langues. A l'aide de ce travail, il sera facile de remarquer que la plupart des noms d'individus ont une origine réelle et significative dans une langue quelconque. Ce travail doit aussi faciliter beaucoup l'orthographe des mots en général, et donner une véritable connaissance de leur valeur primitive. A cel nous avons encore joint touts les *gentilés* ou noms qu l'on donne aux peuples, ou aux individus, relativem

x pays ou aux villes qu'ils habitent; enfin nous avons é au devant de tout ce qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires français, ou qu'on ne peut trouver lorsque avance on ne le connaît pas, imperfection que nous es- rons bientôt *réparer*.

NOMS INDIVIDUELS D'HOMMES.

lle.	Aurèle.	Claude.	Étienne.
he.	Balbin.	Clément.	Eugène.
n.	Baptiste.	Clet.	Eusèbe.
l.	Barnabé.	Conrad.	Eustache.
.	Barthélemi.	Constantin.	Evremond.
.	Basile.	Cosme.	Fabien.
	Bastien.	Crépin.	Fabrice.
l.	Benjamin.	Cyprien.	Fauste.
ndre.	Bénigne.	Cyriaque.	Félicien.
.	Benoit.	Cyrille.	Félix.
ose.	Bernard.	Dagobert.	Ferdinand.
oise.	Bertrand.	Dalmase.	Flavien.
le.	Blaise.	Damien.	Florentin.
se.	Boétius.	Daniel.	Florien.
.	Bonaventure.	Dèce.	Fortunat.
nic.	Boniface.	Denis.	Fortuné.
	Brunon.	Didier.	François.
e.	Camille.	Dieudonné.	Frédéric.
e.	Candide.	Dominique.	Fulbert.
aire.	Casimir.	Donatien.	Fulgence.
nge.	Célestin.	Edmond.	Gabriel.
mbault.	Celse.	Édouard.	Gaspard.
d.	César.	Édouin.	Gaston.
d.	Charles.	Élisée.	Gaudence.
ld.	Chrétien.	Emmanuel.	Gédéon.
ase.	Christophe.	Érasme.	Geoffroi.
te.	Chrysogone.	Éraste.	George.
tin.	Chrysostôme.	Ernest.	Gérard.

Germain.
Gervais.
Gratien.
Grégoire.
Griffon.
Guillaume.
Guy.
Haggée.
Henri.
Héraclius.
Herménégilde.
Hermine.
Hiéronyme.
Hilaire.
Hilarion.
Honoré.
Horace.
Hugon.
Hugues.
Ignace.
Innocent.
Isidore.
Jacinthe.
Janvier.
Jacques.
Jean.
Jérôme.
Joachim.
Joconde.
Joseph.
Jules.
Julien.
Juste.
Justinien.
Lactance.
Laurent.
Lazare.
Léon.
Léonard.
Léopold.
Liboire.
Lin.
Live.
Louis.
Luc.
Lucien.
Macaire.
Marc.
Marcel.
Marcellin.
Marien.
Marsilius.
Martin.
Mathias.
Mathieu.
Maurice.
Maxime.
Maximilien.
Médard.
Melchior.
Michel.
Modeste.
Nazaire.
Nicomède.
Nicolas.
Noël.
Norbert.
Octave.
Olivier.
Olympius.
Onuphre.
Othon.
Pacifique.
Pamphile.
Pancrace.
Pantaléon.
Pascal.
Patrice.
Paul.
Paulin.
Pélage.
Pétrone.
Philibert.
Philippe.
Pie.
Pierre.
Placide.
Polycarpe.
Pompée.
Prime.
Prosper.
Raymond.
Raphaël.
Rémi.
Renaud.
Richard.
Robert.
Roch.
Rodolphe.
Roger.
Roland.
Romain.
Romuald.
Ruffe.
Rustique.
Sabin.
Samuel.
Sébastien.
Second.
Séraphin.
Séverin.
Silvain.
Silve.
Sylvestre.
Siméon.
Simon.
Simplice.
Sixte.
Stanislas.
Sulpice.
Tancrède.
Théobald.
Théodore.
Théodose.
Théophile.
Thomas.
Tibère.
Tiburce.
Timothée.
Tite.
Tobie.
Triphon.
Ubald.
Urbain.
Urie.
Ulric.
Valérien.
Valère.
Valentin.
Venance.
Victor.
Victorin.
Vincent.
Vital.
Vivien.
Xavier.
Yon.
Yves.
Zacharie.
Zachée.
Zéphirin.

NOMS INDIVIDUELS DE FEMMES.

Adélaïde.	Charité.	Fortunée.	Madelon.
Adèle.	Christine.	Gabrielle.	Madeleine.
Adeline.	Claudine.	Geneviève.	Manon.
Adrienne.	Clémence.	Georgine.	Marion.
Agathe.	Clémentine.	Gertrude.	Margot.
Agnès.	Clotilde.	Hedwige.	Marguerite.
Aimée.	Constance.	Hélène.	Marianne.
Aline.	Cornélie.	Henriette.	Marie.
Alithée.	Cunégonde.	Hiéronyme.	Marthe.
Amélie.	Dameris.	Hortense.	Mathilde.
Anastasie.	Débora.	Irène.	Maximille.
Angélique.	Delphine.	Irénée.	Monique.
Anne.	Denise.	Isabeau.	Nanette.
Antoinette.	Domitelle.	Isabelle.	Nanon.
Apolline.	Dorothée.	Jacinthe.	Nicole.
Arabelle.	Drusille.	Jacqueline.	Nicolette.
Archange.	Édithe.	Jacquette.	Octavie.
Aurèle.	Éléonore.	Jeanne.	Olympe.
Aurore.	Élisabeth.	Jeannette.	Pauline.
Barbe.	Élise.	Jeanneton.	Pélagie.
Bathilde.	Elvire.	Joséphine.	Pierrette.
Béatrix.	Emma.	Julie.	Péronnette.
Benoîte.	Émilie.	Julienne.	Pétronille.
Berthe.	Ernestine.	Justine.	Philiberte.
Bibiane.	Euphémie.	Laure.	Philippine.
Blanche.	Euphrasie.	Lélie.	Placide.
Brigitte.	Euphrosine.	Léonide.	Praxède.
Camille.	Eugénie.	Léonie.	Priscille.
Candide.	Eulalie.	Léonore.	Prudence.
Caroline.	Françoise.	Lisette.	Radegonde.
Catherine.	Fanny.	Louise.	Rosalbe.
Cécile.	Félicie.	Louison.	Rosalie.
Céline.	Ferdinande.	Lucie.	Rosamonde.
Césarine.	Flore.	Lucrèce.	Rosaure.
Charlotte.	Florine.	Lydie.	Rose.

Rosette.	Simphorose.	Théodosie.	Victoire.
Sabine.	Simplicie.	Thérèse.	Violande.
Sara.	Sophie.	Toinette.	Virginie.
Scholastique.	Suzanne.	Toinon.	Ursine.
Sigismonde.	Suzette.	Valentine.	Ursule.
Silvie.	Théodorine.	Véronique.	Zénobie.

NOMS D'HOMMES ET DE FEMMES CÉLÈBR

TIRÉS DE L'HISTOIRE SACRÉE.

Aaron, premier granprêtre des Hébreux.

Abaddon, l'ange de l'abime.

Abdemélech, eunuque éthiopien au service de Sédécias.

Abdias, père de Jésmaïas, du temps de David.

Abdon, dixième juge d'Israël.

Abel, second fils d'Adam et d'Ève.

Abidam, ou *Abidan*, prince et chef de la tribu de Benjamin.

Abimélech, roi de Gérara.

Abisaï, fils de Sarvia.

Abner, général des armées de Saül.

Abraham, patriarche des Hébreux.

Absalon, fils de David.

Achab, roi d'Israël.

Adam, premier homme.

Agar, servante de Sara.

Aggée, dixième des petits prophètes.

Agrippa, fils d'Aristobule.

Aman, favori d'Assuérus.

Amasias, huitième roi de J

Amoas, un des douze petits phètes.

Antiochus, roi de Syrie.

Antipater, fils de Jason.

Aristobule, grand sacrificat

Artaxerce, roi de Perse.

Azarias, neuvième roi de J

Balaam, faux prophète.

Balthazar, dernier roi de B lone.

Baruch, prophète.

Benadate, roi de Syrie

Caïn, premier fils d'Adam.

Cham. second fils de Noé.

Daniel, prophète.

David, deuxième roi des J

Débora, célèbre prophétes

Éléazar, nom de plusieurs célèbres.

Élie, prophète.

Élisée, prophète.

Ésaü, fils d'Isaac et de Re

Esther, femme d'Assuéru

Ézéchias, roi de Juda.

Ève, première femme.

Ézéchiel, troisième des grands prophètes.

Gédéon, juge et libérateur d'Israël.

Goliath, géant philistin, tué par David

Habacuc, huitième des petits prophètes.

Héli, grand sacrificateur.

Hérodote, roi de Juda.

Holopherne, l'un des généraux de Nabuchodonosor.

Hyrcan, prince des Juifs.

Isaac, fils d'Abraham.

Isaïe, premier des grands prophètes.

Ismaël, fils d'Abraham.

Jacob, fils d'Isaac et de Rebecca.

Jadon, prophète.

Jaïr, juge d'Israël.

Jason, grand sacrificateur.

Jephté, septième juge d'Israël.

Jérémie, second des grands prophètes.

Jéroboam, premier roi d'Israël.

Jésus-Christ, législateur, fondateur de la religion catholique.

Jézabel, fille du roi de Sidon, et épouse d'Achab.

Joab, général de David.

Joachas, roi d'Israël.

Joas, roi de Juda.

Joathan, roi de Juda, fils d'Osias.

Job, patriarche.

Jonas, le cinquième des petits prophètes.

Jonathas, fils de Saül.

Joram, fils d'Achab, roi d'Israël,

Josaphat, fils d'Asa, roi de Juda.

Judas, quatrième fils de Jacob et de Lélia.

Judas l'Iscariote, un des douze apôtres.

Judith, fille de Mérari, tua Holopherne.

Laban, beau-père de Jacob.

Loth, fils d'Aran, et neveu d'Abraham.

Manassès, roi de Juda, fils d'Ézéchias.

Mardochée, fils de Jaïr, oncle d'Esther.

Moïse, législateur des Hébreux, fils d'Amram.

Naas, roi des Ammonites.

Nabal, très-riche Israélite de la tribu de Juda.

Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Nabuzardan, général de Nabuchodonosor.

Néchao, roi d'Egypte.

Néhémie, échanson d'Artaxerce.

Nicanor, général d'Antiochus Épiphane.

Noé, patriarche qui fut préservé du déluge.

Ochosias, roi d'Israël, fils d'Achab.

Onias, nom de plusieurs grands prêtres.

Phacée, fils de Romélie, général de Phacéias.

Phacéias, fils de Manahem, roi d'Israël.

Pharaon, nom de plusieurs rois d'Egypte.

Phasaël, fils aîné d'Antipater et frère d'Hérode.

Phéroras, quatrième fils d'Antipater.

Rébecca, fille de Bathuel, et épouse d'Isaac.

Roboam, roi de Juda, fils de Salomon.

Sadoc, granprêtre.

Salmanasar, roi d'Assyrie.

Salomon, fils de David, roi des Juifs.

Samson, fils de Manué, célèbre par sa force.

Sara, fille de Tharé, femme d'Abraham.

Saül, premier roi des Hébreux, fils de Cis.

Sédécias, dernier roi de Juda, fils de Josias.

Sennachérib, roi d'Assyrie, fils de Salmanasar.

Théglathphalasar, roi d'Assyrie.

Tobie, fils de Tobiel.

Tryphon, usurpateur du trône de Syrie.

Urie, héthéen, officier de David.

Zabulon, sixième fils de Jacob.

Zacharie, granprêtre.

Zorobabel, fils de Salatiel, chef de la nation juive.

NOMS D'HOMMES ET DE FEMMES CÉLÈBRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE PROFANE (1).

A.

Abailard, théologien. XII[e] siècle.

Aguesseau (*d'*), chancelier de France. XVIII[e] siècle.

(1) Nous avons seulement donné le siècle où ils ont pu être florissant; ainsi, par exemple, Aguesseau (d') est né le 27 novembre 1668, et mort le 9 février 1751; sa gloire ne fut donc réellement grande que dans le XVIII[e] siècle; c'est celui que nous avons cité. On pourra peut-être nous accuser de sortir ici de notre sujet, mais nous croyons le contraire. Deux sources d'instruction valent mieux qu'une; ceux qui savent comme ceux qui ignorent seront forcés d'en convenir.

Alcibiade, guerrier grec. ve siècle avant J.-C.

Alfieri, poète tragique italien. xviiie siècle.

Alembert (d'), géomètre, littérateur et philosophe, fondateur de l'*Encyclopédie*. xviiie siècle.

Améric Vespuce, navigateur qui donna son nom à l'Amérique. xvie siècle.

Amyot, littérateur français. xvie siècle.

Anacharsis, philosophe scythe. ve siècle avant J.-C.

Anacréon, poète lyrique grec. ve siècle avant J.-C.

Anaxagoras, philosophe ancien. ive siècle avant J.-C.

Annibal, guerrier carthaginois. iiie siècle avant J.-C.

Antipater, ministre de Philippe et d'Alexandre de Macédoine. ive siècle avant J.-C.

Apelles, peintre grec. ive siècle avant J.-C.

Apulée, philosophe platonicien.

Archiloque, poète grec. vie siècle avant J.-C.

Archimède, philosophe, mécanicien, astronome. iiie siècle avant J.-C.

Arétin, littérateur italien. xve siècle.

Arioste, poète italien. xive siècle.

Aristarque, critique grec. iiie siècle avant J.-C.

Aristophane, célèbre poète comique grec. ve siècle avant J.-C.

Aristote, philosophe grec, fondateur de l'école péripatéticienne. ive siècle avant J.-C.

Attila, chef, ou roi des Huns. ve siècle.

B.

Bacon, philosophe anglais. xiiie siècle.

Barberousse, corsaire, puis dey d'Alger. xvie siècle.

Bayard, capitaine français. xviie siècle.

Bayle, écrivain français, auteur d'un dictionnaire critique. xviie siècle.

Beethoven, compositeur de musique allemand. xviiie siècle.

Bélisaire, général de l'empereur Justinien. vie siècle.

Béranger, poète lyrique français, encore existant.

Boccace, poète italien. xive siècle.

Boileau, poète satirique français, auteur de l'*Art poétique*. xviie siècle.

Bonaparte, empereur français. xixe siècle.

Bossuet, prédicateur. xviie siècle.

Brennus, général des Gaulois. iiie siècle avant J.-C.

Britannicus, fils de l'empereur Claude, Ier siècle.

Brutus, l'un des conjurés contre Jules-César. IVe siècle avant J.-C.

Byron, poète anglais. XIX

C.

Cagliostro, alchimiste italien. XVIIIe siècle.

Caligula, empereur romain, Ier siècle.

Callimaque, grammairien, critique et poète grec. IIe siècle avant J.-C.

Calvin, deuxième chef de la Réforme. XVIe siècle.

Canova, sculpteur italien. XVIIIe siècle.

Caracalla, empereur romain. IIe siècle.

Carrache, nom de cinq peintres italiens : *Louis*, *Augustin*, *Annibal*, *François* et *Antoine*. XVIe siècle.

Caravage, peintre italien. XVIe siècle.

Carnot, conventionnel. XVIIIe siècle.

Casanova, peintre de batailles. XVIIIe siècle.

Catilina, préteur romain, célèbre par sa conjuration. Ier siècle avant J.-C.

Catinat, maréchal de France. XVIIe siècle.

Caton-le-Censeur, consul romain. Ier siècle avant J.-C.

Catulle, poète latin. Ier siècle avant J.-C.

Charles-Quint, empereur d'Occident et roi d'Espag siècle.

Charlemagne, empereur d'Occident et roi de Fran siècle.

Chatterton, poète an XVIIIe siècle.

Chénier, poète françai siècle.

Childebert, nom de plusi de France.

Childéric, nom de plusi de France.

Cicéron, orateur romai cle avant J.-C.

Cincinnatus, dictateur Ve siècle avant J.-C.

Clodion, roi de France.

Clotaire, nom de plusi de France et de Bour

Coligni, amiral de Fra sassiné à la Saint-Bar XVIe siècle.

Collot d'Herbois, fam ventionnel.

Colomb, navigateur gé découvrit l'Amériqu siècle.

Commode, empereur fils de Marc-Aurèle, cle.

Comines (*Philippe de*), lie, chambellan et l

de Louis XI. XIIIe siècle.

Condé (*le Grand*), l'un des premiers généraux de l'Europe. XVIIe siècle.

Condillac, littérateur et grammairien français. XVIIIe siècle.

Condorcet, philosophe français. XVIIIe siècle.

Confucius (ou plutôt *Koung-tsée*), philosophe et mandarin chinois. VIe siècle avant J.-C.

Cook, navigateur anglais XVIIIe siècle.

Coriolan (*Caïus Marcius*), Romain célèbre par sa révolte contre Rome. Ve siècle avant J.-C.

Corneille (*Pierre* et *Thomas*), poëtes français. XVIIe siècle.

Corrége (*Antoine-Allegri*, dit *le*), célèbre peintre italien. XVIe siècle.

Cortèz (*Fernand*), capitaine espagnol, conquérant du Mexique. XVIe siècle.

Courier (*Paul-Louis*), savant helléniste, et spirituel écrivain français. XVIIIe siècle.

Crébillon, poète tragique français du XVIIe siècle.

Cromwell (*Olivier*), protecteur de l'Angleterre. XVIIe siècle.

Cuvier, naturaliste français. XIXe siècle.

Cyrus, roi de Perse. VIe siècle avant J.-C.

D.

Damiens, assassin de Louis XV. XVIIIe siècle.

Dante (*Alighieri*), le plus célèbre poète et littérateur italien. XIIIe siècle.

Davoust, maréchal et pair de France. XIXe siècle.

Delille, poète français du XVIIIe siècle.

Démosthène, le plus grand orateur de la Grèce. IVe siècle avant J.-C.

Descartes (*René*), célèbre philosophe français du XVIIe siècle.

Deshoulières, autrice française. XVIIe siècle.

Diderot, philosophe français, l'un des fondateurs de l'Encyclopédie. XVIIIe siècle.

Ducis, poète tragique français. XVIIIe siècle.

Dugay-Trouin (*René*), chef d'escadre. XVIIIe siècle.

Duguesclin, connétable de France. XIVe siècle.

Dumouriez, général en chef des armées françaises. XIXe siècle.

Duquesne, l'un des plus célèbres marins français. XVIIe siècle.

Dyck (*Antoine Van*), célèbre peintre flamand. XVIIe siècle.

E.

Éginhard, ou *Eginard*, célèbre historien français du IXe siècle.

Épaminondas, général thébain. IVe siècle avant J.-C.

Épée (l'abbé *de l'*), instituteur des sourdmuets. XVIIIe siècle.

Eschine, orateur athénien, contemporain de Démosthène. IVe siècle avant J.-C.

Eschyle, inventeur de la tragédie grèque. Ve siècle a nt J.-C.

Esculape, fondateur de la né decine. XIIe siècle avant J.-C.

Ésope, fabuliste grec. VIe si cle avant J.-C.

Estaing (*d'*), amiral fran ais. XVIIIe siècle.

Euripide, poète grec, illu tré par ses tragédies. Ve si cle avant J.-C.

F.

Fabius, nom d'une des plus illustres familles de Rome.

Fénelon, évêque de Cambrai, auteur de *Télémaque*, etc. XVIIIe siècle.

Fléchier, évêque et orateur sacré. XVIIe siècle.

Florian, littérateur français du XVIIIe siècle.

Foë (*Daniel*), écrivain anglais, auteur de *Robinson Crusoé*. XVIIe siècle.

Fontenelle, littérateur français. XVIIIe siècle.

Forbin (*Claude*), chef d'esca dre. XVIIIe siècle.

Fox (*Charles-James*), ora eur anglais. XVIIIe siècle.

Foy, orateur français. XIXe siè cle.

Franklin (*Benjamin*), l'un d hommes qui ont le plus co tribué à l'indépendance États-Unis, né à Bo XVIIIe siècle.

Fulton, mécanicien amér du XVIIIe siècle, inventeu bateaux à vapeur.

G.

Galien, célèbre médecin. IIe siècle.

Galilée, créateur de la philosophie expérimentale. XVIIe siècle.

Gama (*Vasco de*), nav portugais. XVe siècle.

Garrick (*David*), a auteur dramatique XVIIIe siècle.

H.

Hermogène, célèbre architecte grec. IIe siècle.

Hérodote, célèbre historien grec. Ve siècle avant J.-C.

Hésiode, célèbre poète grec.

Hipparque, célèbre astronome. IIe siècle avant J.-C.

Hippocrate, illustre médecin. Ve siècle avant J.-C.

Horace, ancien poète latin. VIIIe siècle avant J.-C.

Howard (*Catherine*), cinquième femme de Henri VIII. XVIe siècle.

Hudson (*Henri*), navigateur anglais. XVIIe siècle.

Hugues Capet, chef de la troisième race des rois de France. Xe siècle.

Hume (*David*), philosophe et historien anglais. XVIIIe siècle.

I.

Inès de Castro, célèbre par sa beauté et ses malheurs. XIVe siècle.

Irus, mendiant grec cité par Homère.

J.

Jackson (*John*), théologien anglais. XVIIIe siècle.

Jagellon, roi de Pologne. XIVe et XVe siècle.

Jansénius, théologien fameux du XVIIe siècle.

Joinville, sénéchal de Champagne, l'un des plus anciens chroniqueurs de France. XIIIe siècle.

Junot (*Andoche*), général français, secrétaire de Napoléon. XIXe siècle.

Juvénal, poète satirique latin. Ier siècle.

K.

Kean, tragédien anglais. XVIIIe siècle.

Kellermann, général français sous la république et l'empire.

Kant (*Emmanuel*), célèbre philosophe allemand. XVIIIe siècle.

Kemble, célèbre acteur anglais. XVIIIe siècle.

Keppler (Jean), célèbre astronome allemand. XVIe siècle.

Kléber, général de la république française.

Klopstock, célèbre poète et littérateur. XVIIIe siècle.

Kuyck, célèbre peintre sur verre. XVIe siècle.

L.

Lacépède, fameux naturaliste. XVIIIe siècle.

Lachaise (le père), jésuite, confesseur de Louis XIV.

as, roi de Hongrie. xv^e
e.

erg (*Mathieu*), astrolo-
xviie siècle.

nge, grand mathémati-
xviiie siècle.

pe, littérateur du xviii^e
e.

le, astronome distingué.
e siècle.

lle (princesse *de*), victi-
e la révolution.

gnon, premier président
rlement de Paris sous
XIV.

ot, grammairien et reli-
de Port-Royal. xviie siè-

maréchal de France. xv^e

x, homme de lettres et
graphe. xixe siècle.

er, célèbre chimiste.
siècle.

éculateur écossais. xviii^e

, célèbre peintre français.
siècle.

, savant botaniste et mé-
. xvie siècle.

é, poète français. xix^e

z, célèbre philosophe.
siècle.

n, acteur tragique. xviii^e

(*Ninon de*), l'une des
beautés les plus fameuses.
xviie siècle.

Lenoir, architecte. xviiie siè-
cle.

Lenôtre, architecte, dessinateur
des jardins de Louis XIV.
xviie siècle.

Lentulus, partisan de Pompée.
i^er siècle avant J.-C.

Léontium, courtisane athénien-
ne. ive siècle avant J-C.

Lepaute, célèbre horloger. xviii^e
siècle.

Lepautre, célèbre architecte de
Louis XIV.

Lesage, auteur de *Gil-Blas*.
xviiie siècle.

Lesueur, un des plus grands
peintres du xviiie siècle.

Levizac (*de*), homme de lettres
et grammairien. xixe siècle.

Lhomond, professeur de l'Uni-
versité de Paris et grammai-
rien. xixe siècle.

Lhôpital (*de*), chancelier de
France. xvie siècle.

Libanius, sophiste célèbre du
ive siècle.

Libertat, libérateur de Marseil-
le. xvie siècle.

Linière, poète satirique du xvii^e
siècle.

Linné, célèbre naturaliste du
xviiie siècle.

Locke, célèbre métaphysicien
anglais. xviie siècle.

Locasta, fameuse empoison-

neuse aux gages de Néron. Ier siècle.

Lothaire, nom de plusieurs rois de France.

Louvel, assassin du duc de Berri. XIXe siècle.

Louvois, ministre de Louis XIV.

Lovelace, poète anglais, célèbre par sa bravoure, son luxe, sa fierté et ses galanteries. XVIIe siècle.

Lucrèce, femme célèbre par sa vertu et sa mort. VIe siècle avant J.-C.

Lucullus, romain célèbre par ses talents militaires et sa magnificence. IIe siècle avant J.-C.

Lulli, célèbre musicie[n] siècle.

Luther, grand réforma[teur] gieux du XVIe siècle.

Luxembourg, marécha[l] capitaine du règne XIV.

Lycon, philosophe gre[c]

Lycurgue, grand législa[teur] démonien. IXe siècle a[vant]

Lysimaque, l'un des li[eutenants] d'Alexandre. IVe siè[cle] J.-C.

Lysippe, statuaire gre[c] cle avant J.-C.

Lyte, botaniste ang[lais] siècle.

M.

Machiavel, célèbre publiciste italien. XVIe siècle.

Magellan, navigateur portugais. XVIe siècle.

Mahmoud, nom de plusieurs sultans.

Mahomet, fondateur de la religion musulmane. VIe siècle.

Maintenon (marquise *de*) l'une des maîtresses de Louis XIV.

Malbranche, philosophe français. XVIIe siècle.

Malesherbes, ministre de Louis XVI. XVIIIe siècle.

Malet, général français sous la république et l'empire.

Malherbe, célèbre poète français. XVIe siècle.

Malte-Brun, géogr[aphe] siècle.

Manacès, écrivain g[rec] siècle.

Mandrin, fameux con[trebandier] et chef de brigands [siè]cle.

Manlius Capitolinu[s] romain. IVe siècle.

Marigny (Enguerra[nd] mier ministre de [Philippe le] Bel. XIVe siècle.

Marius, général rom[ain] cle avant J.-C.

Marivaux, littérate[ur] siècle.

Marmontel, litt[érateur] XVIIIe siècle.

Marot (Clément), poète comique du xvie siècle.

Marsollier, littérateur et auteur dramatique du xviiie siècle.

Mascaron, célèbre prédicateur. xviie siècle.

Masers de Latude, prisonnier célèbre. xviiie siècle.

Masséna, maréchal de France, sous la république et l'empire.

Massillon, l'un de nos plus célèbres orateurs sacrés. xviie siècle.

Maupeou, chancelier de France. xviiie siècle.

Maurand, chef de la secte des Albigeois. xiie siècle.

Méhul, célèbre compositeur de musique. xviiie siècle.

Meigret, célèbre grammairien du xvie siècle.

Mélanthe, peintre grec. ive siècle avant J.-C.

Mérovée, troisième roi de France, chef de la race des Mérovingiens. ve siècle.

Mesmer, médecin allemand du xviiie siècle.

Messaline, impératrice romaine. i^er siècle.

Métastase, poète italien. xviiie siècle.

Mézerai, historien français du xviie siècle.

Michel-Ange Buonarotti, peintre, sculpteur et architecte italien du xvie siècle.

Mignard, peintre français du xviie siècle.

Millevoye, poète français. xviiie siècle.

Millot, historien français du xviiie siècle.

Miltiade, capitaine athénien du ve siècle avant J.-C.

Milton, poète anglais du xviie siècle.

Mirabeau, le plus grand orateur de la révolution française.

Mirandole (Jean Pic de La), Italien célèbre du xve siècle.

Mithridate, roi de Pont. iie siècle avant J.-C.

Molière (Poquelin de), acteur et auteur dramatique français du siècle de Louis XIV.

Molinet, poète français du xve siècle.

Molza, poète italien du xvie siècle.

Moncade, vaillant capitaine espagnol du xve siècle.

Monge (Gaspard), l'un des fondateurs de l'Ecole polytechnique. xviiie siècle.

Monk, général anglais. xviie siècle.

Monstrelet (Enguerrand de), chroniqueur français du xve siècle.

Montaigne (Michel de), moraliste français du xvie siècle.

Montalembert, général français du xviiie siècle.

Montbars, chef de flibustiers. XVIIe siècle.

Montecuculli, illustre capitaine. XVIIe siècle.

Montespan (madame *de*), l'une des maîtresses de Louis XIV.

Montesquieu, littérateur français du XVIIe siècle.

Montezuma, roi du Mexique. XVIe siècle.

Montfort, l'un des seigneurs les plus puissants du XIIe siècle.

Montgolfier, inventeur des aérostats. XVIIIe siècle.

Montgomery, célèbre guerrier français du XVIe siècle.

Montluc, maréchal de France du XVIe siècle.

Montmorenci (*de*), connétable de France. XVIe siècle.

Monthyon, magistrat et littérateur français du XVIIIe siècle.

Morgan, chef de flibustiers anglais. XVIIe siècle.

Mornay (*de*), ministre de Henri IV. XVIIe siècle.

Mortimer (*de*), puissant baron anglais du XIIIe siècle.

Motte (*Houdart de La*), littérateur français du XVIIe siècle.

Mozart, célèbre compositeur allemand du XVIIIe siècle.

Murat, roi de Naples. XIXe siècle.

Murillo, peintre espagnol du XVIIe siècle.

Mutis, naturaliste espagnol du XVIIIe siècle.

Myron, sculpteur grec.

N.

Narsès, eunuque originaire de Perse, général des armées de l'empereur Justinien.

Navarre, capitaine espagnol du XVe siècle.

Nebrisrensis, littérateur espagnol, l'un des plus grands savants du XVe siècle.

Necker, ministre sous Louis XVI. XVIIIe siècle.

Nelson, célèbre amiral anglais du XVIIIe siècle.

Néron, empereur romain. Ier siècle.

Nestorius, fameux hérésiarque du XVe siècle.

Newton, Anglais du XVIIe siècle, créateur de la philosophie naturelle.

Ney, l'un des plus braves généraux français sous l'empire.

Nicole, moraliste et littérateur français du XVIIe siècle.

Nieuwland, savant mathématicien hollandais du XVIIIe siècle.

Normus, poète grec du Ve siècle.

Noot (*Van der*), avocat célèbre. XVIIIe siècle.

Norbert (*Saint-*), fondateur de l'ordre de Prémontré.

Nostradamus, fameux astrologue du XVIe siècle.

Noverre, célèbre auteur français. XVIIe siècle.

Numa Pompilius, législateur et deuxième roi de Rome. VIIIe siècle avant J.-C.

O.

O'Connel, grand orateur anglais. XIXe siècle.

Odoacre, roi d'Italie. XVe siècle.

Olympias, femme de Philippe II. roi de Macédoine.

Orloff, favori de l'impératrice Catherine II.

Osman ou *Othman*, premier fondateur de l'empire ottoman et de la dynastie des Osmanlis. XIIIe siècle.

Ossian, barde écossais. IIIe siècle.

Ovide, poète latin. Ier siècle avant J.-C.

Ozanam (*Jacques*), mathématicien, né à Dombes en 1640.

P.

Palaprat, poète français du XVIIe siècle.

Paléologue, empereur d'Orient. XIVe siècle.

Palissot de Beauvois, célèbre naturaliste français. XVIIIe siècle.

Palissy, potier de terre du XVIe siècle.

Pallas, voyageur et naturaliste prussien du XVIIIe siècle.

Panckoucke, imprimeur et homme de lettres français. XVIIIe siècle.

Paoli (*Pascal*), libérateur de la Corse. XVIIIe siècle.

Paré, père de la chirurgie française. XVIe siècle.

Parmentier, agronome français du XVIIIe siècle.

Pascal, grand écrivain français du XVIIe siècle.

Pasquier, jurisconsulte et écrivain français du XVIe siècle.

Paul Petrowitch, empereur de Russie. XVIIIe siècle.

Pellinon-Fontanier, littérateur français du siècle de Louis XIV.

Penn, législateur de la Pensylvanie. XVIIe siècle.

Perdiccas, lieutenant d'Alexandre-le-Grand. IVe siècle avant J.-C.

Périandre, tyran de Corinthe. VIIe siècle avant J.-C.

Périclès, orateur, guerrier et politique athénien. Ve siècle avant J.-C.

Perkin Waerbeck, aventurier anglais, qui se fit passer pour Richard IV. XVIe siècle.

Pérouse (*de La*), navigateur français. XVIIIe siècle.

Perrault, architecte français. XVIIe siècle.

Pescennius Niger, empereur romain. IIe siècle.

Pétrarque, poète italien. XIVe siècle.

Pharamond, premier roi de France. Ve siècle.

Phèdre, fabuliste latin. Ier siècle avant J.-C.

Phidias, sculpteur athénien. Ve siècle avant J.-C.

Philopœmen, général de la ligue achéenne. IIe siècle avant J.-C.

Phocion, général athénien. IVe siècle avant J.-C.

Piccinino, capitaine italien. XVe siècle.

Pichegru, général en chef des armées de la république française.

Pigalle, sculpteur français. XVIIIe siècle.

Pilâtre de Rosiers, aéronaute français du XVIIIe siècle.

Pindare, poète lyrique grec, VIe siècle avant J.-C.

Piranesi, dessinateur et graveur italien. XVIIIe siècle.

Piron (Alexis), poète français. XVIIe siècle.

Pisani, amiral vénitien du XIVe siècle.

Pisano, peintre italien. XIIIe siècle.

Pisistrate, Athénien qui voulut asservir sa patrie. avant J.-C.

Pitt, homme d'état XVIIIe siècle.

Pizarre, Espagnol, c du Pérou. XVe siècl

Platon, philosophe gr cle avant J.-C.

Plaute, poète comi IIIe siècle avant J.-

Pline, naturaliste lati cle.

Poggio Bracciolini italien du XVe siècl

Polybe, historien gre avant J.-C.

Polyclète, statuaire e grec. Ve siècle ava

Pombal, le Richelieu gal. XVIIIe siècle.

Pompadour (mar maîtresse de Louis

Pompée, Romain, siècle avant J.-C.

Pompignan (Lefran lyrique et dramati du XVIIIe siècle.

Poniatowski, prin XIXe siècle.

Pope (Alexandre), glais. XVIIe siècle

Porphyre, écrivain siècle.

Porus, roi indien avant J.-C.

Poussin (Nicolas), çais. XVIIe siècle

Pradon, poète dramatique. XVIIe siècle.

Praxitèle, statuaire grec. Ve siècle avant J.-C.

Procida (*de*), Napolitain, chef de la conspiration des Vêpres siciliennes. XIIIe siècle.

Properce, poète élégiaque latin. Ier siècle avant J.-C.

Ptolémée, nom d'une dynastie de rois d'Égypte.

Puget (*Pierre*), sculpteur, etc. XVIIe siècle.

Pythagore, philosophe. VIe siècle avant J.-C.

Pythéas, astronome, géographe et navigateur. IVe siècle avant J.-C.

Q.

Quinault, poète lyrique français. XVIIe siècle.

Quinte Curce, écrivain latin. Ier siècle.

Quintilien, rhéteur latin. Ier siècle.

R.

Rabelais, écrivain français. Ier siècle.

Racan, poète français. XVIe siècle.

Racine, poète dramatique français du XVIIe siècle.

Rameau, compositeur de musique français. XVIIe siècle.

Ramus (*Pierre* dit *la Ramée*), philosophe français et l'un des premiers grammairiens du XVIe siècle.

Rancé, religieux français, réformateur de la Trappe. XVIIe siècle.

Rapin Thoyras, littérateur français, puis soldat de l'Angleterre. XVIIe siècle.

Rasori, médecin italien. XVIIIe siècle.

Raucourt (mademoiselle), actrice française. XVIIIe siècle.

Ravaillac, assassin de Henri IV. XVIIe siècle.

Ray (*Jean*), naturaliste anglais. XVIIe siècle.

Raynal, écrivain et philosophe français. XVIIIe siècle.

Réaumur, naturaliste et physicien français. XVIIIe siècle.

Regnard, poète comique français. XVIIe siècle.

Régnier, poète satirique français. XVIe siècle.

Régulus, consul romain. IIIe siècle de Rome.

Reiske, philologue et orientaliste allemand. XVIIIe siècle.

Rembrandt, peintre illustre de l'école hollandaise. XVIIe siècle.

Renaudie (*La*), chef de la conju-

ration d'Amboise. xvie siècle.

Restaut, grammairien français. xviiie siècle.

Retz, cardinal célèbre par ses intrigues. xviie siècle.

Richardson (*Samuel*), romancier anglais. xviie siècle.

Richelet, grammairien français. xviiie siècle.

Richelieu (cardinal duc *de*), premier ministre de Louis XIII.

Ricimer, général romain. ve siècle.

Riego y Nunez, principal auteur de la révolution espagnole de 1820.

Rienzo ou *Rienzi*, tribun de Rome. xive siècle.

Rieux, l'un des principaux chefs des ligueurs. xvie siècle.

Rinaldi, Italien, historien ecclésiastique. xviie siècle.

Riquet, constructeur du canal du Languedoc.

Rivarol, spirituel écrivain français du xviiie siècle.

Rizzio, secrétaire et amant de Marie-Stuart.

Robertson, historien moderne écossais. xviiie siècle.

Robespierre, l'un des principaux chefs de la révolution française.

Robinson (*Marie*), comédienne et autrice, surnommée *la Sa*-*pho anglaise*. xviiie

Rob-Roy, chef d'un cla sais. xviie siècle.

Rochefoucault (*de La*), liste français. xviie siè

Rochejacquelin (*de La*), l chefs de l'insurrectio déenne. xviiie siècle.

Rohan (duc *de*), chef d protestant sous Louis X

Rolle, premier duc de N die. ixe siècle.

Romé de Lisle, physicien néralogiste français. siècle.

Romulus, fondateur de viiie siècle avant J.-C.

Ronsard (*Pierre de*), poèt çais. xvie siècle.

Rosa (*Salvator*), peintre te italien. xviie siècle.

Roucher, poète français. siècle.

Rousseau (*Jean-Jacques* vain et philosophe du siècle.

Rubens, célèbre peintre. siècle.

Ruisdaël, peintre. xviie

Rulhière, poète et historie çais. xviiie siècle.

Runel (*Edward*), amir glais. xviie siècle.

Ruyter, amiral hollandais siècle.

S.

Saadi, prêtre persan. xiiie siècle.

Saint-Lambert, poète fr xviiie siècle.

Saint-Simon (comte *de*), fondateur de l'école politico-philosophique. XVIII[e] siècle.

Salluste, historien latin. VII[e] siècle de Rome.

Santio (*Raphaël de' Santi*), plus connu sous le nom de Raphaël, l'un des plus grands peintres de l'école italienne. XVI[e] siècle.

Sapho, poète lyrique grèque.

Scaliger, philologue italien. XVI[e] siècle.

Scander-Beg, prince d'Albanie. XV[e] siècle.

Scarron (*Paul*), poète français. XVII[e] siècle.

Schiller, poète et historien allemand. XVIII[e] siècle.

Schmidt, graveur prussien. XVIII[e] siècle.

Scipion (dit *l'Africain*), consul et général romain. VI[e] siècle de Rome.

Scott (*Walter*), romancier anglais. XIX[e] siècle.

Scudéri (*George de*), écrivain français. XVII[e] siècle.

Sedaine, écrivain français. XVIII[e] siècle.

Sedley, poète anglais. XVII[e] siècle.

Sélim, vingthuitième empereur des Turcs. XVIII[e] siècle.

Sénèque, philosophe latin. I[er] siècle.

Sergius, pape. VII[e] siècle.

Sertorius, général romain. II[e] siècle avant J.-C.

Sévigné (madame *de*), littératrice distinguée du XVII[e] siècle.

Seymour (*Jeanne*), l'une des six femmes de Henri VIII, roi d'Angleterre. XVI[e] siècle.

Sforza, capitaine italien. XIV[e]. siècle.

Shakspeare (*William*), poète dramatique anglais. XVI[e] siècle.

Sheridan, célèbre orateur et auteur dramatique anglais. XVIII[e] siècle.

Sinan-Pacha, l'un des plus grands capitaines de l'empire Ottoman. XVI[e] siècle.

Smith (sir *Thomas*), littérateur anglais. XVI[e] siècle.

Sobieski, roi de Pologne, l'un des plus grands capitaines du XVII[e] siècle.

Socrate, philosophe grec. V[e] siècle avant J.-C.

Soliman, le plus célèbre des empereurs ottomans. XVI[e] siècle.

Sonnini, naturaliste français. XVIII[e] siècle.

Sorel (*Agnès*), maîtresse de Charles VII. XV[e] siècle.

Spallanzani, naturaliste italien. XVIII[e] siècle.

Spartacus, gladiateur romain. VII[e] siècle de Rome.

Spenser (*Edmond*), poète anglais. XVI[e] siècle.

Spinosa, Hollandais, chef des

panthéistes modernes. XVIIe siècle.

Ssema-Thsian, le plus célèbre des historiens chinois. IIe siècle avant J.-C.

Stace, poète latin. Ier siècle avant J.-C.

Staël-Holstein (madame *de*), littératrice très distinguée du XVIIIe siècle.

Stèevens, critique anglais. XVIIIe siècle.

Stella, peintre hollandais. XVIe siècle.

Sterne, écrivain irlandais. XVIIIe siècle.

Strabon, géographe grec du Ier siècle avant J.-C.

Strozzi, sénateur flo siècle.

Suétone, historien l cle.

Suffren, amiral de Fr siècle.

Suger, abbé de S premier ministre France Louis le G XII. XIIe siècle.

Sully, premier minis IV, roi de France.

Swift, écrivain an siècle.

Sylla, romain célèb avant J.-C.

Synesius, écrivain g cle.

T.

Tabarin, célèbre farceur du XVIIe siècle.

Tacite, historien latin. Ier siècle.

Talbot (*John*), général anglais, et l'un des plus grands hommes de guerre du XIVe siècle.

Talma, acteur tragique français du XIXe siècle.

Tamerlan, héros tartare. XIVe siècle.

Tancrède, guerrier sicilien, l'un des chefs de la première croisade. XIIe siècle.

Tanneguy du Chatel, capitaine et politique français du XVe siècle.

Tasse (*le*), poète italien. XVIe siècle.

Tell (*Guillaume*), l'u de la révolution siècle.

Temple, homme d'é vain anglais. XVII

Tencin (madame d trice française du cle.

Teniers (*David*), mand. XVIIe siècle

Térence, poète dra tin. IIe siècle avan

Teymouraz, roi d XVIIe siècle.

Thahmasp, roi de siècle.

Thalès, l'un des sep Grèce. VIIe siècle

V.

Vauban, maréchal de France sous Louis XIV.

Vaugelas, grammairien du XVIIe siècle.

Vauquelin, intrépide marin du XVIIIe siècle.

Venceslas, nom de plusieurs ducs de Bohême.

Venette, médecin français. XVIIe siècle.

Vercingétorix, chef gaulois. Ier siècle avant J.-C.

Vergniaux, chef du parti des Girondins. XVIIIe siècle.

Vernet, nom d'une famille de peintres célèbres des XVIIIe et XIXe siècles.

Vertot, célèbre historien du XVIIe siècle.

Vicente, poète co gais. XVIe siècle

Villars, grand XVIIe siècle.

Villehardouin, hist siècle.

Virgile, célèbre Ier siècle avant J

Visconti, nom de p de Milan.

Vladislas, nom de de Pologne.

Volney, écrivain XVIIIe siècle.

Voltaire, le plus plus universel XVIIIe siècle.

Vzeslas, grand du XIe siècle.

W.

Wilson, célèbre navigateur anglais. XVIIIe siècle.

Wolf, savant allemand. XVIe siècle.

Wou-Wang, premier empereur chinois de des Tcheou. XII J.-C.

Wouwermans, pe dais. XVIIe siècle

X.

Xaintrailles, guerrier français. XVe siècle.

Xénocrate, médecin grec.

Xénophon, philoso et général athéni avant J.-C.

Y.

Yacoub, fondateur de la dynastie des Soffarides en Perse. IXe siècle.

Young, poète an siècle.

Z.

Zénobie, femme de Rhadamiste. Ier siècle avant J.-C.

Zénon, philosophe grec, fondateur du stoïcisme. IVe siècle avant J.-C.

Zizim, prince ottoman, frère de Bajazet. XVe siècle.

Zoïle, critique envieux et passionné. IIIe siècle avant J.-C.

NOMS D'HOMMES, DE FEMMES, DE FEMMES, ETC.,

TIRÉS DE LA MYTHOLOGIE.

A.

Abdère, ville maritime de Thrace.

Abdérus, jeune Grec dévoré par les chevaux de Diomède.

Abia, fille d'Hercule.

Abiens, peuples de Scythie.

Aborigènes, peuples que Saturne poliça.

Absyrte, frère de Médée.

Abydos, ville d'Asie.

Abyla, montagne d'Afrique.

Acadine, fontaine célèbre de Sicile.

Acamas, fille de Thésée et de Phèdre.

Acasis, fille de Minos.

Aceste, roi de Sicile.

Achamantis, une des filles de Danaüs.

Achéloüs, fils de l'Océan et de Téthys.

Achéron, fils du Soleil et de la Terre.

Achérusie, marais près d'Héliopole.

Achille, fils de Pelée, et roi de la Phthiotide.

Achiroé, petitefille de Mars.

Achlys, déesse de l'obscurité et des ténèbres.

Acrise, roi d'Argos.

Actée, ancien roi de l'Attique.

Actéon, fils d'Aristée et petit-fils de Cadmus.

Actiaques, fêtes que Auguste institua en l'honneur d'Apollon.

Actor, père de Menœtius, et aïeul de Patrocle.

Adamantée, nourrice de Jupiter.

Addéphagie, déesse de la gourmandise.

Admète, fils de Phérès, roi d'une contrée de la Thessalie.

Adonies, fêtes en l'honneur d'Adonis.

Adonis, jeune homme d'une beauté rare, fils de Cinyre.

Adrasta, nourrice de Jupiter.

Adréus, dieu qui présidait à la maturité des grains.

Æsculanus, dieu de la monnaie de cuivre.

Aello, l'une des harpies.

Agamemnon, roi de Mycène.

Aganippèdes, surnom des Muses.

Agasthène, roi des Éléens.

Agathyrse, fils d'Hercule.

Agdestis, monstre homme et femme à la fois.

Agénor, fils de Neptune et de Libye.

Agénorie, déesse de l'industrie.

Aglaïa, l'une des trois Grâces.

Agonales, fêtes instituées par Numa, en l'honneur de Janus.

Agonius, dieu qui présidait aux desseins et aux entreprises.

Agriodos, un des chiens d'Actéon.

Ajax, prince grec, célèbre par le siège de Troyes.

Albanie, contrée de l'Asie.

Albunée, sybille fameuse.

Alcathées, fêtes en l'honneur d'Alcathoüs.

Alcathoüs, fils de Pélops.

Alcide, surnom d'Hercule.

Alcimédon, fameux sculpteur.

Alcinoüs, roi de l'île de Corcyre.

Alecton, l'une des trois Furies.

Alémona, déesse protectrice des enfants avant leur naissance.

Alétides, fêtes en l'honneur d'Érigone.

Alexandre, fils de Pr

Alexia, ville de la Ce
tie par Hercule.

Aloüs, fameux géant,
tan et de la Terre.

Amalthée, chèvre qui
piter.

Amathonte, ville c
Chypre.

Amazones, femmes
de la Cappadoce.

Ambroisie, aliment c

Amisodar, roi des
Xanthe.

Amithaon, célèbre r

Ampélusie, promont
que, dans la Maur

Amphiaraüs, fils d'

Amphiarées, fêtes en
d'Amphiaraüs.

Amphinome, mère c

Amphitrite, déesse c

Amphrise, fleuve de

Amyntas, berger et

Anacées, fêtes en l'h
dieux dioscures.

Anapis, fleuve de S

Ancée, roi d'Arcadi
bre des Argonaute

Ancules, dieux et
esclaves.

Andromaque, femm

Angéronie, déesse d

Anius, grampretre

Annona, déesse de
et des provisions c

Antevorta, déesse
nirs.

Antesphories, fêtes en l'honneur de Proserpine.

Antiope, reine des Amazones.

Antigone, fille d'Œdipe et de Jocaste.

Antithées, mauvais génies dont l'occupation était de tromper les hommes par des illusions.

Apollon, fils de Jupiter et de Latone.

Apollonies, fêtes en l'honneur d'Apollon.

Apone, fontaine d'Italie, dont les eaux avaient la vertu de divination.

Apothéose, cérémonie par laquelle on mettait quelqu'un au nombre des dieux.

Aracynthe, montagne de la Béotie, consacrée à Minerve.

Arcadie, partie du Péloponèse, célèbre par le goût de ses habitants pour la poésie et la musique.

Arculus, dieu des coffres deset cassettes.

Aréopage, fameux tribunal d'Athènes.

Arété, femme d'Alcinoüs.

Aréthuse, compagne de Diane, métamorphosée en fontaine.

Argentinus, dieu de la monnaie d'argent.

Argo, navire des Argonautes, qui servit à Jason pour aller conquérir la toison d'or.

Argonautes, princes grecs, ainsi nommés du vaisseau Argo.

Argos, ville de l'Achaïe.

Argus, fils d'Arestor: il avait, dit-on, cent yeux, dont cinquante étaient toujours ouverts.

Argyre, nymphe de Thessalie.

Ariadnées, fêtes en l'honneur d'Ariane.

Ariane, fille de Minos.

Arion, musicien fameux.

Aristhène, berger qui trouva Esculape sur le mont Titthion.

Ascra, ville bâtie au pied de l'Hélicon.

Astérius, roi de Crète et père de Minos.

Astile, l'un des Centaures, et devin fameux.

Astome, peuple fabuleux.

Astrée, fille de Jupiter et de Thémis.

Astyanasse, servante d'Hélène, fameuse par le déréglement de ses mœurs.

Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque.

Ata, déesse malfaisante, qui troublait l'entendement des hommes pour leur susciter des malheurs.

Athos, fameuse montagne entre la Macédoine et la Thrace.

Atlas, fils de Jupiter et de Clymène, chargé par son père de soutenir le ciel sur ses épaules.

Atropos, l'une des trois Parques, celle qui coupe le fil de la vie.

Augure, sorte de divination par le vol, ou le chant des oiseaux; celui qui était chargé d'expliquer. (Il est masculin dans l'un et l'autre cas.)

Aulide, petit pays de Béotie.

Aurore, fille de Ti Terre, qui présida sance du jour.

Azan, montagne d'A sacrée à Cybèle.

B.

Bacchanales, fêtes en l'honneur de Bacchus, que l'on célébrait par toutes sortes de débauches.

Bacchantes, femmes qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes.

Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, dieu du vin.

Bacis, fameux devin de Béotie.

Bassarides, prêtresses de Bacchus.

Baucis, femme de Philémon.

Beelzébuth, dieu des mouches; — par quelques uns, surnom de Satan.

Béelphégor, *Baalphégor*, ou *Belphégor*, divinité infâme des Moabites; — par quelques uns, l'un des démons.

Bellérophon, celui la Chimère, et Amazones et les l

Bellone, déesse de et sœur de Mars.

Bélus, roi de Tyr Didon.

Béotie, province de

Bérénice, femme d Évergète, dont la été placée dans le

Borée, vent du sept d'Astréus et d'Hé

Brizo, divinité in présidait aux song

Bubona, déesse bien bœufs et des vach

Bupale, célèbre scu le premier représe tue la fortune.

C.

Caanthe, fils de l'Océan.

Caballine, fontaine de l'Hélicon.

Cabarnis, île de Paros.

Cadmus, roi de Thèbes.

Caducée, verge que Mercure reçut d'Apollon en échange de sa lyre.

Calchas, devin fameux qui suivit l'armée des Gr

Calliope, muse, dée quence, et de la p que.

Callistées, fêtes en de Junon et de Cé

Calypso, nymphe, f céan et de Téthys.

Campé, geôlière du Tartare.

Cancer, ou l'écrevisse, signe du zodiaque.

Capharée, promontoire fameux de l'île d'Eubée.

Capricorne, espèce de bouc, signe du zodiaque.

Caron, fils de l'Érèbe et de la Nuit, chargé de faire passer l'Achéron aux âmes de ceux qui n'avaient pas été inhumés.

Carthage, ville d'Afrique.

Carybde, ou *Charybde*, fameux gouffre dans le détroit de Sicile.

Cassandre, fille de Priam et d'Hécube.

Castor, frère de Pollux, d'Hélène et de Clytemnestre.

Caucase, montagne fameuse de la Colchide.

Cautius, dieu de la prudence et de la subtilité.

Céladon, un de ceux qui furent tués aux noces de Persée et d'Andromède.

Celmne, père nourricier de Jupiter.

Cenchrius, fleuve d'Ionie.

Centaures, peuples d'une contrée de la Thessalie, moitié hommes, moitié chevaux.

Céphale, fils de Mercure et de Hersé.

Céphée, roi d'Éthiopie.

Céphise, fleuve de la Phocide.

Cérastes, peuples cruels de l'île de Chypre.

Cerbère, chien à trois têtes et à trois gueules, qui gardait la porte des enfers.

Cercyon, brigand fameux qui désolait l'Attique.

Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, déesse de l'agriculture.

Ceste, ceinture de Vénus, où étaient renfermés les grâces, les desirs et les attraits ; — chevelure de Bérénice ; — signe du zodiaque.

Chiliombe, sacrifice de mille victimes ; il est masculin.

Chimère, monstre qui avait la tête d'un lion, le corps d'une chèvre, la queue d'un dragon, et vomissait feu et flamme.

Chloris, fille d'Amphion et de Niobé.

Chryse, ville de la Troade.

Cinaradas, grand sacrificateur de Paphos.

Circé, fille du Jour et de la Nuit ; fameuse magicienne.

Cladeutéries, fêtes qu'on célébrait quand on taillait la vigne.

Clémence, divinité des anciens.

Cléomède, fameux athlète.

Cléone, bourg proche de la forêt de Némée.

Cléopâtre, fille de Borée, et femme de Phinée.

Cléromancie, divination faite en consultant le sort avec des dés.

Clidomancie, divination qui se se fesait avec des clés.

Clio, l'une des neuf Muses, fille de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de l'histoire.

Cloacine, déesse des égouts.

Clothon, ou *Clotho*, fille de Jupiter et de Thémis, une des trois Parques.

Clymène, nymphe, fille de l'Océan et de Téthys.

Cnide, ou *Gnide*, promontoire et ville de la Carie.

Cobales, mauvais génies de la suite de Bacchus.

Cocyte, fleuve d'enfer qui entoure le Tartare, et ne grossit que des larmes des méchants.

Colchide, royaume d'Asie, célèbre par la toison d'or.

Colophon, ville d'Ionie célèbre par l'oracle d'Apollon.

Comus, dieu dont la fonction était de présider aux plaisirs de la table, aux réjouissances nocturnes et à la toilette.

Concorde, divinité des Romains, appelée plus ordinairement *la Paix*.

Consualies, fêtes en l'honneur de Consus.

Consus, dieu des conseils.

Corinthe, ville fameuse de la Grèce.

Corybantes, nom [...] donnait à neuf enf[...] pollon employés au [...] Cybèle.

Corycie, nymphe, une [...] mes d'Apollon.

Cottus, un des géan[...] mains.

Créon, frère de Jocas[...] pateur du royaume d[...]

Criobole, sacrifice d'[...]

Cuba, divinité des en[...] chés.

Cupidon, ou *l'Amou[...]* Mars et de Vénus, [...] volupté.

Cybèle, femme de Sat[...]

Cyclades, nymphes [...] phosées en îles da[...] Égée.

Cyclopes, forgerons d[...]

Cymothoé, fille de N[...] Doris.

Cypris, ou *Cypria*, [...] Vénus.

Cyta, ville capitale d[...] chide, patrie de Mé[...]

Cythère, île de la Méd[...] entre celle de Crète [...] loponèse, célèbre p[...] qu'on y rendait à V[...]

D.

Dactyles, ministres de Cybèle, appelés aussi Idéens parce-qu'ils habitaient le mont Ida.

Danacé, petite pièce de mon-naie que Caron e[...] ceux qu'il recevait [...] barque.

Danaïdes, nom des [...]

E.

Égide, bouclier.

Égisthe, fils de Thyeste et de Pélopée.

Églé, l'une des trois Hespérides.

Égon, athlète fameux.

Électre, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre.

Élysée, partie des enfers où règne un printemps éternel.

Empanda, déesse protectrice des bourgs et des villages.

Encelade, le plus puissant des géants qui voulurent escalader le ciel.

Endymion, berger de la Carie.

Énée, prince troyen qui s'illustra au siége de Troie.

Enfer, lieu souterrain où allaient les âmes pour y être jugées par Minos.

Éniopée, cocher d'Hector.

Énipée, fleuve de Thessalie.

Envie, divinité hideuse.

Éole, dieu des vents, fils de Jupiter.

Éolie, royaume des vents, composé de sept petites îles, entre la Sicile et l'Italie.

Épéus, habile ouvrier qui inventa le bouclier et fit le cheval de Troie.

Éphèse, ville d'Ionie, fameuse par le temple de Diane.

Épidaure, ville du Péloponèse, célèbre par le temple d'Esculape.

Épione, femme d'Esculape.

Épire, royaume sur les confins de la Grèce.

Équité, divinité all

Érato, Muse, déess lyrique.

Érèbe, fils du Chaos

Érichthon, fameus de Thessalie.

Érigone, fille d'I tresse de Bacchu

Érythrée, ville d'Io la fameuse sybill

Esculape, dieu de fils d'Apollon et

Étéocle, ou *Ethé* Thèbes, frère de

Etna, montagne fameuse par son Cyclopes qui l'ha

Étolie, province d

Eugérie, déesse p la grossesse.

Euménides, Furi l'Achéron et de la *Alecton*, *Még* [illegible]

Euphradès, géni dait à la joie et

Europe, fille d'Ag de Cadmus.

Euphrosyne, l'un Grâces.

Euryclès, célèbre thènes.

Eurydice, femme

Euryphile, fameus l'île de Samos.

Euterpe, muse, musique; ce fut venta la flûte

F.

Fable, divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit.

Falacer, dieu des arbres fruitiers.

Fascinus, divinité protectrice de l'enfance.

Faunes, divinités champêtres, moitié homme et moitié chèvre.

Faustitas, divinité qui présidait à la fécondité des troupeaux.

Faveur, divinité allégorique, fille de l'Esprit et de la Fortune.

Fébrua, déesse des purifications.

Fées, êtres fabuleux qu'on a substitués aux nymphes.

Férales, fêtes pendant lesquelles on servait à manger aux morts sur leurs tombeaux.

Féronie, déesse des bois et des vergers.

Fessonie, déesse des voyageurs fatigués.

Flamines, prêtres de Jupiter, de Mars, de Romulus et de plusieurs autres dieux.

Flaminiques, femmes des Flamines.

Flore, déesse des fleurs et du printemps, femme de Zéphyre

Furies ou, *Euménides*. (Voyez ce nom.)

G.

Galatée, nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris.

Galles, prêtres de Cybèle.

Gange, fleuve des Indes, dont l'eau était regardée comme sacrée.

Ganymède, fils de Tros, chargé de verser le nectar aux dieux.

Géants, hommes d'une taille prodigieuse, enfants de Titan.

Goétie, art de faire des maléfices, des sortiléges, des enchantements.

Grâces (*les*), filles de Jupiter et de Vénus. (Voyez *Euphrosyne*, *Thalie*, *Aglaïa*.)

Gyas, l'un des géants qui avaient cent mains.

H.

Harpies, filles de Neptune et de la Terre; elles avaient un visage de femme, un corps de vautour, des ailes et des griffes aux pieds et aux mains, et des oreilles d'ours.

Harpocrate, dieu du silence.

Hébé, fille de Junon et déesse de la jeunesse, chargée de verser à boire aux dieux.

Hécate, fille de Jupiter et de Latone.

Hécatombe, sacrifice de cent victimes.

Hécube, fille de Dymas.

Hélène, épouse de Ménélas, femme d'une grande beauté, qui fut la principale cause de la guerre de Troie.

Hélénus, fameux devin, fils de Priam et d'Hécube.

Hélicon, fameuse montagne consacrée aux Muses, dans la Béotie.

Hellespont, détroit entre la Propontide et la mer Égée.

Héraclides, descendants d'Hercule.

Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, célèbre par sa force et ses intrépides travaux.

Hérès, divinité à laquelle sacrifiaient ceux qui avaient hérité.

Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène.

Hermothime, magicien

Héro, prêtresse de amante de Léandre.

Hippocrène, fontaine distance de l'Hélicon crée à Apollon et ses.

Hippoloque, fils de phon et père de Glau

Hippone, déesse protec chevaux.

Histoire, divinité allé fille de Saturne et d'

Holocauste, sacrifice quel la victime était ment consumée.

Homère, célèbre poète teur de l'*Iliade*.

Hostilina, déesse qu' quait dans les moisso

Hyades, fille d'Atlas thérie.

I.

Icare, fils de Dédale.

Ida, montagne fameuse par le jugement de Pâris; — nom d'une fille de Dardanus, roi des Scythes.

Idalie, montagne de l'île de Chypre.

Idalion, ville de Chypre consacrée à Vénus.

Idoménée, petifils de Minos et roi de Crète.

Ilion, ancien nom de la ville de Troie.

Intercidon, ou *Intercidona*, dieu qui présidait à des bois.

Io, ou *Isis*, fille d'In d'Ismène, métamorp vache par Jupiter.

Iphigénie, fille d'Aga et de Clytemnestre.

Irène, fille de Jupite Thémis.

Ismare, montagne fame Thrace.

Ithaque, petite île hér montagnes, visavis de patrie d'Ulysse.

J.

Janicule, colline et quartier de Rome.

Janus, roi d'Italie, fils d'Apollon et de la nymphe Créuse.

Jason, fils d'Éson et d'Alcimède.

Junon, déesse des royaumes, reine des dieux, femme de Jupiter.

Jupiter, fils de Saturne et de Rhée, maître des dieux.

Juventa, déesse de la jeunesse.

L.

Lachésis, celle des trois Parques qui tient la quenouille.

Laërte, fils d'Arcésius, roi d'Ithaque.

Laocoon, grand-prêtre d'Apollon, étouffé avec ses fils par deux énormes serpents.

Laodicé, fille de Priam et d'Hécube.

Lapithes, peuples de la Thessalie.

Lara, naïade, fille du fleuve Almon.

Lares, appelés aussi Pénates, dieux domestiques.

Larves, âmes des méchants qui erraient partout sous la figure de spectres hideux.

Latone, fille de Cœus et de Phœbé.

Laverne, déesse protectrice des voleurs.

Léandre, jeune homme de la ville d'Abydos, amant de Héro.

Lectisternes, festins sacrés et publics en l'honneur des dieux.

Léda, fille de Thestius et femme de Tyndare.

Lemnos, île de la mer Egée, fameuse par les forges de Vulcain et son labyrinthe.

Lémures (voyez *Larves*).

Léonidas, héros grec, célèbre par la journée des Thermopyles.

Lerne, marais dans le territoire d'Argos, où les Danaïdes jetèrent les têtes de leurs maris.

Lesbos, île de l'archipel, fameuse par le culte d'Apollon et la naissance de Sapho.

Léthé, fleuve d'enfer où les ombres s'abreuvaient pour oublier le passé.

Leucothoé, fille d'Orchame et d'Eurynome.

Libitine, divinité qui présidait aux funérailles.

Libye, fille d'Épaphus et de Cassiope.

Ligystus, fils de Phaéton.

Linus, fils d'Apollon et de Terpsichore.

Lion, l'un des douzes signes du zodiaque.

Lucifer, fils de Jupiter et d'Aurore.

Lucine, divinité qui présidait aux accouchements.

Luna, déesse qui présidait aux enchantements et aux opérations nocturnes de la magie.

Luperca, déesse que les bergers invoquaient contre les loups.

Lupercales, fêtes en l'honneur du dieu Pan.

Lycaon, fils de Titan et de Tellus.

Lycée, montagne d'Arcadie, consacrée à Jupiter et à Pan; lieu à Athènes célèbre par les leçons qu'Aristote y donnait.

Lycidas, l'un des Centaures, et nom d'un berger.

Lycie, province de l'Asie-Mineure, célèbre par les oracles d'Apollon.

Lycurgue, roi de Thrace, implacable ennemi de Bacchus.

Lyncée, l'un des cinquante fils d'Égyptus, le seul qui survécut à ses frères, massacrés par les Danaïdes.

Lynx, animal à vue très perçante, et consacré à Bacchus.

Lysidise, fille de Pélops et Hippodamie.

M.

Mânes, c'est ainsi que les anciens appelaient les âmes de ceux qui étaient morts.

Manturna, déesse qui présidait aux mariages.

Mars, dieu de la guerre, et fils de Junon.

Marsyas, fameux satyre qui mit le premier en musique les hymnes consacrés aux dieux.

Mausole, roi de Carie. (C'est son tombeau qui a fait appeler mausolée les sépulcres magnifiques qu'on élève aux grands.)

Médée, grande magicienne, épouse de Jason, à qui elle facilita par ses enchantements la conquête de la toison d'or.

Méduse, fille de Phorcus, l'une des trois Gorgones.

Mégare, fille de Créon et femme d'Hercule.

Mégère, l'une des trois Furies.

Méléagre, fils d'OEnée et d'Althée.

Mellone, déesse des abeilles.

Melpomène, muse, déesse de la tragédie.

Ména, divinité qui présidait aux maladies des femmes.

Ménélas, frère d'Agamemnon, et roi de Lacédémone.

Mentor, un des plus fidèles amis d'Ulysse.

Mercure, dieu de l'éloquence, du commerce, des voleurs, et messager des dieux.

Métina, déesse du vin doux.

Midas, roi de Phrygie, auquel Apollon fit venir des oreilles d'âne, pour avoir trouvé le chant du dieu Pan plus beau que le sien.

Minerve ou *Pallas*, déesse de la sagesse, de la guerre et des arts.

Minos, fils de Jupiter et d'Europe, juge des enfers.

Minotaure, monstre qui naquit de Pasiphaé et d'un taureau.

Momus, fils du Sommeil et de la Nuit, dieu de la raillerie.

Murcie, déesse de la lâcheté.

Musées, fêtes en l'honneur des Muses. (On a donné ce nom aux académies et aux cabinets des savants.)

Muses, déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne. (Voyez *Clio*, *Melpomène*, *Thalie*, *Euterpe*, *Terpsichore*, *Érato*, *Calliope*, *Uranie* et *Polymnie*.

N.

Naïades, nymphes, divinités qui présidaient aux fleuves et aux fontaines.

Nectar, breuvage qu'Hébé et Ganymède versaient aux dieux.

Némésis, déesse de la vengeance, fille de Jupiter.

Neptune, fils de Saturne et de Rhée, roi des eaux.

Nestor, fils de Nélée et de Chloris, célèbre par le siége de Troie.

Névérita, déesse de la vénération et du respect.

Nil, fleuve célèbre d'Égypte.

Numérie, déesse des nombres et du calcul.

Nymphes, filles de l'Océan et de Téthys.

O.

Œdipe, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste.

Olympe, montage célèbre entre la Thessalie et la Macédoine.

Olympiques, jeux en l'honneur de Jupiter, célébrés à Olympie, ville de l'Élide, dans le Péloponèse.

Omphale, reine de Lydie, aimée d'Hercule.

Oracles, réponses que fesaient les prêtres et les prêtresses des faux dieux à ceux qui venaient les consulter sur l'avenir.

Orcus, dieu des enfers et des serments.

Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, assassin de Pyrrhus et ami de Pylade.

Osiris, dieu des Égyptiens.

Orphée, fils d'Apollon et de Clio, époux d'Eurydice ; il excellait sur la lyre.

P.

Pactole, fleuve de Phrygie, dont le sable était d'or.

Palès, déesse des pâturages et des troupeaux.

Palladium, statue de Minerve, soidisant descendue du ciel.

Pan, dieu des campagnes, des troupeaux et des bergers.

Panda, déesse protectrice du départ.

Pandore, statue que Vulcain fit et anima, et à laquelle chaque dieu et déesse donna une perfection.

Panthéon, temple bâti en l'honneur de touts les dieux.

Paphos, ville de l'île de Chypre, consacrée à Vénus.

Pâris, fils de Priam et d'Hécube, célèbre par le jugement qu'il rendit en faveur de Vénus, à laquelle il donna la pomme.

Parnasse, mont de la Phocide, consacré aux Muses.

Parques, filles de l'Érèbe et de la Nuit. (Voyez *Clothon*, *Lachésis* et *Atropos*.)

Patrocle, roi des Locriens, ami d'Achille ; il fut tué par Hector.

Paventia, déesse qu'on invoquait pour garantir les enfants de la peur.

Pégase, cheval ailé qui naquit du sang de Méduse. — Nom d'une montagne et d'
de Thessalie.

Pélion, l'une des mon
Thessalie que les géa
sèrent pour escalade

Péloponèse, presqu'île
au milieu de la Grèc

Pénates ou *Lares*, di
mestiques particulier
que famille et à chaqu

Pénélope, fille d'Icari
Péribée, femme d'Ul

Pergame, surnom de la
Troie.

Permesse, fleuve qui p
source au pied du mo
con.

Persée, fils de Jupiter e
naé.

Phaëton, fils du Soleil e
mène.

Phèdre, fille de Minos e
siphaé, épouse de Thé

Phénix, fils d'Amyntor
d'un oiseau fabuleux
Égyptiens avaient fai
vinité.

Philoctète, compagnon
cule.

Philomèle, fille de Pand
d'Athènes.

Philyre, fille de l'Océan

Phlégyas, fils de Mars,
Lapithes.

Phobétor, fils du Somme
des songes effrayants.

Phœbus, surnom d'Apollon.

Phocide, petite région de la Grèce entre l'Attique et la Béotie.

Phrygie, contrée de l'Asie-Mineure, célèbre par le culte de Cybèle.

Pigmalion, fameux sculpteur, qui devint amoureux de sa statue, laquelle fut animée par Vénus.

Pithécuse, île de la Méditerranée.

Pluton, dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée.

Plutus, dieu des richesses et ministre de Pluton.

Pollentia, déesse de la puissance.

Polycaste, fille de Nestor.

Polydamas, fameux athlète.

Polymnie, Muse, déesse de la rhétorique.

Polyxène, fille de Priam et d'Hécube.

Pomone, déesse des fruits et des jardins.

Populonie, déesse préservatrice des ravages des ennemis.

Prastidice, déesse du bon succès des discours et des entreprises.

Priam, roi de Troie, massacré par Pyrrhus.

Priape, dieu des jardins, fils de Bacchus et de Vénus.

Prométhée, fils de Japet et de Clymène, fut attaché sur le mont Caucase.

Proserpine, fille de Jupiter et de Cérès, femme de Pluton.

Protée, fils de l'Océan et de Téthys; il avait le pouvoir de changer de corps et de figure.

Prytanée, édifice où s'assemblaient les prytanes.

Prytanes, chez les anciens poètes grecs, ceux qui, dans un genre quelconque, s'élevaient par leur mérite au dessus du commun.

Psyché, divinité qui fut aimée de Cupidon.

Pugilat, sorte d'exercice dans lequel deux hommes se battaient à coups de poings.

Pygmées, peuples de Libye qui n'avaient qu'une coudée de hauteur, et dont la vie n'était que de huit ans.

Pylade, célèbre par son amitié pour Oreste.

Pyrame, jeune Assyrien, célèbre par sa passion pour Thisbé.

Pyromacie, divination qui se fait par le moyen du feu.

Pyrrhus, fils d'Achille et de Déidamie, célèbre par sa valeur et ses cruautés au siége de Troie.

Pythagore, fameux philosophe, auteur de l'opinion de la métempsycose.

Python, serpent d'une grandeur

prodigieuse, que la terre engendra de son limon après le déluge de Deucalion.

Pythonisse, fameuse pı qui rendait des oracles phes.

Q.

Quies, déesse du repos et de la tranquillité.

Quirinus, surnom de R et de Mars.

R.

Rémus, frère de Romulus.

Rhadamanthe, roi de Lycie, fils de Jupiter et d'Europe, célèbre par sa justice.

Rhamnusie, déesse de l'indignation.

Risus, dieu des ris et de la gaîté.

Rhodes, île de la Méditerranée, célèbre par le culte d nerve.

Romulus, fils de Mars Rhéa Sylvia, frère de mus et fondateur de la vi Rome.

Rutules, peuples d'Italie, bres par la guerre qu'ils tinrent contre Énée.

S.

Sabéisme, culte que l'on rend aux éléments et aux astres.

Sabins, peuples d'Italie que les Romains invitèrent à des jeux, et auxquels ils enlevèrent leurs filles.

Sagittaire, l'un des douze signes du zodiaque.

Saliens, prêtres du dieu Mars.

Samos, île de la Méditerranée.

Samothrace, île de la mer Égée, célèbre par le culte de Cérès.

Sapho, Lesbienne célèbre par son génie poétique et par sa passion pour Phaon.

Saturnales, fêtes en l'honneur de Saturne.

Saturne, autrement appelé le Temps, fils de Cœlus, tua d'un coup de faux.

Scylla, fille de Nisus, roi de gare ; — gouffre de la m Sicile.

Scythes, peuples barbares habitaient sur les bords mer Noire.

Sémélé, fille de Cadmus e Thébé, mère de Bacchus.

Sémiramis, femme de Ni fameuse par son ambition courage et ses débauches.

Sibylles, filles qui prédis l'avenir.

Silène, vieux satyre qui avai le père nourricier de Bacc

Sirènes, filles d'Achéloüs

Calliope, monstres moitié femme, moitié monstre (1).

Sparte, ville célèbre du Péloponèse, et capitale de la Laconie.

Sphinx, monstre qui avait le visage d'une femme, des ailes et le corps ressemblant à un chien et à un lion.

Stata, déesse préservatrice des incendies.

Stentor, Grec qui avait la voix si forte qu'il fesait autant de bruit que cinquante hommes.

Stimula, déesse de la vivacité.

Sthényo, une des Gorgones.

Styx, fleuve d'enfer, dont il fesait neuf fois le tour.

Sylvain, dieu des forêts; il donna son nom aux divinités champêtres.

Sylvius, fils d'Énée, nommé ainsi parcequ'il naquit dans une forêt.

T.

Tacita, déesse du silence.

Tantale, fils de Jupiter et de la nymphe Plota, condamné par Jupiter à endurer éternellement, sans pouvoir les satisfaire, les desirs de la soif et de la faim, pour avoir servi aux dieux dans un repas les membres de son fils.

Tartare, lieu dans les enfers où allaient ceux qui avaient mal vécu, pour y être tourmentés par toutes sortes de supplices.

Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope, célèbre par les voyages qu'il fit pour chercher son père.

Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, blessé au siége de Troie par Achille.

Tellus, déesse de la terre, sœur et femme de Cœlus.

Ténare, lieu du promontoire de Malée qui conduisait aux enfers.

Terme, divinité qui présidait aux limites des champs.

Terpsichore, Muse, déesse de la musique et de la danse.

Téthys, fille de Cœlus et de

---

(1) Cette définition des sirènes est la plus générale, mais elle est fausse; les sirènes étaient chez les païens, et d'après les mythologues dignes d'autorité, des femmes moitié femme, moitié oiseau, et comme l'a fort bien remarqué M. Chompré, on peut en avoir la preuve dans *Pline* (livre X, chapitre XLIX), et dans *Ovide* (*Métamorphoses*, livre V).

Vesta, et femme de l'Océan.

Thalie, l'une des trois Grâces.

Thalie, Muse, déesse de la comédie et de la poésie lyrique.

Thèbes, ville fameuse de Béotie, en Grèce.

Thémis, fille de Cœlus, et déesse de la justice.

Théophane, fille que Neptune épousa, et qu'il métamorphosa en brebis.

Thésée, fils d'Égée et d'Éthra, célèbre par sa valeur extraordinaire.

Thétis (1), fille de Nérée et de Doris, mère d'Achille.

Thrace, grande contrée de l'Europe, à laquelle Thracia, fille de Mars, donna son nom.

Thyrse, baguette ou pique entourée de pampre, de raisin et de lierre, attribut de Bacchus.

Timandre, fille de Léda, et sœur de Clytemnestre.

Timanthe, peintre fameux.

Timor, dieu de la crainte.

Tiphys, fameux pilote qui conduisit le navire Argos.

Tisiphone, l'une des fu ries.

Titans, noms de géant qui tentèrent d'esca ciel.

Titias, héros grec à qui cerna les honneurs di

Trépied, espèce de siég quel les prêtres et l tresses d'Apollon se p pour rendre leurs orac

Trézène, ville dans le nèse.

Triton, dieu marin, fils tune et de la nymphe c'est ainsi qu'on app la plupart des dieux

Troie, ville de la Phr lèbre par le siége qu' les Grecs.

Tumulte, dieu guerrier Mars.

Tychon, un des dieux pureté.

Tyrrhus, gardien des tr du roi Latinus.

Tyrsis, nom du palais turne dans les îles Bal

U.

Ulysse, époux de Pénélope, roi des deux petites îles de la mer Ionienne, Ithaque et Dulichie.

Umbron, fameux encha pays des Marses.

Uranie, Muse, déesse d nomie.

---

(1) Il ne faut pas confondre Thétis avec Téthys, déesse de ce que tout le monde fait, jusqu'aux poètes les plus distingué

V.

Vallonia, déesse des vallées.

Vénus, ou *Cypris*, fille du Ciel et de la terre, selon quelques uns, de la Mer, selon d'autres, mère de Cupidon.

Vertumne, dieu des jardins et des vergers.

Vesta, déesse du feu.

Vestales, filles qui se consacraient au culte de Vesta.

Viales, divinités qui présidaient aux grands chemins.

Vibilie, déesse des voyageurs égarés de leur chemin.

Victa, déesse des vivres.

Vitula, déesse de la joie.

Vulcain, dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon.

Xanthus, ou *Xanthe*, fleuve de la Troade.

Z.

Zéphyre, vent d'occident, fils d'Éole et d'Aurore, époux de la déesse Flore.

Zodiaque, espace du ciel que le soleil parcourt pendant l'année, divisé en douze parties.

Zoogones, dieux qui présidaient à la conservation de la vie de touts les animaux.

Zoroastre, auteur du culte idolâtre appelé sabéisme. (Voyez ce mot.)

SIGNIFICATION DE NOMS INDIVIDUELS

TIRÉS DE L'HISTOIRE SAINTE, DE LA MYTHOLOGIE, ETC.

A.

Noms. Signification.

Aaron, montagnard.

Abdias, serviteur de l'Éternel.

Abdiel, serviteur de Dieu.

Abel, vanité.

Abiathar, père excellent.

Abigail, père d'exaltation.

Abimélec, mon père roi.

Abinadar, père volontaire.

Abraham, père d'une grande multitude.

Noms. Signification.

Absalon, père de la paix.

Actias, Athénienne.

Adam, argile, terre rouge.

Adélaïde, ou *Alix*, noblesse.

Adelstan, pierre précieuse.

Addéphagus, très gourmand.

Adolphe, secours heureux.

Adonée, ou *Adonéus*, seigneur.

Agonius, combat des athlètes.

Agræus, champêtre.

Noms.	Signification.
Agriodos, dent féroce.	
Agrippa, qui cause de grandes douleurs en naissant.	
Agur, collecteur.	
Alain, esclave, mâtin.	
Albert, toujours prêt.	
Alcide, force.	
Alexandre, secours puissant.	
Alfred, toute paix.	
Alithée, vérité.	
Alloprosallos, inconstant.	
Alphonse, notre secours.	
Altellus, nourri sur la terre, ou dans les armes.	
Aluin, victorieux.	
Alumna, nourrice.	
Amalek, le peuple léchant.	
Ambroise, immortel.	
Amédée, qui aime Dieu.	
Amos, chargeant.	
Amphipyros, qui tient un flambeau de chaque main.	
Ananias, la nuée de l'Éternel.	
Anax, maître, seigneur.	
André, courageux.	
Androphonos, homicide.	
Anne, gracieuse.	
Anémotis, qui calme les vents.	
Anosia, impitoyable.	

Noms.	Signification
Anselme, protecteur de s pagnons.	
Anthius, le fleuri.	
Antipas, qui est pour to	
Antoine, *Antoinette*, fle	
Aorasie, invisibilité.	
Apaturie, trompeuse.	
Aphnéus, riche.	
Aphrodite, écume.	
Apollos, destructeur.	
Arabelle, bel autel.	
Aréopage, le bourg, ou line de Mars.	
Arès, combat, blessure.	
Arèus, guerrier, ou à adresse des prières.	
Aristobula, d'excellent c	
Armifera, qui porte des a	
Arnaud, ou *Arnoul*, fi son bonheur.	
Artus, homme fort.	
Asbolus, poil couleur de	
Ascer, béatitude.	
Asphalion, tutélairer.	
Astome, sans bouche.	
Assuérus, prince.	
Athanase, immortel.	
Athyr, la nuit, les ténèbr	
Auguste, *Augustin*, m tueux.	

B.

Baalbérith, seigneur de l'Alliance.
Baaltséphon, dieu sentinelle.
Babactès, qui jette de grands cris.
Balaam, la vieillesse du peuple.
Baalgad, dieu du bonheur.
Baptiste, qui baptise.
Barbaras, étrangère.
Barnabas, ou *Barnabé*, consolation.
Barthélemy, fils susp l'eau.
Basile, royal.
Baudouin, brave conquér
Béatrix, celle qui rend heu

ms.	Signification.	Noms.	Signification.

ltescatsar, trésorier de Bel.
njamin, fils de la droite, ou de la vieillesse.
noit, *Benoite*, béni, bénie.
erthe, brave, brillante.

Boanerge, enfant du tonnerre.
Bisultor, qui venge deux fois.
Boopis, qui a des yeux de bœuf.
Buphagus, mangeur de bœufs.

C.

leb, comme cœur.
cus, méchant.
therine, pure, chaste.
rivore, qui dévore les chèvres.
has, pierre.
unius, qui lance la foudre.
mporus, intéressé, avide gain.
los, gain.
rité, amour.
m, chaud.
les, vigoureux.
ropos, farouche, furieux.
a, veuve.
é, herbe verte.
istophe, portechrist.
ysostôme, bouche d'or.

Ciris, alouette.
Claire, éclatante.
Clara, brillante.
Claude, boiteux.
Claudine, boiteuse.
Claviger, porteclé.
Clément, doux, paisible.
Cléopas, toute gloire.
Conrad, habile en conseils.
Corymbifer, couronné, qui porte un bouquet de lierre.
Criophage, qui dévore les béliers.
Criophore, portebélier.
Crispus, crêpé.
Custos, gardien.

D.

a, jugement.
niel, jugement de Dieu.
rius, recherchant.
vid, bienaimé.
bora, parole.
mas, populaire.
métrius, qui est de Cérès.
endrophore, qui porte un arbre.
enis, bachique.

Despoina, maîtresse.
Diactoros, messager.
Diamant, indomptable.
Didyma, jumelle.
Dijovis, père du jour.
Dorcas, chevrette ou biche.
Dominique, qui est au seigneur.
Donstan, colline pierreuse.
Dorothée, don de Dieu.
Drusille, couverte de rosée.

E.

Edgard, heureux, honneur.
Édithe, inondation de prospérité.

Edmond, paix heureuse.
Édouard, nature heureuse.
Édouin, heureux conquérant.

Noms.	*Signification.*

Egbert, toujours florissant.
Éléazar, aidé de Dieu.
Éléonore, très fertile.
Élie, Dieu, l'Eternel.
Éliézer, Dieu est mon aide.
Élisabeth, le serment de Dieu.
Élisée, le salut de Dieu.
Emmanuel, Dieu avec nous..
Eoüs, matinal.
Épaphras, couvert d'écume.
Épaphrodite, beau.
Éphraïm, fructueux.
Épicurius, qui secourt.
Eraphiotès, querelleur.
Eraste, aimable.
Érébinthinus, de pois.
Ergane, ouvrière.
Esaïe, le salut de l'Éternel.
Esaü, parfait.
Esdras, auxiliaire.
Esther, cachée.
Etélulfe, secours illustre.
Ethelbald, généreusement [illegible] ve.
Ethelbert, très éclatant.
Ethelred, illustre dans un c[illegible] seil.
Ethon, ardent.
Etienne, couronne.
Eugène, noble d'extraction.
Eunice, bonne victoire.
Eurysterne, qui a une l[illegible] poitrine.
Eusèbe, piété.
Eustache, qui se tient ferm[illegible]
Evan, bon fils.
Ève, vivante.
Everard, qui est toujours honoré.
Ezéchiel, force de Dieu.

F.

Falciger, qui porte une faux.
Félix, heureux.
Ferdinand, bonne paix.
Foulque, peuple.
François, franc, libre.
Frédéric, paix opulente.
Frugi, honnête, frugal.
Frugifera, qui fait croître [illegible] moissons.

G.

Gabriel, homme de Dieu.
Gad, troupe, bonheur.
Gamaliel, rétribution de Dieu.
Gédéon, destructeur.
Gédoin, conquérant débonnaire.
Geoffroi, paix de joie.
George, laboureur.
Genifrède, procurer la paix.
Germain, homme belliqueux.
Gertrude, fidèle à son autori[illegible]
Gervais, tout fermé.
Gilbert, jaune.
Gilles, peau de bouc.
Glaucopis, qui a les yeux ble[illegible]
Godard, bon naturel.
Gomer, consommateur.
Grâce, faveur.
Grégoire, vigilant.
Guillaume, bouclier.

H.

Noms.	Signification.	Noms.	Signification.
Habacuc	lutteur.	*Hésychia*	la silencieuse.
Haggés	fête.	*Hippia*	la cavalière.
Harpalos	ravisseur.	*Hippius*	le cavalier.
Héber	passage.	*Hippodetes*	qui lie des chevaux.
Héliopolis	ville du soleil.	*Hosée*	sauveur.
Henoch	dédié.	*Hubert*	couleur claire.
Henri	riche en honneur.	*Hylactor*	qui aboie.
Héra	souveraine.	*Hylé*	sauvage.
Herbert	la gloire d'une armée.		
Hérode	héroïque.		

I.

Iliade	femme d'Ilion.	*Isaac*	ris.
Index	qui découvre.	*Ismaël*	Dieu l'exaucera.
Irénée	pacifique.	*Israël*	victorieux de Dieu.

J.

Jacob	supplantateur.	*Job*	qui pleure.
Jacques	*Id.*	*Joël*	voulant.
Jahaziel	vision de Dieu.	*Jonas*	colombe.
Japheth	persuadant.	*Jonathan*	Dieu donné.
Jason	celui qui guérit.	*Josaphat*	le jugement de l'Éternel.
Jean	grâce de l'Éternel.	*Joseph*	augmentation.
Jéchonias	préparation de l'Éternel.	*Josias*	le feu de l'Éternel.
Jephté	ouvrant.	*Josué*	sauveur.
Jérémie	exaltation de l'Éternel.	*Jotham*	perfection de l'Éternel.
Jéroboam	jugeant le peuple.	*Juda*	louange de l'Éternel.
Joab	volontaire.	*Jude*	*Id.*
		Judith	juive.

L.

Laban	blanc.	*Léonard*	nature de lion.
Lambert	bel agneau.	*Léopold*	prise du peuple.
Lia	laborieuse.	*Lévi*	qui est associé.
Lebbée	homme de cœur.	*Lot*	enveloppé.

Noms. Signification.	Noms. Signification.
Louis, sauvegarde du peuple.	*Lucie*, lumière.
Luc, lumineux.	*Lucius*, lumineux.

M.

Magdeleine, magnifique.
Manassé, oublié.
Marc, mol, luisant.
Marguerite, perle.
Marthe, amère.
Martin, Mars.
Matthias, don de l'Éternel.
Matthieu, donné de Dieu.
Maurice, marais obscur.
Melchisédech, roi de justice
Méthuscélah, l'envoi de mort.
Michée, pauvre humble.
Michel, qui est comme Dieu
Moïse, retiré de l'eau.

N.

Nahum, consolateur.
Nathan, qui est donné.
Nathanaël, don de Dieu.
Nebucadnetzar, gémissement du jugement.
Néhémie, consolation de l'Eternel.
Nephthali, ma lutte.
Nicéphore, qui porte la toire.
Nicodème, sang innocent, torieux du peuple.
Nicolas, victoire du peuple
Noé, repos.
Noël, natif.

O.

Ocypète, qui vole vite.
Olivier, emblème de la paix.
Onésime, utile.
Opitulus, secourable.
Orésitrophus, nourri montagnes.
Ozias, force de l'Étern

P.

Pachytos, épais.
Pamphagus, qui mange tout.
Pamylie, réglez vôtre langue.
Panagée, qui se trouve partout.
Pandème, populaire.
Panoptès, qui voit tout.
Panthère, la bête sauvage.
Patulcius, qui ouvre.
Patrice, sénateur.
Paul, petit.
Phaleg, division.
Philémon, baisant.
Philippe, qui aime
Phinée, bouche c
Phlégon, brûlant
Phosphore, qui p
Phyxius, fugitif.

Noms. Signification.	Noms. Signification.
Pilate, armé d'un javelot.	*Promachus*, défenseur.
Pistor, boulanger.	*Psithyros*, qui parle beaucoup.
Polias, de la ville, ou adoré dans la ville.	*Psyché*, âme.
Poliüs, qui a les cheveux blancs.	*Pyrisoüs*, sauvé du feu.

R.

Rachel, brebis.
Raphaël, médecine de Dieu.
Raoul, aide au conseil.
Randolphe, franc secours.
Raymond, bouche chaste.
Rhinocolustès, coupeur de nez.
Richard, cœur généreux.
Robert, conseil célèbre.
Roboam, élargissement du peuple.
Roger, qui désire le repos.
Ruben, fils de la vision.
Rufus, rousseau ou roux.
Ruth, rassassié.

S.

Salathiel, demande de Dieu.
Salomon, pacifique.
Salus, santé, conservation.
Samson, petit soleil.
Samuel, exaucé de Dieu.
Sanctus, propice vénérable.
Saül, demandé.
Sébastien, majestueux.
Sédécias, la justice de l'Éternel.
Sélecti, choisi.
Sem, le nom.
Seth, qui met.
Sigismond, bouche victorieuse, ou éloquente.
Silvain, bois, forêt.
Siméon, obéissant.
Simon, *id.*
Sophonie, le secret de l'Éternel.
Sosipolis, qui conserve la ville.
Sosthènes, conservateur puissant.
Sotère, conservateur.
Sotira, conservatrice.
Spodius, de cendre.
Sponsor, répondant.
Stéphanas, couronne.

T.

Tabitha, clairvoyante.
Thaumantis, l'admirable.
Théodore, ou *Théodose*, don de Dieu.
Théodoric, peuple riche.
Théophile, aimé de Dieu.
Théoxénius, le dieu hospitalier.
Théritas, féroce.
Thibaud, peuple hardi.
Thesmophore, législatrice.
Thomas, jumeau.

Noms.	Signification.	Noms.	Signification.
Timothée,	honorant Dieu.	*Tritogénie*,	née de la tête.
Tite,	honorable.	*Tortor*,	bourreau.
Trismégiste,	trois fois grand.	*Tychique*,	accidentaire.

U.

Ultor, vengeur.
Unigena, née d'un seul.
Urbain, affable.
Urie, l'Éternel est ma lum
Uriel, Dieu est ma lumière

V.

Victor, vainqueur.
Vincent, conquérant.
Victrix, victorieux.
Virago, femme qui a le courage d'un homme.
Vitisator, qui plante la vig
Vitrix, qui fait des nœuds.

X.

Xébédée, doté.

Z.

Zabulon, habitation.
Zachée, pur, justifié.
Zanclé, faucille.
Zéomébuch, dieu noir.
Zorobabel, semence de B lone.

SIGNIFICATION

DES RADICAUX DES FINALES ET DES LETTRES QUI ENTR ORDINAIREMENT DANS LA COMPOSITION DES MOTS PLUS USITÉS DANS LA PLUPART DES LANGUES.

ALLEMAND.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Significati
Aal...	anguille.	*Bach...*	ruisseau.
Adler...	aigle.	*Bad...*	bain.
All...	tout.	*Bær...*	ours.
Alt...	vieux.	*Baum...*	arbre.
Arl...	aigle.	*Berg...*	mont.
Ast...	branche.	*Bischoff...*	évêque.
Au, aue...	prairie.	*Blum...*	fleur.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
Boden...	sol, fond (importe idée de profondeur).	*Gebirge...*	montagne.
		Glas...	verre.
		Glück...	bonheur.
Breit...	ample, large.	*Gott...*	dieu.
Brucke...	pont.	*Graben...*	creux, fosse.
Brunn...	fontaine.	*Graf...*	comte.
Bunt...	bigarré.	*Grenz...*	borne.
Busen...	sein.	*Gross...*	grand.
Donner...	tonnerre.	*Gut...*	bon, bien.
Dorf...	village.	*Haar...*	cheveu.
Edel...	noble.	*Haase, hase...*	lièvre.
Ehre...	honneur.	*Haff...*	port, havre.
Eich...	chêne.	*Hagen...*	haie.
Eiland...	île.	*Hain...*	bois.
Eisen...	fer.	*Ham...*	demeure, logis.
Ellenbogen...	coude.	*Hammer...*	marteau.
Else...	alisier, alose.	*Harris...*	Henri.
Engel...	ange.	*Head...*	tête.
End...	fin, bout.	*Heilig...*	saint.
Erd...	terre...	*Heim...*	logis, demeure.
Erz...	métal, cuivre, mines.	*Helm...*	casque.
		Himmel...	ciel.
Falk...	faucon.	*Hoch, hoh...*	haut.
Fall...	chute.	*Hof...*	cour.
Feld...	champ.	*Hohe...*	hauteur.
Fels...	rocher.	*Holz...*	bois.
Fichtel...	pin.	*Horn...*	corne.
Finster...	ténèbres.	*House (de haus, Hausen)...*	maison.
Fisch...	poisson.		
Fort...	passage d'un gué.	*Hund...*	chien.
Frau...	femme.	*Iude...*	Juif.
Fred...	paix.	*Iung...*	jeune.
Frei...	libre.	*Iungfer* ou *iungfrau.*	jeune fille, vierge.
Freude...	joie.		
Freund...	ami.	*Kahl...*	chauve.
Fried...	paix.	*Kaiser...*	empereur.
Fünf...	cinq.	*Kall...*	veau.
Fürst...	prince.	*Karl...*	Charles.
Furt...	passage près d'un gué.	*Kerke, kerque...*	église.
		Kirche...	id.

Radicaux.	*Signification.*	*Radicaux.*	*Signification.*
Klein...	petit.	*Sieben...*	seigneur.
Kloster...	couvent.	*Sieg...*	sept.
Kœnig...	roi.	*Silber...*	montagne.
Kœnigin...	*id.*	*Spitze...*	pointe.
Kopf...	tête.	*Spruck...*	jaillissant, sour-
Kreis...	cercle.		ce.
Kuch...	vache.	*Stadt...*	ville.
Lange...	long.	*Stern...*	étoile.
Lauter...	clair.	*Still...*	silencieux.
Licht...	lumière.	*Stock...*	bâton, trou.
Liebe...	amour.	*Stolz...*	orgueil, orgueil-
Lilien...	lis.		leux.
Low...	lion.	*Strass...*	rue.
Mark...	frontières.	*Strom...*	courant d'eau.
Makt...	marché.	*Stuhl...*	siége.
Monch...	moine.	*Thal...*	vallée.
Muhl...	moulin.	*Tief...*	profond.
Münster...	monastère.	*Unter...*	situé au dessous.
Neu...	nouveau.	*Vier...*	quatre.
Nieder...	inférieur.	*Viertel...*	quartier.
Ober...	sur, situé au des-	*Vogel...*	village.
	sus.	*Voigt...*	bailli.
Ochs...	bœuf.	*Wald...*	oiseau.
Ort...	lieu, endroit.	*Warm...*	forêt.
Ost...	est, oriental.	*Wasser...*	chaud.
Rade...	roue.	*Wedel...*	eau.
Reich...	riche, royaume.	*Weide...*	pré.
Riesen...	géant.	*Weiler...*	village.
Rik...	royaume.	*Weiss...*	blanc.
Roth...	rouge.	*West...*	ouest, occident.
Ruck...	dos.	*Wiese...*	prairie.
Ruh...	repos.	*Wild...*	sauvage.
Salz...	sel.	*Wind...*	vent.
Schloss...	château.	*Winter...*	hiver.
Schlussel...	clé.	*Wolle...*	laine.
Schœnn...	beau.	*Wolf...*	loup.
Schreck...	effroi.	*Wy...*	bourg.
Schwartz...	noir.	*Zell...*	tente.
Schwein...	porc.	*Zieg...*	chèvre.
See...	mer, lac.		

ANGLAIS.

x.	Signification.	Radicaux.	Signification.
	abbaye.	*Haven*...	port.
	abbé.	*High*...	haut.
	cendre.	*Hill*...	colline.
	bain.	*Holy*...	saint.
	baie.	*Hope*...	espérance.
	évêque.	*House*...	maison.
	noir.	*King*...	roi.
	fleur.	*Kirk*...	assemblée.
	bleu.	*Little*...	petit.
...	ville, bourg.	*Loch*...	lac.
	pont.	*Low*...	bas.
	rompu.	*Middle*...	milieu.
	lieu, château.	*Mill*...	moulin.
	brûlé.	*Minster*...	monastère.
	lieu, seigneur.	*Mount*...	montagne.
	château.	*Mouth*...	bouche.
	église.	*New*...	nouveau.
	ville.	*Old*...	vieux.
	petite rivière.	*Pool*..	étang.
	vallée.	*Queen*...	reine.
	aigle.	*Ridge*...	montagne.
	orient.	*Shire*...	Saxon.
	beau.	*Snow*...	neige.
	champ.	*South*...	sud.
	poisson.	*Spring*...	source.
	gué.	*Stone*...	pierre, roche.
	libre.	*Strait*...	détroit.
	Français.	*Suther*...	sud.
	bras de mer.	*Ton* (de *town*).	ville.
	grand.	*Ton* (de *stone*)...	pierre.
	vert.	*Ton* (de *don*)...	colline.
	petit bois.	*Town*...	ville.
	port	*Water*...	eau.

ANGLO-SAXON.

résidence, cour.	*Chester*...	fort, ville.
fort.	*Cester, ceaster*,	château, fort.

ARABE.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
Abiad...	blanc.	*Deir*...	maison.
Allah...	dieu.	*Djebel*...	montagne.
Arich...	berceau.	*El*...	le, la.
Azrek...	bleu.	*Gibel*...	montagne.
Bab...	porte.	*Guad* (de *Ouad*)	eau.
Babr...	rivière.	*Kalah, kalaat*...	fort.
Beit...	maison.	*Kebir*...	grand.
Beled...	ville.	*Kelat*...	fort.
Beni...	fils.	*Ma*...	eau.
Cafr...	infidèle, méchant.	*Medinet*...	ville.
		Nahr...	rivière.
Cham...	gauche.	*Ouad, ouadi*...	lit d'une rivière.
Chat...	fleuve.	*Ras*...	tête.
Cheghrr...	tempête.	*Sidi*...	ouest, occident.
Cheikh...	chef.	*Tel*...	colline.

CELTIQUE.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
Aar...	cours d'eau.	*Call*...	gaulois, gallique.
Alb...	lieu haut.	*Dun*...	colline.
Alp...	haut.	*Ec*..., *Ex*...	multitude de.
Aalt, belt...	amas d'eau.	*Gael*...	gaulois.
Ben...	tête, sommet.	*Paim*...	mont.
Brig, briv...	pont.	*Pen*...	tête, sommet.
Bryen...	chef.	*Ren*...	couler.
Caer...	lieu fortifié.		

CHINOIS.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
Chan...	montagne.	*Men*...	passage, porte.
Fou...	désinence des villes de première classe.	*Ouei*...	fort.
		Pao...	forteresse.
		Pe...	nord.
Hai...	mer.	*Pei*...	blanc.
Ho...	rivière.	*Si*...	comté.
Hoang...	jaune.	*Ta*...	grand.
Kiang...	rivière.	*Tchang*.	milieu.
Kin...	or.	*Tching*...	mur, ville.

Signification.	*Radicaux.*	*Signification.*
milieu.	*Toung...*	est, orient.
cuivre.	*Yuen...*	pays.

ARABE-ÉGYPTIEN.

os.	*Cheik, chârif..*	vieux.
œil.	*Chems...*	soleil.
père.	*Djamel...*	chameau.
blanc.	*Ebn...*	fils.
oui.	*Kamar...*	lune.
dieu.	*Khanzir...*	porc, cochon.
dent.	*La...*	non.
noir.	*Leben...*	lait.
ek... la mer.	*Lellah...*	femme.
maison.	*Merkeb...*	vaisseau, navire.
terre, pays.	*Redjoul...*	homme.

DANOIS.

montagne.	*Oe...*	île.
détroit, bras de mer.	*Revel...*	récif.
	Snea...	neige.
maison.	*Stad...*	ville.

D'OIL.

château.	*Ferté...*	petit fort.
petit château.	*Plessis...*	argent.
... bassecour, cour.	*Pons...*	ponts.
dame.	*Val...*	vallée.
mal, détriment.	*Vau...*	ville, lieu fortifié.

D'OC.

(ua).	*Ciotat...*	ville.
eau.	*Erg...*	champ.
terre, champ.	*Ex...*	eaux.
eau.	*Ribera...*	rivière.
grotte.	*Val...*	vallée.

ESPAGNOL.

ouvrir.	*Ban...*	bain.
eau.	*Bueno...*	bon.
arbre.	*Campo...*	champ.
... archevêque.	*Castillo...*	petit château.
baie.	*Ciudad...*	ville.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
Cruz...	croix.	*Ojo...*	œil.
El...	le.	*Pena...*	rocher.
Estrem...	extrême, dernier.	*Plata...*	haie, enceinte.
		Puente...	pont.
Frid...	paix.	*Real...*	royal.
Hermos...	beau.	*Rio...*	rivière.
Llano...	plaine.	*Rubro...*	rouge.
Lobo...	loup.	*Sierra...*	victoire.
Mayor...	plus grand.	*Torre...*	tour.
Nev...	neige.	*Viejo...*	vieux.
Nuev...	nouveau.		

FINNOIS.

Lilla..	petit.	*Udd...*	promontoire.
Ma, maa...	terre, pays.	*Varg...*	loup.
Samo...	homme.	*Vesi...*	lac formé par un golfe stagnant.
Stora...	grand.		

GERMANIQUE.

Bud...	bâtir.	*Man...*	homme.
Fold...	terre, contrée.	*Mund...*	bouche.
Frank...	libre, franc.	*OEst...*	est, oriental.
Goll...	or.	*Schnée...*	neige.
Holl...	creux, bas.	*Slat...*	fort.
Land...	patrie, terre.	*Sund...*	détroit.
Teuth...	nation.	*Wehr...*	guerre.
Uker...	frontière.	*Wick...*	village.

ZEND.

Ar...eer...ir.	vaillant.	*Mediche...*	mère.
Astem...	os.	*Meretè ..*	homme.
Dentano...	dent.	*Naou...*	vaisseau, navir
Dzer...	vieux.	*Peo...*	lait.
Fedre...	père.	*Potré...*	fils.
Gao...	bœuf, vache.	*Zemo...*	terre, pays.

GREC.

Acr...	élévation, promontoire.	*Anth...*	fleur.
		Arg...	blanc.
Act...	rive.	*Arc, arch...*	par excellence.
Adelph...	frère.	*Bl...*	ville.
Anti...	vis à vis.	*Boi...*	*id.*

ux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
	ville.	*Mel, melen...*	noir.
	beau.	*Nau...*	vaisseau.
	beauté.	*Né, nea...*	nouveau.
..	belle rive.	*Nès...*	île.
u...	brûler.	*Nic...*	victoire.
	cuivre.	*Nis...*	île.
..	or.	*Ophi...*	serpent.
..	chèvre.	*Or...*	montagne.
gial...	rivage.	*Palè, palæ...*	ancien.
r...	libre.	*Pente...*	cinq.
	à.	*Pher...*	porter.
	soleil.	*Phor...*	porter.
	clair.	*Ple...*	ville.
	Hercule.	*Pol, poli...*	*id.*
	sacré.	*Potam...*	fleuve.
	cheval.	*Pyl...*	porte.
	eau, aquatique.	*Rho...*	courant d'eau.
	sous.	*S...*	vers.
	vers.	*Scop...*	observer.
qésar..	César.	*Sebast...*	auguste.
	lion.	*Steen...*	pierre.
k, lesk.	blanc.	*Stephan...*	couronne.
	port.		Étienne.
	marais.	*Tri...*	trois.
	loup.	*Vasili...*	roi.
...	marbre.	*Xanth.*	blond.

HÉBREU.

	père.	*Em...*	mère.
	maison.	*Gamal...*	chameau.
	puits.	*Or...*	lune.

HINDOUSTANIE.

	maison.	*Ouzra...*	chameau.
	dieu.	*Patam...*	ville.
...	île.	*Patnam...*	ville.
	bœuf, vache.	*Pitâ...*	père.
	blanc.	*Praïaga...*	confluent.
	noir.	*Sima...*	terre, pays.
	place, fort.	*Souaer...*	porc, cochon.
	vaisseau, navire.	*Sourga...*	ciel.

ESTHONIEN.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
Ierv...	lac.	*Saar...*	île.
Kurri...	grue.	*Semme...*	pays.
Lin...	ville.		

GOTHIQUE.

Den...	ville.	*Lon...*	bois.
Guna, gund, gunt, gunz...	combat.	*Mat...*	désinence signifiant : homme.
Goths...	Goths.	*Norr...*	nord, sept.

HONGROIS.

Bania...	mine.	*Kis...*	petit.
Bor...	vin.	*Kœrœs...*	croix.
Falva...	village.	*Marton.*	montagne.
Feier...	blanc.	*Nagi...*	grand.
Felsoe...	situé au dessus.	*Szeke...*	siége.
Harom...	trois.	*Szent...*	saint.
Hegi...	mont.	*Ui, Uj...*	nouveau.
Heves...	chaud.	*Var...*	ville.

ITALIEN.

Abr...	ouvrir.	*Castel, castell,*	fort.
Acqua...	eau.	*Castiglio...*	petit château.
Alt...	haut.	*Cervo...*	cerf.
Aren...	sable.	*Citta...*	ville.
Aspr...	âpre, dur.	*Civita...*	*id.*
Aur...	or.	*Croce...*	croix.
Bagn...	bain.	*Falcone...*	faucon.
Bel, bell...	beau.	*Fior...*	fleur.
Bianc...	blanc.	*Fium...*	fleuve.
Borgo, borg...	bourg.	*Isola...*	île.
Cald...	chaud.	*Mont...*	mont.
Calv...	chauve.	*Nev...*	neige.
Camera...	chambre.	*Nov...*	nouveau.
Campo...	champ.	*Nuov...*	*id.*
Capi...	tête, cap.	*Sasso...*	rocher.
Castagna...	châtaigne.	*Torre...*	tour.
Casa...	maison.	*Vecchi...*	vieux.

HOLLANDAIS.

	Signification.	*Radicaux.*	*Signification.*
	terre.	*Oost...*	est, oriental.
	écluse, digue.	*Zee...*	mer.
	bouche.	*Zuyd...*	sud, du sud.
	nouveau.	*Zwarte...*	noir.

LATIN.

	abbé.	*Castel, castell,*	fort.
...	eau.	*Castra...*	camp, campement.
	blanc.		
	haut.	*Cis...*	en deçà.
	sable.	*Cor...*	bassecour, cour.
	âpre, dur.	*Feur...*	place.
	blanc.	*Font...*	fontaine.
ust...	auguste.	*For...*	place.
	or.	*Forum...*	place, foire.
	auguste.	*Fr....*	place.
	oiseau.	*Inter...*	entre.
	avoine.	*Mont...*	mont.
	beau.	*Pons...*	ponts.
	chaud.	*Trent...*	passage, rue.
	chauve.	*Tri...*	trois.
	château.	*Vic...*	lac.

PERSAN.

eau.	*Chehr, cheher,* maison, ville.
maison.	*Dagh...* montagne.
père.	*Gar...* ville.
désinence qui marque un pays.	*Gherd...* *id.*
	Khoh... chauve.
	Kourd... robuste.
marché.	*Mat...* homme.
port.	*Tqn...* désin. de pays.
roi, souverain.	*Tchaï...* fleuve.

NORVÉGIEN.

rocher.	*Huus...*	maison.
	Oe...	île.

POLONAIS.

Radicaux.	*Signification.*	*Radicaux.*	*Significat*
Biali...	blanc.	*Brod...*	gué.
Bor...	pin.	*Star...*	vieux.

PORTUGAIS.

Abr...	ouvrir.	*Mont...*	mont.
Aldea...	village.	*Nev...*	neige.
Av...	oiseau.	*Nov...*	nouveau.
Bahia...	baie.	*Olho...*	œil.
Boa...	bonne.	*Rio...*	rivière.
Campo...	champ.	*Serra...*	palais.
Caza...	maison.	*Torre...*	tour.
Estrem...	extrême, dernier.	*Velho...*	vieux.

RUSSE.

Bel...	blanc.	*Ostróv...*	île.
Bereza...	bouleau.	*Oural...*	ceinture.
Biel...	blanc.	*Ozero...*	lac.
Chrebet...	montagne.	*Reka...*	rivière.
Crepost...	forteresse.	*Sern...*	soufre.
Czar...	empereur.	*Sk...*	désinenc
Grod...	ville.		donne
Iar...	rivage.		modati
Ivan...	Jean.	*Stavr...*	croix.
Krasn...	rouge.	*Sviat...*	saint.
Mal...	petit.	*Tchern...*	noir.
Molok...	lait.	*Veliki...*	grand.
Nijnei...	inférieur, situé sous.	*Verknei...*	supérieu
		Voda...	eau.
Ostrog...	fort.	*Zemlia.*	terre.

SCANDINAVE.

Aa...	eau, cours d'eau.	*Is...*	glace.
Ay, ey...	île.	*Ness...*	désinenc
Dofr...	chagrin.		fiant :
Fell...	rocher.		toire.
Hohm...	îlot.		

SANSKRIT.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
Ap, ab...	eau, rivière.	*Kuntha...*	colline sacrée.
Bar...	pays, contrée.	*Maha...*	grand.
Deva...	dieu.	*Mandala...*	royaume, pays.
Djera, gina...	vieux.	*Matra...*	mère.
Ganga...	rivière.	*Nagar, nagor...*	ville.
Gateh...	porte.	*Pendj...*	cinq.
Ghiri...	montagne.	*Pour, poura...*	ville.
Ghor...	fort.	*Poutra...*	fils.
Hima...	hiver.	*Radj...*	roi.
Kand...	fort.	*Stan...*	désinence de pays.
Kottah...	demeure.		
Krichn...	noir.	*Tchandra...*	lune.

SLAVE.

Bela...	blanc,	*Mat...*	homme.
Buk...	hêtre.	*Maté...*	mère.
Czern...	noir.	*Mor, more..*	mer.
Gar...	ville.	*Nava...*	vaisseau, navire.
Gora...	montagne.	*Nébo...*	ciel.
Gorod...	ville.	*Otchka ..*	œil.
Grad...	*id.*	*Syn...*	fils.
Kamen...	rocher.	*Tchern...*	noir.
Lipa...	tilleul.	*Zemlia...*	terre, pays.

SUÉDOIS.

Bioern...	ours.	*Gora.*	montagne.
Borg...	ville, bourg.	*Hals...*	cou.
Botn...	fond, profond.	*Haus...*	maison.
Dal...	vallée.	*Ny...*	nouveau.
Field...	rocher.	*Skantz...*	redoute.
Fiell.	*id.*	*Snea...*	neige.
Fiord.	détroit, bras de mer.	*Strand...*	bord.
		Svart...	noir.
Gamla...	ancien.	*Svoerd...*	épée.

TURK.

Aï...	la lune.	*Baktchi...*	jardin.
Aïdin...	lumière.	*Bazar...*	marché.

Radicaux.	Signification.	Radicaux.	Signification.
Kok...	bleu.	Saraï...	palais.
Koul...	lac.	Seraï...	pré.
Kreml...	fort.	Sou...	rivière.
Nor...	lac.	Tag...	mont.

A l'aide de ces radicaux, de ces finales et de ces mots étrangers, on peut facilement s'expliquer la plupart des noms d'hommes, de villes, d'animaux, etc., et celà par la plus simple combinaison. Après avoir vu, par exemple, en allemand, que *alt* signifie *vieux*, que *dorf* signifie *village*, si l'on rencontre *altdorf*, on comprendra que ce mot signifie, ou doit signifier, *vieux village*; de même qu'après avoir vu que *adler* signifie *aigle*, que *berg* signifie *mont*, on comprendra que *adlerberg*, doit signifier à peu près *mont de l'aigle*, ou *aigle du mont*, etc., etc. On doit concevoir tout l'avantage de cette étude curieuse, et il ne doit pas être nécessaire d'avertir qu'un mot n'est pas toujours formé des radicaux, racines, ou mots d'une même langue : les peuples se mêlent, et chacun apporte sa racine, sa finale, son mot, son point de vue, sa sensation; l'usage unit l'un à l'autre, et le temps consacre cette union. Comme nous n'attachons aucune importance à ce travail, nous n'avons pas cru devoir signaler les mots qui nous sont donnés comme douteux, purs, ou altérés.

GENTILÉS

OU NOMS QUE L'ON DONNE AUX PEI

OU AUX INDIVIDUS

Relativement aux pays et aux villes qu'ils h

A.

Noms.	*Pays.*	*Noms.*	
Abyssinien,—ne.	Abyssinie.	Anglais, — e.	A
Acadien, — ne.	Acadie.	Angoumoisin, e.	A
Acanien, — ne.	Acanie.	Arabe, — 2 g.	A
Acarnanien,-ne.	Acarnanie.	Aragonnais,– e.	A
Achaïen, — ne.	Achaïe.	Arcadien,— ne.	A
Achéen, — ne.	Achaïe.	Argien, — ne.	A
Africain,— e.	Afrique.	Arménien,– ne.	A
Aladulien.–ne.	Aladulie.	Armoricain,-e.	A
Albain, — e.	Albe.	Asiatique,– 2 g.	A
Albanais, — e.	Albanie.	Arrageois,— e.	A
Albin, — e.	Albi.	Assyrien,— ne.	A
Algérien,— ne.	Alger.	Astracanien, ne.	A
Allemand,— e.	Allemagne.	Asturien,— ne.	A
Alpestre,— 2 g.	Alpes.	Athénien,– ne.	A
Alsacien,— ne.	Alsace.	Austrasien, -ne.	A
Américain.— e.	Amérique.	Autrichien,- ne.	A
Andalous, — e.	Andalousie.	Auvergnat,— e.	A
Angevin, — e.	Anjou.	Avignonnais,-e.	A

B.

Babylonien,-ne.	Babylone.	Beauceron,-ne.	B
Bactrien, — ne.	Bactriane.	Belge,—2 g.	B
Badois, — e.	Bade.	Béotien. — ne.	B
Barbare,-2g.	Barbarie.	Berlinois, — e.	B
Batave, — 2 g.	Batavie.	Bernois, — e.	B
Barcelonnais,-e.	Barcelone.	Berruyer,–ère,	
Bayonnais.—e.	Bayonne.	ou, plus usité,	
Béarnais, — e.	Béarn.	Berrichon,- ne.	

(1) Nous nous bornons à donner ici les gentilés qu mettent les dictionnaires, car si l'on voulait donner dicte le bon sens, il faudrait des volumes.

Noms.	Pays.	Noms.	Pays.
…sançonnais, e.	Besançon.	Brandebourgeois, — e.	Brandebourg.
…scayen, — ne.	Biscaye.	Brésilien,—ne.	Brésil.
…thynien, – ne.	Bithynie.	Bressois,—e.	Bresse.
…hémien,—ne.	Bohême.	Breton,—ne.	Bretagne.
…rdelais, — e.	Bordeaux.	Bristolais,—e.	Bristol.
…snien, — ne.	Bosnie.	Briançonnais,-e.	Briançon.
…stonien,-ne.	Boston.	Brunswickois, — e.	Brunswick.
…thnien,—ne.	Bothnie.	Bruxellois,—e.	Bruxelles.
…ulonnais,– e.	Boulogne.	Bulgare,— 2 g.	Bulgarie.
…urguignon,— ne.	Bourgogne.	Byzantin,—e.	Byzance.
…abançon,-ne.	Brabant.		

C.

Noms.	Pays.	Noms.	Pays.
…ennais,—e.	Caen.	Chartrain,—e.	Chartres.
…fre,—2 g.	Cafrerie.	Chilien,—ne.	Chili.
…labrais,—e.	Calabre.	Chinois,—e.	Chine.
…laisien,—ne.	Calais.	Cilicien,—ne.	Cilicie.
…lédonien,-ne.	Calédonie.	Circassien,-ne.	Circassie.
…lifornien,-ne.	Californie.	Colombien,-ne.	Colombie.
…lmouck,-que.	Kalmoukie (1).	Comtois,—e.	Franche-Comté.
…nadien,—ne.	Canada.	Corinthien, — ne.	Corinthe.
…nanéen,—ne.	Cana.	Corse,—2 g.	Corse.
…ndiot,—e.	Candie.	Courlandais,-e.	Courlande.
…appadocien, —ne.	Cappadoce.	Cracovien,-ne.	Cracovie.
…arien,—ne.	Carie.	Crétois,—e.	Crète.
…araïbe.— 2 g.	Caraïbes (îles).	Cumberlandais, — e.	Cumberland.
…arthaginois,-e.	Carthage.	Curde,—2 g.	Curdistan.
…astillan,—e.	Castille.	Curlandais,—e.	Curlande.
…atalan,—e.	Catalogne.	Cyprien,-ne	Cypre ou Chypre.
…hâlonnais,-e.	Châlons.	Cythérien,-ne.	Cythère.
…hampenois,-e.	Champagne.		
…haldéen,—ne.	Chaldée.		
Chaonien,-ne.	Chaonie.		

(1) Quelques personnes écrivent *Kalmouck*, avec un *k*, et cela nous paraît plus raisonnable, puisque c'est conserver l'analogie que nous impose *Kalmoukie*, qui s'écrit toujours ainsi. Si l'on veut écrire *Calmouck*, qu'on écrive alors *Calmoukie*.

D.

Noms.	*Pays.*
Dace,—2 g.	Dacie.
Dalmatien,–ne.	Dalmatie.
Danois,—e.	Danemark.
Daunien,—ne.	Daunie.
Dieppois,—e.	Dieppe.
Dijonais.—e.	Dijon.
Dalope. —2 g.	Dalopie.
Dorien,—ne.	Doride.
Dunkerquois,-e.	Dunkerque.

E.

Écossais,—e.	Écosse.
Égyptien,—ne.	Égypte.
Éléen,—ne.	Élée.
Eolien,—ne.	Éolie.
Éphésien,—ne.	Éphèse.
Épidaurien,-ne.	Épidaure.
Épirote,—2 g.	Épire.
Esclavon,—ne.	Esclavonie.
Espagnol,—e.	Espagne.
Éthiopien,–ne.	Éthiopie.
Étolien,—ne.	Étolie.
Étrusque,–2 g.	Étrurie.
Eubéen,—ne.	Eubée.
Euphratésien,—ne.	Euphrate.
Européen,–ne.	Europe.

F.

Ferrarais,—e.	Ferrare.
Finlandais,—e.	Finlande.
Flamand,—e.	Flandre.
Florentin,—e.	Florence.
Français,—e.	France.
Fribourgeois,-e.	Fribourg.
Frison,—ne.	Frise.
Furstembergeois,—e.	Furstemberg.

G.

Galate,—2 g.	Galatie.
Galicien,— ne.	Galicie.
Galiléen, —ne.	Galilée.
Gallois,—e.	Galles.
Gascon, — ne.	Gascogne.
Gaulois, — e.	Gaule.
Génevois, — e.	Genève.
Génois, — e.	Gènes.
Géorgien,—ne.	Géorgie.
Germain, — e.	Germanie.
Goth, — e.	Gothie.
Grec, grèque.	Grèce.
Grenoblois,—e.	Grenoble.
Grison, — ne.	Grisons.
Groënlandais,-e.	Groëland.

H.

Hambourgeois,—e.	Hambourg.
Hanovrien,–ne.	Hanovre.
Helvétien,—ne.	Helvétie.
Hispérien,—ne.	Hispérie.
Hessien, —ne. / Hessois, — e.	Hesse.

Pays.	*Noms.*	*Pays.*
Hibernie.	Hollandais,—e.	Hollande.
	Hongrois, — e.	Hongrie.
Hircanie.	Hottentot,— e.	Hottentots.

I.

Pays.	*Noms.*	*Pays.*
Ibérie.	Irlandais, — e.	Irlande.
	Istrien, — ne.	Istrie.
Idumée.	Isubrien, — ne.	Isubrie.
Illyrie.	Italien, — ne.	Italie.
Indes.	Ithacien, — ne.	Ithaque.
Ionie.		

J.

Pays.	*Noms.*	*Pays.*
Java.	Japonais, — e.	Japon.

K.

Kent.

L.

Pays.	*Noms.*	*Pays.*
	Livonien,—ne.	Livonie.
Lacédémone.	Lombard, — e.	Lombardie.
Laconie.	Lorrain, — e.	Lorraine.
	Lucanien,—ne.	Lucanie.
Languedoc.	Lucain,	
e. Laodicée.	Lucquois, — e.	Lucques.
Laponie.	Luxembour-	
Latium.	geois, — e.	Luxembourg.
Léon.	Lycaonien,—ne.	Lycaonie.
Libye.	Lycien, — ne.	Lycie.
Liége.	Lydien, — ne.	Lydie.
c. Ligurie.	Lyonnais, — e.	Lyon.
Lille.	Lystrien,—ne,	Lystre.
e. Lithuanie.		

M.

Pays.	*Noms.*	*Pays.*
	Maltais, — e.	Malte.
Macédoine.	Marseillais,—e.	Marseille.
Macon.	Mecklembour-	
Malésie.	geois, — e.	Mecklembourg.

Noms.	*Pays.*
Messinien, - ne.	Messine.
Mexicain, — e.	Mexique.
Milanais, — e.	Milan.
Modénais, — e.	Modène.
Morave, — 2 g.	Moravie.
Morlaque, — 2 g.	Morlachie.

N.

Noms.	*Pays.*
Nantais, — e.	Nantes.
Napolitain, — e.	Naples.
Narbonnais, - e.	Narbonne.
Navarrais, — e.	Navarre.
Nègre, — sse.	Nigritie.
Neustrien, - ne.	Neustrie.
Normand, — e.	Normandie.
Norwégien, - ne.	Norwège.
Nubien, — ne.	Nubie.
Numantin, — e.	Numance.
Numide, — 2 g.	Numidie.

O.

Noms.	*Pays.*
Olympien, - ne.	Olympe.
Olynthien, - ne.	Olynthie.
Orléanais, — e.	Orléans.

P.

Noms.	*Pays.*
Padouan, — e.	Padoue.
Palatin, — e.	Palatinat.
Palermitain, - e.	Palerme.
Palmyrénien, - ne.	Palmyre.
Pamphilien, — ne.	Pamphilie.
Pentapolitain, — e.	Pentapole.
Parisien, — ne.	Paris.
Parmesan, — e.	Parme.
Péloponésien, — ne.	Péloponèse.
Pergaménien, — ne.	Pergame.
Persan, — e.	Perse.
Péruvien, - ne.	Pérou.
Phénicien, - ne.	Phénicie.
Phocéen, — ne.	Phocée.
Phrygien, - ne.	Phrygie.
Phtiote, — 2 g.	Phtiotide.
Piémontais, - e.	Piémont.
Pisan, — e.	Pise.
Polonais, — e.	Pologne.
Portugais, — e.	Portugal.
Provençal, — e.	Provence.
Prussien, — ne.	Prusse.
Poitevin, — e.	Poitou.

Q.

Noms.	*Pays.*
Quentinois, - e.	Quentin (St.-).

R.

Noms.	*Pays.*
Ragusais, — e.	Raguse.
Rhétien, — ne.	Rhétie.
Rhodien, — ne.	Rhodes.
Rochellois, - e.	Rochelle.
Romain, — e.	Rome.
Rouennais, — e.	Rouen.
Russe, — 2 g. / Russien, — ne.	Russie.

S.

s.	Pays.	Noms.	Pays.
n,		Sibérien,—ne.	Sibérie.
	Salamine.	Sicilien,—ne.	Sicile.
– e.	Salente.	Sidonien,—ne.	Sidonie.
ı,		Siennois,—e.	Sienne.
	Salerne.	Silésien,—ne.	Silésie.
ı,–e.	Samarie.	Sogdien,—ne.	Sogdiane.
- ne.	Samos.	Soissonnais,—e.	Soissons.
2 g.	Sarde.	Strasbourgeois, —e.	Strasbourg.
— e.	Savoie.		
ne.	Saxe.	Styrien,—ne.	Styrie.
ien,		Suédois,—e.	Suède.
	Scandinavie.	Suisse,—esse.	Suisse.
1 g.	Sclavonie.	Syracusain,–e.	Syracuse.
2 g.	Scythie.	Syrien,—ne.	Syrie.
—2 g.	Séleucie.	Spartiate,–2 g.	Sparte.
–e.	Siam.		

T.

—e.	Tarente.	Toulousain,—e.	Toulouse.
-2 g.	Tartarie.	Tourangeau, — gelle.	Touraine.
–e.	Thèbes.		
ı,–ne.	Thessalie.	Tunisien,—ne.	Tunis.
2 g.	Thrace.	Tunquinois,-e.	Tunquin.
e.	Toscane.	Turc, Turque.	Turquie.
n,—e.	Tripoli.	Turcoman, —e.	Turcomanie.
-ne.	Troie.	Tyrien,—ne.	Tyr.
is,—e.	Toulon.	Tyrolien,—ne.	Tyrol.

V.

—2 g.	Valachie.	Versaillais,—e.	Versailles.
ı,—ne.	Valence.	Vicentin,—e.	Vicence.
ı,—ne.	Varsovie.	Virginien,—ne.	Virginie.
—ne.	Venise.		

Z.

2 g.	Zante.	Zuricois,—e.	Zurich
s,—e.	Zélande.		

W.

alien,		Wurtzbourgeois	
	Westphalie.	—e.	Wurtzbourg.

SUBSTANTIFS REPRÉSENTATIFS.

Nous avons peu de chose à dire sur ces sortes de tantifs, puisque nous avons déjà eu l'occasion d'en p dans la *marche de la création des mots* et dans *l'an logique et grammaticale*. Les observations qui nous tent maintenant à faire à leur égard sont du domai la syntaxe. Cependant nous ajouterons quelques re ques à ce que nous en avons déjà dit, afin de faire naître la manière de savoir quand un mot est, ou pas substantif représentatif. Nous avouons que ceci plutôt pour notre satisfaction que pour l'utilité de n lecteur; car il importe peu qu'un mot soit consi comme tel, ou tel; la dénomination n'est jamais ne saire à l'étude personnelle d'une langue; pourvu qu'o connaisse la signification et l'accord, c'est tout ce faut pour se guider sûrement dans la voie gramm cale. Aussi avons-nous réduit à trois les parties discours; et s'il nous est arrivé de guerroyer su noms donnés aux mots, c'est dans l'unique intentio les rendre familiers à notre lecteur, tout en lui prou combien les grammairiens et les lexicographes sont d'accord avec eux-mêmes sur les dénominations qu'il ont données et les classifications qu'ils en ont faite dire vrai, il faut convenir qu'il est difficile d'assign chaque mot sa véritable place dans le discours, p raison que les mots, esclaves soumis de la pensée, de véritables protées, se présentant tantôt sous un as tantôt sous un autre; et il ne peut pas en être a

ment. Un mot réveille en nous une idée déjà émise, sans avoir été pourtant déjà émise par ce mot; c'est ce qui a donné naissance à l'ellipse, et l'a autorisée; mais c'est ce que la plupart des grammairiens n'ont pas bien compris, et ce qui les a si souvent plongés dans l'erreur : Par exemple, si nous disons avec La Fontaine :

AUCUN *ne leur ouvrit sa bourse,*

aucun suscitera en nous l'idée d'un être quelconque, et pourtant la signification réelle de ce mot est *pas un seul,* ce qui réveille encore en nous l'idée d'un être, sans que l'idée réelle d'un être puisse y être attachée. Cependant si nous consultons MM. Serreau et Boussi, ils nous diront que, dans ce cas, ce mot est un substantif représentatif; à quoi nous répondrons positivement : non! un mot n'est substantif représentatif qu'autant qu'il remplace un substantif par lequel il serait déplacé lui-même si on l'admettait. Or, il est impossible de considérer *aucun* comme substantif représentatif, puisque si nous admettons le substantif *homme*, nous pourrons dire, sans que *aucun* disparaisse :

AUCUN HOMME *ne leur ouvrit sa bourse.*

Cette phrase est donc elliptique, et chacun des mots qui la constitue n'est donc là pour aucun autre; *aucun* par lui-même n'est qu'un accessoire, quoi qu'en disent les grammairiens. Nous disons *quoi qu'en disent les grammairiens,* par la raison que hors le cas que nous venons de citer, ils nous ont toujours donné ce mot comme modatif inerte, et c'est un tort, car un mot ne peut être considéré comme tel que lorsqu'il communique au substantif auquel on l'accole une manière d'être quelconque, une

modification réelle, ce que *aucun* ne pourra jamais pas plus que tant d'autres mots qui sont rangés com dans la classe des modatifs inertes. Lorsque l'on dit : HOMME *n'est venu, aucune* PERSONNE *ne s'est présent* substantif *homme*, de même que celui *personne*, trouve pas modifié ; c'est-à-dire qu'aucune manière ne s'y rattache par le propre fait d'*aucun* et d'*aucune*. *aucun homme n'est venu*, c'est dire : *pas un homme venu*. Ainsi, nous le demandons à touts ceux qui pen quelle manière d'être peut découler de l'expressio *un*, pour s'attacher au substantif? Les grammai prétendront-ils que : *pas un homme*, signifie : *un homm n'est pas*, ou *un homme qui n'est pas un homme?* nous ne le pensons pas. Mais malheureusement celà met dans l'impossibilité de comprendre ce qui a pu ter ces messieurs à nous donner ce mot comme mo inerte selon nous, et adjectif selon eux. Du reste, no répétons, nous attachons à celà peu d'importance, et redirons seulement que tout mot qui ne disparaît lorsque se présente celui qu'il est censé remplacer, pas un substantif représentatif; que si nous disons *on* est tel, c'est que dans cette phrase :

ON *cause beaucoup sur votre compte*,

il est impossible d'admettre un nom quelconque co sujet du modatif actif *causer*, sans faire disparaître qui représente là, mais d'une manière vague, une sonne quelconque, ou plusieurs personnes prises gén lement.



[redacted]

DEUXIÈME PARTIE DU DISCOURS (1).

MODATIFS INERTES, ACTIFS ET RÉSULTATIFS.

ANALYSE LOGIQUE ET GRAMMATICALE.

PREMIÈRE PHRASE.

VIENS BOIRE A PETITS COUPS CE VIN QUE J'IDOLATRE,
CE GROS VIN DE SABINE ENFERMÉ DE MA MAIN
EN DES POTS GRECS, LE JOUR OU TU VINS AU THÉATRE,
MÉCÈNE, CHEVALIER ROMAIN. (Louis XVIII.)

Analyse logique.

Cette phrase est transposée, et est pour : VIENS, MÉCÈNE, CHEVALIER ROMAIN, BOIRE À PETITS COUPS CE VIN QUE J'IDOLÂTRE, etc. Cette phrase se compose de cinq propositions grammaticales; VIENS, MÉCÈNE, CHEVALIER ROMAIN, *une*; BOIRE À PETITS COUPS CE VIN, *deux*; QUE J'IDOLÂTRE, *trois*; CE GROS VIN DE SABINE ENFERMÉ DE MA MAIN EN DES POTS GRECS, *quatre*; LE JOUR OÙ TU VINS AU THÉÂTRE, *cinq* (2).

---

(1) Dans cette seconde partie, comme dans la première, notre marche sera la même; c'est-à-dire que dans les exercices, les substantifs seront en grandes capitales, les modatifs en petites et les accessoires en italique; en tant qu'analyse, nous aurons naturellement peu de chose à dire, puisque dans la première partie nous nous sommes étendu sur les trois parties du discours; ainsi nous nous bornerons, dans la seconde et la troisième partie, à analyser quelques phrases afin de remettre sur la voie de la décomposition du discours.

(2) L'analyse étant déjà connue, nous ne nous occuperons pas du sousentendu, autrement dire de l'ellipse, chaque fois qu'il s'agira de l'accessoire *être*. En cas d'oubli pour la signification d'*ellipse*, voyez page 95, sa note, et page 143.

La première se forme de la manière d'être active intransitive (1) exprimée par VIENS; son sujet est MÉCÈNE, son complément indirect est BOIRE; la seconde se forme de la manière d'être active transitive exprimée par BOIRE; son sujet est MÉCÈNE (sous entendu), son complément direct est VIN, son complément indirect est COUPS; la troisième se forme de la manière d'être active transitive exprimée par IDOLÂTRE; son sujet est J', pour *je*, son complément direct est QUE, pour *lequel vin;* la quatrième se forme de la manière d'être résultative exprimée par ENFERMÉ; son sujet est VIN; la cinquième se forme de la manière d'être active transitive exprimée par VIENS (tu); son sujet est TU, son complément indirect est THÉÂTRE.

Première remarque. On voit que DE MA MAIN détermine le modatif résultatif ENFERMÉ, et que c'est la main qui fait l'action d'enfermer le vin, qui depuis porte le résultat de cette action, et *est enfermé de la main,* pour *par la main;* ainsi, si l'on disait : *ma main enferme ce gros vin de Sabine en des pots grecs, main* serait le sujet du modatif *enfermé,* par la raison que *main* serait l'objet principal de la pensée, que si l'on demandait de quoi parlez-vous? on ne pourrait faire autrement que de répondre : *je parle de ma main, et je dis qu'elle enferme ce gros vin de Sabine en des pots grecs;* où l'on voit que c'est *la main* qui fait l'action d'enfermer *le vin,* qui par conséquent est le complément direct de cette action, que c'est lui qui en reçoit, comme nous venons de le dire, le résultat; au lieu que dans la phrase ci-dessus, il ne s'agit pas positivement de *la main,* mais bien *du vin;* puisque si l'on demandait

(1) *Transitif, intransitif,* revoyez ces mots, page 82, notes 2 e

quoi parlez-vous? on ne pourrait faire autrement que de répondre : *je parle de ce gros vin de Sabine, et je dis qu'il est enfermé de ma main en des pots grecs;* où l'on voit qu'il n'est plus question d'action, que l'action est terminée, et que c'est du résultat dont il s'agit ; c'est pourquoi lorsqu'il s'agit d'action, l'objet qui fait l'action vient en premier, et l'objet qui la reçoit, en second ; et que lorsque au contraire, il s'agit du résultat, l'objet qui a reçu l'action, ou le résultat de cette action, vient à son tour en premier ; et celui qui a fait l'action en second.

Deuxième remarque. Il n'est peut-être pas mal de jeter un coupdœil sur la construction de cette phrase; nous avons déjà signalé la transposition de *Mécène, chevalier romain,* qui dans l'ordre naturel devrait venir se placer entre *viens* et *boire*, mais nous n'avons pas dit la raison pourquoi. Ces mots appartiènent plutôt à la place que nous venons de désigner qu'à celle qu'ils occupent, par la raison qu'il est naturellement plus logique d'émettre d'abord l'objet principal de notre pensée, et l'on voit que ces quatre vers roulent pour ainsi dire sur le substantif individuel *Mécène,* que c'est à lui qu'ils s'adressent, qu'il en est l'objet principal, quoique dans chaque proposition grammaticale il y ait naturellement un sujet. Ainsi, comme on l'a vu, *Mécène* est sujet de la première, de la seconde et de la cinquième proposition grammaticale, et objet tout-à-fait principal de la phrase ; *j'*, sujet de la troisième, et objet principal seulement de cette proposition ; et *vin*, sujet de la quatrième, et seulement objet principal de cette proposition. *Mécène, chevalier romain,* sont deux petites phrases incidentes qui deviendraient tout-à-fait inutiles si l'on s'adressait directement à la personne; mais comme il n'en est pas ainsi, elles sont nécessaires pour nous faire

connaître à quelle personne ces vers s'adressent; nous disons que ce sont deux phrases incidentes, parceque le temps invitatif, ou impératif n'exige pas de sujet; on dit: *venez me voir; courez à la fortune; volez à la victoire*, etc., sans qu'il soit nécessaire d'émettre de sujet; ainsi, *Mécène* est donc purement incident, et *chevalier romain*, qui se trouve dans le même cas, est le déterminatif de *Mécène*.

Analyse grammaticale.

Viens, modatif actif intransitif, à la seconde personne du singulier du temps invitatif, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet MÉCÈNE. — BOIRE, modatif actif transitif au temps indéfini. — À, accessoire invariable. — PETITS, modatif inerte, masculin pluriel, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet COUPS. — COUPS, substantif masculin pluriel, déterminatif du modatif actif transitif BOIRE. — CE, accessoire démonstratif, masculin singulier. — VIN, substantif masculin singulier, complément du modatif actif transitif BOIRE. — QUE, pour *lequel vin*, substantif représentatif invariable, complément direct du modatif actif transitif *idolâtrer*. — J', pour *je*, sujet du modatif actif transitif *idolâtrer*. — IDOLÂTRE, modatif actif transitif *idolâtrer*, à la première personne du singulier du temps présent, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet J'. — CE, accessoire démonstratif. — GROS, modatif inerte masculin. — VIN, substantif masculin singulier, sujet du modatif résultatif ENFERMÉ. — DE, accessoire déterminatif. — SABINE, substantif individuel, déterminatif du substantif VIN. — ENFERMÉ, modatif résultatif masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet VIN. — DE, accessoire. — MA, accessoire possessif,

féminin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet MAIN. — EN, accessoire relatif invariable (1). — DES, accessoire déterminatif pluriel. — POTS, substantif masculin pluriel, complément éloigné du modatif résultatif ENFERMÉ. — GRECS, modatif inerte, masculin pluriel, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet POTS. — LE, accessoire déterminatif masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son sujet JOUR. — JOUR, substantif masculin singulier, déterminatif éloigné du modatif résultatif ENFERMÉ. — OÙ, pour *lequel jour*, substantif représentatif invariable. — TU, pour *Mécène*, substantif représentatif de la première personne du singulier, sujet du modatif actif intransitif *venir*. — VINS, modatif actif intransitif *venir*, à la première personne du singulier du temps passé défini. — AU, pour *à le*, accessoire déterminatif masculin singulier. — THÉÂTRE, substantif masculin singulier, complément indirect du modatif intransitif *venir*, du premier vers. — CHEVALIER, substantif masculin singulier, déterminatif de MÉCÈNE. — ROMAIN, modatif inerte masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec son substantif CHEVALIER.

---

(1) Il ne faut pas confondre *en* accessoire relatif avec *en* substantif représentatif; *en* accessoire a à peu près la signification de *dans*; cependant *en*, dans ce cas, emporte avec sa signification une idée de vague que *dans* n'a pas; *en* substantif représentatif est toujours pour *de celà* : Avez-vous de l'amour? Oui, j'*en* ai, pour oui, j'ai *de celà*, *de l'amour*; mais nous aurons l'occasion d'en reparler aux *Synonymes*.

EXERCICES. (1)

SINGULIER.

PREMIÈRE PERSONNE :

ALLONS BOIRE *à* PETITS COUPS *ce* VIN QUE NOUS IDOLATRONS
Ce GROS VIN *de* SABINE ENFERMÉ *de notre* MAIN,
En des POTS GRECS *le* JOUR OU NOUS VINMES *au* THÉATRE
MÉCÈNE, CHEVALIER ROMAIN.

DEUXIÈME PERSONNE :

VIENS BOIRE *à* PETITS COUPS *ce* VIN QUE TU IDOLATRES,
Ce GROS VIN *de* SABINE ENFERMÉ *de ta* MAIN,
En des POTS GRECS *le* JOUR OU TU VINS *au* THÉATRE,
MÉCÈNE, CHEVALIER ROMAIN.

VENEZ BOIRE *à* PETITS COUPS *ce* VIN QUE VOUS IDOLATREZ,
Ce GROS VIN *de* SABINE ENFERMÉ *de votre* MAIN,
En des POTS GRECS, *le* JOUR OU VOUS VINTES *au* THÉATRE
MÉCÈNE, CHEVALIER ROMAIN.

TROISIÈME PERSONNE :

QU'IL VIENNE BOIRE *à* PETITS COUPS *ce* VIN QU'IL IDOLATRE
Ce GROS VIN *de* SABINE ENFERMÉ *de sa* MAIN,
En des POTS GRECS, *le* JOUR OU IL VINT *au* THÉATRE,
MÉCÈNE, CHEVALIER ROMAIN.

PLURIEL.

PREMIÈRE PERSONNE :

ALLONS BOIRE *à* PETITS COUPS *ce* VIN QUE NOUS IDOLATRONS
Ce GROS VIN *de* SABINE ENFERMÉ *de notre* MAIN,

---

(1) Notre intention n'étant que de faire passer cette phrase par toutes les personnes des temps qu'elle renferme, le sens primitif de la phrase ne sera naturellement plus le même. On doit se rappeler que le temps invitatif ou impératif n'a pas de première personne au singulier, et que, lorsque l'on veut s'inviter ou se commander soi-même, on suppose s'adresser à plusieurs.

En des POTS GRECS, le JOUR OU NOUS VINMES au THÉATRE,
MÉCÈNES, CHEVALIERS ROMAINS.

DEUXIÈME PERSONNE :

VENEZ BOIRE à PETITS COUPS ce VIN QUE VOUS IDOLATREZ,
Ce GROS VIN de SABINE ENFERMÉ de votre MAIN,
En des POTS GRECS, le JOUR OU VOUS VINTES au THÉATRE,
MÉCÈNES, CHEVALIERS ROMAINS.

TROISIÈME PERSONNE :

QU'ILS VIENNENT BOIRE à PETITS COUPS ce VIN QU'ILS IDOLATRENT,
Ce GROS VIN de SABINE ENFERMÉ de leurs MAINS,
En des POTS GRECS, le JOUR OU ILS VINRENT au THÉATRE,
MÉCÈNES, CHEVALIERS ROMAINS (1).

DEUXIÈME PHRASE.

LES FLAMBEAUX SEULS DONNAIENT UN REFLET INCERTAIN,
CAR ILS ÉTAIENT TREMBLANTS DANS LEURS MAINS AGITÉES.

(E. FOUINET.)

Analyse logique.

Cette phrase se compose de deux propositions : LES FLAMBEAUX SEULS DONNAIENT UN REFLET INCERTAIN, *une*; CAR ILS ÉTAIENT TREMBLANTS DANS LEURS MAINS AGITÉES, *deux*; la première se forme de la manière d'être active transitive exprimée par DONNER; son sujet est FLAMBEAUX, son complément direct est REFLET ; la seconde se forme de la manière d'être TREMBLANTS ; son sujet est ILS, pour *lesquels flambeaux*, son déterminatif est MAIN.

(1) On voit que dans les personnes du pluriel, il n'y a que *Mécène, chevalier romain*, qui ait varié ; qu'au singulier, quoi qu'on dise : *allons*, etc., *venez*, etc., *Mécène* est resté au singulier, et cela, parceque, malgré la tournure plurielle des modatifs actifs, il ne s'agit que d'une seule personne.

Analyse grammaticale.

Les, accessoire déterminatif pluriel. — FLAMBEAUX, substantif masculin pluriel. — SEULS, accessoire déterminatif masculin pluriel (1). — DONNAIENT, troisième personne du modatif transitif *donner*, au temps imparfait. — UN, accessoire de nombre, masculin singulier (2). — REFLET, substantif masculin singulier. — INCERTAIN, modatif inerte masculin singulier. — CAR, accessoire invariable. — ILS, pour *lesquels flambeaux*, substantif représentatif masculin pluriel, de la troisième personne. — ÉTAIENT, troisième personne plurielle de l'accessoire *être*, au temps imparfait. — TREMBLANTS, modatif inerte masculin pluriel. — DANS, accessoire invariable. — LEURS, accessoire possessif masculin pluriel. — MAINS, substantif féminin pluriel. — AGITÉES, modatif résultatif féminin pluriel.

---

(1) Jusqu'à présent, dans ce cas, la plupart des grammairiens ont considéré le mot *seul* comme modatif inerte sous le nom d'*adjectif*; mais c'est un tort, car il ne s'agit pas de flambeaux isolés, mais de flambeaux qui seulement donnaient un reflet incertain. *Seul* n'est modatif inerte que lorsqu'il signifie *isolé*; ainsi, lorsque l'on dit *ces hommes sont seuls*, *seul* est modatif inerte parcequ'il signifie, à peu près, *isolément : ces hommes sont dans l'isolement*; mais il n'en est pas de même lorsque l'on dit : *ces hommes de génie seuls comprènent la gloire*, parcequ'alors *seuls* signifie *seulement*. Du reste, il importe peu pour l'étude de la grammaire du point de vue sous lequel on considère les mots, surtout lorsque dans un cas comme dans l'autre, ils sont soumis aux mêmes règles d'accord.

(2) Voilà encore un mot que l'on a considéré à tort comme modatif inerte. Lorsque nous disons : *un*, *deux*, *dix*, *vingt*, etc., nous n'exprimons aucune manière d'être relative au sujet, mais seulement une idée de nombre accessoire à l'objet de notre pensée ; c'est-à-dire qu'aucune manière d'être réelle n'est vue en l'objet auquel *un*, *deux*, etc., se rapportent.

Remarque. On voit que dans cette phrase *tremblants* exprime positivement une manière d'être inerte, ce qu'il ne faut pas confondre avec la manière d'être active, quoique la nuance soit peu sensible. Dans le premier cas, ces mots prènent l'accord de leur sujet; dans le second cas, au contraire, ils restent toujours invariables; ainsi nous disons : *j'ai vu cette femme* CHARMANTE *dont vous m'avez parlé,* en faisant accorder le modatif *charmante* avec son sujet *femme*, parceque ici il ne s'agit pas d'action, qu'il n'est question que d'une manière d'être tout-à-fait inerte; c'est-à-dire que celui qui dit ces mots ne voit dans la femme dont il parle qu'une manière d'être constante; ainsi cette femme serait telle, lors même qu'elle serait seule; c'est une manière d'être naturelle : elle est *charmante* comme elle peut être *aimable*, *douce*, *bonne*, etc.; et celà sans action. Par exemple, il n'en est pas de même lorsque l'on dit : *j'ai vu cette femme* CHARMANT *la société*, parcequ'alors il s'agit d'action, on a vu la femme faisant l'action de charmer une société; ainsi on doit comprendre toute la différence qui existe entre l'un et l'autre cas. Dans le second, c'est une manière d'être active qui le dirige directement sur un complément, qui est *la société*; or, il y a donc cette différence entre une *femme* CHARMANTE et une *femme* CHARMANT, etc., que la *femme charmante,* comme nous l'avons dit, peut être telle lors même qu'elle est seule; et que, pour que la *femme soit* CHARMANT, etc., il faut nécessairement qu'elle soit en communication avec le complément de l'action qu'on lui suppose; on peut dire seulement : *cette femme est* CHARMANTE, et et non *cette femme est* CHARMANT, puisque cette dernière phrase exige un complément. Ceci peut s'appliquer chaque fois qu'il s'agit d'un modatif inerte, d'une même or-

thographe qu'un modatif actif transitif; ainsi, par exe
ple, on ne peut pas dire : *j'ai vu une femme* SÉDUISA
puisque la phrase, comme la pensée, ne serait pas co
plète, qu'il lui faut un complément quelconque; mais
pourrait dire : *j'ai vu une femme* SÉDUISANT *tout le mon*
ou *la société, ses amis,* etc.; ou alors : *j'ai vu une fem*
SÉDUISANTE, car ceci peut offrir une pensée complè
SÉDUISANT, invariable, une pensée où il s'agit d'actio
SÉDUISANTE, variable, une pensée où il ne s'agit que d'
manière d'être inerte.

C'est donc à tort que M. Daru a dit :

Sur les monts Apennins nos soldats GRAVISSANTS;

car il y a évidemment action; il n'existe pas de sold
gravissants de nature, ni d'état; et il y en aurait, qu'il
serait pas possible de l'admettre dans ce cas; car M. D
parle de soldats qu'il a vu gravir sur les monts Apenn
et non de soldats vus sur les monts, ce qui est bien di
rent; car si l'on disait de certains soldats : *soldats gra*
sants, comme on dit : *chiens courants,* s'il s'agissait de
avoir vus sur les monts, on pourrait dire : *j'ai vu*
soldats GRAVISSANTS *sur les monts Apennins,* parceque
il ne s'agirait pas de les avoir vus gravir, mais, *sur*
monts, occupés à faire tout autre chose que cette acti
soldats GRAVISSANTS auraient la même valeur que *sold*
FRANÇAIS; c'est-à-dire que cela serait absolument com
si l'on disait : *j'ai vu des soldats* FRANÇAIS *sur les mo*
Apennins.

Maintenant il nous reste à parler des modatifs iner
et des modatifs actifs intransitifs d'une même orthogr
phe; pour ceux-ci, la nuance qui les distingue est un p
moins sensible que celle qui distingue les précédents,

l'on ne peut guère en régler la différence que d'après la manière de voir et la pensée de celui qui écrit; entre cette phrase :

J'ai vu des bœufs MUGISSANT *dans la plaine,*

et cette autre :

J'ai vu des bœufs MUGISSANTS *dans la plaine;*

il y a cette différence que dans le premier cas on exprime que l'on a vu des bœufs *faire l'action de mugir,* c'est pourquoi *mugissant* reste invariable; et que dans le second cas on exprime une simple manière d'être inerte, que les bœufs sont *mugissants* même lorsqu'ils ne mugissent pas; qu'ils sont *mugissants* comme ils peuvent être *rouges*, *bruns*, *noirs*, etc.; que c'est une manière d'être considérée comme naturelle. Ainsi l'on voit qu'il n'y a que le point de vue sous lequel on envisage les choses, la pensée qui domine, qui puisse rendre variables, ou invariables, les modatifs en *ant:* lorsque l'on a l'action en vue, *invariables;* lorsqu'au contraire c'est la manière d'être inerte, *variables*. Ainsi lorsque l'on a vu, ou que l'on veut exprimer que l'on a vu des chiens faire l'action de courir dans la plaine, il faut *courant* invariable; lorsque l'on n'a pas vu d'action, ou que l'on n'a pas d'action en vue, que l'on veut parler de chiens *courants* de nature, il faut *courants* variable, parceque, dans ce dernier cas, on peut avoir vu *des chiens courants* faire toute autre chose que l'action de courir. C'est ainsi que si nous disons :

J'ai vu des peuples ERRANT *de ville en ville;*

errant sans *s*, nous exprimerons que nous avons vu des

peuples qui fesaient l'action d'errer de ville en ville ; au lieu que si nous disons :

J'ai vu des peuples ERRANTS *de ville en ville ;*

errants avec un *s*, nous exprimerons que nous avons vu, de ville en ville, des peuples qui avaient la manière d'être inerte *errants*, qui étaient *errants* d'habitude. Dans le premier cas, nous avons vu les peuples errer de ville en ville ; c'est sur *errer* que se porte notre attention ; c'est l'action d'errer que nous voulons peindre ; dans le second, il ne s'agit plus de l'action d'*errer*, mais des peuples que nous avons vus de ville en ville, et qui pouvaient ne pas errer au moment où nous les avons vus. Comme on le voit, la nuance est peu sensible quoiqu'elle n'échappe pas au logicien. Pour aller un peu au devant de la difficulté, nous devons faire remarquer que chaque fois qu'il ne s'agit que d'un modatif inerte, chaque fois qu'il n'y a pas *action*, le modatif en *ant* n'est que d'une utilité accessoire, et peut se supprimer sans altérer, pour ainsi dire, le sens de la phrase; et que lorsqu'au contraire il s'agit d'*action*, le modatif en *ant* est tellement nécessaire que sa suppression rend la phrase presque inintelligible ; c'est ainsi que, si nous voulons supprimer *errant* du premier exemple, nous ne rendrons plus du tout notre pensée, car nous n'aurons plus que :

J'ai vû des peuples..... de ville en ville ;

et cette phrase ne rend pas notre point de vue principal, qui est l'action d'errer que nous avons vue, et que nous voulons exprimer ; au lieu que si nous sommes dominés par l'idée des peuples, il nous suffira de dire :

J'ai vu des peuples..... de ville en ville ;

Parcequ'ici *errants* n'est plus pour nous qu'une simple manière d'être inerte déterminative de *peuples*, c'est-à-dire que *errants* n'est nécessaire que pour désigner, déterminer les peuples que nous avons vus; et la preuve, c'est que nous pourrions le remplacer par un synonyme purement inerte (1), que nous pourrions dire :

J'ai vu des peuples NOMADES *de ville en ville ;*

celà rendrait parfaitement notre pensée, et certes il n'en serait pas ainsi si nous étions pénétrés de l'action, et que nous voulussions l'exprimer. C'est donc à tort que M. Landais prétend que l'on peut dire :

Ces enfants avaient de beaux cheveux FLOTTANTS
sur leurs épaules ;

car il s'agit là évidemment d'action, et cette phrase ne veut dire autre chose que : *Ces enfants avaient de beaux cheveux* QUI FESAIENT L'ACTION DE FLOTTER *sur leurs épaules ;* la preuve incontestable, c'est que si nous supprimons le modatif *flottants*, nous n'aurons que :

Ces enfants avaient de beaux cheveux.....
sur leurs épaules ;

et que signifie *avoir des cheveux sur les épaules?* Rien, car on n'a pas de cheveux sur les épaules; ils peuvent y flotter, mais c'est tout; qu'on y réfléchisse bien, l'on sentira qu'il faut *flottant* sans *s ;* et celà parcequ'il y a nécessité d'émettre l'action de *flotter*, parceque les cheveux *flottent* sur les épaules, que c'est cette action seule qui donne du sens à cette partie de la phrase. Nous en

---

(1) Pour ce qu'on entend par *synonyme*, voyez page 196, note 2.

aurons la double preuve si nous fesons suivre *flottant* d'un modatif inerte, par exemple :

Ces enfants avaient de beaux cheveux FLOTTANT *sur leurs épaules ;*

car si celà ne dénature pas le sens, c'est qu'é on pourra regarder *flottants* comme modatif i faire accorder ; mais il n'en est pas ainsi, et c ne signifie pas plus que :

Ces enfants avaient de beaux cheveux... sur le

Du moins la signification principale est la mêm les modatifs inertes possibles ne sauraient char principal de la pensée, et ce n'est pas le se dernière phrase que M. Landais y a attaché accorder *flottants*, ce n'est que par défaut d parcequ'il a fait l'application d'une règle dont lysé ni les causes ni les effets : il fallait *flo* rendre ce que nous avançons plus sensible en allons faire l'application de notre analyse, pré nique, sur un second exemple de M. Landa M. de Ségur :

L'empereur commençait à redouter l'autorité des pontifes romains.

Si nous supprimons le modatif *croissante* de ce nous n'en altérons, pour ainsi dire, en rien le s à-dire que l'idée principale, le fond de la p toujours le même, à la nuance près qu'apporte ment le modatif *croissante ;* nuance, comme n dit, purement accessoire, et il n'y a réelleme qui différencie ces deux phrases :

L'empereur commençait à redouter l'autorité CROISSANTE *des pontifes romains.*

L'empereur commençait à redouter l'autorité..... des pontifes romains.

Ce qui nous prouve que *croissante* est un véritable modatif inerte, que M. de Ségur a bien fait de faire accorder avec *autorité*, et que M. Landais a eu raison d'approuver. Aussi pouvons-nous, toujours, sans changer le fond de la pensée, ajouter au modatif *croissante* un autre modatif inerte, et dire, par conséquent :

L'empereur commençait à redouter l'autorité CROISSANTE *et* AMBITIEUSE *des pontifes romains ;*

ce qu'il ne sera pas possible d'appliquer à ce troisième exemple, toujours de M. Landais :

Voyez ces enfants OBÉISSANT *à l'envi,* VOLANT *au devant des desirs de leur mère.*

M. Landais n'a pas fait accorder les modatifs *obéissant, volant*, et il a bien fait, car si l'on voulait supprimer ces mots, les faire accorder, ou les faire suivre d'un modatif inerte, la phrase, ou n'aurait aucun sens, ou aurait une tout autre signification, et celà parcequ'il s'agit positivement de l'action d'*obéir* et de l'*action* de *voler*. Mais comparons ces phrases pour en mieux faire comprendre encore la différence.

Voyez ces enfants..... à l'envi,..... au devant des desirs de leur mère ;

Voyez ces enfants OBÉISSANTS *et* JOYEUX *à l'envi,* VOLANTS *et* RÉJOUIS *au devant des desirs de leur mère.*

On voit qu'aucune de ces phrases n'a réellement de sens; et que l'on ne croie pas que celà soit parceque les nuances nouvelles que nous venons de prêter à la phrase, dans le dernier cas, ne peuvent s'harmonier ; non, c'est parceque la construction est pour exprimer une pensée dominée par l'action d'*obéir* et celle de *voler*, car il serait facilement possible de les réunir par une construction qui ne serait différente que parcequ'elle serait pour émettre une pensée où il ne s'agirait pas d'action.

M. Letellier, ainsi que la plupart des grammairiens, prétend que l'on reconnaît le modatif actif en *ant* en ce qu'il est ordinairement suivi d'un complément, soit direct, soit indirect. M. Letellier, ainsi que touts ceux qui sont de son avis, se trompe positivement, car on peut très bien dire :

J'ai vu des personnes LANGUISSANTES *sur la route,*

comme:

J'ai vu des personnes LANGUISSANT *sur la route;*

seulement dans le premier cas il n'est question que de la manière d'être inerte *languissantes,* ou plutôt des personnes qui sont naturellement *languissantes,* qui ont constamment cette manière d'être, qui sont ainsi, sur la route comme partout ailleurs, et *languissantes* n'est là que pour déterminer les personnes, que pour apprendre ce qu'elles sont ; au lieu que dans le second cas il s'agit positivement de l'action : on a vu *languir* des personnes sur la route, des personnes qui languissaient accidentellement, et qui, partout ailleurs que là, n'auraient peut-être pas langui, ou peut-être pas fait l'action de languir ; c'est là le point de vue principal, et le complément indirect *sur la route* ne

reconnaître, puisqu'il se trouve dans les deux
s. Plusieurs de ces messieurs ont aussi prétendu
sque l'on peut tourner les modatifs en *ant* par
...., ou *qui étaient....* c'est un signe certain que
latifs sont *inertes*, et sont, par conséquent,
s, comme lorsque l'on peut les tourner par le
nparfait (dit par eux de l'*indicatif*) c'est le signe
contraire; mais malheureusement c'est encore
rien au monde n'est plus faux, et il est facile
ner la preuve par les deux exemples que nous
de citer, car rien n'empêche de dire, en parlant
nière d'être inerte :

u des personnes qui étaient LANGUISSANTES *sur la route;*

le même cas :

des personnes qui LANGUISSAIENT *sur la route;*

en parlant de la manière d'être active :

es personnes qui étaient LANGUISSANT *sur la route,*

le même cas :

des personnes qui LANGUISSAIENT *sur la route.*

est vrai qu'il n'y a de différence, entre *languis-*
languissant, que celle-ci : qu'une personne *lan-*
est une personne qui *languit toujours*, ou qui
dérée comme telle, et qu'une personne *languissant*
personne qui *languit momentanément*, ou que
idère ainsi.

gle de ces messieurs est donc fausse; il n'y a donc
ns qu'on attache à la pensée qui puisse réelle-
ider l'homme qui veut émettre ses idées par la

voie graphique, ou par la voie orale. Comme nous dit, a-t-on l'action en vue? les modatifs en *ant* re invariables, par la raison que tout ce qui peint l dans notre langue est invariable (1). A-t-on en vue nière d'être inerte, l'état constant et, pour ains naturel des choses qui occupent la pensée, les m en *ant* sont variables, parceque ce sont de purs m inertes, et que touts les modatifs inertes s'accor genre et en nombre avec leurs sujets.

EXEMPLES.

ACTION,

OU MANIÈRE D'ÊTRE INERTE :

« Les sorcières *cherchant* de nouveaux maléfices,
Vont à la pâle Hécate offrir leurs sacrifices. »

(ÉMILE DESCHA

« Lorsque vous entendrez autour de vous peut-être
Comme d'étranges voix qui, toujours *s'approchant*,
Vous glaceront de peur, ...
Et que vous pourrez voir glisser de grandes ombres,
Le long de vos murs blancs, où se *dessinant* sombres,
Elles danseront en *marchant*. »

(Madame M. WAL

« La disposition symétrique de leurs disques, progres resserrés par une taille plus oblique, et *aboutissant* enfin à pierres noires dont se composent les couches supérieures... »

(CHARLES NOD

« Des mines de l'histoire *exhumant* la richesse,
J'avais de son passé décoré sa vieillesse. »

(JULES LEFÈ

---

(1) Il est bien entendu que nous en exceptons les temps datifs actifs.

« Mon père épousa fort jeune une femme encore plus jeune que lui, et touts deux se *connaissant* à peine. »

(Madame Tercy.)

« Et ces deux voix d'accord, *vibrant* à l'unisson,
Se confondaient en une et ne formaient qu'un son. »

(Lamartine.)

INERTIE,

OU MANIÈRE D'ÊTRE INERTE :

« Quoi ! cette image *aimante* est à jamais perdue ! »

(Madame Desbordes-Valmore.)

« Venez, emportez-moi sur vos *brûlantes* ailes. »

(de Sigoyer.)

« Cela joint à ce que j'ai en main et à mon revenu de l'année *courante*, sans parler de l'extraordinaire, pourra me mettre à même de tenir « les nerfs de la guerre » convenablement tendus. »

(Byron.)

« Le page noir portait sa mante,
Sa mante de moire *ondoyante*. » (E. Fouinet.)

« Telle on voit la comète *errante* sur nos têtes
Promener dans les cieux ses yeux *étincelants*. »

(Chénier.)

« Vous les avez tirés tout *vivants* du linceul. »

(V. Hugo.)

Nous conseillons d'étudier ces exemples avec attention, et, dans le cas où l'on voudrait étendre ses études, de donner la préférence aux auteurs modernes, qui seuls, pour la plupart, peuvent offrir, en cette matière surtout, des exemples où règne une saine logique, par la raison que l'on n'a commencé à se fixer sur l'accord de ces sortes de mots que vers le milieu du XVIIIe siècle. Jusque là, on variait indistinctement touts les modatifs en *ant*, quoique Pierre La Ramée (dit Ramus), meilleur logicien que touts les partisans de la routine, qui se soulevèrent contre lui, ait dit

deux siècles avant : « Quand on exprime la qualité, c l'*adjectif* (modatif inerte) ; mais quand on exprime l' tion, c'est le *verbe* (modatif actif) ; alors plus d'acco *Servante*, c'est la qualité (manière d'être inerte) ; *serv* ses maîtres, c'est l'action. » Mais comme on ne se re que rarement et difficilement aux bons conseils, les a teurs et les grammairiens routiniers, et malheureuseme ils l'étaient presque touts, ont continué d'écrire ainsi :

« Pour ce que j'appèlerai de leurs oreilles ***escoutantes*** mal elles-mêmes, quand elles escouteront bien. » (Henri Etienne.)

« Les corsaires incontinent s'approchèrent et vinrent côtoyer not navire, ***tenants*** le gué. » (Amyot.)

« Ces enfants bienheureux, créatures parfaites,
Ayants Dieu dans le cœur, ne le peuvent louer. »
(Malherbe.)

« Las ! que dira la Grèce à mon retour,
Touts ceux d'Argos et du pays d'entour,
Sachants ta mort ? » (Salel.)

« Petits ruisseaux y furent ondoyants
Toujours ***faisants*** autour des prés herbus,
Un doux murmure. » (Marot.)

« Et icelui ***ouvrants*** aussitôt ils trouvèrent... » (Rabelais.)

« Et pour lier des mots si mal ***s'entr'accordants***,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents. » (Boileau.)

« Et les petits en même temps,
Voletants, se ***culebutants***... » (1) (Lafontaine.)

(1) On trouve aussi cet exemple dans M. Landais, qui l'appr et dit pour raison « que l'emploi du mot variable fait image, l'attention, et appèle l'intérêt. » A ce compte, les anciens aut ne devaient pas en manquer, puisqu'ils les variaient sans cesse, grammaire de M. Landais doit être aussi très intéressante, car o

« Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain *grondants* sur les remparts. » (1)
(VOLTAIRE.)

Mais à la honte des systématiques partisans de la routine, le temps a rendu justice à Ramus, et les modatifs en ant sont restés variables seulement lorsqu'ils ne peignent pas l'action ; et si les grammairiens modernes ne se sont pas toujours conformés à cette règle, ce n'est pas faute de bonne volonté (c'est une gloire à leur rendre), mais bien faute de logique, car ils ont touts eu l'intention de s'y soumettre.

TROISIÈME PHRASE.

JE CROIS DIEU IMMUABLE, LIBÉRAL, BON, GÉNÉREUX, ÉTERNEL, INFINI, SUPÉRIEUR À TOUT, PROTECTEUR DES MONDES QU'IL A CRÉÉS, ET TOUJOURS ATTENTIF À LA VOIX DE QUI L'IMPLORE.

(AMÉDÉE NOIZETTE.)

Analyse logique.

Cette phrase se compose de douze propositions; mais il est à remarquer que la première a son complément direct sousentendu; JE CROIS est pour *je crois que; que*, comme on le voit, est ellipsé. Ceci est d'autant plus à remarquer que c'est depuis longtemps une cause de graves erreurs de la part des grammairiens, qui ont cru que lorsqu'on dit : *je crois Dieu immuable*, etc., *Dieu* est le com-

---

trouve un bon nombre d'exemples dont on devrait bien sacrifier l'intérêt à la logique en retranchant les *s* qui frémissent de se voir, au XIXe siècle, accolés à des mots auxquels ils n'appartiènent pas.

(1) Nous devons la plupart de ces dernières citations à M. Vanier.

si l'on disait : *je crois celà : Dieu immuable, bon,* (
je crois que, celà : la manière d'être immuable, b
convient à Dieu ; celà, ou *que*, pour tout ce qui s
n'est pas comme si un homme disait, après a
voir Dieu lui apparaître en songe et lui parler :

Dieu m'a conseillé de combattre pour sa gloire
du culte que tout fidèle lui rend ; JE CROIS DIEU, *je*
combat, malheur aux ennemis du créateur et de ses

(AMÉDÉE NOIZET

Parcequ'ici celui qui parle croit réellement Dieu,
a parlé dans sa vision ; *Dieu* est alors complément
de l'action de croire, c'est-à-dire que *Dieu* reçoi
tement le résultat de cette action, et que si l'on
faire de *Dieu* l'objet principal de la pensée, com
serait plus question que du résultat, on pourrai
Dieu a été cru par cet homme, ce qui ne pourrait
dire dans la phrase que nous avons citée plus ha
que *Dieu* n'a pas été cru, que c'est QUE, ou CELÀ : *i*
muable, bon, etc., qui a été cru; mais comme nous
l'occasion encore d'examiner cette construction dans
taxe, nous allons continuer l'analyse logique de la

Nous avons dit qu'elle se composait de douze propositions :

JE CROIS *que*, ou *celà*, une ; DIEU IMMUABLE, deux ; LIBÉRAL, trois ; BON, quatre ; GÉNÉREUX, cinq ; ÉTERNEL, six ; INFINI, sept ; SUPÉRIEUR À TOUT, huit ; PROTECTEUR DES MONDES, neuf ; QU'IL A CRÉÉS, dix ; ET TOUJOURS ATTENTIF À LA VOIX, onze ; DE QUI L'IMPLORÉ, douze. On sent que dans la seconde proposition l'accessoire *être* est sousentendu, et que DIEU, sujet de cette proposition, ainsi que de la seconde, la troisième, la quatrième, la cinquième, la sixième, la septième, la huitième, la neuvième, la dixième, DIEU, disons-nous, est sousentendu, ainsi que l'accessoire *être* (EST) devant chaque proposition ; la onzième se forme de la manière d'être active transitive IMPLORER ; son sujet est QUI, pour *un être quelconque*; son complément direct est L', pour *lequel Dieu*. L'analyse grammaticale n'offrant aucune difficulté, nous nous dispenserons de la faire, et, pour faciliter le mécanisme de l'accord du genre et du nombre des modatifs inertes, nous substituerons dans l'exercice suivant *les dieux* à *Dieu*, puis *la* et *les divinités*.

EXERCICES.

MASCULIN.

PLURIEL :

JE crois *les* DIEUX IMMUABLES, LIBÉRAUX, BONS, GÉNÉREUX, ÉTERNELS, INFINIS, SUPÉRIEURS *à* TOUT, PROTECTEURS *des* MONDES, QU'ILS ONT CRÉÉS, *et toujours* ATTENTIFS *à la* VOIX *de* QUI LES IMPLORE.

FÉMININ.

SINGULIER :

JE crois *la* DIVINITÉ IMMUABLE, LIBÉRALE, BONNE, GÉNÉREUSE, ÉTERNELLE, INFINIE, SUPÉRIEURE *à* TOUT, PROTECTRICE *des* MONDES QU'ELLE A CRÉÉS, *et toujours* ATTENTIVE *à la* VOIX *de* QUI L'IMPLORE.

PLURIEL :

JE CROIS *les* DIVINITÉS IMMUABLES, LIBÉRALES, BONNES, GÉNÉREUSES, ÉTERNELLES, INFINIES, SUPÉRIEURES *à* TOUT, PROTECTRICES *des* MONDES QU'ELLES ONT CRÉÉS, *et toujours* ATTENTIVES *à la* VOIX *de* QUI LES IMPLORE.

Pour peu qu'on étudie cet exercice, on voit que les modatifs inertes, comme les substantifs, se pluralisent pour la plupart par l'addition d'un *s*; que ceux terminés en *al*, forment leur pluriel en changeant cettefinale en *aux*, etc.; et cela doit être ainsi, car il y a si peu de différence entre les substantifs et les modatifs, qu'un même mot passe tour-à-tour dans une même phrase de l'un à l'autre emploi. Si nous disons :

Le roi est LE PROTECTEUR *des lettres*,

PROTECTEUR est employé comme substantif; si nous disons :

Le roi est PROTECTEUR *des lettres*,

PROTECTEUR est employé comme modatif. C'est ainsi que si nous disons :

Le roi est LE PÈRE *de l'état*,

PÈRE, qui est un vrai substantif, est employé comme te[illegible] ; au lieu que si nous disons :

Le roi est PÈRE *de l'état*,

PÈRE devient modatif, par la raison que dans le premie[illegible] cas *protecteur* et *père* sont signes de substances, et qu[illegible] dans le second, au contraire, ils n'expriment plus qu'un[illegible] simple manière d'être qui se rattache au substantif *roi* On voit que la différence est légère, et que l'emploi d[illegible]

e est réellement voisin de celui du substan-
rquoi il y a dans leur accord de genre et de
très grande analogie. Cependant, au fond,
mots, il n'y a que de l'analogie, c'est-à-dire
règle n'est pas toujours applicable aux uns
, comme nous allons bientôt le démontrer en
règles. Avant pourtant, nous allons faire
arques sur la différence réelle de ces mots,
t il se fait que les modatifs finissent par pas-
substantifs, et le changement de significa-
ache à certains, selon qu'ils sont placés avant,
substantifs.

ubstantifs ont d'abord été considérés comme
nous remontons au mot général et primitif
objet, nous verrons que les hommes ont dû
par dire : *un objet animal, un objet végétal,*
ral, en considérant *animal, végétal, minéral,*
tifs inertes, comme une pure manière d'être
de la substance exprimée par le substantif
uite ils se sont contentés, en sousentendant
: *un animal, un végétal, un minéral ;* puis,
treindre l'étendue de la signification de ces
l'état de substantifs, ils ont dit : *un animal*
mal oiseau, etc. ; *un végétal rosier, un végé-*
etc. ; *un minéral pierre, un minéral fer*, etc. ;
ivant la même marche, sousentendant les
imal, végétal, minéral, ils se sont contentés
chien, un oiseau, etc., *un rosier, un peu-*
ne pierre, du fer, etc. En étudiant la no-
générale de ces noms, on peut se faire une
arche que les hommes ont suivie pour faire
datifs à l'état de substantifs, et comprendre

qu'il en a été de même pour les hommes; c'est-à-di... qu'après avoir dit longtemps, *un homme laboureur, un homme berger, un homme prêtre, un homme roi, un homme poète, un homme musicien*, etc., faisant passer ces mots à l'état de substantifs, on a dit simplement : *un laboureur, un berger, un prêtre, un roi, un poète, un musicien*, etc. Il en est de même des modatifs résultatifs; on a d'abord dit : *un homme damné, un homme possédé du démon, un chien enragé, un gigot rôti*, etc., puis ensuite *un damné, un possédé, un enragé, un rôti*, etc.

Comme l'ont dit quelques anciens philosophes, il n'y a donc réellement pas de substantif, ni par conséquent de substance. Ce que nous entendons par *objet* ou *substance* n'est qu'un groupe, un assemblage de manières d'être auxquelles nous donnons pour nous entendre le nom de *substantif* : le substantif est en quelque sorte la conception première, l'idée primitive, le point de départ de toute manière d'être, et, pour rendre cette idée plus palpable, la toile sur laquelle le peintre rend ses idées; la toile est au sujet ce que le substantif est au modatif; elle sert à asseoir les différentes manières d'être dont s'occupe la pensée; c'est-à-dire que la toile, comme le substantif, n'est rien que le support des nuances, des couleurs, des manières d'être. Si l'on retirait au tableau l'une après l'autre toutes les couleurs, comme à notre pensée toutes les manières d'être, en tant que tableau, comme en tant que pensée, il ne resterait rien.

MODATIFS

DONT LA SIGNIFICATION CHANGE SELON LA PLACE QU'ILS OCCUPENT.

L'air grand se dit d'une physionomie noble.	Le *grand air* se dit des manières d'un homme fanfaron qui se donne de l'importance.
L'air mauvais se dit de l'extérieur redoutable.	*Mauvais air*, d'un extérieur ignoble, repoussant.
Un *homme grand* est un homme d'une grande taille (1).	Un *grand homme* est un homme qui a beaucoup de mérite ou de talent (1).
Une *voix commune* se dit d'une voix ordinaire.	Une *commune voix* signifie généralement, à l'unanimité.
Une *corde fausse* est celle qu'il est impossible d'accorder.	Une *fausse corde* est celle qui n'est pas d'accord, mais qui pourrait l'être.
Un *accord faux* est celui dont les sons ne s'accordent pas.	Un *faux accord* est un accord pris pour un autre.
Un *jour faux* se dit d'un tableau, quand le peintre a éclairé	Un *faux jour* se dit d'un tableau quand il n'est pas placé

(1) Cependant, disent ces messieurs, lorsqu'on ajoute une qualité, une manière d'être physique à cette expression, *grand homme* ne signifie plus un homme de mérite ni de talent, mais un homme d'une grande taille : *j'ai vu un grand homme noir*, signifie selon eux : *j'ai vu un homme d'une grande taille couvert d'une peau noire*, ou *vêtu d'un habit de même couleur*, un nègre, ou un croquemort, enfin ; nous ne pouvons pas dire au juste, car ces messieurs s'expliquent peu. Tout ce que nous savons, c'est qu'il est pitoyable d'admettre une expression pour la dénaturer ensuite, et nous croyons que si l'on admet que *grand homme* signifie homme de mérite, etc., *grand homme noir* ne peut signifier autre chose que homme de mérite de cette couleur, soit par la peau, soit par l'habit, et que l'on doit dire, lorsqu'il s'agit d'un homme grand de taille et de couleur noire, *j'ai vu un homme grand et noir* : c'est du moins logique.

une partie qui ne devait pas l'être.

Une *clé fausse* est celle qui n'en est que l'image.

Une *porte fausse* n'est que la représentation d'une porte, soit en peinture, soit autrement.

Une *eau morte* se dit de l'eau d'un étang, d'un bassin, où elle n'a pas d'écoulement.

Un *homme brave* est un homme courageux.

Un *homme cruel* est celui qui a de la cruauté, qui est méchant.

Tracer une *ligne droite* se dit en géométrie.

Du *bois mort* est du bois séché, qui ne pousse plus de feuil-

L'*année dernière* se dit de l'année qui précède immédiatement celle où l'on est.

L'*esprit saint* est l'esprit commun aux trois personnes de la Trinité.

Une *femme sage* est une femme vertueuse.

Une *femme grosse* est une femme enceinte.

Un *homme galant* est celui qui est aimable, et cherche à plaire aux dames.

Un *homme gentil* est un bon garçon, aimable et enjoué.

Un *habit nouveau* est un habit d'une forme nouvelle.

Du *vin nouveau* est du vin de l'année.

Un *pauvre homme* signifie un homme sans capacité.

convenablement au jour qui [illegible] peint sur la toile.

Une *fausse clé* est une clé [illegible] briquée à l'insu de quelqu'un [illegible]

Une *fausse porte* est une [illegible] secrète.

La *morteau* se dit de l'[illegible] de la mer dans son flux et re[illegible] flux.

Un *brave homme* est un ho[illegible] me de bien.

Un *cruel homme* se dit d'[illegible] homme ennuyeux, insuppor[illegible] ble.

Venir en *droite ligne*, c'[illegible] venir sans s'arrêter.

Du *morbois* se dit du bois [illegible] peu de valeur.

La *dernière année* d'un règ[illegible] est celle où le règne finit.

Le *Saint-Esprit* est la troi[illegible] sième personne de la Trinité.

Une *sagefemme* est celle [illegible] fait le métier d'accoucheuse.

Une *grosse femme* est u[illegible] femme qui a de l'embonpoint.

Un *galant homme* est celui [illegible] l'honneur duquel on peut [illegible] fier.

Un *gentilhomme* est un no[illegible] ble.

Un *nouvel habit* est un h[illegible] bit que l'on porte pour la p[illegible] mière fois.

Du *nouveau vin* est le [illegible] différent de celui qu'on buv[illegible]

Un *homme pauvre* est c[illegible] qui ne possède rien.

aisant est un
bon vivant. Le
t est pris en
e fois qu'il suit

musique se dit

nête est celui
i a l'usage du

rieux est un

il suit un subs-
peut mourir,
e mourir ; un
un coup mor-

in est un ava-
uvent, en em-
stantivement :
vare).
vraie est une
annoncée, et
éritable.

un mot qui
rit convena-
règles.
s le riche si-
lusieurs Lu-
a vu celui qui
re eux par la
est ici pour
ière d'être dé-

lites, sont des
que peu de
naisons d'un

Un *plaisant homme* est un homme ridicule, duquel on se rit. Le modatif *plaisant* se prend en mauvaise part chaque fois qu'il précède le substantif.

Le *haut ton*, manière insolente de parler.

Un *honnête homme* est celui qui a de la probité.

Un *furieux homme* se dit familièrement d'un homme très grand, ou très fort ; d'un haut mérite, etc.

Mortel, quand il précède le substantif est synonyme de *grand, excessif*: on dit : *trois mortels jours* pour *trois grands jours*, etc.

Un *vilain homme*, se dit de celui qui est laid, malpropre, désagréable, soit par la figure, soit par ses mauvaises qualités.

Une *vraie nouvelle* est une chose que l'on n'avait pas encore annoncée, et reconnue véritablement comme nouvelle.

Un *bon mot* est une saillie, quelque chose de piquant.

J'ai vu le *riche Lucullus* signifie j'ai vu *Lucullus*, qui est riche ; c'est-à-dire que cela équivaut à : J'ai vu *Lucullus*, et que *riche* n'exprime qu'une manière d'être accessoire au sujet de la pensée.

Des *petitemaisons* se dit de certains hôpitaux.

de tout ce qui produit un effet contraire, nou
à cet égard émettre notre façon de penser,
craindre de dire en passant que nous ne devons
cette pauvreté qu'à l'obstination de la routine,
jours repoussé de toutes ses forces la néologie,
vent utile; non, bien entendu, cette néologie ri
bâtit à plaisir et sans goût un édifice sans pro
côté d'un autre qui a toutes celles voulues par l
cette néologie pleine de raisonnement, qui cons
le vide un édifice d'autant plus nécessaire qu
faut à la nomenclature des édifices utiles. Nous
celà avec d'autant plus d'assurance que cette do
fication : *un homme grand, un grand homme,* d
mière se dit, comme on l'a vu, d'un homme
grande taille, et la seconde, d'un homme qui a
mérite, aurait parfaitement pu disparaître si
voulu désigner l'homme d'un grand mérite p
grandi. Nous attachons cette acception à cette i
qu'à l'autre par la raison que nous connaissons l
cette grandeur, que c'est le résultat d'une chose c
connue, du mérite; au lieu que l'*homme grand* e
état par une conséquence naturelle, par une caus

fait considérer comme naturelles. Nous disons d'une chose quelconque qui a des qualités qui nous conviènent; *cette chose est* BONNE, ou DOUCE, etc., lorsque la cause de ces qualités nous est inconnue, que nous voulons la taire, ou ne pas l'examiner. Mais il n'en est pas ainsi lorsque nous avons vu naître ces qualités, que nous avons connaissance de leur formation, car nous disons alors : *cette chose est* BONIFIÉE, ADOUCIE, ou *s'est* BONIFIÉE, *s'est* ADOUCIE, quand la cause est spontanée, c'est-à-dire quand la cause agit d'elle-même et sur elle-même. Mais comme il n'y a que le lexicographe qui puisse réellement plaider cette cause, en attendant que nous prenions le titre d'avocat compétent, nous nous contenterons de cette observation.

FORMATION DU FÉMININ ET DU PLURIEL

DANS LES MODATIFS INERTES, ET DANS LES MODATIFS RÉSULTATIFS.

RÈGLES.

Tout modatif qui peint l'inertie, ou le résultat direct d'une action quelconque, s'accorde en genre et en nombre avec son sujet ou son substantif, c'est-à-dire avec le substantif duquel il exprime une manière d'être; ainsi quand le substantif est masculin, le modatif doit être masculin : *un homme charmant*, *un homme adoré*; quand le substantif est féminin, le modatif doit être féminin : *une femme charmant*E, *une femme adoré*E; quand le substantif est masculin pluriel, le modatif doit avoir ce genre et ce nombre : *des hommes charmant*S, *des hommes adoré*S; quand le substantif est féminin pluriel, le modatif doit

avoir le même genre et le même nombre : *des femmes charmantES*, *des femmes adoréES*, etc.

FORMATION DU FÉMININ.

Modatifs terminés par ...IEN, ...YEN, ...ON, ...EL.

Les modatifs, comme les substantifs terminés ainsi, forment leur féminin en ajoutant NE pour ceux terminés par *ien, yen, on*, et LE pour ceux terminés par *el* : *un homme magicien, une femme magicienNE* ; *un homme citoyen, une femme citoyenNE* (1) ; *un homme immortel, une femme immortelLE* ; *un avis essentiel, une chose essentielLE*; *un homme bon, une femme bonNE*, etc.

Modatifs terminés par ...EF.

Les modatifs terminés ainsi forment leur féminin en changeant F en VE : *sauF, sauVE*; *brEF, brèVE*; *viF, viVE*; *naïF, naïVE* ; *veuF, veuVE* ; etc.

Modatifs terminés par ...EUX, ...OUX.

Les modatifs terminés ainsi forment leur féminin comme les substantifs, en changeant X en SE : *jalouX, jalouSE*; *heureuX, heureuSE*.

EXCEPTION : *douX, rouX*, font *douCE, rouSSE*.

Modatif terminé par ...AUX.

Nous n'avons que *faux*, dont le féminin est *fauSSE*.

---

(1) Touts les adjectifs de cette terminaison, ainsi que quelques uns de celle que nous allons donner, sont plus ordinairement employés comme substantifs que comme modatifs ; on dit plutôt un *magicien*, un *citoyen* ; qu'un *homme magicien*, un *homme citoyen*, etc. ; mais nous sommes forcé de les répéter pour donner les règles des modatifs.

Les modatifs *pareil, vermeil, gros, gras, las, épais, exprès, bellot, sot, vieillot, paysan,* doublent la consonne au féminin : *pareil*LE, *vermeil*LE, *gros*SE, *gras*SE, *las*SE, *épais*SE, *expres*SE, *bellot*TE, *sot*TE, *vieillot*TE, *paysan*NE.

Blanc, franc, sec, frais, font au féminin : *blanc*HE, *fran*CHE, *sè*CHE, *fraic*HE.

Long et *oblong* font au féminin : *long*UE, *oblong*UE.

Favori, malin, benin, tiers, caduc, public, turc, grec, résout, absous, font au féminin : *favori*TE, *mali*GNE, *béni*GNE, *tier*CE (1), *cadu*QUE, *publi*QUE, *tur*QUE, *grè*QUE, *résou*TE, *absou*TE.

Modatifs terminés par ...ET.

Les modatifs terminés ainsi forment leur féminin en ajoutant TE : *coquet, coquet*TE ; *propet, propet*TE ; etc.

EXCEPTION. Ceux dont l'*é* est fermé dans les mots analogues ne doublent pas la consonne ; ainsi on écrit *complète* avec un seul *t* à cause de l'É de *complÉment, complÉter*; *concrète*, à cause de *concrÉtion* ; *discrète, indiscrète*, à cause de *discrÉtion, indiscrÉtion* ; *inquiète*, à cause d'*inquiÉtude*; *replète*, à cause de *replÉtion*; et enfin *secrète*, à cause de *secrÉtaire*.

Nous donnerons ici le même conseil que nous avons donné pour les substantifs : celui d'écrire *propète, coquète*, etc., comme *complète, discrète*, etc.

Modatifs par ...EUR.

Nous avons donné aux substantifs de cette finale

(1) Quelle que soit la cause qui ait pu porter à écrire *tierce* par *ce*, c'est ridicule ; si l'on dit : *le tiers état*, on doit également dire : *une fièvre tierse*, en laissant subsister l'*s* qui termine le masculin, et quiconque l'écrira ainsi aura raison.

leur, font au féminin : *antérieur*E, *extérieur*E, i
*postérieur*E, *ultérieur*E, *mineur*E, *meilleur*E ; p
tres, voyez les substantifs de cette terminaison.

Touts les autres forment leur féminin par
d'un E muet : *un homme étranger, une femme*
*un cœur fier, une âme fièr*E ; *un cri aigu, une voi*
*un homme incivil, une femme incivil*E ; *un ho*
*nois, une femme sournois*E ; *un partisan, une*
*un papier vert, une étoffe vert*E ; *un papier bleu,*
*bleu*E ; *un lit nuptial, une couche nuptial*E ; *un*
*mis, une chose promis*E ; *un homme averti,*
*averti*E ; *un homme proscrit, une femme proscri*
*sucré, une liqueur sucré*E ; *un mouvement simu*
*action simultané*E (2), etc., etc.

Les modatifs *fat, châtain, témoin, dispos, veli*
n'ont pas encore de féminin ; cependant M
avance qu'on peut dire : *la forme aquiline du ne*
nier est de son avis, mais il trouve qu'il n'y a
sité, qu'il suffit de dire : *nez aquilin ;* nous croy

---

(1) Nous traiterons de l'accentuation à l'article Orth

qu'on peut dire l'un et l'autre, que touts deux sont nécessaires; qui parle du nez ne parle pas de la forme, ou du moins n'envisage pas positivement la chose de la même manière. M. Vanier ajoute pour raison que *aquilin* vient du latin *aquila* (aigle), et que *nez aquilin* signifie *nez d'aigle* (nez recourbé), que ce n'est pas un nez à forme d'aigle, et que voilà ce que signifierait *forme aquiline*. Nous répondrons à M. Vanier que c'est une grande erreur de penser ainsi; que *forme aquiline* ne signifie, et ne pourra jamais signifier dans notre langue autre chose que *forme de nez aquilin*, ou, d'après l'étymologie elle-même, *forme de nez d'aigle*. Ainsi une chose de forme *aquiline* devra toujours s'entendre, selon nous, d'une chose qui a la forme du nez de l'aigle; si *nez* n'est pas émis, l'idée est suffisamment attachée au modatif *aquilin*, pour qu'il en soit ainsi.

*Nouv*EAU, *be*AU, *vie*UX, *mo*U, *fo*U, font au féminin : *nouv*ELLE, *be*LLE, *vie*ILLE, *mo*LLE, *fo*LLE (1).

DU NOMBRE DANS LES MODATIFS.

Les modatifs forment leur pluriel, comme les substantifs, par l'addition d'un *s* ou d'un *x*, lorsqu'ils ne sont pas terminés au singulier par un *s*, un *x* ou un *z*. (Voyez Règle du Nombre dans les Substantifs, page 229 et suivantes.)

Pour éviter une répétition, nous nous dispensons de donner la liste des modatifs inertes et résultatifs terminés

(1) A l'article *euphonie*, nous dirons dans quel cas il faut *nouvel*, *bel*, *vieil*, *mol*, *fol*.

masculin en ...IS : *gr*ISE, *gr*IS. Ceux en ...EUSE
masculin en ...EUX : *heur*EUSE, *heur*EUX. Ceux en
...OSSE et ...OSE ont leur masculin en ...OIS et
*sourn*OISE, *sourn*OIS ; *gr*OSSE, *gr*OS ; *disp*OSE *di*
Ceux en ...USE ont leur masculin en ...US : *inc*
*cl*US ; etc. (Voyez les remarques qui ont été fai
genre de certains modatifs, au commencement
ticle.)

OBSERVATIONS SUR QUELQUES MOD

FÉCOND, STÉRILE.

D'après M. Charles Nodier et plusieurs lexico
ces mots ne peuvent se joindre à un modatif act
peut dire : *cette terre est* FÉCONDE *à former des*
cette terre est STÉRILE *à produire telle, ou telle*
cette observation est très juste ; il faut : *cette*
FÉCONDE *en métaux*, STÉRILE *en telle ou telle ch*

(1) L'Académie, Boiste, M. Landais, etc., etc., prét

FEU, FEUE.

La plupart des lexicographes et des grammairiens prétendent que l'on doit dire : FEU *la reine,* et *la* FEUE *reine,* en parlant d'une reine dernièrement décédée, et que l'on ne doit point se servir du pluriel. A ce sujet, M. Vanier dit qu'on se demande ce que signifie cette règle, dont on ne sent nullement la raison. Il demande pourquoi le modatif est variable après l'accessoire *le,* et invariable avant? Que celà a fait douter de l'origine de ce mot; que quelques uns l'ont fait venir de *fut,* troisième personne de l'accessoire *être,* et du latin *fuit* (il fut, il n'est plus); mais que, s'il en était ainsi, ce mot serait invariable sous le rapport du genre; qu'on dirait : *la reine* FUT ou FUT la reine; que, dès qu'on fait accord de genre, c'est la preuve qu'il est employé comme modatif, et qu'on entend par là *la reine* DÉCÉDÉE dernièrement; que c'est ainsi qu'il faut l'interpréter, attendu que, dans les oraisons funèbres, il ne s'agit pas d'autres individus antérieurement *défunts;* que c'est sans doute pour celà qu'on dit qu'il ne prend pas le pluriel, et il ajoute : « Cependant, s'il s'agissait de plusieurs personnes dont on fit l'inhumation en même temps, dirait-on : *les* FEUS *princes, les* FEUES princesses? Telle est la question que Boniface se fait, et il assure avoir lu, *les* FEUS *dauphin et dauphine;* pourquoi ne dirait-on pas : *mes* FEUES *tantes?* Ceci n'est pas commun, ajoute-t-il; mais la rareté d'une expression n'en doit pas faire condamner l'usage. Il a raison. — Maintenant examinons la question du féminin. Voici une phrase sans article (accessoire), avant ou après l'adjectif (modatif inerte) *feu.* Alors que faire de la règle? On est perdu. C'est ce qui a donné lieu à consulter la Société grammaticale. On lit dans *la Gazette de Normandie :*

« *Un des salons est entièrement orné de têtes d'étude, d'ap l'antique, toutes dessinées par la princesse royale* FE *reine de Wurtemberg.*

« La Société décide que FEUE, au féminin, est bien em ployé, attendu qu'il s'agit de la *défunte* reine de Wurtem berg. »

Nous partageons, dans ce cas, le raisonnement M. Vanier, celui de M. Boniface, et surtout celui de Société grammaticale. Seulement il est étonnant que qu ques uns de ses membres, depuis cette décision, aie prêché ou pratiqué le contraire. Pour l'étymologie de FE Lemare, membre de la Société grammaticale, *partisan la* FEUE *reine* et de FEU *la reine*, Lemare, disons-nou prétend que ce mot vient de *functus*, d'où *defunctus;* I chelet le fait aussi venir de là; Furetière dit qu'il vient *fuit* et de *fuerunt;* il dit pour raison que les notaires quelques provinces disaient encore, de son temps, *furent* parlant de deux personnes conjointes et décédées; puis ajoute que néanmoins Ménage prétend, avec quelque app rence de raison, qu'il vient de *functus*, au lieu de *fato fu tus;* Boiste et M. Landais le font venir tout simplement *fuit;* l'Académie n'en dit rien, et c'est beaucoup plus sag pour nous, nous croyons qu'il ne vient que de nos pèr et qu'il est de nous, et par conséquent français, ou q doit être considéré comme tel; qu'il a probablement s équivalent dans toutes les langues où la nécessité de s emploi s'est fait sentir : celà est trop juste, il ne p même pas en être autrement. Nous ne pensons pas qu' mot, comme on a la faiblesse de le croire, puisse ve s'implanter dans une langue, étranger à ses mœurs, à s usage, à son génie; si l'on en peut compter quelques u ce n'est pas une raison pour les vouloir compter touts,

i, pour prétendre qu'un mot vient d'un autre, il ne s'agit que de trouver qu'il exprime la même idée, ou le même objet, touts les peuples se sont volés les uns les autres, car touts les peuples, à peu de chose près, en plus, ou en moins, ont eu les mêmes idées, les mêmes objets à exprimer; et il est de toute impossibilité de dire positivement quels sont ceux qui, dans tout celà, sont les volés, ou les voleurs : en latin, on appèle l'Être suprême *Deus;* en grec, *Théos;* en tzengare d'Europe et de l'Hindoustan, en païsachi, en pàli, en hindoustani, *Deva;* en biadjak, *La hat Allah;* en chinois, *Ti* (*Di*); en turc et en arabe égyptien, *Allah;* en tcherkesse, *Ilah;* en allemand moderne, *Gott;* en ancien allemand, *Diet;* en hébreu, *Éloï;* en cophte, *Nouti;* en abyssinguiz, *Is-Gher;* en basque, *Yaïncoa* (1); en espagnol et en malais, *Dios;* en italien, *Dio;* en anglais, *God;* en vieux gaulois, *Diex;* en sclavon, *Buch;* en polonais, *Bung;* en égyptien, *Tenu*, etc., etc. (2). Que les étymologistes viènent donc maintenant avec leurs certificats pour prouver que notre mot *Dieu* vient plutôt de l'un que de l'autre; non, ils ne le feront pas, ou ils viendront avec une foule de « d'après un tel, ce doit être de tel, ou tel mot, de *Deus* des Latins, dérivé de Ζευς des Grecs, que les Doriens écrivaient Δευς, etc., etc., etc.; » et ils ne prouveront rien, sinon que c'est leur manière de voir que partage tel, ou tel, et que ne partage pas tel, ou tel autre, et nous n'en serons pas plus avancés. Les mots sont aux langues ce que l'air est à la nature entière; s'ils ne se présentent pas toujours sous le même aspect, au fond ils

(1) Extrait du tableau comparatif de M. G. L. Domeny de Rienzi, voyageur en Océanie.

(2) Furetière, etc.

qualité de modatif, avec le substantif auquel il
tera, et nous écrirons :

Mon FEU *père, ma* FEUE *mère; les* FEUS *r*
FEUES *reines;*
FEU *mon père,* FEUE *ma mère;* FEUS *les rois,*
les reines.

BÉNI — BÉNIT.

Touts les lexicographes et les grammairiens
qu'il ne faut pas confondre ces deux modatif
donnent pour raison que BÉNIT se dit des cho
crées au culte divin par la bénédiction d'un
que BÉNI s'emploie dans touts les autres cas; qu
séquent on dit : *pain* BÉNIT, *eau* BÉNITE, parce
nédiction qu'ont reçue le *pain* et l'*eau* est le fait
tre; que l'on dit : *peuple* BÉNI, *vous êtes* BÉNIE *e*
les femmes, parcequ'il s'agit, dans le premier
protection de Dieu, et, dans le second, de la
qu'ont toutes les femmes pour la Vierge; d'aut
à peu près la même chose en ces termes : On d
lorsqu'il s'agit d'objets consacrés au culte divin
la bénédiction vient des hommes; et BÉNI, lorsqu

ÉNIE *de Dieu*; qu'ainsi l'on dira très correctement : *les armes des fanatiques*, BÉNITES *par les prêtres, ne sont pas* BÉNIES *de Dieu*, ce qui n'a rien d'extraordinaire; mais il ajoute celle-ci qui a tout ce qu'il faut pour le paraître, non d'après lui, mais d'après l'avis de touts ceux qui ne partagent pas sa manière de voir : *la race de Jacob fut* BÉNITE *par Dieu, mais l'histoire prouve qu'elle était* BÉNIE *de Dieu*. La différence qu'il fait de BÉNITE et de BÉNIE vient de ce qu'il suppose que, dans le premier cas, Dieu a dit verbalement à la race de Jacob : *Je te bénis*, et que, dans le second, l'histoire prouve qu'elle était protégée de Dieu. Ceci est fort beau; mais nous en tirerons une conséquence toute raisonnable, c'est que M. Boiste est un pointilleux par excellence, un homme qui, pour se montrer supérieur, prétend trouver des nuances où il n'y en a réellement pas; et à lui, comme aux autres, nous demanderons avec M. Vanier : « A quoi donc est dû ce changement d'orthographe, qu'il faille dire avec l'Académie : *une chandelle* BÉNITE, *une chapelle* BÉNITE, *et une nation* BÉNIE *de Dieu, une femme* BÉNIE? Ce ne peut pas être à cause des différentes acceptions, puisque BÉNITE et BÉNIE ont les mêmes significations, et cependant c'est un autre participe (modatif résultatif), quoique provenant du même verbe (modatif actif). Tout celà est fort difficile à concilier. Boniface, pour justifier BÉNIT, dit à ce sujet : *l'eau qu'on a* BÉNIE *est* BÉNITE. Il me semble que c'est comme si l'on disait : *la brebis qu'on a tondue est sans laine*. C'est prendre un faufuyant (1), c'est éluder la ques-

(1) M. Vanier écrit *faux-fuyant*, mais maintenant que nous nous sommes prononcé sur les substantifs composés, nous ne craindrons

tion. La chose qu'on a BÉNIE est BÉNIE; celle qu'on BÉNITE est BÉNITE; comme la chose que j'ai *faite* est *fait* Si, à la place de *faite*, je mettais *est terminée*, ce sera substituer l'un à l'autre.

« Eh quoi! ne s'aperçoit-on pas que le double signe figurait autrefois partout, quand notre langue était pl près de la langue latine, et qu'elle en conservait toute l'or gine (1)? Nous écrivions *bénict*, *cognu*, *nepveu*, *co tract*, etc. Mais toute cette crasse baptismale s'est effacé et c'est par une vieille habitude que nous disons enco *eau* BÉNITE, quoique le participe (modatif résultatif) ne se soit régularisé depuis. Voilà tout le mystère. C'est seul des verbes (modatifs actifs) en *ir*, *issant*, qui conservé le *t* dans *eau* BÉNITE, parceque chaque jour bon chrétien fait usage d'*eau* BÉNITE, et que cette expr sion lui revient souvent à la bouche. Il n'y a donc là-d dans aucune nuance de pensée qui détermine le choix ent *béni* et *bénit*; la chapelle *bénie*, ou *bénite*, ne l'est ni pl ni moins qu'une chandelle qu'on aurait *bénie* ou *béni*

---

pas de les écrire comme nous croyons qu'il est raisonnable de faire; et si nous ne l'avons pas fait plus tôt; si, lorsque nous av commencé à supprimer le trait d'union, nous n'avons pas retran les lettres inutiles, c'est uniquement parceque celà aurait contin lement exigé des notes explicatives, l'œil n'étant pas habitué à des sortes de mots écrits ainsi. Mais maintenant que sous ce r port nous n'avons plus rien à craindre, que nous avons donné liste générale de ces mots, avec leur ancienne et leur nouvelle thographe, autant que notre attention nous permettra de le fa nous ne les donnerons plus que selon notre réforme.

(1) A l'égard de l'origine de notre langue, ce que nous en av déjà dit nous dispense de toute objection sur la façon de pen de M. Vanier.

attendu que la bénédiction n'a qu'un seul et même effet, et que ce que Dieu a *béni*, ou *bénit*, est aussi bien *béni* que *bénit*. Dire qu'une nation est *bénie*, ou *bénite*, c'est dire la même chose. Seulement *bénie* est le participe régulier du verbe *bénir*, et on doit le préférer dans l'intérêt de la grammaire et des grammairiens. »

Pour ce qui est de ce modatif résultatif, nous sommes donc tout-à-fait de l'avis de M. Vanier ; de plus, nous croyons qu'il n'est pas plus français de dire : *une chose* BÉNITE, qu'*une chose* FINITE : ce sont deux vrais barbarismes ; si l'usage a autorisé *bénit*, la raison le rejète ; ainsi laissons *bénit, bénite*, aux suisses d'églises, aux enfants de chœur et aux braves gents qui, dans leur sainte ferveur, n'en conçoivent que la signification, sans se piquer de parler français ; et disons toujours : *de l'eau* BÉNIE ; *un peuple* BÉNI *de Dieu*, ou *par Dieu ; une fille* BÉNIE *par ses parents*, ou *de ses parents*, etc.,

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale.

MODATIF ACTIF.

Le modatif actif, comme nous l'avons déjà dit en d'autres termes, est un mot qui exprime l'action par lui-même, et qui, contracté et combiné avec les finales de l'accessoire *être*, exprime tout à la fois l'action et les différents rapports de temps qui y sont relatifs, le nombre et la personne du sujet. Nous croyons avoir déjà suffisamment expliqué et fait comprendre ce qu'on entend par *nombre*, *personne*, *rapport de temps*, etc., pour ne rien avoir à ajouter à cette définition, et pouvoir passer de suite à la conjugaison générale des modatifs actifs.

MODATIFS TERMINÉS PAR ...*ER*.

Touts les modatifs actifs de cette terminaison, ception d'*aller*, peuvent se conjuguer sur un seu digme (modèle de conjugaison), comme on l'a fait présent; mais celà nécessite une foule d'observati devièneent toujours presque inutiles pour celui qui par la raison qu'elles demandent une trop grand cation, une observation trop rigoureuse. Notre in était d'abord d'offrir à notre lecteur un tableau s que des quatre conjugaisons, dont la combinaison sait certes rien à désirer sous le rapport des obser mais ayant trouvé qu'il pouvait demander encore travail à l'imagination, d'après notre nouveau p vue, nous n'avons pas balancé à prendre une n marche, d'autant plus claire qu'elle nous perme mettre toutes les observations en pratique. A c nous avons rangé par groupes touts les modatifs que conjugaison; c'est-à-dire que nous les avons selon la consonnance de leur dernière syllabe. Ai allons d'abord examiner touts les modatifs termi

Modatifs terminés par ...BER, *comme* TOMBER, *etc.*

Touts les modatifs terminés ainsi se conjuguent sur les finales qui suivent, c'est-à-dire qu'il suffit de prendre le radical de chacun de ces modatifs, et de le promener devant chacune de ces finales. Le radical de ces modatifs est ce qui reste du mot en supprimant la consonne ...*er* : ainsi, par exemple, le radical du modatif *tomber* est TOMB...; en promenant TOMB... devant les finales qui suivent, on aura la marche de la conjugaison de touts les modatifs terminés par BER; c'est-à-dire qu'en plaçant TOMB devant la première finale *ant*, on aura TOMB*ant*, qui est le temps simultané indéfini; qu'en reportant ensuite TOMB devant la seconde finale *é*, on aura TOMB*é*, qui est le temps accessoire prédécessif; et qu'enfin, en suivant cette marche, en plaçant TOMB devant les six finales du présent, on aura les trois personnes du singulier et les trois personnes du pluriel de ce temps : je TOMB*e*, tu TOMB*es*, il TOMB*e*, nous TOMB*ons*, vous TOMB*ez*, ils TOMB*ent* (1).

TEMPS.

1° SIMULTANÉ INDÉFINI : TOMB—*ant*.

2° ACCESSOIRE PRÉDÉCESSIF : TOMB—*é*.

3° PRÉSENT :

Singulier : je —*e*, tu —*es*, il —*e*;
Pluriel : nous —*ons*, vous —*ez*, ils —*ent*.

---

(1) On doit se rappeler que nous avons dit qu'on emploie souvent nous à la place de *je*, et *vous* à la place de *tu*; comme il suffit de le savoir, nous n'en embarrasserons pas les conjugaisons; par exemple, nous devons rappeler que chaque fois qu'un modatif commence par une voyelle, on doit retrancher l'*e* de *je*, et le remplacer par une apostrophe.

4° PASSÉ IMPARFAIT :

Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*ait*;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*aient*.

5° PASSÉ DÉFINI :

Singulier : je —*ai*, tu —*as*, il —*a*;
Pluriel : nous —*âmes*, vous —*âtes*, ils —*èrent*.

6° FUTUR :

Singulier : je —*erai*, tu —*eras*, il —*era*;
Pluriel : nous —*erons*, vous —*erez*, ils —*eront*.

7° HYPOTHÉTIQUE PRÉSENT, *ou* FUTUR :

Singulier : je —*erais*, tu —*erais*, il —*erait*;
Pluriel : nous —*erions*, vous —*eriez*, ils —*eraient*.

8° CAUSATIF PRÉSENT, *ou* FUTUR :

Il faut, ou *il faudra que*...
Singulier : je —*e*, tu —*es*, il —*e*;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*ent*.

9° CAUSATIF PASSÉ, PRÉSENT, *ou* FUTUR :

Il fallait, ou *il faudrait que*...
Singulier : je —*asse*, tu —*asses*, il —*ât*;
Pluriel : nous —*assions*, vous —*assiez*, ils —*assent*.

10° INVITATIF, *ou* IMPÉRATIF :

Singulier : ......—*es*, qu'il —*e*;
Pluriel : —*ons*, —*ez*, qu'ils —*ent*.

On voit qu'il n'y a que le radical TOMB... qui se trouve devant la finale ...*ant* et la finale ...*é* des deux premiers temps à promener devant les finales des autres temps ; c'est-à-dire qu'en remplaçant les tirets par le radical on aura la conjugaison tout entière ; comme en remplaçant le radical par un autre, on aura la conjugaison complète des modatifs de la terminaison *ber*. Ainsi, si l'on veut conjuguer le modatif actif *absorber*, on n'a qu'à supprimer *er* et mettre le radical ABSORB à la place du radical TOMB.

[redacted]

Maintenant il est facile de comprendre que si l'on voulait savoir comment s'écrit, par exemple, la troisième personne du singulier du *temps causatif passé*, ou *futur*, du modatif *absorber*, on n'aurait qu'à chercher le n° 9, placer le radical ABSORB entre le substantif représentatif *il* et la finale *ât*, prenant, bien entendu, *il fallait*, ou *il faudrait que...* qui se trouve au bout de l'indication de ce temps; on aurait : *il fallait*, ou *il faudrait qu'il* ABSORB*ât*; il *fallait* pour le passé, et il *faudrait* pour le présent, ou le futur; de même que si l'on voulait connaître la troisième personne plurielle de ce temps, en se reportant au pluriel et faisant la même chose qu'au singulier, on aurait naturellement : *il fallait*, ou *il faudrait qu'ils* ABSORB*assent*. Il est inutile de dire qu'il en est de même pour toutes les personnes et pour touts les temps.

Modatifs terminés par...BRER, *comme* CAMBRER, OMBRER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *br* dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER, à l'exception de ceux terminés par ...*ébrer*, comme *célébrer*, etc., qui ne prènent pour radical que ce qui reste du mot en retranchant ...*ébrer*, et se conjuguent sur les finales suivantes : (1)

---

(1) Afin de ménager l'espace, nous nous contentons d'indiquer les temps par les chiffres; la première conjugaison (celle de *tomber*) servira de guide, et pour les temps, et pour les différentes remarques, qui y sont relatives; c'est-à-dire que le 8e devra toujours rappeler que ce temps est toujours précédé de : *il faut*, ou *il faudra que*... comme le 9e de : *il fallait*, ou *il faudrait que*..., etc.

5° Singulier : je —*ébrai*, tu —*ébras*, il —*ébra*
Pluriel : nous —*ébrâmes*, vous —*ébrâtes*, ils
6° Singulier : je —*èbrerai*, tu —*èbreras*, il —*è*
Pluriel : nous —*èbrerons*, vous —*èbrerez*, ils
7° Singulier : je —*èbrerais*, tu —*èbrerais*, il —
Pluriel : nous—*èbrerions*, vous—*èbreriez*, ils—
8° Singulier : je —*èbre*, tu —*èbres*, il —*èbre*;
Pluriel : nous —*ébrions*, vous —*ébriez*, ils –
9° Singulier : je —*ébrasse*, tu —*ébrasses*, il —
Pluriel : nous-*ébrassions*, vous-*ébrassiez*, il
10° Singulier : ..... —*èbre*, qu'il —*èbre*;
Pluriel : —*ébrons*, —*ébrez*, qu'ils —*èbrent*.

Pour ceux terminés en ...BLER, voyez ...L

Modatifs terminés par ...CER, *comme* AVA
BALANCER, *etc*.

Pour avoir le radical réel de tout moda de retrancher la terminaison caractéristique conjugaison : *er* pour la première ; *ir* pour l *oir* pour la troisième, et *re* pour la quatri comme il y a souvent à faire des observations su lettres des radicaux, nous serons forcé de comp lettres dans les finales, afin d'éviter tout embar par exemple, le radical d'*acquiescer*, *agacer*, *bal*

[redacted]

mais comme l'*é* aigu des deux premiers et l'*e* muet du troisième, en certains cas, se changent en *è* grave, nous serons forcé de faire passer ces lettres aux finales, de ne prendre pour radical que DÉPI..., RAPI..., DÉP..., et de présenter, par conséquent, la conjugaison des modatifs terminés par CER sous trois formes différentes : la première, pour touts ceux dont la finale prend le *c*; la deuxième, pour *dépiécer* et *rapiécer ;* la troisième, pour *dépecer*. Ainsi il est bien entendu qu'à l'exception de ces trois derniers modatifs, touts les autres se conjugueront sur la première forme; qu'il suffira d'en retrancher... *cer*, et de présenter ce qui restera du mot devant les finales, comme il a été dit ci-dessus.

Conjugaison de ...*cer*.

1° BALAN—*çant*. 2° BALAN—*cé*.

3° Singulier : je —*ce*, tu —*ces*, il —*ce*;
Pluriel : nous —*çons*, vous —*cez*, — ils —*cent*.
4° Singulier : je —*çais*, tu —*çais*, il —*çait*;
Pluriel : nous —*cions*, vous —*ciez*, ils —*çaient*.
5° Singulier : je —*çai*, tu —*ças*, il —*ça*;
Pluriel : nous —*çâmes*, vous —*çâtes*, ils —*cèrent*.
6° Singulier : je —*cerai*, tu —*ceras*, il —*cera*;
Pluriel : nous —*cerons*, vous —*cerez*, ils —*ceront*.
7° Singulier : je —*cerais*, tu —*cerais*, il —*cerait*;
Pluriel : nous —*cerions*, vous —*ceriez*, ils —*ceraient*.
8° Singulier : je —*ce*, tu —*ces*, il —*ce*;
Pluriel : nous —*cions*, vous —*ciez*, ils —*cent*.
9° Singulier : je —*çasse*, tu —*çasses*, il —*çât*;
Pluriel : nous —*çassions*, vous —*çassiez*, ils —*çassent*.
10° Singulier : ..... —*ce*, qu'il —*ce*;
Pluriel : —*çons*, —*cez*, qu'ils —*cent*.

Conjugaison de ...*ecer*.

1° Dép—*eçant*. 2° Dép—*ecé*.

3° Singulier : je —*èce*, tu —*èces*, il —*èce*;
Pluriel : nous —*eçons*, vous —*ecez*, ils —*ècent*.

4° Singulier : je —*eçais*, tu —*eçais*, il —*eçait*;
Pluriel : nous —*ecions*, vous —*eciez*, ils —*eçaient*.

5° Singulier : je —*eçai*, tu —*eças*, il —*eça*;
Pluriel : nous —*eçâmes*, vous —*eçâtes*, ils —*ecèrent*.

6° Singulier : je —*ècerai*, tu —*èceras*, il —*ècera*;
Pluriel : nous —*ècerons*, vous —*ècerez*, ils —*èceront*.

7° Singulier : je —*ècerais*, tu —*ècerais*, il —*ècerait*;
Pluriel : nous —*ècerions*, vous —*èceriez*, ils —*èceraie*

8° Singulier : je —*èce*, tu —*èces*, il —*èce*;
Pluriel : nous — *ecions*, vous —*eciez*, ils —*ècent*.

9° Singulier : je —*eçasse*, tu —*eçasses*, il —*eçât*;
Pluriel : nous —*eçassions*, vous —*eçassiez*, ils —*eçasse*

10° Singulier : .....—*èce*, qu'il —*èce*;
Pluriel : —*eçons*, —*ecez*, qu'ils —*ècent*.

Conjugaison de ...*écer*.

1° Dépi—*çant*. 2° Dépi—*écé*.

3° Singulier : je —*èce*, tu —*èces*, il —*èce*;
Pluriel : nous —*éçons*, vous —*écez*, ils —*ècent*.

4° Singulier : je —*éçais*, tu —*éçais*, il —*éçait*;
Pluriel : nous —*écions*, vous —*éciez*, ils —*éçaient*.

5° Singulier : je —*éçai*, tu —*éças*, il —*éça*;
Pluriel : nous —*éçâmes*, vous —*éçâtes*, ils —*écèrent*.

6° Singulier : je —*ècerai*, tu —*èceras*, il —*ècera*;
Pluriel : nous —*ècerons*, vous —*ècerez*, ils —*èceront*.

7° Singulier : je —*ècerais*, tu —*ècerais*, il —*ècerait*;
Pluriel : nous —*ècerions*, vous —*èceriez*, ils —*èceraie*

8° Singulier : je —*èce*, tu —*èces*, il —*èce*;
Pluriel : nous —*écions*, vous —*éciez*, ils —*ècent*.

9° Singulier : je —*éçasse*, tu —*éçasses*, il —*éçât*;
Pluriel : nous —*éçassions*, vous —*éçassiez*, ils —*éçasse*

10° Singulier : .....—*èce*, qu'il —*èce*;
Pluriel : —*éçons*, —*écez*, qu'ils —*ècent*.

Modatifs terminés par ...CHER, *comme* BOUCHER, PENCHER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi gardent le *ch* dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER, à l'exception de ceux terminés par ...ÉCHER, comme *sécher, dessécher*, etc., qui ne conservent pour radical que ce qui reste du mot en retranchant ...*écher*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° S—*échant*. 2° S—*éché*.

3° Singulier : je —*èche*, tu —*èches*, il —*èche* ;
Pluriel : nous —*échons*, vous —*échez*, ils —*èchent*.
4° Singulier : je —*échais*, tu —*échais*, il —*échait* ;
Pluriel : nous —*échions*, vous —*échiez*, ils —*échaient*.
5° Singulier : je —*échai*, tu —*échas*, il —*écha* ;
Pluriel : nous —*échâmes*, vous —*échâtes*, ils —*échèrent*.
6° Singulier : je —*ècherai*, tu —*ècheras*, il —*èchera* ;
Pluriel : nous —*ècherons*, vous —*ècherez*, ils —*ècheront*.
7° Singulier : je —*ècherais*, tu —*ècherais*, il —*ècherait* ;
Plur. : nous —*ècherions*, vous —*ècheriez*, ils —*ècheraient*.
8° Singulier : je —*èche*, tu —*èches*, il —*èche* ;
Pluriel : nous —*échions*, vous —*échiez*, ils —*èchent*.
9° Singulier : je —*échasse*, tu —*échasses*, il —*échât* ;
Plur. : nous —*échassions*, vous —*échassiez*, ils —*échassent*.
10° Singulier : ..... —*èche*, qu'il —*écha* ;
Pluriel : —*échons*, —*échez*, qu'ils —*èchent*.

Modatifs terminés par ...CRER, *comme* ANCRER, ÉCHANCRER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *cr* dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER, à l'exception de ceux terminés par ...ÉCRER comme *exécrer*, etc., qui ne prènent pour radical que ce qui reste du mot en retranchant *écrer*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Ex-*écrant*. 2° Ex-*écrer*.

3° Singulier : je —*ècre*, tu —*ècres*, il —*ècre* ;
Pluriel : nous —*écrons*, vous —*écrez*, ils —*ècrent*.

4° Singulier : je —*écrais*, tu —*écrais*, il —*écrait* ;
Pluriel : nous —*écrions*, vous —*écriez*, ils —*écraient*.

5° Singulier : je —*écrai*, tu —*écras*, il —*écra* ;
Pluriel : nous —*écrâmes*, vous —*écrâtes*, ils —*écrèrent*

6° Singulier : je —*ècrerai*, tu —*ècreras*, il —*ècrera* ;
Pluriel : nous —*ècrerons*, vous —*ècrerez*, ils —*ècreront*

7° Singulier : je —*ècrerais*, tu —*ècrerais*, il —*ècrerait* ;
Plur. : nous —*ècrerions*, vous —*ècreriez*, ils —*ècreraient*

8° Singulier : je —*ècre*, tu —*ècres*, il —*ècre* ;
Pluriel : nous —*écrions*, vous —*écriez*, ils —*ècrent*.

9° Singulier : je —*écrasse*, tu —*écrasses*, il —*écrât* ;
Plur. : nous —*écrassions*, vous —*écrassiez*, ils —*écrassent*

10° Singulier : ..... —*ècre*, qu'il —*ècre* ;
Pluriel : —*écrons*, —*écrez*, qu'ils —*ècrent*.

Pour ceux terminés par ...CLER, voyez ...LER.

Modatifs terminés par ...DER, *comme* BOUDER, BRELANDER, *etc*.

Les modatifs terminés ainsi conservent le *d* dans leur radical et se conjuguent sur les finales de la terminaison RE excepté ceux qui sont terminés par ÉDER, comme *céder, précéder*, etc., par la raison que l'*é* aigu qui est avant le *d*, dans certains cas, se change en *è* grave. Ainsi il suffit de présenter devant les finales suivantes ce qui reste du mot en retranchant *éder*, c'est-à-dire qu'il suffit de promener C... pour *céder*, ou PRÉC... pour *précéder*, devant les finales suivantes pour en avoir la conjugaison, et ainsi des autres terminés par ÉDER :

1° C-*édant*. 2° C-*édé*.

3° Singulier : je —*ède*, tu —*èdes*, il —*ède* ;
Pluriel : nous —*édons*, vous —*édez*, ils —*èdent*.

Singulier : je —*édais*, tu —*édais*, il —*édait*;
Pluriel : nous —*édions*, vous —*édiez*, ils —*édaient*.
Singulier : je —*édai*, tu —*édas*, il —*éda*;
Pluriel : nous — *édâmes*; vous —*édâtes*, ils —*édèrent*.
Singulier : je —*èderai*, tu —*èderas*, il — *èdera*;
Pluriel : nous —*èderons*, vous —*èderez*, ils —*èderont*.
Singulier : je —*èderais*, tu —*èderais*, il —*èderait*;
Pluriel : nous —*èderions*, vous —*èderiez*, ils —*èderaient*.
Singulier : —je —*ède*, —tu —*èdes*, —il —*ède*;
Pluriel : —nous —*édions*, —vous —*édiez*, —ils —*èdent*,
Singulier : je —*édasse*, tu —*édasses*, il —*édât*;
Plur. : nous —*édassions*, vous —*édassiez*, ils —*édassent*.
Singulier : .....—*ède*, qu'il —*ède*;
Pluriel : —*édons*, —*édez*, qu'ils —*èdent*.

Pour ceux terminés par ...DRER, voyez ...RER.

Modatifs terminés par ...ÉER, *comme* CRÉER, SUPPLÉER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi ne nécessitent aucune observation, et se conjuguent sur les finales de la conjugaison BER, c'est-à-dire qu'il suffit d'en retrancher *er* et de promener ce qui reste du mot devant les finales de la conjugaison indiquée : ainsi, par exemple, si l'on place le radical CRÉ... devant la finale du temps simultané indéfini, on aura CRÉ*ant*; devant celle de l'accessoire prédécessif, on aura CRÉÉ, etc.

Modatifs terminés par ...FER, — ...PHER, *comme* CHAUFFER, PARAPHER, *etc.*

Pour les modatifs terminés ainsi, il suffit de retrancher ...er, de promener le reste du mot devant les finales de la terminaison ...BER. Pour ceux terminés par FLER, FRER, voyez les finales LER et RER.

Modatifs terminés par ...GER, *comme* MANGER, PURGER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *g* dans le[illegible] radical, et se conjuguent sur les premières finales su[illegible]vantes, à l'exception de ceux terminés par ...*éger*, com[illegible] *protéger*, qui prènent pour radical ce qui reste du mot [illegible] retranchant ...*éger*, et se conjuguent sur les second[illegible] finales. (1).

Conjugaison de ...*ger*.

1° Mang-*eant*. **2° Mang-*é*.**

3° Singulier : je —*e*, tu —*es*, il —*e* ;
Pluriel : nous —*eons*, vous —*ez*, ils —*ent*.
4° Singulier : je —*eais*, tu —*eais*, il —*eait* ;
Pluriel : nous —*ions*, vous—*iez*, ils —*eaient*.
5° Singulier : je —*eai*, tu —*eas*, il —*ea* ;
Pluriel : nous —*eâmes*, vous —*eâtes*, ils —*èrent*.
6° Singulier : je —*erai*, tu —*eras*, il —*era* ;
Pluriel : nous —*erons*, vous —*erez*, ils —*eront*.
7° Singulier : je —*erais*, tu —*erais*, il —*erait* ;
Pluriel : nous —*erions*, vous —*eriez*, ils —*eraient*.
8° Singulier : —je —*e*, —tu —*es*, —il —*e* ;
Pluriel : —nous —*ions*, —vous —*iez*, —ils —*ent*.
9° Singulier :— je —*easse*, —tu —*easses*, —il —*eât* ;
Pluriel :—nous —*eassions*, —vous —*eassiez*, —ils —*eas*[illegible].
10° Singulier : . . . —*e*, qu'il —*e* ;
Pluriel : —*eons* , —*ez*, —*ent*.

Conjugaison de ...*éger*.

1° Si-*égeant*. **2° Si-*égé*.**

3° Singulier : je —*ège*, tu —*èges*, il —*ège* ;
Pluriel : nous —*égeons*, vous —*égez*, ils —*ègent*.

---

(1) L'Académie et touts les lexicographes prétendent [illegible] ne peut s'employer qu'aux troisièmes personnes : c'est loin [illegible] notre façon de penser; voyez le modatif *pleuvoir*.

[redacted]

4° Singulier : je *—égeais*, tu *—égeais*, il *—égeait*.
Pluriel : nous *—égions*, vous *—égiez*, ils *—égeaient*.
5° Singulier : je *égeai*, tu *—égeas*, il *—égea* ;
Pluriel : nous *—égeâmes*, vous *—égeâtes*, ils *—égèrent*.
6° Singulier : je *—ègerai*, tu *—ègeras*, il *—ègera* ;
Pluriel : nous *—ègerons*, vous *—ègerez*, ils *—ègeront*.
7° Singulier : je *—ègerais*, tu *—ègerais*, il *—ègerait* ;
Pluriel : nous *—ègerions*, vous *—ègeriez*, ils *—ègeraient*.
8° Singulier : —je *—ège*, —tu *—èges*, —il *—ège* ;
Pluriel : —nous *—égions*, —vous *—égiez*, —ils *—ègent*.
9° Singulier : je *—égeasses*, tu *—égeasses*, il *—égeât*;
Pluriel : nous *-égeassions*, vous *-égeassiez*, ils *-égeassent*.
10° Singulier : ..... *—ège*, qu'il *—ège*.
Pluriel : *—égeons*, *—égez*, qu'ils *—ègent*.

Modatifs terminés par ...GLER, *comme* ÉTRANGLER, SANGLER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *gl* dans leur radical et se conjuguent sur les finales de la terminaison ...BER, à l'exception de ceux terminés par ...ÉGLER, comme *régler*, *dérégler*, etc., qui ne prènent pour radical que ce qui reste du mot en retranchant ...*égler*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Dér*-églant*. 2° Dér*-églé*.
3° Singulier : je *—ègle*, tu *—ègles*, il *—ègle* ;
Pluriel : nous *—églons*, vous *—églez*, ils *—èglent*.
4° Singulier : je *—églais*, tu *—églais*, il *—églait*;
Pluriel : nous *—églions*, vous *—égliez*, ils *—églaient*.
5° Singulier : je *—églai*, tu *—églas*, il *—égla* ;
Pluriel : nous *—églâmes*, vous *—églâtes*, ils *—églèrent*.
6° Singulier : je *—èglerai*, tu *—ègleras*, il*—èglera* ;
Pluriel : nous *—èglerons*, vous *—èglerez*, ils *—ègleront*.
7° Singulier : je *—èglerais*, tu *—èglerais*, il *—èglerait* ;
Plur. : nous *—èglerions*, vous *—ègleriez*, ils*—ègleraient*.
8° Singulier : je *—ègle*, tu *—ègles*, il *—ègle* ;
Pluriel : nous *—églions*, vous *—égliez*, ils *—èglent*.

9° Singulier : je —églasse, tu —églasses, il —églât ;
Plur. : nous —églassions, vous —églassiez, ils —égl
10° Singulier : ..... —ègle. qu'il —ègle ;
Pluriel : —églons, —églez, qu'ils èglent.

Modatifs terminés par ...GNER, *comme* ACCOMPAGNER, SOULIGNER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *gn* dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER, à l'exception de ceux terminés par ...ÉGNER comme *régner*, etc., qui ne prènent pour radical que ce qui reste du mot en retranchant ...*égner*, et se conjug sur les finales suivantes :

1° R-*égnant*. 2° R-*égné*.

3° Singulier : je —*ègne*, tu —*ègnes*, il *ègne* ;
Pluriel : nous — *égnons*, vous —*égnez*, ils —*ègnent*
4° Singulier : je —*égnais*, tu —*égnais*, il —*égnait* ;
Pluriel : nous —*égnions*, vous —*égniez*, ils —*égna*
5° Singulier : je —*égnai*, tu —*égnas*, il —*égna* ;
Pluriel : nous —*égnâmes*, vous —*égnâtes*, ils —*égnè*
6° Singulier : je —*ègnerai*, tu —*ègneras*, il —*ègnera*
Pluriel : nous —*ègnerons*, vous —*ègnerez*, ils —*ègne*
7° Singulier : je —*ègnerais*, tu —*ègnerais*, il —*ègne*
Plur : nous —*ègnerions*, vous —*ègneriez*, ils —*ègner*
8° Singulier : je —*ègne*, tu —*ègnes*, il —*ègne* ;
Pluriel : nous —*égnions*, vous *égniez*, ils —*ègnent*
9° Singulier : je —*égnasse*, tu —*égnasses*, il —*égnât* ;
Plur. : nous —*égnassions*, vous —*égnassiez*, ils —*égnas*
10° Singulier : ..... —*ègne*, qu'il —*ègne* ;
Pluriel : —*égnons*, —*égnez*, qu'ils —*ègnent*.

Modatifs terminés par ...GRER, *comme* ÉMIGRER, HONGRER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *gr* dans radical et se conjuguent sur les finales de la termi

...BER, à l'exception de ceux terminés par ...ÉGRER, comme *réintégrer* etc., qui ne prènent pour radical que ce qui reste du mot en retranchant ...*égrer*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Réint-*égrant*. 2° Réint-*égré*.
3° Singulier : je —*ègre*, tu —*ègres*, il —*ègre*;
Pluriel : nous —*égrons*, vous —*égrez*, ils —*ègrent*.
4° Singulier : je —*égrais*, tu —*égrais*, il —*égrait*;
Pluriel : nous —*égrions*, vous —*égriez*, ils —*égraient*.
5° Singulier : je —*égrai*, tu —*égras*, il *égra*;
Pluriel : nous —*égrâmes*, vous —*égrâtes*, ils —*égrèrent*.
5° Singulier : je —*ègrerai*, tu —*ègreras*, il —*ègrera*;
Pluriel : nous —*ègrerons*, vous —*ègrerez*, ils —*ègreront*.
7° Singulier : je —*ègrerais*, tu —*ègrerais*, il —*ègrerait*;
Plur. : nous —*ègrerions*, vous —*ègreriez*, ils —*ègreraient*.
8° Singulier : je —*ègre*, tu —*ègres*, il —*ègre*;
Pluriel : nous —*égrions*, vous —*égriez*, ils —*ègrent*.
9° Singulier : je —*égrasse*, tu —*égrasses*, il —*égrât*;
Plur. : nous —*égrassions*, vous —*égrassiez*, ils —*égrassent*.
10° Singulier : ..... —*ègre*, qu'il —*ègre*;
Pluriel : —*égrons*, —*égrez*, qu'ils —*ègrent*.

Modatifs terminés par ...GUER, *comme* DISTINGUER, ÉLAGUER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le GU dans leur radical et se conjuguent sur les finales de la terminaison ...BER, à l'exception de *argüer* qu'il ne faut pas confondre avec *arguer* (1), de ceux terminés par ...ÉGRER, comme *léguer*, *reléguer*, etc., qui ne prènent pour radical

(1) *Argüer* est un terme de palais qui signifie *prouver, convaincre*; — *arguer* est un terme de tireur d'or qui signifie passer un métal par les filières de l'argue.

que ce qui reste du mot en retranchant ...*éguer*, conjuguent sur les finales suivantes :

Conjugaison de ...*éguer*.

1° Rel-*éguant*. 2° Rel-*égué*.

3° Singulier : je —*ègue*, tu —*ègues*, il —*ègue* ;
Pluriel : nous —*éguons*, vous —*éguez*, ils —*èguent*.
4° Singulier : je —*éguais*, tu —*éguais*, il —*éguait*.
Pluriel : nous —*éguions*, vous —*éguiez*, ils —*éguaient*.
5° Singulier : je —*éguai*, tu —*éguas*, il —*égua* ;
Pluriel : nous —*éguâmes*, vous —*éguâtes*, ils —*éguèrent*.
6° Singulier : je —*èguerai*, tu —*ègueras*, il —*èguera* ;
Pluriel : nous —*èguerons*, vous —*èguerez*, ils —*ègueront*.
7° Singulier : je —*èguerais*, tu —*èguerais*, il —*èguerait* ;
Pluriel : —*èguerions*, —*ègueriez*, —*ègueraient*.
8° Singulier : je —*ègue*, tu —*ègues*, il —*ègue* ;
Pluriel : nous —*éguions*, vous —*éguiez*, ils —*èguent*.
9° Sing. : je —*éguasse*, tu —*éguasses*, il —*éguât* ;
Plur. : nous —*éguassions*, vous —*éguassiez*, ils —*éguassent*.
10° Singulier : . . . —*ègue*, qu'il —*ègue* ;
Pluriel : —*éguons*, —*éguez*, qu'ils —*èguent*.

Conjugaison de *argüer*.

1° Arg-*üant*. 2° Arg-*üé*.

3° Singulier : je —*uë*, tu —*uës*, il —*uë* ;
Pluriel : nous, —*üons*, vous —*uëz*, ils —*uënt*.
4° Singulier : je —*üais*, tu —*üais*, il —*üait* ;
Pluriel : nous —*üions*, vous —*üiez*, ils —*üaient*.
5° Singulier : je —*üai* tu —*üas*, il —*üa* ;
Pluriel : nous —*üâmes* vous —*üâtes*, ils —*üèrent*.
6° Singulier : je —*uërai*, tu —*uëras*, il —*uëra* ;
Pluriel : nous —*uërons*, vous —*uërez*, ils —*uëront*.
7° Singulier : je —*uërais*, tu —*uërais*, il —*uërait* ;
Pluriel : nous —*uërions*, vous —*uëriez*, ils —*uëraient*.
8° Singulier : je —*uë*, tu —*uës*, il —*uë* ;
Pluriel : nous —*üions*, vous —*üiez*, ils —*uënt*.
9° Singulier : je —*üasse*, tu —*üasses*, il —*üât* ;
Pluriel : nous —*üassions*, vous —*üassiez*, ils —*üassent*

10° Singulier : ..... —*ué*, qu'il —*ué* ;
Pluriel : —*ëons*, —*uëz*, qu'ils —*uënt*.

Modatifs terminés par ...IER, *comme* DÉFIER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent l'*i* dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER. Ainsi, en présentant le radical de *défier* devant la finale du temps simultané indéfini, on aura DÉFI*ant*, et, devant celle du temps accessoire prédécessif, DÉFI*é* ; il est à remarquer que devant la finale de la première et de la seconde personne plurielle du temps passé imparfait et du temps causatif présent ou futur, on aura DÉFI*ions*, DÉFI*iez*, avec deux *ii*; mais ces deux *ii* sont nécessaires pour la prononciation.

Modatifs terminés par ...ELER, *comme* BOSSELER, BOTTELER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi n'ont pour radical que ce qui reste du mot en supprimant cette terminaison, et celà, parceque l'*e* qui précède *l* prend un accent grave dans certains cas, et n'en prend pas dans certains autres; ainsi le radical de *bosseler*, *botteler*, est donc : BOSS... et BOTT...

1° BOTT-*elant*. 2° BOTT-*elé*.

3° Singulier : je —*èle*, tu —*èles*, il —*èle* ;
Pluriel : nous —*elons*, vous —*elez*, ils —*èlent*.

4° Singulier : je —*elais*, tu —*elais*, il —*elait* ;
Pluriel : nous —*elions*, vous —*eliez*, ils —*elaient*.

5° Singulier : je —*elai*, tu —*elas*, il —*ela* ;
Pluriel : nous —*elâmes*, vous —*elâtes*, ils —*elèrent*.

6° Singulier : je —*èlerai*, tu —*èleras*, il —*èlera* ;
Pluriel : nous —*èlerons*, vous —*èlerez*, ils —*èleront*.

7° Singulier : je —*èlerais*, tu —*èlerais*, il —*èlerait* ;
Pluriel : nous —*èlerions*, vous —*èleriez*, ils —*èleraient*.

8° Singulier : je —*èle*, tu —*èles*, il —*èle* ;
Pluriel : nous —*elions*, vous —*eliez*, ils —*èlent*.

9° Singulier : je —*elasse*, tu —*elasses*, il —*elât* ;
Pluriel : nous —*elassions*, vous —*elassiez*, ils —*elasse*
10° Singulier : ..... —*èle*, qu'il —*èle* ;
Pluriel : —*elons*, —*elez*, qu'ils —*èlent*.

Touts les autres modatifs qui sont terminés par deu ou dont le *l* est précédé d'une autre lettre qu'un *e* m conservent leur *l* simple ou double dans leur radical se conjuguent sur les finales des modatifs terminés BER, à l'exception de *aller* que nous allons conju entièrement, vu son irrégularité.

1° *Allant*. 2° *Allé*.
3° Singulier : je *vais*, tu *vas*, il *va* ;
Pluriel : nous *allons*, vous *allez*, ils *vont*.
4° Singulier : j'*allais*, tu *allais* ; il *allait* ;
Pluriel : nous *allions*, vous *alliez*, ils *allaient*.
5° Singulier : j'*allai*, tu *allas*, il *alla* ;
Pluriel : nous *allâmes*, vous *allâtes*, ils *allèrent*.
6° Singulier : j'*irai*, tu *iras*, il *ira* ;
Pluriel : nous *irons*, vous *irez*, ils *iront*.
7° Singulier : j'*irais*, tu *irais*, il *irait* ;
Pluriel : nous *irions*, vous *iriez*, ils *iraient*.
8° Singulier : j'*aille*, tu *ailles*, il *aille* ;
Pluriel : nous *allions*, vous *alliez*, ils *aillent*.
9° Singulier : j'*allasse*, tu *allasses*, il *allât* ;
Pluriel : nous *allassions*, vous *allassiez*, ils *allassent*.
10° Singulier : ..... *va*, qu'il *aille* ;
Pluriel : *allons*, *allez*, qu'ils *aillent*.

Modatifs terminés par... MER, MMER, *comme* BLÂ
CONFORMER, GOMMER, SURNOMMER.

Les modatifs terminés ainsi conservent leur *m* sim ou double dans leur radical, et se conjuguent sur la ter naison BER, à l'exception de *semer*, *ressemer*, *parsem*

qui se conjuguent sur les finales suivantes en ne prenant pour radical que s..., rkss..., et PARS... (1)

1° S-*emant*. 2° S-*emé*.

3° Singulier : je —*ème*, tu —*èmes*, il —*ème* ;
Pluriel : nous —*emons*, vous —*emez*, ils —*èment*.

4° Singulier : je —*emais*, tu —*emais*, il —*emait* ;
Pluriel : nous —*emions*, vous —*emiez*, ils —*emaient*.

5° Singulier : je —*emai*, tu —*emas*, il —*ema* ;
Pluriel : nous —*emâmes*, vous —*emâtes*, ils —*emèrent*.

6° Singulier : je —*èmerai*, tu *èmeras*, il —*èmera* ;
Pluriel : nous —*èmerons*, vous —*èmerez*, ils —*èmeront*.

7° Singulier : je —*èmerais*, tu —*èmerais*, il —*èmerait* ;
Pluriel : nous —*èmerions*, vous —*èmeriez*, ils —*èmeraient*.

8° Singulier : je —*ème*, tu —*èmes*, il —*ème* ;
Pluriel : nous —*emions*, vous —*emiez*, ils —*èment*.

9° Sing. : je —*emasse*, tu —*emasses*, il —*emât* ;
Plur. : nous —*emassions*, vous —*emassiez*, ils —*emassent*.

---

(1) Nous ne comprenons pas *crémer* et *écrémer*, que nous conseillons d'écrire avec l'accent grave, quoique l'Académie écrive ces deux mots avec l'accent aigu ; Boiste, le premier avec l'accent aigu, et le second avec l'accent grave ; M. Landais, le premier avec l'accent aigu, et le second avec l'accent circonflexe ; Wailly, le premier avec l'accent circonflexe, et le second avec l'accent aigu, etc., etc., ce qui n'est pas très conséquent. Nous conseillons de les écrire avec l'accent grave, parcequ'aujourd'hui la plupart des écrivains et l'Académie elle-même, Boiste, etc., écrivent *crème* avec cet accent, et que *crèmer* et *écrèmer* sont formés de ce mot. Du reste, si l'on suit notre conseil, on devra les conjuguer, en laissant l'*m* au radical sur les finales de la terminaison *ber*. Dans le cas contraire, sur celle de la terminaison *éder*, en ne prenant toutefois que CR... et ÉCR... pour radical, et remplaçant le *d* des finales par *m* ; c'est-à-dire qu'en présentant le radical CR... devant la finale du temps simultané indéfini *édant*, on aura *créDant*, et qu'en remplaçant le D par le M, on aura *créMant*, etc.

10° Singulier : ..... —*ème*, qu'il —*ème* ;
Pluriel : —*emons*, —*emez*, qu'ils —*èment*.

Modatifs terminés par ...NER, NNER, *comme* BADIN[ER]
BADIGEONNER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi gardent le *n* simple, double dans leur radical, et se conjuguent sur la termin[ai]son BER (1), excepté ceux terminés par ...ENER, comm[e] *promener*, *démener*, et par ...ÉNER, comme *engrén[er]*, *réfréner*, etc., qui se conjuguent sur les finales s[ui]vantes, ne conservant pour radical que ce qui reste [du] mot, en supprimant ...*ener*, ...*éner*, que nous som[mes] forcé de comprendre dans les finales, par la raison [que] l'*e* muet et l'*é* aigu, en certains cas, se changent en *è* gra[ve]: ainsi il suffira de présenter PROM... devant les finales [de] la première conjugaison, et ENGR... devant celles d[e la] seconde, pour avoir, dans le premier cas, la conjuga[ison] de ceux en ...*ener*, et, dans le second, celle de [ceux] en ...*éner*.

Conjugaison de ...*ener*.

1° PROM-*enant*. 2° PROM-*ené*.

3° Singulier : je —*ène*, tu —*ènes*, il —*ène* ;
Pluriel : nous —*enons*, vous —*enez*, ils —*ènent*.
4° Singulier : je —*enais*, tu —*enais*, il —*enait* ;
Pluriel : nous —*enions*, vous —*eniez*, ils —*enaient*.
5° Singulier : je —*enai*, tu —*enas*, il —*ena* ;
Pluriel : nous —*enâmes*, vous —*enâtes*, ils —*enèrent*.
6° Singulier : je —*ènerai*, tu —*èneras*, il —*ènera* ;
Pluriel : nous —*ènerons*, vous —*ènerez*, ils —*èneront*.
7° Singulier : je —*ènerais*, tu —*ènerais*, il —*ènerait* ;
Pluriel : nous —*ènerions*, vous —*èneriez*, ils —*èneraient*.

(1) Pour *tonner* et *bruiner*, voyez *pleuvoir*.

8° Singulier : je —*ène*, tu —*ènes*, il —*ène* ;
Pluriel : nous —*enions*, vous —*eniez*, ils —*ènent*.
9° Singulier : je —*enasse*, tu —*enasses*, il —*enât* ;
Pluriel : nous —*enassions*, vous —*enassiez*, ils —*enassent*.
10° Singulier : ..... —*ène*, qu'il —*ène* ;
Pluriel : —*enons*, —*enez*, qu'ils —*ènent*.

Conjugaison de ...*éner*.

1° Engr-*énant*. 2° Engr-*éné*.

3° Singulier : je —*ène*, tu —*ènes*, il —*ène* ;
Pluriel : nous —*énons*, vous —*énez*, ils —*ènent*.
4° Singulier : je —*énais*, tu —*énais*, il —*énait* ;
Pluriel : nous —*énions*, vous —*éniez*, ils —*énaient*.
5° Singulier : je —*énai*, tu —*énas*, il —*éna* ;
Pluriel : nous —*énâmes*, vous —*énâtes*, ils —*énèrent*.
6° Singulier : je —*ènerai*, tu —*èneras*, il —*ènera* ;
Pluriel : nous —*ènerons*, vous —*ènerez*, ils —*èneront*.
7° Singulier : je —*ènerais*, tu —*ènerais*, il *ènerait* ;
Pluriel : nous —*ènerions*, vous —*èneriez*, ils —*èneraient*.
8° Singulier : je —*ène*, tu —*ènes*, il —*ène* ;
Pluriel : nous —*énions*, vous —*éniez*, ils —*ènent*.
9° Singulier : je —*énasse*, tu —*énasses*, il —*énât* ;
Pluriel : nous —*énassions*, vous —*énassiez*, ils —*énassent*.
10° Singulier : ..... —*ène*, qu'il —*ène* ;
Pluriel : —*énons*, —*énez*, qu'ils —*ènent*.

Modatifs terminés par ...PER, ...PPER, *comme* DUPER, DÉVELOPPER, *etc*.

Les modatifs terminés ainsi conservent le *p* simple, ou double dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER. Pour ceux terminés par ...PLER, ...PRER, voyez ...LER, ...RER.

Modatifs terminés par ...QUER, *comme* FABRIQUER, ATTAQUER, *etc*.

Les modatifs terminés ainsi conservent *qu* dans leur radi-

cal, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER, à l'exception de ceux terminés par ...ÉQUER, comme *déféquer*, etc., qui se conjuguent sur les finales suivantes, par la raison que l'*é* aigu se change, en certains cas, en grave. Ainsi, pour avoir la conjugaison de ces derniers, il suffit de présenter devant les finales suivantes ce qui reste du mot en supprimant ...*équer*.

1° DÉF-*équant*. 2° DÉF-*équé*.

3° Singulier : je —*èque*, tu —*èques*, il —*èque* ;
Pluriel : nous —*équons*, vous —*équez*, ils —*èquent*.
4° Singulier : je —*équais*, tu —*équais*, il —*équait* ;
Pluriel : nous —*équions*, vous —*équiez*, ils —*équaient*.
5° Singulier : je —*équai*, tu —*équas*, il —*équa* ;
Pluriel : nous —*équâmes*, vous —*équâtes*, ils —*équèrent*.
6° Singulier : —je *èquerai*, tu —*èqueras*, il —*èquera* ;
Pluriel : nous —*èquerons*, vous —*èquerez*, ils —*èqueront*.
7° Singulier : je —*èquerais*, tu —*èquerais*, il —*èquerait* ;
Plur. : nous —*èquerions*, vous —*èqueriez*, ils —*èqueraient*.
8° Singulier : je —*èque*, tu —*èques*, il *èque* ;
Pluriel : nous —*équions*, vous —*équiez*, ils —*èquent*.
9° Singulier : je —*équasse*, tu —*équasses*, il —*équât* ;
Plur. : nous—*équassions*, vous—*équassiez*, ils—*équassent*.
10° Singulier : ..... —*èque*, qu'il —*èque* ;
Pluriel : —*équons*, —*équez*, qu'ils —*èquent*.

Modatifs terminés par ...RER, ...RRER, *comme* BALAFRER, BARRER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent leur *r* simple, ou double dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER(1), à l'exception de ceux terminés par... ÉRER, comme *considérer*, *macérer*, etc., qui se con-

(1) Pour *éclairer*, voyez *pleuvoir*.

juguent sur les finales suivantes, ne prenant pour radical que ce qui reste du mot en supprimant *érer*.

1° CONSID-*érant*. 2° CONSID-*éré*.

3° Singulier : je —*ère*, tu —*ères*, il *ère* ;
Pluriel : nous —*érons*, vous —*érez*, ils *èrent*.

4° Singulier : je —*érais*, tu —*érais*, il —*érait* ;
Pluriel : nous —*érions*, vous —*ériez*, ils —*éraient*.

5° Singulier : je —*érai*, tu —*éras*, il —*éra* ;
Pluriel : nous —*érâmes*, vous —*érâtes*, ils —*érèrent*.

6° Singulier : je —*èrerai*, tu —*èreras*, il — *èrera* ;
Pluriel : nous —*èrerons*, vous —*èrerez*, ils —*èreront*.

7° Singulier : je —*èrerais*, tu —*èrerais*, il —*èrerait* ;
Pluriel : nous —*èrerions*, vous —*èreriez*, ils —*èreraient*.

8° Singulier : je —*ère*, tu —*ères*, il —*ère* ;
Pluriel : nous — *érions*, vous —*ériez*, ils —*èrent*.

9° Singulier : je —*érasse*, tu —*érasses*, il —*érât* ;
Pluriel : nous —*érassions*, vous —*érassiez*, ils —*érassent*.

10° Singulier : ..... —*ère*, qu'il —*ère* ;
Pluriel : —*érons*, —*érez*, qu'ils —*èrent*.

Modatifs *terminés par* ...SER, ...SSER, *comme* ÉCRASER, DÉBOURSER, CONFESSER, *etc*.

Les modatifs terminés ainsi conservent leur *s* simple, ou double dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER, à l'exception de ceux terminés par ..ESER, ...ÉSER, comme *peser*, *léser*, qui se conjuguent sur les finales suivantes, ne prenant pour radical que ce qui reste du mot en supprimant ...*eser*, ...*éser*.

Conjugaison de ...*eser*.

1° P-*esant*. 2° P-*esé*.

3° Singulier : je —*èse*, tu —*èses*, il —*èse* ;
Pluriel : nous —*esons*, vous —*esez*, ils —*èsent*.

4° Singulier : je —*esais*, tu —*esais*, —*esait* ;
Pluriel : nous —*esions*, vous —*esiez*, ils —*esaient*.

5° Singulier : je —esai, tu —esas, il —esa;
Pluriel : nous —esâmes, vous —esâtes, ils —esèrent.
6° Singulier : je —èserai, tu —èseras, il —èsera;
Pluriel : nous —èserons, vous —èserez, ils —èseront.
7° Singulier : je —èserais, tu —èserais, il —èserait;
Pluriel : nous —èserions, vous —èseriez, ils —[illegible]
8° Singulier : je —èse, tu —èses, il —èse;
Pluriel : nous —esions, vous —esiez, ils —èsent.
9° Singulier : je —esasse, tu —esasses, il —esât;
Pluriel : nous —esassions, vous —esassiez, ils —[illegible]
10° Singulier : ..... —èse, qu'il —èse;
Pluriel : —esons, —esez, qu'ils —èsent.

Conjugaison de ...*éser*.

1° L—*ésant*. 2° L—*ésé*.

3° Singulier : je —èse, tu —èses, il —èse;
Pluriel : nous —ésons, vous —ésez, ils —èsent.
4° Singulier : je —ésais, tu —ésais, il —ésait;
Pluriel : nous —ésions, vous —ésiez, ils —ésaient.
5° Singulier : je —ésai, tu —ésas, il —ésa;
Pluriel : nous —ésâmes, vous —ésâtes, ils —ésèrent[illegible]
6° Singulier : je —èserai, tu —èseras, il —èsera;
Pluriel : nous —èserons, vous —èserez, ils —èseron[illegible].
7° Singulier : je —èserais, tu —èserais, il —èserait;
Pluriel : nous —èserions, vous —èseriez, ils —[illegible].
8° Singulier : je —èse, tu —èses, il —èse;
Pluriel : nous —ésions, vous —ésiez, ils —èsent.
9° Singulier : je —ésasse, tu —ésasses, il —ésât;
Pluriel : nous —ésassions, vous —ésassiez, ils —ésa[illegible].
10° Singulier : ..... —èse, qu'il —èse;
Pluriel : —ésons, —ésez, qu'ils —èsent.

Modatifs terminés par ...TER, ...TTER, *comme* BOIT[illegible],
CHARPENTER, FLOTTER, *etc*.

Les modatifs terminés ainsi conservent leur *t* simple, [illegible] double dans leur radical, et se conjuguent sur les final[illegible] de la terminaison BER, à l'exception de ceux termin[illegible]

par ...ETER, et ...ÉTER, comme *jeter*, *refléter*, etc., qui se conjuguent sur les finales suivantes, ne prenant pour radical que ce qui reste du mot en supprimant ...*eter* et ...*éter*.

Conjugaison de ...*eter*.

1° J-*etant*. 2° J-*eté*.

3° Singulier : je —*ète*, tu —*ètes*, il —*ète* ;
Pluriel : nous —*etons*, vous —*etez*, ils —*ètent*.
4° Singulier : je —*etais*, tu —*etais*, il —*etait* ;
Pluriel : nous —*etions*, vous —*etiez*, ils —*etaient*.
5° Singulier : je —*etai*, tu —*etas*, il —*eta* ;
Pluriel : nous —*etâmes*, vous—*etâtes*, ils—*etèrent*.
6° Singulier : je —*èterai*, tu —*èteras*, il —*ètera* ;
Pluriel : nous — *èterons*, vous —*èterez*, ils —*èteront*.
7° Singulier : je —*èterais*, tu —*èterais*, il —*èterait* ;
Pluriel : nous —*èterions*, vous —*èteriez*, ils —*èteraient*.
8° Singulier : je —*ète*, tu —*ètes*, il —*ète* ;
Pluriel : nous —*etions*, vous —*etiez*, ils —*ètent*.
9° Singulier : je —*etasse*, tu —*etasses*, il —*etât* ;
Pluriel : nous —*etassions*, vous —*etassiez*, ils —*etassent*.
10° Singulier : —*ète*, qu'il —*ète* ;
Pluriel : —*etons*, —*etez*, qu'ils —*ètent*.

Conjugaison de ...*éter*.

1° Refl-*étant*. 2° Refl-*été*.

3° Singulier : je —*ète*, tu —*ètes*, il —*ète* ;
Pluriel : nous —*étons*, vous —*étez*, ils —*ètent*.
4° Singulier : je —*étais*, tu —*étais*, il —*était* ;
Pluriel : nous —*étions*, vous —*étiez*, ils —*étaient*.
5° Singulier : je —*étai*, tu —*étas*, il —*éta* ;
Pluriel : nous —*étâmes*, vous —*étâtes*, ils —*étèrent*.
6° Singulier : je —*èterai*, tu —*èteras*, il —*ètera* ;
Pluriel : nous —*èterons*, vous —*èterez*, ils —*èteront*.
7° Singulier : je —*èterais*, tu —*èterais*, il *èterait* ;
Pluriel : nous —*èterions*, vous —*èteriez*, ils —*èteraient*.
8° Singulier : je —*ète*, tu —*ètes*, il —*ète* ;
Pluriel : nous —*étions*, vous —*étiez*, ils —*ètent*.

9° Singulier : je —*étasse*, tu —*étasses*, il —*étât*;
Pluriel : nous —*étassions*, vous —*étassiez*, ils —*étass*
10° Singulier : .....—*ète*, qu'il —*ète*;
Pluriel : —*étons*, —*étez*, qu'ils —*ètent*.

Modatifs terminés par ...TER, *comme* ENTRER, OUTRER, *e*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *tr* dans le radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BER, à l'exception de ceux terminés par ...ÉTRE comme *pénétrer*, etc., qui ne prènent pour radical que ce qui reste du mot en retranchant ...*étrer*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° PÉN-*étrant*. 2° PÉN-*étré*.

3° Singulier : je —*ètre*, tu —*ètres*, il —*ètre*;
Pluriel : nous —*étrons*, vous —*étrez*, ils —*ètrent*.
4° Singulier : je —*étrais*, tu —*étrais*, il —*étrait*;
Pluriel : nous —*étrions*, vous —*étriez*, ils —*étraien*
5° Singulier : je —*étrai*, tu —*étras*, il *étra*;
Pluriel : nous —*étrâmes*, vous —*étrâtes*, ils —*étrèr*
6° Singulier : je —*ètrerai*, tu —*ètreras*, il —*ètrera*;
Pluriel : nous —*ètrerons*, vous —*ètrerez*, ils —*ètre*
7° Singulier : je —*ètrerais*, tu —*ètrerais*, il —*ètrerait*
Plur. : nous —*ètrerions*, vous —*ètreriez*, ils —*ètrer*
8° Singulier : je —*ètre*, tu —*ètres*, il —*ètre*;
Pluriel : nous —*étrions*, vous —*étriez*, ils —*ètrent*.
9° Singulier : je —*étrasse*, tu —*étrasses*, il —*étrât*;
Plur. : nous —*étrassions*, vous —*étrassiez*, ils—*étrass*
10° Singulier ..... : —*ètre*, qu'il —*ètre*;
Pluriel : —*étrons*, —*étrez*, qu'ils —*ètrent*.

Modatifs terminés par ...UER, *comme* CONTRIBUER, ÉVACUER, GRADUER, DISTINGUER, ÉVALUER, COMMUER, CONTINUER, RENOUER, PUER, RUER, SUER, TUER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *u* dans le

[redacted]

radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison ...BER.

Modatifs terminés par ...VER, *comme* CULTIVER, GRAVER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *v* dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison ...BER, à l'exception de ceux terminés par ...EVER, comme *crever, grever,* etc., qui se conjuguent sur les finales suivantes, ne prenant pour radical que ce qui reste du mot en supprimant ...*ever :*

1° Cr—*evant.* 2° Cr—*evé.*

3° **Singulier** : je —*ève*, tu —*èves*, il —*ève ;*
Pluriel : nous —*evons*, vous —*evez*, ils —*èvent.*
4° **Singulier** : je —*evais*, tu —*evais*, il —*evait ;*
Pluriel : nous —*evions*, vous —*eviez*, ils —*evaient.*
5° **Singulier** : je —*evai*, tu —*evas*, il —*eva ;*
Pluriel : nous — *evâmes*, vous —*evâtes*, ils —*evèrent.*
6° **Singulier** : je —*èverai*, tu —*èveras*, il —*èvera ;*
Pluriel : nous —*èverons*, vous —*èverez*, ils —*èveront.*
7° **Singulier** : je —*èverais*, tu —*èverais*, il —*èverait ;*
Pluriel : nous —*èverions*, vous —*èveriez*, ils —*èveraient.*
8° **Singulier** : je —*ève*, tu —*èves*, il —*ève ;*
Pluriel : nous —*evions*, vous —*eviez*, ils —*èvent.*
9° **Singulier** : je —*evasse*, tu —*evasses*, il —*evât ;*
Pluriel : nous —*evassions*, vous —*evassiez*, ils —*evassent.*
10° **Singulier** : ..... —*ève*, qu'il —*ève;*
Pluriel : —*evons*, —*evez*, qu'ils —*èvent.*

Modatifs terminés par ...YER, *comme* BALAYER, BROYER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi se conjuguent sur les finales suivantes, et prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant ...*yer,* à l'exception de *envoyer* et *renvoyer,*

qui ne prènent pour radical que ce qui reste du m[illegible] en retranchant *oyer*. Ainsi nous allons présenter la conju[illegible] son de ces modatifs sous deux formes; la première [illegible] la règle générale, la seconde pour l'exception (1) :

Conjugaison de ...*yer*.

1° Bala-*yant*. 2° Bala-*yé*.

3° Singulier : je —*ie*, tu —*ies*, il —*ie*;
Pluriel : nous —*yons*, vous —*yez*, ils —*ient*.

4° Singulier : je —*yais*, tu —*yais*, il —*yait*;
Pluriel : nous —*yions*, vous —*yiez*, ils —*yaient*.

5° Singulier : je —*yai*, tu —*yas*, il —*ya*;
Pluriel : nous —*yâmes*, vous —*yâtes*, ils —*yèrent*

6° Singulier : je —*ierai*, tu —*ieras*, il —*iera*;
Pluriel : nous —*ierons*, vous —*ierez*, ils —*ieront*

7° Singulier : je —*ierais*, tu —*ierais*, il —*ierait*;
Pluriel : nous —*ierions*, vous —*ieriez*, ils —*iera*[illegible]*ent*.

8° Singulier : je —*ie*, tu —*ies*, il —*ie*;
Pluriel : nous —*yions*, vous —*yiez*, ils —*yent*.

9° Singulier : je —*yasse*, tu —*yasses*, il —*yât*;
Pluriel : nous —*yassions*, vous —*yassiez*, ils —*y*[illegible]

10° Singulier : ..... —*ie*, qu'il —*ie*;
Pluriel : —*yons*, —*yez*, qu'ils —*ient*.

Conjugaison de ...*oyer*.

1° Renv-*oyant*. 2° Renv-*oyé*.

3° Singulier : je —*oie*, tu —*oies*, il —*oie*;
Pluriel : nous —*oyons*, vous —*oyez*, ils —*oient*.

4° Singulier : je —*oyais*, tu —*oyais*, il —*oyait*;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oyaient*.

5° Singulier : je —*oyai*, tu —*oyas*, il —*oya*;
Pluriel : nous —*oyâmes*, vous —*oyâtes*, ils —*oyèr*[illegible]

(1) Quelques grammairiens conseillent de conserver le *y* au [illegible] sent des modatifs *rayer*, *délayer*; mais c'est un tort; il est [illegible] de ne faire aucune exception.

[redacted]

6° Singulier : je —*errai*, tu —*erras*, il —*erra*;
Pluriel : nous —*errons*, vous —*errez*, ils —*erront*.
7° Singulier : je —*errais*, tu —*errais*, il —*errait*;
Pluriel : nous —*errions*, vous —*erriez*, ils —*erraient*.
8° Singulier : je —*oie*, tu —*oies*, il —*oie*;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oient*.
9° Singulier : je —*oyasse*, tu —*oyasses*, il —*oyât*;
Pluriel : nous —*oyassions*, vous —*oyassiez*, ils —*oyassent*.
10° Singulier : ..... —*oie*, qu'il —*oie*;
Pluriel : —*oyons*, —*oyez*, qu'ils —*oient*.

Modatifs terminés par ...XER, *comme* LUXER, TAXER, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi conservent le *x* dans leur radical, et se conjuguent sur les finales de la terminaison ...BER, à l'exception de ceux terminés par ...EXER, comme *annexer*, *vexer*, etc., qui ne prènent pour radical que ce qui reste du mot en retranchant ...*exer*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° V-*exant*. 2° V-*exé*.

3° Singulier : je —*èxe*, tu —*èxes*, il —*èxe*;
Pluriel : nous —*exons*, vous —*exez*, ils —*èxent*.
4° Singulier : je —*exais*, tu —*exais*, il —*exait*;
Pluriel : nous —*exions*, vous —*exiez*, ils —*exaient*.
5° Singulier : je —*exai*, tu —*exas*, il —*exa*;
Pluriel : nous —*exâmes*, vous —*exâtes*, ils —*exèrent*.
6° Singulier : je —*èxerai*, tu —*èxeras*, il —*èxera*;
Pluriel : nous —*èxerons*, vous —*èxerez*, ils —*èxeront*.
7° Singulier : je —*èxerais*, tu —*èxerais*, il —*èxerait*;
Pluriel : nous —*èxerions*, vous —*èxeriez*, ils —*èxeraient*.
8° Singulier : je —*èxe*, tu —*èxes*, il —*èxe*;
Pluriel : nous —*exions*, vous —*exiez*, ils —*èxent*.
9° Singulier : je —*exasse*, tu —*exasses*, il —*exât*;
Pluriel : nous —*exassions*, vous —*exassiez*, ils —*exassent*
10° Singulier : ..... —*èxe*, qu'il —*èxe*;
Pluriel: —*exons*, —*exez*, qu'ils —*èxent*.

Pour touts les modatifs dont la terminaison est précédée d'un accent circonflexe (^), il n'y a aucune observation à faire ; cet accent se conserve partout : *bêler* — *je bêle, nous bêlons, vous bêlez*, etc.

DEUXIÈME CONJUGAISON.

MODATIFS TERMINÉS PAR ...*IR*.

Pour cette deuxième conjugaison, nous allons suivre la même marche que pour la première, c'est-à-dire que nous allons passer en revue, selon leur dernière syllabe, touts les modatifs de cette conjugaison.

Modatif *haïr*.

Le modatif *haïr* prend HA... pour radical, et se conjugue sur les finales suivantes :

1° HA—*ïssant*. 2° HA—ï.

3° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il—*it*;
Pluriel : nous —*ïssons*, vous —*ïssez*, ils —*ïssent*.

4° Singulier : je —*ïssais*, tu —*ïssais*, il—*ïssait*;
Pluriel : nous —*ïssions*, vous —*ïssiez*, ils —*ïssaient*.

5° Singulier : je —*ïs*, tu—*ïs*, il —*ït*;
Pluriel : nous —*ïmes*, vous —*ïtes*, ils —*ïrent*.

6° Singulier : je —*ïrai*, tu —*ïras*, il —*ïra*;
Pluriel : nous —*ïrons*, vous —*ïrez*, ils —*ïront*.

7° Singulier : je —*ïrais*, tu —*ïrais*, il —*ïrait*;
Pluriel : nous —*ïrions*, vous —*ïriez*, ils —*ïraient*.

8° Singulier : je —*ïsse*, tu —*ïsses*, il —*ïsse*;
Pluriel : nous —*ïssions*, vous —*ïssiez*, ils —*ïssent*.

9° Singulier : je —*ïsse*, tu —*ïsses*, il —*ït*;
Pluriel : nous —*ïssions*, vous —*ïssiez*, ils —*ïssent*.

10° Singulier : ..... —*ïs*, qu'il —*ïsse*;
Pluriel : —*ïssons*, — *ïssez*, qu'ils —*ïssent*.

minés par ...BIR, *comme* SUBIR, FOURBIR, *etc.*

ıtifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui ɔt en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les ıntes :

ɪB—*issant*. 2°'Sub—*i*.

ːr : je —*is*, tu—*is*, il —*it* ;
: nous —*issons*, vous —*issez*, ils —*issent*.
ːr : je —*issais*, tu—*issais*, il —*issait* ;
: nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issaient*.
ʳr : je —*is*, tu—*is*, il —*it* ;
: nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.
ːr · je —*irai*, tu —*iras*, il —*ira* ;
: nous —*irons*, vous —*irez*, ils —*iront*.
r : je —*irais*, tu —*irais*, il —*irait* ;
: nous —*irions*, vous —*iriez*, ils —*iraient*.
r : je —*isse*, tu —*isses*, il —*isse* ;
: nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.
r : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
: nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.
r : ..... —*isse*, qu'il —*isse* ;
—*issons*, —*issez*, qu'ils —*issent*.

fs terminés par ...BLIR, *comme* ENNOBLIR, ÉTABLIR, *etc.*

ıtifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui ɔt en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les ı terminaison BIR.

minés par ...CIR, *comme* DURCIR, AMINCIR, *etc.*

ıtifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui ɔt en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les ı terminaison BIR.

Modatifs terminés par ...CHIR, *comme* BLANCHIR, ENRICHIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR.

Modatifs terminés par ...DIR, *comme* GRANDIR, RESPLENDIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR.

Modatifs terminés par ...DRIR, *comme* ATTENDRIR AMOINDRIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR.

Modatifs terminés par ...ÉIR, *comme* OBÉIR *et ses composés.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR.

Modatifs terminés par ...FIR, *comme* BOUFFIR.

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR.

Modatifs terminés par ...FRIR, *comme* OFFRIR, SOUFFRIR, *etc.*

Pour ces modatifs, voyez la terminaison *rir*.

Modatifs terminés par ...GIR, *comme* ÉLARGIR, ROUGIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR.

OBSERVATION. L'Académie, au mot *gésir*, renvoie au mot *gît*, où elle nous apprend que *gésir* n'est plus usité, qu'il signifiait *être couché*, mais que l'on dit encore : il *gît*, nous *gisons*, vous *gisez*, ils *gisent*; je *gisais*, tu *gisais*, il *gisait*, nous *gisions*, vous *gisiez*, ils *gisaient*, *gisant*; puis elle ajoute que quelques uns doublent le *s*.

Pour nous, nous dirons que *gésir* ne se dit plus; qu'il a été remplacé par *gir*, quoiqu'elle ne parle pas de ce modatif, et comme nous ne croyons pas que le non usage de quelques temps d'un modatif actif puisse le priver réellement de ces temps et le faire considérer comme défectif, nous engageons notre lecteur à se servir de *gir* au temps convenable à l'expression de sa pensée, sans s'inquiéter si ce temps est, ou n'est pas usité; car, nous le répétons, et on ne saurait trop le répéter, n'est-il pas absurde de penser qu'on peut dire : il *gît*, nous *gissons*, vous *gissez*, ils *gissent*, et qu'il est défendu, lorsque la même circonstance se trouve pour la même personne, de pouvoir dire : je *gis*, tu *gis*, etc., etc.? Et, nous fondant sur l'usage de quelques bons écrivains, nous conseillons à notre lecteur de suivre rigoureusement, pour la conjugaison de ce modatif actif, les finales de la terminaison BIR, sans égard

à l'î circonflexe de la troisième personne du singulier du temps présent, qu'on donne ordinairement au modatif *gir* ; nous ne concevons pas pourquoi l'on écrit : il *gît*, autrement que : il *subit* ; il est beaucoup plus convenable de réserver l'usage de l'accent circonflexe pour la troisième personne du singulier du temps causatif passé, présent ou futur, afin de distinguer cette personne de la troisième du temps présent.

Modatifs terminés par ...HIR, *comme* TRAHIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR.

Modatifs terminés par ...LIR, *et par* ...LLIR, *comme* ÉTABLIR, POLIR, BOUILLIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR, à l'exception des modatifs *accueillir, cueillir, recueillir ; saillir* (déborder) (1) ; *tressaillir ; bouillir, débouillir, rebouillir ; défaillir, faillir* ; en voici les conjugaisons :

Conjugaison des modatifs *accueillir, cueillir, recueillir, saillir* (déborder), *tressaillir* :

1° ASSAILL—*ant*. 2° ASSAILL—*i*.

3° Singulier : je —*e*, tu —*es*, il —*e* ;

Pluriel : nous —*ons*, vous —*ez*, ils —*ent*.

---

(1) Il ne faut pas confondre le modatif actif *saillir* (déborder), terme d'architecture, avec *saillir* (s'élancer), synonyme de *jaillir* ; ce dernier se conjugue sur les finales de la terminaison BIR.

4° Singulier : je *—ais*, tu *—ais*, il *—ait* ;
Pluriel : nous *—ions*, vous *—iez*, ils *—aient*.
5° Singulier : je *—is*, tu *—is*, il *—it* ;
Pluriel : nous *—îmes*, vous *—îtes*, ils *—irent*.
6° Singulier : je *—erai* (1), tu *—eras*, il *—era* ;
Pluriel : nous *—erons*, vous *—erez*, ils *—eront*.
7° Singulier : je *—erais* (2), tu *—erais*, il *—erait* ;
Pluriel : nous *—erions*, vous *—eriez*, ils *—eraient*.
8° Singulier : je *—e*, tu *—es*, il *—e* ;
Pluriel : nous *—ions*, vous *—iez*, ils *— ent*.
9° Singulier : je *—isse*, tu *—isses*, il *—ît* ;
Pluriel : nous *—issions*, vous *—issiez*, ils *—issent*.
10° Singulier : ..... *—e*, qu'il *—e* ;
Pluriel : *—ons*, *—ez*, qu'ils *—ent*.

Conjugaison des modatifs *bouillir*, *débouillir*, et *rebouillir*.

1° Bouill*—ant*. 2° Bouill*—i*.
3° Singulier : je *bous*, tu *bous*, il *bout* ;
Pluriel : nous *—ons*, vous *—ez*, ils *—ent*.
4° Singulier : je *—ais*, tu *—ais*, il *—ait* ;
Pluriel : nous *—ions*, vous *—iez*, ils *—aient*.
5° Singulier : je *—is*, tu *—is*, il *—it* ;
Pluriel : nous *—îmes*, vous *—îtes*, ils *—irent*.
6° Singulier : je *—irai*, tu *—iras*, il *—ira* ;
Pluriel : nous *—irons*, vous *—irez*, ils *—iront*.
7° Singulier : je *—irais*, tu *—irais*, il *—irait* ;
Pluriel : nous *—irions*, vous *—iriez*, ils *—iraient*.
8° Singulier : je *—e*, tu *—es*, il *—e* ;
Pluriel : nous *—ions*, vous *—iez*, ils *—ent*.

---

(1)-(2) Quelques personnes disent : j'*assaillirai*, tu *assailliras*, etc., au temps futur, et j'*assaillirais*, tu *assaillirais*, etc., au temps hypothétique présent, ou futur ; nous conseillons de dire : j'*assaillerai*, tu *assailleras*, etc., en suivant la conjugaison que nous venons de donner, attendu qu'elle est la plus généralement adoptée et qu'elle ne donne lieu à aucune exception.

9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.
10° Singulier : ..... —*bous*, qu'il —*e* ;
Pluriel : *ons*, —*ez*, qu'ils —*ent*.

Conjugaison des modatifs *défaillir* et *faillir* (1).

1° Défaill—*ant*. 2° Défaill—*i*.
3° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*issons*, vous —*issez*, ils —*issent*.
4° Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*ait* ;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*aient*.
5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.
6° Singulier : je —*irai*, tu —*iras*, il —*ira* ;
Pluriel : nous —*irons*, vous —*irez*, ils —*iront*.
7° Singulier : je —*irais*, tu —*irais*, il —*irait* ;
Pluriel : nous —*irions*, vous —*iriez*, ils —*iraient*.
8° Singulier : je —*e*, tu —*es*, il —*e* ;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*ent*.
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.
10° Singulier : ..... —*is*, qu'il —*e* ;
Pluriel : —*ons*, —*ez*, qu'ils —*ent*.

Modatifs terminés par ...MIR, *comme* GÉMIR, VOMIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les

---

(1) L'Académie écrit : je *faux*, tu *faux*, il *faut*, nous *faillons*, vous *faillez*, ils *faillent*, au temps présent, et : je *faudrai*, tu *faudras*, il *faudra*, nous *faudrons*, vous *faudrez*, ils *faudront*, au temps futur ; quant à *défaillir*, la savante société l'écrit comme nous venons de le donner ; nous laissons aux partisans de la routine le soin de concilier ces deux manières de conjuguer un modatif et son composé, et nous espérons qu'on suivra l'analogie et le bon sens, qui disent de les conjuguer de même.

la terminaison BIR, à l'exception de *dormir* et
sés, comme *rendormir*, *redormir*, etc., dont
njugaison.

Dor—*mant*. 2° Dor—*mi*.
ier : je —*s*, tu —*s*, il —*t*;
l : nous —*mons*, vous —*mez*, ils —*ment*.
ier : je —*mais*, tu —*mais*, il —*mait*;
l : nous —*mions*, vous —*miez*, ils —*maient*.
ier : je —*mis*, tu —*mis*, il —*mit*;
l : nous —*mîmes*, vous —*mîtes*, ils —*mirent*.
ier : je —*mirai*, tu —*miras*, il —*mira*;
l : nous —*mirons*, vous —*mirez*, ils —*miront*.
ier : je —*mirais*, tu —*mirais*, il —*mirait*;
l : nous —*mirions*, vous —*miriez*, ils —*miraient*.
ier : je —*me*, tu —*mes*, il —*me*;
l : nous —*mions*, vous —*miez*, ils —*ment*.
ier : je —*misse*, tu —*misses*, il —*mît*;
nous —*missions*, vous —*missiez*, ils —*missent*.
ier : ..... —*s*, qu'il —*me*;
l : —*mons*, —*mez*, qu'ils —*ment*.

terminés par ...NIR, *comme* finir, unir, *etc*.

datifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui
not en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les fi-
terminaison BIR, à l'exception de *venir*, *tenir*
omposés, comme *contrevenir*, *revenir*, *détenir*,
tc., dont voici la conjugaison. Ces derniers prè-
radical ce qui reste du mot en retranchant *enir*.

V—*enant*. 2° V—*enir*.
lier : je —*iens*, tu —*iens*, il —*ient*;
el : nous —*enons*, vous —*enez*, ils —*iènent*.
lier : je —*enais*, tu —*enais*, il —*enait*;
el : nous —*enions*, vous —*eniez*, ils —*enaient*.
lier : je —*ins*, tu —*ins*, il —*int*;
el : nous —*înmes*, vous —*întes*, ils —*inrent*.

9° Singulier : je —*insse*, tu —*insses*, il —*înt* ;
Pluriel : nous —*inssions*, vous —*inssiez*, ils —*in*
10° Singulier : . . . —*iens*, qu'il —*iène* ;
Pluriel : —*enons*, —*enez*, qu'ils —*iènent*.

Modatifs terminés par ...OUIR, *comme* JOUIR, ÉBLOU

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radica reste du mot en retranchant *ir* , et se conjuguent finales de la terminaison BIR, à l'exception de *oui* , voici la conjugaison.

1° Ou—*ïr*. 2° Ou—i

3° Singulier : je —*ïs*, tu —*ïs*, il —*ït* ;
Pluriel : nous —*ïssons*, vous —*ïssez*, ils —*ïssent*.
4° Singulier : je —*ïssais*, tu —*ïssais*, il —*ïssait* ;
Pluriel : nous —*ïssions*, vous —*ïssiez*, ils —*ïssa*
5° Singulier : je —*ïs*, tu —*ïs*, il —*ït* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*ïrent*.
6° Singulier : je —*ïrai*, tu —*ïras*, il —*ïra* ;
Pluriel : nous —*ïrons*, vous —*ïrez*, ils —*ïront*.
7° Singulier : je —*ïrais*, tu —*ïrais*, il —*ïrait* ;
Pluriel : nous —*ïrions*, vous —*ïriez*, ils —*ïraie*
8° Singulier : je —*ïsse*, tu —*ïsses*, il —*ïsse* ;
Pluriel : nous —*ïssions*, vous —*ïssiez*, ils —*ïsse*
9° Singulier : je —*ïsse*, tu —*ïsses*, il —*ït* ;
Pluriel : nous —*ïssions*, vous —*ïssiez*, ils —*ïsse*

este du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les
nales de la terminaison BIR.

Modatifs terminés par...RIR, *comme* CHÉRIR, NOURRIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui este du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR, à l'exception de *courir* et ses omposés, comme *concourir*, *parcourir*, etc.; *offrir*, *mésoffrir*, *souffrir*, etc.; *ouvrir*, *couvrir* et leurs composés, omme *recouvrir*, *rouvrir*, etc.; *quérir* et ses composés, omme *conquérir*, *enquérir*, etc., *mourir*.

Conjugaison des modatifs *courir* et ses composés, comme *concourir*, *parcourir*, etc.

1° COUR—*ir*. 2° COUR—*u*.

3° Singulier : je —*s*, tu —*s*, il —*t*;
Pluriel : nous —*ons*, vous —*ez*, ils —*ent*.
4° Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*ait*;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*aient*.
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut*;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.
6° Singulier : je —*rai*, tu —*ras*, il —*ra*;
Pluriel : nous —*rons*, vous —*rez*, ils —*ront*.
7° Singulier : je —*rais*, tu —*rais*, il —*rait*;
Pluriel : nous —*rions*, vous —*riez*, ils —*raient*.
8° Singulier : je —*e*, tu —*es*, il —*e*;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*ent*.
9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût*;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.
0° Singulier : . . . —*s*, qu'il —*re*;
Pluriel : —*rons* —*ez*, — qu'ils —*rent*.

Conjugaison des modatifs *ouvrir*, *couvrir* et leurs composés, comme *rouvrir*, *recouvrir*, etc., *offrir*, *mésoffrir*, *souffrir*. Ces modatifs prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *rir*.

1° Off—*rant*. 2° Off—*ert*.

3° Singulier : je —*re*, tu —*res*, il —*re* ;
Pluriel : nous —*rons*, vous —*rez*, ils —*rent*.

4° Singulier : je —*rais*, tu —*rais*, il —*rait* ;
Pluriel : nous —*rions*, vous —*riez*, ils —*raient* ;

5° Singulier : je —*ris*, tu —*ris*, il —*rit* ;
Pluriel : nous —*rîmes*, vous —*rîtes*, ils —*rirent* ;

6° Singulier : je —*rirai*, tu —*riras*, il —*rira* ;
Pluriel : nous —*rirons*, vous —*rirez*, ils —*riront*.

7° Singulier : je —*rirais*, tu —*rirais*, il —*rirait* ;
Pluriel : nous —*ririons*, vous —*ririez*, ils —*riraient*.

8° Singulier : je —*re*, tu —*res*, il —*re* ;
Pluriel : nous —*rions*, vous —*riez*, ils —*rent*.

9° Singulier : je —*risse*, tu —*risses*, il —*rît* ;
Pluriel : nous —*rissions*, vous —*rissiez*, ils —*rissent*.

10° Singulier : ..... —*re*, qu'il —*re* ;
Pluriel : —*rons*, —*rez*, qu'ils —*rent*.

Conjugaison des modatifs *quérir* et ses composés, comme *conquérir*, *enquérir*, *requérir*, etc.

1° Requ—*érant*. 2° Requ—*is*.

3° Singulier : je —*iers*, tu —*iers*, il —*iert* ;
Pluriel : nous —*érons*, vous —*érez*, ils —*ièrent*.

4° Singulier : je —*érais*, tu —*érais*, il —*érait* ;
Pluriel : nous —*érions*, vous —*ériez*, ils —*éraient* ;

5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.

6° Singulier : je —*errai*, tu —*erras*, il —*erra* ;
Pluriel : nous —*errons*, vous —*errez*, ils —*erront*.

7° Singulier : je —*errais*, tu —*errais*, il —*errait* ;
Pluriel : nous —*errions*, vous —*erriez*, ils —*erraient*.

8° Singulier : je —*ière*, tu —*ières*, il —*ière* ;
Pluriel : nous —*érions*, vous —*ériez*, ils —*ièrent*.

9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.

10° Singulier : ..... —*iers*, qu'il —*ière* ;
Pluriel : —*érons*, —*érez*, qu'ils —*ièrent*.

Conjugaison du modatif *mourir*.

1° *Mourant.* 2° *Mort.*

3° **Singulier** : je *meurs*, tu *meurs*, il *meurt* ;
Pluriel : nous *mourons*, vous *mourez*, ils *meurent*.
4° **Singulier** : je *mourais*, tu *mourais*, il *mourait* ;
Pluriel : nous *mourions*, vous *mouriez*, ils *mouraient*.
5° **Singulier** : je *mourus*, tu *mourus*, il *mourut* ;
Pluriel : nous *mourûmes*, vous *mourûtes*, ils *moururent*.
6° **Singulier** : je *mourrai*, tu *mourras*, il *mourra* ;
Pluriel : nous *mourrons*, vous *mourrez*, ils *mourront*.
7° **Singulier** : je *mourrais*, tu *mourrais*, il *mourrait* ;
Pluriel : nous *mourrions*, vous *mourriez*, ils *mourraient*.
8° **Singulier** : je *meure*, tu *meures*, il *meure* ;
Pluriel : nous *mourions*, vous *mouriez*, ils *meurent*.
9° **Singulier** : je *mourusse*, tu *mourusses*, il *mourût* ;
Plur. : nous *mourussions*, vous *mourussiez*, ils *mourussent*.
10° **Singulier** : .... *meurs*, qu'il *meure* ;
Pluriel : *mourons*, *mourez*, qu'ils *meurent*.

Modatifs *fleurir* et *florir*.

Touts les grammairiens prétendent que *fleurir* signifie, au propre, porter des fruits ; qu'alors il est singulier dans touts ses temps ; qu'au figuré il signifie : être dans un état de prospérité, de splendeur ; être en crédit, en réputation, alors, disent-ils, il est irrégulier au temps imparfait et au temps simultané : *le commerce florissait*, et non pas *fleurissait ; le commerce était florissant*, et non pas *fleurissant*. Malheureusement ces messieurs se sont trompés, *fleurir* n'a jamais signifié autre chose que porter des fleurs. Les mots *florissait, florissant*, etc., viènent du modatif actif *florir*, mot complètement oublié par nos confrères, mais qui n'en existe pas moins, et en celà nous sommes complètement d'accord avec l'Académie. Ainsi

donc, il y a le modatif actif *fleurir,* porter des fruits, et le modatif actif *florir,* être en honneur, etc. : touts deux sont réguliers à touts leurs temps et à toutes leurs personnes, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR. Nous engageons nos lecteurs à bien remarquer leur différence de signification et à s'en servir consciencieusement. Ce sera encore une erreur de nos devanciers de rectifiée et un pas de fait vers la pureté de notre langue.

Modatifs terminés par ...SIR, ...SSIR, *comme* MOISIR, GROSSIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir,* et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR.

Modatifs terminés par ...TIR, *comme* PÂTIR, TRAVESTIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir,* et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR, à l'exception de *sentir, vêtir* et leurs composés, de *partir, repartir* (1), *sortir, ressortir* (2), dont voici les conjugaisons.

---

(1) Il ne faut pas confondre *répartir,* répliquer, répondre sur-le-champ et vivement ; *repartir,* retourner, ou partir de nouveau, et *répartir,* partager, distribuer. Les deux premiers se conjuguent de même sur les finales de *sentir,* prenant pour radical REPAR ; le troisième, sur les finales de la terminaison BIR.

(2) Nous avons encore une observation du même genre à faire sur *ressortir,* signifiant sortir de nouveau ; et *ressortir,* être du ressort, de la compétence, ou de la dépendance de quelque juridiction. Le second se conjugue sur les finales de la terminaison BIR, en prenant pour radical ce qui reste du mot, en retranchant *ir ;* le premier sur celles de *sentir,* en prenant pour radical RESSOR...

Conjugaison des modatifs *sentir* et de ses composés, *ressentir*, *pressentir*, *consentir*, *partir*, *repartir*.

1° SEN-*tant*. 2° SEN-*ti*.

Singulier : je —*s*, tu —*s* il —*t* ;
Pluriel : nous —*tons*, vous —*tez*, ils —*tent*.
Singulier : je —*tais*, tu —*tais*, il —*tait* ;
Pluriel : nous —*tions*, vous —*tiez*, ils —*taient*.
Singulier : je —*tis*, tu —*tis*, il —*tit* ;
Pluriel : nous —*tîmes*, vous —*tîtes*, ils —*tirent*.
Singulier : je —*tirai*, tu —*tiras*, il —*tira* ;
Pluriel : nous —*tirons*, vous —*tirez*, ils —*tiront*.
Singulier : je —*tirais*, tu —*tirais*, il —*tirait* ;
Pluriel : nous —*tirions*, vous —*tiriez*, ils —*tiraient*.
Singulier : je —*te*, tu —*tes*, il —*te* ;
Pluriel : nous —*tions*, vous —*tiez*, ils —*tent*.
Singulier : je —*tisse*, tu —*tisses*, il —*tît* ;
Pluriel : nous —*tissions*, vous —*tissiez*, ils —*tissent*.
Singulier : .... —*s*, qu'il —*te* ;
Pluriel : —*tons*, —*tez*, qu'ils —*tent*.

Conjugaison du modatif *vêtir* et de ses composés, *dévêtir*, *revêtir*.

1° VÊT-*ant*. 2° VÊT-*u*.

3° Singulier : je —*s*, tu —*s*, il —*t* ;
Pluriel : nous —*ons*, vous —*ez*, ils —*ent*.
4° Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*ait* ;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*aient*.
5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.
6° Singulier : je —*irai*, tu —*iras*, il —*ira* ;
Pluriel : nous —*irons*, vous —*irez*, ils —*iront*.
7° Singulier : je —*irais*, tu —*irais*, il —*irait* ;
Pluriel : nous —*irions*, vous —*iriez*, ils —*iraient*.
8° Singulier : je —*e*, tu —*es*, il —*e* ;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*ent*.
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.

10° Singulier : ..... —*s*, qu'il —*e*;
Pluriel : —*ons*, —*ez*, qu'ils —*ent*.

Modatifs terminés par ...UIR, *comme* BRUIR (1), LANGUIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR, à l'exception de *fuir* qui se conjugue sur les finales suivantes :

1° Fu-*yant*. 2° Fu-*i*.
3° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it*;
Pluriel : nous —*yons*, vous —*yez*, ils —*ient*.
4° Singulier : je —*yais*, tu —*yais*, il —*yait*;
Pluriel : nous —*yions*, vous —*yiez*, ils —*yaient*.
5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it*;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.
6° Singulier : je —*irai*, tu —*iras*, il —*ira*;
Pluriel : nous —*irons*, vous —*irez*, ils —*iront*.
7° Singulier : je —*irais*, tu —*irais*, il —*irait*;
Pluriel : nous —*irions*, vous —*iriez*, ils —*iraient*.
8° Singulier : je —*ie*, tu —*ies*, il —*ie*;
Pluriel : nous —*yions*, vous —*yiez*, ils —*ient*.
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*it*;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.
10° Singulier : ..... —*is*, qu'il —*ie*;
Pluriel : —*yons*, —*yez*, qu'ils —*ient*.

Modatifs terminés par ...VIR, *comme* ASSOUVIR, RAVIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ir*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison BIR, à l'exception de *servir*

(1) Ne confondez pas *bruir* avec *bruire* : le premier signifie amortir une étoffe; le second signifie faire du bruit, et se conjugue sur *fuir*, quoique appartenant à la quatrième conjugaison.

omposés, comme *desservir, resservir* et *asservir*, dont la conjugaison.

1° Ser-*vant*. 2° Ser-*vi*.

ingulier : je —*s*, tu —*s*, il —*t*;
luriel : nous —*vons*, vous —*vez*, ils —*vent*.
ingulier : je —*vais*, tu —*vais*, il —*vait*;
luriel : nous —*vions*, vous —*viez*, ils —*vaient*.
ingulier : je —*vis*, tu —*vis*, il —*vit*;
luriel : nous —*vîmes*, vous —*vîtes*, ils —*virent*.
ngulier : je —*virai*, tu —*viras*, il —*vira*;
luriel : nous —*virons*, vous —*virez*, ils —*viront*.
ngulier : je —*virais*, tu —*virais*, il —*virait*;
luriel : nous —*virions*, vous —*viriez*, ils —*viraient*.
ngulier : je —*ve*, tu —*ves*, il —*ve*;
luriel : nous —*vions*, vous —*viez*, ils —*vent*.
ingulier : je —*visse*, tu —*visses*, il —*vît*;
luriel : nous —*vissions*, vous —*vissiez*, ils —*vissent*.
ingulier : ..... —*s*, qu'il —*ve*;
luriel : —*ons*, —*vez*, qu'ils —*vent*.

TROISIÈME CONJUGAISON.

MODATIFS TERMINÉS PAR ...*OIR*.

our touts les modatifs compris dans cette troisième ugaison, nous allons suivre la même marche que pour récédente, c'est-à-dire que nous allons les passer en ie, selon leur dernière syllabe, en les accompagnant notes que nécessitent les observations trop souvent dé- sonnables de nos devanciers ; observations qu'ils se sont orcés d'ériger en lois immuables, mais dont, fort heu- sement, le bon sens fait justice tôt ou tard.

Modatifs terminés par ...CHOIR, *comme* CHOIR *et ses composés* DÉCHOIR, ÉCHOIR, RÉCHOIR, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce

qui reste du mot en retranchant *oir*, et se conjuguent suivant l'Académie :

Échoir sur les finales suivantes :

1° ÉCH-*éant*. 2° ÉCH-*u*.

3° Singulier : je —*ois*, tu —*ois*, il —*oit* ;
Pluriel : nous —*éons*, vous —*éez*, ils —*éent*.
4° Singulier : je —*éais*, tu —*éais*, il —*éait* ;
Pluriel : nous —*éions*, vous —*éiez*, ils —*éaient*.
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.
6° Singulier : je —*errai*, tu —*erras*, il —*erra* ;
Pluriel : nous —*errons*, vous —*errez*, ils —*erront*.
7° Singulier : je —*errais*, tu —*errais*, il —*errait* ;
Pluriel : nous —*errions*, vous —*erriez*, ils —*erraient*.
8° Singulier : je —*oie*, tu —*oies*, il —*oie* ;
Pluriel : nous —*éions*, vous —*éiez*, ils —*oient*.
9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.
10° Singulier : . . . —*oies*, qu'il —*oie* ;
Pluriel : —*éons*, —*éez*, qu'ils —*éent*.

Déchoir sur les finales suivantes :

1° DÉCH-*éant*. 2° DÉCH-*u*.

3° Singulier : je —*ois*, tu —*ois*, il —*oit* ;
Pluriel : nous —*oyons*, vous —*oyez*, ils —*oient*.
4° Singulier : je —*oyais*, tu —*oyais*, il —*oyait* ;
Pluriel : nous *oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oyaient*.
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.
6° Singulier : je —*errai*, tu —*erras*, il —*erra* ;
Pluriel : nous —*errons*, vous —*errez*, ils —*erront*.
7° Singulier : je —*errais*, tu —*errais*, il —*errait* ;
Pluriel : nous —*errions*, vous —*erriez*, ils —*erraient*.
8° Singulier : je —*oie*, tu —*oies*, il —*oie* ;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oient*.
9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.

[redacted]

Singulier : . . . —*ois*, qu'il —*oie ;*
Pluriel : —*oyons*, —*oyez*, qu'ils —*oient*.

)uant à *choir* et *réchoir*, le savant Dictionnaire dit ils n'ont que l'infinitif (temps présent indéfini) et le ticipe passé (modatif résultatif) ; nous ne croyons pas : ces modatifs soient veufs de leurs autres temps, pas s que les autres composés de *choir*, *échoir* et *déchoir*, ous pensons qu'on doit s'en servir ; ils se conjuguent *échoir*.

Modatifs terminés par ...LOIR, ...LLOIR.

.es modatifs terminés ainsi prènent chacun, pour ainsi :, une conjugaison particulière ; pour éviter tout em- as, nous allons les passer en revue, et les accompa- des différentes observations que nécessite l'usage, ou t la routine.

loir, *équivaloir*, *prévaloir*, *revaloir*, se conjuguent s finales suivantes, prenant pour radical ce qui reste ot en retranchant *aloir :*

marque. *Valoir* et *vouloir* font au temps causatif nt, ou futur (8°) : que je —*aille*, que tu —*ailles*, —*aille*, que nous —*alions*, que vous —*aliez*, —*aillent*, et au temps impératif, ou invitatif (10°) : ux, qu'il —*vaille*, —*valons*, —*valez*, qu'ils —*vail-*

1° Équiv-*alant*. 2° Équiv-*alu*.

Singulier : je —*aux*, tu —*aux*, il —*aut ;*
Pluriel : nous —*alons*, vous —*alez*, ils —*alent*.
Singulier : je —*alais*, tu —*alais*, il —*alait ;*
Pluriel : nous —*alions*, vous —*aliez*, ils —*alaient*.
Singulier : je —*alus*, tu —*alus*, il —*alut ;*
Pluriel : nous —*alûmes*, vous —*alûtes*, ils —*alurent*.
ingulier : je —*audrai*, tu —*audras*, il —*audra ;*
luriel : nous —*audrons*, vous —*audrez*, ils —*audront*.

7° Singulier : je —*audrais*, tu —*audrais*, il —*audrait* ;
Plur.: nous —*audrions*, vous —*audriez*, ils —*audraient*
8° Singulier : je —*ale*, tu —*ales*, il —*ale* ;
Pluriel : nous —*alions*, vous —*aliez*, ils —*alent*.
9° Singulier : je —*alusse*, tu —*alusses*, il —*alût* ;
Plur.: nous —*alussions*, vous —*alussiez*, ils —*alussen*[redacted]
10° Singulier : ...... —*aux*, qu'il —*ale* ;
Pluriel : —*alons*, —*alez*, qu'ils —*alent*.

Conjugaison de *falloir*.

L'Académie et la plupart des lexicographes prétende[redacted]t que *falloir* n'est usité qu'à la troisième personne du si[redacted]gulier. Celà est vrai ; mais ils ne nous en expliquent [redacted]s la cause, et celà se conçoit, puisqu'il n'y a que leurs ét[redacted]nelles défenses, l'obstination et le système qui s'y oppose[redacted]t. Nous qui ne nous fesons aucun fantôme, aucune idéa[redacted]té absurde, qui, nous le répétons, n'avons d'autre desir [redacted]e celui de voir un jour notre langue débarrassée de ses ce[redacted]nt mille puérilités, et à la portée de tout ce qui sent et ve[redacted]t s'exprimer ; nous enfin qui nous fesons un devoir de [redacted]e reculer devant aucune difficulté, nous croyons, et c[redacted]là paraîtra hardi, nous croyons, qu'on peut employ[redacted]r toutes les personnes de *falloir* ; que l'on peut dire : [redacted]je *faux*, *tu faux*, comme *il faut*. D'abord que signifie : *il faut* ; quoique ces messieurs ne nous en disent rien, no[redacted]s croyons que *il faut* signifie : *une cause* (qui existe, bie[redacted]n entendu) *exige que* ; or, si l'on admet celà, et person[redacted]ne ne peut aller à l'encontre, on doit pouvoir se mettre à [redacted] place de cette cause et exiger comme elle, avoir enfin s[redacted]s droits et ses prérogatives. D'ailleurs, pourquoi prend[redacted]e cette tournure indirecte : *il faut que vous sortiez*, p[redacted]r exemple? Celui à qui s'adressent ces paroles n'est-il pas [redacted] droit de dire comme ce plaisant : —Dites à votre *il* [redacted]

faut que je sorte de venir s'expliquer lui-même ; et la réponse toute bénévole que fit l'homme à qui s'adressait le plaisant : — Monsieur, c'est moi qui *faut* ou *exige* que vous sortiez, ne doit-elle pas nous servir de guide, et nous aider à prouver à messieurs les partisans des verbes impersonnels ou unipersonnels que toutes leurs observations sont absurdes autant que.... ; mais nous l'avons déjà dit cent fois : ainsi nous ajouterons seulement que si quelques modatifs actifs ne sont pas usités à toutes leurs personnes et à touts leurs temps, celà est arbitraire, et qu'il appartient à chacun qu'il en soit autrement.

Pour la conjugaison de ce modatif, on se servira des finales ci-dessus en y ajoutant un *l*, et *il* au temps causatif présent ou futur. Ainsi on dira à ce temps : *que je faiLle*, *que tu faiLles*, etc.; au temps imparfait : *je faLlais*, *tu faLlais*, etc., etc.; ainsi des autres.

Conjugaison de *vouloir*, *revouloir*.

Les modatifs *vouloir* et *revouloir* se conjuguent sur les finales suivantes, et prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ouloir* :

1° V-*oulant*. 2° V-*oulu*.

3° Singulier : je —*eux*, tu —*eux*, il —*eut* ;
Pluriel : nous —*oulons*, vous —*oulez*, ils —*eulent*.
4° Singulier : je —*oulais*, tu —*oulais*, il —*oulait* ;
Pluriel : nous —*oulions*, vous —*ouliez*, ils —*oulaient*.
5° Singulier : je —*oulus*, tu —*oulus*, il —*oulut* ;
Pluriel : nous —*oulûmes*, vous —*oulûtes*, ils —*oulurent*.
6° Singulier : je —*oudrai*, tu —*oudras*, il —*oudra* ;
Pluriel : nous —*oudrons*, vous —*oudrez*, ils —*oudront*.
7° Singulier : je —*oudrais*, tu —*oudrais*, il —*oudrait* ;
Plur. : nous —*oudrions*, vous —*oudriez*, ils —*oudraient*.
8° Singulier : je—*euille*, tu —*euilles*, il —*euille* ;
Pluriel : nous —*oulions*, vous —*ouliez*, ils —*euillent*.

9° Singulier : je —oulusse, tu —oulusses, il —oulût;
Plur. : nous —oulussions, vous —oulussiez, ils —oulussen[illegible]
10° Singulier : . . . —euille, qu'il —euille;
Pluriel : —oulons, —oulez, qu'ils —euillent.

Remarque. Quelquefois *vouloir* fait à la seconde pe[illegible]sonne plurielle du temps invitatif ou impératif : *veuill[illegible]ez* au lieu de *voulez*; c'est quand on l'emploie par civili[illegible]é; alors il signifie : *ayez la bonté, la complaisance de...*

*Modatifs terminés par ...*SEOIR, *comme* SEOIR *et ses composés.*

Les modatifs *seoir*, *asseoir*, *rasseoir*, *s'asseoir*, *surs[illegible]oir* et *messeoir*, prènent pour radical ce qui reste du mo[illegible] en retranchant la finale *coir*, et se conjuguent sur les fin[illegible]ales suivantes :

1° Ass-*oyant*. 2° Ass-*i*.
3° Singulier : je —*ois*, tu —*ois*, il —*oit*;
Pluriel : nous —*oyons*, vous —*oyez*, ils —*oient*.
4° Singulier : je —*oyais*, tu —*oyais*, il —*oyait*;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oyaient*.
5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it*;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.
6° Singulier : je —*oirai*, tu —*oiras*, il —*oira*;
Pluriel : nous —*oirons*, vous —*oirez*, ils —*oiront*.
7° Singulier : je —*oirais*, tu —*oirais*, il —*oirait*;
Pluriel : nous —*oirions*, vous —*oiriez*, ils —*oiraient*.
8° Singulier : je —*oie*, tu —*oies*, il —*oie*;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oient*.
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît*;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.
10° Singulier : . . . —*ois*, qu'il —*oie*;
Pluriel : —*oyons*, —*oyez*, qu'ils —*oient*.

Cependant la plupart des grammairiens conjuguent ces modatifs, à l'exception du modatif *surseoir*, d'une [illegible] tout

autre manière ; et, quoique nous trouvions celle qui précède plus raisonnable, nous allons néanmoins donner la leur.

Cette conjugaison comprend les modatifs *asseoir, s'asseoir, rasseoir, messeoir* et *seoir*. Ces messieurs ne permettent d'employer les deux derniers, *messeoir* et *seoir*, qu'à la troisième personne, prétention que nous repoussons par les raisons que nous en avons déjà données :

1° Ass-*eyant*. 2° Ass-*is*.

3° Singulier : je —*ieds*, tu —*ieds*, il —*ied* ;
Pluriel : nous —*eyons*, vous —*eyez*, ils —*eyent*.
4° Singulier : je —*eyais*, tu —*eyais*, il —*eyait* ;
Pluriel : nous —*eyions*, vous —*eyiez*, ils —*eyaient*.
5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.
6° Singulier : je —*iérai*, tu —*iéras*, il —*iéra* ;
Pluriel : nous —*iérons*, vous —*iérez*, ils —*iéront* (1).
7° Singulier : je —*iérais*, tu —*iérais*, il —*iérait* ;
Pluriel : nous —*iérions*, vous —*iériez*, ils —*iéraient* (2).
8° Singulier : je —*eie*, tu —*eies*, il —*eie* ;
Pluriel : nous —*eyions*, vous —*eyiez*, ils —*eyent*.
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.
10° Singulier : . . . —*ieds*, qu'il —*eye* ;
Pluriel : —*eyons*, —*eyez*, qu'ils —*eyent*.

---

(1) On dit aussi : je —*eyerai*, tu —*eyeras*, il —*eyera*, nous —*eyerons*, vous —*eyerez*, ils —*eyeront*.

(2) On dit aussi : je —*eierais*, tu —*eierais*, il —*eierait*, nous —*eierions*, vous —*eieriez*, ils —*eieraient*.

Mais, nous le répétons, nous croyons qu'il est mieux de s'en tenir au premier modèle de conjugaison que nous avons donné, ou au moins au second.

Modatifs terminés par VOIR.

Les modatifs terminés ainsi n'ont point de parad[illegible]me commun ; nous allons donc les examiner par famille[illegible], et y joindre les observations nécessaires.

Conjugaison de *voir*, *entrevoir*, *prévoir*.

Ces modatifs prènent pour radical ce qui reste du [illegible] mot en retranchant *oir*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

Cependant *prévoir*, au temps futur (6°), fait : *je pr[illegible]évoirai, tu prévoiras, il prévoira, nous prévoirons, vous [illegible] prévoirez, ils prévoiront ;* et au temps hypothétique pr[illegible]ésent ou futur (7°) : *je prévoirais, tu prévoirais, il prév[illegible]rait, nous prévoirions, vous prévoiriez, ils prévoiraient.*

1° V-*oyant*. 2° V-*u*.

3° Singulier : je —*ois*, tu —*ois*, il —*oit* ;
Pluriel : nous —*oyons*, vous —*oyez*, ils —*oient*.

4° Singulier : je —*oyais*, tu —*oyais*, il —*oyait* ;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oyaie*[illegible]*nt*.

5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.

6° Singulier : je —*errai*, tu —*erras*, il —*erra* ;
Pluriel : nous —*errons*, vous —*errez*, ils —*erront*.

7° Singulier : je —*errais*, tu —*errais*, il —*errait* ;
Pluriel : nous —*errions*, vous —*erriez*, ils —*errai*[illegible]*ient*.

8° Singulier : je —*oie*, tu —*oies*, il —*oie* ;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oient*.

9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.

10° Singulier : . . . —*ois*, qu'il —*oie* ;
Pluriel : —*oyons*, —*oyez*, qu'ils —*oient*.

Conjugaison de *avoir*, *savoir*, *ravoir*.

Pour la conjugaison du modatif *avoir*, voyez p[illegible]

suivantes; quant à son composé *ravoir*, signifiant *avoir* de nouveau, nous croyons qu'il serait mieux d'écrire *réavoir* : du reste, il se conjugue comme *avoir*.
Savoir se conjugue sur les finales suivantes :

1° S—*achant*. 2° S—*u*.

3° Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*ait*;
Pluriel : nous —*avons*, vous —*avez*, ils —*avent*.
4° Singulier : je —*avais*, tu —*avais*, il —*avait*;
Pluriel : nous —*avions*, vous —*aviez*, ils —*avaient*.
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut*;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.
6° Singulier : je —*aurai*, tu —*auras*, il —*aura*;
Pluriel : nous —*aurons*, vous —*aurez*, ils —*auront*.
7° Singulier : je —*aurais*, tu —*aurais*, il —*aurait*;
Pluriel : nous —*aurions*, vous —*auriez*, ils —*auraient*.
8° Singulier : je —*ache*, tu —*aches*, il —*ache*;
Pluriel : nous —*achions*, —vous —*achiez*, ils —*achent*.
9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût*;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.
10° Singulier : .... —*ache*, qu'il —*ache*;
Pluriel : —*achons*, —*achez*, qu'ils —*achent*.

Conjugaison de *apercevoir*, *recevoir*, *percevoir*, *concevoir*, *décevoir*.

Ces modatifs prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *cevoir*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Aper—*cevant*. 2° Aper—*çu*.

3° Singulier : je —*çois*, tu —*çois*, il —*çoit*;
Pluriel : nous —*cevons*, vous —*cevez*, ils —*çoivent*.
4° Singulier : je —*cevais*, tu —*cevais*, il —*cevait*;
Pluriel : nous —*cevions*, vous —*ceviez*, ils —*cevaient*.
5° Singulier : je —*çus*, tu —*çus*, il —*çut*;
Pluriel : nous —*çûmes*, vous —*çûtes*, ils —*çurent*.
6° Singulier : je —*cevrai*, tu —*cevras*, il —*cevra*;
Pluriel : nous —*cevrons*, vous —*cevrez*, ils —*cevront*.

7° Singulier : je —*cevrais*, tu —*cevrais*, il —*cevrait* ;
Pluriel : nous —*cevrions*, vous —*cevriez*, ils —*cevraie*
8° Singulier : je —*çoive*, tu —*çoives*, il —*çoive* ;
Pluriel : nous —*cevions*, vous —*ceviez*, ils —*çoivent*.
9° Singulier : je —*çusse*, tu —*çusses*, il —*çût* ;
Pluriel : nous —*çussions*, vous —*çussiez*, ils —*çussent*.
10° Singulier : .... —*çois*, qu'il —*çoive* ;
Pluriel : —*cevons*, —*cevez*, qu'ils —*çoivent*.

Conjugaison de *devoir*, *redevoir*.

Ces modatifs prènent pour radical ce qui reste du m en retranchant *evoir*, et se conjuguent sur les finales s vantes :

1° D—*evant*. 2° D—*û*.
3° Singulier : je —*ois*, tu—*ois*, il —*oit* ;
Pluriel : nous —*evons*, vous —*evez*, ils —*oivent*.
4° Singulier : je —*evais*, tu —*evais*, il —*evait* ;
Pluriel : nous —*evions*, vous —*eviez*, ils —*evaient*.
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.
6° Singulier : je —*evrai*, tu —*evras*, il —*evra* ;
Pluriel : nous —*evrons*, vous —*evrez*, ils —*evront*.
7° Singulier : je —*evrais*, tu —*evrais*, il —*evrait* ;
Pluriel : nous —*evrions*, vous —*evriez*, ils —*evraient*.
8° Singulier : je —*oive*, tu —*oives*, il —*oive* ;
Pluriel : nous —*evions*, vous —*eviez*, ils —*oivent*.
9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.
10° Singulier : ..... —*ois*, qu'il —*doive* ;
Pluriel : —*evons*, —*evez*, qu'ils —*oivent*.

Conjugaison de *pleuvoir*.

L'Académie, les grammairiens et touts les lexicogr phes prétendent que ce modatif ne peut s'employer q la troisième personne du singulier et du pluriel de to ses temps ; nous ne partageons point cet avis ; pourq

[redacted]

dans la fable, où tout a le droit de prendre la parole, ne ferait-on pas dire au ciel : Je *pleus* sur les humains, etc., et, en s'adressant à lui : Ciel pur et beau, *pleus* sur la terre une bienfaisante rosée? Nous croyons qu'un mot est toujours suffisamment autorisé quand la nécessité s'en fait sentir, et que l'usage non fréquent d'une expression ne peut servir contre elle de prétexte à son bannissement. C'est pour la dixième fois que nous répétons ce raisonnement, nous le savons; mais il est des vérités qu'il faut répéter, jusqu'à ce qu'on veuille bien enfin les entendre.

Nous le conjuguerons donc ainsi :

1° Pl—*euvant*. 2° Pl—*u*.
3° Singulier : je —*eus*, tu —*eus*, il —*eut*;
Pluriel : nous —*euvons*, vous —*euvez*, ils —*euvent*.
4° Singulier : je —*euvais*, tu —*euvais*, il —*euvait*;
Pluriel : nous —*euvions*, vous —*euviez*, ils —*euvaient*.
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut*;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.
6° Singulier : je —*euvrai*, tu —*euvras*, il —*euvra*;
Pluriel : nous —*euvrons*, vous —*euvrez*, ils —*euvront*.
7° Singulier : je —*euvrais*, tu —*euvrais*, il —*euvrait*;
Pluriel : nous —*euvrions*, vous —*euvriez*, ils —*euvraient*.
8° Singulier : je —*euve*, tu —*euves*, il —*euve*;
Pluriel : nous —*euvions*, vous —*euviez*, ils —*euvent*.
9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût*;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.
10° Singulier : ..... —*eus*, qu'il —*euve*;
Pluriel : —*euvons*, —*euvez*, qu'ils —*euvent*.

Conjugaison de *mouvoir* et ses composés, comme *émouvoir*, *promouvoir*, *démouvoir*.

Ces modatifs prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ouvoir*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° M—ouvant. 2° M—u.

3° Singulier : je —*eus*, tu —*eus*, il —*eut* ;
Pluriel : nous —*ouvons*, vous —*ouvez*, ils —*euvent*.

4° Singulier : je —*ouvais*, tu —*ouvais*, il —*ouvait* ;
Pluriel : nous —*ouvions*, vous —*ouviez*, ils —*ouvaient*.

5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.

6° Singulier : je —*ouvrai*, tu —*ouvras*, il —*ouvra* ;
Pluriel : nous —*ouvrons*, vous —*ouvrez*, ils —*ouvront*.

7° Singulier : je —*ouvrais*, tu —*ouvrais*, il —*ouvrait* ;
Pluriel : nous —*ouvrions*, vous —*ouvriez*, ils —*ouvraient*.

8° Singulier : je —*euve*, tu —*euves*, il —*euve* ;
Pluriel : nous —*ouvions*, vous —*ouviez*, ils —*euvent*.

9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.

10° Singulier : ..... —*eus*, qu'il —*euve* ;
Pluriel : —*ouvons*, —*ouvez*, qu'ils —*euvent*.

Conjugaison de *pouvoir*.

Ce modatif actif se conjugue ainsi qu'il suit :

1° *Pouvant*. 2° *Pu*.

3° Singulier : je *peux*, ou je *puis*, tu *peux*, il *peut* ;
Pluriel : nous *pouvons*, vous *pouvez*, ils *peuvent*.

4° Singulier : je *pouvais*, tu *pouvais*, il *pouvait* ;
Pluriel : nous *pouvions*, vous *pouviez*, ils *pouvaient*.

5° Singulier : je *pus*, tu *pus*, il *put* ;
Pluriel : nous *pûmes*, vous *pûtes*, ils *purent*.

6° Singulier : je *pourrai*, tu *pourras*, il *pourra* ;
Pluriel : nous *pourrons*, vous *pourrez*, ils *pourront*.

7° Singulier : je *pourrais*, tu *pourrais*, il *pourrait* ;
Pluriel : nous *pourrions*, vous *pourriez*, ils *pourraient*.

8° Singulier : je *puisse*, tu *puisses*, il *puisse* ;

Conjugaison de *pourvoir*.

1° Pourv—*oyant*. 2° Pourv—*u*.

Singulier : je —*ois*, tu —*ois*, il —*oit* ;
Pluriel : nous —*oyons*, vous —*oyez*, ils —*oient*.

Singulier : je —*oyais*, tu —*oyais*, il —*oyait* ;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oyaient*.

Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.

Singulier : je —*oirai*, tu —*oiras*, il —*oira* ;
Pluriel : nous —*oirons*, vous —*oirez*, ils —*oiront*.

Singulier : je —*oirais*, tu —*oirais*, il —*oirait* ;
Pluriel : nous —*oirions*, vous —*oiriez*, ils —*oiraient*.

Singulier : je —*oie*, tu —*oies*, il —*oie* ;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oient*.

Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.

Singulier : .... —*ois*, qu'il —*oie* ;
Pluriel : —*oyons*, —*oyez*, qu'ils —*oient*.

QUATRIÈME CONJUGAISON.

MODATIFS TERMINÉS PAR ...*RE*.

Pour cette quatrième conjugaison, nous suivrons la route déjà tracée, c'est-à-dire que nous passerons en revue les modatifs qui la composent, rangés par ordre alphabétique de leurs terminaisons, ajoutant à leurs nombreux paradigmes les remarques fréquentes que nécessite leur irrégularité.

Modatifs terminés par ...AIRE.

Les modatifs terminés ainsi n'ont point de paradigme commun.

Faire et ses composés, comme *forfaire*, *méfaire*, etc., se conjuguent sur les finales suivantes.

Pluriel : nous —*âmes*, vous —*âtes*, ils —*èrent*.
6° Singulier : je —*erai*, tu —*eras*, il —*era* ;
Pluriel : nous —*erons*, vous —*erez*, ils —*ero*
7° Singulier : je —*erais*, tu —*erais*, il —*erait* ;
Pluriel : nous —*erions*, vous —*eriez*, ils —*er*
8° Singulier : je —*asse*, tu —*asses*, il —*asse* ;
Pluriel : nous —*assions*, vous —*assiez*, ils —
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —
10° Singulier : ...... —*ais*, qu'il —*asse* ;
Pluriel : —*esons*, —*aites*, qu'ils —*assent*.

Plaire et ses composés *déplaire*, *complaire*, e
se conjuguent ainsi :

1° Pl—*aisant*. 2° Pl-
3° Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*aît* ;
Pluriel : nous —*aisons*, vous —*aisez*, ils —*ai*
4° Singulier : je —*aisais*, tu —*aisais*, il —*aisait*
Pluriel : nous —*aisions*, vous —*aisiez*, ils —*a*
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*uren*
6° Singulier : je —*airai*, tu —*airas*, il —*aira* ;
Pluriel : nous —*airons*, vous —*airez*, ils —*ai*
7° Singulier : je —*airais*, tu —*airais*, il —*airait*
Pluriel : nous —*airions*, vous —*airiez*, ils —
8° Singulier : je —*aise*, tu —*aises*, il —*aise* ;
Pluriel : nous —*aisions*, vous —*aisiez*, ils —

[redacted]

Traire et ses composés, *distraire*, *extraire*, *soustraire*, etc., *braire*, se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Tr—*ayant*. 2° Tr—*ait*.

3° Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*ait* ;
Pluriel : nous —*ayons*, vous —*ayez*, ils —*aient*.

4° Singulier : je —*ayais*, tu —*ayais*, il —*ayait* ;
Pluriel : nous —*ayions*, vous —*ayiez*, ils —*ayaient*.

5° Singulier : je —*ayai*, tu —*ayas*, il —*aya* ;
Pluriel : nous —*ayâmes*, vous —*ayâtes*, ils —*ayèrent*.

6° Singulier : je —*airai*, tu —*airas*, il —*aira* ;
Pluriel : nous —*airons*, vous —*airez*, ils —*airont*.

7° Singulier : je —*airais*, tu —*airais*, il —*airait* ;
Pluriel : nous —*airions*, vous —*airiez*, ils —*airaient*.

8° Singulier : je —*aie*, tu —*aies*, il —*aie* ;
Pluriel : nous —*ayions*, vous —*ayiez*, ils —*aient*.

9° Singulier : je —*ayasses*, tu —*ayasses*, il —*ayât* ;
Pluriel : nous —*ayassions*, vous —*ayassiez*, ils —*ayassent*.

10° Singulier : ..... —*ais*, qu'il —*aie* ;
Pluriel : —*ayons*, —*ayez*, qu'ils —*aient*.

L'Académie considère *braire* comme défectif ; on sait déjà ce que nous pensons de la défectuosité des modatifs : nous ne nous répéterons pas ici ; mais nous sommes heureux de pouvoir citer ce passage extrait du Dictionnaire de M. Landais, à l'article *braire :*

« Ce verbe (modatif actif) ne se dit qu'à l'infinitif et aux troisièmes personnes du présent et du futur de l'indicatif : *il brait, ils braient, il braira, ils brairont.* Les autres temps ne sont point en usage. Nous nous trouvons entraîné naturellement à mentionner ici une judicieuse observation qui se trouve dans la grammaire du savant M. Lemare : De ce que quelques verbes, dit-il à peu près en ces termes, n'ont encore été employés qu'en certains temps, en certaines personnes, et qu'ils ne peuvent que fort rarement recevoir d'autres emplois, ce ne doit pas

nous brairons? Dans tous ces cas, comment s'e…
rait donc cette intéressante et bruyante société?

Nous ferons remarquer, en passant, que M. L… qui a si bien senti tout le ridicule de la prétendu… tuosité du modatif *braire*, n'a pas su conserver… cet esprit d'analyse et d'investigation qui s'inform… cesse de la raison des choses; c'est ainsi qu'au mo… on lit : « Ce verbe n'a que les temps suivants : *fri…* *je fris, tu fris, il frit*, sans pluriel; *je frirai, je…* etc., impératif *fris*, et les temps composés du p… *j'ai frit*, etc. Pour suppléer aux autres temps, … de ceux du verbe *faire*, joints à l'infinitif de *f…* *faisais frire*, etc. »

Au mot *falloir*, on lit : « *Falloir*, verbe uniper… *il faut, il fallait, il fallut, il a fallu, il faudra, qu'i…* L'infinitif n'est guère usité. » Nous demandero… lexicographe, pourquoi n'avoir pas défendu la ca… *falloir*, de *choir*, de *frire*, de *pleuvoir*, de cont… encore, comme il l'a fait pour le mot *braire*… cause était-elle moins intéressante que l'autre? N… le pensons pas; non, il n'y a ici qu'un défaut de l… malheureusement trop fréquent chez nos savant…

reste du mot en retranchant *dre*, et se conjuguent sur les finales suivantes, à l'exception de *prendre* et ses composés.

1° Dépen—*dant*. Dépen—*du*.

3° Singulier : je —*ds*, tu —*ds*, il —*d* ;
Pluriel : nous —*dons*, vous —*dez*, ils —*dent*.
4° Singulier : je —*dais*, tu —*dais*, il —*dait* ;
Pluriel : nous —*dions*, vous —*diez*, ils —*daient*.
5° Singulier : je —*dis*, tu —*dis*, il —*dit* ;
Pluriel : nous —*dîmes*, vous —*dîtes*, ils —*dirent*.
6° Singulier : je —*drai*, tu —*dras*, il —*dra* ;
Pluriel : nous —*drons*, vous —*drez*, ils —*dront*.
7° Singulier : je —*drais*, tu —*drais*, il —*drait* ;
Pluriel : nous —*drions*, vous —*driez*, ils —*draient*.
8° Singulier : je —*de*, tu —*des*, il —*de* ;
Pluriel : nous —*dions*, vous —*diez*, ils —*dent*.
9° Singulier : je —*disse*, tu —*disses*, il —*dît* ;
Pluriel : nous —*dissions*, vous —*dissiez*, ils —*dissent*.
10° Singulier : ..... —*ds*, —qu'il —*de* ;
Pluriel : —*dons*, —*dez*, qu'ils —*dent*.

Conjugaison de *prendre* et de ses composés, *apprendre*, *entreprendre*, *surprendre*, *comprendre*, etc.

1° Pr—*enant*. 2° Pr—*is*.

3° Singulier : je —*ends*, tu —*ends*, il —*end* ;
Pluriel : nous —*enons*, vous —*enez*, ils —*ènent*.
4° Singulier : je —*enais*, tu —*enais*, il —*enait* ;
Pluriel : nous —*enions*, vous —*eniez*, ils —*enaient*.
5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.
6° Singulier : je —*endrai*, tu —*endras*, il —*endra* ;
Pluriel : nous —*endrons*, vous —*endrez*, ils —*endront*.
7° Singulier : je —*endrais*, tu —*endrais*, il —*endrait* ;
Pluriel : nous —*endrions*, vous —*endriez*, ils —*endraient*.
8° Singulier : je —*ène*, tu —*ènes*, il —*ène* ;
Pluriel : nous —*enions*, vous —*eniez*, ils —*ènent*.
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.

10° Singulier : ..... —*ends*, qu'il —*ène* ;
Pluriel : —*enons*, —*enez*, qu'ils —*ènent*.

Modatifs terminés par ...AINCRE, *comme* VAINCR[illegible], *etc.*

Les modatifs qui ont cette terminaison prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *cre*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° CONVAIN—*quant*. 2° CONVAIN—*cu*.

3° Singulier : je —*cs*, tu —*cs*, il —*c* ;
Pluriel : nous —*quons*, vous —*quez*, ils —*quent*.
4° Singulier : je —*quais*, tu —*quais*, il —*quait* ;
Pluriel : nous —*quions*, vous —*quiez*, ils —*quaie*[illegible].
5° Singulier : je —*quis*, tu —*quis*, il —*quit* ;
Pluriel : nous —*quîmes*, vous —*quîtes*, ils —*quir*[illegible]*nt*.
6° Singulier : je —*crai*, tu —*cras*, il —*cra* ;
Pluriel : nous —*crons*, vous —*crez*, ils —*cront*.
7° Singulier : je —*crais*, tu —*crais*, il —*crait* ;
Pluriel : nous —*crions*, vous —*criez*, ils —*craien*[illegible]*t*.
8° Singulier : je —*que*, tu —*ques*, il —*que* ;
Pluriel : nous —*quions*, vous —*quiez*, ils —*quent*.
9° Singulier : je —*quisse*, tu —*quisses*, il —*quît* ;
Pluriel : nous —*quissions*, vous —*quissiez*, ils—*qui*[illegible]*issent*.
10° Singulier : ..... —*cs*, qu'il —*que* ;
Pluriel : —*quons*, —*quez*, qu'ils —*quent*.

Modatifs terminés par ...AINDRE, ...EIND[illegible]E, ...OINDRE, *comme* PLAINDRE, CEINDRE, OINDRE, [illegible]*tc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radic[illegible]*l* ce qui reste du mot en retranchant *aindre*, *eindre*, *oi*[illegible]*dre*, et se conjuguent sur les paradigmes suivants :

Conjugaison de ceux en *aindre*, comme CONTRAINDRE, *etc.*

1° CONTR—*aignant*. 2° CONTR—*aint*.

3° Singulier : je —*ains*, tu —*ains*, il —*aint* ;
Pluriel : nous —*aignons*, vous —*aignez*, ils —*aign*[illegible]

[redacted]

4° Singulier : je —*aignais*, tu —*aignais*, il —*aignait* ;
Pluriel : nous —*aignions*, vous —*aigniez*, ils —*aignaient*.
5° Singulier : je —*aignis*, tu —*aignis*, il —*aignit* ;
Pluriel : nous —*aignîmes*, vous —*aignîtes*, ils—*aignirent*.
6° Singulier : je —*aindrai*, tu —*aindras*, il —*aindra* ;
Pluriel : nous —*aindrons*, vous —*aindrez*, ils —*aindront*.
7° Singulier : je —*aindrais*, tu —*aindrais*, il —*aindrait* ;
Pluriel : nous—*aindrions*, vous—*aindriez*, ils—*aindraient*.
8° Singulier : je —*aigne*, tu —*aignes*, il —*aigne* ;
Pluriel : nous —*aignions*, vous —*aigniez*, ils —*aignent*.
9° Singulier : je —*aignisse*, tu —*aignisses*, il —*aignît* ;
Plur. : nous -*aignissions*, vous -*aignissiez*, ils -*aignissent*.
10° Singulier : ..... —*ains*, qu'il —*aigne* ;
Pluriel : —*aignons*, —*aignez*, qu'ils —*aignent*.

Conjugaison de ceux en *eindre*, comme CEINDRE, *etc.*

1° C—*eignant*. 2° C—*eint*.
3° Singulier : je —*eins*, tu —*eins*, il —*eint* ;
Pluriel : nous —*eignons*, vous —*eignez*, ils —*eignent*.
4° Singulier : je —*eignais*, tu —*eignais*, il —*eignait* ;
Pluriel : nous —*eignions*, vous —*eigniez*, ils —*eignaient*.
5° Singulier : je —*eignis*, tu —*eignis*, il —*eignit* ;
Pluriel : nous —*eignîmes*, vous —*eignîtes*, ils —*eignirent*.
6° Singulier : je —*eindrai*, tu —*eindras*, il —*eindra* ;
Pluriel : nous —*eindrons*, vous —*eindrez*, ils —*eindront*.
7° Singulier : je —*eindrais*, tu —*eindrais*, il —*eindrait* ;
Plur. : nous —*eindrions*, vous —*eindriez*, ils —*eindraient*.
8° Singulier : je —*eigne*, tu —*eignes*, il —*eigne* ;
Pluriel : nous—*eignions*, vous —*eigniez*, ils —*eignent*.
9° Singulier : je —*eignisse*, tu —*eignisses*, il —*eignît* ;
Plur. : nous—*eignissions*, vous—*eignissiez*, ils—*eignissent*.
10° Singulier : .... —*eins*, qu'il —*eigne* ;
Pluriel : —*eignons*, —*eignez*, qu'ils —*eignent*.

Conjugaison de ceux en *oindre*, comme JOINDRE, *etc.*

1° J—*oignant*. 2° J—*oint*.
3° Singulier : je —*oins*, tu —*oins*, il —*oint*.
Pluriel : nous —*oignons*, vous —*oignez*, ils —*oignent*.

4° Singulier : je —*oignais*, tu —*oignais*, il —*oignait*;
Pluriel : nous —*oignions*, vous —*oigniez*, ils —*oigna*[illegible]*nt*.
5° Singulier : je —*oignis*, tu —*oignis*, il —*oignit*;
Pluriel : nous —*oignîmes*, vous —*oignîtes*, ils —*oign*[illegible]*nt*.
6° Singulier : je —*oindrai*, tu —*oindras*, il —*oindra*;
Pluriel : nous —*oindrons*, vous —*oindrez*, ils —*oind*[illegible]*nt*.
7° Singulier : je —*oindrais*, tu —*oindrais*, il —*oindra*[illegible]
Plur. : nous —*oindrions*, vous —*oindriez*, ils —*oindra*[illegible]*nt*.
8° Singulier : je —*oigne*, tu —*oignes*, il —*oigne*;
Pluriel : nous —*oignions*, vous —*oigniez*, ils —*oigne*[illegible].
9° Singulier : je —*oignisse*, tu —*oignisses*, il —*oignît*;
Plur. : nous —*oignissions*, vous —*oignissiez*, ils —*oigni*[illegible]*nt*.
10° Singulier : —*oins*, qu'il —*oigne*;
Pluriel : —*oignons*, —*oignez*, qu'ils —*oignent*.

Modatifs terminés par ...ONDRE, *comme* TONDRE [illegible] *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radi[illegible] e qui reste du mot en retranchant *dre*, et se conju[illegible]ent sur les finales suivantes :

1° Confon—*dant*. 2° Confon—*du*.

3° Singulier : je —*ds*, tu —*ds*, il —*d*;
Pluriel : nous —*dons*, vous —*dez*, ils —*dent*.
4° Singulier : je —*dais*, tu —*dais*, il —*dait*;
Pluriel : nous —*dions*, vous —*diez*, ils —*daient*.
5° Singulier : je —*dis*, tu —*dis*, il —*dit*;
Pluriel : nous —*dîmes*, vous —*dîtes*, ils —*dirent*.
6° Singulier : je —*drai*, tu —*dras*, il —*dra*;
Pluriel : nous —*drons*, vous —*drez*, ils —*dront*.
7° Singulier : je —*drais*, tu —*drais*, il —*drait*;
Pluriel : nous —*drions*, vous —*driez*, ils —*draien*[illegible]
8° Singulier : je —*de*, tu —*des*, il —*de*;
Pluriel : nous —*dions*, vous —*diez*, ils —*dent*;
9° Singulier : je —*disse*, tu —*disses*, il —*dît*;
Pluriel : nous —*dissions*, vous —*dissiez*, ils —*dis*[illegible]*nt*.
10° Singulier : ..... —*ds*, qu'il —*de*.
Pluriel : —*dons*, —*dez*, qu'ils —*dent*.

[redacted]

Modatifs terminés par ORDRE, *comme* TORDRE, MORDRE, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *dre*, et se conjuguent sur les finales de la terminaison....ONDRE.

Modatifs terminés par ...OUDRE, *comme* COUDRE, MOUDRE, RÉSOUDRE, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi se conjuguent sur trois paradigmes différents que nous allons donner :

Coudre, *découdre* et leurs composés, prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *dre*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Cou —*sant*. 2° Cou —*su*.

3° Singulier : je —*ds*, tu —*ds*, il —*d*;
Pluriel : nous —*sons*, vous —*sez*, ils —*sent*.

4° Singulier : je —*sais*, tu —*sais*, il —*sait*;
Pluriel : nous —*sions*, vous —*siez*, ils —*saient*.

5° Singulier : je —*sis*, tu —*sis*, il —*sit*;
Pluriel : nous —*sîmes*, vous —*sîtes*, ils —*sirent*.

6° Singulier : je —*drai*, tu —*dras*, il —*dra*;
Pluriel : nous —*drons*, vous —*drez*, ils —*dront*.

7° Singulier : je —*drais*, tu —*drais*, il —*drait*;
Pluriel : nous —*drions*, vous —*driez*, ils —*draient*.

8° Singulier : je —*se*, tu —*ses*, il —*se*;
Pluriel : nous —*sions*, vous —*siez*, ils —*sent*.

9° Singulier : je —*sisse*, tu —*sisses*, il —*sît*;
Pluriel : nous —*sissions*, vous —*sissiez*, ils —*sissent*.

10° Singulier : ..... —*ds*, qu'il —*se*;
Pluriel : —*sons*, —*sez*, qu'ils —*sent*.

Moudre, *émoudre*, *remoudre*, prènent pour radical ce qui reste en retranchant *dre*, et se conjuguent ainsi :

1° Mou —*lant.* 2° Mou —*lu.*

3° Singulier : je —*ds*, tu —*ds*, il —*d*;
Pluriel : nous —*lons*, vous —*lez*, ils —*lent.*

4° Singulier : je —*lais*, tu —*lais*, il —*lait*;
Pluriel : nous —*lions*, vous —*liez*, ils —*laient.*

5° Singulier : je —*lus*, tu —*lus*, il —*lut*;
Pluriel : nous —*lûmes*, vous —*lûtes*, ils —*lurent.*

6° Singulier : je —*drai*, tu —*dras*, il —*dra*;
Pluriel : nous —*drons*, vous —*drez*, ils —*dront.*

7° Singulier : je —*drais*, tu —*drais*, il —*drait*;
Pluriel : nous —*drions*, vous —*driez*, ils —*draient.*

8° Singulier : je —*le*, tu —*les*, il —*le*;
Pluriel : nous —*lions*, vous —*liez*, ils —*lent.*

9° Singulier : je —*lusse*, tu —*lusses*, il —*lût*;
Pluriel : nous —*lussions*, vous —*lussiez*, ils —*lussent.*

10° Singulier : .....—*ds*, qu'il —*oule*;
Pluriel : —*lons*, —*lez*, qu'ils —*lent.*

La conjugaison de *moudre* et de ses composés, que nous venons de donner, est celle de l'Académie. Ici nous insérons une judicieuse observation de M. Landais ; ce que nous fesons avec d'autant plus de satisfaction, que notre amour de la vérité nous force souvent à attaquer cet écrivain : « Ce verbe devrait faire au pluriel du présent de l'indicatif : nous *moudons, vous moudez,* ils *moudent;* et à l'imparfait : je *moudais;* et à l'impératif : *moudons, moudez;* et au présent du subjonctif : que je *moude;* et enfin au participe présent de l'infinitif : *moudant.* Alors on ne pourrait plus confondre les temps *moudre* avec ceux de *mouler.* »

Soudre, absoudre, dissoudre, résoudre, prènent pour radical ce qui reste en retranchant *oudre,* et se conjuguent ainsi :

1° *Rés—olvant.* 2° *Rés—olu.*

3° Singulier : je —*ous*, tu —*ous*, il —*out*;
Pluriel : nous —*olvons*, vous —*olves*, ils —*olvent*.
4° Singulier : je —*olvais*, tu —*olvais*, il —*olvait*.
Pluriel : nous —*olvions*, nous —*olviez*, ils —*olvaient*.
5° Singulier : je —*olus*, tu —*olus*, il —*olut*.
Pluriel : nous —*olûmes*, vous —*olûtes*, ils —*olurent*.
6° Singulier : je —*oudrai*, tu —*oudras*, il —*oudra*.
Pluriel : nous —*oudrons*, vous —*oudrez*, ils —*oudront*.
7° Singulier : je —*oudrais*, tu —*oudrais*, il —*oudrait*.
Pluriel : nous —*oudrions*, vous —*oudriez*, ils —*oudraient*.
8° Singulier : je —*olve*, tu —*olves*, il —*olve*;
Pluriel : nous —*olvions*, vous —*olviez*, ils —*olvent*.
9° Singulier : je —*olusse*, tu —*olusses*, il —*olût*;
Pluriel : nous —*olussions*, vous —*olussiez*, ils—*olussent*.
10° Singulier :..... —*ous*, qu'il —*olve*;
Pluriel : —*olvons*, —*olves*, qu'ils —*olvent*.

Modatifs terminés par ...IRE.

Ces modatifs n'ayant pas de paradigme général, nous allons donner leurs conjugaisons particulières.

Conjugaison de *dire* et des autres modatifs qui ont cette terminaison, à l'exception de *maudire*, qui prend pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ire*, et se conjugue sur les finales de la terminaison BIR, à l'exception du temps accessoire prédécessif (2°), qui fait *maudit*, en ajoutant un *t* à la finale *i*. Il est à remarquer que *dédire*, *contredire*, *interdire*, *médire*, *prédire*, font à la deuxième personne plurielle du temps présent : *vous médisez*, *vous contredisez*, au lieu de : *vous médites*, *vous contredites*, etc., et à la deuxième personne plurielle du temps invitatif, ou impératif, *médisez*, *contredisez*, au lieu de : *médites*, *contredites*. C'est encore une exception dont nous croyons qu'il serait bon de faire justice.

1o D—*isant*. 2o D—*it*.

3o Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*isons*, vous —*ites*, ils —*isent*.

4o Singulier : je —*isais*, tu —*isais*, il —*isait* ;
Pluriel : nous —*isions*, vous —*isiez*, ils —*isaient*.

5o Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.

6o Singulier : je —*irai*, tu —*iras*, il —*ira* ;
Pluriel : nous —*irons*, vous —*irez*, ils —*iront*.

7o Singulier : je —*irais*, tu —*irais*, il —*irait* ;
Pluriel : nous —*irions*, vous —*iriez*, ils —*iraient*.

8o Singulier : je —*ise*, tu —*ises*, il —*ise* ;
Pluriel : nous —*isions*, vous —*isiez*, ils —*isent*.

9o Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.

10o Singulier :..... —*is*, qu'il —*ise* ;
Pluriel : —*isons*, —*ites*, qu'ils —*isent*.

Conjugaison de *suffire*, *confire*, et ses composés.

1o Suff—*isant*. 2o Suff—*i*.

3o Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*isons*, vous —*isez*, ils —*isent*.

4o Singulier : je —*isais*, tu —*isais*, il —*isait* ;
Pluriel : nous —*isions*, vous —*isiez*, ils —*isaient*.

5o Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.

6o Singulier : je —*irai*, tu —*iras*, il —*ira* ;
Pluriel : nous —*irons*, vous —*irez*, ils —*iront*.

7o Singulier : je —*irais*, tu —*irais*, il —*irait* ;
Pluriel : nous —*irions*, vous —*iriez*, ils —*iraient*.

8o Singulier : je —*ise*, tu —*ises*, il —*ise* ;
Pluriel : nous —*isions*, vous —*isiez*, ils —*isent*.

9o Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.

10o Singulier :..... —*is*, qu'il —*ise* ;
Pluriel : —*isons*, —*isez*, qu'ils —*isent*.

Conjugaison de *lire* et ses composés, comme *élire, relire,* etc.

1° L—*isant*. 2° L—*u*.

3° **Singulier** : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*isons*, vous —*isez*, ils —*isent*.

4° **Singulier** : je —*isais*, tu —*isais*, il —*isait* ;
Pluriel : nous —*isions*, vous —*isiez*, ils —*isaient*.

5° **Singulier** : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.

6° **Singulier** : je —*irai*, tu —*iras*, il —*ira* ;
Pluriel : nous —*irons*, vous —*irez*, ils —*iront*.

7° **Singulier** : je —*irais*, tu —*irais*, il —*irait* ;
Pluriel : nous —*irions*, vous —*iriez*, ils —*iraient*.

8° **Singulier** : je —*ise*, tu —*ises*, il —*ise* ;
Pluriel : nous —*isions*, vous —*isiez*, ils —*isent*.

9° **Singulier** : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.

10° **Singulier** : ...... —*is*, qu'il —*ise* ;
Pluriel : —*isons*, —*isez*, qu'ils —*isent*.

Conjugaison des modatifs terminés par ...RIRE, *comme*, SOUSCRIRE, ÉCRIRE, *etc*.

Ces modatifs prênent pour radical ce qui reste du mot en retranchant RE, et se conjuguent sur les finales suivantes, à l'exception de *rire, sourire* et *frire*.

1° Souscri—*vant*. 2° Souscri—*t*.

3° Singulier : je —*s*, tu —*s*, il —*t* ;
Pluriel : nous —*vons*, vous —*vez*, ils —*vent*.

4° Singulier : je —*vais*, tu —*vais*, il —*vait* ;
Pluriel : nous —*vions*, vous —*viez*, ils —*vaient*.

5° Singulier : je —*vis*, tu —*vis*, il —*vit* ;
Pluriel : nous —*vîmes*, vous —*vîtes*, ils —*virent*.

6° Singulier : je —*rai*, tu —*ras*, il —*ra* ;
Pluriel : nous —*rons*, vous —*rez*, ils —*ront*.

7° Singulier : je *—rais*, tu *—rais*, il *—rait* ;
Pluriel : nous *—rions*, vous *—riez*, ils *—raient*.
8° Singulier : je *—ve*, tu *—ves*, il *—ve* ;
Pluriel : nous *—vions*, vous *—viez*, ils *—vent*.
9° Singulier : je *—visse*, tu *—visses*, il *—vît* ;
Pluriel : nous *—vissions*, vous *—vissiez*, ils *—vissent*.
10° Singulier :.... *—s*, qu'il *—ve* ;
Pluriel : *—vons*, *—vez*, qu'ils *—vent*.

Conjugaison de *rire*, *sourire* et *frire*.

1° R*—iant*. 2° R*—i*.
3° Singulier : je *—is*, tu *—is*, il *—it* ;
Pluriel : nous *—ions*, vous *—iez*, ils *—ient*.
4° Singulier : je *—iais*, tu *—iais*, il *—iait* ;
Pluriel : nous *—iions*, vous *—iiez*, ils *—iaient*.
5° Singulier : je *—is*, tu *—is*, il *—it* ;
Pluriel : nous *—îmes*, vous *—îtes*, ils *—irent*.
6° Singulier : je *—irai*, tu *—iras*, il *—ira* ;
Pluriel : nous *—irons*, vous *—irez*, ils *—iront*.
7° Singulier : je *—irais*, tu *—irais*, il *—irait* ;
Pluriel : nous *—irions*, vous *—iriez*, ils *—iraient*.
8° Singulier : je *—ie*, tu *—ies*, il *—ie* ;
Pluriel : nous *—iions*, vous *—iiez*, ils *—ient*.
9° Singulier : je *—isse*, tu *—isses*, il *—ît* ;
Pluriel : nous *—issions*, vous *—issiez*, ils *—issent*.
10° Singulier :.... *—is*, qu'il *—ie* ;
Pluriel : *—ions*, *—iez*, qu'ils *—ient*.

Modatifs terminés par ...UIRE, *comme* DÉTRUIRE, CONDUIRE, CUIRE, *etc.*

Ces modatifs prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant RE, et se conjuguent sur les finales suivantes, à l'exception de *bruire*, qui prend pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ire*, et se conjugue sur les finales de la terminaison UIR.

1° Condui—*sant*. 2° Condui—*t*.

Singulier : je —*s*, tu —*s*, il —*t* ;
Pluriel : nous —*sons*, vous —*sez*, ils —*sent*.
Singulier : je —*sais*, tu —*sais*, il —*sait* ;
Pluriel : nous —*sions*, vous —*siez*, ils —*saient*.
Singulier : je —*sis*, tu —*sis*, il —*sit* ;
Pluriel : nous —*sîmes*, vous —*sîtes*, ils —*sirent*.
Singulier : je —*rai*, tu —*ras*, il —*ra* ;
Pluriel : nous —*rons*, vous —*rez*, ils —*ront*.
Singulier : je —*rais*, tu —*rais*, il —*rait* ;
Pluriel : nous —*rions*, vous —*riez*, ils —*raient*.
Singulier : je —*se*, tu —*ses*, il —*se* ;
Pluriel : nous —*sions*, vous —*siez*, ils —*sent*.
Singulier : je —*sisse*, tu —*sisses*, il —*sît*.
Pluriel : nous —*sissions*, vous —*sissiez*, ils —*sissent*.
Singulier :..... *s*, qu'il —*se* ;
Pluriel : —*sons*, —*sez*, qu'ils —*sent*.

Modatifs terminés par ...OIRE.

Nous n'avons dans cette catégorie que *boire* et *croire*, plus, leurs composés, *reboire*, *accroire*, *décroire* et *mécroire* ; chacun des deux a sa conjugaison particulière, que nous allons donner.

Conjugaison de *boire* et de ses composés.

1° B—*uvant*. 2° B—*u*.

3° Singulier : je —*ois*, tu —*ois*, il —*oit* ;
Pluriel : nous —*uvons*, vous —*uvez*, ils —*oivent*.
4° Singulier : je —*uvais*, tu —*uvais*, il —*uvait* ;
Pluriel : nous —*uvions*, vous —*uviez*, ils —*uvaient*.
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.
6° Singulier : je —*oirai*, tu —*oiras*, il —*oira* ;
Pluriel : nous —*oirons*, vous —*oirez*, ils —*oiront*.
7° Singulier : je —*oirais*, tu —*oirais*, il —*oirait* ;
Pluriel : nous —*oirions*, vous —*oiriez*, ils —*oiraient* ;

Conjugaison de *croire* et de ses composés *accroire*, *décroire* et *mécroire*, etc.

1° Cr —*oyant*. 2° Cr —*u*.

3° Singulier : je —*ois*, tu —*ois*, il —*oit* ;
Pluriel : nous —*oyons*, vous —*oyez*, ils —*oient*.

4° Singulier : je —*oyais*, tu —*oyais*, il —*oyait* ;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oyaient*

5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.

6° Singulier : je —*oirai*, tu —*oiras*, il —*oira* ;
Pluriel : nous —*oirons*, vous —*oirez*, ils —*oiront*

7° Singulier : je —*oirais*, tu —*oirais*, il —*oirait* ;
Pluriel : nous —*oirions*, vous —*oiriez*, ils —*oiraient*

8° Singulier : je —*oie*, tu —*oies*, il —*oie* ;
Pluriel : nous —*oyions*, vous —*oyiez*, ils —*oient*.

9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*

10° Singulier : ..... —*ois*, qu'il —*oie* ;
Pluriel : —*oyons*, —*oyez*, qu'ils —*oient*.

Modatifs terminés par ...ORE, *comme* CLORE *et ses composés*, ENCLORE, ÉCLORE, *etc*.

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radi

4° Singulier : je *—sais*, tu *—sais*, il *—sait*;
Pluriel : nous *—sions*, vous *—siez*, ils *—saient*.
5° Singulier : je *—sis*, tu *—sis*, il *—sit*;
Pluriel : nous *—sîmes*, vous *—sîtes*, ils *—sirent*.
6° Singulier : je *—rai*, tu *—ras*, il *—ra*;
Pluriel : nous *—rons*, vous *—rez*, ils *—ront*.
7° Singulier : je *—rais*, tu *—rais*, il *—rait*;
Pluriel : nous *—rions*, vous *—riez*, ils *—raient*.
8° Singulier : je *—se*, tu *—ses*, il *—se*;
Pluriel : nous *—sions*, vous *—siez*, ils *—sent*.
9° Singulier : je *—sisse*, tu *—sisses*, il *—sît*;
Pluriel : nous *—sissions*, vous *—sissiez*, ils *—sissent*.
10° Singulier : ..... *—s*, qu'il *—se*;
Pluriel : *—sons*, *—sez*, qu'ils *—sent*.

L'Académie et M. Landais, dans son dictionnaire, ont considéré ce modatif comme défectif; mais, revenu à un raisonnement meilleur, le lexicographe que nous venons de nommer a donné touts les temps de *clore* dans sa grammaire : nous partageons entièrement cette manière de voir; mais nous répèterons encore, pourquoi ne pas avoir vidé la question des verbes défectueux d'un seul coup, en leur rendant de bonne grâce toutes leurs personnes, au lieu de se les laisser arracher une à une par le bon sens.

Modatifs terminés par ...OMPRE, *comme* ROMPRE, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *e*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° CORROMP *—ant*. 2° CORROMP *— u*.
3° Singulier : je *—s*, tu *—s*, il *—t*;
Pluriel : nous *—ons*, vous *—ez*, ils *—ent*.
4° Singulier : je *—ais*, tu *—ais*, il *—ait*;
Pluriel : nous *—ions*, vous *—iez*, ils *—aient*.

8° Singulier : je —*e*, tu —*es*, il —*e* ;
Pluriel : nous —*ions*, vous —*iez*, ils —*ent*.
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*issions*, vous —*issiez*, ils —*issent*.
10° Singulier : ..... —*s*, qu'il —*e* ;
Pluriel : —*ons*, —*ez*, qu'ils —*ent*.

Modatifs terminés par ...ATTRE, *comme* BATTRE [illegible] *ses composés* ABATTRE, COMBATTRE, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce [illegible] qui reste du mot en retranchant *attre*, et se conjuguent su[illegible] les finales suivantes :

1° Comb —*attant*. 2° Comb —*attu*.
3° Singulier : je —*ats*, tu —*ats*, —*at* ;
Pluriel : nous —*attons*, vous —*attez*, ils —*attent*.
4° Singulier : je —*attais*, tu —*attais*, il —*attait* ;
Pluriel : nous —*attions*, vous —*attiez*, ils —*attaient*.
5° Singulier : je —*attis*, tu —*attis*, il —*attit* ;
Pluriel : nous —*attîmes*, vous —*attîtes*, ils —*attiren*[illegible].
6° Singulier : je —*attrai*, tu —*attras*, il —*attra* ;
Pluriel : nous —*attrons*, vous —*attrez*, ils —*attront*.
7° Singulier : je —*attrais*, tu —*attrais*, il —*attrait* ;
Pluriel : nous —*attrions*, vous —*attriez*, ils —*attre*[illegible]*ent*.
8° Singulier : je —*atte*, tu —*attes*, il —*atte* ;

Modatifs terminés par ...AITRE, comme PARAÎTRE, PAÎTRE, etc.

Les modatifs terminés ainsi prènent ce qui reste du mot en retranchant *aître*, et se conjuguent sur les finales suivantes, à l'exception de *naître* et ses composés.

Remarque. Pour *paître*, on change l'*u* simple qui se trouve dans les finales de quelques temps, en *û* circonflexe, afin de les distinguer des temps correspondants de *pouvoir;* ainsi on écrit je *pûs*, au lieu de je *pus;* je *pûsse*, au lieu de je *pusse*, etc.

1° PAR —*aissant*. 2° — PAR—*u*.

3° Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*ait* ;
Pluriel : nous —*aissons*, vous —*aissez*, ils —*aissent*.

4° Singulier : je —*aissais*, tu —*aissais*, il —*aissait* ;
Pluriel : nous —*aissions*, vous —*aissiez*, ils —*aissaient*.

5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.

6° Singulier : je —*aîtrai*, tu —*aîtras*, il —*aîtra* ;
Pluriel : nous —*aîtrons*, vous —*aîtrez*, ils —*aîtront*.

7° Singulier : je —*aîtrais*, tu —*aîtrais*, il —*aîtrait* ;
Pluriel : nous —*aîtrions*, vous —*aîtriez*, ils —*aîtraient*.

8° Singulier : je —*aisse*, tu —*aisses*, il —*aisse* ;
Pluriel : nous —*aissions*, vous —*aissiez*, ils —*aissent*.

9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* :
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.

10° Singulier : ..... —*ais*, qu'il —*aisse* ;
Pluriel : —*aissons*, —*aissez*, qu'ils —*aissent*.

Conjugaison de *naître* et ses composés, *renaître*, etc.

1° N—*aissant*. 2° N—*é*.

3° Singulier : je —*ais*, tu —*ais*, il —*ait* ;
Pluriel : nous —*aissons*, vous —*aissez*, ils —*aissent*.

4° Singulier : je —*aissais*, tu —*aissais*, il —*aissait* ;
Pluriel : nous —*aissions*, vous —*aissiez*, ils —*aissaient*.

5° Singulier : je —*aquis*, tu —*aquis*, il —*aquit*;
Pluriel : nous —*aquîmes*, vous —*aquîtes*, ils —*aquirent*.
6° Singulier : je —*aitrai*, tu —*aitras*, il —*aitra*;
Pluriel : nous —*aitrons*, vous —*aitrez*, ils —*aitront*.
7° Singulier : je —*aitrais*, tu —*aitrais*, il —*aitrait*;
Pluriel : nous —*aitrions*, vous —*aitriez*, ils —*aitraient*.
8° Singulier : je —*aisse*, tu —*aisses*, il —*aisse*;
Pluriel : nous —*aissions*, vous —*aissiez*, ils —*aissent*.
9° Singulier : je —*aquisse*, tu —*aquisses*, il —*aquît*;
Pluriel : nous —*aquissions*, vous —*aquissiez*, ils —*aquissent*.
10° Singulier : .....—*ais*, qu'il —*aisse*;
Pluriel : —*aissons*, —*aissez*, qu'ils —*aissent*.

Modatifs terminés par ...ETTRE, *comme* METTRE, COMMETTRE, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ettre*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Comm—*ettant*. 2° Comm—*is*.
3° Singulier : je —*ets*, tu —*ets*, il —*et*;
Pluriel : nous —*ettons*, vous —*ettez*, ils —*ettent*.
4° Singulier : je —*ettais*, tu —*ettais*, il —*ettait*;
Pluriel : nous —*ettions*, vous —*ettiez*, ils —*ettaient*.
5° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it*;
Pluriel : nous —*îmes*, vous —*îtes*, ils —*irent*.
6° Singulier : je —*ettrai*, tu —*ettras*, il —*ettra*;
Pluriel : nous —*ettrons*, vous —*ettrez*, ils —*ettront*.
7° Singulier : je —*ettrais*, tu —*ettrais*, il —*ettrait*;
Pluriel : nous —*ettrions*, vous —*ettriez*, ils —*ettraient*.
8° Singulier : je —*ette*, tu —*ettes*, il —*ette*;
Pluriel : nous —*ettions*, vous —*ettiez*, ils —*ettent*.
9° Singulier : je —*isse*, tu —*isses*, il —*ît*;
Pluriel : nous —*issions*, nous —*issiez*, ils —*issent*.
10° Singulier : ..... —*ets*, qu'il —*ette*;
Pluriel : —*ettons*, —*ettez*, qu'ils —*ettent*.

Modatifs terminés par ...OITRE, *comme* CROITRE, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *oître*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Cr—*oissant*. 2° Cr—*û*.

3° Singulier : je —*ois*, tu —*ois*, il —*oît* ;
Pluriel : nous —*oissons*, vous —*oissez*, ils —*oissent*.
4° Singulier : je —*oissais*, tu —*oissais*, il —*oissait* ;
Pluriel : nous —*oissions*, vous —*oissiez*, ils —*oissaient*.
5° Singulier : je —*ûs*, tu —*ûs*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*ûrent*.
6° Singulier : je —*oîtrai*, tu —*oîtras*, il —*oîtra* ;
Pluriel : nous —*oîtrons*, vous —*oîtrez*, ils —*oîtront*.
7° Singulier : je —*oîtrais*, tu —*oîtrais*, il —*oîtrait* ;
Pluriel : nous —*oîtrions*, vous —*oîtriez*, ils —*oîtraient*.
8° Singulier : je —*oisse*, tu —*oisses*, il —*oisse* ;
Pluriel : nous —*oissions*, vous —*oissiez*, ils —*oissent*.
9° Singulier : je —*ûsse*, tu —*ûsses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ûssions*, vous —*ûssiez*, ils —*ûssent*.
10° Singulier : ..... —*ois*, qu'il —*oisse* ;
Pluriel : —*oissons*, —*oissez*, qu'ils —*oissent*.

Modatifs terminés par ...IVRE, *comme* VIVRE, *etc.*

Les modatifs terminés ainsi prènent pour radical ce qui reste du mot en retranchant *ivre*, et se conjuguent sur les finales suivantes, à l'exception de ceux en UIVRE, comme *suivre*, etc., dont nous donnerons la conjugaison.

1° Rev—*ivant*. 2° Rev—*écu*.

3° Singulier : je —*is*, tu —*is*, il —*it* ;
Pluriel : nous —*ivons*, vous —*ivez*, ils —*ivent*.
4° Singulier : je —*ivais*, tu —*ivais*, il —*ivait* ;
Pluriel : nous —*ivions*, vous —*iviez*, ils —*ivaient*.

5° Singulier ; je —*écus*, tu —*écus*, il —*écut* ;
Pluriel : nous —*écûmes*, vous —*écûtes*, ils —*écur...nt.*

6° Singulier : je —*ivrai*, tu —*ivras*, il —*ivra* ;
Pluriel : nous —*ivrons*, vous —*ivrez*, ils —*ivront*.

7° Singulier : je —*ivrais*, tu —*ivrais*, il —*ivrait* ;
Pluriel : nous —*ivrions*, vous —*ivriez*, ils —*ivrai...nt.*

8° Singulier : je —*ive*, tu —*ives*, il —*ive* ;
Pluriel : nous —*ivions*, vous —*iviez*, ils —*ivent.*

9° Singulier : je —*écusse*, tu —*écusses*, il —*écût* ;
Pluriel : nous —*écussions*, vous —*écussiez*, ils —*écus...sent.*

10° Singulier :.... *is*, qu'il —*ive* ;
Pluriel : —*ivons*, —*ivez*, qu'ils —*ivent*.

Conjugaison de ceux par ...UIVRE, comme SUIVRE e... ses composés *ensuivre, poursuivre*, etc.; le radical d... ces modatifs est ce qui reste du mot en retranchant *vr...* :

1° POURSUI—*vant*. 2° POURSUI—*vi*.

3° Singulier : je —*s*, tu —*s*, il —*t* ;
Pluriel : nous —*vons*, vous —*vez*, ils —*vent*.

4° Singulier : je —*vais*, tu —*vais*, il —*vait* ;
Pluriel : nous —*vions*, vous —*viez*, ils —*vaient*.

5° Singulier : je —*vis*, tu —*vis*, il —*vit* ;
Pluriel : nous —*vîmes*, vous —*vîtes*, ils —*virent*.

6° Singulier : je —*vrai*, tu —*vras*, il —*vra* ;
Pluriel : nous —*vrons*, vous —*vrez*, ils —*vront*.

7° Singulier : je —*vrais*, tu —*vrais*, il —*vrait*;
Pluriel : nous —*vrions*, vous —*vriez*, ils —*vraient*.

8° Singulier : je —*ve*, tu —*ves*, il —*ve* ;
Pluriel : nous —*vions*, vous —*viez*, ils —*vent*.

9° Singulier : je —*visse*, tu —*visses*, il —*vît* ;
Pluriel : nous —*vissions*, vous —*vissiez*, ils —*vissent*.

10° Singulier :.... —*s*, qu'il —*ve* ;
Pluriel :.... —*vons*, —*vez*, qu'ils —*vent*.

Modatifs terminés par ...URE, *comme* CONCLURE, *etc.*

Les modatifs qui ont cette terminaison prènent pour

radical ce qui reste du mot en retranchant *ure*, et se conjuguent sur les finales suivantes :

1° Concl—*uant*. 2° Concl—*u*.

3° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*uons*, vous —*uez*, ils —*uent*.
4° Singulier : je —*uais*, tu —*uais*, il —*uait* ;
Pluriel : nous —*uions*, vous —*uiez*, ils —*uaient*.
5° Singulier : je —*us*, tu —*us*, il —*ut* ;
Pluriel : nous —*ûmes*, vous —*ûtes*, ils —*urent*.
6° Singulier : je —*urai*, tu —*uras*, il —*ura* ;
Pluriel : nous —*urons*, vous —*urez*, ils —*uront*.
7° Singulier : je —*urais*, tu —*urais*, il —*urait* ;
Pluriel : nous —*urions*, vous —*uriez*, ils —*uraient*.
8° Singulier : je —*ue*, tu —*ues*, il —*ue* ;
Pluriel : nous —*uions*, vous —*uiez*, ils —*uent*.
9° Singulier : je —*usse*, tu —*usses*, il —*ût* ;
Pluriel : nous —*ussions*, vous —*ussiez*, ils —*ussent*.
10° Singulier :.... —*us*, qu'il —*ue* ;
Pluriel : —*uons*, —*uez*, qu'ils —*uent*.

Nous n'avons donné que les modatifs actifs en usage. Il en est un assez grand nombre qui ont disparu de la langue, en laissant pourtant des traces de leur passage. Les uns ont formé des substantifs, comme *manoir*, qui signifiait jadis : *demeurer*, et qui maintenant est devenu le nom de la demeure même ; d'autres, des modatifs inertes, comme *férir*, dans l'expression *sans coup férir*, où ce mot ne marque plus que la manière d'être inerte de *coup* ; d'autres enfin ont été remplacés par des modatifs actifs synonymes, plus harmonieux, plus en rapport avec le perfectionnement de la langue ; c'est ainsi que *comparoir* a été abandonné pour *comparaître*, *disparoir* pour *disparaître*. Il en est cependant quelques uns qui ont

trouvé un refuge dans les études des notaires ; mais peu à peu s'en vont ces restes de l'ancienne barbarie, et nous n'avons pas cru devoir en surcharger la mémoire de notre lecteur.

DES MODATIFS ACTIFS

CONJUGUÉS INTERROGATIVEMENT.

Ce que nous avons dit de la forme interrogative, dans l'*Analyse logique et grammaticale*, l'a déjà fait connaître. On sait que, généralement parlant, il n'y a de différence entre la conjugaison affirmative et celle interrogative que la transposition du substantif représentatif *je*, *tu*, *il*, etc. Mais comme il existe quelques remarques particulières nous allons faire suivre la conjugaison interrogative de l'accessoire *être* d'un modatif de chacune des quatre conjugaisons.

CONJUGAISON INTERROGATIVE

DE L'ACCESSOIRE *ÊTRE*.

3° TEMPS PRÉSENT.	4° TEMPS PASSÉ IMPARFAIT.	5° TEMPS PASSÉ DÉFINI.
Suis-je ?	Étais-je ?	Fus-je ?
Es-tu ?	Étais-tu ?	Fus-tu ?
Est-il ? est-ce ? est-on ?	Était-il ? était-ce ? était-on ?	Fut-il ? fut-ce ? fut-on ?
Sommes-nous ?	Étions-nous ?	Fûmes-nous ?
Êtes-vous ?	Étiez-vous ?	Fûtes-vous ?
Sont-ils ? sont-ce ?	Étaient-ils ?	Furent-ils ?

6° TEMPS FUTUR.	7° TEMPS HYPOTHÉTIQUE PRÉSENT, OU FUTUR.
Serai-je ?	Serais-je ?
Seras-tu ?	Serais-tu ?
Sera-t-il ? sera-ce ? sera-t-on ?	Serait-il ? serait-ce ? serait-on ?

Serons-nous ?	Serions-nous ?
Serez-vous ?	Seriez-vous ?
Seront-ils ? seront-ce ?	Seraient-ils ?

CONJUGAISONS INTERROGATIVES

DES MODATIFS ACTIFS.

3e TEMPS PRÉSENT.

Aimé-je ?	Finis-je ?	Reçois-je ?	. . . . .
Aimes-tu ?	Finis-tu ?	Reçois-tu ?	Rends-tu ?
Aime-t-il ?	Finit-il ?	Reçoit-il ?	Rend-il ?
Aime-t-on ?	Finit-on ?	Reçoit-on ?	Rend-on ?
Aimons-nous ?	Finissons-nous ?	Recevons-nous ?	Rendons-nous ?
Aimez-vous ?	Finissez-vous ?	Recevez-vous ?	Rendez-vous ?
Aiment-ils ?	Finissent-ils ?	Reçoivent-ils ?	Rendent-ils ?

4e TEMPS PASSÉ IMPARFAIT.

Aimais-je ?	Finissais-je ?	Recevais-je ?	Rendais-je ?
Aimais-tu ?	Finissais-tu ?	Recevais-tu ?	Rendais-tu ?
Aimait-il ?	Finissait-il ?	Recevait-il ?	Rendait-il ?
Aimait-on ?	Finissait-on ?	Recevait-on ?	Rendait-on ?
Aimions-nous ?	Finissions-nous ?	Recevions-nous ?	Rendions-nous ?
Aimiez-vous ?	Finissiez-vous ?	Receviez-vous ?	Rendiez-vous ?
Aimaient-ils ?	Finissaient-ils ?	Recevaient-ils ?	Rendaient-ils ?

5e TEMPS PASSÉ DÉFINI.

Aimai-je ?	Finis-je ?	Reçus-je ?	Rendis-je ?
Aimas-tu ?	Finis-tu ?	Reçus-tu ?	Rendis-tu ?
Aimait-il ?	Finit-il ?	Reçut-il ?	Rendit-il ?
Aima-t-on ?	Finit-on ?	Reçut-on ?	Rendit-on ?
Aimâmes-nous ?	Finîmes-nous ?	Reçûmes-nous ?	Rendîmes-nous ?
Aimâtes-vous ?	Finîtes-vous ?	Reçûtes-vous ?	Rendîtes-vous ?
Aimèrent-ils ?	Finirent-ils ?	Reçurent-ils ?	Rendirent-ils ?

6e TEMPS FUTUR.

Aimerai-je ?	Finirai-je ?	Recevrai-je ?	Rendrai-je.
Aimeras-tu ?	Finiras-tu ?	Recevras-tu ?	Rendras-tu ?

Aimera-t-il ?	Finira-t-il ?	Recevra-t-il ?	Rendra-t-il ?
Aimera-t-on ?	Finira-t-on ?	Recevra-t-on ?	Rendra-t-on ?
Aimerons-nous ?	Finirons-nous ?	Recevrons-nous ?	Rendrons-nous ?
Aimerez-vous ?	Finirez-vous ?	Recevrez-vous ?	Rendrez-vous ?
Aimeront-ils ?	Finiront-ils ?	Recevront-ils ?	Rendront-ils ?

7° TEMPS HYPOTHÉTIQUE, PRÉSENT, OU FUTUR.

Aimerais-je ?	Finirais-je ?	Recevrais-je ?	Rendrais-je ?
Aimerais-tu ?	Finirais-tu ?	Recevrais-tu ?	Rendrais-tu ?
Aimerait-il ?	Finirait-il ?	Recevrait-il ?	Rendrait-il ?
Aimerait-on ?	Finirait-on ?	Recevrait-on ?	Rendrait-on ?
Aimerions-nous ?	Finirions-nous ?	Recevrions-nous ?	Rendrions-nous ?
Aimeriez-vous ?	Finiriez-nous ?	Recevriez-vous ?	Rendriez-vous ?
Aimeraient-ils ?	Finiraient-ils ?	Recevraient-ils ?	Rendraient-ils ?

D'après le tableau qui précède, on voit qu'il y a un certain nombre de temps qui ne peuvent se tourner interrogativement ; ce sont : le temps indéfini simultané ; le temps simple indéfini ; le temps causatif présent, ou futur ; le temps causatif passé, présent, ou futur ; le temps invitatif, ou impératif. Le temps indéfini simultané et le temps accessoire prédécessif n'ayant point de sujet ne sauraient prendre la forme interrogative ; le temps causatif présent, ou futur, et le temps causatif passé, présent ou futur, entraînant toujours avec eux une idée de cause et par conséquent d'exigence, de contrainte, ne sauraient faire partie d'une phrase interrogative ; car, lorsqu'on interroge, on veut savoir si la chose est, ou n'est pas ; on demande ; on désire peut-être, mais on n'exige pas qu'elle soit ; par conséquent ces temps ne peuvent se tourner interrogativement, puisque leur admission dans une phrase, si elle était possible, y introduirait deux idées contraires ; l'une de demande, l'autre d'exigence. Quant au temps invitatif, ou impératif, il en est à peu près de même ; on ne saurait

exprimer au même moment, avec le même mot, les idées de commandement, ou d'interrogation. (1)

On voit également que *rendre* n'a point de première personne au singulier du temps présent, et celà par raison euphonique. Il en est de même de touts les modatifs qui, à ce temps, font la première personne d'une seule syllabe; ainsi on ne dit pas : *pars-je? perds-je? sers-je? prends-je? réponds-je? défends-je? répands-je? rends-je? vends-je? sens-je? tonds-je? romps-je? dors-je? mords-je? tords-je? sors-je? feins-je? crains-je? pleins-je? cours-je? meurs-je?* Cependant il y a quelques exceptions, particulièrement pour les modatifs en *uir* de la deuxième conjugaison : et on dit très bien : *qu'entends-je? d'où viens-je? que tiens-je?* Dans tout celà l'oreille est pour beaucoup; mais comme il faut souvent respecter l'harmonie du discours et l'usage, on prend une autre tournure et l'on dit : *est-ce que je dors? est-ce que je ne rends pas justice? est-ce que je romps mes traités? est-ce que je vends à fausse mesure?* Mais nous croyons qu'il est alors beaucoup mieux de prendre la personne du temps causatif présent, ou futur, de la tourner interrogativement, et, changeant l'*e* muet en *é* aigu, de dire : *dormé-je? couré-je? sorté-je? craigné-je?* etc.

---

(1) Cette phrase, où l'accessoire est employé au temps causatif passé, présent, ou futur : *fussions-nous sages, on nous punirait toujours,* peut offrir apparence de difficulté par la disposition du substantif représentatif *nous,* après le modatif actif *fussions* ; cependant il est facile de sentir qu'il n'y a là aucune interrogation; c'est comme s'il y avait : *nous serions sages, qu'on nous punirait toujours.* Ce n'est donc qu'une tournure particulière, gracieuse, élégante sans doute, mais nullement interrogative.

l'hiatus, le t euphonique, et, au lieu de dire
elle? aime-il? on dit : *aima-t-elle? aime-t-il?* Qu
lieu d'être terminé par une voyelle, le modatif l'
un *e* muet, cet *e* muet se change en *é* fermé de
substantif représentatif, et au lieu de : *aime-je?*
je? on dit : *aimé-je? mangé-je?* etc.

A l'aide de la marche que nous venons de suiv
croyons que l'on ne doit éprouver aucune difficul
la conjugaison de quelque modatif actif que ce soi
allons faire quelques réflexions sur ce que l'on ent
auxiliaire.

SYSTÈME DE L'AUXILIARITÉ.

Le système de l'auxiliarité est celui des gramm
qui admettent des verbes auxiliaires.

« Ce furent Domergue et Sicard, dit M. Vanie
les premiers, firent schisme dans la nouvelle écol
restèrent aussi opposés entre eux qu'ils l'étaie
auxiliaristes ; et ces derniers, tout en cherchant la
ne la trouvant pas, ou ne croyant pas plus la
chez l'un que chez l'autre des deux académiciens,

tion importante, et rangeons-nous du parti qui nous paraîtra le plus rationnel.

SYSTÈME DE DOMERGUE.

« Point d'auxiliarité : *avoir* est toujours *avoir* exprimant la possession. Quand on *a*, c'est qu'on a quelque chose; ce verbe (modatif actif) est essentiellement transitif. *J'ai chanté* signifie *j'ai* (ceci) *chanté;* le mot *ceci* est sous-entendu, et signifie *ce qui suit;* ce sera, par exemple, une *chanson*. Le participe *chanté* n'est point un participe, comme on l'appèle dans l'école; c'est l'adjectif de *ceci* sous-entendu; la preuve, c'est que dans l'inversion : *quelle chanson ai-je chantée?* vous formez accord; c'est toujours avoir *un objet chanté*, ou une *chanson chantée*. »

SYSTÈME DE SICARD.

« Point d'auxiliarité : *avoir* est transitif. *J'ai chanté* signifie *j'ai*, je possède; mais qu'avez-vous? la réponse est *chanté*. Le mot appelé participe est un *supin* auquel est attachée l'idée de l'action; c'est comme si l'on disait : *j'ai l'action de chanter*. Mais chanter est transitif; vous avez chanté quoi? *une chanson;* ainsi *chanté* est régime (complément) d'*avoir*, et *chanson* est régime du supin *chanté*. Dans l'inversion il en arrive autrement : *quelle chanson ai-je chantée?* le verbe (modatif actif) *avoir*, qui ne peut se passer de régime, s'empare de *chanson*, qui le précède; j'ai *quelle chanson*, voilà ce que j'ai. Alors *chanté*, qui se trouve par là privé de régime, devient adjectif de supin qu'il était. »

« Buttet (de la Sarthe) disait, à ce sujet, que Domergue fesait l'histoire de la langue, et que Sicard en fesait le roman. Aussi devons-nous convenir que de ces deux systèmes, celui de Sicard fut le moins bien accueilli. Les

grammairiens trouvaient plus subtile que fondée en r
son cette métamorphose de supin en adjectif, et o
parcequ'il se laisse enlever son régime par le verbe (n
datif actif) *avoir*, qui le lui arrache de force. Il faut c
venir qu'en saine grammaire une telle théorie n'est po
admissible. Eh quoi! l'homme, qui a fait sa langue po
rendre clairement ses pensées, trouverait dans ce
même langue des mots réfractaires à tel point que, m
gré lui, ils s'empareraient d'un complément que l'homm
ne voudrait pas leur donner?

« Domergue est plus conséquent avec lui-même, et
doctrine n'offre pas une telle contradiction. Point
supin avec lui; le participe est partout adjectif. Ce qu'
appèle participe invariable est, selon lui, un simple a
jectif, et par conséquent toujours variable; au neutre,
au masculin singulier s'accordant avec *ceci* sousentend
et s'accordant avec l'objet possédé, quand l'objet précèd
Aussi compte-t-il beaucoup plus de partisans, parmi l
quels nous reconnaissons Lemare, Biaggioli, et plusieu
bons grammairiens de la nouvelle école. »

Nous ne suivrons pas M. Vanier plus longtemps da
l'examen des deux systèmes; seulement nous dir
qu'après les avoir finement tournés en ridicule, il n
approuve aucun, quoique trouvant, comme nous ven
de le dire, Domergue plus conséquent avec lui-même
Sicard. Pour nous, nous disons qu'aucun d'eux ne n
paraît raisonnable au fond, et que cependant s'il n
fallait choisir, le système de Sicard, tout emmailloté q
est des langes de la routine systématique, serait encor
seul que nous accepterions, parcequ'il nous semble le
à peu près juste; que celui qui dit : *j'ai chanté une ch
son*, dit positivement : *je possède l'action d'avoir ch*

une chanson; et non comme le dit Domergue : *je possède une chanson chantée*. Par exemple, Sicard tombe dans une grave erreur lorsqu'il nous dit que dans : *quelle chanson ai-je chantée? avoir,* ne pouvant se passer de régime, s'empare de *chanson,* qui le précède; car, dans cette phrase, il n'est pas du tout question de régime ou de complément, selon nous; et, pas plus que les grammairiens qui sont venus avant et après lui, Sicard n'a compris la phrase qu'il a prétendu analyser; il ne s'est pas aperçu, et celà par manque d'analyse, que : *quelle chanson ai-je chantée,* signifie : *quelle chanson est chantée,* et celà : *celle dont je possède l'action d'avoir chanté elle;* si *chanté* prend l'accord, ce n'est pas parceque *avoir* a besoin de complément, mais bien et uniquement parceque *chanson* est l'objet principal de la pensée; parceque le résultat de l'action de chanter, faite par celui qui parle, est directement retombé sur *chanson,* qui, devenu l'unique objet de la pensée, fait que *chantée* ne peut réveiller en nous que le résultat; et *ai-je,* qui se trouve entre *chanson* et *chantée,* n'est que le fragment d'une phrase dont le reste est ellipsé. On dit : *quelle chanson ai-je chantée?* pour *j'ai chanté une chanson, quelle chanson est chantée par moi?* car si l'on venait de but en blanc nous demander : *quelle chanson ai-je chantée?* nous serions en droit de demander à notre tour : *vous avez donc chanté une chanson?* et si nous ne le fesons pas, c'est parceque nous comprenons que celui qui adresse la question dont il s'agit ne la ferait probablement pas s'il n'avait pas *chanté,* ou du moins ne passait pour tel; mais il n'en est pas moins vrai que la construction est elliptique, que ce sont deux phrases en une seule : l'une, celle dont une partie est ellipsée, où il s'agit positivement d'action; l'autre, qui est pleine et

principale, où il s'agit positivement de résultat; c'
pourquoi *chanté* prend l'accord, c'est-à-dire que *chan*
dans ce cas, réveille bien en nous une idée d'action, pu
que l'on comprend qu'aucun résultat ne peut exister sa
celà, et que le sens de l'ellipse se reporte tout entier s
chanter ; mais l'idée de résultat est plus forte, puisq
c'est celle de la manière d'être de *chanson,* qui est l'ob
principal de la pensée de celui qui parle.

Ainsi, entre *ai-je chanté une chanson?* et *quelle chans ai-je chantée?* il y a cette différence : dans le premier cas l'on interroge la personne qui parle, si on lui dit : de quoi p lez-vous? elle répondra : je parle de moi, exprimé par *je,* je demande si j'ai chanté une chanson. Ici l'objet princi de la pensée est *je,* c'est *je,* ou la personne qu'il rep sente qui a fait l'action ; or, nous le répétons, comme t ce qui peint l'action dans notre langue est invariabl *chanté* reste invariable. Dans le second, au contraire, l'on interroge la personne qui parle, si on lui demande quoi parlez-vous? elle répondra : je parle d'une *chans* et je demande quelle est celle qui est, ou a été *chan* par moi. Ici il ne s'agit plus d'action, puisque *chan* n'en a pas faite, que c'est elle, au contraire, qui en po le résultat : *chanson* est l'objet principal de la pensée celui qui parle ; or, comme *chanson* n'a pas fait d'actio n'a reçu au contraire qu'un résultat, et que tout ce q peint le résultat s'accorde dans notre langue en genre en nombre avec son sujet, *chantée* doit prendre deux pour s'accorder avec *chanson,* qui est au féminin et a singulier.

Ainsi ce n'est donc nullement ni par l'inversion, comm l'a dit Domergue, ni parceque le modatif *avoir* ne pe se passer de complément, comme l'a dit Sicard, que

modatif *chantée prend l'accord;* mais, encore une fois, parceque *chanson* est l'objet principal de la pensée. D'ailleurs, dans : *quelle chanson ai-je chantée?* comme dans : *ai-je chanté une chanson ?* il n'y a de transposé que le substantif représentatif *je*, et l'inversion, comme nous le prouverons bientôt, ne peut changer l'harmonie d'une phrase, ni l'émission de la pensée. Nous sommes fâché, et pour Domergue, et pour Sicard, et pour les partisans de l'un et de l'autre, d'avoir à leur parler ainsi; mais les uns et les autres n'ont jamais compris que les pointilleries du langage; leur logique n'a jamais pu en saisir le mécanisme, et celà non parcequ'ils manquaient de capacités, mais parcequ'ils ont tout abordé avec une théorie dogmatique.

Il n'y a donc pas de modatifs auxiliaires; chaque mot lans le discours y est pour son propre compte et son ropre sens; *avoir*, comme touts les modatifs actifs, à utes ses personnes et à touts ses temps, ne perd jamais r sa valeur intrinsèque, ni de sa signification réelle, qui t toujours à peu près celle de posséder. En conséquence us laisserons à ceux qui prétendent que *avoir* est un odatif qui aide les autres, leur manière de voir et leur étention ridicule, et nous persévèrerons à ne pas croire humanité des mots.

TROISIÈME PARTIE DU DISCOURS.

ACCESSOIRES.

ANALYSE LOGIQUE ET GRAMMATICALE.

C'EST LA PAUVRE ORPHELINE,
POUR QUI LE JOUR EST COURT,
QUI TOURNE, AVANT MATINE, (1)
PENDANT QU'ELLE CHEMINE,
SON FUSEAU DÉJA LOURD. (A. DE LAMARTINE.)

Cette phrase se compose de quatre propositions grammaticales : c' pour *ce, la personne dont je vous parle,* EST LA PAUVRE ORPHELINE, une ; POUR QUI LE JOUR EST COURT, deux ; QUI TOURNE AVANT MATINE, SON FUSEAU DÉJÀ LOURD, trois ; PENDANT QU'ELLE CHEMINE, quatre.

QUESTIONS ET RÉPONSES SUR L'ANALYSE GRAMMATICALE.

Première proposition grammaticale :

C'EST LA PAUVRE ORPHELINE.

QUESTION. Qu'est-ce qui est ?
RÉPONSE. *C'* pour *ce*, la personne dont je vous parle.
QUESTION. *C'* est quoi ?
RÉPONSE. *La pauvre orpheline.*

Solution :

C' pour *la personne dont on parle* est sujet de la ma-

---

(1) On voit dans cet exemple que Lamartine a employé matine sans *s*, contre l'usage des lexicographes, qui prétendent que ce mot est toujours pluriel ; mais les hommes de sens savent se mettre au dessus des misères pointilleuses de ces messieurs.

ère d'être *la pauvre orpheline*, et par conséquent *la pau-*
e orpheline est la manière d'être qui convient au sujet
rsonne.

Remarque. On voit que la personne, ou le nom de la
ersonne dont on parle est ellipsé, et cela parceque cette
hrase est relative, ou que la personne, ou le nom de la
ersonne n'est pas nécessaire ; c'est pourquoi, *c'* est suffi-
nt pour l'expression de la pensée ; c'est-à-dire que *c'* est
pour *cette personne*, ou *une telle*.

Seconde proposition grammaticale :

POUR QUI LE JOUR EST COURT.

QUESTION. Qu'est-ce qui *est ?*
RÉPONSE. *Le jour*.
QUESTION. Le jour est quoi ?
RÉPONSE. *Court*.
QUESTION. Pour qui le jour est-il court ?
RÉPONSE. Pour la pauvre orpheline, représentée par *qui*.

Solution :

Jour est donc sujet de la manière d'être *court ; court*,
manière d'être qui convient à *jour ;* et *pour qui*, le dé-
terminatif de cette manière d'être.

Troisième proposition grammaticale :

QUI TOURNE, AVANT MATINE,
SON FUSEAU DÉJA LOURD.

QUESTION. Qu'est-ce qui *tourne ?*
RÉPONSE. *Qui*, pour la pauvre orpheline.
QUESTION. Avant quoi ?
RÉPONSE. *Avant matine*.
QUESTION. Elle tourne quoi ?
RÉPONSE. *Son fuseau déjà lourd*.

modatif *tourner*.

Remarques. En pareil cas, il faut faire attent
pas confondre l'application du déterminatif, ca
pas *son fuseau qui est déjà lourd avant matine*,
elle, *la pauvre orpheline*, ou la personne qui est
tourne avant matine son fuseau déjà lourd. On
dans l'ensemble de la phrase, c'est-à-dire dans l'
des quatre propositions, *pour qui le jour est com
qu'elle chemine* et *avant matine*, sont trois phr
dentes; trois pensées accessoires, riches de dét
ques, mais presque inutiles au sens logique de l
c'est-à-dire à la pensée principale, qui est : *c'est
orpheline qui tourne son fuseau déjà lourd*.

Il est encore à remarquer que *son fuseau de*
comme *la pauvre orpheline*, est une propositi
maticale complète, dont le sujet est *fuseau*, et la
d'être *lourd*, dans le premier cas, comme *orp*
le sujet, et *pauvre*, la manière d'être, dans le sec
nous avons dit que nous n'analyserions pas les
tions dont l'accessoire *être* serait ellipsé, considé
ce cas le sujet et la manière d'être comme une

[redacted]

Solution :

Elle est donc le sujet du modatif actif intransitif *chemine*.

Analyse grammaticale.

C' pour *ce,* accessoire démonstratif indéfini. — EST, troisième personne du singulier de l'accessoire *être,* au temps présent, pour s'accorder en nombre et en personne avec son sujet *personne* sousentendu, ou *la pauvre orpheline*. — LA, accessoire féminin. — PAUVRE, modatif inerte des deux genres, mais féminin dans ce cas, pour s'accorder avec son substantif ORPHELINE. — ORPHELINE, substantif féminin. — POUR, accessoire déterminatif invariable, qui marque le but, et met en rapport ORPHELINE avec JOUR. — QUI, substantif représentatif invariable. — LE, accessoire masculin singulier. — JOUR, substantif masculin singulier. — EST, 3ᵉ personne de l'accessoire *être*. — COURT, modatif inerte masculin singulier. — QUI, substantif représentatif. — TOURNE, modatif actif intransitif *tourner*, à la troisième personne du singulier du temps présent. — AVANT, accessoire déterminatif invariable, qui marque le temps et met en rapport TOURNE avec MATINE. — PENDANT, accessoire déterminatif invariable, qui marque la durée, et met en rapport TOURNE avec QU' pour *que cela : elle chemine*. — QU', pour *que*, substantif représentatif indéfini, de ce qui soit. — ELLE, substantif représentatif de la troisième personne féminin singulier. — CHEMINE, modatif actif intransitif *cheminer*, à la troisième personne féminin singulier du temps présent. — SON, accessoire possessif, masculin singulier à la troisième personne, qui met en rapport ORPHELINE et TOURNE, avec FUSEAU. — FUSEAU, substantif masculin singulier. — DÈS, accessoire déterminatif invariable, qui marque le temps et met en rapport

substantif FUSEAU et le modatif LOURD. — LOURD, ll
atif inerte, masculin singulier.

EXERCICES.

FÉMININ SINGULIER.

PREMIÈRE PERSONNE :

JE *suis la* PAUVRE ORPHELINE,
Pour QUI *le* JOUR *est* COURT,
QUI TOURNE, *avant* MATINE,
Pendant QUE JE CHEMINE,
Mon FUSEAU *déjà* LOURD.

DEUXIÈME PERSONNE :

TU *es la* PAUVRE ORPHELINE,
Pour QUI *le* JOUR *est* COURT,
QUI TOURNE, *avant* MATINE,
Pendant QUE TU CHEMINES,
Ton FUSEAU *déjà* LOURD.

TROISIÈME PERSONNE :

ELLE *est la* PAUVRE ORPHELINE,
Pour QUI *le* JOUR *est* COURT,
QUI TOURNE, *avant* MATINE,
Pendant QU'ELLE CHEMINE,
Son FUSEAU *déjà* LOURD.

FÉMININ PLURIEL.

PREMIÈRE PERSONNE :

NOUS *sommes les* PAUVRES ORPHELINES
Pour QUI *le* JOUR *est* COURT,
QUI TOURNONS, *avant* MATINE,
Pendant QUE NOUS CHEMINONS,
Nos FUSEAUX *déjà* LOURDS.

DEUXIÈME PERSONNE :

VOUS *êtes les* PAUVRES ORPHELINES
Pour QUI *le* JOUR *est* COURT,
QUI TOURNEZ, *avant* MATINE,

Pendant QUE VOUS CHEMINEZ,
Vos FUSEAUX *déjà* LOURDS.

TROISIÈME PERSONNE :

ELLES *sont les* PAUVRES ORPHELINES,
Pour QUI *le* JOUR *est* COURT,
QUI TOURNENT *avant* MATINE,
Pendant QU'ELLES CHEMINENT,
Leurs FUSEAUX *déjà* LOURDS.

voit, par cette phrase et par toutes celles que nous déjà analysées, que tout ce qui n'exprime pas une le substance, ou de manière d'être quelconque, e nous l'avons déjà dit, est accessoire, et que la na- e ces mots est d'être presque toujours invariable. dant il en est quelques uns qui varient selon le et le nombre des substantifs auxquels ils se rap- it.

it à remarquer que ce sont justement ceux sur le e desquels les grammairiens ont le plus erré ; les i les considérant comme modatifs inertes, les au- comme substantifs représentatifs. Nous ne répéte- ıas ici ce que déjà nous avons eu l'occasion de dire nt le cours de l'ouvrage, pour prouver qu'il n'y a ›datifs inertes que les mots qui expriment réelle- une manière d'être inerte quelconque, et de subs- i représentatifs que les mots qui représentent un ntif, et disparaissent aussitôt que le substantif vient re sa place. Nous ne le ferons pas, d'autant plus doit se rappeler que nous avons dit qu'il importe ı'un mot soit considéré comme tel ou tel, pourvu en connaisse la valeur et les règles d'accord qui y elatives. Pourtant nous croyons nécessaire de faire

encore quelques remarques sur quelques uns de ces mots.

REMARQUES SUR QUELQUES ACCESSOIRES

CERTAIN.

Le mot *certain*, comme le mot *seul*, que nous avons signalé (page 494, note n° 1), est accessoire lorsqu'il précède le substantif, et modatif lorsqu'il le suit; du moins tel est l'usage. Dans *j'ai vu un certain homme*, *certain* n'exprime qu'une idée accessoire, et est par conséquent accessoire, au lieu que dans : *J'ai vu un homme certain de réussir*, *certain* exprime une manière d'être inerte, signifie à peu près *persuadé*, et est par conséquent modatif inerte.

LÀ. — LA.

Il ne faut pas confondre *là* avec accent et *la* sans accent. *La* sans accent est le féminin de *le*; *là* avec accent exprime le lieu : LA *femme est* LÀ. Cet exemple doit suffire pour en faire sentir la différence. Pour *le*, *la*, *les*, accessoires, et *le*, *la*, *les*, substantifs représentatifs, voyez pages 135 et suivantes.

LEUR.

Il ne faut pas confondre *leur*, substantif représentatif, et *leur*, accessoire possessif; *leur*, substantif représentatif, est invariable, et signifie toujours *à eux*, ou *à elles*: *les femmes sont belles, parlez*-LEUR, *demandez*-LEUR *comment elles se portent*. *Leur*, accessoire possessif, est variable de nombre seulement, et signifie toujours : les *choses ou les objets à eux ou à elles* : *Ces champs appartiennent à ces hommes, ce sont* LEURS *propriétés*; il

faut pas toucher; si vous voulez qu'on respecte les vôtres, respectez les MIENS.

Ceci doit suffire pour en faire comprendre la différence. Pourtant il suffit de savoir ce que l'on veut dire, et les règles mécaniques posées par la plupart des grammairiens ne sont que des guidânes, desquels il faut se défier, par la seule raison qu'où la pensée n'est pour rien, la règle court grand risque d'être méconnue.

NE PAS. — NE POINT.

Voyez page 158.

NOTRE, VOTRE. — NÔTRE, VÔTRE.

Notre et *votre* ne prènent pas d'accent circonflexe lorsqu'ils précèdent le substantif, mais ils en prènent un lorsqu'ils le suivent : VOTRE *bien n'est point le* NÔTRE, *pas plus que* NOTRE *bien n'est le* VÔTRE.

Si l'on ouvre toutes les grammaires les unes après les autres, on y trouvera ces mots considérés comme pronoms (substantifs représentatifs) ou comme adjectifs (modatifs inertes); mais nous garantissons qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre : ce sont de purs accessoires possessifs.

OU. — OÙ.

Il ne faut pas confondre *ou*, accessoire optatif, et où, substantif représentatif. Le premier s'emploie lorsqu'il y a à opter entre deux choses, comme dans cet exemple : « *Prenez ma fortune* OU *ma vie, mais ne me ravissez pas l'honneur* » (A. NOIZETTE). Le second est toujours relatif au substantif qui précède, comme dans ces exemples : *L'endroit* OÙ *je suis allé; le temps* OÙ *nous sommes*, etc., où l'on voit qu'il est mis pour éviter la répétition et exprimer l'identité des rapports de l'objet qui occupe la pensée.

Il est à remarquer que les grammairiens et les lex
graphes (pauvres gents qui, par ignorance, système
manie, ne voient jamais les mots que dans les mots,
mais dans les idées), se sont contentés de nous dire qu
mot est *adverbe* de temps ou de lieu, sans nous donn
plus petite idée du rôle réel qu'il joue dans le discour
dans la pensée, puisque l'un n'est que l'émission de l
tre ; et ils auraient dû ajouter aussi, pour être co
quents, que ce mot est *adverbe* de toutes choses po
bles, c'est-à-dire *adverbe de pot, de meubles,* etc.; ca
où est adverbe de temps dans : *le temps* où *nous somm*
de lieu dans : *le lieu* où *nous allons,* il doit être *adve*
de tiroir, dans : *le tiroir* où *j'ai placé mes papiers,* et
de pot, dans : *le pot* où *j'ai salé mon beurre,* etc. Franc
ment, en suivant les conséquences de la définition de
messieurs, le bon sens n'est-il pas capable de s'effarouc
et de fuir en criant pitié?

PARCEQUE. — PAR CE QUE.

Parceque d'un seul mot est la réponse naturelle
pourquoi : Pourquoi faites-vous celà? PARCEQUE j
veux. Ici il a à peu près la signification de *par la*
son que. Par ce que, en trois mots, au contraire, sig
à peu près : *d'après ce que, par la chose que :* PAR CE
vous me dites, je dois être convaincu; c'est-à-dire
cette phrase signifie à peu près : *d'après ce que vou*
dites, par la chose que vous me dites, je dois être
vaincu.

Beaucoup de personnes écrivent encore le premi
deux mots; quelques uns le joignent par un trait d'u
mais c'est un tort et même un manque de raisonnem
car pour l'écrire avec trait d'union, il faudrait l'écr

par-ce-que, comme pour en faire plus d'un mot il en faudrait faire trois. Mais, comme le dit fort bien M. Vanier, « la raison veut qu'on l'écrive d'un seul jet, sans trait d'union. Beaucoup le font aujourd'hui, et il y a longtemps pour moi que l'habitude en est prise. Pourquoi ne l'écrivons nous pas comme *pourquoi?* »

POUR.— PAR.

Ces deux accessoires ont donné lieu à quelques discussions. M. Vanier nous dit que « MM. Boniface, Bescherelle, Colin d'Ambly et autres grammairiens avancent que *renommé par* se dit quand la cause du renom est constante, et ne dépend ni de la vogue, ni du caprice : *Plombières et Barèges sont des lieux renommés* PAR *leurs eaux minérales. Renommé pour* se dit quand le renom ne tient qu'à quelques considérations particulières de goût et de fantaisie : *Verdun est renommé* POUR *les bonnes dragées,* » puis il ajoute : « Je ne sais si les écrivains ont pensé à cette distinction, qui me paraît, je l'avoue, un peu futile. Je pense qu'en disant : *renommé* POUR, c'est dire le motif du renom ; mais que quand on dit : *renommé* PAR, c'est dire par où ce renom est venu. *Pour,* signifiant le motif, le pourquoi, a quelque chose de plus précis, et me paraîtrait convenir au renom assuré, plutôt qu'au renom qui ne tient qu'au goût passager. Sous ce point de vue, la doctrine émise par les grammairiens me paraîtrait être l'inverse de celle qu'ils veulent établir. » Pour nous, nous ne partagerons, pour ainsi dire, l'avis d'aucun de ces messieurs, et nous dirons que l'un et l'autre doivent s'employer aussi bien pour le renom qui ne tient qu'au goût passager, que pour le renom assuré; que tout ceci n'est que des observations futiles; qu'entre : *cet homme est renommé* POUR

son talent, et *cet homme est renommé* PAR *son talent*, il
cette différence, différence légère, mais réelle pour
la seule qui puisse exister, que : dans le premier cas,
à cause de son talent que l'homme est renommé ; dans
second, c'est le talent même qui fait qu'on le renom

Il ne faut donc pas dire, avec quelques grammairien
pour la raison que, pour *par la raison que* : faire quelq
chose *pour la raison que*, etc., c'est agir par considé
tion pour la raison, agir en quelque sorte à son profi
faire quelque chose *par la raison que*, etc., c'est agir
nom de la raison, se mettre en quelque sorte à sa plac
ce n'est plus par considération pour elle que l'on ag
mais par elle. Ainsi l'on dira : *ne montez pas*, ou *ne ch*
chez pas de monter trop haut, PAR *la raison qu'en cas*
chute, elle n'en serait que plus rude; ne ferez-vous d
jamais rien POUR *la raison que je vous ai donnée?*

PRÈS DE, PRÊT A.

Tous les lexicographes recommandent de ne po
confondre ces deux expressions, et ils ont raison,
toutes deux ont une valeur différente. *Près de*, formé
l'accessoire de position *près* et de l'accessoire détermi
tif *de*, signifie : *à côté de*. *Prêt à*, composé du mod
inerte *prêt* et de l'accessoire déterminatif *à*, signifie :
paré, disposé à. *Près de* ne présente aucune difficul
il n'en est pas ainsi de *prêt à*. Ces messieurs on préte
qu'on ne saurait dire, sans commettre de faute,
Racine :

« Je me sens *prêt*, s'il vient, *de* lui donner ma vie; »

ni avec Boileau :

« Vient souvent de la grâce, en nous *prête d'*entrer ; »

ni encore avec La Bruyère :

« *Il est encore* PRÊT D'*être trompé par d'autres ;* »

c'est-à-dire qu'on ne saurait dire *prêt de*, qu'il faut *près de*, ou *prêt à*. Nous concevons facilement qu'on puisse dire : Cet homme est *près du* danger, *près de* la mort ; en effet, ici il ne s'agit que d'exprimer la proximité du danger, de la mort, relativement à cet homme ; le danger est proche de lui, à côté de lui ; *près de* exprime parfaitement l'idée, et nous l'approuvons.

Mais s'il s'agit d'exprimer qu'un homme est *disposé à*..., *préparé à*..., *sur le point de*..., rien ne nous empêchera de dire *prêt à* ou *prêt de* :

Je me sens PRÊT, *s'il veut*, DE *lui donner ma vie*, ou : *je me sens* PRÊT, *s'il veut*, À *lui donner ma vie*.

Et nous dirons même que l'un et l'autre n'ont pas la même signification ; que *prêt à* est moins véhément que *prêt de*, et celà par une raison que n'ont jamais observée les grammairiens ; c'est que *à* marque un temps à venir qui peut être éloigné encore, au lieu que *de* semble, par sa nature, marquer dans ce cas un temps plus prochain, plus près du moment où l'on parle ; c'est ainsi que l'on dira très bien, quoi qu'en disent encore les pointilleux : *j'ai honte* À *devoir faire ce métier un jour ;* et *j'ai honte* DE *faire le métier que je fais ;* parceque, dans le premier cas, il s'agit d'un temps à venir ; et dans le second, d'un temps présent. C'est pourquoi celui qui dit : *je me sens* PRÊT, *s'il veut*, DE *lui donner ma vie*, semble exprimer sa pensée d'une manière plus forte, plus précise, que s'il disait : *je me sens* PRÊT, *s'il veut*, À *lui donner ma vie*. Du reste, encore une fois, la langue est faite pour exprimer la pensée, et chaque fois qu'on est compréhensible sans vio-

ler les règles fondamentales de la grammaire, on est logique et pur ; ceux qui prétendent le contraire sont les premiers à prêcher contre les niaiseries. Ainsi pensons, exprimons notre pensée, et laissons gémir les braves gents sur leur lit de mort ; et pour les empêcher de souffrir, crions leur : les mots sont faits pour la pensée, et non la pensée pour les mots ; la pensée fait le poète et l'écrivain, les mots ne font que le poètereau et l'écrivassier.

PLUTÔT. — PLUS TÔT.

Plutôt d'un seul mot signifie *préférablement : donnez-moi* PLUTÔT *votre estime que votre or ;* PLUTÔT *mourir qu'être déshonoré. Plus tôt*, en deux mots, signifie *avant l'heure, le temps*, etc. : *vous m'avez promis de venir à quatre heures, venez* PLUS TÔT, *celà me fera plaisir.*

QUAND. — QUANT.

Quand, avec un *d*, signifie *dans le temps que, lorsque, du moment que, sitôt que*, etc.

On redoute l'écueil, QUAND *on a fait naufrage.*
(DESTOUCHES.)

QUANT, est ordinairement suivi de l'accessoire *à*, et signifie *pour ce qui est relatif à... à l'égard de... pour ce qui regarde...*

QUANT *à cette affaire, je m'en inquiète peu.*
(ACADÉMIE.)

Il n'est pour voir que l'œil du maître ; QUANT *à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.* (LA FONTAINE.)

QUEL QUE.—QUELQUE.

La différence qui existe entre ces deux mots de

mande un peu d'attention. *Quel que* en deux mots signifie : *d'une manière, ou d'une autre* QUE; *d'une nature ou d'une autre* QUE ; c'est-à-dire, que QUEL, qui est le seul qu'il faut connaître pour lever toute difficulté, signifie, *d'une manière, ou d'une autre; d'une nature, ou d'une autre*, et s'accorde toujours en genre et en nombre avec le substantif auquel il se rapporte; le QUE qui suit ne vient là que par transposition, car sa véritable position est avant QUEL, ou du moins avant la traduction de QUEL. Lorsque l'on dit : QUELLE QUE *soit votre force, n'en abusez jamais*, celà signifie positivement : QUE *votre force soit d'une nature, ou d'une autre, d'une manière, ou d'une autre, n'en abusez jamais.*

Quelque, d'un seul mot, a deux acceptions ; dans la première il est invariable, et signifie à peu près : *tant, tellement, si*. Exemple :

QUELQUE *grands que soient les hommes, ne les faites jamais dieux.*

Dans cet exemple, on voit que QUELQUE peut se remplacer par *tant, tellement, si ;* que l'on peut dire : TANT *grands*, TELLEMENT *grands*, SI *grands que soient les hommes, ne les faites jamais dieux*. Dans la seconde acception, *quelque* est variable, et signifie à peu près : *certain, un, quelque* lorsqu'il est sans *s*, et par conséquent *certains, plusieurs*, lorsqu'il prend un *s*. Exemples :

« *Il a* QUELQUE *petit sujet de se plaindre; il vous en coûtera* QUELQUES *écus ; il y a* QUELQUES *années ; cette affaire souffre* QUELQUE *difficulté.* » (ACADÉMIE.)

On voit que dans ces exemples on peut traduire *quelque, quelques*, par *un, une, certain, certaine, plusieurs, certains, certaines ;* que l'on peut dire :

Il a UN, *ou* CERTAIN *petit sujet de se plaindre; il* ... *en coûtera* PLUSIEURS, *ou* CERTAINS *écus; cette affai*... *souffre* UNE, *ou* CERTAINE *difficulté; il y a* PLUSIEURS *ou* CERTAINES *années.*

Dans ceux-ci :

« QUELQUE *raison qu'on ait à faire valoir, il ne veut ri*... *rien écouter;* QUELQUE *soin qu'on prène;* QUELQU... *grands biens que vous ayez.* » (ACADÉMIE.)

On estime peu les égoïstes, QUELQUES *bonnes quali*... *qu'ils aient d'ailleurs.* (SERREAU et BOUSSI.)

On peut traduire *quelque, quelques,* non par *un, une,* ... *sieurs,* mais par *certain, certaine, certains, certain*... c'est-à-dire que l'on peut dire :

CERTAINE *raison qu'on ait à faire valoir, il ne veut* ... *écouter;* CERTAIN *soin qu'on prène;* CERTAINS *gr*... *biens que vous ayez; on estime peu les égoïstes,* CER... NES *bonnes qualités qu'ils aient d'ailleurs.*

C'est donc à tort que M. Constant Letellier prét... comme l'ont fort bien remarqué MM, Serreau et Bo... que le mot *quelque* est invariable lorsqu'il précède... modatif inerte, suivi immédiatement de son substan... qu'on doit écrire : QUELQUE *belle chose que vous dis*... QUELQUE *grand tort qu'on leur attribue;* il faut *quelq*... puisqu'on peut les traduire par *certaines, certains,* et ... chaque fois qu'il en est ainsi, *quelque* est variable, c'... à-dire prend l'accord de nombre du substantif qui s...

QUOIQUE, QUOI QUE.

Quoique, en un mot, signifie à peu près : *encore qu*... *bien que, malgré que.* Exemples :

« QUOIQU'*il soit pauvre, il est honnête homme; il revi*...

[illegible] qu'on l'eût maltraité ; QUOIQU'il relève de maladie et [illegible] soit encore très faible, il a voulu se remettre en [illegible] ; QUOIQUE peu riche, il est généreux. »

(ACADÉMIE.)

Quoi que, en deux mots, signifie à peu près *quelque chose que*. Exemples :

« *Je n'écouterai pas vos raisons*, QUOI QUE *vous puissiez dire*. »

(BOISTE.)

« QUOI QUE *vous lui disiez, il ne s'en fâchera pas.* »

(VANIER.)

A la citation que nous venons de faire, M. Vanier ajoute : « *Quoi* est pour *quelque chose que ce soit*, et *que* en est le représentatif ; laquelle *chose* que ce soit, vous lui disiez. Le premier membre de phrase est suppositif, la pensée est : *en supposant* QUOI, *lequel vous diriez à lui, il ne se fâcherait pas* (en) *du quel* QUOI (du quel objet, de la quelle chose). » Et il a raison, QUOI QUE *vous lui disiez, il ne s'en fâchera pas*, équivaut à peu près à : *peu importe ce que vous lui disiez, ou la chose que vous lui disiez, il ne se fâchera pas de cette chose ; peu importe* est sousentendu ; *quoi*, pour *la chose*, *que* pour *laquelle chose*, et *en* pour *de laquelle chose*.

Il nous reste encore un grand nombre d'observations à faire sur les mots de cette partie du discours, comme sur ceux des deux premières; mais nous arrêterons ici nos observations, nous remettant toutefois de les continuer en temps et lieu, soit aux *homonymes*, soit plus particulièrement encore à la *Syntaxe*, etc.

IMPRIMERIE DE LE. THOMASSIN ET COMPAGNIE,
Rue Saint-Sauveur, 30.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

IMPRIMERIE DE LB. THOMASSIN ET COMPAGNIE,
Rue Saint-Sauveur, 30.

GRAMMAIRE

GÉNÉRALE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

DE LA LANGUE FRANÇAISE

mise à la portée de toutes les intelligences pour être apprise

SANS MAITRE,

SUR UN PLAN ENTIÈREMENT NEUF,

Par Napoléon Caillot,

Membre de l'Institut historique, de l'Académie du Prytanée, etc.;

OUVRAGE ADOPTÉ PAR L'ÉCOLE NATIONALE DE FRANCE.

CONTENANT : La création des parties du discours; — l'histoire des lettres et des sons de l'alphabet; — l'examen critique et philosophique des termes grammaticaux employés jusqu'à ce jour; — des exercices analytiques sur les parties du discours, dans lesquels on trouve la signification et l'emploi de touts les mots qui nécessitent quelques observations; — la conjugaison de touts les verbes, *sans en excepter un seul*, accompagnée de toutes les observations qui y sont relatives; — les mots dits PARTICIPES, RÉDUITS A UNE SEULE OBSERVATION, SANS AUCUNE DIFFICULTÉ; — un traité d'analyse logique et grammaticale; — des règles précises sur la prononciation, la lecture, la déclamation, le style, et la prosodie; — un traité spécial de ponctuation raisonnée et analysée; un traité général et pratique d'homonymes et de synonymes, leur emploi et leurs définitions; plus de deux mille locutions vicieuses corrigées, ce qu'on ne trouve dans aucune grammaire; — un traité de versification; — un traité de rhétorique, offrant un cours complet de littérature; — la nomenclature des termes employés en grammaire;

Offrant une grammaire plus complète que toutes celles parues jusqu'à ce jour, et présentant la solution de toutes les questions grammaticales, tant anciennes que modernes.

TOME SECOND.

PARIS. — 1838.

AU BUREAU, BOULEVART DU TEMPLE, 46,

ET CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES.

GRAMMAIRE

FRANÇAISE.

DEUXIÈME PARTIE.

INTRODUCTION.

DE LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE.

« Ce qu'on appèle *langue*, dit Frain du Tremblay, est une suite, ou un amas de certains sons articulés, propres à s'unir ensemble, dont se sert un peuple pour signifier les choses et pour se communiquer ses pensées, mais qui sont indifférents par eux-mêmes à signifier une chose, ou une pensée plutôt qu'une autre. » Nous ne nous étendrons pas davantage sur la définition du mot *langue*, renvoyant, pour tout ce qui a rapport à la création, au développement, au mélange des langues, à ce que nous avons eu l'occasion d'en dire à l'article de la *marche probable de la création des mots*.

Mais, si la langue est parlée par une nation composée de peuples égaux et indépendants les uns des autres, ayant leurs mœurs et leurs usages particuliers, il arrive souvent que, par l'influence de ces mœurs et de ces usages, cette langue se différencie par une prononciation et des

terminaisons particulières, et prend chez chaque peuple le nom de *dialecte*.

Dans les pays où les populations sont fortement unies sous un gouvernement puissant, comme en France aujourd'hui et chez quelques autres nations, la langue ne saurait subir cette division en dialectes : les lois, les mœurs, les usages étant les mêmes, la langue est la même partout ; et les différences qu'on remarque dans la manière de s'exprimer, en certaines provinces, ne sont que la suite naturelle des différentes nuances qui existent dans les mœurs et les usages de leurs habitants ; mais ces différences, quoique existant dans la prononciation, la terminaison des mots, la syntaxe même, ne sont point assez importantes pour former une langue, ou un dialecte à part ; ce n'est plus qu'un simple *patois*.

Ainsi donc l'étude des langues est la plus nécessaire, puisque de celle-là découle naturellement la connaissance des dialectes et des patois.

L'étude des principes généraux et immuables des langues écrites ou parlées est une science qui a reçu le nom de *Grammaire générale*. C'est par la pratique de cette science qu'on parvient à connaître les caractères, les génies divers des différentes langues qui ont passé, ou passent sur notre globe ; c'est par elle qu'on a été amené à les diviser en langues *analytiques*, comme le français, l'italien, etc., et en langues *transpositives*, comme le latin, l'allemand, etc. ; c'est en pratiquant cette science enfin que, par la comparaison des diverses langues entre elles, on est parvenu à reconnaître les lois du langage en général, et les différences, ou les ressemblances qui existent entre les lois particulières de chaque langue.

Quand de cette étude des langues en général on des-

cend à l'étude d'une langue en particulier, de ses lois, de ses principes généraux et spéciaux, de ses institutions arbitraires et usuelles, on passe de l'étude de la *Grammaire générale* à l'étude de la *Grammaire particulière*, de la science à l'art : « La science, c'est un système de faits relatifs à un objet ; l'art, c'est un système de connaissances réduites à des règles positives, invariables. » (D'ALEMBERT.) La source de la science est donc dans la nature, et celle de l'art dans la volonté.

Mais on conçoit facilement qu'en s'occupant de l'étude de sa langue, on ne saurait rester entièrement étranger à la connaissance du génie de toutes les langues ; qu'en étudiant la grammaire particulière, on étudiera la grammaire générale, et celà se conçoit : tout est lié dans la nature ; tout est lié dans nos études ; il ne saurait en être autrement, car l'étude n'est que la connaissance du fait.

C'est ainsi que nous avons déjà eu à développer des principes de grammaire générale, tout en nous occupant de la grammaire particulière de la langue française. Ce que nous avons fait là, touts les auteurs de grammaires transcendantes l'ont fait avant nous ; mais notre marche a été particulière. Nous avons pensé qu'il fallait d'abord faire connaître les mots avant de donner les lois qui les régissent ; les faits avant la méthode, la pratique avant la théorie.

C'est pour continuer de marcher dans la voie que nous nous sommes ouverte, qu'avant de passer à la *Syntaxe*, nous allons donner l'*Histoire des Lettres et des sons de l'Alphabet*, un *Traité de l'Orthographe*, un *Dictionnaire d'Homonymes*, un *Dictionnaire des Synonymes*, et enfin les *Locutions vicieuses corrigées*.

HISTOIRE DES LETTRES

ET DES SONS DE L'ALPHABET.

Sans doute dès que l'homme se fut formé un langage parlé, comme nous l'avons dit en d'autres termes, il dut sentir la nécessité de fixer la parole qui passe, de la matérialiser en quelque sorte, en lui donnant un corps, une forme, pour ainsi dire impérissable. Alors il inventa les hiéroglyphes, c'est-à-dire qu'il eut recours à une peinture grossière et informe des objets qui avaient fixé son attention, pour en rappeler le souvenir aux générations suivantes.

Mais, obéissant à l'action incessante de cette loi de progrès, de perfectionnement, d'amélioration physique et morale qui travaille l'humanité depuis son premier jour, l'art d'exprimer ses pensées par des signes graphiques se perfectionna. Les Assyriens et les Égyptiens inventent les caractères alphabétiques; Thaut, en Égypte, si l'on en croit Platon, distingue les lettres en voyelles et en consonnes, en muettes et en liquides; mais, dans le reste du monde, la connaissance de l'écriture marche lentement; Cadmus est le premier qui l'introduise en Europe: la Grèce est le pays privilégié qui d'abord jouit de cet immense bienfait.

Les Phéniciens et la plupart des peuples orientaux n'exprimaient point les voyelles en écrivant. Un Grec, Linus, invente des caractères pour les exprimer, et en introduit l'usage. Les Latins aprènent des Grecs cet art précieux; et nous, Français, nous empruntons au grand peuple de Rome, vainqueur des Gaules, son alphabet et quelques uns de ses mots.

L'alphabet est donc la collection des signes ou lettres qui, par leurs combinaisons, sont propres à représenter touts les sons d'une langue. Ce mot alphabet vient du nom des deux premières lettres grèques αλφα, βῆτα, qu'on prononce *alpha, bêta.*

L'alphabet français se compose de vingt-six lettres, qui se divisent en voyelles et en consonnes.

Les voyelles sont : *a, e, i, o, u, y.*

Les consonnes sont : *b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, q, r, s, t, v, x, z, w.*

Lorsque plusieurs voyelles se combinent ensemble, on donne au son qu'elles expriment le nom de *diphtongue*, mot qui signifie : *qui a un double son*, parcequ'en effet cette réunion de voyelles forme deux sons qu'on fait entendre dans le même instant par une seule émission de voix.

Si l'on réfléchit sur les différentes émissions de la voix, on reconnaîtra bientôt qu'il n'y a qu'un petit nombre de sons naturels et simples, c'est-à-dire qu'on puisse faire entendre sans employer dans la prononciation aucun organe spécial comme les dents, la langue, ou les lèvres. Ces sons ne sont en français qu'au nombre de cinq, représentés par les lettres appelées *voyelles; i* et *y* ne représentent qu'un même son.

Mais, comme ces cinq sons primitifs peuvent se modifier à l'infini, pour ainsi dire, on se sert des caractères appelés consonnes pour exprimer les différentes modifications de ces sons voyelles : et c'est de la combinaison de ces vingt-six caractères que résultent touts les mots de notre langue; l'art d'employer ces caractères, suivant les règles et l'usage reçus, s'appèle *orthographe ;* nous en reparlerons.

Nous allons passer en revue les vingt-six lettres de

notre alphabet, afin d'en expliquer les différentes combi-naisons qui nécessitent quelques observations.

A.

Première lettre de l'alphabet français et de toutes les autres langues. C'est aussi notre première voyelle. *Il* est à remarquer que le son *a* est le plus facile à prononcer, et que c'est le premier bégaiement des enfants.

A est long ou bref : il est long dans *âne, blâme, crâne*, etc.; il est bref dans *acide, acajou, patte, sabbat*, etc.

A devant *i* se prononce comme un *é* fermé : *j'ai, j'irai, j'aurai*, etc., ou comme un *è* ouvert : *plaire, taire, faire*, etc. *A* perd entièrement sa prononciation devant *in* et *im* : *pain, faim*, etc. Quand l'*a* est suivi de *il*, il conserve toute la force de son propre son, comme dans : *bail, mail, bataille, mitraille*, etc.; il le garde également devant l'*ï* tréma : *aïeul, païen*, etc. *A*, devant *y*, s'unit à cette seconde voyelle pour former avec elle un son qui a la valeur de *èï*, comme dans *pays, payer*, etc., qu'on prononce *pèïs, pèïer*, etc.

A, suivi d'un *o*, conserve le son qui lui est propre, de sorte qu'il faut prononcer *paon, faon, laon*, comme s'il n'y avait point d'*o*. Cependant il y a quelques mots d'exceptés, où il perd son propre son, comme dans *taon, août*, qu'on prononce *ton, oût*.

A, lorsqu'il est suivi d'un *u*, forme, en s'unissant à lui une diphtongue, de laquelle il résulte un son qui se prononce sous un seul temps, et qui a le son de l'*o*, prononcé plus ou moins long, suivant que la même syllabe se termine ou non par quelque consonne, comme *au, aubade, au-quaire, auffe*, etc.

A était chez les anciens une lettre numérale qui signifiait 500; avec une barre dessus, 5,000.

B.

Prononcez *be*. Seconde lettre de l'alphabet, première des consonnes. A la fin, ou au commencement de chaque mot, il conserve le son qui lui est propre, excepté *plomb*, *à plomb*, qui se prononcent *plon*, *aplon*. Lorsque cette consonne se double, comme dans les mots *abbé*, *rabbin*, *sabbat*, etc., un seul *b* se fait sentir, et c'est le dernier; on doit prononcer *a bé*, *ra bin*, *sa bat*, etc. Richelet prétend que *b* placé dans le corps des mots devant *s*, prend le son de *p* : *absorber*, *obtenir*, se prononcent, suivant lui : *apsorber*, *optenir*, etc. D'autres écrivains sont d'un avis contraire, et nous croyons qu'ils ont raison, que le *b* conserve le son particulier qu'il représente, et qu'on doit dire *absorber*, etc. La prononciation de *b*, dit Furetière, imite le cri et le bêlement des moutons. *B* était chez les anciens une lettre numérale qui signifiait 300; quand on mettait une barre par dessus, elle signifiait 3,000.

C.

Prononcez *ce*. Troisième lettre de l'alphabet, et deuxième consonne. Le son du *c* est celui du *k* devant *a*, *o*, *u*, au commencement des mots comme dans *cabale*, *coquille*, *cube*, etc.; mais devant *e* et *i*, il se prononce comme *s*, *ciment*, *céder*; et on le prononce de la même manière devant *a*, *o* et *u* quand il a une cédille au dessous, comme dans les mots *façade*, *façon*, *reçu*.

Lorsque *c* doit se faire entendre devant une consonne, ou à la fin d'un mot, on le prononce comme *k* : *accès*, (akcès), *cneüs* (kneüs), *crédit* (krédit), *tric-trac* (trik-trak), *sec* (sek), *bloc* (blok), *du blanc au noir* (du blank au noir), etc.

Le *c* conserve le son dur dans les mots *secret*, *secrètement*, *secrétaire*, que l'on doit prononcer : *ce-krè*, *ce-krètement*, *ce-krétaire*. M. Landais prétend que *c* a le son de *ch* dans *violoncelle*, *vermicelle*, qu'on devrait prononcer *violonchèle*, *vermichèle*. L'Académie et plusieurs lexicographes sont contre M. Landais ; nous nous rangerons de leur avis, parceque nous croyons plus naturellement français de prononcer *violoncelle*, *vermicelle*, en conservant au *c* le son qui lui est naturel.

C, au milieu des mots, ne se prononce pas lorsqu'il est suivi de *q* ou de *cr*, *cl*, *ca*, *co*, *cu*, comme dans *acquérir*, *accréditer*, *acclamation*, *accabler*, *accomplir*, *accuser*, qui se prononcent *akérir*, *akréditer*, *aklamacion*, *akablé*, *akonplir*, *akuser*. Lorsque deux *c* se trouvent placés à côté l'un de l'autre, et que le second précède *e*, ou *i*, le premier garde le son dur, et le second devient doux ; ainsi, *accessit*, *accepter*, *accident*, *accès*, etc., doivent se prononcer *ak-cèssite*, *ak-cepté*, *ak-cidan*, *ak-cè*, etc. Voyez sur la valeur du *c* joint au *h* l'article de cette dernière lettre.

C, chez les anciens, était une lettre numérale qui signifiait 100, et avec une barre au dessus, 100,000.

D.

Prononcez *de*. Quatrième lettre de l'alphabet, et troisième consonne.

D, au commencement et dans le corps des mots, a le son qui lui est propre, comme dans *dieu*, *douleur*, *admirable*. *D* final sonne dans les noms propres, *David*, *Joad*, qu'on doit prononcer *Da-vide*, *Joa-de* ; il sonne comme un *t* quand le mot qu'il termine est suivi d'un autre commençant par une voyelle ou un *h* aspiré, comme dans

[redacted]

and homme, le froid est rude, de fond en comble, qu'on
ononce *gran-thomme, le froi-test-rude, de fon-ten-comble.*
y a quelques mots dans lesquels il s'en trouve deux,
ais on n'en prononce qu'un, à l'exception de *addition*,
ditionnel, adducteur, adduction, reddition, etc., dans
prononciation desquels ont fait sonner les deux *d*.
D est une lettre numérale, qui chez les anciens signi-
fit 500, avec une barre dessus, 5,000.

E.

Cinquième lettre de l'alphabet, et deuxième voyelle.
Les grammairiens ont compté un plus, ou moins grand
mbre d'*e*, qu'on distingue par la manière dont on les
ononce; nous n'en compterons que cinq : l'*e* muet,
 fermé, l'*è* ouvert ou grave, l'*ê* long, et l'*ë* tréma. Le
emier a le son naturel ou simple, comme dans *mondE*,
sant, le second se prononce comme dans *sévÉritÉ, dÉ;*
 troisième, comme dans *accÈs, fidÈle;* le quatrième
mme dans *fÊte, fenÊtre;* le cinquième, l'*ë* tréma, ou
 se prononce pas : *ciguë* (cigu), ou se prononce séparé-
ent de la voyelle qui le précède : *noël* (no-el).

L'*e* muet se prononce aussi comme *a*, dans *oriEnt*,
nseigner, etc.; il a aussi parfois le son de *i*, comme
ns *pharmaciEn, historiEn.*

Dans les monosyllabes il est un peu plus marqué, tels
le dans *me, te, se, ce, de.* Dans le chant il se prononce
 même, surtout lorsqu'il termine la dernière syllabe
m vers. L'*e* muet est long dans la dernière syllabe des
isièmes personnes du pluriel des modatifs actifs.

L'accent circonflexe placé sur un *ê*, ou sur toute autre
yelle, indique fort souvent le retranchement d'une lettre,
mme dans *tête, être*, etc., qu'on écrivait autrefois :
te, estre, etc. *E* chez les anciens signifiait 250.

F.

Prononcez *fe*. Sixième lettre de l'alphabet, et quatrième des consonnes. On prétend que le *f*, le *v* et le *ph* sont au fond la même lettre, c'est-à-dire qu'elles représentent à peu près le même son produit par une situation d'organes à peu près semblable; *v* n'est que le *f* prononcé faiblement, et *ph* n'est que le *f*, prononcé avec aspiration. Quoi qu'il en soit, le *f* conserve ordinairement sa prononciation; quelques mots font cependant exception; ce sont les suivants: *éteuf* (petite balle pour jouer à la longue paume), *cerf*, *chefdœuvre*, *nerf*, *œuf*, *bœuf*, ainsi que leurs pluriels, qui se prononcent: *éteu*, *cèr*, *beu*, *nèr*, *œu*, etc.

F, placé à la fin des mots, prend le son de *ve* quand le mot suivant commence par une voyelle, ou un *h* muet, comme dans ces mots: *neuf enfants*, *neuf hommes*, qu'on doit prononcer ainsi: *neu-van-fan*, *neu-vome*. Lorsque dans un mot *f* est redoublé, on n'en prononce qu'un: *effroi* se prononce *è-froa*.

F, chez les Latins, signifiait 40; avec un tiret au dessus, il signifiait 40,000.

G.

Prononcez *ge*. Septième lettre de l'alphabet, et cinquième des consonnes. *G* a le son propre de *gue* devant les voyelles *a*, *o* et *u*, et devant les consonnes; il a le son accidentel de *e* devant les voyelles *e*, *i* et *y*; ainsi, *gage*, *gosier*, *guttural*, se prononcent *gha-je*, *gô-zié*, *ghute-tu-ral*. A la fin des mots, il prend le son de *k*, si le mot qu'il termine est suivi d'un autre commençant par une voyelle ou un *h* muet, comme dans ces expressions: *suer sang et eau*, *rang ho-*

norable, etc., qu'on prononce : *san-ké-ô, ran-ko-no-rable;* mais si le mot suivant commence par une consonne, il est muet, comme dans : *long séjour, sang répandu*, etc., qu'on prononce : *lon-séjour, san-répandu;* il est également muet dans les mots prononcés isolément, comme du *sang*, un *étang;* à l'exception de *bourg*, qui se prononce toujours *bourke.*

Il arrive souvent que l'on met un *e* entre *g* et *a*, *o*, *u;* c'est lorsque la prononciation doit être adoucie, et que le *g* doit prendre le son de *j;* ainsi l'on écrit : *mangeons, mangeâmes, gageure*, etc., qu'on prononce : *man-jon, man-jame, gha-jure*, etc.

L'*u* qui suit le *g*, dans certains mots, se fait sentir quelquefois, comme dans : *aiguille, aiguillon*, etc., qu'on prononce : *ègu-ille, ègui-i-on*, etc. Dans les autres cas, il est beaucoup moins sensible, quoi qu'en disent les grammairiens, ainsi que dans les noms propres, comme *le Guide, Guise*, etc.

G, avec *n*, forme une prononciation mouillée, comme dans ces mots : *magnanime, guignon, incognito, magnétisme, agneau, règne, compagnie*, etc.; dans d'autres mots, *gn* a le son plus dur, plus sec; tels sont : *agnat, diagnostic, stagnation, régnicole*, etc., qui se prononcent : *ag-nâ, di-ag-noce-tike, cetag-na-cion, rég-ni-kole.*

Les noms propres *Clugny, Regnaud, Regnard, Signet*, d'après M. Landais, doivent se prononcer : *Clu-ni, Re-nô, Ré-nar, Ci-nè.* Nous ne pensons pas comme lui; car celui qui entendrait prononcer ainsi ces noms propres pourrait les écrire de même, et il ferait une faute grave à chaque nom. (Voyez à l'article *prononciation.*)

Chez les anciens, le *G* signifiait 400, et, surmonté d'une barre, 40,000.

La consonne *h* est nulle à la prononciation
coup de mots losrqu'elle est initiale; tels so
habitude, *hérédité*, *héritier*, *hébêté*, *histoi*
homme, *humain*, *honneur*, *honnête*, *humble*,
d'autres mots, le *h* s'aspire. mais il n'y a au
à donner pour reconnaître ces mots. Ne
temps de faire cesser l'embarras où nous jette
la difficulté de savoir, à première vue, si un *h*
pas aspiré; car, c'est là une des plus grande
de la lecture. Déjà cette difficulté, sentie pa
signalée par quelques uns; mais personne n
mettre fin, craignant sans doute le ridicule q
parfois, même aux innovations les plus heur
nous, nous braverons cette crainte puérile, p
le temps nous donnera raison, si quelques r
nous contestaient l'utilité de cette réforme.

Pour arriver à ce résultat nous proposons
tuer ce signe (ħ) au caractère ordinaire (h),
qu'il s'agira d'un *h* aspiré; et nous croyons,
puissent dire les ennemis de l'innovation, que s
tait l'usage de ce caractère la connaissance

« Si tu veux être honoré des humains, fuis les conseils de la jalouse ħaine, et chasse la dégradante hypocrisie, dont les hommes suivent, ħélas !, trop souvent les ħideux penchants ; »

Qui indiquera à celui qui ignore s'il doit prononcer : *êtr' onoré,* ou *être honoré ; dè zumains,* ou *dè humains ;* la *jalou z'aine,* ou la *jalouse haine ;* la *dégradan t'ypocrisie,* ou la *dégradante hypocrisie, lè z'omnes* ou *lè hommes, suive t'élas,* ou *suive hélas ; lè z'ideux,* ou *lè hideux ?* rien : au lieu qu'en adoptant ces caractères toute difficulté tomberait d'elle-même : les mots ħaine, ħideux, étant écrits par ħ, et ce caractère indiquant l'aspiration, on prononcerait : la *jalouse ħaine,* les *ħideux ;* et touts les autres mots écrits par h simple se prononceraient : *être onoré dè z'umains,* la *dégradan t'ypocrisie, lè z'ommes, suive t'élas.*

Ce serait, nous le croyons, un grand service rendre à touts, et nous serions fier d'y avoir contribué autant que l'homme honorable qui s'est chargé de la tâche assez difficile de l'impression de ce livre (1). Mais en attendant

---

(1) Il est ici de notre devoir et de notre intérêt d'appeler l'attention sur la difficulté de l'impression de ce livre ; et quiconque n'est pas étranger aux détails d'une imprimerie le comprendra, surtout en songeant à la lutte qu'il y a à soutenir, lorsqu'il s'agit de jeter loin de soi les idées profondément enracinées d'une méthode et d'appeler celles d'une méthode nouvelle. Aussi nous empressons-nous de saisir cette occasion pour exprimer à M. Thomassin nos remerciements et notre reconnaissance, sinon pour avoir donné à notre livre une perfection que rendaient impossible les entraves que nous y avons apportées nous-même, en cherchant à faire plus pour la marche de notre méthode et de notre raisonnement, que pour l'impression

qu'on veuille bien agréer notre proposition, nous allons donner la liste de touts les mots où le *h* est aspiré.

LISTE DES MOTS OU LE *H* EST ASPIRÉ.

Ha! acc. interjectif.
Hâbler, m. a., mentir.
Hâbleur, m., *hâbleuse*, f., qui ment.
Hache, s. f., instrument tranchant; — sorte d'herbe.
Hacher, m. a. et ses composés.
Hagard, e, m. i. : l'œil hagard.
Haha, s. m., ouverture au mur d'un parc.
Hahé; acc. interjectif, cri.
Haie, s. f., clôture en arbustes.
Haillon, s m., chiffon.
Haim, s. m., crochet de pêcheur.
Haine, s. f., inimitié.
Haineux, euse, m. i., qui a de la haine.
Haïr, m. a., détester.
Haire, s. m., cilice.
Haïssable, m. i., qu'il faut haïr.
Halage, s. m., tirage d'un bateau.
Halbrun, s. m., canard.
Hâle, s. m., sécheresse.
Halener, m. a., sentir (t. de chasse).
Haler, m. a., tirer à bord.
Haleter, m. a., respirer par secousse.
Haleur, s. m., tireur de bateau.
Hallage, s. m., droit de halle.
Halle, s. f., marché.
Hallebarde, s. f., arme.
Hallebardier, s. m., qui porte la hallebarde.
Haller (*halère*), s. m., plante.
Hallier, s. m., buisson.
Halo, s. m., terme de physique.
Hâloir, s. m., séchoir.
Halologie, s. f., traité des sels.
Halot, s. m., trou d'un terrier.
Halotechnie, s. f., art de cristalliser les sels.
Haloteserra, s. f., sorte de sel.
Halotrichum, s. m. (*Alotricome*), substance minérale, saline.
Halte, s. f., repos de marche.

---

des mots, du moins pour le zèle et les efforts qu'il a déployés en marchant avec nous dans la voie de la réforme; efforts et zèle que l'on voudrait rencontrer partout, dans l'intérêt des écrivains aussi bien que dans celui de l'art typographique.

s. m., toile suspendue
ıchent les matelots.
r, s. m. pl., filets à
mailles.
rg, nom de ville.
ı, s. m., petit bourg.
s. f., long manche.
m., sorte de caravan-

s. m., grand vase à

s. f., partie du corps.
, s. m., remise ou-

n, s. m., insecte.
ı. f., confédération.
e, s. f., cordage.
s. m., arbre des
.
m. a., fréquenter.
s. f., fréquentation.
e, s. f., sorte de moi-
e.
ı. f., sorte de crochet.
air, s. m., glouton.
pin, s. m., chien vo-

urde, s. f., pierre
.
m. a., prendre brus-
ent.
ı. f., baquet pour sa-
harengs.
le, s. f., mule, jument.
s. m., voiture à vin.
r, s. m., charretier
aquet.
m., incarnation (théo-
ndienne).
. m., tribut que paient
rquie les non religion-

Harame, s. m., arbre à gomme.
Harangue, s. f., discours.
Haranguer, m. a., prononcer une harangue.
Harangueur, *euse*, qui harangue.
Haras, s. m., lieu où l'on élève des chevaux.
Harasse, s. f., cage à verreries.
Harasser, m. a., fatiguer.
Harassier, s. m., chef d'un haras.
Haraux (donner le), s. m., ruse pour prendre les chevaux en fourrage.
Harceler, m. a., tourmenter.
Harcourt, s. m., escarmoucheur.
Hard, s. m., outil de gantier.
Harde, s. f., troupe de bêtes fauves.
Hardelle, s. f., troupe.
Harder, m. a., attacher plusieurs liens ensemble.
Harderie, substance vitrifiable.
Hardes, s. m. pl., vêtements.
Hardi, *e*, qui n'a pas peur.
Hardiesse, s. f., audace, effronterie.
Hardiment, adv., avec hardiesse.
Harem, bâtiment particulier des femmes en Turquie.
Hareng, s. m., sorte de poisson.
Harengade, s. f., grosse sardine.
Harengaison, s. f., temps de la pêche du hareng.

Harengère, s. f., marchande de harengs.
Harengerie, s. f., halle aux harengs.
Harenguière, s. f., filet pour les harengs.
Harer, m. a., agacer, exciter.
Harfang, s. m., chouette blanche.
Hargne, s. f., chagrin.
Hargner, m. a., quereller, grogner.
Hargnerie, s. f., querelle, dispute.
Hargneux, se, m. i., querelleur.
Hargnière, s. f., filet à larges mailles.
Hargouler, m. a., prendre à la gorge.
Haricot, s. m., plante; ragoût de mouton.
Haridelle, s. f., mauvais cheval.
Harmoste, s. m., commandant de place chez les Spartiates.
Harnachement, s. m., habillement d'un cheval.
Harnacher, m. a., mettre le harnais.
Harnacheur, s. m., qui met le harnais.
Harnais, s. m., ce qui habille un cheval.
Haro, s. m., cri d'opposition.
Harpail, s. m., bande de biches.
Harpailler (se), m. a., quereller.
Harpailleur, s. m., mendiant.
Harpaille, s. m. genre d'in[illegible] secte.
Harpaye, s. m., oiseau d[illegible] proie.
Harpe, s. f., instrument [illegible] cordes.
Harpé, e, m. i., chien harpé[illegible] etc.
Harpeau, s. m., grapin d'a[illegible]bordage.
Harper, m. a., étreindre, serrer.
Harpette, s. m., jeu de ballo[illegible] chez les anciens.
Harpie, s. f., monstre fabuleux.
Harpier, m. a., enlever d[illegible] force.
Harpigner (se), m. a., se bat[illegible]tre, se quereller.
Harpin, s. m., croc de bate[illegible]lier.
Harpon, s. m., gros javel[illegible]ot pour la pêche de la b[illegible]leine.
Harponner, m. a., lancer [illegible]le harpon.
Harponnier, s. m., oiseau.
Hart, s. f., lien de bois.
Harviau, s. m., corde po[illegible]r attacher les filets aux arch[illegible]s des ponts.
Hasard, s. m., fortune, [illegible]s fortuit.
Hasarder, m. a., risquer.
Hasardeux, se, m. i., dép[illegible]dant du hasard.
Hasardeusement, acc.
Hase, s. f., femelle du lièvre.
Hâte, s. f., vitesse, promp[illegible]tude.
Hâter, m. a., diligenter.

Hâteur, s. m., officier de cuisine.

Hâtier, s. m., chenet de cuisine.

Hâtif, ive, m. i., qui est formé avant le temps requis.

Hâtiveau, s. m., poire précoce.

Hâtivement, acc., d'une manière hâtive.

Haubaner, m. a., fixer les échafaudages avec des cordes.

Hauban, s. m. corde de mâture.

Haubelonne, s. f., sorte de fromage.

Haubère, m. i., terme de manége.

Haubergenier, ou *haubergi-nier*, s. m., ouvrier en armures.

Haubergeon, s. m., petit haubert.

Haubergier, s. m., qui a un fief de haubert.

Haubert, s. m., ancienne cuirasse; — fief.

Haubitz, s. m., pièce d'artillerie.

Hausse, s. f., ce qui sert à hausser.

Haussement, s. m., élévation.

Hausser, m. a., lever.

Haussier, s. m., qui joue sur les fonds publics.

Haussoires, s. f. pl., palettes qui retiennent l'eau aux écluses d'un moulin.

Haut, s. m., le point élevé.

Haut, e, m. i., qui a de la hauteur.

Haut, acc., parler haut.

Dans touts les mots formés sur *haut* ou *haute*, le *h* est aspiré.

Hauteur, s. f., élévation.

Hauturier, s. m., pilote qui mesure la hauteur des astres.

Hauyne, s. f., minéral découvert par Haüy.

Havage, s. m., droit que percevait l'exécuteur des hautes-œuvres.

Haveau, s. m., outil de saunier.

Havelée, s. m., sillon dans l'aire.

Haveneau ou *havenet*, s. m., filet monté sur un cerceau.

Haveron, s. m., avoine sauvage.

Havet, s. m., gros clou à crochet.

Havir, m. a., faire sécher la viande au feu sans qu'elle cuise en dedans.

Hâvre, s. m., port, petit golfe.

Hâvresac, s. m., sac de soldat.

Hé! acc. interjectif.

Heaume, s. m., casque.

Heaumer, m. a., faire des heaumes.

Heaumerie, s. f., lieu où l'on fabrique des heaumes.

Heaumier, s. m., fabricant de heaumes.

Héler, m. a., appeler un équi

page en mer pour le reconnaître.

Hélianthème, s. m., plante vulnéraire.

Hem! acc. interjectif.

Hennir, m. a., se dit du cheval qui fait des hennissements.

Hennissement, s. m., cri naturel du cheval.

Henriade, s. f., poème de Voltaire.

Hérault, s. m., officier chargé des proclamations.

Hérissé, s. m., poisson.

Hérisser (se), m. a., se dresser, en parlant des cheveux.

Hérisson, s. m., petit animal.

Hérissonné, *e*, m. i., couvert d'épines.

Héron, s. m., oiseau.

Héronneau, s. m., petit héron.

Héronner, m. a., lancer le héron.

Héronnier, *ère*, qui tient du héron.

Héros, s. m., homme illustre.

Hersage, s. f., action de herser.

Herse, s. f., instrument agricole.

Hersement, s. m., action de herser.

Herser, m. a., passer la herse dans un champ.

Heurt, s. m. choc rude.

Heurter, m. a., choquer.

Heurtoir, s. m., marteau de porte cochère.

Hibou, s. m., oiseau de nuit.

Hic, s. m., difficulté.

Hie, s. f., instrument de paveur.

Hiement, s. m., cri des charpentes ou d'un essieu de bois.

Hiène, s. f., animal féroce.

Hiérarchie, s. f., ordre des individus selon leurs degrés, leurs qualités sociales.

Hiérarchiquement, acc., selon l'ordre hiérarchique.

Hiérarques, s. m. pl., les prélats, etc., selon leurs rangs.

Hoc, s. m., jeu de cartes.

Hoca, s. m., jeu de hasard avec trente boules de loto.

Hoche, s. m., entaille, marque.

Hochement, s. m., action de remuer la tête en signe de mécontentement.

Hochepied, *hochequeue*, s. m., oiseaux.

Hochepot, s. m., ragoût de bœuf.

Hocher, m. a., secouer la tête.

Hochet, s. m., joujou d'enfant.

Holà! acc. interjectif.

Homard, s. m., écrevisse de mer.

Hongre, m. i., cheval hongre.

Hongrer, m. a., châtrer un cheval.

Hongrie, s. f., royaume.

Hontage, s. m., par honte.

Honte, s. f., confusion.

Honteusement, acc., avec honte.

eur, euse, s. m., qui a de
nte.
, s. m, mouvement
ulsif et par secousse de
mac.
on, s. m., sorte d'ar-
.
s. f., sorte de panier
l'on porte sur le dos.
s. f., charge, contenu
e hotte.
r, euse, s., qui porte la
.
n, s. m., plante dont on
la bierre.
nner, m. a., mettre du
lon dans le brassin.
nnière, s. f., champ
té de houblon.
s. f., instrument de la-
.
m. a., labourer à la
.
e, s. f., labour à la houe.
ette, s. f., outil de sculp-
.
nes, s. f. pl., pièces d'ar-
es qui couvraient les
ses.
u, s. m., oiseau.
e, s. f., sorte de char-
.
ère, s. f., mine de
lle.
eur, s. m., ouvrier des
s de houille.
, s. f., vague après la
ète.
te, s. f., bâton ferré
berger.

Houleviche, s. f., filet pour le gros poisson.
Houlier, s. m., voleur.
Houp! acc. interjectif.
Houper, m. a., appeler.
Houperon, s. m., poisson de mer.
Houppe, s. f., touffe de fil, de cheveux, etc.
Houppelande, s. f., vêtement large.
Houpper, m. a., faire des houppes.
Houppier, s. m., arbre qui n'a qu'une houppe, qu'un bouquet au sommet.
Houra! cri de guerre.
Hourailler, m. a., chasser avec des hourets.
Hource, s. f., corde qui tient la vergue.
Hourdage, s. m., maçonnage grossier.
Hourder, m. a., maçonner grossièrement.
Hourdi, s. m., barre d'arcasse; t. de marine.
Houré, s. m., échafaud d'ardoisier.
Houret, s. m., mauvais petit chien de chasse.
Houri, s. f., femme du paradis de Mahomet.
Hourque, s. f., navire hollandais.
Hourvari, s. m., bruit, tumulte.
Housard, *houssard*, *hussard*, s. m., soldat de cavalerie légère.

usarder, m. a., se conduire en *housard*.

ousche, s. m., jardin tenant à la maison.

Houseaux, s. m. pl., espèce de guêtres.

Houspiller, m. a., maltraiter.

Houspillon, s. m., demi-verre de vin.

Houssage, s. m., action de housser.

Houssaie, s. f., lieu planté de houx.

Housse, s. f., couverture de cheval, de meuble, etc.

Housseau, s. m., sorte d'épingle.

Houssée, s. f., pluie d'orage.

Housser, m. a., nettoyer avec un houssoir.

Houssette, bas de chausse, sorte de serrure.

Houssine, s. f., petite baguette.

Houssoir, s. m., balai pour housser.

Houssière, s. f., plantation de houx.

Housson, s. m., houx frelon, plante.

Hout, s. m., tréteau de scieur de long.

Houtou, s. m., espèce de passereau.

Houvari, s. m., vent orageux d'Amérique.

Houx, s. m., arbrisseau toujours vert.

Houzure, s. m. ordure que le sanglier laisse aux arbres contre lesquels il se frotte.

Huau, s. m., ailes des oiseaux de proie attachées à un mur.

Huch, s. m., sorte de poisson.

Huche, s. f., coffre à pétrir le pain.

Hucher, m. a., appeler en sifflant.

Huchet, s. m., cornet pour porter la voix et pour appeler de loin.

Hue, cri de charretier.

Huée, hurie, s. f., vocifération, moquerie.

Huer, m. a., vociférer, moquer.

Huet, huette, s., hibou cendré

Huguenot, e, s., protestant.

Huguenotique, m. i., qui ap partient aux huguenots.

Huguenotisme, s. m., religio des huguenots.

Huit, s. m., chiffre. Le *h* e muet dans dix-huit, ving huit, etc.

Humer, m. a., aspirer, aval un liquide.

Hune, s. f., espèce de guérite d'observation au haut d'u mât.

Hunier, s. m., mât de hune.

Huppe, s. f., oiseau; touffe de plumes que quelques oiseaux ont sur la tête.

Huppé, e, m. i., qui a une huppe.

Hure, s. f., la tête coupée d'u sanglier.

Hurlement, s. m., cri lugubre du chien, du loup, etc.
Hurler, m. a., crier d'une manière lugubre.
Hurleur, s. m., qui hurle ; — sorte de singe.
Hutte, s. f., petite cabane.
Hutter, m. a., se mettre dans une hutte, construire une hutte.

H au milieu des mots ne se fait sentir que dans certains cas, et c'est quand il se trouve placé entre deux voyelles, comme dans *ahan*, *aheurter*, *cohue*, *cohorte*, où l'aspiration se fait sentir, ou bien encore dans les mots composés de ceux qui commencent par un *h* aspiré ; comme *éhonter*, *enhardir*, *rehausser*, etc. ; excepté *exhausser*, *exhaussement*, etc. *H* commençant un mot est toujours suivi d'une voyelle.

Le *h* est aspiré lorsqu'il se prononce fortement et empêche que l'élision de la voyelle qui le précède puisse avoir lieu. Ainsi dans cette expression : *funeste hasard* ; on ne pourrait pas prononcer *fu-nes-tâ-zar*, en quatre syllabes ; il faudrait dire *fu-nes-te-â-zar* ; comme au pluriel, au lieu de dire : *fu-neste-zâ-zar*, il faudrait prononcer *fu-nes-te-â-zar*.

Si la lettre *h* est muette, elle n'a plus d'influence sur la prononciation, ce n'est plus qu'une lettre nécessaire à l'orthographe du mot où elle est employée. Lorsqu'elle est initiale, le mot précédent, terminé par un *e* muet ou une consonne, perd le son de sa consonne, ou de son *e* muet, par le concours du *h* muet. Alors, avec élision de l'*e*, *titre honorable* se prononce *ti-tro-no-rable*, au lieu de *titre-o-no-rable* ; et au pluriel *titres honorables* en portant le son du *s* sur la voyelle qui suit le *h* muet, on dira : *titre-zo-no-rables*, au lieu de *ti-tro-no-rables*.

Les consonnes après lesquelles on emploie le *h* dans notre langue sont *c*, *l*, *p*, *r*, *t*. La lettre *h* précédée du *c*,

prend le son du *k* dans certains mots, tels sont : *Achaïe*, *Chersonèse*, *chiromancie*, *Chaldée*, *Nabuchodonosor*, *Achab*, etc., que l'on prononce comme s'il y avait *Aka-ï*, *Ker-ço-nèze*, *ki-ro-man-ci*, *Kal-dé*, *Na-bu-ko-do-no-zor*, *A-kab*, etc. Ces mots se prononcent ainsi en raison de leur étymologie grèque, ou orientale, quoique quelques mots, qui ont pu avoir la même origine, se soient insensiblement éloignés de leur prononciation et aient pris celle du *ch* français ; c'est pourquoi l'on prononce aujourd'hui *archevêque*, *Achéron*, etc. Dans quelques noms propres, comme dans *Milhaud*, le *l* qui précède la consonne *h*, se prononce seul, on dit : *Mi-lô*. Selon nos savants confrères, le *ph* est le signe étymologique des mots qui nous viènent de l'hébreu, ou du grec ; c'est un autre symbole de l'articulation déjà désignée par *f*, c'est-à-dire un autre signe peignant le même son ; c'est ce qui fait que nous prononçons *Joseph*, *philosophie*, comme s'il y avait *Jo-zèf*, *fi-lo-so-fi*. A propos de ce son *ph* et *f*, rendu en notre langue par deux figures différentes, nous citerons encore le spirituel M. Vanier. « C'est ainsi que les Italiens font, dit-il ; ils ont substitué le *f* au signe *ph*. Nous ne l'avons fait que pour quelques mots, comme, par exemple : *fiole*, *fantôme*, *fantasmagorie*, et autres qui s'écrivaient avec le double signe *ph*. Nous nous sommes malheureusement arrêtés en beau chemin. » Après les consonnes *r* et *t*, la lettre *h* n'a aucune influence sur la prononciation ; elle ne figure dans les mots suivants que comme lettre orthographique : *rhapsodie*, *rhétorique*, *théologie*, *Thomas*, qui se prononcent *rape-ço-di*, *ré-to-rike*, *té-o-lo-ji*, *To-mâ*, sans avoir égard à la lettre *h*.

H chez les anciens signifiait 200, surmonté d'un trait, 200,000.

I.

Neuvième lettre de l'alphabet, et troisième voyelle. On met un point sur l'*i*, excepté quand il est majuscule. On appèle *ï tréma* celui que l'on rencontre dans certains mots : il existe deux cas où cet *ï* s'emploie ; le premier, c'est lorsqu'il est besoin de détacher le son *i* de la voyelle précédente, avec laquelle il ferait une diphtongue sans cette marque de séparation ; ainsi, il faut qu'on écrive *Laïs*, *Moïse* ; le second cas a lieu quand on veut faire prononcer la voyelle qui précède l'*ï* tréma ; c'est pourquoi l'on écrit *ambiguïté*, et que l'on prononce *am-bi-gu-i-té*. *I* s'unit avec *a*, *e*, *u* et *ou* pour former des diphtongues, comme dans *maïl*, *bataille*, *meilleur*, *beignet*, *nuit*, *buis*, *oui*, *rouir*, etc.

Il se joint souvent aux voyelles *a*, *e*, *o*, pour représenter des sons très différents de celui qui lui est propre. Ainsi, dans *faire*, *peine*, *ai* et *ei* se prononcent *è* ; dans *aimer*, *peiner*, il se prononce *é*.

On distinguait autrefois deux sortes d'*i* : l'*i* voyelle, qui est l'*i* proprement dit, et l'*i* consonne, ou *J*, qui est devenue la dixième lettre de l'alphabet.

I s'élide au mot *si* devant *il*, *ils* ; on écrit : *s'il arrive*, *s'ils viènent.*

La lettre *I* chez les anciens signifiait 100.

J.

Prononcez *je*. Dixième lettre de l'alphabet, et la septième des consonnes. *J* n'a plus rien de commun avec l'*i*, ni la figure, ni l'emploi. Cette lettre conserve au commencement des mots le son qui lui est propre. Elle ne se double point, et ne se trouve jamais ni à la fin d'un mot, ni avant

une consonne, ni avant la voyelle *i*, autrement que par élision ; comme dans *j'irai* , *j'ignore*, où *j'* se trouve pour *je*. *J* a toujours le son que l'on donne au *g* placé devant *e*, *i* : *je jugerai* , le *joug* , la *jalousie*, etc.

K.

Prononcez *ke*. Onzième lettre de l'alphabet, et huitième des consonnes. Autrefois on se servait du *k* dans les noms propres, et l'on écrivait : *Karolus* , pour *Carolus* , *Kalende*, pour *calende*, *Kalendrier*, pour *calendrier*; on l'emploie même encore dans quelques noms propres, comme *Stockholm* , *Yorck* , etc. ; mais ici, il n'est pas possible de faire autrement sans dénaturer ces noms.

K chez les anciens signifiait 250, et, surmonté d'un tiret, 250,00.

L.

Prononcez *le*. Douzième lettre de l'alphabet, et neuvième des consonnes. *L* initial, ainsi qu'au milieu des mots, conserve le son qui lui est propre : *lapin*, *larron*, *filer*, *voler*, *fidèle*, *grêle*, *appeler*; on le fait sentir également dans le corps des mots qui le contiènent entre une voyelle et une consonne, comme dans *quelque*, *quelqu'un*, *quelquefois*, etc.; on le prononce aussi dans le mot *il*, *ils*. La consonne *l* se double toujours lorsqu'elle se trouve dans le milieu d'un mot, où elle doit être mouillée, c'est-à-dire se prononcer à peu près comme deux *ii*, ainsi que dans les mots qui commencent par *al*, *col*, comme *allaitement*, *allaité*, *allié*, *collationner*, *collége*. *L*, placé à la fin d'un mot, se prononce dans les mots : *profil*, *subtil*, *puéril*, *moral*, etc., qu'il faut prononcer comme si l'on écrivait : *profile* , *subtile*, *puérile*, *morale* , etc. ; mais il existe des

xceptions : *baril, chenil, coutil, fournil, fenil, fusil, ou-l, gril, nombril, persil, sourcil, gentil,* etc., se prononcent : *bari, cheni, couti,* etc. Le mot *gentil,* dont *l* ne onne point lorsque le mot est seul, sonne comme la iphtongue *ie* devant une voyelle, ou un *h* muet ; comme ans *gentil enfant, gentilhomme,* qu'on doit prononcer *an-tie-ian-fan, jan-tie-iom-me. L* est muet dans le pluriel e *gentilshommes,* et dans le mot *fils,* que l'on doit prononcer comme s'il y avait: *jan-ti-zomme, fice. L* s'emploie ussi par euphonie, comme dans cette expression : *le lieu où l'on est,* dans laquelle, pour éviter la rencontre désagréable de *où on,* on place cet *l* entre les deux mots *où on.*

M. Landais, contrairement à l'Académie et à touts les lexicographes, dit qu'il ne comprend pas ce qu'on entend r *ll* mouillés, malgré les explications du savant Gattel et de beaucoup d'autres, qui disent de prononcer les *ll* mouillés comme le *gli* des Italiens : « La généralité des Français, ajoute-t-il, qui parlent leur langue simplement sans aucune espèce de prétention, font sonner *ie* les vulgairement dits *mouillés,* » ce qu'il approuve et propose d'adopter. Ainsi, les mots par ...*ill,* comme *fille, pillage, cotillon, pointilleux,* etc., que l'Académie et les grammairiens indiquent de prononcer : *file-ie, pile-iage, cotile-ion, poein-tile-ieu,* se prononcent, d'après M. Landais : *fi-ie, pi-iage, ko-ti-ion, poein-ti-ieu.* Il en est de même pour les mots où la lettre *l* doublée, est précédée de *ai, ei, oui ;* comme dans ces mots : *travailler, maille, bâiller, veiller, recueillir, fouiller, grenouille,* qu'il faut prononcer ainsi : *tra-va-ier, ma-ie, bâ-ié, vè-ié, re-keu-ie-ir, fou-ier, guere-nou-ie.* La même prononciation est suivie dans les mots terminés par ...*ail,* ...*eil,* ...*ueil* et

...*ouil*, par *l* simple, comme : *travail*, *réveil*, *cercueil*, *œil*, *fenouil*, etc., qu'on doit prononcer : *tra-va-ie*, *ré-vè-ie*, *cère-kueu-ie*, *eu-ie*, *fe-nou-ie*. Pour le mot *péril*, M. Landais, contrairement encore à l'Académie et aux autres grammairiens, ne veut pas que *l* ait le son mouillé, et il indique de prononcer *périle*. Dans les mots qui doublent *ll* précédés de *i*, il en est qui font exception à la règle ci-dessus ; tels sont : *gille*, *mille*, *ville*, qui se prononcent *gile*, *mile*, *vile* ; *ll* précédés de *i* au commencement des mots, comme *illégitime*, *illuminé*, *illusion*, *illustre*, etc., se prononcent ainsi : *ile-lé-ji-ti-me*, *ile-lu-mi-né* *ile-lu-zion*, *ile-lu-stre*. Nous sommes à ce sujet entièrement de l'avis de M. Landais, et nous engageons nos lecteurs à suivre cette prononciation, tout à la fois plus naturelle, plus simple et plus facile que celle indiquée par ses devanciers.

Le nom propre *Sully* se prononce *Çule-li*.

L chez les anciens signifiait 50, et, surmonté d'un trait, 50,000.

M.

Prononcez *me*. Treizième lettre de l'alphabet, et la dixième des consonnes. Le son propre de cette lettre est celui qu'elle a dans les mots *ma*, *mérite*, *midi*, *morale*, *muse*. *M*, au lieu des mots, a ordinairement le son de *n* lorsqu'il est suivi des consonnes *m*, *b*, *p* : *emmener*, *combler*, *comparer*, dites comme s'il y avait *an-mené*, *kon-blé*, *kon-paré*. Dans les mots qui commencent par *imm*, il y a quelques exceptions ; ainsi *immodeste*, *immédiat*, *immense*, *immanquable*, se prononcent *ime-mo-dècete*, *ime-mé-dia*, *ime-mence*, *ime-man-kable*. *M* se double dans les mots qui commencent par *com* et par *im*, comme dans *commode*, *commis*, *commissaire*, *immobile*, etc., etc., mais on n'

prononce qu'un ; excepté dans les mots *commensurable*, *commémoration*, *committimus*, *commotion*, *commuer*, et ses dérivés, *immense*, *immédiat*, etc., où le double *m* se prononce ; il en est de même des mots *Ammon*, *Emmanuel*, *ammoniac*, *grammaire*, *grammairien*, *grammatical*, *grammatiste*, etc. *M* conserve la prononciation qui lui est propre dans les mots où il se trouve suivi de *n* : *indemniser*, *amnistie*, *hymne*, *Agamemnon*, *Mnémosyne*, etc., excepté, *damner*, *automne*, où la consonne *M* ne se fait pas sentir, car il faut prononcer *da-né*, *ô-to-ne*. *M* a un son nasal dans les mots suivants : *nom*, *pronom*, *faim*, *parfum*, *thim*, *comte* (dignité), *compte*, *prompt*, et leurs dérivés. *M* final se fait sentir dans *item*, et dans les noms propres *Sem*, *Cham*, *Jérusalem*, *Surinam*, *Priam*, excepté *Adam*, qui se prononce *A-dan*.

M chez les anciens signifiait 1,000, et, surmonté d'un tiret, 1,000,000.

N.

Prononcez *ne*. Quatorzième lettre de l'alphabet, et onzième des consonnes. La lettre *n* est le signe de l'articulation *ne* dans touts les mots où elle est initiale, comme dans *nous*, *none*, *nonagénaire*, *Nîmes*, *Ninive*, etc.; dans le corps, comme dans *entier*, *commencer*, elle prend le son nasal.

N final se lie dans la prononciation au mot qui suit s'il commence par une voyelle ou un *h* aspiré ; c'est ainsi que l'on dit : *un ancien ami*, *un bon enfant*, *un bon ouvrage*, *un certain initié*, *son histoire*, etc., qu'on prononce : *un-nancien-nami*, *un bon-nenfant*, *un bon-nouvrage*, *un certain-ninitié*, *son-nistoire*, etc. Cependant on évite cette prononciation lorsqu'elle peut donner lieu à une

équivoque : ainsi dans cette phrase : *la maison est ouverte*, on ne saurait dire : *la maison n'est ouverte*, parceque cela pourrait faire comprendre que *la maison n'est pas ouverte*, ce qui serait précisément le contraire de ce que l'on veut dire.

Dans les mots qui doublent le *n*, comme *annale*, *annuler*, *connivence*, *inné*, *innombrable*, *innové*, etc., ainsi que dans les noms propres, les deux *n* se prononcent ; excepté les mots *solennel*, *hennir*, *hennissement*, qui se prononcent *ço-la-nèle*, *a-nir*, *a-nice-man*.

N chez les anciens signifiait 900, et, surmonté d'un tiret, 9,000.

O.

Quinzième lettre de l'alphabet, et quatrième des voyelles. Le son *o* est le même que celui représenté par la diphtongue *au*, comme dans *jaune*, *aune*, *pauvre*, etc., ou par *eau*, comme dans les mots *eau*, *tombeau*, *cerceau*, etc. La lettre *o* est quelquefois muette ; par exemple, dans les mots *paon*, *faon*, *Laon*, et leurs dérivés, elle ne se fait nullement sentir, puisqu'il faut prononcer *pan*, *fan*, *Lan*, etc. ; dans les mots suivants, il en est de même : *bœuf*, *mœuf*, *œuf*, *chœur*, *cœur*, *mœurs* et *sœur*, que l'on prononce *beufe*, *meufe*, *keure*, *eufe*, *keure*, *meure* et *ceure*. Même observation pour les trois mots suivants : *œil*, *œillet* et *œillade*, que l'on prononce *eu-ie*, *eu-iè*, *eu-iade*.

O chez les anciens signifiait 11, et, surmonté d'un tiret, 11,000.

P.

Prononcez *pe*. Seizième lettre de l'alphabet, et douzième des consonnes. *P* initial, suivi d'une voyelle, on

d'une consonne, a le son qui lui est propre, comme dans *page, psaume, psalmiste ;* excepté les mots où la lettre *h* suit immédiatement le *p*. Dans le corps d'un mot, il conserve également le son qui lui est propre, à moins qu'il ne soit encore suivi de la lettre *h*. Dans les mots *ineptie, inepte, adoption, captieux, baptismal, septembre, septénaire, reptile, aptitude, septuagésime, contempteur,* etc., le *p* se fait sentir. Il est muet dans *baptême, baptistaire, baptiser, Baptiste, cheptel*, comme dans *exempt, exempter, compte, prompt, dompter,* et dans presque touts les mots où il se trouve placé entre deux consonnes. *P* final se fait sentir dans *Alep, Gap, jalap, cap ;* dans *beaucoup, coup* et *trop*, lorsque ces mots sont suivis d'une voyelle, comme dans *il a beaucoup étudié, il est trop entêté, un coup inattendu*, etc. *P* final ne sonne pas dans les mots *camp, champ, sirop, loup, drap, sept* et ses dérivés. Lorsque dans un mot il se trouve deux *p* de suite, comme dans *opposer, opposition*, etc., la première syllabe est *brève*, et l'on prononce *o-pô-zé, o-pô-zi-cion*, etc.; généralement lorsque *p* est doublé, on n'en prononce qu'un. *Ph* a le son de *fe*, et conserve ce son dans touts les mots.

P chez les anciens signifiait 100, et, surmonté d'un tiret, 400,000.

Q.

Prononcez *ke*. Dix-septième lettre de l'alphabet, et treizième des consonnes. *Q*, placé en tête, ou dans le corps d'un mot, a toujours le son de *ke* qui lui est propre; ce son est plus ou moins dur; il est très dur dans : *qualité, quolibet, quenouille*, etc.; il l'est moins dans : *acquérir, quitter, piqûre*. Le *Q* final sonne dans : *coq* et *cinq*; mais suivi d'une consonne, comme dans cette phrase,

cinq jeunes gens, le mot *cinq* se prononce ainsi : *cein-jeune-jan*, et perd le son de sa lettre finale; il n'en est pas de même de ce mot lorsqu'il est suivi d'une voyelle ou d'un *h* muet; il faut dire : *cinq hommes*, *ils étaient cinq*, *cinq et demi*, en faisant sonner fortement le *q*. Cette consonne ne se double point. *Qu* a le son de *kou* dans : *aquatique*, *équateur*, *équation*, *in-quarto*, *quadragénaire*, *quadragésime*, *quadrature*, etc., que l'on prononce : *a-koua-tique*, *é-koua-teur*, etc. Dans les mots suivants, *qu* a le son propre de *ku* : *équestre*, *à quia*, *liquéfaction*, *quintuple*, *quinquennium*, *quirinal*, *ubiquiste*, etc., et l'on doit prononcer : *é-kuèce-tre*, *à kuia*, *li-kué-fac-tion*, etc., *Qu* a le son du *k* dans : *quidam*, *qui vive*, *quiconque*, *quinquina*, *quatrain*, *quadrille*, *quotient*, etc. La consonne *q* est toujours suivie d'un *u*, excepté quand elle est la lettre finale du mot dont elle fait partie.

Q chez les anciens signifiait 500, et, surmonté d'un tiret, 500,000.

R.

Prononcez *re*. Dix-huitième lettre de l'alphabet, et quatorzième des consonnes. Le son propre de cette lettre est comme dans : *ragoût*, *règle*, *rivage*, *Rome*, *rude*, *rouge*, etc. *R* se fait sentir au milieu d'un mot, comme dans les mots ci-dessus, et dans : *notre*, *votre*. *R* a le son dur : 1° dans les monosyllabes : *fer*, *cher*, *mer*, *mur*, *or*, etc.; 2° dans les mots terminés par *er*, immédiatement précédés de *f*, *m* ou *v*, comme dans *enfer*, *hiver*, etc.; 3° dans les mots : *magister*, *cancer*, *belvéder*, *frater*, et dans les noms propres : *Jupiter*, *Esther*, *Munster*, le *Niger*, etc.; 4° dans les mots en *ir* : *plaisir*, *loisir*, *repentir*, etc. *R* ne sonne pas à la fin des mots en *ier*, comme : *entier*, *allier*,

particulier, officier, sommeiller, singulier, teinturier, etc., que l'on prononce *ié*. *R* est muet dans quelques mots terminés par *er*, comme *danger, berger*, et dans les modatifs actifs de la première conjugaison, comme *danser, aimer*, à moins que ces modatifs ne soient placés devant une voyelle ou un *h* muet, comme *aimer à courir*, qu'on doit prononcer ainsi : *é-mè-ra-kou-rir*. *R*, final des modatifs en *ir* et en *oir*, se fait toujours sentir ; il faut prononcer *fi-nire*, *rece-voare*, etc.

Quand *r* est doublé dans un mot, on n'en prononce ordinairement qu'un, comme dans *perruque, carrosse, marron, barre ;* mais alors la voyelle qui précède est plus longue, et si cette voyelle est *e*, on la prononce plus ouverte, comme dans *guerre, tonnerre;* néanmoins les *rr* se prononcent dans *errata, errer, erroné, abhorrer, arrhes*, ainsi que dans presque touts les mots qui commencent par *ir*, comme *irrégulier, irrévocable, irréfragable, irruption*, etc. Il en est de même, dans les futurs et les temps hypothétiques des modatifs actifs *mourir, courir, acquérir*, etc. : *je mourrai, je mourrais ; je courrai, je courrais; j'acquerrai, j'acquerrais*. *Rh* n'a point d'autre articulation que celle du *r* simple.

R chez les anciens signifiait 80, et, surmonté d'un trait, il signifiait 80,000.

S.

Prononcez *se*. Dix-neuvième lettre de l'alphabet, et quinzième des consonnes. *S* initial se prononce avec un sifflement dur, comme dans *savant, sermon, simon, soleil, supérieur*, etc. ; il a le même son dans le milieu lorsqu'il est précédé, ou suivi d'une autre consonne, comme dans *course, conserver, conseil, bastonnade, espace, disque*,

offusquer, etc.; de même lorsqu'il est doublé au milieu d'un mot, comme dans *passer, essai, missel, bossu*, etc., Il a le son également dur à la fin des mots *as, anus, aloès, chorus, orémus, bibus, gratis, sinus, iris, vis, lapis, laps*, etc. *S* se prononce comme *z* lorsqu'il est seul entre deux voyelles, comme dans *rusé, hésiter, misanthrope, rose rase*, etc. *S* sonne aussi comme *z* lorsqu'il termine un mot, et qu'il se trouve placé devant un autre mot commençant par une voyelle; il a aussi le son doux dans les mots *transiger, transaction, transition, transitoire*, etc., quoique précédé d'une consonne. Mais dans les mots *parasol, présupposer, monosyllabe*, et quelques autres, *s*, quoique placé entre deux voyelles, a le son dur.

S chez les anciens signifiait 7.

T.

Prononcez *te*. Vingtième lettre de l'alphabet, et seizième des consonnes. *T* final des substantifs en *ent*, et des modatifs en *ant*, ne se supprime jamais au pluriel. *T* est dur dans presque touts les mots où il se trouve placé devant la finale *ie*, comme *partie, sortie, rôtie*, comme aussi dans le *tien*, la *tienne, métier, sentier*, etc. *T* a généralement le son dur lorsqu'il est suivi d'une voyelle, comme dans *partir, sentir, bastion, digestion, combustion, mixtion*, etc. Cependant l'euphonie, qui veut que nous adoucissions autant que possible le langage, nous fait changer souvent le *t* en *c* devant *i*, comme dans *ambitieux, action, partial*, qu'on prononce *anbi-cieu, ak-cion, par-ciale*. C'est aussi par euphonie que dans les modatifs actifs tournés interrogativement, comme *aima-t-il? arriva-t-il? s'éleva-t-il au dessus des préjugés?* etc., l'on met un *t* entre le modatif et le substantif représentatif *il*. Il en est de même pour

l'impératif *va* placé devant *en*, qu'on écrit ainsi : *va-t-en*. *T* final est dur dans *fat*, *chut*; il est muet dans *état*. Il est dur aussi dans le mot *Christ*, que l'on prononce *kri-cete* lorsqu'il est seul ; et il est doux dans *Jésus-Christ*, que l'on prononce *jé-zu-kri*.

T chez les anciens signifiait 160, et, surmonté d'un tiret, 160,000.

U.

Vingt-unième lettre de l'alphabet, et la cinquième des voyelles. La prononciation de cette lettre, telle que nous l'avons conservée, nous vient des Gaulois : touts les autres peuples de l'Occident la prononçaient et la prononcent encore *ou*; le même son lui était donné par les anciens Romains. Lorsque *u* ne doit point se lier avec une autre voyelle, on met dessus un tréma, comme dans *Ésaü*, *Saül*, qu'on prononce *é-za-u*, *ça-ule*; cet *u* est alors appelé *u* tréma. *U* a le son qui lui est propre dans les mots *une*, qu'il soit placé devant une voyelle ou un *h* muet, ou devant une consonne, comme dans *une femme*, *un livre*, *une hirondelle*, *un esprit*, *un homme*.

U s'emploie quelquefois sans se prononcer, comme dans *prodigue*, où le *g* qui le précède a par lui-même le son de *gue*. Il est presque toujours muet après la lettre *q*, comme dans *qualité*, *querelle*, *marquer*, *quolibet*, etc. Dans quelques mots, *u* est quelquefois le signe du son que nous représentons ailleurs par le son *ou*, comme dans *équateur*, *aquatique*, *quadrature*, que l'on prononce *é-koua-teur*, *a-koua-tique*, *koua-dra-ture*; il reprend sa valeur naturelle lorsque la voyelle *i* vient se placer après *qu*, comme dans *quinquagésime*, que l'on prononce *kuin-koua-gé-zime*. La lettre *u* fait diphtongue avec l'*i* qui suit, comme dans

nuit, cuit. Eu, temps accessoire prédécessif du modatif actif *avoir*, se prononce comme *u* simple : *j'eus, nous eûmes ils eurent*, se prononcent : *j'u, nous ûmes, ils urent.* U s'employait autrefois pour *v*.

U ou *v* chez les anciens signifiait 5, et, surmonté d'un tiret, 5,000.

V.

Prononcez *ve*. Vingt-deuxième lettre de l'alphabet, dix-septième des consonnes. En parlant de cette lettre, on ne dit plus, comme autrefois, un *u* consonne. La prononciation du *v* n'est qu'auxiliaire, comme dans *neuf hommes*, *neuf enfants*, qu'on prononce : *neu-vo-me, neu-van-fan*. Le *v* vient encore se placer à la place du *f* dans les modatifs inertes *bref, vif*, lorsque ces modatifs passent du masculin au féminin ; ils s'écrivent alors : *brève, vive*.

V chez les anciens signifiait 5, et, surmonté d'un tiret, 5,000. Le *v* simple ou le double *w*, barré par le haut et formant un triangle, signifiait *écu*, soixante sous, ou trois livres tournois.

W.

Prononcez *double ve*. Vingt-troisième lettre de l'alphabet, et dix-huitième des consonnes. Cette double consonne a tantôt le son de *ve*, et tantôt celui de *ou* ; celui de *ve*, comme dans *Wauxhall*, qu'on prononce : *vok-çale;* et celui de *ou*, dans *wigh*, qu'on prononce : *ouigue*. Mais cette prononciation de *ou* n'est nullement dans le génie de notre langue.

X.

Prononcez *xe*. Vingt-quatrième lettre de l'alphabet ;

[redacted]

lix-neuvième des consonnes. *X*, dans les mots *Styx*, *inx*, *préfixe*, a le son de *kce*. Il est d'autres mots ter-ls par cette consonne où elle ne se prononce pas. ique *x* est suivi d'une voyelle, ou d'un *h* muet, il a le lu *z* : *voix éclatante*, *voix humaine*, se prononce : *voè-la-tante*, *voè-zu-maine*. Dans les mots *dix*, *six*, *x* ne se ionce pas lorsqu'un de ces mots se trouve devant une onne : *dix francs*, se prononce *di-fran* ; il s'articule dans *en voilà dix*, qu'on doit dire ainsi : *an-voè-la-*

X est aussi la marque du pluriel dans certains mots, me : *lieu*, *lieux* ; *oiseau*, *oiseaux*, etc.

chez les anciens signifiait 10, et, surmonté d'un , 10,000.

Y.

ingt-cinquième lettre de l'alphabet, et sixième elle. On l'appèle *i grec*, parcequ'elle répond à l'*up-a* des Grecs, qui a la même physionomie, pour i dire. Cette voyelle a le son d'*i* simple quand elle plit la fonction de mot, comme dans *il y a*, ou qu'elle initiale, comme dans *yeux*, *yach*. Elle a le même son e deux consonnes, comme dans *acolyte*, *mystère*, *taxe*, etc. *Y*, placé dans un mot entre deux voyelles, e son de deux *i*, comme dans : *essayer*, *pays*, *yeur*, etc.

Y chez les anciens signifiait 150, et, surmonté d'un et, 150,000.

Z.

Prononcez *ze*. Vingt-sixième lettre de l'alphabet, et gtième des consonnes. La prononciation de cette con-me est douce : cette prononciation est représentée par

le son de *s* placé entre deux voyelles, comme dans : *mai-son*, *usage*, qu'on prononce : *mè-zon*, *u-zaje*.

Z chez les anciens signifiait 2,000, et, surmonté d'une barre, 2,000,000.

DU GENRE DES LETTRES.

Le genre des lettres, ainsi que leur prononciation, a varié ; aujourd'hui tout le monde est d'accord, si ce n'est sur leur prononciation, du moins sur le genre, qui est reconnu masculin ; ainsi on dit un *a*, un *b*, etc. Voici le tableau de l'ancienne prononciation comparée à la nouvelle :

LETTRES.	PRONONC. ANCIENNE.	GENRE ANCIEN.	PRONONCIAT. MODERNE.
A	*a*,	masculin,	*a*.
B	*bé*,	masculin,	*be*.
C	*cé*,	masculin,	*ce*.
D	*dé*,	masculin,	*de*.
E	*é*,	masculin,	*e*.
F	*effe*,	féminin,	*fe*.
G	*gé*,	masculin,	*ge*.
H	*ache*,	féminin,	*he*.
I	*i*,	masculin,	*i*.
J *i* consonne, ou *ji*,		masculin,	*je*.
K	*ka*,	masculin,	*ke*.
L	*elle*,	féminin,	*le*.
M	*emme*,	féminin,	*me*.
N	*enne*,	féminin,	*ne*.
O	*o*,	masculin,	*o*.
P	*pé*,	masculin,	*pe*.
Q	*qu*,	masculin,	*que* (ou *ke*).
R	*erre*,	féminin,	*re*.
S	*esse*,	féminin,	*se*.
T	*té*,	masculin,	*te*.
U	*u*,	masculin,	*u*.
V	*u* cons., ou *vé*.	masculin,	*ve*.
W *double u* cons. ou *double vé*.		masculin,	*double ve*.
X	*icse*,	masculin,	*xe*.
Y	*i grec*,	masculin,	*i*.
Z	*zède*,	masculin,	*ze*.

Pour la formation du pluriel dans les lettres prises substantivement, voyez ce que nous en avons dit page 349 et suivantes.

DES SIGNES ORTHOGRAPHIQUES.

DES ACCENTS.

Pour marquer les différentes nuances de prononciation d'une même voyelle, on sentit le besoin de les accompagner de signes particuliers : ces signes furent inventés, et ils sont aujourd'hui connus sous le nom d'accents.

Il y a trois sortes d'accents : l'*accent aigu* (´), l'*accent grave* (`) et l'*accent circonflexe* (ˆ).

On met un accent aigu sur la voyelle *e* lorsqu'à elle seule elle forme une syllabe, comme dans *écu*, *édifice* ; on l'emploie également sur un *é* terminant une syllabe, pour indiquer que cet *é* doit se prononcer la bouche presque close, comme dans *beauté*, *bonté*. L'*e*, surmonté d'un accent aigu, s'appèle *é* fermé, et se prononce bref, comme dans les mots ci-dessus.

D'après les grammairiens on emploie l'accent grave sur un *è* terminant une syllabe, dans le corps des mots, ou précédant la consonne finale *s*, pour indiquer que cet *è* doit se prononcer la bouche ouverte. Ainsi, dans la première syllabe du mot *père*, il faut prononcer *pè*, comme il faut dire *cès* dans la dernière syllabe du mot *abcès*. Il faut excepter de cette règle les mots qui prènent *ége* dans leurs cours, comme : *piége*, etc. Nous croyons qu'il serait mieux de ne faire aucune exception à cette règle, et d'écrire *piège*, car nous pensons que c'est ainsi qu'il doit être prononcé.

L'accent grave s'emploie sur *à*, terme de rapport, pour le distinguer de *a* du modatif *avoir* ; sur *où*, substantif,

pour le distinguer de *ou*, accessoire ; sur *là*, accessoire de position, pour le distinguer de *la*, accessoire déterminatif, etc. Il se met aussi sur *çà*, *deçà*, *déjà*, *holà*, *celà*, *voilà*, etc.

L'*e*, marqué de l'accent grave, s'appèle *è* grave, et se prononce ouvert, comme dans les mots ci-dessus.

L'*à*, marqué de l'accent grave, s'appèle *à* grave, et se prononce comme *a* simple.

L'accent circonflexe s'emploie sur les voyelles des syllabes longues, comme dans *âge*, *apôtre*, *être*, etc. Alors il marque souvent le retranchement d'une lettre. Il se met également sur *â* devant *ch* ou la lettre *t*, lorsqu'elle n'a pas le son de *s*, comme dans : *lâche*, *bâtiment* ; sur l'avant-dernier *e* des mots qui terminent par *ême*, comme : *emblême*, *problême*, etc. ; sur l'*i* des modatifs actifs en *aître* ou *oître*, toutes les fois que cette voyelle est suivie de la lettre *t*, comme *il croîtra*, *il naît*, etc. Il se met aussi sur *ô* devant les finales *le*, *me*, *ne* : *dôme*, *pôle*, *trône* ; sur la première et la deuxième personne plurielle du temps passé défini, et sur la troisième personne du singulier du temps causatif passé, présent ou futur des modatifs actifs, et comme signe de distinction sur le temps accessoire prédécessif de quelques autres modatifs.

L'*ë* tréma s'emploie quand *e*, *i*, *u*, sont précédés d'une autre voyelle, et qu'ils doivent se prononcer séparément, comme dans *haïr*, *prosaïque*, *Noël*, *Saül* ; par raison de prononciation, on met aussi le tréma sur l'*e* final des mots *ambiguë*, *ciguë*, *contiguë*, etc.

DE LA CÉDILLE.

La cédille est une espèce de petite virgule que l'on place sous la lettre *c* pour lui donner le son de *s* devant

devant les voyelles *a*, *o*, *u*, comme dans *Français*, *façade*, *leçon*, *maçon*, *reçu*, *conçu*, etc.

DE L'APOSTROPHE.

L'apostrophe sert à marquer l'élision des voyelles *a*, *e*, *i*, devant les mots qui commencent par une autre voyelle, ou un *h* muet; *e*, *a*, s'élident dans les petits mots *le*, *la*, *me*, *te*, *se*, *de*, *ne*, *que*, *ce*, comme dans *l'amour*, pour *le amour; l'homme*, pour *le homme; l'ivresse*, pour *la ivresse; on m'estime*, pour *on me estime*, etc. *I* s'élide dans *si* suivi des substantifs représentatifs *il*, *ils*, comme dans *s'il vient*, *s'ils viènent*, etc.

DU TRAIT D'UNION.

Le trait d'union sert à réunir deux mots dont le sens est, pour ainsi dire, indivisible, comme dans : *ci-joint*, *ci-dessus*, *ci-dessous*, etc.; on l'emploie également dans les modatifs tournés interrogativement, comme dans : *irai-je? viendras-tu? ira-t-il?* etc.; il se met aussi lorsque le modatif précède le substantif représentatif, comme dans ces mots : *excusez-le*, *prévenez-la*, etc.

On se sert encore de ce signe à la fin d'une ligne, pour marquer que le mot qui la termine est coupé en deux, et que la seconde partie est transportée au commencement de la ligne suivante; dans ce dernier cas, en termes d'imprimerie, on l'appèle *division;* mais l'usage de ces deux traits, ou plutôt de ce même trait, dans ces deux cas, peut jeter dans le doute, et nous croyons qu'il serait mieux de doubler le trait chaque fois qu'un mot contenant un trait d'union se trouve divisé à l'endroit du trait d'union, c'est-à-dire chaque fois que la première partie du mot termine une ligne, et que la seconde en recommence une autre, parceque celà indiquerait naturellement

qu'il y a non seulement trait d'union, mais encore division de la part de l'imprimeur ; c'est-à-dire que si l'on voyait. . . . . : *rendez—*
vous imprimé ainsi, par un simple trait, on comprendrait de suite qu'il s'agit du substantif *rendezvous*, et qu'il doit s'écrire sans trait d'union, au lieu que si on le voyait écrit ainsi. . . . . *rendez*
vous avec deux traits, on comprendrait également de suite qu'il s'agit du modatif actif *rendre* à l'impératif, et qu'il doit s'écrire *rendez-vous*, avec un trait d'union. Il en est de même pour ceux qui veulent suivre l'orthographe de l'Académie, car le célèbre aréopage écrit : *porteballe* sans trait d'union, et *porte-barre* avec trait d'union ; ainsi ces mots, divisés par l'imprimeur, présenteront la même figure, et rien ne pourra indiquer à l'élève l'absurdité de l'Académie ; au lieu qu'en adoptant notre proposition, on comprendrait, en voyant *porteballe* divisé par un seul trait, qu'il doit s'écrire d'un seul mot, et *porte-barre* par deux traits, qu'il doit s'écrire en deux mots, joints par un trait d'union.

DE LA PARENTHÈSE.

La parenthèse ( ) sert à renfermer une petite portion d'un discours, ou d'une phrase, qui, bien qu'on puisse la retrancher, sert néanmoins à rendre plus clair le discours ou la phrase, comme dans cet exemple :

> Je croyais moi (jugez de ma simplicité)
> Que l'on devait rougir de la duplicité.
>
> DESTOUCHES.

Ouvrir la parenthèse, c'est poser la parenthèse de devant, comme ceci (; et fermer la parenthèse, c'est poser la parenthèse de derrière, comme celà).

DU TIRET, OU MOINS.

Le *tiret*, dont voici la figure — se nomme aussi *moins*; il ne faut pas le confondre avec le trait d'union, qu'on appèle encore *tiret*. Il sert dans le dialogue pour marquer le changement d'interlocuteur, comme dans ces phrases : *Viendras-tu, ce soir? — Je ne sais, peut-être*. Dans certains ouvrages, il sert à marquer les différents rapports qu'ont les choses entre elles, comme dans les sommaires. C'est aussi un signe algébrique.

DE L'ORTHOGRAPHE.

L'orthographe devrait être l'*art et la manière d'écrire correctement les mots de la langue, selon l'usage établi*, d'après la définition qu'en donne l'Académie. Mais comme l'Académie a rompu elle-même les liens de toute analogie, nous ne pouvons pas dire que l'art est d'après l'Académie, mais d'après le bon sens et la raison, qui doivent l'emporter sur tout. Ainsi donc, l'orthographe est l'art d'écrire les mots sans en rompre les liens de famille, non en cherchant l'autorité paternelle chez les Grecs et chez les Latins, mais chez les Français. Ne point détruire l'analogie, voilà l'art; simplifier le tout, voilà le perfectionnement, et il y a beaucoup à faire.

L'orthographe se divise en *orthographe de principe* et en *orthographe d'usage*.

L'*orthographe de principe* est celle qui indique les différentes modifications que les mots doivent subir, suivant les rôles divers qu'ils jouent dans le discours, suivant leurs rapports avec les autres mots, et surtout la pensée : cet

rt ne saurait s'acquérir que par l'étude réfléchie de la grammaire et du génie de la langue; mais à coup sûr le travail et l'observation mènent à un plein succès.

Il n'en est malheureusement point ainsi de l'*orthographe d'usage*, c'est-à-dire de l'art d'écrire les mots comme on les écrit, sans autre raison que l'*usage*. Ici tout est confus, embrouillé; c'est une masse de faits sans ordre et sans lois, une mer où le voyageur s'égare faute de boussole, un dédale ténébreux, inextricable. Ce n'est que de cette *orthographe d'usage* que nous avons à parler dans ce chapitre; tout le reste de notre livre est consacré à développer les lois de l'*orthographe de principe*.

Nous voici donc arrivé à une matière bien épineuse, qui a causé bien des tourments, suscité bien des disputes, soulevé bien des haines, fait épancher bien des flots d'encre; heureusement pour la science, tout ce bruit n'a pas été fait en pure perte; et, malgré toute la résistance des routiniers entêtés, plus d'une idée féconde, plus d'une amélioration notable sont parvenues à conquérir la place qu'on leur contestait. La querelle dure depuis longtemps, et durera longtemps encore, peut-être; car c'est pièce à pièce qu'il faut détruire cet autel de la routine, qui s'écroule et tombe, mais en laissant dans le sol des fondements qui seront encore des entraves à l'essor rapide, simple et naturel, de la pensée.

Boiste a dit :

« Ceux qui tiènent à la gothique orthographe de Montaigne, ressemblent à ces voluptueux blasés qui veulent qu'une rose ait des épines. »

Oui, M. Boiste, cela est ridicule; ridicule comme de garder le vieux manteau usé qui nous laisse avoir froid, quand on peut en mettre un neuf qui tient chaud; ridicul

comme de porter un habit qui n'est plus à notre taille. — Voilà pourquoi nous n'écrivons plus : *respondre*, *escrire*, *advenir*, *subject*, etc. Voilà pourquoi Thomas Corneille dit dans ses notes sur les remarques de Vaugelas : « On ôte le *d* de touts les mots où il ne doit point se faire sentir. Ainsi, comme on trouve écrit *avenir*, *avis*, *avenue*, *ajouter*, etc., on ne saurait se tromper à la prononciation de ces mots. On ôte aussi le *s* de touts les mots où il ne se prononce point, et l'on écrit *épée* avec un accent sur l'*é*, et non pas *espée*. Celà empêche que les étrangers ne soient embarrassés à savoir quand il faut prononcer le *s*. Ils le prononcent dans *espérance*, *esprit*, *espace*, parcequ'ils l'y trouvent, et disent *étendue*, *éteindre*, *étude*, sans *s*, parcequ'ils n'y en trouvent point. Si l'on écrivait espée comme *espion*, et *descrire* comme *description*, comment sauraient-ils qu'il faut prononcer *épée* et *décrire*, sans y faire sentir le *s*, et dire *espion*, *description*, en faisant sonner entièrement le *s* ? »

Voilà certes une amélioration fort raisonnable, dont profitèrent les régnicoles autant que les étrangers ; elle et ses contradicteurs.

Il est à remarquer que plus on remonte dans l'histoire notre langue, moins cette malheureuse question d'une forme orthographique se trouve embrouillée ; mais on lut trop faire, on échoua.

Le premier qui a voulu changer l'orthographe, dit tière, fut Jacques Pelletier du Mans, qui soutint qu'il écrire comme on parle, et, après lui, Louis Maigret, La Ramée, dit Ramus, Jean Anthoine de Baïf, et de temps, l'Esclache. Ces opinions ont été traitées de es. »

, si des novateurs trop hardis ne surent point com-

battre avec calme, d'autres plus réfléchis, moins fougueux, travaillaient à déraciner des préjugés, à éclairer la route par leurs observations, à préparer les esprits. Des milliers de modifications furent adoptées, une à une péniblement; mais enfin elles le furent, et ceux-là même qui les avaient repoussées de toutes leurs forces furent les premiers à en jouir.

De nos jours, la question, un peu plus avancée, a encore ses partisans outrés et ses outrés détracteurs; là encore il y a des déterminés révolutionnaires et des retardataires entêtés : les uns et les autres sont nécessaires et nuisibles à la marche du vrai progrès. Il faut donc passer entre les deux camps, profiter de la guerre que se font les deux partis, pour arriver à un heureux résultat; un peu sur chaque génération, et l'avenir applaudira à nos efforts.

L'un des plus déterminés champions du *néographisme*, M. Marle, a proposé une réforme génerale : *écrire comme on parle,* voilà toute sa doctrine. Certes, il y aurait eu dans l'adoption de cette idée d'immenses avantages; mais ce n'était pas connaître l'esprit humain que de proposer une réforme tout entière. Chacun tient à ce qu'il sait, et l'amourpropre et la paresse empêchent de se livrer à une étude nouvelle; c'est ainsi que l'humanité se traîne trop souvent dans l'ornière que les siècles ont tracée, peu soucieuse d'en sortir, parceque celà lui coûterait trop de travail et d'efforts. Mais les idées, jetées au sein de la foule, souvent reçues avec ironie et dédain, semblent s'y ensevelir et disparaître. Il n'en est rien cependant; elles ont été assimilées aux individus, en quelque sorte à leur insu; elles ont travaillé les massse et préparé la marche du progrès calme, réel et indestructible; voilà pourquoi

il ne faut pas bafouer, l'ironie sur les lèvres, les novateurs audacieux qui osent doter l'humanité de quelque grande pensée, au risque d'être couverts de ridicule par ceux auxquels ils prodiguent les richesses de leur pensée généreuse, quoique trop hâtive.

M. Ch. Nodier a dit : « L'adoption des nouvelles orthographes est un acompte donné à la future barbarie. » M. Nodier s'est trompé, la barbarie n'est point dans l'avenir; elle n'est que dans le passé. Qu'y a-t-il donc de barbare à écrire d'une manière plus conforme à la prononciation, disons plus, au génie de notre langue. Mais, direz-vous : « L'orthographe étymologique est la véritable raison des mots. » (Ch. Nodier). En effet, voilà une raison accablante, à laquelle il n'y a pas de réponse ! Ainsi cette pauvre langue française n'est plus qu'une gueuse habillée de guenilles volées aux grands peuples de Rome et d'Athènes ; une malheureuse à laquelle on ne permet pas même de porter ces haillons antiques à sa mode à elle, mais dans lesquels on veut qu'elle se drape, comme un de ces héros efflanqués de tragédie, saltimbanque ridicule qui ne sait nous révéler ni la poésie de l'antiquité, ni celle de nos jours, et qui fait sourire de pitié l'homme de bon sens condamné à le regarder.

Non! la langue ce n'est pas celà. Nous l'avons déjà dit, nous croyons que la nôtre est aussi ancienne que toute autre, qu'elle a, à elle, son génie, ses mœurs, ses allures ; et que si, obéissant à cette loi qui régit toutes les langues, elle emprunte parfois d'un peuple voisin une expression quelconque, elle peut alors en faire l'usage qui lui plait, lui donner son cachet particulier, la *franciser* enfin.

Souvenons-nous que Boiste, le pointilleux Boiste a

dit : « L'attention donnée à l'orthographe est perdue pour la pensée. » Qu'en conclure? sinon que ce serait rendre un grand service que de simplifier cet art, d'en briser, d'en anéantir les difficultés! Du reste, depuis sept siècles que notre France possède une littérature, la simplification a marché d'âge en âge, de siècle en siècle; joignons-nous à ce mouvement progressif autant qu'il est en nous, et disons avec de La Touche : « Si l'on s'était toujours attaché inviolablement aux lois de l'usage, nous parlerions encore comme on parlait il y a cinq cents ans; mais, grâce à notre bon destin, il s'est trouvé d'heureux téméraires qui nous ont affranchis de la barbarie des vieux gaulois. L'usage est un tyran dont nous devons secouer courageusement le joug, lorsque la raison et l'utilité nous y obligent. »

Les grammairiens ont publié différents travaux sur l'orthographe, des remarques nombreuses, des tables plus, ou moins exactes, des listes plus, ou moins complètes. Tout celà a-t-il servi à quelque chose? Non, à quelques remarques près. Et il n'en pouvait être autrement grâce au peu de ressemblance des mots d'une même famille : il n'est point de règle qui n'ait de nombreuses exceptions, et tant, qu'on pourrait souvent prendre la règle pour l'exception, l'exception pour la règle. Quelle règle peut-on donner, quand on sait que le son *an*, le son *o* se peignent chacun de trente manières différentes; que les sons de notre langue ont plus de cinq cents manières de s'orthographier. Après celà ne nous étonnons plus de l'aveu de notre poète Béranger qui dit, en parlant de M. Laisné : « C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage : *n'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe*, il me fit prendre goût à la poésie, me donna

des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais; » ni de ce que M. Marle ajoute à cette note : « Si Béranger n'a pu parvenir à apprendre l'orthographe actuelle, comment trente millions de Français qui n'ont pas son génie y parviendront-ils? Aussi nous soutenons que personne ne la sait. » A celà malheureusement il n'y a d'autre remède que la consultation des dictionnaires, lorsque le moindre doute s'élève dans l'esprit, et la lecture attentive des bons auteurs modernes. On acquerra par ce moyen la connaissance des mots, et on s'en gravera dans la tête *le dessin, la figure,* qu'on copiera en écrivant. Du reste, pensons d'abord, nous orthographierons ensuite : la pensée est dans la nature, l'orthographe dans les convenances.

Nous ne suivrons donc pas les grammairiens dans le labyrinthe où ils se sont jetés ; nous nous contenterons de parler de ce qui peut être utile.

Le travail que nous avons donné sur le genre des substantifs peut jeter un grand jour sur la question. Ainsi on a pu remarquer :

Que touts les substantifs terminés par le son *eil, eille* mouillé, s'écrivent par *eil* quand ils sont masculins, et *eille* lorsqu'ils sont féminins, à l'exception de *cureoreille*.

Que touts ceux terminés par le son *el, elle*, s'écrivent par *el* quand ils sont masculins, sans exception, et par *elle* quand ils sont féminins, à quelques exceptions près.

Il en est de même de beaucoup d'autres consonnances.

La consonne finale d'un grand nombre de mots est presque toujours indiquée par ceux qui en sont dérivés. Ainsi :

Mot		Terminaison		Dérivé
Plomb,	Sont terminés par :	...b,	A cause de leurs dérivés :	plomber.
Accroc,		...c,		accrocher.
Franc,		...c,		franchir.
Bord,		...d,		border.
Long,		..g,		longue.
Rang,		..g,		ranger.
Péril,		..l,		périlleux.
Sourcil,		...l,		sourcilleux.
Parfum,		...m,		parfumer.
Pronom,		...m,		pronominal.
Chagrin,		...n,		chagriner.
Vin,		.. n,		vineux.
Galop,		...p,		galoper.
Camp,		.. p,		camper.
Berger,		...r,		bergère.
Danger,		...r,		dangereux.
Rabais,		...s,		rabaisser.
Bras,		.. s,		brasser.
Eclat,		...t,		éclater.
Magistrat,		...t,		magistrature.

Cette remarque est applicable à une immense quantité de mots ; mais elle est aussi sujette à de nombreuses exceptions.

On conçoit donc que cette règle se trouve réduite à un certain nombre de cas, et qu'il en est peu où elle puisse s'appliquer en toute sécurité; cependant dans la pratique, elle peut être encore d'une assez grande utilité. Supposons qu'on ait cette phrase à écrire : *il y a des animaux qui ne vont que par* SAUT *et par* BOND, et qu'on éprouve quelque difficulté pour connaître quelles sont les consonnes qui doivent terminer les mots *saut* et *bond*. En réfléchissant on ne tardera pas à trouver que *saut* vient de *sauter* et *bond* de *bondir*, et comme dans le premier on trouve un *t*, et dans le second un *d*, on en conclura que *saut* se termine par un *t*, et *bond* par un *d*, et l'on aura ainsi la véritable orthographe de ces mots.

Les mots dérivés conservent la même orthographe que ceux dont ils viènent, dans toutes les syllabes qui se prononcent de même.

Les accessoires qui marquent la manière dont les choses

ent, se terminent toujours par *ent* : *doucement, décem-t, puissamment, commodément, prudemment,* etc., etc.

es substantifs formés des modatifs actifs se termi-t pour la plupart en *ment* : *abaissement*, *dépérisse-t*, *appauvrissement*, *mouvement*, etc., etc., excepté *nant*.

Endre termine les modatifs actifs de cette consonnance : *dre*, *vendre*, *prendre*, *tendre*, etc., etc., excepté : *ndre* et *répandre*.

Em, devant *b*, *m*, *p*, ou *en*, devant toutes les autres res, commencent touts les mots composés', formés n radical plus court, qu'on a fait précéder de cette sonnance ; ainsi s'écrivent : *emballer*, *emmener*, *em-ter*, *encourager*, *engager*, *enlever*, etc., qui ont été nés de : *balle*, *mener*, *porter*, *courage*, *gage*, *le-* etc., etc.

ndre termine les modatifs actifs de cette consonnance, ne : *atteindre*, *feindre*, *peindre*, etc., excepté : *com-dre*, *contraindre*, *craindre*, *plaindre*.

ncre termine les modatifs de cette consonnance : *re*, etc.

ance termine les substantifs formés du temps indéfini ltané des modatifs actifs, en changeant *ant* en *ance* : *dance*, d'*abondant* ; *naissance*, de *naissant* ; *subsis-e*, de *subsistant* ; excepté : *déférence*, *existence*, *pré-nce*, *semence*, etc., etc.

ence termine les substantifs qui ne viènent point d'un ps indéfini simultané : *conscience*, *urgence*, etc., ex-té : *aisance*, *balance*, *circonstance*, *distance*, etc.

anse termine : *contredanse*, *danse*, *transe*, *ganse*, *se* ; *il panse* (modatif actif *panser*).

Ense termine : *défense*, *offense*, *récompense*, *immense*, *il pense* (de *penser*), *dépense*, *dispense*.

Finales, *cion*, *sion*, *tion*, *xion*.

Il y a dans notre langue douze cents mots environ qui se terminent par le son *sion*, lequel se peint par *tion*, *sion*, *xion*, *cion*.

Les mots qui se terminent par *cion* sont : *cion*, *scion*; ceux qui finissent par *xion*, sont :

Annexion,
Connexion,
Flexion
Fluxion } et leurs dérivés,
Complexion;

Ceux par *tion*, sont :

Attention et ses dérivés,	*Assertion*,
Contention,	*Désertion*,
Détention,	*Dissection*,
Intention,	*Insertion*,
Manutention,	*Mention*,
Obtention,	*Portion* et ses dérivés,
Prétention,	*Replétion*,
Rétention,	*Sujétion*;

Et touts ceux terminés par les consonnances *crétion*, *vention*, comme *indiscrétion*, *convention*, etc.;

Ceux par *sion*, sont :

Concussion,	*Fusion*,
Discussion,	*Passion*,
Excussion,	*Percussion* et leurs dérivés,

Scission et touts ceux qui finissent par *mission*, comme *émission*, *commission*, etc.

nine les substantifs de cette consonnance : *bon-*
, *odeur*, *candeur*, etc., etc., excepté : *beurre*,
ıeure, *leurre*.

nine les substantifs qui ont cette finale : *labour*,
our, excepté : *bourre*, *mourre*, *mâchemoure*,

rmine : *ours*, *rebours*, *cours*, *décours*, *recours*,
ncours, *discours*, *toujours*, *velours*.

écrivez par cette finale les mots qui sonnent
xception de : *source* et *ressource*.

rivez par *oir* touts les substantifs masculins
t devenir modatifs actifs par le changement de
comme : *dévidoir*, *vouloir*, qui font : *dévidant*,
nt exceptés les mots : *compulsoire*, *consistoire*,
crivez de même par *oir* touts les modatifs de
naison, à l'exception de : *boire*, *croire* et leurs

rivez par *oire* touts les modatifs dont la finale
i, quel que soit leur genre, à l'exception de
il est masculin. Écrivez par *oire* touts les
féminins, sans exception. Écrivez de même
bstantifs masculins qui ne peuvent pas devenir
tifs par le changement de *oir* en *ant*, comme :
, *échappatoire*, *laboratoire*, à l'exception de :
irboir, *bouloir*, *dortoir*, *drageoir*, *espoir* et ses
ir, *manoir*, *ostensoir*, *retorsoir*, *torsoir*.

ie à la fin des mots qui ont cette consonnance :
omate, *cravate*, etc., excepté : *chatte*, *datte*
e, *natte*, *patte* (d'un (d'animal), *il flatte*, *il*
e.

in de tous les mots qui ont cette consonnance :

visite, *réussite*, *élite*, etc., etc., excepté : *être quitte*, *il quitte*, *il acquitte*.

Oute, à la fin des touts les mots qui ont cette consonnance : *doute*, *écoute*, *route*, etc., excepté *goutte*.

Ute, à la fin de touts les mots qui ont cette consonnance : *culbute*, *minute*, *dispute*, etc., excepté : *butte*, *hutte*, *lutte*.

Un termine les mots de cette consonnance : *commun*, *tribun*, *aucun*, etc., excepté *parfum*, être à *jeun*.

Le *n* se change en *m* devant *b*, *m*, *p* ; c'est ainsi qu'on écrit : *ambition*, *embarras*, *comment*, *emmancher*, *amplifier*, *complaisance*, *amphithéâtre*, *emphase*, etc. Il faut cependant excepter de cette règle la première personne plurielle du temps passé défini des modatifs actifs *tenir*, *venir*, et de leurs composés : nous *tînmes*, nous *vînmes*, nous *retînmes*, nous *revînmes*, etc., etc. ; l'accessoire *néanmoins*, et, suivant l'Académie, les substantifs *sainbois*, *embonpoint*, *bonbon*, *bonbonnière*. Ces cinq mots sont de création nouvelle, c'est sans doute pour celà qu'on ne les a point encore soumis à la loi générale ; nous croyons cependant que ce serait faire sagement que de leur faire partager le sort de leur famille ; celà serait encore une exception de moins (1).

L'une des plus grandes difficultés de l'orthographe, c'est sans contredit l'usage des lettres *y*, *ph*, *th*, *æ*, *œ*. Comme il n'est aucune règle qui puisse guider dans l'em-

---

(1) Si dans nos mots composés nous avons laissé plusieurs mots avec *n*, suivi de *b*, *m*, *p*, c'est que nous avons craint de trop faire d'un coup et de dénaturer les mots ; mais maintenant que l'on sait à quoi s'en tenir, nous conseillons de les soumettre à la règle que nous venons d'indiquer.

ploi de ces caractères, et qu'il est cependant de la plus haute importance de connaître les mots où ils sont employés, nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'en donner la liste aussi complète qu'il nous est possible.

Mots dans lesquels il entre un Y.

Abbaye.
Aboyer.
Abreyer.
Achronyche.
Acolyte.
Acotylédone.
Acronyque.
Acrydien.
Acyrologie.
Acytère.
Adynamie.
Agastachys.
Agonyclite.
Agropyle.
Agrypnie.
Agrypnocome.
Agynien.
Agyrte.
Aigayer, ou
Aiguayer.
Aisy.
Alacoaly.
Alcyon.
Alcyonite.
Alcyorelle.
Alexipyrétique.
Allonyme.
Aloyage.
Aloyau.
Aloyer.
Aluyne.
Alyde.
Alype.
Alypum.
Alysie.
Alysmon.
Alyson.
Alysse.
Alytarchie.
Amanoyer.
Amarasynha.
Amaryllis.
Amblygone.
Amblyode.
Amblyopie.
Ammochryse.
Ammodyte.
Ammy.
Ammyrsine.
Ampyx.
Amygdale.
Amygdalin.
Amygdaloïde.
Amylacé.
Amymône.
Amyntique.
Amyris.
Anacalyptérie.
Anacycle
Anacyclique.
Anadyomène.
Analyse.
Anargyre.
Anaxyride.
Anchyose.
Ancyle.
Ancylomèle.
Ancyroïde.
Androgyne.
Androgynette.
Andryale.
Angéiohydrotomie.
Anisocycle.
Anisodactyle.
Anisonyx.
Ankyloglosse.
Ankylomérisme.
Ankylose.
Anonyme.
Antilysse.
Antitype.
Antizymique.
Apalytre.
Aplysie.
Apocalypse.
Apochylisme.
Apocyn.
Apodacrytique.
Apolytique.
Apomyttose.
Apopsychie.
Apyre.
Apyrexie.
Archégaye.
Archiérosyne.
Archoyer.
Aréostyle.
Argophylle.
Argynne.
Argyraspide.
Argyreia.
Argyrée.
Argyréiose.
Argyréje.
Argyrite.

Argyrocome.
Argyrodamas.
Argyrogonie.
Argyronète.
Argyropée.
Argytame.
Artogyrite.
Arty.
Aryténoépiglottique.
Aryténoïde.
Aryténoïdien.
Ascyre.
Astrocynologie.
Astrocyon.
Astyce.
Astynomie.
Asyle.
Asymétrie.
Asymptote.
Asyndéton.
Atélécycle.
Atoully.
Atractyle.
Atychie.
Atye.
Atype.
Atyrion.
Atys.
Auray.
Aya.
Ayabassi.
Ayaca.
Ayalla.
Ayally.
Ayam.
Ayant.
Ayapana.
Ayau.
Ayeaye.
Ayène.
Ayer.
Aylante.
Aynet.
Aynitu.
Ayoquantotote.
Ayparhu.
Aypi.
Ayra.
Ayri.
Aytimul.
Ayun.
Ayval.
Azygos.
Azyme.
Babylonien.
Backelys.
Bajoyer.
Balayer.
Balayette.
Barbyle
Baripycni.
Barycole.
Baryton.
Barytum.
Baryxile.
Batayole.
Bathyercus.
Batrachomyomachie
Bayad.
Bayade.
Bayadère.
Bayart.
Bayatte.
Baydar.
Bayer.
Bayoque.
Belyte.
Béobotrys.
Béryl.
Béryte.
Bérytion.
Beslyk.
Bétyle.
Bibby.
Bicotylédone.
Bidactyle.
Bindely.
Biocolyte.
Blanchoyer.
Blechropyre.
Blondoyer.
Boistapyré.
Bokey.
Bolty.
Bopyre.
Borborygme.
Bordayer.
Bordoyer.
Bornoyer.
Bossy.
Bostryche.
Bostrychite.
Botrycère.
Botryllaire.
Botrylle.
Botrys.
Botryte.
Botrytis.
Boyard.
Boyau.
Boyer.
Boyle.
Brachelytre.
Brachycatalectique.
Brachycère.
Brachyélitre.
Brachyglotte.
Brachyogle.
Brachypnée.
Brachypode.
Brachypote.
Brachyptère.
Brachystème.
Brachystère.
Brachystochrone.
Brachyure.
Bradype.
Bradypepsie.
Brasseyage.
Bratys.
Braye.
Brayer.
Brayon.
Brédémeyère.
Breynie.
Bruyx.
Bruyant.
Bruyère.
Bry.
Bryon.
Bryone.
Bryopsis.
Buguyère.
Butyreux.
Butyrin.
Buyandière.
By.
Byani.
Byragui.
Byrrhe.
Byrrhène.
Byrrhien.
Byrrhus.

Carnavalopy.
Caroxylon.
Carpolyse.
Carroy.
Cartayer.
Caryatide.
Caryatique.
Carybde.
Carybdée.
Carychion.
Caryocar.
Caryocatacte.
Caryocostinum,
Caryocostin.
Caryote.
Cascolytre.
Cataclysme.
Catapactayme.
Catopyrite.
Cayamboue.
Cayas.
Cayasse.
Cayenne.
Caye.
Cayeu.
Cayman.
Caymiri.
Cayolisan.
Cayopollin.
Céblépyris.
Cécidomyie.
Cénomyce.
Cérambycin.
Cérambyx.
Céraunochryson.
Céréoxyle.
Ceylanite.
Ceyx.
Chalcopyrite.
Chamédrys.
Chamésyce.
Charroyer.
Charroyeur.
Chascolytre.
Chatoyer.
Chaty.
Chavayer.
Chaya.
Chayé.
Chaygue, ou
Chayque.

Chéilodactyle.
Chéiromys.
Chérocrylle.
Chersydre.
Cheylète.
Cheylétide.
Cheyloglotte.
Chirialy.
Chucayite.
Charimoye.
Chlamyde.
Chlamydie.
Chloroxylon.
Chondroptérygien.
Chondrosyndème.
Choryzème.
Choultry.
Choyer.
Choyne.
Chrystolite.
Chrommyomancie
Chronyomètre.
Chrysalide.
Chrysalider.
Chrysantelle.
Chrysantin.
Chrysaopis.
Chrysaore.
Chrysargire.
Chrysaspide.
Chrisie.
Chrysis.
Chrysistice.
Chrysite.
Chrysitis.
Chrysitrice.
Chrysobalanus.
Chrysobate.
Chrysobéril.
Chrysobolan.
Chrysocalque.
Chrysochlore.
Chrysocolle.
Chrysocome.
Chrysodon.
Chrysogastre.
Chrysogon.
Chrysogone.
Chrysolampe.
Chrysole.
Chrysologue.

Chrysomèle.
Chrysoméline.
Chrysopée.
Chrysopie.
Chrysoprase.
Chrysoprasin.
Chrysops.
Chrysopside.
Chrysoptère.
Chrysosplénium.
Chrysostôme.
Chrysostose.
Chrysostrome.
Chrysotoxe.
Chrysulée.
Chyle.
Chylidoque.
Chylifère.
Chyme.
Chymiatrie.
Chymôse.
Chytre.
Chytropode.
Citoyen.
Cladostyle.
Clairvoyance.
Clavicylindre.
Claydas.
Clayer.
Claymore.
Clayon.
Claytone.
Cléonyme.
Clepsydre.
Cleyère.
Cloîys.
Cloyère.
Cluytie.
Clymène.
Clypéacé.
Clypéaria.
Clypéastre.
Clypéiforme.
Clypéole.
Clysoir.
Clysse.
Clystère.
Clytie.
Clytre.
Cobaye.
Coccygien.
Coccygioanal.
Coccys.
Cocydite.
Cocyte.
Collybistique.
Collyre.
Collyridien.
Collyptique.
Colybe.
Colydie.
Colymbus.
Conchyle.
Conchylifère.
Conchylioïde.
Conchyliologie.
Concitoyen.
Condyle.
Condylôme.
Condylure.
Conjoyer.
Conostyle.
Convoyer.
Copronyme.
Corroyer.
Corroyère.
Corybante.
Corycée.
Corycion.
Corycobolie.
Corycomachie.
Corydale.
Corydoras.
Corymbe.
Corymbiole.
Coryne.
Corynète.
Coryse ou Coryza.
Coryste.
Corystion.
Cotoyer.
Cotyle.
Cotylédon.
Cotylet, ou
Cotylier.
Cotylisque.
Cotyloïde.
Cotyttée.
Coudey.
Coudoyer.
Cousseccaye.
Coy.
Coyau.
Coyer.
Crayer.
Crayon.
Cricoaryténoïdien.
Cronhyomètre.
Crostyle.
Croyable.
Croyance.
Croyant.
Crypte.
Cryptique.
Cryptobranche.
Cryptocère.
Cryptogamie.
Cryptométallin.
Cryptonyme.
Cryptopode.
Cyanelle.
Cyanite.
Cyanogène.
Cyanomètre.
Cybernésie.
Cycéon.
Cychre.
Cyclade.
Cyclamen, ou
Cyclame.
Cyclamor.
Cycle.
Cycloïde.
Cyclope.
Cycloptère.
Cyclostome.
Cyclotome.
Cygne.
Cylindre.
Cyllénie.
Cymaise.
Cymbaire.
Cymbalaire
Cymbale.
Cyme.
Cynanche, ou
Cynanchie.
Cynanque.
Cynégétique.
Cynips.
Cynisme.
Cynodon.
Cynoglosse.

xie.
hodon.
ire.
ïde.
.
.
ïque.
die.
r.
te.
s.
ie.
anche.
èle.
érocèle.
tose.
ne.
ome.
de.
n.
pie.
.
pore.
logie.
er.
re.
ètre.
de.
gon.
e.
er.
ne.
nie.
r.
oyer.
.
té.
er.
er.
re.
uyer.
yer.
r.
lon.
nite.
.
édone.

Didactyle.
Didynamie.
Digynie.
Dilayer.
Dionysiaque.
Diptyque.
Distyle.
Distritactyle.
Dodécadactylon.
Dodécagynie.
Doyen.
Drayoire.
Dryade.
Dryadée.
Drymyrrhisée.
Driops.
Dryotéride.
Drypte.
Dyarchie.
Dyasrophie.
Dynamètre.
Dynamique.
Dynamomètre.
Dynastie.
Dysanagogue.
Dyscinésie.
Dyscole.
Dyshémorrhée.
Dyslochie.
Dyspepsie.
Dyspermatisme.
Dyspnée.
Dyssenterie.
Dysurie.
Dytique.
Ebénoxyle.
Ecchymose.
Ectylotique.
Ectype.
Effrayer.
Egayer.
Elytre.
Elytrocèle.
Embryon.
Employé.
Empyrême.
Empyrée.
Empyreume.
Enchymôse
Encyclie.
Encyclopédie

Endomyque.
Enfrayer.
Engyscope.
Enhydre.
Enkysté.
Ennuyer.
Enrayer.
Entérocystocèle.
Entérohydrocèle.
Envoyé.
Eolipyle.
Epicycle.
Epigyne.
Epinyctide.
Episynangine.
Eployé.
Erotyle.
Erymantide.
Erysipèle.
Eryx.
Essayer.
Essuyer.
Etayer.
Etymologie.
Eucalypte.
Eustyle.
Eyra.
Flamboyer.
Fossoyer.
Foudroyer.
Fourvoyer.
Foyer.
Frayer.
Fuyard.
Gastrodynie.
Géocyclique.
Giboyer.
Ginglyme.
Glycine.
Glyconien.
Glyptique.
Glyptognosie.
Glyptosperme.
Gruyer.
Gruyère.
Gryposc.
Guerroyer.
Gymnase.
Gymnonecte.
Gymnopédie.
Gymnopome.

Gymnospermie.
Gymnote.
Gynandre.
Gynécée.
Gynologie.
Gypaète.
Gypse.
Gyria.
Gyromancie.
Gyrovague.
Hamadryade.
Haye.
Hayer.
Hémoptysie.
Heptagynie.
Hexadynie.
Hexastyle.
Homonymie.
Hoyau.
Hyale.
Hyalin.
Hyalité.
Hyaloïde.
Hybride
Hydatide.
Hydatis.
Hydatisme.
Hydne.
Hydrachne.
Hydrate.
Hydraulique.
Hydre.
Hydréléon.
Hydrentérocèle.
Hydrocardie.
Hydrocèle.
Hydrocérame.
Hydrocaridée.
Hydrocaris.
Hydrocircocèle.
Hydrocotyle.
Hydrodynamique.
Hydrofuge.
Hydrogale.
Hydrogène.
Hydrogéologie.
Hydrologie.
Hydromantique.
Hydromel.
Hydromètre.
Hydrométrie.
Hydromye.
Hydropiper.
Hydropisie.
Hydropneumatique.
Hydropote.
Hydropyrique.
Hydrosaccharum.
Hydrosarcocèle.
Hydrosarque.
Hydroscope.
Hydroscopie.
Hydrostatique.
Hydrosulfure.
Hydrotique.
Hyémal.
Hyène.
Hyétomètre.
Hygiène.
Hygiététique.
Hygiocérame.
Hygroclimax
Hylobate.
Hylobien.
Hylotome.
Hymen.
Hyménodie.
Hyménologie.
Hyménoptère.
Hymne.
Hymniste.
Hymnode.
Hyoglosse.
Hyoïde.
Hypallage.
Hypécoon.
Hyper.
Hyperbate.
Hyperbole.
Hyperborée.
Hypercatalectique.
Hypercritique.
Hyperdulie.
Hypéricoïde.
Hypérium.
Hypérostose.
Hypersarcose.
Hyperscariose.
Hyperstène.
Hypertonie.
Hypne.
Hypnée.
Hypnobate.
Hypnotique.
Hypo.
Hypocauste.
Hypocondre.
Hypocras.
Hypocratériforme.
Hypocrisie.
Hypogastre.
Hypogastrocèle.
Hypogée.
Hypoglosse.
Hypoglotide.
Hypoglonite.
Hypogyne.
Hypomochléon.
Hypopyon.
Hyposarque.
Hypostase.
Hypostatique.
Hypostome.
Hypoténuse.
Hypotrachélion.
Hypotypose.
Hypoxilon.
Hygsiloïde.
Hypsonérie.
Hysope.
Hyssopus.
Hystéralgie.
Hystérie.
Hystérocèle
Hystérocystocèle.
Hystérologie.
Hystéroloxie.
Hystéromanie.
Hystéropotme.
Hystéroptose.
Hystérostomatose.
Hystérotomie.
Hystérotomotocie.
Hystricins.
Hystricite.
Idiogyne.
Idiosyncrase.
Idylle.
Incroyable.
Kynancie.
Kyriéeleison.
Kyrielle.
Kyrsotomie.

mie.
.
l.
.
.
yse.
.
on.
.
.
s.
.
ie.
tyle.
érigyen.
re.
e.
ycose.
ie.
eté.
.
yle.
ie.
e.

Mygale.
Mylabre.
Myloglosse.
Mylohyoïdien.
Mylord.
Myodynie.
Myologie.
Myopie.
Myotomie.
Myri.
Myriade.
Myriagramme.
Myrmécie.
Myrobolan.
Myrrhe,
Myrrhis.
Myrte.
Myrtiforme.
Myrtille.
Myrtoïda.
Mystagogie.
Mystère.
Mysticité.
Mystification.
Mystique.
Mystre.
Myure.
Myxine.
Myzine.
Nettoyer.
Nyctage.
Nyctagynée.
Nyctalopie.
Nyctère.
Nyctérin.
Nypa.
Nyssa.
Nysson.
Octogynie.
Octroyer.
Ocypode.
Odyssée.
Olympe.
Ondoyer
Onyx.
Oryctérien.
Oryctérope.
Oryctologie.
Otenchyte.
Ouyraouassou.
Oxycrat.

Oxyder.
Oxygène.
Oxymel.
Oxyregmie.
Oxyrrhodin.
Oxysaccharum.
Oxytartre.
Oyant.
Oyez.
Pachyderme.
Pachymagogue.
Panégyrique.
Papyracé.
Papyrifère
Papyrus.
Paralyser.
Parenchyme.
Paronyme.
Paronymique.
Paroxysme.
Payer.
Pays.
Pamy.
Pentadactyle.
Pentagynie.
Pentaphylle.
Pentastyle.
Périgyne.
Périgynique.
Pérypolynoge.
Pérystile.
Périsystole.
Péroxyde.
Pétromyson.
Phylactère.
Phylarque.
Phyllide.
Phyllie.
Phyllis.
Platypode.
Platyrhynque.
Pleyon.
Polyacoustique.
Polyamatipe.
Polyamatiper.
Polyamatypie.
Polyandrie.
Polyangie.
Polyarchie.
Polychyle.
Polycotylédone.

Polycratie.
Polycratique.
Polydactyle.
Polydore.
Polyèdre.
Polyergue.
Polygala.
Polygame.
Polygamie.
Polygamiste.
Polygarchie.
Polygarchique.
Polygarque.
Polyglotte.
Polygone.
Polygonée.
Polygyne.
Polygynique.
Polylogie.
Polygynie.
Polymine.
Polynésie.
Polynôme.
Polyommate.
Polyonyme.
Polyaptre.
Polype.
Polypétale.
Polyptère.
Polysarcie.
Polyscope.
Polyspaste.
Polyspermatique.
Polysperme.
Polystyle.
Polytechnique.
Polytric.
Polytyper.
Porphyre.
Pouilly.
Pourvoyeur.
Presbyopie.
Presbytère.
Presbytie.
Prévoyance.
Prophylactice.
Prophylactique.
Propylée.
Prostyle.
Prytanée.
Pseudonyme.
Psychagogie.
Psyché.
Psychologie.
Psychromètre.
Psychtique.
Psylle
Ptyalegogue.
Ptyalisme.
Pychite.
Pycnostyle.
Pycnotique.
Pygargue.
Pygmée.
Pylore,
Pyrale.
Pyramide.
Pyrauste.
Pyrénacée,
Pyrène.
Pyrétique.
Pyrétalogie.
Pyrexie.
Pyrique.
Pyrite.
Pyriteux.
Pyroballistique.
Pyrolatrie.
Pyrole.
Pyroligneux.
Pyrolignite.
Pyromètre.
Pyronomie.
Pyrotechnie.
Pyrotechnique.
Pyrotique.
Pyroxène.
Pyrrhique.
Pyrrhonisme.
Pyurie.
Pyxidule.
Quayage.
Ray.
Rayon.
Rayas.
Rayaux.
Rayer.
Rayonner,
Regayer.
Regayoir.
Regayure.
Relayer.
Remblayer.
Rentrayeur.
Renvoyer.
Repayer.
Ressuyer.
Revoyager.
Rhyas
Royauté.
Rudoyer.
Ryder.
Ryptique.
Rytine.
Sacrococcygien.
Satyre.
Satyrias.
Satyriasis.
Satyriasme.
Satyrion.
Satyrique.
Savoyard.
Saye.
Sayette.
Sayetterie.
Saynète.
Sayon.
Scylla.
Scytalle.
Ségrayer.
Séyeur.
Séyer,
Sibylle.
Sisymbre
Soudoyer.
Soyeux.
Spondyle.
Stéréotyper.
Stygienne.
Style.
Styler.
Stylet.
Stylite.
Stylobate.
Styloglosse.
Styloïde.
Stylomètre.
Stylométrie.
Stypticité.
Styptique.
Styrax.
Surpayer.
Sybarite.

Synovial.
Synovie.
Syntaxe.
Syrien.
Syringa.
Syringotome.
Syrite.
Syrte.
Syssarcose.
Systaltique.
Système.
Syzygie.
Tétradactyle.
Tétradynamie.
Tétragynie.
Tétrastyle.
Tilbury.
Tourlour.
Tournoyer.
Trigynie.
Triptérygien.
Troglodyte.
Tutoyer.
Tuyau.
Tuyère.
Tylopode.
Tympan.
Tyntaride.
Type.
Typique.
Tyran.
Tyrien.
Tyrolien.
Tyrrhénien.
Tyrtéen.
Urodynie.
Verdoyer.
Wisky.
Voyager.
Voyelle.
Voyer.
Xylobalsame.
Xylocope.
Xyloïde.
Xylolâtrie.
Xylologie.
Xylon.
Xylostéum.
Xystarque.
Xyste.
Xystère.
Xystique.
Yacht.
Yack.
Yacos.
Yacou.
Yam.
Yapock.
Yénite.
Yeuse.
Yeux.
Yole.
Ypréau.
Ypereau.
Ypsiloïde.
Yttria.
Yu.
Zygène.
Zygoma.
Zygomatique.
Zymologie.
Zymosimètre.
Zymotechnie.

Mots dans lesquels il entre PH.

Aérophabie,
Aérophone.
Aérophore.
Aérosphère.
Agriophage.
Agrographe.
Alexipharmaque.
Allotriophagie.
Allogotrophie.
Alphabet.
Alphanet.
Alphée.
Alphinée.
Alphitidon.
Alphitomancie.
Alphonsine.
Alphos, ou alphus.
Amnophile.
Amorpha, ou
Amorphe.

Amphibie.
Amphibiologie.
Amphiblestroïde.
Amphibole.
Amphibologie.
Amphibranchie.
Amphibraque.
Amphicéphale.
Amphicome.
Amphidéon.
Amphidromie.
Amphigène.
Amphigouri.
Amphihexaèdre.
Amphimacre.
Amphimelle.
Amphimérine, ou
Amphémerine.
Amphinome.
Amphion.
Amphipogone.
Amphipole.
Amphiprion.
Amphiptère.
Amphiroa.
Amphirreuse.
Amphisarque.
Amphisbène.
Amphiscien.
Amphisile.
Amphismile.
Amphistome.
Amphitane.
Amphitète.
Amphitrite.
Amphitrope.
Amphore.
Amphotide.
Anacéphaléose.
Anagiphaléose.
Anamorphose.
Anaphonèse.
Anaphore.
Anaphrodisie.
Anaphrodite.
Anastrophe.
Androcéphaloïde.
Anémographie.
Anépigraphe.
Angéographie.
Angophore.

Antaphroditique.
Antéphialtique.
Antesphorie.
Antigraphe.
Antipharmaque.
Antiphate.
Antipherne.
Antiphlogistique.
Antiphonaire.
Antiphonie.
Antiphonier.
Antiphrase.
Antistrophe.
Antocéphale.
Antographie.
Antropomorphite.
Aphasie.
Aphélie.
Aphellan.
Aphérèse.
Aphidien.
Aphidivore.
Aphie.
Aphitée.
Aphodie.
Aphonie.
Aphorisme.
Aphracte.
Aphrite,
Aphrizite.
Aphrodisiasme.
Aphrodisienne.
Aphrodisie.
Aphrodite.
Aphronation.
Aphronille.
Aphronitre.
Aphte.
Aphteux.
Aponévrographie.
Apophane.
Apophlegmatique.
Apophorète.
Arréphorie.
Ascalophas.
Asphalte.
Asphodèle.
Astrophanomètre.
Atmosphère.
Balanophore.
Bibliophile.

Blasphémateur.
Blépbare.
Blépharique.
Botanophile.
Boustrophédon.
Callimorphe.
Camphorata,
Camphorate.
Camphorique.
Camphou.
Camphre.
Camphur.
Canéphorie.
Carminophile.
Carpha.
Carphologie.
Cataphracte.
Cénobitophile.
Cénoramphe.
Céophone.
Céphaloxe.
Céphée.
Céphélide.
Céphélis.
Céphus.
Céraphron.
Cestrophin.
Chimaphile.
Chirographaire.
Chlorophane.
Clisiphonte.
Clorophane.
Colaphiser.
Coléoramphe.
Colophane.
Colopherme.
Colophon.
Colophonite.
Cophose.
Coprophorie.
Coriophora.
Corophie.
Crotaphite.
Daphné.
Daphnite.
Daphnoïde.
Daphnomancie.
Dauphin
Dauphinelle.
Dauphinule.
Déphlogistique.

logie.	Idiomorphe.	Phalangère.
ie.	Képhaleonomancie.	Phalangite.
e.	Kroupholite.	Phalangose.
ie.	Laphrie.	Phalaris.
èse.	Leucophlegmatie.	Phalarope.
e.	Leucophre.	Phalène.
gme.	Logogriphe.	Phalérie.
te.	Méphite.	Phaleuque.
htalmie.	Méphitique.	Phalisque.
t.	Méphitis.	Phallus.
tiasis.	Métamorphose.	Phanérogame.
tin.	Métaphrase.	Pharaon.
tine.	Naphte.	Phare.
	Nénuphar.	Pharisien.
e.	Néphéline.	Pharmaceutique.
ctique.	Néphélion.	Pharmacie.
xie.	Néphralgie.	Pharmacochimie.
locèle.	Néphrétique.	Pharmacologie.
dite.	Néphrite.	Pharmacopole.
	Néphritie.	Pharmacoposie.
e.	Néphrologie.	Pharsale.
ride.	Néphrotomie.	Phascolome.
rie.	Omophagée.	Phase.
rine.	Omphacin.	Phasie.
me.	Omphalier.	Phasme.
ie.	Omphalocèle.	Phasque.
	Omphalode.	Phatagin.
	Omphalotomie.	Phébus.
on.	Ophias.	Phédon.
m.	Ophidien.	Phellandre.
	Ophioglosse.	Phelloplastique.
	Ophite.	Phène.
omène.	Ophiure.	Phengite.
ème.	Orphelin.	Phénicoptère.
ie.	Orphéon.	Phénigme.
e.	Orphéos.	Phénix.
e.	Pamphlet.	Phénomène.
ie.	Pantophile.	Phérécratien.
ie.	Pantophobie.	Philadelphe.
.	Paraphernaux.	Philharmonique.
ium.	Paraphimosis.	Philhellène.
se.	Paraphrase.	Philtre.
	Paraphrénésie.	Phimosis.
le.	Pasiphalie.	Phlasme.
ètre.	Pasiphée.	Phlogose.
nphalocèle.	Périphérie.	Phlomis.
ère.	Périphrase.	Phloscope.
obie.	Phaéton.	Pholade.
hrodisme.	Phaétuse.	Phonique.
hrodite.	Phagédénique.	Phoque.
ante.	Phalange.	Phosphate.

Photologie.
Phrase.
Phrénique.
Phrénologie.
Pissaphalte.
Prophétie.
Raphanédon.
Raphanie.
Saphène.
Saphique.
Saphir.
Saphirine.
Sarcoramphe.
Scapha.
Silphe.
Siphilis.
Siphon.
Siphonostome.
Sophisme.
Sophore.
Sophroniste.
Sphacèle.
Sphagébranche.
Sphène.
Sphénoïde.
Sphère.
Sphérocarpe.
Sphéromachie.
Sphéromètre.
Sphincter.
Sphinx.
Staphisaigre.
Triomphe.
Triphane.
Trophée.
Zéphir.
Zoomorphite.

Mots dans lesquels il entre TH.

Acanthé.
Acanthe.
Acanthie.
Acanthinion.
Acanthops.
Acanthure.
Acisanthère.
Acroposthie.
Adénanthe.
Aérolithe.
Agalmatholithe.
Agapanthe.
Agathidie.
Agathine.
Agathis.
Agathoméride.
Agnanthe.
Agnathe
Agonothète.
Aisthetère.
Alèthe.
Aléthide.
Aléthologie.
Algéroth.
Algorithme.
Allioth.
Althérie.
Amathie.
Amenthe.
Ammothée.
Anacatharsie.
Anacoluthe.
Anathème.
Anathère.
Anesthésie.
Angianthe.
Anigozanthe.
Anomathèque.
Anthélien.
Anthélix.
Anthelmintique.
Anthémide.
Anthéosperme.
Anthéra.
Anthère.
Anthérie.
Anthérine.
Anthérure.
Anthèse.
Anthestérie.
Anthestérion.
Anthias.
Anthiasiste.
Anthidie.
Anthie.
Anthilion.
Anthirhétique.
Anthistirée.
Anthocercis.
Anthocère.
Anthocone.
Anthadon.
Antholie.
Antholise.
Antholithe.
Anthologie.
Antholome.
Anthonothe.
Anthora.
Anthosperme.
Anthracien.
Anthracite.
Anthracoce.
Anthraconistre,
Anthraconiste.
Anthracose.
Anthrax.
Anthrène.
Anthribe.
Anthropoforme.
Anthropogénie.
Anthropokaie.
Anthropopathie.
Anthropolithe.
Anthropologie.
Anthropomancie
Anthropométrie
Anthroposomatogie.
Anthropotomie
Anthure.
Antipathie.
Antithée.
Antithénar.
Antithermop
Antithétaire
Apalath.
Apanthisme
Apanthropi
Apathie.
Apérianth
Apocathar

me.
ose.
se.
te.
:aire.
ause.
éolithe.
ithèque.
èque.
une.
omancie.
étique.
omètre.
atère.
ites
ite.
ie.
téron.
e.
ique.
cace.
die.
n.
nalgie.
podion.
puose.
h.
the.
th.
thite.
ien.
ie.
e.
ante.
e.
se.
sie.
ate.
or.
e.
.
ng.
a.
oé.
te.
ine.
ix.
masie.
ome.
opogon.
osperme.

Athérospermée.
Athin.
Athlète.
Athlotète.
Athor.
Athroïsme.
Autochthone.
Autothétique.
Barathre.
Baïkalithe.
Barthélemite.
Bartholine.
Bibliothécaire.
Bibliothèque.
Biothanate.
Both.
Bothrion.
Brathite.
Braunspath.
Cacalianthème.
Cacoëthe.
Cacopathie.
Calathide.
Calcanthe.
Calcanthum.
Calogathe.
Calothamme.
Calothèque.
Caltha.
Calthoïde.
Cantharide.
Cantharidie.
Canthène, ou
Canthère.
Canthrope.
Canthus.
Catha.
Cathare.
Catharme.
Catharse.
Catharte.
Cathartique.
Cathartocarpe.
Cathédrale.
Cathédrant.
Cathédratique.
Cathédrer.
Cathémérine.
Cathérèse.
Cathérétique.
Cathéser.

Cathet.
Cathète.
Cathèter.
Cathérérisme.
Catholique.
Catocathartique.
Caucanthe.
Cébathe.
Centothèque.
Centranthère.
Céramianthème.
Céranthe.
Cératosanthe.
Cérinthe.
Cheilanthe.
Chéiranthopendre.
Chéiranthoïde.
Chilognathe.
Chionanthe.
Chloanthe.
Chondracanthe.
Choroçithariste.
Chrestomathie.
Chthonien.
Chthonie.
Cinethmique.
Cithare.
Clathre.
Cléthra.
Clinanth.
Clithon.
Clotho.
Clothonie.
Coccothrauste.
Conanthère.
Corèthre.
Corinthien.
Cothurne.
Crithe.
Crithomancie.
Deuthéropatique.
Diachanthe.
Diacanthame.
Dialthée.
Diarthrose.
Diathèse.
Eccathartique.
Eccorthatique.
Ecthlipse.
Eleuthéranthère.
Eleuthérie.

Eleuthéropode.
Eleuthéropome.
Emblémathique.
Emétocathartique.
Enarthrose.
Encanthis.
Enthlase, ou
Enthlasis.
Enthousiasme.
Entomolithe.
Epanorthose.
Epithalame.
Epthème.
Epithète.
Esther.
Esthétique.
Esthiomène.
Ether.
Ethiopien.
Ethiops.
Ethiostiche.
Ethique.
Ethmoïde.
Ethnarchie.
Ethologie.
Ethopée.
Exanthémateux.
Exanthème.
Galathée.
Galéanthropie.
Galéopithèque.
Généthliaque.
Glossanthrax.
Goliath.
Goth.
Gromathique.
Hélianthe.
Hélianthème.
Hélicosophie.
Helminthique.
Hémanthe.
Hétérothétique.
Hippolithe.
Homéopathie.
Idiopathie.
Khothbeh.
Lapathe.
Léthalité.
Léthargie.
Léthé.
Léthifère.
Leucanthème.
Léviathan.
Lithagogue.
Litharge.
Lithi.
Lithiasis.
Lithiate.
Lithique.
Lithochromie.
Lithocolle.
Lithoïde.
Litholabe.
Lithologie.
Lithontriptique.
Lithosie.
Lithostrote.
Lithotomie.
Lithotritie.
Lithuanien.
Logarithme.
Luth.
Luthéranisme.
Luthérie.
Mathémathique.
Mégather.
Mélanthe.
Mélianthe.
Ménianthe.
Méthathèse.
Méthode.
Méthonique.
Monolithe.
Monothélisme.
Nummulithe.
Odontognathes.
Opisthotones.
Ornithies.
Ornithogale.
Ornithologie.
Ornithomancie.
Ornithopode.
Orthocératite.
Orthocère.
Orthogone.
Orthologie.
Orthopédie.
Orthopnée.
Orthoptère.
Ostéolithe.
Othonne.
Panthée.
Panthéologie.
Panthéon.
Panthère.
Parathénar.
Parathèse.
Parenthèse.
Parthénie.
Panthéiste.
Parthénon.
Parthénope.
Parthique.
Pathétique.
Pathogénésie.
Pathognomonique.
Pathos.
Pédarthrocacé.
Pentathle.
Pithèque.
Pithométrique.
Pléthore.
Pleurothotonos.
Plinthe.
Prosthèse.
Prothèse.
Psilothre.
Spath.
Spathacé.
Spathe.
Spathille.
Spathule.
Spinthère.
Stathouder.
Térébenthine.
Térébinthacée.
Thaler.
Thalictron.
Thaumaturge.
Thé.
Théandrique.
Théanthropie.
Théatin.
Théâtre.
Thébe.
Théière.
Théiforme.
Théisme.
Thème.
Thémis.
Thénar.
Théocratie.
Théogonie.

logie.	Therme.	Thon.
rbe.	Thermidor.	Thonaire.
rème.	Thermomètre.	Thonine.
rétique.	Thermoscope.	Thora.
rie.	Thersite.	Thorax.
ophe.	Thésauriser.	Thrénodie.
ipeutique.	Thèse.	Thurifère.
aque.	Thesmothète.	Turbith.
adon.	Thie.	Visigoth.
otomie.	Thlase.	Zénith.
nantide.	Thlaspi.	Zoanthe.
nantique.	Thomise.	Zoanthropie.

Mots dans lesquels il entre Æ.

ule.	Æmbilla.	Chamæcérasies.
me.	Ænéas.	Chamædore.
n.	Ænéateur.	Chamædris.
	Æon.	Chamæficus.
re.	Æride.	Chamægelseminum.
ropile.	Ærua.	Chamægénista.
ie.	Ærugineux.	Chamægrostide.
ite.	Æsale.	Chamæiris.
lie.	Æschinomène.	Chamæita.
ère.	Æshne.	Chamæjasme.
ops.	Æxtoxicon.	Chamælarix.
étie.	Cæcilie.	Chamælinum.
an.	Cælachne.	Chamælirion.
.	Cæsie.	Chamæmelon.
fin.	Cæsio.	Chamæmespilus.
ère.	Cæsiomore.	Chamæmoli.
ien.	Cæsulie.	Chamæmorus.
ithron.	Callæas.	Chamænérion.
ode.	Cattutækka.	Chamæspartium.
ogon.	Chætantère.	Chlænie.
llae.	Chætarie.	Contopæte.
ès.	Chætospore.	Elæagnoïde.
	Chæture.	Etcætéra.
us.	Chamæbalanus.	Pæon.
arelle.	Chamæbuxus.	Palæozoologie.

Mots dans lesquels il entre Œ.

ætida.	Cha'ciœcie.	Cœlorachis.
die.	Chœlope.	Cœnologie.
heauvries.	Chœur.	Cœnoptère.
re.	Cœcale.	Cœnure.
nère.	Cœcilie.	Cœur.
c.	Cœcum.	Dœcie.
o.	Cœlestine.	Fœtus.
.	Cœloma.	Œcuménicité.

OEdématie.
OEil.
OEnanthe.
OEnas.
OEnéleum.
OEnomel.
OEnomètre.
OEsipe.
OEstre
OEuf.
OEuvre.
Périœcien.
Phœnicure.
Pœcile.
Sœur.

Mots dans lesquels il entre PHY.

Actinophylle.
Agriphylle.
Aphye.
Aphylle
Aphystone.
Apophyge.
Apophyllite.
Apophyse.
Argophylle.
Arctophylax.
Asphyxie
Astrophyte.
Bucanephylle.
Cacosphyxie.
Calophylle.
Capnophylle.
Caraphylloïde.
Caronphylloïde.
Caulophylle.
Centrophylle.
Cératophyte.
Cératostaphylin.
Cérophyte.
Chartophylax.
Chlorphyte.
Décaphylle.
Diaphysis.
Diphylle.
Emphysème.
Emphytéose.
Hep aphylle.
Héterophylle.
Hexaphylle.
Kératophyte.
Méningophylax.
Métaphysique.
Monophylle.
Néophyte.
Octophylle.
Palatostaphyllin
Péristaphylin.
Phylactère.
Phylarque.
Phyllide.
Phyllie.
Phyllis.
Phyllopode.
Phyllostome.
Phyma.
Phys
Phytologie.
Phyllotome.
Podophylle.
Porphyre.
Porphyrogénète.
Ptérigostaphylin.
Quadriphylle.
Staphyle.
Stapshylodendron
Staphylôme.
Triphylle.
Zoophyte.

Mots dans lesquels il entre PH *et* Y.

Acéphalocyste.
Adénopharyngien.
Amphictyonie.
Amphiprostyle.
Amphitryon.
Ancyloblépharon.
Anégyraphe.
Ankyloblepharon.
Apocryphe.
Baryphonie.
Basiopharyngien.
Blépharoxyste.
Botrycéophale.
Brachygraphie.
Cécalyphe.
Céphalopharyngien.
Cératopharyngien.
Chrysographe.
Chrysographie.
Corynéphore.
Coryphée.
Coryphène.
Coryphénoïde.
Cossyphe.
Cotyléphore.
Cricopharyngien.
Cryptographie.
Cyclophore.
Cymophane.
Cynarocéphale.
Cynocéphale.
Cyphi.
Cyphonisme.
Cyphos.
Cyrographe.
Cystiphlogie.
Ditriglyphe.
Entérohydromphale
Géohydrographie.
Glyphe.
Glyptographie.
Gryphite.
Gymnocéphale.
Gymnosophiste.
Hiéroglyphe.
Hydrographie.
Hydromphale.
Hydrophane.
Hydrophide.
Hydrophile.
Hydrophobe.
Hydrophosphure.
Hygroblépharique.
Hyménographie.
Hyopharyngien.
Hypophore.
Kyphose.
Lyniphie.
Lymphe.
Monotriglyphe.

iryngien.	Phlyctène.	Syrphe.
iale.	Phrygane.	Typhis.
ohie.	Phrygien.	Typhode.
.	Polyadelphie.	Typhomanie.
iaryngien.	Polygraphie.	Typhon.
aryngien.	Polytrophie.	Typhus.
;ologie.	Pyrophore.	Typographie.
.	Sycophante.	Tyromorphite.
.	Symphonie.	Xylogliphe.
iie.	Synalèphe.	Zouglyphite.

Mots dans lesquels il entre THY.

ste.	Betthylle.	Thuya.
ymie.	Cacothymie.	Thy..
de.	Calothyrse.	Thymbrée.
ptique.	Cricothyroïdien.	Thymique.
rique.	Dithyrambe.	Thymélée.
.	Enthymène.	Thymus.
i.	Ichthyite.	Thyroïde.
	Ichthyologie.	Thyrse.
	Lipothymie.	

Mots dans lesquels il entre TH *et* Y.

inthe.	Eleusthérogyne.	Lycanthropie.
lie.	Embryothlaste.	Mythe.
se.	Épisynthétique.	Mythologie.
ye.	Érythrème.	Mythilithe.
the.	Érythride.	Ornithorynque.
nie.	Érythroïde.	Orthorynque.
yle.	Érythroptère.	Polyacanthe.
.	Érythrosperme.	Pyracanthe.
he.	Érythroxylon.	Pyrèthre.
e.	Eurythmie.	Pythagorisme.
hème.	Gynanthrope.	Pythie.
hème.	Lithargyre.	Pythonisse.
hémoïde.	Hyacinthe.	Pyxacantha.
he.	Hyorothorax.	Scythie.
he.	Hyothyroïdien.	Sympathie.
.	Hypèthre.	Synanthérique.
	Hypothèque.	Synanthrose.
opie.	Hypothénar.	Syngnathe.
he.	Hypothèse.	Synthèse.
hique.	Hystérolythe.	Typolithe.
	Labyrinthe.	Zithum.
ycère.	Lecythe.	
sie.	Lithoxyle.	

Mots dans lesquels il entre TH *et* PH.

phage.	Acanthophore.	Amphidiarthrose.
phis.	Amphiarthrose.	Amphithéâtre.

Amphithoé.
Anthéphora.
Anthesphorie.
Anthophage.
Anthophile.
Anthropographie.
Anthropomorphe.
Antropophagie.
Anthroposophie.
Aphilanthropie.
Aphtharte.
Aphthartodocète.
Apophthegme.
Apophthore.
Arthrocéphale.
Blépharophthalmie.
Buphthalmie.
Céphalacanthe.
Céphalanthe.
Cirsophthalmie.
Diphthongue.
Encéphalithe.
Ethmographie.
Exophthalmie.
Grapholithe.
Lagophthalmie.
Lithographe.
Lithographie.
Lithophage.
Onthophage.
Ophthalgie.
Ophthalmocèle.
Ophthalmologie.
Opisthographie.
Ornithotrophie.
Orthographe.
Pharmacolithe.
Phialithe.
Philanthe.
Philanthropie.
Philomatique.
Phlégéthon.
Phthiviase.
Phthisie.
Prosthaphérèse.
Psorophthalmie.
Sclérophthalmie.
Sphéranthe.
Sporophthalmie.
Struthiophage.
Théophilanthropie.
Théophile.
Théosophie.
Triphthongue.
Xérophthalmie.

Mots dans lesquels il entre TH, PH *et* Y.

Anthropoglyphite.
Cricothyropharyngien.
Cyathophore.
Hypophthalmie.
Ichthyophage.
Lithoglyphe.

Mots dans lesquels il entre PHY *et* PH.

Physiographie.
Physocéphale.
Phytophage.
Phypographie.

Mots dans lesquels il entre TH *et* PHY.

Athruphylle.
Lithophyte.
Phyllanthe.
Phygethlon.
Phyllithe.
Phytolithe.
Phytolithe.
Phythme.
Phythmique.
Phythmopée.

Mots dans lesquels il entre Y *et* PHY.

Bryophyle.
Caryophyllata.
Caryophyllie,
Caryophylloïde.
Chrysophylle.
Cryptophyique.
Hystérophyse.
Polyphylle.
Symphyse.

Mots dans lesquels il entre Æ *et* Y.

Bætyle.
Chamæmyrine.
Chaniæsysce.
Chamæpéririclymémun.
Chærophyllos.
Chrysorrhæa.

Mots dans lesquels il entre Æ *et* Œ.

Ædœalogie.
Ædœatomie.

Mots dans lesquels il entre Æ *et* PH.

Ædopsophie.	Ælisphacos.	Chamæraphis.
Ægiphile.	Archæographie.	Chamæriphe.
Ægophage.	Chamædaphnoïde.	

Mots dans lesquels il entre Œ *et* Y.

Bœmyce.	Cœlioxyde.	Cœnomyie.

Mots dans lesquels il entre Æ *et* TH.

Alphœnix.	Ægithe.	Æsthétique.
Diaphœnix.	Ægithine.	Æthiologie.
Œnophore.	Ægoléthron.	Æthuse.
Ædélithe.	Ægolithron.	Althæa.
Ægithale.	Ægopithéces.	Palæothérium.

Nous n'avons point donné, dans ces listes, touts les composés d'un même mot; en effet, il est facile de concevoir que *balayer*, par exemple, s'écrivant par *y*, ses composés *balayure*, *balayeur*, *balayeuse* s'écrivent également par *y*; il en est de même d'un grand nombre de mots.

Nous n'avons donné que les nomenclatures qu'il est impossible de soumettre à une loi générale; il en est d'autres sur lesquelles nous avons fait quelques observations que nous allons rapporter.

Touts les mots terminés par le son *fage* s'écrivent par *phage*, à l'exception de *biffage*, *chauffage*.

Touts ceux par le son *fie*, s'écrivent par *phie*, à l'exception de *bouffie*.

Touts ceux par le son *afe*, s'écrivent par *aphe*, à l'exception de *agrafe*, *carafe*, *estafe*, *girafe*, *naffe*, *piaffe*.

Touts ceux par le son *fore*, s'écrivent par *phore*.

Touts ceux par le son *ofe*, s'écrivent par *ophe*, à l'exception de *étoffe*.

Touts ceux par le son *fale*, s'écrivent par *phale*, à l'exception de *rafale*.

Touts ceux par le son *fonie*, *fanie*, s'écrivent par *pho-nie*, *phanie*.

Touts ceux par le son *ife*, s'écrivent par *iphe*, à l'exception de *biffe*, *briffe*, *calife*, *chiffe*, *griffe*, *pontife*, *escogriffe*.

Les mots qui commencent par *filo*, sont : *filoche*, *filoselle*, *filou*, et ses dérivés : touts les autres s'écrivent par *philo*.

Les mots qui commencent par le son *fisu*, *fise*, *fisi*, s'écrivent par *phy*, à l'exception de *fisolère*.

On pourrait conclure qu'il serait possible, en continuant ce travail pour toutes les nomenclatures, d'arriver à la construction de tout un système grammatical ; sans doute celà est possible, mais il faudrait deux volumes, et les lois seraient si nombreuses, tant de mots rebelles y feraient exception, qu'en vérité ce ne serait guère abréger l'étude du Dictionnaire. Ceci peut faire sentir tout le ridicule des annonces mensongères de certains professeurs qui prétendent enseigner l'art orthographique en quelques leçons, disons mieux, en quelques heures.

DU REDOUBLEMENT DES CONSONNES.

Dans l'état actuel de la question orthographique, il est presque impossible, sur le redoublement des consonnes, de donner des règles claires, précises, qui surtout puissent s'apprendre et se retenir facilement.

Si les mots d'une même famille étaient liés entre eux par les lois de l'analogie et du bon sens, on pourrait établir des règles et en tirer de grands avantages : on conçoit en effet que, connaissant un seul mot d'une famille, on composerait de soi-même touts les autres, en suivant les

les données, qui ne seraient que les lois de l'analogie d'une saine logique. Ainsi du substantif *juge*, par emple, on fait : le modatif actif *juger*, en ajoutant *r*; modatif résultatif *jugé*, en changeant l'*e* muet en *é* mé ; le substantif *jugement*, en ajoutant *ment ;* etc. en est bien ainsi pour ceux-ci, mais non pour touts; r, si l'on considère la plupart des autres, on n'y peut lus rien reconnaître. Si l'on prend *apercevoir*, on n'y oit qu'un *p*, et de là on en croit tirer la conséquence que uts les mots formés de ce mot ne prènent de même un *p*, et l'on se trompe : la plupart des lexicographes, mi lesquels sont Lavaux, Boiste, Charles Nodier l'Académie, etc., écrivent *apperception*, *apperc bilité*, avec deux *pp*, et l'Académie, pour ne se ailler avec personne, ne les donne pas, mais en reche elle en donne un bon nombre d'aussi absurdes.

comprend combien notre langue serait claire, facile, npréhensible, si l'analogie était respectée : un petit nbre de mots primitifs à apprendre; quelques règles cises, raisonnées, sans exception, ce serait là toute ude, et on la ferait bien, on la raisonnerait bien, on alyserait bien. Mais il est loin d'en être ainsi ; cepent nous engageons notre lecteur à faire le plus de reques possibles sur l'orthographe; sans doute il troua de nombreuses, de trop nombreuses exceptions, mais in il en tirera toujours quelque avantage, ne fût-ce que re mis sur la voie de l'observation et de l'analyse, voie conduit aux plus belles et aux plus fécondes découtes.

uelques hommes d'un grand mérite ont essayé de plifier l'orthographe. Dans son dictionnaire, P. Rilet s'est montré homme de bon goût, de bon sens et

DICTIONNAIRE

DES HOMONYMES.

—

A.

[illegible] de douleur, etc. — HA [illegible]
[illegible] terme de rapport.
[illegible] le fond d'une pâtisserie. — [illegible]
[illegible] couvent.
[illegible] — ABAS, s. m., poids que [illegible]
[illegible] peser les perles.
[illegible] abbaye. — ABÉE, s. f., [illegible]
[illegible]
[illegible] pas la lumière. — ACANT[illegible]
[illegible]
[illegible] — [illegible], m. a., réunir [illegible]
[illegible]
[illegible] — [illegible], m. i., poli. — ACCO[illegible]
[illegible] m., petit ulcère. — A COR et à c[illegible]
[illegible]
[illegible] — [illegible], s. f., cognée po[illegible]
[illegible]
[illegible] — HAQUET, s. m., traîneau.
[illegible] terre. — [illegible] m. i., piquant.
[illegible] — ADHÉRANT, m. a., *adhérer*.
[illegible] — À DIEU. — AH! DIEU.
[illegible] — À FAIRE ; j'ai quelque cho[illegible]
[illegible]
[illegible] — AFFLUENT, s. m., et m. i., [illegible]
[illegible] dans une autre.
[illegible] — AGATHE, nom de femm[illegible]
[illegible] — AGIO, terme de banqu[illegible]
[illegible] s. f., clôture de jardin ; exc[illegible]
[illegible]
[illegible] celle qui *aide*. — AIDE, s. f., [illegible]
[illegible]
[illegible] le linge dans l'eau claire. — [illegible]
[illegible]
[illegible] de fil. — AIGUILLER, m. [illegible]
[illegible] — AIGUILLIER, s. m., faiseur d[illegible]

, s. m., espèce d'oignon. — AHIE, cri de douleur. —
ri des charretiers.
E d'oiseau, s. f. — AILE, boisson. — ELLE. s. r. f. s.
IE, s. f., jointures du corps. — HAINE, s. f., aversion.
, s. m., élément ; ressemblance ; *airs* (se donner des) ;
une chanson. — AIRE, s. f., nid d'oiseau sauvage, etc.
IE, s. f., époque. — ERRE, s. f., allure. — ERS, s. m.,
noir. — HAIRE, s. f., chemisette de crin. — Pauvre HÈRE,
., homme sans mérite.
IER, m. a., faire son nid. — ERRER, m. a., aller çà et là.
RER, m. a., donner de l'air.
SETTE, s. f., petite hache. — ESSETTE, s. f., petite esse
roue.
NE, s. f., outil de cordonnier. — HALEINE, s. f., respi-
.
CANTE, ville : vin d'*Alicante*. — ALIQUANTE, m. i., terme
thématiques.
IER, rivière et département. — ALLIER, m. a., faire une
ce. — HALLIER, s. m., buisson. — ALLIÉ, s. m., parent,
léré.
N, nom propre. — AMANT, s. m., celui qui aime. —
AMAND, s. m., pays. — AMMAN, s. m., dignité en Suisse.
NDE, s. f., fruit. — AMENDE, s. f., punition.
NER, m. a., faire venir. — EMMENER, m. a., faire sortir
rce.
CT, s. m., petit linge bénit. — À MI jambe. — AMMI, s.
lante.
s. m., année. — EN Italie, acc. — EN veux-tu ? s. r. —
s. m., sorte de caravansérail ; cri d'une respiration for-

, s. m., recueil de bons mots. — ANNA, s. individuel.
LYSTE, s. m., celui qui analyse. — ANNALISTE, s. m.,
qui fait des annales.
CHE, s. f., languette au bec d'un hautbois. — HANCHE, s.
rtie du corps.
CRE, s. f., pour retenir un vaisseau. — ENCRE, s. f.,
écrire.
E, s. m. quadrupède. — ANNE, nom individuel.
IL, s. m., plante d'indigo. — ANILLE, s. f., t. de blason,
r d'un moulin.
ÉE, s. f., charge d'un âne. — ANNÉE *bissextile*, s. f.
AR, s. m., petit toit, appentis. — HANGAR, grande remise
les chariots.
LAIS, nom de peuple. — ANGLET, s. m., petit angle.
OBLIR, m. a., rendre noble une personne. — ENNOBLIR,
illustrer une chose.

ANSE, s. f. : l'*anse d'un panier*. — HANSE, ou ANCE, confédération des villes anséatiques.

ANTRE, s. m., caverne. — ENTRE lui et moi, acc.

ANVERS, nom de ville. — ENVERS et contre touts, acc. — l'ENVERS, d'une étoffe, s. m.

APPAS, s. m. pl., charmes. — APÂT, s. m., amorce, piége.

APORE, s. m., problème difficile. — APPORT, s. m., marché ; — APPORT, ce qu'une femme apporte en mariage.

APRÈS, acc. : *après vous*. — APPRÊT, s. m., préparatif.

APTE, m. i., habile. — APT, ville.

ARANG, ou ARRANG, s. m., mauvais ouvrier (t. d'imprimerie) — HARENG, s. m., poisson.

ARA ou ARAS, s. m., gros perroquet. — ARRAS, ville. — HARAS, s. m., lieu où l'on élève des chevaux.

ARCHÉE, s. f., chaleur interne de la terre. — ARCHER, m., homme de guerre. — ARCHET, s. m. : *archet d'un violon*.

ARE, s. m. mesure. — AAR, rivière. — ARS, s. m., veines aux jambes d'un cheval. — ART, s. m., industrie. — HAR[illegible] s. f., outil de gantier. — HART, s. f., lien fait avec des branches d'arbres. — ARRHES, s. f., gages.

AÉROMÈTRE, s. m., nstrument qui indique la densité [illegible] l'air. — ARÉOMÈTRE, pèseliqueur.

ARER, m. a. (t. de marine, chasser sur les ancres). — ARRHER, m. a., donner des arrhes.

AROME, s. m., principe odorant des végétaux. — AR[illegible], s. m., plante.

AS, s. m.: *as de cœur*. — HASE, s. f., femelle du lièvre.

ASSEAU ou ASCEAU, s. m., marteau de couvreur. — ASSAUT, s. m., attaque.

AU, acc., pour *à le*. — AUX, acc., pour *à les*. — AULX, s. m., pl. de *ail* (espèce d'échalotte). — HAUT, m. i., élevé. — EAU, s. f., l'un des quatre éléments. — Ô, invocation. — OH! cri de surprise. — HO ! cri d'indignation. — OS, s. m., partie la plus dure du corps.

AUBAIN, s. m., étranger non naturalisé. — AUBIN, s. m., allure qui tient de l'ambe et du galop.

AULNE, ou AUNE, s. m., arbrisseau. — AUNE, s. f., mesure.

AUSPICE, s. m., présage, protection. — HOSPICE, s. m., hôpital.

AUSTER, s. m., vent du midi. — AUSTÈRE, m. i., rigide.

AUTAN, s. m., vent orageux du midi. — AUTANT, acc., d'égalité. — Ô TEMPS ! ô mœurs !

AUTEL d'église, s. m. — HÔTEL garni, s. m. — OTELLE, s. f. (t. de blason), bout de fer de lance.

AUTEUR, s. m., celui qui fait un ouvrage. — HAUTEUR, s. f., élévation. — HOTTEUR, s. m., celui qui porte la hotte.

AUTOMNE, s. m., l'une des quatre saisons. — OTHONNE, s. f., arbrisseau toujours vert.

AUTREFOIS, acc., jadis. — AUTRE FOIS : *une autre fois.*

AUVENT, s. m., sorte de volet. — AU VENT : *jeter au vent.*

AUVERGNAT, s. m., qui est d'Auvergne. — AUVERNAT, s. m., vin rouge d'Orléans.

AVANT, acc.: *avant* hier. — L'AVENT, s. m., temps qui précède Noël.

AVENIR, s. m. : *l'avenir est incertain.* — À VENIR : *le temps à venir.*

AZOTE, s. m., gaz. — AZOTH, s. m., mercure.

B.

BACHANAL, s. m., grand bruit. — BACHANALE, s. f., orgie, débauche.

BACILE, s. f., plante, appelée aussi *percepierre.* — BASSILE, s. f., plante dont les feuilles ressemblent au pampier.

BAGUER, m. a., arrêter des plis à grands points. — BAGUIER, s. m., coffret pour mettre des bagues.

BAI, m. i., rouge brun. — BAIE, s. f., petit golfe. — BEY, s. m., gouverneur turc.

BAILLER, m. a., donner à bail. — BÂILLER, m. a., ouvrir la bouche. — BAYER, m. a., rester stupéfait, la bouche béante.

BAILLEUR, s. m., celui qui donne à bail. — BÂILLEUR, s. m., celui qui bâille. — BAYEUR, s. m., celui qui reste stupéfait.

BAIN, s. m.: *prendre un bain.* — BEN, s. m., arbre.

BAL, s. m., assemblée où l'on danse. — BALLE, s. f., sorte de paquet, de boule. — BÂLE, ville.

BALAI, s. m., pour balayer. — BALAIS, s. m., sorte de rubis. — BALLET, s. m., danse.

BAN, s. m., proclamation; exil, etc. — BANC, s. m., siége. — BANG, s. m., arbre.

BAR, nom de ville. — BARD, s. m., civière à bras. — BARRE de fer, s. f.

BARDEAU, s. m., planches à couvrir des cabanes. — BARDOT, s. m., petit mulet.

BARREAU, s. m., lieu où l'on plaide; barre de fer, etc. — BAROT, s. m., chien courant le cerf. — BARROT, s. m., t. de marine.

BAS, m. i., opposé à haut. — BAS, s. m., chaussure. — BÂT, s. m., selle, panneau. — BAH! exclamation.

BASILIC, s. m., plante; serpent fabuleux. — BASILIQUE, s. f., grande église.

BATISTE, s. f., toile fine. — BAPTISTE, nom individuel.

BAU, solive pour soutenir les tillacs. — BAUD, s. m., chien

courant. — BEAU, m. i. m., qui a de la beauté. — BAUX, s. m., pl. de *bail*. — BOT, m. i., contrefait.

BEAUCOUP, acc.: *parler beaucoup*. — BEAU COUP: *faire un beau coup*. — BEAU COU, joli cou.

BAUDET, s. m., âne. — BEAU DAIS (d'église).

BÉCARRE, s. m., caractère de musique. — BÉCARD ou BÉCCARD, s. f., femelle du saumon.

BELETTE, s. f., animal. — BLETTE ou BETTE, s. f., plante. — BLETTE, m. i. f., molle.

BÊTE, s. f., animal. — BETTE, s. f., poirée.

BEURRÉ, s. m., poire. — BEURRÉE, s. f., tranche de pain enduite de beurre.

BIS, m. i. m., moitié blanc. — BY, s. m., fossé qui reçoit les eaux d'un étang.

BIÈRE, s. f., boisson. — BIERRE, s. f., cercueil.

BILE, s. f., humeur. — BILL, s. m., projet de loi; loi.

BILLION, s. m., nombre. — BILLOM, ville. — BILLON, monnaie de cuivre.

BIS, deux fois. — BISE, s. f., vent du nord. — BISE, m. i. f.: *toile bise*.

BLÊME, m. i., pâle. — BLEIME, s. f., inflammation du sabot du cheval.

BON, m. i. m., qui a de la bonté. — BOND, s. m., saut.

BONACE, s. f., calme sur mer. — BONASSE, s. et m. i., 2 g., sans malice.

BOUCHÉE, s. f.: *une bouchée*. — BOUCHER, s. m., vendeur de viande. — BOUCHER, m. a., remplir.

BOUE, s. f., crotte. — BOUT, s. m., extrémité.

BOULAIE, s. f., plantation de bouleaux. — BOULET, s. m., charge de canon, etc.

BOUILLI, s. m., viande bouillie. — BOUILLIE, lait et farine bouillis.

BOUILLOIR, s. m., t. de monnaie. — BOUILLOIRE, s. f., cafetière.

BOURG, s. m., gros village. — BOURRE, s. f., poils de bête.

BRAI, s. m., goudron. — BRAIE, s. f., lange, couche. — BRAY, ville.

BRAILLER, m. a., crier. — BRAYER, m. a., enduire de brai.

BREST, ville. — BRESTE, s. f., chasse aux oiseaux avec de la glue.

BRIE, s. f., ville, province. — BRIS, s. m., fracture.

BRIGAND, s. m., scélérat. — BRIGUANT, m. a. *briguer* (rechercher.)

BROGARD, s. m., raillerie. — BROCART, s. m., tissu d'or et e soie. — BROQUART, s. m., jeune sanglier.

BROU, s. m., écorce verte des noix. — BROUT, s. m., extré- ité des jeunes branches d'arbres.

BRUSC, s. m., sorte de bruyère. — BRUSQUE, m. i., brutal, mporté.

BRUT, m., BRUTE, f., m. i., qui n'est pas façonné. — BRUTE, . f., homme sans esprit.

BUTE, s. f., outil de maréchal. — BUTTE, s. f., monticule.

C.

ÇA, acc., celà. — ÇA *et là*, acc. — SA, acc., (la sienne). — AS, s. m., tamis.

CABILLAUD, s. m., morue fraîche. — CABILLOT, s. m. che- ille, t. de marine.

CACHOS, s. m., plante. — CACHOT, s. m., prison.

CACIQUE, s. m., prince du Mexique. — CASSIQUE, espèce 'oiseau.

CADI, s. m., magistrat turc. — CADIX, ville. — CADIS, s. m., ros tissu de laine.

CAHOT, s. m., saut d'une voiture. — CHAOS, s. m., confusion.

CAL, s. m., durillon. — CALE, s. f., pour caler ; partie basse 'un navire. — CALLE, s. f., plante.

CALANDRE, s. f., presse à cylindre. — CALENDES, s. m. pl., remier jour du mois chez les Romains.

CALAMBOURG, s. m., bois des Indes. — CALEMBOURG, jeu de nots.

CALEPIN, s. m., portefeuille. — CANEPIN, s. m., peau de mou- on très fine.

CALFAS, s. m., filasse enduite de goudron. — CALFAT, s. m., elui qui calfate un navire.

CAMP, s. m., lieu où l'armée est campée. — CAEN, ville. — AN, chef tartare. — KENT, ville. — QUAND vous voudrez. — UANT à moi.

CANAUX, s. m., pl. de *canal*. — CANOT, s. m., petit bateau.

CANE, s. f., femelle du canard. — CANNE, s. f., bâton. — ANNES, ville.

CANUS, s. m., poisson. — CANUT, s. m., oiseau. — CANUT, om individuel.

CAP, s. m., tête, promontoire. — CAPE, s. f., manteau. — APPE, s. f., croûte qui se forme sur le cidre.

CAPITAL, s. m., somme ; crime *capital*. — CAPITALE, s. f., ille principale d'un état.

CAR, acc. — QUART, s. m., quatrième partie d'un tout. — UARTZ, s. m., pierre dure.

CARACOL, s. m. : *escalier en caracol* (tourné). — CARACOLE, s. f., mouvement en rond que fait un cheval.

Un CARDEUR, s. m., celui qui carde. — Un QUART D'HEURE, s. m., quatrième partie d'une heure.

CARIER, m. a., gâter. — CARRIER, s. m., ouvrier d'une carrière.

CARTE, s. f.: *carte de jeu, de restaurateur.* — QUARTE, s. f., mesure. — Fièvre QUARTE, m. i. f.

CARTAUX, s. m. pl., cartes marines. — QUARTAUT, s. m., mesure.

CARTIER, s. m., fabricant de cartes. — QUARTIER, s. m., partie d'un tout.

CASSEAU, s. m., terme d'imprimerie. — CASSOT, s. m., terme de fabricant de papier.

CASSIE, s. f., sorte d'accacia. — CASSIE, ville. — CASSIS, espèce de groseilles; liqueur. — KACY, s. m., grand arbre.

CATARRHE, s. m., fluxion. — CATHARE, s. m., ancienne secte.

CE, acc. : *ce livre.* — SE, s. r., *il se fâche.*

CÉANS, acc., en ce lieu-ci. — SÉANT, m. i. m., qui siège. — SÉANT, s. m. : *être sur son séant.*

CÉCILE, nom individuel. — SESSILE, m. i., t. de botanique.

CÉLERI, s. m., plante. — SELLERIE, s. f., lieu où l'on met les harnais. — SELERIE, s. f., magasin de sel.

CELLE, CELLES, s. r. f. — SCEL, s. m., sceau, empreinte. — SEL, s. m., qui sale. — SELLE, s. f. : *selle de cheval.*

CELLIER, s. m., caveau. — SELLIER, s. m. fabricant de selles.

C'EN, pour *ce en* : *C'en est fait.* — CENS, s. m., impôt. — CENT, s. m., nombre. — SANG, s. m., liqueur rouge qui coule dans les veines. — SANS, acc. : *sans argent.* — SENS, s. m., sentiment, opinion. — SENS, s. m. : *les cinq sens.* — SENS, ville.

CÈNE, s. f., dernier repas de Jésus-Christ avec ses apôtres. — SAINE, m. i. f., salubre. — SEINE, fleuve. — SEINE ou SENNE, s. f., filet — SCÈNE, s. f., partie d'un théâtre où jouent les acteurs. — SCÈNE, s. f., partie d'une pièce de théâtre. — SCÈNE, s. f., querelle.

CENSE, s. f., métairie. — CENS, s. m., impôt.

CENSÉ, m. i. m., presumé. — SENSÉ, m. i. m., prudent.

CENSUEL, m. i. m., soumis au cens. — SENSUEL, m. i. m., enclin aux plaisirs des sens.

CENTAINE, s. f., un cent. — SENTAINE, bout de l'écheveau à dévider.

CENTON, s. m., fragments de poésie. — SANTON, s. m., moine turc.

CEP, s. m., pied de vigne. — SEPS, s. m., sorte de lézard. — CES, acc. : *ces hommes*. — SES, acc. : *ses habits*. — SEPT, nombre. — SAIE, s. f., sorte de brosse. — SÉEZ, ville.

CERF, s. m., quadrupède. — SERF, s. m., esclave.

CÉRIE, s. m., insecte. — SÉRIE, s. f., division.

CERTES, acc., certainement. — SERTE, s. m., enchâssement de pierreries.

CERVOLANT, s. m., écoufle. — CERVOLANT, insecte; jouet d'enfant.

CESSION, s. f., abandon. — SESSION, s. f., temps pendant lequel les chambres sont assemblées.

CHAÎNE, s. f., pour enchaîner; *chaîne de montagnes*. — CHÊNE, s. m., arbre. — SCHÈNES, s. m., anciennes mesures des Égyptiens.

CHAIR, s. f., viande. — CHAIRE, s. f., tribune d'un professeur, d'un prédicateur, etc. — CHER, CHÈRE, m. i., tendrement aimé. — CHER, m. i., qui coûte beaucoup. — CHÈRE, s. f., régal : faire bonne *chère*. — CHER, rivière.

CHANT, s. m., musique vocale. — CHAMP, s. m., pièce de terre.

CHARPI, billot de tonnelier. — CHARPIE, vieux linge.

CHAS, s. m., trou d'aiguille. — CHA, s. m., étoffe de soie. CHAT, s. m., animal.

CHÂSSIS, s. m., carré en bois, en fer, etc. — CHASSIE, s. f., maladie des yeux.

CHAUX, s. f., pierre calcinée. — CHAUD, m. i., opposé au froid.

CHAUMER, m. a., faire le chaumage. — CHÔMER, m. a., fêter.

CHENÊT, ustensile de cheminée. — CHÊNAIE, s. f., lieu planté de chênes.

CHRÊME (saint), s. m., huile consacrée. — CRÊME, s. f., partie grasse du lait.

CHUT ! silence. — CHÛTE, s. f. : *faire une chûte* (tomber.)

CI, acc.: *celui-ci*. — CIE, sorte de gomme. — SI, s. m., septième note de musique. — SI, acc. : *si vous voulez*. — SCIE, s. f., instrument pour scier. — SIS, m. a. m., situé. — SIX, nombre.

CIL, s. m., poils des paupières. — SIL, s. m., minéral. — SCILLE, s. f., plante.

CINQ, s. m., nombre. — SCINQUE, s. m., genre de lézard.

CIRCÉ, magicienne. — CIRCÉE, plante.

CIRE, s. f., bougie; *cire* à cacheter, etc. — SIRE, s. m., roi. — CIRRHES, s. m., filaments des plantes.

SITE, s. m., point de vue. — SCYTHES, ancien peuple d'Asie.

CYGNE, s. m., sorte d'oiseau. — SIGNE, s. m., marque.

CLAC, s. m., chapeau. — CLAQUE, s. f., coup du plat de la main.

CLAIE, s. f., tissu d'osier. — CLAYE, s. m., pays.

CLAIR, s. m., clarté. — CLAIR, m., CLAIRE, f., m. i., qui a de la clarté.— CLAIRE, s. f., cendres lavées. — CLERC, s. m., homme d'église, *clerc d'une étude*.

CLAMP, s. m., pièce de bois. — CLAN, s. m., tribu écossaise.

CLAUSE, s. f., condition. — CLOSE, m. i., fermée : *porte close*.

CLÔRE, m. a., faire une clôture. — CHLORE, s. f., plant

CLINCAILLIER, marchand de clinquant. — QUINCAILLIER marchand d'outils en fer.

COCHER, s. m, qui conduit une voiture, etc — CAUCHE, s. m., assemblage de feuillets où l'on met l'or battu.

COA, s. m., plante. — COUA, s. m., coucou d'Afrique. — QUOI, s. r. — COUET, s. m., assemblage de quatre grandes cordes au bas des voiles

QUOIQUE, acc.; *il est heureux quoique pauvre.* — QUOI QUE, *quoi que vous fassiez*, etc.

COEUR, s. m., partie du corps. — CHOEUR, morceau de musique; partie d'une église où l'on chante la messe.

COING, s. m., fruit. — COIN, s. m., encoignure. — COIN, s. m., outil pour fendre du bois.

COL, s m. : *col* de chemise, etc. — COLLE, s. f., *colle* de pâte, *colle* forte, etc.

COLORER, m. a., donner de la couleur. — COLORIER, m. a. peindre, enluminer.

COMA, s. m., maladie. — COMMA, t. d'imprimerie et de musique.

COMMAND, s. m., celui qui charge quelqu'un d'acheter. — COMMENT? acc., de quelle manière?

COMMANDE, s. f., commission. — COMMENDE, s. f., titre d'un bénéfice donné par le pape.

COMPACTE, m. i., resserré. — COMPACT, s. m., convention faite avec le pape.

COMPÈRE, s. m., nom qu'on donne au parrain d'un enfant; il signifie aussi complice. — COMPAIR, s. m., t. de musique.

COMPTE, s. m., calcul. — COMTE, s. m., dignité. — CONTE, s. m., récit fabuleux.

CONSOMMER, m. a., accomplir, manger. — CONSUMER, m. a., brûler, anéantir.

CONVAINCANT, s. m., qui a la force de convaincre. — CONVAINQUANT, m. a., *convaincre*.

COQ, s. m., mâle de la poule. — COQUE, s. f., coquille.

COKE, s. m., charbon de terre. — COOK, marin anglais.

COQUAR, s. m., oiseau. — COQUART, ou COQUARD, s. m., vieillard galant.

COR, s. m., durillon. — COR, s. m., instrument de musique. — CORPS, s. m., le *corps* de l'homme, etc. — CORS, s. m. pl., branches des cornes du cerf.

COTE, s. f., taxe. — CÔTE, s. f., os courbé. — COTTE, s. f., petite jupe.

CÔTERET, s. m., filet. — COTERET, s. m., fagot de bois.

COU, s. m., partie du corps. — COÛT, s. m., ce qu'une chose coûte. — COUP, s. m. : *coup* de baton.

COULOIR, s. m., passage ; canal de la bile. — COULOIRE, s. f., vase percé.

COUR, s. f., enclos ; suite d'un roi. — COURS, s. m., étude ; durée ; le *cours* des marchandises, etc. — COURT, m. i., peu long.

COURTISAN, s. m., homme de cour. — COURTISANT, m. a. *courtiser*.

COUVENT, s. m., monastère. — COUVANT, m. a. *couver*.

CRAINT, m. i. m., redouté. — CRIN, s. m., poil de plusieurs animaux.

CRÊPE, s. m., gaze. — CRÊPE, s. f., pâte frite.

CRI, s. m., son de voix. — CRIC, s. m., machine pour lever un fardeau ; poignard. — CRICK, s. m., perroquet. — Jésus CHRIST. — CHRIE, s. f., amplification.

CUIR, s. m., peau d'un animal. — CUIRE, m. a. : faire *cuire*.

CYCLE, s. m., période. — CICLE, s. m., ancienne monnaie des Juifs.

D.

DAIS, s. m., d'une église. — DÉ à coudre, s. m. — DES, acc., pour *de les*. — DÈS, acc., depuis. — DEY, s. m., dignité en Afrique.

DAM, s. m., damnation. — DANS, acc. : *dans* Paris. — DENT, s. f., partie de la machoire.

DANSE, s. f., exercices du corps en cadence. — DENSE, m. i., épais, compacte.

DATE, s. f., époque. — DATTE, s. f., fruit.

DAVANTAGE, acc., plus. — D'AVANTAGE, acc., de profit.

DÉCÉLER, m. a., révéler. — DESCELLER, m. a., ôter les scellés ; *desceller* une pierre. — DESSELLER, m. a., ôter la selle.

DÉCENTE, m. i. f., modeste. — DESCENTE, s. f., action de descendre. — DESCENTE, s. f., hernie.

DÉCILLER, m. a., ôter les cils. — DESSILER, m. a., détromper.

DÉFÉRER, m. a., donner, décerner. — DÉFERRER, m. a., ôter les fers.

DÉGOUTER, m. a., rebuter. — DÉGOUTTER, m. a., tomber goutte à goutte.

DÉLACER, m. a., ôter un lacet. — DÉLASSER, m. a., ôter la lassitude.

DESSEIN, s. m., intention. — DESSIN, s. m., esquisse, plan.

DIFFÉRENT, m. i. m., dissemblable. — DIFFÉRENT ou DIFFÉREND, s. m., querelle. — DIFFÉRANT, m. a. *différer.*

DOIGT, s. m., partie de la main. — Le DOIT et l'AVOIR, s. m. — DOUAI, ville.

DOLANT, m. a., *doler.* — DOLENT, m. i. m., triste.

DOM, ou DON, titre d'honneur des grands d'Espagne. — DON, s. m., cadeau; fleuve. — DONC, acc., en conséquence. — DONT, s. r. : *l'homme dont je vous parle.*

DRAGONE, s. f., lézard. — DRAGONNE, ornement d'une épée.

DROGUER, m. a., médicamenter. — DROGUIER, s. m., magasin à drogues.

E.

E, É, È, Ê, quatre sortes d'*e.* — EH! cri. — HÉ! HÉ! HÉ! rire.

ÉCAILLER, m. a., ôter l'écaille. — ÉCAILLIER, s. m., qui écaille. — ÉCALIER, s. m., qui ôte l'écale.

ÉCARRIR, s. m., écorcher un cheval. — ÉQUARRIR, couper à angles droits.

ÉCHEC, s. m., accident; jeu. — ÉCHÉE, s. f. écheveau de fil.

ÉCHO, s. m., son répété. — ÉCHO, nymphe changée en rocher. — ÉCOT, s. m., ce que chacun paie pour son repas.

ÉCIMER, m. a., couper la cime. — ESSIMER, m. a., amaigrir.

ÉCLAIR, s. m., éclat de lumière. — ÉCLAIRE, s. f., plante.

EFFORT, s. m., action faite avec force. — ÉPHORE, magistrat de Sparte.

ENCHÈRE, s. f. : *vente à l'enchère.* — EN CHAIR et en os. — EN CHAIRE : *prêcher en chaire.*

ÉMINENT, m. i. m., élevé. — IMMINENT, m. i. m., qui menace.

ENCEINTE, s. f. et m. i. f. : *une enceinte ; une femme enceinte.* — EN SAINTE, comme une sainte.

ENDENTÉ, s. f., liaison de deux pièces de bois. — ANDANTÉ, t. de musique.

ENTE, s. f., greffe. — ANTE, s. m., pilastre.

ENTER, m. a., greffer. — HANTER, m. a., fréquenter.

ENVI, acc. : *à l'envi*, avec émulation. — ENVIE, s. f., desir.

ÉPARS, m. i. m., en désordre. — ÉPART, s. m., espèce de jonc. — HÉPAR, s. m., sulfure.

ÉPICER, m. a., assaisonner d'épices. — ÉPISSER, m. a., entrelacer plusieurs fils de cordes.

ERGO, acc., donc. — ERGOT, petit ongle pointu ; *ergot de coq*.

ÉRINE, s. f., instrument pour disséquer. — ERRHINE, s. f., remède pour les narines.

ÉRISSON, s. m., ancre à quatre bras. — HÉRISSON, s. m., animal.

ESTAIRE, ville. — ESTÈRE, s. f., natte de jonc.

ESTANCE, s. f., pilier. — STANCE, s. f., strophe d'une poésie.

ÉTAI, s. m., gros cordage. — ÉTAIE, s. f., soutien.

ÉTAIM, s. m., laine fine. — ÉTAIN, s. m., métal.

ÉTAL, s. m., table et boutique de boucher. — ÉTALE, a. i. f., qui ne hausse ni ne baisse.

ÉTAUX, s. m., pl. de *étal*. — ÉTAU, s. m., instrument de serrurier.

ÉTIQUE, m. i., attaqué d'une fièvre lente. — ÉTHIQUE, s. f., philosophie morale.

ÊTRE, s. m., qui existe. — ÊTRES, s. m. pl.; *connaître les êtres d'un lieu*. — HÊTRE, s. m., arbre.

ÉTRIER, s. m., partie de la selle. — ÉTRILLER, m. a., frotter avec une étrille.

EXAUCER, m. a., accorder. — EXHAUSSER, m. a., élever. — EXOCET, s. m., poisson volant.

EXCÉDANT, m. a. *excéder*. — EXCÉDENT, m. i. et s. m., le surplus.

EXCELLANT, m. a. *exceller*. — EXCELLENT, m. i., parfait.

EXPÉDIANT, m. a. *expédier*. — EXPÉDIENT, s. m., moyen.

F.

FABRICANT, s. m., qui fait fabriquer. — FABRIQUANT, m. a. *fabriquer* ; celui qui fabrique.

FAIM, s. f., besoin de manger. — FIN, m. i. m., adroit, rusé. — FIN, s. f. : *la fin de l'année*.

FAINE, s. f., fruit du hêtre. — FOENE, s. m., insecte. — FRÊNE, s. m. oiseau.

FAIT, s. m.. action. — FAIX, fardeau.

FAÎTE, s. m., sommet. — FÊTE, s. f., solennité.

FANER, m. a., flétrir. — FAONNER, m. a., mettre bas (se dit des biches).

FARAUD, m. i., glorieux. —PHARO, sorte de bière double.

FARD, s. m., couleur artificielle. — PHARE, s. m., fanal.

FATIGANT, m. i., ennuyeux, pénible. — FATIGUANT, m. a. *fatiguer*.

FAUCILLE, s. f., outil pour couper le blé. — FOCILE, s. m., os du bras, ou de la jambe. — FOSSILE, s. m., substance pétrifiée.

FAUQUE. s. m., t. de savonnier. — PHOQUE, s. m., animal amphibie.

FAU, s. m., arbre. — FAUX, m. i., non vrai. — FAULX, FAUX, s. f., instrument pour faucher.

FAUSSE, m. i., fém. de *faux*. — FOSSE, s. f., trou fait dans la terre.

FÉRIE, s. f., jours de fête. — FÉERIE, s. f., enchantement.

FERMENT, s. m., levain. — FERREMENT, s. m., outil de fer et action de *ferrer*.

FESCE, s. f., t. de chimie. — FESSE, s. f., partie du corps.

FÉTU, s. m., brin de paille. — FOETUS, s. m., animal demi formé.

FEU, s. m., élément. — FEU, m., FEUE, f., m. i., défunt, défunte.

FI ! cri de mépris. — FILS, s. m., garçon.

FIL, à coudre, s. m. — FILE, s. f., rang ; *suivre la file*.

FILTRE, s. m., qui sert à filtrer. — PHILTRE, s. m., breuvage.

FLAN, s. m., gâteau. — FLANC, s. m., côté : *se battre les flancs*..

FOI, s. f., croyance. — FOIE, s. m., viscère. — FOIS, s. f. : *une fois*. — FOIX, ville. — Sainte-FOI, ville.

FOLIO, s. m., feuillet. — FOLIOT, s. m., ressort de serrure.

FOND, s, m. : *le fond d'un puits*. — FONDS, s. m., propriété. — FONTS batismaux.

FOR, s. m., tribunal. — FORT, s. f., forteresse. — FORT, m. i., qui a de la force. — FORT, acc. : *de fort bonnes gens*. — FORS, acc., excepté.

FORET, s. m , outil pour percer. — FORÊT , s. f., bois.

FOUDRE, s. m., grand tonneau. — FOUDRE, s. f., tonnerre. — FOUDRE, s. m. au figuré : *un foudre de guerre*.

FOURMILIER , s. m., qui vit de fourmis. — FOURMILLER, m. a , abonder, pulluler.

FRAI, frottement des monnaies. — FRAIS, m. i. qui a de la fraîcheur. — FRAIS, s. m., dépense. — FRÊT, s. m., louage d'un vaisseau.

FRASE, s m., outil d'acier. — PHRASE, s. f., assemblage de mots.

FRASER, m. a., mettre de la farine à la pâte. — PHRASER, m. a., faire des phrases.

FUMER, m. a., mettre du fumier sur la terre ; *fumer des*

— FUMÉE, s. f., vapeur qui s'exhale d'un corps qui

LIER, s. m., soldat. — FUSILLER, m. a., tuer à coups
il.

G.

m., GAIE, f., m. i., joyeux. — GUAIS, m. i. : *hareng*
qui n'a ni œufs ni laite). — GUÉ, s. m., lieu où l'on
à pied une rivière. — GUET, s. m., anciens gen-
s.
, s. f., maladie. — GALLE, s. f. : *noix de galle.*
, s. f., étoffe. — GAZ, s. m., fluide inflammable.
ET, s. m., arbuste. — GENET, s. m., cheval d'Espagne.
T, s. f. s., GENTS au pl. : *de bonnes gents.* — JAN, s. m.,
de trictrac. — JEAN, nom individuel.
TILLE, m. i. f., qui a de la gentillesse. — JANTILLE, ais
jante de moulin.
CER, m. a., faire de petites crevasses. — GERSÉE, s. f.,
le céruse. — JERSEY (île de).
RON, s. m., sorte de pli. — GOUDRON, s. m., sorte de

, s. m., creux plein d'eau. — GOURD, m. i. m., en-
. — GOURE, s. f., drogue falsifiée.
TTE, s. f. : *goutte d'eau*, etc. — GOUTTE, s. f., maladie.
E, s. f., faveur accordée ; agrément personnel ; *dire ses*
. — GRASSE, m. i. f., qui a de la graisse.
NETIER, s. m., marchand de blé en gros. — GRÈNETIER,
qui vend des grenailles, pois, haricots, paille, etc.
NIER, s. m., marchand de grains en détail. — GRENIER,
lieu où l'on serre le grain.
IMAIRE, s. f., règles du langage. — GRANDMÈRE, s. f.,

GE, s. f., bâtiment pour serrer le grain. — GRENGE, ac-
former le grain de la poudre à canon.
SAI, s. f., oiseau. — GRASSET, m. i., un peu gras.
FE, s. m., bureau du greffier. — GREFFE, s. f., la greffe
rbre.
s. m., couleur noire mêlée de blanc. — GRIL, ustensile
ine.
E, acc., peu. — GUERRE, s. f., combat.
E, s. m., qui conduit. — GUIDE, s. f., morceau de cuir
t partie du harnais.
NER, m. a., regarder du coin de l'œil. — GUIGNIER, s. m.,
à guignes.

H.

HABILLEMENT, s. m., costume, vêtement. — HABILEMENT, m. i., avec habileté.

HABILETÉ, s. f., adresse. — HABILITÉ, s. f., aptitude à succéder.

HÂLE, s. m., impression de l'air. — HALLE, s. f., marché.

HALO, s. m., cercle lumineux autour d'un astre. — HALOT, s. m., trou fait par un lapin.

HARANGUER, m. a., discourir. — HARENGUER, s. m., faire de la harenguaison.

HAUTAIN, m. i., fier, orgueilleux. — HAUTIN, s. m., petit poisson.

HARANGUEUR, s. m., celui qui harangue. — HARENGUEUR, s. m., qui fait de la harenguaison.

HAUTESSE, s. f., titre qu'on donne au sultan. — HOTESSE, s. f., maîtresse d'un hôtel.

HÉROS, s. m., soldat illustre. — HÉRAUT, s. m., celui qui proclame. — HÉRAULT, rivière. — HÉRO, ancienne prêtresse.

HEUR, s. m., bonne fortune. — HEURE, s. f. : *une heure*. — HEURT, s. m., choc. — EURE, rivière.

HOMARD, s. m., grosse écrevisse de mer. — OMAR, ancien calife.

HORS, acc., au-delà. — HORS, acc., excepté. — OR, s. m., métal. — OR, acc. : *or, si la chose est ainsi*, etc. — ORT, s. m., monnaie étrangère. — ORT, m. i., brut.

HÔTE, s. m., celui qui loge. — HOTTE, s. f., panier. — HAUTE, m. i. f., élevée.

HUI, acc., aujourd'hui. — HUIS, s. m., porte. — HUIT, s. m., nombre.

HUTTE, s. f., cabane. — UT, s. m., note de musique.

I.

IL, ILS, s. r. — ÎLE, s. f., terre entourée d'eau. — ILLE, ville et rivière. — HILE, s. m., ombilic de la graine.

INDU, m. i. m. — INDUE, m. i. f., contre la règle. — INDULT, s. m., ecclésiastique qui sert de diacre.

INFLUENT, m. i. m., qui influe. — INFLUANT, m. a., influer.

INTENSION, s. f., intensité. — INTENTION, s. f., dessin, projet.

ISOLEMENT, s. m., état d'être seul. — ISOLÉMENT, acc., d'une manière isolée.

J.

JAIS, s. f., bitume fossile très noir. — JET, s. m. : un jet d'eau. — GEAI, oiseau.

JARS, s. m., mâle d'une oie. — JARRE, sorte de jatte; mauvaise lime.

JEUNE, m. i., peu âgé. — JEÛNE, s. m., abstinence.

JOAILLIER, s. m., marchand de bijous. — JOUAILLER, m. a., jouer à petit jeu.

JOUG, s. m., servitude. — JOUE, s. f., partie du visage.

JUDA, s. m., ouverture faite à un plancher. — JUDAS, nom individuel.

KERMÈS, s. m., insecte. — KERMESSE, fête flamande.

L.

LA, s. m., sixième note de la musique. — LA, s. f. — LA, LÀ, acc. — LACS, sorte de filet, etc. — LAS, m. i., fatigué.

LAC, s. m., amas d'eau moins grand que la mer. — LACS de roupies, monnaie de compte. — LAQUE, s. f., résine. — LAQUE, s. m., vernis de Chine.

LACER, m. a., serrer un lacet. — LASSER, m. a., fatiguer.

LAI, s. m., lamentation. — LAI, m. i. m., laïque. — LAID, m. s. m., difforme. — LAIE, s. f., femelle du sanglier. — LAIT, s. m., produit de la vache. — LAIS, s. m., jeune baliveau. — LÉ, s. m., largeur d'une étoffe entre deux lisières. — LEGS, s. m., don fait par testament. — LES, s. f. — LES, acc. — LEZ, ou LÈS, acc., à côté de...

LARD, graisse d'un porc. — LARES, s. m. pl., dieux domestiques des païens.

LAZARISTE, s. m., prêtre de l'ordre de Saint-Lazare. — LAZARITE, s. m., chevalier de l'ordre de Saint-Lazare.

LESTE, m. i., léger, agile. — Le LEST d'un navire (poids qu'on met au fond pour le tenir en équilibre).

LEUR, s. f., à eux. — LEURRE, s. m., tromperie.

LICE, s. f., lieu où l'on fait des courses, tournois, etc. — LICE, s. f., t. de tapissier: *hautelice*, *basselice*. — LICE, chienne de chasse. — LYS ou LIS, s. m., fleur. — LISSE, m. i., doux, uni.

LIE, s. f., vidange. — LIT, s. m., meuble sur lequel on couche.

LIEU, s. m., place, endroit. — LIEUE, s. f., distance.

LION, s. m., animal. — LYON, ville.

LIRE, m. a., faire lecture. — LYRE, s. f., instrument à cordes.

LIVRE, s. m., volume. — LIVRE, s. f., poids.

LOCH, s. m., sonde, instrument de marine. — LOK, s. m., potion calmante. — LOCK, philosophe anglais. — LOQUE, s. f., haillons.

LORD, s. m., titre en Angleterre. — LORS, acc.; *dès lors.* — LAURE, nom de femme.

LUT, s. m., espèce de mastic. — LUTH, s. m., instrument à cordes. — LUTTE, s. f., combat.

M.

MA, acc. : *ma tante*. — MÂT, s. m., grand arbre. — MAT, m. i. m., qui n'a pas d'éclat.

MAGISTER, s. m., ancien maître d'école. — MAGISTÈRE, s. m., grand maître de Malte.

MAI, s. m., mois de l'année. — MAIE, s. f., coffre où l'on pétrit. — MAIS, acc. — MES, acc. possessif. — METS, s. m., nourriture.

MAIL, s. m., battoir. — MAILLE, s. f., petit anneau, monnaie ; *maille* d'un tricot.

MAILLER, m. a., faire des mailles. — MALLIER, s. m., cheval de brancard.

MAIN, s. f., partie du bras. — MAINT, acc., plusieurs.

MAÎTRE, s. m., qui commande, ou qui enseigne. — MÈTRE, s. m., mesure. — METTRE, m. a., placer.

MAL, s. m., le contraire du bien. — MÂLE, s. m., celui qui est du sexe masculin. — MALLE, s. f., coffre.

MALT, s. m., orge préparée pour faire de la bière. — MALTE, île. — MALTHE, espèce de bitume.

MALINES, ville, *dentelle de Malines*. — MALIGNE, m. i. f., rusée. — MALINE, s. f., temps de grandes marées.

MAN, île d'Irlande. — MANS, ville.

MANCHE, s. f., partie du vêtement. — MANCHE, s. m., *manche de couteau*, etc. — La MANCHE, bras de mer.

MÂNE, s. m., ombre. — MANE, s. f., mesure de Hongrie. — MANNE, s. f., médecine. — MANNE, s. f., panier.

MANOEUVRE, s. m., ouvrier. — MANOEUVRE, s. f., mouvement de troupes.

MANOEUVRIER, m. i., habile à la manœuvre. — MANOUVRIER, s. m., ouvrier qui travaille à la journée.

MANTE, s. f., manteau de femme, insecte. — MANTES, ville. — MENTHE, s. f., plante.

MANUEL, s. m., MANUELLE, m. i. f., fait à la main. — MANIVELLE, s. f., outil.

MARC, s. m. : *marc de café* ; poids. — MARE, s. f., amas d'eau. — MARRE, s. f., houe de vigneron. — MARS, troisième mois de l'année.

MARCEAU, s. individuel. — MARSAULT, s. m., saule de ce nom.

MARCHAND, s. m., qui fait un commerce. — MARCHANT, m. a., *marcher*.

MARI, s. m., époux. — MARIE, s. individuel. — MARRI, m. i. m., MARRIE, m. f. i., affligé, repentant.

ARRON, pays. — **MARRON**, s. m., sorte de châtaigne; cou-r. — **MARUM**, s. m., plante.

ARTYR, s. m., qui est martyrisé. — **MARTYRE**, s. m., mort, tourment non mérité.

ATIN, s. m.. les premières heures du jour. — **MÂTIN**, s. m., s chien.

ER, s. f., amas d'eau. — **MÈRE**, s. f., maman. — **MAIRE**, s. , magistrat.

ERCI, s. m. : *dire merci*. — **MERCI**, s. f., miséricorde.

ERCANTILE, m. i., qui concerne le commerce. — **MERCAN-LE**, s. f., petit négoce.

ÉTAL, s. m., minéral. — **MÉTAIL**, s. m., matière composée métaux.

I, s. m., note de musique. — **MIE**, s. f., partie du pain.— , s. f. : *ma mie* (mon amie). — **MYE**, s. f., animal à co-lle.

IL-huit-cent. — **MIL**, s. m., graine. — **MILLE**, s. m., nom-. — **MILLE**, s. m., mesure.

ILIAIRE, s. f., pustule, fièvre. — **MILLIAIRE** s. f., borne, r marquer les milles.

ILLIARD, s. m., nombre. — **MILLIARE**, s. m., millième par-de l'are.

ILORD, dignité en Angleterre. — **MILORT**, s. m., serpent s venin.

IRE, s. f., petit bouton au bout du canon d'un fusil. — **RRHE**, s. f., encens.

ISSION, s. f., charge, envoi. — **MIXTION**, s. f., mélange.

OBILIAIRE, m. i., qui tient de la nature des meubles. — **ILIÈRE**, m. i. f., qui est meuble.

OI, s. r. — **MOIS**, s. m., douzième partie de l'année. — **ET**, sorte de mesure.

OLLE, m. i. f., opposé à dure. — **MOLLE**, s. f., botte d'osier. **MÔLE**, s. m. jetée de pierre, digue.

OLET, s. m., gras de la jambe. — **MOLLET**, m. i. m., qui est .

OLIÈRE, poète comique. — **MOLIÈRES**, ville. — **MOLLIÈRE**, ., terre grasse.

ON, acc. possessif. — **MONT**, s. m., montagne.

ORALE, s. f., science des mœurs. — **MORAL**, m. i. m., **MO-E**, m. i. f., qui a des mœurs.

ORT, s. m. et m. i. m. : *un mort, un homme mort*. — La T, s. f. — **MAURE**, s. m., Africain. — **MORS**, s. f., frein.

OT, s. m., parole. — **MAUX**, pl. de *mal*. — **MEAUX**, ville.

OU, m. i. m., opposé à dur. — **MOU**, s. m., ce qui touche foie. — **MOUE**, s. f., grimace. — **MOUT**, s. m., vin doux. — **OULE**, s. m., modèle creusé. — **MOULE**, s. f., coquillage.

MOUSSE, s. m., matelot. — MOUSSE, s. f., plante.

MUR, s. m., muraille. — MÛR, m. i. m., MÛRE, m. i. f., en maturité. — MURE, s. f., fruit.

N.

NÈFLE, s. f., fruit. — NEF, partie d'une église.

NÉGLIGENT, m. i. m., insouciant. — NÉGLIGEANT, m. a., *négliger*.

NOM, s. m., qui sert à nommer. — NON, acc. négatif.

NONE, s. f., office. — NONNE, s. f., religieuse. — NONES, s. m. pl., certains jours chez les Romains.

NOMPAREIL, m. i. m., NOMPAREILLE. m. i. f., incomparable. — NOMPAREILLE, s. f., caractère d'imprimerie; petit ruban.

NU, m. i. m., NUE, m. i. f., sans vêtement. — NUE, s. f., nuage.

O.

OCA, s. f., plante. — HOCA, s. m., jeu.

OCCIDENT, s. m., septentrion. — OXYDANT, m. i. m., qui oxyde.

OING, s. m., graisse de porc. — OINT, m. i. m., sacré.

OLIVÈTE, s. f., plante. — OLIVETTES, s. f. pl., danse des Provençaux.

OMBRE, s. f., obscurité; âme séparée du corps. — HOMBRE, s. m., jeu de cartes.

ONGLÉ, m. i. m., ONGLÉE, m. i. f., armé d'ongles. — ONGLÉE, s. f., grand froid. — ONGLET, s. m., t. de relieur et de menuisier.

ORDINAND, s. m., celui qui se présente pour recevoir les ordres sacrés. — ORDINANT, s. m., l'évêque qui confère les ordres.

OREILLONS, s. m., tumeurs. — AUREILLONS, t. de fabrique.

ORION, s. f., étoile australe. — HORION, s. m., coup au visage.

OU, acc. de doute : *l'un, ou l'autre*. — OÙ, s. r.; *allez où vous voudrez*. — HOUE, s. f., bêche ; boyau. — HOUT, s. m., sorte de tréteau. — HOUX, s. m., arbre. — AOUT, huitième mois de l'année.

OUATE, s. f., coton cardé et gommé. — OUETTE, s. f., oiseau. — HOUETTE, s. f., petite houe.

OUATER, m. a., garnir de ouate. — HOUETTER, m. a., piocher avec une houette.

OUBLI, s. m., manque de souvenir. — OUBLIE, s. f., sorte de pâtisserie.

OUI, acc. affirmatif. — OUÏE, s. f., entendement.

OUILLE, ou OILLE, s. f., sorte de potage. — HOUILLE, s. f., sorte de charbon.

OURS, s. m., OURSE, s. f., animal. — OURSE, s. f., constellation. — HOURSE, s. f., corde qui tient la vergue d'un navire.

OVAL, s. m., poisson. — OVALE, s. et m. i. : *un ovale, une ...ure ovale.*

P.

PAIN, s. m., sorte de pâte cuite au four. — PIN, s. m., arbre.

PAIR, m. i. m., égal. — PAIR, s. m., dignité. — PAIRE, s. ..., couple. — PÈRE, s. m., qui a des enfants. — PERS, m. i. m., ... couleur entre le vert et le bleu.

PAIE, s. f., action de payer. — PAIX, s. f., tranquillité. — ...T, s. m., incongruité.

PAIRLE, s. m., terme de blason. — PERLE, s. f., globule : *...llier de perles.*

PAL, s. m., pieu aiguisé. — PÂLE, m. i., blême. — PALLE ... PALE, s. f., ce qui arrête l'eau d'un étang.

PALAIS, s. m., édifice. — PALÈS, divinité païenne. — PALET, ... m., pierre plate.

PAILLÉ, m. i. m., diapré. — PAILLET, m. i. m. : *vin paillet* (...ible en couleur). — PALIER, s. m., plateforme sur un esca...r. — PAILLER, s. m., lieu où on laisse pourrir la paille.

PAN, s. m., partie d'un habit, d'un mur. — PAN, dieu des ...rgers. — PAON, s. m., oiseau.

PANNEAU, s. m., partie d'un lambris ; piége. — PAONNEAU, ... m., petit paon.

PANICULE, s. f., espèce d'épi. — PANNICULE, s. m., membrane.

PAR, acc. : *par mer.* — PART, s. f., portion.

PARALLÈLE, s. m., comparaison. — PARALLÈLE, s. m. ou m. ... : *un parallèle, une ligne parallèle.*

PARANT, m. a., *parer.* — PARENT, s. m., allié de la famille.

PARC, s. m., lieu entouré. — PARQUE, divinité de la fable.

PARCEQUE, acc., par la raison que. — PAR CE QUE, par la ...ose que.

PARER, m. a., garantir. — PARER, m. a., orner.

PARI, s. m., gageure. — PARIS, ville. — PÂRIS, berger de ... fable.

PARTI, s. m., résolution, union d'individus. — PARTIE, s. f., ...ortion ; divertissement.

PAS, s. m. : *faire un pas.* — PAS, acc. de négation. — PAT, ... m., t. de jeu d'échecs.

PÂTE, s. f., farine délayée. — PATTE, s. f., pied d'un ...nimal.

PATER, s. m., prière. — PÂTER, m. a., terme de cordon...ier. — PATÈRE, s. f., espèce de vase.

PÂTÉ, s. m., pâtisserie dans laquelle il entre de la viande. —

PÂTÉE, s. f., sorte de pâte faite avec des restes de viande et du pain.

PAUL, s. individuel. — PAULE, ville d'Italie ; monnaie. — PÔLE, s. m., axe. — POLE, s. f. poisson.

PAUME, s. f., le dedans de la main. — POMME, s. f., fruit.

PAUSE, s. f., suspension, halte. —POSE, s. f., position d'une chose.

PAUSER, m. a., faire halte. — POSER, m. a., placer.

PEC, m. i. m., fraîchement salé. — PECQUE, s. f., terme injurieux.

PÉCHÉ, s. m., faute. — PÊCHER, s. m., arbre.

PÉCHEUR, s. m., qui fait des péchés : féminin ; *pécheresse*. — PÊCHEUR, s. m., qui pêche (prend du poisson); féminin, *pêcheuse*.

PELAGE, s. m., action de peler. — PLAGE, s. f. rivage.

PENDULE, s. m., balancier. — PENDULE, s. f., horloge.

PÊNE, s. m., verrou d'une serrrure. — PEINE, s. f., inquiétude, fatigue. — PENNE, s. f., grosse plume d'un oiseau de proie.

PESTE, s. f., maladie. — PESTE ! exclamation.

PEUT-ÊTRE, acc. de doute : *il viendra peut-être*. — PEUT ÊTRE, m. a., *pouvoir*, et acc. *être* : *celà peut être*.

PIC, s, m., pioche pointue ; rocher. — PIQUE, s. f., arme. —PIQUE, s. m., couleur de jeu de cartes.

PICA, s. m., appétit dépravé. — PIKA, s. m., lièvre de Sibérie.

PIE, s. f., oiseau. — PIE, m. i. f., pieuse. — PIS, s. m., opposé à mieux. — PIS, s. m., tétine de vache.

PIEU, s. m., morceau de bois. — PIEUX, m. i. m., qui a de la piété.

PINÇON, s. m., marque où l'on a pincé. — PINSON, s. m., oiseau. — PENSUM, s. m., punition.

PIPEAU, s. m., flûte. — PIPOT, s. m., tonneau de miel.

PITON, s. m., clou. — PYTHON, serpent fabuleux.

PLAID, s. m., plaidoirie ; manteau écossais. — PLAIE, s. f., blessure.

PLAIN, m. i. m., uni. — PLEIN, m. i. m., rempli.

PLAINE, s. f., campagne. — PLAINE, m. i. f., unie. — PLEINE, m. i. f., remplie.

PLAINTE, s. f., mécontentement. — PLINTHE, s. f., pièce de bois.

PLAN, s. m., projet, dessin. — PLANT, s. m., plantation.

PLI, s. m. ; *pli d'une étoffe*. — PLIE, s. f. poisson.

PLISSE, s. f., lézard. — PELISSE, s. f., manteau de femme.

PLONGEON, s. m., oiseau. — PLONGEON, s. m. : *faire un plongeon*.

T, acc., mieux. — PLUS TÔT, opposé à plus tard.
EUX, m. i. m., abondant en pluie. — PLUS VIEUX, plus

, s. f., ustensile à frire.—POÊLE, ou POILE, s. m., sorte
neau. — POÊLE, s. m., espèce de toile qu'on suspend
tête des mariés. — POIL, s. m., ce qui couvre les
.

, s. m., pesanteur, autorité. — POIS, s. m., légume.
, s. f., résine. — POA, s. m., genre de graminées. —
marque de dégoût.

, s. m., main fermée. — POINT, acc., négation. —
. m., ponctuation. — POINT *d'honneur*. — *coudre à*
POINTS.

, s. m., sorte de cidre. — POIRÉE, s. f., plante.

, s. m., venin. — POISSON, s. m., animal.

OIR, s. m., outil pour polir. — POLISSOIRE, s. f.,
louce.

, s. m., animal. — PORT, s. m., maintien. — PORT,
port de mer. — PORE, s. m., petit trou dans la peau.

, s. m., emploi; corps de garde. — POSTE, s. f.: *poste*
res.

euve. — POT, s. m., vase. — PEAU, s. f., enveloppe
humain. — PAU, ville.

. m., insecte. — POULS, s. m., battement des artères.

, s. m., doigt. — POUSSE, s. f., maladie des chevaux.
E, s. f.: *la pousse des arbres*.

TTES, s. f. pl., pour lier les pouces.—POUSSETTE, s. f.,
fant.

ING, s. m., ragoût anglais. — POUDINGUE, s. m., cail-
glutinés.

RD, s. m., grosse poupée. — POUPART, s. m.,

LER, m. a., injurier. — POUILLIER, s. m., mauvaise
ie.

LIS, s. m., mauvaise hôtellerie. — POUILLY, ville: *vin*
lly.

DANT, m. a., *précéder*. — PRÉCÉDENT, m. i. m., qui
.

CES, s. f. pl., premières productions. — PRÉMISSES,
, les deux premières propositions d'un syllogisme.

acc., à côté, sur le point ... — PRÊT, m. i. m.,
...

AMMENT, acc., d'une manière pressante. — PRESSÉ-
cc., en hâte. — PRESSEMENT, s. m., pression.

DANT, m. a., *présider*. — PRÉSIDENT, s. m., dignité.

PRÉTEUR, s. m., magistrat. — PRÊTEUR, s. m., celui qui prête.

PRESSIS, s. m., résultat de la pression. — PRÉCIS, s. m., note sur un ouvrage. — PRÉCIS, m. i. m., fixe.

PRÉVÔTÉ, s. f., juridiction. — PRIVAUTÉ, s. f., familiarité.

PROU, acc., beaucoup. — PROUE, s. f., partie d'un navire.

PUBLIC, s. m. : *le public.* — PUBLIC, m. i., PUBLIQUE, m. i. f. : *le cri public, la voix publique.*

PUIS, acc., ensuite. — PUITS, s. m., d'où on tire de l'eau.

PYRIQUE, m. i. m., feux d'artifices dans un lieu clos. — PYRRHIQUE, s. f., danse militaire.

Q.

QUADRATURE, s. f. (prononcez *coua*), terme d'arithmétique. — QUADRATURE, s. f. (prononcez *ca*), t. d'horlogerie.

QUANQUAM, s. m. discours latin. — QUANQUAN, s. m., bavardage.

QUE, s. r. — QUEUE, s. f., partie de l'animal. — QUEUX, s. m., cuisinier (vieux mot).

QUÊTE, s. f., action de quêter. — QUIÈTE, m. i. f., calme.

QUI, s. r. — QUIS, s. m., sulfure de cuivre.

R.

RACE, s. f., lignée. — RASSE, s. f., grand panier.

RAFLE, ou RAFFE, s. f., grappe de raisin sans grains. — RAFLE, s. f, action de tout emporter.

RAIE, s. f., ligne tracée. — RAIE, s. f., poisson. — RAIS, s. m., partie d'une roue. — RAY, s. m., filet en entonnoir. — RETS, s. m., filet à prendre les oiseaux. — RETZ, ville.

RÉ, s. m., note de musique. — RHÉ, île. — RHÉE ou RHÉA, déesse de la fable. — REZ, acc., tout contre.

RAINETTE, s. f., petite grenouille. — REINETTE, s. f., pomme. — RÉNETTE, s. f., outil de maréchal.

RAIPONCE, s. f., plante. — RÉPONSE, s. f., ce qu'on répond.

RAISINÉ, s. m., confitures. — RÉSINÉ, m. i. m., enduit de résine.

RAISONNEMENT, s. m., acte de raisonner. — RÉSONNEMENT, s. m., répétition d'un son.

RAISONNER, m. a., se servir de sa raison. — RÉSONNER, m. a., retentir. — RESSONNER, m. a., sonner une seconde fois.

RAS, m. i. m, rasé. — RAT, s. m., petit animal.

RATTE, s. f., espèce de souris. — RATE, s. f., viscère.

RECOLER, m. a., lire les dépositions. — RECOLLER, m. a., coller de nouveau.

RECORD, s. m., répétition. — RECORS, s. m., homme de justice.

RÉGAL, s. m., bon repas. — RÉGALE, s. m., un des jeux de l'orgue. — RÉGALE, s. f., ancien droit royal; *eau régale*.

REIN, s. m., partie du corps. — RAIN, s. m., rameau.

REINE, s. f., femme d'un roi. — RÊNES, s. f., courroie, guide. — RAINE, s. f., espèce de grenouille. — RENNE, s. f., cerf du nord. — RENNES, ville.

RELAN, s. m., action de relancer. — RELENT, s. m., mauvais goût.

RÉMOLADE, s. f., remède pour les chevaux. — RÉMOULADE, s. f., sauce piquante.

REPAIRE, s. m., retraite de brigands. — REPÈRE, s. m., marque pour rassembler.

RÉPANDRE, m. a., renverser. — REPENDRE, m. a., pendre de nouveau.

REPARTIR, m. a., partir de nouveau. — RÉPARTIR, m. a., distribuer.

REQUIN, s. m., poisson. — REQUINT, s. m., t. de droit.

RÉSIDANT, m. a., *résider*. — RÉSIDENT, s. m., espèce d'ambassadeur.

RÉVÉRANT, m. a., *révérer*. — RÉVÉREND, s. m., digne d'être révéré.

RICHE, m. i., qui a de la richesse. — RICH, s. m., loup-cervier.

RHOMBE, s. m., losange. — ROMBE, s. m., coquillage. — RUMB, s. m., aire de vent, t. de marine.

RIS de veau. s. m. — RIT, s. m., coutume religieuse. — RIZ, s. m., graine. — RIVE, s. f., rivage de la mer.

ROB, s. m., remède. — ROBE, s. f., vêtement de femme.

ROME, ville. — ROMES, s. f. pl., pièces principales d'un métier de bosselier. — RHUM ou RUM, s. m., esprit tiré du sucre.

ROS ou ROT, s. m., peigne de tisserand. — ROT, s. m., vapeur de l'estomac. — RÔT, s. m., rôti.

ROUAN, m. i. m., poil mêlé de gris, de noir et de rouge. — ROUANT, m. a., *rouer*. — ROUEN, ville.

RU, s. m., ruisseau. — RUE, s. f., chemin. — RUT, s. m., terme de chasse. — RUTH, ville, et nom individuel.

S.

SABA, ville. — SABAT, s. m., tumulte. — SABBAT, dernier jour de la semaine chez les Juifs.

SAIGNANT, m. a., *saigner*. — CEIGNANT, m. a., *ceindre*.

SAIGNEUR, s. m., qui saigne. — SEIGNEUR, s. m., possesseur d'une terre. — SÉNIEUR, s. m., le plus ancien dans certaines communautés.

SAIN, m. i. m., salubre. — SAINT, s. m. et m. i. m., consacré

à Dieu. — SEIN, s. m., mamelle. — SEING, s. m. signature. —
— CINQ, s. m., nombre.
SALE, m. i., malpropre. — SALLE, s. f.: *salle à manger*, etc.
SANDAL, s. m., sorte de bois. — SANDALE, s f., chaussure.
— CENDALE, s. f., étoffe pour les bannières.
SARA, femme d'Abraham. — SAARA, désert d'Afrique.
SAUR, m. i. m., : *hareng saur*. — SAURE, m. i., des 2 g., jaunâtre. — SORT, s. m., destin.
SAUT, s. m., action de sauter. — SCEAUX, bourg près Paris. —
SCEAU, s. m., cachet. — SEAU, s. m., vase à puiser de l'eau
— SOT, s. m., sans esprit.
SCELLÉ, s. m.. sceau apposé. — SCELLER, m. a., apposer un sceau.
SEBILE, s. f., jatte. — SIBYLLE, s. f., prophétesse.
SCYTALE, s. m., serpent. — SYTALE, s. f., chiffre pour écrire secrètement.
SEMIS, s. m., semences qui lèvent. — SEMI, ou *à demi* : *semi-preuve*.
SEPTIQUE, m. i. m., qui fait pourrir les chairs. — SCEPTIQUE, s. m., qui doute de tout.
SERAN, s. m., outil. — SERRAN, s, m., poisson.
SEREIN, s. m. et m. i. m., frais, calme, doux. — SERIN, s. m., oiseau.
SERMENT, s. m., affirmation. — SERREMENT, s. m., action de serrer. — SERRÉMENT, acc., d'une manière serrée. — SARMENT. s. m. rameau de vigne,
SERRON, s. m., boîte à drogues. — SÉRUM, s. m., sérosité.
SERVANTE, celle qui sert. — CERVANTES, auteur espagnol.
SIEUR, s. m., monsieur. — SCIEUR, s. m., qui scie.
SIGNE, s. m., marque. — CYGNE, s. m., oiseau.
SILICE, s. f., sorte de pierre métallique. — CILICE, s. m., chemise de crin.
SCYLLA, rocher fameux. — SYLLA, dictateur romain.
SCION, s. m., rejeton flexible d'un arbre. — CION, s. m., luette enflée.
SIRTES, s. f. pl., sables mouvants. — CYRTE, s. m., insecte.
SOC, s. m., fer de charrue. — SOQUE ou SOCQUE, s. m., chaussure. — SOCLE, s. m., t. d'architecture.
SOI, s. r. — SOIE, s, f., espèce de fil. — SOUHAIT, s. m., desir.
SOIR, s. m., fin du jour. — SEOIR, m. a., être convenable.
SOL, s. m., terrain; note de musique. — SOL (monnaie), s. m. — SOLE, s. f., poisson. — SAULE, s. m., arbre,
SOMME, rivière. — SOMME, s. f., total. — SOMME, s. m., *dormir un somme*.
SOMMELIER, s. m., qui a soin des vins. — SOMMEILLER, m. a., dormir.

SON, acc. possessif. — SON, s. m., ce qui frappe l'oreille. — SON, s. m., partie du blé.

SONNER, m. a., rendre un son. — SAUNER, m. acc., faire du sel.

SONNERIE, s. f., ce qui sert à sonner. — SAUNERIE, fabrique de sel.

SOPHI, s. m., titre du roi de Perse. — SOPHIE, ville et nom individuel.

SOU, s. m., monnaie. — SOUL, m. i. m., rassasié. — SOUS, acc., dessous.

SOUFFLET, s. m., pour souffler. — SOUFFLET, s. m., claque sur la joue.

SOURCILLER, m. a., remuer les sourcils. — SOURCILIER, s. m., muscle du sourcil.

SOURIS, s. f., animal. — SOURIS, ou SOURIRE, s. m., rire doux.

SPALT, s. m., pierre qui met les métaux en fusion. — SPATH, s. m., sorte de pierres feuilletées. — SPATHE, s. f., enveloppe d'une fleur.

SPATULE, s. f., instrument de chirurgie. — ESPATULE, s. f., plante.

STATUE, s. f., figure de marbre, de plâtre, etc. — STATUT, s. m., règle de conduite.

STRASSE, s. f., rebut de soie. — STRAS, composition qui imite le diamant.

SUCCIN, s. m., ombre jaune. — SUCCINT, m. i. m., bref.

SUGGESTION, s. f., instigation. — SUJÉTION, s. f., dépendance.

SUR, acc., dessus. — SUR, m., SURE, f., m. i., acide. — SÛR, m., SÛRE, f., m. i., certain, assuré.

SUREAU, s. m., arbre. — SUROS, s. m., tumeur aux jambes des chevaux.

SUR-LE-CHAMP, aussitôt. — SUR LE CHANT, concernant la chanson. — SUR LE CHAMP, sur le terrain.

T.

TA, acc. possessif. — TAS, s. m., amas, monceau.

TAC, s. m., maladie des moutons. — TACT, s. m., manière de sentir, de juger.

TACHE, s. f., souillure. — TÂCHE, s. f., travail.

TAIE, s. f. : *une taie d'oreiller, une taie sur l'œil.* — TES, acc. possessif.. — TÊT, s. m., tesson de pot, etc.

TÉ, s. m., fourneau pour faire sauter les mines. — THÉ, s. m., arbre, ses feuilles.

TAIN, s. m., lame d'étain derrière les glaces. — TEINT, s. m., coloris. — THAIN, ville. — THYM, s. m., plante. —

TIN, s. m., pièce de bois pour soutenir un vaisseau en construction.

TALION, s. m., punition pareille à l'offense. — TAILLON, s. m., imposition de deniers.

TANTE, s. f., femme de l'oncle. — TENTE, s, f., espèce de pavillon.

TAPI, m., TAPIE, f., caché. — TAPIS, s. m., tapisserie.

TARD, acc., opposé à tôt. — TARE, s. f., diminution sur le poids.

TARAUD, s. m., outil. — TAROT, s. m., ancien basson. TAROTS, s. m. pl., espèce de dessin.

TARTE, s. f., gâteau. — TARTRE, s. m., acide de lie de vin, etc.

TAUPE, s. f., petit animal. — TOPE ! acc., j'y consens.

TEMPS, s. m., durée. — TAN, s. m., ce qui sert à tanner. — TANT, acc., autant.

TERME, s. m., borne; fin d'une action; expression. — TERMES, s. m., insecte du Sénégal. — THERME, s. m. édifice pour les bains.

TÊTE, s. f., partie de l'animal. — TETTE, s. f., bout de la mamelle de la femelle des animaux.

TIC, s. m., maladie; habitude ridicule. — TIQUE, s. f., petit insecte.

THYMBRE, s. m., plante. — TIMBRE, s. m., son d'une cloche; marque sur le papier.

TIR, s. m., lieu où l'on s'exerce à tirer. — TIRE, s. f. : *tout d'une tire*; *à tire d'aile*. — TYR, ancienne ville.

TOI, s. r. — TOIT, s. m., couverture d'un bâtiment.

TOME, s. m., volume, livre. — TOMME, s. m., masse de caillé fermenté.

TON, acc. possessif. — TON, s. m., inflexion de la voix; manière, etc. — THON, s. m., gros poisson. — TAON, s. m., grosse mouche.

TONNERRE, s, m., la foudre; ville. — THONAIRE, s. m., filet pour pêcher le thon.

TORE, s. m., moulure d'architecture. — TORS, m. i., qui est tordu. — TORT, s. m., dommage; défaut de racine. — TAURE, s. f., jeune vache.

TORTU, m., TORTUE, f., m. i., qui n'est pas droit. — TORTUE, s. f., animal.

TORTIL, s. m., diadème (t. de blason). — TORTILLE, m. i., détorsion spontanée.

TÔT, acc., opposé à tard. — TAU, s. m., figure d'un T (t. de blason). — TAUX, s. m., taxe.

TOUE, s. f. sorte de bateau. — TOUT, s. m. : *le tout consi-*

abîté, etc. — tout, acc., *tout beau que vous êtes*, etc. — toux, s. f., rhume.

tour, s. f., bâtiment élevé en rond. — tour, s. m., circuit, subtilité, etc. — tourd, s. m., poisson de mer.

tournois, s. m., fête chevaleresque. — tournois, m. i. c *une livre tournois*.

trac, s. m., allure d'un cheval. — traque, s. f., action de traquer.

trait, s. m., ligne du visage; flèche; lange. — très, acc.: *très beau, très sage*, etc.

tribu, s. f., peuplade. — tribut, s. m., contribution.

tricolor, s. m., plante. — tricolore, m. i., de trois couleurs.

triomphe, s. m., victoire. — triomphe, s. f., sorte de jeu.

trois, s. m., nombre. — troie, ville ancienne d'Asie. — troyes, ville de France.

trombe, s. f., colonne d'eau et d'air. — thrombe, s. m., tumeur.

trop, s. m. et acc., excès. — trot, s. m., allure du cheval.

trumeau, s. m., espace entre deux fenêtres. — trémeau, s. m., partie d'un parapet.

U.

une, acc.: *une femme*. — hune, s. f., guérite au haut d'un mât.

urbain, m. i. m., poli. — urbin, ville d'Italie.

V.

vague, s. f., flot. — vague, m. i., sans bornes.

vain, m. i. m., vaniteux, inutile. — vin, s. m., boisson. — vingt, nombre.

vaine, m. i. f., inutile, vaniteuse. — veine, s. f., conduit.

valet, s. m., domestique. — valais, province.

van, s. m., instrument pour vanner le grain. — vent, s. m., air

vantail, s. m., battant d'une porte. — ventail, s. m., partie inférieure d'un casque, t. de blason.

vanter, m. a., louanger. — venter, m. a., faire du vent.

var, rivière. — vare, s. f., mesure espagnole d'une aune et demie. — varre, s. f., espèce de harpon,

vaud, canton suisse. — vaux, pluriel, de *val*. — veau, s. m., petit de la vache. — vos, acc. possessif.

ver, s. m., insecte. — vair, s. m., fourrure d'argent et d'azur, t. de blason. — vert, s. m., couleur, etc. — verre, s. m., vase pour boire; vitres, etc. — vers, s. m., poésie. — vers, acc. de lieu et de temps.

VERGÉE, s. f., mesure. — VERGER, s. m., plantation close.

VÉRINE, s. f., espèce de tabac. — VERRINE, s. f., verre mis devant les tableaux. — Les VERRINES de Cicéron (discours contre Verrès).

VERMEIL, s. m., argent doré. — VERMEIL, m. i., sorte de rouge. — VERMEILLE, s. f., pierre précieuse.

VERRÉE, s. f., plein un *verre*. — VAIRÉ, m. i. (t. de blason).

VAIRON, m. i., œil *vairon*, entouré d'un cercle blanchâtre. — VAIRON, ou VÉRON, s. m., petit poisson.

VERSEAU, s. m., premier signe du zodiaque. — VERSO, s. m., second côté d'un feuillet.

VESSE, s. f., plante, sorte de pois. — VESSE, s. f., incongruité.

VICE, s. m., défaut. — VIS, s. f., pièce cannelée en spirale.

VIL, m. i. m., méprisable. — VILLE, s. f., ensemble considérable de maisons.

VIOL, s. m., violence. — VIOLE, s. f., espèce de violon.

VIOLENT, m. i., impétueux. — VIOLANT, m. a., *violer*.

VOICI (1), locution modative active. — VOIS SI *tu le peux*, m. a., *voir*, et acc. hypothétique.

---

(1) Depuis des siècles les grammairiens ont appelé ce mot préposition, ce qui, d'après nous, ne serait qu'un accessoire. Ce mot est une contraction de *vois ici*, c'est un modatif actif, et, n'en déplaise à ces messieurs, on ne peut le considérer autrement; il est facile d'en donner la preuve en faisant remarquer le rôle qu'il joue dans le discours. Lorsque l'on dit : *voici mon père*, certes il y a là toute une proposition, et tout le monde sait, ou doit savoir, et ces messieurs surtout, qu'il n'y a pas de proposition sans une manière d'être, soit active, soit inerte, énoncée, ou sousentendue; or, *voici mon père*, n'ayant rien de sousentendu, *voici* n'est autre chose qu'un modatif, et un modatif actif, par la raison que *voici mon père* signifie positivement : *fais l'action de voir ici mon père*, comme *me voici*, *le voici*, *vous voici*, signifient *vois moi ici*, *vois les ici*, *vois vous ici*; c'est la première personne du temps impératif, ou invitatif contractée avec l'accessoire *ci*, pour *ici*. Du reste, nous allons à cet égard faire connaître la pensée de messieurs Serreau et Boussi : « Je n'ai point mis les mots *voici*, *voilà*, parmi les prépositions; je les regarde comme des fragments de proposition. En effet, c'est le verbe (modatif actif) *voir* qui, augmenté des adjoints démonstratifs (accessoires démonstratifs) *ci* et *là*, forme avec le complément qui suit, ou qui précède, si c'est un pronom (substantif représentatif), une proposition, dont le sujet, toujours ellipsé, est facile à suppléer, puisque c'est toujours la personne qui parle, ou à qui l'on parle.

« Il n'y a d'ailleurs que le verbe (modatif actif) qui puisse avoir pour complément un pronom (substantif représentatif) qui le pré-

VOIE, s. f., mesure, chemin. — **VOIX**, s. f., son vocal.

VOILÀ, locution modative active. — **VOIS-LA**, c'est-à-dire, vois elle, m. acc. *voir*. — **VOIS LA**, c'est-à-dire, *vois dans ce lieu* (2).

VOILE, s. m., étoffe de gaze. — **VOILE**, s. f. : *voile de navire*.

VOLATIL, m. i., qui s'évapore. — **VOLATILE**, s. m., animal qui vole. — **VOLATILLE**, s. f, (prononcez les *ll* comme dans *chenille*), tout oiseau bon à manger.

VOL, s. m., larcin, action de l'oiseau qui s'élève dans l'air. — **VOLE**, s. f. : *faire la vole* (terme de jeux de cartes).

VOLÉE, s. f., bande d'oiseaux ; se dit aussi de leur vol. — **VOLER**, m. a., s'élever en l'air ; faire un larcin.

VU, s. m. ; cette affaire s'est faite au *vu* et au su de tout le monde. — **VUE**, s. f., action de voir.

…ède. Levizac observe à ce sujet que ces manières de parler sont de vrais gallicismes. Oui, mais quand il est si facile d'en démontrer l'origine, il n'est plus permis d'avoir de doute sur leur classement. Cependant je le demande à tout homme éclairé : ces tournures de phrases, consacrées par l'usage, ne forment-elles pas un sens complet, une proposition logique enfin : *me voici ; voilà un défenseur de nos droits*. Or, depuis quand prétendrait-on former une proposition logique de ces deux éléments ; une *proposition* et son *complément* ? Certes, avec un peu plus de réflexion, cette faute ne leur aurait pas échappé, ainsi qu'à ceux qui ont traité la partie grammaticale du Dictionnaire de l'Académie. »

(2) Entre *voilà mon père*, et, *vois là mon père*, quoiqu'au fond cela signifie logiquement la même chose, il y a pourtant, par l'usage, cette différence que l'on emploie *voilà* d'un seul mot, chaque fois qu'il y a rencontre, surprise, perception imprévue, apparition attendue mais soudaine d'un objet quelconque, joint à une idée faible de démonstration, de prière, ou de commandement de la part de celui qui parle, soit en s'adressant à lui même, soit en s'adressant à d'autres, et que *vois là*, en deux mots, s'emploie lorsqu'il y a idée réelle de démonstration, de prière, ou de commandement, dans le sens de *reconnais là* ; ainsi : *vois là mon père*, signifie à peu près : *vois, et reconnais là mon père* ; au lieu que : *voilà mon père* signifie à peu près : *mon père m'apparaît là*, en s'adressant à soi, ou : *fais l'action de voir mon père là*, en s'adressant aux autres. Du reste, il est une remarque fort simple qu'il suffit de faire pour empêcher de confondre la manière d'écrire ces deux mots, c'est que chaque fois que, sans dénaturer le sens de la pensée et par conséquent l'intention, on peut en supposant le pluriel, dire : *voyez là mon père*, il faut *vois là* en deux mots ; et *voilà* en un seul mot quand cette construction n'est pas possible, ou que l'on peut rendre sa pensée par *voici*, à la nuance près qu'il y a entre ces deux mots, que *voici* désigne une chose plus près de soi que *voilà*.

YAC, s. m., espèce de taureau de la Tartarie. — YACH [illegible]

YACHT, s. m., sorte de bateau à voiles et à rames.

ZÉPHIR, s. m., vent doux et agréable. — ZÉPHYRE, s. m., dieu de la fable.

ZEST, s. m., rien; être entre le *zist* et le *zest*. — ZESTE, s. m., pellicule de noix, d'orange, etc.

ZINC, s. m., métal blanc. — KINGS, s. m. pl., livres sacrés des Chinois et instruments de leur musique.

Comme on le voit, l'étude des *homonymes* est d'autant plus nécessaire qu'elle peut mener à la connaissance de la plupart des observations grammaticales, et donner ainsi la solution d'un bon nombre de difficultés. Par exemple, il n'est peut-être pas inutile d'expliquer ici ce qu'on entend par *homonymes* : sous cette dénomination sont compris les *homographes* et les *homophones*. Les *homographes* sont les mots qui s'écrivent de même, mais qui ont un sens différent, comme *bas*, dont le féminin est *basse*, et *bas*, vêtement des jambes. Les *homophones* sont les mots qui se prononcent de même et s'écrivent différemment, comme *compte*, calcul par écrit, *comte*, titre de dignité, et enfin *conte*, récit, narration. Ainsi on comprend que *homonymes* soit le nom général que l'on donne aux uns et aux autres.

Il nous reste encore à parler des mots qui s'écrivent de même et se prononcent différemment ; mais nous aurons l'occasion d'en parler à l'article *Lecture et Prononciation*.

[redacted]

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES

SYNONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Comme nous l'avons déjà dit, les synonymes sont des mots qui, quoique orthographiés différemment, ont à peu près la même signification; c'est-à-dire qu'au premier point de vue la signification de deux synonymes est la même, mais que la réflexion vient bientôt faire sentir qu'il n'y a pas, comme on l'a fort bien dit, de synonymes parfaits, qu'il y a toujours entre les mots une nuance légère, mais sensible et réelle. Par exemple, le synonyme de deux mots n'est pas toujours durable; l'usage, par le temps, l'altère souvent au profit d'un autre mot. Comme l'a fort bien remarqué M. Guizot, *libertin* fut d'abord synonyme de *libre*, c'est-à-dire qu'on disait d'un homme qui fesait usage de sa liberté : *c'est un libertin;* du temps de Molière il devint synonyme d'esprit fort, d'incrédule, et de nos jours il est synonyme de *licencieux*, de *débauché*, etc. Ainsi donc la synonymie des mots, comme leur acception, est arbitraire, soumise à l'usage et susceptible de rapprochement et d'éloignement, par le seul fait du temps, le grand maître de toutes choses; non, par exemple, comme le comprènent MM. les grammairiens, qui prétendent qu'il doit sanctionner l'immuabilité de toutes choses, mais comme nous le comprenons, nous, qui pensons qu'il n'autorise et ne sanctionne au contraire que la muabilité de tout ce qui est.

Comme notre cadre ne nous permet pas d'admettre

les synonymes et touts les raisonnements, et les détails souvent inutiles qui les suivent, nous nous bornerons à les donner aussi distinctement que possible.

A.

Abaissement, bassesse. Pour l'homme, l'*abaissement* naît du malheur; — la *bassesse* naît de la débauche et du déshonneur.

Pour l'âme, l'*abaissement* naît de la soumission; — la *bassesse* naît des actions viles et basses.

Abaisser, rabaisser, ravaler, avilir, humilier. *S'abaisser*, c'est se mettre au niveau de moins haut que soi; — se *rabaisser*, c'est s'abaisser par trop; — se *ravaler*, c'est descendre trop bas en s'estimant trop peu; — s'*avilir*, c'est attirer sur soi le mépris de ses semblables; — s'*humilier*, c'est se soumettre, s'annuler devant ce qui est supérieur.

L'homme modeste s'*abaisse*, le simple se *rabaisse*, le faible se *ravale*, le lâche s'*avilit*, le pénitent s'*humilie*.

Abandonnement, abdication, renonciation, démission, désistement. On fait l'*abandonnement* de ses biens à ses créanciers, ou à d'autres, lorsqu'on n'y a plus de prétentions; — on fait l'*abdication* de sa dignité, ou de son pouvoir, à ses successeurs, ou en leur faveur, lorsque l'on consent de se retirer; — on fait la *renonciation* de ses droits et de ses prétentions à un héritage, etc., lorsque l'on y renonce; — on donne la *démission* de ses charges, emplois et bénéfices, lorsque l'on s'en retire en avertissant, et par sa volonté; — enfin l'on donne le *désistement* de ses poursuites lorsque l'on arrête les poursuites qu'on exerçait.

Abandonner, délaisser (1). On *abandonne* ce qu'on néglige, ce dont on ne s'occupe pas assez, ou ce que l'on quitte sans souci; — on *délaisse* ce qui a quelques droits à notre hum-

---

(1) Les grammairiens disent que *abandonner* s'applique aux personnes et aux choses, mais que *délaisser* ne s'applique qu'aux personnes; nous croyons qu'on peut très bien l'employer dans l'un comme dans l'autre cas, et nous pensons ne pas avoir à rougir d'avoir dit:

> Au brillant papillon, qui près d'elle voltige,
> La rose dit bien bas, s'affaissant sur sa tige:
> — Insecte aux ailes d'or, hélas! je vais mourir;
>   Recueille mon dernier soupir,
>   Ma dernière pensée;
>   Va dire au Ciel que je meurs *délaissée*
>   De la rosée et du zéphir.

e, ou à nos soins; — on *abandonne* les misérables à leur t, sa maîtresse lorsqu'elle est volage; — on *délaisse* les malheureux dans la misère, sa maîtresse lorsqu'on lui a donné s droits à son cœur, etc.

ABATTRE, DÉMOLIR, RENVERSER, RUINER, DÉTRUIRE. On *abat* qui était élevé, on *abat* les branches d'un arbre, un oiseau vol, etc.; — on *démolit* ce qui a été construit, on *démolit* édifice, une muraille, etc.; — on *renverse* ce qui est deut; on *renverse* une voiture, un homme, etc.; — on *ruine* pays en le dévastant, le ravageant; un homme en causant perte, en le dégradant, lui dissipant sa fortune, ou l'en prit; — on *détruit* en anéantissant les rapports, les formes, rangement des parties d'une chose quelconque.

ABDIQUER, SE DÉMETTRE. On *abdique* un poste considérable le fait de sa volonté; — on se *démet* d'une place, d'un poste nsidérable, par le fait de sa propre volonté, ou par celle un autre, c'est-à-dire volontairement, ou forcément.

ABHORRER, DÉTESTER. On *abhorre* ce qui cause de l'aversion, dégoût; — on *déteste* ce qui est à charge, ce qui déplaît, que l'on désapprouve, ou ce que l'on condamne.

ABJECTION, BASSESSE. L'*abjection* naît du déshonneur et des tés de la débauche; — la *bassesse* naît de la servilité déshonorante.

ABOLIR, ABROGER. *Abolir* se dit des coutumes; — *abroger* se des lois; — les coutumes *s'abolissent* par le temps; la loi *s'abroge* que par un acte.

ABOMINABLE, DÉTESTABLE, EXÉCRABLE. Ce qui est *abominable* excite le dégoût, l'aversion; — ce qui est *détestable*, la ne, le mépris; — ce qui est *exécrable*, l'horreur et l'indination.

ABRÉGÉ, SOMMAIRE, ÉPITOME. L'*abrégé* est la réduction d'un vrage plus grand; — le *sommaire* est l'indication des faits incipaux contenus dans un ouvrage quelconque; — l'*épitome* est un ouvrage plus abrégé encore que l'abrégé.

ABSOLU, IMPÉRIEUX. L'homme *absolu* veut que chacun soit clave de ses volontés; — l'*impérieux* commande avec hauteur.

ABSOLUTION, PARDON, RÉMISSION. L'*absolution* et la *rémission* iènent du prince, du magistrat, ou du prêtre. Dans le premier cas, on déclare l'accusé innocent, ou on le considère omme tel. Dans le second, on le relève du jugement porté ontre lui, arrêtant l'exécution de la justice; — le *pardon* st l'oubli de l'offense; il regarde l'offenseur, et ne peut venir ue de l'offensé.

ABSORBER, ENGLOUTIR. La terre *absorbe* l'eau; — l'abîme *ngloutit* tout; — l'homme prodigue *absorbe* sa fortune; — le ueur l'*engloutit*.

Académicien, académiste. Tous deux font partie d'une société appelée académie ; — l'*académicien* est celui qui exerce ses facultés intellectuelles ; — l'*académiste* est celui qui exerce ses facultés corporelles. Le premier est ou littérateur, ou peintre, ou sculpteur ; et le second est ou écuyer, ou maître d'escrime, de danse, etc.

Accablement, abattement, découragement. L'*accablement* vient de l'excès des peines, ou de la fatigue ; — l'*abattement*, de la faiblesse du corps, ou de l'esprit ; — le *découragement*, du manque de succès, ou de désespoir.

Accabler, opprimer, oppresser. On est *accablé* de bienfaits par le bon, de maux par le méchant, d'injures par les gents malhonnêtes, d'impôts par les rois, ou les ministres ambitieux et avares ; — on est *opprimé* par le tyran qui se croit fort, et *oppressé* par celui qui craint d'être renversé. Le premier frappe sans crainte, le second dissimule les coups.

Avoir accès, aborder, approcher. On a *accès* où l'on entre ; — on *aborde* les gents à qui l'on veut parler ; — on *approche* ceux avec qui l'on est souvent ; — on a *accès* au ministère, et on *aborde* le roi, pour lui demander une grâce ; — les courtisans l'*approchent* touts les jours.

Accidentellement, fortuitement. Ce qui arrive *accidentellement*, ou *fortuitement* arrive par hasard, sans être attendu. Le premier se dit d'une chose plutôt malheureuse qu'heureuse ; — le second, plutôt d'une chose heureuse que malheureuse.

Accompagner, escorter. On *accompagne* par égard, par politesse ; — on *escorte* par crainte, ou par prévoyance.

Accompli, parfait. Une chose *parfaite* a toutes ses parties, tout ce qui lui est nécessaire ; — une chose *accomplie* est parfaite, et a, de plus, tout ce qui peut y être accessoire. La statue à laquelle il ne manque rien est *parfaite* ; — celle qui est admirablement finie est *accomplie*.

Accorder, concilier, raccommoder. On *accorde* les gents qui ont eu des contestations légères ; — On *concilie* ceux qui ont de l'éloignement, ou des opinions diverses ; — on *raccommode* les personnes qui ont eu des disputes, des querelles vives.

Accusateur, dénonciateur, délateur. L'*accusateur* poursuit le coupable devant les tribunaux ; — le *dénonciateur* cherche la trace du coupable et le livre à la justice par ses indications ; — le *délateur* interprète la pensée des particuliers, pour les déclarer ensuite aux agents de la police.

Achever, finir, terminer. On *achève* ce qui n'est que commencé ; — on *finit* ce qui n'a plus que peu de chose à faire ; — on *termine* une discussion, un différend, ou une course, par la cessation de la chose.

A COUVERT, A L'ABRI. *A couvert* désigne quelque chose qui che ; — *à l'abri*, quelque chose qui défend.

ACQUITTÉ, QUITTE. On est *acquitté* lorsque l'on a payé ce le l'on doit pour le moment ; — on est *quitte* lorsque l'on doit plus rien du tout.

ACRE, ÂPRE. *Acre* se dit d'un fruit qui imprime au palais un ût désagréable, pour ainsi dire, sans saveur ; — *âpre* se dit un fruit qui, après nous avoir imprimé au palais un goût esque agréable, ne nous laisse que de l'âcreté.

ACTE, ACTION. L'*acte* naît de l'action : — l'*action* se dit de ute manière d'agir ordinaire, ou extraordinaire ; — l'*acte* dit plus particulièrement du résultat d'une grande action : guste, en pardonnant à Cinna, fit une belle *action* ; le venir de cette action, ce bel exemple, est un *acte* de vertu i doit nous servir de guide. L'*action* est donc un fait ; — *te* en est le résultat, l'*action* dépouillée du geste.

ACTEUR, COMÉDIEN. Celui qui prend part à une action lconque est *acteur* ; mais il se dit plus particulièrement de ui qui joue la comédie ; — le *comédien* est celui qui est acteur profession, mais qui s'identifie tellement avec ses rôles on lui reconnait un talent supérieur.

ADHÉRENT, ATTACHÉ, ANNEXÉ. Une chose est *adhérente* par ion que produit la nature ; — elle est *attachée* par des s arbitraires, mais réels ; — elle est *annexée* par une simjonction, effet de la volonté.

ADMETTRE, RECEVOIR. On *admet* quelqu'un dans sa société me ; — on le *reçoit* dans sa maison ; les ambassadeurs sont *is* à l'audience du prince, et *reçus* à sa cour.

ADORER, HONORER, RÉVÉRER On *adore* Dieu, sa maîtresse ; on *honore* les saints, les honnêtes gents ; — on *révère* les res et les images, les personnes illustres.

ADOUCIR, MITIGER, MODÉRER, TEMPÉRER. On *adoucit* la dou ; — on *mitige* l'austérité d'une règle ; — on *modère* ses sions ; — on *tempère* l'éclat de la gloire par la modestie.

ADRESSE, SOUPLESSE, FINESSE, RUSE, ARTIFICE. L'*adresse* emie les moyens pour réussir ; — la *souplesse* évite les obstas ; — la *finesse* s'insinue d'une manière insensible ; — la e trompe ; — l'*artifice* surprend.

ADROIT, HABILE, ENTENDU. *Habile* se dit de la conduite ; — *ndu*, des lumières de l'esprit ; — *adroit*, des grâces de tion.

ADROIT, INDUSTRIEUX, INGÉNIEUX. L'homme *adroit* exécute ; l'*industrieux* trouve les moyens ; — l'*ingénieux* imagine.

AFFECTATION, AFFÉTERIE. On a de l'*affectation* dans les pens, les sentiments et le goût ; — de l'*afféterie* dans les mares : l'un et l'autre sont opposés au naturel.

Affliction, chagrin, peine. La *peine* nous attriste un m
ment ; — le *chagrin* est une peine qui se prolonge ; — l'*affl
tion* dure plus encore, et nous abat.

Affligé, faché, attristé, contristé, mortifié. Les p
sonnes sensibles s'*affligent* facilement ; — les petits esprits s
fâchés de peu de chose ; — les mélancoliques s'*attristent* ai
ment ; — celui qui desire violemment est *contr.sté* de ne poi
réussir ; — l'ambitieux est souvent *mortifié*.

Affluence, concours, foule, multitude. Il y a *foule* à l
porte des spectacles ; — il y a une grande *affluence* d'étranger
aux eaux de Bade ; — Francfort a des foires qui attirent u
grand *concours* de marchands ; — le ciel est parsemé d'un
multitude d'étoiles.

Affranchir, délivrer. On *affranchit* un esclave qui est
soi ; — on *délivre* un prisonnier, un esclave en le tirant de
mains de l'ennemi.

Affreux, horrible, effroyable, épouvantable. Ce qui es
affreux inspire le dégoût, l'éloignement ; — l'*horrible* excit
l'aversion ; — l'*effroyable* fait peur, on n'ose l'approcher ; —
l'*épouvantable* cause l'étonnement, la terreur.

Affront, insulte, outrage, avanie. On reçoit un *affron*
devant témoins ; — une *insulte*, quand on est attaqué avec in
solence ; — un *outrage*, quand l'insulte est poussée jusqu'à l
violence ; — une *avanie*, quand celà expose à la moquerie pu
blique.

Agitation, tourment. Les gents du monde ont de l'*agitation*
par leur position ; — les ambitieux, du *tourment* par leur
desirs.

Agité, ému, troublé. On est *agité* par des projets ; — *ém*
par la douleur, la crainte, la joie ; — on est *troublé* par ce qu
décontenance.

Agrandir, augmenter. On *agrandit* quelque chose ; — o
augmente un nombre : l'empereur *agrandit* son empire et aug

agriculture en général ; — le *cultivateur* s'adonne à un genre de culture particulier ; — le *colon* s'établit dans un pays étranger, et y porte les arts de la mère-patrie.

AIDE, SECOURS, APPUI. On nous *aide* dans le travail ; — on nous *secourt* dans le danger ; — on peut nous servir d'*appui* dans touts les temps.

AIMER, CHÉRIR. On *aime* ce qui plaît, ses amis, sa famille ; on *chérit* ce dont on ne saurait se passer, ses idées, ses préjugés, ses illusions.

AIMER MIEUX, AIMER PLUS. La gradation est sensible. On préfère ce qu'on aime bien pour ce qu'on *aime mieux*, et ce qu'on *aime mieux* pour ce qu'on *aime plus* encore.

AIR, MANIÈRE. Notre *air* vient de nous ; — les *manières*, de l'éducation ; — on se donne des *airs* ; — on affecte des *manières* ; — on compose son *air* ; — on étudie ses *manières*.

AIR, MINE, PHYSIONOMIE. L'*air* est presque une affaire de mode, on en change ; — la *mine* ne change point, mais elle peut tromper ; — la *physionomie* dévoile les pensées de l'homme aux yeux de l'observateur.

AIS, PLANCHE. Le premier se dit plus spécialement des planches telles qu'elles sont ; le second s'entend plutôt de celles que l'art doit modifier.

AISE, CONTENT, RAVI. Une forte impression de plaisir nous ravit ; — une plus faible nous *contente* ; — la part que nous prenons aux plaisirs des autres nous rend *aises*.

AISÉ, FACILE. Un passage est *facile* quand il n'est traversé par nulle entrave ; — il est *aisé* quand il est large et commode.

AISES, COMMODITÉS. Les sages recherchent les *commodités* ; les voluptueux recherchent leurs *aises*.

AJOUTER, AUGMENTER. On *augmente* une chose ; — on y *ajoute* quelque chose : bien des gents *augmentent* leur fortune en y *ajoutant* celle des autres.

AJUSTEMENT, PARURE. Tout ce qui appartient à l'habillement, simple, ou orné, est un *ajustement* ; — ce qu'on y ajoute en superflu est une *parure*.

ALARME, TERREUR, EFFROI, FRAYEUR, ÉPOUVANTE, CRAINTE, PEUR, APPRÉHENSION. L'attente d'un grand danger nous jète dans les *alarmes* ; — sa présence nous inspire de la *terreur*, de l'*effroi*, mais la *terreur* peut être panique, l'*effroi* ne l'est jamais ; — de la vue subite, inattendue d'un danger naît la *frayeur* ; — l'*épouvante*, des difficultés à surmonter pour réussir, et de la vue des suites terribles d'un insuccès ; — on *craint* un événement qu'on ne saurait empêcher d'arriver ; — on a *peur* parcequ'on s'aime et qu'on tient à la vie ; — l'*appréhension* n'est qu'une inquiétude sur l'avenir.

Alarmé, **effrayé**, **épouvanté**. On est *alarmé* d'un danger qu'on prévoit; — on est *effrayé* par celui qu'on a couru; — *épouvanté* par un danger pressant.

Alléger, **amenuiser**, **aiguiser**. On *allégit* un madrier; — on *amenuise* une planche; — on *aiguise* le taillant et la pointe d'une épée, d'un poignard, etc.

Aller à la rencontre, **au devant**. On va *au devant* de quelqu'un pour l'honorer; — *à sa rencontre* pour le joindre plus tôt.

Alliance, **ligue**, **confédération**. L'*alliance* est une union de convenance; — la *ligue*, une union pour agir de concert en plusieurs choses; — la *confédération* est une union qui se borne souvent à une seule chose.

Allures, **démarches**. L'homme conserve presque toujours ses *allures*; — ses *démarches* ne sont qu'accidentelles.

Allonger, **prolonger**, **proroger**. On *allonge* une chose en y ajoutant; — on la *prolonge* en en reculant le terme; — on la *proroge* en la maintenant en vigueur au delà de la date prescrite.

Amant, **amoureux**. Celui qui aime est *amoureux*; — celui qui le témoigne à l'objet de son amour est *amant*.

Amant, **galant**. L'*amant* est au *galant* ce que l'amour est à la galanterie, ce qu'est la passion aux desirs des sens.

Amasser, **entasser**, **accumuler**, **amonceler**. L'homme raisonnable *amasse* une fortune pour en jouir; — l'avare *accumule* les richesses, — puis les *entasse* et s'en prive; — dans son délire il va même quelquefois jusqu'à les *amonceler*.

Ambassadeur, **envoyé**, **député**. Les souverains, ou les nations, envoient des *ambassadeurs* près des cours étrangères pour les y représenter; — des *envoyés* pour y traiter quelque affaire; — les peuples envoient leurs *députés* aux assemblées représentatives.

Ambiguité, **double sens**, **équivoque**. Un discours *ambigu* est susceptible de diverses interprétations; — celui qui a un *double sens* a deux significations particulières, mais naturelles et convenables; — le discours *équivoque* a également deux sens: l'un naturel, qui est celui qu'on fait entendre; l'autre détourné, qui n'est entendu que de la personne qui parle.

Ame faible, **cœur faible**, **esprit faible**. Une *âme faible* est sans ressort et sans action; — un *cœur faible* s'amollit et s'attendrit; — un *esprit faible* reçoit les impressions sans les combattre.

Améliorer, **corriger**, **réformer**. On *corrige* une chose en détruisant ses défauts; — on l'*améliore* en améliorant quelques unes de ses parties; — on la *réforme* en lui donnant une organisation nouvelle.

AMITIÉ, AMOUR, TENDRESSE, AFFECTION, INCLINATION. Un homme bien organisé a de l'*amitié* pour ceux qui sont liés à lui; — de l'*amour* pour la femme qu'il aime; — de la *tendresse* pour ses enfants; — de l'*affection* pour sa famille; — de l'*inclination* pour toute idée grande, généreuse et belle.

AMOUR, AMOURETTE. L'*amour* est une passion sérieuse, elle occupe; — l'*amourette* est un badinage, il distrait.

AMOUR, GALANTERIE. Il faudrait plaindre l'homme qui ne comprendrait pas de lui-même la différence de ces deux mots. Les synonymistes, en les traitant, ont plutôt cherché à faire briller leur esprit que leur science; contentons-nous de dire que l'*amour* est une noble passion qui porte aux vertus, et qui est souvent le frein du vice; — que la *galanterie*, au contraire, n'est que le libertinage de l'esprit, de l'imagination et des sens.

AMPOULÉ, EMPHATIQUE, BOURSOUFLÉ. Le style est *emphatique* quand il donne de l'importance à des choses qui n'en ont point; — *boursouflé* quand il traite avec une magnificence outrée des choses simples; — *ampoulé* quand il se tient à une élévation ridicule pour traiter des choses communes. Ces trois défauts sont contraires au grand principe de l'art, qui veut que la forme soit toujours en rapport exact avec le fond.

AMUSER, DIVERTIR. On s'*amuse* à la promenade, au jeu, quand on n'y met point de passion; — on se *divertit* aux théâtres, aux fêtes, aux bals.

AN, ANNÉE. On dit l'*an* six cent, l'*an* douze cent : ce mot est presque toujours accompagné d'un nombre; — *année* est plus propre à être accompagnée d'un modatif : *année* heureuse, *année* stérile, etc.

ANCÊTRES, AÏEUX, PÈRES. Ces mots ne sont synonymes que quand on les applique en général à ceux qui nous ont précédés; alors on dit que nous sommes les enfants de nos *pères*, — les neveux de nos *aïeux*, — et la postérité de nos *ancêtres*.

ANCÊTRES, PRÉDÉCESSEURS. Ceux qui nous ont précédés. Mais nos *ancêtres* ont avec nous une parenté qui n'a pas besoin d'exister dans nos *prédécesseurs*.

ANCIENNEMENT, JADIS, AUTREFOIS. *Anciennement* les mœurs étaient étranges; — *jadis* on pressait les convives à boire, aujourd'hui on ne les y invite même pas; — ce qui était bon *autrefois* peut n'être plus à propos.

ANE, IGNORANT. On est *âne* faute d'intelligence; — *ignorant* faute d'instruction.

ANÉANTIR, DÉTRUIRE. *Détruire*, c'est renverser l'état d'une chose; — *anéantir*, c'est réduire au néant, faire qu'il ne reste rien de la chose détruite.

ANESSE, BOURRIQUE. Ces noms se donnent au même animal; mais le premier le présente comme femelle propre à la re-

production; le second simplement comme bête de charge.

Animal, bête, brute. L'*animal* vit, agit, se meut de lui-même; — la *bête*, c'est l'animal sans intelligence, c'est tous les animaux, moins l'homme; — la *brute*, c'est la bête qui broute. Ces dénominations deviennent parfois des invectives; on en comprendra donc la valeur.

Annuler, infirmer, casser, révoquer. On *annulle* un acte; — on *infirme* un jugement; — on *casse* un arrêt; — on *révoque* une loi, une ordonnance.

Antérieur, antécédent, précédent. Une édition *antérieure* à celle-ci a été faite; — le conséquent doit se déduire naturellement de l'*antécédent*; — l'événement *précédent* n'a parfois aucune influence sur celui qui le suit.

Antiphrase, contrevérité. L'*antiphrase* est une figure de mots; — la *contrevérité* est une feinte, un jeu des pensées.

Antre, caverne, grotte. Les bêtes féroces se réfugient dans leur *antre*; — les brigands habitent les *cavernes*; — les bergers de la fable fréquentaient les *grottes*.

Apocryphe, supposé. Ce qui est *apocryphe* est une chose qui n'est point prouvée; — celle qui est *supposée* est une chose fausse, controuvée.

Apothéose, déification. L'*apothéose* était une cérémonie par laquelle les empereurs romains étaient mis au nombre des dieux; — la *déification* est l'acte de l'imagination qui suppose la divinité d'une chose, et lui rend un culte de religion.

Apaiser, calmer. *Apaiser*, c'est arrêter, fixer; — *calmer*, c'est baisser, diminuer: le vent s'*apaise*; la mer se *calme*.

Appareil, apprêts, préparatifs. On commence par les *préparatifs*; — on fait des *apprêts*; — on dresse un *appareil*.

Appât, leurre, piége, embûche. L'*appât* et le *leurre* agissent pour nous tromper; — le *piége* et l'*embûche* attendent que nous y donnions.

Appeler, évoquer, invoquer. On *appèle* les hommes, les animaux; — on *évoque* les spectres, les esprits infernaux; — on *invoque* Dieu et les esprits célestes.

Applaudissements, louanges. La foule *applaudit*, elle ne *loue* pas, car les *applaudissements* ne sont qu'une acclamation, qu'un effet de l'entraînement; — les *louanges* supposent le discernement de l'esprit.

Application, méditation, contention. L'*application* est une attention suivie et sérieuse; — la *méditation* est une attention détaillée et réfléchie; — la *contention* est une attention forte et pénible.

Apposer, appliquer. On *appose* les scellés; — on *applique* un soufflet sur la joue, un emplâtre sur le mal, etc., etc.

Apprécier, estimer, priser. *Apprécier*, c'est juger du prix

...rant des choses ; — *estimer*, c'est juger de la valeur intrin-
...ue de la chose ; — *priser*, c'est mettre un prix à ce qui n'en
...as encore.

A...pprendre, s'instruire. On *apprend* d'un maître en l'écou-
...t ; — on *s'instruit* soi-même en faisant des recherches.

A...pprêté, composé, affecté. *Apprêté*, ce qui a de l'apprêt,
...toffe lustrée, par exemple ; — *composé*, ce qui est posé, com-
...ssé, arrangé avec art ; — *affecté*, ce qui est fait avec dessein,
...ort, exagération.

A...pprêter, préparer, disposer. Pour réussir on *apprête*
...s moyens ; — ensuite on les *prépare* ; — enfin on les *dispose*
...ur agir.

A...pprobation, agrément, consentement, ratification,
...hésion. On donne son *approbation* aux opinions de l'esprit
...aux actes de la volonté ; — son *agrément* spécialement aux
...tes de la volonté ; — son *consentement* à ces mêmes actes,
...ais seulement à ceux du présent, ou de l'avenir ; — sa *rati-
...cation* aux actes du passé ; — son *adhésion* aux opinions et à
...doctrine.

S'approprier, s'arroger, s'attribuer. On *s'attribue* l'hon-
...neur d'un succès, d'une invention ; — on *s'arroge* des préro-
...tives, des prééminences ; — on *s'approprie* le bien d'autrui.

Appui, soutien, support. L'*appui* fortifie ; — le *soutien*
...rte ; — le *support* aide.

Appuyer, accoter. On dit *appuyer* un mur ; — *accoter* un
...bre, une colonne.

A présent, présentement, actuellement, maintenant. *A
...ésent*, dans le temps présent ; la force du corps gagnait au-
...trefois des batailles, *à présent* c'est le canon ; — *présentement*,
...ans le temps même ; maison à louer *présentement* ; — *actuel-
...lement* exprime un temps encore plus précis ; on dit d'un
...malade, au moment où le danger cesse : il est *actuellement*
...hors de danger ; — *maintenant*, pendant qu'on est après ; tel
...est l'état où sont *maintenant* les affaires.

Aptitude, disposition, penchant. L'*aptitude* vient de l'es-
...prit ; l'*aptitude* de Vaucanson pour les arts mécaniques était
...extrême ; — la *disposition* tient du tempérament ; Michel-
...Ange avait une *disposition* à la mélancolie ; — le *penchant*
...semble venir du cœur et de l'imagination ; l'homme a presque
...toujours du *penchant* pour le merveilleux.

Aride, sec. Un lieu est *aride* lorsque, par défaut d'humi-
...dité, il ne saurait produire ; — il est *sec* lorsqu'il est privé
...d'humidité : les déserts de l'Afrique sont *arides* ; la terre est
...sèche au plus fort de l'été.

Armes, armoiries. Touts les deux se disent des signes sym-
...boliques adoptés par les peuples, les grandes familles ; mais, en

général, *armoiries* est le mot propre de la science; — *armes*, celui de l'usage commun.

ARME, ARMURE. *Arme* se dit en général de tout ce qui sert au combat, soit pour attaquer, soit pour se défendre; — *armure*, spécialement des armes défensives, comme la cuirasse, le casque, les gantelets, etc.

AROMATE, PARFUM. *Parfum* est le mot générique; — *aromate* spécialement des parfums tirés du régime végétal.

ARRACHER, RAVIR. *Arracher*, c'est enlever avec violence une chose qui se défend, qui est retenue par une autre; — *ravir*, c'est prendre, enlever par force, ou par adresse un objet point, ou mal défendu. L'importunité *arrache* un consentement, la subtilité le *ravit*.

ARRANGER, RANGER. *Ranger*, c'est mettre à sa place; — *arranger*, c'est mettre en ordre : on *arrange* rarement, il faut *ranger* touts les jours.

ARRÊTER, RETENIR. On *arrête* court; — on *retient* plus, ou moins. Les vieux chevaux *s'arrêtent* souvent d'eux-mêmes; les jeunes ont besoin d'être *retenus*.

ARTISAN, OUVRIER. L'*artisan* est celui qui règle, dirige, conduit la chose; — l'*ouvrier*, celui qui opère, travaille, met en œuvre, exécute.

ASCENDANT, EMPIRE, INFLUENCE. L'*ascendant* décèle la supériorité; — l'*empire*, la force; — l'*influence*, l'insinuation: l'ambition prend de l'*empire* sur les faibles, de l'*ascendant* sur la foule, de l'*influence* sur les grands.

ASILE, REFUGE. Qui craint le danger cherche un *asile*, et s'y sauve; — qui est assailli d'un péril cherche un *refuge*, et s'y jète.

ASPECT, VUE. *Vue*, simple action de voir : la *vue* des bois est inspiratrice de pensées nobles et pures; — *aspect*, manière dont la chose est vue : l'*aspect* de l'immensité effraie les âmes faibles et craintives.

ASPIRER, PRÉTENDRE. On *aspire* à une chose qu'on desire; — on *prétend* à la chose à laquelle on a des droits. Une femme permet qu'on *aspire* à lui plaire, mais elle peut se trouver froissée qu'on y *prétende*.

ASSEMBLER, JOINDRE, UNIR. Les nuages *s'assemblent* dans le ciel; — puis, chassés par un vent frais, ils *se joignent*, se mêlent, — *s'unissent*, se confondent, et continuent leur course aérienne sous la forme d'un seul nuage.

ASSEMBLER, RASSEMBLER. On *assemble* ce qui n'a jamais été assemblé : une armée nouvelle; — on *rassemble* ce qui a été assemblé : François I[er] *rassembla* ses vieilles bandes d'Italie.

ASSEZ, SUFFISAMMENT. *Assez* a rapport à la quantité; — *suffisamment* au besoin. L'avare n'a point *assez* d'or, parcequ'il

on veut plus qu'il n'en a ; le prodigue n'en a pas suffisamment, parcequ'il ne saurait, avec ce qu'il en possède, se procurer tout ce dont il a besoin.

Associer, agréger. On *associe* à des entreprises ; — on *agrège* à un corps.

Assujétissement, sujétion. Le premier désigne l'état habituel dans lequel on est fixé ; le second, la situation actuelle dans laquelle on se trouve : les lois nous imposent des *assujétissements* ; — les actions, les travaux, des *sujétions*.

Assurer, affirmer, confirmer. On *assure* simplement une chose ; — on l'*affirme* avec serment ; — on la *confirme* par une preuve nouvelle, le témoignage d'autrui.

Astronome, astrologue. L'*astronome* connaît les astres, leurs cours et leurs mouvements ; — l'*astrologue* raisonne de leur influence sur nos destinées : celui-ci est un fou sans doute, l'autre est un sage peut-être.

Attache, attachement, dévouement. On a de l'*attache* pour la maison qu'on habite ; — de l'*attachement* pour ses amis ; — du *dévouement* pour son bienfaiteur, pour la femme qu'on aime, etc.

Attaché, avare, intéressé. L'homme *attaché* à l'argent fait la dépense et aime l'épargne ; — l'*avare* ne fait aucun usage de ce qu'il possède, et aime à posséder ; — l'*intéressé* ne fait rien sans être rétribué ; il aime le gain.

Attaquer quelqu'un, s'attaquer à quelqu'un. Le second semble dire plus que le premier :

« Mais t'*attaquer* à moi ! qui t'a rendu si vain ? »
(Co[illegible].)

Attention, exactitude, vigilance. L'*attention* ne laisse rien échapper ; — l'*exactitude* n'omet point la moindre chose ; — la *vigilance* ne néglige rien.

Attraits, appas, charmes. Les *appas* tiennent aux formes ; — les *attraits* à l'esprit ; — les *charmes*, au caractère.

Attribuer, imputer. On *attribue* un ouvrage à un auteur ; — on *impute* un crime à un scélérat.

Augure, présage. L'*augure* est une conjecture légère, futile ; — le *présage*, une conjecture légitime, raisonnable : c'est folie de croire aux *augures*, mais le sage peut comprendre et expliquer les *présages*.

Aussi, c'est pourquoi, ainsi. *Aussi* est plus énergique ; — *c'est pourquoi* annonce un raisonnement ; — *ainsi* est plus vague et plus modéré : il s'élève bien haut, *aussi* il est tombé ; *c'est pourquoi* il est tombé, *ainsi* il est tombé.

Austère, sévère, rude. On est *austère* par la manière de

vivre ; — *sévère* par celle de penser ; — *rude* par celle d'agir.

AUSTÈRE, RIGOUREUX, SÉVÈRE. L'homme *austère* est rigide pour lui, mais il peut n'être pas *sévère* ; — l'homme *sévère* ne se départ pas de ses principes ; — l'homme *rigoureux* les exagère.

AUTORITÉ, POUVOIR, EMPIRE. Ces trois mots sont pris dans le sens qui marque en général ce qu'on peut sur l'esprit des autres. L'*autorité* laisse plus de liberté dans le choix ; — le *pouvoir* paraît avoir plus de force ; — l'*empire* est plus absolu.

AUTORITÉ, POUVOIR, PUISSANCE. L'*autorité* est le droit du plus grand ; — la *puissance*, celui du plus fort ; — le *pouvoir*, l'agent de l'un et de l'autre.

AVANT, DEVANT. *Avant* marque l'ordre du temps ; — *devant*, celui des places.

AVARE, AVARICIEUX. *Avaricieux* se dit d'un homme qui n'est *avare* que par moment ; — l'*avare* se refuse toutes choses ; — l'*avaricieux* s'en laisse manquer à demi.

AVERTISSEMENT, AVIS, CONSEIL. On prévient et on instruit quelqu'un de quelque chose par un *avertissement* ; — on l'en instruit avec un rapport marqué à sa conduite par un *avis* ; — on l'en instruit également par un *conseil*. Mais ce mot ajoute encore une idée de supériorité, d'état ou de génie, de la part de celui qui instruit.

AVERTIR, INFORMER, DONNER AVIS. *Avertir* quelqu'un, c'est diriger son attention sur quelque chose ; — l'*informer*, c'est ajouter à ce qu'il sait par les renseignements qu'on lui donne ; — *donner avis*, c'est suppléer à la vue de l'objet, en avertissant de son existence, de sa manière.

AVEU, CONFESSION. On *avoue* ce qu'on ne peut plus cacher ; — on *confesse* ce dont on se repent.

A L'AVEUGLE, AVEUGLÉMENT. Qui agit *à l'aveugle* ne voit pas ce qu'il fait ; — qui agit *aveuglément* ne peut pas voir.

AVISÉ, PRUDENT, CIRCONSPECT. L'homme *avisé* songe à tout ; — l'homme *prudent* ne néglige rien ; — l'homme *circonspect* ne hasarde rien.

AVOIR, POSSÉDER. On est maître de ce qu'on *possède* ; — on ne l'est pas toujours de ce qu'on *a*.

AXIOME, MAXIME, SENTENCE, APOPHTEGME, APHORISME. L'*axiome* est une proposition évidente par elle-même, c'est le flambeau de la science ; — la *maxime* est une grande règle de conduite ; — la *sentence* se déduit de l'observation ; elle est plus ou moins fondée ; — l'*apophtegme* est un éclat d'esprit, de sentiment, de raison ; — l'*aphorisme* résume en lui toute la substance d'une doctrine.

B.

Babil, caquet. Le *babil* décèle l'indiscrétion ; — le *caquet* la prétention.

Babillard, bavard. Le *babillard* dit tout ce qu'il sait ; — le *bavard* va plus loin, il dit même ce qu'il ne sait pas.

Badaud, benêt, niais, nigaud. Le *badaud* admire sans cesse ; — le *benêt* trouve tout bien, tout bon : il en est bête ; — le *niais* est neuf, novice, naïf comme un enfant ; — le *nigaud* est un grand *niais* qui s'amuse perpétuellement aux bagatelles.

Baisser, abaisser. *Baisser*, c'est placer plus bas ; — on *baisse* les voiles d'un navire ; — on *baisse* les yeux, la tête ; — *abaisser* ne se dit que des choses qui doivent en couvrir d'autres : on *abaisse* les paupières.

Balancer, hésiter. *Balancer*, c'est rester en suspens par l'effet du doute, de l'incertitude ; — *hésiter*, c'est rester dans le même état par l'effet de la crainte, de la faiblesse.

Balbutier, bégayer, bredouiller. On *balbutie* par timidité ; — on *bégaie* par difficulté de prononciation, par ignorance de ce qu'on veut exprimer ; — on *bredouille* par précipitation.

Banqueroute, faillite. Le mot *banqueroute* réveille une idée de fraude ; — celui *faillite*, une idée de malheur ; — le *banqueroutier* est déshonoré, le *failli* ne l'est point.

Barbarie, cruauté, férocité. La *barbarie* frappe et tue ; — la *cruauté* aime à faire souffrir ; — la *férocité* se plaît au spectacle de la souffrance.

Bas, abject, vil. L'homme *bas* oublie sa dignité, souffre les injures par lâcheté ; — l'homme *abject* les souffre par insensibilité, et sans rougir ; — l'homme *vil* les reçoit même avec plaisir, pourvu que ce soit pour lui un titre à la fortune.

Bataille, combat. Le *combat* est une action particulière ; — la *bataille* une action générale, qui a été prévue, méditée, qui peut changer la face des empires, tandis que le *combat* change à peine la position des camps.

Battre, frapper. *Battre* annonce une succession de coups ; — *frapper* peut n'en annoncer qu'un. On peut être *frappé* sans être *battu*, mais on ne saurait être *battu* sans être *frappé*.

Béatification, canonisation. Le décret de *béatification* est un acte par lequel le pape accorde aux ordres religieux le privilége de rendre au *béatifié* un culte particulier ; — la bulle de *canonisation* est une loi générale qui détermine le culte à rendre au nouveau *saint*, et à laquelle doivent se soumettre tous ceux qui reconnaissent l'autorité de Rome.

Beau, joli. Ce qui est *beau* est grand, régulier, noble, fait naître en nous de profondes sensations; — ce qui est *joli* est fin, gracieux, délicat, mignon; il appèle le sourire sur les lèvres.

Beaucoup, plusieurs. *Plusieurs* annonce le calcul; — *beaucoup* éveille une idée de multitude.

Bénin, doux, humain. Un homme est *bénin* s'il a de l'inclination à faire du bien; — *doux*, s'il ne rebute personne; — *humain*, s'il est doué d'une sensibilité qui le fasse sympathiser aux douleurs, aux souffrances d'autrui.

Besace, bissac. Ces mots désignent la même chose, mais l'usage fait dire : la *besace* du gueux, du mendiant; — le *bissac* du paysan, de l'ouvrier pauvre.

Bête, stupide, idiot On est *bête* par défaut d'intelligence; — *stupide*, par défaut de sentiment; — *idiot*, par défaut de connaissances.

Bêtise, sottise. La bêtise d'un homme consiste en ce que, n'ayant qu'un esprit fort borné, il ne saurait juger une chose quelque peu compliquée; — la *sottise*, en ce qu'il veut juger et juge mal.

Bévue, méprise, erreur. L'homme sans expérience commet des *bévues*; — l'ignorance d'un fait nous jète dans l'*erreur*; — le peu d'examen que nous fesons des choses nous fait faire des *méprises*.

Bien, beaucoup, abondamment, copieusement, à foison. *Beaucoup* dit simplement une grande quantité vague et indéfinie; — *bien* exprime particulièrement la quantité relative aux qualifications : *bien* sages, *bien* fous; — *abondamment* marque une quantité plus que nécessaire, plus que suffisante; — *copieusement* renchérit encore sur cette signification et se dit particulièrement des choses nécessaires à la vie; — *à foison* marque une abondance extrême, un amas qui semble ne pouvoir s'épuiser.

Bienfaisance, bienveillance. Avoir de la *bienfaisance*, c'est aimer à faire le bien; — avoir de la *bienveillance*, c'est avoir le desir d'être utile, de faire du bien.

Bienfait, grâce, service, bon office, plaisir. Le *bienfait* est un don purement gratuit; — la *grâce*, une générosité à laquelle nous n'avons aucun droit; — le *service*, l'acquittement d'un devoir que nous impose l'amitié, ou tout autre sentiment; — le *bon office* est l'acte d'obligeance d'un homme, dans l'intérêt de celui qu'il en croit digne; — le *plaisir* est le résultat d'un de ces petits soins que nous prenons tous les jours dans la vie sociale, pour la satisfaction d'autrui.

Blâmer, censurer, réprimander. On *blâme* en trouvant mauvaise la conduite d'autrui; — on censure en exprimant po-

[redacted]

bliquement sa désapprobation; — on réprimande en reprochant une faute, afin qu'on n'y retombe pas.

BLESSURE, PLAIE. La *blessure* est une marque faite sur l'homme par une cause extérieure; — la *plaie* est une ouverture faite à la peau par une cause quelconque.

BLUETTE, ÉTINCELLE. L'*étincelle* est un petit feu qui peut enflammer d'autres corps; la *bluette* est une petite étincelle qui luit, pâle et faible, lorsqu'on remue les cendres d'un feu qui vient de s'éteindre.

BOIS, CORNES. Chez les animaux qui portent sur la tête ces ornements, ou ces défenses, on appèle *cornes* celles qu'ils conservent toujours; tels sont les bœufs, les buffles, etc.; — et *bois* celles qui tombent dans une saison régulière et repoussent ensuite, comme le cerf, l'élan, etc. La *corne* est simple, le *bois* est à rameaux.

BOITER, CLOCHER. *Boiter*, c'est marcher en vacillant par douleur, ou faiblesse; — *clocher*, c'est pencher d'un côté en marchant avec un pied trop court.

BON SENS, BON GOÛT. Le *bon sens* distingue le vrai, le juste, et s'y attache; — le *bon goût* raffine; il est plus délicat, plus relevé; c'est le *bon sens* qui s'est fait joli.

BONHEUR, CHANCE. Le mot *chance* éveille une idée de hasard; — *bonheur* est relatif aux événements en général.

BONHEUR, FÉLICITÉ. Le mot *bonheur* marque l'impression que fait en nous un événement venant du dehors; — le mot *félicité* l'état de l'âme contente, satisfaite.

BONHEUR, FÉLICITÉ, BÉATITUDE. Le *bonheur* brille et nous expose à l'envie; — la *félicité* ne se fait sentir qu'à celui qui en jouit; — la *béatitude* est le partage des dévots: c'est l'état de leurs âmes abîmées dans la contemplation des joies célestes qu'ils espèrent.

BONHEUR, PROSPÉRITÉ. Le *bonheur* est l'effet du hasard; — la *prospérité* le résultat d'une sage conduite.

BONNES ACTIONS, BONNES ŒUVRES. Les *bonnes actions* se font par suite d'une vertu quelconque; — les *bonnes œuvres* par charité.

BONTÉ, BÉNIGNITÉ, DÉBONNAIRETÉ. La *bonté* est une inclination à faire le bien; — la *bénignité* est de le faire comme on aime à le recevoir; — la *débonnaireté*, de ne se dégoûter jamais de le faire, quelque dégoût qu'on puisse essuyer.

BONTÉ, HUMANITÉ, SENSIBILITÉ. La *bonté* est dans le caractère; — l'*humanité* est une vertu; — la *sensibilité* une qualité de l'âme.

BORD, CÔTE, RIVAGE, RIVE. A l'égard de l'eau, le *bord* est cette extrémité de la terre qui la borne, la borde; — la *côte* d'é-

lève au-dessus de son niveau ; — la *rive* et le *rivage* sont ses limites.

BOUDERIE, FÂCHERIE, HUMEUR. La *bouderie* est une froideur de manières ; — la *fâcherie*, un mécontentement mêlé de tristesse ; — l'*humeur*, un mécontentement mêlé d'aigreur.

BOULEVART, REMPART. Le *rempart* est une petite fortification ; — le *boulevart* est la fortification avancée qui protège les autres.

BOUT, EXTRÉMITÉ, FIN. On dit : le *bout* d'un bâton ; — l'*extrémité* d'un royaume ; — la *fin* d'un livre.

BREF, COURT, SUCCINCT. On dit d'un délai donné, qu'il est *bref* ; — d'un habit, qu'il est *court* ; — d'un discours, qu'il est *succinct*.

BROUILLER, EMBROUILLER. On *brouille* des œufs, des papiers, des personnes ; — on *embrouille* une chose en y jetant de l'obscurité, de la confusion.

BUT, VUES, DESSEIN. Les *vues* sont des projets vagues ; — le *dessein* est un projet arrêté ; — le *but* est le résultat qu'on se propose.

C.

CABALE, COMPLOT, CONSPIRATION, CONJURATION. La *cabale* a pour but d'emporter la faveur, le crédit ; — le *complot* de nuire ; — la *conspiration* d'opérer un changement dans les affaires ; — la *conjuration* a pour but une révolution plus grande, et qui embrasse un grand concours de personnes.

CABANE, HUTTE, CHAUMIÈRE. La *cabane* du pauvre ; — la *hutte* du sauvage ; — la *chaumière* du laboureur.

CABARET, TAVERNE, AUBERGE, HÔTELLERIE. Le *cabaret* est un lieu où l'on vend du vin ; — la *taverne* est une sorte de cabaret où l'on ne va que pour s'enivrer ; — l'*auberge*, un lieu où l'on donne à manger ; — l'*hôtellerie*, un lieu où les voyageurs sont couchés et nourris.

CACHER, DISSIMULER, DÉGUISER. On *cache* par un profond secret ; — on *dissimule* par une conduite réservée ; — on *déguise* par des apparences contraires, par un faux semblant.

CADUCITÉ, DÉCRÉPITUDE. La *caducité* est une vieillesse avancée, infirme ; — la *décrépitude* est une vieillesse plus grande encore.

CALAMITÉ, MALHEUR, INFORTUNE. La *calamité* est un fléau auquel on est exposé ; — le *malheur* est l'événement qui nous frappe ; — l'*infortune* l'effet produit par le malheur.

CALCULER, SUPPUTER, COMPTER. *Compter*, c'est faire une énumération ; — *supputer*, c'est additionner des nombres, les assembler ; — *calculer*, c'est faire des opérations arithmétiques.

CALENDRIER, ALMANACH. Le *calendrier* ne contient que les

jours, les quantièmes et les signes planétaires des mois ; — l'*almanach* contient en outre des observations astronomiques, etc., etc.

CAPACITÉ, HABILETÉ. L'homme *capable* peut entreprendre ; — l'homme *habile* réussit presque toujours.

CAPTIF, ESCLAVE, PRISONNIER. Un homme qu'on vient de prendre est *captif* ; — il devient *prisonnier* quand on le met en prison ; — l'*esclave* appartient à un maître, dont il subit les lois.

CARESSER, FLATTER, CAJOLER, FLAGORNER. *Caresser*, c'est faire des démonstrations d'amitié par des gestes empressés ; — *flatter*, c'est donner des louanges exagérées, ou mensongères : — *cajoler*, c'est tenir des propos galants, légers ; — *flagorner*, c'est flatter avec exagération, et bassement.

CARNASSIER, CARNIVORE. L'animal *carnassier* est celui qui ne peut vivre que de chair ; — le *carnivore* s'en nourrit, mais sans y être obligé de sa nature.

CASSER, ROMPRE, BRISER. On *casse* le verre, le marbre, la pierre, etc. ; — on *rompt* du pain, un jonc, du fer, et touts les corps pliants ; — on *brise* les corps solides en les mettant en pièces par une action violente.

CAUSTIQUE, SATIRIQUE, MORDANT. L'esprit *caustique* est une certaine malignité piquante dans l'expression ; — l'esprit *mordant* est un trait qui déchire et s'attaque à tout ; — le *satirique* ne s'exerce que sur le ridicule, ou le vice.

CAUTION, GARANT, RÉPONDANT. On est *caution* d'une personne ; — *garant* d'un fait dont on assure la vérité ; — on *répond* d'un événement.

CERTAIN, SÛR. *Certain* se dit des choses que l'on peut assurer ; — *sûr* des personnes, ou des choses sur lesquelles on peut compter.

CERTES, CERTAINEMENT, AVEC CERTITUDE. *Certes* annonce la conviction absolue ; — quand on sait quelque chose *avec certitude* (sans aucun doute), on l'affirme *certainement* (d'une manière assurée).

CHAGRIN, TRISTESSE, MÉLANCOLIE. Le *chagrin* vient des revers de la vie ; — la *tristesse*, des grandes afflictions ; — la *mélancolie* est l'effet du tempérament.

CHAINES, FERS. Les *chaînes* sont les différents liens de fer qui retiènent les prisonniers ; — on appèle *fers* l'ensemble de ces chaînes.

CHANCELER, VACILLER. *Chanceler*, c'est être sur le point de tomber ; — *vaciller*, c'est aller çà et là, se balancer. On *vacille*, puis on *chancèle* et tombe.

CHANCIR, MOISIR. *Chancir* est l'action qui précède celle de *moisir*. Un corps chancit d'abord, il moisit ensuite ou —

CHANGE, TROC, ÉCHANGE, PERMUTATION. *Change* marque l'action de changer ; — on fait des *trocs* de chevaux, de meubles, de bijoux, d'ustensiles ; — on *échange* des terres, des châteaux, des charges, des prisonniers ; — on *permute* une cure, un évêché, une abbaye, etc.

CHANGEMENT, VARIATION, VARIÉTÉ. Le *changement* est le passage d'un état à un autre ; — la *variation*, la succession rapide des choses ; — la *variété*, la différence qui existe dans les objets, ou les idées.

CHANTEUR, CHANTRE. Le premier chante des romances, des opéras, etc. ; — le second chante au lutrin d'une église. *Chantre*, au figuré, se dit d'un poète.

CHAPELLE, CHAPELLENIE. Ces mots sont synonymes dans deux cas : 1° Une *chapelle* est une petite église particulière, ne dépendant d'aucune autre ; — la *chapellenie* est une partie d'une grande église, ayant un autel propre (on lui donne plus ordinairement le nom de *chapelle*). 2° La *chapelle* est l'édifice, et la *chapellenie* le bénéfice qui y est attaché.

CHARGE, FARDEAU, FAIX. La *charge* est le poids, ou la mesure de ce qu'on peut porter ; — le *fardeau* est la chose portée, quelle qu'elle soit ; — le *faix* est un fardeau d'une pesanteur trop grande.

CHARME, ENCHANTEMENT, SORT. Le premier s'applique aux choses, les deux autres aux personnes. Le *charme* arrête les effets naturels des causes ; — l'*enchantement* est l'illusion des sens ; — *sort* enferme l'idée d'une chose qui nuit, ou trouble la raison.

CHARMOIE, CHARMILLE. Une *charmoie* est un lieu planté de charmes ; — une *charmille* est un plant de jeunes charmes.

CHASTETÉ, CONTINENCE. La *chasteté* prescrit des règles à l'usage des plaisirs de la chair ; — la *continence* les interdit absolument.

CHÂTIER, PUNIR. On *châtie* les fautes ; — on *punit* les crimes : le *châtiment* est une correction ; la *punition* est une mortification.

LE CHAUD, LA CHALEUR. Le *chaud* est le résultat de la chaleur ; le *chaud* est un air lourd, accablant ; — la *chaleur*, un feu qui dévore.

CHOIR, FAILLIR, TOMBER. *Choir* signifie perdre l'équilibre, être renversé ; — *faillir*, tomber dans une erreur ; — *tomber* marque une chûte brusque d'un lieu élevé. Ce dernier peut exprimer les deux autres.

CHÉRIR, AIMER. *Aimer*, c'est être attaché par goût, par sentiment ; — *chérir*, c'est aimer avec tendresse, prédilection.

CHÉTIF, MAUVAIS. Un *chétif* sujet est celui qui n'est bon à rien ; — un *mauvais* sujet est un homme vicieux.

[redacted]

...; ÉLIRE. *Choisir*, c'est se déterminer par la compa-
...on qu'on fait des choses ; — *élire*, c'est nommer à une di-
...té, etc.

...R, FAIRE CHOIX. *Choisir* se dit des choses dont on veut
...re usage ; — *faire choix*, des personnes qu'on veut em-
...oyer.

...R, PRÉFÉRER. *Choisir*, c'est prendre une chose au
...dune autre ; — *préférer*, c'est juger une chose au dessus
...ne autre. Ce dernier n'annonce qu'un jugement.

..., HEURTER. *Choquer* exprime le coup que se donnent
...ux corps en se rencontrant ; — *heurter* exprime un choc
...s rude.

CIEL, PARADIS. Le *ciel* est l'immensité de la voûte céleste,
...sidéré comme la demeure de Dieu ; — le *paradis*, la par-
... du ciel réservée aux bienheureux.

CIRCONSPECTION, CONSIDÉRATION, ÉGARDS, MÉNAGEMENTS. Ma-
...res d'agir et de se conduire. La *circonspection* a lieu dans
...discours, elle est l'effet de la prudence ; — la *considération*,
...s les relations personnelles, elle naît de l'estime, ou du
...oir ; — les *égards* se rapportent à l'état, ou à la dignité
...personnes ; — les *ménagements* regardent l'humeur et les
...linations.

...CIRCONSTANCE, CONJONCTURE. La *conjoncture* est ce qui a
...port à une action, ou a de l'influence sur elle ; — la *cir*...
...*stance* est une particularité de l'action.

...ITÉ, VILLE. Anciennement on appelait *cité* un ensemble
... plusieurs villes, ou provinces. De nos jours, on donne le
...n de *cité* aux villes capitales, aux chefslieux.

...ITER, ALLÉGUER. On *cite* les auteurs ; — on *allègue* des
...s, des raisons. On *cite* pour appuyer, autoriser ; on *allè*...
... pour se défendre.

...IVILITÉ, POLITESSE. La *civilité* est l'art de se bien conduire
...s la société, d'y cacher ses vices, d'observer le cérémonial
...lu ; — la *politesse* consiste à dire et à faire tout ce qui peut
...re et flatter ceux auxquels on s'adresse.

...IVISME, PATRIOTISME. L'homme *civique* est celui qui se dé-
...e à ses concitoyens ; — le *patriote* est celui qui se dévoue
... patrie, à la nation.

...LARTÉ, PERSPICUITÉ. La *clarté* naît de la distinction des
...es ; — la *perspicuité* dépend de la manière dont on s'ex-
...me ; elle naît des bonnes qualités du style.

...LOITRE, COUVENT, MONASTÈRE. *Cloître* sert généralement à
...igner l'état monastique ; — les maisons de religieux, ou de
...gieuses, s'appellent *couvents* ; — on appelle *monastères* les
...sons des anciens ordres, tel que celui de Saint-Benoît, etc.

...LORE, FERMER. On *ferme* une fenêtre, une porte ; — pour

qu'une porte soit *close*, il faut que l'air ne puisse se faire jour par aucune issue.

Clystère, lavement, remède. *Clystère* ne se dit que dans le burlesque ; — *lavement*, dans les auteurs de médecine ; — et *remède*, dans le langage ordinaire.

Coeur, courage, bravoure, valeur, intrépidité. Le cœur soutient dans l'action ; — le *courage* fait avancer ; — la *valeur* fait exécuter ; — la *bravoure* fait qu'on s'expose ; — l'*intrépidité*, qu'on se sacrifie.

Colère, courroux, emportement. La *colère* marque l'humeur et la sensibilité ; — le *courroux*, la hauteur et la fierté ; — l'*emportement*, l'aigreur et l'impatience.

Colère, colérique. Le premier désigne l'habitude ; le second le penchant naturel.

Commandement, ordre, précepte, injonction, jussion. On obéit à un *commandement* ; — on exécute un *ordre* ; — on suit un *précepte* ; — on se sert de l'*injonction* pour statuer ; — la *jussion* gêne la liberté en forçant le magistrat à se conformer aux volontés du prince.

Commerce, négoce, trafic. Le *commerce* est la communication complète qui embrasse touts les échanges, depuis la production jusqu'à la consommation ; — le *négoce* est le service particulier que rendent les agents qui exécutent les opérations commerciales ; — le *trafic* est le commerce dans sa plus simple expression.

Commis, employé. Le *commis* remplit une mission ; — l'*employé* une fonction.

Complaire, plaire. *Complaire*, c'est s'accommoder au goût de quelqu'un ; — *plaire*, c'est lui être agréable.

Complaisance, déférence, condescendance. C'est par *complaisance* qu'on fait tout ce qu'il faut pour plaire à quelqu'un ; — c'est par *déférence* qu'on se range de l'avis des autres contre le sien propre ; — c'est par *condescendance* qu'on n'use pas rigoureusement de son droit dans certaines occasions.

Compliqué, impliqué. On dit d'une affaire, d'une chose, qu'elle est *compliquée* ; — d'un homme, qu'il est *impliqué* dans une affaire, lorsqu'il y a quelque part.

Conclusion, conséquence. La *conclusion* d'un ouvrage en est souvent la récapitulation ; — les *conséquences*, les idées résultant de la doctrine qui y est exposée.

Concupiscence, cupidité, avidité, convoitise. Ces quatre mots expriment le desir des biens et des plaisirs. La *concupiscence* est la disposition habituelle ; — la *cupidité*, le desir violent ; — l'*avidité*, le desir insatiable ; — la *convoitise*, le desir illicite.

CONDITION, ÉTAT. La *condition* a rapport au rang qu'on occupe; — *l'état*, au métier qu'on professe.

DE CONDITION, DE QUALITÉ. L'homme *de condition* est le roturier parvenu; — l'homme *de qualité* est né dans la noblesse.

CONDUIRE, GUIDER, MENER. On *conduit* dans les démarches, dans les affaires; — on *guide* dans les routes; — on *mène* chez les gents pour en faire la connaissance.

CONFÉRER, DÉFÉRER. Se disent des dignités et des honneurs que l'on donne; *conférer* est un acte d'autorité; — *déférer*, un acte d'honnêteté.

SE CONFIER, SE FIER. Se *confier*, c'est faire une confidence; — *se fier*, c'est avoir de la confiance.

CONFISEUR, CONFITURIER. Le *confiseur* fait les confitures; — le *confiturier* les vend.

CONFRÈRE, COLLÈGUE, ASSOCIÉ. Les *confrères* sont membres d'un même corps, religieux, politique, ou particulier; — les *collègues* travaillent conjointement à une même opération; — les *associés* ont un objet commun d'intérêt.

CONFUS, DÉCONCERTÉ, INTERDIT. La *confusion* indique un embarras mêlé de honte; — l'homme *déconcerté* cherche une excuse, ou une réponse, et n'en trouve pas; — l'homme *interdit* a perdu le fil de ses idées, et ne cherche même pas à le retrouver.

CONNEXION, CONNEXITÉ. La *connexion* indique le rapport qui se trouve dans les choses; — la *connexité* la liaison établie entre les choses par les rapports.

CONSEILLER D'HONNEUR, CONSEILLER HONORAIRE. Le *conseiller d'honneur* est dans l'exercice de ses fonctions; — le *conseiller honoraire* n'y est plus et en conserve le titre.

CONSENTEMENT, PERMISSION, AGRÉMENT. Le *consentement* se donne par des personnes intéressées dans une affaire; — la *permission* se donne par les supérieurs; — l'*agrément* est le consentement d'un roi, d'un prince, ou d'une autre autorité, pour élever quelqu'un à une charge, à une dignité, etc.

CONSENTIR, ACQUIESCER, ADHÉRER, TOMBER D'ACCORD. *Consentir* suppose un peu de supériorité; — *acquiescer*, un peu de soumission; — *adhérer*, un peu de complaisance; — *tomber d'accord*, un peu d'aversion pour la dispute.

CONSIDÉRABLE, GRAND. On dit: un pays d'une étendue *considérable*; — une montagne d'une *grande* hauteur.

CONSIDÉRATION, RÉPUTATION. La *considération* est attachée à la place, au crédit; — la *réputation* est le fruit des talents, ou des vices; c'est pourquoi elle est bonne ou mauvaise.

CONSIDÉRATIONS, OBSERVATIONS, RÉFLEXIONS, PENSÉES. *Considérations* exprime l'action de l'esprit qui envisage un objet

sous ses différentes faces ; — *observations*, les remarques que l'on fait sur une chose quelconque ; — *réflexions* désigne plus particulièrement ce qui regarde les mœurs et la conduite de la vie ; — *pensées* est une expression plus vague, qui marque les jugements de l'esprit.

CONSOMMER, CONSUMER. *Consommer* une chose quelconque, c'est l'achever entièrement ; — la *consumer*, c'est la détruire.

CONSTANCE, FIDÉLITÉ. La *constance* marque une invariabilité dans les goûts ou les actions ; — la *fidélité* consiste à garder une parole donnée.

CONSTANT, FERME, INÉBRANLABLE, INFLEXIBLE. On est *constant* dans l'amitié ; — *ferme* dans le malheur ; — *inébranlable* aux menaces ; — *inflexible* aux prières.

CONSTRUIRE, BÂTIR. *Construire* désigne toutes les opérations nécessaires pour élever un édifice ; — *bâtir* n'en désigne que la maçonnerie.

CONTE, FABLE, ROMAN. Le *conte* est un récit fictif pour amuser les enfants ; — la *fable* est un conte allégorique où l'on fait quelquefois parler les animaux ; — le *roman* est un récit d'aventures où l'on traite des passions humaines : il est historique ; du moins il se rattache à l'histoire.

CONTENTEMENT, SATISFACTION. On est *content* lorsqu'on ne souhaite rien ; — on est *satisfait* quand on a obtenu ce que l'on souhaitait.

CONTIGU, PROCHE. On dit de deux maisons qu'elles sont *contiguës*, quand elles se touchent ; — et qu'elles sont *proches* l'une de l'autre, quand il existe une séparation.

CONTINUATION, CONTINUITÉ. Le premier s'emploie pour la durée, le second pour l'étendue.

CONTINUATION, SUITE. On *continue* ce qui n'est pas achevé ; — on donne une *suite* à ce qui l'est.

CONTINUEL, CONTINU. Le bruit que fait le balancier d'une horloge est *continuel*, parceque, bien qu'il dure tant que va l'horloge, il est séparé par de petits intervalles ; — le bruit que fait une voiture est *continu*, parceque, tant que la voiture marche, il ne souffre pas d'interruption.

CONTINUER, PERSÉVÉRER, PERSISTER. *Continuer*, c'est simplement faire comme on a fait jusque-là ; — *persévérer*, c'est continuer sans vouloir changer ; — *persister*, c'est persévérer avec opiniâtreté, malgré tout.

CONTINUER, POURSUIVRE. On *continue* sa route après s'être reposé ; — on la *poursuit* jusqu'à la fin sans s'arrêter.

CONTRAINDRE, FORCER, VIOLENTER. Pour celui qui ne veut pas agir de son gré, on le *contraint* ; si la contrainte ne suffit pas, on emploie la *force* ; si la force ne suffit pas, on emploie la *violence*.

…, …, FORCER. Ces mots désignent … que l'on fait contre son gré. On dit une fête d'obliga- … un consentement forcé ; — une attitude contrainte.

…AVENTION, DÉSOBÉISSANCE. La contravention s'applique …oses ; — la désobéissance, aux personnes : on contrev… …ux lois ; — on désobéit au souverain, etc.

…TRE, MALGRÉ, NONOBSTANT. On agit contre la volonté, … l'avis de quelqu'un ; — malgré la défense, la punition, …écution, etc. ; — et nonobstant les protestations.

…REFACTION, CONTREFAÇON. Le mot contrefaction marque … de contrefaire ; — contrefaçon s'applique à la chose …aite.

…REVENIR, ENFREINDRE, TRANSGRESSER, VIOLER. On con… … par indiscipline ; — on enfreint par infidélité ; — on …resse par licence ; — on viole par de grands excès.

…TRITION, REPENTIR, REMORDS. La contrition regarde le … ; — le repentir, toute espèce de fautes ; — le remords, …e.

…VAINCRE, PERSUADER. La conviction suppose des preu… — la persuasion n'en suppose pas toujours : on persuade …u'un de faire une chose ; — on le convainc de l'avoir …

…VENTION, CONSENTEMENT, ACCORD. La convention vient de …igence entre les parties ; — le consentement, c'est le droit …erté donné mutuellement par les parties ; — l'accord, … satisfaction réciproque des parties.

…VERSATION, ENTRETIEN, COLLOQUE, DIALOGUE. Conver… désigne un discours sur toutes sortes de sujets et en… …nts égaux ; — entretien, un discours sur des matières …ses, choisies, et de supérieurs à inférieurs ; — colloque …e particulièrement la discussion ; — dialogue s'appli… …x trois espèces ci-dessus : il s'emploie principalement …ésigner un entretien par écrit.

…VIER, INVITER. Le mot convier marque l'affection ; — …, la politesse.

…IE, MODÈLE. Ces mots sont synonymes dans deux accep… dans la première, copie se dit du manuscrit sur lequel …imeur travaille ; — modèle, dans tous les autres cas. …a seconde, copie se dit pour la peinture ; — modèle, pour …ef.

…UETTERIE, GALANTERIE. La coquetterie consiste à faire … les desirs ; — la galanterie, à les satisfaire.

…RECTION, EXACTITUDE. La correction se dit des mots et …rases ; — l'exactitude, des faits et des choses.

…RIGER, REPRENDRE, RÉPRIMANDER. On corrige en faisant

mieux ; — on *reprend* en indiquant la faute ; — on *réprimande* lorsqu'on prétend punir ou mortifier le coupable.

Cosmogonie, cosmographie, cosmologie. La *cosmogonie* raisonne sur l'état variable du monde dans le temps de sa formation ; — la *cosmographie* expose dans toutes ses parties et relations l'état actuel de l'univers ; — la *cosmologie* raisonne sur cet état actuel et permanent.

Couler, rouler, glisser. *Couler* marque le mouvement des fluides et des corps réduits en poudre ; — *rouler*, le mouvement d'un corps en tournant sur lui-même ; — *glisser*, le mouvement d'un corps sans quitter la surface appliquée à l'endroit sur lequel on le meut.

Couleur, coloris. La *couleur* est ce qui distingue les traits et forme l'image visible des objets ; — le *coloris* est l'effet résultant de la couleur.

Couple, paire. *Couple* se dit de deux choses quelconques de même espèce ; — *paire* de deux choses qui ne peuvent aller l'une sans l'autre, comme des *gants*, des *bas*, etc.

De cour, de la cour. Un homme *de cour* est celui qui a les manières de la cour, — Un homme *de la cour* est celui qui y réside.

Courage, bravoure, valeur. Le *courage* est dans les événements de la vie ; — la *bravoure*, à la guerre ; — la *valeur*, partout où il y a un péril à affronter.

Courre, courir. *Courre* signifie poursuivre quelque chose ; — *courir*, marcher très vite.

Coursier, cheval, rosse. *Cheval* est le nom de l'espèce ; — *coursier* s'emploie en poésie ; — *rosse* désigne un cheval vieux et usé.

Coutume, habitude. La *coutume* rend les choses familières ; — l'*habitude* les rend faciles.

Craindre, appréhender, redouter, avoir peur. On *craint* par manque de courage ; — on *appréhende* par incertitude ; — on *redoute* quand on se défie de ses forces ; — les rêves de l'imagination enfantent la *peur*.

Créance, croyance. La *créance* est ce que l'on confie à quelqu'un pour être dit secrètement à un autre ; — *croyance* signifie ce qu'on croit.

Crédit, faveur. Le *crédit* est l'empire que l'on exerce sur l'esprit de quelqu'un ; — la *faveur* est la bienveillance de celui sur lequel s'exerce le crédit.

Creuser, approfondir. *Creuser*, c'est fouiller l'intérieur des corps ; — *approfondir*, c'est creuser plus avant.

Cri, clameur. Le *cri* est un effort de la voix ; — la *clameur*, un cri tumultueux.

Critiquer, censurer. On *censure* en trouvant du mal dans

les choses ; — on *critique* quand on prouve que le mal existe.

FAIRE CROIRE, FAIRE ACCROIRE. *Faire croire* signifie persuader ; — *faire accroire*, abuser de la crédulité de quelqu'un en lui faisant croire des choses fausses.

CROITRE, AUGMENTER. *Croître* signifie grandir, s'élever ; — *augmenter*, c'est s'agrandir dans touts les sens, soit par le mélange, soit autrement.

CROIX, PEINES, AFFLICTIONS. Le premier de ces mots renferme les deux autres, et s'emploie dans le style pieux ; — les *peines* diffèrent des *afflictions*, en ce que celles-ci sont moins ordinaires et enchérissent sur les premières.

CROYANCE, FOI. La *croyance* est la persuasion déterminée par un motif quelconque ; — la *foi* est la persuasion déterminée par la seule autorité de celui qui parle.

CURE, GUÉRISON. Le premier a rapport à l'action de celui qui traite le malade ; — le second à la santé du malade.

DOMMAGE, PERTE. La *perte* est la privation totale de la chose ; — le *dommage* en est la privation partielle.

D.

DANGER, PÉRIL, RISQUE. Le *danger* nous expose à la perte d'un bien ; — le *péril*, à une rude épreuve ; — le *risque*, à des hasards.

DANS L'IDÉE, DANS LA TÊTE. On a *dans l'idée* ce qu'on pense ; — *dans la tête*, ce qu'on veut, des projets, des desseins, etc.

DÉBATTRE, DISCUTER. On *débat* avec chaleur ; — on *discute* avec réflexion.

DE BON GRÉ, DE BONNE VOLONTÉ, DE BON COEUR, DE BONNE GRÂCE. Qui agit *de bon gré* n'y est pas forcé ; — qui agit *de bonne volonté* n'éprouve point de répugnance ; — qui agit *de bon cœur*, y a de l'inclination ; — qui agit *de bonne grâce* témoigne y avoir du plaisir.

DÉBRIS, DÉCOMBRES, RUINES. On dit les *débris* d'un vaisseau ; — les *décombres* d'un bâtiment ; — les *ruines* d'un palais, ou d'une ville.

DÉCADENCE, RUINE. La *décadence* est un affaiblissement, un commencement de désorganisation ; — la *ruine* est un renversement complet.

DÉCADENCE, DÉCLIN, DÉCOURS. Ce qui tombe en *décadence* va à sa chûte ; — ce qui est sur son *déclin* suit une pente, va en descendant ; — ce qui est en *décours* va en décroissant.

DÉCENCE, BIENSÉANCE, CONVENANCE. La *décence* est la manière dont on doit se montrer ; — la *bienséance*, celle dont on doit être dans le monde pour y être à sa place ; — la *convenance*, celle de disposer, d'arranger ce qu'on fait par l'harmonie, avec les hommes et les choses.

DÉCENCE, DIGNITÉ, GRAVITÉ. La *décence* nous impose des égards envers le public ; — la *dignité*, envers autrui, relativement à notre place ; — la *gravité*, envers nous-même.

DÉCIDER, JUGER. On *décide* une contestation, ou une question ; — on *juge* une personne, ou un ouvrage.

DÉCIME, DÉCIMES, DIMES. Le *décime* était la dixième partie des revenus ecclésiastiques, qui formait une contribution qu'on lève accidentellement ; — les *décimes* étaient un tribut que les bénéfices payaient annuellement à l'état ; — la *dime* était un tribut annuel payé aux seigneurs, ou aux églises par le peuple.

DÉCISION, RÉSOLUTION. La *décision* suppose l'examen ; — la *résolution* suppose la délibération.

DÉCISIONS DES CONCILES, CANONS, DÉCRETS. *Décisions* est le terme général ; — les *canons* sont des décisions qui concernent le dogme et la foi ; — les *décrets* sont des décisions qui règlent la discipline ecclésiastique.

DÉCOUVERTE, INVENTION. On *découvre* ce qui existait, mais qu'on ne connaissait pas ; — on *invente* ce qui n'existait point, ce que l'on crée.

DÉCOUVRIR, TROUVER. On *découvre* ce qui est caché, ou secret, soit au moral, soit au physique ; — on *trouve* ce qui ne tombe pas de soi-même sous les sens, ou dans l'esprit.

DÉCLARER, DÉCOUVRIR, MANIFESTER, RÉVÉLER, DÉCELER. On *déclare* ce qu'on ne veut pas laisser inconnu ; — on *découvre*, soit à dessein, soit par inadvertance, ce qui avait été caché jusqu'alors ; — on *manifeste* ses sentiments intérieurs ; — on *révèle* un secret ; — on *décèle* un coupable.

DÉCOUVRIR, DÉCELER, DÉVOILER, RÉVÉLER, DÉCLARER, MANIFESTER, DIVULGUER, PUBLIER. On *découvre* une chose cachée en la communiquant ; — on la *décèle* en la faisant remarquer ; — on la *dévoile* en écartant les obstacles qui la cachaient ; — on la *révèle* en la dénonçant ou en l'annonçant ; — on la *déclare* en l'exposant et en l'affirmant d'une manière positive ; — on la *manifeste* en la développant, en l'exposant au grand jour ; — on la *divulgue* en la répandant çà et là ; — on la *publie* en lui donnant un éclat qui la fasse parvenir à la connaissance de tout le monde.

DÉCRET, LOI. La *loi* est l'expression de la volonté de tous ; — le *décret* n'est qu'un acte particulier émané d'une autorité particulière, et qui, en certain cas, est contraire à la loi.

DÉCRIER, DÉCRÉDITER. On *décrie* quelqu'un en l'attaquant dans son honneur ; — on le *décrédite* en l'attaquant dans son crédit, c'est-à-dire dans la confiance que les autres ont en lui, en sa fortune, ou en sa puissance.

Se dédire, se rétracter. Celui qui *se dédit* revient sur ce qu'il a dit ; — celui qui se *rétracte* détruit ce qu'il a avancé.

Défaite, déroute. *Déroute* ajoute à *défaite* ; — la bataille fut sanglante ; la *défaite* des ennemis fut complète, et leur *déroute* s'ensuivit.

Défaveur, disgrâce. Les courtisans sont toujours exposés à la *défaveur*, qui est souvent le prélude de leur *disgrâce*.

Défendre, soutenir, protéger. On *défend* ce qu'on attaque ; — on *soutient* ce qui pourrait l'être ; — on *protège* ce qui a besoin d'encouragement.

Défense, prohibition, inhibition. La *défense* empêche de faire ce qui nuit, ou offense ; — la *prohibition*, ce qu'on pourrait faire ; — l'*inhibition*, ce qui se fait irrégulièrement.

Dégoûtant, fastidieux. Ce qui est *dégoûtant* cause de l'aversion ; ce qui est *fastidieux*, de l'ennui.

Degré, marche. *Degré* a rapport à la hauteur des divisions d'un escalier ; — les *marches* sont ces divisions mêmes.

Déguiser, masquer, travestir. Se *masquer*, c'est se couvrir d'un faux visage ; — se *déguiser*, c'est changer ses parures ordinaires ; — se *travestir*, c'est prendre un habit connu et ordinaire dans la société, mais très éloigné de celui de son état.

Délibérer, opiner, voter. *Délibérer*, c'est exposer la question, et discuter les raisons pour et contre ; — *opiner*, c'est dire son avis et le motiver ; — *voter*, c'est donner son suffrage, quand il n'y a plus qu'à recueillir les voix.

Délicat, délié. Le *délié* peut avoir de bons et mauvais effets, il offense souvent ; — le *délicat* n'a que des effets agréables, il plaît toujours.

Délicieux, délectable. Ce qui est *délicieux* a un caractère particulier de suavité, de délicatesse ; — ce qui est *délectable* excite le goût, attache à la jouissance, nous fait prolonger le plaisir avec mollesse, sensualité.

Délire, égarement. Le *délire* est un dérangement momentané de l'esprit, fruit de quelque cause accidentelle ; — l'*égarement* est le résultat du délire ; c'est l'état de celui qui est en délire.

Demande, question. *Question* est un terme de doctrine ; — *demande*, dans son sens interrogatif, répond au mot réponse.

De même que, ainsi que, comme. *De même que* marque une comparaison qui tombe sur la manière dont est la chose ; — *ainsi que*, une comparaison qui tombe sur la réalité de la chose ; — *comme*, une comparaison qui tombe sur la qualité de la chose.

Demeurer, loger. *Démeurer* se dit par rapport au lieu to-

pographique que l'on habite ; — *loger*, par rapport à l'édifice où l'on se retire.

DEMEURER, RESTER. *Demeurer*, c'est ne pas quitter le lieu où l'on est ; — *rester*, c'est ne pas quitter un lieu quand les personnes avec lesquelles on y était le quittent.

AU DEMEURANT, AU SURPLUS, AU RESTE, DU RESTE. *Au demeurant* désigne le résultat, la fin, le terme où doit s'arrêter l'esprit : Pierre a bien quelques défauts ; mais, *au demeurant*, c'est un homme d'honneur ; — *au surplus* suppose une série d'idées auxquelles on en ajoute une dernière : Pierre est complaisant, doux, affable, *au surplus* il me plaît ; — *au reste* désigne une observation que l'on paraît rappeler sans importance : j'ai votre parole, *au reste* vous en ferez ce que vous voudrez ; — *du reste* annonce une relation moins essentielle encore : je vous ai chargé de ce soin, *du reste* vous ferez à votre guise.

DÉMOLIR, RASER, DÉMANTELER, DÉTRUIRE. On *démolit* par économie, pour tirer parti des matériaux ; — on *rase* un monument pour punir le propriétaire ; — on *démantèle* par précaution, pour mettre une place hors de défense ; — on *détruit* avec toutes sortes de vues et par toutes sortes de moyens pour ne point laisser subsister.

DÉMONSTRATIONS D'AMITIÉ, TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ. Les *démonstrations* vont plus à l'extérieur ; — les *témoignages*, plus au solide : c'est faire une *démonstration d'amitié* que d'embrasser son ami ; — c'est lui donner un *témoignage* de l'amitié qu'on lui porte, que de lui rendre des services essentiels, de lui prêter de l'argent, etc.

DÉNOUEMENT, CATASTROPHE. Le *dénoûment* est la dernière partie de la pièce ; — la *catastrophe* en est le dernier événement.

DENSE, ÉPAIS. On dit qu'un corps est *dense* quand on compare sa masse avec son volume ; — qu'il est *épais*, quand on considère la profondeur, ou l'espace d'une surface à l'autre du corps compacte.

DÉNUÉ, DÉPOURVU. L'homme *dénué* est comme nu ; — l'homme *dépourvu* manque de provisions ; — l'homme *dénué* de biens est dans la misère ; l'homme *dépourvu* de biens est dans le besoin.

DE PLUS, D'AILLEURS, OUTRE CELA. *De plus* s'emploie lorsqu'il est question d'ajouter encore une raison à celles qu'on a déjà données ; — *d'ailleurs*, lorsqu'il s'agit de joindre une autre raison, de différente espèce à celles qu'on vient de rapporter ; — *outre cela*, lorsqu'on veut augmenter, par une nouvelle raison, la force de celles qui suffisaient par elles seules.

[redacted]

e dépouiller d'une chose, la dépouiller. L'action de *se* *uiller d'une chose* porte directement sur le sujet qui se ouille ; — l'action de *dépouiller* la chose porte directet contre la chose dont on veut être dépouillé.

'épravation, corruption. La *dépravation* défigure, déne, dénature ; — la *corruption* gâte, décompose, dissout : *corruption* des sentiments produit la *dépravation* des ıcipes.

'épriser, déprimer, dégrader. *Dépriser*, c'est mettre une se au dessous du prix qu'elle a ; — *déprimer*, c'est ôter, coner, refuser la supériorité, la primauté dont on jouit dans inion publique ; — *dégrader*, c'est rejeter dans un degré , dans un rang inférieur.

'érober, voler. *Voler*, c'est s'emparer furtivement, ou , de la propriété d'autrui ; — *dérober*, c'est s'en empasecrètement par une action furtive.

'érogation, abrogation. La *dérogation* laisse subsister la ıntérieure, — l'*abrogation* l'annulle absolument.

ésapprouver, improuver, réprouver. *Désapprouver*, ; n'être pas pour, juger autrement ; — *improuver*, c'est quer, combattre ; — *réprouver*, c'est condamner, rejeter tement, proscrire.

ésert, inhabité, solitaire. Le lieu *désert* est négligé, : et inculte ; — celui *inhabité* n'est pas occupé, il est sans itants ; — celui *solitaire* est plus, ou moins écarté, ou éloides habitations.

)éserteur, transfuge. Le *déserteur* quitte le service au- l il est engagé ; — le *transfuge* passe à l'ennemi.

'éshonnête, malhonnête. Ce qui est *déshonnéte* est contre ureté ; — ce qui est *malhonnéte* est contre la civilité, quelfois contre la bonne foi, contre la droiture.

)ésoccupé, désoeuvré. L'homme *désoccupé* n'a rien à :, du moins rien de sérieux, de ce qui occupe ; — le *désœu*ne fait absolument rien, même rien de ce qui amuse.

essein, projet, entreprise. Le *projet* est une conception ıe de l'esprit ; — le *dessein* suppose la connaissance d'un et l'étude des moyens ; — l'*entreprise* suppose un comıcement d'exécution.

)estin, destinée. *Destin* emporte une idée de fatalité, de essité, de force invincible ; — *destinée* rappèle l'idée ne vocation, d'une destinée particulière, d'une sorte de destination.

)estin, sort. Le *destin* s'applique particulièrement à une ;e d'événements enchaînés et nécessaires ; — le *sort* à un nement isolé, ou momentané.

De touts côtés, de toutes parts. *De touts côtés* a plus de

rapport à la chose même dont on parle ; — *de toutes parts*, aux choses étrangères qui l'environnent.

DÉTROIT, DÉFILÉ, GORGE, COL, PAS. Le *détroit* est un lieu serré, étroit, où l'on passe difficilement ; — le *défilé*, un passage où l'on ne peut passer qu'à la suite les uns des autres; — la *gorge* est l'entrée d'un passage dans les montagnes ; — le *col* est un passage long et étroit qui s'élargit à l'entrée et à la sortie ; — le *pas* est un passage court et étroit.

DEVANCER, PRÉCÉDER. *Devancer*, c'est aller en avant, prendre les devants ; — *précéder*, c'est prendre le pas, de manière à être en tête.

DEVIN, PROPHÈTE. Le *devin* découvre ce qui est caché ; — le *prophète* prédit ce qui doit arriver.

DEVOIR, OBLIGATION. Le *devoir* tient de la loi, la vertu nous engage à nous en acquitter ; — l'*obligation* tient de l'usage, les convenances exigent que nous les remplissions.

DÉVOT, DÉVOTIEUX. Le *dévot* est dévoué à sa religion ; — le *dévotieux* est un parfait dévot ; il s'astreint aux plus petites choses, aux minutieuses pratiques.

DEXTÉRITÉ, ADRESSE, HABILETÉ. La *dextérité* a rapport à la manière d'exécuter les choses ; — l'*adresse*, aux moyens d'exécution ; — l'*habileté*, au discernement des choses mêmes.

DIABLE, DÉMON. Le *diable* est un esprit malfaisant qui porte au vice et corrompt la vertu ; — le *démon*, un puissant et fort génie qui entraîne hors des bornes de la modération.

DIAPHANE, TRANSPARENT. Le corps *diaphane* est celui à travers duquel la lumière brille ; — le *transparent*, celui à travers duquel les objets sont vus.

DICTIONNAIRE, VOCABULAIRE, GLOSSAIRE. Le *dictionnaire* est un recueil de mots rangés dans l'ordre alphabétique, et accompagnés d'explications plus, ou moins longues ; — le *vocabulaire* est un recueil de termes, rangés suivant tel, ou tel système, souvent dépourvus de toute explication, ou qui ne le sont que d'une explication excessivement concise ; — le *glossaire* est un recueil de mots peu connus, barbares, ou surannés.

DIFFAMATOIRE, DIFFAMANT, INFÂMANT. Ce qui est *diffamatoire* attaque la réputation d'autrui ; — ce qui est *diffamant* fait perdre l'estime et attire le mépris des honnêtes gents ; — ce qui est *infâmant* est une tache dans la vie, et fait perdre l'honneur.

DIFFÉRENCE, DIVERSITÉ, VARIÉTÉ, BIGARRURE. La *différence* suppose une comparaison ; — la *diversité*, un changement ; — la *variété*, une pluralité de choses non semblables ; — la *bigarrure*, un assemblage mal assorti.

DIFFÉRENT, DISPUTE, QUERELLE. La concurrence des intérêts cause des *différents* ; — le choc des opinions produit des *disputes* ; — l'aigreur des esprits est la source des *querelles*.

DIFFÉRENT, DÉMÊLÉ. La cause du *différent* est une chose précise sur laquelle on se contrarie ; — celle du *démêlé* est moins éclaircie, on cherche à se l'expliquer.

DIFFICULTÉ, OBSTACLE, EMPÊCHEMENT. La *difficulté* embarrasse ; — l'*obstacle* arrête ; — l'*empêchement* résiste.

DIFFORMITÉ, LAIDEUR. La *difformité* est un défaut remarquable de la proportion du corps ; — la *laideur* est dans la superficie, ou dans la couleur du visage.

DIFFUS, PROLIXE. Le style *diffus* en dit beaucoup plus qu'il ne faudrait, en s'embarrassant d'accessoires inutiles ; — le style *prolixe* dit fort longuement, par de vaines circonlocutions, ce qu'on eût dû dire brièvement.

DILIGENT, EXPÉDITIF, PROMPT. Le *diligent* ne perd point de temps ; — l'*expéditif* ne remet point à un autre temps l'ouvrage qui se présente ; — le *prompt* travaille avec activité et avance l'ouvrage.

DIRE UN MENSONGE, FAIRE UN MENSONGE. On *dit les mensonges* qu'on répète en leur donnant créance ; — on *fait les mensonges* qu'on crée dans quelque intérêt.

DISCERNEMENT, JUGEMENT. Le *discernement* nous fait distinguer une chose et ses apparences, afin de ne la point confondre avec d'autres ; — le *jugement* nous fait prononcer sur cette chose.

DISCORD, DISCORDE. Le *discord* rompt l'harmonie des volontés, du sentiment, etc. ; — la *discorde* détruit le concert de ces volontés ; de ces sentiments, etc.

DISCOURS, HARANGUE, ORAISON. Un général fait une *harangue* à ses soldats avant la bataille ; elle doit être vive, forte, touchante et brève ; — le membre d'une société fait un *discours* pour proposer, ou soutenir un système ; il doit être clair, juste et élégant ; — l'orateur prononce une *oraison* funèbre pour donner à l'assemblée une grande idée de son héros ; elle doit être noble, délicate et brillante.

DISCRÉTION, RÉSERVE. La *discrétion* consiste à garder notre secret et celui d'autrui, à ne dire, n'entendre et ne faire que ce qu'il faut ; — la *réserve* est cette sorte de prudence qui ne nous permet pas de nous éloigner du point où nous sommes, de le dépasser.

DISERT, ÉLOQUENT. Le discours *disert* est facile, clair, pur, élégant, brillant, mais il est faible et sans feu ; — le discours *éloquent* est vif, animé, persuasif, touchant ; il émeut, élève et entraîne l'âme.

DISPUTE, ALTERCATION, CONTESTATION, DÉBAT. La *dispute*

s'élève entre deux individus qui pensent différemment sur une même matière ; — l'*altercation* est une dispute où se mêle de l'aigreur; — la *contestation* est une dispute entre plusieurs personnes sur un sujet important ; — le *débat* est une contestation tumultueuse entre plusieurs personnes.

DISTINCTION, DIVERSITÉ, SÉPARATION. La *distinction* est opposée à l'identité ; — la *diversité* à la similitude ; — la *séparation* à l'unité.

DISTINGUER, SÉPARER. On *distingue* ce qu'on ne veut pas confondre ; — on *sépare* ce qu'on veut éloigner.

DISTINGUER, DISCERNER, DÉMÊLER. *Distinguer*, c'est mettre de la différence, faire une différence entre plusieurs choses ; — *discerner*, c'est reconnaître, découvrir les signes qui empêchent de confondre une chose avec une autre ; — *démêler*, c'est défaire le mélange, éclaircir les choses embrouillées.

DISTRAIRE, DÉTOURNER, DIVERTIR. *Distraire*, c'est tirer dans un sens, retirer de ; — *détourner*, c'est tourner hors, donner un autre tour, changer le sens ; — *divertir*, c'est tourner diversement, faire changer d'objet.

DIVISER, PARTAGER. *Diviser*, c'est séparer les parties d'un tout ; — *partager*, c'est faire d'un tout des parts ou portions.

DIVORCE, RÉPUDIATION. Le *divorce* est proprement la séparation de deux époux ; — la *répudiation*, le renvoi de l'un par l'autre.

DIURNE, QUOTIDIEN, JOURNALIER. Ce qui est *diurne* revient régulièrement chaque jour, et en occupe toute la durée ; — ce qui est *quotidien* revient chaque jour, mais sans en occuper toute la durée ; — ce qui est *journalier* se répète comme les jours, mais il peut en occuper, ou n'en pas occuper toute la durée.

DOCILITÉ, DOUCEUR. La *docilité* consiste à faire ce que veulent les autres ; — la *douceur*, c'est se plaire à faire ce que les autres desirent.

DOCTE, DOCTEUR. Celui qui est *docte* est véritablement savant et habile ; — celui qui est *docteur* est non seulement un habile homme, mais encore il a donné des preuves certaines de sa science, et a obtenu ce grade.

DON, PRÉSENT. Le *don* exprime l'action de donner gratuitement, ou la chose gratuitement donnée ; — le *présent* est le don présenté.

DONNER, PRÉSENTER, OFFRIR. On *donne* à une personne pour qu'elle reçoive ; — on lui *présente* pour qu'elle agrée ; — on lui *offre* afin qu'elle accepte.

DOULEUR, CHAGRIN, TRISTESSE, AFFLICTION, DÉSOLATION. La *douleur* se dit des sensations désagréables du corps, ou de l'esprit ; — le *chagrin* est intérieur, ou extérieur ; — la *tristesse*

se laisse voir au dehors ; — l'*affliction* ajoute à l'idée de tristesse ; — la *désolation* à celle de douleur.

Douleur, mal. Le mot *douleur* dit quelque chose de plus vif, qui s'adresse précisément à la sensibilité ; — le mot *mal* est plus générique ; il se dit également de ce qui s'adresse à la sensibilité, ou à la santé.

Douteux, incertain, irrésolu. *Douteux* ne se dit que des choses passées, ou présentes ; — *incertain* se dit des choses et des personnes, et se rapporte à l'avenir ; — *irrésolu* ne se dit que des personnes, et marque une disposition habituelle.

Droit, debout. Ce qui est *droit* n'est ni courbé, ni penché ; — ce qui est *debout* est sur ses pieds.

Droit, justice. Le *droit* est ce qui est dû à chacun ; — la *justice* est la conformité des actions avec le droit.

Droit canon, droit canonique. Le *droit canon* est le corps, le code, la législation même des canons ; — le *droit canonique* est le sujet traité, la matière éclaircie, la chose établie par les canons.

Durable, constant. Ce qui est *durable* ne cesse point ; — ce qui est *constant* ne change point.

Durant, pendant. *Durant* exprime un temps de durée ; — *pendant*, un temps d'époque.

Durée, temps. *Durée* se rapporte aux choses ; — et *temps* aux personnes.

E.

Ébahi, ébaubi, émerveillé, stupéfait. L'homme *ébahi* l'est par une surprise qui lui fait tenir la bouche béante ; — l'homme *ébaubi* l'est par une surprise qui l'étourdit ; — l'homme *émerveillé* l'est par une surprise qui l'attache avec une espèce de charme ; — l'homme *stupéfait* l'est par une surprise qui le rend immobile.

Ébauche, esquisse. L'*ébauche* est la première forme qu'on donne à un ouvrage ; — l'*esquisse* n'est qu'un modèle incorrect de l'ouvrage, qui ne contient que l'esprit de l'œuvre qu'on médite.

S'ébouler, s'écrouler. *S'ébouler*, c'est tomber en roulant comme une boule ; — *s'écrouler*, c'est tomber en roulant avec précipitation et fracas.

Ébullition, effervescence, fermentation. Mouvements des liquides : l'*ébullition* est le mouvement d'un liquide qui bout sur le feu ; — l'*effervescence* est celui qu'excite le mélange de diverses substances ; — la *fermentation* est un mouvement interne qui change la nature des parties d'un corps.

Échanger, troquer, permuter. On *échange* les ratifica-

tions d'un traité ; — on *troque* des marchandises ; — on *permute* des bénéfices.

Être échappé, avoir échappé. On dit, ce mot *m'est échappé*, c'est-à-dire j'ai prononcé ce mot sans y prendre garde ; — ce que je voulais vous dire *m'a échappé*, c'est-à-dire j'ai oublié de vous le dire.

Éclaircir, expliquer, développer. On *éclaircit* ce qui était obscur parceque les idées étaient mal présentées ; — on *explique* ce qui était difficile à comprendre ; — on *développe* ce qui était exprimé d'une manière trop brève.

Éclairé, clairvoyant, instruit, homme de génie. L'homme *instruit* connaît les choses ; — l'homme *éclairé* en fait une application convenable ; — l'homme *clairvoyant* a des lumières naturelles ; — *l'homme de génie* crée les choses.

Éclat, brillant, lustre. L'*éclat* enchérit sur le *brillant*, et celui-ci sur le *lustre* ; on dit qu'une étoffe a du *lustre*, du *brillant*, même de l'*éclat*.

Éclipser, obscurcir. *Éclipser* dit plus qu'*obscurcir* : le faux mérite est *obscurci* par le mérite réel, et *éclipsé* par le mérite éminent.

Économie, ménage, épargne, parcimonie. L'*économie* désigne le prudent et bon emploi des choses ; — *épargne* se dit proprement de la chose épargnée ; — le *ménage* se restreint aux choses domestiques, au régime intérieur de la maison ; — la *parcimonie* est cette petite économie minutieuse, rigoureuse, qui réduit jusqu'aux plus petites dépenses pour faire de petites économies.

Écriteau, épigraphe, inscription. L'*écriteau* est un morceau de papier, ou de carton, par lequel on donne avis au public ; — l'*inscription* se grave sur la pierre, sur le marbre, sur des colonnes, ou sur quelque autre monument public ; — l'*épigraphe* est une sentence courte, placée au bas d'une estampe, ou à la tête d'un livre.

Écrivain, auteur. *Auteur* se dit de touts ceux qui ont produit ; — *écrivain*, spécialement de ceux qui ont donné des ouvrages de belles-lettres.

Effacer, raturer, rayer, biffer. On *raie* un mot en passant simplement une ligne dessus ; — on l'*efface* lorsque cette ligne est assez forte pour empêcher de lire ce mot aisément ; — on *rature* lorsqu'on efface si absolument qu'on ne peut plus lire aucunement ; — *biffer* est du style de palais ; on dit : *biffer* l'écrou d'un accusé.

Effaré, effarouché. L'homme *effaré* est celui qui ne pense à rien et ne voit rien : il est devenu presque stupide ; — l'homme *effarouché* est celui qui n'est occupé que de ce qui a

mé son effroi; il voit tout, épie tout, et se tient constamment sur ses gardes.

Effectivement, en effet. *Effectivement* désigne la chose mme effective, ou la chose comme effectuée; — *en effet* siifie selon le fait, véritablement, selon ce qui est.

Efféminer, amollir, énerver. *Efféminer*, c'est rendre faie comme une femme; — *amollir*, c'est rendre mou; — *erver*, c'est diminuer les forces.

Effigie, image, figure, portrait. L'*effigie* tient la place de chose même; — l'*image* en représente simplement l'idée; - la *figure* en montre l'attitude et le dessin; — le *portrait* a donne la ressemblance.

S'efforcer, tâcher. *S'efforcer* indique l'effort que l'on it pour parvenir à une chose peu facile; — *tâcher* indique travail.

Effrayant, épouvantable, effroyable, terrible. *Effrayant* dit moins qu'*épouvantable*, et celui-ci moins qu'*effroyable*; — *terrible* suppose une crainte mêlée de respect. On t un cri *effrayant*, — un bruit *épouvantable*, — un monstre *froyable*, — un Dieu *terrible*.

Égaler, égaliser. *Égaler* signifie mettre un objet à l'égal 'un autre; — *égaliser*, rendre égal, semblable, pareil.

Égards, ménagements, attention, circonspection. Les *ards* qu'on a pour autrui sont l'effet de la justice; — les *énagements*, celui de l'intérêt; — les *attentions*, celui de la connaissance, ou de l'amitié; — la *circonspection*, celui de prudence.

L'égoïste, l'homme personnel. L'*égoïste* est celui qui parle ns cesse de lui, ou qui dit toujours : *moi*; — l'*homme personnel* est celui qui rapporte tout à lui, à sa personne, qui est conduit que par son intérêt personnel.

Élaguer, émonder. *Élaguer* signifie proprement couper, trancher; — *émonder*, nettoyer, approprier; on *émonde* par rément; on *élague* par utilité.

Élargissement, élargissure. Ces deux termes annoncent ie augmentation en largeur; — mais *élargissement* se dit de grandissement de l'espace, — et *élargissure*, de l'agrandissement de la matière.

Élection, choix. L'*élection* d'un tel désigne celui qui a été u; — le *choix* d'un tel, celui qui a choisi.

Élégance, éloquence. L'*élégance* s'applique plus à la beauté s mots et à l'arrangement de la phrase; — l'*éloquence*, plus a force des termes et à l'ordre des idées.

Élévation, hauteur. L'*élévation* est la situation d'un objet :vé au dessus des autres; — la *hauteur* est la mesure comparative de l'élévation.

ÉLÈVE, DISCIPLE, ÉCOLIER. L'*élève* est celui qui écoute les leçons du maître ; — le *disciple*, celui qui en lisant ses ouvrages s'attache à ses sentiments ; — l'*écolier* ne se dit que de ceux qui travaillent à leur instruction dans les écoles.

L'ÉLITE, LA FLEUR. L'*élite* est ce qu'on choisit de meilleur entre plusieurs individus, ou plusieurs choses de la même nature ; — la *fleur* est ce que leur réunion offre de plus beau, de plus agréable.

ÉLOCUTION, DICTION, STYLE. Le *style* est l'art de rendre ses idées ; — la *diction*, celui de les rendre d'une manière convenable à son sujet ; — l'*élocution*, celui de les rendre avec grâce, élégance.

ÉLOGE, LOUANGE. L'*éloge* est un témoignage public et honorable rendu à quelque objet envisagé sous un point de vue particulier ; — la *louange* est un témoignage de même nature, sans restriction.

ÉLOIGNER, ÉCARTER, METTRE À L'ÉCART. On *éloigne* ce dont on veut se débarrasser pour le moment ; — on *écarte* ce dont on veut se débarrasser pour toujours ; — on *met à l'écart* ce qu'on veut, ou qu'on peut reprendre ensuite.

ÉMANER, DÉCOULER. *Émaner* se dit des parties très subtiles et très déliées qui se détachent et s'exhalent du corps par une transpiration insensible, ou par une voie semblable ; — *découler* se dit des choses qui coulent et se répandent par quelque ouverture, d'une manière plus, ou moins sensible.

EMBARRAS, TIMIDITÉ. L'*embarras* est l'incertitude de ce qu'on doit dire, ou faire ; — la *timidité* est la crainte de dire, ou de faire quelque chose de mal.

EMBLÈME, DEVISE. Les paroles de l'*emblême* ont un sens plein et achevé, et peuvent se passer, pour être comprises, de la figure qui l'accompagne ; — tandis que celles de la *devise* se lient tellement à leur figure, qu'elles en sont en quelque sorte inséparables pour être comprises.

EMBRYON, FOETUS. On appèle *embryon* le corps brut et informe de l'animal, avant qu'il ait acquis la figure propre à son espèce ; — et *fœtus*, aussitôt que par le développement de ses parties, il a pris cette figure.

ÉMISSAIRE, ESPION. L'*émissaire* répand des bruits, de fausses alarmes, soulève les peuples, les pousse à la révolte ; — l'*espion* va à la découverte, il perce, il examine.

EMPIRE, RÈGNE. *Empire* se dit particulièrement lorsqu'on parle des peuples, ou des nations ; — *règne*, lorsqu'on parle des individus ; — l'*empire* des Turcs, le *règne* de César.

EMPIRE, ROYAUME. L'*empire* est formé d'un vaste territoire habité par des peuples divers et soumis à une même autorité ;

; *royaume* est plus borné, et n'est habité que par un
ne peuple.

MPLETTE, ACHAT. Le mot *emplette* emporte avec lui une
particulière de la chose achetée; — et le mot *achat* tient
de l'action d'acheter.

MPLIR, REMPLIR. *Emplir* marque l'action continue par la-
le on comble entièrement la capacité d'une chose; — *rem-*
exprime l'action d'ajouter ce qui manque pour que la
e soit tout-à-fait pleine.

MPORTEMENT, IMPÉTUOSITÉ, VIOLENCE. L'*emportement* peut
re qu'une chose momentanée; — la *violence* et l'*impétuo-*
tiennent plus au caractère, sont plus constantes; — mais
eut dompter sa *violence* et modérer son *impétuosité*.

MPORTER, REMPORTER LE PRIX. *Emporter le prix*, c'est ob-
· une récompense, un honneur qu'on ambitionnait; — *rem-*
er *le prix*, c'est obtenir la récompense, l'honneur qui avait
nis au concours.

MPREINDRE, IMPRIMER. On *imprime* différentes choses, de
rentes manières; mais les figures, ou les formes seules
rent être *empreintes* au moyen des sceaux, des cachets,
corps mêmes; — en marchant on *imprime* un mouvement
ir; — et on laisse ses pas *empreints* sur le sol.

MPRESSEMENT, ZÈLE. L'*empressement* est le mouvement
ı homme empressé; celà vient souvent du caractère; — le
est le sentiment d'un homme affectionné; il vient du
ır.

MULATION, RIVALITÉ. Il y a *émulation* entre deux individus
courent la même carrière; — et *rivalité* quand leurs in-
ts se combattent.

MULE, ÉMULATEUR. Notre *émule* marche en concurrence
: nous; — notre *émulateur* suit nos traces et voudrait de-
ir notre émule.

N, DANS. *Dans* a un sens plus précis, plus défini; — *en*,
sens plus vague, plus indéterminé; — on dit : mettre *en*
on; — jeter *dans* les cachots.

NCHAÎNEMENT, ENCHAÎNURE. L'*enchaînement* ne se dit guère
u figuré, des objets physiquement, ou métaphysiquement
endants les uns des autres; — l'*enchaînure* ne se dit guère
dans le sens propre des ouvrages de l'art.

NCHANTER, CHARMER, RAVIR. Ce qui nous *enchante* produit
nous un plaisir vif qui émeut l'imagination; — ce qui
s *charme*, un plaisir doux qui nous pénètre; — ce qui nous
it, un plaisir enivrant qui suspend le cours de nos idées et
orbe toutes nos facultés.

ENCORE, AUSSI. *Encore* a plus de rapport au nombre et à la

quantité; — *aussi* tient davantage de la similitude et de la comparaison.

ENDURANT, PATIENT. L'homme *endurant* souffre et enrage; — l'homme *patient* souffre et reste calme.

ÉNERGIE, FORCE. Relativement au discours, *énergie* dit plus que *force*; — le talent est de joindre la *force* du raisonnement à l'*énergie* des expressions.

ENFANT, PUÉRIL. On dit *enfant*, des personnes, et *puéril*, de leurs discours, ou de leurs actions; —un discours d'*enfant* est un discours qui n'a point de raison; — un discours *puéril* est un discours qui n'a point de noblesse.

ENFANTER, ACCOUCHER, ENGENDRER. Ces trois termes ont rapport à l'action de produire par voie de paternité, ou de maternité; — *enfanter* ne joint à cette signification générale aucune idée accessoire; — *accoucher* a uniquement rapport à la femme, et se dit particulièrement de l'action de mettre l'enfant au monde; — *engendrer* se dit pour les deux sexes, et ne se borne pas au seul instant de la naissance.

ENFIN, À LA FIN, FINALEMENT. *Enfin* signifie en finissant, pour finir, pour conclure; — *à la fin*, après tout celà, au bout du compte, en dernière analyse, pour résultat des choses; — *finalement*, pour dernière conclusion, définitivement.

ENFLÉ, GONFLÉ, BOUFFI, BOURSOUFLÉ. *Enflé* offre l'idée du fluide qui est *en* le corps ou *dans* le corps; — *gonflé*, l'idée particulière d'une forte tension; — *bouffi*, l'idée d'une enflure grosse, mais avec quelque chose de flasque, qui donne au corps un faux embonpoint; — *boursouflé*, l'idée d'une enflure, surtout de la peau, etc.

ENNEMI, ADVERSAIRE, ANTAGONISTE. Les *ennemis* cherchent à se nuire; — les *adversaires* font valoir leur prétention l'un contre l'autre; — les *antagonistes* embrassent des partis opposés.

ENNOBLIR, ANOBLIR. *Ennoblir*, c'est rendre plus considérable, plus noble, plus illustre; — *anoblir*, c'est faire noble, rendre noble, donner de lettres de noblesse.

ÉNONCER, EXPRIMER. *Énoncer*, c'est faire connaître, produire au dehors; — *exprimer*, c'est tirer le suc en pressant, rendre les traits de la chose, faire l'empreinte, représenter au naturel.

S'ENQUÉRIR, S'INFORMER. *S'enquérir*, c'est faire des enquêtes ou des recherches plus, ou moins diligentes, curieuses, profondes, pour acquérir la connaissance; — *s'informer*, c'est seulement chercher, demander des lumières, des éclaircissements pour savoir ce qui est.

ENSEIGNER, APPRENDRE, INSTRUIRE, INFORMER, FAIRE SAVOIR. *Enseigner*, c'est uniquement donner des leçons; — *apprendre*,

donner des leçons dont on profite; — *instruire*, c'est
e en fait des choses par des mémoires détaillés; — *infor-*
c'est avertir des événements de quelque importance; —
savoir, c'est simplement rapporter, ou mander fidèlement
ioses.

SEMBLE, À LA FOIS. *Ensemble* indique la réunion momen-
, ou prolongée de plusieurs choses, ou de plusieurs ac-
; — *à la fois*, la rencontre de plusieurs mouvements
un même moment.

TENDRE, COMPRENDRE, CONCEVOIR. *Entendre* marque une
rmité qui a précisément rapport à la valeur des termes
on se sert; — *comprendre*, une qui répond directement
ature des choses qu'on explique; — *concevoir*, une qui
de plus particulièrement l'ordre et le dessein de ce qu'on
opose : on *entend* les langues; on *comprend* les sciences;
nçoit ce qui regarde les arts.

TENDRE, ÉCOUTER, OUÏR. *Entendre*, c'est être frappé des
— *ouïr* marque une sensation plus confuse; — *écou-*
'est prêter l'oreille pour entendre.

TENDRE RAILLERIE, ENTENDRE LA RAILLERIE. *Entendre*
rie, c'est prendre bien ce qu'on nous dit; c'est ne s'en
fâcher, savoir souffrir les railleries, les retourner avec
ise, et les repousser avec esprit contre celui qui nous les
; — *entendre la raillerie*, c'est entendre l'art de railler.

TÊTÉ, OPINIÂTRE, TÊTU, OBSTINÉ. L'*entêté* est un homme
regardant ses opinions comme les meilleures, n'en saurait
ouver, ou en goûter d'autres; — l'*opiniâtre*, trouvant de la
à avouer qu'il a tort, ne veut point se rétracter; —
té croit et se persuade les sentiments des autres, ou les
, après quelque examen, et n'en veut plus départir; — le
st le pire de touts, attaché aux siens propres qu'il a sou-
admis sans aucune réflexion; on ne saurait même lui
comprendre son erreur.

THOUSIASME, EXALTATION. L'*enthousiasme* est un état mo-
ané, un mouvement extraordinaire d'esprit, causé pres-
oujours par une cause extérieure; — l'*exaltation* est un
habituel, une élévation constante de notre puissance in-
tuelle.

TIER, COMPLET. Une chose est *entière* lorsqu'elle n'est ni
lée, ni brisée, ni partagée; — une chose est *complète*
u'elle a tout ce qui lui convient, qu'il n'y manque rien.

TIÈREMENT, EN ENTIER. On dit : j'ai lu *entièrement* cet
ge, c'est-à-dire qu'on en a achevé la lecture; — et j'ai lu *en*
cet ouvrage, c'est-à-dire qu'on a lu l'ouvrage tout entier.

TOURER, ENVIRONNER, ENCEINDRE, ENCLORE. *Enclore*, c'est
mer une chose comme dans un rempart pour la défen-

dre; — *enceindre*, c'est entourer une chose dans toute sa circonférence, de manière que ses limites soient fixées, et son accès défendu; — ce qui *entoure* touche de plus près à la chose qu'il entoure que ce qui *environne* cette chose; — on dit: des diamants *entourent* un portrait; — les cieux *environnent* la terre.

ENTREMISE, MÉDIATION. L'*entremise* est l'action d'une personne qui s'emploie à traiter une affaire entre deux individus éloignés l'un de l'autre; — la *médiation*, l'action de celle qui s'emploie à concilier des intérêts opposés.

ENVIEUX, JALOUX. On est *jaloux* de ce qu'on possède, — on est *envieux* de ce qu'on ne possède pas: un prince est *jaloux* de son autorité, son ministre en est *envieux*.

ENVIER, AVOIR ENVIE. On *envie* aux autres ce qu'ils possèdent, c'est-à-dire qu'on voudrait le leur ravir; — on *a envie* de ce qui n'est pas en sa possession, c'est-à-dire qu'on voudrait l'avoir.

ENVIER, PORTER ENVIE. On *envie* les choses; — on *porte envie* aux personnes.

ÉPANCHEMENT, EFFUSION. L'*effusion* est plus vive, plus abondante, plus continue que l'*épanchement*; il est doux d'avoir des *épanchements* avec ses amis; — mais l'*effusion* n'arrive qu'aux jours solennels.

ÉPITHÈTE, ADJECTIF. Toute qualification rigoureusement nécessaire pour la compréhension du sujet est *adjectif* (modatif inerte); — toute qualification non rigoureusement nécessaire à l'expression de la pensée est *épithète*.

ÉPITRE, LETTRE. *Lettre* se dit de ces sortes d'ouvrages qui nous vienent des modernes; — *épitre* se dit de celles qui nous vienent des anciens. les *lettres* de madame de Sévigné; les *épitres* de Cicéron. Cependant on donne encore le titre d'*épitres* aux lettres en vers, écrites dans le genre de celles des anciens; ainsi l'on dit les *épitres* de Rousseau; les *épitres* dédicatoires.

ERRER, VAGUER. Celui qui *erre* ne reste pas longtemps dans le même lieu: — celui qui *vague* ne s'arrête jamais.

ÉRUDIT, DOCTE, SAVANT. L'*érudit* sait beaucoup de faits dans touts les genres de littérature; — le *docte* les sait bien; — le *savant* connaît les principes des choses, et il en sait tirer des conséquences.

ESPÉRER, ATTENDRE. *Espérer* a rapport au succès en lui-même; — *attendre*, au moment de l'événement, sans rien désigner de plus, en bien, ou en mal; on *espère* d'obtenir les choses, on *attend* qu'elles vienent.

ESPOIR, ESPÉRANCE. L'*espérance* a pour but touts les genres de biens que nous desirons obtenir; — l'*espoir* s'adresse pre-

prement à cette sorte biens dont nous desirons le plus ardemment la possession.

Esprit, raison, bon sens, jugement, entendement, conception, intelligence, génie. Touts ces noms sont donnés à autant de tendances particulières de nos facultés intellectuelles : si nos idées sont fines et délicates, on est convenu de dire que nous avons de l'*esprit* ;— sages et modérées, de la *raison* ; — droites et sûres, du *bon sens* ; — solides et clairvoyantes, du *jugement* ; — nettes et promptement formées, de la *conception* ; — abstraites et habilement conçues, de *l'intelligence* ; — heureuses et fécondes, du *génie*.

Étonnement, surprise, consternation. Ce que nous voyons pour la première fois nous jète dans l'*étonnement* ; — ce qui est extraordinaire, merveilleux, dans la *surprise* ; — un grand malheur, les calamités publiques, dans la *consternation*.

Étouffer, suffoquer. On *étouffe* en empêchant les poumons de recevoir l'air et de le rejeter alternativement ; — on *suffoque* en bouchant le canal de la respiration.

Étourdi, éventé, évaporé, écervelé. L'*étourdi* est celui en qui la vivacité du caractère nuit à la réflexion ; — l'*évaporé*, celui à qui la légèreté de l'esprit ôte la faculté de réfléchir ; — l'*éventé*, celui qui a une telle légèreté, une telle irréflexion qu'il est même privé d'idées ; — l'*écervelé*, celui chez qui la fougue du caractère, ou des passions détruit le jugement.

Être d'humeur, être en humeur. *Être d'humeur* suppose une disposition habituelle, qui vient de l'inclination, du tempérament ; — *être en humeur* ne suppose qu'une disposition actuelle et passagère.

Être faible, avoir des faiblesses. *Être faible* suppose une disposition habituelle à manquer, faute d'énergie, aux principes de la raison, ou de la sagesse ; —*avoir des faiblesses* ne suppose qu'une cause toute accidentelle.

Être, exister, subsister. *Être* convient à toutes sortes de substances, ou de modes ; —*exister* ne se dit que des substances, et seulement pour en marquer l'être réel ; — *subsister* s'applique également aux substances et aux modes, mais avec un rapport tout particulier à la durée de leur être.

Étroit, strict. *Étroit* désigne plutôt ce que la chose est en soi ; — et *strict*, la manière dont on la considère.

Étudier, apprendre. *Étudier*, c'est simplement travailler à devenir savant ; — *apprendre*, c'est y travailler avec succès.

Éveiller, réveiller. *Éveiller*, c'est tirer de l'état de sommeil ; — *réveiller*, c'est *éveiller* de nouveau avec un redoublement d'action, de force, de résistance ; on s'*éveille* naturel-

lement ou de soi-même pour la première fois ; si l'on s'endort de nouveau, à la seconde fois, on se *réveille*.

ÉVÉNEMENT, ACCIDENT, AVENTURE. *Événement* se dit en général de tout ce qui arrive dans le monde ; — *accident*, de ce qui arrive de fâcheux, soit à un, soit à plusieurs particuliers ; — *aventure* se dit uniquement de ce qui arrive aux personnes, et marque quelque chose qui tient plus du bonheur que du malheur.

EXCELLER, ÊTRE EXCELLENT. *Exceller* suppose une comparaison qui fait voir combien celui qui *excelle* laisse bien loin derrière lui ses rivaux ; — *être excellent* ne suppose point cette comparaison; il place simplement dans le plus haut degré ; ainsi l'on dit : Michel-Ange a *excellé* dans le dessin ; — Silvia *est excellente* actrice.

EXCEPTÉ, HORS, HORMIS. *Excepté* dénote une séparation provenant de non conformité à ce qui est général, ou ordinaire; — *hors* et *hormis* séparent par exclusion ; ce dernier mot est peu usité.

EXCITER, ANIMER, ENCOURAGER. *Exciter*, c'est inspirer le desir, ou réveiller la passion ; — *animer*, c'est pousser à l'action déjà commencée, et tâcher d'en empêcher le ralentissement; — *encourager*, c'est dissiper la crainte, ou la timidité par l'espérance d'un succès facile.

EXCITER, INCITER, POUSSER, ANIMER, ENCOURAGER, AIGUILLONNER, PORTER. *Exciter*, c'est presser fortement quelqu'un pour l'engager à poursuivre avec plus d'ardeur ; — *inciter*, c'est le solliciter assez fortement pour le déterminer, l'entraîner, le porter à la poursuite d'un objet ; — *pousser*, c'est donner une impulsion, prêter ses forces à quelqu'un pour le faire aller, ou avancer plus vite vers un but ; — *animer*, c'est inspirer une nouvelle activité, donner de la chaleur ; — *encourager*, c'est aider la faiblesse, donner une nouvelle énergie à quelqu'un ; — *aiguillonner*, c'est solliciter quelqu'un avec des traits perçants, et avec une force en quelque sorte coactive ; — *porter*, c'est déterminer le penchant, ou la volonté de quelqu'un, l'emporter par son ascendant.

EXCUSE, PARDON. On fait *excuse* d'une faute apparente ; — on demande *pardon* d'une faute réelle.

EXHÉRÉDER, DÉSHÉRITER. On *déshérite* par sa pure volonté l'héritier naturel ou légal, quel qu'il soit ; — on *exhérède* les enfants, en les privant, par des causes légales, de leur légitime même.

EXIGU, PETIT. *Petit* exprime l'état réel de petitesse ; — *exigu* ne marque que l'insuffisance.

EXILER, BANNIR. *Bannir* signifie mettre hors de la société, ou d'un ressort par un jugement public, ou solennel ; — *exi-*

ler signifie seulement mettre hors du pays, de la société.

Expédient, ressource. L'*expédient* est un moyen de se tirer d'embarras, ou de lever une difficulté; — la *ressource* est un moyen de se relever d'une chute, ou de sortir d'une grande détresse.

Expérience, essai, épreuve. L'*expérience* regarde proprement la vérité des choses; elle éclaircit le doute et dissipe l'ignorance; — l'*essai* concerne particulièrement l'usage des choses; il juge de ce qui convient, ou ne convient pas, fixe l'emploi et détermine la volonté; — l'*épreuve* a plus de rapport à la qualité des choses; elle instruit de ce qui est bon, ou mauvais.

Extérieur, dehors, apparence. L'*extérieur* est ce qui se voit, il fait partie de la chose; — le *dehors* est ce qui environne, il n'est pas proprement de la chose, mais il en approche le plus; — l'*apparence* est l'effet que la vue de la chose produit.

Extirper, déraciner. On *extirpe* ce qui tient avec force; — on *déracine* ce qui tient par des liens: un ouragan *déracine* les arbres et ne les *extirpe* pas.

F.

Fabrique, manufacture. *Fabrique* présente spécialement l'idée du travail même qui produit; — *manufacture* a spécialement rapport aux ouvrages mêmes et à leur commerce.

Fabuleux, faux. *Faux* ne désigne que la fausseté de la chose elle-même; — *fabuleux* joint à cette idée celle de l'invention, et de celui qui a imaginé la chose fabuleuse.

Facétieux, plaisant. Le *plaisant* plaît par sa gaîté, sa vivacité et sa manière piquante; — le *facétieux*, par un heureux mélange de folie et de sagesse.

Facile, aisé. *Facile* exclut proprement la peine qui naît des obstacles et des oppositions qu'on met à la chose; — *aisé* exclut la peine qui naît de l'état même de la chose.

Façon, figure, forme, conformation. La *façon* naît du travail, et résulte de la matière mise en œuvre; la *figure* naît du dessin, et résulte du contour de la chose; — la *forme* naît de la construction et résulte de l'arrangement des parties; — la *conformation* ne se dit guère qu'à l'égard des parties du corps animal et naît de leurs rapports.

Façon, manière. La *façon* est ce qui donne la forme à un ouvrage, à une action; — la *manière* est ce qui donne un ton particulier à l'action, à l'ouvrage.

Façons, manières. Les *façons* expriment quelque chose d'affecté; — les *manières*, quelque chose de plus naturel.

FACTION, PARTI. *Faction* annonce de l'activité, une machi
nation secrète ; — *parti* n'exprime qu'un partage dans le
opinions.

FADE, INSIPIDE. Ce qui est *fade* ne pique pas le goût ; — c
qui est *insipide* ne le touche point du tout.

FAIBLE, DÉBILE. Ce qui est *faible* n'a pas assez de force ; —
ce qui est *débile* est d'une grande faiblesse.

FAIBLE, FAIBLESSE. Un *faible* est un penchant, qui pe
être indifférent ; — au lieu qu'une *faiblesse* est une faute to
jours répréhensible.

FAIM, APPÉTIT. La *faim* n'a rapport qu'au besoin précis
ment ; — l'*appétit* a plus de rapport au goût.

FAIRE, AGIR. On *fait* une chose ; — on *agit* pour la faire.

FAIRE AIMER DE, FAIRE AIMER À. *Faire aimer de* marq
le sentiment affectueux et tendre que l'on a pour quelqu'u
— *Faire aimer à*, le goût qu'on prend à certaines choses.

FAIX, CHARGE, FARDEAU. La *charge* est ce qu'on impos
ce qu'on met dessus pour être porté ; — le *fardeau*, la char
pesante qu'on ne porte qu'avec effort ; — le *faix*, un farde
dont on peut être surchargé.

FALLACIEUX, TROMPEUR. Ce qui induit en erreur, de quelq
manière que ce soit, est *trompeur* ; — ce qui est fait po
induire en erreur est *fallacieux*.

FAMILLE, MAISON. *Famille* est plus de bourgeoisie ;
maison est plus de qualité.

FAMEUX, ILLUSTRE, CÉLÈBRE, RENOMMÉ. Ce qui est *fame*
est simplement distingué du commun, d'une manière bon
ou mauvaise ; — ce qui est *illustre* l'est par un mérite ré
appuyé de dignité et d'éclat ; — ce qui est *célèbre* l'est p
des talents qui honorent le sujet ; — ce qui est *renommé* l'e
uniquement par la vogue que donne le succès, ou le go
public.

FAMINE, DISETTE. La *famine* est le manque absolu de vivr
— la *disette*, le manque spécial d'une chose quelconque.

FANÉE, FLÉTRIE. Une fleur *fanée* peut quelquefois repre
dre son éclat ; — une fleur *flétrie* n'y revient plus.

FANTASQUE, BIZARRE, CAPRICIEUX, QUINTEUX, BOURRU. Cel
qui agit sans raison est *fantasque* ; — celui qui s'écarte de
voie ordinaire par singularité est *bizarre* ; — celui qui s'
écarte par un changement subit de goût est *capricieux* ; —
celui qui s'en écarte par une espèce de révolution d'humeur
quinteux ; — celui qui s'en écarte par grossièreté de mœu
ou défaut d'éducation, est *bourru*.

FAROUCHE, SAUVAGE. On est *farouche* par caractère ; —
sauvage, par défaut de culture.

FATAL, FUNESTE. Ce qui est *fatal* est un effet du sort, de l

fortune, de la fatalité ; — ce qui est *funeste* est une suite du crime.

Favorable, propice. Ce qui nous seconde, ou nous sert, nous est *favorable* ; — ce qui détermine l'événement, ou nous fait réussir, parcequ'il est assez puissant pour réduire notre desir en acte, nous est *propice*.

Faute, crime, péché, délit, forfait. La *faute* vient de la faiblesse humaine ; — le *crime*, de la méchanceté ; — le *péché* ne se dit que par rapport aux préceptes de la religion ; — le *délit* est une désobéissance, une rebellion contre l'autorité légitime ; — le *forfait* blesse les sentiments de l'humanité, viole la loi et attaque la sûreté publique.

Faute, défaut, défectuosité, vice, imperfection. *Faute* à un rapport accessoire à l'auteur de la chose ; — *défaut* n'exprime que ce qu'il y a de mal dans la chose ; — ce qui est entaché de *défectuosité* n'est pas mal par lui-même, mais par rapport à son usage ; — *vice* dit un mal qui naît du fond, ou de la disposition naturelle de la chose ; — *imperfection* désigne quelque chose de moins important, c'est ce qui manque à la chose pour la rendre parfaite.

Fécond, fertile. *Fécond* donne l'idée de la cause ou de la faculté de produire, d'engendrer, de créer ; — *fertile*, celle de l'effet, ou des produits, des fruits, des résultats.

Feindre, dissimuler. *Feindre*, c'est se servir d'une fausse apparence pour tromper ; — *dissimuler*, c'est cacher ses desseins, ses sentiments.

Félicitation, congratulation. Les *félicitations* ne sont que des paroles obligeantes ; — les *congratulations* sont des marques d'intérêt.

Fermeté, constance. La *fermeté* est le courage de suivre ses desseins et sa raison ; — la *constance* est la persévérance dans ses goûts.

Fermeté, entêtement, opiniâtreté. La *fermeté* consiste à soutenir avec vigueur ce qu'on croit vrai et conforme à son devoir ; — *opiniâtreté* dit plus qu'*entêtement* : on peut ramener un entêté, on ne saurait ramener un opiniâtre.

Fictif, fictice. *Fictif* est ce qui feint ; — *fictice* est ce qui est feint.

Fierté, dédain. La *fierté* est fondée sur l'estime qu'on a de soi-même ; — le *dédain*, sur le peu de cas que l'on fait des autres.

Fin, délicat. Il faut de l'esprit pour comprendre ce qui est *fin* ; — il faut du goût pour entendre ce qui est *délicat*.

Fin, subtil, délié. Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts ; — un homme *subtil* avance adroite-

ment par des voies courtes; — un homme *délié* va d'un air libre et aisé par des routes sûres.

FINESSE, DÉLICATESSE. La *finesse* est l'art de saisir les vérités que tout le monde n'aperçoit pas; — la *délicatesse* est le sentiment vif et habituel des convenances, que tout le monde ne sent pas.

FINESSE, PÉNÉTRATION, DÉLICATESSE, SAGACITÉ. La *pénétration* voit en grand; — la *finesse* en petit détail; — la *délicatesse* est une perception vive et rapide du résultat des combinaisons; — la *sagacité* est dans le tact de l'esprit, c'est une pénétration soudaine qui franchit le milieu des idées.

FINESSE, RUSE, ASTUCE, PERFIDIE. La *ruse* emploie la fausseté; — la *finesse* s'enveloppe adroitement; elle découvre les piéges; — l'*astuce* est en petit la finesse qui veut nuire; — la *perfidie* est une fausseté noire et profonde, un abus de confiance.

FINIR, CESSER, DISCONTINUER. On *finit* en achevant l'entreprise; — on *cesse* en l'abandonnant; — on *discontinue* en l'interrompant.

FLATTEUR, ADULATEUR. Le *flatteur* ne désapprouve rien; il justifie ce qui est blâmable, et tâche même d'ériger le vice en vertu; — l'*adulateur* loue tout; il fait l'apologie du mauvais, et ose prodiguer des applaudissements au ridicule.

FLEXIBLE, SOUPLE, DOCILE. Ce qui est *flexible* peut fléchir; — ce qui est *souple* se plie et replie en touts sens; — ce qui est *docile* reçoit l'instruction.

FOLÂTRE, BADIN. *Folâtre*, qui fait de petites folies à la manière des enfants; — *badin*, qui aime à jouer, qui cherche à rire en jouant comme un enfant.

FONDER, ÉTABLIR, INSTITUER, ÉRIGER. *Fonder*, c'est donner le nécessaire pour la subsistance; — *établir*, c'est accorder une place et un lieu de résidence; — *instituer*, c'est créer et former les choses; — *ériger*, c'est changer en mieux la valeur des choses.

FORFAIT, CRIME. Le *crime* trouble l'ordre social, ou moral; — le *forfait* est un crime réfléchi.

FORT, TRÈS. Un homme *très* savant sait beaucoup de choses; — un homme *fort* savant les sait parfaitement.

FORTUNÉ, HEUREUX. On est *heureux* par la jouissance des biens qui font le bonheur, ou y concourent; — on est *fortuné* par de grands avantages, ou par des faveurs signalées de la fortune.

FOU, EXTRAVAGANT, INSENSÉ, IMBÉCILE. Le *fou* manque de ce que nous appelons la raison; — l'*extravagant*, de règle, et ne suit que ses caprices; — l'*insensé*, d'esprit, et marche sans lumières; — l'*imbécile* va sans aucun discernement.

FOUETTER, FUSTIGER, FLAGELLER. *Fouetter* est le terme générique, c'est frapper pour punir ; — *fustiger*, c'est toucher rudement avec des verges ; — *flageller*, c'est fustiger violemment et même ignominieusement.

FOURBE, FOURBERIE. La *fourbe* est le vice, l'action propre du fourbe ; — la *fourberie* est le tour, le trait, l'action particulière du fourbe.

SE FOURVOYER, S'ÉGARER. Se *fourvoyer*, c'est prendre un autre chemin que celui qu'on devait prendre ; — *s'égarer*, c'est ne plus savoir comment se tirer de celui où l'on s'est engagé et qu'on ne connaît pas.

FRAGILE, FAIBLE. L'homme *fragile* cède à son cœur, à ses penchants ; — l'homme *faible*, à des impulsions étrangères.

FRAGILE, FRÊLE. Une consistance *frêle* est aisément altérée, mais elle se rétablit ; — une consistance *fragile* est aisément détruite et ne se rétablit point.

FRANCHISE, VÉRACITÉ. On a de la *franchise* par caractère ; — et de la *véracité* par principes : l'une se trahit, l'autre se montre.

FRANCHISE, VÉRITÉ, SINCÉRITÉ. On peut apprendre à dire la *vérité* ; — on n'apprend ni la *franchise*, ni la *sincérité* ; elles naissent du caractère même de l'individu, mais la *sincérité* a quelque chose de plus affectueux.

FRÉQUENTER, HANTER. L'idée propre de *fréquenter* est celle de concours, d'affluence ; — l'idée distinctive de *hanter*, celle de société, de compagnie.

FRIVOLE, FUTILE. La chose *frivole* manque de solidité, et ne mérite ni notre estime, ni nos recherches ; — la chose *futile*, de consistance, et n'est qu'une affaire d'opinion, de fantaisie, d'illusion.

FUGITIF, FUYARD. Le *fugitif* est celui qui a pris la fuite, qui s'est échappé ; — le *fuyard*, celui qui est en fuite, qui fuit pour échapper.

FUIR, ÉVITER, ÉLUDER. On *fuit* ce qu'on craint, ou ce qui fait horreur ; — on *évite* ce qu'on ne veut pas rencontrer, ce qu'on ne veut pas voir, ou dont on ne veut pas être vu ; — on *élude* les questions auxquelles on ne peut, ou ne veut répondre.

FUNÉRAILLES, OBSÈQUES. *Funérailles* marque le deuil ; — *obsèques*, le convoi.

FUREUR, FURIE. *Fureur* dénote davantage l'agitation violente du dedans ; — *furie*, l'agitation violente du dehors.

FURIES, EUMÉNIDES. Ces noms étaient donnés à des divinités de l'antiquité : les *Furies* punissaient le crime ; — les *Euménides* châtiaient les coupables.

FURIEUX, FURIBOND. Le *furieux* est celui qui est habituelle-

ment dans un état de fureur ; — le *furibond* a un grand fon
de colère, de furie : il est sujet à des accès, à des transport
fréquents.

Futur, avenir. Le *futur* est relatif à l'existence des êtres — et l'*avenir* aux révolutions des événements.

G.

Gager, parier. *Gager*, c'est opposer dans une contestatio gage à gage, avec la convention que celui du vaincu sera l prix du vainqueur ; — *parier*, c'est risquer un objet contr un autre, avec parité ou égalité dans des cas incertains, o aux mêmes conditions.

Gages, appointements, honoraires. On donne des gag aux domestiques ; — des *appointements* aux employés ; — de *honoraires* à ceux auxquels on a recours dans l'occasion, po obtenir quelque conseil, ou quelque service.

Gai, enjoué, réjouissant. C'est par l'humeur qu'on *gai* ; — par le caractère d'esprit qu'on est *enjoué* ; — et par les façons d'agir, qu'on est *réjouissant*.

Gain, profit, lucre, émolument, bénéfice. Le *gain* est très casuel et suppose des risques et des hasards ; — le *profit* est plus sûr et vient du fonds, ou de l'industrie ; — le *lucre* est d'un style plus soutenu, et a quelque chose de plus abstrait, de plus général ; — l'*émolument* est affecté aux charges et aux emplois ; — le *bénéfice* ne se dit que pour les banquiers, les commerçants, les changeurs, le produit de l'argent.

Galimatias, phébus. Le *galimatias* est un discours embrouillé et confus, qui semble dire quelque chose et ne dit rien ; — le *phébus* est un discours trop figuré, trop recherché, mais il dit encore quelque chose.

Garantir, présumer, sauver. *Garantir*, c'est protéger contre l'injure, répondre de la sûreté ; — *préserver*, c'est parer d'avance aux accidents, prémunir contre les dangers, veiller à la sûreté ; — *sauver*, c'est délivrer d'un mal, exempter d'un malheur.

Gardien, garde. Le *gardien* est chargé de la conservation de la chose ; — le *garde*, de la gérance économique de la chose qu'on lui a commise.

Gaspiller, dissiper, dilapider. *Dissiper*, c'est répandre en dépenses désordonnées son argent, ses revenus, son bien ; — *dilapider*, c'est dépenser le fonds avec les revenus d'une belle fortune, en disperser les ruines ; — *gaspiller*, c'est laisser gâter, perdre, piller son bien par une mauvaise administration.

GÉNÉRAL, UNIVERSEL. Ce qui est *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros ; — ce qui est *universel* regarde touts les particuliers, ou tout le monde en détail.

GÉNIE, GOÛT, SAVOIR. Le *génie* semble être un don de la nature, il produit de lui-même ; — le *goût* se forme par la comparaison, il fait que nous estimons la production du génie ; — le *savoir* est l'œuvre du travail, l'ensemble des connaissances acquises.

GÉNIE, TALENT. Le *génie* crée les moyens ; — le *talent* les met en œuvre.

GÉNIE, ESPRIT. L'*esprit* rend les talents plus brillants sans les rendre plus solides ; — le *génie*, avec moins d'application, voit tout, dévance l'étude même, et perfectionne les talents.

GENTILS, PAÏENS. Les *gentils* sont des gents qui ne croient pas à la religion révélée ; — les *païens* croient à une religion mythologique, ou au culte des faux dieux.

GÉRER, RÉGIR. *Gérer*, c'est porter le poids des affaires dont le soin nous a été remis ; — *régir*, gouverner les choses qui ont été confiées à notre conduite.

GIBET, POTENCE. Le *gibet* est plutôt le genre de supplice ; — la *potence* est l'instrument du supplice.

GIGOT, ÉCLANCHE. L'*éclanche* est proprement la partie supérieure de la cuisse ; — le *gigot*, la partie inférieure.

GLOIRE, HONNEUR. L'*honneur* fait qu'on exécute sans répugnance et de bonne grâce tout ce que le devoir peut exiger ; — la *gloire* fait qu'on entreprend de son propre mouvement, et sans y être obligé, les choses les plus difficiles.

GLORIEUX, FIER, AVANTAGEUX, ORGUEILLEUX. Le *glorieux* veut paraître quelque chose ; — l'*orgueilleux* croit être quelque chose ; — l'*avantageux* agit comme s'il était quelque chose ; — le *fier* croit que lui seul est quelque chose.

GLOSE, COMMENTAIRE. La *glose* est plus littérale, et se fait presque mot à mot ; — le *commentaire* est plus libre et moins scrupuleux à s'écarter de la lettre.

GOURMAND, GOINFRE, GOULU, GLOUTON. Le *gourmand* aime à faire bonne chère ; — le *goinfre* mange à pleine bouche, bâfre, se gorge de tout, mange pour manger ; — le *goulu* mange avec une avidité extraordinaire ; — le *glouton* mange avec voracité, il semble engloutir ce qu'on lui sert.

GOUVERNEMENT, RÉGIME, ADMINISTRATION. Le *gouvernement* ordonne les choses ; — le *régime* les règle ; — l'*administration* les exécute.

GRÂCE, FAVEUR. Une *grâce* est un bienfait gratuit, un service

gratuitement rendu ; — une *faveur* est le gage d'un intérêt particulier.

GRÂCES, AGRÉMENTS. Les *grâces* sont l'effet d'une politesse naturelle, accompagnée d'une noble liberté ; — les *agréments* naissent des traits que l'humeur et l'esprit animent.

GRACIEUX, AGRÉABLE. On est *gracieux* par l'air et les manières; — on est *agréable* par l'esprit et l'humeur.

GRAIN, GRAINE. Le *grain* est une semence de lui-même; c'est un fruit : des grains de blé, d'avoine, etc.; — la *graine* est une semence de choses différentes, destinée à produire des fruits ou du grain. Le blé qu'on sème est la *graine*; — le blé qu'on récolte est le *grain*.

GRAND, ÉNORME, ATROCE. Ces mots s'emploient souvent pour qualifier quelque crime; alors *grand* suppose une extension [illegible] déterminée ;— *énorme* rappèle l'excès, signifie noir, horrible, cruel ; — *atroce* ajoute à l'idée de grand et d'énorme celle d'un concours de circonstances qui l'aggravent.

GRANDEUR D'ÂME, GÉNÉROSITÉ, MAGNANIMITÉ. La *grandeur d'âme* fait que nous pardonnons une injure ; — la *générosité* rend le bien pour le mal ; — la *magnanimité* veut, en oubliant l'injure, la faire oublier même à l'offenseur.

GRAVE, GRIEF. Ce qui est *grave* est sérieux et important; — ce qui est *grief* fait tort, porte préjudice.

GRAVE, SÉRIEUX. *Sérieux* dit plus que *grave* ;— on peut être *sérieux* par humeur, et *grave* par bienséance, ou par l'importance des idées.

GRAVE, SÉRIEUX, PRUDE. On est *grave* par sagesse ; — on est *sérieux* par humeur, ou par tempérament ; — on est *prude* par goût, par affectation.

GRÊLE, FLUET. Ce qui est *grêle* manque de nourriture ou de soutien; — ce qui est *fluet* est petit, délicat et faible.

GROS, ÉPAIS. Ce qui est *gros* l'est par l'étendue de sa circonférence; — ce qui est *épais* l'est par l'une de ses dimensions.

GUERRIER, BELLIQUEUX, MARTIAL, MILITAIRE. Le *guerrier* est celui qui fait la guerre ; — le *belliqueux* l'aime ; — le *martial* a tout ce qu'il faut en lui pour faire la guerre ; — le *militaire* est celui dont le métier est de faire la guerre.

GUIDER, CONDUIRE, MENER. *Guider*, c'est enseigner, montrer la voie ; — *conduire*, c'est être à la tête, commander, diriger la marche ; — *mener*, c'est se faire suivre, entraîner avec soi, se rendre maître.

H.

HABILE, CAPABLE. Celui qui est *capable* d'une chose peut faire cette chose ; — celui qui est *habile* sait la faire, y est expert.

[redacted]

HABILE HOMME, HONNÊTE HOMME, HOMME DE BIEN. L'*habile homme* cache ses passions, entend son intérêt et y sacrifie beaucoup de choses; — l'*honnête homme* est celui qui reste dans la ; — l'*homme de bien* fait plus, il a de la vertu, c'est-à-dire qu'il fait plus pour les autres qu'on ne fait pour lui.

HABILE, SAVANT, DOCTE. L'homme *habile* a des connaissances qui se réduisent en principes; — l'homme *savant* a celles qui supposent la spéculation; — l'homme *docte* celles qui dépendent de la mémoire.

HABITANT, BOURGEOIS, CITOYEN. *Habitant* se dit par rapport au lieu de la résidence ordinaire; — *bourgeois* marque une résidence dans la ville; — *citoyen* a un rapport particulier à la société politique.

HABITATION, MAISON, SÉJOUR, DOMICILE, DEMEURE. — L'*habitation* est un lieu qu'on peut habiter quand on veut; — la *maison* désigne le bâtiment destiné à garantir des injures de l'air; — le *séjour* est un lieu que l'on n'habite que par intervalle; — le *domicile* est un endroit qu'on fixe aux autres comme le lieu de sa résidence; — la *demeure*, le lieu où l'on se propose d'être longtemps.

HÂBLEUR, FANFARON, MENTEUR. Le *hâbleur* ne dit rien sans exagérer, il se plaît à débiter des mensonges; — le *fanfaron* vante, exagère tout ce qui est dans l'intérêt de son amour-propre; — le *menteur* dit des mensonges par habitude, par nature.

HAINE, AVERSION, ANTIPATHIE, RÉPUGNANCE. La *haine* s'applique plus ordinairement aux personnes; — l'*aversion* et l'*antipathie*, à tout également; — la *répugnance*, à nos actions.

HAMEAU, VILLAGE, BOURG. Le *bourg* a un marché et une église; — le *village* n'a point de marché; — le *hameau*, ni l'un ni l'autre.

HALEINE, SOUFFLE. L'*haleine* est le jeu habituel de la respiration; — le *souffle* est un acte particulier, un état accidentel de la respiration.

HAPPER, ATTRAPER. *Happer* une chose, c'est saisir une chose en s'élançant vers elle; — *attraper* une chose, c'est saisir une chose que l'on poursuit, ou que l'on guette.

HARCELER, AGACER, PROVOQUER. *Harceler* indique une action qui inquiète et tourmente celui qui la subit; — *agacer* désigne l'intention de plaisanter; — *provoquer* exprime une attaque faite à dessein.

HARDIESSE, AUDACE, EFFRONTERIE. La *hardiesse* marque du courage et de l'assurance; — l'*audace*, de la hauteur et de la témérité; — l'*effronterie*, de l'impudence.

HARGNEUX, QUERELLEUR. L'homme *hargneux* a l'humeur chagrine; — l'homme *querelleur*, l'humeur chicaneuse.

Hasard, fortune, sort, destin. Le *hasard* ne forme ni ordre, ni dessein, il est tout incertitude; — la *fortune* forme des plans et des desseins, mais sans choix; — le *sort* suppose des différences et un ordre de partage; — le *destin* forme des desseins, il a une volonté; ses vues sont fixes et déterminées.

Hasarder, risquer. A chances égales, on *hasarde*; — avec des désavantages, on *risque*.

Hâter, presser, dépêcher, accélérer. *Hâter* marque une diligence plus, ou moins grande et soutenue; — *presser*, une impulsion forte et de la vivacité sans relâche; — *dépêcher*, une activité inquiète et empressée, même jusqu'à la précipitation; — *accélérer*, un accroissement de vitesse, ou un redoublement d'activité.

Hâtif, précoce, prématuré. Ce qui est *hâtif* se hâte, fait diligence, vient de bonne heure; — ce qui est *précoce* prévient la saison, mûrit avant le temps, arrive avant les autres; — ce qui est *prématuré* prévient la saison de sa maturité; il se dit aussi des choses dont la maturité a été prévenue.

Haut, hautain, altier. Ce qui est *haut* s'élève au dessus de l'horizon; — l'homme *hautain* marque, respire, affecte, affiche la hauteur; — l'homme *altier* affecte une hauteur décidée, prédominante.

Hérédité, héritage. L'*hérédité* est la succession aux droits du défunt; — l'*héritage*, la succession à ses biens.

Hérétique, hétérodoxe. *Hérétique* désigne la scission, ce qui fait secte, ou appartient à une secte; — *hétérodoxe* n'indique que la discordance sans aucune idée de parti, ou de relation avec un parti.

Héros, grand homme. Le *héros* est celui qui s'est rendu remarquable par de grandes actions; — le *grand homme*, celui qui s'est fait remarquer par de grandes vues, de grands desseins; l'un est l'homme de l'action, l'autre celui de la pensée.

Histoire, fastes, chroniques, annales, mémoires, commentaires, relations, anecdotes, vie. L'*histoire* est la narration savante des faits, accompagnée des réflexions qu'ils suggèrent à l'auteur; — les *fastes* sont des notes, des souvenirs, des changements authentiques dans l'ordre public; — les *chroniques* sont l'histoire des temps; — les *annales* sont des chroniques divisées par années; — les *mémoires* sont des matériaux rassemblés pour l'histoire, la plupart du temps par un témoin des faits; — les *commentaires* sont des canevas de l'histoire, des mémoires sommaires; — les *relations* sont les récits détaillés d'un seul fait connu, comme une conjuration, un siége, une entreprise quelconque; — les *anecdotes* sont

les recueils de faits secrets, de particularités curieuses ; — la vie est l'existence particulière d'un homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Historiographe, historien. L'*historiographe* recueille les matériaux pour l'histoire ; — l'*historien* les met en œuvre, il écrit l'histoire.

Homme de bien, homme d'honneur, honnête homme. — L'*homme de bien* suit les préceptes de la morale la plus rigoureuse ; — l'*homme d'honneur*, les lois et les usages de la société ; — l'*honnête homme* ne perd jamais de vue l'équité naturelle, qui forme le fond de son caractère.

Homme de sens, homme de bon sens. L'*homme de bon sens* est un homme ordinaire, mais d'un sens droit ; — l'*homme de sens* a de la profondeur dans les connaissances et de l'exactitude dans le jugement.

L'homme vrai, l'homme franc. L'*homme vrai* dit fidèlement ce qu'il est ; — l'*homme franc*, librement ce qu'il pense.

Honnête, civil, poli, gracieux, affable. On est *honnête* par l'observation des bienséances et des usages de la société ; — *civil*, par les honneurs qu'on rend à ceux qui vont à notre rencontre ; — *poli*, par la façon flatteuse que nous avons pour autrui ; — *gracieux*, par des airs prévenants pour ceux qui s'adressent à nous ; — *affable*, par un abord doux et facile à nos inférieurs.

Honnête homme, homme honnête. L'*honnête homme* suit les préceptes de l'honneur ; — l'*homme honnête* ceux de la civilité

Honnir, bafouer, vilipender. *Honnir* quelqu'un, c'est répandre de la honte sur lui ; — *bafouer* quelqu'un, c'est le huer à pleine bouche, s'en jouer sans ménagements ; — *vilipender*, c'est traiter quelqu'un de vil, d'une manière avilissante.

Humeur, fantaisie, caprice. Le *caprice* vient du caractère ; — l'*humeur*, également, mais ce mot emporte avec lui une idée de tristesse ; — la *fantaisie* tient plus aux circonstances.

Hydropote, abstème. Touts deux ne boivent que de l'eau ; mais il y a cette différence, que le premier suit son goût naturel : le second, un régime.

Hymen, hyménée. *Hymen* annonce purement et simplement le mariage ; — *hyménée* le désigne dans toute son étendue, ses suites, ses rapports.

Hypocrite, cafard, cagot, bigot. L'*hypocrite* joue la dévotion pour cacher ses vices ; — le *cafard* affecte une dévotion séduisante pour la faire servir à ses fins ; — le *cagot* charge le rôle de la dévotion dans la vue d'être impunément méchant, ou pervers ; — le *bigot* se voue aux petites pratiques

de la dévotion, afin de se dispenser des devoirs de la vraie piété.

I.

Ici, là. *Ici* est le lieu où est la personne qui parle; — *là* est un lieu différent : d'*ici* allez *là*; de *là* venez *ici*.

Idée, pensée, imagination. L'*idée* représente l'objet; — la *pensée* l'examine; — l'*imagination* le forme.

Illusion, chimère. Une chose qui se présente à nous sous une apparence trompeuse nous fait *illusion*; — une idée dénuée de fondement n'est qu'une *chimère*.

Imaginer, s'imaginer. *Imaginer* quelque chose, c'est créer, inventer; — *s'imaginer*, c'est, ou se représenter dans l'esprit, ou croire et se persuader quelque chose.

Imiter, copier, contrefaire. On *imite* par écrit; — on *copie* des tableaux; — on *contrefait* des personnes.

Immanquable, infaillible. Ce qui est *immanquable* ne peut manquer d'arriver; — la personne *infaillible* ne peut se tromper, être trompée, errer, ou être en défaut.

Immodéré, démesuré, excessif, outré. La chose qui tend à l'extrême est *immodérée*; — celle qui passe la mesure et ne garde aucune proportion est *démesurée*; — celle qui passe par dessus les bornes est *excessive*; — celle qui passe de beaucoup le but est *outrée*.

Immunité, exemption. L'*immunité* est la dispense d'une charge onéreuse; — l'*exemption* est une exception à une obligation commune.

Imperfection, défaut, défectuosité. Le *défaut* est le manque d'une bonne qualité, ou la possession d'une qualité mauvaise, répréhensible et désagréable, qui affaiblit le prix de la chose qui la possède; — la *défectuosité* est un vice de forme, de conformation, de configuration; — l'*imperfection* naît de tout ce qui empêche qu'une chose soit parfaite.

Impertinent, insolent. L'*impertinent* manque aux égards qu'il doit à autrui; — l'*insolent*, au respect qu'il doit aux autres.

Impétuosité, véhémence, violence, fougue. L'*impétuosité* est rigoureuse, rigide dans l'action, mais passagère; — la *véhémence* est l'énergie et la rapidité constante dans les mouvements; — la *violence* est l'excès, l'abus de la force; — la *fougue* est la violence jointe à l'éclat de l'explosion.

Impie, irréligieux, incrédule. L'*impie* s'élève contre la Divinité; — l'homme *irréligieux* repousse toute espèce de culte et d'adoration; — l'*incrédule* discute et combat la croyance qu'on lui a enseignée.

Impoli, grossier, rustique. L'*impoli* manque de bonnes

manières; — le *grossier* en a de désagréables; — le *rustique* en a de choquantes.

IMPORTUN, FÂCHEUX. Ce qui est *importun* nous agite, nous fatigue; — ce qui est *fâcheux* nous déplaît, nous gêne.

IMPÔT, IMPOSITION, TRIBUT, CONTRIBUTION, SUBSIDE, SUBVENTION, TAXE, TAILLE. L'*impôt* est le tribut qu'on paie au gouvernement pour en former le revenu public; — l'*imposition* est un impôt en particulier; — le *tribut* est un droit qu'on paie au prince auquel on est soumis, suivant des conventions particulières; — la *contribution* est un tribut extraordinaire, additionnel; — le *subside* est un secours accordé à celui qui reçoit par celui qui paie; — la *subvention* n'est qu'un secours qui doit cesser après le besoin qui lui a donné naissance; — la *taxe* est une imposition extraordinaire, mise pour un temps sur certaines personnes; — la *taille* était une imposition payée, au bon temps, par la roture, et qui fut dans son origine appelée *capitation*.

IMPRÉCATION, MALÉDICTION, EXÉCRATION. L'*imprécation* invoque la puissance des esprits célestes contre quelque chose; — la *malédiction* est un souhait, ou un arrêt prononcé; — l'*exécration* voue à la colère céleste.

IMPRÉVU, INATTENDU, INESPÉRÉ, INOPINÉ. Tout est *imprévu* pour qui ne s'occupe de rien; — *inattendu*, pour qui ne compte sur rien; — *inespéré*, pour qui n'oserait se flatter de rien; — *inopiné*, pour qui ne sait rien.

IMPUDENT, EFFRONTÉ, ÉHONTÉ. L'*impudent* est sans pudeur; — l'*effronté* affronte ce qu'il devrait craindre; — l'*éhonté* n'a point de honte.

INACTION, DÉSOEUVREMENT, OISIVETÉ. Celui qui ne fait rien est dans l'*inaction*; — celui qui n'a rien à faire est dans le *désœuvrement*; — celui qui fait des riens est dans l'*oisiveté*.

INADVERTANCE, INATTENTION. Celui qui oublie simplement une chose commet une *inadvertance*; — celui qui l'oublie malgré les recommandations qu'on a pu lui faire commet une *inattention*.

INAPTITUDE, INCAPACITÉ, INSUFFISANCE, INHABILETÉ. L'homme qui n'a aucune disposition naturelle a de l'*inaptitude*; — celui dont les facultés ne sont point assez développées a de l'*incapacité*; — celui qui ne possède point les moyens nécessaires pour réussir est dans l'*insuffisance*; — l'homme dépourvu de toute supériorité intellectuelle a de l'*inhabileté*.

INCENDIE, EMBRASEMENT. L'*incendie* est un courant de feu; — l'*embrasement* est un brasier ardent.

INCERTITUDE, DOUTE, IRRÉSOLUTION. Ces trois mots marquent l'indécision: l'*incertitude* vient de ce que l'événement des choses est inconnu; — le *doute* vient de l'embarras du choix

— l'*irrésolution*, de ce que la volonté a de la peine à se déterminer.

INCLINATION, PENCHANT. L'*inclination* nous porte vers un objet ; — le *penchant* nous y entraîne.

INCROYABLE, PARADOXE. On raconte des choses *incroyables* ; — on propose des *paradoxes*.

INCULPER, ACCUSER. On *inculpe* celui qu'on ne craint point de mettre en cause ; — on *accuse* celui qui est l'objet direct de l'action.

INCURABLE, INGUÉRISSABLE. Le mal *incurable* est celui qui résiste à touts les remèdes ; — le mal *inguérissable*, celui qui ne laisse aucun espoir de salut.

INCURSION, IRRUPTION. L'*incursion* est brusque et passagère ; — l'*irruption* est violente et soutenue.

INDEMNISER, DÉDOMMAGER. On *indemnise* pour remplir une obligation ; — on *dédommage* par bonté, par pitié, par charité.

INDIFFÉRENCE, INSENSIBILITÉ. L'*indifférence* est une tranquillité momentanée ; — l'*insensibilité*, une tranquillité perpétuelle, que rien ne saurait troubler.

INDOLENT, NONCHALANT, PARESSEUX, NÉGLIGENT. L'*indolent* n'a point de sensibilité ; — le *nonchalant*, point d'ardeur ; — le *paresseux*, point d'action ; — le *négligent*, point de soin.

INDUIRE EN, INDUIRE À. *Induire en*, c'est faire aller, faire tomber dans ; — *induire à*, c'est mettre sur la voie, ou vers voie : aller à..., ou vers....

INDUSTRIE, SAVOIRFAIRE. L'*industrie* vient de la conduite ; — le *savoirfaire* vient d'un avantage d'art et de talent.

INEFFABLE, INÉNARRABLE, INDICIBLE, INEXPRIMABLE. La chose dont on ne peut parler, parceque l'intelligence n'en saisit pas la nature, est *ineffable* ; — celle qu'on ne saurait expliquer par le merveilleux qui la constitue, est *inénarrable* ; — celle dont on ne peut parler parce qu'on manque d'idées nettes, de paroles convenables, est *indicible* ; — celle qu'on comprend, mais qu'on ne saurait peindre, est *inexprimable*.

INEFFAÇABLE, INDÉLÉBILE. Ce qui est *ineffaçable* ne saurait changer de face, être défiguré ; — ce qui est *indélébile* ne saurait être ruiné, perdu tout-à-fait, détruit entièrement.

INEFFECTIF, INEFFICACE. Ce qui n'a produit aucun effet est *ineffectif* ; — ce qui n'a point produit celui qu'on devait en attendre est *inefficace*.

INEXORABLE, INFLEXIBLE, IMPITOYABLE, IMPLACABLE. L'homme *inexorable* est celui qu'on ne saurait gagner par surprise ; — l'*inflexible*, celui qui ne saurait se plier ; — l'*impitoyable*, celui qui est sans pitié ; — l'*implacable*, celui qu'on ne saurait apaiser ni ramener.

INFAMIE, IGNOMINIE, OPPROBRE. L'*infamie* ôte la réputation

et flétrit l'honneur; l'*ignominie* souille le nom; — l'*opprobre* met en but aux reproches et aux outrages.

INFATUER, FASCINER, ENTÊTER. *Infatuer*, c'est faire perdre le sens, renverser l'esprit; — *fasciner*, c'est soumettre par des regards, éblouir par des prestiges; — *entêter*, c'est porter à la tête, la troubler, offenser le cerveau.

INFECTION, PUANTEUR. L'*infection* est la communication d'une mauvaise odeur; — la *puanteur* est particulièrement cette mauvaise odeur.

INFÉRER, INDUIRE, CONCLURE. *Inférer*, c'est passer à quelque autre proposition en vertu des rapports qu'elle peut avoir avec les précédentes; — *induire*, c'est conduire au but par les rapports des propositions déduites; — *conclure*, c'est terminer son raisonnement.

INFIDÉLITÉ, PERFIDIE. L'*infidélité* n'est qu'un manque de foi; — la *perfidie* ajoute à celà un vernis imposteur d'une fidélité constante.

INGRAT À, INGRAT ENVERS. Celui qui est *ingrat à* quelque chose n'a que de l'indifférence, de l'insensibilité pour cette chose; — celui qui est *ingrat envers* quelqu'un manque de gratitude, n'est pas reconnaissant.

INHUMER, ENTERRER. *Inhumer* se dit de l'acte religieux de donner la sépulture; — *enterrer* se dit de l'acte matériel de mettre en terre

INIMITIÉ, RANCUNE. L'*inimitié* est ordinairement déclarée, elle paraît toujours ouvertement; — la *rancune* est plus cachée, elle dissimule.

ININTELLIGIBLE, INCONCEVABLE, INCOMPRÉHENSIBLE. Ce qui est *inintelligible* ne peut être compris parcequ'il y a vice dans l'expression; — ce qui est *inconcevable* ne peut être imaginé; ce qui est *incompréhensible* est au dessus de notre nature, de notre intelligence.

INJURIER, INVECTIVER. On *injurie* quelqu'un en lui disant des paroles offensantes; — on *invective* contre quelqu'un en se répandant contre lui en discours véhéments.

INSIDIEUX, CAPTIEUX. Ce qui est *insidieux* induit en erreur; — ce qui est *captieux* emporte le consentement, ou le suffrage; mais touts deux ne se disent qu'en mauvaise part.

INSINUER, PERSUADER, SUGGÉRER. On *insinue* par finesse et par adresse; — on *persuade* par force et par éloquence; — on *suggère* par crédit et par artifice.

INSTANT, PRESSANT, URGENT, IMMINENT. Ce qui est *instant* poursuit ardemment; — ce qui est *pressant* serre de près, pousse fortement; — ce qui est *urgent* nous contraint violemment; — ce qui est *imminent* menace de près.

INSUFFISANCE, INCAPACITÉ, INAPTITUDE. L'*incapacité* est le

manque de moyens; — l'*insuffisance* est le peu de moyens; — l'*inaptitude*, l'impossibilité d'acquérir les moyens.

Insurrection, émeute, sédition, révolte. L'*insurrection* est un soulèvement populaire contre l'autorité; — la *révolte*, une résistance aux ordres de cette autorité; — l'*émeute*, un mouvement passager d'une partie du peuple; — la *sédition* est le mouvement d'agitation dans l'esprit du peuple.

Intérieur, dedans. L'*intérieur* est caché par l'extérieur; — le *dedans* est renfermé par le dehors.

Inventer, trouver. On *invente* ce qui n'est pas; — on *trouve* ce qui est.

Intérieur, interne, intrinsèque. Ce qui est *intérieur* est dans la chose; — ce qui est *interne* y est caché, enfoncé, et agit en elle; — ce qui est *intrinsèque* fait partie de la chose, lui est propre, essentiel.

Intrigue, cabale, brigue, parti. Une *intrigue* est la réunion des moyens employés pour arriver à quelque chose; — une *brigue* est la réunion combinée des démarches de plusieurs personnes en faveur d'une seule; — une *cabale* est une association de plusieurs contre une chose, ou une personne; — un *parti* est une réunion de personnes qui ont un même intérêt.

Irrésolu, indécis. L'*irrésolu* ne sait quel parti prendre; — l'*indécis*, quel sentiment se former d'une chose.

Ivre, soul. L'homme *ivre* est privé de la raison, mais il agit; il pense, mais ses idées sont folles; — l'homme *soul* est privé de toute puissance intellectuelle, il s'endort.

J.

Jaboter, jaser, caqueter. *Jaboter*, c'est causer bas; — *jaser*, c'est causer haut, avec abondance, laisséaller; — *caqueter*, c'est parler avec éclat, sans utilité, sans solidité.

Jaillir, rejaillir. *Rejaillir*, c'est *jaillir* de nouveau; — la lumière *jaillit* du soleil et *rejaillit* sur l'immensité de l'espace.

Jalousie, émulation. Les grandes choses éveillent la *jalousie* des petits hommes; — et l'*émulation*, des hommes de cœur.

Joie, gaîté. La *joie* est dans le cœur; — la *gaîté* dans les manières.

Joindre, accoster, aborder. On *joint* ce dont on est écarté; — on *accoste* ce qu'on ne connaît pas; — on *aborde* ce qu'on connaît déjà.

Jour, journée. Le mot *journée* est plus propre à être qualifié que celui de *jour* : la *journée* de Waterloo; — la *journée* du 18 brumaire.

…AUX, BIJOUX. Les *joyaux* sont plus riches, plus précieux; … *bijoux*, plus jolis, plus agréables, plus curieux.

…EMENT, SENS. Le *sens* connait, distingue, discerne les … et leurs modifications; — le *jugement* prononce sur …jets.

…ISTE, JURISCONSULTE, LÉGISTE. Le *juriste* professe la … du droit; — le *jurisconsulte* consulte, ou est consulté … droit; — le *légiste* connait la science des lois.

…ESSE, PRÉCISION. La *justesse* repousse le faux; — la *pré-*… écarte l'inutilité.

…E, ÉQUITABLE. L'homme *juste* respecte les lois sociales, et …nforme; — l'homme *équitable* respecte les lois naturelles, … pratique.

…IFICATION, APOLOGIE. L'*apologie* est la défense de l'ac-… — la *justification* est la preuve, ou la manifestation de …nocence.

…IFIER, DÉFENDRE. *Justifier* suppose le droit, ou le succès; …*fendre*, simplement le desir de réussir.

L.

…BYRINTHE, DÉDALE. *Labyrinthe* se dit de ce qui est com-…é, plein de détours, de difficultés; — *dédale*, de ce qui …nfiniment compliqué, très difficile à concevoir clai-…nt.

…CHE, POLTRON. Le *lâche* recule devant le danger; — le …*ron* n'ose avancer, et prend la fuite.

…ACONIQUE, CONCIS. Ce qui est *laconique* est exprimé en peu …paroles; — ce qui est *concis* est exprimé avec les paroles …tement nécessaires.

…ACS, RETS, FILETS. Le *filet* enveloppe et contient; — les … arrêtent et retiènent; — les *lacs* saisissent et enlacent.

…AINE, TOISON. La *toison* est la totalité de la *laine* dont l'a-…al est revêtu.

…AMENTABLE, DÉPLORABLE. Une chose *lamentable* excite des … plaintifs, longs et immodérés; — une chose *déplorable* …re des larmes.

…AMENTATION, PLAINTE. La *plainte* s'exprime par la parole; la *lamentation* est une plainte forte et continue, accompa-…e de gémissements.

…ANCER, DARDER. *Lancer* ne signifie que jeter; — *darder* …ute à celà l'idée de frapper, de percer, de pénétrer.

…ANDES, FRICHES. Les *landes* ne produisent rien parceque … nature s'y oppose; — les *friches* ne produisent pas par …aut de culture.

LANGAGE, LANGUE, IDIOME, DIALECTE, PATOIS, JARGON. Le

mot de *langage* est le plus général, et convient à tout ce qui fait, ou peut faire connaître les pensées ; — par *langue*, on n'exprime que la manière de se faire comprendre par la parole ; — le mot *idiome* ajoute à celà l'idée des tours particuliers, des idiotismes ; — le *dialecte* est la manière de s'exprimer, particulière à chaque peuple d'un grand empire ; — le *patois*, celle particulière de quelques provinces ; — le *jargon*, celle particulière à quelques classes inférieures de la société, celle des filoux, des gueux, etc.

Languissant, langoureux. *Languissant*, qui languit ; — *langoureux*, qui outre, ou affecte la langueur.

Lares, pénates. Les dieux *lares* présidaient à la sûreté en général ; — les dieux *pénates*, particulièrement au ménage.

Larmes, pleurs. La *larme* découle de l'œil ; — le mot *pleurs* ajoute à celà l'idée de cris, de sanglots, de lamentations, etc.

Larron, fripon, filou, voleur. Le *larron* prend en cachette ; — le *fripon* prend par finesse ; — le *filou* prend avec adresse et subtilité ; — le *voleur* prend de toutes manières, même de force, avec violence.

Las, fatigué, harassé. On est *las*, soit par suite d'un mouvement excessif, soit par une espèce d'indisposition dont on ignore la cause ; — on est *fatigué* par suite du travail ; — on est *harassé* quand on ressent une fatigue extrême.

Lasciveté, lubricité, impudicité. Le mot *lasciveté* désigne une forte inclination aux plaisirs des sens, marquée par des mouvements particuliers ; — la *lubricité* ne désigne que le penchant violent d'un sexe vers l'autre ; — l'*impudicité* est un manque de pudeur, de chasteté.

Lasser, fatiguer. L'homme *lassé* ne peut plus agir ; — l'homme *fatigué* a trop agi.

Légal, légitime, licite. La forme rend la chose *légale* ; — le droit la rend *légitime* ; — le pouvoir la rend *licite*.

Légère, inconstante, volage, changeante. Une femme *légère* aime sans passion ; — une *inconstante*, pour peu de temps ; — une *volage* en aime plusieurs ; — une *changeante* passe avec plaisir d'un amant à un autre, qu'elle changera bientôt après contre un autre qui aura le même sort.

Légèrement, à la légère. *Légèrement* énonce une simple modification de la manière dont les choses sont, ou doivent être ; — *à la légère* désigne un costume différent de celui que les choses ont dans leur état naturel.

Lépreux, ladre. L'homme *lépreux* est attaqué de la lèpre ; — le *ladre* est attaqué de la même maladie, mais à une période plus avancée.

Levant, orient, est. Le *levant* est le lieu où le soleil paraît se lever ; — l'*orient* est l'endroit du ciel où le jour com-

[redacted]

mence à luire, la lumière à briller; — l'*est* est le lieu de l'horizon d'où le vent souffle quand le soleil se lève.

LEVER, ÉLEVER, SOULEVER, HAUSSER, EXHAUSSER. On *lève* en mettant debout; — on *élève* en plaçant dans un ordre éminent; — on *soulève* en portant en l'air; — on *hausse* en ajoutant un degré supérieur; — on *s'exhausse* en donnant plus de hauteur, par une continuation de la chose même.

LEVER, HAUSSER. *Lever*, c'est enlever la chose d'où elle était; — *hausser*, c'est donner plus de hauteur.

LEVER UN PLAN, FAIRE UN PLAN. *Lever un plan*, c'est prendre des notes sur le terrain, à l'aide desquelles on parviendra à *faire le plan* du lieu, c'est-à-dire la peinture de ce lieu.

LIBÉRALITÉ, LARGESSE. La *libéralité* est un don généreux; — la *largesse*, un acte de libéralité excessive, fait sans mesure, avec profusion.

LIBERTÉ, FRANCHISE. La *liberté* est le pouvoir d'exercer ses volontés comme il plaît; — la *franchise* est une exception à certaines charges onéreuses.

LIBERTIN, VAGABOND, BANDIT. Le *libertin* est entraîné par la passion, ou l'amour du plaisir; — le *vagabond*, par indocilité, par un besoin excessif de liberté qui l'empêche de se ployer aux convenances sociales; — le *bandit* est en guerre contre la société; il en est repoussé, la hait et dédaigne ses lois.

LIBRE, INDÉPENDANT. Celui qui est *libre* n'est assujéti à aucune contrainte; — celui qui est *indépendant* n'est soumis à aucune considération.

SE LICENCIER, S'ÉMANCIPER. *Se licencier*, c'est abuser de sa liberté; — *s'émanciper*, prendre une liberté qu'on n'a pas, ou qu'on ne prenait pas.

LICITE, PERMIS. Ce qui est *licite* n'a été défendu par aucune loi; — ce qui est *permis* est expressément autorisé.

LIER, ATTACHER. On *lie* pour empêcher d'agir; — on *attache* pour empêcher de s'éloigner.

LIEU, ENDROIT, PLACE. Le *lieu* est un total d'espace; — l'*endroit* n'est qu'une partie d'un espace plus étendu; — la *place* est une fraction d'un espace plus grand, où il y a de l'ordre et de l'arrangement.

LISSER, POLIR. *Lisser*, c'est enlever avec un outil les parties saillantes d'un corps; — *polir*, c'est rendre, par le frottement, un corps uni et luisant.

LIMON, FANGE, BOUE, BOURBE, CROTTE. Le *limon* est une terre entraînée, puis déposée par les eaux; — la *fange* est une terre très délayée, presque liquide, plus étalée que profonde, et assez claire; — la *boue* est plus épaisse, plus sale, plus noire que la fange; — la *bourbe* est une boue entassée, profonde, très épaisse, qui se trouve au fond des eaux croupissantes des

marais, ou des étangs ; —la *crotte* est la boue, ou la fange qui rejaillit quand on y marche, et qui tache les vêtements.

LIQUIDE, FLUIDE. Ce qui est *liquide* a la propriété momentanée, ou non de couler ; — ce qui est *fluidé* est de nature à couler, à n'être pas solide.

LISIÈRE, BANDE, BARRE. On dit la *lisière* d'une province, d'un bois, d'un drap, c'est-à-dire le bord ; — une *bande* de toile, d'étoffe, de papier, c'est-à-dire un corps d'une certaine longueur, de certaine largeur, mais de fort peu d'épaisseur ; — la *barre* de fer, de bois, c'est-à-dire un corps qui a les trois capacités comme la bande, mais dont l'épaisseur est plus forte.

LISTE, CATALOGUE, RÔLE, NOMENCLATURE, DÉNOMBREMENT. La *liste* est une simple suite d'indications ; — le *catalogue* est plus détaillé ; — le *rôle* est une sorte de registre qui marque le rang, le tour, l'ordre à observer à l'égard de certaines personnes ; — la *nomenclature* est un classement de noms ; — le *dénombrement*, le compte détaillé des habitants d'une ville, d'un empire.

LITTÉRALEMENT, À LA LETTRE. *Littéralement* désigne le naturel et le propre du discours ; — *à la lettre*, le sens strict et rigoureux.

LITTÉRATURE, ÉRUDITION, SAVOIR, SCIENCE, DOCTRINE. La *littérature* est l'ensemble des connaissances acquises par nos premières études ; — l'*érudition* annonce des connaissances plus recherchées ; — le *savoir* dit quelque chose de plus étendu ; — la *science*, quelque chose de plus profond ; — la *doctrine* est l'ensemble de toutes nos connaissances, la science de leurs rapports.

LIVRE, FRANC. Ces mots ne sont plus synonymes : la *livre* tournois était l'ancienne unité monétaire de notre pays ; — depuis elle a été remplacée par le *franc*, et n'est plus d'aucun usage.

LIVRER, DÉLIVRER. *Livrer* quelque chose à quelqu'un, c'est simplement la mettre en son pouvoir ; — lui *délivrer*, c'est la lui livrer en exécution d'un droit, d'une convention.

LOGIQUE, DIALECTIQUE. La *logique* recherche la vérité ; — la *dialectique* étudie la manière de la présenter, les formes du langage.

LOGIS, LOGEMENT. Le mot *logis* désigne une retraite suffisante ; — le mot *logement* annonce de plus une destination personnelle.

LOISIR, OISIVETÉ. Le *loisir* est un temps de liberté ; — l'*oisiveté* est donc l'abus du loisir.

LONGUEMENT, LONGTEMPS. *Longuement* ajoute à *longtemps* l'idée d'un augmentatif.

ORSQUE, QUAND. *Quand* semble plus propre pour marquer rconstance du temps; — *lorsque*, mieux convenir pour quer celle de l'occasion.

OUCHE, ÉQUIVOQUE, AMPHIBOLOGIQUE. Une phrase est *louche* que les mots semblent, au premier aspect, avoir d'autres orts que ceux qu'ils ont réellement; — *équivoque*, par que de précision, par incohérence dans ses rapports; — *hibologique*, parcequ'elle a un double sens; mais ce der- terme n'exprime point la cause comme les autres le font.

OURD, PESANT. Le mot *lourd* a proprement rapport à ce charge le corps; — le mot *pesant*, à ce qui charge l'esprit.

OYAL, FRANC. L'homme *franc* se montre tel qu'il est; — mme *loyal* est naturellement franc; mais il relève encore aractère par quelque chose de naïf, de noble, de gracieux s ses manières.

UMIÈRE, LUEUR, CLARTÉ, ÉCLAT, SPLENDEUR. La *lumière* est un moyen de quoi les objets sont visibles; — la *lueur* est un on, un commencement de clarté; — la *clarté*, une lumière isante pour chasser les ténèbres; — l'*éclat*, une grande, e et très brillante lumière; — la *splendeur* est la plénitude a lumière et de l'éclat.

UXE, FASTE, SOMPTUOSITÉ, MAGNIFICENCE. Le *luxe* est une ense excessive, désordonnée; — le *faste*, une dépense d'ap- at, d'éclat; — la *somptuosité*, une dépense extraordinaire, éreuse; — la *magnificence*, une dépense faite avec le senti- nt du grand et du beau.

M.

MAFLÉ, JOUFFLU. L'homme *maflé* a le visage plein et large; le *joufflu* a de grosses joues.

MAJESTÉ, DIGNITÉ. La *majesté* convient aux rois et aux inces; — la *dignité* est de toutes les classes, mais il est des oments où la *dignité* de l'homme va jusqu'à la *majesté*.

MAINT, PLUSIEURS. *Plusieurs* marque simplement la plura- é, le nombre; — *maint* réduit la pluralité à une sorte d'u- té.

MAINTENIR, SOUTENIR. On *maintient* ce qu'il faut tenir en- re pour qu'il subsiste dans le même état; — on *soutient* ce ui sans celà courait risque de tomber.

MAINTIEN, CONTENANCE. La *contenance* est pour la représen- ion; — le *maintien* pour la société. La *contenance* est mo- entanée, le *maintien* est de touts les temps.

MAISON DES CHAMPS, MAISON DE CAMPAGNE. La *maison des amps* donne quelques revenus; — la *maison de campagne* t de luxe et ne produit rien.

Maison, hôtel, palais, château. Les bourgeois occupent des *maisons*; — les grands, à la ville, occupent des *hôtels*; — les princes et le souverain y ont des *palais*; — les seigneurs ont des *châteaux* dans leurs terres.

Maison, logis. Par *maison* on entend l'édifice; — par *logis*, la demeure particulière de l'individu.

Maladresse, malhabileté. *Maladresse* se dit du peu d'aptitude aux exercices du corps; — *malhabileté*, du peu d'aptitude aux fonctions de l'esprit.

Malavisé, imprudent. Le *malavisé* est celui qui fait mal par manque d'attention; — l'*imprudent*. celui qui agit et s'expose sans réfléchir.

Malcontent, mécontent. *Malcontent* signifie qu'on n'est pas aussi content qu'on devrait l'être; — *mécontent*, qu'on n'a aucune sorte de satisfaction.

Malentendu, quiproquo. Le *malentendu* est une erreur dont la cause est qu'une chose a été mal comprise; — le *quiproquo* est également une erreur, mais dont la cause est de prendre une chose pour une autre.

Malfaisant, nuisible, pernicieux. Ce qui est *malfaisant* est de nature à faire le mal; — ce qui est *nuisible* produit un mal, soit par nature, soit par circonstances; — ce qui est *pernicieux* détruit, ou met en danger ce qui est exposé à son influence.

Mal famé, diffamé. L'homme *mal famé* n'a pas une bonne réputation; — l'homme *diffamé* est perdu de réputation.

Mal parler, parler mal. *Mal parler* de quelqu'un, c'est en dire du mal; — *parler mal*, c'est s'exprimer contre les règles grammaticales.

Malheur, accident, désastre. C'est un *malheur* de perdre ce qu'on aime; — un *accident* de tomber, d'être blessé, etc.; — un *désastre* d'être tout-à-coup renversé, ruiné, déshonoré.

Malheureux, misérable. L'homme *misérable* est dans la misère : il souffre réellement; — l'homme *malheureux* peut ne l'être que momentanément, et par suite d'accidents imprévus.

Malice, malignité, méchanceté. La *malice* suppose de la facilité et de la ruse; — la *malignité*, plus de suite, plus de profondeur, plus d'activité; — la *méchanceté*, la haine du bien, de ce qu'on doit aimer.

Malin, malicieux, mauvais, méchant. Le *malin* est ainsi de sangfroid; — le *mauvais*, par emportement; — le *méchant*, par tempérament; — le *malicieux*, par caprice.

Maltraiter, traiter mal. *Maltraiter* quelqu'un, c'est lui faire outrage; — *traiter mal* quelqu'un, c'est n'en pas user avec lui à son gré.

ANIAQUE, LUNATIQUE, FURIEUX. Le *lunatique* change sans se d'humeur; — le *maniaque* est possédé d'une manie, t un fou; — le *furieux* a des accès violents qui passent et aissent à la raison.

ANIFESTE, NOTOIRE, PUBLIC. Ce qui est assez généralement nu est *public*; ce qui est mis en lumière est *manifeste*; — qui est fort connu est *notoire*.

ANIGANCE, MACHINATION, MANÈGE. Le *manège* est une mare adroite d'agir; — la *manigance*, une manière rusée de re des choses basses, furtivement et sous main; — la *ma-ination*, l'action d'assembler, de combiner des moyens caès pour venir à bout d'un dessein qu'on n'oserait mettre jour.

MANOEUVRE, MANOEUVRIER. Le *manœuvrier* est un ouvrier ercenaire; — le *manœuvre*, un ouvrier subalterne qui ne it que servir ceux qui font l'ouvrage.

MANQUE, DÉFAUT, FAUTE, MANQUEMENT. Le *manque* est l'absence de la quantité qu'il devrait y avoir; — le *défaut*, l'absence de la chose qu'on n'a pas; — la *faute*, l'action de faire mal; — le *manquement*, la non observation de la règle.

MANSUÉTUDE, DOUCEUR, BONTÉ. La *mansuétude* est l'habitude d'être bon; — la *douceur* s'oppose à la colère; — la *bonté* est l'inclination à faire le bien, à obliger.

MARCHANDISES, DENRÉES. On entend par *denrées* tout ce qui se vend pour la nourriture; — et par *marchandises* tout ce qui se vend en général.

MARI, ÉPOUX. Le mot *mari* annonce la puissance, et est familier; — *époux* annonce l'union simplement, et est du haut style.

MARQUER, INDIQUER. DÉSIGNER. *Marquer*, c'est distinguer un objet par un caractère particulier; — *indiquer*, c'est donner des lumières, des renseignements sur un objet; — *désigner* est enseigner, annoncer une chose, de manière que sans a voir on en puisse avoir l'idée précise.

MARRI, FÂCHÉ, REPENTANT. La douleur rend l'homme marri; — c'est par humeur qu'il se *fâche*; — par regret qu'il st *repentant*.

MASSACRE, CARNAGE, BOUCHERIE, TUERIE. *Massacre* signifie uer, écraser, déchirer impitoyablement; — *carnage* est l'action de mettre à mort une multitude d'êtres vivants; — *boucherie* est l'action de tuer une grande quantité de personnes ans un même lieu; — *tuerie* exprime l'action de faire périr eaucoup de monde, mais sans intention, par accident.

MÂTER, MORTIFIER, MACÉRER. *Mâter* signifie dompter, subguer; — *mortifier*, altérer, changer; — *macérer*, amollir, étrir.

tisfaits de leur situation propre, et pensent à s'en
une autre par l'exécution de leurs desseins.

MÉFIANCE, DÉFIANCE. La *méfiance* est la crainte h
d'être trompé ; — la *défiance* est le doute que l'on a
lités, ou capacités des autres, ou des siennes propre

MÉLANCOLIQUE, ATRABILAIRE. L'homme *mélancoliq*
sorte de tristesse qui intéresse ; — l'homme *atrabila*
sorte de tristesse dure, féroce même ; il est l'ennem
ce qui est plus heureux que lui.

MÊLER, MÉLANGER, MIXTIONNER. *Mêler* signifie m
semble, avec ou sans art, toutes sortes de choses ; —
assembler, assortir avec art des choses qui doiven
venir ; — *mixtionner*, fondre des drogues dans les

MÉMOIRE, SOUVENIR, RESSOUVENIR, RÉMINISCENC
moire est une faculté de l'âme par laquelle on se
passé ; — le *souvenir* est l'action de la mémoire ; — le
nir ramène à nous les idées effacées avec la convicti
préexistence ; — la *réminiscence* réveille les idées
sans rappeler positivement qu'elles aient existé déjà.

MÉNAGE, MÉNAGEMENT, ÉPARGNE. *Ménage* se dit
pense ordinaire ; — *ménagement*, de la conduite da
faires ; — *épargne* s'emploie à l'égard des revenus.

MENSONGE, MENTERIE. Le *mensonge* est une fauss
tée, pour séduire et tromper ; — la *menterie* est u
fausseté.

MENU, DÉLIÉ, MINCE. Ce qui est *menu* manque de
et quelquefois de grandeur ; — ce qui est *délié* a
gueur, mais manque toujours de grosseur ; — ce qui
peut avoir de la largeur et de la longueur, mais
d'épaisseur proportionnelle.

MERCI, MISÉRICORDE. On demande *merci* pour
légères ; — et *miséricorde* pour des fautes graves.

MÉRITER, ÊTRE DIGNE. On *mérite* par des actio

Mésuser, abuser. On *mésuse* d'une chose que l'on emploie mal ; — on *abuse* d'une chose que l'on emploie à faire le mal.

Métamorphose, transformation. Touts deux expriment un changement de forme, mais *métamorphose* dit plus que *transformation*, en ce que la *métamorphose* détruit tellement la forme précédente, que cela tient tout-à-fait du merveilleux; et que la *transformation* n'a rien d'aussi surnaturel.

Métamorphoser, transformer. *Métamorphoser* exprime un changement de forme ; — *transformation* exprime moins que *métamorphose*, qui s'emploie dans le merveilleux.

Métier, profession, art. Le *métier* demande un travail de la main ; — la *profession*, un travail quelconque ; — *l'art*, un travail de l'esprit. On dit : le *métier* de chaudronnier ; la *profession* d'avocat, de commerçant ; l'*art* de la peinture, de la poésie.

Mettre, poser, placer. *Mettre* est l'action en général ; — *poser*, c'est mettre avec justesse dans le sens voulu ; — *placer*, c'est mettre avec ordre et selon le rang convenable.

Mignon, mignard, gentil, joli. *Mignon* exprime l'élégance et la finesse des traits ; — *mignard*, la douceur tendre dans les manières ; — *gentil*, la vivacité riante ; — *joli* réunit toutes les qualités nécessaires pour plaire.

Minutie, babiole, bagatelle, gentillesse, vétille, misère. *Minutie* désigne la petitesse, le peu de conséquence d'une chose ; — *babiole*, sa puérilité, son peu d'intérêt ; — *bagatelle*, son peu de valeur, sa frivolité ; — *gentillesse*, sa légèreté, son peu de solidité ; — *vétille*, sa futilité ; — *misère*, sa pauvreté, sa nullité.

Mirer, viser. *Mirer*, c'est considérer attentivement ; — *viser*, c'est diriger la vue vers un point.

Mobilier, mobiliaire. *Mobilier* exprime ce qui est meuble ; — *mobiliaire*, ce qui a rapport aux meubles.

Modification, modifier, modificatif, modifiable. *Modifier*, c'est restreindre, adoucir, modérer les choses ; — *modification* est l'action de modifier ; — le *modificatif* est la chose qui modifie ; — le *modifiable* est la chose propre à être modifiée.

Moment, instant. Un *moment* n'est pas long ; — un *instant* est encore plus court.

Monde, univers. *Monde* s'emploie quelquefois dans un sens particulier ; on dit : l'ancien et le nouveau *monde*, en ce *monde* et en l'autre, etc. ; — *univers* renferme tout ce qui existe, et n'a pas d'autre acception.

Le grand monde, le beau monde. On appèle *le grand monde* les gents de la cour, de qualité ; — et l'on dit *le beau monde* pour désigner les gents polis et de bon ton.

Moquerie, plaisanterie, raillerie. La *moquerie* est une dérision qui tient du mépris ; — la *raillerie* est une dérision

qui désapprouve seulement ; — la *plaisanterie* est un badinage fin et délicat.

MONT, MONTAGNE, MONTUEUX, MONTAGNEUX. Un *mont* est une petite éminence ; — une *montagne* est un grand mont ; — les monts font les pays *montueux* ; — les montagnes, les pays *montagneux*.

MOT, PAROLE. La *parole* exprime la pensée ; — le *mot* représente l'idée qui sert à former la pensée.

MOT, TERME, EXPRESSION. La pureté du langage dépend des *mots* ; — sa précision, des *termes* ; — et son brillant, des *expressions*.

MOU, INDOLENT. Un homme *mou* ne soutient pas ses entreprises ; — l'*indolent* ne veut rien entreprendre.

MUR, MURAILLES. Le *mur* est un ouvrage de maçonnerie ; — la *muraille* est une sorte d'édifice, un grand mur.

MUTATION, CHANGEMENT, RÉVOLUTION. La *mutation* est la succession des objets ; — le *changement* n'est qu'une altération ; — la *révolution* est une décomposition totale.

MUTUEL, RÉCIPROQUE. *Mutuel* exprime l'action de donner et de recevoir de part et d'autre ; — *réciproque*, l'action de rendre selon qu'on reçoit.

N.

NABOT, RAGOT, TRAPU. Le *nabot* est petit, gros et court ; — le *ragot* est plus vilain, plus difforme ; — le *trapu* est court, ramassé et a de plus un air vigoureux et robuste.

NAÏF, NATUREL. Ce qui est *naïf* naît du sujet, et sans réflexion ; — ce qui est *naturel* appartient au sujet, mais n'éclot que par la réflexion.

UNE NAÏVETÉ, LA NAÏVETÉ. *Une naïveté* est une pensée, une parole naïve, qui nous échappe malgré nous ; — *la naïveté* est un air simple, ingénu, avec lequel on dit quelquefois de très jolies choses.

NAÏVETÉ, CANDEUR, INGÉNUITÉ. La *naïveté* est l'expression la plus simple et la plus naturelle d'une idée ; — la *candeur* est le sentiment intérieur qui empêche de penser qu'on puisse rien dissimuler ; — l'*ingénuité* est le défaut d'expérience.

NARRER, RACONTER, CONTER. *Narrer* est de la rhétorique et de l'apparat ; — *raconter* est de l'instruction et en touts genres de choses ; — *conter* est de la conversation familière.

NATION, PEUPLE. La *nation* consiste dans les descendants d'une même famille ; — le *peuple*, dans la multitude d'hommes rassemblés dans un même pays.

ATUREL, TEMPÉRAMENT, CONSTITUTION, COMPLEXION. Le *na-* annonce les dispositions, les inclinations, les goûts h a reçus de la nature; — le *tempérament* est proprement ai fait l'humeur; — la *constitution* consiste dans la com-ion des différents éléments du corps; — la *complexion* t des habitudes dominantes que le corps a contractées.

EF, NAVIRE. *Nef* marque proprement quelque chose d'é-de construit sur l'eau, et n'est plus qu'une expression que; — *navire*, une maison flottante, une habitation aller sur la mer.

ÈGRES, NOIRS. Ces deux mots s'emploient généralement l'un l'autre, mais *nègre* se dit proprement des naturels de ines contrées de l'Afrique, et *noir* de touts les hommes ette couleur.

ÉOLOGIE, NÉOLOGISME. La *néologie* annonce de nouvelles ières de parler; — le *néologisme* marque l'abus, ou l'af-tion à se servir de nouveaux mots.

ET, PROPRE. Ce qui est *net* est poli, sans souillure, sans inge étranger; — ce qui est *propre* est net, mais il est mis cet état de propreté avec une vue marquée à l'usage au-on le destine.

EUF, NOUVEAU, RÉCENT. Ce qui n'a point servi est *neuf;* — ui n'avait pas encore paru est *nouveau;* — ce qui vient river est *récent.*

IPPES, HARDES. Le mot *nippes* indique également des ha-et des meubles; — le mot *hardes* n'indique proprement des habits, ou des habillements quelconques.

OCHER, PILOTE, NAUTONNIER. Le *nocher* est proprement le tre, le patron, le chef du bâtiment; — le *pilote* est un ducteur, il gouverne le vaisseau; — le *nautonnier* travaille manœuvre du bâtiment.

OIRCIR, DÉNIGRER. L'idée de *dénigrer* est de peindre en ;—l'idée de *noircir* est de peindre des plus noires couleurs.

OISE, QUERELLE, RIXE. La *querelle* est une plainte vive et ortée; — la *noise*, une sorte de querelle méchante, ma-e, faite pour nuire; — la *rixe*, une sorte de querelle mpagnée d'injures, de coups, de menaces.

OM, RENOM, RENOMMÉE. Celui qui s'est fait un *nom* est nu, distingué; — celui qui a du *renom* fait du bruit, a de ogue; — celui qui a de la *renommée* est fameux; tout est pli de son nom, et ce nom est durable.

OMMER, APPELER. *Nommer* marque le nom propre de la onne; — *appeler* n'énonce qu'un signe, ou une qualifica-distinctive, quelle qu'elle soit : Hélène *appela* les princi-x capitaines Grecs en les *nommant* par leurs noms.

ONNE, NONNETTE, NONNAIN. *Nonne* signifie une fille reli-

gieuse; — *nonnette*, une jeune religieuse; — *nonnain*, une fille appartenant à un corps de religieuses.

NOTES, REMARQUES, OBSERVATIONS, CONSIDÉRATIONS, RÉFLEXIONS. Les *notes* disent quelque chose de court et de précis; — les *remarques* annoncent un choix et une distinction; — les *observations* désignent quelque chose de critique et de recherché; — la *réflexion*, quelque chose d'ajouté aux pensées.

NOTIFIER, SIGNIFIER. *Signifier*, c'est déclarer aux personnes avec une résolution expresse; — *notifier*, c'est signifier en règle, avec la condition propre à donner l'authenticité.

NOURRIR, ALIMENTER, SUSTENTER. *Nourrir*, c'est donner les aliments nécessaires pour conserver la vie; — *alimenter*, c'est fournir les aliments nécessaires de manière qu'on puisse s'en nourrir; — *sustenter*, c'est donner ce qui est rigoureusement nécessaire pour vivre.

NOURRISSANT, NUTRITIF, NOURRICIER. Ce qui est *nourrissant* nourrit et nourrit beaucoup; — ce qui est *nutritif* a la faculté de nourrir, de se convertir en la substance de l'objet; — ce qui est *nourricier* opère la nutrition, se répand dans le corps pour en augmenter la substance.

NUE, NUÉE, NUAGE. La *nue* est composée de vapeurs élevées; — la *nuée* est une grande quantité de vapeurs, qui promet de l'orage; — le *nuage* est un amas de vapeurs fort condensées.

NUER, NUANCER. *Nuer* signifie proprement former des nuances; — *nuancer*, assortir des nuances selon leurs propres rapports.

NUL, AUCUN. *Nul* a plus de force exclusive et absolue que *aucun*: *aucun* n'ose, présente à l'esprit que pas un être n'ose; au lieu que *nul* n'ose ne présente pour ainsi dire pas l'idée d'êtres.

NUMÉRAL, NUMÉRIQUE. Ce qui est *numéral* dénomme un nombre; — ce qui est *numérique* a rapport aux nombres.

O.

OBÉISSANCE, SOUMISSION. La *soumission* est une disposition qui nous prépare à recevoir sans murmurer les ordres qu'on nous donne; — l'*obéissance*, à les exécuter.

OBLIGER CONTRAINDRE, FORCER, VIOLENTER. *Obliger*, c'est imposer un devoir, ou une nécessité; — *contraindre*, c'est persécuter, obséder quelqu'un pour lui arracher un consentement; — *forcer*, c'est détruire avec énergie l'acte d'une volonté opposée; — *violenter*, c'est employer le droit et la force à dompter une volonté rebelle et opiniâtre.

OBLIGER, ENGAGER QUELQU'UN À. *Obliger* dit quelque chose de plus fort; — *engager*, quelque chose de plus gracieux.

OBLIGER À FAIRE, OBLIGER DE FAIRE. On est *obligé à faire* une chose quand on se trouve dans la position de faire cette

— on est *obligé de faire* une chose quand il faut la faire
ınt même.

ÈNE, DÉSHONNÊTE. Ce qui est *déshonnête* blesse la vertu;
ui est *obscène* la viole ouvertement.

UR, SOMBRE, TÉNÉBREUX. Ce qui est *obscur* est
le clarté; — ce qui est *sombre* n'a qu'une faible lu-
est à l'ombre; — ce qui est *ténébreux* est sans lumière,
r.

DER, ASSIÉGER. On *assiége* quelqu'un pour arriver à un
elconque; — on l'*obsède* pour parvenir à le gagner et à
'erner.

RVATION, OBSERVANCE. *Observance* regarde proprement
les monastiques et les pratiques cérémonielles; — l'*ob-
on* se dit dans touts les autres cas.

RVER, GARDER, ACCOMPLIR. *Observer* une loi, c'est exé-
ce qu'elle prescrit; — la *garder*, c'est veiller à ce
ne soit violée en aucun point; — l'*accomplir*, c'est rem-
ec exactitude tout ce qu'elle prescrit.

ACLE, EMPÊCHEMENT. L'*obstacle* est devant vous, il
rête; — l'*empêchement* est çà et là autour de vous, il
tient.

SION, OCCURRENCE, CONJONCTURE, CAS, CIRCONSTANCE.
on se dit pour l'arrivée de quelque chose de nouveau,
tuit, soit cherché; — *occurrence* se dit de ce qui arrive,
l'on le cherche, avec un rapport fixé au temps présent;
oncture marque une situation qui provient d'un concours
ements, d'affaires, ou d'intérêts; — *cas* indique le fond
aire avec un rapport singulier à l'espèce et à la particu-
le la chose; — *circonstance* ne porte que l'idée d'un ac-
gnement, ou d'une chose accessoire à une autre qui est
cipale.

UR, SENTEUR. L'*odeur* est l'émanation des corps, sensi-
odorat; — la *senteur* est cette même émanation sentie
dorat.

UX, HAÏSSABLE. L'homme qui a quelques défauts est
ile; — l'homme vicieux est *odieux*.

RANT, ODORIFÉRANT. *Odoriférant* exprime la propriété
duire l'odeur, de l'exhaler de son sein; — *odorant* dé-
eulement la chose qui a de l'odeur, qui en donne, qui

LLADE, COUPDOEIL, REGARD. L'*œillade* est un coup-
u un regard jeté comme furtivement, avec dessein et
ne expression marquée; — le *coupdœil* est un regard
, ou jeté comme en passant; — le *regard* est l'action de
qui se porte sur l'objet qu'on veut voir.

Offrande, oblation. L'*oblation* est l'action d'offri
frande est la chose à offrir, et ensuite la chose offert

Offusquer, obscurcir. *Offusquer*, c'est empêche
ou d'être vu; — *obscurcir*, c'est faire perdre à un
lumière ou son éclat.

Oisif, oiseux. L'*oisif* ne fait rien, est sans action
cupation; — l'*oiseux* a quelque rapport à l'oisiveté
goût, soit par une disposition spéciale de ses organe

Ombrageux, soupçonneux, méfiant. L'*ombrageux*
en noir, tout l'offusque; — le *soupçonneux* voit tou
tout le choque; — le *méfiant* est toujours en garde,
toujours.

Ondes, flots, vagues. Les *ondes* sont l'effet natu
fluidité d'une eau qui coule, — les *flots* viènent d'u
ment accidentel, mais assez ordinaire; — les *vague*
nent d'un mouvement violent; elles marquent une
agitation.

On ne saurait, on ne peut. Ce qu'*on ne saurait*
trop difficile; — ce qu'*on ne peut* faire est impossibl

Opter, choisir. On *opte* en se déterminant pour u
parcequ'on ne peut les avoir toutes; — on *choisit* e
rant les choses, parcequ'on veut avoir la meilleure.

Orage, tempête, ouragan, bourrasque. L'*orag*
pluie, ou une grêle accompagnée de tonnerre; — l
est un vent violent accompagné de pluie, ou de grêle
ragan est un tourbillon qui s'élève pendant l'orag
bourrasque est un coup de vent passager en mer.

Ordinaire, commun, vulgaire, trivial. Ce qui
naire n'a rien de distingué; — ce qui est *commun* n'
recherché; — ce qui est *vulgaire* n'a rien de noble; -

[redacted]

; — la *présomption* fait que nous nous flattons d'un vain roir.

RIGINE. SOURCE. *L'origine* est le commencement des choses ont une suite; — la *source* est le principe, ou la cause produit une succession de choses.

INER, PARER, DÉCORER. *Orner*, c'est ajouter à une chose ccessoires destinés à l'embellir; — *parer*, c'est orner ne pour un jour de fête, ou d'apparat; — *décorer*, c'est er à une chose les ornements convenables.

, OSSEMENTS Les *os* prènent le nom d'*ossements* lorsque, chés, dépouillés de chair, ils n'appartiènent plus à un particulier.

RDIR, TRAMER. *Ourdir*, c'est disposer les fils pour faire oile; — *tramer*, c'est passer des fils entre et à travers les endus.

TIL, INSTRUMENT. L'*outil* est une invention utile dont les mécaniques se servent pour faire des travaux et des ou-es simples et communs; — l'*instrument* est une invention ite, ingénieuse, dont les arts plus relevés et les sciences les se servent pour faire des opérations et des ouvrages ordre supérieur.

JTRAGEANT, OUTRAGEUX. Ce qui est *outrageant* fait un ou-; — ce qui est *outrageux* fait outrage.

JTRÉ, INDIGNÉ. On est *indigné* par un sentiment de droi- et de justice; — on est *outré* par le sentiment violent e injure personnelle.

JVRAGE DE L'ESPRIT, OUVRAGE D'ESPRIT. Ce qu'on invente les sciences et dans les arts est un *ouvrage de l'esprit*; — ompositions des gents de lettres, soit en prose, soit en sont des *ouvrages d'esprit*.

P.

CAGE, PÂTURAGE, PÂTIS, PATURE. Le *pacage* est un lieu re pour nourrir et engraisser du bétail; le *pâturage* est hamp où le bétail pâture et se repaît; — le *pâtis* est une où l'on met paître le bétail; — la *pâture* est un terrain te où le bétail trouve quelque chose à paître.

CIFIQUE, PAISIBLE. Ce qui est *pacifique* est opposé à la re; — ce qui est *paisible* aime la paix.

LE, BLÊME, LIVIDE, HAVE, BLAFARD. Ce qui est *pâle* est uré par une teinte de blanc sans éclat; — ce qui est *blême* épouillé de toute la vivacité de ses couleurs; — ce qui est e est plombé et taché, ou chamarré de noir; — ce qui est est morne et défiguré par le décharnement; — ce qui est rd est pâle jusqu'à l'affadissement, blanchi jusqu'à l'ex-on de ses couleurs.

nement faux, un argument vicieux ; — le *sophisme* est d'artifice, un raisonnement insidieux.

PARASITE, ÉCORNIFLEUR. Le *parasite* sait se mainter table, il garde les convenances ; — l'*écornifleur* n'en cune, il se fait remarquer par son avidité.

PARESSE, FAINÉANTISE. Touts deux expriment du pour le travail, mais *paresse* dit moins que *fainéantis*

PARFAIT, FINI. Ce qu'on peut mieux faire n'est pas — ce qu'on peut encore travailler n'est pas *fini*.

PARTAGER, RÉPARTIR, DISTRIBUER. On *partage* une la divisant en différentes parts ; — on la *répartit* en a à différentes personnes, ou à différents objets, ces pa partagées ; — on la *distribue* en appliquant ces partie rentes destinations.

PARTICIPER, PRENDRE PART. *Participer* au malheur qu'un, c'est le partager réellement ; — y *prendre pa* s'unir par sentiment à la douleur qu'il en reçoit.

PARTIE, PART, PORTION. La *partie* est ce qu'on dét tout ; — la *part* est ce qui en doit revenir ; — la *po* ce qu'on en reçoit.

PASSER, SE PASSER. *Passer* se rapporte à la tot l'existence ; — *se passer*, aux différentes époques d tence : les fleurs et les fruits *passent* ; ils n'ont qu'une ils *se passent* lorsqu'ils se fanent, ou se flétrissent.

PATELIN, PATELINEUR, PAPELARD. Le *patelin* est s artificieux, et, par des manières flatteuses et insinu fait venir les autres à ses fins ; — le *patelineur* a des souples et artificieuses ; il tâche de faire venir les aut fins ; — le *papelard* est un hypocrite, un faux dévot.

PÂTRE, PASTEUR, BERGER. *Pâtre* désigne tout ga toute espèce de troupeaux, et particulièrement bétail ; — le *pasteur* se dit proprement de celui qui

e manque des choses nécessaires; — la *disette*, le manque de ivres; — *besoin* et *nécessité* ont rapport au secours qu'on end; mais le premier semble moins pressant que le second.

PAUVRE, INDIGENT, NÉCESSITEUX, MENDIANT, GUEUX. Le *pauvre* manque de fortune; — l'*indigent* éprouve le besoin; — e *nécessiteux* est dans les douleurs de la nécessité, dans une louleur dont il ne peut se tirer; — le *mendiant* tend la nain pour recevoir la charité; — le *gueux* est dépouillé, lénué de biens.

PAIE, SOLDE, SALAIRE. Le *salaire* est le prix ou la rétribution due à un travail, à un service; — la *paie* est le salaire ontinu d'un travail, ou d'un service continu, ou rendu chaue jour; — la *solde* est le salaire d'un service rendu par une ersonne engagée et obligée à le rendre.

PAYER, ACQUITTER. *Payer*, c'est donner ce dont on est conenu, le prix d'une chose; — *acquitter*, c'est décharger d'un ırdeau, délivrer d'une charge, rendre tranquille et libre.

AVOIR PEINE, AVOIR DE LA PEINE À FAIRE UNE CHOSE. On *peine* à faire la chose à laquelle on répugne naturellement; - on *a de la peine* à faire ce qu'on ne fait qu'avec plus, ou ıoins de difficulté.

PENCHANT, PENTE, PROPENSION, INCLINATION. Le *penchant* st une direction qui porte la chose vers le bas; — la *pente* st un abaissement progressif qui mène la chose de haut en as; — la *propension* est une tendance naturelle de la chose ers un terme qui l'attire puissamment; — l'*inclination* est ie impression qui fait plier, ou courber la chose d'un côté.

PENDANT QUE, TANDIS QUE. *Pendant que* désigne l'époque mmune des choses; — *tandis que* sert à marquer des raps moraux entre deux choses.

ENSÉE, PENSER. Le mot *pensée* ne désigne que l'action de er; — tandis que *penser* en marque la manière propre et ctive.

NSÉE, PERCEPTION, SENSATION, CONSCIENCE, IDÉE, NOTION. *nsée* est le fruit de la réflexion qui nous fait saisir les rts entre les êtres; — la *perception* est ce que l'on reçoit érieur; — la *sensation*, l'impression faite sur les sens; *nscience*, le sentiment inné du bien, ou du mal; — l'image des objets dans l'esprit; — la *notion*, cette dée méditée et gravée dans la mémoire.

ER, SONGER, RÊVER. On *pense* avec ordre pour conn objet; — on *songe* sans suite pour parvenir à ce uhaite; — on *rêve* d'une manière abstraite et pror s'occuper agréablement.

UR, MÉDITATIF, PENSIF, RÊVEUR. Un *penseur* est un l'une grande force et d'une grande habitude de pen-

séc ; — un esprit *méditatif* est un esprit porté à la méditation ; — celui qui est *pensif* est momentanément occupé d'une pensée ; — celui qui est *rêveur* ne l'est qu'au moment où il se livre à la rêverie.

Perçant, pénétrant. Un esprit *perçant* découvre la vérité sous ses voiles ; — un esprit *pénétrant* aprofondit les choses.

Perméable, pénétrable. Un corps est *perméable* lorsque ses pores sont capables de laisser le passage à quelque autre corps ; — *pénétrable* si le même espace qu'il occupe peut encore admettre un autre corps sans déplacer le premier.

Périphrase, circonlocution. La *circonlocution* est la périphrase commune, familière, sans prétention ; — la *périphrase* est la circonlocution oratoire, ou poétique.

Perpétuel, continuel, éternel, immortel, sempiternel. Ce qui est *perpétuel* est de touts les temps ; — ce qui est *continuel* ne souffre pas d'interruption ; — ce qui est *éternel* est tout à la fois perpétuel et continuel ; — ce qui est *immortel* a une existence morale, physique, qui ne peut avoir de fin ; — ce qui est *sempiternel* est toujours éternel, réunit les éternités passées et futures.

Persévérer, persister. *Persévérer*, c'est continuer avec une longue constance ce qu'on a commencé ; — *persister*, c'est confirmer avec une ferme assurance ce qu'on a décidé, ou résolu.

Personnage, rôle. *Personnage* est plus relatif au caractère de l'objet représenté ; — *rôle*, à l'art qu'exige la représentation.

Pesanteur, poids, gravité. La *pesanteur* est dans les corps une qualité qu'on sent et qu'on distingue par elle même ; — le *poids* est la mesure, ou le degré de cette qualité ; — la *gravité* est précisément la même chose que la pesanteur, avec un peu de mélange de l'idée du poids.

Pestilent, pestilentiel, pestilentieux, pestiféré. *Pestilent*, qui tient de la peste, qui est contagieux ; — *pestilentiel*, qui est infecté de la peste, qui est propre à répandre la contagion ; — *pestilentieux*, qui est fait pour répandre de touts côtés la contagion ; — *pestiféré*, qui produit, communique, répand partout la peste, la contagion.

Pétulance, turbulence, vivacité. La *vivacité* se porte promptement à ce qu'elle desire ; — la *pétulance* s'y porte brusquement et impétueusement ; — la *turbulence* ne veut et ne desire que le mouvement.

Peu, guère. Un homme qui a *peu* d'argent peut en avoir assez pour ses besoins ; — un homme qui n'a *guère* d'argent en manque pour ses besoins.

Peur, frayeur, terreur. La vue de quelque danger, si

lle est vive et subite, cause la *peur*; si elle est plus frappante et réfléchie, elle produit la *frayeur*; — si elle abat ôtre esprit, c'est la *terreur*.

Piquant, poignant. *Poignant* dit plus que *piquant*; — on t : un mot *piquant*, une douleur *poignante*.

Pis, pire. *Pis* est opposé à mieux; — *pire* à meilleur.

Pitié, compassion, commisération. La *pitié* est proprement le qualité de l'âme; — la *compassion*, le sentiment de pitié tuellement excité; — la *commisération* est l'expression sensible d'un vif intérêt.

Plaindre, regretter. On *plaint* les malheureux; — on *regrette* les absents.

Plaisir, bonheur, félicité. — Le *plaisir* est plus rapide le *bonheur*; — et le *bonheur* que la *félicité*.

Plaisir, délice, volupté. *Plaisir* est d'une plus vaste ndue; — *délice* enchérit, par la force du sentiment, sur e de *plaisir*.

Plausible, probable, vraisemblable. Ce qu'on peut aprouver est *plausible*; — ce qu'on peut prouver par des raisonnements est *probable*; — ce qu'on peut supposer vrai est *vraisemblable*.

Plein, rempli. *Plein* exprime une plénitude naturelle, et porte aucune autre idée; — *rempli* marque que la plénitude n'a pas toujours existé, qu'elle n'est due qu'a une action le rendu telle.

Plier, ployer. *Plier*, c'est mettre en double, ou par plis; *ployer*, c'est mettre en forme de boule, ou d'arc, de manière à rapprocher plus, ou moins les deux bouts.

Plus, davantage. *Plus* établit une comparaison; — *davantage* n'en rappèle que l'idée et la renverse.

Poison, venin. *Poison* se dit des plantes, ou des préparations dont l'usage est dangereux pour la vie; — *venin* se dit ialement du suc de ces plantes, ou de certaine liqueur qui du corps de quelques animaux.

Le point du jour, la pointe du jour. *Le point du jour* est le premier et le plus simple élément de la journée, qui commence à courir; — *la pointe du jour* est la première et la plus légère apparence du jour qui commence à luire.

Poli, policé. *Poli* ne suppose que des signes extérieurs de bienveillance; — *policé* suppose des lois qui constatent les devoirs réciproques de la bienveillance commune.

Poltron, lâche. Le *lâche* n'ose ni avancer, ni se servir de armes; — le *poltron* craint le danger, se laisse aller à la peur et prend la fuite.

Pontife, prélat, évêque. Ces trois noms désignent trois grés principaux de la hiérarchie ecclésiastique : le pontife

cat est une domination ; — la *prélature,* une distinct
l'*épiscopat* une charge.

PORTER, APPORTER, TRANSPORTER, EMPORTER. P
précisément rapport qu'à la charge du fardeau ; —
renferme l'idée d'un fardeau et celle du lieu où l'on p
transporter a rapport au fardeau, au lieu où on le pre
lieu ou on le porte ; — *emporter* enchérit sur touts le
et y ajoute l'idée d'une attribution de propriété.

POSTER, APPOSTER. On *poste* pour observer, ou pou
dre ; — on *apposte* pour faire un mauvais coup.

POSTURE, ATTITUDE. *Posture,* manière dont le corps
— *attitude,* manière d'être convenable du corps, de l

POUDRE, POUSSIÈRE. La *poudre* est la terre desséché
et réduite en petites molécules ; — la *poussière* est l
la plus fine, que le moindre vent enlève.

POUR, AFIN. *Pour* marque une vue plus pressante
en marque une plus éloignée.

POUR, QUANT À. Ces mots sont très synonymes ; la
férence que nous croyons remarquer en eux, c'est qu
moins d'énergie que *quant à.*

POURTANT, CEPENDANT, NÉANMOINS, TOUTEFOIS. P
plus de force et plus d'énergie ; — *cependant* est moi
et moins ferme ; — *néanmoins* distingue deux choses
blent opposées, et il en soutient une sans détruire l'a
toutefois dit proprement une chose par exception.

POUVOIR, PUISSANCE, FACULTÉ. Le *pouvoir* vient des
ou de la liberté d'agir ; — la *puissance* vient des f
la *faculté* vient des propriétés naturelles.

PRÉCIPICE, GOUFFRE, ABÎME. On tombe dans le *préc*
on est englouti dans les *gouffres* ; — on se perd dans
Le premier emporte l'idée d'un vide escarpé ; le seco
traîner, de faire disparaître tout ce qui en approche
sième, d'une profondeur immense.

PRÉCIS, CONCIS. *Précis* regarde ce qu'on dit ; — c
manière dont on le dit. Le premier a la chose pou
l'autre, l'expression.

PRÉCIS, SUCCINCT, CONCIS. Les deux premiers rega
idées : le *précis* rejète celles qui sont étrangères ; -
cinct, celles qui sont inutiles ; — le *concis* est relat
pression ; il rejète les mots superflus.

PRÉCISION, ABSTRACTION. La *précision* sépare les c
tinctes pour empêcher la confusion des idées ; — l'*ab*
sépare les choses pour les considérer à part.

PRÉDICATION, SERMON. La *prédication* est la fon
prédicateur ; — le *sermon* est son ouvrage..

PRÉDICTION, PROPHÉTIE. La *prédiction* peut n'être

la prévoyance; — la *prophétie*, celui de l'inspiration.
PRÉÉMINENCE, SUPÉRIORITÉ. Un dignitaire plus élevé que les autres a de la *prééminence*; — celui qui est grand par ses qualités personnelles, de la *supériorité*.
PREMIER, PRIMITIF. *Premier* se dit de celui qui est venu dans une suite d'individus distincts; — *primitif*, de celui duquel découle une suite d'individus. Considéré comme homme, Adam fut le *premier*; — comme père des hommes, il fut le *primitif*.
PRÉOCCUPATION, PRÉVENTION, PRÉJUGÉ. *Préoccupation* désigne l'action d'occuper, de saisir l'esprit mal à propos; — *prévention*, celle de prévenir, de disposer d'avance l'esprit; — *préjugé*, celle de juger, de croire trop tôt.
PRÉROGATIVE, PRIVILÉGE. La *prérogative* regarde les honneurs et les préférences personnelles; — le *privilége* regarde quelque avantage d'intérêt, ou de fonction.
PRÈS, PROCHE. *Proche* exprime une grande proximité, un voisinage; — *près* est moins précis; mais le premier ne s'emploie qu'au propre, et dans le langage ordinaire; le second s'emploie dans touts les styles.
PRÉSENTER, OFFRIR. *Présenter*, c'est offrir une chose présente; — *offrir*, c'est proposer une chose quelconque, présente ou absente.
PRÉSOMPTION, CONJECTURE. La *présomption* est une opinion fondée sur des motifs de crédulité; — la *conjecture* est une opinion établie sur de simples apparences.
PRESSENTIR, SE DOUTER, SOUPÇONNER. On *pressent* ce qui doit arriver; — on *soupçonne* une chose cachée; — on *se doute* de celle qui n'est pas tout-à-fait connue.
SOUS LE PRÉTEXTE, SUR LE PRÉTEXTE. On fonde, on appuie ses desseins, ses actions *sur un prétexte*: — on cache ses mauvais desseins *sous un prétexte*.
PRÊTRISE, SACERDOCE. *Sacerdoce* est le mot général; il se dit des prêtres de toutes les religions; — *prêtrise* s'applique particulièrement à ceux de la religion chrétienne.
SE PRÉVALOIR, SE TARGUER, SE GLORIFIER. *Se prévaloir* d'une chose, c'est s'en faire un droit; — *s'en targuer*, c'est s'en faire avantage; — *s'en glorifier*, c'est s'en faire un mérite.
PRIER, SUPPLIER. *Supplier* est beaucoup plus respectueux que *prier*, dans l'usage ordinaire; — mais relativement à Dieu, on dit *prier* plutôt que *supplier*.
PRIER DE DÎNER, PRIER À DÎNER, INVITER À DÎNER. *Prier* marque plus de familiarité; — *inviter*, plus de considération; — *prier de dîner* est un terme de rencontre, ou d'occasion; — *prier à dîner* marque un dessein prémédité; — *inviter à dîner* suppose plus d'appareil.

•**Principe, élément.** Le *principe* est la cause première sans laquelle rien n'existerait ; — l'*élément* est un corps simple qui entre dans la composition de la matière.

Privé, apprivoisé. Les animaux *privés* sont naturellement familiers ; — les animaux *apprivoisés* le sont par l'art et par l'industrie des hommes.

Se priver, s'abstenir. *S'abstenir* n'exprime qu'une action ; — *se priver* exprime aussi le sentiment qui l'accompagne ; — on peut *s'abstenir* de choses indifférentes ; — on ne *se prive* que d'une jouissance.

Priver, frustrer. *Priver*, c'est détruire, ou interrompre une possession existante ; — *frustrer*, c'est tromper une attente fondée sur des droits, ou des promesses.

Prix, récompense. *Prix* désigne la valeur des choses, l'estime qu'on en fait ; — *récompense*, ce qu'on rend en compensation de la chose reçue, du service rendu, etc.

Probité, intégrité, honnêteté. La *probité* est une vertu à l'épreuve et digne de toute approbation ; — l'*intégrité* est une pureté de mœurs qui n'a souffert aucune atteinte : — l'*honnêteté* est de faire ce qui est bon en soi, ce qui mérite d'être honoré, le bien qui nous est imposé.

Probité, vertu, honneur. La *probité* s'interdit rigoureusement le mal défendu par les lois en général ; — la *vertu* fait le bien qu'elles ne peuvent prescrire ; — l'*honneur* est l'instinct de la vertu, le sentiment de l'observation du bien.

Problématique, douteux, incertain. Ce qui est *problématique* reste à éclaircir ; — ce qui est *douteux* cause de l'embarras ; — ce qui est *incertain* peut être combattu, n'est pas une vertu irrésistible

Procéder, provenir, émaner, découler, dériver. *Procéder* indique particulièrement le principe et un certain ordre dans les choses ; — *provenir*, la cause et les moyens, ou la manière de produire l'effet ; — *émaner*, la source et l'action de répandre avec force ; — *découler*, la source, la voie et l'écoulement successif ; — *dériver*, la source, ou la racine, l'action d'en tirer la chose, ses modifications.

Proche, prochain, voisin. *Proche* annonce une proximité ou de lieu, ou de temps ; — *prochain*, une grande proximité de temps ou de lieu ; — *voisin*, une grande proximité locale.

Prodige, miracle, merveille. Le *prodige* est un phénomène éclatant, qui sort du cours ordinaire des choses ; — le *miracle*, un étrange événement, qui arrive contre l'ordre naturel des choses ; — la *merveille*, une œuvre admirable, qui efface tout un genre de choses.

Prodigue, dissipateur. Le *prodigue* pousse sa dépense à

l'excès, au-delà des bornes; — le *dissipateur* ne garde dans la sienne ni règle, ni mesure, ni bienséance.

PRODUCTION, OUVRAGE. La *production* est l'ouvrage de la fécondité; — l'*ouvrage* est le résultat du travail.

PROFANATION, SACRILÉGE. La *profanation* est une irrévérence commise envers les choses consacrées par la religion; — le *sacrilége* est un crime commis envers la Divinité même.

PROFÉRER, ARTICULER, PRONONCER. *Proférer*, c'est prononcer des paroles à haute et intelligible voix; — *articuler*, c'est prononcer distinctement, ou marquer les syllabes en les liant ensemble; —*prononcer*, c'est exprimer par le moyen de la voix.

PROIE, BUTIN. *Proie* réveille une idée distinctive de destruction; — *butin*, une idée caractéristique de pillage.

PROJET, DESSEIN. Le *dessein* est ce qu'on veut exécuter; — le *projet*, un plan, pour l'exécution d'un dessein.

PROMENADE, PROMENOIR. Le lieu naturellement disposé à recevoir les promeneurs est une *promenade*; — celui ainsi disposé par l'art, un *promenoir*. Les campagnes sont de belles *promenades*; les jardins, des *promenoirs*.

PROMETTRE, S'ENGAGER, DONNER PAROLE. *Promettre* suppose un accord où tout l'avantage est du côté de celui à qui l'on promet; — *donner parole* ne lie que celui qui la donne; — *s'engager* suppose une convention mutuelle, où les avantages sont compensés.

PROMPTITUDE, CÉLÉRITÉ, VITESSE, DILIGENCE. La *promptitude* fait commencer aussitôt; — la *célérité* fait agir de suite; — la *vitesse* emploie touts les moyens d'activité; — la *diligence* choisit les voies les plus courtes, les moyens les plus efficaces.

PROPRE À, PROPRE POUR. *Propre à* désigne plutôt un pouvoir éloigné; — *propre pour*, un pouvoir prochain.

PROSTERNATION, PROSTRATION. La *prosternation* est proprement l'action par laquelle on se prosterne; — la *prostration*, l'action par laquelle on est prosterné.

PROTECTION, AUSPICES. On se met sous la *protection* de celui qui peut vous défendre; — sous les *auspices* de celui qui vous fera regarder favorablement.

PROVERBE, ADAGE. Le *proverbe* est une sentence populaire, ou un mot familier et plein de sens; — l'*adage* est un proverbe qui renferme une maxime. Le *proverbe* est piquant; l'*adage* est moral.

PROUESSE, EXPLOIT. *Prouesse* se dit d'une action ordinaire et souvent burlesque; — *exploit*, d'une action grande, noble et généreuse.

PUBLICAIN, FINANCIER, TRAITANT, PARTISAN, MALTÔTIER. Le *publicain* est littéralement le percepteur des revenus publics; — le *financier* est intéressé dans les finances de l'état; — le

traitant traitait pour une certaine somme, pour la rentrée d'un recouvrement particulier; — le mot *partisan* présente l'idée du soldat qui met à contribution le pays ennemi ; — le *maltôtier* était une dénomination injurieuse qu'on donnait aux *traitants* qui vexaient.

PURETÉ, CHASTETÉ, PUDICITÉ, CONTINENCE. La *pureté* est l'intégrité, l'honnêteté, la droiture, l'innocence, la candeur naturelle des mœurs ; — la *chasteté* est une vertu forte et sévère, qui dompte le corps ; — la *pudicité* empêche de faire des choses dont on doive rougir ; — la *continence* est l'action, l'effort de se contenir dans la jouissance, ou de s'abstenir des plaisirs qu'on desire.

PURGER, PURIFIER, ÉPURER. *Purger* signifie agir pour rendre pur, faire en sorte que la chose le deviène ; — *purifier*, c'est donner, ou rendre à la chose sa pureté ; — *épurer*, c'est rendre la chose toujours plus pure.

Q.

QUALITÉ, TALENT. Les *qualités* forment le caractère de la personne ; — les *talents* en font l'ornement.

QUANT À MOI, POUR MOI, *Quant à moi* prend un air plus décidé, plus tranchant ; — *pour moi* est plus humble, a moins de faste, de prétention.

QUASI, PRESQUE. *Quasi* suppose un peu de différence entre un objet et un autre ; — *presque* un peu de distance : ce singe est *quasi* un homme (il y a peu de différence entre lui et un homme) ; il est *presque* sur l'échelle sociale (il en est à peu de distance).

QUERELLER, GRONDER. On *querelle* ceux qu'on n'a pas le droit de gronder ; — on *querelle* ses égaux, parfois ses supérieurs ; — on *gronde* ses amis, ses enfants, ses gents.

QUESTIONNER, INTERROGER, DEMANDER. *Questionner* suppose un esprit de curiosité ; — *interroger*, de l'autorité ; — *demander*, quelque chose de civil, de respectueux.

R.

RACE, LIGNÉE, FAMILLE, MAISON. La *race* rappèle son auteur, son fondateur ; — la *lignée*, les enfants. les descendants ; — la *famille*, les chefs et les membres ; — la *maison*, l'origine et les ancêtres.

RADIEUX, RAYONNANT. L'effusion abondante de la lumière rend le corps *radieux ;* — l'émission de plusieurs traits de lumière le rend *rayonnant*.

RAILLERIE, MOQUERIE, PERSIFFLAGE. La *raillerie* est une plaisanterie malicieuse ; — la *moquerie*, une plaisanterie mor-

dante ; — le *persiflage*, une plaisanterie piquante, fine et légère.

Râle, râlement. *Râle* exprime le bruit que l'on fait en râlant ; — *râlement* marque la crise qui fait qu'on râle, qui donne le râle.

Rancidité, rancissure. La *rancidité* est la qualité du corps rance ; — la *rancissure* est l'effet éprouvé par le corps rance.

Rapiécer, rapiéceter, rapetasser. *Rapiécer*, c'est mettre des pièces, ou remettre une pièce ; — *rapiéceter*, c'est mettre sans cesse de nouvelles pièces ; — *rapetasser*, c'est mettre grossièrement de grosses pièces, et les entasser.

Rapport, analogie. Le *rapport* est une note de liaison, quelle qu'elle soit ; — l'*analogie* n'est qu'une simple ressemblance.

Rapport à, rapport avec. Une chose a *rapport à* une autre quand l'une conduit à l'autre ; — une chose a *rapport avec* une autre quand elle lui est proportionnée, conforme, semblable.

Rassurer, assurer. *Assurer*, c'est donner de l'assurance ; — *rassurer*, c'est assurer de nouveau.

Ravager, désoler, dévaster, saccager. *Ravager*, c'est enlever, renverser, emporter une chose par une action violente, subite, impérieuse ; — *désoler*, c'est dissiper, chasser, détruire la population jusqu'à faire d'une contrée une solitude ; — *dévaster*, c'est tout moissonner, renverser, écraser, faire que la contrée ne soit plus qu'un désert sans habitants ; — *saccager*, c'est livrer au carnage, remplir de meurtres, inonder de sang.

Réaliser, effectuer, exécuter. *Réaliser*, c'est accomplir ce que des apparences ont donné lieu d'espérer ; — *effectuer*, c'est accomplir ce que des promesses formelles ont donné droit d'attendre ; — *exécuter*, c'est accomplir une chose conformément au plan qu'on s'en est formé auparavant.

Rebelle, insurgent. L'*insurgent* s'arme contre l'oppresseur et pour la défense de la patrie ; — le *rebelle* s'arme pour ses propres desseins et contre la patrie elle-même.

Rebellion, révolte. *Rebellion* marque la désobéissance et le soulèvement ; — *révolte*, la défection et la perfidie.

Recevoir, accepter. Nous *recevons* ce qu'on nous donne, ou ce qu'on nous envoie ; — nous *acceptons* ce qu'on nous offre.

Rechigner, refrogner. *Rechigner*, c'est marquer de la répugnance, du dégoût, du mécontentement par un air rude et des grimaces repoussantes ; — *refrogner*, ou *renfrogner*, c'est

contracter, ou plisser son front, de manière à marquer de la rêverie, de l'humeur, de la tristesse.

RECHUTE, RÉCIDIVE. Faire une *rechûte*, c'est retomber dans un état funeste; — tomber en *récidive*, c'est retomber dans un mauvais cas.

RÉCLAMER, REVENDIQUER. *Réclamer*, c'est se récrier contre, protester, ou revenir contre; — *revendiquer*, c'est réclamer sa chose, son bien, sa propriété.

RÉCOLTER, RECUEILLIR. On *récolte*, à proprement parler, ce qui se coupe; les grains, les foins, et autres grands objets de culture; — on *recueille* ce qui s'arrache, les fruits, les légumes.

RECONNAISSANCE, GRATITUDE. La *reconnaissance* est le souvenir, l'aveu d'un service, d'un bienfait reçu; — la *gratitude* est le sentiment, le retour inspiré par un bienfait, par un service, le remerciement intérieur, ou extérieur d'un bienfait.

RÉCRÉATION, AMUSEMENT, DIVERTISSEMENT, RÉJOUISSANCE. La *récréation* est un terme fort court de délassement; — l'*amusement* est une occupation légère, de peu d'importance, et qui plaît; — le *divertissement* est accompagné de plaisirs plus vifs, plus étendus; — la *réjouissance* se marque par des actions extérieures, des danses, des cris de joie, des acclamations.

RECTITUDE, DROITURE. La *rectitude* exprime la conformité de la chose à la règle; — la *droiture* désigne la juste direction vers un but.

RECUEIL, COLLECTION. La *collection* forme un amas, un assemblage; — le *recueil* forme un corps, ou un tout; il y a du moins plus de liaison, de dépendance, de rapport entre les parties d'un *recueil* qu'entre celles d'une *collection*.

RECULER, RÉTROGRADER. *Reculer* suppose uniquement une direction contraire à la direction ordinaire et naturelle de la marche; — *rétrograder* suppose déjà une marche avancée, suivie d'un mouvement contraire.

RÉFORMATION, RÉFORME. La *réformation* est l'action de réformer; — la *réforme* en est l'effet.

REGARDER, CONCERNER, TOUCHER. Nous pouvons ne prendre qu'une légère part à la chose qui nous *regarde*; — nous en prenons davantage à celle qui nous *concerne*; — celle qui nous *touche* nous est sensible et personnelle.

RÉGIE, DIRECTION, ADMINISTRATION, CONDUITE, GOUVERNEMENT. La *régie* regarde uniquement les biens temporels; — la *direction* est pour certaines affaires où il y a distribution; — l'*administration* a rapport à des objets d'une plus grande importance: — la *conduite* suppose quelque sagesse et quelque habileté; — le *gouvernement* résulte de l'autorité et de la dépendance.

Région, contrée, pays. La *région* n'a rien qui détermine son étendue relative ; — la *contrée* embrasse de vastes espaces ; — le *pays* se soumet à de plus petites divisions.

Règle, modèle. La *règle* prescrit ce qu'il faut faire ; — le *modèle* le montre tout fait.

Règle, règlement. La *règle* regarde proprement les choses qu'on doit faire ; — le *règlement*, la manière dont on doit les faire.

Réglé, rangé. On est *réglé* par ses mœurs et par sa conduite ; — on est *rangé* dans ses affaires et dans ses occupations.

Réglé, régulier. Ce qui est *réglé* est assujetti à une règle quelconque, uniforme, ou variable, bonne, ou mauvaise ; — ce qui est *régulier* est conforme, à une règle uniforme et louable.

Réglément, régulièrement. *Réglément* indique de la précision, et suppose de la sagesse et de l'ordre ; — *régulièrement* désigne de l'attention, et suppose de la soumission et de l'obeissance.

Relâche, relâchement. La *relâche* est une cessation de travail ; — le *relâchement*, une cessation d'austérité, ou de zèle.

Relevé, sublime. *Relevé* a plus de rapport à la science, ou à la nature des choses qu'on traite ; — *sublime* en a davantage à l'esprit et à la manière dont on les traite.

Religion, dévotion, piété. La *religion* fait simplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Être suprême ; — la *piété* fait qu'on s'en acquitte avec plus de respect, plus de zèle ; — la *dévotion* ajoute un extérieur plus composé.

Remarquer, observer. On *remarque* les choses par attention pour s'en ressouvenir ; — on *observe* par examen pour en juger.

Remède, médicament. Tout ce qui contribue à guérir est un *remède* ; — toute matière, toute mixtion, préparée pour servir de *remède*, est un *médicament*.

Réminiscence, ressouvenir, souvenir, mémoire. La *réminiscence* est le plus léger et le plus faible des souvenirs ; — le *ressouvenir* est un souvenir renouvelé ; — le *souvenir* est d'une chose qui nous revient dans l'esprit, et rappèle notre attention ; — la *mémoire* est un acte quelconque de cette faculté qui nous rappèle nos idées.

Rémission, abolition, absolution, pardon, grâce. L'idée propre de *rémission* est celle de se désister de la peine qu'on a droit d'exiger de quelqu'un ; — celle d'*abolition* est celle de détruire, d'effacer, d'anéantir le crime, comme si la chose était nulle, ou non avenue ; — celle d'*absolution* est celle de

délier l'accusé, ou de le délivrer des liens par lesquels il était enchaîné ; — celle de *pardon* est de faire la rémission entière de la faute qu'on a droit de punir comme supérieur ; — celle de *grâce* est celle d'accorder un pardon purement gratuit.

RENAISSANCE, RÉGÉNÉRATION. *Renaissance* se dit du renouvellement d'une chose, et marque une nouvelle naissance ; — *régénération* marque une nouvelle vie.

RENCONTRER, TROUVER. *Rencontrer* exprime l'idée de trouver en allant à l'encontre ; — *trouver*, c'est parvenir dans le lieu, à l'endroit où est la chose, où on voulait atteindre.

RENDRE, REMETTRE, RESTITUER. Nous *rendons* ce qu'on nous avait prêté, ou donné ; — nous *remettons* ce que nous avons en gage, ou en dépôt ; — nous *restituons* ce que nous avons pris, ou volé.

RENONCER, RENIER, ABJURER. On *renonce* à des maximes et à des usages qu'on ne veut plus suivre, ou à des prétentions dont on se désiste ; — on *renie* le maître qu'on sert, ou la religion qu'on avait embrassée ; — on *abjure* l'erreur dans laquelle on s'était engagé, et dont on fesait profession publique.

RENONCIATION, RENONCEMENT. La *renonciation* est l'abandon volontaire des droits que l'on avait, ou que l'on prétendait avoir sur quelque chose ; — le *renoncement* est le détachement des choses de ce monde et de l'amourpropre.

RENTE, REVENU. La *rente* est ce qu'on vous rend, ce qu'on vous paie annuellement, comme prix, ou intérêt d'un fonds, ou d'un capital aliéné, ou cédé ; — le *revenu* est ce qui vous revient, ce qui est annuellement reproduit à votre profit, comme fruit de votre propriété et de vos avances productives.

RÉPONSE, RÉPLIQUE, RÉPARTIE. La *réponse* se fait à une demande, ou à une question ; — la *réplique* se fait à une réponse, ou à une remontrance ; — la *répartie* se fait à une raillerie, ou à un discours offensant.

REPRÉSENTER, REMONTRER. *Représenter*, c'est présenter de nouveau, rendre présent, remettre devant les yeux ; — *remontrer*, c'est montrer de nouveau, faire remarquer, avertir avec force.

RÉPUTATION, CÉLÉBRITÉ, RENOMMÉE, CONSIDÉRATION. La *réputation* d'un homme est l'estime que les autres font de lui ; — la *célébrité* est le produit de l'esprit, des talents, du génie : c'est le premier pas vers la *renommée*, qui ne diffère que par plus d'étendue ; — la *considération* est le produit, la plupart du temps, du caprice, ou de l'intrigue ; trop rarement elle est la récompense d'un vrai mérite.

RÉSERVE, MODESTIE, DÉCENCE, RETENUE, PUDEUR. La *réserve* évite de s'avancer ; — la *modestie* ne cherche pas à se mon-

trer; — la *retenue* ne se laisse voir qu'à demi; — la *décence* rougirait de paraître dans un état peu convenable; — la *pudeur* rougit même en se cachant.

RÉSIDENCE, DOMICILE, DEMEURE. La *résidence* est la demeure habituelle et fixe; — le *domicile*, la demeure légale, ou reconnue par la loi; — la *demeure*, le lieu où vous logez.

RESPECT, ÉGARDS, CONSIDÉRATION, DÉFÉRENCE. On a du *respect* pour l'autorité; — des *égards* pour la faiblesse; — de la *considération* pour la naissance; — de la *déférence* pour un avis.

RESPIRER, SOUPIRER APRÈS. *Respirer* annonce un desir plus ardent et plus énergique; — *soupirer*, un desir plus tendre et plus touchant.

RESSEMBLANCE, CONFORMITÉ. Plus il y a de *ressemblance* entre deux objets, plus ils approchent de la *conformité*; — ainsi la *conformité* est une *ressemblance* parfaite.

RESSEMBLANT, SEMBLABLE. Deux objets *ressemblants* ont la même apparence; — deux objets *semblables* sont seulement propres à être comparés.

RÉTABLIR, RESTAURER, RÉPARER. *Rétablir*, c'est remettre une chose en état; — *restaurer*, c'est remettre à neuf, remettre une chose dans son intégrité; — *réparer*, c'est raccommoder, redonner à une chose sa première apparence.

RETENUE, MODESTIE. La *retenue* est une sage prudence qui empêche de trop s'avancer; — la *modestie* est une qualité qui borne nos desirs et nos espérances.

RÉTIF, REBOURS, REVÊCHE, RÉCALCITRANT. Le *rétif* refuse d'obéir, ou de céder même à l'aiguillon; — le *rebours*, hérissé contre vous, ne donne aucune prise; — le *revêche* vous rebute et vous repousse; si vous le pressez, il se révolte, ou se soulève; — le *récalcitrant* se débat et se défend.

RÊVE, RÊVERIE. Le *rêve* nous a fait voir un objet comme présent; — la *rêverie* nous ferait croire qu'il est réel.

RÊVE, SONGE. *Rêver* est l'action de l'homme éveillé; — *songer* est l'action de l'homme endormi; rien ne ressemble plus aux *songes* de la nuit que les *rêves* du jour.

REVENIR, RETOURNER. On *revient* au lieu d'où l'on était parti; — on *retourne* au lieu où l'on était allé.

RÉUSSITE, SUCCÈS, ISSUE. La *réussite* est la sortie d'une affaire, mais répondant à nos vues, aboutissant à nos fins; — le *succès* est ce qui suit l'événement, ce qui en est la conséquence heureuse; — l'*issue* d'une affaire n'en est proprement que la sortie; elle est bonne, ou mauvaise.

RICHESSE, OPULENCE, ABONDANCE. La *richesse* est l'abondance des biens; — l'*opulence* est la réunion des jouissances

très haut, très escarpé ; c'est l'élévation et l'escarpeme
l'on envisage dans le rocher.

Rogue, arrogant, fier, dédaigneux. On reconnaît l'
rogue à sa hauteur, à sa raideur, à sa morgue ;— l'*arroga*
morgue, à ses manières hautaines ; — le *fier,* à sa h
au cas qu'il fait de lui ; — le *dédaigneux*, à son affe
de dignité, au grand mépris qu'il témoigne pour les

Roi, monarque, prince, potentat, empereur. Le r
désigne la fonction ou l'office de diriger, de conduire;
narque, le genre de gouvernement : ce genre est la m
chie, gouvernement d'un seul ; — *potentat,* la puissance
puissance est la réunion des forces d'un grand état ; — p
le rang : ce rang est le premier, celui de chef ; — *emper*
charge, ou l'autorité ; c'est le droit de commander.

Raide, rigide, rigoureux. L'homme *raide* ne plie p
résiste sans faiblir ; — l'homme *rigide* ne se prête pas, n
point mollir ; — l'homme *rigoureux* ne se relâche p
d'une sévérité intraitable.

Rondeur, rotondité. *Rondeur* exprime l'idée ab
d'une figure ronde ; — la *rotondité* est la rondeur pr
tel, ou tel corps, la figure de ce corps rond.

Rôt, rôti. Le *rôt* est le service des mets rôtis ; —
est la viande rôtie.

Route, voie, chemin. Le mot *route* renferme dan
idée quelque chose d'ordinaire et de fréquenté ; — ce
voie marque une conduite certaine vers un lieu dont
question ; — celui de *chemin* signifie précisément le
qu'on suit, et dans lequel on marche.

Rustaud, rustre. *Rustaud* ne s'applique qu'aux ge
la campagne, qui ont conservé tout l'air de leur état
aucune éducation ; — *rustre* s'applique aux gents qui
reçu de l'éducation, n'en conservent pas moins l'appare
paysan.

vouer de manière qu'elle soit perdue, ou transformée ; — *immoler*, c'est offrir un sacrifice sanglant, égorger une victime sur l'autel, détruire ce qu'on dévoue.

SAGACITÉ, PERSPICACITÉ. La *sagacité* est une pénétration l'esprit par laquelle on découvre, on démêle ce qu'il y a de plus caché, de plus difficile dans une intrigue, une affaire ; — la *perspicacité* est une force, une vivacité, une pénétration d'esprit qui sert à découvrir les choses les plus difficiles à connaître.

SAGESSE, PRUDENCE. La *sagesse* fait parler et agir à propos ; — la *prudence* empêche de parler et d'agir mal à propos.

SAGESSE, VERTU. La *sagesse* suppose dans l'esprit des lumières naturelles, ou acquises ; — la *vertu* suppose dans le cœur, par tempérament, ou par réflexion, du penchant pour le bien moral et de l'éloignement pour le mal.

SAIN, SALUBRE, SALUTAIRE. Les choses *saines* ne nuisent point ; — les choses *salubres* font du bien ; — les choses *salutaires* sauvent de quelque danger, de quelque mal, de quelque dommage.

SALUT, SALUTATION, RÉVÉRENCE. Le *salut* est une démonstration extérieure de civilité, d'amitié, de respect, faite aux personnes qu'on rencontre, qu'on aborde, qu'on visite ; — la *salutation* est le salut particulier qu'on fait dans telle occasion, avec des marques très apparentes de respect, ou d'empressement ; — la *révérence* est un salut de respect et d'honneur, par lequel on incline le corps, ou on ploie les genoux, pour rendre par cet abaissement un hommage particulier aux personnes.

DE SANG FROID, DE SANG RASSIS, DE SENS FROID, DE SENS RASSIS. On dit *de sang froid* par préférence à *de sens froid*, par la raison que c'est le propre du *sang*, et non pas du *sens*, de s'échauffer, de s'enflammer, de se refroidir, de se glacer ; — par la raison contraire, on dit plutôt *de sens rassis* que *de sang rassis*.

SATISFACTION, CONTENTEMENT. La *satisfaction* est l'accomplissement de ses desirs ; — le *contentement* est un sentiment de joie, produit par la satisfaction de ses desirs, ou même par tout autre événement agréable.

SATISFAIT, CONTENT. On est *satisfait* quand on a obtenu ce que l'on souhaitait ; — on est *content* lorsqu'on ne souhaite plus.

SAUVAGE, FAROUCHE. Un être *sauvage* l'est par défaut de culture ; — un être *farouche* l'est par vice d'humeur.

SAVOUREUX, SUCCULENT. *Savoureux*, qui a beaucoup de saveur, un très bon goût ; — *succulent*, qui est plein de suc et très nourrissant.

SCRUPULEUX, CONSCIENCIEUX. L'homme *consciencieux* s'attache à remplir ses devoirs avec la plus grande régularité; — l'homme *scrupuleux* les remplit avec la plus grande minutie.

SECOURIR, AIDER, ASSISTER. On *secourt* dans le danger; — on *aide* dans la peine; — on *assiste* dans le besoin.

SECRÈTEMENT, EN SECRET. *Secrètement* marque une action secrète, cachée, mystérieuse; — *en secret*, quelque particularité secrète de l'action dans un lieu secret, à part ou en particulier, tout bas, en sorte qu'il y a quelque chose de secret de caché dans l'action; — on trame *secrètement* un complot; on fait *en secret* une confidence.

SÉDITIEUX, TURBULENT, TUMULTUEUX. Ce qui est *séditieux* excite, ou tend à exciter la sédition; — ce qui est *turbulent* excite, ou tend à exciter des troubles; — ce qui est *tumultueux*, pris dans son sens primitif, excite, ou tend à exciter le tumulte, mais il se dit plutôt de ce qui se fait en tumulte.

SÉDUIRE, SUBORNER, CORROMPRE. *Séduire*, c'est abuser par des apparences, par des dehors attrayants, par des illusions, des prestiges, des impostures; — *suborner*, c'est gagner, ou capter par des flatteries, par des promesses, par des menaces; — *corrompre*, c'est séduire, suborner par toutes sortes de pratiques, d'actions, d'influences.

SEIN, GIRON. Au figuré *giron* est souvent pris pour *sein*, mais il suppose toujours des rapports un peu moins intimes; on dit : la patrie rejète de son *giron* celui qui lui déchire le *sein*; le simple habitant est dans le *giron* de la ville; le membre de la communauté est dans son *sein*.

SEING, SIGNATURE. Le *seing* est le signe qu'une personne met au bas d'un écrit pour en garantir, ou en reconnaître le contenu; — la *signature* est le résultat de l'action de signer, ou de mettre son seing.

SELON, SUIVANT. *Suivant* exprime l'action de parler, ou d'agir après, ou d'après une suite, une conséquence; — *selon* signifie *ainsi que*, *comme*, *à ce que*, *conformément à ce que*, etc.

SEMBLER, PARAÎTRE. Une chose vous *semble* belle par des traits, ou des formes de beauté; — une chose vous *paraît* belle par des apparences, des dehors de beauté; — *sembler* marque plus de réflexion, de persuasion, de raison que *paraître*.

SEMER, ENSEMENCER. *Semer* a rapport au grain; c'est le blé qu'on *sème* dans le champ; — *ensemencer* a rapport à la terre; c'est le champ qu'on *ensemence* de blé.

SENSIBLE, TENDRE. *Sensible*, capable de faire des impressions sur les sens, ou de recevoir ces impressions; — *tendre*, le contraire de dur; qui est facile à couper, à pénétrer, à affecter.

Sentiment, avis, opinion. Le *sentiment* emporte toujours ns son idée celle de sincérité; — l'*avis* n'est précisément un témoignage en faveur d'un parti; — l'*opinion* renne l'idée d'un suffrage donné en concours de pluralité oix.

ntiment, opinion, pensée. Le *sentiment* est une croyance par des raisons solides, ou apparentes; — l'*opinion* jugement qu'on fait avec quelque fondement; — la ient de la conjecture, c'est un jugement incertain.

timent, sensation, perception. Le *sentiment* va au cœur; *sation* s'arrête aux sens; — la *perception* s'adresse à

rment, jurement, juron. Le *serment* se fait proprement confirmer la sincérité d'une promesse; — le *jurement*, confirmer la vérité d'un témoignage; — le *juron* est espèce de jurement grossier.

rment, voeu. Le *serment* se rapporte principalement et ment à quelque homme auquel on le fait; — le *voeu* engagement où l'on entre directement avec Dieu.

viable, officieux, obligeant. *Serviable*, qui est toujours prêt à rendre de ces services ordinaires que nous nous ns dans la société; — *officieux*, qui est disposé, empressé re de bons offices, c'est-à-dire des services agréables et , qui aident, concourent aux succès de vos desseins; — *ant*, qui est disposé à obliger, à rendre des services plus ssants, plus importants, qui ne sont pas dus.

rvitude, esclavage. La *servitude* impose des devoirs, obligations; une fois qu'ils sont remplis, vous êtes libre; *esclavage* vous prive de la propriété, de votre existence.

évader, s'échapper, s'enfuir. *S'évader* suppose le secret; *échapper* suppose qu'on a déjà été pris, ou qu'on est prêt être; — *s'enfuir* ne suppose aucune de ces conditions.

sévérité, rigueur. La *sévérité* se trouve principalement s la manière de penser et de juger; — la *rigueur*, dans la nière de punir.

Signalé, insigne. La chose *signalée* est marquée et remarquée; — la chose *insigne* est marquante et remarquable.

Signe, signal. Le *signe* fait connaître, il est quelquefois turel; — le *signal* avertit, il est toujours arbitraire.

Silencieux, taciturne. Le *silencieux* garde le silence; — le *citurne* garde un silence opiniâtre.

Similitude, comparaison. La ressemblance très sensible constitue la *similitude*; — et le rapprochement que l'on fait es traits de ressemblance forme la *comparaison*.

Simplicité, simplesse. La *simplicité* est la vérité d'un caractère naturel, innocent et droit, qui ne connaît ni le dégui-

sement, ni le raffinement, ni la malice ; — la *simplesse* est l'ingénuité d'un caractère bon, doux et facile, qui ne connaît ni la dissimulation, ni la finesse, ni pour ainsi dire le mal.

SIMULACRE, FANTÔME, SPECTRE. Le *simulacre* est l'apparence trompeuse d'un objet vain ; — le *fantôme* est l'objet fantastique d'une vision extravagante ; — le *spectre* est la figure, ou l'ombre d'un objet hideux, ou effrayant, qui frappe les yeux, ou l'imagination.

SINCÉRITÉ, FRANCHISE, NAÏVETÉ, INGÉNUITÉ. La *sincérité* empêche de parler autrement qu'on ne pense ; — la *franchise* fait parler comme on pense ; — la *naïveté* fait dire librement ce qu'on pense ; — l'*ingénuité* fait avouer ce qu'on sait, ou ce qu'on sent.

SINGULIER, EXTRAORDINAIRE. Ce qui est *singulier* ne ressemble point à ce qui est, il est d'un genre particulier ; — ce qui est *extraordinaire* sort de la sphère à laquelle il appartient, il est particulier dans son genre.

SINUEUX, TORTUEUX. *Sinueux* indique plutôt la marche, le cours des choses ; — *tortueux*, leur forme, leur coupe. Le cours de la rivière est *sinueux ;* — la forme de la côte est *tortueuse.*

SITUATION, ASSIETTE. *Situation* désigne l'action, ce qui se fait, ou ce qu'on a fait ; — *assiette* désigne l'état, ce qui est, ce qui est ainsi.

SITUATION, ÉTAT. *Situation* a quelque chose d'accidentel et de passager ; — *état* dit quelque chose d'habituel et de permanent.

SITUATION, POSITION, DISPOSITION. La *situation* est une manière générale d'être en place ; — la *position* est une manière particulière d'être dans un sens ; — la *disposition* marque la position combinée de différentes parties, ou de divers objets, qui doivent concourir au même dessein, et une tendance particulière au but.

SOBRE, FRUGAL, TEMPÉRANT. L'homme *sobre* évite l'excès, il ne prend que ce que le besoin exige ; — l'homme *frugal* évite l'excès dans la qualité et dans la quantité ; — le *tempérant* évite également touts les excès.

SOCIABLE, AIMABLE. Les liaisons particulières de l'homme *sociable* sont les liens qui l'attachent de plus en plus à l'état ; — celles de l'homme *aimable* ne sont que de nouvelles dissipations qui retranchent autant de devoirs essentiels.

SOIGNEUSEMENT, CURIEUSEMENT. On dit conserver une chose *soigneusement* et *curieusement* ; — mais *curieusement* exprime quelque chose de plus recherché, de plus avide, de plus minutieux, de plus difficile que *soigneusement.*

SOIN, SOUCI, SOLLICITUDE. Le *soin* est un embarras, un travail de l'esprit, causé par une situation critique dont il s'agit de sortir; — le *souci*, une agitation, une inquiétude d'esprit causée par des accidents qui troublent le calme de l'âme, et la ...tent dans une triste rêverie; — la *sollicitude* est une agita...on vive et continuelle, qui nous oblige à des soins sans cesse ...naissants, ou à une vigilance constante et laborieuse.

SOLIDITÉ, SOLIDE. Le mot *solidité* a plus de rapport à la ...ée; — celui de *solide* en a davantage à l'utilité; — on ...ne de la *solidité* à ses ouvrages, et l'on cherche le *solide* ... ses desseins.

...LENNEL, AUTHENTIQUE. Un acte est proprement *solennel* ...'appareil, la cérémonie, la publicité, ou la notoriété de la ...e; — et *authentique*, par les formalités légales, les preu... l'autorité de la chose.

...LILOQUE, MONOLOGUE, COLLOQUE, DIALOGUE. Le *soliloque* ...ne conversation que l'on fait avec soi-même comme avec ...econd; — le *monologue* est une espèce de dialogue, dans ... le personnage joue tout à la fois son rôle et celui d'un ...dent; — le *colloque* est proprement une conversation fa...re et libre, qui n'est astreinte à aucune règle particulière; ...dialogue est un entretien suivi et raisonné entre deux ...locuteurs qui discutent, pour la plupart du temps.

...MBRE, MORNE. *Sombre* a quelque chose de plus noir, de ...triste, de plus austère, ou de plus horrible que *morne*.

...MME, SOMMEIL. Le *somme* est l'acte que nous fesons en ...nant; — le *sommeil* est, ou l'état dans lequel nous sommes, ...envie, le besoin que nous éprouvons.

...MMET, CIME, COMBLE, FAÎTE. Le *sommet* est la partie la ...haute, ou l'extrémité supérieure d'un corps élevé; — la ...est le sommet aigu, ou la partie la plus élevée d'un corps ...miné en pointe; — le *comble* est le surcroît en forme de ...te construit au dessus du corps d'un bâtiment pour le ...vrir; — le *faîte* est l'ouvrage, ou la place qui fait le ...plément, ou le dernier terme de l'élévation et de la ...se.

...ON DE VOIX, TON DE VOIX. Le *son de voix* est déterminé ...la constitution physique de l'organe, il se modifie peu; ...le *ton de voix* est une inflexion déterminée par les affections ...e l'on veut prendre, que l'on veut exprimer, il se modifie ...me ces affections.

SONGER, PENSER. *Penser* signifie avoir vaguement une chose ...ns l'esprit, s'en occuper, y attacher sa pensée, y donner ...n attention, réfléchir, méditer; — *songer* signifie seulement rouler une idée dans son esprit, y faire quelque atten-

— ce qui est *soudain* nous étonne; — ce qui est *subit* nous surprend.

SOUDOYER, STIPENDIER. *Soudoyer* désigne plutôt l'entretien, ou la subsistance des troupes; — *stipendier*, leur paie ou leur rétribution en argent.

SOUFFRIR, ENDURER, SUPPORTER. *Souffrir* se dit d'une manière absolue : on *souffre* le mal dont on ne se venge point; — *endurer* a rapport au temps : on *endure* le mal dont on diffère à se venger; — *supporter* regarde proprement les défauts personnels : on *supporte* la mauvaise humeur de ses proches.

SOUMETTRE, SUBJUGUER, ASSUJETTIR, ASSERVIR. *Soumettre*, c'est mettre dessous, ranger sous la dépendance, la domination, l'autorité; — *subjuguer*, c'est mettre sous le joug par la force, prendre un empire absolu; — *assujettir*, c'est mettre dans la sujétion, la contrainte, soumettre à des obligations, à des devoirs; — *asservir*, c'est mettre dans un état de servitude, réduire à une extrême dépendance.

SOUPÇON, SUSPICION. *Soupçon* est le terme vulgaire; — *suspicion* est le terme de palais; — le *soupçon* roule sur toutes sortes d'objets; — la *suspicion* tombe proprement sur les délits.

SOURIS, SOURIRE. Le *sourire* est la manière d'exprimer une joie douce, modeste et délicate; — le *souris* en est l'expression actuelle et passagère; — le *souris* prolongé devient *sourire*.

SOUVENT, FRÉQUEMMENT. *Souvent* n'indique que la pluralité des actes; — *fréquemment* annonce une habitude formée; — on fait *souvent* ce qui n'est pas rare, ce qu'il est ordinaire qu'on fasse; — on fait *fréquemment* ce qu'on est le plus accoutumé à faire, ce qu'on fait sans cesse.

STABILITÉ, CONSTANCE, FERMETÉ. La *stabilité* empêche de varier; — la *constance*, de changer; — la *fermeté*, de

STOÏCIEN, STOÏQUE. *Stoïcien* signifie appartenant à la secte hilosophique de Zénon ; — *stoïque* veut dire conformément ux maximes de cette secte ; — *stoïcien* va proprement à l'esrit et à la doctrine ; — *stoïque*, à l'humeur et à la conuite.

SUBREPTICE, OBREPTICE. Ils servent l'un et l'autre à caracriser des grâces obtenues par surprise : elles sont *subreptices* rsque, pour les obtenir, on a nommé comme vraie une chose asse ; — elles sont *obreptices* lorsque, pour parvenir au même ut, on a supprimé, dans son exposé, une vérité qui aurait npêché l'effet de la demande.

SUBSISTANCE, NOURRITURE, ALIMENTS. *Subsistance* a un raprt particulier au besoin qu'on éprouve de manger ; — *nourture*, à la satisfaction de ce besoin ; — *aliments*, aux vivres ue l'on emploie pour le satisfaire.

SUBSISTANCE, SUBSTANCE. *Subsistance*, ce qui sert à nour-, à entretenir, à faire subsister ; — *substance*, ce qui est ablument nécessaire pour pouvoir se nourrir, et pour pouvoir vre.

SUBSISTANCES, DENRÉES, VIVRES. Les *subsistances* embrassent s besoins réels, et surtout les divers objets de nécessité ; — s *denrées* sont des objets d'un commerce journalier et d'une nsommation commune ; — les *vivres* se bornent à la nourture et aux consommations journalières.

SUBTILITÉ, DÉLICATESSE D'ESPRIT. La *subtilité d'esprit* anonce la ruse, la chicane : elle s'accorde souvent avec l'exavagance ; — la *délicatesse d'esprit*, *de pensée*, ne s'accorde u'avec la raison, le bon sens ; elle exige un goût exquis.

SUFFISANT, IMPORTANT, ARROGANT. Qualifications réservées à eux qui se croient plus qu'ils ne sont : le *suffisant* est un ot, qu'on néglige ; — l'*important*, un homme ridicule, qui fait ire ; — l'*arrogant*, un important, dont on se plaint.

SUGGESTION, INSPIRATION, INSINUATION, INSTIGATION, PERSUAtion. La *suggestion* est une manière cachée d'occuper l'esprit le quelqu'un de l'idée qu'il n'aurait pas ; — l'*inspiration* est un moyen insensible et pénétrant de faire naître en lui des pensées, ou des sentiments qui semblent y naître d'euxmêmes ; — l'*insinuation* est une manière subite et adroite de se glisser dans l'esprit de quelqu'un, et de s'emparer de sa volonté sans qu'il s'en doute ; — l'*instigation* est un moyen stimulant et pressant d'exciter secrètement quelqu'un à faire ce à quoi il répugne et résiste ; — la *persuasion* est le moyen puissant et victorieux de faire croire fermement, ou adopter pleinement à quelqu'un ce qu'on veut, malgré les préjugés ou a prévention contraires.

SUIVRE LES EXEMPLES, IMITER LES EXEMPLES. On *suit les*

exemples de celui qu'on prend pour guide, pour règle; — on *imite les exemples* de celui qu'on prend pour modèle, pour type.

SUPERBE, ORGUEIL. Le *superbe* est un orgueil superbe, ou arrogant, ou insolent, fastueux, dédaigneux; — l'*orgueil* est une haute opinion de soi-même, qui fait qu'on n'estime que soi. Du reste, le *superbe* ne se dit plus maintenant; mais Corneille l'a employé, ainsi que les écrivains de son temps.

SUPPLÉER UNE CHOSE, SUPPLÉER À UNE CHOSE. *Suppléer une chose*, c'est fournir pour compléter un tout, remplir par cette addition le vide, la lacune; — *suppléer à une chose*, c'est mettre à sa place une autre chose qui en tient lieu.

SUPPOSITION, HYPOTHÈSE. L'*hypothèse* est une supposition purement idéale; — la *supposition* se prend pour une proposition, ou vraie, ou avouée.

SUPRÊME, SOUVERAIN. La chose *suprême* est ce qu'il y a de plus élevé; — la chose *souveraine*, ce qu'il y a de plus pleinement et absolument efficace.

SÛR, ASSURÉ, CERTAIN. *Certain* semble mieux convenir à l'égard des choses de spéculation, et partout où la force de l'évidence a lieu; — *sûr* est à sa place, qualifiant les choses qui concernent la pratique, ou qui servent à la conduite; — *assuré* a un rapport particulier à la durée des choses et aux témoignages des hommes.

SURFACE, SUPERFICIE. On dit *surface* quand on ne veut parler que de ce qui est extérieur et visible, sans aucun égard à ce qui ne paraît point; — on dit *superficie*, quand on a dessein de mettre ce qui paraît au dehors en opposition avec ce qui ne paraît pas.

SURPRENDRE, ÉTONNER. *Surprendre*, c'est prendre sur le fait lorsqu'on ne s'y attend pas, à l'improviste, au dépourvu; — *étonner*, c'est frapper, émouvoir, ébranler par un grand bruit, par une grande cause.

SURPENDRE, TROMPER, LEURRER, DUPER. L'idée commune de ces quatre mots est de faire donner dans le faux; mais *surprendre*, c'est y faire donner par adresse; — *tromper*, c'est y faire donner par déguisement; — *leurrer*, c'est y faire tomber par les appâts et l'espérance; — *duper*, c'est y faire donner par habileté.

SURVIVRE À QUELQU'UN, SURVIVRE QUELQU'UN. *Survivre à quelqu'un* est la phrase ordinaire; — *survivre quelqu'un* est du style de palais; il se dit lorsque la personne décédée était liée à celle qui survit par des contrats, des intérêts réciproques; la première locution ne suppose point cette liaison.

T.

TACT, TOUCHER, ATTOUCHEMENT. Le *tact* est proprement le sens qui reçoit l'impression des objets; — le *toucher* est l'action de ce sens; — l'*attouchement* est l'acte de toucher.

TAILLE, STATURE. *Stature* ne désigne que la grandeur; — *taille* ajoute à cette idée celle de la coupe, de la configuration, de la forme de la chose coupée. taillée.

TAIRE, CÉLER, CACHER. *Taire* marque le pur silence qu'on garde sur les choses; — *céler*, le secret qu'on en fait; — *cacher*, le mystère dans lequel on veut les ensevelir

SE TAPIR, SE BLOTTIR. *Se tapir*, c'est se cacher derrière quelque chose qui nous couvre, en prenant une posture raccourcie et resserrée; — *se blottir* exprime l'action de s'accroupir, de se ramasser, de se rouler sur soi-même.

TAPISSERIE, TENTURE. La *tapisserie* est un tissu destiné à couvrir les murs; — la *tenture*, un objet quelconque tendu sur les murs.

TARDER, DIFFÉRER. *Tarder*, c'est demeurer longtemps à venir, à faire quelque chose; — *différer*, c'est remettre, renvoyer à un temps plus éloigné.

TAS, MONCEAU. Ils sont également un assemblage de plusieurs choses placées les unes sur les autres, avec cette différence, que le *tas* peut être rangé avec symétrie, et que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui du hasard.

TAUX, TAXE, TAXATION. Le *taux* est la valeur pécuniaire de la chose; — la *taxe*, le réglement qui détermine cette valeur; — les *taxations*, de certains droits fixes, attribués à ceux qui en certains pays ont le maniement des deniers du roi.

TAVERNE, CABARET, GUINGUETTE, LOGIS, AUBERGE, HÔTELLERIE. La *taverne* est un lieu où l'on donne à boire et à manger; — le *cabaret*, un lieu où l'on ne donne qu'à boire; — la *guinguette*, un lieu où l'on va boire, manger et danser; — le *logis*, un lieu où l'on prend son logement; on y mange, ou on n'y mange pas; — l'*auberge*, un lieu connu où on loge; — l'*hôtellerie*, un lieu où l'on reçoit des voyageurs, qui y sont logés, nourris et couchés pour leur argent.

TEL, PAREIL, SEMBLABLE. Un objet est *tel* qu'un autre lorsqu'il a les mêmes qualités et les mêmes rapports; — il est *pareil* à un autre, lorsque, quoique lui ressemblant moins, il lui ressemble assez pour lui être comparé; — et il est *semblable* à un autre lorsqu'il a avec ce dernier quelques rapports d'analogie, mais non de comparaison.

TEMPLE, ÉGLISE. *Temple* paraît exprimer quelque chose d'auguste, et proprement, un édifice consacré à la Divinité; — *église* paraît marquer quelque chose de plus commun, et par-

ticulièrement un édifice fait pour l'assemblée des fidèles.

TÉNÈBRES, OBSCURITÉ, NUIT. Les *ténèbres* semblent signifier quelque chose de réel ; — l'*obscurité* est une pure privation de clarté ; — la *nuit* est la cessation du jour.

TERME, LIMITES, BORNES. Le *terme* est où l'on peut aller ; — les *limites* sont ce qu'on ne doit pas passer ; — les *bornes*, ce qui empêche de passer outre.

TERMES PROPRES, PROPRES TERMES. Les *termes propres* sont ceux que l'usage a consacrés pour rendre précisément les idées que l'on veut exprimer ; — les *propres termes* sont ceux mêmes qui ont été employés par la personne que l'on fait parler, ou par l'écrivain que l'on cite.

TERREUR, ÉPOUVANTE, EFFROI, FRAYEUR. La *terreur* est une violente peur qui abat le courage et jète le corps dans un tremblement universel ; — l'*épouvante* est une grande peur qui donne les signes de l'étonnement, de l'aversion, et ne permet pas la délibération ; — l'*effroi* est une peur extrême qui bouleverse également les sens et l'esprit ; — la *frayeur* est un violent accès de peur qui fait frissonner le corps, et trouble nos pensées.

TÊTE, CHEF. Au figuré, le mot *tête* convient mieux lorsqu'il est question de place, ou d'arrangement ; — le mot *chef* s'emploie très proprement lorsqu'il s'agit d'ordre, ou de subordination.

TÊTU, ENTÊTÉ, OPINIÂTRE, OBSTINÉ. *Têtu*, qui a un esprit, une humeur raide, absolue, décidée, qui s'en tient à son idée ; — *entêté*, qui a fortement une chose en tête, qui en est préoccupé de manière à ne pas s'en désabuser ; — *opiniâtre*, qui est excessivement attaché à son opinion, à sa pensée, qui la défend quand même et contre toute raison ; — *obstiné*, qui tient invariablement à une chose, qui ne se départ pas de son opposition.

TIC, MANIE. *Tic* regarde proprement les habitudes du corps ; — *manie*, les travers de l'esprit.

TISSU, TISSURE, TEXTURE, CONTEXTURE. Le *tissu* est formé par l'entrelacement de différents fils ; — la *tissure* est la qualité du tissu, la manière de lier les fils ensemble ; — la *texture* est l'ordonnance résultant de la disposition des parties ; — la *contexture* est l'ordonnance et la concordance des rapports que les parties ont les unes avec les autres, et avec le tout.

TOLÉRER, SOUFFRIR, PERMETTRE. On *tolère* les choses lorsque, les connaissant et ayant le pouvoir en main, on ne les empêche pas ; — on les *souffre* lorsqu'on ne s'y oppose pas, faisant semblant de les ignorer, ou ne pouvant les empêcher ; — on les *permet* lorsqu'on les autorise par un consentement formel.

Tombe, tombeau, sépulcre, sépulture. La *sépulture* est le destiné à recevoir les dépouilles mortelles ; — le *sépulcre* endroit particulier, la fosse, le caveau qui doit recevoir tel ; — la *tombe* est la pierre qu'on couche sur la fosse a fermer ; — le *tombeau* est le monument qu'on élève dessus pour satisfaire à l'orgueil des grands et des s.

Tomber par terre, tomber à terre. *Tomber par terre* se ce qui étant déjà à terre tombe de sa hauteur ; — *tom- terre*, de ce qui, étant élevé au dessus de terre, tombe ut.

Tonnerre, foudre. Le *tonnerre* est une explosion terrible, fait dans les airs : — la *foudre* est le feu du ciel, ce feu ique qui éclate et s'éteint en jetant une vive lumière.

Tors, tortu, tordu, tortué, tortillé. *Tors* indique sim- ent la direction d'un corps qui va en tournant en long biais ; — *tortu* signifie être de travers, contrefait, mal é ; — *tordu*, ce qui a été tordu de force, ou en changeant effort sa direction propre et naturelle ; — *tortué*, qui a aussé, courbé, retroussé, de manière à être rendu impro- pour sa destination première ; — *tortillé*, ce qui est tordu par plusieurs tours, plus ou moins serrés ; il se dit propre- ment des corps flexibles, faciles à plier.

Tort, injure. Le *tort* regarde particulièrement les biens et la réputation ; — l'*injure* regarde proprement les qualités personnelles.

Tort, préjudice, dommage, détriment. Le *tort* blesse le droit de celui à qui on le fait ; — le *préjudice* nuit aux inté- êts de celui à qui on le porte ; — le *dommage* cause une perte celui qui le souffre ; — le *détriment* détériore la chose de celui qui le reçoit.

Touchant, pathétique. Le *touchant* est ce qui émeut l'âme d'une manière tendre, en la frappant dans un endroit sensi- ble ; — le *pathétique* est ce qui l'émeut par une suite de sen- timents attendrissants.

Toucher, émouvoir. *Émouvoir*, c'est faire mouvoir, mettre n mouvement ; — *toucher*, c'est atteindre, frapper.

Toucher, manier. On *touche* plus légèrement ; — on *manie* pleine main.

Toujours, continuellement. Ce qu'on fait *toujours* se fait n tout temps et en toute occasion ; — ce qui se fait *continuel- lement* se fait sans interruption et sans relâche.

Tour, tournure. Le *tour* donne la *tournure* ; la chose re- oit la *tournure* donnée par le *tour* ; — la *tournure* est la forme ui reste à la chose tournée, ou changée par un certain *tour*.

Tour, circonférence, circuit. Le *tour* est la ligne qu'on

en s'éloignant de la ligne droite, ou en formant des tours, des détours, des retours.

Tout, chaque. *Tout* suppose uniformité dans le détail, et exclut les exceptions et les différences; — *chaque*, au contraire, suppose et indique nécessairement des différences dans le détail; — *tout* homme a des passions, c'est une suite nécessaire de sa nature; — *chaque* homme a sa passion dominante, c'est une suite nécessaire de la diversité des tempéraments.

Tout, le. *Le* ne marque la totalité des individus que secondairement et indirectement, parcequ'il désigne primitivement et directement l'espèce; — *tout* marque, au contraire, primitivement et directement, la totalité physique des individus, et ne peut désigner l'espèce que secondairement et indirectement.

Traduction, version. La *version* est plus attachée aux procédés propres de la langue orientale, et plus asservie dans ses moyens aux vues de la construction analytique; — la *traduction* est plus occupée du fond des pensées, plus attentive à les présenter sous la forme qui peut leur convenir dans la langue nouvelle, et plus assujettie dans ses expressions aux tours et aux idiotismes de cette langue.

Train, équipage. Le *train* regarde la suite; — l'*équipage*, le service; — on dit: un *grand train*; un *bel équipage*.

Traîner, entraîner. *Traîner*, c'est tirer après soi; — *entraîner*, c'est traîner avec soi; — on *traîne* avec soi; on *entraîne* dans son cours.

Traite, trajet. La *traite* est proprement l'étendue de l'espace, ou du chemin qu'il y a d'un lieu à un autre; — le *trajet* est le passage qu'il faut traverser, ou franchir pour aller d'un lieu à un autre.

Traité, marché. Le *traité* est une convention, un accom-

[redacted]

ober l'opposition ; ce qui met fin aux débats ; ce contre oi il n'y a rien à alléguer.

RANQUILLE, CALME, POSÉ, RASSIS. Être *tranquille*, c'est n'a- r point d'inquiétude ; — être *calme*, c'est n'avoir point de ssion ; — être *posé*, c'est n'avoir point de hâte ; — être *sis*, c'est n'avoir plus d'agitation.

RANQUILLITÉ, PAIX, CALME. Ces mots expriment une situa- n exempte d'agitation ; mais *tranquille* ne regarde préci- nent que la situation en elle-même et dans le temps pré- nt ; — *paix* regarde cette situation par rapport aux ennemis i pourraient y causer de l'altération ; — *calme* s'emploie mme succédant à une situation agitée, ou comme la pré- lant.

RANSCRIRE, COPIER. *Transcrire*, c'est écrire une seconde s, transporter sur un autre papier, porter d'un livre dans autre ; — *copier*, c'est multiplier la chose, en tirer un ble, ou des doubles, former des exemplaires pour multi- er la chose, l'avoir en abondance.

RANSES, ANGOISSES. La *transe* est l'effet qu'une grande peur uit sur l'esprit, comme le grand froid sur le corps ; — *goisse* est un état de peine, de douleur pressante, de dé- se, d'anxiété, causé par des embarras, des difficultés.

RANSPORT, TRANSLATION, TRANSPORTER, TRANSFÉRER. On dit *sporter* toutes les fois qu'on veut rendre l'idée propre de er ; — on dit *transférer* lorsqu'il s'agit de faire changer place un objet sans le porter ; — on fait le *transport*, on *sporte* des denrées, des marchandises, de l'argent, qu'on e, qu'on voiture ; — on ne les *transfère* pas ; — on fait la *slation*, on *transfère* un marché, une fête, une résidence n change, qu'on place, qu'on établit ailleurs, parce- n ne les porte ni ne les voiture.

RAVAIL, LABEUR. Le *travail* est une application soigneuse : e *labeur* est un travail pénible ; — le *travail* occupe nos es ; — le *labeur* exige des efforts soutenus.

RÉBUCHER, BRONCHER. On *trébuche* lorsqu'on perd l'équi- e, et qu'on va tomber ; — on *bronche* lorsqu'on fait un pas, qu'on cesse d'aller droit et ferme, pour avoir ppé, heurté contre un corps pointu, ou éminent.

RÉPAS, MORT, DÉCÈS. *Trépas* est poétique, et emporte dans idée le passage d'une vie à l'autre ; — *mort* est du style inaire, et signifie précisément la cessation de vivre ; — *ès* est d'un style plus recherché, tenant un peu de l'usage palais, et marquant proprement le retranchement du mbre des mortels.

TRÈS, FORT, BIEN. *Très* est le mot propre et consacré pour signer le plus haut degré dans la comparaison : il est *très*

sage; — *fort* n'indique qu'un haut degré indéfini, avec une sorte de surprise, sans marquer le plus haut; mais il est affirmatif : il est *fort* sage; — *bien* est également un peu vague, il marque un sentiment d'approbation, ou d'improbation; ainsi l'on dit : il est *bien* sage, c'est-à-dire que la personne l'est réellement; mais la même phrase peut se rendre d'une manière ironique, et signifier alors qu'elle n'est pas sage.

TROMPER, DÉCEVOIR, ABUSER. *Tromper*, c'est induire malicieusement dans l'erreur, ou le faux; — *décevoir*, c'est y engager par des moyens séduisants, ou spécieux; — *abuser*, c'est y plonger par un abus odieux de ses forces et de la faiblesse d'autrui.

TROUPE, BANDE, COMPAGNIE. Plusieurs personnes, jointes pour aller ensemble, font la *troupe*; — plusieurs personnes, séparées des autres pour se suivre, et ne se point quitter, font la *bande*; — plusieurs personnes, réunies par l'occupation, l'emploi, ou l'intérêt, font la *compagnie*.

TUMULTUEUX, TUMULTUAIRE. *Tumultueux*, qui excite beaucoup de tumulte, qui se fait avec beaucoup de tumulte; — *tumultuaire*, qui est fait dans le tumulte, avec précipitation, sans ordre, contre les formes.

TUYAU, TUBE. *Tube* est un terme de science; — *tuyau* est de l'usage ordinaire. Le physicien et l'astronome se servent de *tubes*; — nous employons différentes sortes de *tuyaux* dans les usages de la vie commune.

TYPE, MODÈLE. Le *type* représente ce que les objets sont aux yeux; — le *modèle* montre ce que les objets doivent être. Le *type* est tel que la chose; il faut faire la chose d'après le *modèle*.

U.

UNI, PLAIN. Ce qui est *uni* n'est pas raboteux; — ce qui est *plain* n'a ni enfoncement, ni élévation; — un marbre *uni* est facile à polir; un pays *plain* n'a ni montagnes, ni vallées.

UNION, JONCTION. L'*union* regarde particulièrement deux différentes choses qui se trouvent bien ensemble; — la *jonction* regarde proprement deux choses qui se rapprochent l'une auprès de l'autre.

UNIQUE, SEUL. Une chose est *unique* lorsqu'il n'y en a point d'autre de la même espèce; — elle est *seule* lorsqu'elle n'est pas accompagnée.

USAGE, COUTUME. Ce que la plus grande partie des gens pratiquent est un *usage*; — ce qui est pratiqué depuis longtemps est une *coutume*. Le premier semble plus universel; la seconde paraît être plus ancienne.

USER, SE SERVIR, EMPLOYER. *User* exprime l'action de faire

usage d'une chose selon le droit, ou la liberté qu'on a d'en disposer à son gré et à son avantage; — *se servir* exprime l'action de tirer un service d'une chose, selon le pouvoir et les moyens qu'on a de s'en aider dans l'occasion donnée; — *employer* exprime l'action de faire une application particulière d'une chose, selon les propriétés qu'elle a, et le pouvoir que vous avez d'en régler la destination.

Usurper, envahir, s'emparer. *Usurper*, c'est prendre injustement une chose à son légitime maître, par voie d'autorité et de puissance; — *envahir*, c'est prendre tout d'un coup, par voie de fait, quelque pays, ou quelque canton, sans prévenir par aucun acte d'hostilité; — *s'emparer*, c'est précisément se rendre maître d'une chose, en prévenant les concurrents et touts ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

Utilité, profit, avantage. L'*utilité* naît du service que l'on tire des choses; — le *profit*, du gain qu'elles produisent; — l'*avantage*, de l'honneur, ou de la commodité qu'on y trouve.

V.

Vacances, vacations. *Vacances* se dit de la cessation des études publiques dans les écoles et dans les colléges; — *vacations*, de la cessation des séances des gents de justice.

Vacarme, tumulte. *Vacarme* emporte par sa valeur l'idée d'un grand bruit; — *tumulte*, celle d'un plus grand désordre.

Vaillant et vaillance, valeureux et valeur. La *vaillance* est la vertu, ou la force courageuse qui règne dans le cœur, et constitue l'homme essentiellement *vaillant*; — la *valeur* est cette vertu qui se déploie avec éclat dans l'occasion de s'exercer, et qui rend l'homme *valeureux* dans les combats.

Vaincre, surmonter. *Vaincre* suppose un combat contre un ennemi qu'on attaque; — *surmonter* suppose seulement des efforts contre quelque obstacle qu'on rencontre, et qui fait de la résistance.

Vaincu, battu, défait. Une armée est *vaincue* quand elle perd le champ de bataille; — elle est *battue* quand elle le perd avec un échec considérable; — elle est *défaite* lorsque cet échec va au point que l'armée est dissipée, ou tellement affaiblie, qu'elle ne puisse plus tenir la campagne.

Vainement, inutilement, en vain. On a travaillé *vainement* quand on a fait une chose sans succès; — *en vain*, quand on l'a faite sans fruit; — *inutilement*, quand on l'a faite sans nécessité, quand on n'est pas parvenu au but qu'on s'était proposé.

Valet, laquais. Le *valet* est proprement un homme de ser-

vice; — le *laquais* est un homme de suite; l'un emporte une idée d'utilité, l'autre une idée d'ostentation.

VALÉTUDINAIRE, MALADIF, INFIRME, CACOCHYME. Le *valétudinaire* est d'une santé chancelante; — le *maladif* est sujet à être malade; — l'*infirme* est affligé de quelque dérangement d'organes; — le *cacochyme* est plein de mauvaise humeur.

VALEUR, COURAGE. Le *courage* est le mot générique, c'est lui qui nous fait supporter les souffrances et la vie; — la *valeur* est une espèce de courage qui nous fait braver la mort.

VALEUR, PRIX. Le mérite des choses en elles-mêmes en fait la *valeur*; — et l'estimation en fait le *prix*.

VALLÉE, VALLON. *Vallée* semble signifier un espace plus étendu; — *vallon* semble en marquer un plus resserré.

VANTER, LOUER. On *vante* une personne pour lui procurer l'estime des autres, ou pour lui donner de la réputation; — on la *loue* pour témoigner l'estime qu'on fait d'elle, ou pour lui applaudir.

VARIATION, CHANGEMENT. La *variation* consiste à être tantôt d'une façon et tantôt d'une autre; — le *changement* consiste seulement à cesser d'être le même.

VARIATION, VARIÉTÉ. Les changements successifs dans le même sujet font la *variation;* — la multitude des différents objets fait la *variété*.

VARIÉTÉ, DIVERSITÉ, DIFFÉRENCE. La *variété* coupe, rompt l'uniformité; — la *diversité* détruit, exclut la conformité; — la *différence* exclut l'identité, ou la parfaite ressemblance.

VASTE, GRAND. Dire de quelqu'un qu'il a l'esprit *vaste* n'est pas toujours en faire l'éloge; — dire qu'il a un *grand* esprit, au contraire, se prend toujours en bonne part.

VEDETTE, SENTINELLE. Soldats chargés de veiller à la sûreté commune, avec cette différence qu'on appelle *vedette* le cavalier; — et *sentinelle*, le fantassin.

VEILLER À, VEILLER, SURVEILLER. On *veille à* l'exécution d'une chose, *à* sa conservation; — on *veille* sur les personnes, sur ce qui se fait, ou ce qui est fait; — on *surveille à* tout et sur tout; — on *surveille* les personnes qui veillent *sur*, ou *à*. Les soldats *veillent à* leur poste; les officiers *veillent sur* le poste et sur eux; le général *surveille* à tout et les *surveille* tous.

VÉLOCITÉ, VITESSE, RAPIDITÉ. La *vélocité* est la qualité du mouvement fort et léger; — la *vitesse*, celle du mouvement prompt et accéléré; — la *rapidité*, celle du mouvement impétueux et violent.

VÉNAL, MERCENAIRE. Ce qui est *vénal* est à vendre; — ce qui est *mercenaire* est à louer à tout venant, au jour le jour.

Vendre, aliéner. *Vendre*, c'est donner, céder pour de l'argent, pour un certain prix, une chose dont on a la propriété; — *aliéner*, c'est transférer à un autre la propriété d'un bien qu'on lui vend, dont on le rend maître d'une manière, ou d'une autre.

Vénération, respect. On témoigne de l'estime à quelqu'un par la *vénération*; — on lui marque de la soumission par le *respect*.

Vénération, révérence, respect. La *vénération* est un profond respect, elle n'a au dessus d'elle que l'adoration; — la *révérence* est une crainte respectueuse, elle impose donc avec le respect une sorte de frein; — le *respect* est une distinction honorable, c'est le premier, ou le moindre degré d'honneur.

Vénéneux, venimeux. Touts deux se disent de ce qui porte en soi un *venin* quelconque; seulement *vénéneux* se dit de tout ce qui n'a pas, par soi, le pouvoir de communiquer ce *venin*; — et *venimeux*, de tout ce qui peut le communiquer par son propre fait.

Vérifier, avérer. *Vérifier*, c'est employer les moyens de se convaincre, ou de convaincre quelqu'un qu'une chose est véritable, ou conforme à ce qu'elle est, qu'elle est exacte; — *avérer*, prouver, constater d'une manière convaincante qu'une chose est vraie et réelle.

Verser, répandre. *Verser* se dit d'une liqueur que l'on épanche à dessein d'un vase, ou dans un vase; — *répandre* se dit d'une liqueur qu'on laisse tomber sans le vouloir.

Vestige, trace. Le *vestige* n'est qu'un trait imprimé, on le cherche; — la *trace* est une ligne plus, ou moins prolongée, on la suit.

Vêtement, habillement, habit. *Vêtement* exprime simplement ce qui sert à couvrir le corps; — *habillement* renferme un rapport à la forme, à la façon dont on est vêtu; il s'entend de tout ce qui est de parure, ou de simple ornement; — *habit* signifie ce qui est robe, ce qui tient de la robe; tels sont les effets à manches qui longent la taille.

Vêtu, revêtu, affublé. *Vêtu* se dit des habits ordinaires faits pour le besoin et la commodité; — *revêtu* s'applique aux habillements établis pour distinguer, dans l'ordre civil, les honneurs et les dignités; — *affublé* est d'un usage ironique pour les habillements extraordinaires et de caprice.

Vexer, molester, tourmenter. Nous sommes *vexés* par un abus de pouvoir, ou d'autorité; — *molestés*, par ce qui pèse sur nous jusqu'à nous blesser, ou nous fatiguer; — *tourmentés* par ce qui ne nous permet point de repos, et nous tient dans une souffrance, une peine, ou une gêne continuelle.

VIANDE, CHAIR. Le mot *viande* porte avec lui une idée de nourriture que n'a pas le mot *chair*; mais ce dernier a, à la composition physique de l'animal, un rapport que n'a pas le premier. On dit la *viande* du bœuf, et la *chair* du corbeau.

VIBRATION, OSCILLATION. La *vibration* est un mouvement alternatif, ou réciproque sur lui-même, dont la cause réside uniquement dans l'élasticité; — l'*oscillation*, un mouvement alternatif, ou réciproque sur lui-même, dont la cause réside uniquement dans la pesanteur.

VICE, DÉFAUT, IMPERFECTION. *Vice* marque une mauvaise qualité morale; — *défaut*, une mauvaise qualité de l'esprit, ou une mauvaise qualité purement extérieure; — *imperfection* est le diminutif de défaut.

VICIEUX, PERVERS, CORROMPU, DÉPRAVÉ. Le *vicieux* est porté au mal par un défaut de sa nature, ou par une mauvaise habitude qui le lui a rendu naturel; — le *dépravé* est perverti par l'habitude du mal, au point de n'avoir plus de goût que pour ce qui est mauvais; — le *corrompu* est celui en qui l'habitude du mal a détruit le germe du bien; — le *pervers* est opposé au bien par inclination; il en est l'ennemi.

VIDUITÉ, VEUVAGE. La *viduité* est l'état actuel du survivant des deux conjoints qui n'a point encore passé à un autre mariage; — le *veuvage* est le temps que dure cet état.

VIEUX, ANCIEN, ANTIQUE. Ces termes enchérissent l'un sur l'autre; *antique* enchérit sur *ancien*, et celui-ci sur *vieux*.

VIGOUREUX, FORT, ROBUSTE. Le *vigoureux* semble plus agile et doit beaucoup au courage; — le *fort* paraît être plus ferme et doit beaucoup à la construction des muscles; — le *robuste* est moins sujet aux infirmités.

VIOL, VIOLEMENT, VIOLATION. Le *viol* est un acte d'impudicité; — le *violement* est l'infraction de tout ce que l'on doit observer; — la *violation* est la profanation des choses sacrées, ou respectables.

VIOLENT, EMPORTÉ. L'homme *violent* va jusqu'aux gestes; — l'*emporté* s'en tient aux paroles.

VIS-À-VIS, EN FACE, FACE À FACE. Les objets qui n'ont pas de face sont *vis-à-vis*: les deux points placés sur une même ligne sont *vis-à-vis*; — un objet qui n'a pas de face, ou dont la face n'est pas tournée du côté de celle d'un autre objet, est *en face* de ce dernier; — les objets dont la face est en regard, sont *face à face*.

VISCÈRES, INTESTINS, ENTRAILLES. Les *viscères* sont les organes destinés à produire dans les aliments des changements utiles à la santé et à la vie; le cœur, le foie, les poumons, les boyaux, sont les *viscères*; — les *intestins* sont des organes qui servent à digérer, à purifier et distribuer le chyle, et à

vider les excréments; — les *entrailles* sont l'ensemble de ces parties.

VISION, APPARITION. La *vision* se passe dans les sens intérieurs, et ne suppose que l'action de l'imagination; — l'*apparition* frappe de plus les sens extérieurs, et suppose un objet au dehors.

VISQUEUX, GLUANT. *Gluant* signifie ce qui possède la qualité de s'attacher, comme la glu; — *visqueux*, ce qui s'attache avec force.

VITE, TÔT, PROMPTEMENT. Le mot *vite* exprime le mouvement avec lequel on agit; — *tôt*, le moment où l'action se fait; — *promptement*, le temps qu'on emploie à la chose.

VIVACITÉ, PROMPTITUDE. La *vivacité* tient de la sensibilité et de l'esprit; — la *promptitude*, de l'humeur et de l'action; — le *vif* réplique avec *vivacité*; — on exécute un travail avec *promptitude*.

VOGUE, MODE. La *mode* est un usage régnant et passager, introduit par le goût, ou le caprice; — la *vogue* est un concours excité par la réputation, le crédit et l'estime.

VOIE, MOYEN. La *voie* est la manière de s'y prendre pour réussir; — le *moyen* est ce qu'on met en œuvre pour cet effet.

VOILER, DÉGUISER, PALLIER, DISSIMULER. *Voiler*, c'est se servir de l'apparence réelle de certaines choses pour en couvrir d'autres qu'on veut tenir cachées; — *déguiser*, c'est donner aux choses l'apparence de choses qui ne sont pas; — *pallier*, c'est présenter les choses sous une apparence adoucie; — *dissimuler*, c'est supprimer toutes les apparences.

VOIR, APERCEVOIR. On *voit* ce qui se montre à nu, à découvert; — on *aperçoit* ce qui est caché.

VOIR, REGARDER. On *voit* ce qui frappe la vue; — on *regarde* où l'on jète le coupdœil.

VOL, VOLÉE, ESSOR. Le *vol* est l'action de s'élever dans les airs, et d'en parcourir un espace; — la *volée* est un vol soutenu et prolongé, ou varié; — l'*essor* est un vol hardi, haut, et long, le plein vol d'un grand oiseau.

VOLONTÉ, INTENTION, DESSEIN. La *volonté* est une détermination fixe qui regarde quelque chose de prochain; — l'*intention* est un mouvement de l'âme qui envisage quelque chose d'éloigné; — le *dessein* est une idée adoptée et choisie, qui suppose quelque chose de médité.

VOLUME, TOME. Le *volume* est un livre quelconque relié, ou broché; — le *tome*, la partie d'un ouvrage littéraire séparée de l'autre; — la reliure sépare les *volumes*; — la division de l'ouvrage constitue les *tomes*.

VOLUPTÉ, DÉBAUCHE, CRAPULE. La *volupté* suppose beau-

coup de choix dans les objets, et même de la modération dans la jouissance; — la *débauche* suppose le même choix, mais nulle modération; — la *crapule* exclut l'un et l'autre.

VOUER, DÉVOUER, DÉDIER, CONSACRER. *Vouer* signifie promettre, engager d'une manière rigoureuse, irrévocable, par l'expression d'un desir ardent et d'une volonté ferme; — *dévouer*, attacher, livrer sans réserve, sans restriction, par le sentiment d'un zèle généreux; — *dédier*, mettre sous l'invocation, sous les auspices de l'objet auquel on dédie par un hommage solennel; — *consacrer*, dévouer religieusement, entièrement, invariablement, par un vrai sacrifice.

VOULOIR, AVOIR ENVIE, SOUHAITER, DESIRER, SOUPIRER, CONVOITER. Les *volontés* se conduisent par l'esprit; — les *envies* tiènent des sens; — les *souhaits* se nourrissent d'imaginations; — les *désirs* viènent des passions; — les *soupirs* partent de l'âme; — le mot *convoitise* n'est d'usage que dans la théologie; — on *convoite* la femme, ou le bien d'autrui.

VRAI, VÉRIDIQUE. L'homme *vrai* dit la vérité par caractère, pour ainsi dire malgré lui; — le *véridique* la dit par raisonnement, parcequ'il vaut mieux celà que mentir.

VRAI, VÉRITABLE. *Vrai* marque la vérité d'un fait raconté, et s'applique expressément au fait; — *véritable* désigne la vérité de la narration, et s'applique à la manière dont le fait est raconté.

Z.

ZÉPHYR, ZÉPHIRE. Le *zéphyr* est un vent doux et agréable; — le *zéphire* est le même vent personnifié dans la fable; — le *zéphyr* échauffe, ou rafraîchit l'air, selon la saison; — le *zéphire* caresse Flore et fait éclore les fleurs.

Voici la nomenclature exacte des synonymes d'après le dictionnaire de M. GUIZOT. Cependant il en est encore un bon nombre qui ont été omis. Nous n'avons pas cru devoir les ranger parmi les autres, afin que la responsabilité de leur acception ne repose que sur nous.

Nous profiterons de cette addition pour donner l'explication de quelques paronymes que nous ne séparerons pas cependant des autres mots. (1)

(1) On appèle *paronymes* les mots qui ont à peu près la même

A.

Affiler, effiler. *Affiler*, c'est aiguiser le tranchant émoussé d'un outil ; — *effiler*, c'est défaire un tissu fil à fil.

Aller en campagne, à la campagne. *Aller en campagne*, c'est aller à la guerre ; — *aller à la campagne*, c'est aller hors la ville pour se divertir.

Amicàlement, amiablement. Ce qui est fait avec *douceur*, avec *grâce*, avec *honnêteté*, est fait *amiablement* ; — ce qui est fait avec *amitié*, qui part du *cœur*, est fait *amicalement*.

Apparier, appareiller. *Apparier* se dit de l'action de mettre les animaux par *paire*, ou des oiseaux qui s'accouplent ; — *appareiller*, c'est joindre une chose à une autre chose *pareille*.

Assurer quelqu'un, assurer à quelqu'un. *Assurer quelqu'un*, c'est s'engager à rembourser les valeurs de certains objets, s'ils viènent à être détruits, soit par un incendie, soit autrement ; — *assurer à quelqu'un*, c'est lui garantir un droit sur une chose quelconque : on *assure à quelqu'un* une somme, une rente, etc.

Assurer, promettre. Ces deux mots sont synonymes dans une acception ; on dit : vous pouvez l'*assurer* que je prendrai ses intérêts, et vous pouvez lui *promettre*, etc. ; mais le premier nous semble avoir plus de force.

Atteindre une chose, atteindre à une chose. *Atteindre une chose* a plusieurs acceptions ; il signifie parvenir à un *terme* dont on était plus, ou moins éloigné : attraper en chemin quelqu'un que l'on poursuit, égaler en réputation ce qui était au dessus de soi ; — *atteindre à une chose*, c'est toucher une chose qui est à une distance assez éloignée pour qu'on ne puisse pas y toucher sans effort : *atteindre au plancher*, etc. ; on dit aussi au figuré : *atteindre à* la perfection, au sublime, etc.

Aveuglément, aveuglement. Le premier se dit de celui qui agit comme un aveugle ; le second, de celui qui est aveugle : cet homme se jète *aveuglément* dans ses passions ; c'est un grand malheur que l'*aveuglement*.

B.

Bâiller, bayer. *Bâiller* c'est respirer en ouvrant grande-

---

consonnance et diffèrent d'acception ; comme : *éminent, imminent*. Plusieurs ont été confondus avec les *homonymes* et avec les *synonymes*. C'est un tort sans doute, mais la ligne de démarcation qui sépare ces mots est souvent difficile à saisir.

ment et involontairement la bouche ; — *bayer*, c'est se tenir la bouche béante : on *baye* par surprise ; on *bâille* par ennui.

Bâilleuse, bailleresse. *Bâilleuse* désigne une personne qui bâille, ou est dans l'habitude de bâiller (en ouvrant la bouche) ; son masculin est *bâilleur* ; — *bailleresse* est un terme de pratique et de notaire ; il désigne une personne qui donne à ferme, qui passe un bail ; son masculin est *bâilleur*.

Bâtonnier, bâtoniste. Le *bâtonnier* est celui qui a eu en dépôt pour un temps le *bâton* d'une confrérie, ou avait été choisi par son ordre pour être le chef pendant certain temps ; — le *bâtoniste* est celui qui est adroit à manier un *bâton*.

Battre le tambour, battre du tambour. *Battre le tambour*, c'est donner un signal en frappant sur le tambour avec des baguettes, soit pour annoncer une nouvelle, convoquer une assemblée, etc. ; — *battre du tambour*, c'est simplement frapper sur un tambour pour en tirer des sons, mais sans aucun autre but que celui de s'amuser.

Bêtement, bestialement. Ce qui est fait *bêtement* est fait sottement, d'une manière *bête*, *stupide* ; — ce qui est fait *bestialement* est fait selon la nature de la *bête*, tient de la vraie *bête* ; — le niais et l'ignorant agissent souvent *bêtement* ; — l'homme abruti, dépravé dans ses goûts, agit *bestialement*.

Bise, brise. La *bise* est un vent froid et sec qui règne dans l'hiver ; — la *brise*, un vent frais qui règne le soir, ou le matin sur la mer.

Branler, ébranler. *Branler*, c'est agiter çà et là, de côté et d'autre ; — *ébranler*, c'est donner des secousses, rendre moins ferme, émouvoir, attendrir : on *branle* une chose en équilibre, ou suspendue ; — on *ébranle* ce qui était fixé, ce qui a sa base ; on *ébranle* un poteau, un monument, un arbre, si la racine en reçoit une secousse, un homme dans son caractère, etc. ; — on *branle* un arbre en n'agitant que le haut, un homme sur sa chaise, etc.

Brou, coque, coquille, écale, cosse. Le *brou* se dit de l'enveloppe des fruits à coquille : *brou* de noix, etc. ; — la *coque* est l'enveloppe de l'œuf, la seconde enveloppe de la noix, de l'amande, etc. *Coque* se dit aussi de l'enveloppe où se renferme le ver à soie ; — la *coquille* est l'enveloppe des huîtres, des moules, des limaçons, etc. ; se dit aussi de la *coque* de l'œuf, des noix, des amandes, etc., mais quand elles sont vides ; — l'*écale* est la petite peau qui enveloppe les pois ; on s'en sert aussi pour désigner le *brou* de certains fruits ; — la *cosse* est

l'enveloppe dans laquelle sont renfermés les pois, les lentilles, etc.

Brouillard, brume. La *brume* ne diffère du *brouillard* qu'en ce qu'elle se dit particulièrement du brouillard qu'on observe sur la mer, et que le *brouillard* se dit de toute vapeur froide et humide qui obscurcit l'air. La *brume* n'est souvent qu'une obscurité, le *brouillard* est toujours mêlé d'une pluie plus, ou moins fine.

C.

Calfater, calfeutrer. *Calfater*, c'est garnir de poix et d'étoupe les fentes d'un vaisseau; — *calfeutrer*, c'est boucher les fentes d'une porte, ou d'une fenêtre avec des bandes de toile, de papier, etc.

Calotte, soufflet. La *calotte* diffère du *soufflet* en ce qu'elle se donne plutôt sur le derrière de la tête que partout ailleurs, et que le *soufflet* s'applique sur la joue. Touts deux désignent un coup du plat de la main.

Cantatrice, chanteuse. *Cantatrice* désigne une chanteuse en réputation; — *chanteuse* s'applique plus particulièrement à des femmes qui vendent des chansons dans les rues.

Capable, susceptible. *Capable* désigne, dans l'acception où nous le donnons ici, celui qui est en état de faire une chose, qui a de l'aptitude, des dispositions à faire certaines choses; — *susceptible*, ce qui est disposé de manière à recevoir certaines modifications, certaine qualité. On dit: cet homme est *capable* de gouverner, c'est-à-dire qu'il a tout ce qu'il faut pour cela; et: cet homme est *susceptible* d'être gouverné, c'est-à-dire qu'il est organisé de manière à l'être.

Cassette, cassolette. Une *cassette* est un petit coffre où l'on met ordinairement des choses de conséquence, ou de prix; — une *cassolette* est une espèce de réchaud sur lequel on fait brûler des parfums.

Catarrhal, catarrheux. *Catarrhal* se dit de ce qui tient du *catarrhe*; — *catarrheux*, de ce qui est sujet au *catarrhe*; toux *catarrhale*, homme *catarrheux*.

Causette, causerie. La *causerie* est proprement l'action de causer familièrement. Le mot *causerie* se prend souvent en mauvaise part, et signifie alors propos indiscret; — *causette* n'est consigné dans aucun dictionnaire; mais on en fait usage pour désigner une petite *causerie*, et nous croyons que c'est avec raison, puisque nous n'avons pas d'autre mot pour nous exprimer.

Charrier, charroyer. Touts deux se disent également de

l'action de transporter sur des *charriots*, ou *charrettes*; mais il y a cependant une nuance qui les distingue; — *charrier* emporte avec lui plutôt l'idée d'entraîner que de transporter, d'entraîner sans point de départ ni de but; — *charroyer*, au contraire, emporte avec lui celle de transporter plutôt que d'entraîner, et cela avec l'idée de but et de point de départ, c'est-à dire qu'il semble exprimer un trajet, comme avec celle d'aller et de venir, on dit ordinairement : j'ai *charrié* des marchandises toute ma vie, et je *charroye* du matin au soir. On dit aussi : la rivière *charrie* lorsqu'elle entraîne des glaçons dans son cours.

CHASSERESSE, CHASSEUSE. *Chasseresse* s'emploie en poésie; — *chasseuse*, dans le style ordinaire, et désigne une femme qui chasse, ou qui aime à chasser.

CLIGNER, CLIGNOTER. *Cligner*, c'est remuer les paupières, fermer l'œil à demi; *cligner* les yeux, tenir les yeux clignés; — *clignoter*, c'est hausser et baisser les paupières fréquemment, coup sur coup; il ne fait que *clignoter*.

CLOUER, CLOUTER. *Clouer*, c'est attacher avec des clous une chose quelconque; on *cloue* une tenture, etc.; — *clouter*, c'est garnir une chose de clous pour l'orner, l'embellir; il se dit en parlant des petits clous d'or, d'argent, ou de cuivre, que l'on met sur les boîtes, les tabatières, etc.

COGNER, BATTRE. Ces mots sont synonymes dans deux acceptions : dans la première ils expriment l'action de frapper quelqu'un pour lui faire mal; *battre* est le mot propre; *cogner* s'emploie plus rarement, et est populaire. Dans la seconde acception *cogner* marque l'action de frapper rudement sur une chose pour la faire entrer, ou pour la faire joindre à une autre; — *battre*, celle de frapper sur une chose avec un instrument quelconque; on dit : *cogner* un clou, une cheville, etc.; et *battre* un habit, un tapis, le briquet, etc.

COLORER, COLORIER. *Colorer* une chose, c'est lui donner de la couleur; on colore l'eau en y mettant du vin, de la couleur, etc.; — *colorier*, c'est appliquer des couleurs convenables sur une estampe, sur un tableau, etc.

SE CONFIER À, SE CONFIER EN. *Se confier à* quelqu'un, c'est se reposer sur lui d'une chose quelconque, d'un secret, etc.; — *se confier en* quelqu'un, c'est se mettre à sa merci, prendre confiance en lui.

CONSEILLEUR, CONSEILLER. *Conseilleur* se dit d'un homme qui donne des conseils par manie, ou dans l'idée de rendre service; — *conseiller*, d'un homme qui donne conseil, d'un membre de certains conseils : *conseiller* d'état, à la cour de cassation, etc.

CONSÉQUENT, CONSIDÉRABLE. On dit : un homme *conséquent*

en parlant de celui qui raisonne, qui agit conséquemment, sèlon le bon sens; — *considérable* signifie puissant, éminent, digne de considération : un ouvrage *considérable*, un rang *considérable*, etc.

CONSOLATEUR, CONSOLATRICE, CONSOLEUR, CONSOLEUSE. *Consolateur* et *consolatrice* désignent des personnes, ou des choses qui consolent; — *consoleur* et *consoleuse* ont bien la même signification, mais ils sont populaires, et s'emploient rarement.

COU, COL, GOULOT. Le *cou* est proprement la partie du corps qui joint la tête aux épaules; — *col* a la même signification, mais il a vieilli dans ce sens, et on ne s'en sert plus que dans ces phrases : le *col* de la vessie, du fémur, de l'utérus, etc.; — *goulot* désigne le cou d'une bouteille, d'une cruche, ou de tout autre vase, dont l'entrée est étroite.

CROULER, ÉCROULER. Touts deux expriment l'action de tomber en s'affaissant; seulement ce qui n'est pas édifié *croule*, et ce qui est édifié *s'écroule*; c'est-à-dire que *crouler* emporte l'idée de base, et *écrouler*, celle de faîte; on dit : la terre *croule* sous les pas; la base des édifices *croule*; — les édifices *écroulent*, ou *s'écroulent* sur leur base; on dit aussi : ces murs, ces monuments *croulent*, mais alors c'est lorsque la construction de ces murs, ou de ces monuments, reste pour ainsi dire intacte dans l'action de *crouler* faite par leur base, et en suivent l'impulsion.

CURER, ÉCURER. Touts deux expriment l'action d'avoir soin, de nettoyer; mais *curer* emporte avec lui l'idée de profondeur; ainsi on dit : *curer* un puits, un égout, — et *écurer* de la vaisselle, de la batterie de cuisine, etc.

D.

DÉBITEUSE, DÉBITRICE. *Débiteuse* désigne une personne qui débite, soit des nouvelles, soit de la marchandise; — *débitrice*, une personne qui doit à une autre; ce mot est opposé à *créditrice*. *Débiteur* est le masculin de l'un et l'autre cas.

DÉFENDEUR, DÉFENSEUR. *Défendeur* désigne celui qui se défend en justice des demandes qu'on lui a faites; son féminin est *défenderesse*; — *défenseur*, celui qui défend, soutient, protège : les *défenseurs* de la patrie, le *défenseur* d'un accusé, etc.

DÉISTE, THÉISTE. Touts deux désignent des hommes qui reconnaissent un Dieu; mais il y a cette différence que le *théiste* croit à Dieu et à une religion révélée, et que le *déiste* croit à Dieu et rejète toute révélation.

DÉJEUNER DE, DÉJEUNER AVEC. On *déjeune de* café, de cô-

telettes, etc., c'est-à-dire que l'on mange du café, des côtelettes, pour son déjeuner; — on *déjeune avec* ses amis, c'est-à-dire que l'on déjeune en société avec eux.

DEMANDERESSE, DEMANDEUSE. *Demanderesse* désigne celle qui demande à une autre quelque chose en justice; c'est un terme de palais; — *demandeuse*, celle qui demande souvent, qui fait métier de demander. *Demandeur* s'emploie pour les deux cas au masculin.

DENTURE, DENTELURE. La *denture* se dit de l'ordre dans lequel les dents sont rangées; — la *dentelure*, des ouvrages de sculpture faits en forme de dents.

DE SUITE, TOUT DE SUITE. *De suite* signifie l'un après l'autre, sans interruption; — *tout de suite*, sur-le-champ, sans délai.

DÉRAISONNABLE, IRRAISONNABLE. *Déraisonnable* se dit de ce qui manque de raison, de ce qui est contraire à la droite raison, ou qui n'agit pas selon les lumières de la raison; — *irraisonnable*, de ce qui n'est pas doué de raison : les animaux sont *irraisonnables*, et les hommes souvent *déraisonnables*.

DEUXIÈME, SECOND. Ces deux mots désignent ce qui est immédiatement après le premier, avec cette différence que l'on emploie *deuxième* ou second quand il y a une longue énumération, et *second* quand elle s'arrête à ce point; on dit : le *deuxième*, ou le second volume d'un ouvrage qui en a trois, ou plus; et le *second* volume d'un ouvrage qui n'en a que deux.

E.

ÉCLAIRER, ÉCLAIRCIR. *Éclairer*, c'est illuminer, répandre de la clarté; — *éclaircir*, rendre moins épais en parlant des choses liquides; rendre plus brillant, diminuer le nombre en parlant des choses qui se nombrent; ainsi, au figuré, *éclairer* quelqu'un, c'est l'instruire, le détromper, développer son intelligence; — *éclaircir* un doute, c'est le résoudre; *éclaircir* quelqu'un, l'instruire d'une chose qu'il ignore.

ÉGALER, ÉGALISER. Ils signifient touts deux rendre égal, avec cette différence que le premier s'applique aux personnes et aux choses, et que le second ne s'applique qu'aux choses; on dit : cet auteur a *égalé* les anciens; rien n'égale la beauté de cette femme; — et : l'amour *égalise* les conditions, etc.

ÉLEVER, ÉDUQUER. *Élever* un enfant, c'est proprement avoir soin de lui, le nourrir jusqu'à ce qu'il ait atteint un certain âge; — l'*éduquer*, c'est l'instruire, lui donner de l'éducation; on emploie aussi *élever* dans ce sens, et alors on rejète *éduquer* comme un terme trop bas; mais c'est à tort, et nous enga-

geons à faire usage de ces mots, selon l'acception que nous venons d'en donner.

Émersion, immersion. En terme d'astronomie, *immersion* marque l'entrée d'une planète dans l'ombre d'un astre ; — *émersion* en marque la sortie.

Éminent, imminent. *Éminent* signifie très grand, qui surpasse les autres ; — *imminent*, qui est près de tomber sur quelqu'un, ou quelque chose. On dit : un péril *éminent* pour désigner un grand péril, et un péril *imminent*, pour désigner un péril qui menace de près.

Ennuyeux, ennuyant. *Ennuyeux* se dit de ce qui est propre à ennuyer, qui ennuie habituellement : cet homme est *ennuyeux* ; — *ennuyant*, de ce qui chagrine, qui contrarie au moment où l'on parle : cet homme est *ennuyant*.

Envergure, envergeure. *Envergure* se dit de l'étendue des ailes ouvertes d'un oiseau ; il se dit aussi de la largeur des voiles ; — *envergeure* se dit de la croisure alternative des fils d'une chaîne d'étoffes quelconque.

En ville, à la ville. Être *en ville*, c'est n'être pas chez soi ; — être *à la ville*, c'est habiter la ville.

Éruption, irruption. L'*éruption* est une sortie prompte ; — l'*irruption* est une entrée soudaine ; — L'*irruption* du Vésuve fut précédée d'un tremblement de terre ; — les ennemis firent une *irruption* dans les provinces, etc.

Épargner, éviter. On *épargne* des malheurs à quelqu'un en l'en préservant soi-même ; — on lui fait *éviter* les malheurs en l'avertissant, et lui faisant faire tout ce qu'il faut pour celà.

Évasion, invasion. *Évasion* signifie sortie furtive, fuite secrète ; — *invasion* signifie envahissement ; le premier emporte avec lui l'idée de sortie, le second l'idée d'entrée, c'est-à-dire que philosophiquement évasion c'est sortir d'un vase ; — *invasion*, c'est entrer dans le vase ; — l'*évasion* du prisonnier ; — l'*invasion* des troupes étrangères.

F.

Fantasque, fantastique. Ce qui est *fantasque* est sujet à des fantaisies, à des caprices ; — ce qui est *fantastique* n'existe pas, c'est une chimère.

Flairer, fleurer. *Flairer*, c'est respirer une odeur quelconque ; — *fleurer*, c'est exhaler, répandre une odeur. On dit d'une fleur, ou d'une chose quelconque : celà *fleure* bon ; *flairez* donc ; celà *fleure* bon.

Fleurir, florir. Ces deux modatifs ont la même significations, si ce n'est que le premier s'emploie au propre, et le se-

cond au figuré. Les lexicographes et l'Académie elle-même ont banni *florir* de leurs dictionnaires, et pour le remplacer ils dénaturent le temps imparfait, et le temps simultané indéfini du modatif *fleurir*; ils remplacent *fleurissait*, *fleurissant*, etc., par *florissait*, *florissant*, etc., quand on l'emploie au figuré. Ne valait-il pas mieux laisser les choses comme elles étaient? N'ayons donc aucun égard pour cette réforme, servons-nous de ces deux modatifs dans leur acception personnelle, et disons : les arbres *fleurissent* dans la belle saison ; et : les arts *florissent* dans un pays libre.

G.

Gastrite, gastrique. La *gastrite* est une inflammation de l'estomac ; — *gastrique* se dit de ce qui appartient, de ce qui a rapport à l'estomac.

Glissade, glissoire. *Glissade* exprime l'action de glisser involontairement : il fit une *glissade* et tomba ; — la *glissoire* est un petit chemin frayé sur la glace pour y glisser par amusement.

Goûter une chose, goûter à une chose. *Goûter une chose*, c'est en vérifier la saveur, la qualité ; — *goûter à une chose*, c'est boire, ou manger quelque peu d'une chose dont on n'a pas encore bu, ou mangé.

H.

Habileté, habilité. *Habileté* exprime la capacité, la qualité de celui qui est habile, intelligent ; — *habilité*, la disposition naturelle qui porte à une chose ; c'est un terme de jurisprudence : *habilité* à succéder.

Harmoniquement, harmonieusement. Le premier désigne ce qui est suivant les lois de l'harmonie, ou suivant les rapports harmoniques des sons ; — le second, ce qui est fait avec harmonie : ils chantaient *harmonieusement*, etc.

Herbeux, herbu. *Herbeux* se dit des lieux où il croît de l'herbe ; — *herbu*, des lieux qui en sont couverts.

I.

Idem, item, ibidem. Ces trois mots s'emploient pour éviter de répéter ce qui vient d'être dit, ou écrit ; — *idem* signifie le même ; — *item*, de plus ; — *ibidem*, au même lieu.

Imposer, en imposer. *Imposer*, c'est inspirer de l'admiration, du respect ; — *en imposer*, c'est tromper, abuser, mentir.

Influencer, influer. *Influencer*, c'est exercer une in-

nce, un ascendant; — *influer*, c'est faire impression sur une se, exercer sur elle une action qui tend à la modifier. Il se des choses qui agissent par une vertu secrète, non appa-te, ou peu sensible.

NLISIBLE, ILLISIBLE. *Inlisible* se dit de l'écriture qu'on ne t lire; — *illisible*, des ouvrages qui sont si mauvais qu'on peut en supporter la lecture.

INSTITUTEUR, INSTRUCTEUR. *Instituteur* se dit d'une personne rgée de l'éducation d'un, ou de plusieurs enfants; — *instruc-r*, de celui qui instruit, et plus particulièrement de celui qui chargé d'enseigner la manœuvre aux jeunes soldats.

INSULTER QUELQU'UN, INSULTER À QUELQU'UN. *Insulter quel-un*, c'est le maltraiter de fait, ou de parole; — *insulter à lqu'un*, c'est manquer à ce qu'on lui doit.

J.

OINDRE À, JOINDRE AVEC. *Joindre* une chose *à* une autre, st l'y ajouter; — la *joindre avec*, c'est la mêler, l'unir, de te qu'elles fassent un tout.

UDICIAIRE, JUDICIEUX. *Judiciaire* se dit de celui qui a la ulté de juger : Cet homme a la *judiciaire* excellente ; — *ju-ieux*, de celui qui a le jugement bon : un homme *judicieux*.

UMEAUX, GÉMEAUX. *Jumeaux* se dit de deux, ou de plusieurs ants nés d'une même couche; — *gémeaux* a la même signifi-ion, et ne s'emploie que pour désigner l'un des douze signes Zodiaque.

L.

LAVEUR, LAVEUSE, LAVANDIER, LAVANDIÈRE. Ces mots s'em-ient pour désigner des personnes qui lavent ; *laveur* et *la-se* sont plus en usage; un *laveur*, *une laveuse de vaisselle*, .; — *lavandier* et *lavandière* désignent plus particulièrement x qui lavent le linge, mais on s'en sert rarement, et l'on ploie les mots *blanchisseur*, *blanchisseuse*; — *lavandier* est core le nom qu'on donne à celui qui est chargé de faire blan-ir le linge dans la maison du roi.

LENTEMENT, DOUCEMENT, DOUCETTEMENT. *Lentement*, tient turellement à la *lenteur* : aller *lentement*, c'est avancer peu ; *doucement* exprime la *douceur* et a plus rapport à la manière gir : aller *doucement*, c'est aller sans bruit, sans geste, pour si dire; — *doucettement* a beaucoup d'analogie avec *douce-nt*, c'est un diminutif, mais il peint plus d'action que *douce-nt* : aller *doucettement*, c'est aller à la fois *lentement* et *douce-ent*, et comme par saccades; — frapper *doucettement*, c'est

frapper par petits coups ; frapper *doucement*, c'est frapper sans secousse; frapper *lentement*, c'est mettre de l'intervalle dans l'action, sans pourtant la suspendre.

Liseur, lecteur. Le *liseur* est celui qui aime à lire, qui lit beaucoup ; son féminin est *liseuse* ; — le *lecteur*, celui qui a la fonction de lire devant quelqu'un, qui lit en public; son féminin est *lectrice*.

M.

Manouvrier, manoeuvrier. Le *manouvrier* est l'ouvrier qui travaille de ses mains à la journée ; — le *manœuvrier*, celui qui fait une manœuvre de terre ou de mer.

Mars en carême, marée en carême. Ce qui arrive comme *mars en carême* arrive naturellement ;— ce qui arrive comme *marée en carême* arrive fort à propos, par la raison que mars vient toujours avec le carême, et que la marée qui vient en carême vient fort à propos, puisque c'est un temps où l'on fait maigre.

Mêler à, mêler avec. *Mêler à* signifie joindre, unir : mêler la douceur *à* la sévérité ; — *mêler avec*, brouiller ensemble plusieurs choses : *mêler* l'eau *avec* le vin.

Métallique, métallurgique. *Métallique* se dit de ce qui a rapport aux métaux ; — *métallurgique* se dit de ce qui a rapport à l'art d'extraire, ou de perfectionner les métaux.

Monacal, monastique. *Monacal* se dit de ce qui tient du moine ; — *monastique*, qui regarde les moines et les religieuses : *tournure monacale*, *rigueurs monastiques*.

Mouchure, moucheture. Ces deux mots emportent également l'idée de *moucher*, mais l'une se dit de ce qui est retranché d'une chandelle quand on l'a *mouchée* ; l'autre se dit des petites taches que l'on jète çà et là sur une étoffe quelconque en signe d'ornement.

Mousseux, moussu. *Moussu* se dit de tout ce qui est couvert de la plante appelée mousse ; — *mousseux* se dit des liqueurs qui moussent : *plante moussue*, *pierre moussue*, *vin mousseux*, *bière mousseuse*.

Mouver, émouver, mouvoir, émouvoir. Chacun de ces mots exprime le mouvement, mais il y a d'abord cette différence : que *mouver* et *émouver* peignent le mouvement physique, et *mouvoir* et *émouvoir* le mouvement moral ; ensuite, que *mouver*, c'est remuer ; — et *émouver*, porter à se remuer ; — *mouvoir*, c'est remuer l'âme ; — *émouvoir*, porter l'âme à se mouvoir, donner des émotions. Ainsi on *mouve* un corps quelconque, un terrain en le remuant, un homme en le touchant ; — on *émouve* un objet quelconque en le portant à remuer de

lui-même ; — on *meut* un homme en remuant ses sentiments ; — on l'*émeut* en le portant à se *mouvoir* de lui-même. Il arrive souvent que l'on confond ces nuances dans le langage familier.

Remarque : *émouver* n'est pas consigné dans les dictionnaires, mais il est admis dans le vocabulaire usuel d'assez de monde, et est trop nécessaire pour n'être pas considéré comme reçu.

N.

Nerval, nerveux. Ce qui est *nerval* est bon et propre pour les nerfs ; — ce qui est *nerveux* a beaucoup de nerfs : un remède *nerval*, une personne *nerveuse*.

Nommément, nominativement. *Nommément*, c'est désigner le nom d'une chose ; — *nominativement*, c'est appeler une chose par son nom : je vous citerai les auteurs de la conspiration, *nommément* MM. tels ou tels ; les candidats seront désignés *nominativement*.

O.

Oiselier, oiseleur. L'*oiselier* vend des oiseaux ; — l'*oiseleur* en attrape.

Officiel, officieux. Ce qui est *officiel* est publié, déclaré par l'autorité ; — ce qui est *officieux* est obligeant, porté à rendre service, etc. : *nouvelle officielle*, *personne officieuse*.

Ombreux, ombrageux. *Ombreux* désigne ce qui fait de l'ombre et ce qui est couvert d'ombre ; — *ombrageux* se dit des animaux sujets à la peur et des personnes qui prènent trop légèrement des soupçons sur les choses.

Oublier à, oublier de. On dit : j'ai *oublié à* chanter, *à* danser, etc., pour signifier qu'on en a perdu l'habitude ; — et j'ai *oublié de* chanter, *de* danser, etc., pour signifier qu'on n'y a pas songé.

P.

Participer à, participer de. *Participer à* une chose, c'est s'y intéresser, y prendre part ; — *participer d*'une chose, c'est tenir de sa nature. On *participe à* la fortune de quelqu'un en travaillant pour lui ; — le mulet *participe de* la nature de l'âne et de la cavale, puisqu'il est produit par l'un et l'autre.

Pêcheur, pêcheuse, pécheur, pécheresse. *Pêcheur*, *pêcheuse*, désignent celui, ou celle qui prend du poisson ; — *pécheur*, *pécheresse*, celui, ou celle qui fait des péchés.

PEINDRE, PEINTURER. *Peindre*, c'est se servir des couleurs, les employer avec art, et reproduire un type quelconque : *peindre* un homme, une galerie, etc.; — *peinturer*, c'est enduire d'une seule couleur : *peinturer* un mur, etc.

SE PLAINDRE QUE, SE PLAINDRE DE CE QUE. Le premier ne suppose aucun sujet de plainte; le second en suppose. Ne vous *plaignez* pas *que* je vous ai trompé, celà est faux; — ne vous *plaignez* pas *de ce que* je vous ai trompé, c'est pour votre bien.

PLAIRE, ÊTRE AGRÉABLE. La femme qui *plaît* nous convient; elle peut plaire sans *être agréable*; — la femme qui *est agréable* ne nous *plaît* souvent pas; elle cherche à nous plaire, fait tout ce qu'il faut pour celà.

PLUVIAL, PLUVIEUX. *Pluvial* se dit de ce qui est de pluie; — *pluvieux* signifie abondant en pluie, qui amène la pluie; *jours pluvieux, saison pluvieuse, vent pluvieux, eaux pluviales.*

POT À, POT DE. *Pot à* exprime la destination du vase; — *pot de*, l'usage actuel qu'on en fait. Un *pot à* fleurs est celui qui est propre à contenir des fleurs, mais dans lequel il n'y en a pas; — un *pot de* fleurs est celui qui en est garni.

POTABLE, BUVABLE. *Potable*, qui est bon à mettre en pot; — *buvable*, qui est propre à être bu. On a dit jusqu'à présent : *vin potable, eau potable*, etc., pour signifier vin, eau propres à être bus, mais *buvable* est préférable.

POUDRIER, POUDRIÈRE. Le *poudrier* est une boîte de métal, percée de petits trous, qu'on remplit de poudre pour mettre sur l'écriture; — la *poudrière*, un ustensile quelconque où l'on met cette poudre, ou une poudre quelconque.

PRATICIEN, PATRICIEN. *Praticien* se dit de celui qui a beaucoup d'expérience dans la pratique d'un art quelconque, et de celui particulièrement qui entend bien l'ordre et la manière de procéder en justice, du médecin qui a beaucoup d'expérience dans son art; — *patricien* se disait à Rome de celui qui était issu des premiers sénateurs.

PRENDRE À TÉMOIN, PRENDRE POUR TÉMOIN. *Prendre à témoin*, c'est invoquer le témoignage de quelqu'un, le sommer de dire ce qu'il sait, à l'endroit même où se passe un fait; — *prendre pour témoin*, c'est prendre des personnes pour témoigner, soit devant les tribunaux, soit ailleurs, de la vérité d'une chose.

PRIEURE, PRIEURESSE, PRIEUSE. Une *prieure* est la supérieure d'un monastère; — *prieuresse* désignait autrefois la femme d'un président du consulat des marchands dans quelques villes; — *prieuse* désigne simplement une femme qui

prie, ou est dans l'habitude de prier. *Prieur* est le masculin pour ces trois cas.

R.

Rapport, aigreur. *Rapport* se dit d'une vapeur incommode, désagréable, qui monte de l'estomac à la bouche; — *aigreur* se dit de cette même vapeur lorsqu'elle a un goût aigre.

Rapport à, rapport avec. *Avoir rapport à* exprime une idée de liaison, de relation; les effets *ont rapport aux* causes; — *avoir rapport avec* renferme une idée d'analogie, de ressemblance, de conformité : nos plus belle tragédies *ont* beaucoup de *rapport avec* celles des Grecs.

Rayer, régler. *Rayer*, c'est faire des raies: on *raie* la vaisselle en la nettoyant; il signifie aussi raturer : on *raie* une chose pour l'annuler; — *régler*, c'est tirer des lignes avec une règle sur du papier, du parchemin, etc., pour guider en écrivant.

Recouvrer, retrouver. Touts deux expriment l'action de rentrer en possession d'une chose. *Recouvrer* s'emploie pour désigner que l'on rentre en possession, soit de ce qu'on avait prêté, soit de ce qui avait été ravi, etc. : on *recouvre* son bien, la vie, la parole, la santé, etc., après qu'ils ont été ravis par une cause quelconque; — *retrouver* désigne l'action de trouver ce qu'on avait perdu, oublié; il signifie aussi trouver de nouveau une chose qu'on avait déjà trouvée.

Regarder, observer, fixer. *Regarder* se dit de l'action de porter ses regards sur un objet quelconque; — *observer*, c'est regarder avec attention, avec étude; — *fixer* les yeux sur une chose, c'est la regarder si attentivement que rien ne distraie le regard; ce dernier n'emporte pas l'idée d'étude.

Restaurateuse, restauratrice. La *restaurateuse* est la femme de celui qui donne à boire et à manger; — *restauratrice*, celle qui restaure un tableau, un monument, etc. *Restaurateur* est le masculin pour les deux cas.

Romanesque, romantique. *Romanesque* se dit de ce qui tient du roman; — *romantique*, de ce qui sent le roman, qui rappèle le roman : un écrit *romanesque* est un écrit fabuleux; un site *romantique* est un site qui, quoique vrai, réveille en nous des idées *romanesques*, qui tiènent du merveilleux.

S.

Sablière, sablonnière. La *sablière* est le lieu d'où l'on tire le sable; — La *sablonnière*, celui d'où l'on tire le sablon.

Sectaire, sectateur. Le *sectaire* c'est celui qui est d'une secte religieuse condamnée par la communion dont elle s'est détachée ; — *sectateur*, celui qui fait profession de suivre l'opinion de quelque philosophe, docteur, ou hérésiarque. Les *sectaires* de l'église protestante ; les *sectateurs* de Platon, d'Aristote, etc.

Sensibilité, sensiblerie. La *sensibilité* est la qualité qui nous rend sensible à l'impression d'une chose quelconque, soit physique, soit morale ; — la *sensiblerie* est l'affectation de la *sensibilité*, une *sensibilité* fausse et outrée.

Servir à rien, servir de rien. *Servir à rien*, marque la nullité momentanée du service de la chose ; — *servir de rien*, la nullité absolue ; on dit : *sa voiture ne lui sert* à *rien maintenant*, et *il ne sert* de *rien de murmurer contre la Providence*, etc.

Ne faire que sortir, ne faire que de sortir. *Ne faire que sortir*, c'est sortir et rentrer sans cesse ; — *ne faire que de sortir*, c'est sortir à l'instant où l'on parle, ou du moins à peu de distance de cet instant : Pierre *ne fait que sortir* du matin au soir ; Pierre *ne fait que de sortir*, je m'étonne que vous ne l'ayez pas rencontré.

Stomacal, stomachique. Ce qui est *stomacal* est bon pour l'estomac ; ce qui est *stomachique* appartient à l'estomac ; — vin *stomacal*, veine *stomachique*. *Stomachique* s'emploie quelquefois aussi pour *stomacal* ; — sirop *stomachique* ; — ce sirop est un *stomachique*. C'est un tort peut-être, mais touts les dictionnaires l'autorisent.

Sulfureux, sulfurique. Ce qui est *sulfureux* est plein de soufre, est de la nature du soufre ; — ce qui est *sulfurique* est obtenu par la combinaison du soufre avec l'oxygène.

T.

Tendresse, tendreté. Ces deux mots expriment la qualité de ce qui est tendre, avec cette différence que *tendresse* s'emploie pour désigner les affections de la nature, la sensibilité à l'amitié, à l'amour, etc. ; — et que *tendreté* s'emploie en parlant des viandes, des fruits, des légumes, etc. La *tendresse* maternelle ; — la *tendreté* d'un gigot, etc.

Tordre, tortuer. *Tordre*, c'est tourner un corps long et flexible par ses deux extrémités, et en sens contraire ; on *tord* du linge ; — *tortuer*, c'est rendre tortu.

Touts deux, touts les deux. *Touts deux* signifie l'un avec l'autre, ensemble ; — *touts les deux*, l'un et l'autre séparément. On dit de deux hommes : ils se sont suicidés *touts deux*, pour exprimer qu'ils sont morts ensemble ; et : ils se sont suicidés

touts les deux, pour exprimer qu'ils ont fait l'action séparément.

U.

Unir, réunir. *Unir*, c'est joindre deux, ou plusieurs choses ensemble ; — *réunir*, c'est rejoindre ce qui était désuni, séparé ; il s'emploie aussi pour désigner ce qui sert à unir une chose à une autre : le cou *réunit* la tête au corps.

V.

Venderesse, vendeuse. La *vendeuse* est celle qui vend, ou fait commerce d'une chose quelconque ; — *venderesse* a la même signification, et ne s'emploie qu'au palais. *Vendeur* est le masculin de l'un et l'autre cas.

Ne voir goutte, n'y voir goutte. Celui qui *ne voit goutte* ne voit pas, a la vue basse ; — celui qui *n'y voit goutte* a souvent bonne vue, mais il ne voit pas la chose dont il est question. Cet homme a la vue si mauvaise qu'il *ne voit goutte*; — cet autre est tellement niais qu'on le trompe et qu'il *n'y voit goutte*.

Vivement, vitement. *Vivement* dit avec vivacité ; — *vitement*, avec célérité, vitesse ; — aller *vitement*, c'est parcourir un certain espace en peu de temps, avec promptitude ; — aller *vivement*, c'est mettre de la vivacité dans l'action, sans peindre positivement la promptitude de la course. Cet homme parle *vivement* ; à peine la question lui est-elle adressée que la réponse est déjà faite ; — cet homme parle *vitement*, si vitement, qu'à peine ses paroles sont compréhensibles.

Vernir, vernisser. Ils signifient touts deux enduire de vernis, avec cette différence que le dernier ne s'emploie qu'en parlant de la poterie ; — *vernir* un tableau ; — *vernisser* une terrine, un pot de terre.

Verdeur, verdure. *Verdeur* se dit de l'humeur, de la sève qui est dans les plantes ; — *verdure* se dit des herbes, des feuilles des arbres quand elles sont vertes ; au figuré, *verdeur* se prend pour vigueur.

Verdir, verdoyer. *Verdir*, c'est peindre en vert ; — *verdoyer* se dit de ce qui devient vert : les bois commencent à *verdoyer*.

DICTIONNAIRE

DES LOCUTIONS VICIEUSES

LES PLUS RÉPANDUES.

—

Ici, nous n'allons répéter que ce que les grammairiens ont dit sur cette matière : *ne dites pas telle chose ; dites telle chose*. Telle est la marche qu'ils ont suivie, et que nous croyons devoir suivre aussi, ayant soin toutefois de réfuter les insignifiantes pointilleries qu'ils ont prétendu imposer à chacun, et les erreurs dans lesquelles les a jetés l'obstination, et plus souvent encore le manque de logique.

On comprend que nous ne parlerons pas de toutes celles qui reposent sur le genre des mots, les *homonymes* et les *synonymes*, par le fait de la connaissance de ces mots, puisque nous avons dit tout ce qu'il est possible d'en dire à chaque article respectif. Nous ne parlerons pas non plus des locutions vicieuses faites à plaisir, que l'on trouve dans la plupart des grammaires.

A.

A. Ne dites pas : qui de cinq ôte deux, reste *à* trois ; dites : qui de cinq ôte deux, reste trois ; de même pour touts les cas semblables.

A. Ne dites pas : c'est moi qui l'*a* ; dites : c'est moi qui l'*ai*.

Parceque *ai* est de la première personne, et que *a* est de la troisième.

Abîmer. Ne dites pas : j'*abîme* ma robe, mon habit ; dites : je *salis*, je *froisse* ma robe, mon habit.

Si les grammairiens, qui prônent sans cesse l'usage, ne s'en rap-

portaient qu'à lui, ils devraient actuellement admettre : *j'abîme ma robe*, mon habit, etc; car, depuis la chaumière jusqu'au palais, on emploie cette expression, que nous serions presque disposé d'admettre, d'autant plus qu'il est dans notre langue des milliers de mots dont l'acception est tout aussi forcée.

A BONNE HEURE. Ne dites pas : venez *à bonne heure;* dites : venez *de bonne heure*.

ABOUTONNER. Ne dites pas : *j'aboutonne*; dites : je *boutonne* mon habit.

A CAUSE. Ne dites pas : il est triste *à cause* qu'il souffre; dites : il est triste *parce*qu'il souffre.

ACCULER. Ne dites pas : j'ai *acculé* mes souliers; dites : j'ai éculé mes souliers.

Parceque *acculer* signifie pousser et resserrer dans un lieu étroit.

A CE QUE. Ne dites pas : faites les choses de manière *à ce que l'on* soit content; dites : faites les choses de manière *que l'on soit* content.

ACHETER, VENDRE. Ne dites pas : *acheter, vendre* bon marché; dites : *acheter, vendre à* bon marché.

Nous demanderons à MM. les grammairiens, pourquoi on ne dirait pas : *acheter bon marché, vendre bon marché*, par laconisme, ou par ellipse de l'accessoire *à*; si c'est que cet accessoire ne peut pas avoir la prérogative de s'ellipser comme l'accessoire *pendant* dans; *j'ai dormi trois jours, j'ai vécu dix ans*, etc, pour : *j'ai dormi pendant trois jours, j'ai vécu pendant dix ans*, etc.

A ÉTÉ, EST ALLÉ. Employez *a été* lorsque vous croirez qu'on est de retour; dites : ma sœur *a été* au spectacle, mais elle n'y est restée qu'un instant. Employez *est allé* lorsque vous croyez qu'on n'est pas de retour; exemple : mon frère *est allé* à Rome, et il ne reviendra que dans deux ans.

Ceci est très bien, mais c'est encore une pointillerie, une trop minutieuse exactitude de la part de ces messieurs, puisque à côté de celà il existe cent cas semblables sur lesquels ils ne disent rien. Ne dit-on pas d'une personne qui a fait l'action de *venir* et ensuite celle de *partir : elle est venue et partie*? or, pour être conséquent, il faudrait dire : *elle a venu*, ou *a été venue, et est partie*, car, si l'on dit *elle est venue* alors qu'elle *est partie*, on peut dire *elle est allée* alors qu'*elle est revenue*; mais ni l'un ni l'autre dans ce cas n'est exact, puisque *est venu*, comme *est allé*, exprime une manière d'être constante, existant au moment où l'on parle; et lorsque l'on dit : *la personne est venue et partie, venue* ne peut plus être considéré comme une manière d'être existant encore, puisqu'elle a cessé d'exister aussitôt que la personne a fait l'action de partir, ou est partie; c'est-à-dire que la manière d'être *partie* efface la manière d'être *venue*; c'est ainsi qu'une femme qui est *détestée* par quelqu'un ne l'est plus aussitôt qu'elle est *aimée* par cette même personne, car on n'oserait dire : *cette femme est détestée de tel homme*, quand même celà eût été vrai dans un temps, lorsque la personne, par

un retour de sentiment, a substitué l'amour à la haine. On ne peut dire que ceci : *la femme a été détestée et est aimée par cet homme*, et cette observation est applicable à *venue* et *partie*, ainsi qu'à *allé*, quoiqu'il s'agisse de modatifs transitifs dans l'exemple que nous avons cité, et d'un modatif intransitif dans l'autre cas. Or, puisque l'on ne craint pas de dire *est venue*, et *est partie*, on ne doit pas craindre de dire *est allé* pour *a été*, comme on dit encore *est allé*, *est venu*; du reste, plusieurs grammairiens sont de notre avis.

Affaire. Ne dites pas : j'ai *à faire* à trois heures; dites : j'ai *affaire* à trois heures; c'est comme s'il y avait : *j'ai une affaire*.

Pourquoi ne dirait-on pas : *J'ai à faire* ? Est-ce que par hasard, messieurs les grammairiens, *j'ai affaire* peut jamais signifier : *j'ai à faire?* Pointilleux, absurdes, restez donc tranquilles si vous ne voulez pas réfléchir : vos observations sont capables de rendre folles les têtes les plus saines. Est-ce que partout et pour tout on ne peut pas dire : *J'ai à faire*, comme on dit : *J'ai à travailler*, *à chanter*, etc. Que l'on dise donc : *J'ai à faire*, lorsqu'il s'agira de quelque chose *à faire*, et *j'ai affaire*, ou, *j'ai une affaire*, lorsqu'il s'agira d'*une affaire* quelconque.

A fur et à mesure. Ne dites pas : *à fur et à mesure*; dites : *au fur et à mesure*.

Nous croyons que *à mesure* est préférable à ces deux expressions; d'abord parceque c'est moins long, ensuite plus élégant; mais hors de là, pourquoi ne dirait-on pas *à fur à mesure*, comme *au fur et à mesure*, puisque l'on admet *à rebours* ?

Age. Ne dites pas : à *nos âges* on est faible ; dites : à *notre âge* on est faible.

Pourquoi ne dirait-on pas : *nos âges*, comme on dit : *nos âmes*? Comment donc s'exprimera un vieillard de quatre-vingts ans lorsqu'il voudra comparer sa faiblesse à celle d'un enfant de cinq, ou six ans, en s'adressant à ce dernier ? lui dira-t-il : *à notre âge* on est faible; non, sans doute, nous croyons qu'il devra dire : *à nos âges* on est faible, ou, le caractère, ou les caractères sont différents. Que deux hommes du même âge disent : *à notre âge*, bien; mais hors de là, c'est absurde. Et d'ailleurs chacun n'a-t-il pas *son âge*, *son caractère*, *sa vie*, *son âme*, comme *son corps*, *sa tête*, etc. Or, plusieurs individus ne peuvent-ils pas dire : *nos âges*, *nos âmes*, etc., comme on dit : *nos corps*, *nos têtes*, etc.

Agir. Ne dites pas : votre ami *en a* mal agi à mon égard; dites : votre ami *a* mal agi *envers* moi.

Aider quelqu'un, aider à quelqu'un. *Aider quelqu'un*, c'est simplement l'assister ; dites : j'ai *aidé* ce malheureux de ma bourse et de mes conseils; *aider à quelqu'un*, c'est l'assister en partageant ses efforts, sa fatigue ; dites : *aidez à cet homme à porter ce fardeau*.

Aider est essentiellement transitif, et toujours transitif en parlant des personnes ; et vouloir que l'on dise : *aider à quelqu'un* lorsqu'il

s'agit de secourir quelqu'un trop chargé, et *aider quelqu'un* lorsqu'il s'agit de le secourir de sa bourse, n'est encore qu'une pointillerie de la part de ces messieurs. « *Aider à quelqu'un* n'est pas français, dit Voltaire, ne dites pas : *aidez-lui*, mais : *aidez-le à marcher*. » (AUGUSTIN VANNIER.)

AIDES. Ne dites pas : je connais les *aides* de la maison ; dites : je connais les *êtres* de la maison.

AIGLEDON. Ne dites pas : un *aigledon*; dites : un *édredon*.

AILLE. Ne dites pas : il faudrait qu'il *aille*; dites : il faudrait qu'il *allât*.

Parceque qu'il *aille* est du temps causatif présent, ou futur, et qu'ici il s'agit du temps causatif hypothétique passé, présent, ou futur.

AIR. Ne dites pas : elle a l'*air douce;* dites : elle a l'*air doux*.

Depuis longtemps on discute sur ces deux expressions; ne dites pas l'air *douce*, disent les uns ; dites-le, disent les autres : C'est de *l'air* dont il s'agit, disent les premiers, et air est masculin, donc pour s'accorder en genre et en nombre avec *air*, il faut *doux* Mais il ne s'agit pas *d'air*, disent les autres ; ce n'est qu'une façon de parler, et pour preuve, c'est qu'on dit touts les jours : *cet homme a l'air borgne*, *a l'air bossu, l'air instruit*, *l'air mordant*, etc., et a-t-on jamais vu qu'un *air* puisse être *borgne*, *bossu*, *instruit*, *mordant*, etc. ; et *elle a l'air douce* est pour *elle a l'air d'être douce*; c'est par ellipse, et voilà tout. Pour nous, nous sommes tout disposé de donner raison au raisonnement de ces derniers ; mais nous croyons qu'il vaut mieux dire : *Cette femme semble*, ou *paraît être douce, mordante, contrefaite, instruite,* etc. ; ou, par ellipse : *cette femme semble, paraît douce*, etc., sans proscrire pourtant : *avoir l'air douce*, etc., en parlant des personnes et des choses, quoi qu'en disent les grammairiens, de l'un et l'autre avis; car Fénelon n'a pas craint de dire : *voilà une statue qui a l'air bien grossier*, et J. J. Rousseau : *la tuile a l'air plus triste que l'ardoise*.

AJAMBER. Ne dites pas : *ajamber* un ruisseau ; dites : *enjamber* un ruisseau.

A LA NOIX. Ne dites pas : cresson *à la noix* ; dites : cresson *alénois*.

A LA REBOURS. Ne dites pas : aller *à la rebours*; dites : aller *au rebours*, ou *à rebours*.

ALENTOUR. Ne dites pas : *alentour* de la table ; dites : *autour* de la table.

Ceci n'est encore que de pure convenance, car on ne trouve à l'analyse rien de désagréable ni de barbare à dire : *alentour de*. Ces messieurs prétendent que *alentour* doit toujours terminer la phrase, c'est-à-dire qu'aucun mot s'y rattachant ne peut venir après ; qu'il n'y a qu'*autour* qui puisse souffrir quelques mots complémentaires. E. Fouinet a dit :

Alentour de la table étaient rangés des pages.

et franchement, excepté nos pointilleux, personne ne peut trouver celà mauvais. Notre lecteur en fera ce qu'il voudra.

ALICANTE. Ne dites pas : vin d'*Alicant*; dites : vin d'*Alicante*.

ALLER. Ne dites pas : je suis *allé* le voir, je suis *allé* lui rendre visite ; dites : j'ai *été* le voir, j'ai *été* lui rendre visite — ne dites pas : je *me suis en* allé, il *s'est en* allé ; dites : je *m'en suis* allé, il *s'en est* allé ; — ne dites pas : *allez* coucher dites : *allez vous* coucher ; — ne dites pas : *allons* promener dites : *allons-nous* promener.

Excepté *je me suis en allé, il s'est en allé*, etc., nous sommes fort d'avis de croire que l'on peut se servir de ces expressions. Pour *je suis allé*, voyez A ÉTÉ, EST ALLÉ, le raisonnement qui s'y trouve peut fort bien être appliqué ici. Quant à *allez coucher*, *allez promener*, c'est encore un tour elliptique qu'on peut très bien se permettre. Cent tournures de ce genre nous y autorisent.

ALLÉE et AVENIR. Ne dites pas : l'allée et l'*avenir*; dites : l'allée et la *venue*.

ALLUMER. Ne dites pas : allumez la *lumière* ; dites : allumez la *chandelle*, la *bougie*, la *lampe*.

ALLUSION, ILLUSION. Ne dites pas : il y a dans cette pièce beaucoup d'*illusion* au gouvernement ; dites : il y a dans cette pièce beaucoup d'*allusion* au gouvernement.

L'*illusion* est une erreur des sens sur une apparence trompeuse ; celui qui voit les choses autrement qu'elles ne sont a des *illusions*; celui qui nous parle d'une chose pour nous en faire comprendre une autre fait une *allusion*. *La tour prends garde*, etc., était une *allusion* qui semblait dire au roi Louis XVI : LOUIS *prends garde de te laisser abattre*.

ALTÈRES. Ne dites pas : *altères* ; écrivez et prononcez : *artères*.

AMBE. Ne dite pas : l'*ambe* du cheval ; dites : l'*amble* du cheval.

AMBRE. Ne dites pas : j'ai gagné un *ambre*, ou un *amble* ; j'ai gagné un *ambe*.

ANEGDOTE, ANEGTOTE, ANECTODE, ANECTOTE, ne sont pas français ; écrivez et prononcez : *anecdote*.

ANÉVRISTE. Ne dites pas : j'ai un *anévriste* au cœur ; dites : un *anévrisme*.

ANGOLA. Ne dites pas : un chat *angola*; dites : un chat *d'Angora*.

Ceci est d'autant mieux, qu'*Angora* est la ville d'où nous viennent ces sortes de chats.

ANTIPOTES. Ne dites pas : les *Antipotes*; écrivez et prononcez : *Antipodes*.

APHÉMIE, nom de femme. Ne dites pas : *Aphémie* ; dites : *Euphémie*.

APOLOGUE. Ne dites pas : *apologe* ; dites : *apologue*.

APPARUTION. Ne dites pas : *apparution;* dites : *apparition.*

APPEL. Ne dites pas : l'*appel* est *faite*; dites : l'*appel* est *fait*, puisque *appel* est masculin.

APPELER. Ne dites pas : j'*appèle* à lui-même; dites : j'*en appèle* à lui-même.

APPELER. Ne dites pas : *appeler à corps et à cris*; dites : *appeler à cor et à cris.*

C'est comme si l'on disait avec un cor et avec des cris.

APPRENDRE. On *apprend* soi-même; on *enseigne* à autrui. Ne dites donc pas : j'*apprends* à lire à mon enfant; dites : je *montre*, j'*enseigne* à lire à mon enfant.

Les grammairiens auraient dû ajouter qu'*apprendre* se prend souvent pour *enseigner;* et l'on ne peut jamais les confondre, car celui auquel on enseigne la grammaire, dit : *j'apprends la grammaire*, et celui qui l'enseigne : *j'apprends la grammaire à telle, ou telle personne*; du reste, *j'enseigne* est le terme propre dans ce cas, mais il paraît plus prétentieux. « C'est lui qui *m'apprend* les mathématiques, et moi je lui apprends la peinture; nous sommes alternativement maître et écolier l'un de l'autre. C'est Charles XII qui *apprit* au czar Pierre I[er] à faire la guerre. Il *apprend* à danser à ma fille. (BARTHÉLEMY.) Apprendre s'entend également de celui qui étudie pour savoir et de celui qui enseigne la science. » (AUGUSTIN VANNIER.)

APPRENTIF, APPRENTIVE, ne sont pas français; dites et écrivez : *apprenti*, *apprentie.*

APPROCHANT. Ne dites pas : il est *approchant* deux heures; dites : il est *près de* deux heures.

L'Académie admet : il est *approchant de* huit heures; il est huit heures, ou *approchant*; or, comme dans cette dernière proposition il y a ellipse de *huit heures.* nous croyons que sans être barbare on peut employer : il est *approchant* huit heures.

APRÈS. Ne dites pas : la clé est *après* la porte; dites : la clé est *à* la porte; — ne dites pas non plus : *il est après écrire*; dites : *il écrit à présent.*

A PRORATA. Ne dites pas : *à prorata*; dites : *au prorata.*

Pourquoi ne pas dire *à prorata* au lieu de *au prorata*, qui est lourd comme un plomb, et *à revoir*, comme *au revoir? Prorata* signifie *proportion*; ainsi, n'est-il pas plus juste de dire en ce sens *à proportion* que *à la proportion?* Et pourquoi dire plutôt *au revoir* que *au demain?* Ces messieurs disent que *au revoir* signifie *à le revoir*. Mais *au demain* est aussi pour *à le demain*, et cela n'empêche pas qu'on dise *à demain*. Ainsi, disons : *à prorata*, *à revoir*, etc., et laissons crier les pointilleux.

A PURE PERTE. Ne dites pas : *à pure perte*; dites : *en pure perte.*

Si l'on demandait aux grammairiens pourquoi il ne faut pas dire *à pure perte*, ils seraient fort embarrassés. Pour nous, nous allons dire pourquoi on peut le dire. *A pure perte* signifie *à perte pure*,

entière; or, puisqu'on ne craint pas de dire ... *à perte*, comme on dit : *à bon marché*, *à prix fixe*, etc., ... pas craindre de dire : *à pure perte*, et nous osons même croire que cette expression est infiniment plus française que *en pure perte*. *en* marque l'intériorité, on peut vendre *en* Espagne, mais il serait plus difficile de vendre *en* perte. On peut dire, par conséquent : *je suis en perte*, pour : *je suis dans la perte*; mais *vendre dans la pure perte* ne nous parait pas avoir le sens commun.

Arche. Ne dites pas : *arche* de triomphe; dites : *arc* de triomphe, ou *arc* triomphal.

Archivole. Ne dites pas : *archivole*; dites : *archivolte*.

Aréchal. Ne dites pas : fil d'*aréchal*; dites : fil d'*archal*.

Aréostat. Ne dites pas : un *aréostat*; dites : un *aérostat*.

Argent. Ne dites pas : un coffret garni *en argent*; dites : un coffret garni d'*argent*.

En exprime la relation, le rapport d'une chose avec l'idée d'intériorité; on dit : travailler *en* bosses, pour : travailler *dans les bosses*, avec un sens plus vague pourtant que *dans*; on dira bien : une garniture *en* or, pour exprimer vaguement : *prise en la matière or*; mais on comprend qu'on ne peut pas dire : garni *dans* l'or, ou : garni *dans la matière or*.

Argot, ergot. Ne confondez pas ces deux mots; le premier est un terme de jardinage, et signifie l'extrémité d'une branche morte; et encore certain langage de filous, qui n'est intelligible que pour eux. *Ergot* se dit de l'éperon ou partie dure qui vient derrière la jambe des coqs, des chiens, et de plusieurs autres animaux. Ne dites donc pas : cet homme comprend l'*ergot*; ni, ce coq a les *argots* brisés; dites : cet homme comprend l'*argot*; ce coq a les *ergots* brisés.

Arguillon. Ne dites pas : *arguillon*; écrivez et prononcez : *ardillon*.

A rien faire. Ne dites pas : on ne me voit jamais *à rien faire*; dites : on ne me voit jamais *sans rien faire*.

Armana. Ne dites pas : un *armana*, ni un *almona*; écrivez : un *almanach*, et prononcez : un *almana*.

Arquébuse, arquébusade. Ne dites pas : *arquébuse*, *arquébusade*; prononcez : *arquebuse*, *arquebusade*; — ne dites non plus : eau d'*arquebuse*; dites : eau d'*arquebusade*.

Arrache-pied. Ne dites pas : travailler *à arrache-pied*; dites : travailler *d'arrache-pied*.

Arrière. Ne dites pas : *errière*; écrivez et prononcez : *arrière*.

Aspirer. Ne dites pas : la place *que vous aspirez* ... mise; dites : *à laquelle vous aspirez*, etc.

Parceque dans ce cas *aspirer* est employé intransitivement ... n'*aspire* pas une place, mais *à* ou, *après* une place.

Atmosphère. Ne dites pas : l'*amosphère*; dites : l'*a*...

[redacted]

...UN. Ne dites pas : *aucun* frais ; dites : *aucuns* frais.

...quoi ne dirait-on pas : *aucun frais* comme on dit : *aucun* ...? Est-ce parceque vous prétendez que *frais*, comme *an*-... etc., ne peut s'employer au singulier ; mais encore une fois, ...qui est pluriel peut se singulariser, et rien ne peut empêcher ... : *je n'ai pas fait un seul frais* ; et par conséquent *je n'ai* ...*cun frais* ; comme *je n'ai aucun ancêtre*, etc.

...JOUR LE JOUR. Ne dites pas : il vit *au jour le jour* ; di-... vit *au jour la journée*.

...lques grammairiens et quelques lexicographes se sont avisés ...ttre *vivre au jour le jour* dans les locutions vicieuses, pré-...t que puisque c'est dépenser chaque jour ce qu'on a gagné ... journée, on doit écrire : *vivre au jour la journée* ; et mes-... Bescherelle et Charles Martin appuient ce raisonnement, en ... : *ne dit-on pas, cet ouvrier n'a fait que deux journées*, etc. ...essieurs peuvent avoir raison, mais ils ne doivent pas ignorer ...on dit aussi : *je gagne tant par jour, j'ai travaillé trois* ... ; plus ou moins, *on me doit trois jours de travail*, etc ; et ...que ces messieurs disent : que *vivre au jour le jour* ne leur ... offrir aucun sens, nous dirons, nous, que : c'est vivre chaque ..., sans souci d'avenir, au-delà de ce jour, ou dépenser, chaque ..., le revenu de ce jour en parlant aussi bien d'un rentier que ...n ouvrier, sans mettre de côté pour le lendemain ; et que M. La-...aux, ainsi que ceux qui l'ont imité, quoique blâmé de ces mes-...urs, a bien fait d'autoriser cette location plutôt que *vivre au* ...*r la journée*, où *jour* et *journée* semblent grimacer et jeter les ...ts cris de se trouver ensemble.

AUPARAVANT. Ne dites pas : *auparavant* de vous voir ; ne ...es pas non plus : j'irai *auparavant* toi ; dites : *avant* de vous ...ir ; dites : j'irai *avant* toi.

AU PARFAIT. Ne dites pas : c'est *au parfait* ; dites : c'est ...*rfaitement*.

AUSSITÔT. Ne dites pas : *aussitôt* son départ ; dites : *aus*-...*tôt après* son départ.

...Nous croyons qu'on peut très bien dire avec ellipse de l'accessoire ...*rès* : *aussitôt son départ*.

AUTANT COMME. Ne dites pas : j'ai de la fortune *autant* ...*mme* lui ; dites : j'ai de la fortune *autant que* lui.

...Comme signifie *de même que* ; or, on dira bien : votre frère est ...*mme* le mien, celà signifiant : votre frère est *de même que* le ...en ; mais on ne dira pas : votre frère a *autant* de fortune *comme* ... mien, puisque celà signifierait : votre frère a *autant* de fortune ...*même que* le mien.

AUTOUR. Ne dites pas *autour* la ville ; dites : *autour de* la ...le.

AVANT. Ne dites pas : *avant que* de partir ; dites : *avant de*.

Avant que est une vieille expression qui n'est plus en usage.

Aveindre. Ne dites pas : celà est si haut que je n'y saurais *aveindre* ; dites : celà est si haut que je n'y saurais *atteindre.*

Atteindre se dit de ce qui est en hauteur; *aveindre*, de ce qui est en profondeur.

A vous fait? Ne dites pas : *à vous fait?* dites : *avez-vous fait?*

B.

Babouines. Ne dites pas : les *babouines* d'un singe, etc.; écrivez et prononcez : les *babines* d'un singe, etc.

Beguenauder. Ne dites pas : travaillez donc, vous *beguenaudez* sans cesse ; dites : travaillez donc, vous *baguenaudez* sans cesse.

Bâiller. Ne dites pas : *bâiller* aux corneilles ; écrivez : *bayer* aux corneilles, et prononcez : *bé-ier.*

Bâilleurs. Ne dites pas : la foire a une infinité de *bâilleurs*; dites : de *bayeurs.*

Baracan. Ne dites pas : un habit de *baracan* ; dites : un habit de *bouracan.*

Barque. Ne dites pas : la *barque à* Caron ; dites : la *barque de* Caron.

Hé! pourquoi pas *la barque à Caron?* Celà nous donnerait au moins une nuance qui nous manque; car *la barque* DE *Caron* ne pourra jamais signifier : *la barque* QUI EST A *Caron. La barque* DE *Caron* dit plutôt : QUI VIENT DE *Caron* que *la barque* QUI APPARTIENT A *Caron*, l'accessoire DE exprimant plutôt le point de départ, l'extraction, que l'appartenance ; on dit : *je viens* DE *Paris, j'arrive* DE *Rouen*, *le vent* D'*ouest*, etc., pour exprimer l'action de partir, de sortir, de là ; comme on dit : *cette maison est* A *un tel, ce livre est* A *nous*, etc., pour exprimer l'appartenance. Ainsi, au risque d'être traité de barbare par les Français grecs ou latins, nous autorisons de notre faible autorité *la barque* A *Caron*, aussi bien que *la barque* DE *Caron*, *le mouchoir* A *mon père*, que *le mouchoir* DE *mon père*, et, préférablement : A *Caron*, A *mon père* quand il s'agit d'appartenance, et DE *Caron*, DE *mon père*, lorsqu'il s'agit d'extraction.

Béchée. Ne dites pas : cet oiseau donne la *béchée* à ses petits; dites : cet oiseau donne la *becquée* à ses petits.

Berdouiller. Ne dites pas : *berdouiller* ; écrivez et prononcez : *bredouiller.*

Berloque. Ne dites pas : une *berloque*; dites : une *breloque.*

Bileux. Ne dites pas : un homme *bileux ;* écrivez et prononcez : un homme *bilieux.*

Blanc. Ne dites pas : *blanc* comme *un* lait, comme *un* satin; dites : *blanc* comme *du* lait, comme *du* satin.

Pour tant faire que de réformer, nous croyons qu'il vaudrait

mieux dire : *blanc comme* LE *lait*, *comme* LE *satin*, car du lait, comme du satin, peut n'être pas toujours blanc, au lieu que le lait, et le satin, en général, le sont toujours.

BLEUET. Ne dites pas : un *bleuet* (fleur) ; dites : un *bluet*, ou un *barbeau*.

BOISURE. Ne dites pas : la *boisure* d'un appartement ; dites : la *boiserie*, etc.

BOLOGNE, ville d'Italie. **BOULOGNE**, nom d'un village près Paris, et d'une ville de France. Ne confondez pas ces deux mots.

BONNE. Ne dites pas : la soupe sent *bonne;* dites : sent *bon*, et de même pour touts autres cas.

Car, c'est comme s'il y avait : CE QUI S'EN EXHALE SENT BON. Il est à remarquer que tout modatif inerte, qui vient se placer après un modatif actif, reste invariable, chaque fois qu'il se rapporte à l'action ; nous aurons l'occasion d'en reparler. *Cette femme marche* DROIT, *chante* FAUX, *crie* FORT, etc.

BONNET. Ne dites pas : *le bonnet* d'un évêque, d'un avocat, d'un cardinal ; dites : *la mitre* d'un évêque, *la toque* d'un avocat, *la barette* d'un cardinal.

BOSSELER, BOSSUER. Ne dites pas : j'ai *bosselé* mon gobelet en le laissant tomber ; dites : j'ai *bossué* mon gobelet.

Bosseler, c'est travailler en bosses ; *bossuer*, c'est faire des bosses.

BOTANIE. Ne dites pas : étudiez la *botanie;* dites : étudiez la *botanique*.

BOULVARI. Ne dites pas : un *boulvari;* écrivez et prononcez : un *hourvari*.

BRASSE. Ne dites pas : prendre à *brasse corps ;* dites : prendre à *bras le corps*.

Les pointilleux auraient dû remarquer que ce n'est pas *à bras le corps* qu'il faudrait dire, mais *en bras le corps* ; prendre *en bras le corps* pour *prendre le corps en* (dans) *les bras;* mais Dieu nous garde de trouver mauvais qu'ils ne l'aient pas fait.

BROUILLAMINI. Ne dites pas : *embrouillamini;* mais bien : *brouillamini*.

BROUILLASSER. Ne dites pas : il *brouillasse ;* dites : il *bruine*.

Nous ne voyons pas trop pourquoi on n'autorise pas *brouillasser*, qui certes est plus en analogie avec *brouillard* que *bruiner ;* c'est encore un mot pour lequel nous votons.

BROUILLARD, BROUILLON. Ne dites pas : cet écrit n'est qu'un *brouillard*, cet enfant est un véritable *brouillard* ; dites : cet écrit n'est qu'un *brouillon* de ce que je veux faire ; cet enfant est un véritable *brouillon*.

BRUME, BRUNE. Ne confondez pas ces deux expressions : la

brume est un brouillard ; la *brune*, un temps voisin de la nuit.

BUT. Ne dites pas : il a *rempli le but ;* dites : il a *atteint le but*.

BUVABLE. Ne dites pas : ce vin est *buvable ;* dites : ce vin est *potable*.

Buvable est consigné dans plusieurs dictionnaires, et est certes préférable à *potable*, du moins en certains cas ; car, *vin buvable* signifie : *vin qu'on peut boire*, et *vin potable*, *vin qu'on peut mettre en pots*. Si les étymologistes prétendent que *potable* vient de *potare*, ils voudront bien aussi que *potare* viène de *potus* (pot).

C.

CABANON. Petite cabane où l'on renferme les condamnés à Bicêtre. Ne dites pas : un *galbanon ;* écrivez et prononcez : un *cabanon*.

CACAPHONIE. Ne dites pas : *cacaphonie ;* dites : *cacophonie*.

CADRE ne signifie que la bordure d'un tableau. Ne dites donc pas : j'ai de beaux *cadres*, si vous voulez faire entendre que vous avez de beaux tableaux ; dites : j'ai de beaux *tableaux*.

CAHOTEMENT. Ne dites pas : le *cahotement* de cette voiture m'incommode ; dites : le *cahotage* de cette voiture m'incommode.

CALEÇON. Ne dites pas : *caneçon ;* dites et écrivez : *caleçon*.

CALOTTE. Ne dites pas : je lui ai donné *une calotte ;* dites : je lui ai donné *un soufflet*.

Calotte est tellement répandu qu'on peut l'admettre comme synonyme de *soufflet* (voir aux *Synonymes*). Il est du reste consigné dans quelques dictionnaires.

CALVI. Ne dites pas : pomme de *calvi* blanche ; dites : pomme de *calville* blanche.

CAPOTE. Ne dites pas : cette femme est demeurée *capote ;* dites : cette femme est demeurée *capot* (terme de jeu).

CARCUL. Ne dites pas : le *carcul ;* dites et écrivez : le *calcul*.

CAS. Ne dites pas : *au cas* de mort, *au cas* de mariage ; dites : *en cas* de mort, *en cas* de mariage.

CASTEROLE. Ne dites pas : une *casterole ;* dites et écrivez : une *casserole*.

CASUEL. Revenu peu certain. Ne dites donc pas : le verre est *casuel ;* dites : le verre est *fragile*.

CATAPLAME. Ne dites pas : *cataplame ;* écrivez et prononcez : *cataplasme*.

CAUSETTE. Ne dites pas : faire la *causette ;* dites : faire la *causerie*.

Causette est vraiment nécessaire comme diminutif de *causerie*.

CÉANS. Ne dites pas : être sur son *céans;* dites : être sur son *séant*.

Ce dernier désigne la position d'une personne qui est assise dans son lit ; au lieu que *céans* signifie *ici, dedans*. On dit d'un homme : il est *céans* pour signifier qu'il est dans le lieu où l'on se trouve.

CÉLÉBRALE. Ne dites pas : la fièvre *célébrale ;* écrivez et dites : la fièvre *cérébrale*.

CENDRIER, CHARRIER. Ne confondez pas ces deux termes : le premier désigne un ustensile qu'on met sous un poêle ; le second, un gros drap qu'on charge de cendres pour faire la lessive.

CENTAURE. Ne dites pas : voix de *centaure ;* écrivez et dites : voix de *stentor*.

Stentor était un guerrier dont la voix faisait plus de bruit à elle seule que celles de cinquante hommes criant ensemble ; le *Centaure* était un être fabuleux, moitié homme et moitié cheval.

CERSIFIS. Ne dites pas : *cersifis;* écrivez et dites : *salsifis*.

C'EST TENTATIF. Ne dites pas : *c'est tentatif*; écrivez et dites : *c'est tentant*.

CHACUN. Ne dites pas : il ne faut pas écouter ce que dit *un chacun ;* dites : il ne faut pas écouter ce que *chacun* dit.

Il est facile de s'expliquer pourquoi il ne faut pas dire : *un chacun ; chacun* est formé de *chaque... un*, et comme dans *un chacun* il se trouve deux fois *un*, le premier est naturellement de trop.

CHALOUREUX, CHALOUREUSE. Ne dites pas ainsi ; prononcez et écrivez : *chaleureux, chaleureuse*.

L'Académie, à tort peut-être, autorise au figuré : *chaloureux, chaloureuse ;* dans ce cas, comme au propre, *chaleureux, chaleureuse*, valent mieux comme étant plus en harmonie avec *chaleur*.

CHANGER. Ne dites pas : vous êtes tout mouillé, *allez vous changer ;* dites : vous êtes tout mouillé, *allez changer d'habit*.

L'Académie, dans sa dernière édition, autorise cette expression, et elle a raison, quoi qu'en disent quelques grammairiens.

CHAQUE. Ne dites pas : ces livres coûtent cinq francs *chaque ;* dites : ces livres coûtent cinq francs *chacun*.

Quoiqu'on trouve cette construction sur la plupart des factures et sur l'adresse prospectus de M. *Boulet*, professeur *de langue grèque, et de langue latine*, etc., etc., on doit comprendre qu'en disant *chaque* on ne complète pas sa pensée, et qu'il faut *chacun*, car *tableaux*, ou *cours*, ou *livres, à dix francs* CHAQUE dit trop, ou pas assez ; il faut : *à dix francs*, si l'on veut sousentendre l'idée distributive, et *à dix francs chacun*, si l'on veut l'émettre, *chacun* étant formé, comme nous l'avons dit, de *chaque* et *un*.

CHARDONNET, CHARDRONNET, ne sont pas français ; écrivez et prononcez : *chardonneret*.

Chartutier. Ne dites pas : un *chartutier;* dites : un *charcutier.*

Châtain. N'écrivez pas des cheveux *châtains foncés, blonds cendrés*; c'est comme s'il y avait d'un *châtain foncé*, d'un *blond cendré*, etc.; écrivez donc : des cheveux *châtain foncé, blond cendré.*

Nous croyons qu'il est essentiel de dire : *des cheveux d'un châtain foncé, d'un blond cendré*, etc.; car si l'on dit : *des cheveux châtain foncé*, celà n'est réellement pas logique, la manière d'être étant immédiatement relative au sujet *cheveux, châtain* et *foncé* doivent naturellement prendre l'accord, et il faudrait : *des cheveux châtains foncés*, par la raison que si l'on voulait ne parler que d'une de ces manières d'être, on dirait : *des cheveux châtains*, ou *des cheveux foncés;* ce qui prouve que chacune de ces manières d'être est directement en rapport avec le sujet *cheveux;* mais, comme en certains cas, dénaturée par l'usage, la pensée pourrait être amphibologique, nous conseillons d'écrire : *des robes d'un blanc sale*, en parlant des robes d'une couleur naturellement ainsi; et : *des robes blanches, sales*, en parlant d'une roble blanche, accidentellement salie; comme : *des étoffes d'un rose clair*, en parlant des étoffes d'un rose tendre et *des étoffes roses, claires*, en parlant des étoffes dont le tissu est mince et transparent; comme *des cheveux châtains, clairs*, en parlant des cheveux châtains clairs semés, peu fournis, et *des cheveux d'un châtain clair*, en parlant de cheveux dont la couleur est tendre, etc.

Châtaine. Ne dites pas : cette femme est *châtaine;* dites : cette femme *a les cheveux châtains.*

Pourquoi ne dirait-on pas : *cette femme est châtaine*, comme on dit : *cette femme est blonde? Cette femme est blonde* signifie *cette femme a les cheveux blonds.* Si c'est *châtaine* qui effraie, il n'y a là rien d'effrayant; car *châtaine* est logique relativement à *châtain*, comme *blonde* relativement à *blond.*

Chauffrette. N'écrivez pas : une *chauffrette;* écrivez : une *chaufferette.*

Chiguenaude. Ne dites pas : *chiguenaude ;* écrivez et prononcez : *chiquenaude.*

Chipoteur, chipoteuse ne sont pas français; écrivez et prononcez : *chipotier, chipotière.*

Chose Ne dites pas : je ferai celà *la même chose*, je le lirai *la même chose ;* dites : je ferai celà *également*, je le lirai *également*, ou : je le ferai *de même*, je le lirai *de même*, selon le sens.

Chirugie, chirugien. Ne dites pas : *chirugie, chirugien;* écrivez et prononcez : *chirurgie, chirurgien.*

Chrétienneté. Ne dites pas : *chrétienneté ;* écrivez et prononcez : *chrétienté.*

Ci. Ne dites pas : cette maison *ici*, ce moment *ici;* dites : cette maison-*ci*, ce moment-*ci.*

Clanpinant. Ne dites pas : cet homme *va en clanpinant*; lites : cet homme va *clopinant*, ou *clopin clopant.*

Clairinette. Ne dites pas: une *clairinette*; dites: une *clarinette.*

Claquette. Ne dites pas : *claquette*; dites : *cliquette.*

Claude. Prunes de reine Claude, prononcez : *Glôde*, prunes le reine *Glôde*; mais écrivez : *Claude.*

Clou à porte. Ne dites pas : un *clou à porte*; dites : un *clo-orte* (insecte).

Cochlaria. Ne dites pas : *cochlaria*; écrivez et prononcez : *ochléaria.*

Cochonnade, cochonaille. Ne dites pas : j'aime la *cochon-ade*, ou la *cochonaille*; dites : j'aime la *viande de porc*, ou *de ochon.*

Coite. Ne dites pas : elle se tient *coite*; dites : elle se tient *coie.*

Colaphane. Ne dites pas : *colaphane*; écrivez et dites : *co-ophane.*

Coléreux. Ne dites pas : un enfant *coléreux*; dites : un en-ant *colérique.*

Il est malheureux que *coléreux* ne soit point admis, car ce mot ous semble peindre par sa construction l'idée d'un caractère porté, ujet à se mettre en colère, au lieu que *colérique* nous semble exprimer plutôt ce qui y a rapport.

Colidor. Ne dites pas : un *colidor*; écrivez et prononcez : un *corridor.*

Combien. Ne dites pas : *le combien* sommes-nous du mois? lites : *quel quantième* du mois sommes-nous?

Comme. Ne dites pas : on l'a traité ni plus ni moins *comme* 'il eût été un voleur; dites : on l'a traité ni plus ni moins *que* 'il eût été un voleur. Ne dites pas non plus : *comme de juste*; lites : *comme il est juste, comme de raison.*

Comment. Ne dites pas : *comment que ç'a va*; dites : *comment elà va-t-il? comment allez-vous?*

Compliment. Ne dites pas : je vous fais *compliment sur* vo-re bonne santé; dites : *de* votre bonne santé.

Condamner. Ne dites pas : il a été condamné *en* trois mois le prison *et* deux cents francs d'amende; dites : il a été con-lamné *à* trois mois de prison *et à* deux cents francs d'a-nende.

Conseillé. Ne dites pas : *je les ai conseillé* de préférer la cience aux richesses; dites : *je leur ai conseillé* de préférer la cience aux richesses.

Consentir. Ne dites pas : je *consens que* vous partiez; dites : e *consens à ce que* vous partiez.

Conséquent. Ne dites pas : une place *conséquente*, une omme *conséquente*; dites : une place *importante*, une somme mportante.

Conséquent, comme modatif inerte, signifie accord de principes et de conduite : un homme conséquent est un homme qui ne dit et ne fait jamais rien qui puisse être blâmé par ce qu'il a fait, ou dit antérieurement ; par cette raison on dit de la conduite, ou du raisonnement qui est en harmonie avec l'homme *conséquent* : c'est une conduite *conséquente*, c'est un raisonnement *conséquent* ; lorsqu'il s'agit d'affaires, ou de toute autre chose, on dit : *important*, ou *considérable*.

CONTRAVENTION. Ne dites pas : *contrevention* ; écrivez et dites : *contravention*.

CONTREDIRE. Ne dites pas : Henri IV était sans *contredire* le meilleur des rois ; dites : Henri IV était sans *contredit* le meilleur des rois.

Nous croyons, nous, qu'il en est de *contredit* comme d'*autrement dit*, qu'il est plus naturel de dire *contredire* comme *autrement dire*. *Sans contredire* signifie toujours, selon nous, *sans dire contre notre dire* ; comme *autrement dire* pour *dire autrement* ; on dit : *le dire* et non *le dit*. Voyez AUTREMENT dit aux *synonymes*.

CONVENIR. Ne dites pas : cette dame *est convenue* à la reine, et cette princesse *a convenu* de la placer dans sa maison ; dites : cette dame *a convenu* à la reine, et cette princesse *est convenue* de la placer dans sa maison.

CONVOITISENT. Ne dites pas : les avares *convoitisent* les richesses ; dites : les avares *convoitent* les richesses.

CORPORENCE. Ne dites pas : cet homme a de la *corporence* ; dites : cet homme a de la *corpulence*.

COSSES. Ne dites pas : des *écosses* de pois ; dites : des *cosses* de pois.

CÔTÉ. Ne dites pas : *à côté* la voiture, *à côté* le pont, *à côté* lui ; dites : *à côté de* la voiture, *à côté du* pont, *à côté de* lui.

COUCHER. Ne dites pas : s'il n'avait pu rentrer chez lui, il *serait couché* chez moi ; dites : s'il n'avait pu rentrer chez lui, il *aurait couché* chez moi.

COU DE PIED. Ne dites pas : tendre le *cou du pied* ; écrivez et dites : tendre le *coudepied*.

COUPER. Ne dites pas : le vent *coupe* le visage ; dites : le vent *cingle* le visage.

COURANT. Ne dites pas : le quinze *courant* ; dites : le quinze *du courant*, et mieux encore : le quinze *du mois courant*.

COURIR. Ne dites pas : il était sorti lorsque j'y *suis couru* ; dites : il était sorti lorsque j'y *ai couru*.

COUSERAI. Ne dites pas : je *couserai* ; dites : je *coudrai*.

COUSU. Ne dites pas : hier *j'ai cousu* ; dites : hier *je cousis*.

COUTANCE. Ne dites pas : sa *coutance* est forte ; dites : sa *dépense* est forte.

COÛTE QUI COÛTE. Ne dites pas : *coûte qui coûte* ; dites : *coûte que coûte*.

COUTUMACE. Ne dites pas : condamner par *coutumace*; dites : par *contumace*.

COUTUME. Ne dites pas : il a *la coutume* de travailler les dimanches; dites : il a *coutume* de travailler les dimanches.

COUVÈCLE. Ne dites pas : le *couvècle* d'un pot; dites : le *couvercle* d'un pot.

COUVERTE. Ne dites pas : la *couverte* d'un lit; dites : la *couverture* d'un lit.

COUVRIR. Ne dites pas : *enterrer* le feu; dites : *couvrir* le feu.

CRAINDRE. Ne dites pas : je crains que cet homme ne réussisse ; dites : je crains que cet homme ne réussisse *pas*.

CRAMAILLE. Ne dites pas : la *cramaille*; dites : la *crémaillère*.

CRAPES. Ne dites pas : un *crape* ; dites : un *crabe*.

CRAQUE. Ne dites pas : c'est une *craque*; dites : c'est une *menterie*, ou un *mensonge*.

L'Académie admet *craquerie* et *craquer*, pour *mensonge*, *mentir*.

CRASSER. Ne dites pas : j'*encrasse* mes habits; dites : je *crasse* mes habits.

CREUSANE. Ne dites pas : poire de *creusane* ; dites : poire de *crassane*.

CRIMISETTE. Ne dites pas : jouer à la *crimisette*; dites : jouer à *clignemusette*.

CRISTÈRE. Ne dites pas : un *cristère* ; dites : un *clystère*.

CROCHE-PIED. Ne dites pas : marcher à *croche-pied*; dites : marcher à *clochepied*.

CRUE. Ne dites pas : de la toile *crue*; dites : de la toile *écrue*.

CUEILLIER. Ne dites pas : j'ai *cueillé* ces fruits ; dites : j'ai *cueilli* ces fruits.

CULOTTE. Ne dites pas : j'ai déchiré *mes culottes*; dites : j'ai déchiré *ma culotte*, ou mieux : *mon pantalon*.

D.

DANS. Ne dites pas : il a ses souliers *dans ses* pieds; dites : il a ses souliers *aux* pieds.

DANTELURE. Ne dites pas : la *dantelure* de cet homme ; dites : la *denture* de cet homme.

DARTE. N'écrivez pas : une *darte*; écrivez et prononcez : une *dartre*.

DAVANTAGE. Ne dites pas : il a *davantage* que vous de bonheur ; dites : il a *plus* de bonheur que vous.

DÉBORDS. Ne dites pas : les *débords* du pavé ; dites : les *bords* du pavé.

Quoi qu'en dise M. Charles Martin, *bord* et *débord* sont néces-

saires, et ne peuvent signifier la même chose ; la roue qui est sur le *bord* du pavé, tient encore au pavé ; celle qui est dans le *débord* est sur la terre qui borde le pavé. La voiture dont l'une des roues est dans le *débord* risque souvent de verser ; celle qui tient encore le *bord* du pavé n'a rien à craindre. Si ce grammairien avait fréquenté les routes, il aurait acquis la certitude qu'il n'est pas possible de proscrire ce mot ; et son âge et l'usage qu'on en fait partout lui auraient prouvé ses droits.

DÉCACHETER. Ne dites pas : je *décachte* une lettre ; dites : je *décachète* une lettre.

DÉCÉDÉ. Ne dites pas : il *a décédé* ; dites : il *est décédé*.

DÉCESSER. Ne dites pas : il ne *décesse* de parler ; dites : il ne *cesse* de parler.

DÉCHIQUE. Ne dites pas : il faut que je *déchique* cette toile ; dites : il faut que je *déchiquète* cette toile.

DÉCHU. Ne dites pas : votre père *est déchu* de jour en jour ; dites : votre père *a déchu* de jour en jour.

DÉCOMBLES. Ne dites pas : *toutes les décombles* ; dites : *touts les décombres*.

DEDANS. Ne dites pas *dedans* ma chambre ; dites : *dans* ma chambre.

DÉFAUT. Ne dites pas : *à défaut* de celà ; dites : *au défaut* de celà.

A défaut s'emploie lorsqu'il est précédé des accessoires possessifs *mon, ton, son*, etc. : *à mon défaut*, mon frère ira, etc.

DÉFENDRE. Je *défends qu'il ne* viène ; dites : je *défends qu'il* viène.

DÉFIE. Ne dites pas : je *lui en défie* ; dites : je *l'en défie*.

DÉFINITIF. Ne dites pas : *en définitif* ; dites : *en définitive*.

Au palais on dit : *en définitif*, et dans ce cas nous croyons que le palais n'a pas plus tort que ceux qui prétendent qu'il faut : *en définitive* ; c'est peut-être même plus raisonnable, dans touts les cas ce ne l'est pas moins.

DÉGOULINE. Ne dites pas : l'eau *dégouline* ; dites l'eau *dégoutte*.

Dégouliner n'est pas reçu, celà est vrai, mais *dégouliner* est vraiment nécessaire ; car *dégoutter* ne dit pas ce que l'on entend par *dégouliner*. *Dégoutter*, c'est *couler goutte à goutte*, au lieu que *dégouliner*, c'est former une petite lame d'eau ; *dégouliner* est un augmentatif de *couler goutte à goutte*, et un diminutif *de couler*.

DÉGOUTTER, couler goutte à goutte. *Dégoûter*, donner du dégoût. Ne dites donc pas : cette liqueur, en *dégouttant*, me *dégoutte* ; dites : cette liqueur en *dégouttant* me *dégoûte*.

DÉGRAINÉS. Ne dites pas : ces raisins sont *dégrainés* ; dites : ces raisins sont *égrainés*.

DORMIR. Ne dites pas : j'ai *dormi* un bon somme; dites : j'ai *fait* un bon somme.

DOS. Ne dites pas : lier les mains *derrière le dos*; dites : liez les mains *au dos*.

DROIT. Ne dites pas : mademoiselle, tenez-vous *droit*; dites : mademoiselle, tenez-vous *droite*.

Pour nous, cette correction est tout-à-fait ridicule; il faut : mademoiselle, tenez-vous *droit*, et non tenez-vous *droite*, par la raison que tout modatif inerte reste invariable 1° lorsqu'il se rapporte à l'action; 2° lorsque l'on peut le tourner *accessoirement*, c'est-à-dire chaque fois qu'on peut y ajouter *ment*, ou *ement*, ou encore lorsque l'on peut le tourner par *d'une manière......*, c'est-à-dire que : tenez-vous *droit* est pour : tenez-vous *droitement*, tenez-vous *d'une manière droite*, et que *droit* se rapporte positivement à l'action de tenir. C'est ainsi que l'on dit : marchez *droit*; il est à remarquer que le modatif inerte ne peut varier que lorsque l'on peut placer immédiatement avant la forme simultanée *étant*; ainsi, par exemple, si l'on veut que la personne marche *d'une manière droite*, *droitement*, sur une ligne directe enfin, sa manière d'être se rapportant à l'action, puisqu'on peut la tourner par *droitement*, *d'une manière droite*, *droit* doit rester invariable; comme si l'on veut que la personne ait en marchant la tête haute, les reins tendus, sans s'occuper si elle marchera sur une même ligne, sur une ligne directe, courbe, ou tortueuse, on lui dira : marchez *droite*, par la raison que cela signifie marchez *étant droite*; or, dire à une femme : tenez-vous *droite*, serait lui dire : tenez-vous *étant droite*, et ce serait loin d'être raisonnable.

DU. Ne dites pas : *du* bon bois, *du* bon vin; dites : *de* bon bois, *de* bon vin.

DU GÉNIE. Ne dites pas, en parlant d'un homme de mérite : c'est un homme *du génie*; dites : c'est un homme *de génie*; *du génie* voudrait dire qu'il fait partie du corps de troupe appelé *génie*.

DURANTE. Ne dites pas : sa vie *durante*; dites : sa vie *durant*.

E.

ÉCHAFFOURÉE. N'écrivez pas : *échaffourée*; écrivez et dites : *échauffourée*.

ÉCHANGER. Ne dites pas : *échanger* du linge ; dites : *essanger* du linge.

ÉCHAPPER. Ne dites pas : *échapper* d'une maladie, il en est *échappé*; dites : *réchapper* d'une maladie, il en est *réchappé*.

ÉCHARPE. Ne dites pas : j'ai une *écharpe* dans le doigt ; dites : j'ai une *écharde* dans le doigt.

ÉCHIGNER. Ne dites pas : *échigner*; dites : *échiner*.

ÉDUQUÉ. Ne dites pas : un enfant bien *éduqué*; dites : un enfant bien *élevé*.

Il est certainement malheureux qu'on ne veuille pas admettre à toute force ce mot, beaucoup plus en analogie avec éducation qu'élever qu'on veut lui substituer, car *éduquer* ne sera jamais de fait synonyme d'*élever*.

Effiler. Ne dites pas : j'ai *effilé* la lame de mon couteau dites : j'ai *affilé* la lame de mon couteau. *Affiler* signifie donner le fil à un tranchant ; *effiler*, défaire un tissu fil à fil.

Efforcer. Ne dites pas : ne vous *efforcez pas de* parler; dites : ne vous *efforcez pas à* parler.

Élever. Ne dites pas : *élevez* vos yeux vers le ciel; dites : *levez* vos yeux vers le ciel.

On a vu aux synonymes que *lever* c'est *dresser*, *mettre debout*, et *élever*, *mettre plus haut* ; or, *lever les yeux vers le ciel* étant pour *dresser* votre rayon visuel vers le ciel, on comprend qu'on ne peut employer que *lever*.

Éléxir. Ne dites pas : *éléxir* ; dites : *élixir*.

Elle. Ne dites pas : *j'ai parlé avec elle* ; dites : *je lui ai parlé*.

Cette correction n'est encore qu'une pointillerie d'autant plus absurde que *je lui ai parlé* ne signifie pas *j'ai parlé avec elle* : parler avec quelqu'un signifie dialoguer avec quelqu'un ; et, *j'ai parlé à quelqu'un* ; *j'ai adressé la parole à quelqu'un* : comprenez donc d'abord, ridicules pointilleux ; vous corrigerez après. Pourquoi ne parlerait-on pas *avec* quelqu'un comme on déjeune *avec* quelqu'un.

Embarras. Ne dites pas : cet homme fait *son embarras* ; dites : cet homme fait l'*important*.

Il vaut mieux dire cet homme fait de l'*embarras*, car faire de l'*embarras* et faire l'*important* ne sont pas synonymes ; faire l'*important* signifie exagérer son mérite, donner de l'importance à ses moindres qualités ; faire de l'*embarras*, afficher de grands airs, faire du bruit, crier bien haut. Sur ce qui est personnel, se vanter, etc. Le premier peut parler peu ; le second parle toujours beaucoup.

Embêter. Ne dites pas : vous m'*embêtez* ; dites : vous m'*hébétez*.

Embégu. Ne dites pas : il va à l'*Embégu* ; dites : il va à l'*Ambigu*.

Éminent, haut, élevé, **imminent**, menaçant de près. Ne dites pas : péril *éminent*, place *imminente* ; dites : péril *imminent*, place *éminente*. (Voyez aux *synonymes*.)

Empuanter. Ne dites pas : *empuanter* ; dites : *empuantir*.

Enchiferner. Ne dites pas : cet air froid et humide m'a *enchiferné* ; dites : cet air froid et humide m'a *enchifrené*.

Enfantise. Ne dites pas : *enfantise* ; dites : *enfantillage*.

En noir. Ne dites pas : l'église était tendue *en noir* ; dites : tendue *de noir*.

En outre. Ne dites pas : *en outre de* celà; dites : *outre* celà.

Empéreur. Ne dites pas : l'*empéreur* Napoléon ; dites : l'*empereur* Napoléon.

En rappeler. Ne dites pas : *j'en rappèle ;* dites : *j'en appèle.*

Enseigner. Ne dites pas : cet enfant a été bien *enseigné ;* dites : cet enfant a été bien *instruit.*

Cette correction est absurde : *enseigner* se dit des personnes et des choses : *enseigner* quelqu'un, *enseigner* à quelqu'un ; or, puisque l'on *enseigne* quelqu'un, un enfant peut avoir été bien, ou mal *enseigné.* Du reste l'Académie l'admet.

Entrefaite. Ne dites pas : l'ennemi vint sur *l'entrefaite ;* dites : l'ennemi vint sur *les entrefaites.*

Pourquoi ne dirait-on pas sur l'*entrefaite* comme sur les *entrefaites ;* on dit dans l'*entrefaite*, ou dans les *entrefaites*, selon le cas, et celà d'après l'Académie.

Envie. Ne dites pas : nous avons travaillé *à l'envie ;* dites : nous avons travaillé *à l'envi.*

Nous sommes tout disposé à croire que : *à l'envie*, quel que soit son usage, n'est qu'un barbarisme, car *à l'envi* ne signifie autre chose qu'*à l'envi ;* mais son vieil âge demande bien quelque considération, d'autant plus qu'il a rendu et doit encore rendre quelques services aux poètes.

Épine. Ne dites pas : de *la noble épine ;* dites : de l'*aubépine.*

Escalier. Ne dites pas : cet enfant est tombé sur *les escaliers ;* dites : cet enfant est tombé sur *l'escalier.*

Escarole. Ne dites pas : de l'*escarole ;* dites de la *scarole.*

Esclande. Ne dites pas : faire de l'*esclande* ; dites : faire de l'*esclandre.*

Estatue. Ne dites pas : la belle *estatue ;* dites : la belle *statue.*

Éteindre Ne dites pas : on *éteignera* la chandelle ; dites : on *éteindra* la chandelle.

Être au bout de son rouleau, pour signifier qu'on ne sait plus que faire, est une mauvaise locution, et ne signifie rien : il faut dire : *je suis au bout de mon rôlet* (petit rôle).

Ces deux manières de parler existent, quoi qu'en dise l'auteur de cette correction : *être au bout de son rouleau*, c'est ne plus savoir que faire ; *être au bout de son rôlet*, c'est ne plus savoir que dire ; *être au bout de son rouleau* est une façon de parler qui a pris naissance chez les tisserands, parceque la fin du rouleau amène souvent une cessation de travail.

Eutopie. N'écrivez pas : *eutopie* ; écrivez : *utopie.*

Éviter. Ne dites pas : j'ai *évité* bien des chagrins à ma sœur ; dites : j'ai *épargné* bien des chagrins à ma sœur.

r signifiant fuir, on comprend qu'il est impossible de l'en-
ɔour *épargner*.

USES. Ne dites pas : je vous *demande excuses*; dites : je
ais *mes excuses*.

xcuse étant une réparation et devant venir naturellement de
qui a commis l'offense, on comprend qu'on ne peut demander
xcuses à la personne offensée, qu'on ne peut que lui en

F.

'ACE. Ne dites pas : *en face le* château ; dites : *en face du*
iteau.

FÂCHÉ. Ne dites pas : je suis *fâché avec* vous ; dites : je suis
:hé contre vous.

Il faut vraiment être tenté du diable pour faire de semblables cor-
ctions ; mais encore une fois, *fâché avec quelqu'un* ne signifie
as : *fâché contre quelqu'un* ; celui qui est fâché *avec* quelqu'un est
ìché avec une personne qui est fâchée avec lui ; celui qui est fâché
ontre quelqu'un peut être fâché seul, c'est-à-dire que la personne
contre laquelle il est fâché peut n'en rien savoir.

FAIGNANT. Ne dites pas : cet homme est un *faignant* ; dites :
cet homme est un *fainéant*.

FAIRE DU CAS. Ne dites pas : je *fais du cas* de cet homme ;
dites : je *fais cas* de cet homme.

FAIRE. Ne dites pas : il *fait une* maladie grave ; dites : il
est attaqué d'une maladie grave.

Nous ne voyons pas pourquoi l'on n'admettrait pas *faire une ma-
ladie* ; cette locution est généralement employée ; *attaqué* est plus
juste sans doute, mais ce n'est pas une raison pour repousser *faire*.

FALBANA. Ne dites pas : *falbana* ; dites : *falbala*.

FARCE. Ne dites pas : cet homme est *farce* ; dites : cet
homme est un *farceur*.

FAUTE D'INATTENTION. Ne dites pas : une *faute d'inatten-
tion* ; dites : une *faute d'attention*.

FERDAINES. Ne dites pas : il fait ses *ferdaines* ; dites : il
fait ses *fredaines*.

FERLATÉ. Ne dites pas : vin *ferlaté* ; dites : vin *frelaté*.

FERLUQUET. Ne dites pas : un *ferluquet* ; dites : un *frelu-
quet*.

FÊTE. Ne dites pas : la *fête de Dieu* ; dites : la *Fêtedieu*.

FIBLE. Ne dites pas : un *fible* ; dites : une *fibre*.

FILIGRAMME, ou FILAGRAMME, ne sont pas français. Écrivez
et prononcez : *filigrane* (ouvrage d'orfèvrerie).

FIN. Ne dites pas : vous avez pris la bille trop *fine*, ou trop
pleine ; dites : vous avez pris la bille trop *fin*, ou trop *plein*.

ne voyons qu'il
avec ellipse
scène dans
pour le morceau
Le final, éta
génie de notr
que ce mot ait
Ne dit
fin que...
Ne dites pa
belle ; dites :
trouve bell
c'est arrêter
ai *arrêté*
les yeux sur
Ne
Ne dites
Ne dite
des *flegme*
Ne dit
qu'il est ri
fortune.
fortun
de sa maîtr
Ne di
Ne di
Ne
de la fri

Finale. Ne dites pas : *la finale* d'un opéra ; dites : *le finale* un opéra.

Nous croyons qu'il serait mieux d'écrire *le final*, ou *la finale* un opéra, avec ellipse, de *morceau*, ou de *chœur*, dans le premier ;, et de *scène* dans le second ; c'est-à-dire que *le final* s'emploierait pour le *morceau*, ou le *chœur final*, et *la finale* pour *la scène finale*. *Le final*, étant un masculin, ne doit pas, pour s'accorder avec le génie de notre langue, prendre l'*e* muet, et il nous importe peu que ce mot ait été, ou non emprunté aux Italiens.

Finalement. Ne dites pas : je dirai *finalement* que... ; dites : dirai *enfin* que...

Fixe. Ne dites pas : plus je *fixe* madame, et plus je la trouve belle ; dites : plus je *fixe les yeux* sur madame, et plus je la trouve belle.

Fixer, c'est *arrêter*, *déterminer*, etc. ; or, je vous ai *fixé*, c'est je vous ai *arrêté*, et ce n'est pas là la pensée ; la pensée est arrêté les yeux sur vous.

Flanquette. Ne dites pas : à la bonne *flanquette* ; dites : à la bonne *franquette*.

Fleur. Ne dites pas : *fleur d'orange* ; dites : *fleur d'oranger*.

Flumes. Ne dites pas : cet enfant a des *flumes* ; dites : cet enfant a des *flegmes*.

Fortuné. Ne dites pas : c'est un homme *fortuné*, pour exprimer qu'il est riche : dites en ce cas : c'est un homme *qui a de la fortune*.

Un homme *fortuné* est un homme heureux ; on dit de celui qui est aimé de sa maîtresse : c'est un amant *fortuné*.

Fourché. Ne dites pas : pied *fourché* ; dites : pied *fourchu*.

Fraîche. Ne dites pas : il est *à la fraîche* ; dites : il est *au frais*.

Franchipane. Ne dites pas : de la *franchipane* ; dites : de la *frangipane*.

Fricot. Ne dites pas : *du fricot* ; dites : *des mets*, *des ragoûts*, *de la fricassée*.

Fringale. Ne dites pas : j'ai une *fringale* ; dites : j'ai une *faimvalle*, une *faimcanine*.

Frileux. N'écrivez pas : *frilieux* ; écrivez et prononcez : *frileux*.

Froideur. Ne dites pas : il fait une *froideur* excessive ; dites : il fait une *froidure* excessive, ou un *froid* excessif.

Fruitier, fruiterie. N'écrivez pas : *frutier*, *fruterie* ; écrivez et prononcez : *fruitier*, *fruiterie*.

Fumelle. Ne dites pas : une *fumelle* ; écrivez et prononcez : une *femelle*.

FUT. Ne dites pas : il *fut* chez vous et ne vous trouva pas ; dites : il *alla* chez vous et ne vous trouva pas.

G.

GAÏOTE. Ne dites pas : *gaïote* ; écrivez et prononcez : *galiote.*

GANIF. Ne dites pas : un *ganif* ; écrivez et prononcez : un *canif.*

GAZOUILLER. Ne dites pas : elle a *gazouillé* sa robe ; dites : elle a *gâté*, *sali* sa robe.

GEAI. Ne dites pas : noir comme un *geai* ; dites : noir comme du *jais.*

GÉANNE. Ne dites pas : une *géanne* ; dites : une *géante.*

GÉCION. Ne prononcez pas : une *gécion* ; écrivez et prononcez : *gestion.*

GIBELOTTE, CIVET Ne dites pas : une *gibelotte* de lièvre, un *civet* de lapin ; dites : une *gibelotte* de lapin, un *civet* de lièvre.

GIGIER. Ne dites pas : le *gigier* d'une oie ; dites : le *gésier* d'une oie.

GLAIRE. Ne dites pas : *la glare* d'un œuf ; dites : *la glaire* d'un œuf.

GO. Ne dites pas : celà va *tout de go* ; dites : celà va *sans peine.*

Pourquoi ne dirait-on pas : celà va tout de *go*? En vérité, il faut que ces messieurs aient bien du temps de reste pour s'amuser à de semblables bagatelles. Du reste, cette expression est sanctionnée par l'Académie?

GOUAILLER. Ne dites pas : *gouailler* quelqu'un ; dites : *railler* quelqu'un.

GOULIAFRE. Ne dites pas : c'est un *gouliafre* ; dites : c'est un *goulafre.*

GOURER. Ne dites pas : on m'a *gouré* ; dites : on m'a *trompé.*

GOUTER-SOUPATOIRE. Ne dites pas : *goûter-soupatoire* ; dites : *goûter souper.*

GOUTTE. Ne dites pas : *mon père ressemble à mon frère* comme deux gouttes d'eau ; dites : *mon père et mon frère se ressemblent* comme deux gouttes d'eau.

GRAMMAIRE. Ne dites pas *grandmère* ; écrivez et prononcez : *grammaire.*

GRIFFONNER, GRIFFONNAGE, GRIBOUILLER, GRIBOUILLAGE. Ces quatre mots sont dans les dictionnaires ; cependant, il est mieux d'employer les deux premiers de préférence.

On dit d'un enfant qui écrit sans cesse, il ne fait que *griffonner* du matin au soir, et en parlant d'un ouvrage quelconque dont on

fait peu de cas : c'est du *griffonnage*, sans avoir égard à la manière dont c'est écrit ; au lieu qu'on n'emploie *gribouiller* et *gribouillage* que pour désigner de l'écriture mal formée, et qu'il est impossible de lire.

Gringalet. Ne dites pas : un *gringalet* ; dites : un *fluet*.

Nous conseillons de n'avoir aucun égard à cette correction ; quoique le mot *gringalet* ne soit pas consigné dans les dictionnaires, nous pensons qu'on peut s'en servir, puisqu'il est nécessaire pour exprimer une idée que le mot *fluet* ne saurait rendre.

Grignotte. Ne dites pas : *la grignotte* du pain ; dites : *le grignon* du pain.

Grode. Ne dites pas : une jolie *grode* ; écrivez et prononcez : une jolie *grotte*.

Grognasser. Ne dites pas : *grognasser*, qui n'est pas français ; dites : *grogner*.

Grogner. Ne dites pas : vous *me grognez* sans cesse ; dites : vous *grognez* sans cesse *contre moi*.

Groseillier. Ne dites pas : *grosilier* ; écrivez et prononcez : *groscillier*.

Guère. Ne dites pas : il ne s'en est *fallu que de guère* ; dites : il ne s'en *est guère fallu*.

Guerlotter. Ne dites pas : *guerlotter* de froid ; écrivez et prononcez : *grelotter* de froid.

Guette. Ne dites pas : ce chien est de *bonne guette* ; dites : ce chien est de *bon guet*.

Guignon. Ne dites pas : je suis bien *enguignoné* ; dites : je suis bien *en guignon*.

Guignolant, guignognant. Ces mots ne sont pas français.

H.

Harmétiquement. Ne dites pas : cette croisée est *harmétiquement* fermée ; dites : cette croisée est *hermétiquement* fermée.

Hémorragie, perte de sang. Ne dites pas : *hémorragie de sang* ; dites simplement : *hémorragie*.

Hésiter. Ne dites pas : je n'*hésite pas de* faire telle chose ; dites : je n'*hésite pas à* faire telle chose.

D'après la remarque que nous avons faite, tome Ier, page 629, nous croyons que l'on doit dire : *je n'hésite pas* DE *faire telle chose*, s'il y a eu commencement d'exécution ; et : *je n'hésite pas* A *faire telle chose*, dans le cas contraire.

Heurler, heurlement ne sont pas français ; dites : *hurler*, *hurlement*.

Hétatus. Ne dites pas : un *héyatus* ; dites : un *hiatus*.

Hollande. Ne dites pas : *l'Hollande* ; dites : *la Hollande*.

Honchets. Ne dites pas : des *honchets* ; dites : des *jonchets*.

HUIT CLOS. N'écrivez pas : jugement à *huit clos*; écrivez : à *huis clos*.

Huis est un vieux mot qui signifie *porte*; c'est comme si l'on disait : jugement à *porte close*, sans témoin.

HUSTUBERLU. Ne dites pas : *hustuberlu*; dites : *hurluberlu*.

I.

IDÉE. Ne dites pas : *l'idée m'a prise de...*; dites : *l'idée m'est venue de...*

IL ME COÛTE. Ne dites pas : il *me coûte* de faire celà; dites : il *m'en coûte* de faire celà.

INFESTER. Ne dites pas : celà *infeste* (dans le sens de sentir mauvais); dites : celà *infecte*.

Infester signifie ravager, désoler; il se dit des voleurs qui désolent un pays par leurs méfaits, et des troupes qui ravagent le pays ennemi.

INVECTIVER. Ne dites pas : il *m'a invectivé*; dites : il *a invectivé contre moi*.

Invectiver est un modatif intransitif qui ne prend pas de complément direct.

INVITER. Ne dites pas : je suis *invité de m'y* trouver; dites : je suis *invité à m'y* trouver (voyez INVITER aux *Synonymes*).

J.

JARRETER. Ne dites pas : *se jarreter*; ce n'est pas français; dites : *mettre ses jarretières*.

Le mot *jarreter* est nécessaire, puisqu'il n'a pas d'équivalent.

JEU D'EAU. Ne dites pas : *jeu d'eau*; dites : *jet d'eau*.

JEUNESSE. Ne dites pas : c'est une *jeunesse* aimable; dites : c'est une *jeune personne* aimable.

JOUIR. Ne dites pas : cet enfant *jouit d'une* mauvaise santé; dites : cet enfant *a une* mauvaise santé.

Jouir se dit des choses qui procurent de l'agrément; et, comme le mauvais état de la santé n'en procure aucun, il ne faut pas se servir de cette locution.

JUIVRESSE, JUIFFRESSE ne sont pas français; dites : *Juive*.

L.

LABOURAGE. Ne dites pas : chevaux de *labourage*; dites : chevaux de *labour*.

Le *labour* est la façon qu'on donne à la terre en la labourant; c'est comme si l'on disait : chevaux *qui servent à faire le labour*. Le *labourage* est l'art, ou le résultat du *labour*.

L'aile. Ne dites pas : j'ai une douleur dans *l'aile*; dites : dans *l'aine*.

L'*aine* est la partie du corps qui se trouve entre la cuisse et le basventre.

L'aimant. Ne dites pas : l'*aimant* attire le fer à *lui*; dites : l'*aimant* attire le fer à *soi*.

Laisse. Ne dites pas : mener des chiens *à la laisse*; dites : mener des chiens *en laisse*.

Laton. Ne dites pas : fil de *laton*; dites : fil de *laiton*.

Lancées. Ne dites pas : j'ai des *lancées* dans la tête; dites : j'ai des *élancements* dans la tête.

Lanterne. Ne dites pas : la *lanterne magie*; dites : la *lanterne magique*.

Larronne. Ne dites pas : une *larronne*; dites : une *larronnesse*.

Lavier, ou **lévier**, ne sont pas français; dites : *évier* (pierre à laver la vaisselle).

Lecteur. Ne dites pas : c'est un *lecteur* de romans; dites : c'est un *liseur* de romans (voyez aux *Synonymes*).

Légumes. Ne dites pas : de *bonnes légumes*; dites : de *bons légumes*.

Landes. Ne dites pas : cet enfant a des *landes*; dites : cet enfant a des *lentes*.

Libanbelle. Ne dites pas : quelle *libanbelle*; dites : quelle *ribambelle*.

Liche. Ne dites pas : le chat se *liche*; dites : le chat se *lèche*.

Lichefrite. Ne dites pas : *lichefrite*; dites : *lèchefrite*.

Limandre. Ne dites pas : *limandre*; dites : *limande* (poisson).

Linceuil. Ne dites pas : un *linceuil*; dites : un *linceul*.

Linteaux. Ne dites pas : des serviettes à *linteaux*; dites : des serviettes à *liteaux*.

Liqueureux. Ne dites pas : *liqueureux*; écrivez et prononcez : *liquoreux*.

Les deux mots : *liquoreux*, *liqueureux*, sont dans les dictionnaires, et les lexicographes conseillent de choisir *liquoreux*, étant, disent-ils, d'un meilleur usage; comme le mot vient bien évidemment du mot *liqueur*, nous préférons *liqueureux* comme plus conforme à sa dérivation.

Lire. Ne dites pas : j'ai *lu sur* le journal; dites : j'ai *lu dans* le journal.

Lissive. Ne dites pas : *lissive*; dites : *lessive*.

Loquet. Ne dites pas : j'ai *le loquet*; dites : j'ai *le hoquet* (mouvement convulsif).

Luthérianisme. Ne dites pas : *luthérianisme*; dites : *luthéranisme*.

M.

Majesté. Ne dites pas, si vous vous adressez à un roi : Votre Majesté est *maîtresse* de ses volontés; dites : Votre Majesté est *maître* de ses volontés.

Nous croyons encore que cette correction est faite contre toute logique ; dira-t-on : Votre Majesté sait-*il* la nouvelle ? Non certainement ; on dira : sait-*elle* la nouvelle. Disons donc également : Votre Majesté est *maîtresse* de ses volontés, et non : est *maître*.

Mal. Ne dites pas : j'ai eu bien *du mal* à vous trouver; dites : j'ai eu bien *de la peine* à vous trouver.

Mal est synonyme de *peine*, et nous croyons qu'on peut l'employer sans crainte de blesser la raison.

Malgré. Ne dites pas : *malgré que* vous vous y opposiez; dites : *quoique* vous vous y opposiez.

Malgré que est une locution qui demande toujours à être suivie du modatif *avoir*, comme dans cet exemple : *malgré qu*'il en AIT, nous savons son secret (quoiqu'il en ait mauvais gré).

Maline. Ne dites pas : une fièvre *maline;* dites : *maligne.*

Mânes. Ne dites pas : *mânes plaintives*; dites : les *mânes plaintifs* (voyez tome Ier, page 360).

Mangé aux vers. Ne dites pas : cet habit est *mangé aux vers*; dites : *mangé par les vers.*

Nous croyons que mieux vaut encore dire : *mangé des vers.*

Manger sa faim. Ne dites pas : il *mange sa faim*; dites : il *mange à sa faim.*

Marche. Ne dites pas : je vous ai reconnu à votre *marche*; dites : je vous ai reconnu à votre *marcher.*

Margotte. Ne dites pas : *margotte* d'œillets; dites : *marcotte* d'œillets.

Mardelle, marcelle, ne sont pas français; dites : *margelle* (pierre ronde qui forme le rebord d'un puits).

Marier. Ne dites pas : il faut la *marier avec* un jeune homme sage et intelligent; dites : il faut la *marier à* un jeune homme sage et intelligent.

Nous croyons qu'on peut employer ces deux locutions; nous préférons même la première, parcequ'elle semble marquer plus de force dans l'union; on dit : se marier *à* l'église, *à* la mairie, pour indiquer le lieu où se fait l'action; on devrait dire alors : *se marier avec* un jeune homme, etc., pour éviter toute amphibologie. *Se marier à* semble, selon nous, n'indiquer qu'une union passagère, au lieu que *se marier avec* semble exprimer une union durable et tout-à-fait intime.

Marigoule. Ne dites pas : des artichauts à la *marigoule*; dites : des artichauts à la *barigoule.*

Matéraux. Ne dites pas : *matéraux* ; écrivez et prononcez *matériaux.*

MÉDICALE. Ne dites pas : plantes *médicales*; dites : plantes *médicinales*.

Médicale signifie qui appartient à la médecine; et *médicinale*, qui sert de remède, de médecine; c'est pourquoi il faut employer le dernier dans ce cas.

MÉGARD. Ne dites pas : j'ai fait cette faute par *mégard*; dites : j'ai fait cette faute par *mégarde*.

MEILLEUR. Ne dites pas : c'est le *meilleur* garçon qui *est* au monde; dites : c'est le *meilleur* garçon qui *soit* au monde.

MEMBRÉ. Ne dites pas : cet homme est bien *membré*; dites : cet homme est bien *membru*.

Pourquoi ne dirait-on pas : cet homme est *bien membré? Bien membré* signifie qui a les membres bien faits; au lieu que : *bien membru* signifie qui a les membres bien gros. Nous ne pensons pas qu'il soit défendu d'exprimer la première de ces manières d'être, et nous engageons par conséquent notre lecteur à se servir de ces deux expressions chacune dans son acception.

MERCIÈRE. Ne dites pas : les dents *mercières*; dites : les dents *mâchelières*, ou *molaires*.

MES. Ne dites pas : mes parents *et* amis; dites : mes parents *et mes* amis.

L'expression *mes parents et amis* semblerait désigner que les parents sont les amis, au lieu que *mes parents et* MES *amis* montre bien distinctement les parents d'un côté, et les amis de l'autre.

METS. Ne dites pas : *mets-toi z-y*; dites : *mets-toi là*.

MIALER. Ne dites pas *mialer*; dites : *miauler*.

MIDI. Ne dites pas : sur *les midi*; dites : sur *le midi*; — ne dites pas non plus : *midi précise*; dites : *midi précis*.

MIEUX. Ne dites pas : il danse *des mieux*; dites : il danse *fort bien*.

MILICE. Ne dites pas : eau de *milice*; dites : de *mélisse*.

MINABLE. Ne dites pas : cet homme a l'air bien *minable*; dites : cet homme a l'air bien *pauvre*, *gueux*, *indigent*.

MINUIT. Ne dites pas : sur *les minuit*; dites : sur *le minuit*, ou mieux : *vers minuit*.

Pour être conséquent, il faudrait dire : *la minuit* et *la midi*, car *minuit* et *midi* sont faits de *mi* (moitié), de *nuit* et de *di* (jour), et signifient, l'un : *moitié de la nuit*, et l'autre : *moitié du jour*.

MISSERJAN. Ne dites pas : des poires de *misserjan*; dites : des poires de *messirejean*.

MISSIPIPI. Ne dites pas : *Missipipi*; écrivez et prononcez : *Mississipi*.

MITES. Ne dites pas : des *mites* de cheminées; dites : des *mitres* de cheminées.

Les *mites* sont de petits insectes qui s'engendrent dans le fro-

mage. On appèle *mitres* l'espèce de chapeau qui couvre le haut des cheminées.

Moigneau. Ne dites pas : un *moigneau*; dites : un *moineau*.

Moiron. Ne dites pas : du *moiron* : dites : du *mouron*.

Montre. Ne dites pas : une *montre en chrysocale*; dites : une *montre en chrysocalque*.

Morne. Ne dites pas : la *morne* des grands; écrivez et prononcez : la *morgue* des grands.

Mort-ivre. Ne dites pas : une femme *mort-ivre*; dites : une femme *ivre-morte*.

On donne pour raison de cette belle remarque que dans *mort-ivre* on ne sent point le genre de ce modatif; et le sent-on quand on dit : une femme *aimable*, une *bonne* amie, une *grande* amie, autrement que par ce qui précède, ou ce qui suit? Ceci n'est le fait que des éplucheurs de mots; pour nous, nous n'y voyons aucune différence; et, comme *mort-ivre* n'exprime qu'une seule idée, nous l'écrirons *mortivre*, en le faisant passer à l'état de mot; et par là nous lèverons encore cette misérable difficulté. Ainsi nous écrivons : une femme *mortivre*, un homme *mortivre*, et nous engageons notre lecteur à nous imiter.

Moucher. Ne dites pas : je *mouche* beaucoup; dites : je me *mouche* beaucoup.

Je *mouche* n'indique pas si ce sont des chandelles, ou toute autre chose que l'on *mouche;* voilà pourquoi le substantif représentatif me est nécessaire pour faire sentir que le résultat de l'action exprimée retombe sur celui qui la fait.

Moudre. Ne dites pas : il faut qu'il *moude*; dites : il faut qu'il *moule*.

Ceci est une grande absurdité; mais elle est sanctionnée. Nous ne concevons pas la raison soidisant euphonique qui a porté à dénaturer la conjugaison du modatif *moudre*; nous en avons déjà parlé aux conjugaisons, en donnant l'opinion de M. Landais, qui, à cet égard, s'accorde avec la nôtre.

Moyennant que. Ne dites pas : j'y consens *moyennant que* vous partirez; dites : *à condition* que vous partirez.

Moyennant signifie *au moyen de*, et ne peut par conséquent être immédiatement suivi de *que*.

Mulâtresse. Ne dites pas : une *mulâtresse*; dites : une *mulâtre* (voyez tome I[er], page 238).

N.

Nantille. Ne dites pas : des *nantilles*; dites : des *lentilles*.

Nèfes. Ne dites pas : des *nèfes*; dites : des *nèfles*.

Neufs. Ne dites pas : des bas *neuves* ; écrivez et prononcez : s bas *neufs*.

Nier. Ne dites pas : je *nie* que la richesse *est* préférable à santé ; dites : je *nie* que la richesse *soit* préférable à la nté.

Nine. Ne dites pas : une *nine* ; dites : une *naine*.

Nitouche. Ne dites pas : sainte *mitouche* ; dites : sainte *touche*.

Noël. Ne dites pas : *à la Noël* ; dites : *à Noël*.

O.

Observer. Ne dites pas : je vous *observe* que ; dites : je ous *fais observer* que.

Observer, c'est regarder avec application. La première de ces lo- utions voudrait dire : *je vous regarde que*, ce qui ne rendrait pas idée, et n'aurait même aucun sens ; au lieu que la seconde dit : *vous fais regarder que*, ce qui rend parfaitement la pensée.

Occasion. Ne dites pas : avez-vous *occasion* de bonne toile ; ites : avez-vous *besoin* de bonne toile.

Oiseux. Ne dites pas : des hommes *oiseux* ; dites : des ommes *oisifs*.

Pourquoi ne pas dire : des hommes *oiseux*? Celà dépend absolu- ent de ce qu'on veut exprimer : l'homme *oiseux* est celui qui asse sa vie à faire des riens ; l'*oisif*, celui qui ne fait rien.

Olographe. Ne dites pas : il a fait un testament *autogra- he* ; dites : il a fait un testament *olographe*.

Olographe est une expression consacrée en jurisprudence pour ésigner un testament écrit en entier de la main du testateur ; — *au- ographe* se dit d'une lettre, ou d'un ouvrage quelconque, écrit de main de l'auteur.

Ombrette. Ne dites pas : une *ombrette* ; dites : une *om- relle*.

Onguent. Ne dites pas : de *la bonne onguent* ; dites : de *on onguent*.

Orange. Ne dites pas : un bouquet de fleurs d'*orange* ; di- s : de fleurs d'*oranger*.

L'usage et plusieurs lexicographes admettent *fleurs d'orange*, et, uoiqu'il s'agisse bien réellement des fleurs de l'oranger, nous croyons u'ils n'ont pas trop tort.

Ouagnons. Ne dites pas : des *ouagnons* ; dites : des *ognons*.

Ouate. Ne dites pas : de *la ouate* ; dites : de *l'ouate*.

Nous conseillons d'employer l'une et l'autre ; du reste, l'Académie s admet toutes deux.

Oublier. Ne dites pas : *j'oubliais à* vous dire celà ; dites : *oubliais de* vous dire celà (voyez les *Synonymes*).

OUI. Ne prononcez pas *voui*; prononcez : *oui*.

OUIE. Ne dites pas : il a l'ouïe *fin*; dites : il a l'ouïe *fine*.

OUSQUE J'VAS. Ne dites pas : *ousque j'vas*; dites : *où vais je* ?

OUVRAGE. Ne dites pas : mon *ouvrage est faite*; dites : mon *ouvrage est fait*.

P.

PAILLÉ. Ne dites pas : du vin *paillé*; dites : du vin *paillet*.

PAIN ENCHANTÉ. Ne dites pas : *pain enchanté*; dites : *pain à chanter*, ou mieux : *pain à cacheter*.

Il ne faut pas cependant confondre *pain à chanter* et *pain à cacheter*. Le premier est le pain que le prêtre consacre en disant la messe; le second est proprement ce qui sert à cacheter les lettres.

PALFERMIER. Ne dites pas : un *palfermier*; dites : un *palefrenier*.

PÂMER. Ne dites pas : je *pâme* de joie; dites : je *me pâme* de joie.

PANTOMINE. Ne dites pas : *pantomine*; dites : *pantomime*.

PAPÉTERIE. Ne dites pas : *papéterie*; écrivez et prononcez : *papeterie*.

PAPIER. Ne dites pas : *papier cassé*; dites : *papier brouillard*.

PARAPUIE. Ne dites pas : un *parapuie*; dites : un *parapluie*.

PARAPELLE. Ne dites pas : le *parapelle*; dites : le *parapet*.

PARAFE. Ne dites pas : *ma parafe*; dites : *mon parafe*, ou *paraphe*.

PARDONNER. Ne dites pas : je *pardonne* mes ennemis; dites : je *pardonne à* mes ennemis.

PARFAIT. Ne dites pas : cet enfant écrit *au parfait*; dites : cet enfant écrit *parfaitement*.

PARMÉSAN. Ne dites pas : du *parmésan*; dites : du *parmesan* (sorte de fromage).

PARIURE. Ne dites pas : *pariure*; dites : *pari, gageure*.

PAROI. Ne dites pas : *un paroi*; dites : *une paroi*.

PASSAGÈRE. Ne dites pas : une rue *passagère*; dites : une rue *passante*.

Passagère désigne une chose qui est de peu de durée, qui ne que *passer*.

PAR OÙ QUE T'ES? ne se dit pas; dites : *où es-tu?*

PATRACLE. Ne dites pas : une *patracle*; dites : une *patraque*.

PAUVRESSE. Ne dites pas : une *pauvresse*; dites : c'e *pauvre femme* (voyez tome Ier, page 238).

PÉCUNIER. Ne dites pas : *pécunier*; dites : *pécuniair*

Pédale. Ne dites pas : *la pédale* des fleurs ; dites : *le pétale* des fleurs.

Pépin. Ne dites pas : *pépin* ; écrivez et prononcez : *pepin*.

Perclue. Ne dites pas : une personne *perclue* ; dites : une personne *percluse*.

Perpentaine. Ne dites pas *perpentaine* ; dites : *prétentaine*.

Personne. Ne dites pas : *personne* n'est si *charmante* qu'elle ; dites : *personne* n'est si *charmant* qu'elle.

Il faut dire *charmant* et non *charmante*, parceque *charmant* se rapporte ici à *personne*, qui est du genre masculin ; c'est comme s'il y avait : *personne* n'est *charmant* comme *elle* est *charmante*.

Pétrissoire. Ne dites pas : un *pétrissoire* ; dites : un *pétrin*.

Peu. Ne dites pas : un *petit peu* ; dites : un *peu*.

Pourquoi ne dirait-on pas : *un petit peu ?* on dit bien : *très peu*, ce qui signifie : *trois fois peu*. La plus petite partie ne peut-elle pas encore se réduire ?

Peutre. Ne dites pas : c'est un *peutre* ; dites : c'est un *piètre*.

Peur. Ne dites pas : *peur* de vous déplaire ; dites : *de peur* de vous déplaire.

Cette locution est de la même nature que : *de crainte de*, pour : *crainte de*. Nous ne voyons pas plus la necessité de conserver l'accessoire *de* avant le modatif dans un cas que dans l'autre, et nous pensons que, puisque l'on peut se faire comprendre d'une manière comme de l'autre, il est préférable d'écrire : *crainte de*, *peur de*, etc. ; c'est toujours une difficulté de moins.

Piaillard. Ne dites pas : *piaillard* ; dites : un *piailleur*.

Piastre. Pièce de monnaie. **Piaste**, descendant des rois de Pologne. Ne les confondez pas.

Pisnique. Ne dites pas : un *pisnique* ; dites : un *pique-nique*.

Pidance. Ne dites pas : *pidance* ; dites : *pitance*.

Pied. Ne dites pas : un *pied droit* (mesure) ; dites : un *pied de roi*, et mieux : *piéderoi*.

Pierre. Ne dites pas : pierre *d'achoquement*, ni pierre de *lierre* ; dites : pierre *d'achoppement*, pierre de *liais*.

Piétonne. Ne dites pas : je *piétonne* d'impatience ; dites : je *piétine* d'impatience.

Pimpernelle. Ne dites pas : de la *pimpernelle* ; dites : de la *pimprenelle*.

Pinces. Ne vous servez pas de ce mot pour désigner l'instrument qui sert à attiser le feu, dites : des *pincettes*.

Pinevinette. Ne dites pas : de *la pinevinette* ; dites : de l'*épinevinette*.

Pipitre. Ne dites pas : un *pipitre* ; dites : un *pupitre*.

Piqué. Ne dites pas : je suis *piqué* de colère ; dites : je suis *animé* de colère.

Pire. Ne dites pas : de mal en *pire* ; dites : de mal en *pis*. Ne dites pas non plus : il va *pire* ; dites : il va *pis* (voyez les *Synonymes*).

Pitieusement. Ne dites pas : *pitieusement* ; écrivez et prononcez : *piteusement*.

Plan. N'écrivez pas : il m'a laissé en *plan* ; dites : en *plant*.

Ces deux locutions sont loin d'exprimer la même idée : *laisser en plan* une chose, c'est en dresser le *plan*, puis la laisser là, et n'y plus retoucher ; *laisser en plant* exprime l'action de *planter*, et d'abandonner ensuite. Nous croyons qu'on pourrait dire : il avait un projet, mais il l'a laissé en *plan*, pour exprimer que le *plan* seulement du projet a été exécuté ; puis : il m'est venu chercher, et m'a laissé en *plant* à moitié chemin, pour exprimer que la personne a été *plantée là*, et abandonnée ensuite.

Planchéer. Ne dites pas : *planchéer* ; dites : *planchéier*.

Platine. Ne dites pas : *de la platine* ; dites : *du platine* (or blanc).

Pli. Ne dites pas : j'ai fait deux *plis* ; dites : j'ai fait deux *levées* (terme de jeu).

Ployer. Ne dites pas : *ployer* du linge ; dites : *plier* du linge (voyez les *Synonymes*).

Plorésie. Ne dites pas : une *plorésie* ; dites : *pleurésie*.

Pluriel. Ne dites pas : *plurié* ; écrivez et prononcez : *pluriel*.

Pogne. Ne dites pas : il a une bonne *pogne* ; dites : il a un bon *poignet*.

Nous ne voyons pas pourquoi l'on ne se servirait pas du mot *pogne* pour désigner la propriété, la force, la qualité du poignet ; quoiqu'il ne soit pas consigné dans les dictionnaires, c'est un mot dont nous avons besoin, et qui est tellement en usage, que nous engageons notre lecteur à ne pas s'en faire faute.

Porichinel. Ne dites pas : un *porichinel* ; dites : un *polichinelle*.

Portables. Ne dites pas : mes effets ne sont plus *portables* ; dites : mes effets ne sont plus *mettables*.

Pourquoi ne pas dire *portables* aussi bien que *mettables* ; *portable* signifie *qu'on peut porter*, et *mettable*, *qu'on peut mettre*. Or, nous croyons qu'il serait bien de dire d'un habit trop petit : cet habit n'est plus *mettable*, et d'un habit usé, sali : cet habit n'est plus *portable*, afin de marquer la différence qui existe entre ces deux idées, ou alors, qu'on les admette toute deux pour le même cas ; on dit aussi bien : *porter* un habit, que *mettre* un habit.

...TE. Ne dites pas : je viens de *la porte* Paris; dites : je ...de *l'Apport Paris*.

...pport *Paris* est une expression qui sert à désigner la place ...elet à Paris. *Apport* est un vieux mot qui signifie *marché*.

...TE. Ne dites pas : *tenez la porte toute grande ouverte*, ... *laissez la porte entièrement ouverte*, ou *laissez la porte* ...*verte*.

...es trois locutions, la seconde est sans doute la plus régulière, ...ue la première, à notre avis, semble peindre mieux ce que ...eut exprimer, et soit plus en usage; nous conseillons de sui- ...elle qui conviendra le mieux : on sera toujours sûr d'être ...ris.

...TION. Ne dites pas : une *portion* calmante; dites : une ... calmante.

...URON. Ne dites pas : un *poturon* ; dites : un *potiron*.

...MONIQUE. Ne dites pas : un *poumonique* ; dites : un *pul-* ...*ue*.

.... Ne dites pas : je vous remercie *pour* vos bontés ; dites : ...remercie *de* vos bontés.

...PE. Ne dites pas : cet enfant a *le pourpe*; dites : cet ... *le pourpre*.

...RÉAL. Ne dites pas : *prairéal* ; dites : *prairial*.

... Ne dites pas : je demeure *près* la capitale; dites : je ...e *près de* la capitale.

...IER. Ne dites pas : les *premières* pleurs ; dites : les *pre-* ...leurs.

.... Ne dites pas : *prêt à* tomber; dites : *prêt de* tomber ...ome Ier, page 629).

...DIEU. Ne dites pas : un *priédieu*; dites : un *prie-*

...CHES. Ne dites pas : mes sœurs sont *proches* d'ici ; dites : ...urs sont *près* d'ici (voyez aux *Synonymes*).

...S. Ne dites pas : *et puis ensuite*; dites : *et*.... ou : ... ou : *ensuite*....

...*puis, ensuite*, sont trois mots qui ont la même signification; ... comprendre alors qu'il y aurait double pléonasme à les em- ... ensemble; qu'un seul d'eux suffit.

...ILLANIME. Ne dites pas : *puxillanime*; écrivez et dites : ...*lanime*.

Q.

...U'AL. Ne dites pas : *qu'al* est drôle; dites : *qu'elle* est drôle.

...UAND. Ne dites pas : j'y serai *quand* vous; dites : j'y serai ...*tôt que* vous.

...ASIMENT. Ne dites pas : il est *quasiment*; dites : il est ...*que*.

Hélas ! voilà encore les braves gents qui déraisonnent. Pourquoi n'admettrait-on pas : *quasiment*, puisqu'on a sanctionné *quasi*, et qu'il est vraiment nécessaire. Nous engageons notre lecteur à ne plus repousser *quasiment* que l'Académie et ses partisans ne repoussent *extrêmement*, etc. (Voyez aux *Synonymes*.)

Quatre-z-yeux. Ne dites pas : entre *quatre-z-yeux* ; écrivez entre *quatre yeux* et prononcez : *quatrieux*.

Qu'ça. Ne dites pas : combien *qu'çà coûte ?* dites : combien *celà coûte-t-il ?*

Que. Ne dites pas : c'est *à vous que* je parle ; dites : c'est *vous à qui* je parle.

Ces messieurs disent que s'exprimer ainsi serait commettre un solécisme ; ce n'est pas notre avis, car nous n'accepterons jamais l'exigence d'un mot pour la rédaction d'une phrase ; l'oreille seule doit être juge. Et certes, en partant de ce principe, on trouvera toujours plus élégant de dire : *c'est à vous que je parle*, que : *c'est vous à qui je parle*. Ceux qui prétendent que le mot *c'est* ne souffre point auprès de lui l'accessoire *à*, n'ont qu'à nous présenter l'acte qui autorise l'exigence, et nous nous rendrons.

Quelque. Ne dites pas : voyez-vous sous le ciel quelque chose qui soit *permanente* ; dites : voyez-vous sous le ciel *quelque* chose qui soit *permanent* (voyez tome Ier, page 196).

Quelqu'un. Ne dites pas : *un quelqu'un* ; dites : *quelqu'un*.

Parcequ'il y aurait pléonasme à le dire, *quelqu'un* étant formé de *quelque... un*.

Quérelle. Ne dites pas : *quérelle* ; dites : *querelle*.

Qu'est-ce. Ne dites pas : *qu'est-ce* qui appèle ? dites : *qu'est-ce* qui appèle ?

Quidam. Ne dites pas : un *cuidame* ; dites : un *quidam*.

Quignon. Ne dites pas : un *chiffon* de pain ; dites : un *quignon* de pain.

Le *quignon* est un gros morceau de pain.

Qu'il. Ne dites pas : *où qu'il est ?* dites : *où est-il ?*

Quincaillier. Ne dites pas : *clincailler* ; dites : *quincaillier*.

R.

Raiguiser. Ne dites pas : *raiguiser* un couteau ; dites : *aiguiser* un couteau.

Raisons. Ne dites pas : j'aurai *des raisons* avec cet homme ; dites : j'aurai *dispute* avec cet homme.

Rancuneur, rancuneux. Ces mots ne sont pas français ; dites : *rancunier*, *rancunière*.

Réausser. Ne dites pas : *réausser* ; dites et écrivez : *rehausser*.

Rappeler. Ne dites pas : vous rappelez-vous *du* nom de ce

[redacted]

monsieur ? — je *m'en rappèle*; dites : vous rappelez-vous *le* nom de ce monsieur? — *je me le rappèle.*

Rébelle. Ne prononcez pas : *rébelle*; prononcez : *rebelle.*

Rebellion. Ne dites pas : *rebellion*; dites : *rébellion.*

L'Académie écrit *rebelle* sans accent, et *rébellion* avec accent; mais nous croyons que pour être conséquent, on doit écrire les deux mots de la même manière, c'est-à-dire sans accent.

Rebiffade. Ne dites pas : *rebiffade*; dites : *rebuffade.*

Récipissé. Ne dites pas : un *récipissé*; dites : un *récépissé.*

Récompenser le temps perdu est une mauvaise locution ; faut dire : *compenser le temps perdu.*

Compenser le temps perdu signifie faire en sorte, s'arranger de manière que le temps qui a été perdu soit remplacé par une si grande activité dans la manière d'agir qu'il y ait compensation.

Recouvrir. Ne dites pas : *recouvrir* la vue ; dites : *recouvrer* la vue (voyez aux *Synonymes*).

Reculer. Ne dites pas : *reculer en arrière*; dites simplement : *reculer.*

Réfroidir. Ne dites pas : *réfroidir*; dites : *refroidir.*

Régistre, régitre. Ne dites pas : *régistre*, ou *régitre*; dites : *registre*, ou *regitre.*

Régler. Ne dites pas : j'ai *réglé* ma montre *à* l'horloge de la ville; dites : j'ai *réglé* ma montre *sur* l'horloge, etc.

Remaigri. Ne dites pas : je vous trouve *remaigri*; dites : je vous trouve *ramaigri.*

Rembours. Ne dites pas : je ne puis obtenir le *rembours* de mes avances ; dites : je ne puis obtenir le *remboursement* de mes avances.

Pourquoi ne dirait-on pas le *rembours* comme on dit le *débours*?

Remémorier. Ne dites pas : se *remémorier*; dites : se *remémorer.*

Remets. Ne dites pas : il y a longtemps que je ne vous ai vu, sans doute, *je vous remets cependant*; dites : il y a longtemps que je ne vous ai vu, sans doute, *je me remets votre visage*, ou *je vous reconnais* cependant.

Rémouler Ne dites pas : *rémouler* un couteau ; dites : *émouler* un couteau.

Rencontre. Ne dites pas : j'ai acheté des livres de *rencontre*; dites : j'ai acheté des livres de *hasard.*

Rentraire. Ne dites pas : j'ai *rentré* cette couture ; dites : j'ai *rentrait* cette couture.

Rentraire, c'est joindre deux morceaux d'étoffe, de manière que la couture ne paraisse point.

Renumérateur. Ne dites pas : un *renumérateur*; dites : un *rémunérateur* (celui qui récompense).

Renvois. Ne dites pas : cette liqueur me donne des *renvois* ; dites : cette liqueur me donne des *rapports*, des *aigreurs* (voyez les *Synonymes*).

Résolu. Ne dites pas : *on a résolu à attendre* ; dites : *on a résolu d'attendre*.

Rester. Ne dites pas : où *restez-vous?* dites : où *logez-vous?* où *demeurez-vous?*

Rétablir. Ne dites pas : *rétablir le désordre* ; dites : *rétablir l'ordre*.

Rétablir le désordre serait remettre le désordre là où règnent l'ordre et l'harmonie.

Retour. Ne dites pas : *au retour* des vendanges nous reprendrons nos travaux ; dites : *à notre retour* des vendanges nous reprendrons nos travaux.

Ceux qui ont fait cette correction sont fous, car ces deux expressions sont bonnes ; seulement la première signifie : *quand les vendanges reviendront*, etc. ; — la seconde : *quand nous reviendrons des vendanges*, etc.

Revanche. Ne dites pas : ma *revange* ; écrivez et prononcez : ma *revanche*.

Revêtir; Ne dites pas : ils *se revêtissent* ; dites : ils *se revêtent*.

Ridiculariser. Ne dites pas : il ne faut point *ridiculariser* le mérite ; dites : il ne faut point *ridiculiser* le mérite.

Rimoulade. Ne dites pas : une *rimoulade* ; dites : une *rémoulade*.

Rincer. Ne dites pas : *rincer* du linge ; dites : *aiguayer*.

Rivaliser. Ne dites pas : je veux *rivaliser* cet homme ; dites : je veux *rivaliser avec* cet homme.

Rivaliser est intransitif ; on ne peut pas dire : *rivaliser* quelqu'un, ni quelque chose.

Rosé. Ne dites pas : du vinaigre *rosé* ; dites : du vinaigre *rosat*.

Roux. Ne dites pas : cette viande sent le *roux* ; dites : cette viande sent le *roussi*.

Ruelle. Ne dites pas : une *ruelle* de veau ; dites : une *rouelle* de veau.

S.

Sache. Ne dites pas : une *sache* de pois ; dites : une *sachée* de pois.

Saigner. Ne dites pas : il *saigne au* nez, ni : il *saigne du* pied ; dites : il *saigne du* nez ; il *saigne au* pied.

C'est absurde ! Si on saigne *au* pied, on doit saigner *au* nez.

Sans. Ne dites pas : *sans* qu'il *ne paraisse*, ni : il est *sans* argent, *ni sans* ressource ; dites : *sans* qu'il *paraisse* ; il est *sans* argent *et sans* ressource.

Sauvageon. Ne dites pas : ce canard sent le *sauvageon* ; dites : ce canard sent le *sauvagin*.

Le *sauvageon* est un jeune arbre venu sans culture ; le *sauvagin* désigne l'odeur, le goût qu'ont quelques oiseaux sauvages.

Savoir. Ne dites pas : on fait *à savoir* que ; dites : on fait *savoir* que.

Sciau. N'écrivez pas : un *sciau* d'eau ; écrivez : un *seau* d'eau, et prononcez : un *sô*.

Sculpter, sculpteur. Ne dites pas : *sculpeter, sculpeteur* ; prononcez : *sculter, sculteur*, et écrivez : *sculpter, sculpteur*.

Secoupe. Ne dites pas : une *secoupe* ; dites : une *soucoupe*.

Seigneurie. Ne prononcez pas : *seigneurerie* ; écrivez et prononcez : *seigneurie*.

Semouille. Ne dites pas : de la *semouille* ; dites : *semoule*.

Sens froid. N'écrivez pas : je suis de *sens froid* ; écrivez : je suis de *sang froid* (voyez les *Synonymes*).

Serbacane. N'écrivez pas : *serbacane* ; écrivez : *sarbacane*.

Sercler. Ne dites pas : *sercler* de mauvaises herbes ; dites : *sarcler* de mauvaises herbes.

Si. Ne dites pas : *si* j'étais *que de vous*, ni il est *si tellement* malade ; dites : *si* j'étais *vous*, il est *si* malade.

Sibile. N'écrivez pas : une *sibile* de bois ; écrivez : une *sébile* de bois.

Sinon. Ne dites pas : obéissez, *ou si non* vous êtes mort ; dites : obéissez, *sinon*, etc.

Soc. Ne dites pas : le *soc* de la pendule ; dites : le *socle*.

Socle. Ne dites pas : un *socle* articulé ; dites : un *socque* articulé (chaussure).

Soleil. Ne dites pas : il fait *soleil* ; dites : il fait *du soleil*.

Pourquoi ne dirait-on pas : *il fait soleil*, comme on dit : *il fait froid, chaud*, etc. Pauvres pointilleux !

Songe. Ne dites pas : on *songe* de lui mille choses ; dites : on *pense* de lui mille choses.

Sonne. Ne dites pas : la messe *a sonné* ; dites : la messe *est sonnée*.

On comprend que *la messe* n'a pas fait l'action de *sonner*, mais *qu'on a sonné la messe* ; donc *la messe est sonnée*.

Sonnant. Ne dites pas : nous sommes arrivés à dix heures *sonnant* ; dites : nous sommes arrivés à dix heures *sonnantes*.

Quoi qu'en disent les grammairiens, il faut *sonnant*, par la raison que l'on n'a nullement là l'intention de parler de la manière d'être des heures, mais de leur action de sonner ; c'est-à-dire que celà signifie : *nous sommes arrivés lorsque*, ou *comme dix heures sonnaient*.

SORCILÈGE. N'écrivez pas : *sorcilège* ; écrivez et prononcez : *sortilège*.

SORS. Ne dites pas : je *sors* d'être malade ; dites : je *viens*.

SOUFFRABLE. Ne dites pas : cette douleur est *souffrable* ; dites : cette douleur est *supportable*.

SOUPOUDRER. Ne dites pas : *soupoudrer* ; écrivez et dites : *saupoudrer*.

SOURDITÉ. N'écrivez pas : *sourdité* ; écrivez : *surdité*.

Sourdité serait pourtant plus en analogie avec *sourd, sourde*. Il est à remarquer que la plupart des locutions, dites vicieuses par les grammairiens, ne le sont que parcequ'elles ont trop d'analogie avec leurs primitifs, ou sont trop dans l'ordre naturel de nos sensations. Et l'on peut dire à ce sujet qu'il est une force instinctive qui pousse naturellement les hommes sans instruction, et les enfants mêmes, vers l'analogie des mots. Si l'on demande à un enfant qui fait l'action de boire : *Que fais-tu?* il répond : *Je bois* ; et si, un instant après on lui demande : *Que faisais-tu?* il répond : *Je boivais* ; et certes il y a avec *boire* plus d'analogie dans : *je boivais* que dans : *je buvais*, qui est le seul autorisé.

SOUVENT. Ne dites pas : les gents que j'attends ne viènent pas *souvent* ; dites : ne viènent pas *vite*.

La première de ces locutions peut très bien s'employer si l'on veut exprimer que les gents qu'on attend ne viènent pas d'habitude, et la seconde, si les gents se font longtemps attendre.

SUCCOMBER. Ne dites pas : *succomber au* poids des années ; dites : *succomber sous le* poids des années.

SUCRER. Ne dites pas : *sucrez-vous* ; dites : *prenez du sucre*.

Nous ne comprenons pas la correction de cette phrase ; *prenez du sucre* signifie-t-il *sucrez-vous?* Non, n'en déplaise à ces messieurs ; nous pensons qu'on doit dire : *sucrez votre café, votre thé*, etc. Et après tout, pourquoi ne dirait-on pas : *sucrez-vous?* On peut le dire par métonymie, en prenant la personne pour la chose même.

SURLOUER. Ne dites pas : *surlouer* ; dites *souslouer*.

SURVÉCU. Ne dites pas : il a *survécu* son ami ; dites : il a *survécu à* son ami.

T.

TABLE. Ne dites pas : la *tabe* ; dites : la *table*.

TABERNAQUE. Ne dites pas : *tabernaque* ; dites : *tabernacle*.

TÂCHER. Ne dites pas : *je tâcherai que vous soyez content* ; dites : *je tâcherai de vous contenter*.

Quoique les grammairiens disent que le modatif *tâcher* ne puisse être suivi du représentatif indéfini *que*, nous pensons qu'il n'en est rien ; que ces deux expressions ont chacune leur signification ; que la première signifie : *je tâcherai* QUE TOUT SE FASSE POUR *que vous*

soyez content; et la seconde : *je tâcherai* MOI-MÊME *de faire tout pour vous contenter.*

TANANT. Ne dites pas : c'est *tanant*; dites : c'est *vexant*, c'est *contrariant.*

TAPER. Ne dites pas : le soleil me *tape* dans les yeux; dites : le soleil me *donne* dans les yeux.

TATOUILLE, RATATOUILLE. Ces mots ne sont pas français; dites : *ripopée.*

TÉMOIN. Ne dites pas : elle est *témointe*; dites : elle est *témoin.*

TEMPE. Ne dites pas : le *tempe* de Dieu; dites : le *temple* de Dieu.

TEMPLE. Ne dites pas : la *temple*; dites : la *tempe* (partie de la tête).

TEMPS. Ne dites pas : une *heure de temps*; dites : une *heure.*

TÉNACE. N'écrivez pas : *ténace*, écrivez : *tenace.*

TENDON. Ne dites pas : un *tendon* de veau; dites : un *tendron* de veau.

Celà dépend absolument de l'idée qu'on veut exprimer; le *tendon* est la partie fibreuse qui forme l'extrémité des muscles, et qui sert à les attacher aux os; — *tendron* se dit des cartilages qui se trouvent à l'extrémité des os de la poitrine de certains animaux, c'est ce qu'on appèle vulgairement en terme de boucherie *le croquant.*

TENDRESSE. Ne dites pas : cette viande est d'une *tendresse* extrême; dites : cette viande est d'une *tendreté* extrême (voyez aux *Synonymes*).

TÉNÈBRES. Ne dites pas : de *profonds ténèbres*; dites : de *profondes ténèbres.*

TENIR. Ne dites pas : il ne *tiendra* pas à moi que vous *gagnez* votre procès; dites : il ne *tiendra* pas à moi que vous *gagniez* votre procès.

Parceque *gagnez* exprime un présent, et qu'il est question ici d'un futur; c'est pourquoi il faut *gagniez.*

TÊTE. Ne dites pas : une *tête* d'oreiller; dites : une *taie* d'oreiller.

TÊTIÈRE. Ne dites pas : *têtière de lit*; dites : *chevet.*

THERMOFILES. N'écrivez pas : les *Thermofiles*; écrivez : les *Thermopyles.*

TOMBÉ. Ne dites pas : *j'ai tombé* sur l'escalier; dites : *je suis tombé* sur l'escalier.

Nous pensons, nous, que les deux expressions sont bonnes, mais qu'elles n'ont point la même signification; ainsi nous dirons, avec le modatif actif avoir : *J'AI tombé sur l'escalier*, pour signifier qu'on s'est relevé après sa chûte; et nous dirons, avec l'accessoire être : *je* SUIS *tombé sur l'escalier*, pour signifier qu'on ne peut, ou qu'on ne s'est pas encore relevé; nous basant sur ce principe : que le modatif actif *avoir* marque l'action; et l'accessoire *être*, l'état.

TONNE. Ne dites pas : nous sommes serrés comme des harengs dans une *tonne* ; dites : nous sommes serrés comme des harengs dans une *caque*.

Il est bien vrai que la *tonne* qui renferme des harengs s'appèle plus particulièrement *caque* ; c'était là une de ces occasions de faire briller son savoir que laissent rarement échapper les savants. Nous pensons, malgré tout, qu'on peut dire : nous sommes serrés comme des harengs dans une *tonne*, et nous invitons même à le faire, au risque d'être moins technique, parcequ'on n'en sera que mieux compris.

TORD. Ne dites pas : vous m'avez *tord* le bras ; dites : vous m'avez *tordu* le bras.

TOUT. Ne dites pas : il pleut *tout de même* ; une fois pour *tout* ; dites : il pleut *en effet* ; une fois pour *toutes*.

TOUT CE QUE. Ne dites pas : je vous donnerai *tout ce que* vous aurez besoin ; dites : je vous donnerai *tout ce dont* dont vous aurez besoin.

TOUT PLEIN. Ne dites pas : cet enfant a *tout plein* de bon sens ; dites : cet enfant a *beaucoup* de bon sens ; ou, si vous voulez faire usage de *tout plein* : cet enfant *est tout plein* de bon sens.

TOUT HASARD. Ne dites pas : j'irai à *tout tasard* ; dites : j'irai à *tout hasard*.

TOUT PARTOUT. Ne dites pas : il va *tout partout* ; dites : il va *partout*.

TRAFIQUER. Ne dites pas : cet homme *trafique son honneur et son crédit* ; dites : cet homme *trafique de son honneur et de son crédit*.

TREILLER. Ne dites pas : *treiller* le linge ; dites : *trier*.

TRÉMONTADE. Ne dites pas : il a perdu la *trémontade* ; dites : il a perdu la *tramontane*.

TRÈS. Ne dites pas : j'ai *très* faim ; j'ai *très* soif ; dites : j'ai *extrêmement* faim, j'ai *extrêmement* soif.

Nous croyons qu'on peut dire : *j'ai très faim*, puisque l'on dit : *j'ai bien faim*, et que *très* enchérit sur *bien*. Ces messieurs nous opposeront que *très* ne doit pas s'employer devant un substantif, mais nous dirons que c'est encore une pointillerie à laquelle il ne faut pas avoir égard. On dirait bien : *j'ai trois fois faim*, ainsi *très faim* ne signifie rien autre chose.

TRÉSORISER. Ne dites pas : *trésoriser* ; dites : *thésauriser*.

TROIS-PIEDS. Ne dites pas : un *trois-pieds* ; dites : un *trépied*.

TROTTE. Ne dites pas : il y a une bonne *trotte* d'ici chez mon père ; dites : il y a une bonne *course* d'ici chez mon père.

TROUBE. Ne dites pas : pêcher à la *troube* ; dites : pêcher à la *trouble*.

Troupe. Ne dites pas : mon fils est dans *la troupe* ; dites : mon fils est dans *les troupes*, ou mieux : est *militaire*.

U.

Urète. N'écrivez pas : *urète* ; écrivez : *urètre*.

Univers. Ne dites pas : la religion chrétienne est répandue dans *tout l'univers* ; dites : dans *l'univers*.

Nous croyons la première de ces expressions raisonnable, et même nécessaire comme un augmentatif de la seconde ; car cette phrase : *la religion chrétienne est répandue dans tout l'univers*, indique qu'il n'est pas un lieu dans l'univers où elle ne soit répandue, au lieu que l'autre exprime une idée moins générale ; c'est comme quand on dit : *cet usage est établi en France*, et : *cet usage est établi dans toute la France* ; la première de ces phrases peut ne présenter à l'idée que quelques parties de la *France*, au lieu que la seconde la présente tout entière.

Usage. Ne dites pas : cette personne a *de l'usage* ; dites : cette personne a *l'usage du monde*.

Usage. Ne dites pas : ce drap est d'un bon *usage* ; dites : ce drap est d'un bon *user*.

V.

Vacabong. N'écrivez pas : *vacabong* ; écrivez : *vagabond*.

Vagistat. Ne dites pas : un *vagistat* ; dites : un *vasistas*.

Vais. Ne dites pas : *je m'en y vais* ; ni : *je m'en y vas* ; dites : *j'y vais*.

Vale. Ne dites pas : il faut que je *vale* bien peu de chose ; dites : il faut que je *vaille* bien peu de chose.

Vapeurs. Ne dites pas : un bateau à *vapeurs*, un bain de *vapeur* ; écrivez : un bateau à *vapeur*, un bain de *vapeurs*.

Nous croyons, nous, que l'action faite par le bateau, comme le bain, est le résultat de la vapeur en général, et que, par conséquent, toute distinction est inutile.

Va-t-en. N'écrivez pas : *va-t-en* ; écrivez : *va-t'en*.

Velin. Ne dites pas : du papier *velin* ; dites : *vélin*.

Venu. Ne dites pas : il est *venu* vieux ; dites : *devenu*.

Vêpres. Ne dites pas : aller *aux vêpres* ; dites : *à vêpres*.

Verd. N'écrivez pas : un tapis *verd* ; écrivez : un tapis *vert*.

Pour conserver l'analogie de *verdeur*, *verdure*, *verdir*, etc., il serait certes plus raisonnable de dire : *verd*, *verde*, mais *vert*, *verte*, sont généralement adoptés.

Vermichelle. N'écrivez pas : *vermichelle* ; écrivez et prononcez : *vermicelle*.

Vessicatoire. Ne dites pas : un *vessicatoire* ; dites : un *vésicatoire*.

Violonchelle. Ne dites pas : un *violonchelle*; écrivez et prononcez : un *violoncelle*.

Virebroquin. Ne dites pas : un *virebroquin*; dites : un *vilbrequin*.

Visavis. Ne dites pas : la plupart des enfants sont ingrats *visavis* de leurs parents; dites : la plupart des enfants sont ingrats *à l'égard* de leurs parents.

Vive. N'écrivez pas : *vive* les honnêtes gents; écrivez : *vivent* les honnêtes gents.

Vivent. Ne dites pas : *vivent* les défenseurs de la patrie; dites : *vive* les défenseurs de la patrie.

Voilà encore deux locutions dont il est impossible de comprendre la correction; dites : *vivent* les honnêtes gents, et : *vive* les défenseurs de la patrie. Quelle différence y a-t-il? aucune. Dans ces deux locutions n'est-ce pas toujours du modatif *vivre* qu'il s'agit, et ne doit-il pas s'accorder avec le sujet qui le met en action? disons-donc : *vive* le roi, et *vivent* les défenseurs de la patrie.

Vivre. Ne dites pas : cette terre me rapporte assez pour *vivre*; dites : cette terre me rapporte assez pour *me faire vivre*.

Cette correction est absurde, il est mieux de dire : *pour vivre*.

Volte. Ne dites pas : faire la *volte*; dites : faire la *vole*.

Voyez. Ne dites pas : *voyez-moi*, *regardez-moi* ces bijoux; dites : *voyez*, *regardez* ces bijoux.

Vrai, pas vrai. Ne dites pas : ces fruits sont bons, *pas vrai?* dites : ces fruits sont bons, *n'est-il pas vrai?*

Y.

Y. Ne dites pas : d'où sort'*y?* dites : d'où sort-il?

Y. Ne dites pas : elle voulait aller à la campagne, mais il paraît qu'elle *n'ira* pas : dites ; elle voulait aller à la campagne, mais il paraît qu'elle *n'y ira* pas.

Pourquoi ne pas dire : *elle n'ira pas?* — *elle n'y ira pas* serait mieux sans doute, mais comme il est passé de mode de dire dans ces sortes de phrases : à Versailles, j'*y* irai, tu *y* iras, il, ou elle *y* ira, nous *y* irons, vous *y* irez, ils, ou elles *y* iront, etc., il faut ne pas craindre de dire : elle n'*ira* pas, d'autant plus que l'habitude rend ces sortes de locutions très compréhensibles.

Z.

Zanetons. Ne dites pas : il vend des *zannetons*; dites : il vend des *hannetons*.

Zaricots. Ne dites pas : il mange des *zaricots*; écrivez : il mange des *haricots*, et prononcez : *dè haricots*.

Z'en. Ne dites pas : *donne-moi-z'en*; dites : *donne-m'en*.

Zéro. Ne dites pas : c'est un *zéro en chiffre*; dites : c'est un *zéro sans chiffre*.

Il faut dire : un *zéro sans chiffre*, parcequ'en effet un *zéro* n'est rien par lui-même s'il n'est accompagné d'un autre chiffre.

ZIER. Ne dites pas : j'y fus *avant-zier* ; dites : j'y fus *avant-hier*, et prononcez : *avan-t-hier*

Z'UNE. Ne dites pas : j'ai fait *z'une* faute ; dites : j'ai fait une faute.

ZIEUX. Ne dites pas : il est tout *zieux*, tout oreilles ; écrivez : il est tout *yeux*, tout oreilles, et prononcez : *toutieux*.

Comme on a pu s'en assurer, dans la nomenclature des difficultés et des locutions que nous venons de donner, nous n'avons pas compris toutes celles qui sont directement, ou de la prononciation, ou de la syntaxe ; non parceque nous avons voulu poser un point de démarcation, car nous croyons que toutes les parts que l'on a prétendu faire dans le domaine grammatical sont plutôt des mots que des faits ; c'est-à-dire que l'on peut comprendre la différence qui existe entre la construction et la syntaxe, etc., mais qu'il est impossible de ranger d'un côté ce qui est de la construction et de l'autre ce qui est de la syntaxe, et il en est de même pour tout ; du moins, telle est notre pensée : tout ce qui est de la grammaire est un corps dont les parties sont distinctes, il est vrai, mais ces parties sont tellement liées, tellement resserrées, qu'il est impossible de les rompre et de les séparer. A cet égard, que nous ayons tort, ou raison, peu importe, l'essentiel est d'amener notre lecteur à la connaissance générale de toutes les questions grammaticales, et de lui en donner la solution ; telle est la tâche que nous nous sommes proposé de remplir. En conséquence, ce qui fait défaut à la nomenclature précédente, se trouvera à l'article *Syntaxe*, et à l'article *Prononciation*.

CONSTRUCTION ET SYNTAXE.

La *construction* est la disposition, l'arrangement, la combinaison des différents mots d'une phrase suivant l'ordre analytique de nos sensations.

La *syntaxe* est la coordonnance que ces mêmes mots doivent avoir entre eux, suivant les règles générales et particulières du langage reçu.

Mettre les pierres selon le point de vue de l'architecte, selon le plan d'un édifice quelconque, répond à ce que l'on entend en grammaire par *construction*.

Tailler ces mêmes pierres de telle, ou telle manière, relativement à la symétrie, au goût, ou à l'art, répond à ce que l'on entend par *syntaxe*.

Ainsi, arranger les mots selon le point de vue de l'intention de la pensée, relativement à l'ordre de nos sensations, est du domaine de la *construction*. Coordonner, faire concorder ces mots selon les règles posées relativement à l'élégance, ou à l'euphonie, est du domaine de la *syntaxe;* c'est-à-dire que c'est à l'art, ou à la connaissance de la *construction,* qu'est commis le soin de savoir s'il faut dire :

Ébranlée son âme a été, ou *son âme a été ébranlée.*

et à l'art, ou à la connaissance de la *syntaxe,* celui de savoir s'il faut dire :

SA *âme a été* ÉBRANLÉ, ou SON *âme a été* ÉBRANLÉE.

[redacted]

:omme nous l'avons déjà dit, séparer la *construction* a *syntaxe* en certain cas est chose assez difficile et peu essaire; aussi n'en avons-nous fait aucune différence s ce qui précède, et notre intention est-elle de n'en faire une dans ce qui va suivre, l'essentiel étant de connaî- ce qu'il faut accepter, ou repousser pour s'exprimer n les lois du langage reçu; nous nous bornerons à ame- à cette connaissance sans embarrasser préalablement re lecteur de cette foule de considérations inutiles qui attachent à la *construction* et à la *syntaxe*, relativement différentes espèces de propositions, à leurs sujets et urs compléments; du moins, nous nous contenterons ır cela de renvoyer à ce qui a été dit à l'article *Analyse que et grammaticale*, et d'en reparler le moins longue- ıt possible, en temps et lieux; c'est-à-dire à mesure la nécessité s'en fera sentir.

)'après les lois de la raison et de la philanthropie, toutes exigences du langage devraient se borner à ce qu'on clair et précis, en se conformant aux règles indispen- les de la concordance grammaticale, car le but de cun et de touts n'est que d'être compris dans l'émis- ı de la pensée; mais viènent les éplucheurs de mots, pointilleux ridicules, ces *Procuste* du discours qui lent tout ajuster au lit, non à leur taille, mais à celle els, ou tels auteurs, qui n'en ont eu aucune, n'ayant -mêmes jamais gardé la même attitude; ces véritables ıx de l'éloquence naturelle, éloquence qu'ils étriquent uindent par leurs absurdes observations; et de là ces cultés sans nombre qui arrêtent la marche progres- du langage, et demandent des années où il ne fau- t tout au plus que des mois. Mais encore une fois, 'quoi assujettir notre langage au langage de tels, ou

tels écrivains? Pourquoi nous imposer à tout jamais, et généralement, la *construction* et la *syntaxe* qu'ils n'ont jamais observées eux-mêmes? Pourquoi nous forcer à tailler nos phrases sur leurs phrases, nos mots sur leurs mots? Rien au monde ne saurait l'expliquer, sinon le charlatanisme, l'amourpropre et la spéculation, qui seuls sont dans le secret.

Afin d'aplanir les difficultés de la voie grammaticale, d'en rendre l'étude plus facile, nous entrerons donc de nouveau en lice, sans partialité, sans haine et sans pitié, tout disposé d'applaudir à ce qui nous paraîtra juste et bien, et à combattre, renverser ce qui nous paraîtra injuste et mal.

On nous accusera peut-être d'être âpre et peu respectueux envers nos devanciers; mais si nous agissons ainsi, c'est que nous pensons en avoir le droit; c'est que nous en sentons profondément le besoin; c'est qu'il n'est pas de ménagements à prendre lorsqu'il s'agit de repousser l'erreur et la prétention nuisible, de saper des préjugés, de renverser une doctrine qui, se drapant du pédantisme scientifique, prétend nous imposer des lois, sans pour la plupart du temps se donner la peine d'étudier la nature des choses sur lesquelles elle prétend les appliquer. C'est à coups de hache qu'on doit frapper, jusqu'à ce que l'erreur et les préjugés nuisibles tombent, et que leurs entêtés partisans avouent leurs torts, et demandent grâce d'avoir porté préjudice au progrès de la science et au bien-être de chacun.

Pour la *syntaxe* et la *construction*, nous suivrons la même marche que nous avons suivie pour *l'analyse logique et grammaticale;* c'est-à-dire que nous passerons d'abord en revue ce qui se rattache aux substantifs, puis aux modatifs, et enfin aux accessoires, en subdivisant chacune de

ces trois parties du discours, car on doit se rappeler les subdivisions que nous en avons faites : c'est-à-dire qu'on doit se rappeler que nous avons subdivisé les *substantifs* :

1° En *Substantifs communs* ;
2° En *Substantifs individuels* ;
3° En *Substantifs représentatifs*.

Et les *modatifs* :

1° En *Modatifs actifs* ;
2° En *Modatifs résultatifs* ;
3° En *Modatifs inertes*.

Pour les *accessoires*, ou *termes de rapport*, nous n'avons pas cru devoir faire de subdivisions, par la raison qu'il en faudrait presque autant qu'il y a de mots ; mais pour rendre facile, nos nouvelles dénominations avant de passer à la *Syntaxe*, où il est essentiel que tout soit compréhensible, nous allons donner un tableau comparatif de ces dénominations et de celles qui sont le plus usitées par les grammairiens. Nous n'avons pas voulu donner ce tableau plus tôt parceque nous croyons que tout travail semblable ne peut être intelligible que lorsque l'on a déjà une certaine connaissance du contenu.

Comme on le verra par la marche que nous avons suivie, un seul coupdœil suffit pour s'orienter. Pour ceux à qui toute étude grammaticale est étrangère, ce tableau n'est d'aucune utilité pour le moment ; mais à celui qui connaît les termes usités par les grammairiens, il sera d'une grande utilité pour pouvoir à volonté s'assurer si tel, ou tel terme répond réellement, ou non, à tel, ou tel autre.

TABLEAU COMPARATIF

DE NOS TERMES GRAMMATICAUX

ET DE CEUX DES AUTRES GRAMMAIRIENS.

	Nous appelons, nous :	*Ce que les autres Grammairiens appèlent :*
1re PARTIE.	Substantif { commun.	Substantif { commun.
	Substantif { individuel.	Substantif { propre.
	Substantif { représentatif.	Pronom { personnel.
		relatif.
	Substantif { représentatif indéfini.	absolu.
		indéfini.
	Substantif { collectif général.	Substantif { collectif général.
	Substantif { collectif partitif.	collectif partitif.
2e PARTIE.	Modatif inerte.	Adjectif { positif.
		comparatif.
		d'égalité.
		d'infériorité.
		de supériorité.
	Modatif actif	Verbe { réfléchi.
		pronominal.
		irrégulier.
		défectif.
		impersonnel.
	Modatif { actif transitif.	Verbe { actif.
	Modatif { actif intransitif.	neutre.
	Temps { indéfini simultané	Temps { participe présent.
	indéfini simple	infinitif.
	présent	présent de l'indicatif.
	passé imparfait.	passé imparfait *id.*
	passé défini	prétérit défini *id.*
	futur	futur *id.*
	hypothétique présent, ou futur.	présent du conditionnel.
	causatif présent, ou futur.	présent du subjonctif.
	causatif passé, présent, ou futur.	imparfait *id.*
	invitatif, ou impératif.	impératif.
	Temps prédécessif (1).	Temps { prétérit indéfini.
		prétérit antérieur.
		plusqueparfait.
		futur passé.
		conditionnel passé.
		prétérit du subjonctif.
		plusqueparfait *id.*
	Modatif résultatif.	Participe { passé variable.
	Forme accessoire prédécessive, ou temps accessoire prédécessif.	passé invariable.
	Complément { direct	Régime { ou complément direct.
	Complément { indirect	ou complément indirect.
3e PARTIE.	Accessoire, ou terme de rapport (2).	Verbe *être*.
		Article.
		Article, pronom, ou adjectif possessif.
		Article, pronom, ou adjectif démonstratif.
		Article, ou adjectif numéral, cardinal et ordinal.
		Préposition.
		Conjonction.
		Adverbe.
		Interjection.

(1) On doit se rappeler que nous avons dit, page 69, que pour former le *temps prédécessif* de chaque temps, il suffit de prendre le temps correspondant du modatif actif *avoir*, et d'y joindre la forme prédécessive dont on a besoin. (Voyez pages 48, 49, 187 et 108.).....

Par cette raison, à chaque temps il faut naturellement ajouter la dénomination de son temps *respectif*; c'est-à-dire que *j'aurais chanté* doit s'appeler *temps prédécessif hypothétique*, puisque cette forme est le temps prédécessif du temps hypothétique *je chanterais*. Mais pour en donner une idée plus juste encore, nous allons procéder de nouveau au mécanisme de la construction de chacun de ces temps :

MODATIF ACTIF *CHANTER*: MODATIF ACTIF *AVOIR* :

TEMPS INDÉFINI SIMULTANÉ :

CHANTANT est le correspondant de. . . . . . . AYANT.

TEMPS INDÉFINI SIMPLE :

CHANTER est le correspondant de. . . . . AVOIR.

TEMPS PRÉSENT :

JE CHANTE est le correspondant de. . . . . . . J'AI.

TEMPS PASSÉ IMPARFAIT :

JE CHANTAIS est le correspondant de. . . . . . J'AVAIS.

TEMPS PASSÉ DÉFINI :

JE CHANTAI est le correspondant de. . . . . . . J'EUS.

TEMPS FUTUR :

JE CHANTERAI est le correspondant de. . . . . . J'AURAI.

TEMPS HYPOTHÉTIQUE PRÉSENT, OU FUTUR :

JE CHANTERAIS est le correspondant de. . . . . J'AURAIS.

TEMPS CAUSATIF PRÉSENT, OU FUTUR :

Il faut, ou il faudra. . . . . . Il faut, ou il faudra

QUE JE CHANTE est le correspondant de. . . . . QUE J'AIE.

TEMPS CAUSATIF PASSÉ PRÉSENT, OU FUTUR :

Il fallait, ou il faudrait . . . Il fallait, ou il faudrait

QUE JE CHANTASSE est le correspondant de . . . QUE J'EUSSE.

TEMPS INVITATIF, OU IMPÉRATIF :

FORME ACCESSOIRE PRÉDÉCESSIVE :

CHANTÉ est le correspondant de. . . . . EU.

Ainsi, pour former le temps prédécessif du temps indéfini simultané CHANTANT, il suffit de prendre le temps correspondant du modatif actif *avoir*, AYANT, et d'y ajouter la forme accessoire prédécessive CHANTÉ, ce qui fera naturellement AYANT CHANTÉ. Pour former le temps prédécessif du temps indéfini simple CHANTER, il suffit de prendre le temps correspondant du modatif actif *avoir*, AVOIR, et d'y ajouter la forme accessoire prédécessive CHANTÉ, ce qui fera naturellement AVOIR CHANTÉ; comme pour former le temps prédécessif du temps présent CHANTE, il suffit de prendre le temps correspondant du modatif actif *avoir*, J'AI, et d'y ajouter la forme prédécessive CHANTÉ, ce qui fera naturellement J'AI CHANTÉ, etc. Car on comprend que la même marche est à suivre pour touts les temps, pour toutes les personnes de touts les modatifs actifs.

(2) On doit se rappeler que dans le cours de l'*analyse logique et grammaticale* nous avons donné aux différents accessoires des dénominations particulières, relatives à leur emploi; comme les dénominations sont peu nécessaires pour l'étude, nous n'avons pas cru devoir les répéter ici.

DES SUBSTANTIFS.

Il est de vérité reconnue que les substantifs ont trois fonctions dans le discours, qu'ils sont en *sujet*, en *apostrophe*, ou en *complément*.

En *sujet*, comme dans :

L'homme est sage;
Pierre est laborieux;

où l'on voit que le substantif commun *homme* et le substantif individuel *Pierre* sont chacun en sujet; c'est-à-dire que *homme* est sujet de la proposition : *L'homme est sage*, et *Pierre*, sujet de la proposition : *Pierre est laborieux*.

En *apostrophe*, comme dans :

Homme, sois sage;
Pierre, sois laborieux;

où l'on voit que *homme* et *Pierre* sont chacun en *apostrophe*, par la raison que l'on appèle *apostropher* l'action d'adresser directement la parole à quelqu'un, et *apostrophe*, la figure par laquelle on fait cette action.

En *complément*, comme dans :

J'aime mon *père*;
Un marchand de *vin*;

où l'on voit que *père* et *vin* sont chacun en complément, l'un du modatif actif *aimer*, l'autre du substantif *marchand*.

De ces trois fonctions, deux ne présentent aucune difficulté relativement à l'accord, mais il n'en est pas de même de la troisième; elle présente en certains cas quelque difficulté, lors surtout que ces substantifs sont précédés des accessoires *de*, *peu*, *moins*, *plus*, etc. Aussi cette

troisième fonction sera-t-elle l'objet tout particulier de notre attention.

DES SUBSTANTIFS COMMUNS.

La première règle syntaxique des substantifs communs est sans doute celle de l'addition d'un *s*, pour la pluralité; mais comme cette règle là a été posée, il n'est naturellement d'aucune utilité d'en reparler ici.

Substantifs compléments de l'accessoire DE, *et précédés d'un autre substantif.*

Comme: *une voix de femme*, où l'on voit que *femme* est complément, ou déterminatif de l'accessoire *de*, et que l'accessoire *de* est précédé du substantif *voix*.

Dans l'exemple que nous venons de citer, il s'agit de savoir s'il faut écrire :

Une voix de *femme*, ou : une voix de *femmes*.

Pour peu qu'on réfléchisse, le bon sens devra naturellement guider ; il s'agit *d'une voix* , et comme *une voix* ne peut naturellement appartenir à plusieurs femmes, nous croyons que l'on doit comprendre qu'il faut : *une voix de femme;* de même, s'il s'agissait de *plusieurs voix*, *plusieurs voix* ne pouvant appartenir à une seule femme, il faudrait : *des voix de femmes.*

A cet égard, si nous consultons les grammairiens, la plupart nous donnent cette règle :

1° Lorsque deux substantifs se trouvent joints par l'accessoire *de*, le second reste au singulier, toutes les fois qu'il est pris dans un sens absolu, ou général.

2° Lorsqu'il est pris dans une acception individuelle, ou collective, il se met toujours au pluriel.

Ces règles sont naturellement justes par elles-mêmes, puisque l'on en peut tirer la conséquence qu'il faut écrire :

Des statues de *marbre*, une forêt de *chênes*.

1° *Des statues de marbre; marbre* au singulier, par la raison que *mar bre* est ordinairement pris dans une acception générale ; qu'il n'y a pas, en tant que *marbre*, d'individus distincts ; que l'on dit : *le marbre*, comme on dit : *l'or*, en parlant de toutes les espèces d'or, comme de toutes les espèces de marbre. Pour preuve, c'est qu'en voyant un bloc de marbre comme un lingot d'or, on ne dira pas : *voilà* UN *or*, ni UN *marbre*, mais bien : *voilà* DU *marbre*, DE *l'or*, pour faire entendre que le bloc, ou le lingot fait partie du tout général appelé *or*, ou *marbre*. Ainsi on conçoit que les statues se trouvant composées, chacune, en tant que marbre, non d'un individu distinct, mais d'un fragment du tout général appelé *marbre*, *amrbre* doit être au singulier.

2° *Une forêt de chênes ; chêne* au pluriel, par la raison que *chêne* est ordinairement pris dans un sens individuel ; que des individus sont distincts ; qu'en parcourant une forêt on dira : *voilà* UN *chêne, puis* UN *autre, puis* UN *troisième*, etc. Or on conçoit qu'une forêt de chênes ne pouvant se composer d'un seul individu, puisque chacun est *un* par lui-même, *chêne*, pour répondre à l'idée de *forêt*, qui est un substantif collectif, *chêne*, disons-nous, doit être au pluriel. Mais, comme les grammairiens ne sont pas à celà près de violer les règles mêmes qu'ils posent, il arrive qu'ils disent : il faut écrire :

Des têtes *d'homme*;
Des queues de *cheval*, etc. (1)

---

(1) *Manuel des Amateurs de la langue françoise*, par M. A. G.

prétendant que *homme* et *cheval* sont pris dans un sens général ; comme s'il était possible de prendre, dans un sens général, une collection d'individus distincts ; bien que lorsqu'on dit : *l'homme est un être supérieur*, comme il ne s'agit pas d'un homme plutôt que d'un autre, la pensée se reporte sur chaque individu appelé *homme*, et qu'il en résulte un sens général, celà n'a rien que de très naturel ; mais lorsqu'une expression réveille en nous l'idée de plusieurs individus distincts, vouloir y accoler un substantif singulier pris dans un sens général, celà est dénué de logique ; la raison s'y refuse de toute son autorité : plusieurs *têtes* ne peuvent appartenir à un seul *homme*, comme plusieurs *queues* à un seul *cheval*, ou du moins ces deux idées ne peuvent se concilier, par la raison qu'on ne dit pas : *de l'homme* comme on dit *du marbre*, *du cheval*, comme on dit : *de l'or*, du moins en tant qu'individus ; c'est-à-dire que pour admettre qu'on puisse dire : *de l'homme*, *du cheval*, il faut supposer qu'il s'agit d'une portion de chacun de ces individus, mais l'idée de *tête* et de *queue* réveille en nous l'idée d'autant d'individus *hommes* qu'il y a de *tête*, d'autant d'individus *chevaux* qu'il y a de *queues* ; or, *tête* et *queue* étant au *pluriel*, les idées correspondantes, ou les mots correspondants, doivent être au *pluriel* ; d'ailleurs est-il jamais arrivé à personne de dire : *marchand de cheval*, *amateur de cheval*, en parlant de celui qui vend de ces sortes d'animaux, pour

---

BALIN, cité par Napoléon Landais, qui ne craint pas de dire, avec sangfroid, et par conséquent sérieusement : « Un des plus savants rédacteurs de ce Manuel a si *admirablement* éclairé cette question, que nos lecteurs nous reprocheraient avec raison de ne les avoir pas fait profiter d'un aussi excellent article. » Si M. Landais l'a compris, nous nous chargeons, nous, d'aller, pieds nus à Rome, le dire au pape.

attelages, ou montures, ou de celui qui se plaît à en avoir dans son écurie, par orgueil, ou par goût ? Non, jamais il n'est venu à personne l'idée de s'exprimer ainsi, et pourtant ce serait là le cas de s'exprimer *en général*, car l'idée que réveille en nous le mot *marchand*, ou *amateur*, nous donne à peine celle d'individus en tant que *chevaux*.

A cet égard, si nous consultons ceux qui prènent le titre de législateurs du langage, du moins leurs codes, voici ce que nous y trouvons :

Couverture de *mulet*,
Couverture de *chevaux* ;
Au mot PIED, — pied d'*œillet*,
Au mot OEILLET, — pied d'*œillets*.

Ce qui n'est pas très logique, car enfin si l'on dit : *couverture de mulet*, *mulet* au singulier, il faudrait au moins, pour être conséquent : *couverture de cheval*, à moins pourtant qu'il ne soit reconnu par l'Académie que les *mulets* aient le privilége d'avoir une couverture pour chacun, lorsque les *chevaux* n'en ont qu'une pour plusieurs. Celà ne serait pas juste, mais enfin l'Académie a peut-être ses raisons pour privilégier les uns au détriment des autres. Pour *œillet*, nous ignorons totalement pourquoi l'Académie met le singulier dans un cas, et le pluriel dans un autre. Nous avons appelé à nous tout ce qui est de la raison, et tout ce qui est de la raison nous a laissé dans l'ignorance de cette cause ; seulement nous pensons qu'il vaut mieux mettre, en tout état de cause, *pied d'œillets*, *œillet* au pluriel, par la raison que *pied*, dans ce cas, réveille en nous l'idée de plusieurs individus, un *pied d'œillets* étant ordinairement composé de *plusieurs œillets*. Pour *couverture*, nous croyons qu'il est mieux de mettre : *couverture de mulet*, *couverture de cheval*,

lorsqu'il s'agit d'une seule couverture, et *couvertures de mulets*, *couvertures de chevaux*, lorsqu'il s'agit de plusieurs, quoique cependant il ne serait pas tout-à-fait dénué de raisonnement d'écrire, en parlant d'une seule couverture: *couverture de mulets*, *couverture de chevaux*, par la raison que *couverture* peut non seulement appartenir à plusieurs *mulets*, ou à plusieurs *chevaux*, mais encore réveiller en nous l'idée des individus *mulets*, ou *chevaux* en général; ce qui serait loin d'être d'accord avec l'intention des grammairiens, qui est que l'on doit exprimer l'idée de plusieurs individus distincts par un singulier, dans un sens général; aussi les grammairiens se trompent-ils, et est-il facile de leur prouver que l'idée générale de plusieurs individus distincts ne peut s'exprimer que par un pluriel. Mais nous pensons qu'en somme il vaut mieux écrire : *une couverture de mulet*, *une couverture de cheval*, et *des couvertures de mulets*, *des couvertures de chevaux*, afin de ranger ces exemples dans la même catégorie que *une voix de femme*, *des voix de femmes*, *une tête d'homme*, *des têtes d'hommes*.

En second lieu, si nous consultons la règle donnée par les grammairiens, voici ce qu'elle nous apprend :

1° Lorsque deux substantifs se trouvent joints par l'accessoire *de*, chaque fois que ce dernier concourt à la formation de l'objet principal par extraction, il reste au singulier;

2° Le dernier substantif se met au pluriel lorsqu'il concourt à la formation de l'objet principal par composition.

Cette différence nous paraît une véritable pointillerie; mais enfin, comme le tout souvent n'est que de convention, une fois posée, on pourrait observer religieuse-

ment cette règle, sans éprouver aucun embarras, puisqu'on en tirerait la conséquence qu'il faut écrire :

> de l'huile d'*olive*,
> un baril d'*olives*;

1° *De l'huile d'olive; olive* au singulier, par la raison que l'*huile* n'étant formée que par extraction, l'*huile* n'étant qu'un extrait des *olives*, *olive* devrait être au singulier;

2° *Un baril d'olives; olive* au pluriel, par la raison qu'il ne s'agit plus d'extraction, mais bien de composition; qu'un *baril d'olives* est composé d'individus entiers, et par conséquent distincts, appelés chacun *olive*. Mais les mêmes grammairiens, toujours peu scrupuleux de violer leurs propres règles, ne sont pas honteux de venir nous dire, après cela posé, qu'il faut écrire :

> un jus d'*herbes*,

parcequ'alors, disent-ils, il s'agit de plusieurs *herbes*.

Si, à cet égard, on s'avise de consulter la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*, voici ce qu'on y trouve :

> à HUILE, — huile d'*amandes douces*;
> à AMANDE, — huile d'*amande douce*;
> à SIROP, — sirop de *groseilles*;
> à GROSEILLE, — sirop de *groseille*;
> à CONSERVE, — conserve de *framboises*;
> à FRAMBOISE, — conserve de *framboise*;
> à GELÉE, — gelée de *pomme*;
> à POMME, — gelée de *pommes*; etc., etc.

Franchement, les pensionnaires de Charenton ont-ils été jamais aussi fous que ceux de l'Académie? et cette noble institution ne semble-t-elle pas travailler pour obtenir un prix de sottise et de folie? Après le ridicule consigné dans le palladium du langage, les plus effrayantes absurdités pourront-elles porter ce nom? Non, sans doute! le titre

en revient tout entier aux œuvres des dignes lexicographes de la savante société.

C'est ainsi que l'on trouve dans la grammaire Landais, appuyé, comme nous l'avons déjà dit, de l'autorité de M. Balin, qu'il faut écrire :

un marchand de *beurre* ;

beurre au singulier, et :

un marchand de *beurres salés ;*

beurre au pluriel.

Nous avons peine à nous expliquer la cause de cette différence ; non pas que nous trouvions mal que *beurre* soit au pluriel, car si l'on veut prendre les espèces pour des individus distincts, rien au monde ne peut s'y opposer, puisqu'encore une fois tout est de convention ; mais, si l'on admet cette considération pour *beurre salé,* il est réellement ridicule de ne pas l'admettre chaque fois qu'il est question de *beurre* en général, puisque, s'il existe plusieurs *beurres salés,* il doit exister plusieurs *beurres frais,* et qu'il est impossible que le mot *marchand* ne réveille pas en nous une idée de pluralité, si réellement on prend les espèces pour des individus.

A côté des exemples que nous venons de citer, il est dit qu'il faut écrire : *marchand de raisins, raisin* au pluriel, parcequ'il les vend par individus, c'est-à-dire que le sens est déterminé, individuel ; mais qu'il faut écrire : *marchand de paille, paille* au singulier, parceque le marchand de *paille* ne vend pas individuellement *une paille, deux pailles,* etc. Mais nous ferons remarquer que nous ne trouvons pas de différence entre un *marchand de paille,* et un *marchand de raisins ;* que l'on dit : *du raisin,* comme on dit : *de la paille ;* c'est-à-dire qu'en voyant, sur quel-

que point que ce soit, ce que l'on est convenu d'appeler *paille*, ou *raisin*, on dira : *voilà de la* PAILLE, ou *du* RAISIN, comme on dira encore : *il y a peu de* RAISIN, ou *peu de* PAILLE, *cette année ;* et non : *peu de* RAISINS, *peu de* PAILLES; et que s'il existe des gents qui disent : *des raisins*, si ce n'est qu'ils parlent mal, c'est au moins un cas exceptionnel; et pour preuve, chose que nous ne comprenons réellement pas, d'après le raisonnement qui précède, il est dit dans la même grammaire que nous venons de citer, et toujours d'après M. Balin :

« Nous n'écrirons pas avec Lavaux, ni Girault-Duvivier :

une marchande de *raisins*,

parceque, quoi qu'ils en disent, le raisin ne se compte pas ordinairement par individus, excepté peut-être dans certaines villes du Midi; et si l'on emploie quelquefois le pluriel, c'est par une espèce d'amphibologie, comme lorsque La Fontaine dit que : *le renard vit au haut de la treille* DES RAISINS MÛRS *apparemment.* »

Mais, suivre touts ces messieurs dans leurs éternelles divagations ne pouvant être d'aucune utilité, nous allons les abandonner pour essayer de poser d'une manière sensible dans quel cas il faut le singulier, ou le pluriel.

Or, sans nul égard pour le *dire* et le *contredire* de ces messieurs, d'après le raisonnement que nous avons établi précédemment, nous poserons, nous, qu'il faut dire :

Au singulier :	*Au pluriel :*
Un, ou des monceaux de *glace* (en parlant d'eau durcie par le froid).	Un, ou des magasins de *glaces* (en parlant de verre poli et mis au tain).
Une, ou des mottes de *terre*.	Un, ou des boisseaux de *haricots*.
Un, ou des blocs de *pierre*.	Un, ou des paquets d'*épingles*.
Un, ou des bancs de *sable*.	Une, ou des bottes d'*allumettes*.
Un, ou des ruisseaux de *sang*.	Un, ou des sacs de *lentilles*.

des tasses de *lait*.	Une, ou des maisons d'*affaires*.
des sacs de *farine*.	Un, ou des tas de *pierres*.
des flots d'*écume*.	Un, ou des bancs de *coquillages*.
des fagots d'*herbe*.	Un, ou des champs de *coquelicots*.
des gerbes de *blé*.	Une, ou des couronnes de *bluets*.
des boisseaux d'*orge*.	Un, ou des bouquets de *roses*.
des meules de *foin*.	Un, ou des pieds d'*œillets*.
des sacs de *plâtre*.	Un, ou des paniers d'*huîtres*.
des voies de *charbon*.	Une, ou des assiettées de *marrons*.
des paniers de *raisin*.	Une, ou des boites de *dragées*.
des bottes de *paille*.	Une, ou des réunions d'*hommes*.
des traits de *lumière*.	Un, ou des marchands d'*oiseaux*.
des champs de *luzerne*.	Un, ou des amateurs de *chiens*.
des coups de *soleil*.	Un, ou des peuples d'*esclaves*.
des sommes d'*argent*.	Un, ou des monceaux d'*effets*.
des pieds de *giroflée*.	Une, ou des piles d'*assiettes*.
des bouquets de *jasmin*.	Une, ou des rangées d'*arbres*.
des buissons d'*aubépine*.	Une, ou des volées d'*oiseaux*.
des bouteilles d'*encre*.	Une, ou des collections de *fleurs*, etc.

s la colonne de gauche *un*, ou *des monceaux de glace* au singulier, par la raison que l'on entend or-ement par *glace* la totalité de la chose appelée *glace*; on dit : *de la glace* comme on dit : *du marbre, de* tc.; qu'il n'y a pas dans le monceau d'individus dis-que, prenant chaque partie qui constitue le monceau, dit pas : *voilà une glace*, puis *une autre glace*, etc.; n le monceau lui-même, comme chaque partie qui stitue, n'est qu'un fragment, une partie du tout *glace*; c'est-à-dire qu'en voyant le monceau, e chacune de ses parties, on dira : *voilà de la* Le même raisonnement est applicable au dernier atif de chacune des parties de phrase qui sui-c'est-à-dire qu'il en est de même pour les mots : *pierre, sable, sang, lait, farine, écume, herbe, ge, foin, plâtre, charbon, raisin, paille, lumière, e, soleil, argent, giroflée, jasmin, aubépine, en*-c., quoique ces mots se prènent quelquefois indi-ement, que l'on dise assez souvent : *une terre grasse*,

une terre sablonneuse; une petite, une grosse pierre; un sable fin, léger; un sang brûlé, épais; un bon, un mauvais lait; une farine blanche, bise; une écume légère, épaisse; une herbe verte, une bonne, une mauvaise herbe; un bon, un mauvais blé, les blés, en parlant des champs; *une belle, une grande orge; un bon, un mauvais foin; un plâtre brûlé, un plâtre fin; un charbon, un gros, un petit charbon; un raisin blanc, un raisin noir; une paille, des pailles, une petite, une grande paille; une lumière éblouissante, une faible lumière; une belle, une bonne luzerne; un soleil pâle, chaud, ardent; de l'argent blanc, un argent pur, un argent plein d'alliage; une giroflée double, simple; un beau, un vilain jasmin; une aubépine fleurie; une encre rouge, une encre noire*, etc.; car ces cas ne sont que particuliers, au lieu que, dans les exemples dont il s'agit, l'acception est celle des cas ordinaires et généraux; c'est-à-dire que l'on dit plus ordinairement : *de la glace, de la terre, de la pierre, du sable*, etc., ou, en parlant du tout, de la totalité de ce que l'on entend par ces mots : *la glace, la terre, la pierre, le sable*, etc., par la raison, qu'aucun dernier mot des exemples cités dans la colonne de gauche ne réveille en nous un ensemble d'individus distincts; que chaque partie de l'ensemble, comme l'ensemble même, n'est qu'une partie de ce que l'on entend ordinairement par chacun de ces mots.

De là on peut tirer la conséquence qu'on doit dire en parlant de *glace* (eau durcie par le froid) :

> Il y a moins, ou plus de *glace* cet hiver que l'hiver dernier;
> Il y a peu, ou beaucoup de *glace* cet hiver;
> Nous sommes accablés de *glace*;
> Le froid a transformé l'eau en *glace*;
> Il y a une infinité de *glace*;
> Plusieurs sortes de *glace*;
> Plusieurs espèces de *glace*;

Les rues sont pleines de *glace;*
Tout n'est que *glace;*
Il se fait un grand commerce de *glace*, etc.;

Dans la colonne de droite, *un*, ou *des magasins de gla-* ... *glace* au pluriel, par la raison qu'il ne s'agit plus d'un ... appelé *glace*, que chaque partie qui constitue *le*, ou *les* ... *gasins*, s'appèle *glace*, que les individus y sont distincts ; *le*, ou *les magasins* étant formés de plusieurs individus, ... doit naturellement écrire *glaces* au pluriel. Le même rai-sonnement est applicable au dernier substantif de chaque exemple ; c'est-à-dire que *le boisseau de haricots*, ainsi que *le paquet d'épingles*, *la botte d'allumettes*, *le sac de lentilles*, *la maison d'affaires*, *le tas de pierres*, *le banc de coquillages*, *le champ de coquelicots*, *la couronne de bluets*, *le bouquet de roses*, *le pied d'œillets*, *le panier d'huîtres*, *la boîte de dragées*, *la réunion d'hommes*, *le marchand d'oiseaux*, *l'amateur de chiens*, *le peuple d'esclaves*, *le monceau d'effets*, *la pile d'assiettes*, *la rangée d'arbres*, *la volée d'oiseaux*, *la collection de fleurs*, etc., nous offre une collection, un ensemble d'individus distincts, c'est-à-dire un ensemble dont chaque partie est *un* par lui-même ; qu'on peut les compter ; qu'enfin on ne dit pas ordinairement : *de la glace*, *du haricot*, *de l'épingle*, *de l'allumette*, etc.

De là on peut tirer la conséquence qu'on doit dire :

Il y a plus, ou moins de *glaces* dans tel magasin que dans tel autre ;
Il y a peu, ou beaucoup de *glaces* dans le magasin ;
Nous sommes entourés de *glaces;*
Nous ne voyons que *glaces;*
Il y a une infinité de *glaces;*
Il y a plusieurs sortes de *glaces;*
Les appartements sont pleins de *glaces;*
Il se fait un grand commerce de *glaces*, etc.;

et suivre la même marche pour les autres exemples, relativement aux mots *plus*, *moins*, *peu*, *beaucoup*, *en*, *sorte*,

Il s'est beaucoup occupé de *religion*, ou de *religions*;
Il n'a pas d'*ennemi*, ou d'*ennemis* ;
Il n'a pas d'*habit*, ou d'*habits* ;
Il n'a pas d'*enfant*, ou d'*enfants* ;
Il ne parle que de *poison*, ou de *poisons* ;
Son livre manque de *raisonnement*, ou de *raisonnemen*
Je n'ai pas de *cheval*, ou de *chevaux* ;
C'est enfant est plein de *charme*, ou de *charmes* ;
Il est question de *fruit*, ou de *fruits* ;
Un, ou des jeux *d'enfant*, ou *d'enfants* ;
Un, ou des contes de *vieille*, ou de *vieilles* ;
Un, ou des caprices de *femme*, ou de *femmes*;
Un, ou des sentiments d'*homme*, ou d'*hommes*;
Des pepins de *pomme*, ou de *pommes* ;
Des traces d'*homme*, ou d'*hommes* ;
Des pas d'*homme*, ou d'*hommes* ;
Des coups de *vent*, ou de *vents* ;
Un achat de *bijou*, ou de *bijous* ;
Il se nourrit de *fromage*, ou de *fromages* ;
Homme contre *homme*, ou *hommes* contre *hommes*;
Roi contre *peuple*, ou *rois* contre *peuples* ;
Je n'ai ni *chat* ni *chien*, ou ni *chats* ni *chiens* ;
Ni *bien* ni *maison*, ou ni *biens* ni *maisons* ;
Ni *talent* ni *vertu*, ou ni *talents* ni *vertus* ;
Ni *livre* ni *tableau*, ou ni *livres* ni *tableaux* ;
Ces hommes étaient en *groupe*, ou en *groupes* ;
Les roses étaient en *bouquet*, ou en *bouquets* ;
Les lettres sont en *paquet*, ou en *paquets* ;
C'est de la toile en *pièce*, ou en *pièces* ;
Les armes sont en *faisceau*, ou en *faisceaux* ;
Je n'ai pas d'*ouvrier*, ou d'*ouvriers* ;
La paille est en *botte*, ou en *bottes* ;
Je l'ai porté sans *effort*, ou sans *efforts* ;
Je n'ai jamais eu de *peine*, ou de *peines* ;
Il avait son bâton en *main*, ou en *mains* ;
Je n'ai jamais eu de *plaisir*, ou de *plaisirs* ;
Tout n'était que *plaisir*, ou *plaisirs* ;
Il faut parler *affaire*, ou *affaires* ;

que le tout est de savoir ce que l'on veut dire ; que si l'on veut parler de plusieurs morceaux d'une glace cassée, on dira : *des morceaux de* GLACE, mais que si l'on veut faire entendre que ces morceaux appartiènent à plusieurs glaces, on devra dire : *des morceaux de* GLACES, etc.

Par exemple, nous engageons, quoi qu'en disent les grammairiens, à écrire toujours :

Une tête d'*homme*,	des têtes d'*hommes* ;
Un tronc d'*arbre*,	des troncs d'*arbres* ;
Un ciel de *lit*,	des ciels de *lits* ;
Une peau d'*animal*,	des peaux d'*animaux* ;
Une voix d'*homme*, ou de *femme*,	des voix d'*hommes*, ou de *femmes* ;
Une queue de *cheval*,	des queues de *chevaux* ;
Un nom de *province*,	des noms de *provinces* ;
Un nom de *ville*,	des noms de *villes* (1), etc. ;

par la raison, comme nous l'avons déjà dit, que les premiers exemples réveillent en nous l'idée d'un seul individu, et que les seconds, au contraire, réveillent celles de plusieurs. C'est ainsi encore que nous conseillons d'écrire toujours au pluriel :

Une communauté d'*hommes* ;
Une foule de *femmes* ;
Une multitude d'*enfants* ;
Une douzaine d'*œufs* ;
Un repaire de *voleurs* ;
Une troupe d'*hirondelles* ;
Un nid d'*oiseaux* ;
Un couvent d'*hommes*, ou de *femmes* ;
Une maison de *fous* ;
Un concours de *musiciens* ;
Une chaîne de *montagnes* ;
Un régiment de *soldats* ;
Une collection de *tableaux* ;
Une collection d'*estampes*, etc. ;

(1) A moins pourtant qu'on soit pertinemment certain que les plusieurs noms dont il s'agit se rattachent à une même *province*, ou à une même *ville*, etc.

par la raison que les premiers mots réveillent en nous une idée de pluralité ; comme :

> De la gelée, ou du sirop de *groseilles*, de *framboises*,
> de *coings*, de *limons* ;
> De la compote, ou de la marmelade de *pommes*, de *prunes*,
> de *poires*, d'*abricots*, etc. ;

par la raison que, de ce que l'on n'est pas dans l'habitude de faire ces sortes de choses avec *une groseille, une framboise, un coing, un limon*, etc., ces mots réveillent naturellement en nous une idée de pluralité.

Pour *marchand de drap, de poisson, de vin, de toile, de tuile, de moëllons*, etc., on devra les écrire selon le sens qu'on y attachera ; on dit ordinairement : *du drap, du poisson, du vin, de la toile, de la tuile, du moëllon*, etc., mais on dit aussi : *des draps, des poissons, des vins, des toiles, des tuiles, des moëllons*, etc. Cependant nous croyons plus raisonnable d'écrire : *marchand de poissons, de tuiles*, et *marchand de toile, de drap, de vin, de moëllon*, etc., par la raison que voyant un tas de *poissons*, si l'on demandait qu'est-ce que c'est que celà ? on répondrait plus naturellement : *des poissons* que *du poisson*, et qu'il en serait de même d'un tas de *tuiles*, puisque les *tuiles* comme les *poissons* sont des individus distincts ; que chaque partie du tas est *un* par lui-même ; que ce n'est vraiment pas, ainsi que le tas, le fragment d'un tout appelé *poisson*, ou *tuile* ; au lieu que partout où il existe, soit du *vin*, de la *toile*, du *drap*, du *moëllon*, quelles qu'en soient la couleur, la qualité, l'espèce, ou même la quantité, on dira : *c'est du vin, de la toile, du drap, du moëllon*, etc., et que chacun de ces objets fait partie d'un tout appelé : *vin, toile, drap, moëllon*, etc.

Pour les substantifs précédés de *pour, en*, nous enga-

geons de les mettre au pluriel, lorsque celui qui precède réveille en nous l'idée de plusieurs individus, et au singulier, lorsqu'il en est autrement; ainsi nous engageons d'écrire :

> Cordonnier pour *hommes* ;
> Salon pour *noces* et *festins* ;
> Banquettes pour *bals* ;
> *Livre*, ou *livres* pour *étrennes* ;

Et, selon le sens :

> Il est venu pour *affaire*, ou pour *affaires* ;
> *Etoffe*, ou *étoffes* pour *robe*, ou *robes*, etc.

Et, au singulier :

> De *cité* en *cité* ;
> De *village* en *village* ;
> De *cime* en *cime* ;
> De *climat* en *climat* ;
> D'*erreur* en *erreur* ;
> De *crime* en *crime* ;
> De *maison* en *maison* ;
> De *découverte* en *découverte*, etc.

à moins pourtant de cas particuliers ; car on comprend que s'il s'agissait d'un *peuple*, ou d'une grande quantité d'individus, on pourrait admettre : *de cités en cités*, *de villages en villages*, *de climats en climats*, etc.; puisque, supposant ces individus sur une même ligne, et marchant de front, ils pourraient passer de plusieurs *cités* en plusieurs *cités*, etc., comme, en parlant du vent, on pourrait admettre : *de cimes en cimes*, puisque le vent est susceptible de frapper plusieurs cimes à la fois.

C'est donc à tort que la plupart des grammairiens posent pour règle générale qu'après l'accessoire *en* le substantif doit rester au singulier. Si Châteaubriand a dit :

> « Le démon indiscret va frappant de *cabane* en *cabane* ; »

Et Bernardin de Saint-Pierre :

« Les peuples qui n'ont plus ni *autel*, ni *trône*, sont jetés par les siècles et les événements de *contrées* en *contrées*. »

Ils ont eu touts deux raison. Châteaubriand a mis *de cabane en cabane* parceque le démon ne peut naturellement aller que d'une *cabane* à une autre *cabane ;* Bernardin de Saint-Pierre a mis *de contrées en contrées* parcequ'il supposait avec raison que les peuples dont il parlait pouvaient habiter plusieurs *contrées ;* de même qu'à l'égard de *ni autel, ni trône,* si sa pensée eût été autre, il aurait pu mettre *ni autels, ni trônes.* Ainsi, que les grammairiens ne viènent donc pas poser de règles absolues, s'ils veulent n'être pas sans cesse en défaut avec la raison. Comme nous l'avons déjà dit, la pensée seule doit guider l'écrivain : rien au monde ne saurait acheter d'avance sa signification, et par conséquent aucune simplification ne peut aller au devant.

Que notre lecteur se persuade donc que près des hommes qui réfléchissent, la science des grammairiens se borne aux règles et aux observations générales ; que hors de là ce n'est que de *soi,* du *bon goût* et de la *raison,* que chacun doit prendre des lois. Émettre sa pensée d'une manière compréhensible, telle est l'unique tâche que doit s'imposer l'écrivain.

SUBSTANTIFS INDIVIDUELS.

De la 407e à la 414e page du tome Ier, nous avons dit tout ce qui peut être dit sur les *substantifs individuels ;* aussi ne nous reste-t-il rien à dire, même sur leur syntaxe, sinon de réitérer à notre lecteur de ne jamais les pluraliser : ces substantifs ne devant être soumis, par leur nature, à aucune règle d'accord grammatical.

SUBSTANTIFS REPRÉSENTATIFS.

Nous avons dit que tout mot qui ne disparaît pas lorsue vient le substantif qu'il est censé représenter, n'est as substantif représentatif; par cette raison, on conçoit ue nous ne pouvons reconnaître pour tels tout ce que les rammairiens appèlent *pronoms*.

Malgré ce que nous avons déjà dit de ces substantifs ans la *Marche de la Création des mots* et dans le cours de *Analyse logique et grammaticale*, nous allons montrer 'une manière pratique les différents rôles qu'ils jouent ans le discours.

SUBSTANTIFS REPRÉSENTATIFS, VULGAIREMENT APPELÉS PRONOMS PERSONNELS.

COMME SUJET:

JE *puis* faire les rois; JE *puis* les déposer.
(RACINE.)

J'*avais* encor tes vœux; J'*avais* encor ton cœur.
(CORNEILLE.)

. . . Pourquoi *suis*-JE empereur? pourquoi *suis*-JE amoureux?
(RACINE.)

Oh! que *n'ai*-JE aussi, moi, des baisers qui dévorent!....
(V. HUGO.)

Moi, *fussé*-JE vaincu, J'*aimerais* ta victoire.
(V. HUGO.)

TU *régnerais* encor si TU l'*avais* voulu.
(CASIMIR DELAVIGNE.)

TU *dis*, et je suis libre.
(ROUGET DE LISLE.)

Toi, TU *vivras* vil et malheureux.
e. . . . (J.-J. ROUSSEAU.)

TU *venais* de sentir tout ton cœur de poète.....
(E. BOULAY-PATY.)

Entends-TU sa voix?....
(ANONYME.)

IL. . . .

IL *montre* après le crime un résultat moral.
(A. DE MONTESQUIOU.)

Ah ! le fauteuil académique
Vaut-IL un siége de gazon ?
(FLORIAN.)

Mon fils, *dit*-IL, à ce vœu de ton cœur,
Va, ne crains pas qu'un père aigri s'oppose.
(CAMPENON.)

IL s'*écoute*, IL se *plaît*, IL s'*adonise*, IL s'*aime*.
(J.-B. ROUSSEAU.)

IL *entend* les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge touts les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône *interroge* les rois.
(RACINE.)

ELLE. . .

Jamais la vérité n'entre mieux chez les rois,
Que lorsque de la fable ELLE *emprunte* la voix.
(BOURSAULT.)

Pour moi, qui suis aussi malheureux qu'ELLE... (*est malheureuse*, sousentendu).
(MIRABEAU.)

Eh bien! *continua*-t-ELLE, avec une vivacité charmante.
(AIMÉ MARTIN.)

. . . . Grands dieux ! votre clémence
Répare-t-ELLE enfin soixante ans de souffrance ?
(VOLTAIRE.)

ELLE n'*est* pas tarie, la source de nos larmes.
(MIRABEAU.)

NOUS. . .

NOUS ne *vivons* jamais, NOUS *attendons* la vie.
(VOLTAIRE.)

Mais pour les oublier, il NOUS *faudrait* mourir ?...
(ANONYME.)

Et NOUS *étions* assis à l'heure du réveil.
(DE LAMARTINE.)

NOUS *avons* été longtemps ennemi l'un de l'autre.
(FÉNELON.)

Espérons-NOUS un temps meilleur ? souffrons et ne nous plaignons pas.
(ANONYME.)

Vous. . .

Si **VOUS** *êtes* mortel, ils le sont comme vous.
(J.-B. ROUSSEAU.)

Pourriez-**VOUS** effacer un peu votre poitrine?
(A. FONTANEY.)

Que *voulez*-**VOUS**, la belle Blanche?
(ERNEST FOUINET.)

. . . . **VOUS** ne *parviendrez* pas
A changer le cœur des ingrats.
(COUPÉ DE SAINT-DORAT.)

Avez-**VOUS** reçu le pain et le sel de sa main?
(PICHOT.)

Ils. . .

Les lauriers sont infertiles; **ILS** ne *donnent* au plus que de l'ombre.
(LEMOINE.)

Ont-**ILS** de plus riants vergers,
D'autres roses, d'autres bocages?
(AIMÉ MARTIN.)

Du lutrin, *disent*-**ILS**, abattons la machine.
(BOILEAU.)

Aussi les habitants *ont*-**ILS** le teint d'une couleur cadavéreuse.
(ALBERT MONTÉMONT.)

ILS *tombent*, ces palais que l'art en vain décore!
(CASIMIR DELAVIGNE.)

Elles. . .

Honorez les femmes; **ELLES** *sèment* des roses célestes sur le cours de notre vie terrestre.
(BOISTE.)

Mais, enfants, vous êtes bien plus jolies qu'**ELLES** (*ne sont jolies*, sousentendu). (ANONYME.)

Les armes du sanglier *sont*-**ELLES** plus dangereuses que celles de la guêpe et du moustique?
(AIMÉ MARTIN.)

Pour crèche **ELLES** *ont* eu des roses,
Et des épines pour tombeau,
(VICTOR ARRIVETX.)

ELLES *étaient* belles et radieuses comme les levers de l'aurore; mais **ELLES** *étaient* souillées comme l fleur que le venin du serpent a touchée.
(JOANNIS GUIGARD.)

Moi. . .

MOI seule à votre amour *ai* su le conserver.
(RACINE.)

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
MOI seule en *être* cause, et mourir de plaisir.
(P. CORNEILLE.)

Personne ne souhaite plus que MOI (*ne souhaite*, sousentendu), monseigneur, que vous soyez un très grand nombre d'années loin des périls inséparables de la royauté.
(FÉNELON.)

Toi. . .

Comment as-tu pu perdre le goût de ces plaisirs que TOI seule *étais* capable de sentir et de rendre.
(J.-J. ROUSSEAU.)

TOI, t'*aller* donner en pâture à ces faiseurs de coups d'état. (ANONYME.)

Oh ! je défie que l'on trouve dans les quatre cantons un homme plus amoureux que TOI (*est amoureux* sousentendu.) (J.-J. ROUSSEAU.)

Lui. . .

LUI ! *prêt à* subir le châtiment du crime.
(WALTER SCOTT.)

LUI, seul aux yeux d'un Juif *découvrit* le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
(RACINE.)

Et je suis mille fois plus criminel que LUI (*est criminel*, sousentendu). (RACINE.)

Eux. . .

EUX seuls *seront* exempts de la commune loi.
(LA FONTAINE.)

Les peuples du Canada ressemblent à ceux du Mexique, du Pérou et du Brésil, en ce qu'ils sont privés de poils comme EUX (*sont privés de poils* sousentendu.)
(VOLTAIRE.)

Je souffre comme EUX (*souffrent*, sousentendu.)
(BALLANCHE.)

Soi. . .

On a souvent besoin d'un plus petit que SOI (*n'est petit*, sousentendu). (LA FONTAINE.)

On ne voit jamais personne plus spirituel que SOI (*n'est spirituel*, sousentendu). (ANONYME.)

On est toujours heureux lorsqu'on ne croit personne de plus heureux que SOI (*n'est heureux*, sousentendu). (ANONYME.)

On voit, par ces exemples, que les substantifs représentatifs, dans les phrases énonciatives, se placent ordinairement avant le modatif actif; mais qu'ils se mettent après, dans les phrases exclamatives, ou dans les phrases interrogatives,

Remarques. Les grammairiens donnent pour règle que, comme sujet, les substantifs représentatifs de la première et de la seconde personne doivent se répéter avant chaque modatif actif, quand ces modatifs actifs sont à des temps différents, et qu'il est remis au goût de les répéter, ou non, lorsque ces modatifs sont au même temps; mais nous croyons que, dans l'un et l'autre cas, le goût seul doit être maître, surtout quand il s'appuie de la clarté; car qui pourrait condamner cet exemple de Racine :

> Touts vos desirs, Esther, vous seront accordés;
> Dussiez-vous, *je l'ai dit et veux bien le redire*,
> Demander la moitié de ce puissant empire.

Où l'on voit que *je* n'est pas répété devant *veux*.

Pour ceux de la troisième personne, ces messieurs laissent à même de les répéter, ou non, que les modatifs actifs soient au même temps, ou à des temps différents; c'est-à-dire qu'on est libre d'écrire :

> *Il* s'écoute, *il* se plaît, *il* s'adonise, *il* s'aime;
> ou : *Il* s'écoute, se plaît, s'adonise, s'aime.
> *Elle* est arrivée ce matin, et *elle* repartira ce soir;
> ou : *Elle* est arrivée ce matin, et repartira ce soir, etc.

Les grammairiens disent aussi que les substantifs représentatifs doivent rigoureusement se répéter avant les modatifs actifs, lorsque l'on passe de l'affirmation à la négation; qu'il faut dire : IL *veut, et* IL *ne veut pas;* VOUS *le dites, et* VOUS *ne le pensez pas;* mais nous croyons qu'il n'en est rien, qu'on peut très bien dire : IL *veut, et ne veut*

pas; vous le dites, et ne le pensez pas, d'autant plus que ces sortes de phrases, sans manquer d'élégance et de clarté, donnent beaucoup plus de force et de rapidité à l'expression.

NOUS ET *VOUS* EMPLOYÉS POUR *JE* ET *TU*.

Lorsque *nous* est employé pour *je*, ou *moi*, hors le temps du modatif actif, ou celui de l'accessoire *être* dont il est le sujet, on le considère, pour l'accord des mots qui y ont rapport, comme *je*, ou *moi*; c'est-à-dire que touts les mots qui expriment la manière d'être relative à *nous*, restent au singulier, selon le genre de la personne qui parle; ainsi un homme, en parlant de lui, doit dire :

Nous sommes *persuadé* que, etc.

laissant *persuadé* au masculin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec l'individu qui parle; de même qu'une femme, en parlant d'elle, doit dire :

Nous sommes *persuadée*, etc.

en mettant *persuadée* au féminin singulier, pour s'accorder en genre et en nombre avec la personne qui parle. Il en est de même du substantif représentatif *vous*, lorsqu'il est employé pour *tu*; c'est-à-dire que l'on dit, en parlant à un homme : *vous êtes* PERSUADÉ, et à une femme : *vous êtes* PERSUADÉE, etc.

COMME COMPLÉMENT DIRECT.

ME. . .

. . . . Dissipe tes douleurs,
Et ne ME *trouble* pas par ces indignes pleurs.
(BOILEAU.)

Madame, enfin le ciel près de vous ME *rappèle*.
(RACINE.)

Voilà un mois et plus que cette maudite chûte ME *lie* sur ce fauteuil. (WALTER SCOTT.)
Il M'*abandonne* aussi!..... (*Idem.*)

Moi. . .

Crois-MOI, jeune et belle Ophélie.....
(ROBESPIERRE.)

Rends-MOI chrétienne et libre, à tout je me soumets.
(VOLTAIRE.)

Venez, *emportez*-MOI sur vos brillantes ailes.
(ANTONIN DE SIGOYER.)

Écoute-MOI !.....
(WALTER SCOTT.)

Te. . .

Ne T'*étonne* donc plus si mon âme gênée,
Avec impatience attend leur hyménée.
(CORNEILLE.)

. . . . . Pauvre science humaine,
Un fil T'*arrête*, hélas ! comme le moucheron
Du bon Jean La Fontaine.
(AIMÉ MARTIN.)

Je T'*embrasserai* de nouveau.
(*Traduction de Frédéric Richter*, JEAN-PAUL.)

Lorsque je T'*eus perdue*, je restai seul.
(Madame TERCY.)

Toi. . .

Lève-TOI, Alciane, ceins tes habits de deuil ; *livre*-TOI à ta douleur, et ne laisse point ton époux descendre aux enfers privé de tes larmes.
(DE BOUFFLERS.)

Assez, assez ! grâce de la réplique ! Que me sert ce mot d'avertissement ?... *tais*-TOI. (MÉRY.)

Dame, *retire*-TOI....
(WALTER SCOTT.)

Je ne te dis plus rien ; venge-moi, *venge*-TOI,
Montre-TOI digne fils d'un père tel que moi.
(CORNEILLE.)

Le. . .

L'amour avidement croit tout ce qui LE *flatte*.
(RACINE.)

Il va L'*atteindre*..... (ALEX. DUMAS.)

L'honneur est un oracle ; enfant, *écoute*-LE.
(JOANNIS GUIGARD.)

Oh ! je veux mourir une fois comme un homme pour m'enquérir de sa dernière heure, et L'*apaiser* quand je LE *délivrerai* de la vie.
(*Traduction de Frédéric Richter*, JEAN-PAUL.)

Lui...

L'égoïste, n'*aimant* que LUI, n'est aimé de personne. (GASTON.)

En avant, soldats, l'honneur parle;
Il ne faut *écouter* que LUI. (ANONYME.)

Qui faut-il donc *frapper?* — LUI! LUI! répondirent cent voix. (ANONYME.)

La...

Qui chérit son erreur ne LA veut point *connaître*. (CORNEILLE.)

Ne me parlez plus d'elle; comme Dieu qui m'entend, je LA *maudis*... (J.-G.)

La pomme, mûre en la prison,
Sans que ta main L'*eût attachée*. (JEAN POLONIUS.)

Elle...

Qui demandez-vous? — ELLE. (AUG. VANIER.)

N'avoir qu'une femme, et ne *chérir* qu'ELLE, est une loi de Dieu. (*Cité par le même*.)

On ne *voit* qu'ELLE; on ne *rencontre* qu'ELLE; on ne *fête* qu'ELLE; on n'*aime* qu'ELLE. (*Idem*.)

Il n'aime que la gloire, et ne *regarde* qu'ELLE. (RICHELET.)

Nous...

Dépouillons-NOUS aussi d'une vaine fierté;
Nous naissons, nous vivons pour la société. (BOILEAU.)

Le sentiment de l'innocence NOUS *élève* vers la Divinité, et NOUS *porte* à la vertu. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Du lutrin, disent-ils, abattons la machine;
Mais ne NOUS *chargeons* pas tout seuls de sa ruine. (BOILEAU.)

Pourquoi ces doux pensers, ces rêves de jeunesse
Qui viènent NOUS *bercer*?... (VICTOR ARRIVETX.)

Vous...

. . . . . Filles de Sion, florissante jeunesse,
Joignez-VOUS à nos chants sacrés. (J.-B. ROUSSEAU.)

Mon oncle m'envoie VOUS *chercher*. (WALTER SCOTT.)

L'ange des accords, de son aile,
Dans le berceau VOUS *caressait*. (A. FONTANEY.)

On VOUS *nomme* des rois le plus grand, le plus juste. (LEMONNIER.)

Les. . .

A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous LES *déclarer*. (RACINE.)

Je vous LES *raconterai*, quelque peu intéressantes qu'elles soient. (Madame TERCY.)

Rendez-LES-moi, ces frais jasmins.
(CASIMIR DELAVIGNE.)

. . . Je le veux! que ma bouche
S'éloigne de vos mains et jamais ne LES *touche*.
(ALFRED DE VIGNY.)

Eux. . .

Les avares ne *voient* dans le monde qu'EUX et leurs trésors. (ANONYME.)

Pour être leurs amis il ne faut *aimer* qu'EUX.
(*Idem.*)

Écoute bien; vient-il? — Je n'*entends* toujours qu'EUX.
(*Idem.*)

Désaugiers a chanté les Bourbons, c'est vrai; mais on n'aurait rien à lui reprocher s'il n'*avait chanté* qu'EUX. (La comtesse d'AUGLIGNY.)

Elles. .

Les bonnes mères ne sont pas égoïstes, car elles *aiment* ELLES et leurs enfants. (ANONYME.)

Quelles femmes! mon cher! on n'*entendait* qu'ELLES parler de leurs toilettes et de leurs aventures.
(ANONYME.)

Oh! qu'elles étaient belles!
On eût dit deux beaux lis nés d'un même beau jour,
Sous l'haleine de Flore et les doigts de l'amour.
Moi, je ne *voyais* qu'ELLES.
(VICTOR ARRIVETX.)

Se. . . .

Souvent un beau soleil d'été
SE *lève* sur les paysages.
(J. POLONIUS.)

Souvenez-vous de la Brenta
Où la gondole S'*arrêta*,
Pour ne repartir qu'à l'aurore;
De l'arbre qui nous a cachés,
Des gazons qui SE *sont penchés*,
Quand vous m'avez dit : je t'adore.
(CASIMIR DELAVIGNE.)

Et ces deux voix d'accord, vibrant à l'unisson,
SE *confondaient* en une, et ne formaient qu'un son!
(DE LAMARTINE.)

Soi. . .

Ne *régler* que SOI et sa famille, être simple, juste et modeste, sont des vertus paisibles, parcequ'elles sont obscures. (Fontenelle.)

On n'*aime* que SOI, et on ne devrait *craindre* que SOI. (De Bonald.)

En vain d'humanité l'on se fait une loi,
On dit aimer autrui, mais l'on n'*aime* que SOI.
(Joannis Guigard.)

Des passions, la plus triste de la vie, c'est de n'*aimer* que SOI dans l'univers. (Florian.)

On voit que dans les phrases énonciatives, avec, ou sans négation (*ne*, ou *ne pas*), comme complément direct, les substantifs représentatifs *me, te, se, nous, vous, le, la, les,* se placent toujours devant le modatif actif, et que, lorsqu'ils sont compléments directs d'un modatif actif à l'impératif sans négation, ils se placent après, avec cette différence, qu'au lieu de *me* on emploie *moi*, et *toi* au lieu de *te*. Lorsqu'il y a négation, l'emploi est le même que dans les phrases énonciatives, c'est-à-dire qu'ils se placent devant le modatif actif; pour les autres, ils se placent ordinairement après.

Remarques. Les substantifs représentatifs doivent se répéter autant de fois qu'il y a de modatifs actifs :

Je *t*'aime et *te* révère;
Je n'aime que *toi*, et ne révère que *toi*.

Cependant 1° lorsqu'il s'agit d'un modatif actif qui n'est que le composé du premier, nous croyons qu'on peut se dispenser de faire cette répétition :

Je *le* LIS, et RELIS sans cesse;
Je *le* FAIS, REFAIS, et DÉFAIS toujours, etc.

Quelques grammairiens sont de cet avis, lorsque les modatifs actifs sont au même temps; hors de là, ils prétendent qu'il faut répéter le complément direct. Nous trou-

vons celà d'autant plus raisonnable, qu'il serait peu compréhensible et peu élégant de dire : je *relis* et *relus*.

2° Lorsqu'il s'agit de temps prédécessif, on peut, en certain cas, se dispenser de répéter le complément direct; par exemple, on peut dire :

Il *nous* a reçus et très bien accueillis;
Il *les* a lus et compris de suite;
Il *nous* a flattés et loués.

Ce dernier exemple, ainsi que plusieurs de ceux que nous avons cités, appartient à MM. Bescherelle.

COMME COMPLÉMENT INDIRECT.

Me...

Oh! ne ME *dites* pas celà, madame.
(WALTER SCOTT.)

T*** ME *conta* son histoire.
(CHATEAUBRIAND.)

Depuis longtemps délivrés de leurs peines,
Mes deux voisins ne ME *répondaient* plus.
(C. BERRIER.)

Puis-je croire que la félicité M'*appartiendra*?
(Madame COTTIN.)

Moi..

Écrivez-MOI, *écrivez*-MOI! celà me fait tant de bien.
(Madame de STAEL.)

Rendez-MOI dans le ciel
Les biens que j'ai perdus.
(ANTONIN DE SIGOYER.)

L'idée de l'infini se *présente* à MOI.
(CHATEAUBRIAND.)

Messala, songez-vous que vous *parlez* à MOI?
(VOLTAIRE.)

Te...

Lyre, qui TE *rendra* ta divine influence?
(Madame TASTU.)

Le ciel, pour ton noble salaire,
TE *garde* encore du bonheur. (A. NAUDET.)

Les belles vierges de l'Ismène
Venaient TE *révéler* touts les secrets des dieux.
(DELOY.)

Et toi, patrie à mon âme si chère,
Ne pleure pas, je TE *lègue* mon frère!
(CONSTANT BERRIER.)

Toi...

- Si je vis, je *prierai* pour TOI. (Casimir Delavigne.)
- *Rappelle*-TOI ce sentiment si calme et si doux. (J.-J. Rousseau.)
- C'est A TOI que celà *s'adresse*. (Augustin Vanier.)
- Pauvre enfant, va, l'ingrat ne *pense* plus A TOI. (Victor Arrivetx.)

Lui...

- Mais nous LUI *devons* tout, il est notre sauveur. (Chénier.)
- Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il LUI faut *ressembler*. (Molière.)
- Avant que je la *demande* A LUI, souffrez que je la demande à vous. (Marivaux.)
- Cette curiosité du roi fit qu'on nous *présenta* A LUI. (Fénélon.)

Elle..

- Moi, ma douleur m'éprouve, et mes chants *viènent* d'ELLE. (V. Hugo.)
- Elle n'est plus, hélas! pourquoi me *parler* d'ELLE. (Anonyme.)
- Venez à moi, je vous ferai *parler* A ELLE. (Molière.)
- Pense à ta mère, enfant, *pense* toujours A ELLE. (Victor Arrivetx.)

Nous..

- Il faut aimer ceux qui NOUS *font* du bien. (Gossé.)
- Mais à ces souvenirs que NOUS *rendait* si naturellement l'aspect de cette salle, succédèrent bientôt d'autres idées, quand on NOUS *apprit* que Montesquieu en avait fait sa bibliothèque. (Ed. Géraud.)
- C'est qu'enfin la colombe A NOUS *s'était montrée*. (A. Fontaney.)
- Quoi! ils *s'adressent* A NOUS autres Français pour recouvrer leur liberté? (Anonyme.)

Vous.

- Que VOUS *chanterai*-je? (Walter Scott.)
- Pour moi, je VOUS l'*ai dit* souvent: en étant avec vous je serai trop heureuse. (Madame Cottin.)
- C'est A VOUS que je *dois* de pareils biens. (Idem.)
- C'est A VOUS, mon esprit, à qui je veux *parler*. (Boileau.)

R. Seigneur, touts vos soldats refusent de partir;
Pharnace les retient, Pharnace LEUR *révèle*
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.
(RACINE.)

Les femmes doivent être attentives, car une simple apparence LEUR *fait* plus de tort qu'une faute réelle.
(LAVAUX.)

Il aime ses enfants, il ne LEUR *refuse* rien.
(ACADÉMIE.)

Ce qui fait que les femmes sont peu touchées de l'amitié,
C'est qu'elle LEUR *paraît* fade après l'amour.
(LAROCHEFOUCAULD.)

Les gents du monde aiment les gents qui ont plusieurs sortes d'esprit, parcequ'ils croient *avoir* plus d'analogie avec EUX. (HELVÉTIUS.)

Que de germes de mort *traînent* avec EUX les pauvres humains! (DE BOUFFLERS.)

Certains peuples de l'Afrique, au moins aussi raisonnables que nos dévôts, prétendent que tout ce qu'ils souhaiteront dans le ciel viendra d'abord se *présenter* A EUX. (MIRABEAU.)

C'est A EUX qu'il faut vous *adresser*. (ACADÉMIE.)

ES. Sans éclipser tes sœurs, tu *répands* auprès d'ELLES
Un feu tranquille et pur.
(Madame TASTU.)

Mais il dépend de nous de *régner* sur ELLES.
(J.-J. ROUSSEAU.)

On me dit que ma femme et mes filles étaient à la promenade dans la forêt; je les cherchai, et, dès que je les vis, j'*allai* et je *courus* A ELLES. (ANONYME.)

C'est A ELLES, mon cher, qu'il faut vous *adresser*.
(ANONYME.)

On SE *propose* en vain de quitter ce qu'on aime.
(CAMPISTRON.)

On SE *promet* souvent un bonheur impossible.
(ANONYME.)

Pierre et Hippolyte SE *sont parlé*.
(VANIER.)

Alors le bonheur était sur la terre, les hommes et les anges SE *souriaient* aux pieds du trône de l'Éternel.
(JOANNIS GUIGARD.)

On voit, par ces exemples, que, comme compléme indirect, les substantifs représentatifs dans les phras énonciatives avec, ou sans négation, et celles à l'imp ratif avec négation, se placent toujours avant le mod actif, et que dans les phrases à l'impératif sans négati les substantifs représentatifs se placent toujours après modatif actif, avec cette différence, comme pour les co pléments directs, que l'on emploie *moi* au lieu de *me*, *toi* au lieu de *te* :

Tu *me* parles, tu ne *me* parles pas; ne *me* parle pas, parle-*moi*, e

REMARQUE. Lorsque plusieurs modatifs actifs à l'impe ratif se trouvent immédiatement dans une même phrase on est libre de dire avec Voltaire :

Soldats, suivez leurs pas, et *me* répondez d'eux.
Ou : Soldats, suivez leurs pas et répondez-*moi* d'eux.

Et avec La Fontaine :

Et, puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou *l'*ôtez à touts deux.
Ou : Donnez-la-lui, de grâce, ou ôtez-*la* à touts deux, etc.

REMARQUES SUR *LE*, *LA*, *LES*.

Il ...

A cette question :

Êtes-vous les trois Romains qu'on a choisis pour le combat ?

faut-il répondre :

Nous LE *sommes*, ou : *nous* LES *sommes ?*

Tel est l'embarras.

PREMIÈRE RÈGLE. Chaque fois qu'un des accessoires *le*, *la*, *les*, ou un mot renfermant l'un de ces accessoires, se trouve émis dans la question, ou la phrase équivalente, un des substantifs représentatifs *le*, *la*, *les*, doit, en correspondant de genre et de nombre avec cet accessoire, se trouver dans la réponse ; c'est-à-dire que lorsque l'accessoire *le* se trouve dans la question, ou la phrase équivalente, le substantif représentatif *le* doit se trouver dans la réponse, ou dans la phrase équivalente à la réponse ; ainsi par exemple :

Êtes-vous les trois Romains qu'on a choisis pour le combat ?

est une question ; et :

Je vous croyais les trois Romains qu'on a choisis pour le combat ;

sans être une question, est une phrase équivalente à la question : *êtes-vous les trois Romains qu'on a choisis pour le combat ?*

Or, la réponse pour ces phrases doit être, selon le sens de la pensée : *nous* LES *sommes*, puisque l'accessoire *les* se trouve dans la question : *êtes-vous* LES *trois Romains*, etc. ; et dans l'équivalente : *je vous croyais* LES *trois Romains*, etc. De même que,

	POUR CES PHRASES :	LA RÉPONSE EST :
Masculin singulier :	Êtes-vous LE roi ? Êtes-vous NOTRE roi ? Êtes-vous LEUR roi ? Je vous croyais CE roi. Je vous ai cru SON roi, etc.	Je LE suis, ou je ne LE suis pas.

Féminin pluriel :	Êtes-vous LES reines ? Seriez-vous NOS reines ? Seriez-vous LEURS reines ? etc.	ne LES so mes pas.

Par la raison que ces mots *notre, leur, ce, son,* etc., r
ferment en eux les accessoires *le, la, les;* c'est-à-dire
NOTRE signifie *le à nous;* LEUR, *le à eux;* CE, *le do*
s'agit; SON, *le à lui*, ou *à elle*, etc.

REMARQUE. Quoique les accessoires *de* et *des* signi
souvent *de les*, ils doivent être exceptés de la règle
nous venons de poser, parceque l'idée d'extraction q
expriment en dérange l'application; c'est-à-dire que
ces phrases :

> Êtes-vous *des* dames de la cour ?
> Êtes-vous *de ces* dames-là ?

la réponse ne peut être : *nous* LES *sommes,* ces phr
signifiant : *êtes-vous* DU NOMBRE *des dames de la c*
êtes-vous DAMES DU NOMBRE *de ces dames-là ?* il faut :
EN *sommes*, pour : *nous sommes* DE CE NOMBRE.

Cependant il arrive quelquefois que dans la rép
ou la phrase équivalente, les choses étant consid
d'une manière vague, ou simplement dans leur ma
d'être, quoique les accessoires *le, la, les,* se trouvent

ernardin de Saint-Pierre :

> LES Romains avaient des oracles qui promettaient à Rome d'être LA *capitale* du monde, et elle LE devint.

se sont exprimés ainsi par la raison qu'ils ne se sont arrêtés sur les *choses*, ni sur la *capitale*, mais sur la nière d'être de ces choses, et sur celle de Rome; c'est-ire que Labruyère a voulu exprimer cette pensée : *les ses qui sont belles sont moins celà* (belles) *hors de r place;* et Bernardin de Saint-Pierre : *les Romains aient des oracles qui promettaient à la ville de Rome d'ê- la capitale du monde, et elle* (Rome) *fut celà* (la capitale monde). Ces exemples nous prouvent suffisamment e la pensée est tout, et que toutes les règles mécani-es du monde sont aussi ridicules qu'impuissantes, sur-t quand elles sont posées d'une manière absolue.

DEUXIÈME RÈGLE. Chaque fois que les accessoires *le, la,* ne sont pas émis dans la question, ou dans la phrase ivalente, le substantif représentatif *le* est le seul qui résente dans la réponse, ou dans la phrase équiva-te; ainsi :

	POUR LES PHRASES :	LA RÉPONSE EST :
masculin ngulier.	Êtes-vous roi ? Êtes-vous fort ? Êtes-vous fiancé ? Je vous croyais heureux. Je vous ai cru riche, etc.	Je LE suis, ou je ne LE suis pas.
féminin ingulier.	Êtes vous reine ? Êtes-vous riche ? Je vous ai cru sage. Seriez-vous malheureuse ? Êtes-vous fiancée ? etc.	
masculin pluriel.	Êtes-vous soldats ? Êtes-vous braves ? Je vous ai cru poëtes, etc.	Nous LE sommes, ou nous ne LE sommes pas.
féminin pluriel.	Êtes-vous demoiselles ? Il vous croyait musiciennes. Seriez-vous mariées ? etc.	

proposition où il figure. Ainsi, on ne peut pas dire, d
eux :

L'*allégresse* du cœur s'augmente à LA répandre. (MOLIÈR

Le fils d'*Ulysse* LE surpasse déja en éloquence, en sagesse e
valeur. (FÉNÉLON.)

Le *temps* passe sans LE compter. (J. J. ROUSSEAU.)

Les *fourbes* croient aisément que les autres LE sont.
(LABRUYÈRE.)

Par la raison que, dans le premier exemple, *la* re
sente le sujet (*l'allégresse*) de la proposition. Dans le
cond, *le* représente le complément ou le détermi
(*Ulysse*), du sujet (*le fils*) de la proposition. Dans le t
sième, *le* représente le sujet (*le temps*) de la propositi
et enfin dans le quatrième, *le* représente le sujet (*les f
bes*) de la proposition.

Nous sommes de l'avis de ces messieurs, sinon po
quatrième exemple, sur lequel ils semblent appeler
particulièrement l'attention. Nous croyons nous,
chaque fois que le sujet d'une proposition tient enc
la classe des modatifs inertes, ou résultatifs, quoique
substantivement, il est permis de supposer l'ellips
substantif réel, c'est-à-dire que l'on peut supposer q
quatrième exemple est pour : *les hommes qui sont fo
croient aisément que les autres le sont*, où il n'y a
certes vice de construction, puisqu'alors il y a deux

que le substantif représentatif *le* ne se trouve plus ir rapport qu'à un mot (*fourbe*), énoncé dans une ·e proposition. Et nous irons même plus loin; nous ons que nous croyons qu'on peut admettre le cas où *rbe,* ou tout mot semblable, serait remplacé par un stantif; nous croyons qu'on pourrait dire :

Les *soldats* aiment ceux qui LE sont,

sque celà signifie selon nous : *les hommes qui sont lats aiment ceux qui le (soldats) sont*, c'est-à-dire *qui t soldats.*

ŒMARQUES SUR *IL, ELLE, LE, LA, LES.*

es grammairiens disent que ces mots doivent toujours apporter à des noms déterminés, et que par consé- it on ne doit pas dire :

demande *justice*, il faut qu'on me *la* rende!

la raison que le substantif *justice* n'est pas suffisam- it déterminé, qu'il faudrait :

demande *la justice*, ou *la justice qui m'est due*, il faut qu'on *a* rende.

lais, comme le dit fort bien M. Vanier, je pense que k qui raisonnent ainsi ne prènent les lois qu'à la re et non à l'esprit. Certes ce qui est indéterminé ne t être représenté par un déterminé; mais il ne s'agit de voir si le substantif qui précède est explicitement erminé par l'article (accessoire); il suffit de savoir si ée dont il est le type est déterminée dans notre esprit. st à nous de juger si nous parlons dans un sens géné- ou dans un sens particulier. Quand nous réclamons ice, c'est évidemment la justice qui nous est due; celà

ne peut s'entendre autrement, et la preuve c'est que touts les bons écrivains nous en offrent des exemples :

Une âme noble rend *justice*, même à ceux qui *la* lui refusent. (CONDORCET.)

Étrange mépris des principes ! On achetait le droit de *justice*, on *la* faisait rendre, ou vendre par son valet affublé d'une robe. (BOISTE.)

On a bien raison d'appeler son bien *fortune* ; car un moment *la* donne, un moment *l'*ôte. (VOLTAIRE.)

Il ne suffit pas d'avoir *raison* ; c'est *la* gâter, c'est *la* déshonorer que de *la* soutenir d'une manière brusque et hautaine. (FÉNÉLON.)

Grâce ! Grâce ! Seigneur, que Pauline *l'*obtienne. (CORNEILLE.)

Je suis en bonne *santé* ; je *la* dois à l'exercice et à la tempérance. (MARMONTEL.)

Vous me rendrez *justice* en me connaissant mieux.
— Oui, je te *la* rendrai, cruel, je m'y prépare. (LONGEPIERRE.)

Vous dites que ce n'est pas de votre faute que de manquer de *foi*, puisqu'*elle* ne dépend pas de l'homme. (MASSILLON.)

Or, comme aucun de ces exemples ne manque de clarté, et que tout ce qui n'en manque pas est logiquement et incontestablement français, quoi qu'en disent les grammairiens, nous espérons que notre lecteur ne tiendra aucun compte des règles de ces messieurs, lorsqu'elles ne seront que ridicules comme le sont celles-ci ! (Voyez Y.)

REMARQUE SUR *SOI*.

Noël et Chapsal, Girault-Duvivier, de Wailly, etc., et leur écho M. Napoléon Landais, prétendent que le substantif représentatif *soi* n'est jamais d'usage qu'avec un sujet indéterminé ; c'est-à-dire que *soi* ne peut avoir rapport qu'à *on*, *quiconque*, *personne*, *tout homme*, etc. ; sur quoi M. Napoléon Landais nous apprend, d'après nous ne savons quel grammairien, tiré tout poudreux de nous ne savons quelle bibliothèque (car M. Napoléon Landais s'est arrangé de manière qu'on ne peut savoir si c'est lui qui

raisonne, ou tel, ou tel autre grammairien); M. Napoléon Landais, disons-nous, nous apprend que Voltaire a blâmé avec raison ce vers de Corneille :

> Qu'il fasse autant pour *soi* comme je fais pour lui.

mais qu'il a péché lui-même en disant :

> Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui,
> Pour l'élever à *soi*, descendrait jusqu'à lui.

et que rien ne peut l'excuser, mais que cependant lorsque *soi* se dit des choses, *soi* peut s'appliquer non seulement à un sujet indéterminé, mais encore à un sujet déterminé; qu'on peut dire :

> La vertu est aimable de *soi*;
> Le vice est odieux de *soi*.

Ainsi, n'est-ce pas là le comble du ridicule? N'est-ce pas vouloir à plaisir torturer la raison, que de venir dire, (après avoir dit cent fois : les choses personnifiées doivent être considérées comme les personnes, et par conséquent les personnes comme les choses personnifiées), qu'on peut dire :

> Le vice est odieux de *soi*;
> La vertu est aimable de *soi*.

mais que ce serait un crime de lèse-grammaire que de dire :

> L'homme dont vous m'avez parlé est odieux de *soi*;
> La femme que vous aimez est aimable de *soi*.

Pour nous, ceci n'a aucun nom; et nous dirons, en empruntant à MM. Bescherelle de nouveaux exemples cités à l'appui de notre opinion, puisque M. Boursault n'a pas craint de s'exprimer ainsi :

> La guerre après *soi* traîne tant de malheurs!

FÉNÉLON : Idoménée revenant à *soi*, remercia ses amis.

BUFFON : Le chat ne paraît sentir que pour *soi*.

BOILEAU : Le courtisan n'a plus de sentiments à *soi*, mais il se craint, dit-il, *soi*-même plus que tout.

BOILEAU : La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour *soi*, les trésors qu'elle entasse;

Idem : Mais souvent un auteur qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie et s'ignore *soi-même*.

Idem : Hâtons-nous, le temps fuit et nous traîne avec *soi*.

LA FONTAINE : L'enseigne fait l'achalandise;
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gents l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après *soi*
Force écoutants; demandez-moi pourquoi.

Idem : Vous-même, peignez-moi cet amant hors de *soi*.

RACINE : Charmant, jeune, traînant touts les cœurs après *soi*.

Idem : Quel démon ! quel serpent traîne-t-elle après *soi* ?

et qu'il n'y a rien là, ni de dur, ni d'illogique. Nous conseillons à notre lecteur de laisser de côté toutes les règles posées par les grammairiens, même celles posées par nous, et d'émettre sa pensée, en ne consultant que sa pensée et le bon goût, ami de la clarté : toutes les exigences du langage se bornent là.

REMARQUE SUR *MOI-MÊME*.

On a plusieurs fois agité cette question : en parlant d'une femme, doit-on dire : *c'est* UN ou UNE *autre moi-même ?* La société grammaticale a décidé qu'il fallait toujours *un* et non *une*, mais la raison, plus forte que la décision de la société, dit avec M. Marrast : « Employez tantôt le masculin, tantôt le féminin, selon les vues de votre esprit. Une femme dira de son mari : *c'est* un *autre moi-même*, un mari s'exprimera de même à l'égard de sa femme. Pourquoi ? parceque, dans le premier cas, la femme parle de son mari, et que dans le second cas, c'est le mari qui porte la parole. Le genre masculin est toujours dans la pensée. Mais si les deux personnes sont du genre féminin, malgré vous l'expression lutterait contre l'emploi du masculin. Ainsi n'établissons pas de

règle générale, absolue. Toute règle qui tend à faire dire autre chose que ce qu'on a dans l'esprit, ne peut être admise. C'est une mauvaise règle. » Ainsi donc, un homme en parlant d'une femme, ou une femme en parlant d'un homme, devra dire :

C'est UN autre moi-même,

et une femme, en parlant d'une autre femme :

C'est UNE autre moi-même.

Il est inutile de dire que la même règle s'applique à *toi-même*, *lui-même*, etc.

SUBSTANTIFS REPRÉSENTATIFS

VULGAIREMENT APPELÉS PRONOMS RELATIFS, ET PRONOMS INDÉFINIS.

QUI.

Qui. — Ce substantif représentatif est souvent employé pour *lequel, laquelle, lesquels, lesquelles,* selon le substantif qu'il représente ; alors il est sujet :

Je méconnais les grands *qui* n'ont pas l'âme grande.
(BOURSAULT.)

Hors de là, *qui* est absolu, et signifie *celui*, ou *celle qui*, comme dans :

Qui travaille prie ; *Qui* veut être aimée doit être aimable ;	pour :	*Celui qui* travaille prie. *Celle qui* veut être aimée doit être aimable.

c'est-à-dire qu'il y a ellipse de *celui* et *de celle*.

Dans ce dernier cas, *qui* peut être complément direct, ou indirect ; mais alors, disent les grammairiens, il ne se dit que des personnes et des choses personnifiées.

Dans les phrases interrogatives, *qui* est des deux genres et des deux nombres ; on peut dire :

Qui est-il ? — *Qui* est-elle ? — *Qui* sont-ils ? — Qui sont-elles ?

REMARQUES. M. Vanier nous apprend qu'à l'occasion du couplet de Blondel :

> Sur la terre il n'est donc que *moi*
> *Qui* s'intéresse à ta personne ?

cette question a longtemps retenti dans l'école ; faut-il dire : *qui* M'*intéresse,* ou *qui* S'*intéresse ?* A cet égard voici notre façon de penser ; il faut : *qui m'intéresse,* attendu, comme on l'a remarqué, que le *qui* ne peut représenter que *moi,* et que *moi* est de la première personne. Cependant, si nous nous en rapportons à l'orthographe qu'on nous a transmise, plusieurs auteurs n'ont pas craint d'employer la troisième personne, lorsqu'il s'agissait réellement de la première, ou de la seconde. Fénélon a dit :

> Il n'y a que vous seul QUI *puisse* débrouiller une affaire aussi embarrassée ;
> RACINE : Il ne voit dans son sort que *moi* QUI *s'intéresse.*

Et il est des cas où l'on doit, selon nous, n'employer que la troisième personne. Pour bien arriver à la compréhension de l'un de ces cas, supposons un instant qu'un mathématicien ait trouvé le mouvement perpétuel, et que, voyant un homme, on lui demande s'il est ce mathématicien ; ceci posé, nous croyons qu'il est de toute nécessité d'employer la troisième personne, et de dire : *n'êtes-vous pas le mathématicien* QUI A *trouvé le mouvement perpétuel?* car on comprend que si l'on disait : *êtes-vous le mathématicien* QUI AVEZ *trouvé le mouvement perpétuel?* il y aurait là quelque chose de trop direct, relativement à l'individu auquel la question est adressée. Ensuite il est une remarque que les grammairiens n'ont pas faite, parceque les grammairiens connaissent peu la philosophie naturelle du langage ; c'est que, pour peu qu'on réfléchisse à la nature de nos idées, on s'apercevra que chaque fois qu'il a été

question d'un individu quelconque, l'idée de cet individu est tout entière, lorsqu'elle est réveillée, ou par cet individu même, ou par un individu que nous lui comparons; c'est pourquoi l'accessoire déterminatif *le*, ou un mot équivalent, c'est-à-dire un mot qui renferme cet accessoire vient ordinairement se placer devant le *substantif*. Ainsi nous en tirons, nous, la conséquence que les exemples que nous venons de citer sont vicieux, ainsi que cet autre de La Mennais :

Vous êtes un voyageur *qui CHERCHE* la patrie.

qu'il fallait :

Vous êtes un voyageur *qui CHERCHEZ* la patrie.

parceque *vous êtes un voyageur* ne suppose pas qu'il ait été déjà question d'un voyageur, ce qu'il ne faut pas perdre de vue; ainsi, il est bien entendu qu'il faut dire, selon nous, et nous nous croyons raisonnable :

Je suis le héros *qui A* vaincu Hector.
. . . . . Je suis *ce* Grec, enfin,
Qui, dans ces mêmes murs, *BALANÇA* ton destin.
(LANOUE.)

N'êtes-vous plus *cet* Ulysse *qui A* combattu tant d'années pour Hélène? (FÉNÉLON.)

Je suis l'homme *qui ACCOUCHA* d'un œuf. (VOLTAIRE.)

Parceque, dans ces phrases, il est pertinemment prouvé qu'il a déjà été question des individus dont il s'agit; c'est comme s'il y avait : *un héros a vaincu Hector, je suis ce héros-là; — un Grec balança ton destin, je suis ce Grec-là; — un nommé Ulysse a combattu plusieurs années pour Hélène, vous étiez cet Ulysse, n'êtes-vous plus cet Ulysse-là? — un homme accoucha d'un œuf, je suis cet homme-là.* Il y a donc cette différence entre :

Je suis Diomède *qui BLESSA* Vénus au siége de Troie.
(FÉNÉLON.)

et : Je suis *ce* Diomède *qui BLESSA* Vénus au siége de Troie.

que, dans le premier cas, Diomède ne parle directement que de lui ; au lieu que dans le second il établit une identité entre le Diomède qui blessa Vénus au siége de Troie et sa propre personne ; c'est-à-dire qu'il dit : *un nommé Diomède blessa Vénus au siége de Troie, je suis ce Diomède.*

Il n'y a donc que la pensée qui puisse guider pour la construction de cette phrase, comme pour celle de toutes autres. Veut-on prouver l'identité d'un individu déjà connu, avec un individu présent, il faut la troisième personne ; s'agit-il directement d'un individu qui parle, à qui l'on parle, ou de qui l'on parle, il faut que le temps du modatif réponde à la personne, selon le cas.

Les grammairiens ont posé en principe que le mot *qui,* ainsi que les mots *que* et *dont,* ne doit jamais être séparé de son antécédent, autrement dire, du substantif qu'il représente ; ainsi ils ont condamné ces vers :

Un *loup* SURVINT A JEUN *qui* cherchait aventure. (LA FONTAINE.)
Une *fille* EN NAQUIT *que* sa mère a célée. (RACINE.)
Un *prince* NOUS POURSUIT, *dont* le fatal génie... (J.-B. ROUSSEAU.)

Pour nous, nous ne voyons rien à condamner dans ces vers, puisqu'il n'y a rien d'amphibologique, ni rien de désagréable, et qu'encore une fois toute construction qui rend la pensée, sans blesser les règles fondamentales du langage, est bonne et suffisamment française. Cependant nous devons avertir qu'il ne faut pas faire abus de ces sortes de constructions, dans la crainte d'un sens équivoque. (Voyez DONT et DUQUEL.)

QUE.

Que, quoi qu'en disent les grammairiens, est toujours substantif représentatif, et signifie : *celà, lequel, laquelle, auquel, à laquelle, duquel, de laquelle,* etc.

L'esprit ébauche le bonheur (*que* lequel bonheur) la vertu achève.
(HELVÉTIUS.)

Le ciel m'a doué d'une santé et d'une force *que* (laquelle santé et laquelle force) j'ai longtemps conservées.
(Le comte FRANÇAIS DE NANTES.)

Mais ce qui fait le malheur des femmes supérieures, c'est le peu de proportion entre les devoirs *qu'* (lesquels devoirs) on leur a assignés dès leur première jeunesse, et le besoin progressif des grandes facultés qui se déploient. (Madame HORTENSE ALARD.)

Des lois *que* (lesquelles lois) nous suivons, la première est l'honneur. (VOLTAIRE.)

Parfois, alors, j'ai cru *que* (celà) ces soleils de flamme,
Dans le monde endormi n'échauffaient *que* (celà) mon âme.
(V. HUGO.)

O *que* (celà) de joie en mon cœur sentis naistre,
Quand j'aperçus *que* (celà) Phœbus retournoist!
Car je craignois *qu'* (celà) amoureux voulust estre.
(FRANÇOIS Ier)

Quoi *qu'* [celà] en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie (1).
(MAXIMILIEN ROBESPIERRE.)

Dans ces trois derniers exemples, QUE signifie : *celà, ce qui suit.* Dans l'interrogation, *que* signifie *quel objet, quelle chose :*

Que prétendez-vous faire de ce livre?

pour :

Quelle chose prétendez-vous faire de ce livre?

(Voyez QUI, et l'article *Pléonasme.*)

QUOI.

Ne se rattachant à aucune chose exprimée, *quoi* est substantif représentatif indéfini, et signifie : *quel objet? quelle chose?* Cependant, dans ce cas, il est toujours considéré comme masculin singulier.

A *quoi* bon persister dans ces idées, lorsque tout change autour de nous? (GOETHE.)

---

(1) Voyez tome Ier, de la 171e à la 177e pages.

C'est-à-dire : *à* QUEL OBJET *bon persister dans ces idées*, etc.

A *quoi* pensez-vous? de *quoi* vous occupez-vous ?

C'est-à-dire : *à quel objet*, etc., et : *de quel objet*, etc. Hors de là, *quoi* est relatif.

Au lieu de ce désordre, il fallait cependant adopter un *ordre*, sans *quoi* (lequel *ordre*) la confusion de la matière eût encore ajouté à l'insuffisance de l'auteur. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Il y eut plusieurs dîners à *quoi* (auxquels *dîners*) l'on ne s'était pas attendu. (Madame DE SÉVIGNÉ.)

C'est encore une des raisons *pourquoi* (pour lesquelles raisons) je veux élever Émile à la campagne. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les maladies de l'âme sont les plus dangereuses ; nous devrions travailler à les guérir ; c'est-ce à *quoi* (*travailler à les guérir*) nous ne pensons guère. (LAVAUX.)

Ce n'est que le bonheur après *quoi* (lequel *bonheur*) je soupire. (MOLIÈRE.)

REMARQUE. *Quoi* est quelquefois suivi du substantif représentatif *que :*

*Quoi qu'*on lui dise, il ne croit jamais rien.

ce qu'il ne faut pas confondre avec :

Quoique vous lui disiez bonjour, il ne fera pas attenion à vous.

(Voyez *tome* Ier, *page* 632.)

DONT.

Dont est substantif représentatif et signifie *duquel*, *de laquelle*, *desquels*, *desquelles*, et s'applique aux personnes et aux choses.

Votre grand laquais *dont* (*duquel laquais*) j'ai oublié le nom, m'a fait beaucoup de plaisir en m'apprenant de vos nouvelles. (RACINE.)

La vie de l'avare est une comédie *dont* (de laquelle *comédie*) on n'applaudit que la scène qui la termine. (DANIEL DUBAY.)

Les imbéciles, *dont* (desquels *imbéciles*) l'âme est sans action rêvent comme les autres hommes. (BUFFON.)

Fuir n'est un déshonneur
Que pour ceux *dont* (desquels *ceux*) on peut soupçonner la valeur. (CRÉBILLON.)

REMARQUE : *dont* signifie *du quel, de laquelle*, etc., ıais il peut cependant ne pas toujours représenter ces ıots ; c'est-à-dire qu'il est des cas où il est essentiel de onner la préférence à *duquel, de laquelle*, etc. Ces cas présentent lorsqu'il s'agit de possession.

RÈGLE : 1° On doit se servir de *dont* toutes les fois u'il s'agit de joindre deux substantifs, et d'exprimer ue le second est la possession du premier ; ainsi on doit ire :

L'homme *dont* la maison est brûlée, est ruiné,

ar la raison qu'il s'agit d'exprimer que la *maison* est ı possession de cet *homme*, et que c'est *dont* qui joint le substantif *homme* au substantif *maison*.

2° On doit employer *duquel, de laquelle*, etc., chaque fois que le mot qui exprime le rapport de possession ne vient qu'après les deux substantifs ; ainsi :

L'homme, de la maison *duquel* j'ai vu l'incendie, est ruiné.

ır la raison qu'il s'agit d'exprimer que la *maison* est la ssession de cet *homme*, et que le mot *duquel*, qui peint la ssession, ne vient qu'après les deux substantifs ; de là en peut tirer la règle mécanique, que chaque fois la chose possédée ne vient qu'après l'expression de possession, on emploie *dont ;* que dans le cas contraire, st-à-dire lorsque la chose possédée vient avant l'expression de la possession, on emploie *duquel, de laquelle*, etc. ; ainsi donc, dans : *l'homme* DONT *la maison est brûlée est ruiné*, l'expression de la possession (*dont*) venant après la chose possédée (*maison*), le substantif représentatif DONT doit être employé. Dans : *l'homme, de la maison* DUQUEL *j'ai vu l'incendie, est ruiné* l'expression de la possession (*duquel*) ne venant qu'après la

chose possédée (*maison*), le substantif représentatif DUQUEL doit être employé.

La nécessité de la différence que nous venons de signaler est d'autant plus impérieuse, qu'il en peut résulter une amphibologie; que si l'on dit : *l'homme de la maison* DONT *j'ai vu l'incendie, est ruiné*, DONT n'exprimerait pas s'il s'agit de la maison, ou de l'homme; c'est-à-dire qu'on ne saurait pas si *dont* signifie *duquel homme*, ou *de laquelle maison*.

Lorsqu'il ne s'agit pas de possession, on emploie ordinairement *dont* :

L'air DONT il m'*a reçu*, m'a surpris. (MARMONTEL.)

Vous ne connaissez pas la personne DONT il *s'agissait*. (RACINE.)

Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui fesait connaître les hommes et les desseins DONT ils *sont capables*. (FÉNÉLON.)

Cependant, 1° lorsqu'il s'agit de personnes, on peut remplacer *dont* par *de qui*, *duquel*, *de laquelle*, etc.

1° Vous ne connaissez pas la personne { *dont*, ou *de qui*, ou *de laquelle* } il s'agissait.

M. Landais prétend qu'il vaut mieux dire : *la femme* DONT *vous parlez*, que : *la femme* DE QUI *vous parlez*; il dit que *de qui* ne serait plus français aujourd'hui.

Nous ne sommes pas de son avis, quoique nous donnions la préférence à *dont*.

2° On peut remplacer *dont* par *duquel*, *de laquelle*, etc., lorsqu'il s'agit de choses; c'est-à-dire que l'on peut dire :

2° L'air { *dont*, ou *duquel* } il m'a reçu, m'a surpris.

Mais, dans l'un et l'autre cas, *dont* est préferable.

selon la plupart des grammairiens, dont nous partageons l'avis à cet égard. (Voyez les *substantifs représentatifs* OÙ, DUQUEL, DE LAQUELLE, etc.)

OÙ.

Quoique la plupart des grammairiens aient considéré ce mot comme un *adverbe*, ce qui répond, d'après nous, à *accessoire*, ce mot est substantif représentatif, et signifie *en lequel, en laquelle, dans lequel, dans laquelle, par lequel, par laquelle*, etc.

L'abdication d'un souverain est une ironie ; il abdique le jour *où* (lequel *jour*) son autorité est méconnue. (NAPOLÉON.)

Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans touts les points par *où* (lesquels *points*) l'on peut nous blesser. (J.-J. ROUSSEAU.)

C'est dans la nature qu'il faut chercher la substance d'un peuple, et dans la liberté le canal par *où* (lequel *canal*) elle doit couler. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe *où* (auquel *joug*) je suis attaché,
Vit dans l'état obscur *où* (dans lequel *état*) les dieux l'ont caché.
(RACINE.)

Quelques grammairiens, et nommément MM. Bescherelle, condamnent les vers suivants :

Et moi, par un bonheur *où* (auquel *bonheur*) je n'osais penser,
L'un et l'autre à la fois je puis vous embrasser. (RACINE.)

Vraiment, c'est une grâce *où* (à laquelle *grâce*) je n'osais prétendre.
(CAMPISTRON.)

Ces grammairiens disent que *où* s'emploie pour *lequel, auquel*, etc., quand il y a localité physique, ou morale, et par suite de ce principe, ils autorisent :

Reine, l'excès des maux *où* (auquel *excès*) la France est livrée,
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée.
(VOLTAIRE.)

Quant à nous, nous dirons avec M. Vanier : « Nous venons de voir ces vers, et nous n'avons pas pu remarquer cette

différence de localité morale, entre le *où* pour *auquel excès,* de Voltaire, et le *où*, pour *auquel bonheur,* de Racine. Si ces vers sont condamnables, celui de Voltaire doit l'être, et il ne devrait pas figurer dans les exemples donnés. Pour nous, nous ne sommes pas si difficile, nous les tenons comme bons, ainsi que le suivant :

... Que sert le mérite *où* manque la fortune ? »

Par exemple, nous ne partageons pas l'avis de M. Vanier, qui analyse ce vers ainsi : *où le mérite manque, à quoi sert la fortune?* Nous croyons, nous, que ce vers signifie : *là où manque la fortune, à quoi sert le mérite?* Mais nous dirons avec lui : cette phrase est la même que celle-ci : *où il n'y a rien, le roi perd ses droits;* « et quand bien même le sens exigerait que le mot *où* signifiât : *auquel mérite la fortune manque,* serait-ce une raison pour condamner le vers? Je ne le pense pas plus. Je conçois que, si à la place de *où* il y avait *auquel,* tout double sens cesserait; mais je dirai toujours : donnez-moi ce qui précède, car la plupart des phrases détachées prêtent à l'interprétation. C'est dans tout ce qui l'environne qu'on peut la juger. Point de sens douteux dans les vers suivants :

Libre des soins cruels *où* j'allais m'engager.
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger. (Racine.)

Le mot *où* signifie bien ici *auxquels soins. J'allais m'engager à ces soins cruels, j'en suis libre, et ma fureur tranquille n'a plus maintenant qu'à se venger.* Quelle énergie de pensée! En vérité, mettre de tels vers au baquet des irrégularités, c'est avoir bien peu de ménagements pour les lettres. »

Pourquoi les grammairiens ne tiennent-ils pas toujours ce

langage? nous ne serions pas dans l'affreuse pétaudière où nous sommes; les hommes ne seraient pas exposés à ne savoir leur langue qu'au moment où la mort en interdit l'usage.

D'OÙ, DONT.

MM. Bescherelle nous disent qu'avec *descendre* et *sortir* les écrivains ont généralement employé *dont* lorsqu'ils ont voulu exprimer l'action morale d'être issu; et *d'où* toutes les fois qu'il s'est agi d'énoncer l'action physique de *sortir*, de *partir*, ou de *s'éloigner;* ainsi, selon eux, Racine a dit :

> L'hymen vous lie encore aux dieux *dont* vous sortez.

parcequ'il s'agit d'être issu de ces dieux; et Fénelon :

> Comment avez-vous pu entrer dans cette île *d'où* vous sortez?

parcequ'il s'agit de l'action physique de *sortir*. Cette remarque, faite par plusieurs autres grammairiens, qui l'ont même constituée en règle, peut être fort raisonnable, mais nous croyons que les écrivains n'ont jamais eu l'intention de faire cette différence, et qu'il n'y a que le sens des mots qui constituent la phrase, qui puisse la rendre sensible.

LEQUEL, LAQUELLE, DUQUEL, DE LAQUELLE, AUQUEL, A LAQUELLE.

Ces substantifs représentatifs se disent, tant au singulier qu'au pluriel, des personnes et des choses.

L'ami sur *lequel* je compte;
La raison sur *laquelle* je m'appuie;
Les cercles dans *lesquels* on se trouve;
Les murailles près *desquelles* nous nous appuyons;
Le bâtiment à l'érection *duquel* je m'intéresse;

La personne à l'intérêt de *laquelle* je prends part ;
Les hommes aux paroles *desquels* je crois ;
Les femmes en la sagesse *desquelles* j'ai foi ;
Le bonheur *auquel* j'aspire ;
La personne *à laquelle* je me fie ;
Les hommes *auxquels* je m'adresse ;
Les illusions *auxquelles* je m'abandonne.

Remarque. Lorsqu'il s'agit de personnes, on emploie indistinctement *qui*, *à qui*, *de qui*, ou *duquel*, *auquel*, *à laquelle*, etc. ; c'est-à-dire qu'on est libre de dire :

L'homme	*à qui*, ou *auquel* je parle.	La femme	*à qui*, ou *à laquelle* je parle.
Les hommes	*à qui*, ou *auxquels* je parle.	Les femmes	*à qui*, ou *auxquelles* je parle.
L'homme	*de qui*, ou *duquel* je parle.	La femme	*de qui*, ou *delaquelle* je parle.
Les hommes	*de qui*, ou *desquels* je parle.	Les femmes	*de qui*, ou *desquelles* je parle.

Mais il n'en est pas de même pour les choses ; c'est donc comme licence poétique qu'on pardonne l'emploi de *qui* dans ce vers :

Je pardonne à la main par *qui* Dieu m'a frappé. (Voltaire.)

(Voyez où et dont.)

EN.

Nous aurons ici peu de choses à dire sur ce substantif représentatif ; seulement nous ferons remarquer qu'il s'emploie ordinairement pour : *de celà*, *de lui*, *d'elle*, *d'eux*, *d'elles*.

En moissonnant trop tôt les roses du bel *âge*,
On n'*en* recueille point les fruits. (Bernis.)

C'est-à-dire : *on ne recueille point les fruits* DE LUI (le bel âge).

La *fortune* a son prix ;
L'imprudent *en* abuse. (Delille.)

C'est-à-dire que : *l'imprudent abuse d'*ELLE (la fortune).

> Le fou vers les *plaisirs* s'élance avec ardeur ;
> Le sage *en* prend le miel. . . . . . (DELILLE.)

C'est-à-dire : *le sage prend le miel d'*EUX (des plaisirs).

> Les *limites* des sciences sont comme l'horizon :
> Plus on *en* approche, plus elles reculent. (Madame NECKER.)

C'est-à-dire : *plus on approche d'*ELLES (les limites).

> Moi, *je suis amoureux*, et je suis prêt d'*en* rire. (ANONYME.)

C'est-à-dire : *je suis tout prêt de rire de* CELA (être amoureux).

REMARQUE. Plusieurs grammairiens, et notamment MM. Bescherelle, avancent que *en* peut être complément direct; mais il est aussi ridicule d'avancer celà, qu'il le serait d'avancer qu'un manchot est adroit de *ses mains*. Ces messieurs n'ont pas réfléchi que dans cette phrase :

> Ceux qui donnent *des conseils* doivent aussi en recevoir.
> (PENSÉE DE CATON.)

le complément direct est sousentendu, et que *en* n'est toujours là que pour *d'eux* (des conseils), et que cette phrase signifie : *ceux qui donnent des conseils doivent aussi recevoir des conseils de ces conseils;* c'est-à-dire : *ils doivent recevoir des conseils du nombre des conseils qu'ils donnent.*

C'est ainsi que l'on dit :

> J'avais des pêches et j'*en* mangeais,

pour :

> J'avais des pêches et je mangeais des pêches d'*elles* (de ces pêches-là).

où l'on voit que *des pêches* est sousentendu, et qu'il est impossible que *en* soit jamais complément direct; en conséquence, nous prierons les grammairiens d'étudier la philosophie naturelle du langage, afin de ne plus avancer de pareilles choses. (Voyez les *accessoires possessifs* SON, SA, SES, et le *substantif représentatif* Y.)

Y.

Y est substantif représentatif lorsqu'il est considéré comme mot, et signifie *à celà*, *à lui*, *à elle*, *à eux*, *à elles*, *auquel*, *à laquelle*, *dans*, *sur*, etc., joint au nom de la chose dont il est question :

Ne vous *y* trompez pas, avec l'appui de Dieu, dont on ne saurait se passer, on trouve de la force et du courage pour soutenir les plus grands malheurs. (Madame de SÉVIGNÉ.)

c'est-à-dire : *ne vous trompez pas* À CELÀ (ce qui suit, ce que je vais vous dire.)

C'est lorsque nous sommes éloignés de *notre pays*, que nous sentons surtout l'instinct qui nous *y* attache.
(CHATEAUBRIAND.)

c'est-à-dire : *qui nous attache* À LUI (notre pays.)

Votre frère est *à Versailles*; voulez-vous *y* aller?

c'est-à-dire : *voulez-vous aller* AUQUEL VERSAILLES.

Votre sœur est *à la promenade*; elle *y* restera jusqu'au soir.

c'est-à-dire : *elle restera* À LAQUELLE PROMENADE.

Fuis *cette terre* avare;
J'*y* péris immolé par un tyran barbare. (DELILLE.)

c'est-à-dire : *je péris immolé* SUR LAQUELLE TERRE.

La mer a *des limites* et *des lois*; ses mouvements *y* sont assujettis.
(BUFFON.)

c'est-à-dire : *les mouvements de la mer sont assujettis* À ELLES (les limites et les lois.)

REMARQUE. La plupart des grammairiens prétendent que quoique *y* représente les personnes et les choses, *lui*, *leur*, *à lui*, *à eux*, *à elles*, dont il a la signification, ne peuvent se dire que des personnes, ou des choses personnifiées; mais, comme le dire des grammairiens n'est pas toujours juste, on trouve dans les auteurs un bon nombre d'exemples qui prouvent le contraire, et n'ont rien d'illogique. Voltaire a dit :

Brûler *un livre* de raisonnements, c'est dire : nous n'avons pas ez d'esprit pour *lui* répondre.

dame de Sévigné :

n'ose vous dire à *quel style* il compare le vôtre, ni les louanges l *lui* donne, etc., etc.

si, si notre lecteur partage notre avis, il ne craindra pas de dire :

Observez ce hameau, et vous *lui* trouverez une opulente appa- ce; ou : observez ce hameau, et vous *y* trouverez une opulente arence ;

ssant aux grammairiens l'observation de la règle qu'ils posée, d'autant plus qu'après avoir posé cette règle icule, ces messieurs, et nommément M. Napoléon Lan- is, viènent nous dire que, quoique ces mots se disent dinairement des personnes, l'usage permet à une femme dire :

Ces oiseaux font mon amusement, je n'aime qu'EUX.
J'ai fait réparer *ma maison* et je LUI ai donné un air neuf.
Ces arbres sont trop chargés, ôtez LEUR une partie de leurs fruits.

s'il est permis à une femme de dire : *ces oiseaux font n amusement, je n'aime qu'*EUX, il doit être permis à un mme de dire : *ces chiens me plaisent, je n'aime qu'*EUX, à un enfant : *ces joujoux sont beaux, je n'aime qu'*EUX, si ces mots peuvent s'appliquer aux substantifs *oiseau, ien, joujou, arbre, maison,* nous croyons qu'on en peut er la conséquence qu'ils peuvent s'appliquer à tout.

ON.

Le substantif représentatif *on* s'emploie ordinaire- ent comme sujet; il sert à indiquer d'une manière vague indéterminée l'universalité d'une manière d'être active, sultative, ou inerte ; on dit :

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'*on* prend pour l'éviter.
(LA FONTAINE).

On commence par être dupe.
On finit par être fripon. (Madame DESHOULIÈRES.)

En riant de ses fers, cesse-t'*on* d'en porter ? (CHÉNIER).

Dans ce cas, comme substantif représentatif indéfini, *on* est considéré comme singulier masculin, relativement aux mots qui y sont relatifs.

REMARQUE. Cependant, lorsque *on* se rapporte directement à une, ou plusieurs personnes connues, le modatif inerte, ou résultatif, ainsi que le substantif, s'accorde en genre et en nombre avec la personne, ou les personnes dont il s'agit. Ainsi l'on dit, selon le cas :

On est belle, et par conséquent coquette ;
On est savant, et l'*on* a de l'ostentation ;
On est roi, et l'*on* a ses passions ;
On est jeunes et belles, et l'*on* cherche à plaire, etc.

On a souvent rapport à la personne qui parle :

On a certains attraits, un certain enjouement
Que personne ne peut *me* disputer, je pense. (RÉGNARD.)

On est quelquefois en rapport avec *nous* et *vous* :

On souffre, *on* jouit, non par ce qui existe, mais parce qui nous paraît exister. (DE SÉGUR.)

Quand le bonheur *vous* guide, *on* doit suivre ses pas.
(DESTOUCHES.)

D'après la règle posée par les grammairiens, le substantif représentatif *on* ne doit pas se rapporter, dans une même phrase, à différents individus, ou à différentes portions d'individus mises en opposition par leurs actions ou leurs manières d'être ; c'est-à-dire qu'on ne doit pas dire avec Fénélon :

On s'attendrissait sur Hippias, dont *on* racontait les grandes actions.

par la raison que ceux qui *s'attendrissaient* ne sont pas ceux qui *racontaient*.

Mais comme les grammairiens n'ont pas d'autres raisons à donner que la crainte de l'amphibologie, et que nous n'en voyons aucune dans la phrase de Fénélon, nous avertissons notre lecteur de se tenir sur ses gardes, sans observer pour celà la règle absolue donnée par ces messieurs. Il en est de même de la répétition de *on;* ils prescrivent de le répéter à chaque modatif, mais nous croyons qu'on peut aussi bien dire, en certains cas : ON *accourut, enfonça la porte, et* ON *le sauva,* que : ON *accourut,* ON *enfonça la porte, et* ON *le sauva.* (Pour les nuances euphoniques de ON, voyez *Euphonie.)*

AUTRUI.

Autrui est substantif représentatif indéfini, et signifie *le prochain;* cependant les lexicographes et les grammairiens lui font signifier *les autres hommes.* Dans l'une et l'autre acception, un bon nombre de grammairiens, et nommément M. Napoléon Landais, donnent cette règle :

On doit faire rapporter à *autrui* les accessoires possessifs, *son, sa, ses, leur, leurs,* quand les substantifs auxquels ces accessoires sont joints sont précédés d'un accessoire (selon eux préposition). Ainsi, l'on peut dire, selon eux :

Nous reprenons les défauts d'*autrui*, sans faire attention *à ses* bonnes qualités.

par la raison que le substantif *qualités* auquel se rapporte l'accessoire possessif *ses* est précédé de l'accessoire À ; mais l'on ne peut pas dire :

Épousant les intérêts d'*autrui*, nous ne devons pas épouser *ses* passions.

Par la raison que le substantif *passion*, auquel se rapporte l'accessoire possessif *ses*, n'est pas précédé d'un accessoire.

Franchement, n'est-ce pas mettre à plaisir de niaises difficultés sur la route du savoir, que d'établir cette ridicule différence? En voyant de pareilles choses, ne se figure-t-on pas voir la science faire du charlatanisme de tréteaux, et trouvera-t-on jamais un mot qui peigne assez l'absurdité, pour en décorer cette manière de voir? Pour nous, nous dirons qu'*autrui*, signifiant *le prochain*, ou généralement *les autres hommes*, doit être toujours considéré comme tout autre substantif, et qu'on peut lui faire rapporter sans crainte les accessoires possessifs : *son, sa, ses, leur, leurs; son, sa, ses*, lorsqu'il est pris pour le prochain, et *leur, leurs*, lorsqu'il est pris pour les autres; par la raison que, dans ce dernier cas, on peut, par syllepse (1), accorder l'idée de passions non avec *autrui*, mais avec la pensée, qui est : *les autres hommes*.

REMARQUE. *Autrui*, signifiant *le prochain*, ou généralement *les autres hommes*, ne peut naturellement se rapporter qu'aux personnes.

QUELQU'UN.

Quelqu'un est substantif représentatif indéfini lorsqu'il n'est pas relatif à un substantif déjà exprimé. Dans ce cas, il ne se dit que des personnes, et désigne d'une manière vague et sans distinction de sexe, une personne quelconque :

Il est toujours *quelqu'un* qui cherche à nous trahir.
(LAGRANGE.)

Dans ce cas *quelqu'un* est employé comme sujet, comme complément direct, ou indirect.

---

(1) Voyez *Syllepse*.

COMME SUJET :

Quelqu'un a-t-il jamais douté sérieusement de Dieu.
(GIRAULT-DUVIVIER.)

COMME COMPLÉMENT DIRECT :

Plus on aime *quelqu'un*, moins il faut qu'on le flatte.
(MOLIÈRE.)

COMME COMPLÉMENT INDIRECT :

On crie toujours contre *quelqu'un*, ou contre quelque chose.
(PRINCE DE LIGNE.)

MM. Bescherelle, à qui nous devons, comme nous l'avons déjà dit, la plupart des exemples que nous citons, prétendent que, comme substantif représentatif indéfini, *quelqu'un* est susceptible de pluriel, mais c'est un très grand tort de la part de ces messieurs ; il y a autant de différence entre :

quelqu'un viendra, et *quelques-uns* viendront,

qu'il y en a entre le jour et la nuit ; le premier est substantif représentatif indéfini ; le second n'est qu'un accessoire, qui n'exprime que la fraction distributive d'un tout collectif déjà connu. Nous en sommes fâché pour ces messieurs, mais celà est ainsi.

PERSONNE.

Personne est substantif représentatif indéfini lorsqu'il signifie *nul individu*, homme, ou femme ; dans ce cas il est toujours considéré comme masculin singulier :

Il n'est *personne* qui ne cherche à se rendre heureux.
(PENSÉE CHINOISE.)

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.
(VAUVENARGUES.)

Personne ne dit je suis perdu, tant qu'il y a encore quelque espoir.

Personne n'est téméraire quand il n'est vu de *personne*.
(STANISLAS.)

Personne s'emploie comme sujet, ou comme complément direct, ou indirect :

COMME SUJET :

Personne ne connaît son nom ni sa vertu. (BOILEAU.)

COMME COMPLÉMENT DIRECT :

L'amour est un tyran qui n'épargne *personne*. (CORNEILLE.)

COMME COMPLÉMENT INDIRECT :

Le souverain ne dépend de *personne*.

Hors de là, *personne* est féminin et s'applique, conservant ce genre, aux hommes et aux femmes :

On trouve des *personnes* charmantes dans les courtisans, et principalement dans les filles d'honneur de la reine. (ANONYME.)

REMARQUE. Nous croyons que par syllepse on peut dire, dans ce cas :

Bien des *personnes* dans le monde sont *voleurs* et *astucieux*.

Du reste, voici un exemple de Vaugelas qui vient à l'appui de ce que nous avançons :

Les *personnes* consommées dans la vertu ont en toute chose une droiture d'esprit et une attention judicieuse qui les empêche d'être *médisants*.

QUICONQUE.

Quiconque, substantif représentatif indéfini, signifie *qui que ce soit*, ou *celui qui*, *celle qui*, etc., etc. Lorsqu'il est pris dans un sens vague, il est considéré comme masculin singulier.

Quiconque a beaucoup de témoins de sa mort, meurt toujours avec courage. (VOLTAIRE).

Quiconque n'a pas de caractère, ce n'est pas un homme, c'est une chose. (CHAMPFORT).

Cependant, lorsque la pensée se reporte sur la qualité,

ou le sexe d'une personne quelconque, le modatif inerte, ou résultatif, ainsi que le substantif, s'accorde en genre avec l'individu dont il s'agit ; ainsi on dit, selon le cas :

Quiconque est savant, est heureux.
Quiconque est savante, est heureuse, etc.

Quiconque s'emploie comme sujet et comme complément direct, ou indirect.

COMME SUJET :

Quiconque desire toujours, passe sa vie à attendre, et *quiconque* ne desire plus, attend la mort. (BOISTE).

COMME COMPLÉMENT DIRECT :

J'aime *quiconque* me veut du bien.

COMME COMPLÉMENT INDIRECT :

Je parle à *quiconque* est honnête.

CHACUN.

Chacun, comme substantif représentatif, peut être contesté, mais nous l'avons déjà dit, comme il importe peu qu'on le considère sous ce point de vue, ou sous un autre, nous allons le considérer comme tel dans les cas ordinaires, c'est-à-dire, dans ceux où il est employé comme sujet, comme complément direct, ou indirect; toutefois nous allons expliquer pourquoi nous ne croyons pas devoir le considérer comme substantif représentatif indéfini.

Pour peu qu'on réfléchisse, on sentira de suite la différence qu'il y a entre ces deux phrases :

Quelqu'un viendra, et *chacun* viendra.

Dans le premier cas, l'idée est vague et tout-à-fait indéterminée, ce qui constitue *quelqu'un* substantif représentatif indéfini, par la raison que, quoique vague, ce

mot est indubitablement représentatif d'un être quelconque, mais que l'idée de cet être n'est relative à aucun individu, ni à aucune collection d'individus.

Dans le second cas, l'idée est loin d'être aussi vague et aussi indéterminée ; le mot *chacun* réveille en nous, si toutefois il n'en est pas la conséquence, une idée relative à une collection d'individus et celle surtout de distribution ; c'est-à-dire que *chacun* exprime l'idée distributive d'une collection d'individus quelconques ; que lorsque l'on dit : CHACUN *viendra à ce bal*, l'idée est celle-ci : *une collection d'individus existe, chacun de ses individus viendra à ce bal* ; et il en est de même, chaque fois que le mot *chacun* est employé, raison qui s'oppose réellement à ce qu'il puisse être jamais, selon nous, considéré comme substantif représentatif ; mais, nous le répétons, celà importe peu à la connaissance et à l'application des règles qui y sont relatives.

RÈGLE. *Chacun*, employé dans le sens que nous venons d'examiner, est considéré comme masculin singulier, et s'emploie :

COMME SUJET :

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut. (MOLIÈRE.)

COMME COMPLÉMENT DIRECT :

Il faut mettre *chacun* à sa place.

COMME COMPLÉMENT INDIRECT :

Quand on fait tant que de demander, il faut s'adresser à *chacun*.

(Voyez CHACUN aux *accessoires*.)

CELUI, CELLE, CEUX, CELLES.

Ces quatre mots sont tout à la fois substantifs représentatifs, et démonstratifs, par la raison qu'ils sont formés de l'accessoire démonstratif *ce*, et du substantif représen-

tatif *lui, elle, eux, elles*. Ces mots s'emploient ordinairement comme sujet, comme complément direct, ou indirect.

COMME SUJET :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter des complots, (RACINE.)

Les plaies du corps se ferment, *celles* de l'âme restent toujours ouvertes. (LIVRY.)

COMME COMPLÉMENT DIRECT :

J'ai joint à ma dernière lettre *celle* écrite par le prince. (RACINE.)

N'oublie jamais les bienfaits que tu as reçus ; oublie promptement *ceux* que tu as accordés. (BOISTE.)

COMME COMPLÉMENT INDIRECT :

Le suffrage de la nature
L'emporte sur *celui* de l'art. (GRESSET.)

Vos succès présents me répondent de *ceux* à venir. (BONIFACE.)

REMARQUE. Les mots *celui, celle*, etc., s'ellipsent quelquefois ; c'est ainsi que l'on dit :

Si la fin de Socrate est d'un sage, la mort de Jésus est d'un Dieu. (J.-J. ROUSSEAU.)

pour : *si la fin de Socrate est* CELLE *d'un sage, la mort de Jésus est* CELLE *d'un Dieu.*

Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques. (VOLTAIRE.)

pour : *les pontifes d'Athènes et* CEUX *de Rome*, ou : ET LES PONTIFES *de Rome étaient juges des pièces tragiques.* (Voyez *ellipse*).

Pour le substantif représentatif *celui-ci, celle-ci, celui-là, celle-là*, etc., il n'y a d'autre différence avec les précédents que celle apportée par les accessoires *ci, là.* (Voyez ces derniers mots aux *accessoires.*)

TOUT.

Lorsque *tout* nous présente à l'esprit une chose complète, entière, individuelle, ou collective, il est substantif

représentatif et signifie : *laquelle chose*, *lesquelles choses*, etc.

Tout manque à qui désire *tout*. (HORACE.)

c'est-à-dire :

TOUTES LES CHOSES *manquent à qui désire* TOUTES LES CHOSES.

Par exemple, il ne faut pas confondre le *tout* de la phrase suivante avec ceux de la phrase d'Horace.

Le sage seul peut *tout* ce qu'il veut, (PLATON.)

par la raison que ce n'est qu'un simple accessoire mis pour donner de la force à l'expression ; pour preuve, c'est que l'on peut tourner cette phrase ainsi : *le sage seul peut entièrement celà les choses qu'il veut*, où l'on voit que *tout* ne fait que donner de la force à l'expression, et qu'il y a ellipse entre l'accessoire démonstratif *ce* et le substantif représentatif *qu'*. C'est donc à tort que M. Boiste pense que ce *tout* est substantif, et que M. Vanier le croit adjectif ; c'est ainsi que, selon nous, *tout* dans les phrases suivantes n'est qu'accessoire.

Je n'en veux pas du *tout*,
Je ne veux rien du *tout*.

Les seuls substantifs sont *en* et *rien*, et *tout* n'est uniquement là que pour donner de la force à la négation. (Voyez TOUT aux *accessoires*.)

MODATIFS ACTIFS.

Dans ce qui précède, nous avons eu assez de fois l'occasion de parler de l'accord des modatifs actifs avec leurs sujets, pour qu'il ne soit pas besoin d'en reparler ici. En conséquence, il ne nous reste à cet égard que les cas particuliers à examiner. Les grammairiens ont tellement embrouillé toutes les questions grammaticales, que les choses les plus naturelles ne sont plus qu'un affreux dédale d'où la raison humaine a peine à sortir, quelle que soit l'efficacité de son flambeau. Si nous en croyons les uns, touts les grands écrivains sont des autorités incontestables, mais tel et tel, tel et tel autre, et tel et tel autre encore ont péché dans tel, ou tel cas, etc. Si nous en croyons les autres, aucun écrivain n'est digne d'autorité, puisque touts se sont écartés des voies grammaticales; cependant on doit s'en rapporter à tel et tel, etc. Ainsi Pascal, selon ceux-ci, a observé les règles dans :

> *La violence* et *la vertu* ne PEUVENT rien l'une sur l'autre ;

mais il les a violées dans :

> *La tentation* et *le desir* de vous élever vous y FERA prendre un vol trop haut.

Et selon ceux-là, il a eu raison dans le premier cas, mais il a eu tort dans le second; ce qui, en somme, ne ferait qu'un même raisonnement, si les raisons des uns étaient celles des autres. Mais malheureusement il n'en est pas ainsi, chacun a sa manière de voir, et Dieu seul, et ceux qui sont doués de sens et se sont occupés de grammaire, peuvent apprécier la manière de voir des grammairiens. Cependant nous devons dire ici que MM. Bescherelle, auxquels, nous le répétons, nous empruntons la plupart

de nos exemples, secouent en certain cas les ridicules préjugés qui, s'ils étaient maintenus, seraient un obstacle insurmontable à la connaissance de notre belle langue française, et qu'ils ont le bon esprit de croire avec nous que Pascal a observé les règles dans le premier cas, et ne les a pas violées dans le second; que le tout est le point de vue de la pensée; que le premier exemple signifie ceci:

La violence et *la vertu sont deux choses qui* ne PEUVENT rien l'une sur l'autre.

où l'on voit que la *violence* et la *vertu* ont été réunies par la pensée; et que le second exemple au contraire signifie:

La tentation est une chose qui vous y FERA prendre un vol trop haut, et *le desir* de vous élever *est une chose qui* vous y FERA prendre un vol trop haut.

où l'on voit qu'il y a ellipse non seulement de *est une chose qui*, mais encore de *vous y fera prendre un vol trop haut;* que la pensée a considéré chaque chose séparément, mais que le besoin d'être bref a fait faire à Pascal usage de l'ellipse, c'est-à-dire que sa pensée n'ayant d'abord considéré que la tentation, et s'étant aperçue que *le désir de s'élever* avait les mêmes rapports, a abandonné ce qui était relatif à *la tentation,* pour éviter une répétition. C'est ainsi que Marmontel, après avoir écrit:

Dans touts les âges de la vie l'amour du travail....

Ayant encore *est un bien* dans l'esprit, porta sa pensée sur *le goût de l'étude*, et que, sans finir sa première phrase, apercevant que *le goût de l'étude* et *l'amour du travail* ont les mêmes rapports, il la termine ainsi: *est un bien*, ce qui fait naturellement cette phrase:

Dans touts les âges de la vie *l'amour du travail, le goût de l'étude* EST un bien.

Si, au contraire, avant d'avoir considéré les différents

rapports de l'*amour du travail* et du *goût de l'étude*, ces deux choses s'étaient présentées à l'esprit de Marmontel, les ayant considérées ensemble sous leurs différents rapports, il eût dit :

Dans touts les âges de la vie, l'amour du travail, le goût de l'étude, *sont* un bien.

La plupart des grammairiens prétendent, et MM. Bescherelle eux-mêmes, que la cause du singulier est la synonymie de ces deux mots ; mais nous avouons, nous, que nous n'en croyons rien ; que l'idée synonymique n'est même pas venue à l'auteur, ainsi qu'à ceux chez lesquels on trouve de pareilles phrases, par la raison : 1° Que si l'auteur s'était particulièrement arrêté sur la synonymie de ces mots, il n'en eût employé qu'un ; 2° qu'il ne peut exister de synonymes assez parfaits pour ne réveiller en nous qu'une seule et même idée ; 3° que si l'auteur n'avait voulu donner en quelque sorte que l'explication du premier mot par le second, il eût ponctué sa phrase ainsi :

Dans touts les âges de la vie, l'amour du travail, le goût de l'étude, *est* un bien ; ou : dans touts les âges de la vie, l'amour du travail (le goût de l'étude) *est* un bien.

par la raison que le *goût de l'étude* ne serait plus qu'une phrase purement incidente.

Maintenant que nous croyons avoir fait comprendre à notre lecteur, ce que nous ne nous lasserons de lui dire, que pour tout ce qui est du domaine grammatical, ou syntaxique, la pensée est tout ; qu'une fois qu'on connaît les règles fondamentales du langage, il est inutile de s'embarrasser de la plupart de ces prétendues violations, qui n'existent que dans le cerveau des grammairiens, puisqu'il est vrai que la plupart des hommes qui se sont fait un nom dans les lettres nous offrent un assez grand nombre d'exemples qui les autorisent, et que ces exemples

n'ont rien de dur ni d'illogique; maintenant, disons-nous, que ceci doit être suffisamment compris, nous allons passer succinctement en revue les différentes constructions de phrases qui ont été l'objet de ces nombreuses discussions; non pour imposer des lois ridicules, puisque notre intention est d'aplanir les difficultés de l'étude, mais pour expliquer le pourquoi de chacune de ces phrases, donner des armes pour combattre les Vandales de la pensée, et signaler les différents écueils qui existent malgré tout.

ACCORD DES MODATIFS ACTIFS.

Modatifs précédés, ou suivis de plusieurs sujets.

SINGULIER :

.... *Son crédit, son sacré caractère,*
PEUT appuyer le choix que vous prétendez faire.
(VOLTAIRE.)

Que DIRA *l'avenir, tout l'empire, un époux.*
(CAMPISTRON.)

PUISSE *la perfidie* et *la division*
être le digne fruit d'une telle union! (VOLTAIRE.)

L'*ambition* et *la fortune*, dans les autres hommes, PARTAGE l'amour du plaisir. (MASSILLON.)

PLURIEL :

Une chaumière, un champ ne FONT pas le bonheur.
(LOMBARD DE LANGRES.)

Il meurt : de ces lieux S'EXILENT pour toujours
La douce rêverie et *les discrets amours.* (DELILLE.)

Que PEUVENT pour lui nuire *ce vieillard* débile, *cet enfant* au berceau. (ANONYME.)

Ces exemples, qu'on peut appuyer d'autres exemples pris chez touts les écrivains, prouvent suffisamment que lorsqu'un modatif actif est précédé de plusieurs substantifs au singulier, liés, ou non par l'accessoire *et*, on est libre de mettre le singulier, ou le pluriel, selon le point de vue dont nous avons parlé ci-dessus. Cependant

ous avouons que nous donnons la préférence au pluriel, rsque le dernier et l'avandernier sont liés par l'accesire et. Lorsque dans les substantifs qui précèdent, ou ui suivent, comme sujet, le modatif actif, il s'en trouve l, ou plusieurs au pluriel, il est de rigueur que le modaf soit au nombre pluriel, du moins les exemples manent pour prouver le contraire, car nous ne voyons rien illogique à dire :

Que *peut* cet homme, et touts ceux qui l'entourent.

lais, nous le répétons, aucune autorité que celle de otre raisonnement ne vient à l'appui de ce que nous avanons.

PLUTOT *QUE, MOINS QUE, NON PLUS QUE, NON SEULEMENT, MAIS,* ETC.

Avec deux substantifs au singulier.

..... C'est *la raison*
Et NON PAS *l'habit* qui FAIT l'homme.
(LEBRUN.)

C'est *la loi* et NON PAS *l'homme* qui DOIT régner.
(FÉNÉLON.)

La nation des belettes
NON PLUS QUE *celle* des chats,
Ne VEUT aucun bien aux rats. (LA FONTAINE.)

Je veux que *la vertu* PLUS QUE *l'esprit* Y BRILLE.
(PIRON.)

Avec un substantif au singulier et un au pluriel.

C'est *son ambition* ENCORE PLUS QUE *ses revers* qui A causé sa perte. (JOURNAL GRAMMATICAL.)

C'est MOINS *son ambition* QUE *ses revers* qui l'ONT perdu. (IDEM.)

C'était MOINS *la naissance* QUE *les dignités* curules qui DÉCIDAIENT de la noblesse. (VERTOT.)

Ah ! madame, ce ne SERONT pas *mes souhaits*, MAIS *votre inclination* qui DÉCIDERA de la chose.
(MOLIÈRE.)

Ce sont *ses revers* PLUS QUE *son ambition* qui ONT causé sa ruine.
(JOURNAL GRAMMATICAL.)

Ce sont MOINS *ses revers* que *son ambition* qui l'A perdu.
(IDEM.)

On voit par les premiers exemples que chaque fois qu'il s'agit de deux substantifs au singulier, le modatif actif, ou l'accessoire *être* se met généralement au singulier.

Par les seconds, on voit que lorsqu'il s'agit d'un substantif au singulier et d'un substantif au pluriel, le modatif actif, ou l'accessoire *être* s'accorde avec celui qui fixe le plus particulièrement l'attention. Ainsi on comprend que dans l'exemple de Vertot le modatif doit être au pluriel, puisqu'il dit que *c'était moins la naissance que les dignités qui* DÉCIDAIENT *de la noblesse*, et qu'on en peut tirer la conséquence que *les dignités* sont l'objet principal de la proposition, c'est-à-dire que *les dignités* doivent fixer plus particulièrement l'attention, puisque ce sont-elles qui, plus particulièrement que *la naissance*, décidaient de la noblesse; au lieu que dans le dernier exemple, l'attention se portant plus particulièrement sur l'*ambition* que sur les *revers*, puisque ce sont moins ses *revers* que son *ambition*, le modatif actif, ou l'accessoire *être* doit s'accorder avec *ambition*, c'est-à-dire être au singulier.

PLUSIEURS SUBSTANTIFS SUIVIS DE *TOUT, RIEN, PERSONNE, NUL, CHACUN, AUCUN*, ETC.

SINGULIER :

Biens, fortune, intérêt, gloire, sceptre, grandeur,
RIEN ne SAURAIT bannir Clarisse de mon cœur. (REGNARD.)

La racine, le bois, la tige, les festons,
TOUT SERT à distinguer leurs nombreux rejetons. (DELILLE.)

PLURIEL :

La herse, les traîneaux, TOUT l'attirail champêtre,
Sans crainte à mes regards OSENT ici paraître. (*Id.*)

Nous convenons que l'*Essai sur l'homme*, de l'illustre Pope, est un très bon ouvrage, et que NI *Horace*, NI *Boileau*, NI *aucun poète* n'ONT rien fait dans ce genre. (VOLTAIRE.)

Les deux premiers exemples sont selon la règle posée par les grammairiens, les deux derniers sont selon la

pensée toute naturelle des deux écrivains cités. C'est par syllepse que Delille et Voltaire ont employé le pluriel; seulement il est à remarquer que Delille a considéré *tout l'attirail champêtre* comme un phrase purement incidente.

PLUSIEURS SUBSTANTIFS JOINTS PAR L'ACCESSOIRE *NI*, OU PAR L'ACCESSOIRE *OU* RÉPÉTÉ, OU NON RÉPÉTÉ.

SINGULIER :

NI *crainte*, NI *respect* ne m'en PEUT détacher. (RACINE.)

NI *le reproche*, NI *la crainte*, NI *l'ambition* ne TROUBLE les instants d'un honnête homme en place. (MARMONTEL.)

L'abstinence, NI *l'excès* ne FIT jamais d'heureux. (VOLTAIRE.)

Le bien, ou *le mal* se MOISSONNE. (LAMOTTE.)

PLURIEL :

NI *l'or*, NI *la grandeur* ne nous RENDENT heureux. (LA FONTAINE.)

NI *le bonheur*, NI *le mérite* seul ne FONT l'élévation des hommes. (VAUVENARGUES.)

L'ignorance, ou *l'erreur* PEUVENT quelquefois servir d'excuse aux méchants. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Quand les substantifs sont liés par *ni* répété, d'après les grammairiens, le modatif actif se met au pluriel; celà doit être ainsi lorsque l'esprit considère plusieurs substantifs comme un tout; mais lorsqu'il les considère séparément, il en peut être autrement, car l'exemple de Racine signifie : *ni crainte ne peut m'en détacher, ni respect ne peut m'en détacher;* il y a ellipse, et c'est tout. Pour l'exemple de Bernardin de Saint-Pierre, ainsi que ceux qui sont semblables, mais que nous n'avons pas cru devoir citer, il est aussi contre les règles données par les grammairiens, et nous avouons que, sans le condamner, nous n'en sommes pas partisan; nous savons bien que la pensée de Bernardin de Saint-Pierre a pu considérer d'abord *l'ignorance*, puis ensuite *l'erreur*, comme pouvant chacune *servir quelquefois d'ex-*

cuse aux méchants; et qu'il en a tiré la conséquence que toutes deux *peuvent servir quelquefois d'excuse aux méchants;* mais cette pensée est peu naturelle, et nous préférons celle de Lamotte, qui est selon la plupart des grammairiens. Le premier raisonnement s'applique à *ni l'un ni l'autre, l'un ni l'autre*; le second à *l'un, ou l'autre.*

COMME, AINSI QUE, DE MÊME QUE, AUSSI BIEN QUE, NON PLUS QUE, ACCOMPAGNÉ DE *DE*, PRÉCÉDÉ DE *DE*, SUIVI DE *DE*, SUIVI ET PRÉCÉDÉ D'UN, OU DE PLUSIEURS SUBSTANTIFS.

SINGULIER :

L'histoire, AINSI QUE *la physique,* N'A COMMENCÉ à se débrouiller que sur la fin du seizième siècle. (VOLTAIRE.)

L'âme, COMME *le corps,* ne se DÉVELOPPE que par l'exercice. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

PLURIEL.

Le sage quelquefois, AINSI QUE *l'écrevisse,* MARCHENT à reculons. (LA FONTAINE.)

La santé, COMME *la fortune* RETIRENT leurs faveurs à ceux qui en abusent. (SAINT-EVREMOND.)

Le fer, AVEC le *feu* VOLENT de toutes parts. (VOLTAIRE.)

Le singe AVEC *le léopard* GAGNAIENT de l'argent à la foire. (LA FONTAINE.)

Les grammairiens n'admettent que le singulier, mais la pensée, plus forte qu'eux, admet le singulier, ou le pluriel, selon le cas. Veut-on exprimer les rapports d'une chose, par la comparaison d'une autre? il faut le singulier. Veut-on exprimer les rapports de chacune de ces choses vues d'ensemble? il faut le pluriel; c'est-à-dire que si l'on veut exprimer que *l'âme ne se développe que par l'exercice, comme le corps ne se développe que par l'exercice,* il faut faire ellipse, et mettre le modatif actif au singulier; mais si, sans considérer le point de com-

paraison, on ne voit que comme un tout, les rapports qui se rattachent à *l'âme,* comme au *corps,* et qu'on veuille exprimer qu'ils sont communs à l'un et à l'autre, il faut mettre le modatif actif ainsi que l'accessoire *être* au pluriel, quoi qu'en disent les grammairiens.

SUBSTANTIFS PRÉCÉDÉS DE *PLUS D'UN.*

SINGULIER.

Plus d'un ambitieux DIMINUA sa gloire. (PIRON.)

Plus d'un Mathieu Garo s'ÉRIGE en novateur. (DELILLE.)

Plus d'une Hélène au beau plumage FUT le prix du vainqueur. (LA FONTAINE.)

PLURIEL.

Plus d'un brave guerrier, *plus d'un* vieux sénateur
RAPPELAIENT nos beaux jours. (DELILLE.)

Nous avons *plus d'une* ancienne pièce qui, étant corrigées, POURRAIENT aller à la postérité. (VOLTAIRE.)

A Paris on voit *plus d'un* fripon qui se DUPENT l'un l'autre. (MARMONTEL.)

Les trois premiers exemples sont selon la règle posée par les grammairiens. Le quatrième n'a rien que de très naturel; c'est-à-dire que personne ne conteste que le modatif peut se mettre au pluriel, lorsque *plus d'un* est répété. Par exemple, il n'en est pas de même des deux derniers : ce sont, selon les grammairiens, deux violations de principes; pour nous, nous croyons qu'on peut admettre le singulier, ou le pluriel, selon le point de vue. D'abord, si l'on examine la phrase de Marmontel, on concevra facilement que sa pensée a d'abord vu *un fripon,* puis *un autre fripon* dupé par le premier, lui-même dupé par le second; de là l'idée de *plus d'un,* et immédiatement celle de *plusieurs,* et d'autant plus, que sa pensée a pu se reporter encore sur un plus grand nombre; joint à celà l'idée de réciprocité, et l'on comprendra qu'il lui était impossible de ne pas admettre le pluriel;

qu'il aurait pu même dire *les uns les autres*, s'il n'avait été frappé de son premier point de vue. Pour celle de Voltaire, elle n'a rien que de très naturel encore, puisque, moins la réciprocité, sa pensée a suivi la même marche; c'est-à-dire qu'il a vu une pièce d'abord, puis plusieurs : de là l'idée de *plus d'une*, si voisine de celle de *plusieurs*, qui est celle qui a dominé sa pensée, lorsqu'il s'est agi d'exprimer *qui étant corrigées pourraient*, etc. C'est ainsi qu'il a employé l'accessoire possessif *leur* au lieu de *ses*, dans :

On a reproché à *plus d'un* prélat d'avoir fait composer *leurs* sermons, et *leurs* oraisons funèbres, par des moines.

Que les grammairiens se guérissent donc de cette manie de vouloir imposer des lois à la pensée, qui n'en peut recevoir que d'elle.

DES SUBSTANTIFS COLLECTIFS GÉNÉRAUX : *LA MULTITUDE, LE NOMBRE, L'INFINITÉ, L'IMMENSITÉ, LA TOTALITÉ*, ETC.

La multitude des bonnes choses qu'on trouve quelquefois dans un ouvrage, FAIT perdre de vue la multiplicité des mauvaises.
(CITÉ PAR CAMINADE.)

La foule de nobles réunis dans la Prusse se CRUT assurée d'un appui. (RULHIÈRES.)

Des enfants qui naissent, *la moitié* tout au plus PARVIENT à l'adolescence. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le nombre prodigieux de végétaux, jetés comme au hasard dans les prairies et dans les forêts, nous PRÉSENTE un spectacle très agréable. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Cette espèce de paons PARAÎT avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause. (BUFFON.)

On voit par ces exemples, qu'on rencontre sans nombre dans touts les écrivains, que le modatif actif, ou l'accessoire *être*, qui a pour sujet un substantif collectif général, précédé de l'accessoire *le, la*, ou tout autre mot

qui contient l'un de ces accessoires, se met ordinairement au singulier ; nous disons *ordinairement*, parceque quelques écrivains ont indifféremment fait usage du singulier, ou du pluriel. J.-J. Rousseau a dit :

La moitié de nos concitoyens, épars dans le reste de l'Europe et du monde, VIVENT et MEURENT loin de la patrie.

Et Boileau :

Cette espèce de chiens, qu'on APPÈLE chiens de Laconie, ne VIVENT que dix ans.

Ces exemples, ainsi que quelques autres, ne sont pas approuvés de la plupart des grammairiens; mais lorsque la pensée s'attache plus aux individus de la collection qu'à l'idée collective, on peut admettre le pluriel. (Voyez les cas aux *Modatifs résultatifs*.)

DES SUBSTANTIFS COLLECTIFS PARTITIFS, *LA PLUPART*, *UNE INFINITÉ*, *UNE FOULE*, *UN NOMBRE*, *UNE SORTE*, *UNE MULTITUDE*, ETC.

SINGULIER :

Une partie de ses amis ne PEUT apprendre sa mort, que l'autre n'en SOIT déjà consolée. (CHATEAUBRIAND.)

Une troupe d'assassins ENTRA dans la chambre de Coligny. (VOLTAIRE.)

Une nuée de traits OBSCURCIT l'air. (FÉNÉLON.)

Un grand nombre d'hommes PEUT être nuisible à l'Etat. (MARMONTEL.)

PLURIEL :

..... *Une partie* des Grecs, le général des Athéniens à leur tête, ÉTAIENT disposés de se déclarer pour le roi. (MONTESQUIEU.)

Une troupe de soldats, qui regardaient Siccius comme leur père... S'APERÇURENT que ceux qui avaient été tués dans cette occasion étaient touts Romains. (VERTOT.)

Une troupe de nymphes couronnées de fleurs NAGEAIT en foule derrière le char. (FÉNÉLON.)

Une nuée de Barbares DÉSOLÈRENT le pays. (ACADÉMIE.)

Le même raisonnement que nous venons de faire pour

les substantifs collectifs généraux est applicable aux substantifs collectifs partitifs.

Si la pensée s'arrête plus particulièrement sur l'idée collective, il faut le singulier; lorsqu'au contraire elle s'arrête sur les individus de la collection, elle doit être au pluriel. C'est donc encore à tort que les grammairiens prétendent que tout substantif collectif partitif, suivi d'un substantif pluriel, exige que le modatif soit au pluriel.

REMARQUE. On comprend que lorsque les substantifs collectifs sont suivis d'un substantif au singulier comme:

La moitié du monde A toujours mangé l'autre. (VOLTAIRE.)

le modatif doit être au singulier; de même que, s'il était suivi de plusieurs substantifs au singulier, on pourrait, selon le point de vue de la pensée, le mettre au singulier, ou au pluriel. (Voyez ces cas aux *Modatifs résultatifs.*)

BEAUCOUP, ASSEZ, COMBIEN, TANT, BIEN, MOINS, PLUS, TROP, QUE, MIS POUR *COMBIEN,* ETC., SUIVI DE *DE; FORCE, QUANTITÉ,* ETC.

Combien VOIENT encore avec une tendre émotion les berceaux d'osier, etc. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Combien de gents S'IMAGINENT avoir de l'expérience par celà seul qu'ils ont vieilli. (STANISLAS.)

Tant de coups imprévus m'ACCABLENT à la fois. (RACINE.)

Assez de gents MÉPRISENT le bien, mais peu SAVENT le donner. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Dieu sait *que* de livres, de discours et d'éloges ONT ÉTÉ FAITS sur les vertus des plantes. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Force gents FONT du bruit en France. (LA FONTAINE.)

Force brillants sur sa robe ÉCLATAIENT. (*Idem.*)

Par ces exemples on voit qu'il n'y a absolument que les substantifs qui sont sousentendus, comme dans : *combien* VOIENT, etc., ou qui viènent après *combien, assez, tant,* etc., qui donnent l'accord aux modatifs actifs,

ou à l'accessoire *être;* c'est-à-dire que, dans le premier exemple, le sousentendu est *gents*, ou *hommes*, etc., puisque le modatif *voient* se trouve au pluriel, comme dans les exemples qui viènent après; mais si le sousentendu était un substantif singulier, il faudrait *voit*, comme si, au lieu des substantifs *gents, coups, livres*, etc., il se trouvait un substantif au singulier, les modatifs qui suivent devraient être au singulier, à moins pourtant que ces accessoires de force, ou de quantité ne soient suivis de plusieurs substantifs au singulier, comme dans :

Tant de *barbarie* et *d'acharnement* m'ONT surpris au dépourvu. (J.-J. ROUSSEAU.)

Ou bien encore, qu'il y ait répétition de ces accessoires, comme dans :

Trop de longueur et *trop* de brièveté OBSCURCISSENT un discours. (PASCAL.)

UN DE CEUX, UN DES PREMIERS, UN DES MEILLEURS, UN DES, ETC., SUIVI DE *QUI*.

SINGULIER:

On peut consulter la brochure de M. de B. sur le divorce; c'est *un des meilleurs* ouvrages *qui* AIT paru depuis long-temps. (CHATEAUBRIAND.)

La poésie française manque de fixité; est-ce *une des principales* raisons *qui* EMPÊCHE de faire des vers français sans rime? (Le comte DE SAINT-LEU, Louis-Napoléon.)

L'astronomie est *une des sciences qui* FAIT le plus d'honneur à l'esprit humain. (ACADÉMIE.)

PLURIEL:

L'empereur Antonin est *un des meilleurs* princes *qui* AIENT régné. (ROLLIN.)

M. de Turenne a eu tout ce qu'il fallait pour faire *un des plus grands* capitaines *qui* FURENT jamais. (FLÉCHIER.)

Homère est *un des plus grands* génies *qui* AIENT existé jamais. (TRUBLET.)

« Croirait-on, dit M. Lemare, que le *qui* des phrases

précédentes ait tout embrouillé le monde grammatical, jusqu'au point de n'en pas savoir faire le rapport à son substantif absolu? A quoi MM. Bescherelle répondent: A quoi bon tant de fracas? n'était-il pas plus simple de dire : quelques grammairiens, Thomas Corneille, d'Alembert, l'Académie et touts nos écrivains prétendent qu'on peut dire :

L'astronomie est *une des sciences qui* FAIT, ou qui FONT le plus d'honneur à l'esprit humain.

Et moi, qui me crois plus que Thomas Corneille, que d'Alembert, que l'Académie et touts les écrivains ensemble, je ne veux pas qu'on dise autrement que :

L'astronomie est *une des sciences qui* FONT le plus d'honneur à l'esprit humain. »

A quoi nous répondrons, nous, faible explorateur du domaine grammatical : M. Lemare, ainsi que MM. Bescherelle, ont tout à la fois tort et raison, pour s'être prononcés d'une manière absolue; car on doit employer le singulier dans un cas, et le pluriel dans un autre. L'analyse va nous en expliquer le pourquoi, que ces messieurs n'ont pas su découvrir. M. Lemare a eu raison de dire qu'il faut :

L'astronomie est *une des sciences qui* FONT le plus d'honneur à l'esprit humain.

parceque la pensée est celle-ci : *il est des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, et l'astronomie est une de ces sciences*. Au lieu que dans :

L'astronomie est *une des sciences qui* FAIT le plus d'honneur à l'esprit humain.

la pensée ne peut être autre que : *l'astronomie est une science qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain.*

Alors pourquoi dire : *une des sciences;* toute science est

une des sciences; c'est-à-dire est une science du nombre des sciences. De deux choses l'une : si l'astronomie concourt seule à faire le plus d'honneur à l'esprit humain, il est inutile de parler des autres sciences; c'est-à-dire qu'il suffit de dire : *l'astronomie est une science qui* FAIT *le plus d'honneur à l'esprit humain*, puisque UNE fait comprendre qu'il y en a d'autres; ou, si les autres sciences y concourent, et qu'on veuille montrer que l'astronomie y concourt plus que les autres sciences : *l'astronomie est la science qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain.* Hors de là, si l'on veut parler tout à la fois de l'astronomie et des autres sciences, il n'est que cette phrase : *l'astronomie est une des sciences qui* FONT *le plus d'honneur à l'esprit humain* : mais ceci n'exclut pas.

Un jour je vis entrer chez moi, un jeune homme DE MES AMIS, qui se DESTINE aux lettres. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

par la raison que si Bernardin de Saint-Pierre avait dit : *un jour je vis entrer chez moi un jeune homme qui se* DESTINE *aux lettres,* il n'eût pas exprimé que ce jeune homme était du nombre de ses amis; comme s'il avait mis : *se* DESTINENT *aux lettres,* il eût fait comprendre qu'il avait plusieurs amis qui se destinaient aux lettres; c'est-à-dire que cette phrase eût signifié : *j'ai des amis qui se destinent aux lettres, et un jour je vis entrer chez moi un jeune homme de ces amis-là.* C'est ainsi que parlant, ou après avoir parlé de plusieurs personnes, ou de plusieurs choses, on peut dire avec le singulier :

C'est *une de ces choses-là* ; ou simplement : c'est *une de ces choses* qui m'A FAIT beaucoup de tort.
C'est justement *un de ces hommes* qui A ÉTÉ cause de ma perte.
C'est *une de ces femmes* qui m'A beaucoup AIMÉ.

par la raison que le sens de ces phrases est : *cette chose est une des choses dont nous venons de parler, laquelle chose*

m'a fait beaucoup de tort; — c'est justement un homme de ceux dont nous venons de parler, lequel homme a été cause de ma perte; — c'est une femme de celles dont nous venons de parler, laquelle femme m'a beaucoup aimé; ou : *la chose qui m'a fait beaucoup de tort est une des choses dont nous venons de parler; — l'homme qui a causé ma perte est justement un de ceux dont nous venons de parler; — la femme qui m'a beaucoup aimé est une de celles dont nous venons de parler.*

Ainsi M. Lemare a donc eu raison d'exiger le pluriel dans la phrase qu'il a signalée, et tort d'admettre absolument le pluriel dans tout autre cas. De même, MM. Bescherelle ont eu raison de dire que le pluriel et le singulier sont utiles, et tort d'admettre qu'on peut employer indistinctement l'un et l'autre.

SUBSTANTIFS DE DIFFÉRENTES PERSONNES.

Narbal et *moi* ADMIRAMES la bonté des dieux. (FÉNÉLON.)

PRENONS, *vous* et *moi*, un de ces grands bancs de rameurs. (FÉNÉLON.)

. . . . . Ma fille, *vous* et *moi*, NOUS SERIONS touts pris.. (RÉGNARD.)

Nous nous QUITTAMES, *moi* et *l'Indienne*, après nous être serré la main. (CHATEAUBRIAND.)

Il faut que *toi* et *ceux* qui sont ici FASSIEZ les mêmes serments. (VERTOT.)

Vous et *votre ouvrage* MÉRITEZ d'être parfaits. (VOLTAIRE.)

Ni *vous*, ni *l'empereur* ne VOULEZ courir au Bosphore. (VOLTAIRE.)

Allez, *vous* et *vos semblables* N'ÊTES point faits pour être transplantés. (MONTESQUIEU.)

J'ai gagé que *cette dame* et *vous* ÉTIEZ de même âge. (*Idem.*)

On voit par ces exemples que le modatif actif, ou l'accessoire *être* qui se rapporte à ces différentes personnes, se met au pluriel, en s'accordant avec la personne qui a la

priorité, priorité qui est ainsi posée par l'usage : La première personne l'emporte sur la seconde, et la seconde sur la troisième ; c'est pourquoi Montesquieu dit : allez, *vous* et *vos semblables* n'ÊTES point faits pour être transplantés, au lieu de : *ne* SONT *point faits pour être transplantés ;* c'est-à-dire que la seconde personne l'emportant sur la troisième, *vous* étant de la seconde personne, et *vos semblables* de la troisième, l'accessoire *être* doit prendre l'accord de *vous*.

EMPLOI DES TEMPS.

D'après ce que nous avons dit précédemment (1), il ne nous reste plus à faire que quelques observations, et à expliquer la concordance et l'emploi des temps (2).

TEMPS PRÉSENT.

Le *présent* s'emploie ordinairement pour exprimer qu'une manière d'être active, résultative, ou inerte, a lieu au moment où l'on parle.

On *entend* dans l'espace
Des chants mystérieux. (LAMARTINE.)
. . . Le monde *est rempli* de ma gloire. (BÉRANGER.)
Dieu ! le pavé *est glissant* ; il y *a* du sang, j'*ai* peur.
(WALTER SCOTT.)

Lorsque la manière d'être est passée, on emploie le temps prédécessif de ce temps.

On *a entendu* dans l'espace des chants mystérieux.
Le monde *a été rempli* de ma gloire.
Dieu ! le pavé *a été glissant*, etc.

---

(1) Voyez pages 42, 43, 44, et pages 74, 75, 76, 77, 78, du tome premier.

(2) Nous ne ferons aucune distinction des temps de l'accessoire *être*, de ceux des autres modatifs, puisque, comme nous l'avons démontré dans le passage de cet accessoire les finales des motifs actifs ne sont autres que celles de cet accessoire.

Cependant, pour donner plus de force à l'expression, le *présent* s'emploie quelquefois pour exprimer un temps passé, ou un temps futur :

> Hier *je le rencontre;* et, me serrant la main,
> Ah! monsieur, m'a-t-il dit, *je vous attends* demain.
> (BOILEAU.)

où l'on voit que : *je le rencontre* est pour *je l'ai rencontré*, ou *je le rencontrai*, et : *je vous attends demain* pour *je vous attendrai demain*; c'est ainsi qu'on peut dire indistinctement : *c'*EST *moi qui parlerai*, ou *ce* SERA *moi qui parlerai; c'*EST *moi qui parlai*, ou *ce* FUT *moi qui parlai;* néanmoins, comme l'observent MM. Bescherelle, les expressions *c'est moi*, etc., sont plus précises que *ce sera*, *ce fut*, etc. (Voyez l'*imparfait*.)

IMPARFAIT.

L'*imparfait* s'emploie ordinairement pour exprimer qu'une manière d'être active, résultative, ou inerte, existait précédemment, ce qu'on se propose de raconter; ou bien encore pour développer les différentes circonstances d'une action quelconque :

> Et l'enfant a cessé de crier, et le silence a succédé au bruit qui *trahissait* la marche des fugitifs. (Madame DE TERCY.)

> La rame *touchait* de temps en temps le sommet des voûtes où l'hirondelle *attachait* autrefois son nid. (J. MAZAIS.)

> Et je *n'entendais* rien que ma voix et la sienne,
> La sienne, écho vivant qui *renvoyait* la mienne;
> Et ces deux voix d'accord, vibrant à l'unisson,
> Se *confondaient* en une, et ne *formaient* qu'un son.
> (LAMARTINE.)

REMARQUE. Après un modatif quelconque, exprimant un passé, le modatif suivant doit être, ou à l'imparfait, ou au présent ; à l'imparfait chaque fois qu'il s'agit d'un sentiment, ou d'un fait particulier, comme :

> Oh! mon ami! ne m'*avez*-vous pas *dit* que vous N'AVIEZ point de naissance? (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Jean-Jacques *disait* que rien ne RENDAIT les mœurs plus aimables que l'étude de la botanique. (*Idem.*)

Je le *suppliai* de me dire ce que c'ÉTAIT que le pouvoir prochain de faire quelque chose. (PASCAL.)

Au présent, chaque fois qu'il s'agit d'une maxime, d'une vérité générale, ou d'une chose qui est de tout temps, ou dont la manière d'être active, résultative, ou inerte, existe au moment où l'on parle, comme :

J'ai toujours *remarqué* que les gents faux SONT sobres. (J.-J. ROUSSEAU.)

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'*ont* jamais bien *conçu* ce que c'EST que la cour.
(VOLTAIRE.)

Madame Du Gué a *mandé* (fait savoir) à M. de Coulanges que vous ÊTES belle comme un ange. (Madame DE SÉVIGNÉ.)

Comme le font remarquer MM. Bescherelle[1], quelquefois les écrivains ont employé les deux temps dans la même phrase :

Madame La Fayette m'a *mandé* qu'elle ALLAIT vous écrire, mais que la migraine l'en EMPÊCHE. (Madame DE SÉVIGNÉ.)

Si l'on eût prétendu qu'on *savait* que la terre ne TOURNAIT pas, on n'eût point puni Galilée pour *avoir dit* qu'elle TOURNE. (J.-J. ROUSSEAU.)

Ainsi nous devons dire qu'il ne peut y avoir que la pensée qui puisse guider dans l'emploi de ce temps.

Lorsqu'on veut exprimer un temps antérieur à la manière d'être active, résultative, ou inerte, exprimée par l'*imparfait*, ou une manière d'être passée, avant une autre, laquelle est aussi passée, sans exprimer si elle s'est passée plus, ou moins long-temps avant la seconde, on emploie le temps prédécessif de ce temps.

J'AVAIS LABOURÉ mon champ lorsque vous *vîntes* me proposer de l'affermer. (ESTARAC.)

Si l'on m'en AVAIT CRU, tout n'en *irait* que mieux. (RÉGNARD.)

S'ils AVAIENT SUIVI mes conseils et mes vœux,
Je les aurais sauvés, ou combattus touts deux.
(VOLTAIRE.)

Les poètes *eussent chanté* le diable, si, par impossible, le diable AVAIT ÉTÉ vainqueur. (*Idem.*)

REMARQUE. Le temps qui correspond le plus ordinairement à ce temps est *le passé défini.*

Il est à remarquer que la plupart des écrivains, après l'accessoire *si*, ont indistinctement employé dans le même cas le temps prédécessif de l'imparfait, ou celui du causatif passé, présent, ou futur ; c'est-à-dire qu'ils ont dit indistinctement :

Il *aurait dû*, s'il AVAIT ÉTÉ innocent, se mettre en prison. (Madame DE SÉVIGNÉ.)

Ou : il *aurait dû* s'il EUT ÉTÉ innocent, se mettre en prison.

Cependant le premier temps est plus généralement employé.

PASSÉ DÉFINI.

Le *passé défini* s'emploie ordinairement pour exprimer qu'une manière d'être active, résultative, ou inerte, a eu lieu dans une période de temps entièrement écoulée.

JE VIS *hier* une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe touts les jours à Paris. (MONTESQUIEU.)

Les grammairiens disent que pour employer ce temps il faut que la chose dont il s'agit soit éloignée au moins d'un jour; mais, disent MM. Bescherelle, une heure suffit, pourvu que l'on ne soit plus dans l'époque désignée; d'ailleurs, ajoutent-ils, il nous semble qu'un homme qui, le soir, raconterait un événement remarquable, une bataille qui aurait eu lieu le matin, pourrait bien dire :

Nous n'étions que cinq cents, mais, par un prompt renfort,
Nous nous VIMES trois mille en arrivant au port.
(CORNEILLE.)

Et Voltaire souhaite que cette licence soit permise en poésie.

Racine n'a pas craint de faire dire à Théramène :

Le flot qui l'APPORTA recule épouvanté.

Combien cette expression est plus vive! le temps qu'ont duré de pareils événements est comme une époque particulière. Bien plus, comme le fait observer M. Dessiaux, il y a des cas où l'on ne peut s'exprimer qu'avec ce temps :

Le matin nous nous sommes rendus chez le ministre, il n'y était pas, nous RÉSOLUMES de l'attendre.

Nous sommes parfaitement de l'avis de MM. Bescherelle, puisqu'encore une fois tout ce qui constitue le langage est de pure convention, et que la raison en pareil cas n'a vraiment rien à objecter; d'autant plus qu'il est reçu de remplacer ce temps par le temps prédécessif du présent; c'est-à-dire qu'il est généralement reçu de dire avec Bernardin de Saint-Pierre :

Huit jours après son départ, il m'ÉCRIVIT une lettre remplie de lamentations.

Ou : huit jours après son départ, il m'A ÉCRIT une lettre remplie de lamentations.

Or, si le temps prédécessif du présent peut s'employer pour le passé défini, nous ne voyons pas pourquoi on n'emploierait pas le passé défini pour le prédécessif du présent.

Lorsqu'il s'agit d'exprimer une manière d'être active, résultative, ou inerte, qui a eu lieu, soit antérieurement, soit immédiatement, avant une autre manière d'être qui elle-même est passée, on emploie le temps prédécessif de ce temps :

J'EUS LABOURÉ mon champ avant que mon voisin ne *commençât*. (ESTARAC.)

Quand j'EUS LABOURÉ mon champ, mon voisin *commença* de de labourer le sien.

(Voyez la fin de l'article *Imparfait.*)

FUTUR.

Le *futur* s'emploie ordinairement pour exprimer qu'une manière d'être active résultative, ou inerte, devra avoir lieu dans un temps qui n'est pas encore à nous.

> Dieu en vain tu ne *jureras*. (ACADÉMIE.)
> Peut-être, avec le temps, j'*oserai* davantage. (RACINE.)
> Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous *aurez promis*. (FÉNÉLON.)

REMARQUE. Il arrive souvent que, dans le cas du premier exemple, on emploie le temps invitatif, ou impératif, à la place du temps futur.

> *Évite* de rien faire qui puisse t'attirer l'envie. (DICT. MAXIMES.)

Dans le cas du troisième exemple, il arrive qu'on emploie le prédécessif du présent.

> Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous *avez promis*.

Dans le cas du second exemple, on emploie le temps hypothétique présent, ou futur.

> Peut-être avec le temps j'*oserais* davantage.

Cependant l'emploi de ces temps pour le futur apporte toujours une petite nuance, qu'il est facile de saisir, pour peu qu'on réfléchisse sur l'emploi respectif de ces temps; et nous croyons que dans le même cas, il est impossible de substituer un temps à un autre temps. Nous n'essayerons pas d'expliquer ces nuances, car, pour rendre sensibles toutes celles du langage, il faudrait des milliers de volumes qui en laisseraient desirer des milliers d'autres. Il ne faut pourtant pas s'en effrayer : une fois que l'on connaît le mécanisme général du langage, pour bien émettre sa pensée, il suffit de s'en bien pénétrer, et de se laisser instinctivement conduire par elle; l'expres-

sion des sens est le guide le plus sûr. Lorsque l'on considère une manière d'être future comme passée, on emploie le prédécessif de ce temps :

Mais déjà dans le camp il AURA PÉNÉTRÉ. (CHATEAUBRIAND.)

HYPOTHÉTIQUE PRÉSENT, OU FUTUR.

Le temps *hypothétique* s'emploie ordinairement pour exprimer qu'une manière d'être active, résultative, ou inerte, devrait exister au moment où l'on parle, ou dans un temps avenir, si une autre manière d'être avait eu lieu dans un temps passé, ou avait lieu dans un temps présent, ou avenir.

J'AURAIS TERMINÉ l'affaire si j'en *avais* eu le temps. (VANIER.)
Je TERMINERAIS cette affaire si je le *pouvais*, ou : si je le *pouvais*, je TERMINERAIS cette affaire. (VANIER.)
Si vous *remportiez* le prix, SERIEZ-vous content?

Comme le dit M. Vanier, cette phrase signifie : *seriez-vous content dans le cas où vous remporteriez le prix?*

REMARQUE. MM. Bescherelle nous signalent qu'il y a une faute dans ce vers :

Tes plaisirs *sont* les biens les seuls à desirer.

Ils disent avec raison qu'il faut : *tes plaisirs* SERAIENT, au lieu de : *tes plaisirs* SONT.

Lorsqu'il s'agit d'exprimer cette manière d'être dans un temps antérieur à celui où l'on est, on emploie le prédécessif de ce temps.

AURIEZ-vous ÉTÉ content si vous *eussiez* remporté le prix?
ou : Si vous *eussiez* remporté le prix, AURIEZ vous ÉTÉ content?

On voit par ces sortes de phrases que le temps qui répond au temps prédécessif du temps hypothétique, est le prédécessif du temps causatif passé, présent, ou futur ; qu'au lieu de dire :

Auriez-vous *été* content si vous *auriez* remporté le prix?
on dit : Si vous *aviez* remporté le prix, *auriez*-vous *été* content?
ou : Si vous *eussiez* remporté le prix, *auriez* vous *été* content?

Et, comme le fait remarquer M. Vanier, lorsque l'on a commencé la phrase par le prédécessif du temps causatif passé, présent, ou futur, il n'est pas de rigueur d'employer le même prédécessif dans la seconde proposition; c'est-à-dire que l'on peut dire :

Si vous *eussiez* remporté le prix, EUSSIEZ-vous ÉTÉ content?
ou : Si vous *eussiez* remporté le prix, AURIEZ-vous ÉTÉ content?

Comme il le dit encore, c'est à l'euphonie à nous guider.

REMARQUE. MM. Bescherelle nous citent les vers suivants, de Racine, pour nous montrer l'emploi vicieux du prédécessif du temps hypothétique.

. . . . un soufflet, écrivons :
Lequel, Hiérome, après plusieurs rébellions,
Aurait atteint, frappé, moi, sergent, à la joue,
Et fait tomber d'un coup mon chapeau dans la boue.
. . . . , et de ce, non content,
Aurait, avec le pied, *réitéré*. — Courage!
— Outre, plus, le susdit *serait venu* de rage,
Pour lacérer cedit présent procèsverbal. . .
— Allons, mon cher monsieur, celà ne va pas mal.

Dans ces vers, ajoutent-ils, Racine a voulu parodier le style des enfants de Barthole; le sens appelait le présent: *a atteint*, *a réitéré*, *est venu*, au lieu de : *aurait atteint*, *aurait réitéré*, *serait venu*.

INVITATIF, OU IMPÉRATIF.

Lorsque l'on commande, ou que l'on prie pour qu'une manière d'être active, résultative, ou inerte, ait lieu, on emploie ordinairement ce temps, qui, comme le dit M. Lemare, est celui qui est le plus propre à animer, à électriser l'auditeur.

Connais-moi tout entière. (CORNEILLE.)
Oh! sire, *écoutez*-nous. (*Idem.*)

Oublions nos malheurs, notre patrie est libre. (ANONYME.)
Cieux, *répandez* votre rosée. (RACINE.)
Mourons! de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre! (*Id.*)

REMARQUE. Lorsque l'on veut se commander à soi-même, comme il n'y a pas de première personne du singulier, comme nous l'avons déjà dit, on emploie la première personne du pluriel. Dans ce cas, on est libre pour ce qui vient ensuite, de suivre l'accord de cette première personne du pluriel, ou de revenir à la première personne du singulier; ainsi, dans ce dernier exemple, on peut dire: *qu'un trépas me délivre*, ou *nous délivre;* avec Casimir Delavigne :

Courons chercher MA proie au fond du sanctuaire.
Osons l'en arracher; Dieu ME laissera faire.
Ou : *Courons* chercher NOTRE proie au fond du sanctuaire.
Osons l'en arracher; Dieu NOUS laissera faire.

Pour adoucir ce que le commandement peut avoir quelquefois de dur, par l'emploi de certain modatif, on emploie une circonlocution, ou les modatifs *veuillez, daignez, ayez la bonté*, etc. Ainsi, par exemple, au lieu de dire : *sortez*, on dit : *veuillez sortir, voudriez-vous me faire le plaisir de sortir, ayez la bonté de sortir*, etc.

Une chose assez bizarre établie par l'usage, c'est que les modatifs actifs de la première conjugaison, ainsi que *cueillir, souffrir, couvrir, savoir*, etc., ne prènent pas de *s* à la seconde personne du singulier du temps invitatif, ou impératif; on dit : *tu chantes, tu portes, tu vas, tu couvres, tu souffres, tu cueilles, il faut que tu saches, il faut que tu aies*, etc., avec un *s;* mais on n'en met pas à *chante, porte, va, couvre, souffre, cueille*, etc. Si nous en croyons les grammairiens, et nomméinent M. Constant Letellier, ils nous donnent pour raison de cette bizarrerie que la seconde personne de ce temps est formée de la première personne du présent, par la suppression de *je*. Si

jamais la rage de vouloir tout constituer en règle, et de tout expliquer, a fait dire une sottise, c'est assurément dans ce cas ; car il est absurde de dire que les peuples, dans la marche lente de notre langue, ont songé à prendre la première personne du présent pour former le temps invitatif, ou impératif. Les exceptions nous prouvent clairement qu'il n'en est pas ainsi, puisque l'accessoire *être*, l'unique mot qui s'est accolé à touts les modatifs actifs, fait au présent : *je suis*, et à l'impératif : *sois ; — avoir, j'ai*, au présent, et à l'impératif : *aie ; — savoir, je sais*, au présent, et à l'impératif : *sache ; — aller, je vais*, au présent, et à l'impératif : *va*. Pour nous, la suppression du *s* est un vol manifeste que l'on fait à cette seconde personne ; car pourquoi ne dirait-on pas : *vas, portes, chantes, cueilles, saches*, etc., comme on dit : *bénis, cours, sais, pars, entends*, etc. Le génie actuel de notre langue ne le prescrit-il pas ? puisque, hors ce temps, il n'est pas une seconde personne sans *s* ; d'autant plus surtout qu'en certains cas l'euphonie nous force de suppléer à cette anomalie ; c'est-à-dire que lorsque cette seconde personne de l'impératif est immédiatement suivie des substantifs représentatifs *en*, ou *y*, on dit : *voilà des fruits*, CUEILLES-*en* ; — *tu as commis des fautes*, SOUFFRES-*en la peine* ; — *on t'attend à Paris*, VAS-*y de suite, et* PORTES-*y ce paquet*, etc.

Ceci nous amène tout naturellement à signaler une des plus absurdes observations faites à cet égard par les grammairiens ; c'est qu'ils prétendent que lorsque *va* et *y* sont immédiatement suivis d'un indéfini (infinitif), *va* ne prend plus de *s* ; que l'on dit : *vas-y*, mais que l'on doit dire : *va y voir, va y mettre ordre*, etc., par la raison que ces indéfinis *voir, mettre*, viennent immédiatement après *y*, et qu'ils en sont complément indirect. Nous espérons

que notre lecteur voudra bien ne tenir aucun compte de cette sorte d'observation.

Les grammairiens n'ont pas admis, dans la nomenclature des temps des modatifs, de temps prédécessif pour le temps impératif, ou invitatif; ceci est assez étrange, car tout temps doit avoir son prédécessif; le temps indéfini simultané *chantant* a pour prédécessif *ayant chanté;* le temps simple indéfini *chanter, avoir chanté;* le présent, *je chante, j'ai chanté;* le temps passé imparfait *je chantais, j'avais chanté;* le temps passé défini *je chantai, j'eus chanté;* le temps futur *je chanterai, j'aurai chanté;* le temps hypothétique présent, ou futur *je chanterais, j'aurais chanté;* le temps causatif présent, ou futur : *que je chante, que j'aie chanté;* et enfin le temps causatif passé, présent, ou futur, *que je chantasse, que j'eusse chanté.*

Or, nous ne voyons pas pourquoi le temps impératif, ou invitatif *chante* n'aurait pas son prédécessif *aie chanté;* il existe de fait, car on dit touts les jours : AIE CHANTÉ, *et je te récompenserai*, etc.

CAUSATIF PRÉSENT, OU FUTUR.

Lorsqu'une proposition grammaticale (1) se trouve être le complément direct d'un modatif actif, ou d'une locution quelconque, *au présent*, *au futur*, *au prédécessif* de ce dernier, ou *à l'impératif*, exprimant une cause, un doute, une crainte, une prière, un desir, ou une volonté, etc., si la manière d'être active résultative, ou

---

(1) On doit se rappeler qu'une proposition grammaticale se compose d'un sujet et d'une manière d'être active, résultative, ou inerte. (Voyez l'*Analyse logique et grammaticale.*)

inerte, a lieu, ou est pour avoir lieu au moment qu'on exprime la cause, le doute, ou la crainte, etc., on emploie le *causatif présent*, ou *futur*. Si au contraire cette manière d'être a eu lieu antérieurement, c'est-à-dire avant le moment où l'on exprime la cause, le doute, ou la surprise, etc., on emploie le *prédécessif* de ce temps; ainsi dans :

(Impératif.)	Desire	qu'il *chante*.
(Présent.)	Je desire	
(Futur.)	Je desirerai	
(Prédéc. du futur.)	J'aurai desiré	

Desire	qu'il *soit* aimé.
Je desire	
Je desirerai	
ou : J'aurai desiré	

Desire	qu'il *soit* bon.
Je desire	
Je desirerai	
ou : J'aurai desiré.	

Le modatif actif *chanter* et l'accessoire *être* sont au causatif présent, ou futur, par la raison 1° que la proposition grammaticale dans laquelle ils se trouvent est complément du modatif actif *desiré;* c'est-à-dire que si l'on demandait : *que desirez-vous? que desirerez-vous? qu'aurez-vous desiré?* la réponse serait : *qu'il chante, qu'il soit aimé, qu'il soit bon;* preuve que chacune de ces propositions grammaticales est complément du modatif actif *desirer;* 2° que *je desire* exprime naturellement le desir; 3° qu'au moment où l'on dit : *je desire, je desirerai, j'aurai desiré,* la manière d'être active exprimée par *chante,* la manière d'être résultative exprimée par *soit aimé,* et la manière d'être inerte exprimée par *soit bon,* n'ont pas encore eu lieu; qu'elles ne doivent avoir lieu qu'au moment du desir, ou dans un temps à venir; comme dans :

Je desire Je desirerai ou : J'aurai desiré	qu'il *ait chanté*.
Je desire Je desirerai ou : J'aurai desiré	qu'il *ait été* aimé.
Je desire Je desirerai ou : J'aurai desiré	qu'il *ait été* bon.

nodatif actif *chanté* et l'accessoire *être* sont au pré- ssif du temps causatif présent, ou futur, parceque la ière d'être active exprimée par *ait chanté,* la manière re résultative exprimée par *ait été aimé*, et la manière re inerte exprimée par *ait été bon,* sont terminées, ement dire ont eu lieu au moment où l'on dit : *je de- je desirerai,* ou *j'aurai desiré.* Il n'est pas besoin de qu'à la place de *je desire, je desirerai, j'aurai desiré,* eut substituer *je souhaite*, etc., tout autre modatif , ou toute autre locution exprimant la cause, comme : *ut, il importe, il devient nécessaire, il est juste, il est rtant, il est essentiel, il est bon, il est convenable, il ndispensable, il est urgent,* etc.; le doute, comme : *ute, je ne pense pas, je n'assurerai pas, je ne crois croyez-vous? pensez-vous?* etc.; la crainte, comme : *ains, j'appréhende, je redoute, je tremble, j'ai peur,* etc.; rière, comme : *de grâce, je vous en prie, accordez-moi, s, veuillez,* etc.; la volonté, comme : *je veux, j'exige, mande, j'ordonne, je commande, je ne veux pas, j'en- s, je prétends,* etc.; ou enfin toute locution, comme : *is celà afin, avant, bien, encore, de peur, jusqu'à, , pourvu, sans, soit,* etc. (Voyez plus loin les remar- s sur l'emploi de ces temps.)

EMARQUE. Nous n'avons pas compris le *que* après cha-

que modatif, ou chaque locution, par la raison que ce *que* appartient réellement au temps causatif.

CAUSATIF PASSÉ, PRÉSENT, OU FUTUR.

Les mêmes observations que nous venons de faire relativement aux membres de phrase, ou aux locutions qui demandent l'emploi du temps *causatif présent, ou futur*, sont applicables au *temps causatif passé, présent, ou futur*. Pour nécessiter l'emploi de ce dernier, il suffit de remplacer *l'impératif, le présent, le futur*, et *son prédécessif*, par *le prédécessif du présent, l'imparfait*, ou *son prédécessif, le passé défini*, ou *son prédécessif*, ou enfin *le temps hypothétique*, ou *son prédécessif*. Ainsi, au lieu de dire : *desire, je desire, je desirerai, j'aurai desiré*, si l'on dit : *j'ai desiré, je desirais, j'avais desiré, je desirai, j'eus desiré, je desirerais, j'aurais desiré*, au lieu de : *qu'il chante, qu'il soit aimé, qu'il soit bon*, il faut : *qu'il chantât, qu'il fût aimé, qu'il fût bon*, si ces manières d'être sont pour avoir lieu au moment où l'on parle, ou ont eu lieu postérieurement au moment où le desir a eu lieu, autrement dire depuis l'instant où nous reportent le prédécessif du présent, l'imparfait, le passé défini et le prédécessif de chacun d'eux ; de même que si la manière d'être a eu lieu, a été terminée avant le moment où nous reportent les temps que nous venons de signaler, avant que l'on ait formé le desir, il faut employer le prédécessif du causatif passé, présent, ou futur, et dire : *qu'il eût chanté, qu'il eût été aimé, qu'il eût été bon*, au lieu de : *qu'il chantât, qu'il fût aimé, qu'il fût bon*. (Voyez ci-après les observations sur l'emploi des causatifs.)

EMPLOI DES TEMPS CAUSATIFS
ET DE LEURS PRÉDÉCESSIFS.

On ne peut se le dissimuler, l'emploi de ces temps présente de grandes difficultés, d'après la donnée de toutes les grammaires; mais, pour peu qu'on veuille apporter quelque attention, nous espérons être plus heureux que ne l'ont été les grammairiens à cet égard, c'est-à-dire que nous espérons rendre sensible la solution de cette question.

Pour bien arriver à la compréhension de ceci, nous allons suivre les différents points de vue que peut avoir l'esprit, sous le rapport du temps, dans l'emploi des causatifs et de leurs prédécessifs; par là nous développerons les différents points qui ont pu faire confusion.

D'abord, on doit se rappeler que nous venons de dire qu'après *l'impératif, le présent, le futur*, et son prédécessif, lorsqu'il y a cause, doute, desir, etc., on emploie le *causatif présent, ou futur,* toutes les fois que la manière d'être active, résultative, ou inerte, qui se trouve exprimée dans la proposition grammaticale en complément du modatif, ou de la locution qui précède, n'a son exécution qu'au moment, ou après que la cause, le doute, le desir, etc., a eu lieu. On emploie *le prédécessif* lorsqu'au contraire la cause, le doute, le desir, etc., ne vient qu'après l'exécution de la manière d'être exprimée dans la proposition grammaticale en complément.

Ceci posé, supposons que Pierre est en train de chanter, et que Paul forme un desir relativement à Pierre; il devra dire :

Je *desire* que Pierre CHANTE bien.

C'est-à-dire qu'il devra employer le causatif présent, ou

futur, puisque le desir est exprimé par le présent, et que la manière d'être active exprimée par *chante* a lieu au même moment que le desir.

Maintenant, supposons que Pierre n'a pas encore chanté, qu'il devra chanter demain, ou plus tard, mais que Paul forme toujours son desir au présent, il devra dire encore :

Je *desire* que Pierre CHANTE bien.

puisque, au moment où il forme le desir, l'action n'a pas encore eu lieu.

Maintenant, supposons que Pierre ne doit chanter que dans quelques jours, et qu'on demande à Paul quelle sera demain sa façon de penser à l'égard de Pierre; dans ce cas, il devra dire :

Je *desirerai* qu'il CHANTE bien.

puisque, quoique formé dans un temps à venir, le desir est pour avoir lieu avant l'action de *chanter*.

Maintenant, les choses étant telles, supposons que l'on demande à Paul quelle aura été demain au soir sa façon de penser à l'égard de Pierre; dans ce cas, il devra dire :

J'*aurai desiré* qu'il CHANTE bien.

puisque, quoique considéré comme passé, dans un temps futur, le desir précède l'action de *chanter*.

Maintenant, supposons que Pierre a fini de chanter, mais que Paul en ignore le résultat, et qu'il forme présentement un desir; dans ce cas, il doit dire :

Je *desire* qu'il AIT bien CHANTÉ.

puisque ce desir ne vient qu'après l'action de *chanter*.

Maintenant, supposons, toujours Pierre ayant fini de chanter, ou Pierre devant chanter ce soir, qu'on demande à Paul quelle sera demain sa façon de penser à l'égard de Pierre ; dans ce cas, il devra dire :

Je *desirerai* qu'il AIT bien CHANTÉ.

puisque ce desir ne viendra toujours qu'après l'action de *chanter*.

Maintenant, les choses étant telles, supposons qu'on demande à Paul quelle aura été plus tard sa façon de penser à l'égard de Pierre; dans ce cas, il devra dire :

J'*aurai desiré* qu'il AIT bien CHANTÉ.

puisque, quoique considéré comme passé, dans un temps futur, le desir ne viendra toujours qu'après l'action de *chanter*.

Maintenant, à la place du modatif actif *desirer*, qu'on mette tout autre modatif actif, ou toute locution quelconque, exprimant, comme nous l'avons dit, la cause, le doute, ou le desir, etc; qu'on rapproche, ou qu'on éloigne les époques, en suivant la même marche, on aura toutes les combinaisons de l'emploi du *causatif présent, ou futur* et de son prédécessif; de même que, mettant à la place de l'impératif, du présent, du futur, ou de son prédécessif, *le prédécessif du présent, l'imparfait,* ou *son prédécessif, le passé défini,* ou *son prédécessif,* et enfin *le temps hypothétique,* ou *son prédécessif,* on aura toutes celles de l'emploi *du temps causatif passé, présent, ou futur,* et de *son prédécessif.* Mais, pour ne rien laisser à desirer, nous allons suivre la même marche que pour le causatif présent, ou futur, et son prédécessif.

Pour celà, supposons qu'on demande à Paul quelle

était, il y a quelques jours, sa façon de penser à l'égard de Pierre, qui devait chanter quelques jours après, ou doit chanter dans quelques jours; dans ce cas, il devra dire :

Je *desirais* qu'il CHANTAT bien.

puisqu'au moment du desir, l'action de *chanter* n'avait pas encore eu lieu.

Maintenant, les choses étant telles, supposons qu'on demande à Paul quelle était, quelque temps après, sa façon de penser à l'égard de Pierre; dans ce cas, il devra dire :

J'avais desiré qu'il CHANTAT bien.

puisque le desir a été formé avant que l'action de *chanter* eût lieu.

Maintenant, supposons qu'on demande à Paul quelle fut, dans un temps déterminé, sa façon de penser à l'égard de Pierre, qui n'avait pas encore chanté; dans ce cas, il devra dire :

Je *desirai* qu'il CHANTAT bien.

puisque le desir a été formé avant que l'action de *chanter* eût lieu.

Maintenant, les choses étant telles, supposons qu'on demande à Paul quelle a été, quelque temps après, sa façon de penser, relativement à Pierre; dans ce cas, il devra dire :

J'eus desiré qu'il CHANTAT bien.

puisque l'action de *desirer* a eu lieu avant celle de *chanter*.

Maintenant, supposons que le désir a eu lieu après

l'action de *chanter*, en suivant la même marche, on devra remplacer *chantât* par *eût chanté*.

Maintenant, supposons que ce desir est subordonné à une hypothèse quelconque, que Pierre doit chanter dans quelques jours, et qu'on demande présentement à Paul quelle serait sa façon de penser à l'égard de Pierre; dans ce cas, il devra répondre :

S'il *était* meilleur enfant, je *désirerais* qu'il CHANTAT bien.

ou, ce qui reviendrait absolument au même :

Je *désirerais* qu'il CHANTAT bien, s'il *était* meilleur enfant.

ou, si Paul a eu à se plaindre antérieurement de Pierre :

Je *desirerais* qu'il CHANTAT bien, s'il *eut été* meilleur enfant.

ou, enfin, avec ellipse de l'hypothèse :

Je *desirerais* qu'il CHANTAT bien.

Maintenant, supposons, Pierre devant toujours chanter dans quelques jours, qu'on demande à Paul ce qu'il aurait pensé, il y a quelques jours, si Pierre était, ou eût été meilleur enfant; dans ce cas, il devra dire :

Si Pierre *était* meilleur enfant, j'*aurais desiré* qu'il CHANTAT bien.

ou, s'il a eu à s'en plaindre antérieurement :

Si Pierre *eût été* meilleur enfant, j'*aurais desiré* qu'il CHANTAT bien.

ou encore, avec ellipse de l'hypothèse :

J'*aurais desiré* qu'il CHANTAT bien.

Maintenant, enfin, supposons que l'action de *chanter* a eu lieu, est passée au moment du desir, on devra remplacer *chantât* par *eût chanté*.

Ceci devant suffire à l'intelligence de l'emploi de ces temps, nous allons jeter un coupdœil sur quelques cas particuliers.

REMARQUE *sur l'emploi du temps causatif passé, présent, ou futur.*

Il est certains cas où, quoique le modatif actif, ou la locution qui exprime la cause, le doute, le desir, etc., soit *au présent, au futur,* ou *à son prédécessif,* on emploie *le causatif passé, présent,* ou *futur,* ou *son prédécessif.* Ceci arrive lorsque la manière d'être active, résultative, ou inerte, de la proposition grammaticale en complément, est subordonnée à une hypothèse quelconque, comme dans :

> Je ne *pense* pas qu'il DIFFÉRÂT son voyage, *s'il n'avait pas de puissantes raisons.*

où l'on voit que la manière d'être active, exprimée par DIFFÉRÂT, de la proposition en complément, est subordonnée à l'hypothèse *s'il n'avait pas de puissantes raisons.*

Il n'est pas besoin de dire que, dans cette phrase, on emploie *différât* parceque, au moment où l'on dit : *je ne pense pas,* l'action de *différer* n'a pas encore eu lieu, et que, si elle avait eu lieu antérieurement au moment où l'on dit : *je ne pense pas,* il faudrait :

> Je ne *pense* pas qu'il EUT DIFFÉRÉ son voyage, *s'il n'avait,* ou *s'il n'eût eu de puissantes raisons.*

Remarque sur ORDONNER, RÉSOUDRE, ARRÊTER, EXIGER, DÉCIDER, COMMANDER.

Les grammairiens, comme le font remarquer MM. Bescherelle, disent qu'après ces modatifs actifs, on met tou-

jours le modatif actif, ou l'accessoire *être*, de la proposition en complément, à l'un des temps causatifs; mais il n'en est pas toujours ainsi; car, si l'on peut dire avec Vertot :

> Publius Valérius ORDONNA qu'on *séparât* les haches des faisceaux que les licteurs portaient devant les consuls.

on peut dire avec Condillac :

> Dioclétien ORDONNA que les chefs des Manichéens *seraient* brûlés avec leurs écrits.

par la raison que cette dernière manière de s'exprimer est beaucoup plus positive que l'autre, puisque l'un et l'autre temps causatif expriment toujours les choses d'une manière vague, et que le futur et le temps hypothétique, qu'on emploie quelquefois à leur place, sont beaucoup plus positifs; c'est ainsi que Boileau a dit :

> CROIS-TU que, toujours ferme au bord du précipice,
> Elle *pourra* marcher sans que le pied lui glisse.

Car s'il eût employé le temps causatif présent, ou futur *puisse* au lieu du temps futur *pourra*, il eût semblé douter du fait, au lieu qu'avec *pourra* il semble dire : *moi, je suis certain du fait, mais vous, qu'en pensez-vous?*

Il en est de même lorsque Racine dit :

> CROIRAIS-JE qu'une nuit *a pu* vous ébranler.

il semble dire : *Je suis certain qu'une nuit a pu vous ébranler, mais dois-je le croire?*

C'est ainsi encore qu'après avoir entendu sonner neuf heures, supposons-nous, on peut dire à une personne quelconque :

> PENSEZ-VOUS, DOUTEZ-VOUS, CROYEZ-VOUS qu'il *est* neuf heures.

parce que celà est pour : *il est neuf heures, je le sais;*

mais vous, le pensez-vous? en doutez-vous? le croyez-vous? et, pour peu qu'on lise avec attention, on trouvera une foule de cas semblables dans touts les auteurs.

C'est-à-dire que chaque fois qu'il y a doute, incertitude dans l'esprit de celui qui parle, il doit employer le causatif présent, ou futur, le causatif passé, présent, ou futur, ou l'un de leurs prédécessifs, selon le cas. Chaque fois, au contraire, qu'il s'agit d'une chose certaine, positive, toujours dans son esprit, il doit employer le présent, le futur, ou le temps hypothétique; ainsi Buffon a dit :

> IL SEMBLE que les climats extrêmement chauds *soient* contraires aux chevaux.

Massillon :

> IL SEMBLE qu'on *soit* convenu que la bonne foi ne serait plus une vertu.

Destouches :

> IL SEMBLE que ce *soit* son plaisir favori.

par la raison qu'en avançant celà aucun d'eux n'a la certitude que celà soit positivement; au lieu que Labruyère a dit :

> IL SEMBLE que la rusticité n'*est* autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances.

Bernardin de Saint-Pierre :

> IL SEMBLE que l'abondance *a* épuisé une de ses cornes dans nos jardins et dans nos campagnes.

Raynal :

> IL SEMBLE que le meilleur moyen *était* d'équiper des vaisseaux.

parcequ'aucun d'eux ne doute du fait, que chacun d'eux semble dire : *il est certain.*

Remarque sur LE SEUL, L'UNIQUE, LE PREMIER, LE DERNIER, LE PLUS, LE MOINDRE, LE MEILLEUR, etc.

Si nous consultons toutes les grammaires, l'une après

l'autre, elles nous disent toutes qu'après ces mots il est indispensable de faire usage des temps causatifs ; mais la raison, toujours plus forte que les lois grammaticales, imposées par leurs auteurs, prouve qu'il n'en est ainsi que lorsqu'il y a doute et incertitude ; mais que, lorsqu'il en est autrement, il faut *le présent, le futur*, ou *le temps hypothétique*. C'est ainsi que Rollin a dit :

> Les Egyptiens prétendent être LES PREMIERS qui *ont* établi des fêtes et des processions pour honorer les dieux.

Massillon, en parlant du firmament :

> Voilà LE PREMIER livre que Dieu *a montré* aux hommes,

Pascal :

> LE MOINS de servitude qu'on peut *est* le meilleur.

Montesquieu :

> LE PLUS grand mal que fait un homme sans probité, c'*est* le mauvais exemple qu'il donne.

Il en est de même à l'égard de : *il n'est, il n'y a, jusqu'au, qui, que, dont, où dirait, il suffit, attendre, entendre, prétendre, se plaindre, supposer, douter, tout*, etc.

S'il y a incertitude, ou doute, il faut, selon le cas, le causatif présent, ou futur, ou son prédécessif ; le causatif passé, présent, ou futur, ou son prédécessif ; si, au contraire, il y a certitude, il faut, selon le cas, le présent, le futur, ou le temps hypothétique. Hors ce que nous venons de signaler, et ce que nous avons dit précédemment, il n'y a que la pensée et le goût qui puissent guider dans l'emploi de la concordance des temps causatifs et de leurs prédécessifs. (Voyez *Ellipse*.)

MODATIFS RÉSULTATIFS,

VULGAIREMENT APPELÉS PARTICIPES PASSÉS VARIABLES.

Jusqu'à nos jours, on a fait sur les participes des centaines de traités, parmi lesquels quelques uns sont certainement remarquables par la clarté qu'ils apportent au milieu du chaos ; mais cependant on peut dire avec vérité que l'ensemble est absurde, que touts ceux qui ont traité cette matière se sont perdus eux-mêmes dans un dédale inextricable, œuvre de l'obstination et du manque d'analyse, qui a conduit chacun à approuver et à donner pour règles les plus affreuses balourdises. Oui, l'on peut dire que les meilleurs grammairiens, malgré touts leurs raisonnements et les efforts qu'ils ont faits pour rester sur la voie de la raison, ont égaré ceux qu'ils ont prétendu enseigner, par la tenacité de l'application des règles mécaniques qu'ils ont voulu poser.

Si ce que nous avons dit dans le cours de l'ouvrage (1) a été lu avec un peu d'attention, a été un peu analysé, la question doit être facile à résoudre, quelques développements devront suffire ; car nous ne nous lasserons pas de dire : *il n'existe pas plus de difficultés que de participes, pas plus de participes que de difficultés.*

Pour bien amener à la compréhension du mécanisme de l'accord, nous allons suivre la graduation de la marche de l'action et du résultat. Par là, nous prouverons que ce

(1) Si toutefois on avait passé légèrement sur ce qui précède, nous conseillons de revoir, afin de les lire avec attention, les pages 32, — 113. 114, 115, 116, 117, 118, — 126, 127, 128 ; — 143 ; — 189, 190, — 488, 489 ; — 508, du tome Ier.

qui règle l'accord n'est pas, comme le disent les grammairiens, la place du complément direct, que quelques uns appèlent régime direct, mais *l'objet principal de la pensée;* car il n'y a que l'observation de l'action et du résultat qui, en tout état de cause, puisse régler l'accord, et cette observation ne peut se faire que par celle de l'objet principal de la pensée.

On doit se rappeler que nous avons expliqué la différence qui existe entre les *formes accessoires prédécessives*, ou *temps accessoires prédécessifs*, et les *modatifs résultatifs;* c'est-à-dire que nous avons dit que les formes accessoires prédécessives sont toujours invariables, tandis que les modatifs résultatifs, au contraire, sont toujours variables, et celà, comme nous l'avons dit encore, par la raison :

1° *Que les formes accessoires prédécessives peignent l'action, et que tout ce qui peint l'action est invariable;*

2° *Que les modatifs résultatifs peignent le résultat d'une action quelconque, et que tout ce qui peint le résultat s'accorde en genre et en nombre avec l'objet principal de la pensée.*

Par celà seul, il doit être facile de distinguer la forme accessoire prédécessive du modatif résultatif, et de se fixer sur l'accord; car on doit comprendre que pour faire accorder ce que les grammairiens appèlent participe, il faut que l'objet principal de la pensée ait été primitivement complément direct de l'action que le mot est censé réveiller en nous, en exprimant le résultat. Mais, comme on pourrait éprouver ici quelque difficulté, afin de bien saisir cette observation unique, nous allons procéder par demandes et par réponses.

DEMANDE. Quelle différence existe-t-il entre le sujet d'une proposition et son complément?

RÉPONSE. Que le sujet d'une proposition est l'objet qui fait l'action (1), et que le complément est celui qui reçoit cette action.

DEMANDE. Dans cette phrase :

Pierre aime une femme,

Quel est le sujet ?

RÉPONSE. Le sujet est *Pierre,* puisque c'est *Pierre* qui fait l'action d'*aimer*.

DEMANDE. Quel est le complément ?

RÉPONSE. Le complément est *femme*, puisque c'est sur *femme* que retombe l'action d'*aimer*.

DEMANDE. N'y a-t-il qu'une seule sorte de complément?

RÉPONSE. Non, il y en a deux : le complément *direct*, et le complément *indirect*.

DEMANDE. Quelle différence existe-t-il entre ces deux compléments?

RÉPONSE. Que le complément direct reçoit *directement* l'action faite par le sujet, au lieu que le complément indirect reçoit *indirectement* cette action ; c'est-à-dire que le complément direct emporte le résultat de l'action ; que l'on peut dire :

Pierre AIME *une femme.*

Donc

Une femme EST AIMÉE PAR *Pierre.*

Conséquence qui prouve que *la femme* reçoit le résultat de l'action d'aimer faite par *Pierre;* au lieu que le

(1) On sait que : *Pierre est bon*, est une proposition comme, *Pierre chante*; mais, comme pour qu'il y ait difficulté d'accord, il faut qu'il y ait eu action ; nous ne nous occupons que des propositions formées d'un modatif actif.

complément indirect, ne recevant qu'indirectement l'action, ne peut en emporter le résultat ; que si l'on peut dire :

Pierre COURT APRÈS *une femme,*

on n'en peut pas tirer la conséquence : donc

Une femme EST COURUE *par Pierre,*

par la raison que l'on ne dit pas *courir quelqu'un*, comme on dit : *aimer quelqu'un.*

DEMANDE. Comment appèle-t-on les modatifs actifs dont le complément reçoit directement l'action.

RÉPONSE. On les appèle modatifs actifs *transitifs ;* on les appèle ainsi, parceque *transitif* signifie *qui va directement au-delà du sujet qui fait l'action, et a un complément direct.*

DEMANDE. Comment appèle-t-on ceux dont le complément ne reçoit qu'indirectement l'action.

RÉPONSE. On les appèle *intransitifs ;* on les appèle ainsi, parce que *intransitif* est l'opposé de *transitif*, et signifie par conséquent : *qui ne va pas au-delà du sujet qui fait l'action, et n'a pas de complément direct ;* c'est-à-dire que l'action des modatifs actifs *intransitifs* ne communique jamais son résultat au complément ; qu'il y a toujours entre ce complément et le sujet de l'action un accessoire quelconque, qui détourne le rapport direct de l'action (1) ; comme dans cette phrase, par exemple :

---

(1) On doit savoir, par l'application que nous en avons faite, que *modatif actif transitif* répond à ce que les grammairiens appèlent *verbe actif*, et *modatif actif intransitif*, à ce qu'ils appèlent *verbe neutre*. Ainsi, la différence de ces dénominations ne peut susciter aucune difficulté ; on doit comprendre pourquoi nous avons banni le mot *neutre* et appliqué celui d'*actif* à touts les modatifs qui peignent l'action. Tout modatif qui exprime une action quelconque, qu'il transmette,

Pierre a monté SUR *une maison*,

où l'on voit que l'accessoire *sur* détourne l'action faite par *Pierre*, et qu'on ne peut pas dire : *une maison a été montée par Pierre*, ni par conséquent : *la maison que Pierre a montée est belle ;* mais *la maison* SUR LAQUELLE *Pierre a monté est belle.*

DEMANDE. Dans quel cas alors faut-il accorder, ou ne pas accorder les mots que les grammairiens appèlent *participes.*

RÉPONSE. Il faut les accorder lorsque l'objet principal de la pensée a reçu directement le résultat de l'action.

---

ou non le résultat de cette action à son complément, c'est-à-dire qu'il prène un complément direct, ou indirect, est indubitablement actif, puisque *actif* signifie *qui agit*, ou *qui a la vertu d'agir.*

Pour ce qui est du mot *neutre*, nous nous contenterons de citer ici le dire de M. Vanier, quoiqu'il appèle *verbe d'action*, ou simplement *verbe*, ce que nous appelons *modatif actif* : « La fatale lettre N, dont nos lexicographes frappent certains verbes du cachet de neutralité, met le désordre dans bien des têtes. Pourquoi ne pas les appeler par leur nom, *verbe d'action ?* Qu'un homme veille, ou qu'il veille un malade ; qu'un autre écrive, ou qu'il écrive une lettre, font-ils autre chose que d'être en action ?... Celui qui monte au clocher agit-il différemment que celui qui monte des bouteilles de la cave ? N'est-ce pas toujours l'action de *monter ?* Seulement celle-ci est *transitive*, le sujet monte quelque chose (des bouteilles) ; l'autre est *intransitive*, mais quoiqu'il ne monte rien, il n'en fait pas moins l'action de monter. Touts les grammairiens de la nouvelle école ont proscrit de leur nomenclature le mot de verbe *neutre*. « Malgré mon respect pour l'usage (dit Boniface, page 27), il m'est impossible d'admettre les dénominations d'*actif* et de *neutre*..., parceque touts ces verbes..., exprimant des actes, des actions, sont essentiellement actifs. »

Ainsi chaque fois qu'on aura à consulter un dictionnaire quelconque, on se rappèlera qu'il est essentiel de traduire *verbe actif* par *modatif actif transitif*, et *verbe neutre* par *modatif actif intransitif*.

DEMANDE. Comment reconnaît-on l'objet principal de la pensée?

RÉPONSE. En s'interrogeant, en se demandant de qui, ou de quoi parlé-je, lorsque je dis :

PIERRE *aime une femme.*

Car, dans ce cas, la réponse apprend toujours quel est l'objet principal de la pensée; c'est-à-dire, que pour *Pierre aime une femme*, la réponse sera : je parle de *Pierre*, et je dis qu'il *aime une femme;* ce qui prouve bien que c'est de *Pierre* dont il est question, et que c'est lui qui est l'objet principal de la pensée.

DEMANDE. L'objet principal de la pensée vient-il toujours en tête de la phrase?

RÉPONSE. Très souvent; cependant ce n'est pas une règle générale, car il arrive quelquefois que l'esprit, pour rendre la pensée, remonte vers le sujet de l'action; comme dans cette phrase, par exemple, en parlant *d'oiseaux :*

Pierre LES *a tués,*

où l'on voit que LES, pour *lesquels oiseaux*, est objet principal de la pensée, quoique ne venant qu'après *Pierre*.

DEMANDE. Mais dans cette phrase, qu'est-ce qui prouve que *les* est plutôt objet principal de la pensée que *Pierre?*

RÉPONSE. C'est que pour répondre : *Pierre les a tués*, il faut naturellement que *les oiseaux* soient l'objet principal de la conversation; car on comprend qu'au moment où chacun parlerait de *Pierre* tout particulièrement, au moment où l'on dirait (ce qui n'est qu'une supposition) : *Pierre est un homme intrépide, Pierre est un chasseur déterminé, mais Pierre est bon père et bon époux,* si quel-

qu'un venait dire : *Pierre les a tués,* chacun demanderait qu'est-ce que celà signifie? Et si l'on répondait : je parle *des oiseaux*, et je dis que *Pierre les a tués*, chacun répondrait : mais il ne s'agit pas d'*oiseaux*, l'objet de notre conversation est *Pierre ;* il a pu tuer des oiseaux, mais il ne s'agit pas de celà pour le moment; au lieu que si la conversation roulait sur des *oiseaux*, et que quelqu'un vint dire : *Pierre les a tués,* personne ne demanderait qu'est-ce que celà signifie; preuve que cette phrase serait selon l'objet principal de la conversation, ou de la pensée de chacun.

Cette nuance, qui du reste est sensible, demande quelque attention, et, si elle est bien sentie, dans l'examen que nous ferons bientôt des règles posées par les grammairiens, on comprendra tout le ridicule de celles même posées par ceux qui se gendarment contre le manque de logique de leurs confrères; et l'on pourra de soi-même lever toutes les prétendues difficultés attachées à cette matière.

Demande. N'est-il pas un moyen plus bref pour arriver à connaître s'il faut, ou non, l'accord dans ces sortes de phrases?

Réponse. Si; car il est à remarquer que chaque fois que l'objet qui a fait l'action est immédiatement suivi de celui qui l'a reçue, l'objet principal de la pensée est celui qui vient en second, et exige que le mot sur lequel est l'embarras de l'accord s'accorde en genre et en nombre avec lui, par la raison qu'étant l'objet principal de la pensée, et n'ayant pas fait l'action, il fait du mot sur lequel est l'embarras de l'accord un modatif résultatif, et que la fonction du modatif résultatif est toujours de s'accorder; ainsi, dans :

(en parlant d'une femme), *Pierre* L'*a* CONNUE,
(en parlant d'enfants), *Pierre* LES *a* BATTUS,
(en parlant de livres), *Pierre* LES *a* LUS, etc,

les mots : CONNUE, BATTUS, LUS, sont des modatifs résultatifs, et s'accordent par conséquent avec les mots L', LES, parcequ'ils suivent immédiatement le mot *Pierre,* sujet des actions *connaître, battre, lire;* dont la *femme,* représentée par L', les *enfants* et les *livres,* représentés par LES, ont reçu directement le résultat. On comprend qu'il n'est pas besoin qu'il s'agisse positivement de *Pierre* comme sujet; que *Pierre* peut être remplacé par un, ou plusieurs noms de personnes, ou de choses, soit au masculin, soit au féminin, ou par des substantifs représentatifs; de même qu'il n'est pas besoin qu'il s'agisse toujours des substantifs représentatifs *le, la, les;* touts autres substantifs représentatifs ne changeraient rien à la construction de la phrase, ni à la fonction des modatifs résultatifs; c'est-à-dire qu'une femme, prenant la parole, pourrait dire en parlant d'elle :

Pierre, ou *Paul* M'*a* BATTUE,
Pierre et *Paul* M'*ont* BATTUE,
il M'*a* BATTUE,
ils M'*ont* BATTUE,
on M'*a* BATTUE;

ou bien encore, en parlant à une autre femme :

Pierre, ou *Paul* T'*a* BATTUE,
Pierre et *Paul* T'*ont* BATTUE,
il T'*a* BATTUE,
ils T'*ont* BATTUE,
on T'*a* BATTUE, etc;

car on comprend qu'on peut suivre la même marche au pluriel en substituant *nous, vous,* à *me* et *te.*

DEMANDE. Lorsque l'objet qui a fait l'action et celui qui

a reçu cette action directement, ou indirectement, sont immédiatement ensemble, comme dans les exemples que nous avons cités, doit-on en conclure qu'il faut toujours accord?

Réponse. Non, puisque, pour qu'il y ait accord, il faut que l'objet principal de la pensée ait été complément direct de l'action qu'est censé réveiller en nous le mot qui en peint le résultat, et qu'il peut n'en être pas toujours ainsi, puisque dans :

ils M'*ont* PLU, *ils* T'*ont* PLU, *ils* NOUS *ont* PLU,

il n'y a pas accord, quoique les trois mots *ils* aient fait l'action, et soient immédiatement placés auprès de *me*, *te*, *nous*, qui n'ont fait que de la supporter; et celà se comprend, puisque *me*, *te*, *nous*, dans ce cas, n'ont été que compléments *indirects* de l'action de *plaire*, par la raison qu'*on ne plaît, ni quelqu'un, ni quelque chose*, qu'*on ne plaît qu'*À *quelqu'un*, ou À *quelque chose* ; ce qui fait que l'action de *plaire* ne saurait avoir qu'un complément indirect, et que lorsque ce complément indirect devient l'objet principal de la pensée, il ne peut y avoir accord, puisque, encore une fois, l'accord n'existe que lorsque l'objet principal de la pensée a reçu directement l'action, qu'il en supporte par conséquent le résultat.

Demande. Alors, il doit être facile d'expliquer pourquoi dans :

Pierre a AIMÉ *une femme*.

le mot *aimé* est invariable, et pourquoi, au contraire, il est variable dans :

une femme a été AIMÉE *par Pierre*.

Réponse. Certes, puisque l'on comprend 1° que, dans le premier cas, *aimé* est une forme accessoire prédéces-

sive, par la raison que l'objet principal, qui est *Pierre*, a fait lui-même l'action d'aimer; ce qui prouve que *aimé* ne peut peindre que l'action, et est par conséquent invariable; 2° que, dans le second cas, *aimée* est un modatif résultatif, par la raison que l'objet principal, qui est *femme*, n'a pas fait l'action, mais en a reçu le résultat; ce qui prouve que *aimée* ne peut peindre que le résultat, et est par conséquent variable.

DEMANDE. Mais comment se fait-il que l'objet principal de la pensée est *Pierre* dans le premier cas, et *femme* dans le second?

RÉPONSE. Parceque l'esprit a passé d'un sujet à l'autre, c'est-à-dire que, dans le premier cas, l'esprit, se portant entièrement sur *Pierre*, n'a parlé de la *femme* que comme d'une idée accessoire, ou relative à cet objet principal; mais que, dans le second, l'esprit s'est entièrement reporté sur cette idée accessoire, et en a fait un objet principal; c'est ainsi que souvent, après avoir dit :

j'ai TUÉ des oiseaux,

l'esprit se reportant sur le complément direct *oiseaux*, on ajoute :

les oiseaux que j'ai TUÉS sont très beaux.

parcequ'en premier on n'a, pour ainsi dire, parlé que de soi, que de ce qui est relatif à soi; qu'on n'a parlé des oiseaux que pour déterminer l'action qu'on a faite, la rendre compréhensible; car si l'on disait seulement : *j'ai tué....*, on conçoit qu'il n'y aurait là rien de complet ; c'est pourquoi on est obligé de parler des oiseaux, quoique ne parlant que de soi; et, comme on a une, ou plusieurs idées à émettre relativement aux *oiseaux*, on est naturellement forcé de prendre *oiseaux*, qui n'étaient d'abord qu'un

objet accessoire, et d'en faire un objet principal, afin d'émettre les différentes idées qui y sont relatives.

Demande. Pourquoi dans ce dernier cas, c'est-à-dire dans :

les oiseaux que j'ai tués sont très beaux.

le mot tués revient-il, et peint-il plutôt le résultat que l'action?

Réponse. Parceque si l'on disait seulement :

les oiseaux sont très beaux.

on pourrait ne pas savoir s'il s'agit des *oiseaux* qui ont été *tués*, ou d'autres oiseaux; c'est ce qui fait que la pensée, desireuse de se faire comprendre, ajoute cette phrase déterminative, c'est-à-dire, intercalle cette phrase dans la phrase principale; car aussitôt que le mot *oiseaux* est émis, prononcé, la pensée, craignant de n'être pas comprise, ajoute : *que j'ai tués*, et termine alors la phrase en émettant les diverses idées qui se rattachent directement à l'objet principal de la pensée. De là, alors, *les oiseaux*, objet principal de la pensée; *que j'ai tués*, phrase déterminative, nécessaire à faire comprendre qu'il s'agit des oiseaux qu'on a fait l'action de *tuer*, et non de touts autres; et enfin *sont très beaux*, idée qui se rattache directement à *oiseaux;* ce qui fait que : *les oiseaux que j'ai tués sont très beaux*, ne signifie positivement que : *les oiseaux sont très beaux, ceux-là* (les oiseaux) *que j'ai tués*.

Maintenant, il est facile d'expliquer pourquoi *tués*, dans cette phrase, peint plutôt le résultat que l'action; car on doit comprendre que l'objet principal de la pensée étant *oiseaux*, et les *oiseaux* n'ayant pas fait l'action de *tuer*, puisqu'ils en ont reçu le résultat, il ne

ıt être question d'action, mais de résultat; c'est-à-dire
: celui qui parle n'a pas l'intention de réveiller, en
ui qui l'écoute, l'action qu'il a faite, de parler de
te action, mais bien de lui faire envisager le résul-
de cette action; c'est pourquoi *tués* doit s'accorder
genre et en nombre avec *oiseaux*, objet principal de la
ısée.

)EMANDE. Mais n'est-il pas des cas où, quoique appar-
ınt à des modatifs actifs intransitifs, quoique l'objet
ıcipal de la pensée ait fait l'action, les mots s'accor-
ıt en genre et en nombre avec cet objet principal?
ıÉPONSE. Si, car dans :

Des femmes sont VENUES,
Des hommes sont MORTS,
Des femmes sont SORTIES, *etc.*

ues, morts, sorties, s'accordent en genre et en nombre
c les objets principaux de la pensée, et appartiènent
endant aux modatifs actifs intransitifs, *venir, mourir*,
ir. D'après quelques grammairiens, ceci tient pure-
ıt à l'usage, parceque, disent-ils, on s'est habitué
ɔnsidérer ces sortes de mots comme de vrais modatifs
'tes; c'est-à-dire que, d'après eux, on dit: *ces femmes*
t VENUES, comme on dit: *ces femmes sont* BONNES, *sont*
ES, etc.; *ces hommes sont* MORTS, comme : *ces hommes*
! FORTS, GRANDS, etc.; et *ces femmes sont* SORTIES,
ıme : *ces femmes sont* BONNES, etc.

lors de cette considération, on pourrait croire, comme
s l'avons déjà dit, que le résultat de l'action, ne se por-
; sur aucun complément, est vu en l'objet même qui a
l'action, ce qui revient toujours au même; mais nous
uons, contre notre dire, que c'est plutôt le fait de
ıge que celui de cette considération, et qu'on en a

fait un abus en certains cas; car si l'on dit : *ces femmes sont* SORTIES, celà devrait se borner au présent, et lorsqu'il s'agit d'un passé, on devrait remettre l'action en avant, et dire : *ces femmes* ONT SORTI *hier*, plutôt que, *ces femmes* SONT SORTIES *hier*, puisque *ces femmes* SONT SORTIES réveille un présent, une actualité incompatible avec l'idée de l'accessoire *hier;* si *les femmes* ONT SORTI *hier*, elles ne peuvent être SORTIES au moment où l'on parle, bien que l'on puisse dire : *ces femmes* SONT SORTIES DEPUIS *hier* parcequ'alors la sortie n'a pas été interrompue, qu'elle s'est continuée jusqu'au moment où l'on parle. Mais les grammairiens n'ont pas pour habitude d'y regarder de si près, et ne craignent pas d'autoriser : cette *femme* EST SORTIE *hier, mais elle* EST REVENUE *de suite;* ce qui est véritablement absurde; car, en considérant même les mots *sortie* et *revenue* comme de simples modatifs inertes, cette rédaction n'est pas soutenable, puisqu'on ne saurait dire : *cette femme* EST BONNE *hier, mais elle* EST MÉCHANTE *de suite;* qu'il faudrait : *cette femme* A ÉTÉ BONNE *hier, mais elle* A ÉTÉ MÉCHANTE *de suite*. Or, comme on ne dirait pas, à tort peut-être : *cette femme* A ÉTÉ SORTIE *hier, mais elle* A ÉTÉ REVENUE *de suite*, on ne peut pas dire que les mots *sorties, venues*, sont considérés comme modatifs inertes. Quelques grammairiens disent que c'est par euphonie que l'on substitue dans ces sortes de phrases *sont* à *ont*; ce raisonnement est faux, car *ces femmes sont sorties* est pour ces femmes *sont* AYANT sorti, où l'on voit qu'il ne s'agit vraiment que d'action; mais il serait vrai qu'il serait encore contre eux, car l'euphonie n'a jamais empêché d'être raisonnable, et n'a jamais défendu, par conséquent, de dire : *ces femmes* SONT SORTI, *mais elles* SONT REVENU *de suite*, sans accorder *sorti*, *revenu*,

comme on dirait sans considération d'euphonie : *ces femmes* ONT SORTI *hier, mais elles* ONT REVENU *de suite;* ou, si l'on veut considérer ces mots comme des modatifs inertes : *ces femmes* ONT ÉTÉ SORTIES *ce matin, mais elles* ONT ÉTÉ REVENUES *de suite,* constructions qui peuvent paraître singulières par le manque d'habitude, mais qui sont selon la raison et la logique.

DEMANDE. Mais en se conformant à l'usage, tout absurde qu'il est, touts les modatifs actifs intransitifs sont-ils dans le même cas; c'est-à-dire, s'accordent-ils avec l'objet principal de la pensée?

RÉPONSE. Non, sans doute. L'usage a admis : *cette personne* EST SORTIE, *cette personne* EST VENUE, *cette personne* EST TOMBÉE, etc.; mais il n'a pas admis : *cette personne* EST MENTIE, *cette personne* EST DORMIE, *cette personne* EST TRESSAILLIE, *cette personne* EST RIE, etc. Si la coquette euphonie a repoussé : *cette personne* A SORTI, A VENU, A TOMBÉ, etc., elle a conservé : *cette personne* A DORMI, A MENTI, A TRESSAILLI, A RI, etc.; et il est si vrai que l'habitude est une seconde nature plus forte que la raison, du moins chez beaucoups de gents, que l'on est presque tenté de l'approuver, sans autre raisonnement que l'entraînement de l'habitude.

DEMANDE. Y a-t-il un moyen pour reconnaître les modatifs actifs intransitifs dont l'usage a admis l'accord?

RÉPONSE. Non, il n'y a franchement que l'observation qui puisse amener à cette connaissance, à moins d'en donner la nomenclature; et c'est ce que nous allons faire, afin d'aller au devant de toute difficulté.

Les modatifs qui, quoique intransitifs; c'est-à-dire, qui, quoique ne prenant pas de complément direct, s'accordent en genre et en nombre avec le sujet de l'action

qu'ils expriment, lorsqu'ils sont précédés de l'un des temps de l'accessoire *être*, sont à notre connaissance :

Aller.	Dépérir.	Escadronner.	Réchoir.
Chancir.	Dériver.	Intervenir.	Revenir.
Choir.	Désancrer.	Maigrir.	Reparaître.
Convenir.	Descendre.	Mourir.	Rester.
Crouler.	Devenir.	Onduler.	Retenir.
Croupir.	Disconvenir.	Paraître.	Retomber.
Débûcher.	Disparaître.	Partir.	Revenir.
Décamper.	Divorcer.	Parvenir.	Seoir.
Décéder.	Échoir.	Périr.	Sortir.
Déchoir.	Éclore.	Pommer.	Suranner.
Découler.	Émaner.	Précéder.	Tomber.
Décroître.	Embouquer.	Provenir.	Trépasser.
Dégénérer.	Endiabler.	Rabougrir.	Venir.
Demeurer.	Enrager.	Réchapper.	

C'est-à-dire que l'on dit :

Ces personnes sont ALLÉES,
Ces choses sont CHANCIES, etc.

DEMANDE. Lorsque l'objet principal de la pensée fait l'action, que cet objet principal se compose d'un, ou de plusieurs individus, est-il nécessaire de l'observer pour le mot qui réveille en nous cette action?

RÉPONSE. Non, puisque ce mot est une forme accessoire, prédécessive, et que cette forme accessoire est toujours invariable, c'est-à-dire que dans :

Pierre a AIMÉ *une femme.*
Pierre et Paul ont AIMÉ *une femme.*
On a AIMÉ *une femme.*
Touts les hommes ont AIMÉ *une femme.*

Aimé est toujours resté *aimé*, par la raison qu'il réveille l'action faite par *Pierre*, dans le premier cas ; par *Pierre* et *Paul*, dans le second ; par *on*, dans le troisième ; et enfin par *les hommes*, dans le quatrième.

DEMANDE. Alors il en serait de même si à la place de ces objets principaux, *Pierre*, *Pierre* et *Paul*, etc., qui sont du masculin, on en substituait d'autres qui fussent du féminin ?

Réponse. Sans doute, car on dirait également :

Hortense a AIMÉ *une femme ;*
Hortense et Pauline ont AIMÉ *une femme*, etc. ;

sans changer *aimé ;* et celà parcequ'il s'agit toujours de l'action faite par ces objets principaux.

Demande. Mais, dans ces exemples, le complément est toujours *femme ;* si l'on changeait ce complément, celà n'amènerait-il pas quelque changement à la forme accessoire prédécessive *aimé ?*

Réponse. Non, puisqu'elle est essentiellement invariable ; il en serait de même si l'on disait :

Pierre a AIMÉ *un homme.*
Il a AIMÉ *un homme.*
Pierre et Paul ont AIMÉ *un homme.*
Pierre a AIMÉ *des hommes.*
Il a AIMÉ *des hommes.*
Pierre et Paul ont AIMÉ *des hommes,*
Hortense a AIMÉ *un homme.*
Elle a AIMÉ *un homme.*
Hortense et Pauline ont AIMÉ *un homme.*
Elles ont AIMÉ *un homme.*
Hortense a AIMÉ *des hommes.*
Elle a AIMÉ *des hommes.*
Hortense et Pauline ont AIMÉ *des hommes.*
Elles ont AIMÉ *des hommes,* etc.

Car on comprend qu'on pourrait citer des exemples sans nombre, en substituant aux noms *Pierre, Pierre et Paul*, etc., d'autres noms d'hommes, de femmes, ou d'animaux ; ou en substituant aux mots *homme, hommes*, qui sont en compléments, soit des noms propres d'hommes, ou de femmes, soit des noms de plantes, d'animaux, etc., c'est-à-dire que *aimé* sera toujours *aimé* invariable chaque fois que l'objet principal de la pensée aura fait l'action, ou que, sans avoir fait l'action, il n'aura pu en supporter le résultat, l'action ayant été intransitive, comme dans :

Hortense, après laquelle Pierre a couru, est belle.
La maison sur laquelle Pierre a monté est belle ;

où l'on voit que s'il n'y a pas accord, c'est parceque *Hortense* et *maison* n'ont été que complément indirect de l'action; qu'ils n'ont pas reçu par conséquent le résultat de l'action; qu'on ne peut pas dire : *Hortense a été courue*, ni *la maison a été montée par Pierre*.

De même qu'au contraire *aimé* sera toujours variable chaque fois que l'on prendra pour objet principal de la pensée l'être, ou la chose qui aura été déjà complément direct d'une action quelconque; chaque fois que l'objet principal de la pensée n'aura pas fait l'action, mais en aura reçu le résultat, comme dans :

Une femme a été AIMÉE *par Pierre*, etc.

DEMANDE. Pour que le mot soit variable, est-il nécessaire qu'il soit précédé de la forme accessoire prédécessive *été?*

RÉPONSE. Non, c'est une preuve de variabilité, sans doute, mais il peut n'en être pas ainsi; c'est-à-dire que chaque fois que *été* précède le mot qui réveille en nous l'action et le résultat, *été* étant une forme accessoire, et deux formes accessoires ne pouvant se trouver immédiatement ensemble, c'est une preuve que le mot qui vient après, lorsqu'il s'est agi d'action, est un modatif résultatif, et qu'il est par conséquent variable, puisque touts les modatifs résultatifs le sont. Mais touts les modatifs résultatifs ne sont pas précédés de la forme accessoire *été*, puisque dans : *les oiseaux que j'ai tués sont très beaux*, le mot *tués* est un modatif résultatif, et qu'il n'en est pas précédé; c'est ainsi que dans :

Les motifs QU'on *a* EXAMINÉS sont remarquables.
Les raisons QUI *furent* ÉMISES dans cette assemblée sont notoires.
Les hommes QUI *seront* TUÉS dans cette affaire seront de véritables victimes de leurs passions.

Les mots : *examinés, émises, tués*, sont des modatifs

résultatifs sans être précédés de la forme accessoire *été*, par la raison que les objets principaux de la pensée, qui sont *les motifs* dans le premier cas, *les raisons* dans le second, et *les hommes* dans le troisième, représentés par *qu'*, dans le premier cas, et *qui* dans les deux autres n'ont pas fait l'action d'*examiner*, d'*émettre*, ni de *tuer*, mais qu'ils en ont supporté le résultat; qu'ils ont été chacun le complément direct de l'action, puisqu'on a dit, ou pu dire : *on examine des motifs, on émet des raisons, on tue des hommes*; où l'on voit que *motif* est complément direct d'*examiner*; *raison*, d'*émettre*; et *homme*, de *tuer*. Or, ayant fait de chacun de ces compléments l'objet principal de la pensée, *examinés*, *émises*, *tués*, peignent le résultat, et sont par conséquent modatifs résultatifs, et variables.

Pour peu qu'on réfléchisse à ce qui vient d'être dit dans les quelques réponses aux demandes qui ont été faites, nous croyons qu'il ne peut exister la plus petite difficulté dans la pratique de toutes les questions grammaticales touchant cette matière. Mais, comme on ne saurait trop rendre palpable cette malheureuse question des participes, nous allons passer en revue les phrases dites à difficultés, tout en examinant les règles posées par les grammairiens.

DEMANDE. Pourquoi faut-il accorder *vu* dans (en parlant d'enfants) :

Pierre LES *a* VUS frapper leur père,

et ne pas l'accorder dans (toujours en parlant d'enfants):

Pierre LES *a* VU frapper par leur père.

RÉPONSE. Parceque dans le premier cas, en ramenant la phrase au présent et à sa construction naturelle, on aurait :

Pierre VOIT LES ENFANTS frapper leur père.

Où l'on voit que *les enfants* sont complément direct de l'action de *voir ;* puisque l'on peut dire :

Les enfants sont VUS par Pierre, frappant leur père.

Ainsi, l'on comprend que dans :

Pierre LES *a* VUS frapper leur père,

les enfants étant l'objet principal de la pensée, et ayant reçu le résultat de l'action de *voir*, VUS ne peut être qu'un modatif résultatif, et doit par conséquent s'accorder en genre et en nombre avec LES, pour *lesquels enfants.* Au lieu que dans le second cas, en ramenant la phrase au présent et à sa construction naturelle, on aurait :

Pierre VOIT LE PÈRE frapper les enfants,

Où l'on voit que *les enfants* ne sont plus complément direct de l'action de *voir*, puisque c'est *le père* qui fait l'action de frapper. Ainsi dans :

Pierre LES *a* VU frapper par leur père,

l'objet principal de la pensée étant LES, pour *lesquels* enfants, et *les enfants* n'ayant pas reçu le résultat de l'action de voir, VU ne peut pas s'accorder avec *enfants*, c'est-à-dire que VU doit rester invariable.

DEMANDE. Mais n'est-il pas un moyen plus bref pour savoir dans quel cas il faut, ou non, accord ?

RÉPONSE. Si, car il est à remarquer que chaque fois que l'objet principal de la pensée est le sujet de l'action du modatif indéfini (vulgairement appelé *infinitif*), qui vient immédiatement après le modatif résultatif, ou la forme accessoire prédécessive, il y a accord de genre et

de nombre avec l'objet principal de la pensée, ou, ce qui revient au même, avec le sujet du modatif actif indéfini, c'est-à-dire que l'on accorde *vus* dans *Pierre les a vus frapper leur père*, parceque *les enfants* ont fait eux-mêmes l'action de *frapper*, qu'ils ont été sujet de cette action ; au lieu qu'on ne l'accorde pas dans *Pierre les a vu frapper par leur père*, parceque *les enfants* n'ont pas fait l'action de *frapper*, puisque c'est *le père* qui l'a faite.

Ainsi, l'on comprend que dans :

Les personnes QUE j'ai ENTENDUES chanter étaient belles ;
(en parlant des personnes) *Je* LES *ai* ENTENDUES *chanter.*

ENTENDUES s'accorde en genre et en nombre avec *les personnes* (objet principal de la pensée), parceque ce sont les personnes qui ont fait l'action de *chanter*, qu'ayant fait cette action, elles se sont trouvées dans la phrase naturelle et primitive, entre le modatif *chanter* et le modatif *entendre* ; c'est-à-dire que dans : *j'entends des* PERSONNES *chanter*, les personnes se trouvent entre *j'entends* et *chanter*, ce qui fait qu'elles reçoivent immédiatement le résultat de l'action d'entendre. — De même dans :

Les enfants QUE j'ai VUS dessiner étaient beaux ;
(en parlant des enfants) *Je* LES *ai* VUS *dessiner.*

VUS s'accorde en genre et en nombre avec *les enfants* (objet principal de la pensée), parceque ce sont *les enfants* qui ont fait l'action de *dessiner*. — Dans :

La poule QUE j'ai LAISSÉE manger dans ma main était belle ;
(en parlant de la poule) *Je* L'*ai* LAISSÉE *manger plusieurs fois.*

LAISSÉE s'accorde en genre et en nombre avec *la poule* (objet principal de la pensée), parceque c'est *la poule* qui a fait l'action de manger. — Dans :

Les hommes QUE j'ai VUS battre étaient de vrais Alcides;
(en parlant des hommes) *Je* LES *ai* VUS *battre.*
id. *Je* LES *ai* VUS *vaincre leurs adversaires.*

VUS s'accorde en genre et en nombre avec *les hommes* (objet principal de la pensée), parceque ce sont *les hommes* qui ont fait l'action de *battre*, de *vaincre*.

Au lieu que dans :

Les chansons que j'ai ENTENDU *chanter étaient belles ;*
(en parlant des chansons) *Je les ai* ENTENDU *chanter.*

ENTENDU est invariable, par la raison que *les chansons* (objet principal de la pensée) n'ont pu faire l'action de *chanter*. — Dans :

Les enfants que j'ai VU *dessiner par Vernet étaient beaux ;*
(en parlant des enfants) *Je les ai* VU *dessiner.*

VU est invariable, par la raison que *les enfants* (objet principal de la pensée) n'ont pas fait l'action de *dessiner*, puisque ce sont eux qui ont été *dessinés par* Vernet.

Et l'on comprend qu'il n'y aurait pas *par Vernet*, que celà ne changerait rien à VU, si la pensée était telle; c'est-à-dire que si la pensée était que *les enfants* n'ont pas fait l'action de *dessiner*, on dirait seulement : *les enfants que j'ai* VU *dessiner sont beaux ; je les ai* VU *dessiner;* et VU invariable ferait comprendre de suite que *les enfants* ont été *dessinés* par quelqu'un. De même que si VUS était variable, sans rien changer à la phrase, on comprendrait que *les enfants* fesaient eux-mêmes l'action de *dessiner*, tant il est vrai que toujours la pensée est le seul guide de l'écrivain. — Dans :

La poule que j'ai LAISSÉ *manger par le renard était belle ;*
(en parlant de la poule) *Je l'ai* LAISSÉ *manger.*

Lassé reste invariable, par la raison que ce n'est pas *la poule* (objet principal de la pensée) qui a fait l'action de *manger*, puisqu'elle a été *mangée* par le renard. — Dans :

Les hommes que j'ai VU *battre par leurs adversaires n'étaient pas des Alcides;*
(en parlant des hommes) *Je les ai* VU *battre.*
id. *Je les ai* VU *vaincre par leurs adversaires.*

Vu reste invariable, par la raison que *les hommes* (objet principal de la pensée) n'ont pas fait l'action de *battre*, ni celle de *vaincre*, puisqu'ils ont été *battus* et *vaincus* par *leurs adversaires*.

On comprend qu'il en est de même pour touts les autres cas; c'est-à-dire chaque fois que la construction est semblable, comme dans :

Les obstacles que j'ai FAILLI *rencontrer sont dangereux.*
Les avantages que j'ai CRU *trouver sont rares.*
Les hommes que j'ai SUPPOSÉ *connaître sont extraordinaires.*
Les anecdotes que j'ai DU *raconter sont fausses.*
Les femmes que j'ai PRÉTENDU *reconnaître ne sont pas celles-ci.*
Les causes que j'ai EU *à défendre ont toujours été bien défendues.*

Où l'on voit qu'il n'y a accord ni dans l'un ni dans l'autre cas, par la même raison que nous venons d'expliquer; c'est-à-dire que, dans le premier cas, FAILLI est invariable, parceque ce ne sont pas *les obstacles* (objet principal de la pensée) qui ont fait l'action de *rencontrer*, puisqu'au contraire, ils ont été *rencontrés* par la personne qui parle; dans le second cas, CRU est invariable, parceque ce ne sont pas *les avantages* (objet principal de la pensée) qui ont fait l'action de *trouver*, puisqu'au contraire, ils ont été *trouvés* par la personne qui parle; dans le troisième cas, SUPPOSÉ est invariable, parceque ce ne sont pas *les hommes* (objet principal de la pensée) qui ont fait l'action

de *connaître,* puisqu'au contraire, ils ont été *connus* par la personne qui parle; dans le quatrième cas, DÛ est invariable, parceque ce ne sont pas *les anecdotes* (objet principal de la pensée) qui ont fait l'action de *raconter,* puisqu'au contraire, elles ont été *racontées* par la personne qui parle; dans le cinquième cas, PRÉTENDU est invariable parceque ce ne sont pas *les femmes* (objet principal de la pensée) qui ont fait l'action de *reconnaître,* puisqu'au contraire elles ont été *reconnues*, par la personne qui parle; et enfin dans le dernier cas, EU est invariable, parceque ce ne sont pas *les causes* (objet principal de la pensée) qui ont fait l'action de *défendre,* puisqu'au contraire elles ont été *défendues* par la personne qui parle.

Ceci doit être d'autant plus facile à saisir, qu'en ramenant ces phrases au présent, et à leur construction primitive, on dirait :

1° (Parlant de soi) *Je* FAILLIS *rencontrer* des obstacles.
2° (Parlant de soi) *Je* CROIS *trouver* des avantages.
3° (Parlant de soi) *Je* SUPPOSE *connaître* des hommes.
4° (Parlant de soi) *Je* DOIS *raconter* des anecdotes.
5° (Parlant de soi) *Je* PRÉTENDS *reconnaître* des femmes.
6° (Parlant de soi) *J'*AI des causes *à défendre*.

où l'on voit que *les obstacles, les avantages, les hommes, les anecdotes, les femmes, les causes,* ne sont pas complément direct des actions *faillir, croire, supposer, devoir, prétendre, avoir,* puisqu'au contraire, le complément de chacune de ces actions est, dans le premier cas, *rencontrer ;* dans le second *trouver ;* dans le troisième, *connaître ;* dans le quatrième, *raconter;* dans le cinquième, *reconnaître,* et dans le dernier, *défendre;* c'est-à-dire que si l'on demandait : *que faillissez-vous? que croyez-vous? que supposez-vous? que devez-vous? que prétendez-vous?* et enfin, *qu'avez-vous?* la réponse serait, dans le premier

cas, *rencontrer;* dans le second, *trouver*; dans le troisième, *connaître;* dans le quatrième, *raconter;* dans le cinquième, *reconnaître;* et enfin, dans le sixième, *défendre*. Ce qui prouve que chacun de ces modatifs actifs indéfinis est complément direct de l'action qui précède; et que par conséquent, *les obstacles*, *les avantages*, *les hommes*, *les anecdotes*, *les femmes*, *les causes*, ne peuvent être complément direct des actions *faillir*, *croire*, *supposer*, *devoir*, *prétendre*, *avoir*, d'autant plus qu'ils le sont de *rencontrer*, *trouver*, *connaître*, *raconter*, *reconnaître*, *défendre*.

Or, puisque dans les phrases au passé, dans :

(En parlant des obstacles) *Les obstacles que j'ai* FAILLI *rencontrer sont dangereux.*
(En parlant des avantages) *Les avantages que j'ai* CRU *trouver sont rares.*
(En parlant des hommes) *Les hommes que j'ai* SUPPOSÉ *connaître sont extraordinaires.*
(En parlant des anecdotes) *Les anecdotes que j'ai* DU *raconter sont toutes fausses.*
(En parlant des femmes) *Les femmes que j'ai* PRÉTENDU *reconnaître ne sont pas celles-ci.*
(En parlant des causes) *Les causes que j'ai* EU *à défendre ont toujours été bien défendues.*

L'embarras repose sur FAILLI, CRU, SUPPOSÉ, DU, PRÉTENDU, EU, et que l'objet principal de la phrase où se trouve chacun de ces mots *les obstacles*, *les avantages*, *les hommes*, *les anecdotes*, *les femmes*, *les causes*, n'a pas été complément direct de l'action que chacun de ces mots réveille en nous, il ne peut donc être question de résultat, ni par conséquent d'accord; puisque, nous le répétons encore, il n'y a accord que lorsque l'objet principal de la pensée a été complément direct de l'action que réveille en nous le mot qui est le sujet de notre embarras.

C'est donc à tort, et par manque réel de logique que quelques grammairiens, parmi lesquels sont MM. Besche-

relle et Charles Martin prétendent que l'on doit écrire :

La fable que j'ai EUE *à composer.*
Les cours que j'ai EUS *à faire.*

en faisant accorder EU en genre et en nombre avec *fable*, dans le premier cas, et avec *cours* dans le second ;

Les ennemis que j'ai EU *à combattre.*
Les injures que j'ai EU *à essuyer.*

en laissant EU invariable, car la raison sourit de pitié à la niaise différence que ces messieurs prétendent établir entre ces phrases, qu'ils ne se sont jamais donné la peine d'analyser ; puisque, s'ils l'avaient fait, ils auraient eu la certitude qu'il n'en existe aucune ; que ces phrases ont une même construction, un même sens, sinon celui des mots *composer, faire, combattre, essuyer* ; qu'elles sont toutes la conséquence de ces constructions présentes et primitives :

J'ai à composer une fable.
J'ai à faire des cours.
J'ai à vaincre des ennemis.
J'ai à essuyer des injures.

Où l'on voit que l'action d'*avoir* exprimée par *ai* retombe directement sur les expressions *à composer, à faire, à combattre, à essuyer*, et non sur *fable, cours, ennemis, injures*, puisque ces mots appartiennent comme compléments directs aux modatifs actifs transitifs qui les précèdent immédiatement, c'est-à-dire à *composer, faire, combattre, essuyer*, car on a *à composer une fable, à faire des cours, à combattre des ennemis, à essuyer des injures* ; ce qui, en tout état de cause, ne permettrait pas de les donner comme complément à l'action d'*avoir* ; à moins que ces messieurs ignorent qu'il n'est du génie d'aucune langue humaine de donner un même mot en complément à deux actions immédiates.

Or, si *fable* et *cours* étaient, comme ils le prétendent, complément direct de l'action d'*avoir* représentée au passé par *j'ai* EU, qu'aurait-on *eu à composer* et *à faire*? Nous ne parlons pas des deux phrases :

Les ennemis que j'ai EU *à combattre.*
Les injures que j'ai EU *à essuyer.*

puisque, pour celles-ci, ces messieurs comprènent, ou paraissent avoir compris la véritable raison de l'analyse. Seulement nous nous attacherons à prouver qu'il est ridicule, archiridicule de prétendre et de vouloir prouver qu'il y a une différence entre ces dernières et celles-ci :

La fable que j'ai EUE *à composer.*
Les cours que j'ai EUS *à faire.*

Pour établir cette différence, ces messieurs disent (et ils ne le diraient pas que leur construction le dirait pour eux), que l'on a *eu* la fable, qu'on l'a *possédée* afin de la *composer*; qu'on a *eu* les cours, qu'on les a *possédés* afin de les *faire*; mais qu'on n'a pas *eu* les ennemis, qu'on a *eu à combattre* les ennemis; qu'on n'a pas *eu* les injures, qu'on a *eu à essuyer* les injures. Ainsi nous demanderons, non pour l'analyse des deux exemples sans accord, puisqu'elle est juste et vraie, mais pour celle des deux autres, la différence qui existe entre les uns et les autres; si jamais la bibliothèque des déraisons humaines a pu offrir d'absurdités plus grandes? Quoi! si l'on a *eu*, si l'on a *possédé* une fable, si l'on a *eu*, si l'on a *possédé* des cours (ce qui ne se peut pas, mais admettons-le un instant, supposons que ce soit par figure, comme c'est par vice de raisonnement) celà ne pourrait pas s'étendre sur les deux autres exemples, on ne pourrait pas dire aussi absurdement : *j'ai eu des ennemis, j'ai eu des injures?* Mais non,

disent ces messieurs, la raison, l'analyse et la logique prouvent qu'on n'a pas *eu* les ennemis, qu'on n'a pas *eu* les injures; mais qu'on a *eu à combattre* les ennemis, *à essuyer* les injures. D'accord, messieurs, d'accord. C'est là notre raisonnement, et ce sera celui de touts ceux qui voudront raisonner juste; de touts ceux qui, comme nous, n'auront jamais été gâtés par les leçons d'un professeur, qui se seront appliqués à l'étude naturelle de l'expression des sensations humaines. Mais si la raison, l'analyse et la logique vous ont éclairés un instant pour ces deux phrases et pour celles que vous construisez de même, elles vous ont retiré leur flambeau pour les deux autres, et pour toutes celles auxquelles vous donnez une construction semblable; car songez qu'il est impossible d'*avoir*, ou d'*avoir eu;* de *posséder*, ou d'*avoir possédé une fable* avant de l'*avoir composée;* des *cours* avant de les *avoir faits,* puisqu'ils n'existent et ne peuvent exister que lorsque l'action, ou de *composer,* ou de *faire,* est entièrement terminée. Car de quel nom appèlerait-on l'homme qui viendrait dire : *j'ai des poésies, des fables, des drames,* etc., et qui, lorsqu'on lui demanderait à les voir, répondrait : *je ne puis vous les montrer, car* C'EST À COMPOSER *que j'ai tout cela.* Non seulement on serait porté à regarder le premier dire comme une gasconnade, mais on s'écrierait de suite : *si vous avez* À COMPOSER *des poésies, des fables, des drames,* vous n'avez autre chose qu'À COMPOSER; or, il ne fallait pas dire : *j'ai des poésies, des fables, des drames,* etc., mais : *j'ai* À COMPOSER *des poésies, des fables, des drames,* etc.

Nous sommes fâché que MM. Bescherelle et Charles Martin n'aient pas réfléchi avant de poser la règle absurde dont il est question, eux surtout qui ont prétendu,

non sans quelque raison toutefois, réformer les erreurs de leurs savants confrères.

Les deux règles que nous venons de poser sont générales. Ainsi, nous croyons qu'il ne peut exister aucune difficulté pour ce que les grammairiens appèlent *participe* suivi d'un *infinitif*.

DEMANDE. Dans ces phrases :

> ABANDONNÉS par leurs parents, *Pierre* et *Paul* ont été malheureux.
> (Parlant d'eux.) ABANDONNÉS par leurs parents, *ils* ont été malheureux.

est-il bien d'accorder *abandonnés* avec *Pierre* et *Paul*, dans le premier cas ; et avec *ils*, substantif représentatif, dans le second ?

RÉPONSE. Sans doute, puisque *Pierre* et *Paul*, comme leur représentatif *ils*, sont l'objet principal de la pensée, et qu'ils ont été complément direct de l'action d'*abandonner*, puisqu'on a pu dire : *les parents abandonnent Pierre et Paul*, où l'on voit que le résultat de l'action d'*abandonner* retombe immédiatement et directement sur eux.

La règle des grammairiens est donc absurde lorsqu'elle dit que *le participe s'accorde en genre et en nombre avec son complément direct, lorsqu'il en est précédé*, et que *hors de là, il est invariable*. Mais rien, de la part de ces messieurs, ne peut étonner, quand on leur a entendu dire : « c'est, selon nous, une bizarrerie que rien ne saurait justifier, que d'établir une différence entre : *j'ai bâti une belle maison, et la maison que j'ai bâtie est belle ;* » car, franchement, il ne faut rien concevoir, ne rien savoir en tant que langage, pour ne pas comprendre que, dans le premier cas, l'objet principal de la pensée est *j'* ; que *bâti* ne peint que l'action faite par la personne que repré-

sente *j'*; qu'il n'est pas là du tout question de résultat, qu'il ne s'agit pas de la manière d'être de la maison, en tant que *bâti*, qu'il s'agit seulement d'exprimer que *j'* a fait l'action de *bâtir* une maison *qui est belle*; au lieu que, dans le second cas, l'objet principal de la pensée est *maison*; qu'il s'agit d'exprimer que la *maison est belle*, et de rappeler qu'il s'agit de *celle qui a été bâtie* par *j'*; c'est-à-dire que la *maison* étant l'objet principal de la pensée, il n'est plus question de l'action faite par *j'*, mais du résultat reçu par l'objet principal, *maison*. Ainsi, il est donc raisonnable de conseiller aux grammairiens d'être moins savants, et d'être plus profonds; d'apprendre à connaître la nature des sensations que réveillent en nous les mots par leurs différentes combinaisons.

DEMANDE. Faut-il dire avec Fénélon :

> Il passa par des chemins QU'on avait toujours CRUS *impraticables*.

en accordant CRUS avec CHEMINS représenté par QU'?

RÉPONSE. *Oui*, si l'on consulte l'usage absurde établi par la plupart des grammairiens; mais NON, si l'on consulte la raison, qui doit être plus forte que tout; car *les chemins* n'ont pas été *crus*, ce qu'on a *cru* est la manière d'être *impraticables*. Pour preuve, et pour comble de ridicule, de la part des grammairiens, il suffit de citer cette phrase qu'ils autorisent :

> Cette promenade a été plus agréable que je ne L'avais CRU.

« Le participe *cru*, dit M. Landais, s'accorde bien ici avec le pronom *l'*, mais ce pronom ne représente pas le substantif *promenade*; *que je ne* L'*avais cru* signifie : *que je n'avais cru* CELA, ou : *qu'elle était agréable*. » Cette analyse, tout-à-fait raisonnable, sans que M. Landais, ni

ceux auxquels il l'emprunte puissent s'en enorgueillir (puisque tout nous prouve qu'il n'y a rien de leur faute), cette analyse, disons-nous, prouve suffisamment que *la promenade* n'a pas été *crue*, qu'il n'y a absolument que la manière d'être *agréable;* car si la *promenade* avait été *crue*, en tout état de cause, il faudrait l'accord; or, si *la promenade* n'a pas été *crue*, il est impossible que *les chemins* l'eussent été; bien que l'on puisse dire, en parlant d'une femme :

> J'avais tellement de confiance en elle, que je L'AI CRUE *inconstante.*

pour :

> J'avais tellement de confiance en elle, que je L'AI CRUE *lorsqu'elle était inconstante, malgré son inconstance,*

c'est-à-dire : *j'ai fait l'action de croire elle, alors même que son inconstance m'était prouvée.*

On ne peut pas dire :

> Je L'AI CRUE *inconstante.*

pour :

> J'ai présumé qu'*elle* était *inconstante.*

par la raison toute simple, encore une fois, que l'on ne présume, ni que l'on ne croit pas *elle*, mais bien la manière d'être *inconstante;* que c'est comme si l'on disait :

> J'ai cru que *elle* était *inconstante.*

Il en est de même de :

> Je L'AI RECONNUE *comtesse.*
> Je L'AI RENDUE *sage.*

Si l'on a fait l'action de *reconnaître* la femme alors qu'elle était *comtesse;* si l'on a fait réellement l'action de *rendre* la femme alors qu'elle était *sage*, il faut l'accord, parce-qu'alors il s'agit de *la femme;* c'est elle qu'on a *reconnue*, comme c'est elle qu'on a *rendue*. Mais si l'on a fait l'action

de *reconnaître* que la manière d'être *comtesse* appartenait à *la femme;* si, par un raisonnement quelconque, ou par un châtiment salutaire, on a donné à *la femme* la manière d'être *sage*, il ne faut plus d'accord, par la raison que celà signifie :

> J'ai reconnu en *elle* la manière d'être *comtesse*.
> J'ai rendu à *elle* la manière d'être *sage*.

C'est-à-dire que, dans ce dernier cas, considérant que la manière d'être *sage* est d'une nécessité absolue, ou primitive, il est censé qu'on a rendu à la personne la manière d'être *sage* qu'elle avait perdue, ou qui lui manquait.

DEMANDE. Doit-on dire avec Voltaire :

> Assez de rois, QUE l'histoire a FAITS *grands*,
> Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes.

RÉPONSE. *Oui*, d'après l'usage, dirons-nous toujours, mais NON, d'après la raison; car l'histoire n'a point *fait* de *rois*, et elle en aurait faits que ce n'est pas celà qu'a voulu exprimer Voltaire; sa pensée est que l'histoire a donné la manière d'être *grands* à des *rois ;* qu'elle a *fait* que la la manière d'être *grands* appartient à plusieurs *rois*, et qu'assez de ces *rois* ont porté les alarmes chez leurs tristes voisins; or, il faut FAIT et non FAITS.

DEMANDE. Mais, dans cette phrase de Bossuet, en est-il de même?

> Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense? Si Dieu vous a FAITS *raisonnables*, vous devez avoir raison de tout.

RÉPONSE. Oui, quoique l'accord paraisse plus légitime que dans la phrase précédente; car il est à remarquer que l'intention de Bossuet n'est pas d'exprimer ici que Dieu a *fait* les hommes, mais qu'il a *fait raisonnables* les hommes, qu'il a *fait que ils ont la manière d'être raisonnables*. Pour

preuve, c'est que si l'on disait : *Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense? S'il vous a donné la raison, vous devez avoir raison de tout*, on aurait le même sens.

Cependant si l'on avait l'intention d'exprimer que Dieu a *fait* les hommes, et qu'il a *fait que ils sont raisonnables*; afin d'éviter la répétition de *fait*, on pourrait, par ellipse, dire : *Dieu vous a faits raisonnables*, au lieu de : *Dieu vous a faits et fait raisonnables*; mais alors on comprend que *Dieu vous a donné la raison* ne pourrait plus remplacer cette phrase, qu'elle ne réveillerait plus en nous les mêmes idées, qu'elle n'aurait plus le même sens.

C'est ainsi que si l'on veut exprimer qu'on a fait des vers et qu'on les a faits *durs* et *secs*; c'est-à-dire qu'on les a *faits* et qu'*on a fait que ils sont durs et secs*, il faut : *on les a* FAITS *durs et secs*; mais si l'on veut seulement exprimer que *on a fait que ils sont durs et secs*, il faut : *on les a* FAIT *durs et secs*. Ceci peut paraître particulier, mais, pour peu qu'on réfléchisse, on en sentira bientôt le pourquoi, si l'on remarque surtout que *on les a fait mourir*, que l'on autorise naturellement sans accord, est pour *on a fait que les* (eux, ou elles) *ont fait l'action de mourir*.

Ainsi, nous proscrivons donc de toute notre force :

On L'a FAITE *religieuse*. (Cité et approuvé par la plupart des grammairiens.)

Les Perses, adorateurs du soleil, ne souffraient point les idoles, ni les rois QU'on avait FAITS *dieux*. (BOSSUET.)

Et le sort L'eût-il FAITE encor plus *inhumaine*,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.
(CORNEILLE.)

et toutes celles analogues; car nous les considérons, quoi qu'en disent nos colossales autorités, comme autant de phrases vicieuses; il faut *fait* dans ces sortes de phrases. C'est la vivacité de la pensée qui transpose les mots, et se

débarrasse, par l'ellipse; de ce qui peut se supprimer sans nuire au sens, ni à la clarté; c'est-à-dire que ces phrases signifient :

On a FAIT que *elle* est *religieuse.*
Les Perses, adorateurs du soleil, ne souffraient point les idoles, ni les rois qu'on avait FAIT que *ils* étaient *dieux.*
Et le sort L'eût-il FAIT que *elle* eût été encore plus *inhumaine*, etc.

DEMANDE. Peut-on dire avec Voltaire :

J'ai vu la mort de près, et je L'ai VUE *horrible*.

RÉPONSE. Non, par la raison que la pensée de Voltaire n'est pas d'exprimer qu'il a *vu* la mort *étant horrible, lorsqu'elle était horrible*, mais qu'il a vu *que elle était horrible;* c'est-à-dire qu'à son point de vue il lui a semblé *qu'elle était horrible.*

Les différentes observations que nous venons de faire demandent quelque attention et de la justesse dans le raisonnement; cependant on en peut tirer la conséquence que chaque fois qu'entre le modatif résultatif et le modatif inerte, ou entre deux modatifs résultatifs, les mots *étant, lorsque, alors que*, etc., se trouvent sousentendus, il y a accord dans l'un et dans l'autre; mais qu'il n'y a pas accord chaque fois qu'il en est autrement. Ainsi, l'on dira, avec accord :

Ses regards, il est vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont souvent je LES ai VUS *armés*.
(VOLTAIRE.)
Si de quelques mortels on M'a VUE *adorée*,
Est-ce un crime pour moi? (CORNEILLE.)
Ces bras QUE dans le sang vous avez VUS *baignés*.
(RACINE.)

par la raison que l'on peut dire : *je les ai vus, eux* (les regards), *lorsqu'ils étaient armés du courroux; — si l'on m'a* VUE, *moi, alors que j'étais adorée de quelques mortels,*

est-ce un crime pour moi? — les bras que vous avez VUS, *alors qu'ils étaient baignés dans le sang*.

De même, en parlant d'une femme, on dira avec accord :

> Je L'ai TROUVÉE *sage*.

si l'on veut exprimer que l'on a fait l'action de *trouver* la femme *étant sage, lorsqu'elle était sage*, ou *alors qu'elle était sage;* mais si l'on veut exprimer que la manière d'être *sage* a paru lui appartenir, il faut :

> Je L'ai TROUVÉ *sage*.

par la raison que celà signifie : *j'ai trouvé* QUE ELLE ÉTAIT *sage*.

DEMANDE. La position du sujet est-elle pour quelque chose dans l'accord des modatifs résultatifs?

RÉPONSE. Non; on peut dire avec Caylus :

> Peut-être a-t-il dû cette idée aux Mémoires QUE *sa mère* avait LAISSÉS, sous le titre modeste de Souvenirs.

ou :

> Peut-être a-t-il dû cette idée aux Mémoires QU'avait LAISSÉS *sa mère*, sous le titre modeste de Souvenirs.

avec Chénier :

> Lorsque vous rendrez compte aux dieux de la nature
> Des tourments QU'à SOUFFERTS *sa faible créature*.

ou, avec Racine :

> Le moindre des tourments QUE *mon cœur* a SOUFFERTS,
> Égale tous les maux que l'on souffre aux enfers.

C'est donc par licence poétique que Corneille a dit :

> Là, par un long récit de toutes les misères,
> QUE pendant notre enfance ont ENDURÉ *nos pères*.

Il fallait *endurées* puisque le *que* est pour *lesquelles misères*, objet principal de la pensée, *lesquelles misères* ont été *endurées* par *nos pères*.

DEMANDE. Doit on regarder la présence des substantifs représentatifs *me, te, se,* etc., comme une preuve d'accord ?

RÉPONSE. *non*, car on accorde *coupé* dans :

ELLE *s*'est COUPÉE au bras,

et l'on ne l'accorde pas dans :

ELLE *s*'est COUPÉ des robes,

par la raison fort simple, 1° que dans le premier cas, celà signifie :

Elle est *ayant été* COUPÉE au bras par *se* (elle),

conséquence de ceci :

ELLE *se* COUPE au bras,
pour : ELLE COUPE *se* (elle) au bras,

ou l'on voit que *se* recoit directement le résultat de l'action de *couper*. Or, comme dans la phrase au passé il ne s'agit plus que du résultat, on comprend que *couper* doit s'accorder en genre et en nombre avec ELLE, objet principal de la pensée; puisque ELLE représenté par *se* dans la phrase au présent, a reçu directement le résultat de l'action de *couper* faite par ELLE de la phrase au présent, représenté par *se* dans la phrase au passé (1).

---

(1) Comme nous l'avons dit, page 111 du premier volume, dans ces sortes de phrases, il s'opère du présent au passé une transposition que les grammairiens, peu physiologistes du langage, n'ont pas remarquée, quoique très naturelle. Pour bien saisir cette transposition, il faut se bien pénétrer, comme nous l'avons déjà dit, que dans cette phrase :

IL SE BAT,

quoiqu'il ne s'agisse réellement que d'une seule personne, le logicien, guidé par la philosophie naturelle du langage, en voit deux, l'une qui fait l'action de *battre*, l'autre qui reçoit le résultat de cette action. IL faisant l'action de *battre*, et SE recevant le résultat de cette action; c'est-à-dire étant *battu* par IL. Pour que ceci soit tout-à-fait

2° Que dans le second cas, celà signifie :

Elle est *ayant été coupant* des robes SE (à elle),

conséquence de ceci :

Elle SE COUPE *des robes*,
pour : *elle* COUPE *des robes* SE (à elle),

où l'on voit que le résultat de l'action de *couper* retombe directement sur *robes*, et que SE n'est que complément *indirect*. Ainsi donc, la difficulté, pour ces sortes de phrases, est de se bien assurer si ELLE, représenté par *se* au présent, a reçu, ou non, primitivement, le résultat de l'action, si SE a été au présent complément direct ou indi-

---

sensible, il suffit de remplacer SE par LE, représentant un homme quelconque, et de dire :

IL LE BAT.

Ici il s'agit réellement de deux individus; IL faisant l'action de *battre* LE (un homme quelconque).

Maintenant si l'on remplace LE par SE, on comprendra que IL, à lui seul, remplit réellement la fonction de deux individus; or maintenant, pour saisir la transposition qui s'opère du présent au passé, il suffit de remarquer ici que dans :

IL SE BAT,

IL représente l'individu qui fait l'action de *battre*, par la raison qu'il s'agit de l'action : au lieu que dans :

IL EST BATTU par LUI,

IL représente l'individu qui a reçu le résultat de l'action de *battre*, faite par le IL de la phrase au présent qui est devenu LUI dans la phrase au passé, comme le IL de la phrase au passé est le SE de la phrase au présent; c'est-à-dire qu'en supposant que IL, faisant l'action de *battre* s'appèle *Pierre*, et SE qui reçoit le résultat de cette action s'appèle *Paul*, on aura, au présent :

IL (Pierre) SE (Paul) BAT,
pour : IL (Pierre) BAT SE (Paul);
et, au passé : IL (Paul) EST BATTU par IL (Pierre).

Ainsi, on doit comprendre que dans : IL SE BAT, quoiqu'un seul individu remplisse tout à la fois la fonction de deux individus, la transposition n'en a pas moins lieu; c'est-à-dire qu'au présent le IL représente l'individu *battant*, comme le IL au passé représente l'individu *battu*.

rect de l'action, s'il a été pour LUI, ELLE, etc., ou pour À LUI, À ELLE, etc.; lorsqu'il a été pour LUI, ELLE, accord; et non accord dans le cas contraire.

REMARQUE. D'après l'analyse que nous venons de faire de ces deux phrases, on voit que ce n'est que par ignorance que les grammairiens ont avancé que, dans : *elle s'est coupée* l'accessoire *être* est employé pour le modatif *avoir*, puisque *elle s'est coupée au bras* signifie :

> *Elle est* AYANT ÉTÉ COUPÉE *par* SE (elle).
> comme : *Elle s'est coupé des robes*,
> est pour : *Elle est* AYANT ÉTÉ COUPANT *des robes* SE (à elle).

DEMANDE. Les locutions *aussi bien que*, *moins que*, *plutôt que*, *non plus que*, etc., nécessitent-elles quelques observations, relativement à l'accord?

RÉPONSE. Oui; mais, comme nous l'avons dit page 351 de ce volume, la pensée seule peut guider; c'est-à-dire que lorsqu'un substantif au masculin et un substantif au féminin, comme un substantif au singulier et un substantif au pluriel se trouvent joints par l'une de ces locutions, on doit faire régler l'accord sur celui de la proposition principale, celui sur lequel la pensée se porte plus particulièrement; ainsi, par exemple, dans cette phrase :

> C'est SON INTÉRÊT, *aussi bien que* votre félicité, QU'il a CONSULTÉ. (*Cité par* [illegible].)

il suffit de retirer la phrase incidente *aussi bien que votre félicité*, puisque la proposition principale est celle-ci :

> C'est SON INTÉRÊT.......... QU'il a CONSULTÉ.

c'est-à-dire que l'ensemble de la phrase équivaut à :

> C'est SON INTÉRÊT QU'il a CONSULTÉ, *aussi bien que* votre félicité.

De même que dans cette phrase :

> C'est SA GLOIRE, *plutôt que* le bonheur de la nation, QU'il a AMBITIONNÉE. (Cité par le même.)

La proposition principale est :

C'est SA GLOIRE......... qu'il a AMBITIONNÉE.

c'est-à-dire que l'ensemble de la phrase équivaut à :

C'est SA GLOIRE QU'il a AMBITIONNÉE *plutôt que* le bonheur de la nation.

DEMANDE. En est-il de même avec *non seulement*, et *mais* ?

RÉPONSE. Non ; avec l'emploi de ces mots on règle ordinairement l'accord sur le dernier substantif.

On m'a parlé de deux domestiques, *mais* notamment d'ALEXIS QU'on a VU dans l'appartement où le malheur est arrivé. (Cité par BESCHER.)

Non seulement toutes ses richesses et ses honneurs, *mais* toute SA VERTU s'est ÉVANOUIE. (VAUGELAS.)

Cependant nous préférerions, dans ce dernier cas,

Non seulement TOUTES SES RICHESSES et SES HONNEURS se sont ÉVANOUIS, *mais encore sa vertu*.

DEMANDE. Quelle est la marche à suivre pour l'accord, lorsque deux substantifs se trouvent joints par l'accessoire *de*, ou *des* ?

RÉPONSE. Comme nous l'avons dit page 35 de ce volume, l'unique marche à suivre est le point de vue de la pensée ; point de vue que nous allons tâcher de rendre sensible, tout en prouvant que les grammairiens n'ont jamais compris la plus petite question grammaticale :

Si nous en croyons ces messieurs, il y a une différence pour l'accord de ce qui vient après, UN *grand nombre* et LE *grand nombre*. Selon eux, il faut dire :

UN *grand nombre* d'HOMMES QUE j'ai VUS m'ONT forcé de revenir sur mes pas ;

Et : LE GRAND NOMBRE d'*hommes* QUE j'ai VU m'A forcé de revenir sur mes pas.

par la raison, disent-ils, que dans le premier cas il s'agit d'un substantif collectif partitif, et dans le second,

d'un substantif collectif *général*; celà est vrai (1), mais ces messieurs n'ont pas réfléchi que celà ne doit déranger en rien l'accord, que l'on peut, avec LE *grand nombre*, comme avec UN *grand nombre*, mettre au singulier, ou au pluriel le modatif résultatif *vu*, et le modatif actif *avoir*; que le tout ne dépend, encore une fois, que du point de vue. Pour bien comprendre ceci, supposons un instant qu'un homme va dans la rue, qu'il y voit un grand nombre d'hommes; ici, s'il veut rendre sa pensée, il devra dire :

> Je vois UN *grand nombre d'hommes*;

Dans cette phrase, on voit que *nombre* reçoit directement le résultat de l'action de *voir*, qu'il en est le complément direct, par la raison que celui qui parle ne considère pas les individus, que c'est *le nombre* qu'il voit, que c'est *le nombre* qui le frappe; c'est-à-dire qu'en pareil cas il est plus certain du *nombre* que de la nature des individus.

Maintenant, supposons que *le grand nombre* d'hommes le force de retourner sur ses pas, il dira naturellement :

> Je vois UN GRAND NOMBRE d'*hommes* QUI me FORCE de retourner sur mes pas.

faisant accorder le modatif actif *forcer* avec *nombre*, par la raison que c'est *le nombre* qui fait l'action de le *forcer*.

---

(1) Sans que le point de vue soit différent, un substantif collectif peut passer de l'état de *partitif* à celui de *général*, par la raison que l'esprit considère d'abord la collection d'hommes exprimée par *un grand nombre*, comme la partie d'un tout plus grand; mais qu'une fois cette idée posée, l'esprit ne considère plus cette partie collective qu'en dehors de toute chose; c'est-à-dire que l'esprit ne voit plus ce qui y est relatif. C'est ainsi que l'on dit, d'abord : *je viens de voir* UNE *troupe d'hommes considérable*, et ensuite : LA *troupe d'hommes que j'ai vue est considérable*.

à retourner sur ses pas, comme c'est *le nombre* qui est vu par lui.

LE GRAND NOMBRE d'*hommes* QUE j'ai VU M'A forcé à retourner sur mes pas.

Ici il devra naturellement mettre VU au singulier, ainsi que le temps du modatif *avoir*, pour s'accorder avec *le grand nombre*, puisque ce substantif a été complément direct de l'action de *voir*, comme c'est lui qui a fait l'action de forcer l'individu à retourner sur ses pas; il en sera de même encore si l'on dit :

Comment, c'est UN GRAND NOMBRE d'*hommes* QUE vous avez VU QUI vous à forcé à retourner sur vos pas?

puisque partout le point de vue est le même; c'est toujours du *nombre* qu'il s'agit; le déterminatif *homme* n'est pour rien là-dedans; l'esprit n'a nullement considéré *les hommes*, c'est *le grand nombre* qui a été vu; c'est *le grand nombre* qui a fait l'action de *forcer*. Par exemple, il n'en sera pas de même si nous supposons que l'individu dont il s'agit va dans la rue, et rencontre un, ou plusieurs hommes qui l'engagent, ou le forcent à retourner sur ses pas; que plus loin, il en rencontre encore un, ou plusieurs autres qui l'engagent, ou le forcent encore à retourner sur ses pas; dans ce cas, il dira au passé :

Un grand nombre d'HOMMES QUE j'ai VUS m'ONT forcé à retourner sur mes pas.

faisant accorder VUS, ainsi que le modatif actif *avoir*, avec HOMMES, par la raison que le point de vue n'est plus le même, qu'il ne s'agit plus d'une collection vague, que les individus sont distincts; que la pensée, dans ce cas, n'a pas particulièrement considéré *le grand nombre*; qu'elle s'est reposée entièrement sur *les hommes*, qu'elle les a vus indi-

viduellement; que ce sont *les hommes* qui ont été *vus*, comme ce sont eux qui ont fait l'action de *forcer*; que l'idée de *grand nombre* n'est venue à l'individu qui parle qu'en dernier lieu, c'est-à-dire après que les individus ont été *vus* et ont fait l'action de *forcer*; que ce n'est plus pour lui qu'un déterminatif, qui sert à exprimer *qu'il a* VU *beaucoup d'*HOMMES QUI *l'*ONT *forcé à retourner sur ses pas*. Et il en sera encore autrement, si nous supposons que l'individu dont il s'agit a des créanciers, et qu'allant dans la rue, il en rencontre un, ou plusieurs, puis un, ou plusieurs autres, etc., qu'il en rencontre un grand nombre enfin, et que, dans la crainte d'en rencontrer encore, il se trouve forcé à retourner sur ses pas; car, dans ce cas, il devra dire :

F *Le grand nombre* de CRÉANCIERS QUE j'ai VUS, OU RENCONTRÉS, m'*a* forcé à retourner sur mes pas.

faisant accorder VUS avec CRÉANCIERS, et le modatif actif *avoir* avec *le grand nombre*, par la raison 1° que, comme dans l'exemple précédent, les *créanciers* ont été *vus* d'une manière distincte, que l'esprit les considère individuellement; 2° que c'est *le grand nombre* qui a *forcé* l'individu à retourner sur ses pas; que *les créanciers*, pour ainsi dire, n'y sont pour rien, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas forcé de fait l'individu à retourner sur ses pas; qu'il n'y a que le grand nombre d'eux qui a fait cette action.

Que les grammairiens viènent donc maintenant avec leurs règles et leurs proscriptions! Encore une fois, la pensée est tout; ce ne sont pas les règles qu'il faut connaître, mais la philosophie du langage, la marche et la nature de nos sensations.

D'après ces différentes observations, on peut donc dire, selon le point de vue de la pensee :

LA, ou UNE GRANDE QUANTITÉ de *liqueurs* QUE j'ai BUE m'A causé un maladie.

La ou *une grande quantité* de LIQUEURS QUE j'ai BUES, m'*a*, ou m'ONT causé une maladie.

LE, ou UN GRAND NOMBRE d'*insulaires* FUT ÉGORGÉ, ou *furent égorgés*.

Les uns coururent se jeter dans la rivière de Narwa, et UNE FOULE de *soldats* Y FUT NOYÉE, ou y *furent noyés*.

Malgré LE PEU d'*approbation* QU'a EU la saignée de M. le comte, j'ai très grande foi à La Métrie. (VOLTAIRE.)

Ou : Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier *le peu* de LIBERTÉ QUE j'ai PRISE. (RACINE.)

C'est ce qui me paraît difficile à décider, à cause DU PEU de *renseignements* QUE nous ont LAISSÉ les anciens. (BUFFON).

Déjotarus gagne le port de Phasète, petite ville, où il n'a point à craindre *le peu* d'HABITANTS QUE la guerre y a LAISSÉS. (MARMONTEL.)

C'est donc à tort, selon nous, qu'on trouve dans MM. Bescherelle, page 20 de leur grammaire :

Leur peu d'EXACTITUDE A été DÉMONTRÉE dans le *Journal Grammatical*.

car ce qui a été démontré n'est pas l'*exactitude*, mais *le peu*.

REMARQUE. Pourtant après *tant*, *que*, *combien*, etc., la raison nous dit de laisser le modatif résultatif au masculin singulier, chaque fois qu'il s'agit d'un substantif au singulier.

Jamais TANT de *vertu* n'A été RÉUNI à tant d'intelligence. (CH. NODIER.)

Comment TANT de *vertu* PEUT-IL être IGNORÉ ? (Cité par BONIFACE.)

Voyez QUE d'*herbe* il a FOULÉ, QUE d'*eau* il a RÉPANDU. (Cité par BESCHER.)

Si vous saviez COMBIEN de *prudence* et de *retenue* il a MIS dans cette entrevue dangereuse. (Cité par BESCHER.)

Cependant Racine a dit :

Jamais TANT de *vertu* *fut-elle couronnée*...

Mais nous croyons que c'est un tort, par la raison que

tant, ainsi que *combien* et *que* ne réveille en nous qu'une partie, qu'un fragment du tout appelé *vertu*. Ces mots nous donnent une idée trop vague, trop indéterminée de la chose dont il s'agit, pour pouvoir les amener à son genre; on dit touts les jours avec raison : TANT *d'audace s'est-il jamais* VU, et jamais : *s'est*-ELLE *jamais* VUE.

Lorsque ces mots sont suivis d'un substantif au pluriel, comme ils comprènent alors plusieurs individus distincts, on accorde le modatif résultatif en genre et en nombre avec ce substantif.

> *Que* d'HERBES il a ARRACHÉES. (Cité par BESCHER.)
> Jamais *tant* de SAVANTS ne FURENT IMMOLÉS. (VOLTAIRE.)

DEMANDE. Comment doit-on considérer les mots *coûté, valu, pesé?*

RÉPONSE. Comme forme accessoire prédécessive, chaque fois qu'ils peignent l'action faite au passé par l'objet principal de la pensée, comme dans :

> Ces chevaux ont *coûté* deux mille francs.

Dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsqu'ils peignent le résultat supporté par l'objet principal de la pensée, ils s'accordent en genre et en nombre avec cet objet principal; ainsi on dit :

> Ces chevaux ne valent pas *les deux mille francs* qu'ils m'ont COUTÉS.
> Cinquante familles seraient riches *des sommes que* cette maison a COUTÉES. (J.-J. ROUSSEAU.)
> Voilà la charmante *réception que* mon habit m'a VALUE. (JACQUEMARD.)
> Vous dites que ce paquet pèse trente kilogrammes? il ne *les* a jamais PESÉS. (Cité par VANIER.)

« Voilà trois participes, dit M. Vanier, qui ont été trois pommes de discorde dans l'école; et cela par suite

des troubles qu'a occasionnés la fatale lettre N, dont plusieurs de nos verbes sont martelés. Ce fut en 1809 que, ne voulant pas heurter de front l'opinion publique, je voulus, contre mon sentiment intime, justifier qu'une montre qui a coûté trois cents francs, a coûté *moyennant* trois cents francs, et je fesais alors comme Galilée lorsqu'il disait en public que la terre ne tourne pas : et cependant *celà tourne*, se disait-il. Dans la troisième édition de la *Clé des Participes*, j'osai me rétracter, et je ne manquai pas, dans le *Traité d'Analyse logique et grammaticale*, de faire tomber sur cette maudite lettre N toute mon indignation, en faisant sentir combien est ridicule la dénomination de *neutre* dans nos verbes. »

DEMANDE. Comment se fait-il que *couru* est variable dans :

> Elle n'oublie pas LES DANGERS QU'il avait COURUS entre Scylla et Charybde. (FÉNÉLON.)

et invariable dans :

> Comptez-vous pour rien les deux heures que j'ai COURU ? (Cité par PONS.)

RÉPONSE. Par la raison que, dans le premier cas, COURUS peint le résultat de l'action de *courir*, faite par *il*, résultat qu'ont supporté *les dangers* ; c'est-à-dire que les *dangers* ayant été complément direct de l'action de *courir*, et étant objet principal de la pensée, *couru* doit s'accorder avec eux en genre et en nombre ; au lieu que dans le second cas, il n'est pas question de résultat ; que *couru* ne peint qu'une action passée ; que l'objet principal de la pensée (*les deux heures*) n'a pas été complément direct de l'action, puisqu'on ne court pas *des heures*, que l'on court *pendant des heures* ; c'est-à-dire que, dans ce cas, il y a ellipse de *pendant*, et que *couru* n'est qu'une forme

accessoire prédécessive ; or, comme la forme prédécessive ne prend jamais d'accord, *couru* doit nécessairement rester invariable. C'est ainsi que J.-J. Rousseau a dit :

On croira que ces jours me durèrent huit siècles ; tout au contraire, j'aurais voulu qu'ils LES eussent DURÉ.

CORNEILLE : Oui, c'est moi qui viendrais effacer de ma vie
Les jours QUE j'ai VÉCU sans vous avoir servie.

FLÉCHIER : Que de bien n'a-t-elle pas fait pendant le peu de jours qu'elle a RÉGNÉ.

Et BESCHER : Toutes les années, toutes les heures qu'elle a LANGUI, GÉMI, SOUPIRÉ, PLEURÉ, lui ont paru des siècles.
Toutes les années QUE vous avez CROUPI dans une honteuse insouciance ont été perdues pour vous.

DEMANDE. Quelle marche doit-on suivre relativement à l'accord dans les phrases construites avec le substantif représentatif *en*? Faut-il dire, avec d'Alembert :

Vous critiquez NOS PIÈCES DE THÉATRE avec l'avantage, non seulement d'EN avoir VUES, mais encore d'EN avoir FAITES.

Avec Benjamin Constant :

J'allais chercher un moyen de donner à mes observations, sur ces LOIS, un air de nouveauté. Comme je viens de le dire, à plusieurs époques on EN a PROPOSÉES et ADOPTÉES.

Avec Voltaire :

L'usage DES CLOCHES est, chez les Chinois, de la plus haute antiquité ; nous n'EN avons EUES, en France, qu'au sixième siècle de notre ère.

Ou avec François de Neufchâteau, qu'approuvent un bon nombre de grammairiens :

Le glaive a tué bien DES HOMMES,
La langue EN a TUÉ bien plus.

RÉPONSE. Comme nous l'avons démontré, page 336 de ce volume, *en* ne peut être complément direct ; mais comme il y a ellipse, et que la raison veut que cette ellipse fasse loi, nous regardons, nous, la phrase de François de Neufchâteau comme vicieuse, du moins dans le second

vers; car dans le premier l'objet principal de la pensée est *glaive*; or, comme le glaive a fait l'action de *tuer*, *tué* exprime l'action, et est par conséquent invariable; mais il n'en est pas de même dans le second; il s'agit *des hommes*, c'est-à-dire que si l'on s'interroge sur l'objet principal de la pensée, si l'on se demande : de quoi parlé-je? la réponse sera : Je parle des hommes, de l'idée que vient de réveiller en moi le dernier mot du premier vers : *Le glaive a tué bien* DES HOMMES; et je dis que *du nombre* DES HOMMES *la langue a tué un plus grand nombre d'eux*; ce qui équivaut à *un plus grand nombre* DES HOMMES *ont été tués par la langue*. Or, l'objet principal de la pensée étant *hommes*, et *hommes* ayant été complément direct de l'action de *tuer*, il ne s'agit que du résultat, et *tué*, par conséquent, doit s'accorder en genre et en nombre avec cet objet principal.

REMARQUE. Touts les gents qui raisonnent partageront d'autant mieux notre manière de voir, que les grammairiens prétendent qu'il faut écrire :

> J'EN ai CONNU beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
> Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.

Et : il y EN a beaucoup d'APPELÉS et peu d'ÉLUS.

parceque, disent-ils, le modatif résultatif, dans le premier cas, est suivi d'un accessoire de quantité, et qu'il en est précédé dans le second cas. Pour nous, nous ne voyons là qu'un ridicule à ajouter aux mille et un déjà connus; que peut faire, nous le demandons, la place qu'occupe un accessoire déterminatif de force, ou de quantité, comme *beaucoup*, *plusieurs*, *tant*, *bien*, etc.? et nous dirons avec MM. Bescherelle : D'où vient qu'on ne dit pas, en parlant de fruits : *j'EN ai* MANGÉS? et en parlant d'individus : *j'EN ai* VUS, *j'EN ai* RENCONTRÉS?

Dans ces sortes de phrases, ajouterons-nous, les individus ne sont-ils pas distincts? La pensée ne voit-elle pas là des fruits *mangés*, des individus *vus*, *rencontrés?* bien que lorsque *en* représente un substantif au singulier comme dans, en parlant de *soupe* : *j'*EN *ai* MANGÉ, on laisse *mangé* invariable, parcequ'ici il ne s'agit pas d'une soupe *mangée*, mais d'une *partie* de cette soupe, d'une *portion* vague et indéterminée. Ainsi donc, si l'on veut nous en croire, on dira, en parlant d'une chose quelconque au féminin, d'*eau*, par exemple : *j'*EN *ai* BU, *j'*EN *ai beaucoup* BU, *j'*EN *ai* BU *beaucoup;* mais s'il s'agit de plusieurs choses, comme *des fraises*, *des cerises*, etc. : *j'*EN *ai* MANGÉES, *j'*EN *ai beaucoup* MANGÉES, *j'*EN *ai* MANGÉES *beaucoup*, etc., parceque, encore une fois, celà signifie : *de ces fraises*, ou *de ces cerises*, *plusieurs fraises*, ou *cerises ont été mangées par moi*.

DEMANDE : Comment se fait-il que *fait* ne s'accorde pas dans :

> Les chaleurs excessives QU'IL A FAIT ont causé beaucoup de maladies.

et qu'il s'accorde dans :

> Pierre s'est très mal conduit; les sottises QU'IL A FAITES ont causé beaucoup de désordres.

RÉPONSE : Parceque les grammairiens ont eu le ridicule de poser pour règle que, lorsque *il* représente une chose indéfinie, le modatif résultatif suivant doit rester invariable, comme si celà était admissible; comme si la connaissance du sujet pouvait être de quelque chose pour le résultat; que *il* représente Dieu, ou le temps, lorsque l'on dit : IL *fait des chaleurs excessives*; le résultat de l'action de *faire* ne retombe-t-il pas directement sur *chaleurs?* *les chaleurs* ne sont-elles pas complément direct de cette

action? Or, lorsque *les chaleurs* deviènent l'objet principal de la pensée, puisqu'il ne peut plus être question que de résultat, ne doit-on pas dire :

> Les chaleurs QU'il a FAITES.
>
> La disette QU'il y a EUE cet hiver a causé bien des maladies.
>
> Que de FEUILLES d'arbres il a FALLUES pour couvrir ainsi les chemins!
>
> Charlemagne a gouverné avec gloire une des plus vastes monarchies QU'il y ait EUES depuis celle des Romains.
>
> Que de MAUX il en est déjà RÉSULTÉS, etc.

Si, on doit le dire; car la raison le prescrit, et vouloir le contraire, c'est s'en montrer ennemi.

DEMANDE : Quelle remarque y a-t-il à faire sur *excepté, passé, eu, vu, y compris, ci-joint, ci-inclus, attendu*, etc.

RÉPONSE : Voici la règle des grammairiens : « Ces mots sont invariables lorsqu'ils précèdent le substantif, et variables quand ils sont placés après lui; » mais cette règle est fausse; car bien que l'on dise :

> EXCEPTÉ *la cour*, qui s'élève quelquefois au dessus des préjugés vulgaires, il n'y a pas un seul Egyptien qui voulût manger dans une plat dont un étranger se serait servi.
> (VOLTAIRE.)
>
> EXCEPTÉ *quelques uns*, les hommes sont peu sincères.
>
> PASSÉ *celà*, je ne veux plus vous voir.
>
> Ce n'est que PASSÉ *trois mois* que ces oiseaux poussent le rouge.
> (BUFFON.)
>
> EU *égard* à votre position, je remettrai moi-même votre pétition.
>
> VU *vos belles actions*, vous serez récompensé.
>
> Y COMPRIS *vos appointements*, vous avez plus de cent mille francs de rente.
>
> JOINT à ce que vous m'avez dit de désagréable, *la conduite* que vous menez est affreuse.
>
> Vous trouverez CI-JOINT *la lettre* de M. le comte.
>
> Il m'a dit que je trouverais CI-INCLUS *une quittance* générale.

On peut dire aussi, avec un autre point de vue :

EXCEPTÉS du reste des humains, *les parias* n'en sont pas moins heureux.

PASSÉE en contrebande, *cette marchandise* n'en a que plus de prix.

Une fois EUE, OBTENUE, POSSÉDÉE, que ferez-vous de *cette malheureuse?*

VUES de près, *ces femmes* ne sont vraiment pas jolies.

Y COMPRISES, *ces sommes* augmentent considérablement le budget.

JOINTES à cette dépense folle, *les dépenses* journalières excéderont vos revenus.

CI-JOINTE, *la lettre* de votre frère lui parviendra demain.

CI-INCLUSES, *ces copies* ne pourront s'égarer.

Ainsi il est donc faux que ces mots soient invariables lorsqu'ils précèdent le substantif; et nous dirons toujours la même chose : il n'y a que le point de vue de la pensée qui puisse guider. A-t-on l'intention d'exprimer une manière d'être résultative, vue en l'objet principal de la pensée? il faut l'accord, quelle que soit la place du mot appelé par sa nature à exprimer cette manière d'être. N'est-ce qu'une façon de parler vague, ou indéterminée, ou une action qu'on veut exprimer, comme dans : EXCEPTÉ *la cour, qui s'élève quelquefois*, etc., que l'ont peut tourner par *exceptant, à l'exception de*, etc.; dans : PASSÉ *celà, je ne veux plus vous voir*, qu'on peut tourner par : *ayant passé celà*, ou *une fois que vous aurez passé celà;* ou encore dans : *ce n'est que* PASSÉ *trois mois que ces jeunes oiseaux*, etc., qu'on peut tourner par : *ce n'est qu'une fois qu'ils ont passé*, ou *ce n'est qu'ayant passé trois mois*, etc., il ne faut pas d'accord. Du reste, ceci doit, selon nous, se mieux comprendre qu'il n'est facile de l'expliquer.

Pour ne laisser rien à desirer, avant de terminer cet article, nous allons faire la récapitulation des principaux principes que nous venons d'exposer, afin de bien raisonner l'accord selon la marche analytique. — Dans :

J'AIME une femme :

on voit que *femme* est complément direct de l'action *d'aimer*; or, au passé, tant que FEMME ne sera pas objet principal de la pensée, *aimé* restera invariable; dans le cas contraire, *aimé* devra toujours s'accorder en genre et en nombre avec *femme*. Ainsi on dira :

J'ai AIMÉ une femme,
Je dirai toujours que j'ai AIMÉ une femme,
Ne suis-je pas le maître de dire que j'ai AIMÉ une femme:

sans accord, par la raison que l'objet principal de la pensée est toujours *j'*. Mais on dira avec accord :

ELLE est AIMÉE.
Je L'ai AIMÉE.
ELLE a été AIMÉE par moi.
La femme QUE j'ai AIMÉE est belle.
Est-ce que je ne L'ai pas AIMÉE.
Ne suis-je pas libre de dire que je L'ai AIMÉE.
AIMÉE par moi, ELLE est heureuse, etc.

par la raison que l'objet principal de la pensée est *femme*, et que *femme*, ayant été complément direct, ne peut réveiller en nous que le résultat de l'action d'aimer.—Dans :

Je VOIS une femme marcher,
Je LAISSE une femme mourir.

on voit que *femme* est complément direct de l'action de *voir* et de celle de *laisser*. Or, au passé, tant que *femme* ne sera pas l'objet principal de la pensée, il n'y aura pas d'accord; dans le cas contraire, l'accord sera constant. Ainsi, on dira sans accord.

J'ai VU une femme marcher,
J'ai LAISSÉ une femme mourir.

par la raison que l'objet principal de la pensée est *j'*, et qu'il n'est question que d'action; mais on dira avec accord :

La femme QUE j'ai VUE marcher est belle,
Je L'ai VUE marcher.
La femme QUE j'ai LAISSÉE mourir me vient toujours à la pensée.
Je L'ai LAISSÉE mourir.

par la raison que l'objet principal de la pensée est *femme;* que *femme* a été complément direct de l'action de *voir* et de *mourir*. — Dans :

Je vois quelqu'un peindre une femme,
ou : *Je* vois peindre une femme.
Je LAISSE quelqu'un battre une femme,
ou : *Je* LAISSE battre une femme.

On voit que femme est complément indirect des actions de *peindre* et de *battre*. Or, au passé, tant que la difficulté de l'accord ne sera pas sur *peint*, *battu*, il ne peut y avoir aucun embarras, c'est-à-dire que *vu* et *laissé* devront toujours rester invariables, que femme soit, ou non, objet principal de la pensée. Ainsi on dira, sans accord :

J'ai VU peindre une femme.
J'ai VU quelqu'un peindre une femme.
J'ai LAISSÉ battre une femme.
J'ai LAISSÉ quelqu'un battre une femme.
La femme *que* j'ai VU *peindre* est belle.
Je *l'*ai VU *peindre*.
La femme *que* j'ai LAISSÉ *battre* est malade.
Je *l'*ai LAISSÉ *battre*.

par la raison que, dans aucun cas, la femme n'a été *vue* ni *laissée;* ce qui a été *vu* et *laissé*, est *peindre*, *battre*, ou *quelqu'un* sousentendu*;* mais on dira, avec accord de *peint* et de *battu :*

La femme *que* j'ai laissé battre est BATTUE, ou a *été* BATTUE, au point d'en être malade.

La femme *que* j'ai vu peindre est PEINTE, ou a été PEINTE d'une manière admirable.

par la raison que *femme* est objet principal de la pensée, et que *peinte* et *battue* réveillent en nous le résultat qu'elle a supporté.

On comprend que si à la place de *quelqu'un* il se trouvait un, ou plusieurs individus, et que ces individus fussent objet principal de la pensée, les mots *vu* et *laissé* de-

vraient s'accorder, c'est-à-dire qu'en supposant qu'il s'agirait de plusieurs hommes ayant fait l'action de *battre*, ou celle de *peindre* les femmes, on dirait :

> Les hommes QUE j'ai VUS peindre *la femme* étaient habiles.
> Je LES ai VUS peindre *la femme*.
> Les hommes QUE j'ai LAISSÉS battre *la femme* étaient pourtant peu dangereux.
> Je LES ai LAISSÉS battre *la femme*.

par la raison que *les hommes*, ayant été complément direct de *voir* et de *laisser*, et se trouvant objet principal de la pensée, ne peuvent réveiller en nous que le résultat qu'ils ont supporté. — Dans :

> Je *déclare* que ces hommes *sont coupables*.

On voit que le complément de l'action de *déclarer* est *que les hommes sont coupables*. Or, le complément n'étant pas un individu distinct, ni une chose personnifiée, au passé, quelle que soit la construction de la phrase, il ne peut y avoir accord. Ainsi, on dira, dans ce cas :

> Les hommes *que* j'ai DÉCLARÉ *coupables* ne l'étaient réellement pas.
> Je *les* ai DÉCLARÉ *coupables*, etc.

sans accord, puisque *les hommes* n'ont réellement pas été *déclarés*; que ce qui a été déclaré est leur manière d'être. Il en est de même dans :

> *Je* DÉCLARE que ces hommes sont *innocents*, *grands*, *malheureux*, etc.
> *Je* CROIS que ces hommes sont *innocents*, *coupables*, etc.
> *Je* PENSE que ces hommes sont *grands*, *forts*, etc.
> *Je* TROUVE que ces hommes sont *heureux*, *malheureux*, etc.

Ce que *je déclare*, ce que *je crois*, ce que *je pense*, ce que *je trouve*, ne sont pas *les hommes*, mais leur manière d'être. Or, encore une fois, contre le dire de touts les grammairiens, il est impossible qu'au passé il y ait ja-

mais accord. Par exemple, il n'en est pas de même dans :

> *Je* DÉCLARE *ces hommes* coupables.
> *Je* CROIS *ces hommes* coupables.
> pour : *Je* DÉCLARE *ces hommes* qui sont coupables.
> *Je* CROIS *ces hommes étant* coupables, *alors qu'ils sont* coupables.

C'est-à-dire que ce n'est plus la manière d'être de ces hommes que *je déclare*, ni que *je crois*, mais bien *ces hommes* eux-mêmes, *en même temps*, *alors qu'ils sont coupables;* car on voit que *ces hommes* sont complément direct de l'action de *déclarer*, et de celle de *croire*. Or, au passé, il faudra naturellement accord chaque fois que les hommes seront objet principal de la pensée, c'est-à-dire que l'on dira avec accord :

> Les hommes *que* j'ai DÉCLARÉS coupables.
> Je *les* ai DÉCLARÉS coupables, etc.
> DÉCLARÉS par moi étant coupables, *ces hommes* ont été naturellement condamnés.
> Les hommes *que* j'ai CRUS coupables, ou étant coupables.
> Je *les* ai CRUS coupables, ou étant coupables.
> CRUS coupables, ou étant coupables, ou quoique coupables, ils ont été acquittés.

Par la raison qu'il s'agit *des hommes*, et que *ces hommes*, ayant été complément direct des actions de *déclarer* et de *croire*, ne peuvent réveiller en nous que le résultat. Pour bien comprendre la nécessité de l'accord dans ces derniers cas, il suffit de jeter un coup d'œil sur cette phrase :

> Les hommes *qu*'on a ACCUSÉS innocents en sont morts de chagrin.
> pour : Les hommes *qu*'on a ACCUSÉS étant innocents, lorsqu'ils étaient innocents, ou alors qu'ils étaient innocents, en sont morts de chagrin.

Car on voit ici qu'il y a nécessité d'accord; que cette phrase est la conséquence de : *on accuse ces hommes innocents, ou étant innocents*, que *les hommes* reçoivent le

résultat de l'action d'*accuser*, alors qu'ils sont innocents; c'est-à-dire qu'ils sont *accusés* et *innocents*. C'est ainsi que, dans les exemples plus haut, les hommes ont reçu le résultat de l'action de *déclarer* et de *croire*, alors qu'ils étaient coupables; c'est-à-dire qu'ils sont tout à la fois *déclarés* et *coupables*, *crus* quoique *coupables*. — Dans :

Je DESIRE épouser une femme riche.
Je PRÉDIS que la peste nous frappera après la guerre.

On voit : 1° Que *épouser une femme riche*, est complément de l'action de *desirer* ; et que dans ce complément, comme il y a une proposition grammaticale tout entière, *une femme riche* est complément direct de l'action d'*épouser*.

2° Que : *que la peste nous frappera après la guerre*, est complément de l'action de *prédire*, et que dans ce complément, comme il se trouve une proposition grammaticale, *nous* est complément direct de *frapper*. Or, comme *desirer* et *prédire* n'ont pas pour complément direct des choses distinctes, ni personnifiées, quoi qu'il en soit, il n'y aura jamais d'accord au passé, pour ce qui est de *desirer* et de *prédire*; mais, comme l'action d'*épouser* et celle de *frapper* ont pour complément direct l'un, *une femme*, l'autre *nous*, qu'il s'agit de choses distinctes au passé, lorsqu'une *femme*, ou *nous*, sera objet principal de la pensée, il devra y avoir accord, relativement à *épouser* et *frapper* ; c'est-à-dire que dans :

La femme *que* j'ai ÉPOUSÉE comme je l'avais desiré.
La peste *nous* a FRAPPÉS comme je l'avais prédit.
ou *Nous* avons été FRAPPÉS par la peste ainsi que je l'avais prédit.

Épousé et *frappé* s'accordent en genre et en nombre, le premier avec *femme*, parceque *femme* est objet principal de la pensée, et a été complément direct de l'action

d'*épouser*, le second avec *nous*, parce que *nous* est objet principal de la pensée, et a été complément direct de l'action de *frapper*.

Desiré et *prédit* restent invariables par la raison, comme nous l'avons dit, que ce qui a été *desiré*, comme ce qui a été *prédit*, et qui se trouve ici représenté par *l'*, n'est pas un individu distinct, et qu'il est par conséquent impossible de lui donner un genre et un nombre.

Cependant il est à remarquer que si l'on disait :

> Pour me marier je *desire* une femme riche, jeune et belle.
> Je *prédis* une peste qui nous frappera après la guerre.

On pourrait dire au passé :

> J'ai épousé une femme comme je l'avais DESIRÉE.
> La peste est arrivée comme je l'avais PRÉDITE.

Mais il ne faut cependant pas trop abuser, selon nous, de ces constructions, car elles sont, pour ainsi dire, l'expression d'un point de vue tout particulier, point de vue qu'une moindre nuance de la pensée peut déranger. Du reste, en se pénétrant bien des règles fondamentales de l'accord, il n'est guère possible d'errer, et le moyen le plus sûr pour éviter cet inconvénient, c'est de procéder avec sangfroid à l'expression de sa pensée, d'éviter un tort qu'ont presque toutes les personnes qui apprènent, celui de se faire un monstre des choses les plus simples; tort qui paralyse les idées dans leur marche analytique, et éloigne par conséquent de la raison de toute chose.

Cependant ceci, comme nous l'avons démontré, demande beaucoup d'observations, d'autant plus que ceux qui se prétendent nos maîtres en grammaire ont commis des fautes de la plus large absurdité. M. Charles Nodier, dans son dictionnaire de Boiste, dit que l'usage et le bon sens prouvent qu'il faut dire :

J'ai trouvé *une partie* du PAIN MANGÉ,
J'ai *une partie* du BRAS CASSÉ,
J'ai *une partie* de l'os ROMPU,
J'ai *une partie* du BRAS EMPORTÉ.

et MM. Bescherelle autorisent cette phrase de Buffon :

Le pain des Lapons n'est que de la FARINE d'os de poissons, BROYÉE et MÊLÉE avec de l'écorce tendre de pin, ou de bouleau.

et certes, nous nous fesons fort, nous, de prouver, à la face de touts, que les phrases données par M. Charles Nodier, loin d'être, comme il le prétend, selon le bon sens, sont contre toute raison ; qu'elles offrent un monstrueux contresens ; car : *J'ai trouvé une partie du pain* MANGÉ, ne peut signifier autre chose que : *j'ai fait l'action de trouver une partie du pain qui est mangé ; — j'ai une partie du bras* CASSÉ, *j'ai une partie du bras qui est cassé ; — j'ai une partie de l'os* ROMPU, *j'ai une partie de l'os qui est rompu ; — j'ai une partie du bras* EMPORTÉ, *j'ai une partie du bras qui est emporté ;* et ce n'est pas ce que M. Charles Nodier a l'intention d'exprimer ; son intention est telle : *J'ai trouvé que une partie du pain est mangée ; — j'ai du bras une partie cassée ; — j'ai de l'os une partie rompue*, et enfin, *j'ai du bras une partie emportée*. Or, il faut : *mangée*, et non *mangé ; cassée*, et non *cassé ; rompue*, et non *rompu ; emportée*, et non *emporté ;* par la raison fort simple que c'est *la partie* qui est *mangée, cassée, rompue* et *emportée*. Nous en sommes fâché pour M. Charles Nodier et ses partisans, mais, au risque d'être accusé de croire que le sort nous a marqué pour expliquer les mystères grammaticaux, nous devons dire que c'est ainsi, à tout jamais ainsi.

Pour la phrase de Buffon, autorisée par MM. Bescherelle, nous disons qu'elle ne peut admettre *broyée ;* que, se rapportant à farine, ce mot ne constitue qu'un pléo-

nasme, puisque toute farine résulte de choses broyées. Si au contraire, on suppose que c'est par faute typographique que ce mot est orthographié ainsi, qu'il devrait être en rapport avec *os*, c'est encore un tort, car la phrase ne le supportera pas davantage ; car que signifie *de la farine d'os...... broyés*, puisque ce n'est qu'alors que les os sont *broyés*, que peut naître l'idée de *farine ;* or, il y a donc encore pléonasme. Ensuite, si *broyé* était en rapport avec *os, mêlée* devrait y être aussi ; or, la phrase n'aurait plus de sens ; car il ne s'agit pas d'*os broyés* et *mêlés* avec de l'écorce, mais bien de la *farine*. Donc, enfin, en tout état de cause, la phrase est vicieuse.

Dans ce traité, nous n'avons pas cru devoir séparer des modatifs actifs et des modatifs inertes en *ant*, puisque la remarque que nous en avons faite, tome Ier, page 495 et suivantes, ne peut laisser aucune difficulté dans l'emploi de ces modatifs.

MODATIFS INERTES.

A l'égard de ces mots, ce que nous avons dit dans le courant du premier volume ne nous laisse plus à faire ici que quelques observations syntaxiques. On doit se rappeler que les modatifs inertes sont soumis aux mêmes lois que les modatifs résultatifs ; qu'ils s'accordent en genre et en nombre, sinon avec l'objet principal de la pensée, mais avec les substantifs auxquels ils se rapportent, quel que soit le rôle que ces substantifs jouent dans le discours.

ACCORD DES MODATIFS INERTES, PRÉCÉDÉS, OU SUIVIS DE PLUSIEURS SUBSTANTIFS DE DIFFÉRENTS GENRES.

Règle. Après plusieurs substantifs de différents genres, au singulier, ou au pluriel, le modatif inerte se met ordinairement au masculin pluriel.

> *L'ordre* et *l'utilité* PUBLICS ne peuvent être le fruit du crime. (MASSILLON.)
>
> Charles XII, ayant reçu *l'argent* et *l'escorte* NÉCESSAIRES pour son retour, soutint contre une armée entière. (VOLTAIRE.)
>
> *Mon père* et *ma mère* sont HEUREUX de l'assiduité que je mets dans mes études.

Première remarque. Comme le font observer MM. Bescherelle, l'euphonie exige quelquefois qu'on énonce le substantif masculin avant le substantif féminin, lors surtout que la terminaison du modatif inerte n'appartient pas aux deux genres. Ainsi, ils disent avec raison qu'il vaut mieux dire :

> Cet acteur joue avec *une noblesse* et *un goût* PARFAITS.
>
> que : Cet acteur joue avec *un goût* et *une noblesse* PARFAITS.

Cependant, ajoutent-ils, les auteurs ne se sont pas toujours astreints à cette règle.

L'exemple que nous fournit Massillon le prouve, ainsi que cette phrase de Buffon :

> En Egypte, les jeunes filles de la campagne ont *les bras* et *les jambes* bien FAITS.

Il n'y a donc que le goût qui puisse guider pour ces sortes de constructions.

DEUXIÈME REMARQUE. La plupart des grammmairiens prétendent que le modatif inerte, se rapportant à plusieurs substantifs, doit toujours se mettre au pluriel; mais il n'en est rien; s'ils condamnent cet exemple de Racine :

> . . . . . . *Le fer, le bandeau, la flamme* est toute PRÊTE.

la raison l'autorise, et ceux qui la comprènent conçoivent facilement qu'il y a ellipse, que cette phrase est pour :

> *Le fer* est tout PRÊT, *le bandeau* est tout PRÊT, *la flamme* est toute PRÊTE.

et qu'il est certains cas où il est franchement plus élégant de s'exprimer comme l'a fait Racine.

Il est encore à remarquer que les grammairiens, et nommément Girault-Duvivier, condamnent cette phrase de Vertot:

> La place fut remplie de vingt-six licteurs, qui écartaient la multitude avec *un faste* et *un orgueil* INSUPPORTABLE.

Pour nous, nous n'oserions condamner cette phrase sans connaître le point de vue de Vertot; car, pour l'autoriser, il suffit de penser qu'il a voulu exprimer que l'*orgueil* seul était *insupportable* ; car on peut dire touts les jours :

> Je suis allé hier au théâtre, j'y ai vu *un drame* et *un vaudeville* INSUPPORTABLE.

si l'on veut faire entendre que le *vaudeville* seul avait cette manière d'être. C'est ainsi que Barthélemy a dit :

> Voici des êtres dont *la taille* et l'*air* SINISTRE inspirent la terreur.

Anquetil :

> De leurs dépouilles, élevez de magnifiques trophées à la gloire de *la religion* et de *la nation* FRANÇAISE.

Cependant notre intention n'est pas d'autoriser *quand même* ces sortes de constructions, par la raison qu'il peut y avoir amphibologie; mais hors de là, aucune raison ne peut les condamner. Par exemple, on comprend que, si la manière d'être appartient à l'un et à l'autre substantif, l'accessoire *et* doit franchement nécessiter l'emploi du pluriel ; non que nous voulions condamner positivement l'emploi du singulier en certains cas, mais nous croyons que le pluriel est plus raisonnable.

ACCORD D'UN MODATIF PRÉCÉDÉ DE PLUSIEURS SUBSTANTIFS JOINTS PAR L'ACCESSOIRE *DE*.

Il s'agit de savoir si l'on doit dire avec Voltaire :

> Le roi d'Egypte était suivi de deux mille prêtres vêtus de *robes* DE *lin* plus BLANCHES que la neige.

ou, avec Albert Montémont.

> Le chef portait une vaste *chemise* DE *coton* BLANC.

Ici, comme ailleurs, il n'y a toujours que le point de vue qui puisse guider. La pensée se porte-t-elle sur les *robes*, sur *la chemise*? il faut *blanches*, dans le premier cas ; *blanche* dans le second. La pensée se porte-t-elle sur les déterminatifs *lin*, *coton*? dans l'un et l'autre cas, il faut *blanc*. Pour savoir dans quel cas on peut employer le singulier ou le pluriel, toutes les règles resteront impuissantes devant cette considération; car celà tient à des milliers de

nuances que rien ne saurait faire pressentir. Si nous disons :

> Les nègres par leur caractère sont *une espèce* D'*hommes* NÉCESSAIRE au commerce des colonies.

notre point de vue, à nous, se porte sur *l'espèce*, c'est selon nous, *l'espèce*, vue d'ensemble, qui est *nécessaire*; mais cette pensée, émise par un autre, peut être considérée sous un autre point de vue; c'est-à-dire qu'un autre peut porter sa pensée sur *les hommes*, et non sur *l'espèce*; or, ce dernier emploiera le pluriel où nous avons employé le singulier, sans que la raison puisse y trouver à redire.

ACCORD DES MODATIFS ACTIFS APRÈS PLUSIEURS SUBSTANTIFS JOINTS PAR L'ACCESSOIRE *NI*, OU L'ACCESSOIRE *OU*.

Nous croyons que le plus sage, avec *ou*, est de faire accorder le modatif avec le dernier substantif, et de dire avec Lemare :

> Qu'importait que *Pompée*, ou que *César* fût MAÎTRE,

et avec Buffon, dans ce cas :

> C'est *une aire*, ou *un plancher* tout PLAT, comme celui du grand aigle.

Nous disons *dans ce cas*, parceque Buffon, ainsi que quelques écrivains, n'a pas toujours suivi cet accord. Mais ce qui porte à croire qu'il est mieux de faire accorder le modatif inerte avec le dernier substantif, c'est que, dans ce cas, l'esprit en est naturellement plus frappé que du premier.

Après plusieurs substantifs joints par *ni*, nous penchons, au contraire, pour le pluriel; nous croyons qu'il est mieux de dire :

NI *mon père*, NI *ma mère* ne *sont* RICHES.

que :

NI *mon père*, NI *ma mère n'est* RICHE.

par la raison qu'il n'y a là ni optation, ni exclusion particulière; qu'on en doit naturellement tirer cette conséquence : *puisque* NI L'UN *n'est* RICHE, NI L'AUTRE *n'est* RICHE, *donc*, TOUTS DEUX *ne sont pas* RICHES; cependant l'usage de l'ellipse ne permet pas de condamner absolument cette dernière façon de s'exprimer.

ACCORD DES MODATIFS INERTES APRÈS PLUSIEURS SUBSTANTIFS JOINTS PAR *AINSI QUE*, *NON PLUS QUE*, *DE MÊME QUE*, *AUSSI BIEN QUE*, *COMME*, *AVEC*, etc.

Comme nous l'avons dit à l'égard des MODATIFS ACTIFS (page 354 de ce volume), veut-on exprimer les rapports d'une chose par la comparaison d'une autre? il faut le singulier. Veut-on exprimer, au contraire, les rapports de plusieurs choses vues d'ensemble? il faut le pluriel. Ainsi, si nous voulons exprimer que la chair du lynx n'est pas bonne à manger, par la comparaison de celle de touts les animaux de proie, nous dirons avec Buffon :

La chair du lynx, COMME *celle de touts les animaux de proie*, n'est pas BONNE à manger.

Si, au contraire, nous voyons d'ensemble la tête en entier, ainsi que la gorge et la moitié supérieure du cou d'un oiseau quelconque; que nous considérions, d'ensemble, les rapports communs de chacune de ces choses, nous dirons encore avec Buffon :

La tête en entier AINSI QUE *la gorge* et *la moitié supérieure du cou, en dessus et en dessous*, sont également COUVERTES d'un duvet court.

REMARQUE : Lorsqu'il y a comparaison, selon nous, le modatif inerte doit toujours s'accorder avec le premier substantif, c'est-à-dire qu'il faut dire :

Mon frère, AINSI QUE *ma sœur*, est BEAU.

par la raison que *ainsi que ma sœur* ne doit être considéré que comme une phrase incidente ; que l'ensemble signifie : *mon frère, ainsi que ma sœur est belle, est beau*, où l'on voit que le modatif inerte *belle*, relatif à *sœur*, est ellipsé.

Pour ce qui est de l'accord des modatifs inertes après plusieurs substantifs suivis de *tout, rien, personne, nul, chacun, aucun*, etc. ; ou après *plus d'un, la multitude, le nombre, l'infinité, l'immensité, la totalité, la plupart, une foule, une sorte*, etc. ; *beaucoup, assez, combien, tant, bien, plus, moins, trop, que* mis pour *combien*, suivi de *de, force, quantité*, etc. ; *un de ceux, un des premiers, un des meilleurs, un des*, etc., suivi de *qui* ; ce que nous en avons dit relativement à l'accord des modatifs actifs ne peut laisser aucun embarras.

REMARQUE *sur le modatif inerte* NU. L'usage, ce géant si fort et si souvent absurde, nous impose de faire remarquer que ce modatif inerte est invariable toutes les fois qu'il précède immédiatement le substantif auquel il se rapporte, et qu'il en prend le genre et le nombre dans le cas contraire. Ainsi, il faut écrire avec Voltaire :

Il était NU-*tête* et NU-*jambe*, les pieds chaussés de petites sandales.

parceque NU vient avant *tête* et *jambe*. — Avec Boniface :

Il est bon d'habituer les enfants à coucher *tête* NUE.

Et avec Voltaire :

Puisque ces saints sont assez humbles pour marcher *pieds* NUS, ils seront assez charitables pour me donner à dîner.

parceque *tête* et *pied* viènent avant *nu*. Franchement, est-il quelque chose au monde de plus ridicule? nous ne le croyons pas, d'autant plus que *nu*, toujours d'après l'usage et ses profonds échos, reprend ses droits d'accord lorsqu'il est précédé de *le*, *la*, *les*, comme dans :

Le donateur s'est conservé *la* NUE *propriété* de ses biens.

Pour nous, au risque d'être traité de barbare, nous sommes tenté d'écrire : NUS *pieds* comme *pieds* NUS, et NUE *tête* comme *tête* NUE ; car aucune raison ne saurait expliquer le pourquoi de cette bizarrerie. Notre lecteur en fera ce que bon lui semblera.

Pour le modatif inerte FEU, voyez ce que nous en avons dit page 323 du premier volume.

REMARQUE SUR LES MOTS *PROCHE, POSSIBLE*.

Chaque fois que ces mots expriment une manière d'être vue dans un objet quelconque, ils sont modatifs inertes, et s'accordent en nombre avec cet objet.

Lorsqu'au contraire ils sont relatifs à une manière d'être active, résultative, ou inerte, ils restent invariables. Ainsi, par exemple, dans :

Les maisons qui sont PROCHES de la ville sont sujettes aux inondations. (ACADÉMIE.)

Nous devons dire qu'on peut réduire en trois classes touts *les monstres* POSSIBLES. (BUFFON.)

il y a accord de nombre, par la raison que *proches* exprime la manière d'être des *maisons*, comme *possibles* celle des *monstres*. Au lieu que dans :

Une difficulté d'importance a fort embarrassé Tycho-Brahé et Kepler, touchant les éclipses centrales de la lune qui *se font* PROCHE de l'équateur. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Ils ne songent qu'à *payer le moins* d'impôts POSSIBLE. (DE SÉGUR.)

il n'y a pas accord, par la raison que *proche* n'a rapport qu'à la manière d'être active exprimée par *se font;* comme *possible,* à la manière d'être active exprimée par *payer le moins;* c'est-à-dire que, dans le premier cas, il ne s'agit pas d'*éclipses centrales proches de l'équateur,* mais *qui se font proche de l'équateur ;* comme, dans le second cas, il ne s'agit pas d'*impôts possibles,* mais de *payer le moins possible d'impôts.*

Pour les modatifs inertes modifiant un modatif actif, voyez ce que nous en avons dit page 251 de ce volume.

ACCORD DES MODATIFS INERTES D'UN SENS TOUT-À-FAIT OPPOSÉ, MIS EN RAPPORT PAR ELLIPSE AVEC UN SUBSTANTIF AU SINGULIER, OU SANS ELLIPSE AVEC UN SUBSTANTIF PLURIEL.

Le monde grammatical, après une longue guerre de paroles, plus ou moins raisonnables, plus ou moins futiles, est encore partagé sur cette question : Peut-on dire également bien :

La littérature FRANÇAISE et *la littérature* ANGLAISE,
La littérature ANGLAISE et *la* FRANÇAISE.
La littérature ANGLAISE et FRANÇAISE,
Et enfin : *Les littératures* ANGLAISE et FRANÇAISE.

Ceux qui ne prènent avis que des écrivains autorisent ces quatre constructions, sans aucune restriction, par la raison que touts les écrivains, pour ainsi dire, ont fait usage de l'une et de l'autre. Ceux qui, au contraire, ne prènent avis que de leur cervelle pointilleuse, prétendent qu'il n'y a que la première et la seconde qui soient bonnes. Pour nous, ne prenant avis ni des uns, ni des autres, fidèle à notre manière de voir, nous dirons que toutes quatre sont bonnes, tant qu'il ne peut y avoir am-

philologie; et que si nous étions pour en repousser une, ce serait indubitablement la troisième, comme étant celle qui peut offrir le plus de contresens. Cependant on ne doit pas avoir cette crainte, quand les modatifs inertes sont d'un sens tout-à-fait opposé, comme dans :

> *Les déjeuners* CHAUDS et FROIDS,
> *Les écrivains* ANCIENS et MODERNES, etc.

puisque l'opposition de ces mots dit assez que *les déjeuners*, comme *les écrivains*, ne peuvent être tout-à-fait l'un et l'autre : c'est-à-dire les premiers tout à la fois *chauds* et *froids ;* et les seconds, tout à la fois *anciens* et *modernes*. Ainsi, que l'on ne craigne pas de dire, avec ellipse du substantif devant chaque modatif qui suit le premier :

> Professeur de *langue* FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, etc.,

ou, sans ellipse :

> Professeur de *langues* FRANÇAISE, ANGLAISE, ALLEMANDE, etc.

REMARQUE SUR LE MODATIF INERTE *TEL* DANS LA COMPARAISON.

Nous passerons sous silence touts les raisonnements à perte de vue qu'on a faits sur ce mot, qui, selon nous, ne comporte aucune difficulté dans son emploi, puisqu'il doit s'accorder régulièrement en genre et en nombre avec le substantif auquel il se rapporte. *Tel* signifie : *de la même manière, avec la même manière d'être*. Dans :

> TELS qu'on voit des Gascons, soupirant par métier,
> Flairer de loin une riche héritière,
> Ainsi viènent, en chœur, *les matous* du quartier,
> Donner concert à notre prisonnière. (LEMONTEY.)

tels se rapporte à *matous*, comme le disent fort bien MM. Bescherelle, mais il y a inversion ; cette phrase est

pour : *les matous du quartier viènent, en chœur, donner concert à notre prisonnière,* TELS *(de la même manière) qu'on voit des Gascons, soupirant par métier, flairer de loin une riche héritière.* C'est ainsi que dans :

> TEL qu'une fleur que frappent les autans,
> Penche en tremblant sa tête vers la terre,
> On voyait marcher *son* vieux *père*,
> Courbé sous le lourd poids des ans.

tel se rapporte à *père ;* c'est-à-dire que *son vieux père marchait avec la même manière d'être qu'à la fleur que frappent les autans ;* au lieu que dans :

> On voyait marcher son vieux père,
> Courbé sous le lourd poids des ans ;
> TELLE *une fleur* que frappent les autans,
> Penche en tremblant sa tête vers la terre.

telle se rapporte à *fleur ;* c'est-à-dire que *la fleur que frappent les autans penche sa tête vers la terre, ou a la même manière d'être qu'avait son vieux père en marchant courbé sous le lourd poids des ans.* Hors de la comparaison, *tel* est soumis aux mêmes lois :

TEL *homme* dit..., TELLE *femme* dit..., TELLES *choses* sont..., TEL *homme* que vous aimez..., TEL *homme* qui vous aime..., TELLE *femme* que vous aimez..., TELLE *femme* qui vous aime..., etc.

REMARQUE SUR LES SUBSTANTIFS PRIS MODATIVEMENT.

Lorsque pour exprimer une manière d'être inerte, il n'existe pas de mots propres, c'est-à-dire de modatifs inertes, on emploie le substantif qui peut rendre la pensée, et on laisse ordinairement ce substantif invariable :

Les couleurs du grand casque sont AURORE.
(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

La gorge et tout le dessous du corps était d'un blanc sale, varié de *taches* MARRON. (BUFFON.)

Le colibri à *gorge* CARMIN a quatre pouces et demi de longueur.
(IDEM.)

Nous disons *ordinairement*, parceque lorsque les substantifs sont terminés par un *e* muet, quelques écrivains ont soumis les substantifs à l'accord du nombre. Buffon a dit :

> Un autre caractère distinctif du mâle, et qui n'avait pas encore été saisi, c'est une espèce de demi-collier autour de l'occiput, formé par de longs *poils*, ou *soies* POURPRES.

mais ceci n'est pas une règle, puisque Bernardin de Saint Pierre a laissé *aurore* au singulier. Pour nous, nous ne voyons que ceci à faire ; se soumettre à l'usage, ou créer des mots. Or, pour ceux qui ne sont pas à même de créer des mots, il est plus raisonnable de suivre l'usage.

Pour les modatifs inertes en modifiant un autre, comme *bleu clair*, *châtain clair*, etc., voyez ce que nous avons dit page 244 de ce volume. Pour ceux relatifs au mot *air*, voyez ce que nous en avons dit page 255.

ACCESSOIRES.

Dans tout ce qui précède, nous avons eu l'occasion de donner l'emploi et les différentes nuances d'une foule de ces mots que les grammairiens comprènent sous la dénomination de *préposition*, *adverbe*, *conjonction*, etc. En conséquence, il ne nous reste plus que quelques observations à faire sur leurs principaux caractères syntaxiques.

DES ACCESSOIRES POSSESSIFS.

ACCORD DE CES ACCESSOIRES AVEC PLUSIEURS SUBSTANTIFS JOINTS PAR *ET*.

Depuis longtemps on agite cette question : Faut-il dire : MES *père et mère*, ou MON *père et* MA *mère*, LEURS *pères et mères*, ou LEURS *pères et* LEURS *mères?* La solution de cette question est des plus embarrassantes, par la raison que la crainte de l'équivoque réclame souvent la répétition de ces accessoires, et empêche d'employer un accessoire possessif pluriel devant deux substantifs au singulier ; comme l'élégance réclame quelquefois l'emploi de l'ellipse, et la crainte de l'amphibologie défend cet emploi. Il faut donc beaucoup de tact et de goût pour être, tout à la fois, élégant et clair. Si l'on dit : MES *père et mère*, MES *frère et sœur*, il peut y avoir amphibologie; car il n'y a que l'élision de l'*e* muet de *père*, *frère*, sur l'accessoire *et*, qui puisse faire comprendre qu'il ne s'agit que d'un *père* et d'une *mère*, que d'un *frère* et d'une *sœur*. Si, au pluriel, on dit : MES *pères et* MES *mères*, MES *frères et* MES *sœurs*, on devient lourd et traînant ; si l'on dit : MES *parents et amis*, on manque de clarté, car MES

parents et amis peut faire comprendre qu'il s'agit de personnes qui sont tout à la fois *parents et amis*.

Il n'y a donc réellement que le goût, comme nous venons de le dire, qui puisse guider dans l'emploi de ces accessoires. Cependant, en répétant les accessoires pluriels, et mettant chaque accessoire singulier à sa place, on est sûr de ne pas violer les exigences des grammairiens, même celles des plus pointilleux. Le raisonnement que nous venons de faire s'applique également aux accessoires possessifs mis en rapport avec plusieurs modatifs inertes, ou résultatifs joints par l'accessoire *et*, comme avec les substantifs et les modatifs inertes, ou résultatifs joints par l'accessoire *ou*.

Première remarque. La plupart des grammairiens disent qu'entre :

J'ai mal à *ma* tête ; je souffre à *ma* jambe ; *mon* bras me fait mal.

Et : J'ai mal à *la* tête ; je souffre à *la* jambe ; *le* bras me fait mal,

il y a cette différence que, dans le premier cas, on peint que *la tête*, *la jambe* et *le bras* sont habituellement, ou périodiquement malades, au lieu que, dans le second cas, on peint que chacune de ces parties du corps n'est qu'accidentellement malade. D'où l'on doit tirer la conséquence que chaque fois qu'il s'agit d'une partie du corps habituellement, ou périodiquement malade, on fait emploi des accessoires possessifs, quoique, sans ces accessoires, le sens dise assez qu'il ne s'agit pas de la partie du corps d'un autre individu ; et que lorsqu'au contraire il ne s'agit que d'une partie du corps accidentellement malade, on ne fait plus emploi des accessoires possessifs, que l'on dit : *J'ai mal à* LA *tête, je souffre à* LA *jambe*, etc. Ceci peut être d'une grande nécessité ; mais nous avouons

que c'est rattacher la nécessité à une singulière bizarrerie, à moins, comme tout n'est que de convention, que chacun veuille bien accepter les conséquences de cette différence, qui au reste n'est pas encore bien établie par l'usage.

DEUXIÈME REMARQUE. Si nous en croyons ces messieurs, on ne peut pas dire :

Cette ville est belle, j'admire *ses* bâtiments.
Il faut : Cette ville est belle, j'*en* admire *les* bâtiments.

Par la raison, disent-ils, que *son, sa, ses*, etc., ne peuvent s'employer que pour les personnes, ou les choses personnifiées. Pour nous, nous ne croyons pas qu'on puisse condamner :

Mais la mollesse est douce, et *sa* suite est cruelle. (VOLTAIRE.)
La patience est amère, mais *son* fruit est doux. (J. J. ROUSSEAU.)
L'aloès cubullin est le plus impur des aloès de commerce ; *son* odeur est forte et désagréable ; *sa* poudre est verdâtre.
(DICT. DE MÉDECINE.)

d'autant plus que l'emploi de ces accessoires possessifs, en pareil cas, précise mieux le rapport de possession, tout en donnant plus de grâce et de vivacité à l'expression ; et que les grammairiens eux-mêmes disent qu'il est certains cas où il est impossible de substituer *en* à ces accessoires.

CI ET *LÀ*.

Ces accessoires se joignent ordinairement aux substantifs : *cet homme*-CI, *cet homme*-LÀ, *ce lieu*-CI, *ce lieu*-LÀ, etc., pour exprimer, par ellipse, le plus, ou moins de proximité réelle, ou idéale, de l'objet en question. *Ci*, comme nous l'avons dit, abrégé de *ici*, sert à désigner la proximité la plus voisine ; ainsi, par exemple, on dit : *ce lieu*-CI, en parlant du lieu où l'on est, et *ce lieu*-LÀ, en

parlant de celui que l'on a quitté, ou vers lequel on va. Il en est de même lorsque ces mots sont joints aux accessoires démonstratifs *ce, celui, celle, ceux*, etc.

Nous venons de dire : les accessoires *ci* et *là* se joignent par ellipse aux substantifs, par la raison que *cet homme*-CI, *cet homme*-LÀ, signifie *cet homme* QUI EST ICI, *cet homme* QUI EST LÀ. La même remarque est à faire à *ceci, celà*, car ces mots signifient *cet objet-ci*, ou *cette chose-ci ; cet objet-là*, ou *cette chose-là*.

On disait autrefois : *cet homme* ICI, *ce moment* ICI, etc. ; mais l'usage n'admet plus que : *cet homme*-CI, *ce moment*-CI, etc. On remplace quelquefois *ceci, celà* par *ce ;* alors on dit : c'*est beau*, c'*est bien*, CE *sera beau*, etc., pour CELÀ, ou CECI *est beau*, CELÀ, ou CECI *est bien*, CELÀ, ou CECI *sera beau*, etc. Dans le style tout-à-fait familier, on emploie quelquefois *çà* pour *celà : comment* ÇÀ *va-t-il*, pour *comment* CELÀ *va-t-il*, etc.

CE.

Après *ce* suivi de l'accessoire *est*, lorsque vient un modatif inerte, comme dans : c'*est juste*, c'*est vrai*, on ne peut mettre immédiatement, disent les grammairiens, le substantif représentatif *que*, ni l'accessoire *de ;* c'est-à-dire qu'on ne peut pas dire : c'*est juste* QU'*un meurtrier périsse*, c'*est juste* DE *faire périr un meurtrier ;* dans ce cas, il faut substituer *il* à *ce*, et dire : IL *est juste* QU'*un meurtrier périsse*, IL *est juste* DE *faire périr un meurtrier*.

Les grammairiens, qui du reste ont raison dans ce cas, auraient bien dû prendre sur eux d'expliquer pourquoi on ne peut pas employer non *que* et *de* devant *ce*, mais *ce* devant *que* et *de ;* c'est-à-dire pourquoi devant *que* et *des* précédé d'un modatif inerte, il faut employer *il*

plutôt que *ce;* car la question est là seulement.

La raison de ceci est que *ce*, suivi de *est juste, est vrai, est bon,* etc., suppose que la manière d'être *vrai, juste, bon,* a déjà été vue en un objet quelconque, réveillé par *ce;* or, pour employer *ce*, et le faire suivre de *est juste, vrai, bon*, etc., il faut donc qu'il ait été déjà question d'un objet quelconque. Bien que l'on puisse dire après : IL *faut qu'un meurtrier périsse*, *c'est juste*, *c'est vrai*, parceque celà signifie : CE (il faut qu'un meurtrier périsse) *est juste*, et que lorsque l'on dit : *c'est juste*, la chose sur laquelle on porte ce jugement est déjà connue. On doit comprendre que l'on ne peut pas dire : *c'est juste qu'un meurtrier périsse*, puisqu'au moment où l'on dit : *c'est juste*, la chose sur laquelle se porte ce jugement, à laquelle on attribue cette manière d'être, est censée n'être pas encore connue; c'est-à-dire que dans : *c'est juste qu'un meurtrier périsse*, si l'on s'arrêtait à *c'est juste*, on ne saurait à quoi attribuer *c'est juste,* puisque ce qu'on trouve *juste* ne vient qu'après. C'est pourquoi on emploie le substantif représentatif indéfini *il*, qui semble exprimer d'une manière vague, et par anticipation, la chose à laquelle on trouve la manière d'être *juste*.

Nous croyons que, si les grammairiens s'étaient donné la peine d'analyser ainsi le pourquoi de chaque chose, la science grammaticale serait plus avancée qu'elle ne l'est.

C'EST, CE SONT.

Toutes les fois que l'esprit est frappé avec force par le mot pluriel qui suit l'accessoire *être*, disent MM. Bescherelle, cet accessoire se met au pluriel; si ce mot, au contraire, n'attire que faiblement l'attention, s'il n'occupe

qu'un rang secondaire dans la phrase et dans la pensée, l'accessoire se met le plus souvent au singulier.

Pour rendre compte de la différence qui existe entre ces deux formes, ajoutent-ils, il faut entrer en quelque sorte dans l'art de s'énoncer et d'écrire. M. Thiers a dit : « Aujourd'hui on accuse Marat, Danton, Robespierre; demain *ce sera* Santerre, Chabot, Merlin, etc., » en employant le singulier *ce sera;* parceque son esprit, embrassant difficilement l'idée collective de plusieurs substantifs, qui ne s'énoncent que successivement, reste frappé de l'impression du premier, et l'accessoire obéit au nombre que celui-ci indique. De telles phrases sont elliptiques; la répétition de *ce sera* se suppose devant chacun des substantifs : CE SERA *Santerre*, CE SERA *Chabot*, CE SERA *Merlin*, etc. Souvent les auteurs ont employé le singulier et le pluriel dans la même phrase et dans la même analogie, témoin cet exemple de J.-J. Rousseau :

> Pour le poète *c'est* l'or et l'argent, mais pour le philosophe *ce sont* le fer et le blé qui, etc.

Ainsi, d'après cette remarque fort judicieuse, on peut donc dire :

> *C'est*, ou *ce sont* Pierre et Paul qui. . .
> *N'est-ce* pas, ou ne *sont-ce* pas Pierre et Paul qui. . .
> *C'était*, ou *c'étaient; ce fut*, ou *ce furent*; *était-ce*, ou *étaient-ce* Pierre et Paul qui. . .

REMARQUE. L'harmonie exige qu'on ne dise pas : FUSSENT-CE *les meilleures raisons du monde, il ne les admettra pas*; dans ce cas, on substitue le singulier, et l'on dit : FÛT-CE *les meilleures raisons*, etc. On emploie *c'est* devant *moi, toi, lui, elle, nous, vous, toi et moi, lui et elle; nous et vous;* mais devant *eux, elles*, on emploie le plus souvent *ce sont ;* cependant MM. Bescherelle disent que l'on

doit employer *c'est eux que*, devant et *ce sont eux* devant *qui* : C'EST *eux que....* et CE SONT *eux qui....;* mais que néanmoins Bossuet a dit :

> C'EST *eux qui*. . .

Et Boileau :

> CE SONT *eux que*. . .

Pour nous, nous croyons que dans touts les cas possibles on peut imiter Bossuet, ou Boileau.

SI, AUSSI.

> L'Allemagne est AUSSI peuplée *que* la France. (WAILLY.)
> Les chevaux turcs *ne* sont jamais SI bien proportionnés *que* les barbes. (BUFFON.)

Par ces deux exemples, on voit que, dans la comparaison, *aussi* s'emploie dans les phrases positives, et *si* dans les phrases négatives. Cependant on peut employer *aussi* au lieu de *si*, dans les phrases négatives :

> Il faut que la terre ait été cultivée pour que la population n'ait pas été AUSSI grande *qu*'on le suppose. (CONDILLAC.)

De même que lorsque *si* signifie *tel, tant, tellement,* on peut l'employer dans les phrases positives :

> Regarder les excès des passions comme des maladies est d'un effet SI salutaire, que cette idée rend inutiles touts les sermons de morale. (BOISTE.)

SI, TANT.

Ces deux accessoires, dans la comparaison, ont la même valeur et le même sens, mais il est à remarquer que *si* est presque toujours mis en rapport avec les modatifs inertes et les accessoires, au lieu que *tant* est presque toujours mis en rapport avec les modatifs actifs, ou les modatifs résultatifs.

Les hommes sont, en général, SI *fourbes*, SI *envieux*, SI *cruels*, que, quand on en trouve un qui n'a que de la faiblesse, on est trop heureux. (VOLTAIRE.)

Rien ne *persuade* TANT les gents *que* ce qu'ils n'entendent pas. (DE RETZ.)

Nous avons dit *presque toujours* parcequ'il est certains cas où l'on peut indifféremment employer l'un, ou l'autre.

La fortune est comme les belles,
Acceptant des faveurs, TANT *légères* soient-elles. (JAUFRET.)

AUSSI, AUTANT.

Ces deux mots, dans la comparaison, ont cette différence d'emploi : qu'on met *aussi* ordinairement en rapport avec les modatifs inertes, ou résultatifs, et les accessoires ; au lieu que *autant* se met plus particulièrement en rapport avec les substantifs, les modatifs actifs, et les formes prédécessives :

Pierre *travaille* AUTANT que Paul.
Pierre a AUTANT *travaillé* que Paul,
Pierre a AUTANT *de savoir* que Paul,
Pierre est AUSSI *sage* que Paul,
Pierre vient AUSSI *rarement* que Paul,
Pierre est AUSSI *aimé* que Paul.

RIEN MOINS QUE, RIEN DE MOINS QUE.

D'après l'Académie, *rien moins que*, précédé de l'accessoire *être*, et suivi d'un modatif inerte, a le sens négatif.

Il n'*est* RIEN MOINS QUE *sage*

signifie : *il n'est point sage*. MAIS si, à la place du modatif inerte, vient un substantif, *rien moins que* a le sens positif.

Il n'*est* RIEN MOINS QUE votre *bienfaiteur*

signifie : *il est votre bienfaiteur,* rien moins que cèla ; CEPENDANT :

Il n'est rien moins que votre bienfaiteur

peut signifier : *il n'est pas votre bienfaiteur*. MAIS avec un modatif actif transitif, ou intransitif, *rien moins que* peut avoir un sens positif :

Il n'aspire A RIEN MOINS qu'à vous *supplanter*

signifie : *il n'aspire pas à moins qu'à vous supplanter*. CEPENDANT :

Il n'aspire à rien moins qu'à vous supplanter

peut signifier : *vous supplanter est la chose à laquelle il aspire le moins*. Or, exprimer sa façon de penser avec cette locution doit être chose assez difficile, à moins de notes explicatives ; aussi le savant aréopage dit-il : « qu'il est bon d'éviter cette façon de parler. » Pour : *rien de moins que*, il le place sur la même ligne que *rien moins que*, voici ce qu'il en dit : « *Rien moins*, ou plutôt *rien de* « *moins*, employé avec un verbe impersonnel, a aussi un « sens négatif. *Il n'y a* RIEN DE MOINS *vrai que cette nou-* « *velle ; cette nouvelle n'est pas vraie*. » Pour nous, nous sommes de l'avis de MM. Bescherelle ; nous disons que *rien moins que* offre un sens négatif, au lieu que *rien de moins que* présente un sens affirmatif, que :

Écoutez bien cet homme, il n'est *rien de moins* qu'un sage.
(MARMONTEL.)

signifie : *écoutez bien cet homme, c'est un sage, et rien de moins que celà ;* au lieu que :

N'écoutez point cet homme, car il n'est *rien moins* que sage.
(COLIN D'AMBLY.)

signifie : *n'écoutez point cet homme, car il n'est point sage* ; c'est-à-dire qu'*en toutes ses manières d'être, il ne possède rien à un moindre degré, que la manière d'être sage.*

Et pour peu que l'on compare la première phrase de Marmontel avec celle-ci :

> Il n'aspire à *rien moins* qu'à obtenir cette place ; il ne l'accepterait point, lui fût-elle offerte. (MARMONTEL.)

on en aura la preuve. Du reste, nous croyons que pour éviter l'amphibologie, il est mieux de prendre une autre tournure.

PLUS, MIEUX, MOINS, PRÉCÉDÉS DE *LE, LA, LES.*

Si le point de vue est que les romans sont plus agréables, plus universellement lus, plus utiles que les autres livres, on doit dire avec Bernardin de Saint-Pierre :

> Les romans sont les livres LES *plus* agréables, LES *plus* universellement lus, et LES *plus* utiles.

Comme, si le point de vue est que la ruse mieux ourdie que les autres ruses, peut nuire à son inventeur, on doit dire avec La Fontaine :

> La ruse LA *mieux* ourdie
> Peut nuire à son inventeur.

De même encore que si le point de vue est qu'une fille à seize ans souffre à peine les vœux des amants mieux faits et plus vertueux que les autres amants, on doit dire avec Boursault :

> Des amants LES *mieux* faits, et LES *plus* vertueux,
> Une fille à seize ans souffre à peine les vœux.

Si, au contraire, le point de vue est que les animaux que l'homme a admirés au plus haut point, sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature, on doit dire avec Buffon :

> Les animaux que l'homme a LE *plus admirés* sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature.

Comme si le point de vue est que l'on a l'attention d'offrir aux divinités les fleurs qui leur sont agréables au plus haut degré, on doit dire avec Barthélemy :

> Nous avons l'attention d'offrir à nos divinités les fleurs qui leur sont LE *plus* agréables.

De même encore, que si le point de vue est qu'il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paraissent susceptibles au moindre degré, on doit dire avec Montesquieu :

> Il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paraissent LE *moins* susceptibles.

D'après celà, il est facile de comprendre que chaque fois que l'on établit une comparaison entre les mêmes personnes et les mêmes choses, on emploie, selon le genre et le nombre, *le*, *la*, ou *les*, et que lorsqu'au contraire on ne veut qu'exprimer que la manière d'être des personnes, ou des choses dont on parle est au plus haut point, au plus haut comme au moindre degré, on emploie toujours *le*. Comme le font remarquer MM. Bescherelle, c'est donc à tort que Bernardin de Saint-Pierre a dit :

> Maman, je sèmerai autour de la pierre de mon frère les fleurs que vous aimez LES *mieux*.

Il fallait LE *mieux*, puisque le point de vue est *les fleurs que vous aimez au plus haut degré*. Il en est de même dans cette phrase de Buffon :

> Il est rare que nos cerfs portent plus de vingt, ou vingt-deux andouillers, lors même que leur tête est LA *plus* belle.

Il fallait LE *plus belle*, puisque le point de vue est, *lors même que leur tête est belle au plus haut degré*, et qu'il n'y a pas là de comparaison entre cette tête et les autres

têtes. Pour nous, nous engageons nos lecteurs à ne pas trop faire usage de LE *plus*, LE *moins*, suivi d'un modatif inerte; car : *lors même que leur tête est* LE PLUS *belle*, a quelque chose de dur et de désagréable à l'oreille.

REMARQUE. Chaque fois que *le plus*, *le moins*, etc., modifient un modatif actif transitif, ou intransitif, on emploie toujours *le*.

> Les gents les plus aimables sont ceux qui choquent LE *moins* l'amourpropre des autres. (LABRUYÈRE.)
>
> On écrit aujourd'hui assez ordinairement sur les choses qu'on entend LE *moins*. (P.-L. COURRIER)

DU, *DE LE*, *DE LA*, *DES*, OU *DE*.

Pour peu qu'on se rappèle ce que nous avons dit des accessoires déterminatifs *le*, *la*, *les*, il sera facile de comprendre la différence qui existe entre : *les grands hommes* D'*État* et *les grands hommes* DE L'*État*. Dans le premier cas, D'*État* exprime une manière d'être relative aux hommes; l'*État* n'est vu que d'une manière vague et indéterminée, c'est-à-dire que D'*État* joue tout à la fois le rôle de modatif et de déterminatif. Dans le second cas, au contraire, l'*État* est vu d'une manière distincte, dans toute son étendue; il est défini enfin; c'est pourquoi l'accessoire déterminatif *l'* pour *le* vient se placer devant, puisque la fonction de cet accessoire, comme celle de *la* et de *les*, est de présenter à l'esprit les substantifs devant lesquels ils se placent d'une manière distincte et définie. Si nous disons avec Nicolle :

> L'esprit DES *enfants* est presque toujours rempli de ténèbres.

nous voyons les *enfants* devant nous; ils sont distincts, déterminés; il semble qu'au besoin on pourrait les compter, et pas un n'est excepté; c'est-à-dire qu'il s'agit là de

touts les enfants. Si, au contraire, nous disons avec Favart :

> Vos grandeurs sont des mascarades;
> Jeux D'*enfants* que touts vos projets.

nous ne voyons plus les *enfants* d'une manière distincte; D'*enfants* ne fait que de modifier et de déterminer le substantif *jeu;* ce n'est plus qu'une manière d'être vague relative à ce substantif; on pourrait remplacer D'*enfants* par *enfantins;* c'est-à-dire que dans : *jeux* D'*enfants*, l'idée principale est *jeu;* D'*enfants* n'est plus qu'une idée accessoire qualificative.

Lorsqu'au substantif on joint un modatif inerte, ou résultatif, on emploie *de* chaque fois que le substantif est pris dans une acception indéterminée, qu'il est exprimé d'une manière vague, ou en général. Si, au contraire, le substantif est pris dans une acception individuelle et partitive, dans une acception déterminée, ou qu'il soit tellement uni dans l'esprit au modatif inerte, ou résultatif avec lequel il est en rapport, qu'il n'ait, pour ainsi dire, avec ce modatif qu'un seul et même sens, on emploie, selon le cas, *du, de le, de la,* ou *des*. Ainsi, par exemple, on doit dire avec J.-J. Rousseau :

> Proposons-nous DE *grands exemples* à imiter, plutôt que DE *vains systèmes* à suivre,

Avec Voltaire :

> Locke n'admet point D'*idées* innées.
> Le mensonge n'a point DE *douleurs* si sincères.
> Ne me fais point encor DE *conte* superflu.

Avec Colin d'Harleville :

> Dans un ménage il faut DE *petites querelles*.

Avec Racine :

> Toujours la tyrannie a D'*heureuses prémices*.

Avec de Ségur :

> Beaucoup d'hommes sont DE *vieux enfants*.

par la raison que les substantifs *exemples*, *systèmes*, *idées*, *douleurs*, *conte*, *querelles*, *prémices*, *enfants*, ne sont pris que dans un sens vague, en général, ou indéterminé ; au lieu qu'il faut dire avec Voltaire :

> Celà ne vaut pas le diable ; mais celà réussira, parcequ'il y a DES *danses* et DES *petits enfants*.

Avec La Rochefoucaud :

> Le plus dangereux ridicule DES *vieilles personnes* qui ont été jolies, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

Avec Corneille :

> Albin, ne me tiens pas DES *discours* superflus.

Avec Racine :

> Madame, je n'ai point DES *sentiments* si bas.

Avec Corneille :

> On prend à toutes mains, dans le siècle où nous sommes,
> Et refuser n'est plus le vice DES *grands hommes*.

Avec Bossuet :

> La louange languit auprès DES *grands noms*.

par la raison que les substantifs *enfants*, *personnes*, *discours*, *sentiments*, *hommes*, *noms*, sont pris dans un sens individuel et partitif, déterminé, ou que le substantif est tellement uni au modatif, qu'il ne forme, pour ainsi dire, qu'un seul et même sens, comme *petits enfants*, *vieilles personnes*, *grands hommes*, *grands noms*.

REMARQUE. Avec les noms de contrée, de royaume, de province, etc., on fait, ou non, usage des accessoires déterminatifs *le*, *la*, selon qu'on veut, ou non, déterminer ces noms. Ainsi, si l'on veut déterminer l'*Europe*, on doit dire avec La Fontaine :

Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de L'*Europe*.

De même que, si l'on ne veut pas la déterminer, on dira avec Laharpe :

Ils venaient changer leur or contre de l'eaudevie et des quincailleries D'*Europe*.

En général, lorsque ces noms sont masculins, on les fait précéder de *du* : *Je viens* DU *Poitou*, DU *Portugal*, DU *Japon*, DU *Pérou*, etc. Cependant on dit : *je viens* DE *Bordeaux*, DE *Dunkerque*, DE *Paris*, etc. Il n'y a donc franchement que l'usage qui puisse guider.

TOUT.

Selon le point de vue de la pensée, *tout*, devant les substantifs et les modatifs inertes, ou résultatifs, peut être variable, ou invariable :

Si l'on voit une chose, ou plusieurs choses d'ensemble, sans songer à l'individualité de chacune d'elles ; que l'on veuille exprimer qu'une manière d'être active, résultative, ou inerte quelconque, appartient à cette chose, ou à plusieurs choses vues d'ensemble, et non considérées individuellement, *tout* reste invariable. Ainsi, l'on dit :

Des avirons encor *tout* couverts de feuillage. (DELILLE.)
Et les secrets *tout* seuls doivent parler pour lui. (BOILEAU.)
Je vous trouve aujourd'hui l'âme *tout* inquiète. (ID.)
Lorsqu'ils se découvrent, ils sont *tout* honteux de se reconnaître. (MÉRY.)
Il est *tout* zèle, *tout* ardeur et *tout* obéissance. (BUFFON.)
Nos vaisseaux sont *tout* prêts, et le vent nous appèle. (RACINE.)

par la raison que *tout* signifie *tout-à-fait, entièrement* ; que l'esprit ne s'est pas reporté sur l'individualité de chaque chose.

Si, au contraire, on voit une, ou plusieurs choses indi-

viduellement; qu'on veuille exprimer positivement qu'une manière d'être active, ou résultative, appartient à cette chose, ou à ces plusieurs choses, considérées pour ainsi dire séparément, *tout* est invariable. Ainsi l'on dit :

Je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir, dont ces livres sont *touts* couverts. (LABRUYÈRE.)

Ne parlons plus de torts, ils sont *touts* effacés. (COLIN D'HARLEVILLE.)

La liberté de l'Inde est *toute* entre vos mains. (RACINE.)

Sa physionomie ? — *toute* honnête et pleine d'esprit. (MOLIÈRE.)

Les premiers Romains étaient *touts* laboureurs, et les laboureurs étaient *touts* soldats. (VERTOT.)

Je ne dirai pas qu'elles étaient *toutes* stupéfaites, mais *toutes* étonnées, jusqu'à la petite Ursule !... (ANONYME.)

par la raison, comme nous venons de le dire, que le point de vue est d'exprimer la manière d'être individuelle. Lorsque Colin d'Harleville dit : *Ne parlons plus de torts, ils sont touts effacés,* il semble dire : *ne parlons plus de torts en général, chacun des notres est effacé, donc* TOUTS *sont effacés.*

REMARQUE. Devant les substantifs, les modatifs inertes, ou résultatifs au féminin, commençant par une consonne, ou une *h* aspirée, par euphonie, on fait varier *tout*. Ainsi, c'est peut-être par euphonie que La Fontaine dit :

Sa face était de pleurs *toute* baignée.

FÉNÉLON : Autour d'elles volaient les vengeances *toutes* dégouttantes de sang.

CAMINADE : Les pensées de l'homme juste sont *toutes* nues.

Nous disons *peut-être*, par la raison que la pensée de Caminade pourrait être : *les pensées de l'homme sont* ENTIÈREMENT, TOUT-À-FAIT *nues*, ce qui aurait demandé l'emploi de TOUT au lieu de TOUTES, si TOUT était admissible en pareil cas. Or, on en peut tirer la conséquence que l'euphonie peut, en ce cas, détruire le point de vue de

la pensée. Enfin il faut bien faire quelque chose pour l'oreille.

MÊME.

Le mot *même*, regardé par la plupart des grammairiens comme un adjectif, est considéré par nous comme un accessoire ; quand on dit avec Vauvenargues :

> Le peuple et les grands n'ont ni les *mêmes* vertus ni les *mêmes* vices.

avec Bernardin de Saint-Pierre :

> Les écorces *mêmes* des végétaux sont en harmonie avec les températures de l'atmosphère.

à proprement parler, *mêmes* n'ajoute aucune manière d'être aux substantifs avec lesquels il se trouve en rapport. Dans le premier exemple, *mêmes* exprime un rapport de similitude ; dans le second, un rapport d'identité; mais aucun de ces rapports ne peut être considéré comme une manière d'être, du moins telle est notre façon de penser ; car si l'on voulait admettre que ces nuances de rapport sont des modifications, il faudrait considérer comme *modatif inerte,* ou *adjectif,* selon les grammairiens, ce qu'en termes d'école on appèle *préposition*, *adverbe*, etc., et ce serait un tort ; car bien que *dans, sur, extrêmement*, apportent à l'objet avec lequel ils sont en rapport une nuance de modifications, ils ne peuvent être considérés comme des modatifs ; ce sont de purs accessoires, de simples termes de rapport.

Même s'accorde en nombre avec le substantif auquel il se rapporte, qu'il le suive, ou qu'il le précède ; on dit : *le* MÊME *vice, la* MÊME *vertu, le vice* MÊME, *la vertu* MÊME, *les* MÊMES *vices, les* MÊMES *vertus, les vices* MÊMES, *les vertus* MÊMES ; *moi*-MÊME, *toi*-MÊME, *lui*-MÊME, *elle*-MÊME, *nous*-

MÊMES, *vous*-MÊMES, *eux*-MÊMES. Cependant lorsque *nous* est employé pour *moi*, et *vous* pour *toi*, *même* se met au singulier :

> Va ; mais nous-MÊME allons, précipitons nos pas,
> Qu'il me voie attentive aux soins de son trépas. (RACINE.)
>
> Vous seul pouvez parler dignement de *vous*-MÊME.
> (VOLTAIRE.)

Toutes les fois que *même* est mis en rapport avec un modatif actif, résultatif, ou inerte, il reste invariable :

> Ces hommes *travaillent* MÊME à leur détriment.
>
> Il faut être en garde contre les écrivains MÊME *accrédités*.
> (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)
>
> On fait souvent vanité des passions, MÊME les plus *criminelles*.
> (LA ROCHEFOUCAULD.)

REMARQUE. Chaque fois que *même* peut se tourner par *mêmement, jusqu'à, de plus, aussi, encore,* il est toujours invariable, mis en rapport, ou non avec un substantif commun, ou représentatif pluriel. Ainsi on doit dire avec Racine :

> La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle,
> *Les dieux* MÊME, les dieux de l'Olympe habitants,
> Qui d'un bruit si terrible épouvantent les rimes,
> Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

avec Voltaire :

> Je crois en trouver la raison jusque dans les beaux *endroits* MÊME de la Sophonisbe de Corneille.
>
> *Les divertissements* MÊME de Pierre-le-Grand furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisit parmi ses sujets.

avec Massillon :

> Ni les motifs de la religion, ni *ceux* MÊME du monde ne peuvent nous détacher.

avec Gresset :

> *Ceux* MÊME qu'il servit ne le défendront pas.

et avec Montesquieu :

> Ils ne suivent donc pas constamment leurs lois primitives, et *celles* MÊME qu'ils se donnent.

par la raison que *même* ne peint dans aucun cas la similitude ni l'identité. Dans le premier exemple, *les dieux même*, ne signifie pas *les dieux eux-mêmes*, mais, par inversion, comme le disent fort bien MM. Bescherelle, *quelquefois les dieux ont brûlé même de feux illégitimes;* on peut tourner *même* par *mêmement*, ou *aussi*, etc.

CHACUN.

Si nous en croyons la plupart des grammairiens, et nommément M. Napoléon Landais, on emploie *son*, *sa*, *ses*, après *chacun*, lorsque ce mot, mis en rapport distributif avec un substantif pluriel, vient après le complément du modatif actif qui le précède; dans le cas contraire, on emploie *leur*, *leurs*. Ainsi, par exemple, quel que soit le point de vue, on doit dire, selon eux :

> Ils ont touts apporté des offrandes au temple, CHACUN selon *ses* moyens et *sa* dévotion.

Par la raison qu'*offrandes*, complément de l'action d'*apporter*, vient avant *chacun;* mais, s'il ne venait qu'après, il faudrait dire :

> Ils ont touts apporté CHACUN, selon *leurs* moyens et *leur* dévotion, des offrandes au temple.

Maintenant, nous demanderons à ces messieurs si ces deux phrases offrent le même sens? et, comme celà n'est pas, s'il est possible d'exprimer une pensée toute autre que la sienne, parceque *chacun* vient avant, ou après le complément de l'action d'*apporter?* nous demanderons que peut changer dans le point de vue la place du complément?

Pour bien s'en rendre compte, supposons un instant que Pierre et Paul, étant associés, ont amassé ensemble une fortune quelconque; que chacun d'eux regarde cette

fortune comme étant *leur* ouvrage, c'est-à-dire *l'ouvrage d'eux*; à ce point de vue, on dira naturellement :

> CHACUN d'eux regarde LEUR *fortune* comme étant LEUR *ouvrage*.

Dans ce cas, on devra mettre *leur* devant *fortune*, comme devant *ouvrage*, par la raison qu'il s'agit d'exprimer *la fortune à eux, l'ouvrage à eux*, *la fortune* et *l'ouvrage* appartenant à l'un comme à l'autre.

Ceci posé, quelle que soit la construction de la phrase, il faudra naturellement *leur*, puisque, si l'on remplaçait *leur* par *son*, on n'aurait plus le même point de vue. Ainsi, que l'on dise : *Pierre et Paul*, ou *ces deux hommes regardent* LEUR *fortune*, CHACUN *comme étant* LEUR *ouvrage*; ou : *ces deux hommes regardent* CHACUN LEUR *fortune comme étant* LEUR *ouvrage;* sera-t-il jamais possible de mettre *son* à la place de *leur*, sans perdre le point de vue de la pensée?

Maintenant, supposons qu'au contraire chacun de ces hommes, croyant avoir gagné seul la fortune, ou travaillé seul à son accomplissement, se dit à part soi : *notre fortune est mon ouvrage*. Dans ce cas, on devra dire naturellement :

> CHACUN de ces hommes regarde LEUR *fortune* comme étan SON *ouvrage*.

Ici on mettra *leur* devant *fortune*, et *son* devant *ouvrage*, parcequ'il s'agit d'exprimer que chacun de ces hommes voit la fortune dont il est question comme une chose commune, appartenant autant à l'un qu'à l'autre; et *son* devant *ouvrage*, parcequ'il s'agit d'exprimer que *l'ouvrage* est le fait d'un seul, du moins au point de vue de chacun.

Ceci posé, que l'on dise : *Pierre et Paul, ou ces deux hommes regardent* LEUR *fortune* CHACUN *comme étant* SON *ouvrage;* ou : *ces deux hommes regardent* CHACUN LEUR *fortune comme étant* SON *ouvrage;* rien au monde ne pourra faire substituer *leur* à *son*, sans changer d'une manière absurde le point de vue de la pensée.

Que touts les exemples du monde viènent pour prouver le contraire, ils ne feront que prouver que ceux qui les ont construits ignoraient ce que nous osons appeler, nous, *philosophie naturelle du langage*, ou qu'ils n'ont pas osé s'affranchir du ridicule des règles posées par les grammairiens. Or, nous dirons, nous, qu'il faut employer *son, sa, ses,* après *chacun,* toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer un rapport d'appartenance individuelle, et *leur, leurs,* toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer un rapport d'appartenance commune, puisque SON signifie: *le à lui,* ou *à elle;* SA, *la à lui,* ou *à elle;* SES, *les à lui,* ou *à elle;* et LEUR, *le,* ou la *à eux,* ou *à elles;* LEURS, *les à eux,* ou *à elles.* Ainsi, nous dirons :

Ils sont venus, CHACUN avec *ses* gents;
Ils ont fait le voyage, CHACUN avec *ses* gents;
Ou : Ils ont fait, CHACUN le voyage avec *ses* gents;
Ils sont partis, CHACUN à *son* poste.
Ces personnes ont, CHACUNE *ses* opinions;
Remettez ces médailles, CHACUNE à *sa* place;
ou : Remettez CHACUNE à *sa* place, les médailles que voici;
Les voleurs regardent, CHACUN le bien d'autrui comme étant *son* bien propre;
ou : Les voleurs regardent le bien d'autrui, CHACUN comme étant *son* bien propre.

si nous voulons exprimer d'une manière distincte l'appartenance individuelle de *chacun.* Si, au contraire, nous voulons exprimer l'appartenance commune de plusieurs avec le rapport distributif, nous dirons :

Ils sont venus, CHACUN, avec *leurs* gents;
Ils ont fait ce voyage, CHACUN, avec *leurs* gents;

ou : Ils ont fait, CHACUN, le voyage avec *leurs* gents ;
Ils sont partis, CHACUN, à *leur* poste ;
Ces personnes ont, CHACUNE, *leurs* opinions ;
Remettez ces médailles, CHACUNE, à *leur* place ;
ou : Remettez, CHACUNE à *leur* place, les médailles que voici ;
Les voleurs regardent, CHACUN, le bien d'autrui comme étant *leur* bien propre ;
ou : Les voleurs regardent le bien d'autrui, CHACUN, comme étant *leur* bien propre.

mettant *chacun* entre deux virgules, afin de bien faire reconnaître que le rapport distributif exprimé par ce mot est une pure incidence ; que ce mot apporte à la phrase un sens purement accessoire.

LE, *LA*, *LES*, RÉPÉTÉS, OU NON RÉPÉTÉS DEVANT PLUSIEURS SUBSTANTIFS JOINTS PAR *ET*.

Ce que nous avons dit des accessoires possessifs *son, sa, ses*, etc., peut parfaitement s'appliquer aux accessoires démonstratifs *le, la, les ;* c'est-à-dire qu'en supposant qu'au lieu des accessoires possessifs *son, sa, ses*, il s'agit des accessoires déterminatifs *le, la, les*, on saura dans quel cas il faut, ou non répéter ces accessoires.

Dans les dates, l'emploi de *le, la, les*, ne peut présenter aucune difficulté ; on peut dire également bien : LE 27, LE 28 ET LE 29 *juillet ;* LE 27, 28 ET 29 *juillet*, ou LES 27, 28 ET 29 *juillet*. Il en est de même avec les modatifs inertes, ou résultatifs ; on peut dire : LE *premier* ET LE *second étage ;* LE *premier étage* ET LE *second ;* LE *premier* ET *second étage ;* LE *premier* ET LE *second étages ;* LE *premier* ET *second étages ;* LES *premier* ET *second étages*.

REMARQUE. La plupart des grammairiens disent qu'on peut, ou non répéter *le, la, les*, devant les modatifs inertes, modifiant une même personne ; que l'on peut dire également : LE *simple* ET LE *sublime Fénélon*, ou : LE *simple* ET *sublime Fénélon*. Pour nous, nous croyons que la rai-

son, sans blâmer absolument la première manière de s'exprimer, ne doit autoriser que la seconde; car il est certains cas où LE *simple* ET LE *sublime Fénélon* peut offrir une amphibologie.

Pour *le*, *la*, *les*, devant les noms individuels, voyez ce que nous en avons dit page 407.

DES ACCESSOIRES DE NOMBRE.

Les grammairiens prétendent que *un, deux, trois, quatre, cinq, dix, vingt, cent, mille*, sont des modatifs inertes; mais c'est un tort; car bien que, lorsque l'on dit : *le* PREMIER *homme, le* SECOND *homme, le* TROISIÈME *homme*, etc., les mots *premier, second* et *troisième*, apportent chacun au substantif *homme* une manière d'être ordinale, et qu'on puisse par conséquent les appeler modatifs inertes d'ordre, ou ordinaux, il n'en est pas de même des mots : *un, deux, trois*, etc., puisque dans : UN *homme*, DEUX *hommes*, TROIS *hommes*, etc., les mots *un, deux, trois*, n'apportent aucune manière d'être réelle, vue dans les individus avec lesquels ils sont en rapport. Or, selon nous, ces mots ne sont donc que de purs accessoires de nombre.

Excepté *un, vingt* et *cent*, touts les accessoires de nombre sont invariables.

Un prend le genre du substantif auquel il est joint : UN *homme*, UNE *femme*; mais, employé comme substantif représentatif, il est susceptible de nombre : *les* UNS, *les* UNES.

Vingt et *cent* sont invariables quand ils n'indiquent que des unités, ou qu'ils sont multipliés par un nombre, et suivis d'un autre comme dans : *onze*CENT-VINGT-*six*, *douze*-CENT-VINGT-*trois*, etc., *treize*-CENT-*trois*, *onze*-CENT-*quatorze*, etc.; mais ils prènent le signe pluriel lorsqu'ils

sont multipliés par un nombre, et ne sont pas suivis d'un autre, comme dans : *quatre*-VINGTS, *seize*-CENTS, *quatorze*-CENTS, *quinze*-CENTS. (1)

Cependant, dans l'an *neuf*-CENT, *onze*-CENT, *quinze*-CENT, etc., *cent* reste invariable par la raison qu'il est mis pour *centième ;* que c'est comme si l'on disait : l'an NEUF-CENTIÈME, ONZECENTIÈME, QUINZECENTIÈME ; il en est de même de l'an *quatre-vingt, cent-quatre-vingt,* etc.

REMARQUE. « Écrirais-je *vingt* ET *un?* ou *vingt-un?* dit M. Vanier. Je me déclare pour ce dernier, car ce *un* n'est pas là comme s'il était hors du nombre, en sus du nombre, comme *un* de plus donné par grâce. Ce *un*, cette unité est aussi intimement liée à la vingtième que celle-ci l'est à la dix-neuvième, et ainsi de suite. J'écris donc *vingt-un,* et non pas *vingt* ET *un,* par la raison que je mets en chiffre 21 et non pas 20 et 1. »

Ce raisonnement, fort judicieux, nous démontre d'une manière claire que touts les accessoires de nombre doivent être liés par des traits d'union toutes les fois que la collection de ces mots forme une seule et même somme. Ainsi, nous écrirons donc avec M. Vanier : *quatre-vingt-un, cent-un, six-cent-deux, trois-mille-quatre-cent-quatre-vingt-deux,* etc., puisque, comme il le dit fort bien, c'est une collection d'unités inséparables.

Une chose assez extraordinaire, assez bizarre même, c'est qu'on écrive *deux-mille* sans mettre de *s* à *mille,*

---

(1) Il ne faut pas confondre *multiplié par un nombre*, avec *précédé d'un nombre*, car on comprend que pour *vingt* surtout, celà pourrait être cause d'erreur, puisque dans *cent–vingt*, *vingt* reste invariable, par la raison que celà ne signifie pas *cent fois vingt*, mais bien, *cent*, plus *vingt* ; c'est-à-dire que dans *cent-vingt*, *vingt* est précédé d'un nombre et non multiplié par un nombre.

quoiqu'il y ait pluralité. Ceci est d'autant plus bizarre qu'on en met un à *cent* dans *deux cents, trois cents,* et à *vingt* dans *quatre-vingts,* etc.; l'usage le veut ainsi, disent les grammairiens. Pour nous, en ce cas comme en tant d'autres, l'usage est absurde, et nous croyons que ce serait lui jouer un bien bon tour que de le forcer à reconnaître lui-même dans quelque temps qu'il n'en est pas ainsi; le moyen n'est pas difficile, c'est d'écrire : *un mille, deux milles, trois milles,* etc. Pour peu qu'on s'obstine, l'usage ridicule sera bien forcé de céder à l'usage raisonnable.

« On se demande pourquoi dans les actes, où les dates se mettent en toutes lettres, dit Vanier, on écrit : MIL *sept cent,* et non pas MILLE *sept cent?* C'est ainsi que cela se pratique dans la supputation des années, depuis l'ère chrétienne, dit Boniface, page 156; mais l'on écrit : *l'an* MILLE-*quatre du monde,* etc.; c'est-à-dire en parlant des années qui ont précédé l'ère chrétienne, et de celles qui suivront le millésime où nous sommes. Si Boniface et moi existions encore en l'an *deux-mille,* et que de jeunes élèves vinssent nous demander s'ils ne doivent pas écrire *deux* MIL *huit cent* parcequ'alors ils seront dans le millésime, j'avoue que pour mon compte je serais fort embarrassé. Heureusement que je n'y serai pas. Pour moi, j'ai eu la sotte manie d'écrire toujours *mille,* et de l'écrire par deux *ll,* n'ayant vu aucune raison valable pour avoir égard au millésime où je suis, et le distinguer d'un autre millésime. Je souhaite paix, tranquillité et bonheur en l'autre monde à ceux qui rient de moi en celui-ci. Ce qui me console, c'est qu'en l'an deux *mille un* j'aurai raison, et c'est toujours quelque chose que de l'avoir en perspective. »

Nous n'avons pas besoin de dire que nous approuvons entièrement ce raisonnement.

DEMI.

Les grammairiens disent que ce mot, joint au substantif, est modatif inerte. Pour nous, nous croyons qu'on ne peut le considérer que comme accessoire, si toutefois il n'est pas plus raisonnable de le considérer toujours comme substantif; car lorsque l'on dit : *une* DEMI-*heure*, *heure* est un pur déterminatif de l'idée de substance abstraite que réveille en nous le mot *demi;* c'est-à-dire que *demi-heure* équivaut à *une demi de la chose appelée heure;* comme dans *une heure et* DEMIE, *demie* est un vrai substantif, puisque celà signifie : *une heure et une* DEMIE. Mais peu importe sa dénomination, le plus essentiel est de faire connaître la règle bizarre à laquelle ce mot est soumis. Placé devant un substantif, ce mot, disent les grammairiens, s'écrit *demi*, et se joint par un trait d'union; placé après, il prend le genre du substantif, et non le nombre; c'est-à-dire que l'on écrit : *une* DEMI-*heure, un* DEMI-*pied, une* DEMI-*aune; une heure et* DEMIE, *deux heures et* DEMIE, *un pied et* DEMI, *deux pieds et* DEMI. Pour nous, nous croyons qu'il serait beaucoup plus raisonnable de l'écrire toujours *demie,* quelle que soit la place qu'il occupe, et quel que soit le substantif avec lequel il est mis en rapport, à moins, lorsqu'il précède le substantif, de l'y joindre et de le considérer avec son déterminatif, comme un seul tout : *demiheure, demiaune, demipied*, etc.

Dans la façon de parler *à demi,* synonyme de *à moitié*, *demi* reste invariable : *la route n'est qu'*À DEMI *faite; ils ne sont savants qu'*À DEMI, etc.

ACCESSOIRES EMPLOYÉS POUR D'AUTRES ACCESSOIRES.

Afin d'éviter toute répétition, après chaque accessoire, nous mettrons entre parenthèses celui pour lequel il est employé :

Ne t'avise pas d'être complaisant *à* (envers) ceux qui parlent mal du prochain. (Fléchier.)

Dieu laisse-t-il jamais ses enfants *au* (dans le) besoin. (Racine.)

Ne vous montrez *à* (devant) moi que sa tête à la main. (Idem.)

A (après) ces mots, l'amour irrité s'envola. (Fénélon.)

Votre amour contre nous allume trop de haine,
Retournez, retournez *à* (auprès de) la fille d'Hélène. (Racine.)

Que l'on tire *au* (avec le) billet ceux que l'on doit élire. (Boileau.)

Change le nom de reine *au* (contre le) nom d'impératrice. (Racine.)

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! *au* (sur le) trône de tes rois? (Racine.)

César, prends le premier une coupe *à* (en) la main. (*Idem.*)

Je me laissai conduire *à* (par) cet aimable guide. (*Idem.*)

J'ai ouï condamner cette comédie *à* (par) certaines gents. (Molière.)

Touts deux *à* (pour) me tromper sont-ils d'intelligence? (Racine.)

Je méditais ma fuite *aux* (vers les) terres étrangères. (*Idem.*)

Vous n'êtes pas encore échappé *de* (à) sa rage. (*Idem.*)

Déjà Priam pâlit ; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit *de* (à cause de) vos larmes. (*Idem.*)

. . . . O jour heureux pour moi!
De (avec) quelle ardeur j'irai reconnaître mon roi! (*Idem.*)

Du (entre le) Troyen, ou *de* (entre) moi faites-le décider;
Qu'il songe qui des deux il veut rendre, ou garder. (*Idem.*)

Quoi! déjà votre amour *des* (par les) obstacles vaincu... (*Idem.*)

Ne rougis point de prendre une voix suppliante,
Je t'avouerai *de* (pour) touts; je n'espère qu'en toi. (*Idem.*)

Du (depuis le) moment que je l'ai connu, je l'ai aimé. (ACADÉMIE.)

Je sais ce qu'*en* (à) ma place un bon prince doit faire. (CORNEILLE.)

Juger *en* (selon) toute rigueur. (FÉNÉLON.)

Les moins sévères lois *en* (sur) ce point sont d'accord. (CORNEILLE.)

Bien souvent on m'ennuie *en* (avec des) termes magnifiques. (BOILEAU.)

Je pense *en* (comme) citoyen, j'agis *en* (comme) empereur,
Je hais le fanatique et le persécuteur. (VOLTAIRE.)

En (de) tout temps la vertu s'est fait estimer. (ACADÉMIE.)

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En (par sa) valeur éclatant, *en* (par ses) vertus magnifique. (BOILEAU.)

Tenez *pour* (comme) certain qu'il ne réussira pas. (ACADÉMIE.)

La fidélité *pour* (envers) les hommes et la crainte *pour* (envers) les dieux.... (FÉNÉLON.)

On n'a point *pour* (contre) la mort de dispense de Rome. (MOLIÈRE.)

Pour (quant à) moi, je crains les dieux. (FÉNÉLON.)

Il monta la garde *pour* (en la place, au lieu de) moi. (ACADÉMIE.)

Sous (moyennant) ces conditions.... (CORNEILLE.)

Tout parle au souverain de sa puissance, tout lui met sans-cesse *sous* (devant) l'œil sa gloire et sa puissance. (MASSILLON.)

Et que les clés en main, *sur* (avec) ce seul passeport,
Saint Pierre à touts venants devait ouvrir d'abord. (BOILEAU.)

Déjà on nous menait *sur* (à le *pour* au) le tombeau d'Anchise. (FÉNÉLON.)

Combien je vais *sur* (contre) moi faire éclater de haines ! (RACINE.)

Sur (pardessus) touts mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, s'échauffant au carnage. (RACINE.)

Le roi, autorisé par les lois de l'État, ordonne, *sur* (sous) peine de la vie, à touts les gentilshommes de monter à cheval. (VOLTAIRE.)

Si nous en croyons MM. Bescherelle, la plupart de ces accessoires ne tiènent la place d'aucun autre; et pour prouver ce qu'ils avancent, ils interprètent :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants AU besoin ?

par : Dieu laissa-t-il jamais ses enfants (*livrés en proie*) AU besoin ?

Vous n'êtes pas encore échappé DE sa rage.

par : Vous n'êtes par encore échappé (*aux coups*) DE sa rage.

Les hommes n'admirent D'ordinaire que les grands événements.

par : Les hommes (*dans le cours*) DE (*l'usage*) ordinaire, n'admirent que les grands événements.

Pour nous, nous croyons que celà peut bien s'interpréter ainsi dans certains cas, mais qu'il serait difficile de suivre cette marche, un peu forcée, dans touts ceux que présentent les exemples que ces messieurs nous ont procuré l'occasion de citer; et nous trouvons beaucoup plus naturel de penser que ces écrivains ont forcé un peu l'acception de ces accessoires, ou pour construire leurs vers, ou parcequ'ils ont eu le bon esprit de ne pas y attacher assez d'importance pour en agir autrement, chaque fois que celà ne pouvait présenter aucune amphibologie, ou aucun contresens.

ACCESSOIRES INTERJECTIFS.

Les *accessoires interjectifs* sont d'autant plus nombreux, et il est d'autant plus difficile de désigner leurs différentes nuances, que la plupart des écrivains ont créé de ces accessoires selon leur point de vue, ou leurs sensations; que l'on en a souvent confondu l'emploi, et qu'ensuite sont venues les transpositions et les omissions de lettres; de telle sorte qu'aujourd'hui il faudrait des volumes pour bien caractériser le rôle que chacun de ces accessoires doit jouer dans le discours. Or, nous croyons que le parti le plus sage est de donner ici les phrases dans lesquelles ces accessoires se trouvent intercalés.

Ah ! pleure, fille infortunée,
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée ! (C. DELAVIGNE.)

Ha! vous êtes dévot, et vous vous emportez ! (MOLIÈRE.)
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle? (DELILLE.)
Eh quoi! ton âme sombre et tes yeux éblouis
N'osent-ils contempler le siècle de Louis? (LEBRUN.)

Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non, vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur. (LA FONTAINE.)

Eh bien donc! par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalamment ton bonnet de velours,
Tu vas donc seul bientôt bâiller au Luxembourg. (DUCIS.)

Hé! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde. (MOLIÈRE.)
Oh! passion du jeu! *hé quoi!* l'homme en délire,
Même avec des hochets se blesse et se déchire ! (LEMIERRE.)
Hé bien! chacun du moins fut heureux en rêvant.
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

O temps! O mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer. (LA FONTAINE.)

Oh! ça! je suis ravi de vous voir tous ensemble. (BOURSAULT.)
Oh! qu'il est cruel de n'espérer plus. (FÉNÉLON.)
Oh bon! quelle folie! êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux; croyez-vous aux méchants ?
(GRESSET.)
Oh bien! je vous apprends que vous vous abusiez. (RÉGNARD.)
Oh ça! maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier. (MOLIÈRE.)

Oh! dit-il, qu'est ceci? ma femme est-elle veuve? (LA FONTAINE.)
Inconstant! *ho!* voilà votre mot ordinaire. (COLIN d'HARLEVILLE.)
Holà! quelqu'un, qu'on appelle Nanine. (VOLTAIRE.)
Ho, là! monsieur Bobinet, monsieur Bobinet, approchez-vous du monde. (MOLIÈRE.)

Çà! voudriez-vous être persuadée? (J. B. ROUSSEAU.)
Çà! messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.
(LA FONTAINE.)
Or çà, verbalisons. (RACINE.)
Là, ne vous troublez point, répondez à votre aise. (RACINE.)
Hélas! on voit que de tout temps,
Les petits ont pâti des sottises des grands. (LA FONTAINE.)
Hé là! tout doucement. — *Hé, là! hé, là!* mon petit ami.
(MOLIÈRE.)

..... *Las!* je ne vois jamais
De malheureux à peu près de son âge.... (VOLTAIRE.)
Heim! comme sa surprise a paru naturelle! (PIRON.)
Hem, hem! viens çà. (ACADÉMIE.)
Hein! qu'en dis-tu, ma fille! (COLIN D'HARLEVILLE.)
Hen, hen! quand il y aura des accompagnements là-dessus, nous verrons encore, messieurs de la cabale, si je sais ce que je dis.
(BEAUMARCHAIS.)

Hai! je te donnerai sur le nez. (MOLIÈRE.)

Haie, haie! ceci ne vaut pas le diable. (DANCOURT.)

Elle m'étrangle... *ay, ay!* (RACINE.)

Aïe, aïe! à l'aide! au meurtre! au secours! on m'assassine. (MOLIÈRE.)

Voilà ton père! — *Oooh! aye* de moi! (BEAUMARCHAIS.)

Ahi! ahi! ahi! Vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient! (MOLIÈRE.)

Ouf! je me sens déjà pris de compassion. (RACINE.)

Lisons. *Hom!... hom!* « Vous méritez de me charmer.... (VOLTAIRE.)

Hon! hon! voilà un homme plus fou que nous ne pensons. (MOLIÈRE.)

Hum! grand escogriffe; il est sourd (BEAUMARCHAIS.)
Hé! laissez-nous... *euh! euh!* (1) (RACINE.)

Heu! voila ce que c'est que d'étudier. (MOLIÈRE.)

Ouais! vous êtes bien obstinée, ma femme. (MOLIÈRE.)

J'irais trouver mon juge et lui dirais. — Oui. — *Voi!*
Et lui dirais, monsieur. — Oui, monsieur. — Liez-moi. (RACINE.)

Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce une écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme JOURNAL INUTILE. *Pou-ou!* je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà de rechef sans emploi. (BEAUMARCHAIS.)

Fi du plaisir que la crainte peut corrompre! (LA FONTAINE.)

Foin du loup et de sa race. (LA FONTAINE.)

Pouah! pouah! seigneur, mon âme n'a pas été souillée. (VOLTAIRE.)

...... Malgré vous et les vôtres,
On vous fera bien voir. — *Bah!* j'en ai bien vu d'autres. (FABRE D'ÉGLANTINE.)

Baste! laissons là ce chapitre, il suffit que nous savons ce que nous savons. (MOLIÈRE.)

Il se vante de faire telle chose, *zest!* (ACADÉMIE.)

Chut! n'offensez pas ces messieurs (les médecins et les apothicaires.) (MOLIÈRE.)

Motus! il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là. (MOLIÈRE.)

St, St! ramassez vite, et sauvez-vous. (BEAUMARCHAIS.)

---

(1) MM. Bescherelle, auxquels, comme nous l'avons déjà dit, nous empruntons la plupart de nos exemples, et généralement ceux de cet article, font observer que c'est, interrompu, et voulant continuer de parler, que l'Intimé s'écrie : HÉ ! *laissez-nous*, EUH! EUH !



Sus! que de ma maison on sorte de ce pas. (MOLIÈRE.)
Tarare!... il ne l'aura jamais. (BEAUMARCHAIS.)
Alerte! alerte! on vient d'enlever ma pupille.
(FABRE D'EGLANTINE.)

Bravo! voilà mon homme, allons vite, qu'il viène.
(COLIN D'HARLEVILLE.)

Ah! vivat! j'ai gagné ma cause. (DANCOURT.)

J'ai fait vœu d'être veuve, et je veux le tenir.
— *Oui dà!* l'état de veuve est une douce chose;
On a plusieurs amants sans que personne en glose.
(REGNARD.)

SUBSTANTIFS INTERJECTIFS.

Miracle! criait-on, venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues. (LA FONTAINE.)

Eh! *miséricorde!* on traîne mon mari en prison.
(VOLTAIRE.)

Malheur aux aveugles qui conduisent! *Malheur* aux aveugles qui sont conduits! (PASCAL.)

Qui frappe l'air, *bon Dieu!* de ces lugubres cris!
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
(BOILEAU.)

Mon Dieu! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour.
(MOLIÈRE.)

Qu'un ami sur nos bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage! (DUCIS.)

Paix! silence! il me vient un surcroît de pensée.
(REGNARD.)

Peste soit des fâcheux! (MOLIÈRE.)

Malpeste! leur imagination travaille beaucoup. (REGNARD.)

Te voilà sur tes pieds, droit comme une statue,
Dégourdis-toi, *courage!* allons qu'on s'évertue. (RACINE.)

Grâce, grâce! Seigneur, que Pauline l'obtienne.
(CORNEILLE.)

Halte-là! mon beau frère!
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez. (MOLIÈRE.)

Patience! avant peu tout celà va changer.
(COLIN D'HARLEVILLE.)

Ma foi! sur l'avenir bien fou qui se fiera. (RACINE.)

Oh! *dame!* on ne court pas deux lièvres à la fois! (*Idem.*)

Tredame! monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite?
(MOLIÈRE.)

Si vous n'êtes pas malade, que *diable* ne le dites vous? (*Id.*)

Diantre! que de façons! signez, pauvre Butor. (MOLIÈRE.)

> *Au diantre* tout valet qui vous est sur les bras ! (*Idem.*)
> Et oui, de par tous *les diantres*, je l'ai vu ! (*Idem.*)

Comme le font remarquer MM. Bescherelle, on voit qu'indépendamment des accessoires interjectifs proprement dits, l'homme, agité d'une émotion violente, pénétré d'une idée vive, a eu recours à des signes du langage analytique, qu'il a un peu détournés de leur signification primitive, pour les rendre propres à exprimer ses affections avec rapidité et concision. Il n'y a donc vraiment pas de règles à établir sur l'emploi des expressions interjectives.

Il est une foule de noms qui, prononcés dans certains mouvements subits de l'âme, ont une force interjective:

> *Par mon chef*, c'est un siècle étrange que le nôtre. (MOLIÈRE.)
> *Par saint Janvier*, mon patron. (SCRIBE.)
> *Jour de Dieu !* je saurai vous frotter les oreilles. (MOLIÈRE.)
> . . . *Mort de ma vie !* est-ce un crime d'avoir
> Un tendre engagement avec un honnête homme? (RÉGNARD.)

La plupart des mots, pour ainsi dire, détournés de leur signification propre, peuvent donc, selon le point de vue de l'écrivain, exprimer les nombreuses affections de l'âme; c'est ainsi qu'on rencontre dans touts les auteurs: *tout doux ! tout beau ! très bien! fort bien! ferme! tant mieux ! va! va! allons, gai !* etc., etc. C'est ainsi encore qu'on rencontre une foule d'expressions, ou de jurons, tels que : *parbleu! morbleu! corbleu! ventrebleu! vertubleu! têtebleue! pardi! pardié! pardienne! morgué! mordié! mordienne! morguenne! testidié! tatigué!* etc.

Enfin, comme le font encore remarquer MM. Bescherelle, il existe une autre classe d'expressions que les grammairiens ont rangées, mais avec bien peu de discernement, au nombre des interjectifs; ce sont les onomatopées non

passées à l'état de mot, les mimologismes, ou imitations du langage de quelqu'un; enfin certains cris, ou effets vocaux. C'est ainsi que Molière, pour imiter le rire, dit :

> Il est allé trouver ce chien d'avare, *ha, ha, ha, ha!* il lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, *hi, hi, hi, hi!* ils avaient vu une galère turque.

Racine, pour imiter la vitesse déplacée du débit de l'avocat dont il parle :

> *Ta, ta, ta, ta* ! voilà bien instruire une affaire.

Beaumarchais, pour peindre une personne qui bâille :

> Monsieur, j'étais..... *ah, ah, aah!*

et une personne qui éternue :

> *Et chi, et cha!* l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

et enfin, madame de Sévigné, pour imiter le bruit de la course du cheval :

> Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra!* ils rencontrent un homme à cheval, gare, gare!

On comprend que ces façons de parler sont sans nombre; ici, c'est *zest* pour peindre la légèreté de la course; là, *pouf* pour peindre le bruit que fait la chute d'un corps mou, ou *crac* celui de quelque chose qui cède avec effort. En d'autres endroits, les *flonflons* des violons, les *panpans* des bouchons, le *tictoc* des brocs, le *drelin-dindin* des verres, etc., etc.

DE L'ELLIPSE.

L'*ellipse*, que nous avons déjà eu l'occasion de faire connaître, signifie, comme nous l'avons dit, *manque, défaut*, et s'entend, en grammaire, du retranchement, de l'omission volontaire d'un, ou de plusieurs mots dans une phrase, sans nuire au sens de la pensée.

Heureusement employée, l'ellipse convient au langage véhément des passions ; sa nature s'allie parfaitement au caractère vif et sémillant de la langue française ; la pensée, dans son essor, fait usage de l'ellipse pour briser le joug d'un certain attirail de mots qui gênerait à son élan.

L'ellipse rend donc le discours plus fort, plus serré, plus pressant, plus impétueux, en le rendant plus laconique ; elle donne à la pensée une concision chaleureuse, un charme vigoureux, qui pénètre, remue, entraîne l'auditeur.

C'est ainsi que Mirabeau à la tribune, au lieu de dire :

> Vous, enfin, qui savez que Dieu est aussi nécessaire aux hommes que la liberté *est nécessaire aux hommes*.

se contente de dire, pour donner plus de force à sa pensée :

> Vous, enfin, qui savez que Dieu est aussi nécessaire aux hommes que la liberté !

C'est ainsi encore qu'au lieu de dire :

> Dites au roi, dites-lui bien que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier la visite des princes, *que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier la visite* des princesses, *que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier la visite* des favoris, *que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier la visite* des favorites, et *que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier* leurs caresses, et *que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier* leurs exhortations, et *que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier* leurs présents.

ce qui serait d'un lourd traînant et insupportable, il dit :

> Dites au roi, dites-lui bien que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier la visite des princes, des princesses, des favoris, des favorites, et leurs caresses, et leurs exhortations, et leurs présents.

Ceci suffit pour faire comprendre la haute utilité de l'ellipse et le fréquent usage qu'on en fait.

Afin de bien faire comprendre son emploi, nous allons passer quelques phrases en revue, ayant soin toutefois de mettre les mots ellipsés entre parenthèses, de manière à être le plus concis possible.

> Ce serait une belle chose si je remplissais mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah! comme vous (*le*) dites, il faut glisser sur bien des pensées, et ne pas faire semblant de les voir.
> (Madame DE SÉVIGNÉ.)

Il est bien entendu que madame de Sévigné a fait ellipse du représentatif *le* pour *celà*, ou : *il faut glisser sur bien des pensées et ne pas faire semblant de les voir;* que nous rétablissons ce *le* qui a été ellipsé, et qu'il en sera de même dans les phrases suivantes :

> Il mange et (*il*) boit bien.
> Il a perdu et (*il a*) payé la partie. (Cité par VANIER.)
> Nulle paix (*n'existe*) pour l'impie : il la cherche, elle fuit.
> (RACINE.)
> Le buffle a la peau plus épaisse et plus dure que le bœuf (*n'a la peau épaisse et dure*). (BUFFON.)
> Après avoir posé les vrais principes du droit politique, et (*après avoir*) tâché de fonder l'état sur sa base, il resterait à l'appuyer par ses relations extrêmes. (J.-J. ROUSSEAU.)
> Vous régnez, Londre est libre, et vos lois (*sont*) florissantes.
> (VOLTAIRE.)
> (*Je desirerais qu'il*) plût aux dieux qu'on réglât ainsi touts les procès;
> (*Je desirerais*) que des Turcs en celà l'on suivit la méthode.
> (LA FONTAINE.)
> Le gibier du lion ce ne sont pas moineaux,
> Mais (*ce sont*) beaux et bons sangliers, (*ce sont*) daims et cerfs bons et beaux. (LA FONTAINE.)

Nous n'irons pas plus loin ; seulement nous ferons remarquer que dans la plupart de ces phrases nous nous sommes contenté de signaler l'ellipse des constructions usuelles; car, si l'on voulait pousser la démonstration de de l'ellipse dans toute sa rigueur, indépendamment des mots ellipsés que nous venons de signaler, il y en aurait encore un bon nombre. C'est ainsi qu'on pourrait interpréter ces deux derniers vers de La Fontaine par :

> Ce ne sont pas des moineaux qui sont le gibier du lion ; mais ce qui est le gibier du lion ce sont des sangliers qui sont bons, et qui sont beaux ; ce qui est le gibier du lion ce sont des daims qui sont bons, et qui sont beaux, ce sont des cerfs qui sont bons, et qui sont beaux.

du moins d'après notre point de vue; car, d'après celui d'un autre, il en pourrait être autrement. Du reste, on comprend qu'il est inutile de s'embarrasser de celà lorsqu'on écrit; qu'au point où en est le discours usuel, il suffit de songer à être compréhensible, sans cesser d'être clair et précis.

DU PLÉONASME.

La plupart des grammairiens et des lexicographes ont défini ainsi le *pléonasme* : « *surabondance, addition de mots inutiles au sens, mais qui donnent plus d'énergie et de grâce à la pensée.* » Cette définition est fausse, et celà vient de ce que les uns et les autres ont confondu le *pléonasme* avec la *périssologie*, quoique le caractère de l'un soit tout-à-fait distinct de celui de l'autre.

Pour nous, le *pléonasme*, comme nous allons le prouver, est un emploi de mots qui donnent au sens de la pensée une graduation, une extension superlative; or, dans ce qui gradue, étend le sens au plus haut point, il ne peut y avoir ni surabondance, ni addition de mots inutiles; et cette addition de mots inutiles, cette surabondance ne peuvent être appliquées qu'à la périssologie. Lorsque La Fontaine dit :

> Mais enfin, je l'ai vu, *vu de mes yeux*, vous dis-je !

il n'y a rien là de surabondant, ni par conséquent d'inutile; car s'il disait :

> Mais enfin, je l'ai vu, vous dis-je !

Bien que *mais enfin* et *vous dis-je* donnent une force affirmative à l'expression de *je l'ai vu*, il n'y a pas encore là l'extension que peut désirer celui auquel ces mots s'adressent; c'est-à-dire que la persuasion de ce dernier peut n'être pas encore fixée d'une manière certaine; qu'il peut croire, comme le fait remarquer Vaugelas, qu'il s'agit d'une vision, et non d'une réalité; or, *de mes yeux* n'est pas une redondance, mais une addition nécessaire pour asseoir la certitude de celui qui écoute, puisque *de mes yeux* prouve qu'il s'agit d'un fait réel, d'une chose palpable; quoique l'on puisse encore augmenter l'extension du sens, ou par la répétition des mêmes mots, ou par un détour synonymique, ou enfin par l'emploi de certains modatifs, comme dans :

> Je l'ai vu, dis-je, VU, DE MES PROPRES YEUX VU,
> CE QU'ON APPÈLE VU.

où il n'y a pas encore de surabondance, puisque en se plaçant au point de vue de l'individu qui parle, on comprend que, face à face avec le doute le plus obstiné, il cherche touts les moyens de donner à l'expression de sa pensée le plus haut degré d'affirmation. Les grammairiens et les lexicographes, avant de définir le pléonasme, auraient donc dû réfléchir à la nature de cette figure grammaticale; car s'ils avaient réfléchi, ils ne lui auraient pas donné un caractère si ridicule : « *surabondance, addition de mots inutiles au sens, mais qui donnent plus d'énergie et de grâce à la pensée,* » puisqu'il est absurde de dire que les mots qui donnent de l'énergie et de la grâce à la pensée sont inutiles, ou surabondants. Et, comme l'ont fait judicieusement remarquer quelques hommes de goût, si Voltaire, Voltaire lui-même avait bien réfléchi, il n'aurait pas dit à l'occasion de ces deux vers :

Trois sceptres, à son trône arrachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle, *et ne se tairont pas.*

« Ces vers équivalent à cette phrase, pour la niaiserie: *hélas! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie.* » Car la comparaison est fausse, et plus niaise, selon nous, que les vers de Corneille, puisque si Corneille s'était exprimé autrement, il n'aurait pas rendu sa pensée ; c'est-à-dire que s'il eût dit seulement : *parleront au lieu d'elle*, sa pensée n'aurait eu ni la force ni le sens qu'elle a avec *et ne se tairont pas*, ce vers étant l'équivalent de *parleront au lieu d'elle, et parleront toujours, ce que n'eût pas fait* ELLE *qui était périssable;* c'est-à-dire que Corneille, considérant que les *sceptres* seront d'éternels témoins que rien ne pourra jamais faire taire, après avoir dit *parleront au lieu d'elle*, pour compléter sa pensée, a ajouté : *et ne se tairont pas.* « Car voilà, comme le rapporte Boiste, toute la pensée de Corneille; et Voltaire la mutile, d'après la tactique ordinaire de l'envieuse, de *l'épiloguante* critique, dont l'art est de rapprocher, par une parodie forcée, le ridicule, le burlesque, du sublime, pour en diminuer l'éclat; » et si Corneille avait pu sortir de son tombeau, du haut de cette gloire que Voltaire lui-même n'a jamais atteinte, il aurait pu dire à son envieux critique que dans ce vers :

Les éclairs sont moins prompts, je l'ai vu *de mes yeux.*

Je l'ai vu de mes yeux équivaut, pour la niaiserie, à : *je l'ai vu de mes yeux qui ne sont point ceux d'un autre*; mais non, Corneille était trop grand pour être injuste au point d'attaquer ce qui ne peut être attaqué.

Pour la *périssologie*, qui doit s'entendre véritablement de la surabondance, de toute addition de mots inutiles au sens, comme : *boule ronde, terre bornée par des*

limites, *tempête orageuse*, *feu brûlant*, *hémorragie de sang*, etc., il faut beaucoup de logique pour ne pas la confondre avec le pléonasme; car, bien qu'il y ait réellement périssologie dans :

Cet entretien termina par des plaintes réciproques *de part et d'autre*.

Nous entrâmes dans la ville, où nous *y* trouvâmes une population nombreuse.

Ce discours est rempli *de beaucoup* de citations.

Les Grecs épouvantés reculent *en arrière*.

Cet homme me paraît bien, *selon moi*.

Dieu est juste; or *donc*, il récompensera ceux qui le servent fidèlement, etc.

Par la raison que, dans le premier cas, *réciproque* et *de part et d'autre*, ayant une même signification, ne peuvent renchérir l'un sur l'autre, et ne donner par conséquent aucune force au sens de la pensée; que, dans le second, *où* et *y* étant pour *dans laquelle ville*, il y a naturellement un de ces deux mots de trop; que, dans le troisième cas, *beaucoup* est inutile, puique rien ne peut ajouter dans ce cas à *rempli;* que, dans le quatrième cas, *en arrière* est inutile, puisque l'on ne recule pas *en avant;* que, dans le cinquième, *selon moi* ne peut rien ajouter au sens de *me paraît;* dans le sixième enfin, *or*, ou *donc*, est inutile dans ce cas, puisque chacun de ces mots est employé pour *parconséquent*; il existe certaines phrases construites à peu près de même qu'on ne saurait proscrire ; tel est, par exemple : *j'irai moi-même*, que la plupart des grammairiens regardent comme une périssologie, mais que nous regardons, nous, comme un véritable pléonasme dans l'acception que nous lui avons donnée.

La plupart des grammairiens disent que c'est par pléonasme que l'on fait précéder les substantifs représentatifs

je, tu, il, etc., de *moi, toi, lui*, etc. Ceci prouve combien les grammairiens connaissent peu la philosophie du langage, car il n'est pas du tout question là de pléonasme, quand on dit avec Regnard :

> Moi, j'irai mériter, par un lâche attentat,
> Les titres d'assassin, de perfide, d'ingrat !

avec Charles Nodier :

> Quant à vous, vous devez voir ici une preuve du vif intérêt que je prends à vos succès.

et enfin avec Voltaire :

> Vous prétendez que le soleil tourne, etc.;
> Moi, *je* soutiens que c'est la terre.

Comme l'a fort bien dit Beauzé, ces mots sont une partie intégrante d'une proposition, ou d'un complément logique ; la phrase de Voltaire doit être analysée ainsi : *vous prétendez que le soleil tourne, et,* PAR DES RAISONS QUI SONT CONNUES DE MOI, *je soutiens que c'est la terre;* et il en est de même des autres ; c'est-à-dire que nous croyons qu'on doit tourner la phrase de Charles Nodier par : POUR CE QUI EST RELATIF A VOUS, *vous devez voir ici une preuve du vif intérêt que je vous porte;* et celle de Regnard par : D'APRÈS MA MANIÈRE DE VOIR, ou : IL S'AGIT DE MOI, *j'irai mériter, par un lâche attentat,* etc.

Que notre lecteur ne craigne donc pas de faire usage de ces sortes de phrases ; car les substantifs représentatifs *moi, toi, lui*, etc., sont aussi nécessaires que *il* dans ce vers de Florian :

> *Ce doux rêve* est-IL un mensonge?

c'est-à-dire que, dans ce dernier cas, Florian, l'esprit tout animé du rêve, et voulant savoir s'il est, ou n'est pas un mensonge, voulant faire une question à cèt égard et crai-

geant de n'être pas compris, a d'abord dit : *ce doux rêve*, et ajouté ensuite : *est-il un mensonge* ; ce qui équivaut à ceci : *il s'agit du rêve qui m'anime*, EST-IL UN MENSONGE ? Ce qui prouve que la plupart des pléonasmes et des périssologies signalés par les grammairiens n'existent que dans leur cerveau ; qu'il n'y a, relativement à ces phrases, de périssologie que leurs ridicules observations.

DE LA SYLLEPSE.

La *syllepse* est une figure par laquelle l'esprit, sans s'occuper de la construction grammaticale de la phrase, accorde certains mots avec le point de vue de la pensée ; c'est-à-dire que Delille après avoir dit :

> Se déchaîne une ardente et vile *populace*.

ajoute :

> Sa haine arme LEURS bras.

Populace exigeait SON *bras*, mais l'esprit de Delille, après avoir considéré les individus formant la populace comme un seul et même tout, les ayant considérés pour ainsi dire d'une manière distincte, a été entraîné par la raison logique, et celà l'a amené tout naturellement à employer LEURS.

C'est encore par syllepse que l'on met au singulier le modatif inerte, ou résultatif mis en rapport avec *nous* et *vous*, lorsque ces mots s'appliquent à une seule personne.

Pour peu qu'on observe d'un peu près les nuances syntaxiques du langage, on s'apercevra que cette figure est très commune dans notre langue. C'est encore par cette figure que de Lamartine a dit :

> Un *seul être* du moins me restait sous les cieux.
> . . . . . . Ce coup. . . . .
> LA frappe lentement pour m'être plus sensible.

Pour s'accorder avec *être* il aurait fallu LE *frappe* au lieu de LA *frappe;* mais, comme il s'agissait d'une *femme*, l'esprit de Lamartine, se débarrassant de l'exigence grammaticale, est revenu tout entier à la raison logique de sa pensée.

DE L'INVERSION.

L'*inversion* est une figure grammaticale par laquelle on dérange l'ordre naturel des mots exigé par la construcconstruction analytique. C'est par cette figure que Voltaire a dit :

> Vous êtes de nos rois et la fille et la mère.

Racine :

> De mes feux mal éteints je reconnais la trace.

Au lieu de :

> Vous êtes la fille et la mère de nos rois.
> Je reconnais la trace de mes feux mal éteints.

Cette figure donne au discours plus de vivacité, plus de force, et souvent plus d'intérêt, par la raison qu'elle offre un peu plus de travail à l'esprit que la construction droite.

L'élégance et l'harmonie ont fait de la poésie le domaine de cette figure.

DE L'ÉQUIVOQUE.

L'équivoque s'entend de ce qui a un double sens ; il y a cette différence entre l'équivoque et l'amphibologie, que l'équivoque donne à la pensée deux points de vue, et que l'amphibologie offre un sens obscur, difficile à saisir, qui peut donner lieu à plusieurs interprétations. L'amphibologie était autrefois la base du langage des oracles, des devins, comme elle est aujourd'hui celle des tireurs de cartes.

L'équivoque et l'ambiguité n'ont ordinairement qu'un double sens; l'amphibologie peut en avoir plusieurs. Il y a équivoque dans :

Hypéride a imité Démosthène en tout ce qu'*il* a de beau;
Samuël offrit son holocauste à Dieu; *il* lui fut si agréable qu'*il* lança au même instant la foudre contre les Philistins;
Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, *il* crache presque sur *lui*;
Vous savez, madame la maréchale, qu'il y a une édition contrefaite de mon livre, *qui* doit paraître ces fêtes;

par la raison que, dans le premier cas, on ne sait pas si *il* a rapport à Hypéride, ou à Démosthène; dans le second, s'il a rapport à Samuël, ou à Dieu; dans le troisième, si *lui* a rapport à *il*, ou à chapeau; dans le quatrième, si *qui* a rapport à *édition*, ou à *livre*. Il faut donc dire avec Boileau :

Hypéride a imité Démosthène en tout ce que Démosthène (ou ce dernier) a de beau.

avec Condillac :

Samuel offrit son holocauste, et *Dieu* le trouva si agréable qu'il lança au même instant la foudre contre les Philistins.

avec Labruyère :

Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur *soi*.

avec J.-J. Rousseau :

Vous savez, madame la maréchale, qu'il y a une édition contrefaite de mon livre, *laquelle* doit paraître ces fêtes.

On ne saurait donc prendre trop de précaution pour éviter l'équivoque dans le discours, puisque la clarté est le principal mérite de l'écrivain.

DU GALLICISME.

Le *gallicisme* est une manière de parler propre, naturelle et particulière à la langue française. La construc-

tion qui constitue le gallicisme est souvent contraire aux règles ordinaires de la grammaire. Dans : *j'ai* BEAU FAIRE *et* BEAU DIRE, IL Y VA *de ma gloire*, IL NE FAIT QUE DE *sortir*, IL Y A *des animaux de diverses espèces*, IL EN EST *du bien comme du mal*, QUE DE *bienfaits Dieu répand sur la terre*, etc., *beau faire*, *beau dire*, *il y va*, *il ne fait que de*, *il y a*, *il en est*, *que de*, sont des gallicismes.

DE L'ARCHAÏSME.

L'archaïsme se dit de l'emploi d'un mot vieilli, ou d'un tour de phrase surannée

« Nos poètes, dit Maugard, pour plus de naïveté imitent quelquefois Marot. On trouve beaucoup d'archaïsme dans les ouvrages badins de La Fontaine et de Voltaire. Ce n'est que dans ces sortes d'ouvrages, ajoute-t-il, qu'il est permis d'employer des expressions surannées. »

On employait autrefois *die* pour *dise*.

> Ma sœur, que je vous *die* une bonne nouvelle.
> (PIERRE CORNEILLE.)

Vaugelas prétend qu'il y avait des gents qui allaient jusqu'à dire : quoi que vous *diiez*, au lieu de quoi que vous *disiez*,

C'est aussi par archaïsme que Voltaire emploie *benoît* pour *bénit*, *bienheureux* ; qu'il dit le *benoît* paradis, qu'il emploie *chaloir* pour *importer*, et *damoiselle* pour *demoiselle*.

> Et peu me *chaut* que votre *damoiselle*
> Soit sage, ou folle, et soit, ou laide, ou belle.

dextre pour *main droite* :

> Du fer tranchant sa *dextre* se saisit.

faconde pour *éloquence* :

> Il fut doué d'une douce *faconde*.

gente pour *gentille* :

> La *gente* demoiselle.

l'ost pour *le camp, l'armée* :

> *L'ost* des Anglais de nuit ils traversèrent.

que Pierre Corneille emploie *dévaler* pour *descendre* :

> On ne montera point au rang dont je *dévale*,

hostie pour *victime* :

> Cette seconde *hostie* est digne de ta rage.

Que La Fontaine emploie *duit* pour *convient* :

> . . . . Tout *duit*
> Aux gents heureux, car aux autres tout nuit.

Pour peu qu'on lise les anciens auteurs, on trouvera de nombreux archaïsmes ; aujourd'hui la poésie les rejète généralement de son sein ; mais cependant il est certains cas, où, bien employés, ils apportent encore certain type de naïveté, d'originalité toute particulière.

DE L'EUPHONIE.

L'*euphonie*, comme nous avons eu l'occasion de le dire, signifie *son agréable*, et, par extension, *prononciation pure, correcte, coulante*. C'est par euphonie, comme le dit M. Vanier, que nos consonnes finales s'articulent faiblement sur la voyelle du mot suivant ; c'est par euphonie que nous disons : *l'amitié, l'arbre*, pour éviter l'hiatus que l'on formerait en disant : *la amitié, le arbre* ; que nous mettons un *t*, dit euphonique, dans *parle*-T-*il, parle*-T'-*elle*, et un *s* dans *parles-en, manges-en, vas-y* ! C'est donc par le retranchement, ou l'addition de certaines lettres, qu'on obtient le plus souvent les nuances euphoniques du langage ; c'est par euphonie qu'on élide : *je, me, te, se, ce, de, ne, que; le, la,* accessoires, ou substantifs représentatifs ; que l'on dit : J'*aime, il* M'*aime, il* T'*aime, il* S'*aime*,

c'est, il parle D'*amour, il* N'*est pas sage,* QU'*êtes-vous, je* L'*aime,* en parlant d'un homme; *je* L'*aime,* en parlant d'une femme; pour : JE *aime, il* ME *aime, il* TE *aime, il* SE *aime,* CE *est, il parle* DE *amour, il* NE *est pas sage,* QUE *êtes vous, je* LE *aime, je* LA *aime.*

C'est par euphonie que l'on retranche l'*i* de l'accessoire *si* devant le substantif représentatif *il;* que l'on dit : s'*il vient,* s'*ils viènent,* pour : SI *il vient,* SI *ils viènent.* C'est aussi par euphonie qu'on ajoute un *l* devant *on* après *si;* que l'on dit : SI L'*on,* au lieu de : SI *on*, et qu'on ne fait plus usage de ce *l'* lorsqu'après *on* vient un mot commençant par *l,* comme *lui,* par exemple. Ainsi, l'on dit : *si on lui parle,* au lieu de : *si* L'*on lui parle,* par la raison que *si l'on lui* a quelque chose de désagréable. C'est par la même raison que l'on met *l'* devant *on* précédé de *que.* Nous pensons que lorsqu'on veut donner de la force au langage, on ne doit pas admettre cette lettre euphonique; nous croyons voir plus d'énergie dans : *je veux* QU'*on m'obéisse,* que dans : *je veux* QUE L'*on m'obéisse;* du reste, ceci est entièrement soumis au goût de l'écrivain. On peut, dans une même phrase, admettre, et repousser l'emploi de ce *l'* euphonique.

C'est aussi par euphonie, comme nous l'avons déjà dit, qu'on emploie *mon, ton, son,* au lieu de *ma, ta, sa,* devant un substantif féminin commençant par une voyelle, ou un *h* muet; que l'on dit MON *autorité,* TON *amitié,* SON *habitude,* au lieu de MA *autorité,* TA *amitié,* SA *habitude.* C'est par la même raison que, devant les substantifs masculins commençant par une voyelle, ou un *h* muet, on emploie *bel, nouvel, fol, mol, vieil;* que l'on dit : *un* BEL *homme, un* NOUVEL *an, un* FOL *espoir, un* MOL *abandon, un* VIEIL *arbre,* au lieu de : *un* BEAU *homme, un* NOUVEAU *an, un* FOU

[redacted]

espoir, un MOU *abandon, un* VIEUX *arbre.* C'est aussi par raison euphonique que l'on emploie *cet*, au lieu de *ce*, devant les substantifs masculins commençant par une voyelle; que l'on dit CET *artiste,* pour CE *artiste*, etc.

REMARQUE. Les dissyllabes *lorsque, quoique,* dit M. Vanier, ne s'élident que devant *il, elle, ils, elles, on, un, une; jusque* ne s'élide que devant *a, o, où, aux, ici, alors.* Dans le style soutenu, et en poésie, on écrit *jusques*, alors il n'y a plus d'élision : JUSQUES *à quand, Catilina, abuserez-vous de notre patience?*

Quelque, au singulier, ne s'élide que dans : QUELQU'*un,* QUELQU'*autre.*

Entre, ajoute-t-il, s'élide devant les mots *eux, elles.* Le bon usage est d'écrire sans élision : *entre eux, entre elles,* quoique l'on prononce comme si le final de *entre* était élidé; *entre* ne s'élide que dans : *s'entr'aider, s'entr'ouvrir,* etc. Nous sommes de l'avis de M. Vanier, mais nous croyons qu'il est préférable d'écrire d'un seul mot : *s'entraider, s'entrouvrir.* Nous ne rappellerons pas que c'est par euphonie que l'on contracte *à le,* qu'on dit : *je vais* AU *bain,* pour : À LE *bain.* Voyez ce que nous avons dit page 608, à l'occasion des *conjugaisons interrogatives.*

DE LA PROSODIE.

Par le mot *prosodie,* dit l'abbé d'Olivet, on entend la manière de prononcer chaque syllabe régulièrement, c'est-à-dire suivant ce qu'exige chaque syllabe prise à part et considérée dans ses trois propriétés, qui sont : l'*accent*,

l'*aspiration* et la *quantité*. « On peut faire des contresens, dit M. Vanier, en ne lisant pas un passage avec l'inflexion de voix convenable ; les propositions exclamatives offrent à elles seules plus de difficultés qu'on ne pense : *ah!* et *ha!* sont susceptibles de plusieurs nuances, chacun en particulier ; le premier est long à volonté ; c'est au lecteur à traîner plus, ou moins, sur ce monosyllabe, selon le sentiment qu'il veut peindre ; c'est un sentiment doux, tendre, qui tient du soupir et qui en est souvent accompagné. L'autre, *ha!* au contraire, est bref ; il peint la surprise, l'étonnement ; il tient du cri, de la vive exclamation.

La prosodie exigerait donc des volumes ; mais cet art est tellement négligé aujourd'hui, que celui qui doterait la langue d'un pareil monument pourrait courir grand risque de voir le fruit de ses veilles passer dans la balance de quelque Vandale détaillant. Cependant nous allons essayer de donner ici les lois générales de la prosodie.

DE L'ACCENT.

Par *accent* on entend les différentes inflexions de voix et les diverses modulations dont on se sert pour prononcer convenablement les mots d'une langue.

On distingue cinq sortes d'accent : l'*accent prosodique*, l'*accent oratoire*, l'*accent musical*, l'*accent provincial* et l'*accent imprimé*.

L'*accent prosodique* est l'inflexion de la voix qui s'élève, ou qui s'abaisse sur les syllabes ; c'est ce qui forme les trois accents qu'on appèle *grave*, *aigu* et *circonflexe*.

L'*accent aigu* élève la voix, l'*accent grave* l'abaisse, et l'*accent circonflexe* l'élève d'abord et la rabaisse ensuite sur la même syllabe.

L'*accent oratoire* est le principe et la base de la décla-

mation, et consiste, non comme l'accent prosodique, à élever, ou à abaisser la voix sur des syllabes, mais sur des phrases. L'accent oratoire sert à peindre les mouvements qui agitent l'individu; c'est lui qui marque l'interrogation, l'affirmation, la colère, la douleur, la joie, etc.; il varie selon les passions qui animent, affectent, ou remuent l'âme.

L'*accent musical*, ainsi que les précédents, consiste à élever, ou à baisser la voix, mais avec des intervalles certains et fixes dont on ne peut s'écarter.

L'*accent national*, ou *provincial*, est la prononciation particulière qu'a chaque nation, ou chaque province; tel est l'accent *gascon, normand,* etc. L'accent national ne consiste pas seulement dans l'élévation, ou l'abaissement de la voix, il comprend tout ce qui a rapport à la prononciation en tant que modification; il faut donc, comme le dit l'abbé d'Olivet, auquel nous empruntons le fond de cet article, se soumettre à toutes les inflexions de voix reconnues généralement dans le pays où cette langue est parlée.

L'*accent imprimé* consiste dans les signes qui servent à marquer les degrés d'accentuation dont nous avons parlé. (Voyez ce que nous en avons dit à l'article *Orthographe*.)

DE L'ASPIRATION.

L'*aspiration* est l'action de prononcer plus, ou moins fortement de la gorge, de manière que les sons soient plus, ou moins marqués. Toutes les langues ont, dit-on, leur aspiration particulière; la langue française est celle dans laquelle l'aspiration joue le moindre rôle. L'aspiration n'a d'autre effet que celui de communiquer à la voyelle aspi-

rée par l'usage de la lettre *h* les propriétés de la consonne.

Il n'y aurait rien de plus simple à saisir que l'aspiration, si, comme nous l'avons dit, on distinguait par un signe quelconque le *h* aspiré du *h* muet, ou, ce qui serait peut-être mieux encore, si, sans avoir égard aux prétendues étymologies, l'on retranchait généralement le *h* muet. Voyez page 14 de ce volume la liste des mots où le *h* est aspiré.

REMARQUE PARTICULIÈRE. Si l'on consulte l'usage, le *h* du nom propre *Henri* s'aspire dans le style soutenu, et ne s'aspire plus dans le style familier. Ainsi dans l'un on écrit et l'on prononce : *le règne* DE *Henri*, et dans l'autre : *le règne* D'*Henri*.

Celui de *Hollande* et de *Hollandais*, etc., doit s'aspirer toujours, si ce n'est dans ces phrases : *toile d'Hollande*, *fromage d'Hollande*.

Celui de Hongrie s'aspire aussi toujours, si ce n'est dans : *point d'Hongrie*, *eau de la reine d'Hongrie*.

On aspire le *o* de *onze* et de *oui* ; on écrit et l'on prononce : *le onze*, *le oui et le non*, et jamais : *l'onze*, *l'oui et le non*.

Lorsque *un* est pris substantivement, on aspire également le *u* ; on dit *le un* et non *l'un*.

DE LA QUANTITÉ.

La *quantité* s'entend du temps plus, ou moins prolongé qu'on met à prononcer les syllabes ; elle diffère de l'accent en ce que, comme nous l'avons dit plus haut, celui-ci sert à marquer le degré d'élévation, ou d'abaissement que doit avoir la voix dans la prononciation d'une syl-

labe; au lieu que la quantité marque le plus, ou le moins de temps qu'on doit employer à la prononcer.

Il y a donc des syllabes *longues* et des syllabes *brèves;* mais elles ne sont *longues*, ou *brèves* que relativement les unes aux autres; c'est-à-dire qu'une syllabe n'est *longue* que relativement à une autre qui est *brève,* comme la *brève* n'est ainsi que relativement à celle qui est *longue.*

Le propre de la syllabe *brève* est de se prononcer en moins de temps possible. Par exemple, quand nous prononçons : *à Strasbourg*, ce qui forme trois syllabes brèves, la première syllabe, n'étant composée que d'une voyelle, nous demande naturellement moins de temps que les deux autres, qui renferment plusieurs consonnes, outre la voyelle *a* et les voyelles *ou*. Cependant les deux dernières syllabes sont essentiellement brèves, par la raison qu'on doit les prononcer dans le moins de temps possible, d'où l'on doit conclure qu'il y a des brèves, moins brèves les unes que les autres, et (comme il en est de même des longues) des longues qui le sont plus, ou moins, sans que pour celà la moins brève puisse devenir une longue, ni la moins longue une brève.

Entre la syllabe longue et la syllabe brève se trouvent les syllabes *douteuses*, que l'on peut aussi diviser en deux classes : celles qui tiènent une espèce de milieu entre les longues et les brèves, parceque l'oreille a peine à les apprécier, d'où il arrive qu'on les fait tantôt d'une manière, tantôt d'une autre; puis viènent celles que l'on doit faire tantôt longues, tantôt brèves, selon la place qu'elles occupent.

Il est essentiel de remarquer que ce n'est pas relativement à la lenteur, ou à la vitesse accidentelle de la prononciation, qu'on mesure les syllabes, mais relativement aux

proportions immuables qui les rendent, ou longues, ou brèves. Une personne habituée à parler lentement pourra mettre plus de temps pour prononcer une brève, qu'une autre n'en mettra pour en prononcer une longue, sans qu'il y ait pour celà rien de changé à la marche, puisque la personne qui met beaucoup de temps à prononcer les brèves en mettrait encore beaucoup plus à prononcer les longues, comme celle qui met peu de temps à prononcer les longues en mettrait encore moins à prononcer les brèves.

Comme nous croyons qu'il est inutile d'embarrasser notre lecteur d'une foule de considérations sur les longues et les brèves, nous nous contenterons de reproduire ici la récapitulation des règles posées par l'abbé d'Olivet, ayant soin toutefois d'ajouter à cette récapitulation quelques exemples pour ajouter à la facilité de la compréhension.

1° Toute syllabe, dont la dernière voyelle est suivie d'une consonne finale, qui n'est ni *s* ni *z*, est brève. *Sac*, *nectar*, *sel*, *fil*, *pot*, *tuf*, etc.

2° Toute syllabe masculine, quelle soit brève, ou non, au singulier, est toujours longue au pluriel. *Des sacs, des nectars*, *des sels*, *des fils*, *des pots*, *des tufs*, (1) etc.

3° Tout singulier masculin dont la finale est l'une

(1) Comme le disent justement MM. Bescherelle aîné et Charles Martin, il est impossible de trouver la moindre différence entre *le sac*, *les sacs*; *le sel*, *les sels*; *le pot*, *les pots*; à moins que la prononciation n'ait subi de grands changements. Que c'est sans doute par suite de ce même préjugé, qui confond l'orthographe avec le son ou sa durée, que certains grammairiens croient trouver une différence sensible entre les substantifs *chef*, *hôtel*, et leurs pluriels *chefs*, *hôtels*, prétendant que l'*é* est plus ouvert dans ces derniers.

des carastéristiques du pluriel, est long : *le temps*, *le nez*, etc.

4° Quand un mot finit par *l* mouillé, la syllabe est brève : *éventail*, *vermeil*, *avril*, *oille*, *quenouille*, *fauteuil*.

5° Quand les voyelles nasales sont suivies d'une consonne qui n'est pas la leur propre, c'est-à-dire, qui n'est ni *m* ni *n*, et qui commence une autre syllabe, elles rendent longue la syllabe où elles se trouvent : *jambe*, *jambon*, *crainte*, *trembler*, *peindre*, *joindre*, *tomber*, *humble*, etc.

6° Quand les propres consonnes des voyelles nasales, c'est-à-dire, *m* ou *n*, se redoublent, celà rend brève la syllabe à laquelle appartient la première des consonnes redoublées, qui demeure alors muette, et n'est plus nasale : *épigramme*, *consonne*, *personne*, etc. il n'y a d'exception que *flamme* dont la pénultième est *lame*.

7° Quelle que soit la voyelle qui précéde deux *r*, quand les deux ensemble ne forment qu'un son indivisible, la syllabe est toujours longue : *arrêt*, *barre*, *bizarre*, *tonnerre*, etc.

8° Entre deux voyelles dont la dernière est muette, les lettres *s* et *z* allongent la syllabe : *base*, *extase*, *diocèse*, *il pèse*, *bêtise*, *fournaise*, *rose*, *épouse*, *ruse*, *recluse*, etc.

9° Un *r*, ou un *s* prononcés, qui suivent une voyelle et précèdent une autre consonne, rendent la syllabe toujours brève : *jaspe*, *masque*, *astre*, *burlesque*, *funeste*, *piste*, *risque*, *poste*, *brusque*, *juste*, *barbe*, *barque*, *berceau*, *infirme*, *ordre*, *urne*, etc.

10° Touts les mots qui finissent par un *e* muet immédiatement précédé d'une voyelle, ont leurs pénultièmes longues : *pensée*, *année*, *Julie*, *je me fie*, *joie*, *j'envoie*, *je loue*, *il joue*, *je noue*, *la nue*.

11° Quand une voyelle finit la syllabe et qu'elle est suivie d'une autre voyelle qui n'est pas l'*e* muet, la syllabe est brève : *créé, féal, action, haïr, doué, tuer*, etc.

Ces règles ne sont naturellement pas d'une donnée générale et absolue; car, comme le dit lui-même l'abbé d'Olivet : « Je ne réponds pas que ces règles soient toutes sans exception. Tant de combinaisons auraient demandé plus de lumières, et, s'il faut que je m'accuse moi-même, plus de patience que je n'en ai; ce n'est pas que je me reproche d'avoir trop peu consulté, mais je doute encore souvent. Je n'ai guère trouvé mes oracles d'accord entre eux. » Maintenant, si l'on songe aux caprices de l'usage, on concevra la haute difficulté de poser des règles générales et certaines, en prosodie surtout. Du reste, nous devons avouer que nous avons plutôt donné cet article dans l'intention de définir la prosodie, que dans celle de faire l'application de ses règles; car il est facile de concevoir que depuis que l'abbé d'Olivet les a posées, comme le disent les bonnes gents, il a passé bien de l'eau sous le pont, et comme l'histoire de l'eau est à peu près celle de l'usage, et que celui sur lequel l'abbé d'Olivet a basé ses règles doit être bien loin derrière nous, la plus grande sottise qu'on puisse faire, c'est de donner, comme l'a fait M. Napoléon Landais et quelques autres, ces règles pour certaines.

DE LA PRONONCIATION.

La *prononciation* s'entend de la manière dont on doit articuler les mots en parlant. La prononciation est sans

contredit une des choses de notre langue qui demandent le plus d'étude, de goût et de délicatesse. Pour avoir une bonne prononciation, il faut s'être appliqué de bonne heure à la perfectionner; et la chose est d'autant plus difficile, qu'il n'y a que l'oreille qui puisse guider, tant l'usage à cet égard est controversé. Quel que soit le mode de prononciation à peu près raisonnable qu'on adopte, on peut avancer certainement qu'on a des partisans.

Pour nous, nous croyons qu'une prononciation coulante et douce autant que nette, mais rigoureuse pourtant, sans affectation, est la meilleure de toutes. Ainsi nous, nous ne sommes pas d'avis que :

Un sort affreux,	Il dort en paix,
Un goût horrible,	Il meurt oublié,
Une mort ignominieuse,	Il court au rendezvous,
Un tort inouï,	Il part à minuit et demi,

se prononcent en faisant sonner lourdement le *t* sur la voyelle suivante, comme s'il y avait :

Un sor *t*affreux,	Il dor *t*en paix,
Un goû *t*horrible,	Il meur *t*oublié,
Une mor *t*ignominieuse,	Il cour *t*au rendezvous,
Un tor *t*inouï,	Il part *t*à minui *té* demi,

ni sans faire sonner dutout le *t*, comme s'il y avait :

Un sor affreux,	Il dor en paix,
Un goû horrible,	Il meur oublié,
Une mor ignominieuse,	Il cour au rendezvous,
Un tor inouï,	Il par à minui et demi.

Quoique cette dernière manière soit encore préférable à la première, nous croyons qu'il faut prendre un juste-milieu : faire sentir le *t* en le prononçant à peine ; car il existe et doit être senti, et c'est le terme moyen des deux excès : le prononcer trop fortement, et ne pas le prononcer du tout. Maintenant, à l'exception de quelques uns, nous croyons ridicule de prononcer le *t* ou le *s* des

mots qui terminent une phrase, ou qui sont suivis d'une consonne. Ainsi, par exemple, quoique nous soyons loin, nous, de posséder une prononciation élégante et correcte, rigoureuse et conséquente même avec les principes que nous émettons, nous ne pouvons nous empêcher de frémir, lorsque nous entendons prononcer sur nos théâtres, à la tribune, à la barre, ou par quelques uns de nos professeurs, *nous, vous, eux, elles, celles, temps, mort, nuit, touts, toutes*, etc., terminant une phrase, ou suivis d'une consonne, comme s'il y avait *nouce* ou *nouze*, *vouce* ou *vouze*, *euce*, *ellece*, *cellece tempce*, ou *tempze*, *tempece* ou *tempeze*, *morte*, *nuite*, *toutce*, ou *toutze*, *toutèce*, etc.; car ceci est tout à la fois d'une sotte affectation et d'un mauvais goût prononcé. Il est vrai, et il faut l'avouer, que leur prononciation paraît souvent moins forcée que la prononciation figurée que nous donnons; qu'ayant plié leurs organes vocaux à cette affectation, ils rendent parfois supportable une chose qui ne l'est franchement pas de fait.

La prononciation ne peut guère s'apprendre que d'une manière orale, c'est-à-dire de vive voix; ce n'est qu'en écoutant bien prononcer qu'on peut arriver à bien prononcer soi-même : ici la bouche seule peut apprendre à la bouche. Vouloir expliquer aux yeux les milliers de nuances de la prononciation serait, pour ainsi dire, une perte de temps absolu. Non seulement il faudrait pour arriver à quelque efficacité, passer tous les mots en revue pour donner la prononciation de chacun ; il faudrait créer des signes pour figurer cette prononciation d'une manière certaine, et peut-être encore serait-il impossible d'y parvenir. Cependant, en bien des cas, l'art de bien prononcer est d'une haute ressource; le raisonnement le

plus juste, le plus sain comme le plus fort, manque de couleur, s'éteint et meurt lorsqu'il est confié à une prononciation mauvaise ou gênée. La prononciation est donc par conséquent un des principaux organes de l'éloquence, une des plus belles parures de la pensée, une des plus fortes armes de l'orateur.

Quoique pénétré de la haute difficulté d'arriver à pouvoir guider dans la prononciation d'une manière certaine et générale, nous allons essayer ici de mettre à profit nos quelques connaissances et les quelques renseignements que nous avons pu recueillir çà et là, à la lecture de ceux qui ont traité cette matière :

1° Les mots *Laon, paon, faon, craon,* et leurs derivés *faone, paonne, paonneau, paonnier, laonais*, etc., se prononcent *lan, pan, fane, cran, fan, pane, paneau, panier, lanais*, au lieu que *taon, Saint-Laon, août, aouteron, aoriste, Saône,* se prononcent *ton, Saint-Lon, out, outeron, oriste, Sône*. Cependant, dans *aouter* et *aouté*, on prononce l'*a*.

Dans ce cas, nous nous dispenserons de faire observer ce ridicule de l'usage; car il est facile de comprendre que la raison qui a amené à prononcer *paon* comme s'il y avait *pan, aout* comme s'il y avait *out,* aurait dû amener tout naturellement à prononcer *taon* comme s'il y avait *ton,* et non comme s'il y avait *tan*, et à *aouter* comme s'il y avait *outer*; mais l'usage ne s'appuie malheureusement d'aucune raison; quelque facile que soit la difficulté, il la tranche bien, ou mal, mais ne se donne jamais la peine de la résoudre; malheureusement lorsqu'il est mauvais, il ne prouve que le mauvais goût, le manque d'ensemble et le peu de raisonnement d'une nation, et la faiblesse, ou l'ignorance de ceux qui se disent bien haut appelés à le maintenir dans une voie raisonnable.

2° Toutes les premières et les secondes personnes plurielles du passé défini, ainsi que les troisièmes du singulier du temps causatif passé, présent ou futur de la première conjugaison, doivent se prononcer comme s'il n'y avait pas d'accent circonflexe sur le *a* des syllabes *âmes, âtes, ât*. Ainsi, on doit prononcer *nous allâmes, vous allâtes, qu'il allât,* comme s'il y avait *nous allames, vous allates, qu'il allat;* c'est-à-dire que l'*a* doit se prononcer comme dans *lame, date, soldat,* mais il faut faire sentir cet accent circonflexe partout ailleurs, ainsi que dans celle des voyelles qui sont naturellement longues. Il ne faut donc pas imiter les gents qui, dans la prononciation, suppriment l'accent des mots *âme, pâte, château, âge, dôme, drôle*; en prononçant l'*a* de *âme* comme celui de *lame ;* celui de *pâte* comme celui de *date ;* celui de *âge* comme celui de *cage;* celui de *château* comme celui de *chatière ;* l'*o* de *dôme* comme celui de *Rome*; et enfin celui de *drôle* comme celui *féverole*. La même observation existe pour les voyelles qui, sans être couronnées d'accent circonflexe, sont naturellement longues. Il faut se garder d'imiter ces espèces de fats qui prononcent l'*a* de *nation, d'éducation*, de *paille*, de *raillerie* comme celui de *nativité, cabane, palais;* l'*o* de je *pose*, je n'*ose, chose*, etc., comme celui de *noces, rosse*, etc.; cette prononciation affectée énerve la vigueur du langage et le rend insupportable. A cette occasion nous dirons encore qu'il faut se garder de ne pas prononcer les *r*, comme le font certaines gens en prononçant : *Garçon apportez-moi un verre d'eau ; je l'ai entrevu; je l'ai aperçu;* comme s'il y avait : *Gaçon appotez-moi un vè d'eau ; je l'ai entevu ; je l'ai apeçu,* ceci étant du dernier ridicule.

3° MM. Charles Martin et Bescherelle aîné nous disent

que la syllabe *aill* médiale est grave, lorsque les mots où elle se rencontre expriment une action, ou une chose tant soit peu méprisable, ou ridicule, comme *bailler*, *brailler*, *baillon*, *chamailler*, *érailler*, *haillon*, *rimailler*, *railler*, *railleur*, etc., et que *aill* médiale au contraire dans les mots qui n'offrent aucune signification désagréable, se prononcent avec l'*a* doux ; tels que *ailleurs*, *caillou*, *maillot*, *vaillance*, *saillir*, *paillette*, etc. Ceci peut sans doute s'appliquer à un bon nombre de mots, mais nous ne croyons pas que ce soit une règle absolue ;

4° Les mots *Andaye*, *Blaye*, *Biscaye*, *Lucayes*, doivent être prononcés comme s'il y avait *Anda-ye*, *Bla-ye*, *Bisca-ye*, *Luca-yes*, en donnant à l'*a* de ces mots le même son que celui de *abandon* et non *Andè*, *Blè*, *Bisquè*, *Luquè*, ni *Andé*, *Blé*, *Bisqué*, *Luqué*.

5° On doit prononcer *geai*, *quai*, *gai*, *gaie*, *j'ai*, *je sais*, *tu sais*, *il sait*, comme s'il y avait *gé*, *qué*, *gué*, *guée*, *j'é*, *je sé*, *tu sé*, *il sé*; il en est de même de la première personne du singulier du passé défini de la première conjugaison, et de la première personne du singulier du futur des quatre conjugaisons ; c'est-à-dire qu'on doit prononcer *j'allai*, *je donnai*, *je marchai*, *j'entrai*, etc., et *j'aurai*, *j'irai*, *je donnerai*, *je marcherai*, *j'entrerai*, etc., comme s'il y avait *j'allé*, *je donné*, *je marché*, *j'entré*, etc., et *j'auré*, *j'iré*, *je donneré*, *je marcheré*, *j'entreré*, etc. Mais il n'en est plus de même dans l'interrogation, c'est-à-dire qu'au lieu de prononcer *ai-je*, *sais-je*, *allai-je*, *donnai-je*, *marchai-je*, *entrai-je*, etc, et *aurai-je*, *irai-je donnerai-je*, *marcherai-je*, *entrerai-je*, etc., comme s'il y avait *é-je*, *sé-je*, *allé-je*, *donné-je*, *marché-je*, *entré-je*, etc., et *auré-je*, *iré-je*, *donneré-je*, *marcheré-je*, *entreré-je*, etc., on doit prononcer comme s'il y avait : *è-jè*, *sè-je*, *allè-je*,

donnè-je, *marchè-je*, *entrè-je*, etc., et *aurè-je*, *irè-je*, *donnerè-je*, *marcherè-je*, *entrerè-je*, etc.

6° Touts les mots qui dérivent de *aigu* (pointu, tranchant) font sentir le *u* dans la prononciation; ceux au contraire qui dérivent du vieux mot *aigue* (eau) ne le conservent pas. Ainsi, on doit prononcer *aiguille*, *aiguillade*, *aiguillon*, *aiguiser*, etc., *aigu-ille*, *aigu-illade*, *aigu-illon*, *aigu-iser*, etc., et, *aigue*, *aiguade*, *aiguaille*, *aiguailler*, etc., *aighe*, *aigade*, *aigaille*, *aigailler*, etc.

Les grammairiens ne sont pas parfaitement d'accord sur quelques uns de ces mots; mais, comme le disent avec raison MM. Charles Martin et Bescherelle aîné, dont nous ne partageons pas cependant toujours l'avis : « Quel est l'esprit qui ne préférera pas une règle simple et précise à ces incohérences et la certitude au tâtonnement? »

7° Nous croyons que, dans le langage ordinaire, il est préférable de prononcer *examen* et *hymen* sans faire sonner le *N*; la prononciation de ce *N* paraissant d'une affectation ridicule, et ne faisant qu'augmenter le nombre des difficultés.

8° Les mots *collège*, *cortège*, *privilège*, *sacrilège*, etc., doivent se prononcer et s'écrire avec l'*è* ouvert, et non avec l'*é* fermé; c'est-à-dire qu'on ne doit écrire ni prononcer ces mots comme le prétendent quelques grammairiens : *collége*, *cortége*, *privilége*, *sacrilége*, etc., puisque tout appuyé d'une syllabe sourde doit être ouvert.

9° Wailly dit dans sa grammaire, relativement à *cet*, *cette*, que dans la conversation ces mots se prononcent *st*, *ste* : ST *homme*, STE *femme*. Nous croyons qu'il est de toute rigueur de prononcer : *cet homme*, *cette femme*, sans pourtant faire sentir le final *e* de *cette*.

10° Des *l* mouillés. — La prononciation des *l* mouillés

est impossible à rendre d'une manière graphique; et la même difficulté existe pour la prononciation de ces lettres que pour toutes celles qui ont été et sont encore l'objet de discussions; les avis sont partagés et même en opposition. Si nous en croyons les uns, on doit prononcer *futaille*, *papillon*, *médaillon*, *fille*, etc., à peu près comme s'il y avait : *futail-ye*, *papil-yon*, *médail-yon*, *fill-ye*; si nous en croyons les autres, à peu près comme s'il y avait : *futa-ye*, *papi-yon*, *méda-yon*, *fi-ye*, Pour nous, nous sommes de l'avis de ces derniers, parceque cette prononciation est celle de toutes les personnes qui, quoique parlant correctement, parlent sans affectation.

11° La plupart des grammairiens prétendent qu'on ne doit pas faire sonner le *G* des noms propres : *Clugny*, *Regnaud*, *Regnard*, *Signet*; mais nous croyons, nous, que c'est un tort; qu'il faut le prononcer, non lourdement, mais au moins le faire sentir; qu'on doit prononcer ces noms tels qu'ils sont écrits, et nous pensons qu'il en est de même pour les autres noms; c'est-à-dire que nous pensons avec MM. Charles Martin et Bescherelle aîné, que prononcer :

Bayeronne, pour *Byron*;
Le comte *Ebrdine*, pour le comte *Aberdeen*;
Sir *Ouillèms Edèmz*, pour sir *Williams Adams*;
Le comte *En' glizi*, pour le comte *Anglesey*;
Le chancelier *Béhn*, pour le chancelier *Bacon*;
Lord *Beleurste*, pour lord *Bathurst*;
Lord *Castlrig*, pour lord *Castelreagh*;
Lord *Cochrène*, pour lord *Cochrane*;
Le poète *Draïdn*, pour le poète *Dryden*;
Lord *Illnboro*, pour lord *Ellenborough*;
M. *Hérès*, pour M. *Herries*;
Lord *Livrpoul*, pour lord *Liverpool*;
Nioutone, pour *Newton*;
Le général *Ouachigntone*, pour le général *Washington*;
Si *Oualtr Scot*, pour sir *Walter Scott*;
Le château de *Ouin' dor*, pour le château de *Windsor*;
Guèsner, pour *Gesner*;

Gueûte, pour *Goëthe*;
Lâèbnitz, pour *Léibnitz*;
Lâèpsik, pour *Leipsick*;
Mettrnche, pour *Metternich*;
Schtrâsbourg, pour *Strasbourg*;
Méditchi, pour *Médicis*;
Danté, pour le *Dante*;
Caldéroné, pour *Calderon*;
Michel *Cervantés*, pour Michel *Cervantes*;
Don *Quihoté*, pour don *Quichote*;
Don *Houane*, pour don *Juan*.

c'est barder la langue nationale de lambeaux étrangers;

« C'est lui donner un aspect sauvage;

« C'est parler français, en allemand, en italien, en anglais, en espagnol, etc.;

« C'est supposer dans chaque Français la connaissance de toutes les langues de l'Europe;

« C'est hérisser notre prononciation de difficultés sans bút;

« C'est corrompre l'atticisme français;

« C'est choquer à la fois les oreilles françaises inaccoutumées aux sons dont on les frappe, et celles des étrangers dont on défigure la prononciation lorsqu'on croit la rendre avec fidélité;

« C'est se vouer au ridicule. »

Nous avons promis de parler ici des substantifs composés; nous savons qu'en les contractant nous avons en certains cas défiguré la prononciation; mais en celà nous n'avons fait que ce qu'ont fait nos devanciers dans la contraction de *parasol*, *préséance*, etc., qui ont naturellement dû s'écrire autrefois : *pare-à-sol*, *pré-séance*; prononciatiation qu'on a conservée, puisque l'on ne prononce pas *parazol*, *prézéance*. Or, ce qu'on a fait pour ces mots, nous le réclamons pour *bassinoculaire*, *bienêtre*, *bienaimé*, *bonhenri*, *nonêtre*, *nonusage*, etc., qu'on devra

naturellement prononcer tels qu'ils étaient écrits avant la contraction. Quand aux mots *beloutil, belesprit,* que nous indiquons d'écrire de la même manière, au singulier comme au pluriel, sauf l'addition d'uu *s* dans ce dernier cas, nous croyons bien faire en agissant ainsi; mais notre lecteur en jugera comme il voudra; c'est-à-dire qu'il sera libre de revenir à *belesprit*, *beauxesprits*, etc., qu'il vaudrait encore mieux écrire ainsi d'un seul mot qu'avec le trait d'union; car, ce que nous entendons par *beloutil, belesprit,* etc., est une seule et même chose, et non deux choses jointes dans notre esprit. Du reste, nous avouons qu'il y a encore beaucoup à faire pour l'orthographe de quelques uns de ces mots; mais ces oservations orthographiques qui nous sont échappées, autant par la précipitation de notre travail que par l'alternative dans laquelle nous nous sommes trouvé quelquefois au moment dn la publication, ne peuvent pas être d'un assez grand obstacle pour porter préjudice à l'étude qu'on a dû se proposer.

Nous terminerons cet article par la *Liste des mots qu'on écrit de même et qu'on prononce différemment*, et celle des *mots latins, italiens*, etc., *passés dans notre langue,* ayant soin, toutefois, de renvoyer à ce que nous avons dit relativement à la prononciation, à l'article des *Lettres et des Sons de l'alphabet.*

Voyez aussi l'article *Lecture*.

LISTE DES MOTS

QUE L'ON ÉCRIT DE MÊME ET QUE L'ON PRONONCE DIFFÉREMMENT.

Affections (nous), modatif actif *affecter* : prononcez le *t*.

Affections, substantif féminin pluriel; attachement : prononcez *cions*.

ACCEPTIONS (nous), modatif actif *accepter* : prononcez le *t*.

ACCEPTIONS, substantif féminin pluriel ; sens dans lequel se prend un mot : prononcez *cions*.

AFFLUENT-ils ? modatif actif *affluer* : prononcez *flu*.

AFFLUENT, modatif inerte masculin : prononcez *fluant*.

ATTENTIONS-nous ? modatif actif *attenter* : prononcez le *t*.

ATTENTIONS (des), substantif féminin pluriel ; égards : prononcez *cions*.

CONTENT (ils), modatif actif *conter* : prononcez *te*.

CONTENT, modatif inerte, satisfait : prononcez *tant*.

CONVIENT (ils), modatif actif *convier* : prononcez *vie*.

CONVIENT (il), modatif actif *convenir* : prononcez *vient*.

COUVENT (elles), modatif actif *couver* : prononcez *ve*.

COUVENT, substantif masculin ; maison de religieuses : prononcez *vant*.

DIFFÈRENT (ils), modatif actif *différer* : prononcez *re*.

DIFFÉRENT, substantif masculin ; débat, ou modatif inerte ; dissemblable : prononcez *rant*.

EMINENT (ils), modatif actif *éminer* : prononcez *ne*.

EMINENT, modatif inerte ; haut, élevé : prononcez *nant*.

EQUIVALENT (ils), modatif actif *équivaloir* : prononcez *le*.

EQUIVALENT, modatif inerte ; qui est de même valeur : prononcez *lant*.

EVIDENT (ils), modatif actif *évider* : prononcez *de*.

EVIDENT, modatif inerte, clair ; manifeste : prononcez *dant*.

EXCÈDENT (ils) modatif actif *excéder* : prononcez *de*.

EXCÉDENT, modatif inerte et substantif masculin : prononcez *dant*.

EXCELLENT (ils), modatif actif *exceller* : prononcez *le*.

EXCELLENT, modatif inerte ; qui a une qualité supérieure : prononcez *lant*.

EXCEPTIONS (nous), modatif actif *excepter* : prononcez le *t*.

EXCEPTIONS, substantif féminin pluriel : prononcez *cions*.

EXPÉDIENT (ils), modatif actif *expédier* : prononcez *di*.

EXPÉDIENT, substantif masculin et modatif inerte : prononcez *diant*.

FERMENT (ils), modatif actif *fermer* : prononcez *me*.

FERMENT, substantif masculin, levain : prononcez *mant*.

FILS (mon, ou mes), substantif : prononcez *fis* devant une consonne.

FILS (les), pluriel de *fil* : prononcez *file*.

INTENTIONS (nous), modatif actif *intenter* : proncez le *t*.

INTENTIONS, substantif féminin pluriel ; dessein : prononcez *cions*.

NÉGLIGENT (ils), modatif actif *négliger* : prononcez *ge*.

NÉGLIGENT, modatif inerte ; nonchalent, paresseux : prononcez *geant*.

OBJECTIONS (nous), modatif actif *objecter* : prononcez le *t*.

OBJECTIONS, substantif féminin pluriel ; difficulté : prononcez *cions*.

PARENT (ils), modatif actif *parer* : prononcez *re*.

Parent, substantif masculin; qui est de la famille : prononcez *rant*.
Portions (nous), modatif actif *porter* : prononcez le *t*.
Portions, substantif féminin pluriel; partie d'un tout : prononcez *cions*.
Précèdent (ils), modatif actif *précéder* : prononcez *de*.
Précédent (le jour), modatif inerte; qui est avant : prononcez *dant*.
Président (ils), modatif actif *présider* : prononcez *de*.
Président, substantif masculin; qui préside une assemblée : prononcez *dant*.
Résident (ils), modatif actif *résider* : prononcez *de*.
Résident, substantif masculin; envoyé d'un souverain : prononcez *dant*.
Violent (ils), modatif actif *violer* : prononcez *le*.
Violent, modatif inerte; emporté, colérique : prononcez *lant*.
Vis (je), modatif actif *vivre* au présent, ou *voir* au passé : prononcez *vi*.
Vis, substantif féminin; clou pour visser : prononcez *vice*.

MOTS LATINS, ITALIENS, ETC.,

ADMIS EN FRANÇAIS.

Ab, ou ex abrupto [*ab-rup-tô*], promptement, brusquement.
Ab hoc et ab hac [*ab-ok-é-ta-bak*], à tort et à travers.
Ab intestat [*ab-in-tèce-ta*] [mourir] sans testament.
Ab ovo [*abô-vô*], dès l'origine, dès le commencement.
Accessit [*ak-cés-cite*] [un], le plus près du prix.
Adagio [*ada-jiô*], à l'aise, lentement.
Ad honores [*ad-o-no-rèce*], pour l'honneur, sans profit.
Ad libitum [*ad-li-bi-tome*], à volonté, au choix.
Admittatur [*ad-mit-ta-tur*], qu'il soit admis.
Ad patres [*ad-pâ-trè-ce*] [envoyer] chez les morts.
Ad rem [*ad-rème*] [répondre] à propos, à la chose.
Adsum, [*ad-çum*] me voici, j'y suis, etc.
Agenda [*a-jeinda*], petit livre d'ordre.
A latere [*a-la-té-ré*], cardinal *à latere*, envoyé extraordinaire.
Alibi [*a-li-bi*] [un], il était ailleurs, absent.
Alinéa [*a-li-né-a*] [un], à la ligne suivante.
Allegro [*al-lé-grô*], d'une manière vive, gaie.
Alleluia [*a-lé-lu-ya*], louez le Seigneur.
Amen [*â-mène*], ainsi soit-il.
Andanté [*an-dan-té*], doucement, avec lenteur.
Angelus [*an-ge-luce*], prière; dites l'*angelus*.
A parte [*a-par-té*] [un], entretien secret, particulier.
A priori [*a-pri-o-ri*], dès le commencement.
A quia [*a-kui-a*] [être], ne savoir que répondre.
A remotis [*a-re-mo-tice*], à l'écart; mettez-le dehors.

AVE [*á-vé*], je vous salue; dites un *Ave Maria*.
BENEDICITE [*bé-né-di-ci-té*], bénissez, prière avant le dîner.
BENE SIT [*bé-né-cite*], tant mieux, grand bien lui fasse.
BIS [*bice*], deux fois, encore! c'est beau.
BRAVO [*bra-vo*], c'est fort bien, à merveille!
CAMPOS [*can-pô*], congé donné aux écoliers.
CAPUT MORTUUM [*ca-pute-mor-tu-ome*], la lie, la partie grossière.
CHORUS [*ko-ruce*] [faire], dire de même.
CIRCUM CIRCA [*cir-kome-cir-ka*], environ, à peu près.
COMPARUIT [*kon-pa-rui-te*], il a comparu.
CONFITEOR [*kon-fi-té-or*], je l'avoue, dites votre *Confiteor*.
CONJUNGO [*kon-jon-gô*], je les unis, mariage.
DA CAPO [*da-ca-pô*], allez au commencement.
DELEATUR [*dé-lé-atur*], rayez, effacez, etc.
DECORUM [*dé-co-rome*], l'apparence, garder le decorum.
DEBENTUR [*dé-bein-tur*], on doit encore, il est dû, etc.
DEO GRATIAS [*dé-ô-grâ-ciâce*], remercions Dieu, etc., etc.
DE PROFUNDIS [*dé-pro-fon-dice*], prière pour les morts.
DISTINGUO [*dice-tin-gô*], distinguons, écoutez-moi.
ECCE HOMO [*ekcé-hômô*] [il est comme un], maigre, défiguré.
ERGO [*er-gô*], donc, eh bien qu'inférez-vous de là?
ERRATA [*er-ra-ta*], fautes à corriger.
ET CETERA [*éte-cé-té-ra*], ceci, celà, et bien d'autres encore.
EXEAT [*ègue-zé-ate*] [un], permission de sortir.
EX PROFESSO [*ekce-pro-fès-çô*], habilement, en maître.
EXTRA MUROS [*ekce-tra-mu-roce*], hors des murs, hors de la ville.
EX VOTO [*ekce-vo-tô*], offrande après un naufrage.
FACTUM [*fak-tome*], un mémoire.
FACTOTUM [*fak-tô-ton*], un domestique à tout usage.
FLORES [*flo-rèce*] [faire], briller; les fripons font florès.
FORUM [*fo-rome*], place publique.
FRATER [*fra-tère*] [un], un barbier, un mauvais chirurgien.
GAUDEAMUS [*gô-dé-a-muce*], réjouissons-nous, il y a de quoi.
GRATIS [*gra-tice*], sans rien payer.
HIC [*hik*], voilà le *hic*, c'est la difficulté.
HOC [*hok*], celà m'est *hoc*, je l'aurai.
IDEM [*i-déme*], la même chose, de même.
IMPROMPTU [*ein-prompe-tu*], fait sans nulle préparation.
INCOGNITO [*ein-ko-gnito*], [garder l'] aller sans être connu.
IN PACE [*ine-pâcé*], allez en paix, soyez tranquille.
IN PARTIBUS [*ine-par-ti-buce*], [évêque] dans les pays étrangers
IN PETTO [*ine-pète-to*], secrètement, je l'ai sur le cœur.
IN STATU QUO [*ine-sta-tu-ko*], toujours dans le même état.
INTERIM [*ein-té-rime*], [par] en attendant.
INTRA MUROS [*ein-tra-muroce*], dans la ville, intérieurement.
IPSO FACTO [*ipe-ço-fak-to*], convaincu par le fait même.
ITA EST [*ita-este*], c'est ainsi, voilà la chose.
JUBÉ [*ju-bé*] [venir à], en rabattre, se soumettre.
KYRIE ELEISON [*ky-rié-élé-isône*], Seigneur, ayez pitié de moi.
LARGO [*lar-gô*], lentement, terme de musique.

LAVABO [*la-va-bô*] [un], petit meuble avec un pot et une cuvette.
LIBERA [*li-bé-ra*], délivrez-nous, bon Dieu.
MAGISTER [*ma-gice-tère*] [un], maître d'école de village.
MAXIMUM [*mak-ci-mome*], le plus haut prix.
MEA CULPA [*mé-a-kule-pa*], c'est bien par ma faute.
MEDIUM [*mé-di-ome*], le justemilieu de la prudence.
MEMENTO [*me-mein-tô*], un souvenir, une politesse.
MEZZO TINTO [*meze-zô-tin-tô*], demi-tinte, gravure à fond noir.
MINIMUM [*mi-ni-mome*], le plus bas prix.
MISERERE [*mi-sé-ré-ré*], ayez pitié; dites votre *Miserere*.
MORDICUS [*mor-di-kuce*] [soutenir] avec opiniâtreté.
NEC PLUS ULTRA [*nek-plu-zule-tra*] [le], rien au-delà, le plus haut.
NESCIO VOS [*nece-ciô-voce*], on ne vous connaît pas; décampez.
NOLI ME TANGERE [*no-li-mé-tan-gé-ré*], ne me touchez point.
NOTA [*no-ta*], remarquez-bien, messieurs, que, etc.
OMEGA [*o-mé-ga*], le dernier de touts.
OPTIMÈ [*ope-ti-mé*], fort bien, on ne peut mieux.
PIANO [*pia-nô*], doucement, pas si vite.
POCO A POCO [*pô-kô-à-pô-kô*], peu à peu le panier s'emplit.
PRESTO [*prèce-tô*], vite vivement; allons donc.
PRORATA [*pro-ra-ta*], tout au *prorata*, à proportion.
PRO DEO [*pro-dé-ô*], pour rien, pour l'amour de Dieu.
QUIBUS [*kui-buce*] [il a du], de quoi, de l'argent.
QUI-PRO-QUO [*ki-pro-kô*] [un], une méprise, une erreur.
RÉCIPÉ [*ré-ci-pé*] [prenez], une ordonnance de médecin.
RÉCÉPISSÉ [*ré-ci-pi-cé*], un reçu de compte.
RECTA [*rek-ta*], en ligne droite, exactement.
RECTO [*rek-tô*], feuille de livre à droite.
REQUIEM [*ré-kui-ème*] [dire un], pour les morts.
RETENTUM [*ré-tein-tome*], ce qu'on retient en fraude.
RETENTUM [*ré-tein-tome*], signifie aussi une arrièrepensée.
SALVE [*sale-vé*], bonjour, je vous salue.
SUBITO [*su-bi-tô*] [tout], sans qu'on s'y attendît.
TACET [*ta-cète*] [garder le], être mystérieux.
TE DEUM [*té-dé-ome*], cantique en actions de grâces.
TOAST [*toste*], à votre santé! [c'est un mot anglais.]
TOLLE [*tole-lé*], à bas! crier tolle sur un fripon.
TRANSEAT [*tran-zé-ate*], laisser passer; la liberté.
TU AUTEM [*tu-ô-tème*] [voilà le], la grande difficulté.
ULTIMATUM [*ule-ti-ma-tome*] [pas plus loin], ordre irrévocable.
VADÉ-MÉCUM [*vadé-mé-come*], objet portatif.
VANITAS VANITATUM [*va-ni-tâce va-ni-ta-tome*], ô vanité des vanités.
VERSO [*vère-sô*], l'autre côté d'une feuille de livre.
VETO [*vé-tô*], je m'y oppose.
VICE VERSA [*vicé-verça*], tour à tour, mutuellement.
VIDIMUS [*vi-di-muce*], vu, examiné.
VISA [*vi-za*], signature, mettez votre *visa*.
VIVAT! VIVAT [*vi-vate*]! qu'il vive heureux!

DE LA PONCTUATION.

« La *Ponctuation*, dit M. Vanier, a pour but essentiel d'indiquer dans le discours écrit les pauses, plus ou moins longues, que doit observer le lecteur pour bien en comprendre le sens, et de le prévenir que cette proposition est exclamative, ou interrogative. En voyant un ami en danger, on peut s'écrier : *est-il malade!* la pensée est : *à quel point, à quelle extrémité il est malade*. Si cette proposition est affectée du point interrogatif : *est-il malade?* la pensée n'est plus la même : celui qui s'exprime ainsi ignore la chose; c'est une question qu'il fait pour savoir ce qu'il en est. Que pensons-nous, quel est notre sentiment? voilà toujours ce que nous devons nous dire en pensant, ou en écrivant. »

Or, on comprend qu'il est pour ainsi dire impossible de poser des règles pour la ponctuation, la ponctuation étant assujétie à la pensée, à la manière de sentir, à l'intention de l'expression; et la pensée, la manière de sentir, comme l'intention de l'expression, n'étant pour ainsi dire jamais les mêmes, il en résulte que chez touts les auteurs, une même phrase reproduite plusieurs fois peut n'être pas ponctuée de la même manière, sans pour celà cesser d'être dans un cas ce qu'elle est dans l'autre. Mais pour bien comprendre ceci, il est essentiel de connaître la valeur de chacun des signes de la ponctuation.

DE LA VIRGULE.

De toutes les pauses de la ponctuation écrite, la virgule marque la plus courte (1). Les principaux emplois de la virgule sont :

---

(1) Nous disons *de la ponctuation écrite*, parceque, comme le dit A. Lequien :

« Déjà frémissait dans son camp | l'ennemi confus et déconcerté;

1° De tenir la place d'une phrase, ou d'un membre de de phrase ; d'un substantif employé comme sujet, ou comme complément direct, ou indirect ; d'un modatif actif, résultatif, ou inerte, ellipsés, pour en éviter la répétition.

2° De séparer les différents sujets d'un modatif actif, ou les différents sujets d'un modatif résultatif, ou inerte.

3° De séparer un substantif en apostrophe, ou une phrase incidente, d'une phrase principale.

4° De séparer les différentes propositions complètes qui ne sont pas subdivisées en parties subalternes, séparées par des virgules, ou pour couper une phrase dont la longueur gênerait au débit.

TENANT LA PLACE D'UNE PHRASE ELLIPSÉE.

1.— TOUT SE DÉCLARE CONTRE LA FRANCE : *on soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux.* (Cité par LEQUIEN.)

Dans cet exemple, on met une virgule devant chaque proposition grammaticale, par la raison qu'il y a ellipse de *tout se déclare contre la France* devant chacune de ces propositions.

---

déjà | prenait l'essor pour se sauver dans les montagnes, cet aigle | dont le vol hardi | avait d'abord effrayé nos provinces. »

Indépendamment des repos marqués par la virgule, on doit observer un demi-repos après *camp, déjà, aigle, hardi;* ce qui nous amène à penser naturellement qu'une demi-virgule serait tout-à-fait nécessaire ; non seulement on pourrait s'en servir pour marquer les demi-repos qu'on ne peut rendre sensibles, on pourrait encore s'en servir en certains cas à la place de la virgule, qu'on est souvent forcé d'admettre, quoique marquant une pause trop forte. Pour celà il suffirait d'une virgule retournée ainsi (‘). Notre intention était d'en faire usage ; mais l'innovation, quelque utile qu'elle soit, est souvent si mal accueillie, en France surtout, que nous avons cédé à la crainte. Cependant nous espérons qu'un jour les routiniers les plus absolus seront forcés de céder à la nécessité.

TENANT LA PLACE D'UN MEMBRE DE PHRASE ELLIPSÉE.

II.—PENDANT TOUT CE TEMPS LA, *je chantais, je riais, je dansais, je sautais, je m'amusais à courir après les papillons. je folâtrais, dans leurs fertiles campagnes, je jouissais de la vie, j'étais heureux.*

Dans cet exemple, la virgule tient la place du membre de phrase *pendant tout ce temps là,* qui est ellipsé devant chaque substantif représentatif *je.*

TENANT LA PLACE D'UN SUBSTANTIF EMPLOYÉ COMME SUJET. ET ELLIPSÉ DEVANT CHAQUE MODATIF.

III.— Aussi ce philosophe se contente-t-il de reconnaître que l'AME *aperçoit, pense, doute, croit, raisonne, connait, veut. réfléchit.* (Cité par LEQUIEN.)

Dans cet exemple, on met une virgule devant chaque modatif actif, par la raison qu'il y a ellipse du mot *âme*, devant chacun de ces modatifs. Si à la place de chacun de ces modatifs actifs il se trouvait un modatif résultatif, ou un modatif inerte, il en serait de même :

TENANT LA PLACE D'UN SUBSTANTIF EMPLOYÉ COMME COMPLÉMENT DIRECT, OU INDIRECT, ET ELLIPSÉ DE CHAQUE PROPOSITION.

IV.— Ce n'est pas là la FEMME que je *desire, que j'attends* avec ardeur, *sur laquelle je base mon bonheur.*

La virgule indique que le substantif *femme* est ellipsé devant : *que j'attends,* ainsi que devant : *sur laquelle je base mon bonheur.* Il en serait de même si dans chacune de ces propositions, à la place d'un modatif actif, se trouvait un modatif résultatif, ou un modatif inerte.

TENANT LA PLACE D'UN MODATIF ACTIF ELLIPSÉ DEVANT CHAQUE MEMBRE DE PHRASE.

V. — Des jeunes gents se dispersent dans les taillis, IMITANT *le bramement des cerfs, le mugissement des buffles, le glapissement des renards.* (CHATEAUBRIAND.)

La virgule tient la place du modatif actif *imitant.* Il en est de même dans :

VI. — *Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs,* (1) le PLAIGNENT et le RÉVÈRENT.

C'est-à-dire que chaque virgule indique que *plaignent* et *révèrent* sont ellipsés après chaque substantif. Et il en serait de même encore, si à la place des modatifs actifs *plaignent* et *révèrent*, se trouvait un modatif résultatif, ou inerte.

SÉPARANT LES DIFFÉRENTS SUJETS D'UN MODATIF ACTIF.

VII. — *La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort,* S'AVANÇAIENT.

Dans cet exemple, on met une virgule devant les substantifs qui suivent le premier, afin de les séparer, quoiqu'ils soient touts collectivement sujets du modatif actif *s'avançaient;* mais on voit qu'au fond cet exemple est absolument le même que le sixième, si ce n'est que *s'avançaient* est la récapitulation totale de *s'avançait* au singulier, sousentendu devant chaque substantif. Il en serait de même si l'on remplaçait *s'avançaient* par un modatif résultatif, ou inerte pluriel, précédé bien entendu de l'accessoire *être*, tel que *étaient attendues*, ou *étaient horribles*, etc. Il en serait de même encore si à la place de plusieurs substantifs au singulier, il se trouvait plusieurs substantifs au pluriel, ou plusieurs substantifs au singulier et plusieurs substantifs au pluriel.

---

(1) Cette dernière virgule ne tient la place d'aucun modatif, elle est seulement pour faire comprendre que le dernier n'appartient pas plus que les autres aux modatifs *plaignent* et *révèrent*. Le même cas se présente dans l'exemple suivant. Et il en est de même quand une phrase est composée de plusieurs parties semblables, on met une virgule entre les deux dernières, quoiqu'il y ait l'accessoire *et* entre la dernière et le modatif qui leur est commun : *Son père, sa mère, son frère, sa sœur, son ami,* ET *son parrain,* sont les plus braves gents que je connaisse.

SÉPARANT UN SUBSTANTIF EN APOSTROPHE (1).

VIII.— *Madame*, dites-lui qu'il prétendrait en vain
S'armer contre mes droits du pouvoir souverain.
(C. DELAVIGNE.)

Dans cet exemple, on met une virgule après *madame*, afin de séparer ce substantif de la phrase principale. Lorsque ce substantif se trouve dans le corps de la phrase, on le place dans le même but entre deux virgules.

IX. — Vous avez vu, *madame*, avec quelle furie
Ces deux frères sortaient pour s'arracher la vie.
(RACINE.)

SÉPARANT UNE PHRASE INCIDENTE D'UNE PHRASE PRINCIPALE.

X. — *Prompte à nous censurer*, leur adroite éloquence
Ressaisit par degré sa première influence.
(C. DELAVIGNE.)

Dans cet exemple, on met une virgule après *prompte à nous censurer*, afin de séparer cette phrase incidente de la phrase principale, *leur adroite éloquence*, etc.

Lorsque la phrase incidente se trouve dans le corps de la phrase principale, on la met entre deux virgules :

XI. — Leur adroite éloquence, *prompte à nous censurer*,
Ressaisit par degré sa première influence.

SÉPARANT DEUX PROPOSITIONS COMPLÈTES NON SUBDIVISÉES PAR DES PARTIES SUBALTERNES, SÉPARÉES PAR DES VIRGULES.

XII. — Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

COUPANT UNE PHRASE DONT LA LONGUEUR GÊNERAIT AU DÉBIT.

XIII. — Rien ne devrait plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges, que les soins qu'ils prènent encore de se faire valoir par de petites choses.

Cette virgule est purement pour faciliter le débit de la

(1) Voyez page, 224 de ce volume, ce qu'on entend par *substantif en apostrophe*.

phrase ; aussi sa place est-elle partout où le débit peut se suspendre sans nuire au sens ; par celà on doit comprendre que la virgule serait tout-à-fait inutile s'il y avait, par exemple :

XIV. — Rien ne devrait plus humilier les hommes que les soins des petites choses ;

puisque la longueur de la phrase ne pourrait plus gêner au débit.

REMARQUE. Lorsqu'une phrase est composée de deux parties semblables, si ces deux parties sont courtes, quand elles sont liées par un des accessoires *et*, ou *ni*, on n'emploie pas la virgule :

XV. — Vous ne devez songer qu'à l'agriculture et à l'établissement des plus sages lois.

XVI. — On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on se l'imagine.

Mais si chacune des parties de la phrase a plus d'étendue, malgré les accessoires, on les sépare par une virgule :

XVII. — Un guerrier si redoutable aspirait à la paix, ET fit espérer à l'empire de n'avoir plus besoin de gents de guerre.

XVIII. — Elle n'oublia pas ce qui lui était arrivé dans l'île de Circé, NI les dangers qu'il avait courus entre Scylla et Charybde.

D'après les grammairiens, ce que nous venons de dire relativement aux accessoires *et* et *ni* s'applique aussi à l'accessoire *ou* ; c'est-à-dire que, selon eux, lorsqu'une phrase est composée de deux parties semblables, unies par *ou*, si ces parties ont peu d'étendue, on n'emploie point la virgule ; mais on l'emploie si, au contraire, elles en ont. Pour nous, nous ne sommes pas de cet avis ; nous croyons que l'on doit faire précéder *ou* d'une virgule, toutes les fois que les mots, ou les parties de phrase qu'il réunit, n'ont pas la même signification, afin de bien faire sentir

que le mot, ou la partie de phrase qui suit, n'est pas la traduction, de celui, ou de celle qui précède ; car si nous disons : *mode ou manière d'être, — objet ou substance, — Adam ou le premier homme, — ce sentiment est l'égoïsme ou l'amour de soi-même,* ce qui vient après *ou* n'est que la traduction le déterminatif de ce qui vient avant ; au lieu que si nous disons : *vaincre, ou mourir, — être heureux, ou malheureux, — le bien, ou le mal, — il faut tromper les hommes, ou être trompé par eux,* il s'agit de choses distinctes dont *ou* exprime l'optation. Celui qui dit : *je veux vaincre, ou mourir,* ne voit qu'une chose à défaut de l'autre : *vaincre,* ou à défaut de *vaincre, mourir.* Nous croyons que cette nuance, quoique délicate, ne manquera pas d'être saisie.

DU POINTVIRGULE.

Entre la pause de la virgule et celle du point, qui est la plus forte, est celle du pointvirgule. Les principaux emplois du pointvirgule sont :

1° De séparer des phrases dont le sens est complet, mais dont l'ensemble concourt à un sens total ;

2° De séparer les membres d'une période qui ont une certaine étendue, lorsqu'ils sont subdivisés par des virgules.

SÉPARANT PLUSIEURS MEMBRES DE PHRASE AYANT CHACUNE UN SENS COMPLET ET FORMANT D'ENSEMBLE UN SENS TOTAL.

XIX. — Il est des blessures qui ne se cicatrisent jamais ; il est des larmes qui sont toujours amères. (BALLANCHE.)

XX. — Nous nous sommes levés de grand matin pour partir à la fraîche ; les bagages ont été rembarqués : nous avons déroulé nos voiles. (CHATEAUBRIAND.)

XXI. — C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur ;
Le vieillard qui se presse ;
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur. (DE LAMARTINE.)

SÉPARANT LES DIFFÉRENTS MEMBRES D'UNE PÉRIODE, SUBDIVISÉS PAR DES VIRGULES.

XXII. — Souvent, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie;
J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit;
Et l'heure vainement me frappe de son aile,
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Parfois, alors, j'ai cru que ces soleils de flamme,
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme;
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne,
Que le ciel pour moi seul s'était illuminé! (V. HUGO.)

XXIII.— Déjà mes yeux s'éteignent, mes forces diminuent, la voix me manque; et adieu vous dis, montagnes, rochers, combes et pics.....; adieu vous dis, vallées, vaux, vals et vallons, val-gris, val-vert, grand-val et court-val; adieu, Villard-le-Sec, Villard-le-Bel, Villard-le-Vieil, Villard-des-Ardennes, Villard-de-Lan, Villard-le-Blanc; adieu, Roche-Brune, Roche-Plate, Roche-Blanche, Vert-Roc et Roc-à-l'Ane; adieu, toutes les vallées, touts les villards et toutes les roches; adieu vous dis, et voilà que je pars.
(Le comte FRANÇAIS DE NANTES.)

XXIV. — Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphirs;
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs;
D'un souffle, vous séchez nos larmes,
Vous épurez l'azur des cieux;
J'en crois ma sylphide et ses charmes,
Sylphe léger, soyez mes dieux. (BÉRANGER.)

DU DEUXPOINTS.

La pause du deuxpoints est un peu plus longue que celle du pointvirgule, et un peu moins que celle du point. Les principaux emplois du deuxpoints sont:

1° De précéder toute citation directe;

2° De séparer une phrase finie de ce qui sert à l'éclaircir, ou à l'étendre;

3° De précéder une, ou plusieurs réflexions sur ce qui précède, ou encore une conséquence tirée de quelques raisonnements;

4° De précéder un membre de phrase qui, sans être de la même nature, se trouve lié par le sens à toute une période divisée par des pointvirgules ;

5° De séparer une proposition générale de son énumération.

PRÉCÉDANT UNE CITATION DIRECTE.

XXV. — J'en ai vu un qui, en s'enfonçant un couteau dans le ventre, s'écria en tombant : *un confesseur et un chirurgien.*
(Le prince DE LIGNE.)

XXVI. — Dames mites disaient à leurs petits enfants :
Il fut un temps où la terre était ronde.
(LA FONTAINE.)

M. Vanier dit que lorsqu'une citation est de peu d'étendue, on emploie la virgule à la place du deuxpoints; nous pensons, nous, que c'est à tort, et que le deuxpoints doit précéder toute citation.

SÉPARANT UNE PHRASE FINIE DE CE QUI SERT A L'ÉCLAIRCIR, OU A L'ÉTENDRE.

XXVII. — De longs rayons de pourpre, à l'occident en flamme,
Sont comme des reflets du grand foyer de l'âme :
Ou plutôt l'on dirait, lentement effacés,
Les souvenirs lointains des grands hommes passés.
(L. BELMONTET.)

XXVIII. — Le système de la nature, qui détruit tout; le livre de l'esprit, qui fait tout haïr, ne sont pas de mon goût : *faible, j'ai besoin d'appui ; sensible, j'ai besoin d'aimer.*
(Mademoiselle CLAIRON.)

PRÉCÉDANT UNE, OU PLUSIEURS RÉFLEXIONS SUR CE QUI PRÉCÈDE, OU ENCORE UNE CONSÉQUENCE TIRÉE DE QUELQUES RAISONNEMENTS.

XXIX. — Mon Dieu! qui me donnera de l'égoïsme : *il y en a tant en circulation aujourd'hui, ne puis-je en avoir mon contingent?*
(MÉRY.)

XXX. — Vos plus proches cousins, si vous n'y prenez garde,
Pourront à l'échafaud vous servir d'avant-garde :
Quand les glaives bénis sont sortis du fourreau,
De droit, tous les vaincus reviennent au bourreau.
(CASIMIR DELAVIGNE.)

XXXI. — L'humeur est une sotte
Qui ment :
Portons touts notre hotte
Gaiment. (BÉRANGER.)

XXXII. — Tu me ressembles, pauvre Emilien! tu n'as rien de ce qui inspire l'amour : *ne le ressens jamais!* (Madame TERCY.)

PRÉCÉDANT UN MEMBRE DE PHRASE QUI, SANS ÊTRE DE LA MÊME NATURE, SE TROUVE LIÉ PAR LE SENS A TOUTE UNE PÉRIODE DIVISÉE PAR DES POINTVIRGULES.

XXXIII. — L'intérêt de Philippe est de différer la ratification du traité ; le nôtre, de la hâter : *car nos préparatifs sont suspendus, et lui n'a jamais été si actif.* (Cité par LEQUIEN.)

XXXIV. — Les arbres harmoniaient ensemble leur formes ; les uns se déployaient en éventail, d'autres s'élevaient en cône, d'autres s'arrondissaient en boule, d'autres étaient taillés en pyramide : *mais il faut se contenter de ce spectacle sans chercher à le décrire.* (CHATEAUBRIAND.)

SÉPARANT UNE PROPOSITION GÉNÉRALE DE SON ÉNUMÉRATION.

XXXV. — Chers princes, vous avez encore dans la ville de Londres des cœurs dévoués à votre cause : *l'archevêque d'Yorck, qui doit vous faire passer ce billet ; quelques anciens serviteurs de votre père, et moi, le plus zélé de touts.* (C. DELAVIGNE.)

XXXVI. — Trois choses me sont difficiles à comprendre, et la quatrième m'est entièrement inconnue :

La trace de l'aigle dans l'air ; la trace du serpent sur la terre ; la trace d'un navire au milieu de la mer, et la voie de l'homme dans sa jeunesse. (BIBLE.)

LE POINT.

Le *Point* qui, comme nous l'avons dit, marque la plus longue pause de la ponctuation écrite, est celui de touts les signes qui offre le moins de difficulté. Pour l'emploi du point, il n'est pas nécessaire que tel, ou tel signe ait été précédemment employé ; il suffit que le sens soit complet, que ce qui précède n'ait avec ce qui suit aucune liaison grammaticale.

XXXVII. — Hélas! je ne prétendais à rien. J'étais honteux de mon fol amour, et touts mes efforts tendaient à le cacher plutôt qu'à le vaincre. Il redonnait de l'intérêt à ma vie jusqu'alors si monotone. Je n'étais plus seul, un monde m'entourait ; de vagues et de

douces rêveries emportaient maintenant mes heures, et je ne connaissais plus d'ennui. (Madame Tercy.)

XXXVIII. — Pour avoir un jardin, les anciens possesseurs de la Chartreuse firent exécuter un travail remarquable, au dire des connaisseurs ; c'est une terrasse formée par trentes voûtes parallèles, de vingt pieds de largeur et autant de hauteur, soutenues et séparées par des murs de sept pieds d'épaisseur. (Idem.)

Ces deux exemples, à peu près de la même longueur, doivent suffire pour faire comprendre que l'emploi du point n'est soumis à aucune autre condition que celle du sens total des membres d'une période.

Remarque. On doit voir qu'après le point le mot suivant commence toujours par une grande capitale.

Comme nous l'avons dit dans notre *avis*, le point employé dans l'abréviation n'est d'aucune valeur.

DU POINT INTERROGATIF.

« Comme le dit M. Vanier, le nom seul de ce point en est la définition. » Or, comme lui, nous nous bornerons à en donner des exemples.

XXXIX. — Encore cette maudite horloge ! on dirait qu'elle triple sa voix dans la nuit, comme un fantôme placé là tout exprès pour ramener aux galères ma vagabonde imagination. Assez, assez ! Grâce de ta réplique ! *Que me sert ce luxe d'avertissement ?* (Méry.)

XL. — Mais si le roi pourtant ne devait pas mourir ? (Alfred de Musset.)

XLI. — Choisis ! *au monde veux-tu plaire ?* (Jean Polonius.)

XLII. — Un coup sonne à cette maudite horloge, un seul coup ; c'est le moment le plus amphibologique de la nuit ! *Est-ce minuit et demi ? une heure ? une heure et demie ?* (Méry.)

XLIII. — Sainte Vierge ! *venez-vous d'entendre comme il a répondu au docteur Bernaldez ?* (Ferdinand Denis.)

XLIV. — Qui l'a fait ? qui de vous, à mes pieds se jetant,
M'a rappelé ces jours où nous nous aimions tant ?
(Casimir Delavigne.)

XLV. — *Où courir ?* je l'ignore : où tu me conduiras.
(Casimir Delavigne.)

REMARQUE : Par ces exemples, on voit que lorsque le point interrogatif termine un sens complet, ce qui est entièrement soumis à l'intention de l'écrivain, le mot suivant commence par une grande capitale, et que dans le cas contraire le mot qui suit commence par une lettre ordinaire. Dans le premier cas, il a la valeur du point ; dans le second, il peut avoir la valeur, ou de la virgule, ou du pointvirgule, ou du deuxpoints.

Lorsque l'on rapporte les propres termes de la personne qui a fait l'interrogation, ou fait usage du point interrogatif; comme dans cet exemple :

XLVI. — Ils répondaient : *qu'importe que la sève*
Monte enrichir les champs où nous passons?
Nous n'avons rien ; arbres, fleurs, ni moissons ;
Est-ce pour nous que le soleil se lève?
(BÉRANGER.)

où l'on voit que Béranger rapporte, ou est censé rapporter les propres paroles des deux jeunes littérateurs (Escousse et Lebras) qui ont mis fin à leurs jours par un suicide.

Lorsque l'on ne rapporte que le sens de l'interrogation, on suit les règles ordinaires de la ponctuation, comme dans cet exemple :

XLVII. — Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'île demeurait Philoclès. (Cité par LEQUIEN.)

DU POINT EXCLAMATIF.

Le point *exclamatif*, comme le point interrogatif, peut avoir la valeur des autres signes de la ponctuation. Lorsqu'il a la valeur du point, le mot qui le suit commence par une grande capitale; lorsque au contraire il n'a que celle de la virgule, ou du pointvirgule, le mot suivant commence par une lettre ordinaire.

L'emploi de ce point n'offre aucune difficulté; on met

ce point à la suite de tout mot, de toute locution, de tout membre de phrase, de toute phrase qui exprime quelques mouvements de l'âme. Il nous suffira donc d'en donner quelques exemples.

XLVIII.—Qu'ils sont courts ces instants de calme et de bonheur!
(CHARLES DIDIER.)

XLIX — La douleur veille aussi, la douleur d'une mère surtout! Pauvre mère! elle pense à son fils; pensée éternelle sans intervalle de distraction! (MÉRY.)

L.— ...... « J'ai vu mon Dieu! je puis mourir aussi;
« Mais celui dont la vie et l'amour sont l'ouvrage,
« N'a point fait le miroir pour y briser l'image!
(DE LAMARTINE.)

LI.— Elle était, comme moi, jeune, faible, amoureuse!
Je vais mourir aussi, mais bien plus malheureuse!
(ALFRED DE VIGNY.)

LII.— « Mon fils! mon enfant! mon bel enfant! mon petit Am-
« brosio! » (Madame TERCY.)

DES POINTS SUSPENSIFS OU DE RÉTICENCE.

Chaque fois que, dans le désordre de l'âme, on interrompt le cours de sa pensée, qu'on laisse échapper quelques phrases interrompues et sans suite; que, craignant d'exprimer sa pensée, on passe d'un sujet à un autre, ou à la conséquence de ce qu'on avait l'intention de dire, on emploie plusieurs points de suite.

LIII.— J'ai cru sentir encor passer sur mon visage
Ces lèvres qui jadis.... Non, froides pour jamais!
Plus jamais de baisers des lèvres que j'aimais!
Morte, morte!... Pourquoi cette retraite austère.
(CASIMIR DELAVIGNE.)

LIV.— Un cœur qui t'aimerait si.... mais ce mot expire
Devant un sage couronné. (DE LAMARTINE.)

LV.— Qu'il fait froid!... Pas un fiacre arrêté sur la place.
(J. LACROIX.)

LVI.— Tu peux bégayer le nom d'un père.... ah! William, si ce nom était le tien, je serais sans reproche... Mais écartons cette pensée..., mes soins pour toi rendront la paix à mon cœur; l'ombre de ta mère sourira joyeuse et pardonnera le passé, ô mon fils!
(BYRON, à son fils.)

LVII. — Aux rameaux d'un mélèse, intrépide, il s'élance;
Son corps de tout son poids un instant s'y balance;
Puis, par son élan emporté,
Abandonne l'appui de la branche propice,
Fend l'air... atteint le bord... bondit... chancelle, glisse...
Et retombe précipité. (ALEXANDRE DUMAS.)

DU TIRET.

Comme nous l'avons dit, on emploie ordinairement le tiret pour éviter la répétition de *dit-il, dit-elle, répond-il, répond-elle,* etc.

— Quel est votre nom ? dit Julien, avec le sourire caressant de la timidité heureuse.
— Amanda Binet.
— Permettez-vous que je vous envoie, dans une heure un petit paquet gros comme celui-ci ? (DE STENEHALL.)

REMARQUE : On emploie assez heureusement le tiret pour indiquer le changement de matière, et éviter par là les petits alinéas qui seraient trop fréquents.

LE ROI.
Bien dit ! — Mon page, amène ici la Ferronière.
LE FOL.
Le conseil est mauvais : si tu meurs aujourd'hui
De plaisir, — moi, demain, je vais mourir d'ennui.
(ALFRED DE MUSSET.)

Alors tout se leva. — L'homme, l'enfant, la femme,
Quiconque avait un bras, quiconque avait une âme,
Tout vint, tout accourut..... (VICTOR HUGO.)

DES GUILLEMETS.

Ce que nous avons dit page XVI de notre *avis* nous dispense d'en reparler ; il en est de même du renvoi.

DU LIVRE, DU CHAPITRE, DU PARAGRAPHE.

Il ne nous reste que ces trois choses à définir, puisque nous avons dit dans l'introduction de l'analyse logique et grammaticale, pages 121 et suivantes, ce qu'on entend par *alinéa, période, phrase, propos ition.*

Au dessus de la pause du point vient celle de l'alinéa,

au dessus de celle de l'alinéa celle du chapitre, au dessus de celle du chapitre celle du livre. Le *paragraphe* dont voici la figure (§) est l'équivalent de l'alinéa; seulement on s'en sert dans les ouvrages où le lecteur peut avoir besoin de revenir sur le même point; c'est pourquoi dans les ouvrages didactiques, ou dans les actes, on joint à ce signe un numéro quelconque.

Maintenant, comme nous l'avons dit, on doit comprendre que les règles que nous venons de poser sont loin d'être d'une application absolue; et il n'est pas difficile de croire que l'on trouve chez les mêmes écrivains, et quelquefois dans la même page, différents signes de ponctuation employés dans le même cas (non pas qu'à cet égard nous ayons la prétention d'avoir fait autrement que les autres). Ici le pointvirgule est employé pour le deuxpoints; là, le deuxpoints est employé pour le pointvirgule; plus loin, la virgule est employée pour le pointvirgule, ou ce dernier pour la virgule. Enfin, en certains endroits la ponctuation est surchargée, et ne l'est point en certains autres. Du reste, être clair, exprimer sa pensée, est l'unique but qu'on doive se proposer, et cela ne demande que quelque attention.

Quelques exemples suffiront pour faire tenir notre lecteur sur ces gardes. Si nous disons :

Les femmes, que j'aime, sont cause de ma perte,

nous fesons entendre qu'il s'agit de toutes les femmes en général, et en voici la raison : *que j'aime* se trouvant placé entre deux virgules, n'est qu'une phrase incidente que l'on peut retirer sans nuire au sens général de la pensée; or la présence de ces deux virgules ne laisse pour

phrase principale que : *Les femmes sont causes de ma perte*, où l'on voit qu'il s'agit bien de toutes les femmes en général. — Si, au contraire, nous écrivons sans virgule :

Les femmes que j'aime sont cause de ma perte,

que j'aime n'est plus une phrase incidente, mais une phrase déterminative, qui indique qu'il s'agit des femmes qui sont aimées par moi et non de toutes autres.

Maintenant si nous écrivons :

Henri ! qui est ami de l'honneur, condamne cette action,

nous exprimons, par le point exclamatif, que nous nous adressons à Henri, que nous l'apostrophons pour lui dire : *qui est ami de l'honneur condamne cette action*. Si nous substituons une virgule au point exclamatif, nous exprimerons au contraire que nous parlons de Henri, que nous disons, comme phrase principale : *Henri condamne cette action*, et comme phrase incidente : *qui* (lequel, Henri) *est ami de l'honneur* ; enfin si nous écrivons :

Je n'ai pas vu la pièce qu'on a représentée hier ; je la crois mauvaise, au dire de quelques uns ; il s'y trouve cependant de belles scènes.

en mettant le pointvirgule après *quelques uns*, nous exprimons que c'est au dire de quelques uns que nous croyons la pièce mauvaise. Si, au contraire, nous écrivons :

Je n'ai pas vu la pièce qu'on a représentée hier ; je la crois mauvaise ; au dire de quelques uns, il s'y trouve cependant de belles scènes.

en plaçant le pointvirgule après *mauvaise*, nous exprimons que c'est au dire de quelques uns qu'il s'y trouve de belles scènes.

Nous bornons là nos observations. Nous n'avons pour but que d'appeler l'attention que demande la ponctuation pour éviter les contresens.

DE LA LECTURE.

La *lecture* est l'art d'être élégant et correct dans l'émission des mots et des phrases de l'écriture. Pour bien lire, pour attacher l'esprit de l'auditeur, pour intéresser, faire ressortir les beautés d'un ouvrage, il faut articuler chaque mot bien distinctement, savoir varier les différentes modulations de la voix, observer la ponctuation, et surtout bien comprendre ce qu'on lit.

La lecture demande beaucoup de goût et de tact. Pour bien lire, il faut toujours que l'esprit devance la voix, car, comment la voix peut-elle prendre les inflexions nécessaires, comment peut-elle être tour à tour grave, ou légère, triste, ou enjouée, animée, ou calme; ici tomber mollement; là, se soutenir; plus loin s'élever, ou se baisser par degrés, sans cesser d'être naturelle, si l'esprit ne l'a pas devancée, s'il ne lui a pas imprimé ce qu'exigent le sujet, les intentions de l'écrivain.

Comme le dit l'*Encyclopédie des gens du monde:* « les défauts ordinaires aux personnes qui lisent à haute voix, notamment de la poésie, c'est de chanter, de lire trop vite, ou d'être monotone. On évitera ces défauts en faisant une grande attention au sens pour régler sa prononciation sur les parties de la diction, en ne la suspendant pas périodiquement à chaque hémistiche, et en ne la baissant à la rime que lorsque le sens est complet et fini. En suivant avec quelque attention ces courts préceptes, on

pourra facilement acquérir cette déclamation aisée et naturelle par laquelle on distingue, à la lecture, l'homme judicieux qui parle à l'esprit et au cœur, d'avec celui qui ne sait pas même lire pour les oreilles. »

En lisant, on doit éviter surtout l'affectation; s'attacher à rendre moyennement sensible la liaison des consonnes avec les voyelles, et l'élision de l'*e* muet devant les mots qui recommencent par une voyelle quelconque.

L'intonation des phrases principales doit être plus forte que celle des phrases incidentes; c'est-à-dire que la voix doit être plus élevée et plus sonore pour les premières que pour les secondes. On doit attaquer fortement les premières syllabes des mots qu'on veut faire ressortir, des mots sur lesquels on a l'intention d'appeler plus particulièrement l'attention de l'auditeur. Pour celà, on doit précipiter un peu l'articulation des mots qui précèdent et celle de ceux qui suivent, tout en baissant l'intonation. Du reste, tout ce que nous pourrions dire à cet égard serait de peu d'efficacité, puisque l'art de bien lire dépend de ces deux choses : *bien sentir* et *bien rendre*, et qu'aucune d'elle ne peut se transmettre.

DE LA DÉCLAMATION.

Pour se faire une juste idée de la déclamation, il suffirait d'unir l'art du geste à celui de la lecture, si la déclamation ne devait pas viser plus à l'effet que cette dernière. Dans la lecture, comme dans la déclamation, on doit se proposer la nature pour modèle; elle doit être l'objet constant de l'étude. Cependant le caractère de la déclamation doit être plus prononcée, les couleurs plus vives, les nuances plus distinctes; la déclamation doit être le miroir fidèle des passions vues au travers d'un prisme :

dans la colère, elle doit être vive, animée et éclatante; dans la fureur, vibrante et terrible; dans la douceur, déchirante, mélancolique et pénétrante; dans l'abattement, lente, suppliante et faible; dans la joie, vive, légère, gracieuse et sémillante, sans cesser d'être relative au caractère et à la situation, pour les passions moyennes; car, comme le dit Talma: « L'homme du monde et l'homme du peuple, si opposés par leur langage, ont souvent, dans les grandes agitations de l'âme, la même expression: l'un oublie ses manières sociales, l'autre quitte ses formes vulgaires; l'un redescend à la nature, l'autre y remonte; touts deux dépouillent l'homme artificiel, pour n'être plus vraiment qu'hommes. Les accents de l'un et l'autre seront les mêmes dans la violence des mêmes passions ou des mêmes douleurs. »

La déclamation, ainsi que l'a dit Talma, exige une grande sensibilité et une haute intelligence. « Il faut que le système nerveux soit tellement mobile et *impressionable*, qu'il s'ébranle aux inspirations du poète aussi facilement que la harpe éolienne résonne au moindre souffle de l'air qui la touche. »

La déclamation diffère encore de la lecture en ce que, visant plus à l'effet que cette dernière, elle se règle moins sur la ponctuation que sur la respiration; qu'elle doit abandonner toute apparence de chose apprise et récitée. « Au surplus, comme le dit encore notre grand tragique: la passion ne marche pas comme la grammaire; elle ne s'arrête point toujours où celle-ci l'exige; d'ordinaire elle respecte peu les points et les virgules, et les franchit, ou les déplace au gré de ses emportements. L'acteur doit reprendre sa respiration avant que l'air soit entièrement expiré de sa poitrine, et que le besoin et la fatigue le for-

cent d'en aspirer un trop grand volume à la fois. Il faut donc qu'il aspire de l'air peu et souvent, et surtout avant que la nécessité l'y contraigne. Les plus légères aspirations suffisent, si elles sont fréquentes; mais, dans ce cas, il doit mettre une grande adresse à ce qu'elles soient inaperçues : sans cela, les vers, ainsi fréquemment coupés, rendraient la diction fausse, pénible et incohérente. C'est surtout devant les voyelles et particulièrement devant l'*a* et l'*e*, que l'on peut le plus dérober facilement cet artifice au spectateur. Pour être mieux compris, j'en vais donner un exemple, et marquer par un trait les endroits où je placerais ces aspirations, si j'avais à dire ce morceau :

Lusignan — le dernier de cette auguste race,
Dans ces moments affreux — ranimant notre audace, —
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus — et des morts entassés, —
Terrible — et d'une main reprenant cette épée,
Dans le sang infidèle — à tout moment trempée, —
Et de l'autre — à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte loi — le signe redouté, —
Criant à haute voix : — Français, soyez fidèles ! —
Sans doute, en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut, — qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissait sa route, — et marchait devant lui.

où l'on voit, par cet exemple, que j'emploie ces légères aspirations, autant que faire se peut, devant les voyelles, que ces aspirations sont encore placées devant les expressions qui demandent de la force, comme le mot *terrible* et les deux hémistiches :

Criant à haute voix : — Français, soyez fidèles !

Mais, je le répète, il faut bien se garder que l'oreille, l'œil même du spectateur soupçonnent que vous respirez. J'avoue en même temps qu'il faut beaucoup d'habitude et d'exercice pour se familiariser avec cette opération mécanique. Par ce moyen, ces douze vers que je viens de

citer peuvent être dits comme d'un trait, et avec toute la rapidité et la chaleur qu'ils exigent. Au reste, la fréquence de ces aspirations dépend du plus, ou du moins de force de chaque individu. Il y a tel acteur qui peut n'avoir pas besoin de les multiplier aussi souvent. »

Nous croyons ne devoir rien ajouter aux dires du grand maître dont le talent a laissé à la scène de si riches souvenirs et de si pénibles regrets!

DU STYLE ET DE L'ÉLOQUENCE.

Le *style* c'est l'homme, a dit Buffon; et là se borne, pour ainsi dire, la définition du style : l'homme se peint lui-même dans sa manière d'écrire. Un homme qui n'a pas un style à lui n'a pas un caractère prononcé, a dit Boiste, avec raison. Il en est donc du style comme du caractère, chacun a le sien, sans que jamais celui de l'un soit assez semblable à celui de l'autre pour lui être vraiment comparé; aussi, comme le dit Vanier, le style reçoit-il toutes les épithètes que l'écrivain mérite, ou s'attire: style brûlant, froid, sublime, rampant, etc. On peut dire, avec raison, que le style est l'habit de la pensée; et il en est encore, à cet égard, de la pensée comme de l'homme : l'homme qui se pare avec afféterie, qui ne sait pas choisir le costume qui lui sied, est toujours ridicule; la pensée qui se drape d'ornements qui ne lui sont ni propres, ni naturels, n'est plus qu'une bouffonnerie.

La première qualité du style est la clarté; « il faut, dit un auteur anglais, que le style coule comme un ruisseau limpide, dont on puisse toujours voir le fond. » Ce fond c'est la pensée, ajoute P... L..., auquel nous empruntons cette citation. L'unique moyen pour écrire clairement,

c'est de se bien pénétrer de son sujet, et de bien se rendre compte de ses idées.

Si nous en croyons les rhéteurs, il y a trois sortes de styles : *le simple*, *le moyen* et *le sublime*, ou plutôt le *style élevé*. Le *style simple* s'emploie dans les entretiens familiers, dans les lettres, dans les fables; il doit être pur, clair, sans ornement apparent. Le *style moyen* tient le milieu entre le style simple et le style élevé; il a toute la netteté du premier, et reçoit tous les ornements, tout le coloris de l'élocution. Le *style élevé* est celui qui fait régner la noblesse, la dignité, la majesté dans un ouvrage; toutes les pensées y sont nobles et élevées; toutes les expressions, graves, sonores, harmonieuses.

Pour nous, ce qu'on entend par style simple, moyen, sublime, ou élevé, ne sont que des nuances, et non des sortes; un livre, quel qu'il soit, réunit toujours ces trois nuances, plus, ou moins distinctes; et nous croyons qu'il est absurde de penser qu'on ait jamais écrit un morceau qui appartiène positivement à l'une de ces trois prétendues sortes de style. L'homme, dans la plus petite émission de ses pensées, n'est-il pas tour à tour simple, naïf, tempéré et sublime. Les émotions de l'âme ne le font-elles pas passer, sans qu'il s'en doute même, d'un état à l'autre? Ici, il est simple et naïf comme un enfant dont l'âme n'est ébranlée par aucun choc de douleur, de colère, ou de joie: il est calme, ses fibres vibrent à peine, ses émotions sont douces et pures comme les heures d'un beau jour. Là, il s'anime, mais se possède : il raille sans aigreur, il commande sans hauteur, il prie sans supplication, il souffre sans éclat; son cerveau s'échauffe, mais ne brûle pas; son cœur s'ébranle, mais ne bat pas encore; sa voix s'enfle, s'élève sans secousse, comme le lion qui pressent

le combat, dont la voix gronde et ne rugit pas encore; il est placé entre le calme et la tempête, entre la brise et l'ouragan. Plus loin, son sang bout, sa tête est brûlante, ses nerfs se contractent; la voix tonne avec explosion, la pensée s'échappe comme un torrent qui, débordant de son lit, renverse et entraîne tout ce qu'il rencontre dans son cours impétueux : il a la vivacité de la foudre, l'imposante et l'horrible majesté du désastre, l'éloquence et la sublimité de l'âme emportée sur les ailes de feu de la passion.

Pour l'*éloquence*, nous la croyons fille aînée du style et des grandes passions; nous croyons qu'entre le style et l'éloquence il existe les mêmes rapports qu'entre la lecture et la déclamation : le style est l'art de bien exprimer sa pensée, de peindre ses sensations sous des couleurs gracieuses et vives; l'éloquence est l'art de la faire passer avec rapidité, de l'imprimer dans l'âme des autres. Le style est peintre, l'éloquence est actrice; l'un a pour but de rendre, de tracer, d'exprimer; l'autre, de prouver, de convaincre, d'émouvoir.

« L'éloquence, dit Voltaire, est née avant les règles de la rhétorique, comme les langues se sont formées avant la grammaire. La nature rend les hommes éloquents dans les grands intérêts, dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide et de métaphore : sans qu'il y prène garde il anime tout, il fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme. »

« Les hommes en se communiquant leurs idées, disent Diderot et d'Alembert, cherchent aussi à se communiquer leurs passions. C'est par l'éloquence qu'ils y par-

viènent. Faite pour parler au sentiment, comme la logique et la grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même ; et les prodiges qu'elle opère souvent entre les mains d'un seul sur toute une nation, sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer, par des règles, à un talent si rare. C'est à peu près comme si l'on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devait les orateurs à l'art, ou n'était pas du nombre, ou était bien ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent ; les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour réussir, les grands modèles sont le second ; et tout ce que ces écrivains illustres nous ont laissé de philosophique et de réfléchi sur le talent de l'orateur, ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carrière, ils ne voulaient sans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédantesques qu'on a honorées du nom de rhétorique, ou plutôt, qui n'ont servi qu'à rendre ce nom ridicule, et qui sont à l'art oratoire ce que la scolastique est à la vraie philosophie, elles ne sont propres qu'à donner de l'éloquence l'idée la plus fausse et la plus barbare. Cependant, quoiqu'on commence assez universellement à en reconnaître l'abus, la possession où elles sont depuis longtemps de former une branche distinguée de la connaissance humaine, ne permet pas encore de les en bannir : pour l'honneur de notre discernement, le temps en viendra peut-être un jour. »

Oui, car c'est en vain qu'on prétend que les pensées peuvent se rendre par des figures, des phrases, des tournures taillées d'avance sur un patron toujours mesquin,

par celà seul qu'on veut qu'il soit unique. Nous le répétons, la pensée c'est le corps; les figures, les phrases, les tournures, les expressions n'en sont que l'habit; il y a autant de ridicule à vouloir prétendre qu'elles puissent revêtir toutes les pensées, qu'il y en aurait à affirmer que touts les habits coupés sur la même forme doivent aller à toutes les tailles.

Penser qu'on puisse arriver à être écrivain, à avoir de l'éloquence par la connaissance des figures de rhétorique, c'est penser qu'il suffit de voir des portraits pour faire celui de la personne même que l'on ne connaît pas; vouloir que l'on exprime ses sensations par des phrases toutes faites, c'est vouloir que l'on fasse un livre avec une page de chaque autre livre. Les rhéteurs et les grammairiens ont le même tort : celui qui est à même de penser sait seul ce qu'il doit faire : qui mieux que le mécanicien sait comment il fera jouer les ressorts de sa machine. L'homme pense, il veut émettre sa pensée : sa main trace sans se douter qu'il existe une rhétorique, une syntaxe, une grammaire; et souvent un chefdœuvre est écrit en dépit des futilités enregistrées par les rhéteurs et les grammairiens.

Cependant, comme il n'est pas inutile de connaître les figures de rhétorique pour en pouvoir parler, nous allons les exposer d'une manière succinte.

DES FIGURES.

Les *figures* sont de trois sortes : celles *de mots*, celles *de construction* et celles *de pensée*.

Les *figures de mots*, ou *tropes*, consistent dans l'emploi qu'on fait d'un mot en le détournant de son acception po-

sitive pour lui donner une valeur relative aux idées qu'il peut, par analogie, éveiller dans notre esprit.

Les *figures de construction* diffèrent des *figures de mots*, en ce qu'elles ne donnent aux mots aucune acception étrangère, et qu'on peut les supprimer sans rien changer au sens contenu dans la proposition.

Les *figures de pensée* consistent non dans les termes, mais dans la pensée même qu'elles expriment; on peut changer touts les mots d'une *figure de pensée* sans altérer en rien sa valeur.

Comme le nombre des figures est considérable, nous ne nous occuperons particulièrement que des principales.

DES FIGURES DE MOTS OU TROPES.

DE LA CATACHRÈSE.

La *catachrèse* est un abus de mots, autorisé par l'usage. C'est par *catachrèse* que l'on dit :

Un cheval *ferré d'argent*. — *Aller à cheval sur un bâton*, etc.

DE LA MÉTAPHORE.

La *métaphore* est une figure qui consiste à transporter sur l'objet que l'on compare le nom de l'objet auquel on l'a comparé.

Tigre altéré de sang, qui me défend les larmes,
Tu veux que dans sa mort je trouve encor des charmes.
(CORNEILLE.)

Voyez page 204 du tome premier pour ladifférence qui existe entre la *métaphore* et la *comparaison*.

DE L'ALLÉGORIE.

L'*allégorie* n'est vraiment qu'une métaphore prolongée : elle consiste à présenter à l'esprit un objet auquel celui qu'on veut taire est comparé. C'est par allégorie que La

Fontaine, dans l'exemple suivant, pour taire le nom de la *faveur*, ne parle que de la *mer*, à laquelle il la compare :

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses desirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

DE LA MÉTONYMIE.

La *métonymie* est une figure par laquelle, 1° la cause est prise pour l'effet :

. . . . Quand debout sur le faîte,
Elle vit le *bûcher* qui l'allait dévorer. (CASIMIR DELAVIGNE.)

2° L'effet pour la cause :

. . . . Sa main désespérée
M'a fait boire *la mort* dans la coupe sacrée. (MARMONTEL.)

3° L'auteur pour son ouvrage :

Il a lu son *Horace;* il le cite. (VOLTAIRE.)

4° Le pays pour ce qu'il produit :

Après un coup de *romanée*,
Après un coup de *chambertin*. (BÉRANGER.)

5° Le contenant pour le contenu :

Arrêtez ! cette *coupe* était empoisonnée. (DELRIEU.)

6° La partie pour le tout :

Qu'on me donne dix mille *baïonnettes*, et je réponds de prendre la ville d'assaut. (ANONYME.)

La *métonymie* a encore plusieurs emplois, que nous passerons sous silence.

DE L'HYPERBOLE.

L'*hyperbole* est une figure par laquelle on exagère outre mesure ce qu'on dit d'un objet quelconque pour fixer l'attention. C'est par *hyperbole* qu'on dit quelquefois :

j'ai MILLE *preuves à vous donner*, lorsqu'on en a tout au plus deux, ou trois; c'est par *hyperbole* que La Fontaine dit, dans la fable du *Dépositaire infidèle* :

J'ai vu, dit-il, un chou plus gros qu'*une maison* ;
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'*une église*.

DE L'ANTIPHRASE OU CONTREVÉRITÉ.

L'*antiphrase* est une figure par laquelle on emploie à dessein un mot dans un sens contraire. C'est par *antiphrase* qu'on dit d'un maladroit : *il s'y prend bien ;* et d'une bêtise : *c'est spirituel.* L'*antiphrase* a beaucoup d'analogie avec l'*ironie*. Voyez cette dernière aux *Figures de pensée.*

FIGURES DE CONSTRUCTION.

DE LA CONJONCTION.

La *conjonction* est une figure de construction par laquelle on groupe plusieurs objets dans le même cadre, afin de les présenter sous un même point de vue, les faire participer à une même action, et les diriger vers un même but :

Et nous aimions *ces prés, ce ciel, ce doux murmure,*
Ces arbres, ces rochers, ces astres, cette mer !
(DE LAMARTINE.)

DE LA DISJONCTION.

La *disjonction* est l'opposé de la *conjonction*. C'est par la *disjonction* qu'après avoir réuni plusieurs objets, on établit entre eux les différences d'action, ou d'attribution qui leur sont propres :

Pour les héros et nous il est des poids *divers*.

DE L'ÉNUMÉRATION OU DÉNOMBREMENT.

L'*énumération* est une figure par laquelle on donne à

plusieurs propositions constituant une période, un même terme d'attribution :

Etre d'un siècle entier la pensée et la vie ;
Emousser le poignard, décourager l'envie ;
Raffermir, ébranler l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de la foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde...
Quel rêve ! et ce fut ton destin. (De Lamartine.)

DE LA NARRATION.

La *narration* est le simple récit d'un fait. Si toutefois c'est une figure, on peut croire que l'usage en est fréquent :

. . . Une femme accourt ; elle approche ; elle atteste,
Sur ces membres flétris qu'ont dispersés nos coups,
Qu'elle aimait Idamore, et qu'il est son époux.
(C. Delavigne.)

DE L'HYPOTHIPOSE OU TABLEAU.

L'*hypothipose* diffère de la *narration*, en ce qu'elle expose un fait qui a eu lieu comme se passant sous les yeux du spectateur. C est par *hypothipose* que Racine fait dire à Théramène :

L'onde aproche, se brise et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

DE LA DESCRIPTION.

La *description* est la peinture des choses, comme la *narration* est celle des faits :

Une novice prit le voile peu après mon arrivée au couvent. Les fleurs, les lustres brillants, les rideaux de soie, de superbes ornements décoraient l'église et l'autel. L'assemblée était nombreuse : elle remplissait la partie extérieure, avec cet air de fête qu'une famille revêtait en pareille occasion, comme pour les noces d'un enfant. (Madame Roland.)

DU PORTRAIT.

Le *portrait* est la description d'un être animé, soit au physique, soit au moral :

> Son front large est armé de cornes menaçantes;
> Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
> Indomptable taureau, dragon impétueux,
> Sa croupe se recourbe en replis tortueux. (RACINE.)

DE LA DÉFINITION.

La *définition* n'est autre chose que la description d'un être abstrait :

> La loi est la justice écrite. (DE LEVIS.)

DU PARALLÈLE.

Le *parallèle* est la description des rapports de ressemblance et de différence qui existent entre deux êtres :

> Guadet et Gensonné s'aiment peut-être parcequ'ils ne se ressemblent pas : le second est aussi froid que le premier est impétueux. (Madame ROLAND.)

DE L'APPOSITION.

L'*apposition* est une figure par laquelle on interrompt la marche de ses idées pour définir, ou qualifier, d'une manière transitoire, le sujet principal, ou incident de la proposition :

> Ces lâches conseillers de bassesse et d'audace,
> Voilà donc à quel peuple ils se sont attaqués;
> *Fléaux* qu'au dernier roi d'une fatale race
> Toujours la Providence envoie aux jours marqués.
> (VICTOR HUGO.)

DE LA RÉPÉTITION.

La *répétition* est une figure par laquelle on répète plusieurs fois ce qu'on pourrait ne dire qu'une, si la répétition ne donnait de la force au discours :

Songe au moins, *songe* au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois touts chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. (VOLTAIRE.)

DE LA SUBJECTION.

La *subjection* est une figure par laquelle celui qui parle s'adresse en son nom, ou en celui d'un autre, des objections auxquelles il répond de suite :

Et quel usage plus doux et plus flatteur pourrez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. (MASSILLON.)

DE LA COMPARAISON.

La *comparaison* ou *similitude*, est une figure par laquelle, pour bien faire connaître les rapports d'un objet quelconque, on les établit avec ceux d'un objet mieux connu :

Et notre amour était beau *comme l'espérance,*
Long *comme l'avenir,* pur *comme l'innocence.*
(A. DE LAMARTINE.)

DE L'APOLOGUE ET DE LA PARABOLE.

L'*apologue* est une sorte d'allégorie, ou d'allusion par laquelle, pour mieux faire sentir une vérité morale, on la présente comme le résultat d'un fait inventé à plaisir. La *parabole* ne diffère de l'*apologue* qu'en ce que l'une appartient à l'éloquence sacrée, et l'autre à l'éloquence profane. C'est par parabole que Salomon dit :

Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors, et répandez vos eaux dans les rues.

C'est par l'apologue que La Fontaine a dit :

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute. .
Que chacun, au bruit accourant,

Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris.....
Elle accoucha d'une souris.

DE L'APOPHTEGME OU SENTENCE.

L'*apophtegme* est une figure par laquelle nous généralisons une pensée qui nous est propre, afin que l'auditeur la partage plus facilement en s'y intéressant pour son propre compte :

Rien n'est plus dangereux qu'un ignorant ami :
Mieux vaudrait un sage ennemi. (LA FONTAINE.)

L'apophtegme qui passe dans le langage naturel prend le nom de *proverbe*.

DE L'INTERROGATION.

L'*interrogation* est une figure par laquelle on adresse la parole à quelqu'un pour en obtenir une réponse. L'interrogation est souvent un artifice oratoire qu'on emploie pour donner au style un mouvement que n'aurait pas la marche directe des idées :

Mais quel est ce jeune homme au front pâle et charmant,
Ce convive distrait que la joie importune?
(DELPHINE GAY.)

DE L'APOSTROPHE.

L'*apostrophe* est une figure par laquelle on suspend son discours pour adresser la parole à un objet animé, ou inanimé, ou simplement pour interpeller son auditeur :

De quel nom te nommer, ô fatale puissance !
Qu'on t'appèle destin, nature, providence,
Inconcevable loi !...
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on te blasphème,
Soumis, ou revolté, qu'on te craigne, ou qu'on t'aime,
Toujours, c'est toujours toi. (DE LAMARTINE.)

On verra dans les figures de pensée les rapports qui existent entre l'*apostrophe* et la *prosopopée*.

DE L'EXCLAMATION.

L'*exclamation* est une figure par laquelle on exprime toute espèce de sentiment profond qui s'empare de l'âme. Il ne faut pas confondre l'exclamation grammaticale avec l'exclamation considérée comme figure; cette dernière est le développement implicite de l'autre. Voici un exemple qui offre tout à la fois l'exclamation grammaticale et l'exclamation rhétorique :

Oh! que n'ai-je aussi, moi, des baisers qui dévorent,
Des caresses qui font mourir! (VICTOR HUGO.)

DE L'INVOCATION.

L'*invocation* est une figure par laquelle on appèle l'intervention, ou la présence de celui à qui l'on s'adresse. L'invocation diffère de l'apostrophe en ce que cette dernière ne fait que d'adresser la parole à un être quelconque, sans rien attendre de lui :

O nuits d'été, paix du village,
Ciel pur, doux parfums, frais ruisseaux,
Vous embellissiez mon berceau,
Consolez-moi dans un autre âge. (BÉRANGER.)

DE L'IMPRÉCATION.

L'*imprécation* est une figure par laquelle on menace, on accuse, on maudit :

Tombe, cruel tyran, péris avec ta gloire;
D'un opprobre immortel que tes drapeaux couverts,
Sur son aile d'azur portés par la victoire
D'un faste ambitieux n'insultent plus les airs !
(MARIE-JOSEPH CHÉNIER.)

FIGURES DE PENSÉE.

DE LA PROSOPOPÉE.

La *prosopopée* est une figure par laquelle on prête à des êtres inanimés les mêmes actions, la même vie qu'ont les êtres animés :

> Écoutez, l'airain sonne : *il m'appèle, il nous crie*
> Que l'instant est venu de sauver la patrie.
> (CASIMIR DELAVIGNE.)

DE L'ALLUSION.

L'*allusion*, comme nous l'avons dit, est une figure par laquelle on fait comprendre une chose autre que celle qu'on exprime. Comme Béranger nous l'apprend lui-même dans ses notes, c'est pour faire allusion à la fameuse loi du sacrilège, loi barbare dont la révolution de juillet nous a délivrés, qu'il dit :

> Oiseaux, ce roi miraculeux
> Va guérir touts les scrofuleux.
> Fuyez, vous qui, de son cortège,
> Dissipez seuls l'ennui mortel :
> *Vous pourriez faire un sacrilège*
> En voltigeant sur cet autel.

DE L'IRONIE.

L'*ironie* est une figure par laquelle on exprime une pensée en des termes qui annoncent précisément le contraire de ce qu'ils semblent dire :

> Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
> A la servile loi de tenir sa promesse ? (RACINE.)

DE L'ANTITHÈSE.

L'*antithèse* est une figure par laquelle on rapproche

deux pensées opposées pour les faire ressortir par le contraste.

> Vous pleurez des peines *passées*,
> Je pleure des ennuis *présents*. (J.-B. ROUSSEAU.)

DE LA LITOTE, OU ATTÉNUATION.

La *litote* diffère de l'hyperbole en ce qu'elle semble diminuer la valeur d'une chose pour en faire ressortir davantage le mérite. C'est par litote que Racine a dit :

> Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête.

DE L'EUPHÉMISME.

L'*euphémisme* est une figure par laquelle on adoucit ce que la pensée aurait de cru, de dur, de pénible, ou de repoussant. C'est par euphémisme qu'on dit : *il a vécu* pour *il est mort ;* — *il n'est pas très beau* pour *il est laid ;* — *je ne le crois pas très brave* pour *c'est un lâche.* C'est encore par euphémisme que Raynouard a dit, dans sa tragédie des *Templiers :*

> Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

Comme on va le voir, l'euphémisme a beaucoup de rapport, en certains cas, avec la périphrase.

DE LA PÉRIPHRASE.

La *périphrase* est une figure par laquelle on met à la place du mot dont on ne peut pas, ou dont on ne veut pas faire usage, un concours de mots qui y supplée. C'est par périphrase, comme le dit M. Vanier, qu'une petite fille ne voulant pas appeler toutes les lettres de l'alphabet par leur nom, épelait de cette manière le mot barque : *B, a, r, bar; la lettre après le p ; u, e, que, bar-que ;* qu'une autre épelait ainsi le mot *diable,* qu'elle ne prononçait ja-

mais : *d, i, di; a, dia; b, l, e, ble, esprit malin.* C'est par périphrase que Boileau, au lieu de dire qu'il a cinquante-huit ans, a dit :

> Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
> Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
> A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
> *Onze lustres complets, surchargés de trois ans.*

DE LA CONCESSION ET DE LA CORRECTION.

La *concession* est une figure par laquelle on abandonne d'avance dans une cause difficile les moyens de faible, ou de nulle ressource, pour tirer parti par la *correction* des moyens qu'on se réserve ; la *concession* abandonne, la *correction* tire parti de cet abandon :

> Et quand il serait vrai que Citron, ma partie,
> Messieurs, aurait mangé le tout, ou bien partie,
> Dudit chapon ; *qu'on mette en compensation*
> Ce que nous avons fait avant cette action. (RACINE.)

DE LA COMMUNICATION.

La *communication* est une figure par laquelle on met sa modestie à couvert des éloges qu'on est dans la nécessité de se donner, en les rendant communs à d'autres.

> Mais pour *Cotin et moi* qui rimons au hasard. (BOILEAU.)

DE LA SUSTENTATION.

La *sustentation* est une figure par laquelle on suspend l'attention de l'auditeur, afin d'intéresser par la curiosité aux termes d'une proposition donnée. La *sustentation* a quelque rapport avec l'*énumération*, et ne diffère de l'*énigme*, qu'en ce que l'explication se trouve à la fin :

> Ami, tu vas frémir, tu vas me fuir peut-être....
> Ami d'un malheureux, tu vas cesser de l'être...
> Je foule un sol fatal à mes pas interdits....

Je suis un fugitif..., un profane..., un maudit...
Je suis un paria ! (CASIMIR DELAVIGNE.)

DE LA DUBITATION, OU INCERTITUDE.

La *dubitation* est une figure par laquelle on paraît incertain sur ce qu'on doit faire, ou sur ce qu'on doit dire, pour mieux développer sa pensée. C'est par dubitation que Germanicus, haranguant les soldats révoltés, s'exprime ainsi, dans Tacite :

« Quel nom donnerai-je à cette foule séditieuse ? vous appèlerai-je *soldats*, vous qui avez assiégé dans son camp le fils de votre empereur en le menaçant de vos armes ? *Citoyens*, vous qui foulez aux pieds, avec tant de mépris l'autorité du sénat ! *Ennemis* même ? non, vous avez violé les droits de la guerre, et ceux des ambassadeurs, et ceux de l'humanité ! »

DE LA PRÉTÉRITION, OU PRÉTERMISSION.

La *prétérition* est une figure par laquelle on parle d'une chose, tout en feignant de n'en pas vouloir parler :

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de touts côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sous la pierre écrasés.
(VOLTAIRE.)

DE LA RÉTICENCE.

La *réticence* est une sorte de dubitation, de correction par laquelle on suspend à dessein une proposition commencée, pour laisser entendre par ce silence plus qu'on ne pourrait le faire par les paroles. La réticence est souvent une simple suspension du sens par le passage d'une idée à une autre, avant que la première ne soit terminée :

...... Byron, jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux. (VOLTAIRE.)

Rions... O Dieu vengeur ! ô l'horrible souffrance !...
Un prêtre, un aumônier... adieu, ma belle France !...
(ALFRED DE MUSSET.)

DE LA VERSIFICATION.

La *versification* est, selon nous, l'art d'exprimer sa pensée en l'assujétissant symétriquement à un nombre déterminé de syllabes, ou de mots, dont la chute est soumise à une certaine consonnance qu'on appelle *rime*.

Le nombre déterminé de syllabes, ou de mots, auquel la versification assujétit la pensée s'appelle *vers*.

Les vers sont des lignes dont les mots, parconséquent, sont mesurés et cadencés selon les règles fixes et déterminées de la versification.

Les règles de la versification reposent :

1° Sur le *nombre des syllabes* qui doivent entrer dans les vers;

2° Sur la *césure* de l'hémistiche, qui doit y marquer un repos;

3° Sur la *rime*, qui les termine;

4° Sur les mots qui ne peuvent entrer dans les vers;

5° Sur les *licences* que les poëtes peuvent se permettre.

6° Sur les diverses manières dont les vers doivent être arrangés entre eux en certains cas.

ARTICLE Ier. — DE LA MESURE.

La *mesure* résulte de l'arrangement, de la disposition des syllabes, ou pieds.

On ne doit pas, selon nous, confondre la *syllabe* avec le *pied*: la *syllabe* s'entend de toute émission de voix distincte, sans égard à l'élision qui peut se faire d'une finale sur une initiale; le *pied*, au contraire, s'entend de tout son plein. Ainsi, par exemple, dans :

Aimable enfant.

il y a cinq syllabes : *ai-ma-ble-en-fant*; mais il n'y a réel-

lement que quatre pieds, par la raison que dans la prononciation on élide l'*e* de *ble* sur celui de *enfant : ai-mabl'en-fant.* De même que dans : *enfant aimable*, il y a cinq syllabes et seulement quatre pieds, par la raison que l'*e* de *ble* est considéré comme nul, de ce qu'il termine la ligne. C'est ainsi que dans le deuxième de ces vers :

Et les traits, concentrés dans ce brillant milieu,
Y formaient une image, et l'image était... Dieu !
(LAMARTINE.)

quoiqu'il y ait quinze syllabes, il n'y a réellement que douze pieds, comme dans le premier :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Et-les-traits-,con-cen-trés-dans-ce-bri-llant-mi-lieu.

C'est le nombre de pieds qui distingue les différentes espèces de vers : il y en a de *douze*, de *dix*, de *huit*, de *sept*, de *six*, de *cinq*, de *quatre*, de *trois*, de *deux* et même d'*un*. Voici un exemple qui renferme toutes les mesures :

De 12. — A ce calme il préfère un des jours de détresse,
De 10. — Où, sous le fouet de l'onde qui le presse,
De 8. — Le vaisseau, lancé dans les airs,
De 7. — Monte au rayon des éclairs.
De 6. — Sur le haut d'une lame,
De 5. — Et du ciel en flamme
De 4. — Tombant le front
De 3. — Sur le mont
De 2. — Qui coule,
De 1. — Roule.
(ÉDOUARD ALLETZ.)

ARTICLE II. — DE LA CÉSURE.

La *césure* est un repos qui doit être marqué par le sens après le sixième pied des vers de *douze* dits *alexandrins*, ou après le quatrième des vers de *dix* ; chacune de ces parties s'appèle alors hémistiche.

Que toujours en vos vers | le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, | en marque le repos,

a dit le grand Boileau dans son *Art poétique*, et la règle devait être rigoureusement observée du temps de ce fameux législateur du Parnasse; mais depuis sont venus Alphonse de Lamartine et Victor Hugo, que nous qualifions aussi de grands, et ils nous ont appris à ne pas observer aussi rigoureusement la césure; car, bien que l'un et l'autre l'aient souvent observée, le premier n'a pas craint de construire un bon nombre de vers ainsi :

Et notre amour était | beau comme l'espérance.

Et l'autre, comme :

Soyez fiers! vous avez | fait autant que vos pères.

Nous ne citerons pas d'exemples d'autres poètes modernes : on pourrait leur refuser le droit d'autorité; mais on voit par ceux que nous venons de citer que, bien que la césure ne se trouve pas à cheval sur un mot, comme par exemple dans :

Sur les ailes des a | mours elles sont parties,

le sens ne permet pas un repos réel, comme dans :

Quel sujet inconnu | vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui | cet air sombre et sévère?
Et ce visage enfin, | plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt | qui retranche un quartier. (BOILEAU.)

Moi, je te dis en prose : | enfant de l'harmonie
Présente mon hommage | à Vénus, Uranie. (VOLTAIRE.)

Reste à savoir si les poètes de la nouvelle école ont tort, ou raison. Pour nous, nous croyons qu'il n'est pas mal de rapprocher le vers de la construction naturelle, qui certes ne réclame pas d'autre repos que ceux marqués par le signe de la ponctuation, sinon ceux moindres que la virgule, lesquels sont nécessaires au débit, sans appartenir à tel, ou tel nombre de pieds, ou de syllabes.

ARTICLE III. — DE LA RIME.

La *rime* est le rapport exact de deux sons qui terminent deux vers après un intervalle donné :

> A l'hospice un gueux tout *perc*LUS
> Voit apparaître son bon ANGE ;
> Galment il lui dit : ne faut *p*LUS
> Que votre altesse se *dér*ANGE.

Quelquefois, dit de Lanneau, on exige qu'outre la consonnance il y ait encore convenance d'orthographe, et que les deux sons semblables soient représentés par les mêmes lettres.

On distingue deux sortes de rime : la *rime masculine* et la *rime féminine*.

La *rime masculine* est celle qui est terminée par toute autre lettre que *e* muet, ou *es* muet, et *ent*, précédé d'une consonne pour les troisièmes personnes plurielles des modatifs actifs seulement.

Les *rimes féminines* sont celles qui sont terminées par les lettres que nous venons de désigner.

Ainsi, *homme, femme, chantre, merle, hommes, femmes, chantres, merles; lisent, donnent, portent, fussent*, des modatifs *lire, donner, porter*, et de l'accessoire *être*, ainsi que touts les mots semblables, forment des *rimes féminines ;* et, *bonté, café, bontés, cafés, broc, soldat, étendart, maison, prudent, ardent, marchait, marchaient, portait, portaient, voit, voient*, comme les modatifs actifs *marcher, porter, voir*, sont des *rimes masculines*.

Les rimes masculines et féminines se divisent en *rimes riches* et en *rimes suffisantes*.

Les *rimes suffisantes* sont celles qui n'ont qu'un son à peu près semblable ; ainsi, par exemple, *Racine* et *Mer-*

saline sont deux rimes suffisantes; *javeline* et *Messaline* sont deux rimes riches; *saline* et *Messaline* deux rimes plus riches encore. Il en est de même de *traduction* et de *pagination* : ce sont deux rimes suffisantes; *nation* et *pagination* sont deux rimes riches; *imagination* et *pagination*, deux rimes plus riches encore.

Pour les rimes masculines un seul son, comme *immortalité* et *bonté*, suffit; cependant on ne saurait faire rimer l'*é*, l'*i* et l'*u*, avec eux-mêmes; on ne saurait faire rimer : *bonté* avec *dîné*, *vertu* avec *reçu*, *ami* avec *midi*; et ces lettres seraient même suivies d'un *e*, d'un *s*, d'un *t*, ou d'un *x*, que la rime ne serait pas encore bien bonne, quoiqu'il y en ait cependant des exemples.

Il n'en est pas de même pour les rimes féminines; il en faut au moins deux, en comptant le son muet final, puisqu'on comprend que *roche* et *bouriche*, quoiqu'ayant chacune le son *che*, ne pourraient rimer; il faut au moins : *roche* et *poche*, *biche* et *bouriche*.

La convenance des sons empêche de faire rimer les *l* mouillés avec les *l* non mouillés, les syllabes brèves avec les longues. Ainsi on ne doit pas faire rimer *fille* avec *file*, *mouillé* avec *moulé*, *tâche* avec *tache*.

J.-B. Rousseau a donc manqué à la convenance des sons dans :

Et sur le bord *émaillé*
Où Neuilly borde la Seine,
Reviens au vin d'*Auvilé*
Mêler les eaux d'Hippochrène.

Les mots terminés par *s*, *x*, ou *z*, ne peuvent rimer qu'avec un mot terminé par l'une de ces trois consonnes : *lois* et *voix*, *vérités* et vous *méditez*, *loups* et *courroux*, *amours* et *secours*, *jamais* et *parfaits*, *embarras* et

soldats, *repos* et *pots*, ou *peaux*; *paix* et *forfaits*, *Athènes* et *peines*, riment très bien ensemble; mais *loi* et *voix*, *vérité* et vous *méditez*, *loup* et *courroux*, *amour* et *secours*, *jamais* et *parfait*, *embarras* et *soldat*, *repos* et *pot*, ou *peau*, *paix* et *forfait*, *Athènes* et *peine*, ne riment pas ensemble. Il en est de même pour les premières et troisièmes personnes du singulier des modatifs actifs, ainsi que certaines personnes de l'accessoire *être* : *j'étais* et *il était*, *je vais* et *il rêvait*, *je prends* et *il comprend*, *je dors* et *il sort*, etc., ne peuvent rimer.

On ne peut faire rimer non plus un simple avec un composé, ni un mot avec lui-même pris dans une même acception. Ainsi, par exemple, la rime est défectueuse dans les vers suivants :

> Je connais trop les grands, dans le malheur *amis*,
> Ingrats dans la fortune et bientôt *ennemis*.
>
> Les chefs et les soldats ne se connaissent *plus* ;
> L'un ne peut commander, l'autre n'obéit *plus*.
>
> (Cité par De Laveaux.)

Mais lorsqu'ils n'ont pas une même acception, quoique entièrement semblables par l'orthographe et par le son, les mots riment parfaitement; les dérivés qui n'ont plus aucun rapport sensible de sens sont dans le même cas; les rimes des vers suivants n'ont rien de défectueux.

> Tel que vous me voyez, monsieur, ici *présent*,
> M'a d'un fort bon soufflet fait le petit *présent*.
>
> Prends-moi le bon parti, laisse là touts les *livres*,
> Cent francs au denier cinq, combien font-ils ? Vingt *livres* :
>
> Nobles, souvenez-vous qu'une naissance *illustre*,
> Des sentiments du cœur reçoit son plus beau *lustre*.

Les deux hémistiches d'un vers ne doivent pas rimer ensemble ni même avoir une convenance de son. Il en est de même du dernier hémistiche d'un vers avec le premier du précédent, ou du suivant; ainsi on ne peut pas dire :

Ecoute, ami, je *crois* qu'en observant les *lois*,
Les peuples sont heureux. . . . .
Enfant, pourquoi pleurer sur le sort de ta *mère*,
Bien qu'elle te fût *chère*, elle ne souffre plus.

On doit éviter aussi de faire rimer les deux premiers hémistiches de deux vers qui se suivent :

Enfant, j'ai fait des *vœux* pour toi dès ton aurore,
Pour que tu sois *heureux*.... tu ne l'es pas encore,

à moins qu'il n'y ait répétition, comme dans ces vers :

Qui cherche vraiment *Dieu*, dans lui seul se repose,
Et qui craint vraiment *Dieu*, ne craint rien autre chose.

Il ne faut pas non plus que les rimes masculines et les rimes féminines qui se suivent aient une même consonnance; aussi nous regardons comme d'un mauvais effet ces quatre vers :

Elle demande grâce au volcan *courroucé* :
Point de grâce ! un long jet de cendre et de *fumée*
Grandit incessamment sur la cime *enflammée*
Comme un cou de vautour hors de l'aire *dressé*.

et d'un effet plus mauvais encore, les quatre suivants :

Tels des antres du nord, échappé sur la *terre*.
Précédés par les vents et suivis du *tonnerre*,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les *airs*.
Les orages fougueux parcourent l'*Univers*.

ARTICLE IV. — DES MOTS QUE LES VERS EXCLUENT.

Nous ne parlerons pas des mots prosaïques, durs, ou bas que la poésie rejète de son sein, le goût seul peut guider à cet égard; seulement nous dirons que les locutions *c'est pourquoi, parceque, pourvu que, de manière que, de façon que*, etc., sont généralement repoussées comme incompatibles avec le style poétique; que tout mot terminé par une voyelle, autre que l'*e* muet, ne peut

être suivi d'un mot commençant par une voyelle. Ainsi l'on ne doit pas dire :

Un *ami* avant tout mérite des égards.

la rencontre de l'*i* de *ami* avec l'*a* de *avant* formant ce qu'on appèle *hiatus*.

Tout mot terminé par un *e* muet, précédé d'une, ou de plusieurs voyelles, ne peut être suivi d'un mot commençant par une consonne, bien que la mesure soit observée. Ainsi l'on ne peut pas dire :

N'écoutons que l'amour, la joie, les plaisirs.

il faut :

N'écoutons que l'amour, la joie *et* les plaisirs.

Cependant les mots *vague, pirogue, dogue, vogue,* etc., peuvent être suivis d'un mot commençant par une consonne, par la raison que l'*e* qui termine ces mots n'est là que pour effacer le son de l'*u*, pour empêcher de prononcer : *vagu, pirogu, dogu, vagu.*

ARTICLE V. — DES LICENCES.

Les *licences* sont aujourd'hui bien moins nombreuses qu'elles ne l'étaient autrefois. Les licences consistent dans un certain tour de phrases et dans certaine altération de mots.

Nous ne parlerons pas des licences qui consistent en un certain tour de phrase, puisque ce n'est autre chose que des inversions un peu plus forcées que dans la prose, telles que :

Dieu fit dans ce désert descendre la sagesse.
pour : Dieu fit descendre la sagesse dans ce désert.

Ces sortes d'inversions font souvent le charme de la poésie.

Pour celles qui consistent en de certaines altérations de mots, elles sont aujourd'hui peu nombreuses. On ne peut guère admettre que le retranchement du *e* final du mot *encor*, et celui quelquefois du *s* final des premières personnes du singulier, telles que *je crois*, *je vois*, *j'avertis*, etc., que l'on écrit : *je croi*, *je voi*, *j'averti*; encore est-il peu de poètes qui se servent de cette dernière licence.

On trouve quelques exemples de la suppression du *s* final dans certains noms de ville, tels que *Londres*, *Athènes*, *Gènes*, *Naples*, etc., qu'on écrit *Londre*, *Athène*, *Gène*, *Naple*; mais ces exemples sont aussi rares que ceux de la suppression du *s* final des premières personnes.

ARTICLE VI. — DE L'ARRANGEMENT DES VERS ENTRE EUX.

Dans les différentes manières dont les vers doivent être arrangés, on doit considérer la rime et souvent le nombre de syllabes. On emploie, le plus ordinairement, les vers de douze syllabes pour le genre sérieux; les vers des autres mesures s'emploient, le plus ordinairement, dans les poésies libres et dans les poésies lyriques.

Les vers sont à *rimes plates*, à *rimes croisées*, ou à *rimes mêlées*.

On appèle vers à *rimes plates*, ceux dont les rimes vont alternativement deux par deux, comme dans :

Pourquoi rougir? Ce trouble est l'aveu d'une crainte :
Si j'allais espérer ! Non pas, non, pudeur sainte !
De son sexe innocent d'abord le protecteur,
Puis d'un trouble voilé l'interprète enchanteur.
Tu n'es plus qu'une grâce, un fard, et, Valérie,
Le charme insidieux de ta coquetterie.
Tu m'épargnes un mot, un seul geste empressé ?
Plus coupable est cent fois ce long regard baissé.
(H. DE LATOUCHE.)

où l'on voit qu'après deux rimes féminines vienent deux rimes masculines, etc.

On appèle vers à *rimes croisées* ceux dont le premier rime avec le troisième, le deuxième avec le quatrième, et ainsi de suite, comme dans :

O jeune nourrisson des nymphes d'Aonie,
Leurs chants avaient bercé ta muse sous leur ciel,
Et loin d'elles encore, ta voix, douce harmonie,
Avait toujours gardé le parfum de leur miel !
(Evariste Boulay-Paty.)

On appèle vers à *rimes mêlées*, ceux dont le poète dispose les rimes à son gré, comme dans :

— Beau jeune homme, dit-elle, arrête donc les yeux
Sur la tendre Abigail, que ta froideur opprime.
Je viens d'immoler la victime,
Et d'implorer la faveur de nos dieux.
Viens, que je sois ta bienaimée :
J'ai suspendu ma couche en souvenir de toi ;
D'aloès je l'ai parfumée :
Sur un riche tapis je recevrai mon roi,
Dans l'albâtre éclatant la lampe est allumée,
Un bain voluptueux est préparé pour moi.
(Chateaubriand.)

DES STANCES ET DES STROPHES.

On appèle *stance* un certain nombre de vers ayant un sens complet. Les stances les plus ordinaires ont rarement moins de quatre vers, et plus de dix. Le mot *strophe* ne diffère du mot *stance*, qu'en ce que ces stances se disent des petits groupes de vers qui roulent sur un sujet simple, dont l'expression est douce et naturelle, et que les strophes se disent de ceux qui roulent sur un sujet qui a de la grandeur, de l'élévation, de la force, du désordre, de l'enthousiasme, tel que l'*ode*.

Lorsqu'un groupe de vers appelé *stance* ou *strophe* est isolé, il prend un nom particulier d'après le nombre de

vers dont il est composé; il s'appelle *quatrain*, s'il est composé de quatre vers; *sixain*, s'il est composé de six; *huitain*, s'il est composé de huit; *dixain*, s'il est composé de dix; comme le dit De Lanneau, c'est le sujet, le sens qui lui donne un nom distinctif; comme l'*épigramme*, l'*énigme*, le *madrigal*, l'*épigraphe*, etc. Touts les poètes ont la liberté de disposer les vers selon leur fantaisie et leur goût; cependant, si une stance ou une strophe est terminée par une rime masculine, ou une rime féminine, la suivante ne peut commencer par une rime semblable quoique d'une consonnance différente. Toute stance ou toute strophe terminée par une rime masculine exige que la suivante commence par une rime féminine, comme toute stance ou toute strophe finissant par une rime féminine, exige que la suivante commence par une rime masculine.

Persuadé que l'art de faire des vers ne saurait s'apprendre par tout ce que nous pourrions dire, dans le court espace qui nous reste, pour les genres de poésie, ainsi que pour toutes les observations nécessaires, nous renverrons notre lecteur à l'étude des poètes, qui seuls peuvent enseigner à ceux que la nature a marqués pour celà, le grand art de rimer; car comme le dit Voltaire : « rien n'est plus aisé que de faire de mauvais vers en français; rien n'est plus difficile que d'en faire de bons. »

Ici se termine la tâche que nous avons entreprise, dans l'unique but de plaider pour l'aplanissement des difficultés de l'étude grammaticale.

Nous nous estimerons heureux si nos efforts amènent

un jour de salutaires modifications. Le succès que nous avons obtenu nous le fait espérer. Aussi nous empressons-nous d'exprimer notre sincère reconnaissance à toutes ceux qui ont bien voulu avoir confiance en nous. Et notre gratitude est d'autant plus grande, qu'ainsi que nous l'avons fait pressentir dans notre préface, nous pouvons dire avec notre grand et modeste Béranger :

. . . .
L'instruction, nourrice du génie,
De son lait pur ne m'abreuva jamais.
Que demander à qui n'eût point de maître ?
Du malheur seul les leçons m'ont formé,
Et ces épis que mon printemps *voit* (1) naître
Sont ceux d'un champ où rien ne fut semé.

Nous savons que la critique peut nous répondre que ce que Béranger appèle *épis* et qu'il pourrait justement appeler *gerbes*, n'est encore chez nous que de l'herbe ignorée; mais nous avons la conscience que le temps pourra en développer la sève nourrissante ; il ne nous faut que celui d'être compris. Nous avons tout fait pour celà ; mais, nous le répétons, il est plus facile de sentir que d'exprimer.

---

(1) Béranger dit au passé : *que mon printemps* VIT *naître*; puissions-nous, au jour où le temps nous aura donné le même droit, avoir aussi notre auréole de gloire !

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

ADDITIONS, OMISSIONS ET CORRECTIONS.

Nous dirons avec Boiste :

« Nous invoquons le pardon du lecteur pour ces fautes. Dans une route pénible et tortueuse, les guides se fourvoient les premiers, et les éclaireurs tombent les premiers dans les embuscades. En voulant ôter les pierres d'achoppement, on ne peut que chopper soi-même. »

Heureux, si nous n'avons pas besoin d'une plus grande indulgence encore que Boiste, et si nous pouvons faire assez pour la mériter.

TOME PREMIER.

Page 11, ligne 29. — forcé; — *lisez* : forcés.

P. 6, l. 3. — informé; — *lisez* : informée.

P. 3, l. 24, — actifs, ou inactifs; actifs, lorsqu'ils; — *lisez* : actives, ou inactives; actives, lorsqu'elles.

P. 3, l. 25. — inactifs; — *lisez* : inactives.

P. 24, l. 30. — restées; — *lisez* resté.

P. 34, l. 30. — malade; — *lisez* : malades.

P. 51, l. 13. — DÉFINI; — *lisez* : INDÉFINI.

P. 69, l. 13, — correspondant; — *lisez* : correspondant du modatif *avoir*.

P. 75, l. 18, — défini; — *lisez* : indéfini.

P. 125, l. 17, — seulement la première ne contient qu'une proposition grammaticale, et les autres en contiènent deux; — *lisez* : seulement les deux premières ne contiènent qu'une proposition grammaticale, et la dernière en contient deux.

P. 144, l. 14, — françaises et qui; — *lisez* : françaises qui.

P. 149, l. 4, — qui de l'ellipse, qui; — *lisez* : il de l'ellipse, il.

P. 170, — dans touts les exemples de l'exercice sur le temps hypothétique de l'accessoire *être*, etc., au lieu de *le* (en italique), — *lisez* : LE (en grandes capitales).

P. 201, l. 2, — *où se*; — *lisez* : OU SE; l. 9, — *vers*, — *lisez* : VERS; — l. 10 et 30, — *dont*, — *lisez* : DONT.

P. 239, l. 3, — d'ORTOGRAPHE; — *lisez* : d'ORTHOGRAPHE.

P. 246, l. 12. — saint, — *lisez* : saint (lorsqu'il est précédé de l'accessoire *la* comme dans LA *Saint-Martin*, etc).

P. 255, l. 13, — consonne; — *lisez* : consonnance.

P. 264, l. 14, — ...ÈPRE, ...ÈPRE; — *lisez* : ...ÈPE, ...ÈPRE, ...ÈPRE.

P. 269, l. 12, — une astérique; — *lisez* : un astérique.

P. 294, l. 21, — ...ÈVE, ...AIVE; — *lisez* : ...ÈVE, ...ÊVE, ...AIVE.

P. 293, l. 10, — terreur; — *lisez* : teneur.

P. 298, l. 18, — *brife, briffe, chiffe* et *griffe*; — *lisez* : *brife, chiffe* et *griffe*.

P. 300, l. 25, — *pouledinde, pouletdinde*, — *lisez* : *pouleidinde, pouledinde*.

P. 305, l. 6, — roophyte; — *lisez* : zoophyte.

P. 315, l. 14, — les deux derniers; — *lisez* : les trois derniers.

P. 325, l. 1re, — suprimez : arrièresaison,

P. 3'0, l. 8 — supprimez : millepieds.
P. 346, note 3, — *postcriptum, vadémécum;* — *lisez : postcriptom, vadémécom;* — *factotum,* — *lisez : factoton.*
P. 348, l. 17, — conséquent; — *lisez* : conséquents.
P. 350, l. 13, — quoiqu'on endise; — *lisez* : quoi qu'on en dise; — qu'endira-t-on; — *lisez* : qu'en dira-t-on (2).
P. 355, l. 27, — sectaires; — *lisez* : sectateurs.
P. 357, l. 11, — mais il n'est pas de même; — *lisez* : mais il n'en est pas de même.
P. 358, l. 9, — arcdoubleau, — s; — *lisez* : arcdoubleau, — x.
P. 382, l. 16, — blancnez, — s; — *lisez* : blancnez.
P. 384, l. 2, — à la place des deux lignes de points, — *lisez* : brise-raison, brise-raison; — l. 4, à la place des points; — *lisez*: brise-vent, brise-vent.
P. 388, l. 16, — forabras, — s, — *lisez* : forabras.
P. 389, l. 13. — gardedesceaux; — *lisez* : gardedesceau, -x.
P. 391, l. 21, — lougarou, -x; — *lisez* : lougarou, -s.
P. 392, l. 17, — millepieds; — *lisez* : millepied, -s.
P. 394, l. 16, — portechou-x; — *lisez* : portechou-s; — l. 20, — portemouchettes, -s; — *lisez* : portemouchette, -s.
P. 404, l. 19, — six-seize, -s; — *lisez* : sixseize, -s; — l. 20, — sourdemuette, -s — *lisez* : sourmuette, -s.
P. 407, l. 19, — aux Socrates et aux Platons; — *lisez* : aux Socrate et aux Platon.
P. 407. — Reportez les deux vers de la note après la troisième ligne de la page 408.
P. 421, l. 29, 1re col., — XVIIe; — *lisez* : XVIe.
P. 422. l. 1re, 2e col., — IVe; — *lisez* : 1er.
P. 423, l. 1re, 1re col., — XIIIe; — *lisez* : XVe.
P. 425, l. 27, 2e col., — XVIe; — *lisez* : XVIIIe.
P. 425, dernière ligne, 2e col., — *Hermios;* — *lisez* : *Hermias.*
P. 426, l. 10, 1re col., — VIIIe, — *lisez* : 1er.
P. 427, — *Locasta;* — *lisez* : *Locusta.*
P. 428, — Malbranche; — *lisez* : Malebranche.
P. 430, — Normus; — *lisez* : Nonnus.
P. 431, l. 8, 1re col., — XVe; — *lisez* : Ve.
P. 431, — Pallissot de Beauvais; — *lisez* : Palisot de Beauvais.
P. 431, — Pellinon Fontanier, — *lisez* : Pellisson Fontanier.
P. 434, l. 36, 2e col., — XVIe; — *lisez* : XVe.
P. 433, l. 2, 1re col, — XVIIIe; — *lisez* : XVIIe.
P. 433, l. 3, 1re col., — Ve; — *lisez* : IVe.
P. 433, l. 15, 1re col., — 1er; — *lisez* : XVIe.
P. 433, l. 17, 1re col., — XVIe; — *lisez* : XVIIe.
P. 434, l. 11, 2e col., — Rolle, — *lisez*: Rollon.
P. 436, l. 7, 1re col., — supprimez : avant J.-C.
P. 439, l. 6, — NOMS D'HOMMES, DE FEMMES, DE FEMMES, etc.; — *lisez* : NOMS D'HOMMES, DE FEMMES, DE VILLES, etc.
P. 441, l. 25, — des et; — *lisez* : et des.
P. 445, l. 32, 1re col. — supprimez : fait.
P. 445, 3e l. de la note, — moitié femme, moitié oiseau; — *lisez* : moitié femmes, moitié oiseaux.
P. 445, 1re l., 1re col., — moitié femme, moitié monstre; — *lisez* : moitié femmes, moitié poissons.
P. 474, l. 31, — INDOUSTANIE; — *lisez* : INDOUSTANI.
P. 481, l. 22, — Lucain; — *lisez* : Lucain, -e.
P. 491, l. 2, — relatif; — *lisez* : déterminatif. — Même correction à la première ligne de la note.
P. 493, l. 10, — LEURS MAINS; — *lisez* : LEUR MAIN.
P. 504, l. 12, — INERTE; — *lisez* : ACTIVE.
P. 505, l. 20, — les yeux; — *lisez* : les feux.
P. 506 et 507, — transposez les notes : celle où il est parlé de M. Landais appartient au renvoi de l'exemple de Voltaire; celle où il est parlé de M. Vanier, au renvoi de l'exemple de Lafontaine.
P. 536, l. 20, — 1° DÉPI-*çant*, 2° DÉPI-*cecé*; — *lisez* : 1° DÉPI-*éçant*, 2° DÉPI-*écé*.
P. 538, l. 1re, — EX-*écrer*; — *lisez* : EX-*écré*.
P. 541, l. 11, — JE-*égeasses*; — *lisez* : JE-*égeasse*.
P. 551, l. 5, — TER; — *lisez* : TRER.
P. 575, l. 19, — vouloir; — *lisez* : revaloir.
P. 576, l. 24, — vaux, qu'il vaille, valons, valez, qu'ils vaillent; — *lisez*: aux, qu'il aille, alons, alez, qu'ils aillent.
P. 578, l. 15, — 2° ASS-*is*; — *lisez* : ASS-*is*.
P. 587, l. 16, — JE-*ayasses*; — *lisez* : *ayasse*.
P. 595, après la conjugaison de résoudre; ajoutez : d'après les lexicographes et les grammairiens, *résoudre*, fait, au temps accessoire prédéconsif, *résolu*, dans le sens de déterminer, décider, et *résous*, dans le sens de réduire, changer en autre chose. Comme modatif résultatif, on dit au masculin, un homme résolu, une femme résolute, en changeant l's en

t. Nous croyons qu'il serait beaucoup plus raisonnable d'écrire *résolu*, ou *résolue* dans tous les cas.

P. 611, l. 19, — tansse; — *lisez* : fausse.

P. 630, l. 3, — precher; — *lisez* : pêcher.

P. 631, l. 21, — supprimez : quelque.

P. 632, l. 22, — belle chose; — *lisez* : belles choses; — l. 23, — grand tort; — *lisez* : grands torts.

TOME SECOND.

P. 10, l. 12, ainsi que leurs pluriels *lisez :* lorsqu'ils sont au pluriel.

P. 10, l. 26, — *e*; — *lisez : j*.

P. 14, l. 30, — halbrun; — *lisez :* halbran.

P. 19, l. 29, — hougine; — *lisez :* houguines.

P. 19, l. 6, — houperon; — *lisez :* houperou.

P. 26, l. 23, — au lieu; — *lisez :* au milieu.

P. 106, l. 22, — soit; — *lisez :* est.

P. 107, l. 11, — le synonyme; — *lisez :* la synonymie.

P. 147, l. 1re, — donner; — *lisez :* recevoir.

P. 185, l. 17, — ajoutez : *volupté* renchérit sur les deux autres; c'est la quintessence du *plaisir* et du *délire*.

P. 217. après la ligne 31, — *lisez :* AUTREMENT DIT, AUTREMENT DIRE. Selon nous, *autrement dit* ne doit s'employer que du résultat exprimé par *autrement dire*, ou plutôt, le résultat de l'action de dire. *Cet homme s'appèle Bourguignon*, autrement dit, *le Buveur ;* c'est-à-dire qu'il s'appèle *Bourguignon* dit l'*Ivrogne*, ou autrement, *Bourguignon* dit *le Buveur ;* et *autrement dire* doit s'employer chaque fois qu'il s'agit d'exprimer *pour dire autrement ;* cette femme est jeune, riche, belle et vertueuse, *autrement dire*, c'est une femme accomplie. Dans ce cas on ne saurait employer *autrement dite*, puisqu'il ne s'agit pas d'exprimer que la femme a supporté le résultat de l'action de dire qu'il s'agit d'exprimer *pour dire autrement*, en d'autres termes.

P. 223, l. 23, — irruption; — *lisez :* éruption.

P. 224, l. 1re, et l'Académie elle-même; — *lisez :* (il faut en excepter l'Académie.)

P. 232, l. 14, — par le fait; — *lisez* : puisque par le fait.

P. 232, l. 15, — supprimez puisque.

P. 238, l. 17, — boses; — *lisez partout :* bosses.

P. 243, l. 18, — salisfis; — *lisez :* salsifis.

P. 243, l. 19, — robe blanche accidentellement salie; — *lisez :* robes blanches accidentellement salies.

P. 244, l. 11, — coite; — *lisez :* coie; — coie ; — *lisez :* coite.

P. 249, l. 23, — quoiqu'elle en fasse plus ; — *lisez :* quoiqu'elle n'en fasse plus.

P. 250, l. 17, — à ; — *lisez :* la.

P. 250, après la ligne 40, ajoutez : DINDON. Ne dites pas : un *dindon ;* dites : une *dinde*. La plupart des grammairiens font cette correction, et ils ont tort; la *dinde* est la femelle du *dindon*, comme tout naturellement le *dindon* est le mâle de la *dinde*.

P. 253, l. 21, — à l'envi; — *lisez :* à l'envie.

P. 304, l. 17, — est; — *lisez :* es,

P. 304, l. 39, — supprimez de.

P. 311, l. 3, — prédécessif; — *lisez :* prédécessifs.

P. 267, l. 27, — prêt à ; — *lisez :* près de.

P. 267, l. 27, — prêt de ; — *lisez* : prêt à.

P. 267, l. 36, — pléonasme ; — *lisez :* périssologie.

P. 276, l. 23; — après cette ligne ajoutez : voyez à cet égard ce qui est dit à l'article *Pléonasme*.

P. 278, l. 14, — supprimez le second *de*, et remplacez-le par une virgule.

P. 281, l. 13, — savant; — *lisez :* avant.

P. 287, l. 19, 20, 22, — tête et queue; — *lisez* : têtes et queues.

P. 325, l. 32, — BLESSA ; — *lisez :* BLESSAI.

P. 330, l. 5, — dit; — *lisez :* disait :

P. 345, l. 27, — le substantif représentatif; — *lisez :* — les substantifs représentatifs.

P. 360, l. 19, — ce ; — *lisez :* ces.

P. 369, l. 20, — ajoutez : si tes heureux transports pouvaient toujours durer.

P. 411, l. 5 et 6, — EUE, EUE; — *lisez :* EU, EU.

P. 418, l. 7, — L'eut-il FAIT ? — *lisez :* eut-il FAIT ?

P. 430, l. 6, — voudrais; — *lisez* : voudrai.

P. 451, l. 9, — tout à fait ; — *lisez :* tout à la fois.

P. 457, l. 31, — des ; — *lisez :* de.

P. 460, l. 1re, — *c'est eux que*, devant; — *lisez : c'est eux*, devant *que*.

P. 460, l. 4, — invariable ; — *lisez :* variable.

P. 471, l. 22, — rimes ; — *lisez :* crimes.

P. 483, l. 38, — *hé, la!* — *lisez*: *hé, las ;*

P. 490, l. 11, ajoutez : *Remarque :* une ellipse d'autant plus digne d'attention qu'elle divise les grammairiens, est celle *qui sont, qui est*, dans les phrases, *les grammaires parues jusqu'à ce jour, les enfants privés d'intelligence, et ceux privilégiés de la nature*, il n'est pas besoin de dire que les obstinés sont les partisans de la routine, qui, n'ont pas su que Legendre a dit :

« Pline dit que Cérès inventa les augures tirés des oiseaux, et qu'Orphée inventa *ceux* tirés des autres animaux. »

Racine :

« J'ai joint à ma dernière lettre *celle* écrite par le prince. »

Voltaire :

« Le goût de la philosophie n'était pas alors *celui* dominant. »

Montesquieu :

« On confondait, sous l'action de la loi aquilienne, la blessure faite à une bête et *celle* faite à un homme. »

L'ignorance a prétendu qu'on ne pouvait pas s'exprimer ainsi ; que celui, celles, devaient toujours être précédés de *qui est, qui sont* ; mais la raison, qui, tôt ou tard, fait justice de ces pédantesques règles, prouve aujourd'hui qu'on peut se permettre cette ellipse sans cesser de s'exprimer convenablement. Boniface, qui s'est montré partisan de cette règle, n'a pas pu résister au besoin de la violer dans :

« Vos succès présents me répondent de *ceux* à venir. »

Et comme le dit avec raison M. Vanier, qui fait lui-même cette remarque : « Heureusement pour nos enfants qu'on fait aujourd'hui de meilleures grammaires qu'autrefois. »

P. 498, l. 10, — surannée ; — *lisez :* suranné.

P. 501, l. 13, — s'élide ; — *lisez :* ne s'élide pas.

P. 501, l. 15, — le final ; — *lisez :* le *e* final.

P. 507, l. 16, — est lame, — *lisez :* est longue.

P. 507, l. 26, — absolu ; — *lisez :* absolue.

P. 514, l. 26, — tout appuyé, — *lisez :* tout *e* appuyé.

FIN.

DES MAJUSCULES, OU LETTRES CAPITALES.

Le premier mot d'un discours quelconque, celui de tout alinéa, celui de toute proposition précédé d'un point doit commencer par une majuscule ; il en est de même pour les noms propres d'hommes, de femmes, de divinités, de sectes, de gentilés, de royaumes, de provinces, ou de toute autre localité. Ainsi, quel que soit le rôle qu'ils jouent dans le discours, les mots *Europe, Asie, Afrique, Amérique, Paris, Bordeaux, Versailles, Orléans, Tours, Paul, Jean, Louis, Adrien, Vénus, Mars, Bacchus, Cérès, Catholiques, Protestants*, etc., doivent commencer par une majuscule. Il en est de même pour touts les substantifs abstraits personnifiés, les noms mis en apostrophe, les vertus, les vices, les noms de dignité, etc., *la Hautesse, les Grâces*, etc., *Monsieur, Madame, Mademoiselle, M. le Comte, Madame la Comtesse, S. Paul, Sainte Magdelaine*, etc.

ABRÉVIATIONS LES PLUS USITÉES.

M,	signifie :	Monsieur.	S. Sie.,	—	Sa Seigneurie.
Mme,	—	Madame.	S. M. T. C.,	—	Sa Majesté très Chrétienne.
Mlle,	—	Mademoiselle.			
S. Ex.,	—	Son Excellence.	S. M. B.,	—	Sa Majesté Britannique.
S. M.,	—	Sa Majesté.			
S. Ém.,	—	Son Éminence.	S. M. I. et R.,	—	Sa Majesté Impériale et Royale.
Mgr.,	—	Monseigneur.			
Le Sr.,	—	Le Sieur.	N.,	—	Nommez.
S. S.,	—	Sa Sainteté.	Ns.,	—	Notez.
S. A.,	—	Son Altesse.	N. B.,	—	*Nota bene*.
S. A. R.,	—	Son Altesse Royale.			Notez bien.
S. A. R. et I.,	—	Son Altesse Royale et Impériale.	Me.,	—	Maître (avocat, etc.)
			Mre.,	—	Messire.
S. A. É.,	—	Son Altesse Éminentissime.	Mtre,	—	Maître (maître tailleur, menuisier, etc.)
S. H.,	—	Sa Hautesse.	P. S.,	—	*Postscriptum*.
S. G.,	—	Sa Grandeur.	Succ.,	—	Successeur.
S. Gr.,	—	Sa Grâce.	Md.,	—	Marchand.
Le S. P.,	—	Le Saint Père (dignité du pape).	Mde.,	—	Marchande.
Les SS. PP.,	—	Les Saints Pères (les pères de l'Église).			

En général on double la consonne pour indiquer le pluriel : MM., pour Messieurs ; LL. MM., pour leurs Majestés, etc.

ABRÉVIATIONS DE L'OUVRAGE.

s. m., — substantif masculin.
s. m. s., — substantif masculin singulier.
s. m. pl., — substantif masculin pluriel.
s. f., — substantif féminin.
s. f. s., — substantif féminin singulier.
s. f. pl., — substantif féminin pluriel.
s. ind., — substantif individuel.
s. r., — substantif représentatif.
s. r. m. s., — substantif représentatif masculin singulier.
s. r. m. pl., — substantif représentatif masculin pluriel.
s. r. f. s., — substantif représentatif féminin singulier.
s. r. f. pl., — substantif représentatif féminin pluriel.
m. i., — modatif inerte.
m. i. m. s., — modatif inerte masculin singulier.
m. i. m. pl., — modatif inerte masculin pluriel.
m. i. f. s., — modatif inerte féminin singulier.
m. i. f. pl., — modatif inerte féminin pluriel.
m. a., — modatif actif.
m. a. tr., — modatif actif transitif.
m. a. intr. — modatif actif intransitif.
m. r., — modatif résultatif.
m. r. m. s., — modatif résultatif masculin singulier.
m. r. f. pl., — modatif résultatif masculin pluriel.
m. r f. s., — modatif résultatif féminin singulier.
m. r. f. pl., — modatif résultatif féminin pluriel.

TOME PREMIER.

Pages

Pages

TOME SECOND.



FIN DE LA TABLE.

AVIS.

Nous avions promis de donner à la fin de notre publication un *Dictionnaire des termes grammaticaux*, mais le tableau comparatif de ces termes, que nous avons donné à l'article *Syntaxe*, ayant rendu ce travail pour ainsi dire inutile, nous avons pensé qu'il valait mieux nous étendre un peu plus sur les derniers articles de notre grammaire, et c'est ce que nous avons fait.

Il est inutile de dire que ce ne peut être de notre part une spéculation, puisque à la place du dictionnaire, qui ne devait faire au plus que vingt pages, nous donnons, indépendamment des titre, faux-titre et couverture, deux livraisons, (56 pages).

Quant à notre cours, après de vaines démarches faites auprès des maires de quelques arrondissements pour obtenir un local convenable, celui du troisième (place des Petits-Pères) nous a fait espérer que la première salle vacante, par la fin d'un cours, serait à notre disposition. Nous aurions pu disposer des salons de l'Institut Historique, mais comme nous devons chercher le centre de Paris, dans l'intérêt de touts, nous croyons qu'il est préférable d'attendre.

Jusqu'à l'ouverture du cours, que nous ferons afficher sur les placards conservateurs, nous nous ferons un plaisir de continuer à aider de nos conseils ceux qui voudront bien se présenter le dimanche de dix heures à midi.

f Grammaire	Loe

